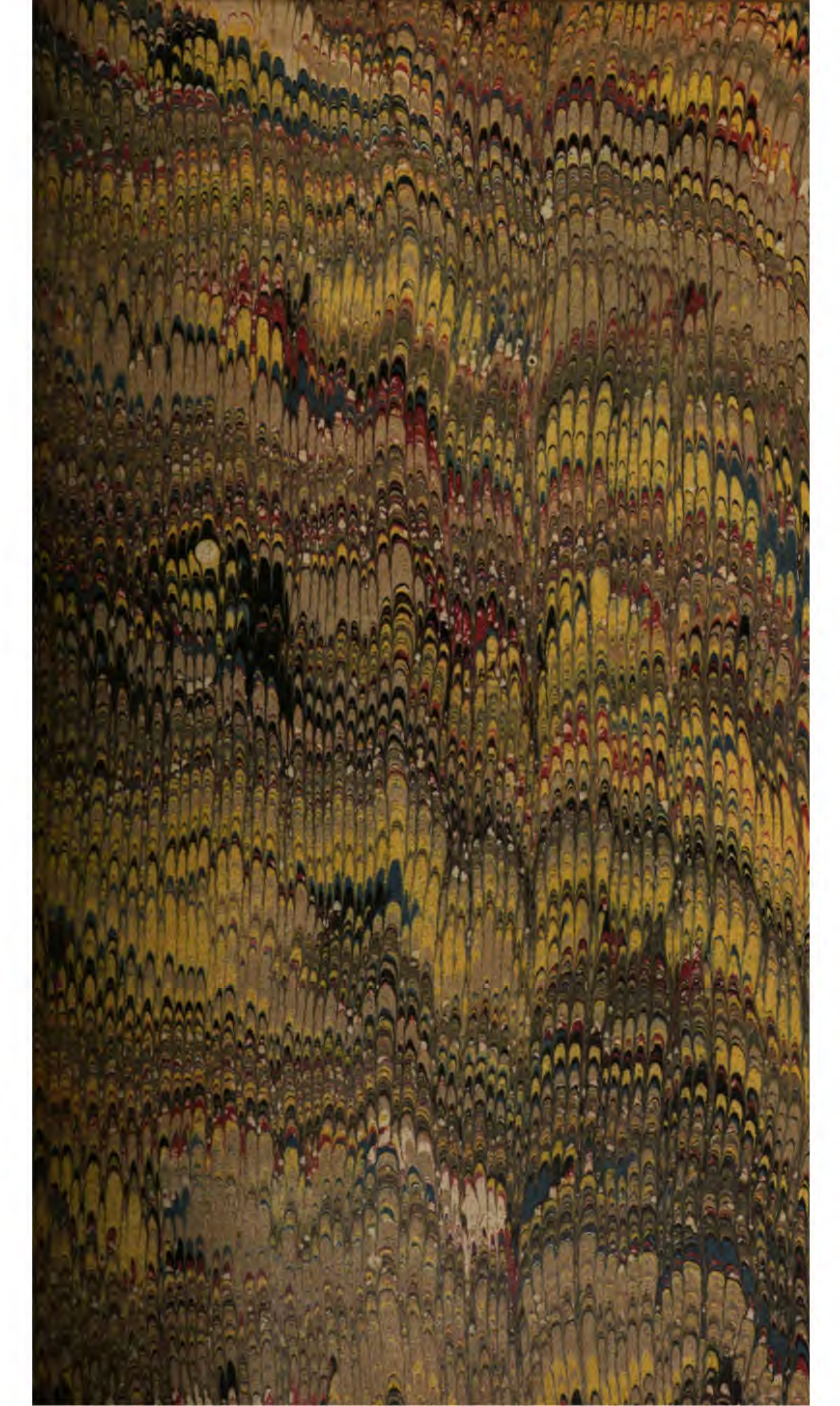



DOMINUS RESPICIT HUMILIA
Edward C. Lowe. D.D.
Vet. Fr. III. C. 158
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
. 4033



A. H. M. Brierley.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET.

TOME TROISIÈME.

PIÉTÉ.

ÉLÉVATIONS SUR LES MYSTÈRES. — MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE. — DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU. — TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE. — OPUSCULES. — MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.



BESANÇON,

OUTHENIN-CHALANDRE FILS, ÉDITEUR,

IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ.

M DCCC XXXVI.

BOSSUET.

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR

TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST.

Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et le vrai Christ, promis aux patriarches et aux prophètes dès l'origine du monde, et fidèlement donné dans le temps au saint peuple que vous avez choisi : vous avez dit de votre sainte et divine bouche : *C'est ici la vie éternelle de vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (JOAN., XVII. 3.). En la foi de cette parole, je veux avec votre grâce me rendre attentif à connoître Dieu, et à vous connoître.

Vous êtes Dieu vous-même, et un seul Dieu avec votre Père, selon ce qu'a dit votre disciple bien-aimé en parlant de vous : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle* (1. JOAN., V. 20.) ; et saint Paul : *Que vous êtes né des patriarches, Dieu béni au-dessus de tout* (*Rom.*, IX. 5.). Et quand vous dites que *la vie éternelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ* (JOAN., XVII. 3.), ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu : loin de nous un tel blasphème ; mais pour nous rendre attentifs à votre divinté unie à nous par le mystère de l'incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, *Dieu avec nous* (MATTH., I. 23.) : et par vous, nous fait entrer en société avec Dieu, selon ce que dit saint Pierre, que *nous sommes participants de la nature divine* (2. PETR., I. 4.).

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connoître Dieu en vous et par vous, et le connoître d'une manière digne de Dieu ; c'est-à-dire, d'une manière qui me porte à l'aimer et à lui obéir ; selon ce que dit encore votre disciple bien-aimé : *Celui qui dit qu'il connoît Dieu, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur* (1. JOAN., II. 4.) ; et vous-même : *Celui qui fait mes commandements, c'est celui qui m'aime* (JOAN., XIV. 21.).

C'est donc uniquement pour vous aimer, que je veux vous connoître : et c'est pour m'attacher à faire votre volonté, que je veux vous connoître et vous aimer ; persuadé qu'on ne peut vous bien connoître, sans s'unir à vous par un chaste et pur amour.

Pour vous bien connoître, ô mon Dieu et cher Sauveur, je veux toujours, avec votre grâce, vous considérer dans tous vos états et tous vos mystères ; et connoître avec vous en même temps votre Père qui vous a donné à nous, et le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connoissance ne consistera qu'à me réveiller, et à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même dans les lumières de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espère parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit saint Paul, c'est d'être *opérante et agissante par amour* (*Gal.*, V. 6.). Amen.

PREMIÈRE SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'être de Dieu.

De toute éternité Dieu est, Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne seroit-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée : au contraire la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il, et le parfait ne seroit-il pas ? C'est-à-dire, pourquoi ce qui tient plus du néant seroit-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ?

Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne seroit-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit : si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé* (*Ps.* XIII. 1.), pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'être de Dieu : et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être.

O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu : et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même, pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si foible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? Ame foible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de foiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois : et que la certitude, la compréhension, la pleine connoissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas ?

II.e ÉLÉVATION.

La perfection et l'éternité de Dieu.

On dit : Le parfait n'est pas : le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudroit faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées; et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoît ? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre, et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière; ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait; comment dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connoît point Dieu; et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu; puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? D'où vient cela ? si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple.

L'homme ignorant croit connoître le changement avant l'immutabilité; parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même : et il ne veut pas songer qu'être immuable c'est être, et que changer c'est n'être pas : or l'être est, et il est connu devant la privation qui est non-être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui toujours la même ne souffre point de déclin; et celle-là non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouvérons que la perfection est ce que l'on connoît le premier; puisque, comme nous avons vu, on ne connoît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

III.e ÉLÉVATION.

Encore de l'être de Dieu et de son éternelle béatitude.

Je suis celui qui suis : celui qui est m'envoie

à vous (*Exod.*, III. 14.) : c'est ainsi que Dieu se définit lui-même ; c'est-à-dire, que Dieu est celui en qui le non-être n'a point de lieu; qui par conséquent est toujours, et toujours le même : par conséquent immuable; par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : *Je suis celui qui est*. Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce prophète : *Je suis le Seigneur, et je ne change pas* (MAL., III. 6.)

Dieu est donc une intelligence, qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre; ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-être. Or Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est ne soit pas, ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle; ou que pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

Ce qui est parfait est heureux ; car il connoît sa perfection : puisque connoître sa perfection, est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'être parfait. O Dieu ! vous êtes bienheureux ! O Dieu ! je me réjouis de votre éternelle félicité. Toute l'Ecriture nous prêche, que *l'homme qui espère en vous est heureux* (*Ps.* XXXIII. 9; LXXXIII. 13.) : à plus forte raison êtes - vous heureux vous - même, ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément *bienheureux : Je vous annonce ces choses selon le glorieux Evangile de Dieu bienheureux* (1. TIM., I. 11.). Et encore : *C'est ce que nous montrera en son temps celui qui est bienheureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, et habite une lumière inaccessible, à qui appartient la gloire et un empire éternel. Amen* (1. TIM., VI. 15. 16.). O Dieu bienheureux ! je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais, de me faire connoître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, et ceux qui connoissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. *Amen, amen.*

IV.e ÉLÉVATION.

L'unité de Dieu.

Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur (*Deut.*, VI. 4.) : car il est celui qui est. Celui qui est, est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait dégénère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu étant le parfait, est seul, *et il n'y a point un autre Dieu que lui* (*Deut.*, III. 24; IV. 35, 39.). Tout ce qui n'est pas celui qui est par essence et par sa nature, n'est pas et ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'être.

S'il y avoit plus d'un seul Dieu, il y en auroit une infinité. S'il y en avoit une infinité, il n'y en auroit point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, seroit fini, et il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudroit entendre un qui contînt tout, et qui dès-là seroit seul. *Ecoute, Israël :* écoute dans ton fonds; n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes; écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël; et là dans ce secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : *Le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur* (*Ibid.*, VI. 4.). *Devant lui les cieux ne sont pas; tout est devant lui comme n'étant point, tout est réputé comme un néant* (Is., XL. 17, 22, 23; *Psal.* XXXVIII. 6.), comme un vide, comme une pure inanité; parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et *qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est* (*Rom.*, IV. 17.).

V.e ÉLÉVATION.

La prescience et la providence de Dieu.

Qui est celui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement ? C'est moi le Seigneur, qui suis le premier et le dernier (Is., XLI. 4.); qui dans le centre de mon éternité vois tout commencer et tout finir.

Babylone, assemble tes devins : que dis-je tes devins? assemble tes dieux : *Qu'ils viennent; qu'ils nous annoncent les choses futures; qu'ils nous annoncent du moins tous les temps passés* (et qu'ils fassent la liaison des uns avec les autres) : *nous serons attentifs à vos paroles. Dites-nous ce qui arrivera, que nous sachions les choses futures; annoncez-les-nous, et nous avouerons que vous êtes des dieux. Faites-nous du bien et du mal, si vous pouvez* (*Ibid.*, 22, 23.) : car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir et le deviner. *Mais vous n'êtes rien*, tant que vous êtes de faux dieux. *Votre ouvrage n'est rien non plus : il est au rang de ce qui n'est pas : celui qui vous choisit pour son dieu est abominable* (*Ibid.*, 24.). C'est ainsi que le prophète Isaïe, et avec lui tous les saints convainquent de néant les dieux des païens.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. *Qui sera celui qui le fera venir de l'orient? qui l'appellera de loin, afin qu'il le suive? qui dissipera devant son épée les nations comme de la poussière, et les armées devant son arc, comme de la paille que le vent emporte* (Is., XLI. 2.)? *Je le ferai venir de l'aquilon et de l'orient* (*Ibid.*, 25.), celui que je sais et que je vois de toute éternité [1]. C'est *Cyrus* que j'ai nommé pour être le libérateur de mon peuple. *Il connoîtra mon nom : tous les princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement* (*Ibid.*, 26.)? *C'est moi le Seigneur, c'est là mon nom : je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange aux idoles. Ce que j'ai annoncé au commencement, et qui a paru le premier dans mes oracles, voilà qu'il arrive. Je découvrirai encore de nouvelles choses : devant qu'elles paroissent, je vous les ferai entendre* (*Ibid.*, XLII. 8, 9.). *Israël, tu es un peuple dissipé : qui t'a donné en proie à tes ennemis, si ce n'est le Seigneur lui-même, parce que nous avons péché? et il a répandu sur nous le souffle de sa colère* (*Ibid.*, 22, 24, 25.).

Et maintenant, dit le Seigneur (*Ibid.*, XLIII. 1, 3, 10, 11, 13, 15, 18, 19, 21.), *je te crée de nouveau, Jacob; et je te forme, Israël. Je suis le Seigneur ton Dieu et ton Sauveur, ô Israël! Je suis, il n'y a point de Dieu devant moi, et il n'y en aura point après. Je suis, je suis le Seigneur, et il n'y a que moi qui sauve. Dès le commencement je suis : je suis le Seigneur votre saint, le roi et le créateur d'Israël. Ne songez plus aux choses passées, j'en vais faire de nouvelles. J'ai formé ce peuple pour moi, et je veux qu'il raconte mes louanges.*

Je suis le premier et le dernier encore un coup, *et il n'y a de Dieu que moi seul. Je suis le Seigneur qui fais tout, qui rends inutiles tous les présages des devins; je leur renverse l'esprit, et je change leur sagesse en folie.* Mais au contraire, j'exécuterai après plusieurs siècles, *et je ferai revivre la parole du prophète mon serviteur* que j'ai inspiré; *et j'accomplirai les prédictions de mes messagers. Je dis à Jérusalem ruinée et changée en solitude : Tu seras pleine d'habitants. Je dis aux villes de Juda : Vous serez rebâties*, je relèverai vos ruines, *et je remplirai vos rues solitaires et abandonnées. J'ai dit à Cyrus : Vous êtes le prince que j'ai choisi; vous accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jérusalem : Vous serez bâtie; et au temple réduit en cendres : Vous serez fondé de nouveau* (ISAI., XLIV. 6, 24, 25, 26, 28.). J'ai nommé Cyrus pour accomplir cet ouvrage.

Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint, que j'ai pris par la main pour lui assujétir les nations, et mettre en fuite les rois devant lui. Je te livrerai les trésors cachés; ce qu'on aura recelé dans les lieux les plus cachés, te sera ouvert : afin que tu saches que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël qui te nomme par ton nom. Je ne l'ai pas fait pour l'amour de toi, mais *pour l'amour de Jacob mon serviteur, et d'Israël que j'ai choisi. C'est pour lui que je t'ai nommé par ton nom. Je t'ai représenté, je t'ai figuré tel que tu es. Tu ne me connoissois pas : et moi je te revêtois de puissance, afin que du levant jusqu'au couchant on sache qu'il n'y a de Dieu que moi; et que moi, et non pas un autre. Je suis le Seigneur; c'est moi qui crée la lumière, et qui répands les ténèbres*; je pardonne et je punis; *je distribue* le bien et *le mal, la paix* et la guerre, selon le mérite d'un chacun : *je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses* (*Ibid.*, XLV. 1, 3, 4, 5, 6, 7.). Ainsi parloit Isaïe. Et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur selon cet oracle, vit la prophétie, et publia cet édit : *Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse. Le Dieu du ciel, le Seigneur m'a livré tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de rebâtir sa maison dans Jérusalem* (2. *Par.*, XXXVI. 22, 23; 1. ESD., I. 1, 2; VI. 2, 3.).

Cent autres pareils exemples justifient la prescience et la Providence de Dieu; mais celui-ci comprend tout et ne laisse rien à désirer.

VI.e ÉLÉVATION.

La toute-puissante protection de Dieu.

Montez à la cime d'une montagne élevée, vous qui évangélisez, vous qui annoncez à Sion la bonne nouvelle de son salut; élevez une voix puissante, vous qui annoncez à Jérusalem son bonheur; élevez votre voix, ne craignez pas. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu qui vient à votre secours; c'est votre Dieu qui vient avec force, et avec un bras dominant : il vient, et avec lui vient sa récompense, et son ouvrage ne manquera pas. Comme un pasteur paît son troupeau; comme il ra-

[1] M. Bossuet, en citant le ℣. 2 de ce chapitre, n'a pas exprimé le mot *justum*, *le juste*, qui est dans le texte sacré. Ici il fait entendre que Cyrus étoit la figure de Jésus-Christ, et que c'étoit ce *Juste* par excellence que le Saint-Esprit faisoit annoncer principalement. (*Edit. de Déforis.*)

masse avec son bras pastoral ses tendres agneaux, et qu'il porte lui-même les petits qui ne peuvent pas se soutenir : ainsi fera le Seigneur (Is., XL. 9, 10, 11.).

Qui est celui qui a mesuré l'immensité des eaux par sa main, et qui a pesé les cieux avec son poignet, et avec trois doigts toute la masse de la terre? Qui est celui qui a mis les montagnes et les collines dans une balance (*Ibid.*, 12.), et a pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contre-poids, demeurât dans l'équilibre au milieu des airs? *Qui a aidé l'esprit du Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller, et lui a montré dans ces grands ouvrages ce qu'il falloit faire* (*Ibid.*, 13.)? S'il faut lui offrir des sacrifices selon sa grandeur, *le Liban n'aura pas assez de bois, ni la terre assez d'animaux pour son holocauste* (*Ibid.*, 16.). C'est-à-dire, que le cœur de l'homme, quoique plus grand que tout l'univers, et que toute la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour ni assez de désirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd, quand il veut adorer Dieu.

Savez-vous bien le commencement de toutes choses? Avez-vous compris les fondements de terre, ni comme Dieu se repose sur son vaste tour (*Ibid.*, 21, 22.), et en fait comme son siége, ou comme l'escabeau de ses pieds? *Levez les yeux, et voyez qui a créé tous ces luminaires, qui les fait marcher comme en ordre de bataille, et les nomme chacun par son nom, sans en omettre un seul dans sa puissance. Jacob* qui, vous défiant de cette puissance, *dites en vous-même : Mes voies sont cachées au Seigneur, il ne sait plus où je suis, et mon Dieu n'exercera pas son jugement sur moi*, pour me punir ou pour me sauver; *ignorez-vous que le Seigneur est éternel, qu'il a marqué et créé les limites de la terre? Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit sans cesse, et sa sagesse est impénétrable. Il rend la force à celui qui est épuisé, il donne du courage et de la vertu à celui qui n'est plus. La jeunesse la plus robuste tombera en foiblesse malgré sa vigueur; mais ceux qui espèrent au Seigneur, verront leurs forces se renouveler de jour en jour :* quand ils croiront être à bout, et n'en pouvoir plus, tout d'un coup *ils pousseront des ailes semblables à celles d'un aigle; ils courront et ne se lasseront point; ils marcheront, et ils seront infatigables* (*Ibid.*, 26, 27, 28, 29, 30, 31.). Marchez donc, âmes pieuses, marchez ; et quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez votre ardeur et votre courage.

Je vous tirerai, dit le Seigneur (Is., XLI. 9, 10 *et seq.*), *des extrémités de la terre. Je vous ai pris par la main, et je vous ferai revenir du bout du monde; je vous ai dit : Vous êtes mon serviteur, je vous ai choisi, et ne vous ai pas rejeté. Ne craignez donc rien puisque je suis avec vous; ne vous laissez point affoiblir, puisque je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous ai secouru, et la droite de mon Juste*, de mon Christ, *a été votre soutien. Tous vos ennemis seront confondus, et seront comme n'étant pas; vous demanderez où ils sont, et vous les verrez disparus; vos rebelles qui vous livroient de continuels assauts, seront comme n'étant pas : tous leurs efforts seront vains et comme un néant; parce que moi qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la main, et je vous ai dit* dans le fond du cœur : *Ne craignez point, je vous ai aidé. Jacob qui étoit* petit et foible comme *un vermisseau*, qui à peine se peut traîner : *Israélites qui étiez* languissants, abattus, et réduits au rang des *morts, je vous ai ressuscités, moi le Seigneur, par mon secours tout-puissant, et je suis votre rédempteur, moi le saint d'Israël. Vous mettrez vos ennemis en fuite; vous serez sur eux comme un chariot neuf armé de tranchants de fer; vous détruirez leurs armées, et* leurs forteresses fussent-elles élevées comme des montagnes, *vous les réduirez en poudre; vous pousserez vos ennemis devant vous, comme un tourbillon fait la poussière; et vous vous réjouirez dans le Seigneur, et votre cœur transporté d'aise triomphera dans le Saint d'Israël.*

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort quand il se cache, que quand il se déclare : il est toujours et partout le Tout-Puissant, *le triomphateur en Israël* (1. *Reg.*, XV. 29.), comme il s'appelle lui-même, le protecteur invincible et toujours présent de ses amis.

Ecoute donc, Jacob mon serviteur, Israël que j'ai élu. Voici ce que dit le Seigneur : Moi qui te forme, moi qui te crée, qui te tire du néant à chaque moment, qui suis ton secours dès le ventre de ta mère (Is., XLIV. 1, 2, etc.); dès le commencement de ta vie, dans ta plus grande foiblesse, et parmi les plus impénétrables ténèbres. *Mon serviteur, que j'ai aimé, homme droit que j'ai choisi,* je t'enverrai du

ciel mes consolations, *j'épancherai des eaux abondantes sur celui qui aura soif, je verserai des torrents sur cette terre desséchée, je répandrai mon esprit sur toi*, je te rendrai féconde en bonnes œuvres, et *je bénirai tes productions*. Ecoutez ces paroles, âmes désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve. Vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable et le saint, le fidèle et le tout-puissant; je fais tout ce que je veux. Le Seigneur a juré, et il a dit : Si ce que je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne s'accomplit point, je ne suis pas Dieu : mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre. Le Seigneur a prononcé, *et qui pourra anéantir son jugement* (JOB., XL. 3.) : le Seigneur a étendu son bras, et qui en pourra éviter les coups, ou en détourner l'effet ?

VII.e ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu et son amour envers les siens.

C'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice. *Une mère peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein? Et quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierai pas* (Is., XLIX. 15.), dit le Seigneur. *Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras comme un petit enfant* (*Deut.*, I. 31.), *comme un aigle qui porte ses petits, qui étend ses ailes sur eux, qui vole sur eux, et les provoque à voler :* ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, *et le garde comme la prunelle de son œil* (*Ibid.*, XXXII. 10, 11.). *Il nous porte à ses mamelles pour nous allaiter, il nous met sur ses genoux;* et non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les tendresses et les caresses : *comme une mère caresse son enfant qui suce son lait, ainsi je vous consolerai* (Is., LXVI. 12, 13.), dit le Seigneur.

Plus que tout cela : c'est un amant passionné, c'est un tendre époux. *Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem*, à l'âme fidèle. *Quand tu es venue au monde, tu étois dans l'impureté* de ton père Adam, dont tu avois hérité la corruption et le péché. *On ne t'avoit point coupé le nombril, tu n'avois point été lavée d'eau, ni salée de sel, ni enveloppée dans des langes; personne n'avoit eu compassion de toi, ni ne t'avoit regardée d'un œil de pitié : exposée et jetée à terre comme un avorton par un extrême mépris dès le jour de ta naissance, tu n'étois que pour ta perte; et personne n'avoit soin de toi* (EZECH., XVI. 2, 3, 4, 5, 6.). Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité et dans le péché. *Alors, dit le Seigneur, je t'ai vue en passant, pauvre et délaissée, et pendant que souillée encore de ton sang*, et toute pleine de l'impureté de ta naissance, tu n'avois rien qui ne fît horreur, et que tu étois livrée inévitablement à la mort; *Je t'ai dit : Je veux que tu vives. Vis*, malheureuse âme, *c'est moi qui le dis, vis toute horrible que tu es dans l'impureté de ton sang*, dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'âme qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : *Tu croissois*, dit le Seigneur; ta raison se formoit peu à peu, *et tu devenois capable des ornements qu'on donne à de jeunes filles* (EZECH., XVI. 7, 8, 9, 10.), des vertus dont il faut parer les âmes dès leur jeunesse. Tu commençois à pouvoir porter des fruits : *tes mamelles s'enfloient et se formoient, et tu étois parvenue à l'âge qui donne des amants*. Mais de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes désirs. *J'ai passé, et je t'ai vue en cet âge :* et quoique tu fusses nue et pleine encore de confusion, sans raison, sans règle par toi-même et dans tes premiers désirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassements qui purifient l'âme; j'ai contracté avec toi un mariage éternel. *J'ai fait une alliance avec toi; j'ai juré par ma vérité que je ne t'abandonnerois pas, et tu es devenue mienne. Je t'ai lavée d'une eau* sainte. Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avois ordonné de vivre, tu avois déjà été purgée par l'eau du baptême; mais il a fallu te laver encore des mauvais désirs que la racine impure de ta convoitise poussoit sans cesse : l'impureté du sang dont tu étois née, étoit encore sur toi; je l'ai ôtée par de saintes instructions, et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême. *Et je t'ai oint d'une huile* sainte, par l'abondance de mes grâces. *Je t'ai donné des habits de diverses couleurs :* je t'ai ornée de toutes les vertus; *et je t'ai chaussée avec soin* des plus belles peaux. *Je t'ai environnée d'habits de fin lin*, qui sont *les justices des saints, et je t'ai revêtue des choses les plus fines* (*Apoc.*, XIX. 8.) : je t'ai ôté par ma grâce tes désirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin, et ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente : *Je t'ai donné les grands ornements, des brasselets dans tes bras, un riche collier autour de ton col, des cercles d'or et des pierreries pendantes à tes oreilles, et une cou-*

ronne sur ta tête. Tu reluisois toute d'or et d'argent, et tout étoit riche et magnifique dans tes habits. Je te nourrissois de ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis : toutes les douceurs étoient servies sur ta table. Par ces ornements, par ces soins, *ta beauté avoit reçu un si grand éclat que tout le monde en étoit ravi. Je t'ai élevée jusque dans le trône. Tout l'univers ne parloit que de ta beauté, de cette beauté que moi seul je t'avois donnée, dit le Seigneur Dieu* (EZECH., XVI. 11, 12, 13, 14.), qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, âme chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné. Il t'a trouvée étant laide, il t'a fait belle ; il n'a cessé de t'embellir de plus en plus ; il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses ; il t'a placée dans son trône ; il t'a fait reine; ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avois-tu à désirer, âme chrétienne, pour connoître toutes les bontés et tout l'amour de cet époux bienfaisant ?

VIII.e ÉLÉVATION.

Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitents.

On dit par commun proverbe : Si un mari quitte sa femme, et que se retirant de lui elle épouse un autre mari, la reprendra-t-il ? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée et abominable ? *Et toi,* âme pécheresse, *tu t'es livrée à tous tes amants.* Ce n'est pas moi qui t'avois quittée ; non, je suis un époux fidèle, et qui jamais ne fais divorce de moi-même : c'est toi, âme infidèle, qui m'as abandonnée, et t'es donnée non pas à un seul amant, mais à mille et mille corrupteurs. *Reviens toutefois à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai* (JEREM., III. 1.).

Regarde de tous côtés, et tant que ta vue se pourra étendre, tu ne verras que des marques de tes infamies. *En quel lieu ne t'es-tu pas prostituée,* âme impudique et livrée à tous les désirs de ton cœur ? *Tu étois comme exposée dans les chemins publics,* et il n'y avoit aucune créature qui ne captivât ton cœur. Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secrètes, ton ambition à laquelle tu sacrifiois tout, tes amours impures et désordonnées ? *Toute la terre a été souillée de tes prostitutions et de tes malices. Tu as le front d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. Reviens donc du moins dorénavant : appelle-moi mon père,* mon époux *et le conducteur de ma virginité. Pourquoi veux-tu toujours t'éloigner de moi comme une femme courroucée, et veux-tu persister dans ton injuste colère ? Tu as dit que tu ferois mal, tu t'en es vantée, et tu l'as fait, et tu l'as pu* (JEREM., III. 2, 3, 4, 5.). Je t'ai abandonnée à tes voies. *Reviens, infidèle; et je ne détournerai pas mes yeux de toi : parce que je suis le Saint, dit le Seigneur; et ma colère ne sera pas éternelle. Connois seulement ton iniquité, et que tu as prévariqué contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu dans la forêt, qui ne soit témoin de ta honte :* il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue ; *et tu ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Convertissez-vous, enfants rebelles, convertissez-vous* (*Ibid.*, 12, 13, 14.).

Revenez à la maison paternelle, enfants prodigues (LUC., XV. 22, 23 *et seq.*), on vous rendra votre première robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie; et votre père, touché d'une tendresse particulière, s'excusera envers les justes qui ne l'ont jamais quitté, en leur disant : *Vous êtes toujours avec moi; mais il faut que je me réjouisse, parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il a été retrouvé* (*Ibid.*, 31, 32.). Réjouissez-vous avec moi, et avec tout le ciel, qui fait une fête de la conversion des pécheurs, et *conçoit une joie plus grande pour le retour d'un seul, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence* (*Ibid.*, 6, 7.).

Revenez donc, enfants désobéissants, revenez, épouses infidèles, *parce que je suis votre époux* (JEREM., III. 14.). *Est-ce ma volonté que l'impie périsse, et non pas qu'il se convertisse, et qu'il vive ? Convertissez-vous, faites pénitence, et votre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloignez de vous toutes vos prévarications et vos désobéissances, et faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit. Et pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël,* pendant que moi, moi que vous avez offensé, je veux votre vie ! *Non, je ne veux point la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu : revenez et vivez* (EZECH., XVIII. 23, 30, 31, 32.).

C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi-même, et pour contenter ma bonté : *et je ne me ressouviendrai plus de vos péchés. Seulement, souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un et l'autre :* je veux bien me rabaisser jusque là : *Plaidez*

votre cause : avez-vous de quoi justifier vos ingratitudes (Is., XLIII. 25, 26.), après que je vous ai pardonné tant de fois? *Jacob, souvenez-vous-en, ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités; j'ai dissipé vos péchés,* comme le soleil dissipe un brouillard. Pécheurs, *retournez à moi, parce que je vous ai rachetés. O cieux, chantez ses louanges; terre, faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre; montagnes, portez vos cantiques jusques aux nues, parce que le Seigneur a fait miséricorde* (*Ibid.*, XLIV. 21, 22, 23.). *Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il exalté et affermi ses miséricordes : autant que le levant est loin du couchant, autant a-t-il éloigné de nous nos iniquités. Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connoît* nos foiblesses et *de quelle masse nous sommes pétris. Nous ne sommes que boue et poussière; nos jours s'en vont comme une herbe, et tombent comme une fleur : et notre âme,* plus fragile encore que notre corps, *n'a point de consistance* (*Ps.* CII. 11, 12, 13, 14, 15.).

IX.e ÉLÉVATION.

L'amour de Dieu méprisé et implacable.

Parce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu avec plaisir et dans la joie de votre cœur, dans l'abondance de tous biens; vous serez assujéti à un ennemi implacable que le Seigneur enverra sur vous, dans la faim et dans la soif, dans la nudité et dans la disette; et il mettra sur vos têtes un joug de fer dont vous serez accablé (*Deut.*, XXVIII. 47, 48.)..... *Et comme le Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de vous multiplier, de vous enrichir à pleines mains; ainsi il prendra plaisir de vous perdre, de vous détruire, de vous écraser* (*Ibid.*, 63.). Pesez ces paroles : la mesure de vos tourments sera l'amour méprisé.

Pourquoi criez-vous vainement, et que vous sert de pousser jusqu'au ciel vos plaintes inutiles sous la main qui vous brise? *Votre fracture est incurable; la gangrène est dans votre plaie, et il n'y a plus de remède : il n'y a plus pour vous de baume ni de ligature. Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi* (Jerem., XXX. 12, 13, 14.), d'une plaie cruelle : non d'un châtiment paternel pour vous corriger, mais du coup d'une main vengeresse et impitoyable, pour contenter une inexorable justice. *Vos péchés sont devenus durs* par la dureté de votre cœur, par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous, et j'oublierai que je suis père. Vous implorerez en vain ma miséricorde, poussée à bout par vos ingratitudes : votre insensibilité fait la mienne. *Je vous ai fait ce cruel et insupportable traitement, à cause de la multitude de vos crimes et de vos durs péchés* (Jerem., XXX. 15.) : à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle et opiniâtre.

Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu (1. Pet., IV. 17.) : Amenez-moi Jérusalem; amenez-moi cette âme comblée de tant de grâces : *je la perdrai; je l'effacerai comme on efface une écriture dont on ne veut pas qu'il reste aucun trait; je passerai et repasserai un stylet de fer sur son visage* (4. *Reg.*, XXI. 12, 13.), et il n'y restera rien de sain et d'entier.

X.e ÉLÉVATION.

La sainteté de Dieu : Dieu est le saint d'Israël, le très saint, trois fois saint.

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de saint. Il s'appelle très souvent *le Saint d'Israël* (*Ps.* LXX. 22; Is., XII. 6 *et alibi.*). Il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre : *Soyez saints, parce que je suis saint* (*Lev.*, XI. 44, 45; XIX. 2 *et alibi.*). Sa sainteté, qui fait la consolation de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. *A qui est-ce que tu t'attaques,* Rabsace insensé? *de qui as-tu blasphémé le nom? contre qui as-tu élevé ta voix, et lancé tes regards superbes? contre le Saint d'Israël. Pendant que tu t'emportois comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta bouche, et un cercle de fer à tes narines; et je te ramènerai au chemin par où tu es venu* (4. *Reg.*, XIX. 22, 28; Is., XXXVII. 23, 29.).

Et ailleurs : *Le vigilant et le saint est descendu du ciel* (Dan., IV. 10, 11, 14.); c'est un ange, si vous voulez; quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en-haut; *et il a crié puissamment : Coupez l'arbre, abattez ses branches : il a été ainsi ordonné dans l'assemblée de ceux qui veillent toujours; c'est la sentence des saints,* dont la force est dans leur sainteté. Et après : *Le royaume a été donné au peuple des saints du Très-Haut* (*Ibid.*, VII. 18, 22.); parce qu'il est

saint, et le tout-puissant protecteur de la sainteté. Les païens mêmes savoient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La reine vint dire au roi Balthasar : *Il y a un homme dans votre royaume qui a en lui-même l'esprit des saints Dieux* (DAN., V. 10, 11.); c'étoit-à-dire, l'esprit de prédiction et d'une efficace divine.

J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et haut, et ce qui étoit au-dessous de lui remplissoit le temple. Des Séraphins étoient autour; l'un avoit six ailes, et l'autre autant : deux ailes couvroient la face du Seigneur, deux voiloient ses pieds, et les deux autres servoient à voler. Et ils crioient l'un à l'autre, et ils disoient : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire. Et les gonds des portes trembloient à la voix de celui qui crioit; et la maison fut remplie de fumée (IS., VI. 1, 2, 3, 4.). Voilà donc la sainteté de Dieu, voilà pourquoi il est appelé *le Saint d'Israël*. Il se manifeste à son prophète comme le très saint, le trois fois saint, dans ses trois personnes; et la gloire et la majesté qui remplissent toute la terre sont l'éclat de sa sainteté, dont *il est revêtu comme d'un vêtement* (*Ps.* CIII. 2.), dit David. Et saint Jean dans l'Apocalypse voit *quatre animaux qui ne cessoient de crier jour et nuit : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui étoit, et qui est, et qui doit venir* (*Apoc.*, IV. 8.). Remarquez ce cri partout; il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant; rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers que la sainteté de Dieu.

La sainteté est l'abrégé, et comme un précis des perfections divines. Le fils de Dieu même dans sa dernière oraison parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle mon *Père saint*, mon *Père juste* (JOAN., XVII. 11, 25.); et on ne trouve pas, dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux qui n'en font qu'un. Lui-même est connu sous le nom de saint et de juste : *La chose sainte qui naîtra en vous, sera appelée le Fils de Dieu* (LUC., I. 35.). Les démons parlent comme l'ange : *Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu* (MARC., I. 24.). Daniel l'avoit nommé en esprit à cause de son onction, *le Saint des saints* (DAN., IX. 24.). Isaïe l'appelle *le Juste* (IS., XLV. 21.). Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités, en disant : *Vous avez renié le Saint et le Juste* (*Act.*, III. 14.).

XI.e ÉLÉVATION.

Ce qu'on entend par la sainteté.

La sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté.

Premièrement. L'injustice, l'iniquité, le péché ne peut être en lui : il est la règle, et bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend et ne veut que ce qu'il faut entendre et vouloir : son entendre et son vouloir sont sa nature qui est toujours excellente. Sa perfection morale et sa perfection naturelle ne sont qu'un; il est également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté; par conséquent incompatible avec tout péché, avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées; il est *saint et sanctificateur*; il est *juste et justifiant le pécheur*, comme dit saint Paul (*Rom.*, III. 26.).

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs, et les rejette de devant lui par toute sa sainteté et par toute son essence. *Le matin*, et dans le temps que les pensées sont les plus nettes, et qu'on en doit offrir à Dieu les prémices, *Seigneur*, dit le psalmiste, *je me présenterai devant vous, et je verrai* clairement, dans votre lumière, *que vous êtes un Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin n'habite point auprès de vous; et les injustes ne subsisteront point devant vos yeux. Vous haïssez tous ceux qui commettent des péchés ; vous perdrez tous ceux qui profèrent des mensonges : l'homme sanguinaire et l'homme trompeur sont en abomination devant le Seigneur* (*Ps.* V. 5, 6, 7.).

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par leur rébellion; et sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphèmes, des impuretés, dont tout l'univers est rempli par la malice des hommes et des démons.

Cinquièmement. Il demeure saint, quoique pour punir les pécheurs il les livre à leurs mauvais désirs; parce que les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat; et cette soustraction est sainte, parce que Dieu se soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, et punit leur égarement volontaire en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. Celui qu'il permet

ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer un bien infini, et plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement. Il purifie les justes par mille épreuves : les met dans le creuset et dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre; et *rien de souillé n'entre en son royaume* (*Apoc.*, XXI. 27.).

Enfin, sa sainteté est la conviction de toute l'iniquité des hommes. *Malheur à moi*, s'écrie Isaïe (Is., VI. 5, 9, 10.), après avoir vu la majesté du trois fois saint : *malheur à moi avec mes lèvres impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai vu de mes yeux le roi des armées. Va, dit-il, et dis à ce peuple : Ecoutez et ne comprenez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, ferme ses yeux.* C'est l'effet de la sainteté de Dieu, lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant; je laverai mes mains dans leur sang, et ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

Les choses saintes sont pour les saints, s'écrioit-on autrefois avant la communion. *Il n'y a qu'un saint, un seul Seigneur, un seul Jésus-Christ*, répondoit le peuple. O Seigneur! sanctifiez-nous, afin que nous sanctifiions et glorifiions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : *Je ne vous connois pas; retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité* (MAT., VII. 23.).

Approchez, pécheurs pénitents; purifiez-vous dans la source de la pureté : *Si vos péchés sont rouges comme l'écarlate, je les blanchirai comme la neige* (Is., I. 18.). Quel merveilleux changement! l'Ethiopien n'a plus la peau noire, elle éclate d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. *Soyez donc saints, parce que je suis saint*, dit le Seigneur (*Levit.*, XI. 43, 44; 1. PETR., I. 16.). Soyez saints, ministres de Dieu et de ses autels, dispensateurs de sa parole et de ses mystères, parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son peuple. Peuple de Dieu, soyez saint, *parce que Dieu habite au milieu de vous* (*Levit.*, XXVI. 2; 1. *Cor.*, III. 16, 17; 2. *Cor.*, VI. 16.); sanctifiez vos âmes où il veut établir sa demeure, et vos corps qui sont les temples de son Saint-Esprit.

II.ᵉ SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu est fécond : Dieu a un fils.

Pourquoi Dieu n'auroit-il pas de fils? Pourquoi cette nature bienheureuse manqueroit-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures? Le nom de père est-il si déshonorant et si indigne du premier être, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle? *Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même* (Is., LXVI. 9.)? Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépendamment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot, par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite?

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Quand il seroit demeuré immortel, selon le premier dessein de sa création, quand il eût plu à son créateur de consommer au temps destiné sa félicité sur la terre; on entend toujours que de soi il est beau d'être fécond, et d'engendrer de soi-même, et de sa propre substance, un autre soi-même. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive et originaire, elle pourra cesser quand Dieu voudra, quand le nombre d'hommes qu'il veut rendre heureux sera complété; mais d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendroit cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même et toujours père?

Quand le Sage a prononcé ces paroles : *Qui est celui qui est élevé au plus haut des cieux* par sa puissance; *et qui en descend* continuellement par ses soins? *Qui tient les vents en ses mains? Qui tient la mer dans ses bornes, et mesure les extrémités de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si vous le savez* (*Prov.*, XXX. 4.)? Ce n'est pas là une

simple idée, et des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très véritable et de très réel, quoiqu'en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie il y a vu un père qu'on ne comprend pas, et un fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on le doit reconnoître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire, que pour connoître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens, et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes; il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père : sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père : il est un homme moins formé, moins parfait; mais pour moins homme cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu?* fils parfait d'un père parfait, d'un père qui n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils : dont le fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge : car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même; il porte en lui-même son fruit qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, et que le nom de mère qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénérant, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son fils : *Je t'ai,* dit-il (*Ps.* CIX. 3.), *engendré aujourd'hui d'un sein maternel : ex utero.* Et le Fils [1] s'appelle lui-même le *Fils unique qui est dans le sein du Père* (JOAN., I. 18.) : caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le fils, excepté lui, qui est toujours dans son père, et ne sort jamais de son sein? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le le porte, Dieu l'enfante : et la Sagesse éternelle qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et d'*être conçue,* et d'*être enfantée* (*Prov.*, VIII. 24, 25.); et tout cela n'est que la même chose.

Dieu n'aura jamais que ce fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux : un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus* (JOAN., I. 18.) : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en-haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu* (LUC., IX. 35.) : c'est mon fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité je lui ai donné et lui donne sans fin tout mon amour.

II.e ÉLÉVATION.

Dieu de Dieu : le Fils de Dieu ne dégénère pas.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui; et s'il pouvoit être de même nature et de même substance individuelle, plus il seroit fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a été révélé, que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père; car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent, Dieu tout entier.

[1] C'est saint Jean-Baptiste qui parle ainsi du Verbe incarné. (*Edit. de Déforis.*)

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire, de toute sa substance, possède en même temps son éternité toute entière, selon ce que dit le prophète : *Sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité* (MICH., V. 2.), parce que l'éternité est la substance de Dieu ; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance, en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être ; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père ; car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps dont la nature est de changer toujours, n'approche point de ce sein auguste ; et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable ; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau ; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

Au commencement le Verbe étoit (JOAN., I. 1.). Remontez à l'origine du monde, *le Verbe étoit*. Remontez plus haut si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, *il étoit :* il est comme Dieu *celui qui est*. Saint Jean disoit dans l'Apocalypse (*Apoc.*, I. 4, 7, 8.) : *La grâce vous soit donnée par celui* qui n'est autre que celui *qui est, qui étoit et qui viendra :* c'est Dieu. Et un peu après : c'est Jésus-Christ, dont saint Jean dit : *Le voilà qui vient dans les nues*. Et c'est lui qui prononce ces paroles : *Je suis l'alpha et l'oméga : le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est et qui étoit, et qui viendra*. Jésus-Christ est donc comme son Père, *celui qui est*, et *qui étoit ;* il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses : et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

III.e ÉLÉVATION.

Images dans la nature : de la naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, *la Sagesse* que Dieu engendre dans l'éternité, *est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très pure émanation de sa clarté* (*Sap.*, VII. 25.).

On peut entendre encore par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, *dont nul ne se peut cacher* (*Ps.* XVIII. 7.), comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le Sage cherche par toutes ces comparaisons à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance ; et dans le Père et le Fils une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles : mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paroît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil : elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disoit Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu, *est la délicate vapeur, la très pure émanation*, le vif rejaillissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* (*Sap.*, VII. 25.) ; ou comme parle saint Paul, c'est *le rayon resplendissant de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance* (*Heb.*, I. 3.). Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus : et par une contraire raison, si la lumière étoit éternelle, son éclat et sa splendeur le seroient aussi. Or Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres ; une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connoît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement ; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul,

Le Fils de Dieu, dit l'Apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père* (*Heb.*, I. 3.). Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance toute entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé; et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans rien lui ôter : il en est la parfaite image, *l'empreinte*, l'expression toute entière non de sa figure, car Dieu n'en a point; mais comme parle saint Paul, *de sa substance :* selon la force de l'original, on pourroit traduire, *de sa personne*. Il en porte tous les traits; c'est pourquoi il dit : *Qui me voit, voit mon Père* (JOAN., XIV. 9.); et ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi* (*Ibid.*, V. 26.). *Comme le père ressuscite les morts et leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît* (*Ibid.*, V. 21.). Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels; en sorte que si on pouvoit voir le Fils sans voir le Père, on le verroit tout entier dans son Fils.

Mais qui pourroit expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils? Cela n'est pas de cette vie; et tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa personne, sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est; et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté* (*Sap.*, VII. 26.). C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat; et voici dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite; un même instant le commence et l'achève; et le dessin comme le fini n'est qu'un seul trait.

IV.e ÉLÉVATION.

Image plus épurée dans la créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur, un cachet, son expression; une image ou taillée ou peinte; un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme* (*Gen.*, I. 26.). Il voulut alors faire quelque chose, où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : *Faisons*. Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui : autrement, on ne sauroit ce que voudroit dire, *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. *A notre image*, dans le fond de sa nature; *à notre ressemblance*, par la conformité de ses opérations avec la nôtre éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole, *Faisons l'homme à notre image*, que l'homme pense; et penser, c'est concevoir. Toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, et par là une conception de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même et s'entend lui-même; et c'en seroit une conception et expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense étoit parfait, éternel, et s'il étoit par sa nature toute substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense, ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, connoît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connoît rien d'imparfait; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est Père; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal;

c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravis, dès que sous la conduite de la foi nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : *Dites-nous son nom, et le nom de son fils, si vous le savez* (*Prov.*, XXX. 4.). Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est *le Verbe* (JOAN., I. 1.), la parole : non une parole étrangère et accidentelle; Dieu ne connoît rien de semblable; mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, *composant et arrangeant toutes choses avec lui* (*Prov.*, VIII. 27, 30.), comme dit le même Salomon : une personne qui n'a point commencé, puisque dit saint Jean : *Au commencement elle étoit* (JOAN., I. 1, 2.) : une personne qui est un avec Dieu : puisque, dit le même saint Jean, *elle est Dieu*, et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, *chez Dieu, apud Deum*, son Fils unique qui est dans son sein, *in sinu Patris* (*Ibid.*, 18.), qu'il envoie au monde, qu'il fait paroître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est *le Verbe*, c'est la parole, la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est; et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit ; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait; ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avoit faits à sa ressemblance, en qui il avoit imprimé une foible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oseroit porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu? Mais après la foi, nous osons non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous une image; nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu; et dans son Père, une fécondité digne du premier Etre par sa plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite, et parfaitement communicative, non-seulement au dehors où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, et ne peut perdre la bassesse de cette origine; mais encore en elle-même, et au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance, et de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

V.e ÉLÉVATION.

Le Saint-Esprit : la Trinité toute entière.

Dieu est donc fécond ; Dieu a un Fils. Mais où est ici le Saint-Esprit ? et où est la Trinité sainte et parfaite que nous servons dès notre baptême? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, et n'en est-il pas aimé ? Cet amour n'est ni imparfait ni accidentel à Dieu, l'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée ; et le Saint-Esprit qui sort du Père et du Fils, comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est par sa production de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit, que le Fils étoit *unique* (JOAN., I. 18.), car il est parfait; et tout ce qui est parfait est unique : ainsi le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique; et s'il pouvoit y avoir deux fils, la génération du Fils seroit imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus fils, et ne viendra point par génération, quoique de même nature. Que sera-ce donc, que cette finale production de Dieu? C'est une procession, sans nom particulier : le Saint-Esprit *procède du Père* (*Ibid.*, XV. 26.), le Saint-Esprit est l'esprit commun du Père et du Fils : *le Saint-Esprit prend du Fils* (*Ibid.*, XVI. 14.); et : *le Fils l'envoie* (*Ibid.*, 7.) comme le Père. Taisez-vous, raisonnements humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe étoit une véritable et parfaite génération : ce que c'étoit que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire, ni qu'il y eût rien dans la nature qui représentât une action si substantielle, et tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

O Dieu Saint-Esprit! vous n'êtes pas le Fils, puisque vous êtes l'amour éternel et subsistant du père et du Fils, qui supposez par conséquent

le Fils engendré, et engendré comme Fils unique, à cause qu'il est parfait. Vous êtes parfait aussi, et unique en votre genre et en votre ordre; vous n'êtes pas étranger au Père et au Fils, puisque vous en êtes l'amour et l'union éternelle; vous procédez nécessairement de l'un et de l'autre, puisque vous êtes leur amour mutuel : qui vous voudroit séparer d'eux, les sépareroit eux-mêmes entre eux, et diviseroit leur règne éternel.

Vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (Matth., xxviii. 19.); et que vous avez avec eux *un même temple, qui est notre âme, notre corps* (1. *Cor.*, iii. 16, 17; vi. 19.), tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce seroit une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison, d'être, et se croire soi-même son temple.

VI.e ÉLÉVATION.

Trinité créée image de l'incréée, et comme elle incompréhensible.

Revenons encore à nous-mêmes; nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir. Si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose; si ce n'étoit pas quelque chose, ce ne seroit rien, et il n'y auroit ni entendre ni vouloir : mais si c'étoit absolument la même chose, on ne les distingueroit pas, mais on les distingue; car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connoît ce qu'il n'aime pas, comme le péché : et nous combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent? Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, et ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres; mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même; qui n'aime que ce qu'il entend, mais qui peut connoître et entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois en ne l'aimant pas, il sait et entend qu'il ne l'aime pas : et cela même il veut le savoir, et il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi entendre et aimer sont choses distinctes, mais tellement inséparables, qu'il n'y a point de connoissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'ange connoissoit tout ce qu'il est, sa connoissance seroit égale à son être; et s'aimant à proportion de sa connoissance, son amour seroit égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela étoit bien réglé, tout cela ne feroit ensemble qu'un seul et même bonheur de la même âme, et à vrai dire, la même âme heureuse : en ce que, par la droiture de sa volonté conforme à la vérité de sa connoissance, elle seroit juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connoître et vouloir, font une seule âme heureuse et juste, qui ne pourroit ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée; ni distraire de soi-même une de ces choses sans se perdre toute entière avec tout son bonheur. Car que seroit-ce à une âme que d'être sans se connoître; et que seroit-ce de se connoître sans s'aimer de la manière qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux; c'est-à-dire, sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur?

Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos âmes, nous représente la Trinité incréée, que lui seul pouvoit nous révéler; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos âmes qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre et vouloir, connoître et aimer sont actes très distingués; mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes? Cela ne peut être : la connoissance n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon, et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée et de volonté, ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre? Sans doute elle y entre : et tout cela au fond, n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières; mais dans son fond toujours la même. Car en changeant de pensée, je ne change pas de substance; et ma substance demeure une, pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connoissance va se distinguant de mon être, d'où elle sort pareillement; et pendant que tous les

deux, je veux dire ma connoissance et ma volonté, se distinguent en tant de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fond, quoiqu'elle entre toute entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable; mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement et le repos, choses si distinctes, ne sont dans le fond que la substance qui se meut et qui se repose; qui change à la vérité, mais non dans son fond, quand elle passe du mouvement au repos, et du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt; et ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit, et l'oblique, et le circulaire, sont des mouvements divers entre eux, mais qui n'ont qu'une seule et même substance, et cent circulations successives d'un même corps ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela et distinct et un; un en substance, distinct en manières. Et ces manières quoique différentes n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance.

Je ne sais qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement; ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être ajoutent à l'être; ni d'où vient leur distinction dans l'unité et identité qu'elles ont avec l'être même; ni comment elles sont des choses ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses, puisque, si c'étoit un pur néant, on ne pourroit véritablement ni les assurer ni les nier; ce n'en sont point, puisqu'en elles-mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien; tout cela est pourtant chose véritable: et tout cela nous est une preuve que, même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle même, et que l'unité et la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu, devant qui je me considère moi-même, et me suis à moi-même une grande énigme! J'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel: et si vous vouliez, j'entendrois et voudrois toujours la même chose; car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je ne voulois et n'entendois éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurois aussi qu'une seule connoissance et une seule volonté, ou si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connoissance et mon amour ou ma volonté n'en seroient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés, c'est-à-dire, n'en seroient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourroient pas ne pas venir de ma connoissance; et mon amour seroit toujours une chose que je produirois en moi-même, et je ne produirois pas moins ma connoissance: et toujours il y auroit en moi trois choses, l'être produisant la connoissance, la connoissance produite, et l'amour aussi produit par l'un et par l'autre. Et si j'étois une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallût que tout fût substantiel; ma connoissance et mon amour seroient quelque chose de substantiel et de subsistant: et je serois trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire, je serois Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble, Père, Fils et Saint-Esprit: substance incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles; à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour; puisqu'on ne peut ni aimer le Père sans aimer son Fils, ni aimer le Fils sans aimer son Père, ni les aimer tous deux sans aimer leur union éternellement subsistante, et leur amour mutuel. Et pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance qui, toute imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre; et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre premièrement, non-seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

VII.e ÉLÉVATION.

Fécondité des arts.

Je suis un peintre, un sculpteur, un architecte; j'ai mon art, j'ai mon dessein ou mon idée; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art,

j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe qui est un, et c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un tableau, une statue, un édifice, qui dans sa simplicité est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte, et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second qui est l'idée, ni le troisième qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe, quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit; et l'amour qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, et l'idée, et l'amour y concourront également, et en unité parfaite; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée, et de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela, quoique immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application : mais de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

VIII.e ÉLÉVATION.

Sagesse essentielle, personnelle, engendrante et engendrée.

Dieu m'a possédée, dit la Sagesse (*Prov.*, VIII. 22.); c'est-à-dire, Dieu m'a engendrée, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : *J'ai*, dit-elle, *possédé un homme par* la grâce de *Dieu* (*Gen.*, IV. 1.). Il m'a engendrée, *avant que de rien faire. Je suis ordonnée*, et garde mon rang *de toute éternité*, et de toute antiquité, *avant que la terre fût faite : les abîmes n'étoient pas encore, et j'étois déjà conçue. Dieu m'enfantoit devant les collines* (*Prov.*, VIII. 22, 23, 24, 25.); c'est-à-dire, devant tous les temps et de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les temps. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre? A Dieu ne plaise : car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe, notre parole intérieure, s'il n'y avoit en nous un fonds de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle, qui, étant primitivement et originairement dans le Père, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe et son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ces ouvrages; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de son cœur; et la seule production qui le fait nommer vraiment Père avant tous les temps. *C'est de là* donc, dit saint Paul, *que vient toute paternité dans le ciel et dans la terre* (*Ephes.*, III. 15.). C'est de là, que *nous est donnée, à nous qui croyons au Fils unique, la puissance d'être enfants de Dieu* à son image, *en naissant non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* (JOAN., I. 12, 13.), qui par sa bonté et par la grâce de son adoption a daigné nous associer à son Fils unique.

IX.e ÉLÉVATION.

La béatitude de l'âme : image de celle de Dieu heureux dans la trinité de ses personnes.

Quand Dieu m'a fait à son image et ressemblance, il m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature; et c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses, moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même; puisque je ne suis jamais, sans être une chose qui est faite pour être heureuse, et par conséquent qui porte en soi-même, et l'idée de son bonheur, et le désir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande laquelle de ces trois choses je voudrois perdre plutôt que l'autre, je ne saurai que répondre? Car premièrement, je ne veux point perdre mon être : je veux, pour ainsi parler, encore moins perdre mon bonheur, puisque sans bonheur il vaudroit mieux pour moi que je

ne fusse pas, conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : *Il vaudroit mieux à cet homme de n'avoir jamais été* (Matth., xxvi. 24.). Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon être, ni non plus perdre l'idée et l'amour de mon bonheur que mon bonheur, puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée et cet amour.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même, c'est cette idée, et cet amour de mon bonheur, car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisoit, et désirer ce qui m'étoit convenable; ce qui ne peut provenir que du désir d'être heureux, et de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paroître dès l'enfance; et comme on l'apporte en venant au monde, on doit l'avoir eu, quoique plus obscurément et plus sourdement, jusque dans le sein de la mère.

Voilà donc une idée qui naît en nous avec nous, et un sentiment qui nous vient avec cette idée; et tout cela est en nous avant tout raisonnement et toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre, elle ne fait autre chose que de chercher les moyens, bons ou mauvais, de nous rendre heureux; ce qui montre que cette idée et cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon, cette idée qui nous fait connoître notre bonheur, et ce sentiment qui nous le fait aimer, font de tout temps notre seule idée et notre seul sentiment. Pour le sentiment, il est clair, puisque tous nos autres sentiments se rapportent à celui-là; et pour l'idée du bonheur, il n'est pas moins clair que c'en est une suite, puisque ce n'est que pour remplir celle-là, que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu qui nous donne tout et peut aussi nous ôter ce qui lui plaît, nous ôte tout, excepté notre être, et l'idée de notre bonheur, et le désir qui nous presse de le rechercher, nous serons quelque chose de fort simple; mais dans notre simplicité nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple, mais plutôt qui concourront toutes trois à sa perfection.

Alors serons-nous heureux? Hélas! point du tout. Nous désirerons seulement de l'être et par conséquent nous ne le serons pas, puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin, dont le désir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux? Il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur, la connoissance distincte de l'objet où il consiste, et en même temps changer le désir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connoîtrai, si je la puis posséder? Ce que je connois le plus parfait, c'est Dieu sans doute; puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection que celle de Dieu. Il reste à savoir si je le puis posséder. Mais qu'est-ce que le posséder, si ce n'est le connoître? Se possède-t-il autrement lui-même qu'en connoissant sa perfection? Je suis donc capable de le posséder, puisque je suis capable de le connoître, pourvu qu'en le connoissant je me porte aussi à l'aimer, puisque le connoître sans l'aimer, c'est le méconnoître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connoissance et à l'idée que j'avois de mon bonheur, serois-je heureux? Point du tout. Mais quoi? Je connois et j'aime Dieu; et cela même, avons-nous dit, c'est le posséder, et c'est posséder ce que je connois de meilleur; et nous avons dit que cela est être heureux; je le suis donc? Cependant si j'étois heureux, je n'aurois rien à désirer : puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement : je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connois Dieu, je l'avoue, mais très imparfaitement : ce qui fait que mon amour pour lui est trop foible; et de là aussi me vient la foiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à désirer de connoître Dieu plus parfaitement que je ne fais : *De le connoître,* comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu* (1. *Cor.*, xiii. 12.) : de le connoître à nu, *à découvert,* en un mot de le voir *face à face* (2. *Cor.*, iii. 18.), sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse, *Je te montrerai tout bien* (*Exod.*, xxxiii. 19.) : alors je dirai avec saint Philippe : *Maître, cela nous suffit* (Joan., xiv. 8.). Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connoissance; mais pour l'amour, que sera-ce? Quand nous verrons Dieu face à face, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer? Non sans doute : et saint Paul a dit, que *l'amour* demeure éternellement *sans jamais se perdre* (1. *Cor.*, xiii. 8.). Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle et bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait, venant d'une parfaite connoissance? Et il ne pourra plus changer comme il peut changer en cette vie; et il absorbera toutes nos volontés dans

une seule, qui sera celle d'aimer Dieu : *Il n'y aura plus de gémissement, et nos larmes seront essuyées pour jamais* (*Apoc.*, VII. 17.), et nos désirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité et simplicité. Mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité, puisque Dieu uni au fond de notre être, et se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause : et par cette vision bienheureuse il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un certain sens que Dieu même vu et possédé : et *Dieu sera tout en tous* (1. *Cor.*, XV. 28.), et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu uni à notre fonds, se produisant en nous par la vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes, et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous ; et ce qui nous fera tous parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons ; et tout cela sera en nous tous, une seule et même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur : *Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi* ils seront *un en nous* (JOAN., XVII. 21.) : un en eux-mêmes, et un avec tous les membres du corps de l'Eglise qu'ils composent.

Formons donc en nous la Trinité sainte, unis à Dieu, connoissant Dieu, aimant Dieu. Et comme notre connoissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira ; et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point ; aimons, aimons, aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin ; faisons sans fin dans le temps, ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. O que le temps est incommode ! Que de besoins accablants le temps nous apporte ! Qui pourroit souffrir les distractions, les interruptions, les tristes nécessités du sommeil, de la nourriture, des autres besoins ? Mais celles des tentations, des mauvais désirs, qui n'en seroit honteux autant qu'affligé ? *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII. 24.) ? O Dieu, que le temps est long, qu'il est pesant, qu'il est assommant ! O Dieu éternel, tirez-moi du temps, fixez-moi dans votre éternité ! En attendant, faites-moi prier sans cesse et passer les jours et les nuits dans la contemplation de votre loi, de vos vérités, de vous-même qui êtes toute vérité et tout bien. *Amen, amen.*

IIIe SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux, pour avoir créé l'univers.

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant ; je vois en même temps au-dessus de moi une nature heureuse et parfaite ; et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : *Vous êtes mon Dieu ; vous n'avez pas besoin de mes biens* (*Ps.* XV. 2.) : vous n'avez besoin d'aucuns biens. *Que me sert*, dites-vous par votre prophète, *la multitude de vos victimes* (Is., I. 11.) ? Tout est à moi : mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi ; il me suffit d'être, et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges : les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. Mes *œuvres* me *louent* (*Ps.* XVIII. 1.). Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres : tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

Je suis celui qui suis (*Exod.*, III. 14.). C'est assez que je sois; tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui vous plaît : car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté, non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez soit ; qu'il soit, dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer ; rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire ? Tout cet univers que vous avez fait, n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manqueroit aux choses que vous n'auriez pas voulu faire; mais

rien ne vous manqueroit, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose! votre Fils et votre Esprit saint sont avec vous; vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages; qui sont comme vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

II.e ÉLÉVATION.

Avant la création, rien n'étoit que Dieu.

Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre (*Gen.*, XVIII. 27.). Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Ecriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre* (*Ibid.*, I. 1.). Je ne trouve point que Dieu qui a créé toutes choses, ait eu besoin comme un ouvrier vulgaire de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, et de laquelle il fît son ouvrage. Mais n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistente; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire, son ouvrage dans son tout. Autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son fond il est indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes, et l'acte des actes, il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire, que comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui étoit capable d'être formé, parce que cela même c'est quelque chose qui ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre Ecriture toujours véritable : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre. Et la terre étoit inutile,* informe, *vide,* invisible, confuse : *et les ténèbres couvroient la face de l'abîme,* qui étoit la mer. *Et l'esprit de Dieu,* le Saint-Esprit en figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air que Dieu agitoit, *étoit porté sur les eaux* (*Gen.*, I. 1, 2.); où, posoit sur elles. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, et se voit encore dans les poètes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre étoit couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vide et stérile. Mais en même temps, tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Cet esprit, cet air ténébreux qui *se portoit sur les eaux,* venoit *de Dieu,* et n'étoit fait ni agité que de sa main; en un mot toute cette masse quoique informe étoit néanmoins sa créature; le commencement et l'ébauche, mais toujours de la même main, de son grand ouvrage.

O Dieu, quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes! d'avoir cru que vous, parfait architecte, et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous étoit coéternelle, informe néanmoins, et qui attendoit de vous sa perfection. Aveugles! qui n'entendoient pas, que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection : et si la matière avoit d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourroit aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice, et y jetez ceux qui vous suivent (MATTH., XV. 14.)! dites-moi, qui a assujéti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance; et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir? Ou s'il se meut de lui-même, quoiqu'encore confusément et irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos; comment donnera la règle à

ces mouvements celui qui ne donne pas la force mouvante? Cette nature indomptable échapperoit à ses mains; et ne s'y prêtant jamais toute entière, elle ne pourroit être formée toute entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matière, si parfaite qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être, et si imparfaite qu'elle attende sa perfection d'un autre? Son ornement et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la substance? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière, et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement étoit pourtant dans tous les esprits, et il n'a été dissipé que par ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre;* et par celles-ci : *Dieu a vu toutes les choses qu'il avoit faites, et elles étoient très bonnes* (*Gen.*, I. 1, 31.); parce que lui seul en avoit fait toute la bonté : toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement.

III.e ÉLÉVATION.

Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.

Foible et imbécille que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et qui désignent par certains moments le commencement et la fin de leur travail; qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage! Je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre : sans songer que s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu; et que ces deux choses que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de moments entre-suivis, dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde; et je ne veux pas comprendre, que Dieu qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse : qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avoit rien du tout que Dieu seul; et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Elevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre dans votre éternelle vérité, que vous qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement; et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vous voyez dans votre éternelle intelligence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté! vous n'avez besoin d'aucun lieu : vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connoissances, vous savez tout; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être, que vous possédez seul. Qu'ajouteroit à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient; et votre vertu c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous entendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue; et un espace et une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas

un rien; et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part, ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même; et que lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait avec le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance; et enfin que de toute éternité, et avant le commencement, il n'y avoit rien du tout que vous seul; vous seul encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'étoit pas; il n'y avoit ni temps ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avoit qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistoit que dans votre toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement; et parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez; et parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible; et il n'est possible radicalement et originairement, que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô celui qui pouvez tout! et je me soumets à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi, et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

IVe ÉLÉVATION.

Efficace et liberté du commandement divin.

Dieu dit: Que la lumière soit; et la lumière fut (*Gen.*, I. 3.). Le roi dit: Qu'on marche, et l'armée marche; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait: toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire, à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est parmi les choses humaines l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond que cette image est défectueuse? Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son: Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même; et tout ce qu'il veut éternellement, s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc: *Que la lumière soit; et elle fut: Qu'il y ait un firmament; et il y en eut un: Que les eaux s'assemblent; et elles furent assemblées: Qu'il s'allume deux grands luminaires; et ils s'allumèrent: Qu'il sorte des animaux; et il en sortit* (*Gen.*, I. 3, 6, 9, 14, 20, 24.); et ainsi du reste: *Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées* (*Ps.* XXXII. 9.). *Rien ne résiste à sa voix* (JUDITH, XVI. 17.); et l'ombre ne suit pas plus vite le corps, que tout suit au commandement du Tout-Puissant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement; le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire: car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plait. Tout est également rien devant vos yeux, vous ne devez rien à personne; vous n'avez besoin de personne; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures; mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages, qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux; et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi, mon Dieu, je vous dois tout. Je devrois moins à votre bonté, si vous me deviez quelque chose, si votre libéralité étoit nécessaire. Je veux vous devoir tout, je veux être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière; car c'est celle qui convient mieux à votre suprême perfection, à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain tout ce que vous m'avez donné de liberté.

Ve ÉLÉVATION.

Les six jours.

Le dessein de Dieu dans la création et dans la description que son Saint-Esprit en a dicté à Moïse (*Gen.*, I.), est de se faire connoître d'abord comme le tout-puissant et très libre Créateur de toutes choses; qui sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avoit tout fait sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvoit tout; qui pouvoit, par un seul décret de sa

volonté, créer et arranger toutes choses, et par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et tout ensemble le tracer, le dessiner et le parfaire : il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvoit faire en un instant.

Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection; et après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisoit ces six jours l'un après l'autre, comme il faisoit toutes choses, pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté.

Ainsi, il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser; et il a fait la distinction des jours, avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil qui devoit être le père de toutes les plantes; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant *qu'il étoit* très beau et *très bon;* mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même; il nous montre donc que chaque chose *est bonne* en particulier, et que l'assemblage en est *très bon* (*Gen.*, I. 31; *Ibid.*, 4 *et seq.*). Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers; pour nous faire entendre que si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entre-donnent.

Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun; et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser.

VI.e ÉLÉVATION.

Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité; c'est-à-dire, que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez; la créature a changé, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde! Que la terre étoit pauvre sous les eaux, et qu'elle étoit vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes; avant la naissance des forêts; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux! Que la mer étoit pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons! Et qu'y avoit-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles? Mais combien le ciel même étoit-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit! Que toute la masse de l'univers étoit informe, et que le chaos étoit affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquoit! Avant tout cela, que le néant étoit pauvre, puisque ce n'étoit qu'un pur néant! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance : *Vous* n'avez fait qu'*ouvrir votre main, et vous* avez *rempli de bénédiction* (*Ps.* CXLIV. 16.) le ciel et la terre.

O Dieu, que mon âme est pauvre! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre; ce n'est qu'un chaos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par

la foi à y faire poindre la lumière; qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité; et que vous qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'ayez embrasé de votre amour! O Dieu! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois; sans votre secours je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : *Que la lumière soit faite!*

VII.e ÉLÉVATION.

L'ordre des ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fond de son ouvrage; c'est-à-dire, en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage; c'est alors qu'il a fait paroître sa parole. *Dieu a dit : Que la lumière soit; et la lumière fut* (*Gen.*, I. 3.). Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa sagesse; et la sagesse commence à paroître avec l'ordre, la distinction et la beauté : la création du fond appartenoit plutôt à la puissance.

Et cette sagesse par où devoit-elle commencer, si ce n'étoit par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression? La sagesse est la lumière des esprits; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore. Paroissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les autres; et faites voir que votre auteur est tout lumière en lui-même : que *la lumière est le vêtement dont il se pare : Amictus lumine sicut vestimento* (*Ps.* CIII. 2.) : que *la lumière qu'il habite est inaccessible* (1. TIM., VI. 16.) en elle-même; mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, et se tempère pour s'accommoder à de foibles yeux : qu'il est beau et embellissant; qu'il est éclatant et éblouissant; lumineux, et par sa lumière obscur et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paroissez, encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore, j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles; je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que *scrutateur* téméraire *de la majesté*, je ne sois *ébloui par la gloire* (*Prov.*, XXV. 27.).

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde; et que suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection; jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse et digne de vous en créant l'homme, le spectateur et l'admirateur de tous vos ouvrages, et le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela que vous restoit-il que le repos; pour montrer que votre ouvrage étoit parfait, et qu'il n'y avoit plus rien à y ajouter?

Béni soyez-vous, ô Seigneur, dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière; et tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le nouveau Testament, qui est le dimanche, où reluit tout ensemble, et la lumière corporelle dans cette parole : *Que la lumière soit faite* (*Gen.*, I. 3.), et la lumière spirituelle, dans la résurrection du Sauveur, et dans la descente du Saint-Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour; que ce jour nous comble de joie; que ce soit pour nous un jour d'allégresse et de sanctification, où nous dirons avec David : *C'est ici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous, et tressaillons d'aise en ce jour* (*Ps.* CXVII. 24.). C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paroît par la création de la lumière; le Fils par sa résurrection; et le Saint-Esprit par sa descente sur ses apôtres. O saint jour, ô jour heureux! Puisses-tu être toujours le vrai dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance, comme tu l'es par la sainteté de ton institution.

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouirons-nous pas en ce jour de notre création? Elle nous est devenue bientôt malheureuse : et peut-être a-ce été celui de notre chute; du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près. Mais admirons le mystère; le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé, est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix.

C'est donc pour l'Eglise un jour de jeûne et de deuil dans toutes les générations suivantes : jour qui est suivi du triste repos de Jésus-Christ dans le sépulcre, et qui pourtant est plein de consolation par l'espérance de la résurrection future.

O homme ! vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création, et la figure admirable de la formation de l'Eglise, par celle d'Eve notre mère, et la mère de tous les vivants.

O Seigneur ! donnez-moi la grâce en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés ; et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

VIII.ᵉ ÉLÉVATION.

L'assistance de la divine sagesse dans la création de l'univers.

Il n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des Proverbes (*Prov.*, VIII. 22, 23, 24, *etc.*), où la Sagesse incréée parle ainsi : *Le Seigneur m'a possédée*, m'a engendrée *au commencement de ses voies*. Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, et le modèle primitif de toute son architecture. Il m'a engendrée dès le commencement, et avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ces ouvrages j'étois, et j'étois par conséquent de toute éternité ; puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. *De toute éternité, j'ai été ordonnée*, selon la Vulgate ; j'ai été le commandement et l'ordre même de Dieu qui ordonne tout. *J'ai été fondée*, disent les Septante ; j'ai été l'appui et le soutien de tous les êtres, et la parole par laquelle Dieu porte le monde. *J'ai eu la primauté, la principauté, la souveraineté sur toutes choses*, selon l'original hébreu. *J'ai été dès le commencement, et avant que la terre fût. Les abîmes n'étoient pas encore, et moi j'étois déjà conçue*, déjà formée dans le sein de Dieu, et toujours parfaite. *Devant qu'il eût fondé les montagnes avec leur masse pesante ; devant les collines et les coteaux j'étois enfantée. Il n'avoit point fait la terre ni les lieux habitables et inhabitables*, selon les Septante ; ni *ce qui tient la terre en état, et ce qui l'empêche de se dissiper en poudre*, selon l'hébreu ; selon la Vulgate', *les gonds et les soutiens* de ce lourd et sec élément. *J'étois avec lui*, non pas seulement quand il formoit, mais encore *quand il préparoit les cieux, quand il tenoit les eaux en état, et les formoit en cercle*, avec son compas ; *quand il élevoit les cieux ; quand il affermissoit la source des eaux*, pour couler éternellement et arroser la terre : *quand il faisoit la loi à la mer, et la renfermoit dans ses bornes : quand il affermissoit la terre sur ses fondements*, et la *tenoit balancée* par un contre-poids : *j'étois en lui et avec lui, composant*, nourrissant, réglant et gouvernant toutes choses ; *me réjouissant tous les jours*, et disant à chaque jour avec Dieu, que tout étoit bon, *et me jouant* en tout temps : me jouant dans l'univers par la facilité, la variété, et l'agrément des ouvrages que je produisois ; magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites ; et encore riche dans les petites, et inventrice dans les grandes. *Et mes délices étoient de converser avec les enfants des hommes :* formant l'homme, d'une manière plus familière et plus tendre, comme la suite le fera paroître ; car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons dans les jours suivants.

Cependant, admirons l'ouvrage de la sagesse de Dieu assistante et coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage, et mettons en abrégé toutes ses louanges en disant encore avec lui : *Le Seigneur a fondé la terre avec sa sagesse ; son intelligence a établi les cieux ; les abîmes sont sortis sous sa conduite ; et c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages* (*Prov.*, III. 19, 20.).

Concluons : Dieu a orné et ordonné le monde par sa parole ; c'est dans l'ornement et dans l'ordre, que l'opération de sa parole et de sa sagesse commence à paroître, lorsqu'il a mis la distinction et la beauté dans l'univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fond, comme l'ordre et l'ornement, par sa sagesse. Car, comme nous avons vu, si la sagesse seule pouvoit ordonner et former le monde, elle seule pouvoit aussi le rendre capable d'ordre et de forme. On attribue donc principalement à la parole et à la sagesse l'ordre et l'ornement de l'univers, parce que c'est où son opération paroît plus distincte et plus propre. Mais au reste, il faut dire avec saint Jean : *Le Verbe étoit au commencement ; par lui tout a été fait ; et rien n'a été fait sans lui* (JOAN., I. 1, 3.) : *Par lui* donc *ont été faits le ciel et la terre avec tout leur ornement* (*Gen.*, II. 1.). Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse, et la sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire, c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en actions de grâces le cantique des trois enfants; et invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir, finissons en nous y invitant nous-mêmes, et en disant par-dessus tout : *O enfants des hommes, bénissez le Seigneur! Qu'Israël bénisse le Seigneur : bénissez-le, vous qui êtes ses ministres et ses sacrificateurs; bénissez-le, serviteurs du Seigneur : Ames des justes, bénissez-le; bénissez-le, ô vous tous qui êtes saints et humbles de cœur; louez-le et l'exaltez aux siècles des siècles. Amen* (DAN., III. 82, 83, 84, 85, 86, 87.).

IV.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES ET CELLE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La création des anges.

Dieu qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour : qui le connoissent et l'aiment, comme il se connoît et s'aime lui-même; qui comme lui soient bienheureux en connoissant et aimant ce premier être, comme il est heureux en se connoissant et aimant lui-même; et qui par là portent empreint dans leur fond un caractère divin par lequel ils sont faits à son image et ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres; et dès là toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, et qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux, excepté lui : *Et il a trouvé de la dépravation même dans ses anges* (JOB., IV. 18.).

Ce n'est pourtant pas lui qui les a faits dépravés; à Dieu ne plaise. Il ne sort rien que de très bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étoient saintes dans leur création; et Dieu y avoit tout ensemble formé la nature et répandu la grâce.

Il a tiré de ses trésors, des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les anges; de ces mêmes trésors infinis sont sorties les âmes raisonnables, avec cette différence, que les anges ne sont pas unis à un corps, c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs : au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps; et quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs et incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel et du spirituel : et ce tout est l'homme.

O Dieu! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits; et en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également et les esprits, et les corps : et comme vous avez fait des esprits séparés des corps, et des corps qui n'ont aucun esprit, vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps; et c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez et séparer et unir tout ce qui vous plaît? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps? A-t-on besoin d'un corps, pour entendre, et pour aimer, et pour être heureux? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel et incorporel? L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles et immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte? Et vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé, que ces pures créatures *sont innombrables* (*Hebr.*, XII. 22.). Un de vos prophètes éclairé de votre lumière, et comme transporté en esprit parmi vos anges, en a vu *un millier de milliers qui exécutoient vos ordres : et dix mille fois cent mille qui demeuroient en votre présence* (DAN., VII. 10.), sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils sont innombrables, et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas; et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes; et ce qu'il a de plus beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

O mon Dieu! je vous adorerai devant vos saints anges : je chanterai vos merveilles en leur présence (*Ps.* CXXXVII. 1, 2.); et je m'unirai en foi et en vérité à cette immense mul-

titude des habitants de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu! qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs; et votre Ecriture qui ne ment jamais, et ne dit rien d'inutile, a nommé *des anges, des archanges, des vertus, des dominations, des principautés, des puissances, des trônes, des chérubins, des séraphins* (*Ps.* XC. 11; CIII. 4; MATTH., XVIII. 10; 1. *Thess.*, IV. 16; *Eph.*, I. 21; *Coloss.*, I. 16; Is., VI. 2; XXXVII. 16.). Qui entreprendra d'expliquer ces noms augustes, ou de dire les propriétés et les excellences de ces belles créatures? Trop content d'oser les nommer avec votre Ecriture toujours véritable, je n'ose me jeter dans cette haute contemplation de leurs perfections; et tout ce que j'aperçois, c'est que parmi ces bienheureux esprits, les séraphins qui sont les plus sublimes, et que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons le plus près de vous, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre prophète qui leur a donné six ailes, pour signifier la hauteur de leurs pensées, leur en donne *deux pour les mettre devant votre face; deux pour les mettre devant vos pieds* (Is., VI. 2.). Tout est également grand en votre nature, et ce qu'on appelle la face, et ce qu'on appelle les pieds; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de votre visage; s'il y a quelque endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, et qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes, et n'osent le regarder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et adorer l'incompréhensibilité de votre être; et il ne leur reste que *deux ailes pour voltiger* (*Ibid.*,), si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu, je vous adore avec eux. Et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le ciel, j'attends qu'un de ces célestes esprits me viennent toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifiants! et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient, sont si petits devant vous.

II.e ÉLÉVATION.

La chute des anges.

Tout peut changer, excepté Dieu. *Rien n'est immuable* (par soi-même) *parmi ses saints; et les cieux ne sont pas purs en sa présence* (JOB., XV. 15.). *Ceux qu'il avoit créés pour le servir n'ont pas été stables : et il a trouvé de l'impureté et de la dépravation dans ses anges* (*Ibid.*, IV. 18.). C'est ce que dit un ami de Job; et il n'en est pas repris par cet homme irrépréhensible. C'étoit la doctrine commune de tout le monde, conformément à cette pensée : *Dieu*, dit saint Pierre (2. PET., II. 4.), *n'a point épargné les anges pécheurs; mais il les a précipités dans les ténèbres infernales, où ils sont tenus comme par des chaînes de fer et de gros cordages, pour y être tourmentés et réservés aux rigueurs du jugement dernier*. Et Jésus-Christ a dit lui-même, parlant de Satan : *Il n'est pas demeuré dans la vérité* (JOAN., VIII. 44.).

Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel astre du matin (Is., XIV. 12.)? *Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et d'une parfaite beauté; vous avez été avec tous les esprits sanctifiés dans le paradis de votre Dieu, tout couvert de pierres précieuses*, des lumières et des ornements de sa grâce. *Comme un chérubin a des ailes étendues, vous avez brillé dans la sainte montagne de Dieu au milieu des pierreries embrasées : parfait dans vos voies dès le moment de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous* (EZECH., XXVIII. 12, 13, 14, 15.). Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la dépravation et l'iniquité parmi de si grandes grâces? Vraiment tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanctifié, mais non pas saint comme Dieu : vous étiez réglé d'abord, mais non pas comme Dieu dont la volonté est sa règle, d'un libre arbitre indéfectible. Une de vos beautés étoit d'être doué d'un libre arbitre, mais non pas comme Dieu, dont la volonté est sa règle, et dont le libre arbitre est indéfectible. Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piége. Vous avez dit : Je suis beau, je suis parfait, et tout éclatant de lumière; et au lieu de remonter à la source d'où vous venoit cet éclat, vous avez

voulu comme vous mirer en vous-même. Et c'est ainsi que vous avez dit : *Je monterai jusqu'aux cieux ; et je serai semblable au Très-Haut* (Is., XIV. 13, 14, 15.). Comme un nouveau Dieu vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grâce de votre Créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre, et vous avez voulu *vous élever un trône au-dessus des astres*, pour être comme le Dieu, et de vous-même et des autres esprits lumineux que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil. Et voilà que tout-à-coup *vous êtes tombé :* et nous qui sommes en terre nous vous voyons *dans l'abîme* au-dessous de nous. C'est vous qui l'avez voulu, ange superbe, et il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomptable pour attérer ces rebelles ; il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui, et qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice ; vous avez été les ouvriers de votre malheur, et dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturelle, vous n'avez plus eu qu'orgueil et ostentation ; les lumières de votre intelligence se sont tournées en finesse et artifices malins ; l'homme que Dieu avoit mis au-dessous de vous, est devenu l'objet de votre envie ; et dénués de la charité qui devoit faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse et malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs, et ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourments en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses ; votre tyrannie fait votre gloire, et vous n'êtes capables que de ce plaisir noir et malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle et une basse envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie et de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement ? Vous vous êtes retirés de Dieu, et il s'est retiré ; c'est là votre grand supplice, et sa grande et admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore, il a tonné, il a frappé : vous gémissez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable. Par ses ordres souverains, la créature corporelle qui vous étoit soumise naturellement, vous domine et vous punit ; le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe ; d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, haïs de Dieu et le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas ? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que par votre orgueil indompté vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, et si parfaite que tu te croies, songe que tu as été tirée du néant ; que de toi-même tu n'es rien : c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours devenir pécheresse, et dès là éternellement et infiniment malheureuse.

Superbes et rebelles, prenez exemple sur le prince de la rébellion et de l'orgueil ; et voyez, et considérez, et entendez, ce qu'un seul sentiment d'orgueil a fait en lui et dans tous ses sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes ; rentrons dans notre néant ; et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. *Amen. Amen.*

III.e ÉLÉVATION.

La persévérance et la béatitude des saints anges ; leur ministère envers les élus.

Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattoient contre le dragon ; le dragon et ses anges combattoient contre lui ; et la force leur manqua ; ils tombèrent du *ciel, et leur place ne s'y trouva plus* (*Apoc.*, XII. 7, 8.).

Quel est ce combat ? Quelles sont les armes des puissances spirituelles ? *nous n'avons point à combattre contre la chair et le sang ; mais contre des malices spirituelles qui sont dans les cieux.... et dans cet air ténébreux* qui nous environne (*Ephes.*, VI. 12.).

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni du sang répandu comme parmi nous ; c'est un conflit de pensées et de sentiments. L'ange d'orgueil qui est appelé le dragon, soulevoit les anges, et disoit : Nous serons heureux en nous-mêmes, et nous ferons comme Dieu notre volonté. Et Michel disoit au contraire : *Qui est comme Dieu ?* Qui se peut égaler à lui ? d'où lui est venu le nom de *Michel ;* c'est-à-dire, qui est comme Dieu ? Mais qui doute dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte ? Que

pouvez-vous, foibles esprits, foibles, dis-je, par votre orgueil? que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : *Qui est comme Dieu?* Vous tombez du ciel comme un éclair ; et votre place qui y étoit si grande, y demeure vide. O quel ravage y a fait votre désertion! quels vastes espaces demeurent vacants! ils ne le seront pas toujours; et Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissées vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. *Qui est comme Dieu?* Fuyez devant Michel et devant ses anges.

Voilà donc le ciel purifié; les esprits hautains en sont bannis à jamais; il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissension; c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les *saints anges* unis à Dieu, et entre eux, *voient éternellement la face du Père* (MATTH., XVIII. 10.); et assurés de leur félicité, attendent avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viendront de la terre.

Saints et bienheureux esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui étoit un de vos premiers princes, et peut-être le premier de tous? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu, que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu? Ne nous est-il pas permis de penser que Dieu même vous a inspiré, comme il a fait aux saints hommes, cette dilection invincible et victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien; et de chanter en action de grâce de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses saints : *C'est à vous qu'ils doivent leur être; c'est à vous qu'ils doivent leur vie; c'est à vous qu'ils doivent de vivre justes; c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux* (S. AUG.)? Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs et plus excellents que vous ne les avez faits; ce degré de bien qu'ils ont acquis en persévérant, leur vient de vous. Et comme dit un autre de vos saints : *La même grâce qui a relevé l'homme tombé, a opéré dans les anges saints le bonheur de ne tomber pas; elle n'a pas délaissé l'homme dans sa chute; mais elle n'a pas permis que les anges bienheureux tombassent* (S. BERN., *Serm.* XXII. *in Cant. n.* 6.).

J'adore donc la miséricorde qui les a faits heureux en les faisant persévérants; et appelé par votre Apôtre au témoignage des *anges élus* (1. TIM., V. 21.), je reconnois en eux comme en nous votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disois qu'ils se glorifient, pour peu que ce fût, en eux-mêmes, je craindrois, Seigneur, et pardonnez-moi si je l'ose dire, je craindrois en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

Mais quoi donc, a-t-il manqué quelque chose aux mauvais anges du côté de Dieu? Loin de nous cette pensée; ils sont tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu? la réponse est prête : c'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avoit point comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme par force : ainsi sa volonté étoit parfaitement libre; et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien? Par leur libre arbitre sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélibérée vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avoient pas besoin de la prévention de cet attrait indélibéré qui nous incline vers le bien, et qui est dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre la volonté des saints anges donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection; et leur choix que la grâce aidoit, mais qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu; et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre arbitre, lorsqu'il a été parfaitement sain.

Il étoit tel dans tous les anges; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu? Je ne le puis croire; et je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnoissant que celui qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné, comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien; c'est-à-dire, le bon usage de leur libre arbitre, qui étoit un bien, mais ambigu, dont on pouvoit bien et mal user, que Dieu néanmoins leur avoit donné; et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage? Tout vient de Dieu; et l'ange, non plus que l'homme, *n'a point à se glorifier en lui-même* (1. *Cor.*, I. 29, 31.) par quelque endroit que ce soit, mais toute sa gloire est en Dieu.

Il lui a donné la justice commencée ; et à plus forte raison la justice persévérante qui est plus parfaite comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des justes.

Oui, saints anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, et que vous voulez lui tout devoir, et que c'est par là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons ; parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'être, la vie et la justice ; pendant que ces orgueilleux oubliant ce qu'ils lui devoient, ont voulu se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soyez heureux, saints anges. Venez à notre secours. Périssent en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis (4. *Reg.*, XIX. 35 ; Is., XXXVII. 36.); périssent en une nuit, par une semblable main, tous les premiers nés de l'Egypte, persécutrice du peuple de Dieu (*Exod.*, XII. 29.).

Saint ange, qui que vous soyez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes tentateurs, qui pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, et vous le veulent enlever. O saint ange, puissant protecteur du peuple saint, *dont vous offrez à Dieu les prières comme un encens agréable* (*Apoc.*, VIII. 3.) ! ô saint Michel, que je puisse dire sans fin avec vous : *Qui est comme Dieu ?* O Saint Gabriel, qui êtes appelé *la force de Dieu !* vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ (LUC., I. 26.), dont vous aviez prédit à Daniel, l'arrivée future (DAN., IX. 2, 22, 23, *etc.*), inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions. O saint Raphaël, dont le nom est interprété *la médecine de Dieu*, guérissez mon âme d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie ; liez le démon d'impudicité, qui attaque les enfants d'Adam, même dans la sainteté du mariage (TOB., V. 17, 21, 27; VIII. 3; XI. 13, 14, 15.); liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, et Dieu même est votre force. Saints anges, tous tant que vous êtes *qui voyez la face de Dieu* (MATTH., XVIII. 10.), et à qui *il a commandé de nous garder dans toutes nos voies* (*Ps.* XC. 11.), développez sur notre foiblesse les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses élus ; *pour lesquels il a daigné vous établir des esprits administrateurs* (*Hebr.*, I. 14.).

O Dieu ! envoyez-nous vos saints anges : ceux qui ont servi Jésus-Christ après son jeûne ; ceux qui ont gardé son sépulcre et annoncé sa résurrection (MATTH., IV. 11; XXVIII. 2, 5.) ; celui qui l'a fortifié dans son agonie (LUC., XXII. 43.) ; car Jésus-Christ n'avoit pas besoin de son secours pour lui-même, mais seulement parce qu'il s'étoit revêtu de notre foiblesse ; et ce sont les membres infirmes que cet ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur la dignité de la nature humaine. Création de l'homme.

Vous l'avez abaissé un peu au-dessous de l'ange, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez préposé à tous les ouvrages de vos mains (*Ps.* VIII. 6, 7.). C'est ce que chantoit David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu *l'a mis un peu au-dessous des anges :* au-dessous, car uni à un corps il est inférieur à ces esprits purs ; mais seulement un peu au-dessous ; car comme eux il a la vie et l'intelligence et l'amour ; et l'homme n'est pas heureux par la participation d'un autre bonheur que de celui des anges : Dieu est la commune félicité des uns et des autres ; et de ce côté, égaux aux anges, *leurs frères* (*Apoc.*, XIX. 10; XXII. 9.) et non leurs sujets, nous ne sommes qu'*un peu au-dessous d'eux*.

Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, selon l'âme et selon le corps. Vous lui avez donné la justice, la droiture originelle, l'immortalité, et l'empire sur toute la créature corporelle. Les anges n'ont pas besoin de ces créatures qui ne leur sont d'aucun usage, n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible et corporel pour le contempler et en jouir. Le contempler, selon que David le venoit de dire par ces mots : *Je verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos doigts ; je verrai la lune et les étoiles que vous avez fondées.* (*Ps.* VIII. 4.), au milieu de la liqueur immense qui les environne, et dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde, selon les usages que Dieu lui en a prescrits ; du soleil, de la lune et des étoiles, *pour distinguer les jours, les mois, les saisons et les années* (*Gen.*, I. 14.). Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire ; il cultive la terre et la rend féconde : il fait servir les mers à ses usages et à son commerce ; elles font la communication des deux mondes qui forment le globe de la terre : tous les animaux

reconnoissent son empire, ou parce qu'il les dompte, ou parce qu'il les emploie à divers usages. Mais le péché a affoibli cet empire, et ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.

Comme tout devoit être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu; et après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

Dieu honore l'homme; pourquoi se déshonore-t-il lui-même, *en se rendant semblable aux bêtes* (*Ps.* XLVIII. 13, 21.), sur qui l'empire lui est donné?

V.e ÉLÉVATION.

Sur les singularités de la création de l'homme. Première singularité dans ces paroles : Faisons l'homme :

Homme animal qui te ravilis jusqu'à te *rendre semblable aux bêtes* (*Ibid.*), et souvent te mettre dessous et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait non point comme le reste des créatures par une parole de commandement : *Fiat, que cela soit;* mais par une parole de conseil : *Faciamus, faisons* (*Gen.*, I. 26.). Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pourainsi dire d'une industrie particulière, où reluisit plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avoit rien fait sur la terre ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avoit bâti, ni les règles de son admirable architecture; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons :* qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle Sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avoit à la vérité fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste; toute la sagesse de Dieu pour ainsi dire appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure; tout est régi dans le monde par la Providence; mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière, parce que de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres, et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : *Faisons l'homme;* et du conseil particulier qui nous a donné l'être.

VI.e ÉLÉVATION.

Seconde distinction de la création de l'homme, dans ces paroles, à notre image et ressemblance.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance (*Gen.*, I. 26.). A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'apprend que pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins qu'il te veut rendre semblable : *Faisons*, dit-il, *à notre image*, et pour inculquer davantage : *Faisons à notre ressemblance;* qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance, ou si c'est, comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à peu près de même force, je ne sais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connoissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avoit été créé.

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. *Soyez miséricordieux*, dit le Fils de Dieu, *comme*

votre Père céleste est miséricordieux (Luc., vi. 36.). Dieu est bon par sa nature; il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, *faisons du bien à tout le monde, et même à tous nos ennemis*, comme Dieu, *qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur* (Matth., v. 44, 45.). Dieu est indulgent, et s'apaise aisément envers nous malgré notre malice; pardonnons à son exemple. Il est saint: *Soyez saints comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* (*Levit.*, xix. 2.). En un mot, il est parfait: *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (Matth., v. 48.) Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle? Il faut donc croître toujours, et ne se donner aucun repos, ni aucun relâche. C'est pourquoi saint Paul *s'avance toujours dans la carrière: oubliant ce qu*'il laissoit *derrière, et ne cessant de s'étendre en avant* (*Philip.*, iii. 13, 14.) par de nouveaux et continuels efforts. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extension, cette infatigable ardeur. C'est au bout d'une telle course, qu'on *trouve la couronne et le prix proposé par la vocation divine en Jésus-Christ*. Que nul chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail, ou que cette perfection n'est pas pour lui. Cette voix demande, dit saint Augustin, *des gens qui marchent sans cesse; elle ne souffre pas ceux qui reculent; elle ne souffre pas ceux qui se détournent, enfin elle ne souffre pas ceux qui s'arrêtent, pour peu que ce soit*. En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil, là les prend la paresse: ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose; et dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, et il n'y a plus de ressource.

VII.e ÉLÉVATION.

L'image de la Trinité dans l'âme raisonnable.

Faisons l'homme (*Gen.*, i. 26.): nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paroître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable; semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter, sans lui ôter tout. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend; son être et ses opérations sont inséparables; Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, et la vie de son amour. Elle ne dit comme Dieu qu'une parole qui comprend toute sa sagesse; comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien; et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fonds, et relève la nature; la gloire lui est montrée, et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature encore un coup, si elle sait conserver son bonheur! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence? où se va noyer ton amour? Hélas, hélas! et sans fin hélas! Reviens à ton origine.

VIII.e ÉLÉVATION.

L'empire de l'homme sur soi-même.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui se remue ou rampe dessus (*Gen.*, i. 26.). Troisième caractère particulier de la création de l'homme; c'est un animal né pour le commandement; s'il commande aux animaux, à plus forte raison se commande-t-il à lui-même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds; et dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout étoit soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avoit sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence qu'il applique à quoi il lui plaît, à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre; comme nous verrons bientôt; à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens; et dans l'origine il étoit maître absolu de toutes ces choses. Car telle étoit la puissance de l'image de Dieu en l'âme qu'elle tenoit tout dans la soumission et dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison; contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper tou-

jours dans les nécessités corporelles, comme font les reptiles sur la terre; par ce moyen nous dominerons ces bas sentiments, et nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui, toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, et des besoins de leurs corps, sont plongés dans la chair et dans le sang, et se remuent sur la terre à la manière des reptiles; c'est-à-dire, qu'ils n'ont aucuns mouvements, que ceux qui sont terrestres et sensuels. Ce sera dompter des lions que d'assujétir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies et les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons? Nous pourrons dire seulement, que leur caractère particulier est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, et d'être toujours attachés à un élément plus grossier. Tels sont ceux, qui, possédés *du démon sourd et muet* (MARC., IX. 24.), n'écoutent pas la prédication de l'Evangile, et sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentiments grossiers, et entrevoient à peine la lumière du soleil. Sortons de ces mouvements charnels, où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons; nous exerçons une espèce de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, et ne sortant jamais de cette basse sphère, pour ainsi parler, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rampant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles et terrestres; et l'occupant saintement des mystères de Jésus-Christ, des exemples des saints et de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Ecriture; non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire, les instructions dont nos âmes se doivent nourrir; par exemple, des mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité et de patience.

Pour donc corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière, va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin : si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur; mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous; si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils; d'un Jacob arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espéroit; d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps; d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect; d'un Isaïe qui tremble devant Dieu jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées; d'un Jérémie qui bégaie si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole; des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi; d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés; d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice; d'un Saul abattu par la puissante parole de Jésus qu'il persécutoit; et de toutes les autres belles images des prophètes et des apôtres. Votre mémoire et votre imagination consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous rapporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop, parce qu'excessivement échauffée et agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, et offusque les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit; et à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint prophète Ezéchiel, et aux autres saints prophètes ses compagnons, inspirés du même esprit.

IX.e ÉLÉVATION.

L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connoître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrois remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte; je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrois-je porter si elles étoient détachées, toute la masse du corps; les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connoisse aucun des ressorts de cette admirable machine; je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout suit naturellement; j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête; je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux; j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin; et sans même que je connoisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment, et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté; et comment puis-je mouvoir également ce que je connois et ce que je ne connois pas? Je respire sans y penser, et en dormant; et quand je veux, ou je suspends, ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule; elle va aussi à ma volonté; et encore que je ne connoisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas; je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une; il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même; en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvements, dont je n'ai nulle connoissance distincte, ni même confuse le plus souvent; puisque je ne sais pas si je les fais, ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu! vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul; et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps; et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe: elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est *par vous que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes* (*Act.*, XVII. 28.). Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers: au-dessus en le dominant; au dedans en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties; au-dessous, en le portant, comme dit Moïse, *avec vos bras éternels. Il n'y a point de Dieu comme Dieu*, ajoute cet homme divin: *par son empire magnifique les vents vont deçà et delà, et les nuées courent dans le ciel* (*Deut.*, XXXIII. 26, 27.). Il dit aux astres, Marchez; il dit à l'abîme et à la baleine, Rendez ce corps englouti; il dit aux flots, Apaisez-vous; il dit aux vents, Soufflez, et mettez-moi en pièces ces gros mâts; et tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté: les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante; Dieu peut donner à la volonté qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît; et par là nous donner l'idée de sa volonté, qui meut tout et fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne; et au lieu de *faire servir nos membres à l'iniquité*, puisque c'est Dieu qui nous les soumet, *faisons-les servir*, comme dit saint Paul (*Rom.*, VI. 19.), *à la justice.*

X.[e] ÉLÉVATION.

Autre admirable singularité de la création de l'homme; Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.

Que la terre produise des herbes et des plantes; que les eaux produisent les poissons et les oiseaux; que la terre produise les animaux (*Gen.*, I. 11, 20, 24.). Tous les animaux sont créés par commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui-même *de la boue* (*Ibid.*, II. 7.) entre ses doigts et il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains: Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux; mais il

nous montre seulement dans celui de l'homme, un dessein et une attention particulière. C'est, parmi les animaux, le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit par une si belle et si singulière situation l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force; d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme; et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face.

XI.e ÉLÉVATION.

La plus excellente distinction de la création de l'homme dans celle de son âme.

Encore un coup Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : *Que la terre, que les eaux produisent les plantes et les animaux* (*Gen.*, I. 11, 20, 24.); et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être et la vie. Mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain avoit été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son âme; mais il est dit qu'*il inspira sur sa face un souffle de vie*, et que *c'est ainsi qu'il en a été fait une âme vivante* (*Ibid.*, II. 7.). Dieu fait sortir chaque chose de ses principes; il produit de la terre les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale : mais l'âme de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu, ne sort point des choses matérielles; et cette image n'est point cachée dans ces bas éléments pour en sortir, comme fait une statue du marbre ou du bois. L'homme a deux principes; selon le corps il vient de la terre, selon l'âme il vient de Dieu seul; et c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps *retourne en la terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné* (*Eccle.*, XII. 7.). C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, et qu'il en sorte, comme quelques-uns l'ont imaginé; car ces idées sont grossières et trop corporelles; mais il est en Dieu, comme dans son seul principe et sa seule cause, et c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des éléments, car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, et une vapeur du sang; ainsi tout vient de la terre. Mais l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu est donnée de lui, et ne peut venir que de cette divine bouche.

Hélas! hélas! *L'homme qui a été mis dans un si grand honneur*, distingué des animaux par sa création, *s'est égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable* (*Ps.* XLVIII. 13, 21.).

V.e SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.

Après avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde, par deux mémorables circonstances : l'une en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle paradis, où il avoit ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme, et par là l'élever à Dieu qui le comblolt de tant de biens; l'autre en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en étoit le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes et tous les fruits de la terre étoient à lui, mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvements sembloient moins sujets à son empire.

Pour le paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme : l'une *de le cultiver*, et l'autre *de le garder* (*Gen.*, II. 15.); c'est-à-dire, d'en conserver la beauté, ce qui revient encore à la culture. Car au reste, il n'y avoit pas d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille et saint : *Ut operaretur, et custodiret illum.* Dieu apprenoit à l'homme par cette figure, à se garder soi-même, et à garder à la fois la place qu'il avoit dans le paradis. Pour la culture, ce n'étoit pas cette culture laborieuse qui a été la peine de notre péché, lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front, du sein de la terre, le fruit nécessaire à la conservation de notre vie, la culture donnée à l'homme pour son exercice, étoit cette culture comme curieuse, qui fait cultiver les fruits et les fleurs, plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen l'homme devoit être instruit de la nature des terres et du génie des plantes, de leurs fruits ou de leurs se

mences, et il trouvoit en même temps la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme (*Gen.*, II. 19.), Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connoissances données à l'homme, puisqu'il n'auroit pas pu nommer les animaux sans en connoître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avoit apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse, qui paroît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam, et considérons un moment toute la nature animale, comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres d'animaux et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et les airs? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences : celui qui a donné aux poissons leur triste, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer chacun à leur mode les beautés de leur Créateur. Qui n'admireroit les richesses de sa providence qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille; mais au contraire que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

Par la considération seconde, tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connoître et à louer Dieu. Mais outre cet usage plus universel, Adam connut dans les animaux des propriétés particulières qui leur donnoient le moyen d'aider par leur ministère celui que Dieu faisoit leur seigneur. O Dieu, j'ai considéré vos ouvrages et j'en ai été effrayé! Qu'est devenu cet empire que vous nous aviez donné sur les animaux? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un foible mémorial de notre ancienne puissance, et un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux, accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne, dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit, dans le chien qui est notre garde et notre chasseur, dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux, puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux; et qu'encore aujourd'hui apprivoisés par notre industrie, ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique, et chantres infatigables et perpétuels, ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail, et pour ainsi dire, dans leurs occupations, ne demeurons pas inutiles; travaillons, gagnons notre pain chacun dans son exercice, puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.

II.e ÉLÉVATION.

La création du second sexe.

En produisant les autres animaux, Dieu a créé ensemble les deux sexes; et la formation du second est une singularité de la création de l'homme.

Que servoit à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avoit mis en son pouvoir, et au milieu de quatre grands fleuves dont les riches eaux traînoient des trésors; au reste sous un ciel si pur, que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre et produisent les orages, il s'élevoit de la terre par une bénigne chaleur, une vapeur douce et qui se distilloit en rosée, et qui arrosoit la terre et toutes ses plantes? L'homme étoit seul, et le plus seul de tous les animaux, car il voyoit tous les autres partagés et appareillés en deux sexes; et, dit l'Ecriture, il n'y avoit que l'homme *à qui on ne trouvoit point d'aide semblable à lui* (*Gen.*, II. 20.). Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne

sachant à qui laisser, ou avec qui partager ce grand héritage et tant de biens que Dieu lui avoit donnés, il vivoit tranquille, abandonné à sa providence sans rien demander. Et Dieu aussi de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, donnons-lui une aide semblable à lui* (*Gen.*, II. 18.).

Peut-être donc va-t-il former le second sexe comme il avoit formé le premier; non, il veut donner au monde dans les deux sexes l'image de l'unité la plus parfaite et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avoit mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'étoit là un grand mystère, et qu'il falloit regarder avec des yeux plus épurés que les corporels; la femme est produite dans une extase d'Adam; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage. *Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam;* un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases, et Dieu *prit une côte d'Adam, et il en remplit de chair la place* (*Ibid.* 21.). Ne demandez donc point à Dieu, pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnoit, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avoit pris de la chair, on auroit pu demander de même, pourquoi il auroit pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manque pas; et quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où dans la nature innocente il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il étoit beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avoit de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu! que de vains discours je prévois dans les lecteurs au récit de ce mystère! Mais pendant que je leur raconte un grand et mystérieux ouvrage de Dieu, qu'ils entrent dans un esprit sérieux, et, s'il se peut, dans quelque sentiment de cette admirable extase d'Adam, pendant laquelle il édifia, *il bâtit en femme la côte d'Adam* (*Ibid.*, 22.) : grave expression de l'Ecriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avoit de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement.

La femme ainsi formée est présentée *de la main de Dieu* au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisoit : *C'est ici*, dit-il d'abord, *l'os de mes os, et la chair de ma chair; elle s'appellera* Virago, *parce qu'elle est formée de l'homme; et l'homme quittera son père et sa mère, et il s'unira à sa femme* (*Gen.*, II. 23, 24.). On peut croire par cette parole, que Dieu avoit formé la femme d'un os revêtu de chair; et que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, sans nous arrêter davantage à des questions curieuses, et remarquant seulement en un mot ce qui paroît dans le texte sacré, considérons en esprit cette épouse mystérieuse; c'est-à-dire, la sainte Eglise tirée, et comme arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase, et formée, pour ainsi parler, par cette plaie, dont toute la consistance est dans les os et dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore par le mystère de l'incarnation, et par celui de l'eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle : il quitte en quelque façon son père qu'il avoit dans le ciel, et sa mère la Synagogue d'où il étoit issu selon la chair, pour s'attacher à son épouse ramassée parmi les Gentils. C'est nous qui sommes cette épouse; c'est nous qui vivons des os et des chairs de Jésus-Christ, par les deux grands mystères qu'on vient de voir. *C'est nous qui sommes*, comme dit saint Pierre (I. PETR., II. 5.), *cet édifice spirituel et le temple vivant du Seigneur*, bâti en esprit dès le temps de la formation d'Eve notre mère, et dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mère des vivants, et l'Eglise mère des véritables vivants, et la bienheureuse Marie la vraie mère des vivants, qui nous a tous enfantés avec Jésus-Christ qu'elle a conçu par la foi. O homme! voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme; pour prévenir, par ce sérieux, toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine; respectons l'ouvrage de Dieu et son dessein primitif; éloignons les pensées de la chair et du sang; et ne nous plongeons point dans cette boue, pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre, Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

III.ᵉ ÉLÉVATION.

Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.

Vous mangerez de tous les fruits du paradis; mais vous ne mangerez point de l'arbre de la science du bien et du mal; car au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort (*Gen.*, II. 16, 17.) : la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement, quoique par anticipation il soit rapporté avant sa production; ou en tout cas, il fut répété en sa présence, puisqu'elle dit au serpent : *Le Seigneur nous a commandé de ne point manger ce fruit* (*Ibid.*, III. 3.); si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu; et que dès lors il ait plu à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes *d'interroger*, comme dit saint Paul, *dans la maison, et en particulier leurs maris* (1. *Cor.*, XIV. 35.), et d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement : il enseigne à l'homme premièrement son libre arbitre, et secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme, où l'image de Dieu paroît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît; parce qu'il n'a besoin de rien, et qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand : qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable, et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image, et d'imprimer dans mon fond une ressemblance quoique foible de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps se tourne, cela se fait : je cesse de le vouloir, et je veux que tout se tourne d'un autre côté; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent : je suis aussi-bien d'un côté que d'un autre; et de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté; cela est, parce que je le veux; et je le veux, parce que je le veux : et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté; et quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, et qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas; et je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, et si je veux, des incommodités et des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le peux; et Dieu a soumis cela à ma volonté; et je puis même user de ma liberté, jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner : tant je suis maître de moi-même, par ce trait de la divine ressemblance, qu'on appelle le libre arbitre. Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire, et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon, que je le veux; ou s'il y en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre arbitre, je suis capable de vertu et de mérite; et on m'impute à moi-même le bien que je fais, et la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal, et mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir ou ne me repentir pas, et ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la fièvre, ou d'être aveugle, mais non pas me repentir de ces maux, lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens, si je suis injuste ou médisant, et que j'en sois fâché, cette douleur est un repentir que je puis avoir et n'avoir pas : heureux, si je me repens du mal, et que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux, qui est de pouvoir mal faire; ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut, je dégénère de Dieu qui m'a fait; car Dieu ne peut vouloir le mal; et le psalmiste lui chante : *Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité* (*Ps.* V. 5.). Mon Dieu, voilà le défaut et le caractère de la créature! je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'image : j'en ai quelque trait; mais parce que je suis, je n'ai pas tout : et on m'a tourné à la ressemblance; mais je ne suis pas une ressemblance, puisqu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par

mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variabilité de mes actes; tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits; mais l'endroit où je dégénère le plus, le foible, et pour ainsi dire, la honte de ma nature, c'est ce que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte; car il étoit juste que je sentisse que j'étois sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise : je suis né libre, Dieu l'a voulu; mais ma liberté n'est pas une indépendance : il me falloit une liberté sujette, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Eglise, une servitude libre sous un seigneur souverain : *Libera servitus;* et c'est pourquoi il me falloit un précepte pour me faire sentir que j'avois un maître. O Dieu! le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord! parmi tant d'arbres et de fruits, étoit-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul? Mais vous vouliez seulement me faire sentir par un joug aisé, et avec une main légère, que j'étois sous votre empire. O Dieu! après avoir secoué le joug, il est juste que je subisse celui des travaux, de la pénitence et de la mort que vous m'avez imposé. O Dieu! vous êtes mon roi : faites-moi ce que vous voudrez par votre justice, mais n'oubliez pas vos miséricordes.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur l'arbre de la science du bien et du mal; et sur l'arbre de vie.

On peut entendre que *Dieu avoit produit de la terre tout arbre beau à voir et agréable au goût; et il avoit mis aussi dans le milieu du paradis l'arbre de vie, et l'arbre de la science du bien et du mal* (*Gen.*, II. 9.). Dieu pouvoit annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avoit la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace, que jamais on ne seroit mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'étoit là un effet qui passoit la vertu naturelle d'un arbre, on pourroit dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement, à cause que l'homme en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attiroit, d'avec le bien où il avoit été créé, et qu'il devoit savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal étoit dans cet arbre une vertu surnaturelle semblable à celle que Dieu a mise dans les sacrements; comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu, il me suffit de savoir que Dieu avoit défendu absolument et dès l'origine l'usage de l'arbre de la science du bien et du mal; et non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : *Mangez du fruit de tous les arbres du paradis, mais ne mangez point de celui de l'arbre de la science du bien et du mal* (*Gen.*, II. 16, 17.). Il n'y avoit donc que ce seul fruit qui fût défendu, et celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché, conformément à cette parole: *Prenons garde qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de vie, et qu'il ne vive éternellement* (*Ibid.*, III. 22.).

O Dieu! je me soumets à vos défenses; je renonce à toute science curieuse, puisque vous m'en défendez l'usage : je ne devois savoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu savoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre; et je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie, vous m'en aviez permis l'usage, et je pouvois être immortel avec ce secours; et maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux, et je le mange dans l'eucharistie de dessus la croix, en célébrant ce mystère selon le précepte de Jésus-Christ, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole; *Faites ceci en mémoire de moi* (Luc., XXII. 19.); et celle-ci de saint Paul : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain* céleste, *et que vous boirez de cette coupe* bénite, *vous annoncerez,* vous publierez, vous célébrerez *la mort du Seigneur* (1. *Cor.*, XI. 26.). C'est donc ici un fruit de mort et un fruit de vie : un fruit de vie, puisque Jésus-Christ a dit : *Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts : mais quiconque mangera du pain que je vous donnerai, ne mourra jamais* (Joan., VI. 49, 50.). L'eucharistie est donc un fruit et un pain de vie. Mais en même temps c'est un fruit de mort, puisqu'il falloit pour nous vivifier que Jésus *goûtât la mort pour nous tous* (*Heb.*, II. 9.); et que rappelés à la vie par cette mort, *nous portassions continuellement en nos corps la mortification de* Jésus (2. *Cor.*, IV. 10.), par la mort de nos passions, et en mourant à nous-mêmes et à nos propres désirs, *pour ne vivre qu'à celui qui est mort et ressuscité pour nous* (*Ibid.*, V. 15.). Pesons ces paroles et vivons avec Jésus-Christ,

comme lui *mortifiés selon la chair, et vivifiés selon l'esprit*, ainsi que disoit saint Pierre (1. PET., III. 18.).

V.e ÉLÉVATION.

Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu, quelle merveille! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort; moi seul avec un corps composé des mêmes éléments, je suis immortel par mon origine.

Je pouvois mourir cependant, puisque je pouvois pécher; j'ai péché, et je suis mort : mais je pouvois ne pas mourir, parce que je pouvois ne pas pécher, et que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de vie.

Quel bonheur! quelle perfection de l'homme! Fait à l'image de Dieu par un dessein particulier de sa sagesse; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux où tous les biens abondoient, sous un ciel toujours pur et toujours benin; au milieu des riches eaux de quatre fleuves; sans avoir à craindre la mort, libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; sans aucun besoin d'habits; avec une pure et innocente nudité; ayant mon salut et mon bonheur en ma main; le ciel ouvert devant moi pour y être transporté quand Dieu voudroit, sans passer par les ombres affreuses de la mort! Pleure sans fin, homme misérable qui as perdu tous ces biens, et ne te console qu'en Jésus-Christ qui te les a rendus; et encore dans une plus grande abondance!

VI.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le serpent.

Le serpent étoit le plus fin de tous les animaux (*Gen.*, III. 1.). Voici dans la foiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne. Tout paroît foible; osons le dire, tout a ici en apparence un air fabuleux : un serpent parle; une femme écoute; un homme si parfait et très éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort : tout cela paroît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : *Ce qui est en Dieu une folie* (apparente) *est plus sage que la sagesse des hommes; et ce qui est en Dieu une foiblesse* apparente, *est plus fort que la force de tous les hommes* (1. *Cor.*, I. 25.)

Commençons par la finesse du serpent; et ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, étoit entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paroissoit à l'homme sous une figure sensible, il en étoit de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, et lui amène sa femme qu'il venoit de tirer de lui-même; Dieu lui paroît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit point exprimée; et il étoit juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connoître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en étoit de même des anges qui conversoient avec l'homme en telle forme que Dieu permettoit, et sous la figure des animaux. Eve donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paroître sous une forme sensible : elle sentit qu'un ange lui parloit, et seulement il paroît qu'elle ne distingua pas assez si c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès lors *l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière* (2. *Cor.*, XI. 14.).

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paroît; et il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu, par laquelle l'esprit tentateur se présente à Eve sous cette figure.

Pourquoi il détermina cet ange superbe à paroître sous cette forme, plutôt que sous une autre; quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Ecriture nous l'insinue, en disant que *le serpent étoit le plus fin de tous les animaux;* c'est-à-dire, celui qui s'insinuoit de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentoit mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

Les hommes ignorants voudroient qu'Eve, au lieu d'entendre le serpent, se fût d'abord effrayée, comme nous faisons à la vue de cet animal; sans

songer, que les animaux, soumis à l'empire de l'homme, n'avoient rien d'affreux pour lui dans l'origine; au contraire, pour ainsi dire, rampoient devant lui, aussi bien que le serpent, par une marque divine comme imprimée sur sa face qui les tenoit dans sa sujétion. Le démon n'avoit donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Eve, non plus que pour la fléchir à ses volontés par une espèce de force; mais cet esprit cauteleux alla par adresse, et par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paroît rien que d'excellent dans la nature de l'homme, à qui tous les animaux paroissent soumis, et même ceux qui à présent nous font naturellement le plus d'horreur. Jésus-Christ a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient: *Ils dompteront les serpents; et les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas* (MARC., XVI. 17.). Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, et, pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous savons, avec la grâce de Dieu, conserver notre cœur pur, notre bouche simple et sincère, nos mains innocentes.

II.e ÉLÉVATION.

La tentation : Eve est attaquée avant Adam.

Seigneur, faites-moi connoître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit à qui il vous a plus de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connoître magnifiquement la puissance de votre grâce.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité et sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avoit fait si parfait et si heureux', et à subjuguer celui à qui il avoit donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse, autant qu'il peut, dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connoître ceux par lesquels nous lui devons résister, et nous relever de notre chute, c'est-à-dire, relever en nous l'empire de Dieu abattu.

Nous étions à la vérité au-dessous de l'ange, mais comme nous avons vu, *un peu au-dessous* (*Ps.* VIII. 6.); car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien; et nous avions comme lui une intelligence et un libre arbitre aidé de la grâce, capable avec cette grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvions donc aisément résister à Satan, qui l'avoit perdue, et qui vouloit nous la faire perdre. Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la grâce que nous avions, et qu'il avoit rejetée et entièrement perdue par sa faute, nous rendoit ses supérieurs en force et en vertu : ainsi il ne pouvoit rien contre nous que par persuasion; et c'étoit aussi ce qui flattoit son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, de nous faire donner dans les piéges qu'il nous tendoit.

Le premier effet de cet artifice, est d'avoir tenté Adam par Eve, et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus foible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'étoit selon le corps qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en étoit à proportion à peu près de même de l'esprit : car Dieu avoit fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeoit tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Eve, mais Adam qui nomma les animaux; c'étoit à Adam et non point à Eve qu'il les avoit amenés. Si Eve, comme sa compagne chérie, participoit à son empire, il demeuroit à l'homme une primauté qu'il ne pouvoit perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avoit donné le nom à Eve, comme il l'avoit donné à tous les animaux, et la nature vouloit qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'étoit donc en lui que résidoit la supériorité de la sagesse; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, et qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière, parce qu'il n'avoit point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, et souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie qui devoit être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sait la chute de David et de Salomon? Qui peut oublier la foiblesse d'Hérode, et la meurtrière de saint Jean-Baptiste? Le diable, en attaquant Eve, se préparoit dans la femme un des instruments les plus

dangereux, pour perdre le genre humain; et ce n'est pas sans raison que le Sage a dit *qu'elle avoit assujéti les plus puissants, et donné la mort aux plus courageux* (*Prov.*, VII. 26.).

III.e ÉLÉVATION.

Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.

Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de cet arbre? Et un peu après : *Vous ne mourrez pas* (*Gen.*, III. 1, 2, 3, 4.). La suite de ces paroles fait voir qu'il vouloit induire Eve à erreur; mais s'il lui avoit proposé d'abord l'erreur où il vouloit la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui auroit inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter; mais avant que de proposer l'erreur, il commence par le doute: *Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu?* Il n'ose pas dire, il vous a trompés; son précepte n'est pas juste; sa parole n'est pas véritable : il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même, plutôt que pour instruire celle qu'il vouloit surprendre. Il ne pouvoit commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d'Eve, c'est de l'avoir écouté, et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devoit fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux *pourquoi*; et s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence et les passions, faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours? Fuyons, fuyons: et dès le premier *pourquoi*, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille; car pour peu que nous chancelions, nous périrons.

IV.e ÉLÉVATION.

Réponse d'Eve, et réplique de Satan qui se découvre.

Nous mangeons de tous les fruits du paradis, mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit et d'y toucher sous peine de mort (*Gen.*, III. 2.). Telle fut la réponse d'Eve où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur qui lui venoit demander des raisons d'un commandement suprême où il n'y avoit qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation, mais il faut rompre commerce à l'instant. C'étoit le cas, non de réciter, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allègue, ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécration : *Va-t-en, Satan*, (MATTH., IV. 10.). Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner et entendre les raisonnements du serpent.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve étoit éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entroit dans le doute qu'il lui vouloit suggérer, il ne garde plus de mesures, et lui dit sans ménagement : *Vous ne mourrez pas; car Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal* (*Gen.*, III. 4, 5.). Il insinuoit par ces paroles, que Dieu avoit attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme seroit éclairé sur toutes les choses qui pouvoient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. *Et alors*, dit-il, par une si belle connoissance, vous deviendrez si parfaits, que *vous serez comme des dieux*. De cette sorte, il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité. Eve commence à regarder ce fruit défendu, et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendoit de toucher, ne devoit pas même être regardé avec complaisance. *Elle vit*, dit l'Ecriture, *qu'il étoit beau à la vue, bon à manger, agréable à voir* (*Ibid.*, 6.): elle n'oublie rien de ce qui pouvoit la satisfaire. C'est vouloir être séduite que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avoit été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu étoit trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché

ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque Dieu n'en avoit point fait ni n'en pouvoit faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la suggestion, et pour ainsi dire le sifflement intérieur à l'extérieur; et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'alors ne connoissoit pas. Mais dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis; à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avoit déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit, et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors; et content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve séduite. Remarquez qu'il lui avoit parlé non-seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant, non point, Tu seras; et, Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu? Mais : *Vous serez comme des dieux;* et *Pourquoi vous a-t-on fait cette défense?* Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam auroit plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles : *Vous serez comme des Dieux.* Celles-ci : *Vous saurez le bien et le mal*, excitèrent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moelle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassées dans ces paroles : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est, ou la concupiscence de la chair* (1. JOAN., II. 16.); c'est-à-dire, manifestement la sensualité, *ou la concupiscence des yeux*, qui est la curiosité, ou enfin l'ambition et *l'orgueil répandu dans toute la vie*, qui est le nom propre du troisième vice dont la nature et la vie humaine est infectée.

Ve ÉLÉVATION.

La tentation et la chute d'Adam. Réflexions de saint Paul.

Eve *prit le fruit et le mangea, et en donna à son mari qui en mangea* (*Gen.*, III. 6.). La tentation et la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière, et celui-ci de saint Paul : *Adam n'a pas été séduit, et Eve a été séduite dans sa prévarication* (1. TIM., II. 14.). Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur; secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Eve par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse* (AUG., *de Civitate Dei*, *lib.* XIV, *c.* II, *n.* 2.); ni se laisser dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants une éternelle contradiction. A la fin néanmoins il donna dans la séduction : prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, et conçut les mêmes espérances que sa femme, puisque ce n'étoit que par lui qu'elles devoient passer à tous ses enfants, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Adam crut donc qu'il sauroit le bien et le mal, et que sa curiosité seroit satisfaite. Adam crut qu'il seroit comme un Dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectoit, ce qui contenta son orgueil; d'où tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si alors déjà corrompu, Eve ne commença pas à lui paroître trop agréable? Malheur à l'homme qui se peut plaire en quelque autre chose qu'en Dieu! tous les plaisirs l'assiégent, et tour à tour ou tout ensemble ils lui font la loi. Quoi qu'il en soit, la suite va faire paroître que les deux époux devinrent un piége l'un à l'autre; et leur union qui devoit être toujours honnête, s'ils eussent persévéré dans leur innocence, eut quelque chose dont la pudeur et l'honnêteté fut offensée.

VIe ÉLÉVATION.

Adam et Eve s'aperçurent de leur nudité.

Et aussitôt leurs yeux furent ouverts; et s'étant aperçus qu'ils étoient nus, ils se couvrirent de feuilles de figuier cousues ensemble, et se firent une ceinture : l'original porte, *un habillement autour des reins* (*Gen.*, III. 7.). Hélas! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre histoire, où il commence à nous

paroître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer, et que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Ecriture s'enveloppe ici elle-même, et ne nous dit qu'à demi mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parents. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisoit point de peine. Voulez-vous savoir ce qui leur en fait? Considérez comme ils se couvrent, et de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles; Dieu leur donna dans la suite des habits de peau pour cet usage, et *les en revêtit lui-même* (*Gen.*, III. 21.). Ici ce n'est que des yeux et de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles, seulement ils en choisissent des plus larges et des plus épaisses, que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes, et c'est ainsi que *leurs yeux furent ouverts* (*Ibid.*, 7.): non qu'auparavant ils fussent aveugles, comme l'ont cru quelques interprètes. S'ils l'eussent été, ni Adam n'eût vu les animaux ou Eve même qu'il nomma; ni Eve n'auroit vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que *les yeux leur furent ouverts*, c'est une manière honnête et modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité, et c'est par là qu'ils commencèrent en effet, mais pour leur malheur, à connoître le mal. En un mot, leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devoit commander. Et voilà, incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne connoissoient pas. Achevons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, et c'est par là que notre naissance et notre conception, c'est-à-dire, la source même de notre être, est infectée par le péché originel. O Dieu! où en sommes-nous, et de quel état sommes-nous déchus!

VII.e ÉLÉVATION.

Enormité du péché d'Adam.

Qui pourroit dire combien énorme a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas? Voilà déjà deux causes de l'énormité; la félicité de l'état d'où tout besoin étoit banni; la facilité de persévérer dans ce bienheureux état, d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité étoit ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'étoit qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avoit un maître, mais le maître le plus benin, qui lui imposoit par bonté le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins, et Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connoître par où le péché a pu pénétrer, c'est assez que l'homme ait été tiré du néant, pour en porter la capacité dans son fond; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous; par lequel il donne la mort à tous ses enfants qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, et coopère avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison, qu'*il a été homicide dès le commencement* (JOAN., VIII. 44.). Mais s'il a été homicide, Adam a été le parricide de soi-même et de tous ses enfants qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'auroit sauvée, il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs, qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute! quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur? A quelle bonté auras-tu recours? A la seule bonté de Dieu: mais tu ne le peux; et c'est là le plus malheureux effet de ta chute; tu ne peux que fuir Dieu comme on va voir, et augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre foiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

VIII.e ÉLÉVATION.

Présence de Dieu redoutable aux pécheurs: nos premiers parents augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

Comme Dieu se promenoit dans le paradis (car pour les raisons qui ont été dites, nous avons vu qu'il leur apparoissoit sous des figures sensibles); *ils en entendirent le bruit. Adam et Eve se cachèrent de devant la face du Seigneur, dans l'épaisseur du bois du paradis. Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit: Où es-tu? et Adam lui répondit: J'ai entendu dans le paradis le bruit de votre présence, et je l'ai redoutée parce que j'étois nu, et je me suis caché. Et Dieu lui dit: Mais qui t'a montré que tu étois nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit que je t'avois défendu* (*Gen.*, III. 8, 9, 10, 11.)?

Il est dit dans l'Ecriture que *Dieu se promenoit à l'air durant le midi*. Ces choses en elles-mêmes si peu convenables à la majesté de Dieu, et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi, qui est le temps de la grande ardeur du jour, nous signifie l'ardeur brûlante de la justice de Dieu, lorsqu'elle vient se venger des pécheurs; et quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène à l'air, c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'étoit déjà un commencement de bonté de vouloir bien reprendre Adam; au lieu que, sans le reprendre, il pouvoit le précipiter dans les enfers, comme il a fait l'ange rebelle. Adam n'avoit pas encore appris à profiter de ces reproches, et comme à respirer à cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt et n'ose paroître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne se peut souffrir lui-même; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse que par rapport, non point à lui-même, mais à Dieu, *devant qui tout est à nu et à découvert* (*Hebr.*, IV. 13.), jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrants, des feuilles ne suffisent pas. Adam cherche l'épais des forêts, et encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crut se soustraire aux yeux invisibles de Dieu; il tâcha du moins de se sauver de sa présence sensible qui le brûloit trop; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : *Montagnes, tombez sur nous : collines, enterrez-nous* (Luc., XXIII. 30.). Mais la voix de Dieu le poursuit. *Adam, où es-tu?* Combien loin de Dieu et de toi-même! Dans quel abîme de maux, dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement!

A cette voix, étonné, et ne sachant où se mettre : *Je me suis caché*, dit-il, *parce que j'étois nu. Mais qui t'a dit que tu étois nu*, dit le Seigneur, *si ce n'est que tu as mangé du fruit défendu? Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit et j'en ai mangé* (*Gen.*, III. 10, 11, 12.). C'est ici que les excuses commencent : vaines excuses qui ne couvrent pas le crime, et qui découvrent l'orgueil et l'impénitence. Si Adam, si Eve avoient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se seroit portée la miséricorde de Dieu? Mais Adam rejette la faute sur la femme, et la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étoient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensoient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne?* Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avoit-il donné cette femme pour compagne de sa désobéissance? ne devoit-il pas la régir, la redresser? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne et sur Dieu même qui la lui avoit donnée.

Ne cherchons point d'excuse à nos crimes; ne les rejetons pas sur la partie foible qui est en nous; confessons que la raison devoit présider et dominer à ses appétits; ne cherchons point à nous couvrir, mettons-nous devant Dieu; peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même, et que nous serons de ceux dont il est écrit : *Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises, et dont les péchés ont été couverts* (*Ps.* XXXI. 1.).

IX.e ÉLÉVATION.

Ordre de la justice de Dieu.

Il faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en Eve, et se consomme en Adam; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme, en qui se trouvoit dans la plénitude de la force et de la grâce la plénitude de la désobéissance et de l'ingratitude. C'étoit à lui qu'étoit attachée la totalité de la grâce originelle; c'étoit à lui que les grands dons avoient été communiqués, et à lui qu'avoit été donné et signifié le grand précepte : c'est donc par lui que Dieu commence; l'examen passe ensuite à la femme; il se termine au serpent, et rien n'échappe à sa censure.

X.e ÉLÉVATION.

Suite des excuses.

Et Dieu dit à Eve : Pourquoi avez-vous fait cela? elle répondit : Le serpent m'a trompée (*Gen.*, III. 13.). Mais pourquoi vous laissiez-vous tromper? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce? Pourquoi avez-vous écouté? La conviction étoit facile, mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Eve; et se tournant vers le serpent dont l'orgueil et

l'obstination ne lui permettoit pas de s'excuser; sans lui demander de *pourquoi*, ainsi qu'il avoit fait à Adam et à Eve, il lui dit décisivement et tout court : *Parce que vous avez fait cela, vous serez maudit parmi tous les animaux; vous marcherez sur votre estomac, et la terre sera votre nourriture* (*Gen.*, III. 14.). Voilà trois caractères du serpent : d'être en exécration et en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit : de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, et de nous plonger dans la chair et dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable, qui le pousse à porter des plaies en trahison, et à attaquer par l'endroit le plus foible; c'est ce que Dieu explique par ces paroles : *Tu lui dresseras des embûches, et lui mordras le talon* (*Ibid.*, 15.). Comme donc les caractères du diable devoient être représentés par ceux du serpent, Dieu qui le prévoyoit, le détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches, il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité.

Considérez un moment comment Dieu atterre cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière ? Par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, conquérants mortels : Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe saura vous abattre.

XI.e ÉLÉVATION.

Le supplice d'Eve; et comment il est changé en remède.

Le Seigneur dit à la femme : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur (*Ibid.*, 16.). La fécondité est la gloire de la femme : c'est là que Dieu met son supplice; ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race humaine est maudite, pleine dès la conception et dès la naissance de confusion et de douleurs, et de tous côtés environnée de tourment et de mort; l'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril, ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfants sont si souvent les meurtriers; elle étoit faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, et pour faire la douceur de sa vie; elle s'enorgueillissoit de cette destination : mais Dieu y mêle la sujétion; et il change en une amère domination cette douce supériorité qu'il avoit d'abord donnée à l'homme. Il étoit supérieur par raison; il devient un maître sévère par humeur; sa jalousie le rend un tyran; la femme est assujétie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est soumise est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison, et on est une dure croix l'un à l'autre, et un tourment dont on ne peut se délivrer; unis et séparés on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel, on n'enfante plus qu'avec peine; toutes les productions de l'esprit lui coûtent, les soucis abrégent nos jours; tout ce qui est désirable est laborieux.

Par la rédemption du genre humain, le supplice d'Eve se change en grâce. Sa première punition lui rendoit sa fécondité périlleuse; mais la grâce, comme dit saint Paul, fait *qu'elle est sauvée par la production des enfants* (I. *Tim.*, II. 15.). Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré, pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état; c'est-à-dire, qu'elle demeure *dans la foi* conjugale, *dans un amour* chaste de son mari, *dans la sanctification* et la piété, comme naturelle à son sexe; bannissant les vanités de la parure et toute mollesse, *par la sobriété*, la modération et la tempérance, comme ajoute le même saint Paul.

XII.e ÉLÉVATION.

Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.

Dieu dit à Adam : Parce que tu as écouté la parole de ta femme (*Gen.*, III. 17, 18, 19.). C'est par où commence l'accusation; l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme; c'est la source de notre perte, et ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : *Parce que tu as mangé du fruit que je t'avois interdit, la terre est maudite dans ton travail; tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton visage;* et le reste. C'est par où commence le supplice; mais

il est exprimé par des paroles terribles : *La terre est maudite dans ton travail;* la terre n'avoit point péché ; et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive ; on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

Tous les jours de ta vie (*Gen.*, III. 17, 18, 19.). La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison ; à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper ; nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la nielle.

La terre te produira des épines et des buissons (*Ibid.*, 18.). Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes ; elle se hérisse d'épines ; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

Tu mangeras l'herbe de la terre (*Ibid.*). Il semble que dans l'innocence des commencements les arbres devoient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits ; mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujétis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé, dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : *Tu mangeras l'herbe; et ton pain te sera donné à la sueur de ton visage.* Voilà le commencement de nos malheurs ; c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes poussière (*Ibid.*, 19.). Il n'y a point d'autre fin de nos travaux, ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux ; la mort se présente de toutes parts ; la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue ; c'est l'esprit de cette parole : *L'homme ne cessera de travailler la terre dont il est pris* (*Ibid.*, 23.), *où il retourne.*

Homme, voilà donc ta vie, éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant ; jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

XIII.e ELEVATION.

Les habits et les injures de l'air.

Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peaux ; et il les en revêtit (*Gen.*, III. 21.). L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, et y mêle la mollesse et l'orgueil. O homme, reviens à ton origine ! Pourquoi t'enorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir : plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles ; infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt ; ta disette est infinie ; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe ; après tout il est fondé sur le besoin ; on tâche en vain de déguiser cette foiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air ; les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture contre le froid ; ces lits qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la foiblesse, et soulager le travail par le sommeil ; il y faut tous les jours aller mourir, et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XIV.e ÉLÉVATION.

Suite du supplice d'Adam, la dérision de Dieu.

Et Dieu dit : Voyez Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal ; prenons donc garde qu'il ne mette encore la main sur le fruit de vie, et ne vive éternellement (*Ibid.*, 22.). Cette dérision divine étoit due à sa présomption. Dieu dit en lui-même et aux personnes divines, et si l'on veut, aux saints anges : Voyez-moi ce nouveau Dieu, qui

ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avoit imprimée au fond de son âme; il s'est fait Dieu à sa façon; voyez comme il est savant, et qu'en effet il a bien appris le bien et le mal à ses dépens : prenons garde qu'après nous avoir si bien dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte; mais l'orgueil y attiroit la dérision. *Je vous ai appelés, et vous avez refusé d'entendre ma voix; j'ai tendu le bras, et personne ne m'a regardé; vous avez méprisé tous mes conseils, vous avez négligé mes avis et mes reproches; et moi aussi à mon tour je rirai dans votre perte; je me moquerai de vos malheurs et de votre mort* (*Prov.*, I. 24, 25, 26.). C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu : *Et ils riront sur l'impie, et ils s'écrieront : Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu, mais qui a espéré dans l'abondance de ses richesses; et il a prévalu par sa vanité* (*Ps.* LI. 8, 9.). Cette vanité insensée lui offroit une flatteuse ressemblance de la divinité même. *Adam est devenu comme un de nous :* il a voulu être riche de ses propres biens; voyez qu'il est devenu puissant. Ainsi ces redoutables et saintes dérisions de la justice divine suivies de celles des justes, ont leur origine dans celle où Dieu insulte à Adam dans son supplice. Jésus-Christ qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui : que Dieu, qu'il se vante d'avoir pour père, le délivre* (MATT., XXVII. 40, 42, 43.). C'est ainsi que lui insultoient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie; de cette sorte il a expié la dérision qui étoit tombée sur Adam et sur tous les hommes.

C'est au milieu de cette amère et insultante dérision, que *Dieu le chasse du paradis de délices, pour travailler à la terre d'où il a été pris* (*Gen.*, III. 23.). Et voilà *à la porte de ce paradis délicieux un chérubin qui roule en sa main une épée de feu* (*Ibid.*, 24.) : en sorte que ce même lieu auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur et de terreur.

XV.e ÉLÉVATION.

La mort, vraie peine du péché.

Au jour que vous mangerez du fruit défendu, vous mourrez de mort (*Gen.*, II. 17.). Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'âme, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie, et l'âme de l'âme même. Mais encore que votre âme ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins à cet instant elle mérite de l'être; elle en est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet : nous devenons mortels : nous sommes dignes de mort; la mort nous domine; notre corps dès là devient un joug à notre âme, et nous accable de tout le poids de la mortalité et de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement : car l'âme qui a perdu volontairement Dieu, qui étoit son âme, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni; et la perte que fait le corps par nécessité, de l'âme qui le gouverne et le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'âme a fait volontairement de Dieu, qui la vivifioit par son union.

Justice de Dieu, je vous adore! il étoit juste que composé de deux parties dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerois uni à vous par la soumission que je vous devois, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même auparavant si bien assorties, et que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, et de retourner à sa première boue. O Dieu, je subis la sentence; et toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole : *Tu mourras de mort;* et de cette juste condamnation que vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai naturellement de la mort, me sera une preuve de mon abandonnement au péché : car, Seigneur, si j'étois demeuré innocent, il n'y auroit rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant je vois la mort qui me poursuit, et je ne puis éviter ses affreuses mains. O Dieu! faites-moi la grâce que l'horreur que j'en ressens, et que votre saint Fils Jésus n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre. Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand et saint docteur (S. AUG., *Op.*

imperf. contr. Jul., *lib.* III, *n.* 147.) semble-t-il dire, qu'elle ne leur seroit point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jésus! je déteste le péché plus que la mort, puisque *c'est par le péché que la mort a régné sur tout le genre humain depuis Adam* (*Rom.*, V, 12. 14.) notre premier père, jusqu'à ceux qui vous verront arriver dans votre gloire.

XVI.e ÉLÉVATION.

La mort éternelle.

Mais la grande peine du péché, celle qui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle; et cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu, il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de l'homme, et s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même; de sorte que par ce seul coup que se donne le pécheur, il demeure éternellement séparé de Dieu, et Dieu forcé par conséquent à se retirer de lui, jusqu'à ce que par un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation et soustraction de sa bonté, de sa grâce et de sa présence; mais dès là son malheur est aussi immense qu'il est éternel.

Car, que peut-il arriver à la créature privée de Dieu, c'est-à-dire, de tout bien? Que lui peut-il arriver, sinon tout mal? *Allez, maudits, au feu éternel* (Matth., XXV. 41.); et où iront-ils ces malheureux repoussés loin de la lumière, sinon dans les ténèbres éternelles? Où iront-ils éloignés de la paix, sinon au trouble, au désespoir, au *grincement de dents?* Où iront-ils, en un mot, éloignés de Dieu, sinon en toute l'horreur que causera l'absence et la privation de tout le bien qui est en lui, comme dans la source. *Je te montrerai tout le bien* (*Exod.*, XXXIII. 19.), dit-il à Moïse, en me montrant moi-même. Que pourra-t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face et sa présence désirable, sinon qu'il leur montrera tout le mal; et qu'il le leur montrera non-seulement pour le voir, ce qui est affreux; mais ce qui est beaucoup plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, et par cette soustraction le prive de tout le bien, et l'investisse irrémédiablement et inexorablement de tout le mal. O Dieu! ô Dieu! je tremble : je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, et soulagez mes os brisés, par Jésus-Christ votre Fils, qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, et de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

VII.e SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Il a fait que toute la race humaine venue d'un seul homme, se répande sur toute la terre (*Act.*, XVII. 26.). C'est ici une des plus belles et des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle et à une seule femelle; mais Dieu a voulu que, tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles comme dans les continents, nous sortissions tous d'un seul mariage, dont l'homme étant le chef, un seul homme par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le désir de nous porter tous à l'unité, est la cause de cet ordre suprême de Dieu, et les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvoit donner l'être à tous les hommes, comme à tous les anges indépendamment les uns des autres; surtout l'âme raisonnable ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération. Néanmoins il a plu à Dieu, que non-seulement le corps, mais encore l'âme dépendît selon son être de cette voie, et que les âmes se multipliassent autant que les générations humaines; et il a voulu encore que toutes les races humaines se réduisissent à la seule race d'Adam : en sorte que tous les hommes, et selon le corps et selon l'âme, dépendissent de la volonté et de la liberté de ce seul homme.

Vous portez deux nations dans votre sein (*Gen.*, XXV. 23.), disoit Dieu à Rébecca. Quel spectacle! en deux enfants encore enfermés dans les entrailles de leur mère, deux grandes et nom-

breuses nations, et la destinée de l'une et de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les nations, tous les hommes en particulier, et la commune destinée de tout le genre hunain.

Dieu avoit fait l'homme si parfait, et lui avoit donné une si grande facilité de conserver et pour lui et pour toute sa postérité le bien immense qu'il avoit mis en sa personne, que les hommes n'avoient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfants qui devoient composer tout le genre humain. Regardons-nous tous en cette source; regardons-y notre être et notre bien-être, notre bonheur et notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam, dans lequel il nous a tous faits : quoi qu'Adam fasse, nous le faisons avec lui, parce qu'il nous tient renfermés, et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même personne; s'il obéit, j'obéis en lui; s'il pèche, je pèche en lui : Dieu traitera tout le genre humain, comme ce seul homme, où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore, Seigneur, votre justice, quoique impénétrable à mes sens et à ma raison : pour peu que j'entrevoie ses règles sacrées, je les adore et je m'y soumets.

II.e ÉLÉVATION.

Le père récompensé et puni dans les enfants; second fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait, quand il voulut faire dépendre de lui seul l'être et la vie de toutes les nations, de toutes les races, de tous les hommes particuliers jusqu'à l'infini, si Dieu vouloit; il mit en même temps une telle unité entre lui et ses enfants, qu'il pût être puni et récompensé en eux, comme il seroit en lui-même, et peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parents un tel amour pour leurs enfants, que naturellement les maux des enfants leur sont plus sensibles et plus douloureux que les leurs, et qu'ils aiment mieux les laisser en vie que de leur survivre; de sorte que la vie de leurs enfants leur est plus chère que la leur propre. La nature, c'est-à-dire Dieu, a formé ainsi le cœur des pères et des mères, et ce sentiment est si intime et si naturel, qu'on en voit même un vestige et une impression dans les animaux, lorsqu'ils s'exposent pour leurs petits, et se laissent arracher la vie plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non-seulement le premier de tous les pères, mais encore père par excellence; puisqu'il a été établi le père du genre humain. Après donc que, dès l'origine nouvellement et sorti des mains de Dieu, il eût transgressé ce commandement si facile, par lequel Dieu avoit voulu éprouver sa soumission et l'avertir de sa liberté, il étoit juste qu'il le punit, non-seulement en lui-même, mais encore dans ses enfants, comme étant une portion des plus chères de sa substance, et quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfants futurs de ce premier père, c'est-à-dire tout le genre humain, qui n'avoit d'être ni de subsistance qu'en ce premier père, devinrent le juste objet de la haine et de la vengeance divine. Tout est en un seul, et tout est maudit en un seul; et ce père malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfants depuis la première jusqu'à la dernière génération.

Si Dieu est juste à punir, il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré, il eût été récompensé dans tous ses enfants, et la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur père ce que leur père avoit reçu pour lui et pour eux; et privé de ce grand don, la nature humaine devient et malheureuse et maudite dans ses branches, parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine, nous y verrons une image de cette justice de Dieu. Un père dégradé perd sa noblesse et pour lui et pour ses enfants, surtout pour ceux qui sont à naître; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite de les perdre. S'il est banni et exclu de la société de ses citoyens, et comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfants d'un père justement proscrit, race dégradée et déshéritée par la loi suprême de Dieu; et bannis éternellement autant que justement de la cité sainte qui nous étoit destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les règles sévères et impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoique inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

III.ᵉ ÉLÉVATION.

La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfants; troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Dieu *a fait l'homme droit, et il s'est enveloppé dans plusieurs questions* (*Eccles.*, VII. 30.). Cette droiture où Dieu avoit d'abord fait l'homme, consistoit premièrement dans la connoissance. Il n'y avoit point alors de question; Dieu avoit mis dans le premier homme la droite raison, qui consistoit en une lumière divine, par laquelle il connoissoit Dieu directement comme un être parfait et tout-puissant.

Cette connoissance tenoit le milieu entre la foi et la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu *face à face*, il ne le voyoit pourtant pas comme nous faisons *à travers une énigme et comme par un miroir* (I. *Cor.*, XIII. 12.). Dieu ne lui laissoit aucun doute de son auteur, des mains duquel il sortoit, ni de sa perfection qui reluisoit si clairement dans ses œuvres. Si saint Paul a dit, *que les merveilles invisibles de Dieu, et son éternelle puissance, et sa divinité sont manifestes dans ses œuvres à ceux qui les contemplent; en sorte qu'ils sont inexcusables de ne le pas reconnoître et adorer* (*Rom.*, I. 20.); combien plus Adam l'eût-il connu? L'idée que nous portons naturellement dans notre fonds de la perfection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, étoit si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvoit offusquer. Ce n'étoit pas comme à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule pour ainsi dire, quand nous la cherchons; nous n'en pouvons porter la simplicité, et nous n'y revenons qu'à peine et par mille détours. Mais alors on la sentoit d'abord, et la première pensée qui venoit à l'homme dans tous les ouvrages et dans tous les mouvements qu'il voyoit, ou au dedans ou au dehors, c'est que Dieu en étoit le parfait auteur.

Par là il connoissoit son âme comme faite à l'image de Dieu, et entièrement pour lui; et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, alors on la démêloit d'abord d'avec tout ce qui n'étoit pas elle.

De cette sorte on connoissoit d'abord sa parfaite supériorité au-dessus du corps, et l'empire qui lui étoit donné sur lui; en sorte que tout y devoit être dans l'obéissance envers l'âme, comme l'âme le devoit être envers Dieu.

Une si grande et si droite lumière dans la raison étoit suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyoit clairement et parfaitement combien Dieu est aimable, et que l'âme n'étoit empêchée par aucune passion ou prévention de se porter à lui, elle l'aimoit parfaitement; et unie par son amour à ce premier être, elle voyoit tout au-dessous d'elle, principalement son corps dont elle faisoit sans résistance ce qu'elle vouloit.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avions sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine par la seule force de la volonté; à force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, et semble ne communiquer plus avec eux. Combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, et par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenoit-on en sujétion tout le corps?

Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, et faire perdre à la raison son autorité et son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance; ces vives lumières nous ont été ôtées: *nous sommes livrés aux questions* (*Eccle.*, VII. 30.); tout est mis en doute, jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si foible par la faute de la volonté, à plus forte raison la volonté, qui avoit commis le péché, s'affoiblit-elle elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'âme qui s'étoit soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte qui n'étoit pas encore connue se fit bientôt sentir: chose étrange! nous l'avons déjà remarqué; mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

Nos premiers parents ne furent pas plutôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité; et contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par là où la révolte et la sédition intérieure et extérieure s'étoit mise. *Comment avez-vous connu*, et qui vous a indiqué *que vous étiez nus?* D'où vient que vous vous cachiez *dans l'épaisseur de la forêt* (*Gen.*, III. 18.), pour ne point paroître à mes yeux? Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal et de déshonnête dans mon ouvrage, moi qui ne puis rien faire que de bon, et qui en effet, en revoyant ce que j'avois fait, en avois loué la bonté?

Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux ! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, et celui de son péché. Et quels yeux craignoit-il en se cachant ? Ceux de Dieu, ceux de la compagne de son crime et de son supplice, les siens propres. O concupiscence naissante, on ne vous reconnoît que trop !

Mais quoi ! disons en un mot que c'est de là que nous naissons ; tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là : enfants de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine nos sens sont rebelles ; dès le ventre de nos mères où la raison est plongée et dominée par la chair, notre âme en est l'esclave, et accablée de ce poids. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avoit fait à Adam, et encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance, et de celle de la concupiscence : tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile ; tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous.

Toutes les pensées de l'homme penchoient au mal en tout temps (*Gen.*, VI. 4.). Pesez ces paroles : *toutes les pensées*, et celles-ci : *en tout temps*. Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons; il ne manque que les occasions, et les objets déterminent : l'homme laissé à lui-même n'éviteroit aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent : *La malice des hommes étoit grande sur la terre;* et celles-ci : *Mon esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est chair* (*Ibid.*, 3.).

Je l'avois fait pour être spirituel même dans la chair, parce que l'esprit y dominoit; et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit (*Rom.*, VII. 14, 15 *et seq.*), que la chair domine et emporte. Cela commence *dès le ventre de la mère : Erraverunt ab utero* (*Ps.* LVII. 4.) Dieu voit le mal dans sa source, *et il se repent d'avoir fait l'homme* (*Gen.*, VI. 6.). L'homme n'étoit plus que péché dès sa conception : *Je suis conçu en iniquité, ma mère m'a conçu en péché* (*Ps.* L. 7.). Tout est uni au péché d'Adam, qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmit à sa postérité, et ne pouvoit faire ses enfants meilleurs que lui. Si tout naît avec la concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux à Dieu : et *nous sommes tous naturellement enfants de colère* (*Ephes.*, II. 3.).

IV.ᵉ ÉLÉVATION.

Les suites affreuses du péché originel par le chapitre XL de l'Ecclésiastique.

Il y a une grande affliction, et un joug pesant sur les enfants d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune (*Eccli.*, XL. 1 *et seq.*). Nos misères commencent avec la vie, et durent jusqu'à la mort; nul ne s'en exempte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états et dans toute la vie, *les soucis, les terreurs, les agitations d'une espérance* trompeuse, *et enfin le jour de la mort*. Les maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence et la pesanteur, *depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est abattu à terre et sur la poussière; depuis celui qui est revêtu de pourpre et des plus belles couleurs, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossière et crue : on trouve partout fureur, jalousie, tumulte, incertitude et agitation d'esprit, les menaces d'une mort prochaine, les longues et implacables colères, les querelles et les animosités*. Quelle paix parmi tant de furieuses passions ? *Elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence et la tranquillité de la nuit, dans la couche* où l'on se refait des travaux du jour, on apprend, on expérimente un nouveau genre de trouble. *A peine a-t-on goûté un moment les douceurs d'un premier sommeil; et voilà qu'il se présente* à une imagination échauffée *toutes sortes de fantômes et de monstres, comme si l'on avoit été mis en sentinelle* dans une tour. On se trouble dans les visions de son cœur. *On croit être poursuivi par un ennemi furieux, comme dans un jour de combat : on ne se sauve de cette crainte qu'en s'éveillant en sursaut : on s'étonne d'une si vaine terreur*, et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, et on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant? Mais qu'est-ce que l'ambition et une espérance fallacieuse, qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, et nous rend le jouet des hommes; sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourments effectifs ? Que dirai-je des maladies acca-

blantes, *qui inondent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et cent fois plus encore sur les pécheurs?* Et où arrive-t-on par tant de maux, et à quelle mort? Laisse-t-on du moins venir la mort doucement et comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie? Non; l'on ne voit que des *morts cruelles, dans le combat, dans le sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, l'accablement, tous les fléaux de Dieu: toutes ces choses ont été créées pour les méchants, et le déluge est venu pour eux.* Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois; celui des afflictions est perpétuel, et inonde toute la vie dès la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente? O Seigneur! *Vous jugez indigne de votre puissance de punir les innocents* (*Sap.*, XII. 15.). Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître? A qui a-t-il fait tort? De qui a-t-il enlevé les biens? A-t-il corrompu la femme de son prochain? Quel est son crime? Et pourquoi commencer à l'accabler d'un joug si pesant? Répétons encore: *Un joug pesant sur les enfants d'Adam* (*Eccli.*, XL. 1.). Il est enfant d'Adam: voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la foiblesse; ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais désirs: il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose? Combien sera-t-il de temps comme un animal? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques rayons de lumière? « Regardez, disoit un saint (S. AUG., *lib.* IV. *contra* JULIAN., *cap.* XVI, *n.* 83.), cette enfance laborieuse, de quels maux n'est-elle pas opprimée? Parmi quelles vanités, quels tourments, quelles erreurs et quelles terreurs prend-elle son accroissement? Et quand on est grand, et même qu'on se consacre à servir Dieu, que de dangereuses tentations, par l'erreur qui nous veut séduire, par la volupté qui nous entraîne, par la douleur et l'ennui qui nous accable, par l'orgueil qui nous enfle! Et qui pourroit expliquer ce joug pesant dont sont accablés les enfants d'Adam; ou croire que sous un Dieu bon, sous un Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le péché originel n'avoit précédé? »

V.e ÉLÉVATION.

Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'âme accablée d'un corps mortel.

Le corps qui se corrompt appesantit l'âme; et cette demeure terrestre rabat l'esprit qui voudroit penser beaucoup, et s'occuper de beaucoup de soins importants. *Nous trouvons difficile de juger des choses de la terre, et nous trouvons avec peine les choses que nous avons devant les yeux; mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le ciel* (*Sap.*, IX. 15, 16.)? C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que je suis malheureux! je veux me retirer en moi-même; je veux penser; je veux m'élever à la contemplation dans un doux recueillement, et aux vérités éternelles: ce corps mortel m'accable; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit; je retombe dans mes sens; et plongé dans les images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare, et mon esprit qui se dissipe.

C'est cet état malheureux de l'âme asservie sous la pesanteur du corps, qui a fait penser aux philosophes, que le corps étoit à l'âme un poids accablant, une prison, un supplice semblable à celui que ce tyran faisoit souffrir à ses ennemis, qu'il attachoit tout vivants avec des corps morts à demi-pourris. Ainsi, disent ces philosophes, nos âmes vivantes sont attachées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvoient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent; et ils donnoient aux âmes une vie hors du corps avant la naissance, où s'abandonnant au péché elles fussent précipitées des cieux dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvoit dire, quand on ne connoissoit pas la chute du genre humain dans son auteur. Les mêmes philosophes se plaignoient encore contre la nature, comme étant non pas une bonne mère, mais une marâtre injuste, qui nous avoit formés avec un corps nu, fragile, infirme et mortel, et un esprit foible à porter les travaux, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans les douleurs, et enclin aux cupidités les plus déréglées. De dures expériences ont fait connoître à ces philosophes le joug pesant des enfants d'Adam; et sans en savoir la cause, ils en sentoient les effets. Adorons donc ce Dieu qui nous en révèle les principes; adorons les règles sévères de sa justice; et acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du ciel.

VI.e ÉLÉVATION.

Sur d'autres passages, où est expliquée la tyrannie de la mort.

Souvenez-vous que la mort ne tarde pas; connoissez la loi du sépulcre, et que rien ne vous la fasse oublier : *elle est écrite* sur tous les tombeaux, et *dans tout le monde; quiconque naît mourra de mort* (*Eccli.*, XIV. 12.).

C'est une loi établie à tous les hommes de mourir une fois; et après viendra le jugement (*Hebr.*, IX. 27.).

L'empire est donné au diable sur tous les mortels durant toute leur vie : il tient *captifs sous la terreur de la mort, tous ceux qui vivent asservis à cette* dure *loi* (*Ibid.*, II. 14, 15.).

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie; à chaque moment elle peut venir, et non-seulement renverser tous nos desseins, troubler tous nos plaisirs, nous ravir tous nos biens; mais ce qui est encore infiniment plus terrible, nous mener au jugement de Dieu.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle et insupportable sujétion; l'on n'en peut sortir que par Jésus-Christ. *Celui qui croit en lui ne sera point jugé; celui qui n'y croit pas, est déjà jugé* (JOAN., III. 18.). Sa sentence est sur lui, et à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam et du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

VII.e ÉLÉVATION.

Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.

Voici l'effet le plus malheureux, et tout ensemble la preuve la plus convaincante du péché originel. Le genre humain s'enfonce dans son ignorance et dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Eve féconde fut Caïn, malin et envieux. Dans la suite Caïn tue Abel le juste; et le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfants de Dieu, qui sont ceux de Seth, et les enfants des hommes, qui sont ceux de Caïn; la race de Caïn qui eut le monde et les plaisirs dans son partage, est la race aînée. C'est dans cette race qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : *Caïn bâtit la première ville, et l'appela du nom de son fils Henoch* (*Gen.*, IV. 17.). On commençoit à vouloir s'immortaliser par les noms, et on sembloit oublier l'immortalité véritable. Dans cette race les filles commencent à se faire de nouveaux attraits; les enfants de Dieu s'y laissent prendre; le plaisir des sens l'emporte; et ce sont les filles de ceux qu'on appeloit les enfants des hommes, c'est-à-dire, les enfants de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivoient selon Dieu et selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes : Lamec épousa Ada et Sella; le meurtre de Caïn s'y perpétua : Lamec dit à ses deux femmes, comme en chantant : *J'ai tué un jeune homme* (*Gen.*, IV. 23.). Cette qualité et l'aveu qu'il avoit fait à ses femmes de ce meurtre, font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avoit donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Caïn continue à verser le sang humain; et non-seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu; Dieu est contraint de noyer le monde dans le déluge.

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, et non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth. Il est dit d'Enos, fils de Seth, qu'*il commença à invoquer le nom du Seigneur* (*Ibid.*, IV. 26.). Dieu étoit en quelque sorte oublié; il fallut qu'Enos en renouvelât le culte qui s'affoiblissoit même dans la race pieuse.

Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Enos, d'un faux culte; le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il seroit toujours vrai que le faux culte auroit bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth.

Quelque temps après on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'*Hénoch*, un de ses petits enfants, *marcha avec Dieu; et* que tout d'un coup *il cessa de paroître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva* (*Ibid.*, V. 22, 24.), d'un enlèvement semblable à celui d'Elie, et le retira miraculeusement du *monde*, qui *n'étoit pas digne de l'avoir* (*Hebr.*, XI. 5.). Tant la corruption étoit entrée dès lors même dans la race de Seth. Hénoch étoit le septième après Adam, et Adam vivoit encore; et cependant la piété dégénéroit à ses yeux, et la corruption devenoit si universelle, qu'on regardoit comme une merveille, même parmi les enfants de Seth, qu'Hénoch marchât avec Dieu.

L'apôtre saint Jude, par inspiration particulière, nous a conservé une prophétie d'Hénoch dont voici les termes : *Le Seigneur va venir avec des milliers de ses saints* anges, *pour exercer son jugement contre tous les hommes, et reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété, et de toutes les paroles dures et* blasphématoires *que les pécheurs impies ont proférées contre lui. C'est ainsi,* dit saint Jude, *que prophétisoit Hénoch le septième après Adam* (*ep.* JUD., 14, 15.). Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier père qui étoit sorti immédiatement des mains de Dieu, ils tombèrent dans une espèce d'impiété et d'athéisme, oubliant celui qui les avoit faits; *et Hénoch commença* à leur dénoncer la vengeance prochaine et universelle que Dieu devoit envoyer avec le déluge.

Les choses furent dans la suite poussées si avant qu'il ne resta qu'une seule famille juste, et ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham et sa race furent maudits; la famille de Japhet, comme Cham et ses enfants, fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussitôt après le déluge; la créature fut adorée pour le Créateur, l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem étoit destinée comme pour succéder à celle de Seth d'où elle étoit née; mais le culte de Dieu s'y affoiblit sitôt, qu'on croit même que Tharé, père d'Abraham, étoit idolâtre, et qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il étoit, parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit, pour le conserver dans la piété, Dieu le tira de sa patrie, et le sépara de tous les peuples du monde, sans lui permettre ni de demeurer dans son pays, ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appeloit. La corruption s'étendoit si fort, et l'idolâtrie devenoit si universelle, qu'il fallut séparer la race des enfants de Dieu, dont Abraham devoit être le chef, par une marque sensible. Ce fut la circoncision ; et ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimée où l'on sait, en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines, et du retranchement qu'il falloit faire des passions sensuelles que le péché avoit introduites, et desquelles nous avions à naître. O Dieu! où en est réduit le genre humain? Le sacrement de la sanctification a dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature; on n'en parle qu'avec pudeur; et Dieu est contraint de flétrir l'origine de notre être. Il faut le dire une fois, et couverts de honte mettre nos mains sur nos visages.

VIII.[e] ÉLÉVATION.

Sur les horreurs de l'idolâtrie.

Lisons ici les chapitres XIII et XIV du livre de la Sagesse sur l'idolâtrie. En voici un abrégé. Les sentiments des hommes sont vains; parce que la connoissance de Dieu n'est point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui *étoit* par tant de beaux objets présentés à leur vue; et regardant les ouvrages ils n'en ont pu comprendre le sage artisan (*Sap.*, XIII. 5, 24.). Appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes, sans pouvoir entendre, que si touchés de leur beauté, ils les ont appelés dieux, combien plus celle de leur Créateur leur devoit paroître merveilleuse? Car il est père du beau et du bon, la source de toute beauté et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puissant celui qui les a faits? Car par la grandeur de la beauté de la créature, on pouvoit voir et connoître intelligiblement le Créateur. Mais encore ceux-là sont-ils les plus excusables, puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitoient à s'élever vers leur principe. Quoiqu'en effet ils soient toujours inexcusables, puisque s'ils pouvoient parvenir à connoître la beauté d'un si grand ouvrage, combien plus facilement en devoient-ils trouver l'auteur? Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux, et leur espérance est parmi les morts, qui trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les superbes matières dont on l'aura composé, ou par la vive ressemblance de quelques animaux, ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et insensible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un ouvrier dressant un bois pesant, reste du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture, et le soutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille, le peignant d'un rouge qui sembloit lui donner un air de vie; à la fin vient à l'adorer, à lui demander la vie et la santé qu'il n'a pas, à le consulter sur son mariage et sur ses enfants, et lui fait de riches offrandes. Ou porté sur un bois fragile dans une périlleuse navigation, il invoque un bois plus fragile encore (*Ibid.*, XIV. 1.). Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi; et pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un Dieu (*Ibid.*, 15 *et seq.*). Toute une famille entroit dans cette flat-

terie. Les rois de la terre faisoient adorer leurs statues; et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croient plus aisément pouvoir passer pour dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine : emportés par leurs passions et leur amour pour leurs rois, les hommes en ont adoré les statues, et donné au bois et à la pierre le nom *incommunicable* (*Sap.*, XIV. 21 *et seq.*); ils ont immolé leurs enfants à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté; les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé sur la terre. L'oubli de Dieu a suivi; les joies publiques ont amené des fêtes impies; les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses : on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne juroit que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul (*Rom.*, I. 20, 21 *et seq.*), dont voici le précis, et où il dit : Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité paroissent visiblement dans ses créatures; et que cependant les plus sages, ceux qui en étoient les plus convaincus, lui ont refusé le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit, et ont suivi les erreurs d'un peuple ignorant, qui changeoit la gloire d'un Dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils; laissant évanouir toute leur sagesse, et devenus insensés, pendant qu'ils se glorifioient du nom de sages. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions et à des désordres abominables contre la nature, et à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité; en sorte qu'ils étoient sans compassion, sans affection, sans foi; parce que connoissant la justice et la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, et ont préféré la créature à celui qui étoit le Créateur, béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'inclination qu'y avoient les Juifs, que tant de châtiments divins ne pouvoient en arracher, montre la pente commune et la corruption de tout le genre humain. Ce culte étoit devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisoit dire au Sage, que les *nations* idolâtres *étoient méchantes par leur naissance; que la semence en étoit maudite dès le commencement; que leur malice étoit naturelle, et que leurs perverses inclinations ne pouvoient jamais être changées.* (*Sap.*, XII. 10, 11.).

Un dérèglement si étrange et à la fois si universel devoit avoir une origine commune. Montrez-la-moi autre part que dans le péché originel, et dans la tentation, qui disant à l'homme : *Vous serez comme des Dieux* (*Gen.*, III. 5.), posoit dès lors le fondement de l'adoration des fausses divinités.

VIII.e SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La promesse du libérateur dès le jour de la perte.

Ce fut le jour même de notre chute, que Dieu dit au serpent notre corrupteur : *Je mettrai une inimitié* éternelle *entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle brisera ta tête* (*Gen.*, III. 15.).

Premièrement on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui étoit un animal sans connoissance : c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable dont il avoit été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : *Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur, et père du mensonge* (JOAN., VIII. 44.). En troisième lieu, par *la race de la femme,* il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfants de la femme, par qui le démon et tous ses enfants seront défaits.

Il n'importe que dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *Ipsa conteret.* Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme, et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la

femme un fruit qui écrasera la tête du serpent, et en détruira l'empire.

Si Dieu s'étoit contenté de dire, qu'il y auroit une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produiroit, et que le serpent lui prépareroit par derrière et à *son talon* de secrètes embûches, on ne verroit point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseroient la tête du serpent, la victoire devoit demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénite de la femme, il faut écouter saint Paul sur cette promesse faite à Abraham : *En* l'un de *ta race*, en ton fils, *seront bénies* et sanctifiées *toutes les nations de la terre* (*Gen.*, XXII. 18.); où le saint Apôtre remarque qu'il ne dit pas : *Dans les fruits que tu produiras*, et dans tes enfants, *comme étant plusieurs ; mais en ton fils, comme dans un seul*, et dans *le Christ. Non dicit : Et seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno, et semini tuo, qui est Christus* (*Gal.*, III. 16.).

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi dans cette parole adressée au serpent : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et son fruit*, on doit entendre que Dieu avoit en vue un seul fils et un seul fruit qui est Jésus-Christ. Et Dieu qui pouvoit dire également, et devoit dire plutôt qu'il mettroit cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettroit entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit bénit, qui étant né d'une vierge, n'étoit le fruit que d'une femme, dont aussi sainte Elisabeth disoit : *Vous êtes bénite entre toutes les femmes, et bénit le fruit de vos entrailles* (LUC., I. 42.). Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit bénit, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances. Et je vous chanterai avec David : *O mon Dieu, ma miséricorde* (*Ps.* LVIII. 18.) ! Et encore : *Est-ce que Dieu retirera sa miséricorde à jamais ? Dieu oubliera-t-il la pitié, ou dans sa colère tiendra-t-il ses miséricordes renfermées* (*Ps.* LXXVI. 7, 8, 9, 10.) ? Non, Seigneur miséricordieux et bon, vous n'avez pu, si on l'ose dire, les retenir : puisqu'au jour de votre colère, et lorsque vous prononciez leur sentence à nos premiers parents et à toute leur postérité, il a fallu que vos miséricordes éclatassent, et que vous fissiez paroître un libérateur. Dès lors vous nous promettiez la victoire ; et pour nous la faciliter, vous nous avez découvert la malice de notre ennemi, en lui disant : *Vous attaquerez par le talon* (*Genes.*, III. 15.) ; c'est-à-dire, vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre, par les sens ; vous l'attaquerez par les pieds, c'est-à-dire, par l'endroit qui le soutient ; vous l'attaquerez, non point en face, mais par derrière, et par adresse plutôt que par force.

Ce malheureux esprit nous attaque par le sens par où nous tenons à la terre, lorsqu'il nous en propose les douceurs, et il prend l'homme par la partie foible. Défions-nous donc de nos sens ; et dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque désir flatteur, songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque : nous croyons être fermes sur nos pieds, et que l'ennemi ne nous peut abattre : *J'ai dit en moi-même, dans l'abondance* de mon cœur, *je ne serai point ébranlé*, et je ne vacillerai *jamais* (*Psal.* XXIX. 7.) ! C'est alors que l'ennemi me surprend, et qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David, que *le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi* (*Psal.* XXXV. 12.) : que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance, qui me fait croire que j'ai le pied ferme, et qu'il ne me glissera jamais. Mettez, chrétien, mettez votre force dans l'humilité ; ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez vous être affermi dans la vertu, et pouvoir vous soutenir de vous-même, il vous renverse comme un autre saint Pierre, par cela même où vous mettez votre force, qui vous fait dire comme à cet apôtre : Moi, vous renoncer ? *Je donnerai ma vie pour vous* (JOAN., XIII. 37.). Au lieu d'écouter un courage présomptueux, reconnoissez votre foiblesse ; et l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices. Il ne vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière ; il vous cachera ses tentations : il vous inspirera comme au pharisien une fausse action de grâces : *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces* (LUC., XVIII. 11, 12.). Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dîme, de votre justice qui vous met au-dessus des autres hommes : il vous attaque par derrière, et vous présentant en face l'action de grâces, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices. Ce n'est

qu'un doux entretien qu'il vous propose; Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs? Je saurai me retenir, et je ne laisserai pas aller mes désirs. Il vous attaque par derrière, comme un habile ennemi; il tâche de vous dérober sa marche et ses desseins; vous périrez, et de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, et qu'il tortille, pour ainsi parler, par derrière et autour de vous, alors sans regarder trop les appas trompeurs dont il fait un piége à votre cœur; car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin : jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la tête : regardez sa croix; car c'est là que dans la douleur et dans la mort, il a renversé l'empire du diable, et rendu ses tentations inutiles.

II.e ÉLÉVATION.

La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Eglise en la personne d'Eve.

Dieu n'avoit point ordonné la chute d'Adam, à Dieu ne plaise; mais il l'avoit prévue, et avoit trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès lors Jésus-Christ en Adam, et l'Eglise dans Eve, lorsque pendant son sommeil il tira la femme de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté; de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de Jésus-Christ, pendant qu'il dormoit dans le repos d'une courte mort, dont il devoit être bientôt réveillé, conformément à cette parole que l'Eglise chante à la résurrection de Notre-Seigneur : *Je me suis endormi, et j'ai été dans le sommeil; et je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection* (*Ps.* III. 6.).

Ainsi la chute d'Adam n'étoit pas sans espérance, puisqu'avec les yeux de la foi, il pouvoit voir dans celle qui avoit donné occasion à sa perte, son espérance renaissante; et dans la plaie du sacré côté de Jésus-Christ, la formation de l'Eglise, et la source de toutes les grâces. C'est pourquoi saint Paul applique à Jésus-Christ et à l'Eglise ce qu'Adam dit alors à Eve : *Tu es l'os de mes os, et la chair de ma chair* (*Ephes.*, V. 29, 30, 31; *Gen.*, II. 23. 24.); et le reste que nous avons observé ailleurs.

III.e ÉLÉVATION.

Adam et Eve figures de Jésus-Christ et de Marie : l'image du salut dans la chute même.

O Dieu! quelle abondance de miséricorde, et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous! puisqu'en même temps qu'un homme et une femme perdoient le genre humain, Dieu qui avoit daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour les relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnoient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam; Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée *mère des vivants* (*Gen.*, III. 20.), même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsqu'à dire le vrai, elle devoit plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Eve, que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumière, qui devoit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore Vierge : l'ange de lumières parle à Marie qui le demeura toujours. Eve écouta le tentateur et lui obéit : Marie écouta aussi l'ange du salut, et lui obéit. La perte du genre humain, qui se devoit consommer en Adam, commença par Eve : en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avoit eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdu se change en mieux. Je vois paroître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que le fruit défendu avoit causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute; tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous; et tout ce qui avoit été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur.

IV.e ÉLÉVATION.

Autre figure de notre salut dans Abel.

Dieu tourna ses yeux sur Abel et sur ses présents, et ne regarda pas les présents de Caïn (*Gen.*, IV. 4, 5.). Dieu commence à écouter les hommes, et à recevoir leurs présents; il

est apaisé sur le genre humain, et les enfants d'Adam ne lui sont plus odieux. Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-Christ, qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agrée, et apaise son père sur nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai; et c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui, plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il étoit la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssoit son frère? *Pourquoi*, dit saint Jean, *le fit-il mourir?* sinon *parce* qu'il étoit mauvais, malin et jaloux, et *que ses œuvres étoient mauvaises, comme celles de son frère étoient justes* (1. JOAN., III. 12.). De même les Juifs haïrent Jésus, et le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étoient mauvais, et qu'il étoit bon (JOAN., VIII. 40, 44; XV. 23, 24, 25.). Ce fut *par envie* qu'ils *le livrèrent* à Pilate, ainsi que Pilate le reconnoît lui-même (MATTH., XXVII. 18.). Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avoit été de Caïn; et leur ayant inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avoit daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus. Le sang d'Abel versé sur la terre cria vengeance au ciel contre Caïn; et quoique *le sang de Jésus-Christ jette un cri plus favorable* (*Hebr.*, XII. 24.), comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois par l'ingratitude et l'impénitence des Juifs, *le sang de Jésus fut sur eux et sur leurs enfants* (MATTH., XXVII. 25.), comme ils l'avoient demandé. Abel le juste est le premier des enfants d'Adam, qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus foible fondement : le diable perdit les coupables, en attaquant Jésus, en qui il ne trouvoit rien qui lui appartînt. C'est ce que figura Abel; et injustement tué il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençoit mal, et que son empire devoit être anéanti.

Prenons donc garde, que *tout le sang innocent ne vienne sur nous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, qui fut tué entre le temple et l'autel.* (MATTH., XXIII. 35.). Nous prenons un esprit meurtrier, quand nous prenons un esprit de haine et de jalousie contre nos frères innocents; et notre part est avec celui qui est *homicide dès le commencement* (JOAN., VIII. 44.) : non-seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain; mais encore parce que pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fut violente; et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperoit à la mort, puisqu'Abel le juste y succomboit. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous, puisqu'il voulut que le juste Abel, injustement tué par Caïn, fût la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devoit être la délivrance de tous les criminels.

V.e ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu dans le déluge universel.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncèrent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu par leurs crimes à se repentir de les avoir faits, et à résoudre leur perte entière par le déluge universel. L'expression de l'Ecriture est étonnante : *Dieu pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur : Je perdrai, dit-il, l'homme que j'ai créé* (*Gen.*, VI. 6, 7.); c'est-à-dire, que la malice des hommes étoit si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité et la joie d'une nature immuable. Quoique la justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante; Dieu néanmoins suspendoit l'effet d'une si juste vengeance, et ne pouvoit se résoudre à frapper. Noé fabriquoit lentement l'arche que Dieu avoit commandée; et ne cessoit d'avertir les hommes durant tout ce temps de l'usage auquel elle étoit destinée. *Ils furent incrédules*, dit saint Pierre (1. PET., III. 20.), et en présumant toujours, sans se convertir, *de la patience de Dieu qu'ils attendoient, ils mangeoient et buvoient jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche* (MATT., XXIV. 38; LUC., XVII. 26, 27; *Gen.*, VII. 4, 10.). Dieu différa encore sept jours le déluge tout prêt à fondre sur la terre, et donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnoître.

Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch, bisaïeul de Noé, avoit précédé; Dieu ne pouvoit, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, et il fit durer les avertissements de ses serviteurs près de mille ans.

A la fin le déluge vint, et on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde, et

la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela et fut l'image du baptême. *En figure de ce sacrement qui nous devoit délivrer, huit personnes furent sauvées* (1. Pet., iii. 20, 21.). Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devoit être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé; c'est-à-dire, consolation, repos; et lorsqu'il vint au monde, son père Lamec dit prophétiquement : *Celui-ci nous consolera de tous les travaux de nos mains et de toutes les peines que nous donne la terre que Dieu a maudite* (*Gen.*, v. 29.). Dieu n'envoie point de maux, qu'il n'envoie des consolations; et résolu malgré sa colère à la fin de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

VI.e ÉLÉVATION.

Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.

Mettons-nous à la place de Noé, lorsqu'il sortit de l'arche avec sa famille. Toute la terre n'étoit qu'une solitude; les maisons et les villes étoient renversées; il n'y avoit d'animaux que ce qu'il en avoit conservé; des autres il n'en voyoit que les cadavres. Sa famille subsistoit seule, et l'eau avoit ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnoissance. Son premier soin fut de *dresser un autel à Dieu*, qui l'avoit délivré, et tout le genre humain en sa personne. Il le chargea *de toutes sortes d'animaux purs, oiseaux et autres; et il offrit à Dieu son holocauste* (*Ibid.*, viii. 20.) pour lui et pour sa famille, et pour tout le genre humain qui en devoit renaître. Il ne dit pas en son cœur par une fausse prudence : il nous reste peu d'animaux, il en faut ménager la race; il savoit bien qu'on ne perdoit pas ce que l'on consacroit à Dieu, et que c'étoit au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. *Son holocauste fut en bonne odeur devant Dieu, qui lui parla en cette sorte : Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes* (*Ibid.*, 21.). Et peu après : *Je ferai un pacte avec vous et avec tous les animaux. Je ne les perdrai plus par les eaux, et jamais il n'y aura de déluge* (*Ibid.*, ix. 9, 10, 11, 12, 13.). L'arc-en-ciel parut dans les nues avec de douces couleurs, et soit qu'il parût alors pour la première fois, et que le ciel auparavant sans nuage eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge; soit qu'il eût déjà été vu, et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, Dieu voulut qu'il fût dans le ciel un sacrement éternel de son alliance et de sa promesse. Au lieu de ces nuages menaçants qui faisoient craindre un nouveau déluge, Dieu choisit dans le ciel un nuage lumineux et doux, qui tempérant et modifiant la lumière en couleurs bénignes, fût aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce temps l'arc-en-ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'Apocalypse son trône dressé (*Apoc.*, iv. 2, 31.), l'iris fait un cercle autour de ses pieds, et étale principalement la plus douce des couleurs qui est un vert d'émeraude. C'étoit quelque chose de semblable qui parut aux soixante et dix vieillards d'Israël. Et lorqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, *on vit à ses pieds une couleur de saphir, comme lorsque le ciel est serein* (*Exod.*, xxiv. 10.). Quoi qu'il en soit, ce beau vert et ce bleu céleste sont un beau signal d'un Dieu apaisé, qui ne veut plus envoyer de déluge sur la terre. Le sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, avoit précédé, en figure du sacrifice de Jésus-Christ, qui étoit pareillement l'oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit; et ce fut le présage heureux d'une nouvelle race qui devoit naître sous un visage benin de son Créateur, et sous des promesses favorables.

O Dieu! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le ciel et dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette juste colère qui envoya le déluge; et qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'arc-en-ciel quelque chose de plus clément, et plutôt de douces rosées que de ces pluies orageuses qui pourroient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtoit la fureur.

Dieu ne veut que pardonner; c'est un bon père qui, contraint de châtier ses enfants à cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne leur plus envoyer de semblables peines. O Dieu miséricordieux et bon, comment peut-on vous offenser! Craignons toutefois, et n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa main, pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirèrent le déluge d'eau.

VIIe ÉLÉVATION.

La tour de Babel : Sem et Abraham.

Voici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé, mais non pas humilié par le déluge. La tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil : les hommes à leur tour semblèrent vouloir menacer le ciel qui s'étoit vengé par le déluge, et se préparer un asile contre les inondations, dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil : *Signalons-nous*, disoient-ils, par un ouvrage immortel, *avant que de nous séparer par toutes les terres* (*Gen.*, XI. 4 *et seq.*). Au lieu de s'humilier pendant que la mémoire d'un si grand supplice étoit encore récente, plus prêts à exalter leur nom que le nom de Dieu, ils provoquèrent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non par le déluge; et malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des langues les força à se disperser; et en punition de l'union que l'orgueil avoit faite entre eux dans le commun dessein de se signaler par un ouvrage superbe, les langues se multiplièrent, et ils devinrent étrangers les uns aux autres.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, et touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénite, où les nations divisées se devoient un jour rassembler. Incontinent après le déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant : *Que le Dieu de Sem soit béni ; et que Chanaan en soit l'esclave* (*Ibid.*, IX. 26.). Ainsi, dans la division des nations, la trace de la vraie foi se conserva dans la race de ce patriarche, qui vit naître de cette bénite postérité, Abraham dont vous avez dit qu'*en sa semence toutes les nations seroient bénites* (*Ibid.*, XII. 3.). Les voilà donc de nouveau bénites, et heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les nations qui se formèrent et se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même peuple. Vous prépariez un remède à la division des langues dans la prédication apostolique qui les devoit réunir dans la profession de notre foi, et dans l'exaltation de votre saint nom. Ainsi dans l'élévation de la tour et de la ville de Babel, l'orgueil divisa les langages; et dans l'édification de votre Eglise naissante, l'humilité les rassembla tous : *Et chacun entendoit son langage* (*Act.*, II. 6.), dans la bouche de vos saints apôtres.

Unissons-nous donc, et parlons tous en Jésus-Christ un même langage; n'ayons qu'une bouche et qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonge; éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations chrétiennes, et pour la conversion des nations infidèles. O Dieu! qu'il *n'y ait plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe; mais en tous un seul Jésus-Christ* (*Coloss.*, III. 11.), Dieu béni aux siècles des siècles.

VIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches.

Tout le genre humain se corrompoit : *Dieu laissa toutes les nations aller dans leurs voies*, comme dit saint Paul dans les Actes (*Act.*, XIV. 15.). Chacune vouloit avoir son Dieu, et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu qui avoit tout fait, étoit devenu le *Dieu inconnu* (*Ibid.*, XVII. 23, 27.); *et quoiqu'il fût si près de nous* par son opération et par ses dons; de tous les objets que nous pouvions nous proposer, c'étoit le plus éloigné de notre pensée. Un si grand mal gagnoit, et alloit devenir universel. Mais pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il vouloit faire un nouveau peuple, et rappeler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple. C'est le sens de ces paroles : *Sors de la terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai; et je ferai sortir de toi un grand peuple; et en toi seront bénies toutes les nations de la terre* (*Gen.*, XII. 1, 2, 3.). Voilà donc deux choses : premièrement, *Je ferai sortir de toi un grand peuple*, qui sera le peuple hébreu; mais ma bénédiction ne se terminera pas à ce peuple : *Je bénirai*, je sanctifierai *en toi tous les peuples de la terre*, qui participant à ta grâce comme à ta foi, seront tous ensemble un seul peuple retourné à son Créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Voilà le sens manifeste de ces paroles : *En toi seront bénies toutes les nations de la terre*, Dieu seul, interprète de soi-même, a expliqué ces paroles : *In te benedicentur : En toi seront bénis tous les peuples de la terre;* par celles-ci : *In semine tuo : Dans ta semence* (*Ibid.*, 3.); c'est-à-dire, comme l'explique doctement et divinement l'apôtre saint Paul : *dans un de ta race, dans un fruit sorti de toi* (*Gal.*, III. 16.), au nombre singulier. En sorte qu'il y devoit avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui et par qui seroit répandue sur toutes les nations de la terre la bénédic-

tion qui leur étoit promise en Abraham, *c'étoit le Christ,* qui devoit venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque saint Paul, l'Ecriture parle toujours en singulier : *Non dicit : Et seminibus ; sed quasi in uno : Et semini tuo, qui est Christus : Non en plusieurs, mais dans un seul de ta race* (*Gal.*, III. 16.). Et c'étoit aussi cette semence bénite, promise à la femme dès le commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent seroit écrasée, et son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob. C'est pourquoi après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre : *Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (*Exod.*, III. 6.) : comme qui diroit, le Dieu des promesses, le Dieu sanctificateur de tous les peuples du monde, et non-seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces patriarches, mais encore de tous les fidèles qui en sont la race spirituelle, et les vrais enfants d'Abraham, *qui suivent les vestiges de sa foi,* comme dit saint Paul (*Rom.*, IV. 10.). Et tout cela ne s'est accompli qu'en Jésus-Christ par qui seul le véritable Dieu, auparavant oublié parmi tous les peuples du monde, sans que personne le servît, si ce n'étoit les seuls enfants d'Abraham, a été prêché aux gentils qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi dans tous les prophètes, la vocation des gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devoit venir pour sanctifier tous les peuples ; et voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob; et soyons les véritables enfants de la promesse. Entendons toute la force de cette parole : *Etre enfants de la promesse, c'est être les enfants promis à Abraham.* Dieu nous a promis à ce patriarche ; s'il nous a promis, il nous a donné ; s'il nous a promis, il nous a faits : car, comme dit l'apôtre saint Paul : *Il est puissant pour faire ce qu'il a promis :* non pour le prédire, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière ; enfants de promesse, enfants de grâces, enfants de bénédiction, peuple nouveau et particulier que Dieu a créé pour le servir : non pour porter seulement son nom ; mais pour être un vrai peuple agréable à Dieu, sectateur des bonnes œuvres ; et comme enfants de miséricorde, choisis et bien-aimés, aimant Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, et étendant notre amour à toutes les nations et à tous les peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu *enfants d'Abraham et héritiers des promesses* (*Gal.*, III. 29.). Voilà les richesses qui sont renfermées dans ce peu de mots : *En toi, dans un de ta race, seront bénies toutes les nations de la terre.*

IX.[e] ÉLÉVATION.

La Circoncision.

On ne peut nier que la circoncision donnée à Abraham ne soit une grande grâce (*Rom.*, III. 2.); puisque c'est, comme dit saint Paul, *le sceau de la justice* (*Ibid.*, IV. 11.) dans ce patriarche, le gage, et le sacrement de l'alliance de Dieu avec lui et toute sa race. Mais regardons toutefois ce que c'est que cette circoncision. C'est après tout une flétrissure, une marque dans la chair, telle qu'on la feroit à des esclaves. On ne marque pas ses enfants sur leur corps ; on n'y marque que les esclaves, comme une espèce d'animaux nés pour servir. *Vous porterez mon alliance dans votre chair,* disoit Dieu à Abraham (*Gen.*, XVII. 13.). Ecoutons : *dans votre chair :* c'est une marque servile et charnelle, plus capable de faire un peuple d'esclaves, que de faire un peuple d'enfants, ou pour parler plus simplement, une famille. Sans doute Dieu destinoit le genre humain à une plus haute alliance ; et c'est pourquoi aussi il la commence avec Abraham avant la circoncision, quand il le tire de sa terre, et qu'il lui fait ses promesses : Abraham encore incirconcis *crut, et il lui fut imputé à justice* (*Ibid.*, XV. 6.). Il n'étoit pas encore circoncis; et cependant il crut à Dieu, et il fut justifié par cette foi, et la circoncision lui fut donnée *comme le sceau de la justice de la foi qu'il avoit reçue incirconcis* (*Rom.*, IV. 11.). Les enfants de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : *Je multiplierai ta postérité; en toi seront bénies toutes les nations,* ou si l'on veut, *toutes les familles de la terre* (*Gen.*, XII. 3.), en prenant les nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, et tant que nous sommes de fidèles, bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi ? Sinon pour montrer qu'Abraham justifié avant sa circoncision, *est le père* dans ce même état *de tous ceux qui chercheront,* comme dit saint Paul (*Rom.*, IV. 10, 11, 12.), *dans notre père Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié, lorsqu'il étoit encore incirconcis : Vestigia fidei, quæ est in præputio patris nostri Abrahæ,* comme raisonne l'Apôtre.

Mais dans l'établissement de la circoncision que veut dire cette parole : *Si un enfant n'est pas circoncis au huitième jour, son âme périra, et sera effacée du milieu de son peuple* (*Gen.*, XVII. 14.) ? Qu'a fait cet enfant de huit jours? et périroit-il sous un Dieu juste, si son âme étoit innocente? Race damnée et maudite ; nous ne saurions recevoir aucune grâce du ciel, ni aucune espérance du salut, qui ne marque et ne présuppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure et plus sainte circoncision, nous qui sommes régénérés par le baptême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en seront point participants. *Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (JOAN., III. 5.). Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, et qu'il n'y a que la grâce qui nous y rétablisse. Reconnoissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soyons, comme dit saint Paul (*Philip.*, III. 2, 3.), *la véritable circoncision, en servant Dieu selon l'esprit;* et en retranchant non *la chair*, mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire, la sensualité en quelque endroit de notre âme et de notre corps qu'elle se rassemble. Car il nous est défendu *de vivre selon la chair. En la suivant nous mourrons; mais si nous en mortifions les désirs et les actes, nous vivrons* (*Rom.*, VIII. 4, 12, 13.). Il faut donc non pas seulement les retrancher, mais les arracher, et les déraciner à fond autant qu'il nous est possible; autrement, avec un cœur partagé entre les sens et l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu *de toute notre puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur*. (LUC., X. 27.).

X.ᵉ ÉLÉVATION.

La victoire d'Abraham, et le sacrifice de Melchisédech.

La figure de notre baptême a été donnée à Abraham; n'aura-t-il point celle de notre sacrifice ? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avoient enlevé Lot et tout son bien (*Gen.*, XIV. 14, 15 *et seq.*); et au retour du combat il trouve Melchisédech dont l'Ecriture, contre sa coutume, n'explique point l'*origine*, ni *la naissance*, ni *la mort; sans père et sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu* (*Hebr.*, VII. 1, 2, 3 *et seq.*), qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre; sans naître ni sans mourir, il paroît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu très haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance; son nom est Melchisédech, *roi de justice :* il est *roi de Salem, c'est-à-dire, roi de paix :* et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paie la dîme de toute sa dépouille, et il reconnoît l'éminence de son sacerdoce, lui qui portoit en lui-même Lévi et Aaron qui devoient sortir de son sang; il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi ; et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron étoit renfermée, paie la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur ; car *c'est une vérité sans contestation, que le moindre est béni par le supérieur* (*Hebr.*, VII. 7.), et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife! *Du pain et du vin font son oblation* (*Gen.*, XIV. 18.) : matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devoit cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en esprit, et dont il s'est réjoui; comme *il s'est réjoui de voir le Sauveur* (JOAN., VIII. 56.) qui devoit naître de sa race.

Mais n'est-ce point là une vérité contraire à celle qu'on vient de voir? Si Jésus-Christ sort d'Abraham, comme Lévi, il étoit en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech, et il lui soumet Jésus-Christ même. Ce seroit le soumettre à sa figure, à celui qui n'est que pour lui, et dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sait que Jésus-Christ n'est pas dans Abraham, comme les autres? Fils d'une vierge, et conçu du Saint-Esprit, quoique d'un côté il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au-dessus des enfantements ordinaires, et seul au-dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous tous en Abraham ; soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech, au véritable roi de justice et de paix, au *véritable pontife selon l'ordre de Melchisédech* (*Ps.* CIX. 3, 4.), qui a été nommé tel par celui qui *l'a engendré de toute éternité*. Désirons avec ardeur de participer à son sacrifice, offrons-nous en lui dans ce pain et dans ce vin de son oblation, dont

sans rien changer au dehors, il fait sa chair et son sang. Simples, humbles, obéissants, purs et chastes, mangeons en simplicité ce pain des anges, *des élus :* et enivrons-nous *de ce vin qui produit les vierges* (ZACH., IX. 17.).

XI.e ÉLÉVATION.

La Terre promise.

La terre de Chanaan, promise à Abraham (*Gen.*, XII. 7.), n'étoit pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pays-là, comme un étranger, sans *qu'il y eût un pied de terre, toujours sous des tentes* (*Act.*, VII. 5.), et sans aucune demeure fixe (*Hebr.*, XI. 9.). Ainsi vécurent les autres patriarches ses enfants, *en se confessant étrangers et voyageurs sur la terre, et soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si c'eût été une patrie* mortelle, *ils eussent songé à y retourner,* et à y établir leur domicile : *mais* on voit qu'*ils avoient toujours dans l'esprit le ciel,* où tendoit leur pèlerinage : *et Dieu*, qui les y avoit appelés, *se disoit leur Dieu, parce qu'il leur avoit destiné une cité* permanente (*Hebr.*, XI. 13, 14, 15, 16.), non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promit en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la circoncision; par conséquent ce n'est point la terre que les Juifs charnels occupèrent, mais une autre qui étoit marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pèlerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit; mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher, et comme à s'établir quelque part; passons outre, *car nous n'avons point en ce lieu de cité permanente, mais nous en cherchons une à venir... dont Dieu est le fondateur et l'architecte*(*Ibid.*, XIII. 13, 14; XI. 10.). Il n'y a point ici d'appui, ni de fondement, ni d'établissement pour nous. *Le temps est court*, dit saint Paul : *il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à ceux qui vivent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vivant pas* (1. *Cor.*, VII. 29.), et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère; c'est par les personnes chéries que doit commencer le détachement. *Que ceux qui pleurent*, vivent aussi *comme ne pleurant pas; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas* (*Ibid.*, 30.) : car ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même, *que ceux qui achètent* ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime; *qu'ils soient comme n'ayant point acheté :* car on ne possède rien ; et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin, *que ceux qui usent de ce monde et de ses biens, soient comme n'en usant pas; parce que la figure de ce monde passe* (1. *Cor.*, VII. 31.). Premièrement le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel; c'est une figure creuse; et secondement c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs où il n'y a que de l'illusion. *Vanité des vanités, et tout est vanité.... Craignez Dieu, et observez ses commandements: car c'est là tout l'homme* (*Eccle.*, XII. 8, 13.).

XII.e ÉLÉVATION.

Le Sabbat.

Après le péché, il ne devoit plus y avoir de sabbat, ni de jour de repos pour l'homme; nuit et jour, hiver et été, dans la semaille et dans la moisson, dans le chaud et dans le froid, il devoit être accablé de travail. Cependant Dieu laissa au genre humain l'observance du sabbat établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'univers; et nous le voyons observé à l'occasion de la manne (*Exod.*, XVI. 23, 26.), comme une chose connue du peuple, avant que la loi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car dès lors on connoissoit la distinction du jour, ou les semaines établies; le sixième jour étoit marqué; le septième l'étoit aussi comme le jour du repos; et tout cela paroît comme une pratique connue, et non pas nouvellement établie; ce qui montre qu'elle venoit de plus haut, et dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès lors du genre humain, et en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon, que touché de compassion, il modéroit la sentence du perpétuel travail qu'il nous avoit imposé.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du sabbat; Dieu y figuroit le repos futur qu'il préparoit dans le ciel à ses serviteurs. Car, comme Dieu, qui n'a point besoin de repos, avoit voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour; il est clair qu'il le faisoit de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs, qu'un jour, et dans un repos éternel, il feroit cesser tous les ouvrages.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, et dès l'origine du monde, dans une excellente figure, la promesse

d'un bienheureux repos (*Hebr.*, III *et* IV.). L'Apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand prophète promet aux enfants de Dieu un nouveau repos, où *Dieu jure que les rebelles n'entreront pas* (*Ibid.*, IV. 3, 7; *Ps.* XCIV. 11.). *Si introibunt in requiem meam :* et en même temps un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix, selon ce qui est dit dans le même psaume : *Aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (*Ibid.*, 8.); autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, et l'autre pour se reposer éternellement avec lui : et c'est là *le vrai sabbat*, et le vrai repos qui *est laissé au peuple de Dieu* (*Hebr.*, IV. 9.).

Célébrons donc en foi et en espérance le jour du repos. Remontons à l'origine du monde et aux anciens hommes qui le célébroient en mémoire de la création. Et encore que dorénavant, et dans la nouvelle alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer avec la résurrection de Notre-Seigneur, et dans le renouvellement du genre humain, une création plus excellente que la première ; apprenons que ce repos n'en est que plus saint. Car nous y voyons le vrai repos de Notre-Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie et de sa douloureuse passion, et en même temps le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux. Passons donc en espérance et en paix les jours du travail; souffrons et travaillons avec Jésus-Christ, pour régner aussi avec lui, et nous asseoir dans son trône, où il nous appelle. *Ces jours de travaux sont courts; et la gloire* qui nous en revient *sera éternelle* (2. *Cor.*, IV. 17, etc.). Nous pouvons même par avance goûter ce repos par le moyen de l'espérance : *laquelle,* dit saint Paul (*Heb.*, VI. 19.), *sert à notre âme,* et à notre foi, *comme d'une ancre ferme et assurée.* Et de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port : ainsi parmi les agitations de cette vie, *assurés sur la promesse de Dieu confirmée par son inviolable serment* (*Ibid.*, 17.), nous goûtons le vrai repos de nos âmes. Soutenons donc avec foi et avec courage les troubles de cette vie; jouissons en espérance du sacré repos qui nous attend; reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul (*Rom.*, VIII. 35, 36, 39.) : *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ ?........ Je suis assuré,* avec sa grâce, *que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut dans les cieux, ou de plus profond dans les enfers, ni aucune autre créature quelle qu'elle soit, ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

N'est-ce pas là le repos que le même apôtre nous a promis; et ne le goûtons-nous pas dès cette vie? Livrons-nous à Dieu en Jésus-Christ; et par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix et en joie par le Saint-Esprit.

IXe SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR, ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le peuple captif : Moïse lui est montré comme son libérateur.

Avant que le peuple saint fût introduit à la Terre promise, il falloit qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une longue persécution, en figure de la sainte Eglise, qui est le vrai peuple et le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste patrie que par la persécution, la captivité et les larmes de l'exil.

L'Eglise, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, du moins en quelques endroits. Il vient quelque *nouveau roi sur la terre, qui ne connoît point Joseph* (*Exod.*, I. 8.), ni les gens pieux ; et en général il est vrai, comme dit saint Paul, que *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, doivent souffrir persécution* (2. TIM., III. 12.), en quelque sorte que ce soit : et, comme dit saint Augustin, que *celui qui n'aura point gémi comme voyageur et étranger, n'entrera pas dans la joie des citoyens.*

Il y a deux sortes de persécutions : l'une est ouverte et déclarée, quand on attaque ouvertement la religion ; l'autre cachée et artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui, jaloux de l'abondance du peuple de Dieu, en inspiroit la haine à ses sujets, et cherchoit des moyens secrets de le détruire : *Venez,* dit-il, *opprimons-le*

sagement (*Exod.*, I. 10, 11 *et seq.*), c'est-à-dire, secrètement et finement. On ne forçoit pas les Israélites à quitter leur religion, ni à sacrifier aux dieux étrangers; on les laissoit vivre, et on ne leur ôtoit pas absolument ce qui étoit nécessaire; mais on leur rendoit la vie insupportable, en les accablant de travaux, et leur préposant des gouverneurs qui les opprimoient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, et *on condamna leurs enfants mâles à être noyés dans le Nil* (*Ibid.*, 22.) : ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort ni de vigoureux à un peuple qui n'a rien de libre, et dont on abat le courage, en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son peuple, comme il fit les mâles parmi les Israélites : et contre toute espérance il leur naît même des libérateurs du sein des eaux, où ils devoient être noyés, à l'exemple de Moïse, de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

IIe ÉLÉVATION.

Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.

La première chose que Dieu fit pour faire connoître à son peuple qu'il leur préparoit un libérateur dans la personne de Moïse, fut en permettant qu'il fût exposé au même supplice que les autres, et comme eux jeté dans le Nil pour y périr (*Exod.*, II. 3 *et seq.*) : il en fut néanmoins délivré comme Jonas, qui sortit des abîmes de la mer, et du ventre de la baleine qui l'avoit englouti; et comme le Fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moïse. Après lui avoir inspiré de quitter la cour de Pharaon et de la princesse sa fille, qui l'élevoit comme son enfant dans les espérances du monde : *Quand Moïse fut crû, dit* l'Ecriture (*Ibid.*, 11.), *il alla s'unir à ses frères ;* c'est-à-dire, selon le commentaire de saint Paul (*Hebr.*, XI. 24, 25, 26, 27.), qu'*étant devenu grand, il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon; aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le plaisir temporel et passager du péché; et trouvant de plus précieuses richesses dans l'ignominie de Jésus-Christ que dans les trésors de l'Egypte, ... il abandonna l'Egypte avec foi sans craindre la haine du roi* mortel, qui, au lieu d'être son père, comme auparavant, *ne songeoit plus qu'à le faire mourir* (*Exod.*, II. 15.). Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin; il les vengea d'un Egyptien qui les maltraitoit : et, comme remarque saint Etienne : *Il crut que ses frères entendroient que Dieu les devoit sauver par sa main ; mais ils ne l'entendirent pas* (*Act.*, VII. 25.) : et il falloit, pour les sauver, qu'il en souffrît les contradictions, qui allèrent si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vint de ceux qu'il devoit sauver; et Dieu par ce moyen le montra au peuple comme leur Sauveur, et l'image de Jésus-Christ.

Pasteurs, conducteurs des âmes, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coûte; admirez en Moïse les persécutions de Jésus, et buvez le calice de sa passion.

IIIe ÉLÉVATION.

Moïse figure de la divinité de Jésus-Christ.

Le Seigneur dit à Moïse : Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, et Aaron sera ton prophète (*Exod.*, VII. 1.). Le sauveur du peuple fidèle devoit être un Dieu; Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : *Vous êtes des Dieux* (*Ps.* LXXXI. 6.) : ici, *Je t'ai fait un Dieu.* Une marque de divinité, c'est d'avoir des prophètes, qui pour cela sont appelés les prophètes du Seigneur : Aaron est le prophète de Moïse. Moïse est revêtu de la toute-puissance de Dieu; il a en main la foudre, c'est-à-dire, cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves et en change les eaux en sang; qui les frappe de nouveau, et les fait retourner à leur nature : qu'il étend vers le ciel, et répand partout des ténèbres épaisses et palpables; mais qui, comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le peuple juif demeure éclairé, pendant que les Egyptiens enveloppés d'une ombre affreuse et profonde ne sauroient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles et des sauterelles; change en mouches insupportables toute la poussière de la terre; envoie une peste inévitable sur les animaux de l'Egypte, et opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'Exode (*Exod.*, IV, V, VI, VII *et seq.*).

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le ciel et dans la terre, et tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir : *Je t'ai fait*, dit-il,

le Dieu de Pharaon ; ce n'est pas un Dieu absolument, mais le Dieu de Pharaon : c'est sur Pharaon et sur son royaume que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau peuple, qui est appelé absolument *Dieu ; par qui tout a été fait* (JOAN., I. 3.) ; qui est appelé, *au-dessus de tout Dieu béni aux siècles des siècles* (*Rom.* IX. 5.), et ainsi du reste. Mais aussi ne falloit-il pas que le serviteur fût égal au maître. *Moïse étoit*, dit saint Paul (*Hebr.*, III. 5. 6.), *comme un fidèle serviteur dans la maison de Dieu; mais Jésus étoit comme le fils dans sa propre maison, qui est nous.*

Mais s'il y a eu dans Moïse, qui devoit sauver le peuple fidèle, une lumière si manifeste de la divinité, et une si haute participation du titre de Dieu ; faut-il s'étonner si la substance et *la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ* (*Coloss.*, II. 9.), qui en nous sauvant du péché devoit nous sauver de tout mal ? Pour achever la figure, Moïse qui étoit le Dieu de Pharaon, en étoit en même temps le médiateur. Pharaon lui disoit : *Priez pour moi* (*Exod.*, VIII. 8.) Et à la prière de Moïse, Dieu détournoit ses fléaux, et faisoit cesser les plaies de l'Egypte. Ainsi Jésus, qui est *notre Dieu*, est en même temps *notre médiateur* (1. TIM., II. 5; *Hebr.*, IX. 13, 24.), notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse rien : *et il n'y a point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV. 12.). Mettons donc notre confiance en Jésus, qui est tout ensemble et Dieu et mediateur, d'autant plus grand et au-dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles, et qu'il n'est médiateur que pour les détourner ; mais *Jésus passe en bienfaisant et guérissant tous les malades* (*Ibid.*, X. 38.). Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés ; et les plaies qu'il détourne de nous sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires ; il ne demande autre chose sinon qu'on le laisse faire; dès lors il nous sauvera : et *le salut est son œuvre* (*Ps.* III. 9.).

IVe ÉLÉVATION.

La Pâque et la délivrance du peuple.

Dieu établit en même temps deux monuments immortels de la délivrance de son peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque, et l'autre la sanctification des premiers-nés qu'il voulut qu'on lui consacrât (*Exod.*, XII *et* XIII.).

C'est qu'il devoit envoyer la nuit son ange exterminateur, qui devoit remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage et de deuil, *en frappant de mort tous les premiers-nés, depuis celui du roi qui étoit assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison, et de tous les animaux* (*Exod.*, XII. 29). Après cette dernière plaie, les Egyptiens qui craignirent leur dernière désolation, n'attendirent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent à sortir. Pendant cette désolation des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupoit la tête, comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'agneau pascal. *Prenez*, dit le Seigneur (*Ibid.*, 5, 7 *et seq.*), *un agneau qui soit sans tache*, en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que, comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : *Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau* immolé : *frottez-en les poteaux et le chapiteau avec le seuil de vos portes. Le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Egyptiens ; mais il passera outre, quand il verra à la porte des maisons la marque du sang.* Dieu n'avoit pas besoin de cette marque sensible, pour discerner les victimes de sa colère ; elle n'étoit pas pour lui, mais pour nous : et il vouloit nous marquer que le sang du véritable agneau sans tache seroit le caractère sacré qui feroit la séparation entre les enfants de l'Egypte, à qui Dieu devoit donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devoit sauver la vie.

Portons sur nos corps avec saint Paul, la mortification de Jésus (2. *Cor.*, IV. 10.), et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassoit à ceux qu'on avoit crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus, de celui qui mange sa chair, qui se nourrit de sa substance, dont il est la vie et selon le corps et selon l'esprit. *Mangez-le vite, car c'est la victime du passage du Seigneur* (*Exod.*, XII. 11.); il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête, les pieds et les intestins ; il n'en faut rien laisser ; tout y est bon et succulent ; et non-seulement la

tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y a en Jésus de plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à-dire, ce qui paroît de plus bas et de plus infirme, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte âme, sa sueur de sang, son agonie; car tout cela lui est arrivé pour notre salut et pour notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa foiblesse; ne rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point des douceurs sensibles; cet agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages, avec un dégoût du monde et de ses plaisirs; et même, si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la pâque.

Faites encore en mémoire de votre éternelle délivrance une autre sainte cérémonie : *Consacrez au Seigneur vos premiers-nés* (*Exod.*, XIII. 2.), qu'il vous a sauvés. Offrez-lui les vœux, les prémices de votre jeunesse; chaque jour vos premiers désirs et vos premières pensées : car c'est lui qui les préserve de la corruption, et qui les conserve pures et entières. N'attendez pas la fin de l'âge, ni de la force, pour lui offrir de malheureux restes de votre vie, et les fruits d'une pénitence stérile et tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Eternel, le Tout-Puissant ne veut rien de foible ni de vieux.

V.e ÉLÉVATION.

La mer Rouge.

Le passage de la mer Rouge (*Ibid.*, XIV. 21, 22, 23.) nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passeroit aussitôt la mer à pied sec, qu'on surmonteroit ses mauvais désirs et son amour-propre : mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez* (*Prov.*, XXX. 15, 16.). L'Egyptien périt où l'Israélite se sauve. L'Evangile *est aux uns une odeur de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort* (2. *Cor.*, II 16.). L'Eglise se sauve à travers la mer Rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui, loin de l'abattre, l'affermissent. Les méchants périssent sous les châtiments de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les saints, la mer Rouge est un baptême : pour les méchants, la mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, et passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le *cantique de Moïse, serviteur de Dieu* (*Apoc.*, XV. 3.); c'est-à-dire, le cantique de la délivrance semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge (*Exod.*, XV. 1.) : *et le cantique de l'Agneau* qui nous a sauvés par son sang, *en disant*, comme il est écrit dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XV. 3.) : *Vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu tout-puissant; vos voies sont justes et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? parce que vous êtes le seul saint et le seul miséricordieux; toutes les nations viendront, et vous rendront leurs adorations, parce que vos jugements sont manifestés* dans la paix de votre Eglise, dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis, dans le salut de vos saints.

VI.e ÉLÉVATION.

Le désert : durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge, le peuple entra dans un désert affreux (*Exod.*, XV. 22.), qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents, qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie; on s'y perd, on s'y déroute, comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi dans notre ignorance nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas; nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque entièrement déroutés, nous ne savons plus par où nous redresser; nous tombons dans le pays *des serpents brûlants* (*Num.*, XXI. 6.), comme les appelle Moïse; c'est-à-dire, dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine et nous consume.

A ces quatre maux du désert Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne (*Exod.*, XVI. 14, 15, 16.) à la faim; l'eau découlée de la pierre (*Num.*, XX. 10, 11, 12.), à la soif; aux erreurs durant le voyage, la colonne de nuée, lumineuse pendant la nuit (*Exod.*, XIII. 21, 22.), et aux serpents brûlants, le serpent d'airain (*Num.*, XXI. 6, 8, 9.) : toutes choses qui nous figurent Jésus-

Nous nous trouvons comme le prodigue dans une région, où nous périssons, faute de nourriture : les viandes de ce pays n'ont rien de solide (*Exod.*, XVI. 3, 14, 15.); Dieu nous envoie la manne qui est Jésus-Christ qui nous *donne la manne cachée,.... que personne ne connoît que celui qui en goûte* (*Apoc.*, II. 17.). La manne cachée, c'est la vérité; la manne cachée, sont les consolations spirituelles; la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paroît *mince et légère* (*Num.*, XXI. 5.) à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paroît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel; en sorte qu'ils croient ne rien avoir, quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles : mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paroît la seule solide et substantielle : c'est *le pain du ciel* (JOAN., VI. 31, 32 *et seq.*); *le pain dont se nourrissent les anges* (*Ps.* LXXVII. 25.); *pain céleste,* qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif : et quoique par rapport à l'esprit, la faim et la soif qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos désirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ, qui promet à la Samaritaine *une fontaine jaillissante à la vie éternelle* (JOAN., IV. 13, 14.); et à tout le peuple, *des sources,* ou plutôt *des fleuves d'eau vive. Si on les boit, on n'a plus de soif* (*Ibid.*, VII. 38.), et tous les désirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, et s'achève par la jouissance. Ces sources sont en Jésus-Christ ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par la baguette de Moïse, c'est-à-dire, d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne à Dieu, en lui disant : *Mon Dieu, mon rocher, mon soutien, mon refuge* (*Ps.* XVII. 3.), la pierre solide sur laquelle je m'appuie. *Je mettrai dans Sion,* dit le prophète (Is., XXVIII. 16; *Rom.*, IX. 33.), *une pierre inébranlable,* et celui qui *s'y appuiera par la foi, ne sera point ébranlé.* Cette pierre c'est Jésus-Christ; en s'appuyant sur lui on se soutient; en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces; on tombe d'une grande chute, et on se brise. De cette pierre qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations, et dans un amour chaste et pur les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeuroit immobile (*Exod.*, XVII. 6; *Num.*, XX. 10, 11.) : mais les ondes qui en découlèrent, suivoient partout un peuple qui jamais ne demeuroit dans le même lieu. D'où vient cela? C'est, dit saint Paul (1. *Cor.*, X. 4.), qu'il y avoit *une pierre* invisible *et spirituelle* dont la corporelle étoit la figure, qui les suivoit, les accompagnoit, leur fournissoit des eaux en abondance : *et cette pierre* invisible, *c'étoit Jésus-Christ.* Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes; un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : *Je suis la lumière du monde : qui me suit ne marche point dans les ténèbres* (JOAN., VIII. 12.). Dans toutes nos actions ayons toujours Jésus-Christ en vue; songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseigneroit à chaque pas, s'il étoit encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs; marche dans la voie nouvelle qui est Jésus-Christ.

Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix comme il l'explique lui-même (*Ibid.*, III. 14.) : Jésus-Christ qui se présente à nous *dans la ressemblance de la chair de péché* (*Rom.*, VIII. 3.). Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. *Et élevé* de cette sorte *il tire à lui tout le monde* (JOAN., XII. 32.). O Jésus exalté à la croix! tous les regards sont sur vous; le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous, et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel se dégoûtoit de la manne (*Exod.*, XVI. 12, 13; *Num.*, XI. 4, 5, 6.), et ne se contentoit pas de ce pain du ciel; Dieu pouvoit par une juste punition leur soustraire tout aliment, et les laisser dans la faim;

mais il a une autre manière de punir les désirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent, conformément à cette parole : Dieu les *livra aux désirs de leurs cœurs* (*Ps.* LXXX. 13.), à leur concupiscence déréglée. *Ainsi il fit souffler un vent impétueux, qui d'au-delà de la mer porta des cailles au désert, et les fit comme pleuvoir dans le camp* (*Num.*, XI. 31, 32.). C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres; car il est l'auteur de tout : mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens, mais dont il est dit : *Les chairs en étoient encore dans leurs bouches et entre leurs dents, et voilà que la colère de Dieu s'éleva contre eux, et frappa le peuple d'une grande plaie* (*Ibid.*, 33.). Qu'avoit-il fait pour être puni de cette sorte ? Il n'avoit fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avoit envoyé; mais c'étoit un de ces biens corporels qu'il accorde aux désirs aveugles des hommes charnels pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence, ils en tirent leur nom ; on les appelle *des sépulcres de concupiscence* (*Ibid.*, 34.), parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avoit voulu contenter, en les rassasiant des biens que Dieu donne à la vérité aux sens avides; car tout bien, et petit et grand, et sensible et spirituel, vient de lui ; mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs : vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon ; mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque temps le goût de cette céleste nourriture ; car Dieu le permet souvent pour nous exercer et éprouver notre foi : n'en revenons pourtant pas aux désirs charnels; mais en attendant que Dieu réveille ce goût céleste, demeurons en humilité et en patience.

VII.e ÉLÉVATION.

La Loi sur le mont Sinaï.

Quand Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont de Sinaï, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix haute et intelligible, qui fut entendue de tout le peuple (*Exod.*, XIX, XX, XXIV, XXXI.).

Pour publier la loi évangélique, il renouvela ces quatre choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par *un grand bruit;* mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes, comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya *fut semblable à celui d'un vent impétueux*, qui figuroit le Saint-Esprit, et qui, sans être terrible ni menaçant, *remplit toute la maison* (*Act.*, II. 1, 2.), et appela tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu lui alloit donner. *On vit un feu*, mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente, sans les brûler ni entamer leurs cheveux, *se reposa sur leur tête* (*Ibid.*, 3.). Ce feu pénétra le dedans, et par ce moyen la loi de l'Evangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multiplioit d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï Dieu ne parla qu'une seule langue et à un seul peuple : dans la publication évangélique qui devoit réunir en un tous les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connoissance de Dieu; dans un seul discours on entendoit toutes les langues, et *chaque peuple entendit la sienne* (*Ibid.*, 4, 5, 6, 7, 8, *etc.*). Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

De dessus du mont Sinaï Dieu crioit : *N'approchez pas ni hommes ni animaux ;* il y va de la vie : *et tout ce qui approchera mourra de mort* (*Exod.*, XIX. 12, 13, 20, 21.). Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur; ce beau feu prend la figure d'une langue; le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres; et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

VIII.e ÉLÉVATION.

L'Arche d'alliance.

Il n'y a point de nation qui ait des Dieux s'approchant d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous (*Deut.*, IV. 7.). *Je serai au milieu d'eux, et j'y habiterai et je m'y promènerai*

(*Lev.*, XXVI. 11, 12.), allant et venant, pour ainsi dire, et ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu, et de notre union avec lui, est qu'il soit, et qu'il habite au milieu de nous; et j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitoit-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob. Ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier, à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure elle est le siége de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes, comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire (*Exod.*, XXV. 10, 11, 18, 22.), c'est-à-dire, la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paroissoit dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit, qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle, où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendoit sensible par les oracles qui sortoient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins; l'arche en cet état étoit appelée *l'escabeau des pieds du Seigneur* (1. *Par.*, XXVIII. 2; *Thren.*, II. 1.). On lui rendoit l'adoration qui étoit due à Dieu, conformément à cette parole : *Adorez l'escabeau de ses pieds* (*Ps.* XCVIII. 5.) : parce que Dieu y habitoit, et y prenoit sa séance. C'étoit sur l'arche qu'on le regardoit, quand on lui faisoit cette prière : *Ecoutez-nous, vous qui gouvernez Israël; qui conduisez tout Joseph comme une brebis; qui êtes assis sur les chérubins* (*Ps.* LXXIX. 2.). Quand le peuple se mettoit en marche, on élevoit l'arche en disant : *Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face* (*Num.*, X. 35; *Ps.* LXVII. 2.). Quand on alloit camper, on descendoit l'arche, et on la reposoit en disant : *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël* (*Num.*, X. 36.). Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle; l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentoit et en attiroit la présence. C'est pourquoi on disoit aux anges, en introduisant l'arche en son lieu : *O princes, élevez vos portes! élevez-vous, portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera* (*Ps.* XXIII. 7, 9.); et encore : *Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification* (2. *Par.*, VI. 41; *Ps.* CXXXI. 8.).

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : *Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre* (*Ephes.*, IV. 9, 10.)? Le même Seigneur Jésus en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside corporellement; et ce que l'ancien peuple disoit en énigme, et comme en ombre, nous le disons véritablement, en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : *Vraiment il n'y a point de nation dont ses Dieux s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous* (*Deut.*, IV. 7.).

C'est donc le caractère de la vraie Eglise et du vrai peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise catholique, vraie Eglise de Jésus-Christ, et disons-lui avec le prophète : *Il n'y a que vous où Dieu est* (Is., XLV. 14.) : vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son approche, et pratiquons ce que dit saint Jacques : *Approchons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous* (JAC., IV. 8.). Approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie et se consomme dans l'autre. *Amen, amen.*

IX.e ÉLÉVATION.

Les Sacrifices sanglants, et le Sang employé partout.

Tout est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie les consciences. *Si le sang des boucs et des taureaux sanctifie les hommes, et les purge selon la chair* (des immondices légales), *combien plus le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même par le Saint-Esprit, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour faire que nous servions au Dieu vivant* (*Hebr.*, IX. 13, 14, 22.)?

L'Apôtre conclut de là que *Jésus est établi médiateur du nouveau Testament par le moyen de sa mort* (*Ibid.*, 15, 16, 17.). Ce qui prouve que la nouvelle alliance est un vrai testament : *A cause que comme le testament n'a de force que par la mort du testateur :* ainsi la loi et l'alliance de l'Evangile n'a de force que par le sang de Jésus-Christ.

De là vient aussi que l'ancien Testament a été consacré par le sang des victimes, dont l'as-

persion après la lecture de la loi fut faite sur le livre même, sur le tabernacle, sur tous les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en disant : C'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous. Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi, continue saint Paul, *dans l'ancienne loi tout est presque purifié par le sang, sans lequel il n'y a point de rémission de péchés* (*Ibid.*, IX. 18, 19, 20, 21, 22; *Exod.*, XXIV. 8.).

Nous devons donc regarder les mystères de Jésus-Christ avec une sainte et religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, et encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de Jésus-Christ, pour avoir part à la grâce de la nouvelle alliance, et à l'héritage des enfants de Dieu.

Personne que le seul pontife ne pouvoit entrer dans le Saint des saints où étoit l'arche, *et il n'y entroit qu'une fois l'année :* mais c'étoit en vertu du sang de la victime égorgée, *dans lequel il trempoit ses doigts pour en jeter contre le propitiatoire, et expier le sanctuaire des impuretés qu'il contractoit au milieu d'un peuple prévaricateur* (*Exod.*, XXX. 10; *Levit.*, XVI. 2, 3, 14, 16; *Hebr.*, IX. 7.). Ainsi ce qu'il y avoit de plus saint dans la loi qui étoit l'arche et le sanctuaire, contractoit quelque immondice au milieu du peuple; et il falloit le purifier une fois l'année, mais le purifier par le sang. Purifions donc par le sang de Jésus-Christ le vrai sanctuaire qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire, notre conscience; la vraie arche du Testament, et le vrai temple de Dieu, c'est-à-dire, notre corps et notre âme : et ne croyons point pouvoir avoir part au sang de Jésus, si nous-mêmes nous ne répandons en quelque sorte notre sang par la mortification et par les larmes de la pénitence.

Jésus à qui le ciel étoit dû comme son héritage par le titre de sa naissance, *étant établi*, comme dit saint Paul, *l'héritier de toutes choses* (*Hebr.*, I. 2.), y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avoit à y entrer que pour lui-même, il n'auroit pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice; mais afin d'y entrer pour nous qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier et expier nos péchés par une victime innocente qui étoit lui-même.

Il étoit donc tout ensemble *le pontife* qui nous devoit introduire dans le sanctuaire, et *la victime* qui devoit expier nos fautes; c'est pourquoi il n'est pas entré dans le sanctuaire par un sang étranger, mais *par son propre sang* (*Hebr.*, IX. 11, 12, 14, 24, 25.). *Pontife saint qui n'avoit point à prier, comme celui de la loi pour lui-même, pour ses ignorances et pour ses péchés; mais* seulement *pour* les nôtres et *ceux du peuple* (*Ibid.*, VII. 26, 27.); il nous a ouvert la porte; victime innocente et pure, *il a pacifié par son sang le ciel et la terre* (*Coloss.*, I. 20.); *et pénétrant dans le ciel* (*Hebr.*, IV. 14.), il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste; et nous souvenant de ce qu'il en a coûté à Jésus pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avoient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'étoit à ce jour solennel où le pontife entroit dans le sanctuaire, qu'on offroit ces deux boucs, dont l'un étoit immolé pour le péché, et l'autre qu'on appeloit *le bouc émissaire. Après que le pontife avoit mis les mains sur lui, et en même temps confessé avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le peuple, il étoit envoyé dans le désert* (*Lev.*, XVI. 2, 5, 7.), comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentoient Notre-Seigneur, *en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous* (Is., LIII. 6.). Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, et comme remarque saint Paul, *il a souffert hors de la porte de Jérusalem* (*Hebr.*, XIII. 12.), comme excommunié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portoit. Mais c'étoit nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathème de Dieu. Sortons en humilité de la société sainte; et pour nous délivrer de la malédiction qui nous poursuit, unissons-nous à celle de Jésus-Christ *qui a été fait anathème et malédiction pour nous*, comme dit saint Paul (*Gal.*, III. 13.), *conformément à cette parole : Maudit celui qui a été pendu à une croix* (*Deut.*, XXI. 23.). Reconnoissons-nous exclus de tout bien et de toute la société humaine pour nos péchés : la croix, une mort douloureuse, et l'ignominie d'un honteux supplice est notre partage. Quoi! en cet état nous pourrions-nous plaindre d'être pauvres, méprisés, outragés, sans songer de quoi nos péchés nous ont rendus dignes? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute misère, pour avoir péché contre le ciel, et avoir été rebelles contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères que Dieu nous envoie; mais *sortons hors du camp avec Jésus*, et allons nous unir à lui *portant ses opprobres* (*Hebr.*, XIII. 13.) :

assurés que ce n'est qu'en nous unissant à ses peines, à ses ignominies, à son anathème, à sa malédiction, que nous serons délivrés de la nôtre.

X.e ÉLÉVATION.

Le Campement et la Patrie.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeoit point dans les déserts où ils furent conduits; on y campoit, on y étoit sous des pavillons (*Num.*, I. 52; II. 34.); et sans cesse on enveloppoit et on transportoit ces maisons branlantes. Figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit; passons par dessus; et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout-à-fait dans le sommeil. Il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller; chacun en sentinelle sur soi-même doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, *et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer* (1. PET., V. 8.). Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner: avec lui il n'y a ni paix, ni trève, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

Ainsi donc campoit Israël. Il supportoit ce travail, pour enfin arriver à cette terre *coulante de miel et de lait* (*Num.*, XIII. 28.) tant de fois promise à leurs pères. C'étoit pour y introduire ce peuple que Moïse l'avoit tiré de l'Egypte, et lui avoit fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse! aucun de ceux qui s'étoient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre, n'y entra, excepté deux (*Ibid.*, XIV. 22, 23, 30.). Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit: *Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas: et Moïse mourut* à l'instant *par le commandement du Seigneur* (*Deut.*, XXXIV. 4, 5.). Afin qu'on entre dans la Terre promise, il faut que Moïse expire, et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes*, afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge, et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie; la loi est trop foible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est *Jésus* (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre, et y assigner l'héritage au peuple de Dieu (*Deut.*, XXXIV. 9; Jos. I. 2, 5, 6, 7 *et seq.*). Qu'avoit Josué de si excellent, pour introduire le peuple à cette terre bénite, plutôt que Moïse? Ce n'étoit que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières; il n'a pour lui que le nom de *Jésus;* et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des vivants: *Je vais,* dit-il, (JOAN., XIV. 2.), *vous préparer le lieu:* j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné: *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.* Jésus, *notre avant-coureur, est entré pour nous* (*Hebr.*, IX. 24; IV. 11.); et l'entrée nous est ouverte par son sang. *Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel* (*Ibid.*, IV. 11.): dépêchons-nous; n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte,* dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent;* et si l'on n'avance toujours dans un si roide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

X.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les Prophéties sous les Patriarches.

Encore que les prophéties éclatent principalement depuis le temps de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam, nous les avons vues sous Abraham, Isaac et Jacob, *dans cette bénite semence en qui la bénédiction se devoit répandre sur toutes les nations de la terre* (*Gen.*, XII. 3; XXII. 18.). Mais de ces trois patriarches avec qui l'alliance avoit été faite, le dernier étoit réservé pour en développer tout le secret par ces paroles: *Le sceptre,* le gouvernement, la magistrature, *ne sera point ôté de Juda* (*Ibid.*, XLIX. 10.): sa tribu, qui sera un jour le seul royaume où la loi et les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon ses lois, et d'avoir ses *gouverneurs* et ses magistrats légitimes, qui sortiront *de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé;* selon une autre leçon qui revient au même sens: *En qui l'accomplissement*

des promesses est réservé; et il sera l'attente, l'espérance, le libérateur *de tous les peuples :* quatre lignes, où est renfermée toute l'histoire du peuple de Dieu, jusqu'à Jésus-Christ. Le caractère particulier qui en devoit marquer le temps, étoit la chute du royaume judaïque destitué de son propre gouvernement; et la suite nécessaire de la venue du Christ étoit marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs, avec l'établissement de son empire parmi tous les peuples de l'univers.

Il adresse la prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du Christ futur; et ce Christ, que nous savions déjà qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous est désigné comme devant être le fruit de la tribu de Juda. Nous verrons ensuite que dans la tribu de Juda, David est choisi pour en être le père, afin que Jésus, fils de David, auteur de la famille royale; fils de Juda qui est toujours à la tête du peuple de Dieu; fils d'Abraham, en qui avoit commencé l'alliance; pour encore remonter plus haut, fils de Sem', béni au-dessus de ses deux autres frères, recueillît en lui par la plus belle de toutes les successions tous les titres de distinction et de bénédiction qui avoient jamais été, et sorti du plus pur et du plus beau sang qui fût au monde.

O Jésus! que Jacob a vu en mourant, dans l'extrémité de sa vieillesse avec une vue défaillante, puisse venir votre règne; et puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables par notre sincère obéissance!

II.e ÉLÉVATION.

La Prophétie de Moïse.

Quoique tout l'état de Moïse et de la loi soit prophétique dans son fond, comme on a vu, il y a encore sur Jésus-Christ une prophétie spéciale de Moïse, et la voici : *Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, et du milieu de vos frères; vous l'écouterez* (*Deut.*, XVIII. 15, 18, 20.). C'est un prophète particulier que Dieu promet à son peuple; un prophète *comme moi,* dit Moïse; un prophète *semblable à moi,* comme il ajoute dans la suite, c'est-à-dire, un prophète législateur. Car au reste il est écrit des autres prophètes : qu'*il ne s'en est jamais élevé comme Moïse* (*Ibid.*, XXXIV.). Josué qui lui succéda dans le gouvernement du peuple de Dieu, étoit beaucoup au-dessous de lui, non-seulement en prodiges et en puissance, mais encore en dignité : *ayant reçu l'esprit de sagesse, parce que Moïse avoit mis les mains sur lui* (*Ibid.*, 9.). On lui obéissoit donc, non pas comme à un législateur, mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce prophète que Moïse annonce comme devant lui être semblable. Il dit de lui : *Vous l'écouterez :* qui est aussi la même chose que le Père éternel a dit de son Christ : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le* (Matth., XVII. 15.).

Il y a donc deux prophètes d'un caractère particulier; le ministère de l'un devoit succéder à celui de l'autre; et il est dit singulièrement de chacun d'eux : *Ecoutez-le :* l'un médiateur de la loi ancienne, et l'autre médiateur de la nouvelle; autant différents entre eux que les deux lois qu'ils ont établies. Toutefois il y a entre eux quelque chose de commun : c'est qu'à la tête de chaque loi qui devoit, pour ainsi dire, régner, il y a un prophète par excellence pour chacune; mais le dernier l'est, *d'autant plus qu'il est le fils;* au lieu que l'autre *étoit le serviteur* (*Hebr.*, III. 3, 5, 6.). Celui dont le ministère étoit passager, montre l'autre dont le ministère étoit éternel; aussi ne lui nomme-t-il point de successeur, et il lui remet pour toujours l'autorité et la prophétie. Que si l'on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse; et si ceux *qui ont violé sa loi ont été punis de mort sans miséricorde, de quels supplices seront dignes ceux qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu* (*Ibid.*, X. 28, 29.), et qui n'auront pas obéi à Jésus?

III.e ÉLÉVATION.

La Prophétie de David.

Béni soit le nom et le règne de notre père David (Marc., XI. 10.). *Béni soit le fils de ce saint roi* (Matth., XXI. 9; *Ps.* CXVII. 25.), par qui nous vient la vie et le salut. Les psaumes de David sont un évangile de Jésus-Christ tourné en chant, en affections, en actions de grâces, en pieux désirs. *C'est ici,* disoit Jésus-Christ, *la vie éternelle : de vous connoître, ô Père céleste! qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (Joan., XVII. 3.). C'est par où commencent les psaumes. Le premier montre la félicité de celui qui garde la loi de Dieu (*Ps.* I. 1 *et seq.*); et ensuite dès le second, on voit paroître Jésus-Christ : toutes les puissances du monde conjurées contre lui : Dieu qui s'en rit du plus haut des cieux, et qui adressant la parole à Jésus-Christ même, le déclare *son Fils qu'il engendre dans l'éternité* (*Ps.* II. 7.). C'est dès le commencement l'argument de tous les psaumes.

David l'a vu *dans le sein de son père, engen-*

dré avant l'aurore, avant tous les temps; il a vu qu'il seroit *son fils* et en même temps *son Seigneur* (*Ps.* CIX. 1, 3, 4, 6, 7; MATTH., XXII. 44.). Il l'a vu roi souverain, *régnant par sa beauté, par sa bonne grâce, par sa douceur et par sa justice; perçant le cœur de ses ennemis* par une juste vengeance, ou celui de ses amis par un saint amour. Il l'a adoré dans *son trône éternel, comme un Dieu, que son Dieu a sacré par une divine onction* (*Ps.* XLIV. 3, 4, 5, 6, 7, 8.); père et protecteur des pauvres, *dont le nom sera honorable devant lui;* puissant auteur *de la bénédiction des gentils consacrés et sanctifiés en son nom* (*Ps.* LXXI. 1, 4, 14, 19.); *prédicateur d'un* nouveau *précepte dans la sainte montagne de Sion* (*Ps.* II. 6.).

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, et toutes les circonstances de sa mort; il en a médité tout le mystère (*Ps.* XXI *et* LXVIII.). Il a maudit en esprit son disciple qui le devoit vendre, et il en a vu l'*apostolat passé en d'autres mains* (*Ps.* CVIII. 8; JOAN., XIII. 18; *Act.*, I. 16, 20.).

Ses pieds et ses mains percés, avec son corps violemment étendu et suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse (*Ps.* XXI. 16, 17, 18, 19.). David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un peuple contredisant. *Il a goûté le fiel et le vinaigre* (*Ps.* LXVIII. 22; JOAN., XIX. 28, 29, 30.) qu'on lui a donné dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'histoire *de ses habits divisés, et de sa robe jetée au sort* (*Ps.* XXI. 19 *et seq.*). Il est touché des moindres circonstances de sa mort, et n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, *annoncer la vérité aux gentils dans la grande Eglise* (*Ibid.*, 32.), où tous les peuples de l'univers devoient se réunir, où les pauvres comme les riches devoient être assis à sa table. Enfin il l'a suivi *au plus haut des cieux avec des captifs attachés à son char victorieux* (*Ps.* LXVII. 18, 19; *Ephes.*, IV. 8.). Il l'a adoré, *assis à la droite du Seigneur* (*Ps.* CIX. 1, 5.), où il a été prendre sa place.

O Jésus, les chères délices, l'unique espérance, et l'amour de notre père David! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été *l'homme selon le cœur de Dieu* (1. *Reg.*, XIII. 14.). Sa tendresse pour ce cher fils, qui est le Fils de Dieu comme le sien, lui a gagné le cœur du Père éternel. S'il a tant pensé à Jésus souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il est muet, sans réplique et sans défense; si loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations; si ce bon roi s'offre à être la seule victime pour tout son peuple désolé par la main d'un ange, il en voyoit l'exemple en Jésus. Faut-il s'étonner s'il a été si humble et si patient dans sa fuite devant Absalom? Ce fils obéissant le consoloit des emportements et des fureurs de son fils ingrat et rebelle.

O Jésus, je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le trône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. Non, *vous n'avez point connu la corruption* (*Ps.* XV. 10; *Act.*, II. 31; XIII. 35.), vous qui étiez par excellence *le saint du Seigneur* (MARC., I. 24; LUC., I. 35.). *Vous avez su le chemin de la vie, la gloire et la joie vous accompagnent* (*Ps.* XV. 10.). *Vous régnez aux siècles des siècles* (*Apoc.*, XI. 15, 17.), *et votre empire n'aura point de fin.* (LUC., I. 32, 33.).

IV.e ÉLÉVATION.

Les autres Prophètes.

Nous avons expliqué ailleurs les oracles sacrés des prophètes sur Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Disc. sur l'Hist. univ.* II. *partie. La suite de la Religion.*). Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu: ses deux naissances; la première toute divine, *dès le jour de l'éternité:* le lieu marqué pour la seconde, dans *Bethléem* (MICH., V. 2; MATTH., II. 6.); *une vierge qui le conçoit et qui l'enfante; un enfant qui nous est né; un fils qui nous est donné* (IS., VII. 14; MATTH., I. 21, 22, 23.). *Enfant, homme* dès le premier jour; et tout ensemble *Dieu fort et tout-puissant* (IS., IX. 6.). Reconnoissons avec Zacharie l'humble monture de ce *Roi juste,* clément et *doux* (ZACH., IX. 9; MATTH., XXI. 5.), lorsqu'il fait son entrée dans sa ville royale. Considérons avec lui *les trente deniers pour lesquels il a été vendu,* et l'emploi de cet argent pour acheter *le champ d'un potier* (ZACH., XI. 12, 13; MATTH., XXVII. 9, 10.). Tout s'accomplit en son temps. *Le Pasteur est frappé, et le troupeau se dissipe. Les disciples se retirent chacun chez eux, et Jésus demeure seul* (ZACH., XIII. 7; MATTH., XXVI. 31, 56.). On crache sur son visage; *et il ne se détourne pas pour éviter les coups et les infamies qu'on lui fait* (IS., L. 6.). *On le perce; et tout Israël voit les ouvertures des plaies qu'il lui a faites* (ZACH., XII. 10; JOAN., XIX. 37.). Comme un autre Jonas on le jette dans la mer pour sauver tout le vaisseau; et comme lui *il en*

sort au bout de trois jours (Jon., ii. 2; Matth., xii. 40; xvi. 4.).

A mesure que le temps approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devoit accomplir son onction, ses souffrances, sa mort, suivie d'une juste vengeance, et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le *Saint des saints* (Dan., ix. 24 *et seq.*; Matth. xxiv. 15.). Il voit en esprit *le Fils de l'homme à qui est donné un empire*, à qui nuls lieux, nuls temps ne donnent des bornes. Cet empire, le plus auguste qui eût été et sera jamais, *sera l'empire des saints du Très-Haut* (Dan., vii. 13, 14, 15, 27, 28.). Daniel étonné de sa grandeur, se trouble dans ses pensées et conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances; il doit *porter nos péchés*, et par là s'acquérir l'empire, *et partager les dépouilles des forts;* et la cause de ses victoires c'est qu'il s'est livré à la mort. *Il a été mis au rang des scélérats;* crucifié entre deux larrons : c'est le *dernier des hommes*, et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. *Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche* pour se défendre; *il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond.* Le silence du Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même; *mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures* (Is., liii. 7 *et seq.*). Les prières qu'il pousse vers le ciel dans cet état de souffrance sont le salut *des pécheurs* pour qui il *prie.* Une *longue postérité* sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort : *Et son sépulcre*, d'où il sortira vainqueur et immortel, *sera glorieux* (*Ibid.*, xi. 10.).

Ce seul passage si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisoit pour animer tous les sacrifices et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenoit sous ses ombres la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expioit, des plaies qui rétablissoient la santé de l'homme, et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissoit par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ *a été crucifié à nos yeux? O Galates insensés, comment vous laissez-vous fasciner les yeux* (*Gal.*, iii. 1.)? après un tel spectacle! Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort, venez, comme dit l'évangéliste après le prophète, venez, dis-je, *contempler celui que vous avez percé* (Zach., xii. 10; *Apoc.*, i. 7.).

V.e ÉLÉVATION.

Réflexions sur les Prophéties.

Les choses étant en cet état, la venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde, toute la loi, pour ainsi dire en étant enceinte et toute prête à l'enfanter, Dieu laissa le peuple saint quatre à cinq cents ans sans prophètes et sans prophéties, voulant leur donner ce temps pour les méditer, et pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les prophéties, c'est-à-dire, dans les temps de Daniel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les semaines de Daniel, où les temps de la venue et de la mort du Christ étoient exactement supputés. Aggée avoit dit ces mémorables paroles à la gloire du second temple : *Encore un peu de temps.* Car, qu'étoit-ce que quatre cents ans et un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avoit été attendu? *Encore* donc *un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre; et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison nouvellement rebâtie;* c'est-à-dire, le second temple, *dit le Seigneur des armées, le Dieu tout-puissant* (Agg., ii. 7, 8, 9.). *L'argent est à moi, et l'or est à moi :* tout est en ma puissance; et si je voulois faire éclater cette maison en richesses même temporelles, je le ferois; mais je lui prépare un autre éclat par la venue du *Désiré des nations. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première; et j'établirai la paix dans ce lieu, dit le Seigneur des armées* (*Ibid.*, 10.).

S'il faut regarder le temple par un éclat extérieur; la gloire du premier temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias et des autres rois, sera sans contestation la plus grande. Loin que le second temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissoient et qui

avoient vu le premier, ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant combien il lui étoit inférieur. Il est vrai que, dans la suite des temps, la gloire du second temple fut grande dans l'Orient. On y vit porter les présents des rois (2. MACH., III. 1, 2, 3.); et je ne sais si Hérode qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, et quoi qu'il en soit, ce n'est pas là de quoi *remuer le ciel et la terre;* et un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand que des richesses terrestres. Voici donc *le grand mouvement du ciel et de la terre :* c'est que *le Désiré des nations,* le Christ qui en est l'attente, *paroîtra* sous ce second temple. Il *viendra,* dit le saint prophète Aggée (AGG., II. 8.); et où viendra-t-il? Un autre prophète l'explique dans le même temps : *J'envoie mon ange,* dit Malachie (MAL., III. 1.), *au nom du Seigneur; et il préparera la voie devant ma face : et en ce temps viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, et l'ange du testament,* ou de l'alliance, *que vous désirez. Le voilà qui vient, dit le Seigneur.* Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du Christ à venir, ni de nouvelles prophéties. Voici le dernier état du peuple de Dieu ; et après cela il n'y a rien à attendre que le Christ qui entrera dans le second temple.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard *Siméon* (LUC., II. 25, 26, 27.), *qui attendoit* avec tant de foi la venue du Christ et *la rédemption d'Israël,* fut amené *en esprit,* c'est-à-dire par inspiration, avec Anne la prophétesse, cette sainte veuve, dans le temple où le Seigneur alloit entrer. C'est qu'alors s'alloit accomplir la gloire du second temple, lorsque Jésus y devoit venir pour y *établir la paix,* comme Aggée l'avoit prédit.

Aux approches de ce temps heureux toute la nature étoit en attente, tout le peuple vivoit en espérance. S'il n'avoit plus de prophètes, il vivoit en la foi et dans les lumières des prophéties précédentes. Ceux qui étoient éclairés d'en-haut, appeloient celui qui les devoit sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur étoit souvent montré comme un conquérant qui les devoit délivrer des mains de leurs ennemis, qui les tenoient en captivité. Mais cette captivité et ces ennemis n'étoient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, et de l'autre une punition de leurs péchés, qui leur attiroient tous ces maux, et mettoient ce joug de fer sur leur tête; et enfin les frayeurs de leur conscience leur faisoient sentir que le grand mal dont ils devoient être délivrés, étoit leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnoissoient qu'ils avoient besoin *d'un Sauveur* qui les expiât : il leur falloit *un juste et un innocent,* qui fût la sainte victime qui les effaçât. *O ciel, envoyez votre rosée, et que les nues pleuvent le Juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur* (Is., XLV. 8.)! Pour être Sauveur, il faut qu'il soit juste, d'une justice qui vienne du ciel, qui soit divine, infinie, et celle de Dieu même; afin que nous puissions l'appeler après le prophète : *Le Seigneur de notre justice* (JEREM., XXIII. 5, 6.). Ce juste qui devoit venir du ciel, doit aussi sortir de la terre; il faut qu'il joigne en sa personne le ciel et la terre, qu'il soit Dieu et homme tout ensemble; que par une double naissance il vienne tout ensemble, et du ciel *dans les jours de l'éternité,* et *de Bethléem* (MICH., V. 2.) dans le temps, comme l'avoit dit le prophète; et c'est ainsi que *dans peu de temps,* dans le dernier période du peuple de Dieu, ce grand Dieu *devoit remuer le ciel et la terre* (AGG., II. 7.).

Cependant tout se préparoit à son arrivée. Le royaume de Juda vivoit sous ses lois dans une parfaite liberté; peu à peu il se dégradoit; et quand le temps approcha qu'il devoit être détruit, il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau peuple se prépare au Christ futur; et on va voir toutes les nations venir en foule composer ce nouveau royaume, qui étoit sous *le Fils de l'homme, le royaume des saints du Très-Haut qui ne devoit point avoir de fin* (DAN., VII. 13, 14, 27.). Nous touchons au dénoûment des mystères; et le Dieu homme va paroître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir; songeons au malheur de ceux pour qui il étoit venu, et qui cependant n'ont pas voulu le connoître. Charnels, ambitieux, avares; quand Jésus est venu à eux, ils l'ont méconnu; ils l'ont mis à mort, parce que ses saintes paroles n'entroient point dans leurs cœurs. Purifions-nous donc, pour le recevoir, de tous les désirs du siècle, en attendant son glorieux avénement; autrement tout est à craindre pour nous; sa venue nous sera funeste, et nous le crucifierons comme les Juifs.

VI.e ÉLÉVATION.

L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière; et ce que fait la venue du Christ promis.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparoît en figure hu-

maine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le *Seigneur* même, Dieu même, *à qui rien n'est difficile;* qui donne un fils à Sara quoique stérile; qui pardonne aux hommes; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu; qui parle lui-même comme Dieu; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité (*Gen.*, XVIII. 2, 3, 14, *etc.*). Ce Dieu qui apparoît à Abraham, est souvent appelé ange, c'est-à-dire, *envoyé* (*Ibid.*, XXII. 11, 12, 15, 16, *etc.*). C'est un *envoyé*, pour l'amour de qui Abraham avoit voulu immoler son fils unique; qui en accepte le sacrifice; qui renouvelle toutes les promesses à Abraham: c'est donc un ange, c'est un *envoyé* qui est Dieu. C'est *l'ange du Testament* (MAL., III. 1.), *l'ange du grand conseil*, et le Fils de Dieu lui-même, qui dès lors se plaisoit à la forme d'homme qu'il devoit prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparoît à Isaac et à Jacob. Jacob le voit au haut d'une échelle, et il appelle le lieu où il est, *la maison de Dieu, et la porte du ciel* (*Gen.*, XXVI, XXVIII. 12, 13, 16, 17, 18.). Il y dresse un autel à celui qu'il avoit vu, et lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme, et se glorifie d'*avoir vu Dieu face à face* (*Gen.*, XXXII. 24, *etc.*). Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel; il l'invoque et il le loue, comme celui *qui l'a regardé dans son affliction* (*Ibid.*, XXXV. 1, 3.). Combat mystérieux, où Dieu veut bien s'égaler à l'homme, et que l'homme aidé de Dieu, l'emporte contre Dieu même, et lui arrache, pour ainsi dire, sa bénédiction par une espèce de violence (*Ibid.*, 11, 12.). Il apparoît de nouveau à Jacob, et se nomme le Dieu tout-puissant, et confirme toutes les promesses qu'il avoit faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous, qui dès lors nous préparoit ce grand mystère, le commençoit en quelque façon, en faisoit voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai; qui enfin a voulu, en la forme humaine, *faire* les délices de nos pères; qui par un amour extrême, et si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté ses délices des enfants des hommes, et a voulu montrer par là qu'il est celui qui, *conçu et engendré dans le sein de Dieu comme sa sagesse éternelle, a mis son plaisir à être avec eux* (*Prov.*, VIII. 22, 23, 31.).

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu *trois fois saint* paroît avec une face et avec des pieds (IS., VI. 1, 2, 3.), où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot (EZECH., I. 1 *et seq.*), et se rend sensible, *où l'ancien des jours* apparoît avec *sa tête et ses cheveux blancs comme neige* (DAN., VII. 1, 9, 13.); et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu, ou du Père même, étoient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardoit pas la nature humaine comme étrangère à la sienne; depuis qu'il avoit été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se feroit homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparoient et commençoient l'incarnation du Fils de Dieu; l'incarnation n'étant autre chose qu'*une apparition de Dieu* (1. TIM., III. 16.) au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres; pour accomplir ce qu'avoit vu le saint prophète Baruch, que *Dieu même, après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfants, avoit été vu sur la terre et avoit conversé parmi les hommes* (BAR., III. 37, 38.); qu'en cet état on lui diroit, comme faisoit Isaïe: *C'est dans vous seul que Dieu est, et il n'est en aucun homme comme en vous : Dieu n'est point sans vous, vous êtes vraiment un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur* (IS., XLV. 14, 15.). *Le voilà*, nous disoit Malachie (MALAC., III. 1.), *ce Seigneur que vous attendiez*, cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches; *le voilà qui vient en personne, qui apparoît dans son temple.* Et remarquez qu'un autre ange le précède, *et lui prépare la voie;* mais cet ange n'est point appelé le maître, le dominateur, *ni celui qui vient dans le temple*, comme dans un lieu qui est à lui; *ad templum sanctum suum.* C'est Jean-Baptiste, le saint précurseur de Jésus-Christ; c'est, comme l'appelle le même prophète, un autre Elie, qui vient préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ, *de peur qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'anathème* (*Ibid.*, IV. 5, 6.).

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La prophétie finit avec lui, et en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier des prophètes termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devoit paroître après lui, et lui remet, pour ainsi parler, la prophétie et la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels, des Juifs cachés qui désiroient le Sauveur, et se consoloient dans cette attente de tous les

maux de cette vie. O Jésus, vous êtes celui qui deviez venir! O Jésus, vous êtes venu! O Jésus, vous devez encore venir au dernier jour pour recueillir vos élus dans votre repos éternel! O Jésus, vous allez et venez sans cesse! Vous venez dans nos cœurs; et vous y faites sentir votre présence par je ne sais quoi de doux, de tendre et de souverain. Que l'esprit et l'épouse disent : *Venez; que celui qui a soif, vienne.* Car Jésus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. *Oui*, dit Jésus, *je viendrai bientôt. Ah! venez, venez, Seigneur* Jésus (*Apoc.*, XXII. 17, 20.). Venez, le désiré des nations, venez, notre amour et notre espérance, notre force et notre refuge, notre consolation dans le voyage, notre gloire et notre repos éternel dans la patrie.

XI.e SEMAINE.

L'AVÈNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les hommes avoient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.

Quelle merveille! dit saint Augustin (S. Aug. in Joan., *Tract.* II, n. 7 *et seq.*) : saint Jean n'étoit pas la lumière : *Non erat ille lux;* mais il étoit envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine* (Joan., I. 8.). La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage? Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt? Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. *Jésus-Christ étoit le soleil, et saint Jean un petit flambeau ardent et luisant* (Joan., V. 35.), comme l'appelle le Sauveur. Et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La foiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouiroit, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem* (S. Aug. in Joan., *Tract.* II, n. 8.). Le monde est trop affoibli par son péché, pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre foiblesse et notre impuissance : c'est là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers saint Jean, et apprenons à élever peu à peu nos yeux foibles et tremblants à Jésus-Christ.

II.e ÉLÉVATION.

Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, préparatoires à la vie et à la mort de Jésus-Christ.

Je découvre quatre choses dans saint Jean, par où il me prépare à Jésus-Christ : premièrement, sa conception et sa nativité; secondement, sa vie étonnante dans le désert dès son enfance; troisièmement, sa prédication avec son baptême; quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir, sa prison et sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de saint Jean-Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur, et voyons-le devancer en tout et partout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu et paroître au monde. Marchez devant lui, saint précurseur, et prévenez les merveilles de la conception et de la naissance de votre maître. Mon âme, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi! Seigneur, soyez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre Christ!

III.e ÉLÉVATION.

Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean-Baptiste : sa Conception.

Mon Sauveur devoit naître d'une vierge. Quelle plus belle préparation à ce mystère, que de faire naître saint Jean-Baptiste d'une stérile? Jésus-Christ ne devoit avoir de Père que Dieu. Après Dieu, et sous sa puissance, que pouvoit-on donner à saint Jean-Baptiste, qui en approchât davantage qu'un sacrificateur qui fût en même temps un saint? Ce fut le caractère de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Il est dit de lui qu'il *étoit sacrificateur*, et encore sacrificateur *de la race d'Abia*, qui étoit la plus excellente. Sa sainteté répondoit à celle de son ministère; et afin que tout se ressente ici de l'esprit de sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui envoya son ange, pour lui annoncer la conception de saint Jean-Baptiste (Luc., I. 5, 8 *et seq.*).

Jésus-Christ devoit avoir une mère vierge; c'étoit là sa prérogative. Et qu'y avoit-il qui ap-

prochât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel; ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâces et de prières. Et c'est par là que fut consacrée la naissance de saint Jean-Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

Sainte Elisabeth étoit, comme son mari, d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes (Luc., I. 5, 6 *et seq.*). Comme lui elle étoit aussi fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui étoit dans la tribu de Lévi aussi distinguée que la tribu de Lévi étoit élevée parmi les tribus d'Israël. Tout relève la naissance de saint Jean-Baptiste; et rien ne pouvoit mieux préparer les voies au Messie qui devoit venir.

Outre la stérilité d'Elisabeth, elle étoit, comme Zacharie, avancée en âge; tout s'opposoit au fruit qu'elle devoit porter. Seigneur, nous sommes stériles; accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pourrons produire aucun fruit; mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : *Et où le péché abonde, c'est là que la grâce veut surabonder* (*Rom.*, V. 20.); c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance; et Jean, c'est-à-dire, *la grâce et la colombe,* ou *le Saint-Esprit,* nous sera donné.

IV.e ÉLÉVATION.

La Conception de saint Jean-Baptiste, comme celle de Jésus-Christ, est annoncée par l'ange saint Gabriel.

Je suis Gabriel, un des esprits assistants devant Dieu, que le Seigneur vous a envoyé pour vous parler et vous annoncer ces heureuses nouvelles (Luc., I. 19.). Dieu destinoit à ce saint archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devoit annoncer l'enfantement d'une vierge; mais afin de tout préparer, et donner foi aux paroles de son ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile : et avant que de promettre le Christ, il le chargea de promettre son saint précurseur.

Un des caractères des œuvres de Dieu est de prendre le temps convenable : et c'est là un des traits des plus remarquables de sa sagesse. Zacharie étoit dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui étoit celui d'offrir les parfums au dedans du temple sur l'autel destiné à cette fonction : et tout le peuple étoit au dehors en attente du saint sacrificateur qui devoit sortir du temple, après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel, où il officioit (Luc., I. 9.).

Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange, est l'effet de cette crainte religieuse, dont l'âme est occupée, lorsque Dieu se rend présent par quelques moyens que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant; elle sent plus que jamais son indignité; la frayeur qui accompagne ce qui est divin, la dispose à l'obéissance.

Ne craignez point, lui dit cet ange. Comme le premier effet de la présence divine est la frayeur dans le fond de l'âme; le premier effet de la parole portée de la part de Dieu, est de rassurer celui à qui elle est adressée. *Votre prière est exaucée, et votre femme concevra un fils* (*Ibid.*, 13.). Il l'avoit donc demandé à Dieu, et Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon âme, prie avec foi et persévérance, l'ange du Seigneur viendra, une douce confiance se formera, quelque lumière céleste apparoîtra dans le cœur, et *Jean,* qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander : c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu; c'est une reconnoissance de sa puissance et de sa bonté; la confiance qui est le fruit d'un pur et fidèle amour, s'y fait ressentir, c'est-à-dire qu'elle fait ressentir Dieu.

Vous lui donnerez le nom de Jean. Le même ange dit à Marie : *Vous aurez un fils, et vous lui donnerez le nom de* Jésus (*Ibid.*, 31.); et l'imposition du nom de Jean qui est ordonné par l'ange, est la préparation à un plus grand nom.

Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement, et la multitude se réjouira à sa naissance (*Ibid.*, 14.). C'est ce que l'ange promet; c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

Il sera grand devant le Seigneur (*Ibid.*, 15.). Le même ange, en annonçant Jésus-Christ, répète la même parole : *Il sera grand;* mais il ajoute : *Et il sera nommé le Fils du Très-Haut.* (*Ibid.*, 32.). Jésus sera grand comme le fils, Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître, et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence, et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. *Il ne boira point de vin ni de tout ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère* (*Ibid.*, 15.). Commençons à

voir dans Jean le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnois; c'est lui qui prépare les voies à Jésus, et la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de nazaréen, c'est-à-dire un caractère de saint, de s'abstenir du vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte, est un obstacle à la sainteté; si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée : comme Jean vous serez rempli du Saint-Esprit, et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens; n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé; une épaisse vapeur vous offusque les sens : elle est douce, il est vrai; mais c'est par là qu'elle est pernicieuse; tout se brouille dans notre cerveau; et c'est hasard si nous ne tombons dans quelque étrange désordre. Fuyons, fuyons : *dès que le vin commence à briller et à pétiller dans la coupe, il nous trompe en flattant nos sens; mais à la fin il nous mordra comme une couleuvre, et son poison se portera jusqu'à notre cœur* (*Prov.*, XXIII. 31, 32.).

Ve ÉLÉVATION.

Suite des paroles de l'ange ; l'effet de la prédication de saint Jean-Baptiste est prédit.

Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu (LUC., I. 16.). Hélas! étant déjà enfants d'Israël, avons-nous besoin d'être convertis. Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais hélas! notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer; et plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Le monde étoit dans un excès de corruption incompréhensible. La loi de Dieu n'étoit pas seulement méprisée, mais encore on répandoit dans le peuple des maximes opposées. Il falloit un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs; il falloit le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées. Il y falloit *l'esprit et la vertu d'Elie* (*Ibid.*, 17.), l'efficace de ses discours et la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur; *pour lui préparer les* cœurs par la pénitence; pour ramener l'ancienne discipline, et faire *que les pères reconnoissent leurs enfants*, par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter! Faisons revivre nos pères; ressuscitons la foi d'Abraham; réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Eglise. Venez, Elie; venez, prédicateur de l'Evangile, avec une céleste ferveur; remuez, ébranlez les cœurs; excitez l'esprit de pénitence; remplissez-nous de terreur à la vue du juge qui doit venir. Qu'on le craigne afin qu'on l'aime.

O Dieu! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par foiblesse; on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur, qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. *Ramenez-les à la véritable prudence ces incrédules* (LUC., I. 17.), et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas se croire soi-même, et de pratiquer ce que dit le Sage : *Ne vous fiez pas à votre prudence* (*Prov.*, III. 5.). Mais Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. *Ramenez donc les incrédules* de toutes les sortes, *à la prudence des justes*. *Les justes* sont les seuls prudents, les seuls prévoyants, les seuls sages; ils ont la règle, ils la conservent; ils ne sont pas humbles en parole, et orgueilleux en effet; dévots par contenance, et en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connoître, sans guérir leurs vices cachés.

VIe ÉLÉVATION.

Sur l'incrédulité de Zacharie.

Zacharie répondit : Comment saurai-je la vérité de ces paroles : Je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge (LUC., I. 18.)? Stérile dans son meilleur temps, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse?

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il *seroit muet* (*Ibid.*, 20, 21, 22.). C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paroît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage; tout le peuple s'aperçut qu'il avoit eu une vision dans le temple, et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et parce que, pour s'excuser, et aussi pour faire connoître l'œuvre de Dieu, il faisoit signe, comme il pouvoit, qu'il étoit devenu muet pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Profitons de cet exemple. Quand vous opé-

rerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce; je ne dirai pas : Je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage; je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul, *qui désespérant d'eux-mêmes se livrent à toutes sortes de désordres* (*Eph.*, IV. 19.); mais je dirai au contraire avec cet apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV. 13.).

Dieu est fidèle et véritable, quoique les hommes soient incrédules ; et leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement; Elisabeth devint grosse miraculeusement, et il est dit qu'*elle se cacha cinq mois ; parce que c'est là,* disoit-elle (Luc., I. 24, 25.), *ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes* à cause de ma stérilité. Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir et dans le silence, et pour envoyer au ciel ses remercîments du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois, et jusqu'à ce que sa grossesse parut, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Malgré le miracle qui rend féconde une stérile, la conception humaine a dans son fond quelque chose qu'il faut cacher, surtout dans un grand âge; et l'on sait ce que dit Sara dans une occasion semblable. (*Gen.*, XVIII. 10, 11, 12, 14.). Mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, et à la fois de miraculeux. Il falloit que le maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur; et que le même ambassadeur qui fut l'ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée, eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

XII.e SEMAINE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'Annonciation de la sainte Vierge : salut de l'ange.

Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avoit épousée; et le nom de la vierge étoit Marie (Luc., I. 26, 27.).

Dès que nous voyons l'ange saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel *homme de désirs* l'arrivée prochaine du *Saint des saints*, qui devoit être *oint et immolé* (Dan., IX. 21 *et seq.*), le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie; et à son seul nom nos désirs pour le Christ du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisoit la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge, et par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé à cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, étoit à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'étoit pas une Elisabeth, dont la considération de son mari faisoit éclater la vertu. Il n'en étoit pas ainsi de la femme de Joseph, qui étoit choisie pour être la mère de Jésus : femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier ; l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnoit elle-même sa vie par son travail; ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *Fabri et quæstuariæ Filius.*

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu : *Elle avoit épousé un homme nommé Joseph; et l'on l'appeloit Marie.* Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y découvrirons quelque chose de bien plus élevé.

L'ange commence par ces mots d'une humble salutation : *Je vous salue, pleine de grâce :* très agréable à Dieu, remplie de ses dons; *le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie pardessus toutes les femmes* (Luc., I. 28, 29.). Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire : *Ne craignez point*, comme à un homme qu'on sait qui a sujet de craindre ; et *vos prières*, lui dit-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvoit pas même l'avoir demandé, tant il y avoit de sublimité et d'excellence ; Marie humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensoit pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles :

c'est son humilité qui la jeta *dans le trouble*. Mais l'ange reprit aussitôt : *Ne craignez point, Marie* (Luc., I. 30.). Il n'avoit point commencé par là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie : mais quand Marie eut montré son trouble causé par sa seule humilité, il fallut bien lui répondre : *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur : vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils* (*Ibid.*, 31.). Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais, qui n'ont que de stériles et infructueuses pensées. Mon Dieu ! à l'exemple de Marie, faites que je conçoive et que j'enfante. Et que dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ ? *Je vous enfante*, disoit saint Paul (*Gal.*, VI. 19.), *jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous*. Tant que Jésus-Christ, c'est-à-dire, une vertu consommée n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une foible et imparfaite conception; il faut que Jésus-Christ naisse dans nos âmes par de véritables vertus, et accomplies selon la règle de l'Evangile.

Cet homme que *Jésus aima* (Marc., X. 21 *et seq.*), quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avoit encore pourtant qu'une simple et foible conception; et dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimoit, il se retira avec larmes, et abandonna l'ouvrage où Jésus l'avoit appelé. Celui qui vouloit encore *aller ensevelir son père, avant que de suivre le Sauveur* (Matth., VIII. 21.), ne l'avoit conçu qu'à demi; et quand on l'a enfanté, on ne connoît ni d'excuse ni de retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand Jésus-Christ nous dit : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (*Ibid.*, 20.) : ceux qui cherchent encore un chevet, et le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté Jésus. Ce qu'ils regardent comme grand, n'est qu'une imparfaite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

II.e ÉLÉVATION.

La Conception et l'Enfantement de Marie : le Règne de son Fils et sa Divinité.

Vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, *de* Sauveur. *Il sera grand* (Luc., I. 31, 32.), non pas à la manière de Jean, qui étoit grand comme le peut être un serviteur; mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi l'appellera-t-on : *Le Fils du Très-Haut* (Luc., I. 32.). Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés *enfants de Dieu*. Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils unique, le Fils par nature : c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que Jésus *sera appelé le Fils de Dieu* (*Ibid.*, 35.); autrement on pourroit dire de même, que ce que dit l'ange, qu'Elisabeth *est appelée stérile* (*Ibid.*, 36.), est une espèce de diminution de la stérilité; au contraire, il faut entendre une véritable et entière stérilité.

Croyons donc que Jésus *est appelé Fils*, parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement; par conséquent uniquement : Dieu en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait et par conséquent unique. Et c'est pourquoi, *Dieu lui donnera le trône de David son père* selon la chair. Ce trône que David même voyoit en esprit, lorsqu'il disoit : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite* (*Ps.* CIX. 1 ; Matth., XXII. 43, 44.); c'est *son Fils et son Seigneur* tout ensemble. Ce trône de David son père n'est que la figure de celui que Dieu, qui l'*a engendré avant l'aurore* (*Ps.* CIX. 3.), lui prépare. *Il aura* donc *le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob* (Luc., I. 33.). Quel autre peut régner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : *Votre trône, ô Dieu, sera éternel* (*Ps.* XLIV. 7; *Hebr.*, I. 8.) ! Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son règne.

O Jésus ! dont le règne est éternel, en verra-t-on la fin dans mon cœur ? Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ? Me repentirai-je d'avoir bien fait ? me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de saints efforts pour me retirer de ses mains ? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie ? Non, il faut être de ceux dont il est écrit : *Ne cessez point de travailler, parce que la moisson que vous avez à recueillir ne doit point souffrir de défaillance* (*Gal.*, VI. 9.).

III.e ÉLÉVATION.

La Virginité de Marie : le Saint-Esprit survenu en elle : son Fils saint par son origine.

Dieu qui avoit prédestiné la sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré

si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel fils elle devoit concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connois point d'homme* (Luc., I. 34.)? c'est-à-dire, j'ai résolu de tout temps de n'en point connoître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent, qu'elle est à l'épreuve, non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvoit-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même; c'est-à-dire, en la qualité de Fils? Elle est prête à le refuser, s'il lui faut perdre sa virginité pour l'acquérir. Mais Dieu à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira* (*Ibid.*, 35.). Dieu même vous tiendra lieu d'époux; il s'unira à votre corps; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très pur ne s'unit qu'à la pureté; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre; il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virginité, quel est votre prix! Vous seule pouvez faire une mère de Dieu; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira; et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra en vous, sera nommée le Fils de Dieu (*Ibid.*,). *Qui nous racontera sa génération* (Is., LIII. 8.)? Elle est inexplicable et inénarrable. Ecoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : *La vertu du Très-Haut vous couvrira.* Le Très-Haut, le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle; il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme, qui n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi, *ce qui sortira de votre sein, sera* proprement et véritablement *appelé le Fils de Dieu.* Ce sera aussi *une chose sainte* par sa nature; *sainte,* non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement : *Sanctum;* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang; à l'âme qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur, ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'étoit trouvée en celle-ci, Jésus-Christ auroit dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venoit pour l'effacer. Il falloit donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge, et devient mère : Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu; mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être purs pour vous entendre! Mais combien plus le faut-il être pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes!

Nous ne sommes plus de la terre, nous dont la foi est si haute; *et notre conversation est dans les cieux* (*Philip.*, III. 20.).

IV.[e] ÉLÉVATION.

La Conception de saint Jean-Baptiste prépare à croire la Conception de Jésus-Christ.

L'ange continue : *Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui étoit appelée stérile,* et qui par-dessus la stérilité naturelle avoit encore celle de l'âge et de la vieillesse : *parce que rien n'est impossible à Dieu* (Luc., I. 36, 37.). Marie n'avoit pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine; et c'est pour nous, à qui le mystère de son annonciation devoit être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu vouloit néanmoins que la sainte Vierge connût la conception de saint

Jean-Baptiste, à cause du grand mystère qu'il nous préparoit par la connoissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que par le miracle souvent répété, de rendre fécondes les stériles, il avoit voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge; et transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu vouloit opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* (Luc., I. 38.).

V.e ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : **Je suis la servante du Seigneur.**

Dieu n'avoit pas besoin du consentement et de l'obéissance de la sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il vouloit, ni pour en faire naître Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il vouloit unir à la personne de son Fils; mais il vouloit donner au monde de grands exemples, et que le grand mystère de l'incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avoient part. C'est ce qui a mis dans la sainte Vierge et dans saint Joseph son chaste époux les vertus que l'Evangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Eve notre mère; son incrédulité envers Dieu; sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur étoit entrée dans l'ouvrage de notre perte : et Dieu a voulu aussi, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avoit concouru à sa perte; et que nous eussions une nouvelle Eve en Marie, comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, afin que nous puissions dire à cette Vierge avec de saints gémissements : Nous crions à vous, misérables bannis, enfants d'Eve, en gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes; offrez-les à votre cher Fils, et nous montrez à la fin ce béni fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moyen.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Eglise a toujours eue pour la sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut, qu'Eve a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Eglise catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Evangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein; imitons l'obéissance de Marie : c'est par elle que le genre humain est sauvé, et que selon l'ancienne promesse, *la tête du serpent est écrasée* (*Gen.*, III. 15.).

VI.e ÉLÉVATION.

Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonciation.

La sainte virginité devoit être la première disposition pour faire une mère de Dieu. Car il falloit une pureté au-dessus de celle des anges, pour être unie au Père éternel, pour produire le même Fils que lui. Il falloit aussi être disposée par la même pureté, à recevoir la vertu d'en-haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on étoit sans corps; c'est ce qui fait une vierge, et qui préparoit sur la terre une mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'étoit rien sans l'humilité. Les mauvais anges étoient chastes; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étoient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il falloit donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes; et c'est ce qui lui a fait dire : *Je suis la servante du Seigneur* (Luc., I. 38.). Il ne falloit rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition étoit la foi. Car il falloit concevoir le Fils de Dieu dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps; et cette conception dans l'esprit étoit l'ouvrage de la seule foi : *Qu'il me soit fait selon votre parole*. Par là donc cette parole entra dans la sainte Vierge comme une semence céleste; et la recevoir en soi, qu'étoit-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : *Celui qui écoute la parole de Dieu et qui fait sa volonté, est mon frère, ma sœur et ma mère* (*Ibid.*, VIII. 21.). Tel est donc le fondement de la gloire de la sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette vierge, mère de Dieu; et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous. Mais avant que de contempler les effets d'un si saint auteur, il faut auparavant en contempler la grandeur en elle-même.

VII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ devant tous les temps : la théologie de saint Jean l'évangéliste.

Où vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connoissances? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* (Marc., III. 17.); qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son Evangile par ces mots : *Au commencement étoit le Verbe* (Joan., I. 1.). C'est par où il commence à faire connoître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement étoit le Verbe.* Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement? C'est pour dire, qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il étoit :* il ne commençoit pas : *il étoit;* on ne le créoit pas, on ne le faisoit pas : *il étoit.* Et qu'étoit-il? Qu'étoit celui qui sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, étoit déjà? Etoit-ce une matière confuse que Dieu commençoit à travailler, à mouvoir, à former? Non, ce qui étoit au commencement *étoit le Verbe,* la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo;* discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je? Que vois-je? Qu'entends-je? Tais-toi, ma raison; et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujéti : *Au commencement,* sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *étoit* celui qui est et qui subsiste toujours, *le Verbe;* la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il étoit, il subsistoit; mais non comme quelque chose détachée de Dieu : car *il étoit en Dieu* (Joan., I. 2.). Et comment expliquerons-nous : *être en Dieu?* est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste? *Le Verbe étoit chez Dieu : apud Deum;* pour dire qu'il n'étoit pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne étoit une personne divine : elle *étoit Dieu* (*Ibid.*). Comment Dieu? Etoit-ce Dieu sans origine? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons,* dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique* (*Ibid.*, 14.). Ce verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons sur ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris : Le Fils unique qui est dans le sein du Père* (*Ibid.*, 44.). Il en est produit, puisqu'il est Fils; il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui : car le Verbe étoit Dieu. Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu,* comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen.* Il est ainsi, dit saint Paul (*Rom.*, IX. 5.).

Ah! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*Amen, il est ainsi;* mon cœur dit : *Il est ainsi; Amen.* Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! mais quelle ignorance! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui étoit au commencement, qui subsistoit dans le sein de Dieu; et je ne le vois pas. *Amen, il est ainsi.* Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour, à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen.* Encore une fois : *Amen.* A jamais, *amen.*

VIII.e ÉLÉVATION.

Suite de l'Evangile de saint Jean.

Le *Verbe au commencement étoit* subsistant *en Dieu* (Joan., I. 2.). Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au commencement du genre humain : *il étoit, hoc erat* (*Ibid.*, 1.).

Allez au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit; *il étoit, hoc erat*. Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout étoit confusion et ténèbres : *hoc erat, il étoit*. Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *il étoit, hoc erat. Au commencement,* avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat*. Il étoit seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il étoit,* et qu'étoit-il? qui le pourroit dire? *qui nous racontera,* qui nous expliquera *sa génération* (Is., LIII. 8.)? *Il étoit :* car comme son Père, il est *celui qui est* (*Exod.*, III. 14.) : il est le parfait; il est l'existant, le subsistant, et l'être même. Mais qu'étoit-il? qui le sait? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il étoit;* c'est-à-dire, qu'*il étoit;* mais qu'il étoit engendré de Dieu, subsistant en Dieu; c'est-à-dire, qu'il étoit Dieu, et qu'il étoit Fils.

Où voyez-vous qu'il étoit? *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui étoit, d'avec tout ce qui a été fait. Etre celui qui étoit, et par qui tout a été fait, et être fait : quelle immense distance de ces deux choses! Etre et faire, c'est ce qui convient au Verbe : être fait, c'est ce qui convient à la créature. Il étoit donc comme celui par qui devoit être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait? Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe! Tout par lui, rien sans lui; que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le créateur de tout par le Verbe? Car il est créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse (*Gen.*, I. 3, 6 *et seq.*), et conformément à ce verset de David : *Il a dit, et tout a été fait. Il a commandé, et tout a été créé* (*Ps.* XXXII. 9.).

N'entendons donc point par ce *par,* quelque chose de matériel et de ministériel. *Tout a été fait par le Verbe,* comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi, s'il est dit ici, que Dieu *fait tout par son Verbe,* qui est sa sagesse et sa pensée, il est dit ailleurs, que *la sagesse éternelle qu'il a engendrée en son sein, et qui a été conçue et enfantée avant les collines, est avec lui, ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et variété de ses desseins et de ses ouvrages* (*Prov.*, VIII. 22, 23 *et seq.*). Ce qui a fait dire à Moïse, que *Dieu vit ce qu'il avoit fait* par son commandement qui est son Verbe, qu'il en fut content, et *vit qu'il étoit bon et très bon* (*Gen.*, I. 18, 21, 25, 31.). Où vit-il cette bonté des choses qu'il avoit faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse et de la pensée où il les avoit destinées et ordonnées? C'est pourquoi aussi il est dit, *qu'il a possédé,* c'est-à-dire, qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté *sa sagesse,* en laquelle il a vu et ordonné *le commencement de ses voies* (*Prov.*, VIII. 22.). *Il s'est délecté en elle; il en a fait son plaisir;* et cette éternelle sagesse, pleine de bonté, et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait homme, *s'est fait chair,* s'est incarné, et *qu'il a fait sa demeure au milieu de nous* (JOAN., I. 14.).

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Ecoutons la parole, qui nous parle, dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (1. *Reg.*, III. 10.). Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui, qui s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout depuis qu'*il s'est fait homme,* qu'*il a établi sa demeure au milieu de nous?* En nous-mêmes, *in nobis :* dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit : *Il a enseigné la sagesse à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur la terre, et a conversé avec les hommes* (BARUC., III. 37, 38.).

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu et avec son Verbe? Quelle humilité! quelle abnégation de soi-même! quel dévoûment! quel amour envers la vérité! quelle cordialité! quelle candeur! Que notre discours soit en simplicité et sans faste : *Cela est, cela n'est pas* (MATTH., V. 37.); et que nous soyons vrais en tout, puisque *la vérité a établi sa demeure en nous* (JOAN., IV. 12.).

IX.[e] ÉLÉVATION.

La vie dans le Verbe : l'illumination de tous les hommes.

En lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière

des hommes (JOAN., I. 4.). On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette! On appelle vie, entendre, connoître, se connoître soi-même; connoître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance: c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connoît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui donc étoit la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé: *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi* (JOAN., V. 26.). Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance; et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est *la lumière qui éclaire tous les hommes*. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étoient retirés. Elle s'en est approchée; et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi *la lumière luit parmi les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* (*Ibid.*, I. 5.). *Un peuple qui habitoit dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort* (MATTH., IV. 16.).

La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avoit en vue que la volonté de son Père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connoître, et non pas pour régler leurs mœurs, et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, *qui a commencé par faire*, et qui après *a enseigné* (*Act.*, I. 1.). Les malheureux mortels *ont voulu se réjouir par la lumière* (JOAN., V. 35.), et non pas laisser embraser leurs cœurs *du feu que Jésus-Christ venoit allumer* (LUC., XII. 49.). Les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. *La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont rien compris.* Mais la lumière du moins l'a-t-elle compris? Ceux qui disoient: *Nous voyons* (JOAN., IX. 39, 40, 41.); et qui s'aveugloient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ? Non, les prêtres ne l'ont pas compris. Les pharisiens ne l'ont pas compris. Les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité qui les humilioit, les reprenoit, les condamnoit, et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des hommes si corrompus? Humilions-nous, et disons: La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Evangile; mais les ténèbres n'y ont rien compris; et Jésus-Christ ne trouve point d'imitateurs.

X.[e] ÉLÉVATION.

Comment de toute éternité tout étoit vie dans le Verbe.

Il y a, dans ce verset de saint Jean, une variété de ponctuation, qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu: *Ce qui a été fait étoit vie en lui: Quod factum est in ipso vita erat* (JOAN., I. 3, 4.). Recevons toutes les lumières que l'Evangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étoient vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties; et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout, est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel

endroit, où *tout est vie.* Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là. Dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu. Rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le déréglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse. par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice; et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe! *en qui tout est vie*, régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous, et c'est un des traits de votre divine ressemblance, de votre image à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle; croyons que tout ce que Dieu fait, et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse, et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

XI.e ÉLÉVATION.

Pourquoi il est fait mention de saint Jean-Baptiste au commencement de cet évangile.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom étoit Jean (JOAN, I. 6.). Ce commencement de l'évangile de saint Jean est comme une préface de cet évangile, et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Evangile est, que le Verbe est Dieu éternellement; que dans le temps il s'est fait homme; que les uns ont cru en lui, et les autres non; que ceux qui y ont cru, sont enfants de Dieu par la foi; et que ceux qui ne croient pas, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière; comme les hommes, avec leur infirmité, n'auroient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs foibles yeux pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offroit, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste qui, n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant ; *Voilà l'agneau de Dieu*, voilà *celui qui est avant moi, et dont je prépare les voies;* voilà *celui qui est plus grand que moi, et de qui je ne suis pas digne de délier les souliers* (JOAN., I. 27, 29.). Toute bonne pensée qui nous sauve, a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même. C'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera, on ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire. Je le méprise à mon tour; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui préparé de cette manière fera son effet. Les terreurs des jugements de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre précurseur; c'est Jean qui crie dans le désert. Venez, Jésus, venez dans mon âme, et tirez-la après vous par un chaste et fidèle amour.

XII.e ÉLÉVATION.

La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.

La véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde, étoit au milieu de nous, mais sans y être aperçue. *Il étoit au milieu du monde,* celui qui étoit cette lumière, *et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi,* dans son propre bien, *et les siens ne l'ont pas reçu* (*Ibid.*, 9, 10, 11.). Les siens ne l'ont pas reçu; en un autre sens, les siens l'ont reçu; les siens, qu'il avoit touchés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pêcheurs qu'il appela, quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi; et ce sont là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens; car il les a faits: et il a fait comme créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connoître. O Jésus! je serois comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez; tirez-moi du monde que vous avez fait, mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, *concupiscence des yeux :* impureté et *concupiscence de la chair*, et *orgueil de la vie* (I. JOAN., II. 16.) : orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus! envoyez-moi un de vos célestes *pêcheurs* (MATTH., IV. 19.), qui me tire

de cette mer de corruption, et me prenne dans vos filets par votre parole.

XIII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ de qui reçu, et comment.

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom (JOAN., I. 12.). Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnoître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui étoit avant tous les temps, et qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir ; voilà ce que c'est que croire au nom de Jésus-Christ. *Il a donné le pouvoir à ceux qui y croient, d'être faits enfants de Dieu.* Admirable pouvoir qui nous est donné ! il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourons-nous, si ce n'est par la pureté et simplicité de notre foi ? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfants de Dieu par la grâce, en attendant que nous le devenions par la gloire, et que nous soyons *enfants de Dieu, étant enfants de résurrection,* comme dit le Sauveur lui-même (LUC., XX. 36.). Portons donc dignement le nom d'enfants de Dieu. Portons le nom du Christ. Soyons des chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. *Que personne parmi nous ne souffre comme injuste, comme médisant, comme voleur,* ou de la réputation du prochain ou de ses biens : *mais si nous souffrons comme chrétiens pour la gloire du nom de* Jésus, *si nous souffrons à ce titre, nous sommes heureux. Glorifions-nous en ce nom* (1. PET., IV. 15, 16.). Portons courageusement, mais en même temps humblement, toute *la persécution* que le monde fait *à ceux qui veulent vraiment être vertueux* (2. TIM., III. 12.). Soyons doux, et non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi et superbe, mais disons avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV. 13.). C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfants.

XIV.e ÉLÉVATION.

Comment on devient enfants de Dieu.

Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (JOAN., I. 13.). Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole ; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste commence en nous ; et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne passe point et qui est toujours. Laissons-nous conduire ; secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui.

Ce n'est point en suivant la chair et le sang que nous concevrons ces chastes désirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses désirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfants de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants.

Disons donc avec saint Paul : *Quand il a plu à celui qui m'a séparé du monde, incontinent je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang* (*Gal.*, I. 15, 16.). Je me suis détaché des sens et de la nature *incontinent. Incontinent :* la grâce ne peut souffrir de retardement : elle se retire des âmes languissantes et paresseuses. L'épouse fait la sourde à sa voix, et tarde à se lever pour lui ouvrir ; elle court pourtant à la fin (*Cant.*, V. 2, 3, 5, 6.). Il n'est plus temps, il s'est retiré ; rapide dans sa fuite autant qu'il étoit vif dans sa poursuite. *Tirez-moi, et nous courrons* (*Ibid.*, I. 3.). Dès la première touche, il faut courir, et ne languir jamais dans notre course.

XV.e ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : Le Verbe a été fait chair. *Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.*

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfants que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu, saint Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : *Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et y a fait sa demeure, et nous avons vu sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité* (JOAN., I. 14.). Pour nous faire devenir enfants de Dieu, il a fallu que son Fils unique se fît homme. C'est par le *Fils unique* et na

turel que nous devions recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation qui nous est venue, n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils est venu à nous, et nous avons vu sa gloire. *Il étoit la lumière;* et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. *Il étoit la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde;* il éclaire jusqu'aux enfants qui viennent au monde, en leur communiquant la raison, qui toute offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde : c'est celle de son évangile qu'il offre encore à tout le monde, et jusqu'aux enfants qu'il éclaire par le baptême; et quand il nous régénère, et nous fait enfants de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles, de vérité par sa parole; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre : car sa grâce qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente. *Dieu qui par son commandement a fait sortir la lumière des ténèbres, a rayonné dans nos cœurs pour nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face de* Jésus-Christ (2. *Cor.*, XV. 6.). Nous sommes donc enfants de Dieu, parce que nous sommes enfants de lumière. Marchons comme enfants de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténèbres. Le monde qui nous veut plaire n'a point de grâce. Jésus-Christ seul, *plein de grâce et de vérité* (JOAN., I. 14.), sait remplir les cœurs, et seul les doit attirer. *La grâce est répandue sur ses lèvres et sur ses paroles* (*Ps.* XLIV. 3; LUC., IV. 22.). Tout plaît en lui jusqu'à sa croix; car c'est là qu'éclate son obéissance, sa libéralité, sa grâce, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est *plein de grâce et de vérité*. C'est pour nous qu'il en est plein; et tous *nous recevons tout de sa plénitude* (JOAN., I. 16.).

XVI.e ÉLÉVATION.

Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'évangile de saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Evangile; faisons une réflexion générale sur cette théologie du disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connoître ce que c'est qu'*être* : et ce que c'est qu'*être fait*.

Etre, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. *Au commencement il étoit, et il étoit* subsistant *en Dieu, et il étoit Dieu* (JOAN., I. 1.). Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : *Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut* (*Ps.* LXXXI. 6.). Ceux-là ont été faits dieux par celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'étoit Dieu qu'en cette sorte, il seroit fait Dieu, comme il est fait homme; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois qu'il ait été fait Dieu. Il *l'étoit*, et *dès le commencement*, avant tout commencement, *il étoit Verbe*, et comme tel, *il étoit Dieu: Tout a été fait par lui.* (JOAN., I. 3.). Le mot d'*être fait* commence à paroître quand on parle des créatures; mais auparavant ce qui étoit n'a pas été fait, puisqu'il étoit avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet *être fait*. *Par lui a été fait tout ce qui a été fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* On répète autant de fois de la créature qu'elle *a été faite*, qu'on avoit répété du Verbe qu'il *étoit*. Après cela on revient au Verbe : *En lui*, dit-on, *étoit la vie* (*Ibid.*, 4.). Elle n'a pas été faite en lui. Elle y étoit comme la Divinité y étoit aussi. Et ensuite : *La lumière étoit qui illumine tout homme* (*Ibid.*, 9.) Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. *En lui étoit la vie, et il étoit la lumière.* Jean-Baptiste *n'étoit pas la lumière* (*Ibid.*, 8.). Il recevoit la lumière de Jésus-Christ; mais Jésus-Christ étoit la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfants de Dieu, n'est-il pas dit expressément : *Qu'ils ont été faits enfants de Dieu* (*Ibid.*, 12.)? Mais est-il dit de même, que le Fils unique a été fait Fils unique? Non. Il étoit Fils unique et la sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père, dès qu'il étoit Verbe; et il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré non point du néant, mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père.

Il n'y a donc rien en lui avant tous les temps qui ait été fait, ni qui l'ait pu être. Mais dans le temps qu'a-t-il été fait? *Il a été fait chair* (*Ibid.*, 14.) Il s'est fait homme. Voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : dans tout le reste, *il étoit*, et voilà ce qu'il *a été fait*. De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disoit de quelqu'un : Il étoit noble, il étoit

né gentilhomme; il a été fait duc, il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il étoit naturellement, et ce qu'il a été fait par la volonté du prince. Ainsi en tremblant et en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe, qu'il étoit Verbe, qu'il étoit Fils unique, qu'il étoit Dieu; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il étoit Dieu dans l'éternité, il a été fait homme dans le temps. Et même saint Pierre a dit : *Dieu l'a fait Seigneur et Christ.* (*Act.*, II. 32, 36.). Quant à sa résurrection, son Père lui a *donné la toute-puissance dans le ciel et dans la terre* (MATTH., XXVIII. 18): alors il a été fait Seigneur et Christ. Et s'il n'étoit Dieu qu'en ce sens, il auroit aussi été fait Dieu; mais non. *Il étoit Dieu, et il a été fait homme.* Et en sa nature humaine élevée et glorifiée, il *a été fait Seigneur et Christ.* Il a été fait Sauveur et glorificateur de tous les hommes.

Ce langage est suivi partout : *Celui qui est venu après moi,* dit saint Jean-Baptiste, et que j'ai dû précéder en ma qualité de son précurseur, *a été fait et a été mis devant moi, et m'a été préféré* (JOAN., I. 15, 30.). Sa gloire a été tout-à-coup faite plus grande que la mienne. En ce sens, *il a été fait devant moi.* Mais pourquoi? *parce qu'il étoit avant moi,* et sa gloire avant tous les temps au-dessus de toute la mienne, et de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il étoit naturellement plus que Jean; et c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite; mais qui n'auroit point été faite, si en effet Jésus-Christ, selon sa divinité, n'étoit plus grand que Jean; et qu'ainsi il lui falloit faire une gloire conforme à ce qu'il étoit.

Jésus-Christ que dit-il de lui-même? *Avant qu'Abraham fût fait, je suis.* (*Ibid.*, VIII. 58.). Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham, sinon pour exprimer distinctement que Abraham a été fait, et lui il étoit? *Au commencement étoit le Verbe.* On dira pourtant qu'*il a été fait,* quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham; mais quand il faut exprimer ce qu'il étoit devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'*il étoit.*

Et quand le même disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première Epître : *Ce qui fut au commencement* (1. JOAN., I. 2.); ou le *ce* doit être entendu substantivement, comme qui diroit : Ce qui étoit par sa nature et par sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : *Au commencement étoit le Verbe?* Et ensuite, lorsqu'il ajoute : *Nous vous annonçons la vie qui étoit subsistante dans le Père, apud Patrem, et nous a apparu;* n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile : *En lui étoit la vie; et le Verbe étoit* subsistant *en Dieu* (JOAN., I. 2, 4.)? Toujours, *Apud.* Et pour parler conséquemment, que pouvoit ajouter le même disciple bien-aimé, sinon ce qu'en effet il a ajouté? *Celui-ci,* Jésus-Christ, *étoit le vrai Dieu et la vie éternelle : Hic est verus Deus et vita æterna* (*Ibid.*, V. 20.).

Croyons donc l'économie du salut; et, comme dit le même disciple bien-aimé, *Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous* (*Ibid.*, IV. 16.). Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour; à un amour digne de Dieu; à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour et aimons de même; donnons ce que nous avons, et ce que nous sommes; établissons-nous en celui qui *étoit,* en croyant à ce qu'il a *été fait* pour nous dans le temps. *Ainsi,* dit saint Jean (*Ibid.*, V. 20.), *nous serons en son vrai Fils;* ou, comme lisoient les anciens Grecs, et comme a lu saint Athanase : *Afin que nous soyons dans le vrai, dans son Fils* (ATHAN., *tom.* II. *pag.* 608.); dans le vrai, c'est-à-dire, dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime; et conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai, d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité! quelle vérité dans toutes nos actions et dans toutes nos pensées! Détestons tout ce qui est éloigné du vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons : *Au commencement étoit le Verbe;* au commencement, au-dessus de tout commencement étoit le Fils. *Le Fils, c'est,* dit saint Basile (*Orat. de Fid. Hom.* 25, *tom.* I, *pag.* 500. *edit. Bened.*, *tom.* 2, *hom.* 15, *pag.* 131.), *un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté dans son sein : Dieu de Dieu, lumière de lumière, en qui étoit la vie, qui nous l'a donnée.* Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. *Amen. Amen.*

XIII.e SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST, SA ROYAUTÉ, SA GÉNÉALOGIE, SON SACERDOCE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'Onction de Jésus-Christ et le Nom de Christ.

O Christ! ô Messie! ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie l'oint du Seigneur! apprenez-moi dans l'excellence de votre onction l'origine et le fondement du christianisme. Et puisqu'il est écrit, que *l'onction nous apprend tout;* et encore, que *nous avons l'onction, et* que *nous savons toutes choses* (I. JOAN., II. 20, 27.); quand est-ce que cette onction nous doit enseigner, sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui vous faisant Christ, nous fait aussi chrétiens par la communication d'un si beau nom?

O Christ! vous êtes connu de tout temps sous ce beau nom. Le psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté : *Votre trône, ô Dieu! est éternel; et votre Dieu vous a oint d'une huile ravissante* (*Ps.* XLIX. 7, 8.). C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin cantique : *Votre nom est une huile, un baume répandu* (*Cant.*, I. 2.). Quand l'ange saint Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est expliqué, en disant, que *le Saint des saints seroit oint, et* que *l'Oint ou le* Christ *seroit immolé* (DAN., IX. 21, 24, 25, 26.). Et vous-même qu'avez-vous prêché dans la Synagogue, lorsque vous expliquâtes votre mission? qu'avez-vous, dis-je, prêché que ce beau texte d'Isaïe : *L'esprit du Seigneur m'a envoyé, et c'est pour cela qu'il m'a oint* (Is., LXI. 1; LUC., IV. 18.).

Vous avez paru vouloir expliquer par ce texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint-Esprit; et n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre apôtre saint Pierre au saint centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth; *et comment Dieu l'avoit oint du Saint-Esprit et de puissance pour opérer des prodiges, et remplir toute la Judée de ses bienfaits* (*Act.*, X. 38.).

O Christ! encore un coup, faites-moi connoître comme fit saint Pierre au saint Centenier, comment votre Dieu vous a oint du Saint-Esprit; et rendez-moi participant de cette onction.

II.e ÉLÉVATION.

Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt : il n'est point notre propre esprit; mais il est le propre esprit de Jésus-Christ : *Il prend du sien;* le Verbe divin le produit avec son Père; et quand il a été fait homme, il a produit ce Saint-Esprit, comme un esprit qui lui étoit propre, dans l'homme qu'il s'est uni (JOAN., XVI. 14; LUC., XXIV. 49; JOAN., XV. 26.).

Ainsi, quand les hommes font des miracles par le Saint-Esprit, c'est en eux un esprit qui vient du dehors et par emprunt; mais, dit doctement et excellemment saint Cyrille d'Alexandrie : *Quand Jésus-Christ chasse le démon, et fait d'autres miracles par le Saint-Esprit, comme il l'assure lui-même, il agit par un esprit qui lui est propre et qui est en lui comme dans sa source.*

De là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude. *L'esprit ne lui est pas donné avec mesure* (JOAN., III. 34.), mais sans mesure et en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous, et afin *que nous tous reçussions ce que nous avons de sa plénitude* (*Ibid.*, I. 16.). Ce qui a fait dire à Isaïe : *Le Saint-Esprit se reposera sur lui* (Is., XI. 2, 3.); et selon une ancienne version : *Toute la source, toute la fontaine du Saint-Esprit descendra sur lui.*

Jésus est donc oint par le Saint-Esprit, comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du Père qui est en lui la vertu de le produire; comme le donnant en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. C'est ce qui a fait dire aux saints, qu'il a été oint de la divinité; et c'étoit ce que voyoit ce prophète, lorsqu'en disant, qu'*il a été oint par son Dieu* (*Ps.* XLIV. 8.), en même temps lui-même il l'appelle Dieu.

Telle est donc l'onction qui a fait le Christ. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée et les prophètes, comme David et les rois, comme Aaron et les pontifes. Quoique roi, prophète et pontife, il n'a pas été oint de cette onction, qui n'étoit qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit, qu'*il étoit oint d'une huile excellente, au-dessus de tous ceux qui sont nommés oints* (*Ps.* XLIV. 8.), en figure de son onction; parce qu'il est oint de divinité et du Saint-Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait Christ. Et quand il nous a faits chrétiens, de quel autre esprit a-t-il rempli son Eglise naissante; et par quel autre esprit a-t-il répandu le nom

chrétien par toute la terre? Mais ne nous arrêtons pas à cette doctrine, quoique divine et nécessaire; faisons-en l'application que Dieu nous commande.

III.e ÉLÉVATION.

Quel est l'effet de cette Onction en Jésus-Christ et en nous.

Par cette onction divine Jésus-Christ est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ; et il nous apprend aussi que comme chrétiens, et par l'épanchement de son onction, nous sommes faits rois et sacrificateurs : *un sacerdoce royal,* comme dit saint Pierre (1. Pet., II. 9.). Et saint Jean dans l'Apocalypse : *Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs de Dieu son Père* (*Apoc.*, I. 6.).

Ayons donc un courage royal; ne nous laissons point assujétir par nos passions; n'ayons que de grandes pensées; ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

Comme rois, soyons magnanimes, magnifiques: aspirons à ce qu'il y a de plus haut; mais aspirons, comme prêtres et sacrificateurs spirituels, à ce qu'il y a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes; nous sommes ceux à qui il est dit : *Soyez saints, parce que je suis saint* (1. Pet., I. 16.).

Comment sommes-nous prophètes? Agissons par un céleste instinct; sortons de l'enceinte des choses présentes; remplissons-nous des choses futures; ne respirons que l'éternité. Quoi! vous vous faites un établissement sur la terre; vous voulez vous y élever; songez au pays où vous serez rois : *Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume* (Luc., XII. 32.).

IV.e ÉLÉVATION.

Sur deux Vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.

Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfants de Dieu, est la douceur. *Apprenez de moi,* dit Jésus lui-même, *que je suis doux et humble de cœur* (Matth., XI. 29.). Isaïe avoit prédit sa douceur par ces paroles que saint Matthieu lui a appliquées : *Voici mon serviteur que j'ai élu; mon bien-aimé, où je me suis plu, et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit; et il annoncera la justice aux nations* (Is., XLII. 1 *et seq.*). Voilà un ministère bien éclatant; mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est humble! puisque le prophète ajoute, et après lui l'Evangéliste : *Il ne disputera point, ni il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les rues,* comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors. *Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore :* Il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu, qui n'*habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes,* comme Elie sembloit le penser en voulant tout exterminer et tout perdre : *il n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais dans le doux souffle d'un air léger et rafraîchissant* (3. *Reg.*, XIX. 11, 12.).

Tel est l'esprit du Seigneur Jésus. Et c'est pourquoi, lorsque ses disciples vouloient dans l'esprit d'Elie et d'Elisée faire descendre le feu du ciel sur les villes qui leur refusoient le passage, il leur disoit avec sa douceur ineffable : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (Luc., IX. 55.) : vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion de la doctrine du Christ. Quelle fut sa douceur, lorsqu'il dit à celui qui le frappoit : *Si j'ai mal dit, faites connoître le mal que j'ai fait, et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous* (Joan., XVIII. 23.)? Et ailleurs : *Race incrédule et méchante, jusqu'à quand serai-je contraint d'être parmi vous, et de souffrir vos injustes contradictions? Toutefois amenez-moi votre fils* (Marc., IX. 8; Luc., IX. 41.), afin que je le guérisse. Et encore : *Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a condamnée? Je ne vous condamnerai pas non plus; allez et ne péchez plus* (Joan., VIII. 10, 11.).

Prenons donc l'esprit de douceur, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux; c'est foiblesse que de s'animer de cette sorte: la force est dans la raison tranquillement exposée; cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, *qui s'est laissé non-seulement tondre* (Is., LIII.

7; 1. Pet., ii. 21, 23, 29.), mais encore écorcher sans se plaindre. Ecoutez dans les Actes les prédicateurs de son Evangile qui, condamnés par les Juifs : *Jugez vous-mêmes,* leur disoient-ils, *s'il faut vous écouter plutôt que Dieu; car pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu, et ce que nous avons ouï* (*Act.*, iv. 19, 20.). C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer; c'est ainsi que sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais chrétiens et de vrais imitateurs du Christ.

Ecoutez encore ce que dit dans le même endroit des Actes son innocent troupeau si injustement maltraité : *Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, regardez les menaces de nos ennemis, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, puisqu'il vous plaît d'étendre votre main pour faire de si grands prodiges par le nom de votre saint Fils* Jésus (*Ibid.*, v. 24, 29, 30.). C'est ainsi qu'ils veulent parler *avec confiance* seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux : la victoire appartient à la douceur et à la patience; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant : qu'*il remportera la victoire; qu'il gagnera sa cause en jugement, et que les gentils mettront en lui leur espérance* (Matth., xii. 20, 21; Is. xlii. 1 *et seq.*). Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu; soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire, de vrais agneaux; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur et la patience sa fille; ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous.

V.e ÉLÉVATION.

La Généalogie royale de Jésus-Christ.

Ce titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ rapportées dans saint Matthieu et dans saint Luc (Matt. i; Luc., iii. 23.). La lecture que je fais ici de l'Evangile a un autre objet, et je remarquerai seulement :

En premier lieu, qu'il étoit notoire que Jésus-Christ sortoit de la race de David; tout le monde l'appeloit hautement et sans contradiction, *le fils de David* (Matth., i. 20; ix. 27; xix. 28; xv. 22; xx. 30, 31; xvi. 9, 15; Marc., xi. 9, 10.). Sa généalogie étoit bien connue; *et il étoit manifeste* aux Hébreux mêmes, *qu'il étoit de la tribu de Juda* (*Hebr.*, vii. 24.). Il n'étoit pas moins constant qu'il en sortoit par David; saint Paul avance et répète comme un fait qui n'étoit pas contredit, qu'*il est sorti du sang de David* (*Rom.*, i. 3; 2. Tim., ii. 8.).

Si donc les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savoit qu'ils étoient de même race, et si proches parents, que tout le monde connoissoit leur parenté. Aussi, dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine; *Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse, pour se faire inscrire avec elle* (Luc., ii. 1, 3, 4, 5.). C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredisants, qui voudroient qu'on nous eût donné la généalogie de la sainte Vierge, plutôt que celle de Joseph. C'étoit assez que tout le monde sût qu'ils étoient parents et de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. La loi qui ordonnoit au cadet d'épouser la veuve de son aîné, mort sans enfants, pour en faire revivre la tige, et lui donner une postérité (*Deut.*, xxv. 5, 6.), introduisoit par nécessité parmi les Juifs deux sortes de généalogies, l'une naturelle et l'autre légale. Il y a beaucoup de raison de croire, que saint Matthieu, qui se sert partout du mot *d'engendrer* (Matth., i. 12, 13 *et seq.*), l'a choisi pour marquer plus expressément la généalogie naturelle, plus propre à la désigner, que le terme plus vague et plus général dont s'est servi saint Luc (Luc., iii. 23, 24.). Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit a voulu que nous sussions, qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ, il venoit toujours de Juda et de David, et de la famille royale.

En troisième lieu, il falloit à la vérité que Jésus-Christ eût pour aïeux tous les rois de Juda sortis de David, afin de marquer au peuple, que vrai roi des Juifs, ce titre lui étoit comme héréditaire; mais toutefois l'humble Jésus, à qui Dieu avoit destiné une noblesse royale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, mais dans le temps de sa décadence, où déchue de la royauté elle subsistoit dans les plus vils artisans; par où aussi il devoit paroître que son trône étoit d'une autre nature et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il falloit aussi qu'il naquît de la tribu de Juda, de laquelle, comme le remarque saint Paul (*Hebr.*, VII. 14.), *Moïse n'a rien prononcé sur le sacerdoce*. Car le sacerdoce de Jésus-Christ devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron ; si Jésus-Christ étoit de son sang, on auroit cru qu'il auroit tiré son sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron ; au lieu que comme on va voir, il le devoit tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique Jésus-Christ dût descendre de Juda, et non de Lévi ni d'Aaron, il convenoit qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron ; ce qui fait que la sainte Vierge étoit cousine d'Elisabeth, et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs ; par où il paroît, qu'encore que le sacerdoce d'Aaron ne pût être celui de Jésus-Christ, il ne devoit pas lui être entièrement étranger, et qu'il devoit y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu, pour en revenir à la famille royale, qui étoit proprement celle du Sauveur, il faut encore observer, que bien qu'il fût le Saint des saints, non-seulement il est sorti de rois pécheurs et méchants, mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules, sont une Thamar, une Ruth moabite, et sortie d'une race infidèle, et enfin une Bethsabée, une adultère (MATTH., I. 3, 4, 5.) : tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs, dont Jésus-Christ ne veut pas être éloigné, et ne dédaigne pas le sang ; mais il s'en montre le rédempteur.

Apprenons à mépriser les hommes du monde, si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race, dont ils cachent avec tant de soin les endroits foibles. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres, dont le plus grand nombre, et peut-être les plus renommés, augmente depuis si long-temps celui des damnés ; et ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfants ; unissons-nous au Fils de Dieu, et en disant avec saint Paul (1. TIM., I. 15.), *qu'il est le Sauveur des pécheurs ;* ajoutons toujours avec cet apôtre, *desquels je suis le premier ;* puisque chacun d'un certain côté est le plus grand et le premier, comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

VI.e ÉLÉVATION.

Le Sacerdoce de Jésus-Christ.

La race dont Jésus-Christ est sorti, étoit vraiment la race royale, et il y a remis le trône d'une manière plus haute qu'il n'y avoit jamais été. Mais en Jésus-Christ, il n'y a point de race sacerdotale ; il n'a ni prédécesseur, ni successeur ; il a seulement des figures dont Melchisédech est la plus illustre, et la seule qui paroisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire l'Epître aux Hébreux ; et il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup dans la Genèse : *Melchisédech sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de ses jours, et sans qu'on en voie la fin* (*Hebr.*, VII. 3.) : ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un ange. C'est assez pour être la figure de Jésus-Christ que tout cela ne soit point marqué ; et qu'il paroisse seulement comme *sacrificateur du Dieu très-haut, pour offrir à Dieu du pain et du vin, et ensuite le présenter à Abraham, pour le bénir*, et en sa personne bénir comme supérieur tout le sacerdoce lévitique, *en recevoir la dîme* (*Gen.*, XIV. 18, 19, 20 ; *Hebr.*, VII. 1, 2, 4 *et seq.*), comme un hommage qui étoit dû à l'excellence de son sacerdoce, et la recevoir en même temps de Lévi et d'Aaron lui-même, et de toute la race sacerdotale, puisqu'elle étoit en Abraham comme dans sa tige : et cette dîme n'est autre chose que la dépouille des rois vaincus, dont la défaite paroît n'être accordée à Abraham, que pour honorer *Melchisédech, ce grand pontife, ce roi de justice, ce roi de paix, qui est l'interprétation de son nom et de la ville où il règne*. Dans toute la suite de l'histoire on ne dit pas un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction ; et tout d'un coup, neuf cents ans après, David en voyant le Christ qu'il appelle *son Seigneur, à la droite de Dieu* en grande majesté et puissance ; *engendré du sein de Dieu devant l'aurore ;* vainqueur de ses *ennemis* qui sont *à ses pieds ;* vainqueur des *rois ;* lui adresse ces mots avec serment : *Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech* (*Ps.* CIX. 1, 2, 3, 4, 5.) : vous n'avez point de devancier ni de successeur ; votre sacerdoce est éternel ; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron et à ses enfants. *Et voici,* conclut saint Paul, *dans un nouveau sacerdoce,* un nouveau service *et une nouvelle loi* (*Hebr.*, VII. 22 *et seq.*).

Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu, sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre ; en qui nous voyons et reconnoissons une descendance royale ; mais pour ce qui est du sacerdoce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : *Vous êtes mon Fils ; je vous ai aujourd'hui engendré* (*Ps.* II. 7.). Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu ; et vous avez votre vocation *par*

votre éternelle naissance (*Hebr.*, VII. 16.). Vous venez aussi *d'une tribu à laquelle Dieu n'a rien ordonné sur la sacrificature*. La vôtre a ce privilége *d'être établie par serment*, immobile, sans repentance et sans changement : *Le Seigneur*, dit-il, *a juré, et ne s'en repentira jamais. La loi de son sacerdoce est éternelle et inviolable* (*Ibid.*, 13, 14, 20, 21, 24.). Vous êtes seul; vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires; sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix, et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

Ecoutons notre loi en la personne de Jésus-Christ, tant que nous sommes de prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi, à raison de son ministère sacré : Vous êtes mon *homme saint, à qui* j'ai *donné la perfection et la doctrine* (*Deut.*, XXXIII. 8, 9.); et que pour cela il doit *dire à son père et à sa mère : Je ne vous connois pas; et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes; et il n'a d'enfants* que ceux de Dieu. Si c'est là, dis-je, la loi de Lévi et du sacerdoce mosaïque, combien pur, combien détaché de la chair et du sang doit être le sacerdoce chrétien, qui a Jésus-Christ pour auteur, et Melchisédech pour modèle! Non, nous ne devons connoître d'autre emploi, d'autre fonction, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu, enseignant sa loi et ses jugements, et lui offrant continuellement des parfums pour l'apaiser. Si nous gardions cette loi de notre saint ministère, on ne verroit pas tous les jours envahir les droits et l'autorité du sacerdoce, qui sont ceux de Jésus-Christ. Dieu se rendroit notre vengeur, et cette prière de Moïse auroit son effet : *Seigneur*, aidez vos ministres, *soutenez leur force; protégez l'œuvre de leurs mains; frappez le dos de leurs ennemis fugitifs; et ceux qui les haïssent ne se relèveront jamais* (*Ibid.*, 11.). Mais parce que plus charnels que les enfants du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous faire des successeurs, nous établir un nom et une maison : tout le monde entreprend sur nous; l'honneur du sacerdoce est foulé aux pieds.

VII.e ÉLÉVATION.

Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ, et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.

Il a paru, dit saint Paul (*Hebr.*, IX. 25, 26.), *en s'offrant lui-même pour victime*. C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offert à la croix; c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours; et ce n'est pas sans raison que David voyant en esprit le premier acte qu'il produiroit en se faisant homme (*Ps.* XXXIX. 7, 8, 9.), et saint Paul en interprétant cette prophétie (*Hebr.*, X. 5, 6, 7.), le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : *Vous n'avez point voulu*, dit-il, *d'hostie et d'oblation, mais vous m'avez formé un corps;* l'original porte : *Vous me l'avez approprié; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu; alors j'ai dit : Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu! et ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre*. Par cette parole, Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes; et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne le discontinua jamais, et demeura dès son enfance, et dès le sein de sa mère, dans l'état de victime, abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir et faire ce qu'il voudroit.

Je viens, dit-il, *pour faire votre volonté, comme il a été écrit au commencement du livre : in capite libri*. Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre, est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet; et David lui fait ajouter : *Mon Dieu, je l'ai voulu; et votre loi est au milieu de mon cœur* (*Ps.* XXXIX. 9.).

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu; autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste, et une victime entièrement consumée par le feu; laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose, et demain une autre; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour; une chose quand on est triste, une autre quand on est en bonne humeur; une chose quand l'espérance rit à nos désirs, autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces altérations journalières, et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission

à la sainte volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme soumis à sa volonté est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer ; c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu sainte en elle-même, est elle seule sa raison.

Prenons garde néanmoins que ce ne soit par paresse, ou par une espèce de désespoir, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer, mais en agissant, et en faisant ce qu'il faut ; elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie, selon qu'il plaît à celui qui sait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer, non dans notre propre contentement, mais en celui de Dieu : le priant de se contenter et de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe de ce que nous devenions sur la terre ? *Il n'y a qu'une chose à vouloir : c'est, Seigneur, d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie, pour y voir la volupté du Seigneur, y contempler son saint temple* (*Ps.* XXVI. 4.), et le louer aux siècles des siècles.

Commençons dès cette vie, et chantons avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ, l'hymne de la sainte volonté : *Me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir votre volonté* (*Ps.* XXIX. 8, 9.).

VIII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché : excellence de son oblation.

Mon Sauveur ! dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant au monde (*Ps.* XXXIX. 7, 8, 9.), vous nous déclarâtes, que vous vous mettiez par la volonté de Dieu à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas non-seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même ; mais vous êtes encore *la victime pour le péché* (*Lev.*, XVI. 5, 6, 20, 21.), sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge ; on les lui met sur la tête ; on envoie après cette victime dans le désert ; on la sépare de la société humaine ; on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de nous tous : *Vraiment vous avez porté nos péchés* (Is., LIII. 4, 5, 6.). Il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix (*Hebr.*, XIII. 11.) ; et vous avez pris sur vous *la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois infâme* (*Deut.*, XXI. 22 ; *Gal.*, III. 13.).

Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées ; tâchons en même temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus ! que je vous soulage ; faites que je ne pèche plus, et que j'efface par la repentance mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

Brûlez-moi de ce *feu* que vous *êtes venu allumer sur la terre* (LUC., XII. 49.). Consumez toutes mes inclinations par votre amour, et que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture : *Je viens, mon Dieu*, avec Jésus-Christ, *pour faire votre volonté* (*Ps.* XXXIX. 7, 8, 9.). Heureux qui finit sa vie par un tel acte ! Nous la devions commencer par là comme Jésus-Christ. Finissons-la du moins en nous consommant dans la volonté de Dieu. *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* (*Ps.* XXX. 6 ; LUC., XXIII. 46.).

XIV.e SEMAINE.

LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Marie va visiter sainte Elisabeth.

Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, *elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée* (LUC., I. 39.), pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite ? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments ; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir, Marie qui se voyoit prévenue par le Verbe descendu en son sein, pouvoit-elle n'être pas touchée du désir de s'humilier, et de descendre à son exemple ? Jésus devoit être précédé par saint Jean au dehors ; mais au dedans, c'est Jésus qui

le devoit prévenir, qui le devoit sanctifier. Il falloit que Jean reçût de Jésus la première touche de la grâce.

Si vous sortez, âmes saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Elisabeths qui se cachent elles-mêmes; allez vous cacher avec elles : cette sainte société honorera Dieu, et fera paroître ses grâces.

Dans toutes les visites que nous rendons, imitons Marie; rendons-les en charité; alors sous une simple civilité, il se cachera de grands mystères; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez, âmes pieuses, les devoirs de la parenté. Soyez amies, femmes chrétiennes, comme Marie et Elisabeth; que votre amitié s'exerce par la piété; que vos conversations soient pleines de Dieu : Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence.

Hommes, imitez aussi ces saintes et humbles femmes. O Dieu! sanctifiez les visites; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la dissipation, l'inquiétude, la dissimulation et la tromperie; faites-y régner la cordialité et le bon exemple.

II.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ moteur secret des cœurs : divers mouvements qu'il excite dans les âmes dont il s'approche.

Merveille de cette journée! Jésus-Christ est caché, et c'est lui qui opère tout; il ne paroît en lui aucun mouvement, il meut tout; non-seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissent sensiblement. Jésus qui est en effet le moteur de tout, est le seul qui paroît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit, trois dispositions différentes des âmes dont il approche : *D'où me vient ceci*, dit Elisabeth (Luc., I. 43.)? Elle s'étonne de l'approche de Dieu; et n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites, elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres âmes Dieu opère le transport, et de saints efforts pour les faire venir à lui; c'est ce qui paroît dans le tressaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine; et c'est ce qui paroît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les âmes : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une âme de qui il approche; dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une âme qu'il attire; et dans Marie, l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

III.e ÉLÉVATION.

Le cri de sainte Elisabeth et son humble étonnement.

A la voix de Marie, et à sa salutation, *l'enfant tressaillit dans son sein; et remplie du Saint-Esprit elle s'écria.* Ce grand cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie : *Vous êtes bénite entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni* (Luc., I. 41, 42.) : celui que vous y portez, est celui en qui toutes les nations seront bénies; il commence par vous à répandre sa bénédiction. *D'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi* (*Ibid.*, 43.)? Les âmes que Dieu aborde, étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette grâce. *Retirez-vous de moi, Seigneur,* disoit saint Pierre (*Ibid.*, v. 8.), *parce que je suis un pécheur.* Et le Centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (Matth., VIII. 8.). Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Elisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approchée par le Seigneur d'une façon si admirable. *D'où me vient ceci; que la Mère de mon Seigneur,* et qui le porte dans son sein, *vienne à moi!* Elle sent que c'est le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte mère. *A votre voix,* dit-elle, *l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein* (Luc., I. 44.). Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur; si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement; la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère, et Jean le reconnoît par la sienne.

Dans cette dispensation des grâces de Jésus-Christ sur Elisabeth et sur son fils à la visitation de la sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Père (Ambr., *l.* II, *in* Luc., *n.* 23.) : *Elisabeth a la première écouté la voix, mais Jean a le premier senti la grâce. Elisabeth,* poursuit saint Ambroise, *a la première aperçu l'arrivée*

de Marie; mais Jean a le premier senti l'avénement de Jésus. Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum.

Elisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur la louange de la sainte Vierge. *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli* (Luc., I. 45.). Vous avez conçu vierge, vous enfanterez vierge; votre fils remplira le trône de David; et son règne n'aura point de fin.

Croyons donc, et nous serons bienheureux comme Marie; croyons comme elle au règne de Jésus et aux promesses de Dieu. Disons avec foi: *Que votre règne arrive* (Matth., VI. 10.). Crions avec tout le peuple : *Béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur; et béni soit le règne de notre père David* (Marc., XI. 9, 10.).

La béatitude est attachée à la foi. *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Vous êtes bienheureux, Simon; parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé* la foi que vous devez annoncer, *mais que c'est mon Père céleste* (Matth., XVI. 17.). Et où est cette béatitude de la foi? *Bienheureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit s'accomplira* (Luc., I. 45.). Vous avez cru, vous verrez ; vous vous êtes fiée aux promesses, vous recevrez les récompenses; vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi; ne soyons point insensibles à cette béatitude: c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la propose; et la gloire de Dieu et sa volonté se trouvent dans notre béatitude. Ce qui est bienheureux est excellent en même temps; il est plus heureux de donner que de recevoir, c'est-à-dire, il est meilleur. On est bienheureux de croire; il n'y a rien de plus exeellent ni de meilleur que la foi, qui appuyée sur les promesses, s'abandonne aux bontés de Dieu, et ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*

IV.e ÉLÉVATION.

Le tressaillement de saint Jean.

Quand l'âme dans son ignorance et ses ténèbres ressent les premières touches de la divine présence, après ce premier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance et à l'amour. Elle sent je ne sais quels mouvements, souvent encore confus et peu expliqués; ce sont des transports vers Dieu, et des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean : saisi d'une sainte joie il voudroit parler, mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ qui en est l'auteur, en connoît la force; et quoiqu'en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'âme. Ame qui te sens saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de tressaillir!

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint et inopiné désir d'aller à vous. Que ce désir s'élève en moi aujourd'hui à la voix de votre mère; faites-moi dire avec Elisabeth : *D'où me vient ceci?* Faites-moi dire, Elle est *heureuse d'avoir cru*, et je veux imiter sa foi. Faites-moi tressaillir comme Jean-Baptiste; et enfant encore dans la piété, recevez mes innocents transports. Je ne suis pas un Jean-Baptiste, en qui votre grâce avance l'usage de la raison; je suis un vrai enfant dans mon ignorance, agréez mon bégaiement, *l'a, a, a* de ma langue (Jerem., I, 2.) qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux; c'est à vous seul que j'aspire, et je ne puis exprimer ce que votre grâce inspire à mon cœur.

V.e ÉLÉVATION.

Le cantique de Marie, première partie.

Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connoît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui passe les sens, et d'un cantique céleste.

Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur (Luc., I. 46 *et seq.*). Que dirai-je sur ce divin cantique? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô Dieu, formez vous-même mes paroles.

Quand l'âme entièrement sortie d'elle, ne glorifie plus que Dieu, et met en lui toute sa joie, elle est en paix, puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

Mon âme glorifie, mon âme exalte le Seigneur. Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs, quoi qu'elle ait pensé, elle l'exalte toujours le perdant de vue, et s'élevant de plus en plus au-dessus de tout.

Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Au seul nom de Sauveur, mes sens sont ravis; et ce que je ne puis trouver en moi, je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa ser-

vante. Si je croyois de moi-même pouvoir attirer ses regards, ma bassesse et mon néant m'ôteroit le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même, par pure bonté, il a tourné vers moi ses regards, j'ai un appui que je ne puis perdre, qui est sa miséricorde par laquelle il m'a regardée, à cause qu'il est bon et libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnoître ses avantages, dont elle a vu la source en Dieu, et qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe : *Et voilà*, dit-elle, *que tous les siècles me reconnoîtront bienheureuse.*

Ici étant élevée à une plus haute contemplation, elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés; et c'est comme la seconde partie de son cantique.

VI.ᵉ ÉLÉVATION.

Seconde partie du cantique à ces paroles : Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses.

Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses : et son nom est saint; et sa miséricorde s'étend d'âge en âge et de race en race sur ceux qui le craignent (Luc., I. 49, 50.). Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles.

Celui qui est seul puissant a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance, un Dieu-Homme, une mère vierge, un enfant qui peut tout, un pauvre dépouillé de tout, et néanmoins sauveur du monde, dompteur des nations, et destructeur des superbes.

Et son nom est saint. Dieu est la sainteté même; il est saint et sanctifiant : et quand est-ce qu'il le paroît davantage, que lorsque son Fils qui est aussi celui de Marie, répand la miséricorde, la grâce et la sainteté, d'âge en âge sur ceux qui le craignent?

Si nous voulons participer à cette grâce, soyons saints, et publions en même temps avec toutes les nations, que Marie est bienheureuse.

VII.ᵉ ÉLÉVATION.

Suite du cantique où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie, et de l'incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets, Marie en revient à la puissance de Dieu : *Il a*, dit-elle, *déployé la puissance de son bras : il a dissipé ceux qui étoient enflés d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de dessus le trône, et il a élevé les humbles* (Luc., I. 51, 52.). Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde, qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Evangile? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable, qu'*il s'est servi de la foiblesse pour anéantir la force, et de ce qui n'étoit pas pour détruire ce qui étoit, afin que ne paroissant rien, nul homme ne se glorifie devant lui* (1. *Cor.*, I. 27, 28, 29.); et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son bras. C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélés aux petits* (Matth., XI. 25.); n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes, élevé ceux qui étoient vils à leurs yeux et à ceux des autres?

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au-dessus de tout, parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les palais des rois : il a choisi de pauvres, mais d'humbles parents, et tout ce que le monde méprisoit le plus, pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la foiblesse même.

Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les mains vides (Luc., I. 53.). Et quand? Si ce n'est lorsqu'il a dit : *Heureux ceux qui ont faim; car ils seront rassasiés* (Matth., V. 6.). *Malheur à vous qui êtes rassasiés; car vous aurez faim* (Luc., VI. 25.). C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon âme glorifie le Seigneur, et n'exalte que sa puissance, qui va paroître par l'infirmité et par la bassesse.

C'est là que l'âme trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, et Dieu seul demeurer grand.

VIII.ᵉ ÉLÉVATION.

Effets particuliers de l'enfantement de Marie dans les deux derniers versets de son cantique.

Les palais et les trônes sont à bas; les cabanes sont relevées; toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la

rédemption d'Israël, et de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il étoit venu? Ecoutons la fin du divin cantique : *Il a pris en sa protection Israël son serviteur* (Luc., I. 54.). Ce n'est point à cause des mérites dont se vantoient les présomptueux : au contraire il a abattu le faste pharisaïque et les superbes pensées des docteurs de la loi : il a reçu un Nathanaël, vrai Israélite, simple, sans présomption, comme sans fard et sans fraude : et voilà les Israélites qu'il a protégés, à cause qu'ils mettoient leur confiance, non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde. *Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité,* qui doit subsister *aux siècles des siècles* (*Ibid.*, 54, 55.).

Heureux! que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses. Il pouvoit nous donner ce qu'il eût voulu : mais quelle nécessité de nous le promettre ? Si ce n'est qu'il vouloit, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Elisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du Christ s'est accomplie tant de siècles après ; doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse? Si nos pères avant le Messie ont cru en lui, combien maintenant devons-nous croire, que nous avons Jésus-Christ pour garant de ces promesses ? Abandonnons-nous à ces promesses de grâce, à ces bienheureuses espérances ; et noyons dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

Nous sommes les vrais enfants de la promesse; enfants selon la foi, et non pas selon la chair (*Gal.*, IV. 28 ; *Rom.*, IX. 7, 8.) : qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfants sortis d'Abraham selon les lois de la chair et du sang ; mais en la personne d'Isaac, qui est venu selon la promesse, par grâce et par miracles. Abraham a cru à cette promesse : *Pleinement persuadé, et sachant très bien que Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis* (*Ibid.*, IV. 20, 21.). Il ne dit pas seulement qu'il prévoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis ; il a promis à Abraham des enfants selon la foi : il les fait donc. Nous sommes ses enfants selon la foi : il nous a donc faits enfants de foi et de grâce, et nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grâce selon sa promesse, ce n'a point été par nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits et régénérés. Nous sommes ceux que voyoit Marie, quand elle voyoit la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit : *Qu'il me soit fait selon votre parole* (Luc., I. 38.). Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre ; publions qu'elle est bienheureuse ; et agrégeons-nous à ceux qui la regardent comme leur mère. Prions cette nouvelle Eve qui a guéri la plaie de la première, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec saint Ambroise (Ambr. *in* Luc., *l.* II, *n.* 26.). *Que l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur.* Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie.

IX.[e] ÉLÉVATION.

Demeure de Marie avec Elisabeth.

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth : et elle retourna en sa maison (Luc., I. 56.). La charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth ; quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié : *Vous êtes heureuse ;* il faut fortifier l'attrait de la grâce : et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus, en demeurant trois mois avec son précurseur.

Regardons ce saint précurseur sanctifié dès le ventre de sa mère. Comme les autres il étoit conçu dans le péché ; mais Jésus-Christ a voulu prévenir sa naissance, et la rendre sainte. Il a voulu qu'il fît son office de précurseur jusque dans le ventre de sa mère. Il ne faut pas s'étonner, si dès le commencement de l'Evangile de l'apôtre saint Jean, on voit Jean-Baptiste si étroitement uni à Jésus. Jean-Baptiste, qui *n'étoit pas la lumière,* devoit pourtant et devoit avant sa naissance, et dès le sein de sa mère, *rendre témoignage à la lumière* (Joan., I. 8.), encore cachée. Il n'étoit pas la lumière, puisque conçu dans le péché, il attendoit, pour en sortir, la présence du Sauveur.

Il y avoit une véritable lumière qui illumine

tout homme venant au monde (JOAN., I. 9.); et c'est par cette lumière que Jean a été illuminé, afin que nous entendions, que s'il montre Jésus-Christ au monde, c'est par la lumière qu'il reçoit de Jésus-Christ même. O Marie! ô Elisabeth! ô Jean! que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses! Mais ô Jésus, Dieu caché, qui sans paroître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère et dans toutes les œuvres cachées de votre grâce!

Savoir si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean, l'Evangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth étoit dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter; elle fut environ trois mois avec elle; elle étoit donc ou à terme, ou bien près de son terme : et l'Evangile ajoute aussi, que *le temps d'Elisabeth s'accomplit* (LUC., I. 57.) : insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie étoit avec elle : mais qui osera l'assurer, puisque l'Evangile semble avoir évité de le dire? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, et prévoyant l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite : ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avoit envoyée. O humilité! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie!

XV.e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

On accourt des environs.

Le terme d'Elisabeth étant accompli, les voisins et ses parents accoururent pour célébrer la miséricorde que Dieu avoit exercée (en lui ôtant sa stérilité) *et s'en réjouir avec elle* (LUC., I. 57, 58.). Les vraies congratulations des amis et des parents chrétiens doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les compliments n'ont rien de solide, ni de sincère, et ne sont qu'un amusement.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il vouloit rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devoit aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie; et il importoit aux desseins de Dieu, que celui qu'il envoyoit pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : et voilà que sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devoient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir. Car *tout le monde étoit en admiration;* et les merveilles qu'on vit paroître à la naissance de Jean-Baptiste, *se répandirent dans tout le pays voisin; et tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : Que pensez-vous que sera cet enfant? Car la main de Dieu est visiblement avec lui* (LUC., I. 65, 66.). Accoutumons-nous à remarquer que les actions qui paroissent les plus communes, sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu, et servent à ses desseins, sans qu'on y pense; en sorte que rien n'arrive fortuitement.

II.e ÉLÉVATION.

La circoncision du saint précurseur, et le nom qui lui est donné.

Le huitième jour on vint circoncire l'enfant; et ils lui donnoient le nom de son père, Zacharie; mais Elisabeth répondit que son nom étoit Jean. On lui remontroit que personne n'avoit ce nom dans leur parenté; et en même temps ils demandèrent par signes à son père quel nom il lui vouloit donner; et il écrivit sur des tablettes, que Jean étoit son nom (*Ibid.*, 59, 60, 61, 62, 63.). On connut donc, par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille, qu'il étoit venu d'en-haut : *Et tout le monde étoit étonné.* Le nom de Jean signifie grâce, piété, miséricorde; et Dieu avoit destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paroît que Zacharie à qui on ne parloit que *par signes* (*Ibid.*, 62, 64.), n'étoit pas seulement devenu muet par son incrédulité; mais que l'ange l'avoit encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole, quand il eut obéi à l'ange, en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avoit causé : à l'instant celui qui n'entendoit rien que par signes, et ne parloit qu'en écrivant, *eut la bouche ouverte*, et entonna ce divin cantique.

IIIe ÉLÉVATION.

Le cantique de Zacharie. Première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre, et quelle est la justice qu'il nous donne.

Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël (LUC., I. 68.). C'est, après être demeuré long-temps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avoit été contraint de resserrer en lui-même, touchant le règne du Christ qui étoit venu, et qui bientôt alloit paroître. C'est ce qu'il voit dans son transport; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable cantique.

C'est pour la gloire de Jésus-Christ le témoignage d'un prêtre célèbre parmi le peuple, et aussi savant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son cantique ont de doctes et secrets rapports aux promesses faites à nos pères, et aux anciennes prophéties.

Il commence donc par bénir ce Dieu : *Parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption*, en lui envoyant son Fils, en qui *il nous a élevé un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur* (LUC., I, 68, 69.). Voilà comme tout le monde connoissoit que le Fils de Marie par elle sortoit de David, et en héritoit la royauté.

Le mot de *corne* dont il se sert, est un mot de magnificence et de terreur, qui dans le style de l'Ecriture signifie la gloire, et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce que devoit faire le Sauveur sorti de David, pour la rédemption du genre humain.

Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption : la première, sont les maux dont elle nous affranchit; et la seconde, sont les grâces qu'elle nous apporte.

Premièrement donc : *Il avoit promis par la bouche de ses prophètes qu'il nous délivreroit de nos ennemis, et de ceux qui nous haïssent* (*Ibid.*, 70, 71.). Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés? Ce sont, avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenoient captifs par le péché, par nos vices et par tous nos mauvais désirs; ce sont là nos vrais ennemis, qui seuls aussi peuvent nous perdre. Jésus-Christ nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non-seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité et par la patience, selon ce que dit saint Paul (*Rom.*, XII. 20, 21.) : *Ne vous laissez pas vaincre par le mauvais, mais surmontez le mauvais par l'abondance du bien :* soigneux de gagner par la charité vos frères qui vous persécutent, *et entassant des charbons sur leurs têtes*, pour les échauffer et fondre la glace de leurs cœurs endurcis.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement, Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les tyrans persécuteurs de l'Eglise; et si les Juifs avoient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte, et servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son peuple contre les ennemis qui les oppriment; qu'ils regardent ces heureux succès comme une grâce du libérateur qui leur est venu, et qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu ; autrement, et s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte et chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis dont la défaite nous est promise par le Sauveur, sont les démons nos vainqueurs dès l'origine du monde, et nos convoitises qui nous font la guerre dans nos membres; et nos péchés qui nous accablent, et nos foiblesses qui nous tuent, et les terreurs de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont Jésus-Christ nous délivre, *pour nous faire marcher sans crainte en sa présence* (LUC., I. 74.).

Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux : le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté qui doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles : *Afin que nous servions en sainteté et en justice devant lui* (*Ibid.*, 75.); c'est-à-dire, dans une parfaite et véritable sainteté qui ne soit point extérieure, et aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu. Car, dans le règne de Jésus-Christ, il ne s'agit pas de purifications extérieures, ni de vaines cérémonies, ni d'une justice superficielle (MATTH., XV et XXIII.); il faut être saint à fond, se tenir sous les yeux de Dieu, faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs, et ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez, et voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état : une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ. Ceux qui, transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle, se retirent à la première tentation, sont ceux

qu'il appelle *temporels* (MARC., IV. 16, 17.), ou justes pour un certain temps, et non pour toujours. La preuve du vrai chrétien est la persévérance; et la grâce que Jésus-Christ nous apporte est une grâce qui premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu, et secondement nous fait justes, persévérants, marchant courageusement et humblement à la fois, sous les yeux de Dieu, durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de Jésus-Christ; soyons justes à ses yeux, en exterminant pour l'amour de lui toute tache qui offenseroit ses regards, et pratiquant une vertu ferme et sévère qui ne se relâche jamais, ni en rien.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.

Pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il avoit juré à Abraham notre père (LUC., I. 72, 73.). Il semble qu'il falloit dire que Dieu exerçoit ses miséricordes sur nous en mémoire de nos pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice, et nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par grâce, le saint prêtre aime mieux dire, qu'il exerce sa miséricorde envers nos pères qui lui ont plu, qu'envers leurs enfants ingrats; qu'il nous sauve par sa bonté, et non à cause de nos mérites; et pour satisfaire à sa promesse, plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses saints; mais c'est que ces mérites sont des grâces; c'est que la grâce qui nous les donne nous est donnée sans mérite : on a des mérites, quand on est saint; mais pour être saint, il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse; mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font de bonnes œuvres; mais la grâce qui n'est point due, précède afin qu'on les fasse. Enfants de grâce et de promesse, vivez dans cette foi; c'est la nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : *Que nulle chair ne se glorifie en sa présence; et que celui qui se glorifie, se glorifie en Notre-Seigneur* (1. *Cor.*, I. 29, 31.).

V.e ÉLÉVATION.

Quel est le serment de Dieu, et ce qu'il opère.

Selon qu'il avoit juré à notre père Abraham (LUC., I. 73.). Je ne puis mieux exprimer le mystère de ce serment, que par ces paroles de l'Epître aux Hébreux (*Hebr.*, VI. 13, 14, 17.) : *Dans la promesse que Dieu fit à Abraham, n'ayant point de plus grand que lui par qui il pût jurer, il jura par lui-même*, comme il est écrit : *J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur;* et ajouta : *Si je ne vous comble de bénédictions, et si je ne multiplie votre race jusqu'à l'infini* (*Gen.*, XXII. 16, 17, 18.) : suppléez, je serai un menteur, moi qui suis la vérité même. *Abraham*, continue l'Apôtre (*Hebr.*, VI. 15, 16, 17, 18.), *ayant attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette promesse; car comme les hommes jurent par celui qui est plus grand qu'eux, et que le serment* où ils font entrer la toute-puissance et la vérité de Dieu dans leur engagement, *est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends*, dont aussi le serment est la décision : *Dieu voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment* à sa parole; *afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe* (c'est-à-dire, sur la parole de Dieu, et sur le jurement qui la confirme), *nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la possession des biens proposés à notre espérance.*

Il ne faut point ici de commentaire; il n'y a qu'à écouter toutes ces paroles, et nous en laisser pénétrer. Prenons garde seulement, qu'en nous attachant à la promesse nous ne présumions pas plus qu'il ne nous est promis : Dieu a promis à la pénitence la rémission des péchés; mais il n'a pas promis le temps de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en abuser.

VI.e ÉLÉVATION.

Seconde partie de la Prophétie du saint cantique qui regarde saint Jean-Baptiste.

Et vous, enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut (LUC., I. 76.) : son prophète particulier et par excellence; prophète *et plus que prophète* (MATTH., XI. 9.), comme l'appelle le Sauveur, puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au

milieu du peuple, comme celui qui est venu (JOAN., I. 15, 26, 27, 29 *et seq.*). *Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies* (LUC., I. 76.). Voilà donc comme Zacharie appelle Jésus-Christ *le Très-Haut*, et *le Seigneur;* c'est-à-dire, dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, *Dieu*. Voilà donc le caractère de la prophétie de saint Jean-Baptiste, marqué distinctement par Zacharie, qui est de marcher devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes prophéties, l'une d'Isaïe (IS., XL. 3; MATTH., III. 3; MARC., I. 3; LUC., III. 4.) : *Une voix est entendue dans le désert : Préparez la voie du Seigneur : faites ses sentiers droits.* L'autre de Malachie en confirmation (MALACH., III. 1; MATTH., XI. 10; MARC., I. 2; LUC., VII. 27.) : *J'enverrai mon ange; mon envoyé paroîtra et préparera les voies devant moi, et le Seigneur que vous cherchez viendra dans son temple.*

C'est ainsi que ce docte prêtre établit par les prophètes la mission de son Fils, et le propre caractère de son envoi, qui est de préparer les voies du Seigneur; mais il nous va encore expliquer ce que c'est que préparer les voies du Seigneur : C'est, dit-il (LUC., I. 77), *de donner à son peuple la science du salut, pour la rémission de leurs péchés;* qui est le propre ministère de saint Jean-Baptiste, dont saint Paul a dit dans les Actes après les évangélistes, *que Jean avoit baptisé le peuple du baptême de pénitence, leur disant de croire en celui qui alloit venir; c'est-à-dire, en Jésus* (*Act.*, XIX. 4; MATT., III. 11; MARC., I. 4; LUC., III. 8; JOAN., I. 26, 31.).

Venez donc apprendre la grande science, qui est la science du salut; et apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés, dont nous avons besoin toute notre vie; en sorte que notre justice est plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul après David : *Bienheureux ceux dont sont remises les iniquités, et dont les péchés sont couverts; bienheureux à qui le Seigneur n'impute point de péché* (*Rom.*, IV. 7, 8; *Ps.* XXXI. 1, 2.) : afin que nous entendions, que ne pouvant être sans péché, notre vraie science est celle qui nous apprend à nous en purifier de plus en plus tous les jours, en disant avec David : *Lavez-moi de plus en plus de mon péché* (*Ps.* L. 3.).

Cette science est en Jésus-Christ dont il est écrit : *Mon serviteur en justifiera plusieurs dans sa science, et il portera leurs iniquités* (IS., LIII. 11.). Voilà donc en Jésus-Christ la vraie science de la rémission des péchés, dont il fait l'expiation par son sang, en les portant sur lui comme une victime; mais Jean marche devant lui pour montrer au peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence, puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés; et ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre : non qu'elle ne soit véritable et parfaite à sa manière; mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés, si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence et par les aumônes. C'est la science que prêchoit saint Jean, en criant dans le désert, et faisant retentir toute la Judée de cette voix : *Faites de dignes fruits de pénitence* (MATT., III. 8.).

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu (LUC., I. 78.) : c'est uniquement par là que nous trouvons la rémission de nos péchés; c'est par là, poursuit Zacharie, que *l'Orient nous a visités d'en-haut*. C'est là un des noms de Jésus-Christ qu'un prophète appelle en la personne de Zorobabel : *Un homme viendra; et son nom est l'Orient* (ZACH., VI. 12). Ce prophète c'est Zacharie; et Zacharie, père de saint Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui *qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice* (MAL., IV. 2.), comme disoit Malachie : *Pour éclairer*, continue ici Zacharie, *ceux qui sont assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort; pour dresser nos pas dans la voie de la paix* (LUC., I. 79; IS., IX. 1, 2.).

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés, et qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie; ne croyez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par Jésus-Christ. Il n'a pris le nom d'Orient que pour nous montrer qu'il est pour nous éclairer une lumière naissante : *Il étoit la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde* (JOAN., I. 9.). Quand cette lumière commence à paroître, elle s'appelle Orient, et c'est un des noms de Jésus-Christ. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres qu'en répandant la lumière dont il embellit l'univers; ainsi le vrai Orient, qui se lève vraiment d'en-haut, lorsqu'il sort du sein de son Père pour nous éclairer, ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice, par laquelle nous sommes nous-mêmes *lumière en Notre-Seigneur; car vous étiez*, dit saint Paul (*Ephes.*, V. 8.), *les ténèbres* même, *mais à pré-*

sent vous êtes lumière; non point toutefois en vous-mêmes, mais en Jésus-Christ qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts, et à dresser incessamment vos regards vers lui, par une bonne et droite intention, dont s'ensuivra dans tout votre corps, dans toute votre personne, une lumière éternelle, et un flambeau lumineux dont vous serez éclairés.

Pour dresser nos pas dans le chemin de la paix (Luc., I. 79.). O paix! le cher objet de mon cœur: ô Jésus! qui *êtes ma paix* (*Ephes.*, II. 14.), qui me mettez en paix avec Dieu, avec moi-même, avec tout le monde; *qui*, par ce moyen, *pacifiez le ciel et la terre* (*Coloss.*, I. 20.). Quand sera-ce, ô Jésus! quand sera-ce, que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur, et par un entier acquiescement, ou plutôt un attachement, une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les événements de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même.

VII.e ÉLÉVATION.

Saint Jean au désert dès son enfance.

L'enfant croissoit, et son esprit se fortifioit; et il étoit dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël (Luc., I. 80.). Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï. Celui qui dès le sein de sa mère avoit commencé à éclairer saint Jean-Baptiste, et à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance; et il paroît que dès lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparoître de la maison de son Père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui? Loin du commerce des hommes, il n'en avoit aucun qu'avec le ciel; il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parents d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devoit être la consolation; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admireroit cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste? Que ne lui disoit pas ce Dieu qui étoit en lui, et pour qui dès son enfance il quittoit tout? Que ne lui disoit-il point dans ce silence, où il se mettoit pour n'écouter que lui seul? *La langue*, dit saint Jacques (Jac., III. 6.) *est la source de toute iniquité*: qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean-Baptiste qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène: *Fuis les hommes*, oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à saint Jean-Baptiste, poussé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer dès son enfance dans le désert.

Tout le reste suivit. Cet homme dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante; n'ayant pour tout habit *qu'un* rude *cilice de poils de chameaux; une ceinture* aussi affreuse *sur ses reins; pour toute nourriture des sauterelles*, sans qu'on explique comment il les rendoit propres à sustenter sa vie, *et du miel sauvage* (Matth., III. 4.): et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissoit tout; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais, dont il venoit reprendre les vices, et réprimer les scandales.

Cette vie rude et rigoureuse n'étoit pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes les nazaréens qui ne buvoient point de vin (*Num.*, VI. 1 *et seq.*; Jud., XIII. 5, 7; *Thren.*, IV. 7; Amos., II. 11; I. *Mach.*, III. 49.). On y voit dans Jérémie (Jerem., XXXV. 5, 6, 7 *et seq.*) les réchabites, qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouroient ni ne semoient, ni ne cultivoient la vigne, ni ne bâtissoient de maison, mais habitoient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab; et leur promet en récompense, que leur institut ne cesseroit jamais. Les esséens, du temps même du Sauveur, en tenoient beaucoup. La vie prophétique qui paroît dans Elie, dans Elisée, dans tous les prophètes, étoit pleine d'austérités semblables à celle de Jean-Baptiste, et se passoit dans le désert, où ils vivoient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers; car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons; sans secours, sans serviteurs, et sans aucun entretien: c'est de quoi on n'avoit encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige, que Jean-Baptiste qui avoit senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père

avoit prédit qu'il en seroit le prophète, et lui devoit préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connoissoit si peu, qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le connoître, quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable que toutes celles que nous avons vues dans saint Jean-Baptiste. Il savoit que le Verbe opère invisiblement, et de loin comme de près; il s'occupoit de ses grandeurs qu'il devoit prêcher; il l'adoroit dans le silence, avant que de l'annoncer par sa parole : il l'écoutoit au dedans; il s'enrichissoit de son abondance, de sa plénitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensoit-il point en attendant ce *Dieu*, que *personne n'avoit vu; mais* que *son Fils unique qui étoit dans son sein* venoit *annoncer* (JOAN., I. 18.)? C'est ce que saint Jean devoit prêcher; c'est ce qu'il contemple en secret; et ne demande à voir ce Fils unique, que dans le temps que Dieu le feroit paroître pour le montrer, et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans aucun empressement de paroître, il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez, orgueil humain, mourez, curiosité, empressement, désir de paroître : si vous voulez préparer la voie à Jésus, et l'introduire dans vos cœurs, mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement, solitaires sacrés, imitateurs de saint Jean-Baptiste et des prophètes; puissiez-vous aimer la vie séparée, quitter les villes, aimer le désert, vous en faire un dans les villes mêmes, et recevoir la bénédiction des enfants de Jonadab fidèles aux institutions de leur père. Mais nous, fidèles, soyons-le donc à plus forte raison aux commandements sortis de la bouche de Dieu. Si les réchabites, si les moines, ont avec raison tant de scrupule, tant de honte de manquer à leurs règles, combien devons-nous trembler à manquer à la loi de Dieu, dit le Seigneur, par la bouche de son prophète Jérémie (JEREM., XXXV. 13, 14 *et seq.*).

XVI.ᵉ SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Songe de saint Joseph.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avoit prise comme la plus pure de toutes les vierges (MATTH., I. 18.); et il étoit prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère, et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être long-temps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvoit-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle? Car de soupçonner seulement ce qui étoit arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'étoit un miracle dont Dieu n'avoit point encore donné d'exemple, et qui ne pouvoit tomber dans l'esprit humain.

Il étoit juste (*Ibid.*, 19.); et sa justice ne lui permettoit pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvoit croire innocente. Tout ce qu'on pouvoit espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avoit conçue avec raison de sa chaste épouse, étoit, comme il le méditoit, *sans la diffamer, de la renvoyer secrètement*. C'étoit, dis-je, ce qu'on pouvoit espérer de plus doux; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est *dure comme l'enfer* (*Cant.*, VIII. 6.), à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter? Sa justice même l'auroit flatté dans sa passion; et sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençoit à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avoit choisi pour lui servir de père.

Joseph le plus modéré, comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et vouloit seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvoit garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avoit de sa chasteté et de sa vertu! de perdre celle qu'il aimoit, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu lui auroit pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'auroit pas été mise à l'épreuve qui lui étoit préparée; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions; et la plus juste jalousie, qui

fût jamais, n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyoit la peine qu'auroit son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans en paroître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix.

Dans cet état, *l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit* (MATTH., I. 20.). Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connoissance.

Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de JÉSUS (*Ibid.*, 21.). Pourquoi, *vous?* Vous n'en êtes pas le père, il n'a pas de père que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ; vous serez son père en effet d'une certaine manière; puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui étoit à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc, avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu *qui fait en particulier tous les cœurs des hommes* (*Ps.* XXXII. 15.), fait aujourd'hui en vous un cœur de père: heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc : à la bonne heure nommez cet enfant; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

II.e ÉLÉVATION.

Sur la prédiction de la virginité de la sainte mère de Dieu.

Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par Isaïe : Voici qu'une Vierge concevra dans son sein, et enfantera un fils; et vous *nommerez son nom Emmanuel;* c'est-à-dire, *Dieu avec nous* (MATTH., I. 22, 23, 24; IS., VII. 14.).

C'est la gloire de l'Eglise chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge? un si beau titre n'étoit jamais tombé dans l'esprit humain; et cette gloire étoit réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur; où elle a été consacrée à Dieu; où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges : c'est lui qui a fait connoître au monde ces *eunuques spirituels*, autrefois prédits par les prophètes (IS., LVI. 3, 4, 5; MATTH., XIX. 12.), mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son apôtre, que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager (1. *Cor.*, VII. 32, 33, 34, 35.). Fils d'une Vierge, vierge lui-même; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé, saint Jean, vierge aussi selon la tradition chrétienne; dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avoient) pour le suivre; toujours par conséquent dans la compagnie, et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence; où il ne faut pas s'étonner, si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs mêmes ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. *On les voyoit,* dit saint Ambroise (AMBR. *de Virg.*), *affronter les supplices et craindre les regards : Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus :* au milieu des tourments et livrées aux bêtes farouches, et à des taureaux furieux qui les jetoient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer; dignes témoins, dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu et Fils d'une Vierge.

Fils de Dieu et Fils d'une Vierge. Ces deux choses devoient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tous sens : *Qui comprendra sa génération* (IS., LIII. 8.)? toujours virginale, et dans le sein de son père, et dans celui de sa mère. O Jésus! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair? le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa mère même la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs? ou ne pas consacrer

son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil; chrétiens en général, détestez toute impureté; vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui, et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous; n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes; cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui, loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder quoique seule: un regard sur vous-même, une complaisance, non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chretiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise; soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ notre pontife, parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme *un homme qui aimoit le vin et la bonne chère* (MATTH., XI. 19.), il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On *s'étonnoit de le voir parler en particulier à une femme* (JOAN., IV. 27.) qu'il convertissoit, et avec elle sa patrie; et il agissoit en tout d'une manière si épurée et si sérieuse, que malgré la malignité de ses ennemis, son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte, si ce n'est pour nous? afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une matière si délicate, où le genre humain est si emporté, si malin et si curieux.

III.e ÉLÉVATION.

Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous dit ces paroles: *Et non cognoscebat eam donec peperit: Et il ne l'avoit pas connue, quand elle enfanta son fils premier-né* (MATTH., I. 25.)? Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais, et qu'elle fut vierge perpétuelle? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Matthieu avoit ordre d'expliquer précisément ce qui regardoit l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui portoit, qu'*une vierge concevroit et enfanteroit un fils* (Is., VII. 14.).

Au reste, on ne peut penser sans horreur, que ce sein virginal où le Saint-Esprit avoit opéré, dont Jésus-Christ avoit fait son temple, ait jamais pu être souillé; ni que Joseph, ni que Marie même, aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avoit dit en général: *Je ne connois point d'homme* (LUC., I. 34.): saint Joseph étoit entré dans ce dessein; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilége indigne d'eux, et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Evangile, et saint Jacques qu'on appela frère du Seigneur, constamment ne l'étoient que par la parenté, comme on parloit en ce temps; et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les chrétiens que Jésus ne fût pas le Fils unique de Marie comme de Dieu? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son fils unique, lui auroit-il, en la quittant, donné un fils d'adoption? Et quand il dit à saint Jean: *Voilà votre mère;* et à elle: *Voilà votre fils* (JOAN., XIX. 26, 27.): ne montre-t-il pas qu'il suppléoit, par une espèce d'adoption, ce qui alloit manquer à la nature! Loin de la pensée des chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise; Dieu a marqué aux évangélistes ce qu'ils devoient précisément écrire, et ce qu'il vouloit qu'on réservât à la tradition de son Eglise, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Ecriture ne l'auroit pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il auroit plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal? Constamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage; en quoi il a confirmé que le mariage étoit saint, puisqu'il a voulu paroître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu; et en attendant, Dieu préparoit à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

IV.ᵉ ÉLÉVATION.

Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'Evangéliste : Son nom sera appelé Emmanuel.

Son nom sera Emmanuel : Dieu avec nous (Is., VII. 14 ; MATTH., I. 23.). Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom *Emmanuel*, nous y trouverons celui de Sauveur. Car qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés, comme l'ange l'a interprété? Mais les péchés étant ôtés, et n'y ayant plus de séparation entre Dieu et nous, que reste-t-il autre chose, sinon d'être unis à Dieu, et que Dieu soit avec nous parfaitement ? Nous sommes donc parfaitement et éternellement sauvés, et nous reconnoissons en Jésus qui nous sauve, un vrai *Emmanuel*. Il est Sauveur, parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu qui s'unit notre nature : étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la grâce jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opère celui qui est à la fois, ce que Dieu est, et ce que nous sommes ; Dieu et homme tout ensemble. *Dieu étoit en* Jésus-Christ *se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés* (2. *Cor.*, V. 19.), et les effaçant dans ses saints. Ainsi Dieu est avec eux, parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.

Mais ce n'étoit rien, si en même temps Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous dans le style de l'Ecriture, c'est-à-dire, que Dieu vous protége ; Dieu vous aide, et encore avec un secours si puissant que vos ennemis ne prévaudront pas contre vous. *Ils combattront*, disoit le prophète (JEREM., I. 19.), *et ils ne prévaudront pas ; parce que je suis avec vous*. Soyez donc avec nous, ô Emmanuel ! afin que si après le pardon de nos péchés, nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attraits, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la grâce de notre Emmanuel ? Non sans doute ; en voici une bien plus haute, qui aussi est la dernière de toutes ; c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité, *où Dieu sera tout en tous* (1. *Cor.*, XV. 28.) : avec nous, pour nous purifier de nos péchés ; avec nous, pour n'en plus commettre ; avec nous pour nous conduire à la vie, où nous ne pourrons plus en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin (S. AUG., *passim.*), trois degrés par où nous passons, pour arriver au salut que nous promet le nom de Jésus, et à la grâce parfaite de la divine union par notre Emmanuel ; heureux quand non-seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions ; mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre, et qui mettent en péril notre délivrance !

O Jésus ! ô Emmanuel ! ô Sauveur ! ô Dieu avec nous ! ô vainqueur du péché ! ô lien de la divine union ! J'attends avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de Jésus, où vous serez mon Emmanuel, toujours avec moi, parmi tant de tentations et de périls. Prévenez-moi de votre grâce, unissez-moi à vous ; et que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

V.ᵉ ÉLÉVATION.

Joseph prend soin de Marie et de l'enfant ; voyage de Bethléem.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père ; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants ; Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie et du divin enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem ; et nous en verrons toute la suite.

Que faites-vous, prince du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connoître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire ; mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son prophète (MICH., V. 2.), il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

Quand ils furent à Bethléem, au dehors pour obéir au prince qui leur ordonnoit de s'y faire inscrire dans le registre public ; et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menoit à l'accomplissement de ses desseins : *Le temps d'enfanter de Marie arriva* (LUC., II. 2, 4.) ; et Jésus, fils de David, *naquit dans la ville où David avoit pris naissance* (JOAN., VII. 42.). Son origine fut attestée par les registres publics ; l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ ; et César,

qui n'y pensoit pas, exécuta l'ordre de Dieu.

Allons aussi nous faire écrire à Bethléem; Bethléem, c'est-à-dire, maison du pain; allons y goûter le pain céleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme; regardons toutes les églises comme étant le vrai Bethléem, et la vraie maison du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de Jésus, s'ils aiment avec lui la pauvreté, s'ils connoissent les véritables richesses. *Edent pauperes, et saturabuntur. Les pauvres mangeront, et seront rassasiés* (*Ps.* XXI. 27.); s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur, et le viennent adorer dans la crèche.

VI.e ÉLÉVATION.

L'étable et la crèche de Jésus-Christ.

Dieu préparoit au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre; et il fallut lui préparer un palais, et un berceau convenable. *Il est venu dans son bien; et les siens ne l'ont pas reçu* (JOAN., I. 11.). *Il ne s'est point trouvé de place* pour lui (LUC., II. 7.), quand il est venu; la foule et les riches de la terre avoient rempli les hôtelleries; il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devoit dire: *Les renards ont leurs trous; et les oiseaux du ciel,* qui sont les familles les plus vagabondes du monde, *ont leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (*Ibid.*, IX. 58.). Il ne le dit pas par plainte; il étoit accoutumé à ce délaissement; et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes; laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt: cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du *délaissé*. Sortez, divin enfant; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil: sa mère est toute étonnée de le voir paroître tout à coup; cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence: miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement; et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du haut trône de sa majesté: *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (*Hebr.*, I. 6; *Ps.* XCVI. 7.). Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps? C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut *adoré de son père et de sa mère* (*Gen.*, XXXVII. 9, 10, 11.); mais l'adoration que reçoit Jésus, est bien d'un autre ordre, puisqu'il est *béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles* (*Rom.*, IX. 5.).

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet, pour suivre pauvres le Roi des pauvres! Quittons du moins tout en esprit; et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé.

Toutefois il n'est pas nu; *sa mère l'enveloppe de langes* (LUC., II. 7.) avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévoreroit, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère? Osez-vous découvrir ce sein maternel? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

VII.e ÉLÉVATION.

L'ange annonce Jésus aux bergers.

Les bergers, les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, *veilloient la nuit* parmi les champs *à la garde de leurs troupeaux* (*Ibid.*, 8, 9.). Anges saints, accoutumés à converser avec ces anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée que le grand pasteur est venu; que la terre va voir encore un roi berger, qui est le fils de David. *L'ange du Seigneur*. Ne lui demandons pas son nom, comme Manué; il nous répondroit peut-être: *Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable* (JUD., XIII. 17, 18.)? Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même ange qui vient d'apparoître à Zacharie et à la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Evangile ne dit mot, *l'ange du Sei-*

gneur se présenta tout à coup à eux : une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte (Luc., II. 9, 10, 11, 12.). Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel. Mais l'ange les rassura, en leur disant : *Ne craignez pas, je vous annonce une grande joie. C'est que dans la ville de David,* retenez ce lieu qui de si long-temps vous est marqué par la prophétie, *aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnoître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche.* A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnoitrez celui qui est le Christ, le Seigneur: *Petit enfant qui est né pour nous; Fils qui nous est donné;* qui, en même temps, *est appelé l'Admirable, Dieu, Fort, le vrai Fort d'Israël,* comme l'Ecriture l'explique ailleurs; *le Père de l'éternité, le Prince de paix* (Is., IX. 6.). Aussi *au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louoit Dieu, et disoit : Gloire à Dieu, et paix sur la terre* (Luc., II. 13, 14.).

Remarquons ici un nouveau *Seigneur* à qui nous appartenons, un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : *Votre Dieu, ô Dieu! vous a oint; vous êtes Dieu éternellement* (*Ps.* XLIV. 8.). Mais vous êtes de nouveau le Christ, Dieu et homme à la fois; et le nom du Seigneur vous est affecté, pour exprimer que vous êtes Dieu à même titre que votre Père : dorénavant, à l'exemple de l'ange, on vous appellera le Seigneur en toute souveraineté et hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau : vous ne parlez point encore, mais vous commandez par votre exemple : et quoi? l'estime du moins, et l'amour de la pauvreté; le mépris des pompes du monde, la simplicité : l'oserai-je dire, une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène, et qui font toute votre cour, agréable à Joseph, à Marie, et de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

VIII.e ÉLÉVATION.

Les marques pour connoître Jésus.

Repassons sur ces paroles de l'ange : *Vous trouverez un enfant dans des langes, sur une crèche* (Luc., II. 12.) : vous connoîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois; vous reconnoîtrez le prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudroit bien faire un trône. Mais pour connoître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David son père, tout roi qu'il est, appelle *son Seigneur* (*Ps.* CIX. 1.); on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché, et les pauvres langes où est enveloppée sa foible enfance; c'est-à-dire, qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre, des infirmités comme les vôtres, une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau? Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité; et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

S'il vouloit se servir de sa puissance, quel or couronneroit sa tête? quelle pourpre éclateroit sur ses épaules? quelles pierreries enrichiroient ses habits? *Mais,* poursuit Tertullien (Tertull. *de patientiâ*, c. VII.), *il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens : ainsi en la refusant, il l'a méprisée; en la méprisant, il l'a proscrite; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle.*

C'est ainsi que parloient nos pères les premiers chrétiens : mais nous, malheureux, nous ne respirons que l'ambition et la mollesse.

IX.e ÉLÉVATION.

Le cantique des anges.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc., II. 14.). La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés, la paix des hommes entre eux, la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix, à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs; mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut trône de sa gloire : élevons-nous aux lieux hauts; à la plus grande hauteur du trône de Dieu, pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo.* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la

musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le cantique des anges, nous vous louons, nous vous adorons : *Laudamus te, adoramus te;* et surtout : *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam :* nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire; nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient; et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : *Gloire à Dieu dans les lieux hauts, paix sur la terre, bonne volonté du côté de Dieu dans les hommes.* C'est ainsi qu'ont lu de tout temps les Eglises d'Orient. Celles d'Occident y reviennent en chantant la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien; et en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté, puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous, est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même, celle qui lui est conforme est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu; et nous serons des hommes de bonne volonté, pourvu que ce ne soit pas par insensibilité, par indolence, par négligence, et pour éviter le travail; mais par la foi, *que nous rejetions tout sur Dieu* (1. PET., v. 7.). Les âmes molles et paresseuses ont plutôt fait en disant tout à coup, que Dieu fasse ce qu'il voudra; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu, il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher, et avec un cœur déchiré, lui dire : Tout est à vous, faites ce qu'il vous plaira. Ainsi que le saint homme Job, qui ayant perdu en un jour tous ses biens et tous ses enfants, comme on venoit coup sur coup lui en rapporter la nouvelle, se jetant à terre adora Dieu et dit : *Le Seigneur m'avoit donné tout ce que j'avois; le Seigneur me l'a ôté; il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur : le nom du Seigneur soit béni* (JOB., I. 21, 22.). Celui qui adore en cette sorte, est le vrai homme de bonne volonté; et élevé au-dessus des sens et de sa volonté propre, il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix : il tâche de calmer le trouble de son cœur, non point à cause que ce trouble le peine, mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu; autrement il ne chercheroit qu'un faux repos; et voilà ce que c'est que la bonne volonté.

La bonne volonté, c'est le sincère amour de Dieu, et comme parle saint Paul : *C'est la charité d'un cœur pur, d'une conscience droite, et d'une foi qui ne soit pas feinte* (2. TIM., I. 5.). La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres; et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu, et non pas son humeur, son inclination, son propre désir. Alors quand on cherche Dieu avec une intention pure, les œuvres sont pleines; sinon l'on reçoit de Jésus-Christ ce reproche : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu* (*Apoc.*, II. 2.).

X.ᵉ ÉLÉVATION.

Commencement de l'Evangile.

Le commencement de l'Evangile est dans ces paroles de l'ange aux bergers : *Je vous annonce*, de mot à mot, *Je vous évangélise; je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie;* et c'est celle *de la naissance du Sauveur du monde* (LUC., II. 10.). Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur? Lui-même dans la première prédication qu'il fit dans la Synagogue au sortir du désert, nous explique ce sujet de joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du livre : *L'esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction; il m'a envoyé annoncer l'Evangile aux pauvres, et leur porter la bonne nouvelle de leur délivrance; pour guérir ceux qui ont le cœur affligé; pour annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recevoir la vue; renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux; publier l'année de miséricorde et le pardon du Seigneur, et le jour où il rendra* aux gens de bien *leur récompense* (*Ibid.*, IV. 18, 19; Is., LXI. 1, 2.), comme le châtiment aux autres.

Quelle joie pareille pouvoit-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles? Voilà donc ce que c'est que l'Evangile : c'est en apprenant

l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Elevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-mêmes; élevons-nous au-dessus de nous, et cherchons Dieu en lui-même, pour nous réjouir avec les anges de sa grande gloire.

XIe ÉLÉVATION.

Les bergers à la crèche de Jésus-Christ.

Après le cantique des anges, *les bergers se disoient les uns les autres : Allons à Bethléem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche* (LUC., II. 15, 16.). Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé! Hélas! à quelle marque nous le fait-on connoître! A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère; nous préférerons nos cabanes aux palais des rois; nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle : allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Comme Dieu prépare la voie à son Evangile! chacun étoit étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étoient des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi, qui racontassent ces merveilles, le monde croiroit aisément qu'ils voudroient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère? La plénitude de leur joie éclate naturellement, et leur discours est sans artifice. Il falloit de tels témoins à celui qui devoit choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mystères de Jésus-Christ. Tâchons de sauver les pauvres, et de leur faire goûter la grâce de leur état. Humilions les riches du siècle, et confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque; et à qui ne manque-t-il pas quelque chose? aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ. Ne souhaitons point d'être riches; car que gagnons-nous? puisqu'après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors, il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêt à tout perdre si nous voulons être chrétiens.

XIIe ÉLÉVATION.

Le silence et l'admiration de Marie et de Joseph.

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, et le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutoient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : *Marie conservoit toutes ces choses, les repassant dans son cœur*. Et dans la suite : *Le père et la mère de Jésus étoient dans l'admiration des choses qu'on disoit de lui* (LUC., II. 19, 33.). Je ne sais s'il ne vaudroit pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut, elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence? et si pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formoit en elle? Que ne pourroit-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils? Cependant elle le laisse louer par tout le monde; elle entend les bergers; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son fils; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse; elle ne s'épanche qu'avec sainte Élisabeth, dont la visite avoit fait une prophétesse; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante : *Erant mirantes*. Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avoit dit de si grandes choses, et qui avoit vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression. Car que diroit-on, et que pourroit dire Marie qui pût égaler ce qu'elle sentoit? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue et la pousse à parler. Les avantages

humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait, a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous tous vos foibles avantages! *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant* et charnel? *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et vous plairez-vous dans le mensonge* (*Ps.* IV. 3.)? Tous les biens dont on fait parade, sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu. *Mettez-vous dans un saint loisir pour connoître que je suis Dieu. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XLV. 11; *et* XXXIII. 9.). Aimez la retraite et le silence; retirez-vous des conversations tumultueuses du monde; taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. *Vacate et videte : Vivez,* dit le psalmiste, *dans un saint loisir, et voyez.* Et encore : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* Et laissez parler en vous ce goût céleste. *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.*

XVIIe SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La Circoncision : le nom de Jésus.

Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devoit être circoncis, il fut nommé Jésus (LUC., II. 21.). Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs; il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile, et la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres; pécheur et banni par sa naissance, il falloit qu'il portât la marque du péché, comme il en devoit porter la peine.

Cependant au lieu d'être impur comme nous tous par son origine; par son origine il étoit saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et uni en personne au Fils de Dieu, qui est le Saint des saints par essence. L'esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont Jésus-Christ est conçu, dont sa sainte chair a été formée, et qui est infus naturellement dans son âme sainte; de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis; et il ne se soumet à cette loi que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

Cependant en recevant la circoncision, *Il se rend,* comme dit saint Paul (*Gal.,* V. 1, 2, 3 *et seq.*), *débiteur de toute la loi,* et s'y oblige; mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus; marchons en la liberté des enfants de Dieu; non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance.

Le nom de Sauveur nous en est un gage. Jésus nous sauve du péché, ainsi qu'il a été dit, et en remettant ceux qu'on avoit commis, et en nous aidant à n'en plus commettre; et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est *par son sang qu'il doit être notre Sauveur* (*Hebr.,* IX. 12, 14 *et seq.*). Il faut qu'il lui en coûte du sang pour en recevoir le nom; ce peu de sang qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste; et c'est le commencement de la rédemption. Je vois, ô Jésus! toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés; votre sang voudroit couler tout entier à gros bouillons; vous le retenez, et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus; vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang. Recevez ce nom, *auquel seul tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers* (*Philip.,* II. 10.). *L'agneau qui répand son sang est digne de recevoir toute adoration, tout culte, toute louange, toute action de grâce* (*Apoc.,* V. 12.). *Et j'ai entendu toute créature, et dans le ciel et sur la terre, et sous la terre, qui crioient d'une grande voix : Salut à notre Dieu* (*Ibid.,* VII. 10.).

Le salut vient de lui, puisqu'il nous envoie le Sauveur; salut à l'agneau qui est le Sauveur lui-même; salut à nous qui participons à son nom; s'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés, et nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'univers fléchit, et les démons tremblent. Ne craignons rien, tout est à nos pieds; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes : il faut tout vaincre, puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. *Prenez courage,* dit-il (JOAN., XVI. 33.), *j'ai vaincu le monde;* et *je mettrai dans mon trône celui qui remportera la victoire* (*Apoc.,* III. 21.).

IIe ÉLÉVATION.

L'étoile des Mages.

Voici les premiers fruits du sang de Jésus parmi les gentils.

Nous avons vu son étoile (MATTH., II. 1, 2.). Qu'avoit cette étoile au-dessus des autres, qui annoncent dans le ciel la gloire de Dieu? qu'avoit-elle plus que les autres, pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du Christ qui venoit de naître, et d'y amener les mages? Balaam, prophète parmi les gentils, dans Moab, et en Arabie, avoit vu Jésus-Christ comme une étoile; et il avoit dit : *Il se lèvera une étoile de Jacob* (*Num.*, XXIV. 17.). Cette étoile qui paroît aux mages, étoit la figure de celle que Balaam avoit vue; et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'étoit pas répandue en Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en étoit pas venu jusqu'aux mages? Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paroissoit qu'aux yeux, n'étoit pas capable d'attirer les mages au Roi nouveau-né; il falloit que l'étoile de Jacob, et *la lumière du Christ* (LUC., II. 32.) se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnoit au dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire* (JOAN., VI. 44.).

L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans; vous êtes dans les ténèbres et dans les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde : tournez vers l'orient, où se lèvent les astres; tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs, des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages. *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus* (MATTH, II. 2.); nous avons vu, et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où? nous ne le savons pas encore; nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même; le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem, recevez les lumières de l'Eglise; vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties, qui vous feront entendre les desseins de Dieu; et vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétien, qui que vous soyez qui lisez ceci; peut-être, car qui peut prévoir les desseins de Dieu? peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur; allez, sortez de votre patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre patrie; parce que c'est dans cette corruption que vous avez pris naissance. Dès le ventre de votre mère, accoutumé à la vie des sens, passez à une autre région; apprenez à connoître Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur, et le pain qu'il vous prépare à Bethléem.

IIIe ÉLÉVATION.

Qui sont les Mages?

Les mages, sont-ce des rois absolus, ou dépendants d'un plus grand empire? ou sont-ce seulement de grands seigneurs, ce qui leur faisoit donner le nom de rois selon la coutume de leur pays? ou sont-ce seulement des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans l'empire des Perses, ou, comme on l'appeloit alors, dans celui des Parthes, ou dans quelque partie de cet empire, qui s'étendoit par tout l'Orient? Vous croyez que j'aille résoudre ces doutes, et contenter vos désirs curieux : vous vous trompez; je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes; je vous dirai seulement que c'étoient les savants de leur pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissants, comme leurs présents le font paroître; s'ils étoient de ceux qui présidoient à la religion, Dieu s'étoit fait connoître à eux, et ils avoient renoncé au culte de leur pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres; je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées : car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connoissances de tout ce qui voit et qui entend, soit

hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses : vaine pâture des esprits curieux et foibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide, qu'autant que par l'amour de la vérité et l'habitude de la connoître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.

Et vous, observateurs des astres, je vous propose une admirable manière de les observer. Que David étoit un sage observateur des astres, lorsqu'il disoit : *Je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (*Ps.* VIII. 4.)! Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'étoit pendant une telle nuit que David regardoit les astres, car il ne parle point du soleil; la lune et l'armée du ciel qui la suit faisoit l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit encore : *Les cieux racontent la gloire de Dieu;* mais dans la suite il s'arrête sur le soleil. *Dieu a établi,* dit-il, *sa demeure dans le soleil, qui sort richement paré comme fait un nouvel époux du lieu de son repos* (*Ps.* XVIII. 2, 6, 8, 9 *et seq.*), et le reste; de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume, où il ne voit que celle de la nuit, il jouit d'un sacré silence; et dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

IV.e ÉLÉVATION.

D'où viennent les Mages?

D'où ils viennent? De loin ou de près? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité et l'Epiphanie, comme l'ancienne tradition de l'Eglise semble l'insinuer? ou y a-t-il ici quelqu'autre secret? Sont-ils venus de plus loin, avertis peut-être avant la nativité du grand Roi, pour arriver au temps convenable? Qui le pourra dire, et que sert aussi que nous le disions? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance, du milieu de la gentilité où Dieu n'étoit pas connu, ni le Christ attendu et promis? et néanmoins guidés d'en-haut, ils viennent à Dieu et à son Christ, comme les prémices sacrées de l'Eglise des gentils.

A la venue du Christ, le monde s'ébranle pour venir reconnoître le Dieu véritable, oublié depuis tant de siècles. *Les rois d'Arabie et de Tharsis, les Sabéens,* les Egyptiens, les Chaldéens, *les habitants des îles les plus éloignées, viendront* à leur tour *pour adorer Dieu, et faire leurs présents* (*Ps.* LXXI. 9, 10, 11.) au roi des Juifs. Apportez, provinces des Gentils : *Venez rendre au Seigneur honneur et gloire; apportez-lui* (comme le seul présent digne de lui) *la glorification de son nom* (*Ps.* XXVIII. 2.).

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des sages et des philosophes? *Il n'y a pas plusieurs sages ni plusieurs savants; il n'y a pas plusieurs riches ni plusieurs nobles parmi vous,* disoit saint Paul (I. *Cor.*, I. 26, 27, 28.), *parce que Dieu veut confondre les savants et les puissants de la terre par les foibles, et par ceux qu'on estime fols, et ce qui est par ce qui n'est pas.* Il veut pourtant commencer par le petit nombre des sages gentils qui viennent adorer Jésus, parce que ces sages et ces savants, dès qu'ils voient paroître l'étoile, et à sa première clarté, renoncent à leurs lumières pour venir à Jérusalem et aux docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières, et celles-là même qui vous sont données d'en-haut, à la doctrine de l'Eglise; parce que Dieu qui vous éclaire, vous veut faire humbles encore plus qu'éclairés.

V.e ÉLÉVATION.

Quel fut le nombre des Mages?

On croit vulgairement qu'ils étoient trois, à cause des trois présents qu'ils ont offerts. L'Eglise ne le décide pas; et que nous importe? C'est assez que nous sachions qu'ils étoient *de ce nombre connu de Dieu, du petit nombre, du petit troupeau que Dieu choisit* (MATTH., VII. 14, 23; XX. 16; LUC., XII. 32.). Regardez la vaste étendue de l'Orient, et celle de tout l'univers : Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre; et quand le nombre de ceux qui le servent sera augmenté, ce nombre, quoique grand en soi, sera petit en comparaison du nombre infini de

ceux qui périssent. Pourquoi? *O homme! qui êtes-vous pour interroger Dieu* (*Rom.*, IX. 20.), et lui demander raison de ses conseils? Profitez de la grâce qui vous est offerte; et laissez à Dieu la science de ses conseils, et des causes de ses jugements. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés; et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente: comme un malade insensé, qui dans un grand hôpital, où un médecin viendroit à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderoit à droite et à gauche ce qu'il feroit des autres. Malheureux, songe à ton salut sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur: N'allons pas; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes? Ils allèrent, ils virent, ils adorèrent, ils offrirent leurs présents; ils furent sauvés.

VI.e ÉLÉVATION.

L'étoile disparoît.

Soit que Dieu voulût faire connoître qu'il alloit punir les Juifs ingrats, par la soustraction de ses lumières; soit que l'étoile qui conduisoit au roi pauvre, et l'ange qui la guidoit, ne voulût point se montrer où paroissoit la pompe d'une cour royale et maligne; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière extraordinaire, où luisoit comme dans son lieu celle de la loi et des prophètes; l'étoile que les mages avoient vue en Orient, se cacha dans Jérusalem (MATTH., II. 9, 10.), et ne reparut aux mages qu'au sortir de cette ville, qui tue les prophètes, et qui ne connut pas le jour où Dieu venoit la visiter.

C'est ici encore une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent; la lumière qui nous avoit paru d'abord, se cache tout d'un coup dans les ténèbres: l'âme éperdue ne sait plus où elle en est, après avoir perdu son guide. Que faire alors? Consultez, et écoutez les docteurs, qui vous conduiront par la lumière des Ecritures. L'étoile reparoîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais; et, comme les mages, vous serez transportés de joie. Mais durant le temps d'obscurité, suivons les guides spirituels et les ministres ordinaires, que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte.

VII.e ÉLÉVATION.

Les docteurs indiquent Bethléem aux Mages.

La lumière ne s'éteint jamais dans l'Eglise. Les Juifs commençoient à se corrompre; et le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire: *Gardez-vous bien de la doctrine des pharisiens, et des docteurs de la loi* (MARC., XVI. 11, 12.). Cependant dans cet état de corruption, et à la veille de sa ruine, la lumière de la vérité devoit luire dans la Synagogue, et il devoit être toujours véritable jusqu'à la fin, comme dit le même Sauveur, que *les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; faites donc ce qu'ils enseignent* (tous ensemble et en corps), *mais ne faites pas ce qu'ils font* (MATTH., XXIII. 2, 3.). Tant il étoit véritable que la lumière subsistoit toujours dans le corps de la Synagogue qui alloit périr.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des mages. Les pontifes et les docteurs de la loi allèrent d'abord au but sans hésiter. Le roi (c'étoit Hérode) les assembla pour les consulter; il faut répondre alors. Quand les rois qui interrogent, seroient des Hérodes, on leur doit la vérité lorsqu'ils la demandent; et le témoignage en est nécessaire.

Le roi des Juifs, disent-ils (*Ibid.*, II. 2, 5, 6.), *doit naître dans Bethléem. Car c'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète Michée* (MICH., V. 2.): *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la dernière entre les villes de Juda; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* Il falloit avoir de la force pour oser dire à un roi si jaloux de la puissance souveraine, qu'il y avoit un roi prédit au peuple, et que c'étoit lui qu'on cherchoit; de sorte qu'il étoit au monde: mais il falloit que la Synagogue, quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode, rendît ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que se fait cette authentique déclaration de toute la Synagogue. Hérode ne fut poussé à la consulter que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer; mais Dieu se sert des méchants et de leurs aveugles passions, pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses mystères d'une manière étonnante. C'étoit un des embarras de ceux qui avoient de la peine à reconnoître Jésus-Christ, qu'il paroissoit Galiléen, et que Nazareth étoit sa patrie. *Le Christ doit-il venir de Galilée? L'Ecriture ne nous apprend-elle pas*, disent-ils (JOAN., VII,

41, 42.), *qu'il doit naître du sang de David, et même de la bourgade de Bethléem, où David demeuroit?* Et Nathanaël, cet homme *sans fard, et ce vrai Israélite*, ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit : *Nous avons trouvé le Messie; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Quoi*, répliqua-t-il, *peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth.* (JOAN., I. 45, 46, 47.)? N'est-ce pas Bethléem, la tribu de Juda, qui nous doit donner ce Christ que vous m'annoncez? Quoique Jésus-Christ pût dès lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses mystères soient cherchés.

Approfondissez humblement; ne vous opiniâtrez pas à rejeter Jésus-Christ, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce Jésus conçu à Nazareth, et nourri dans cette ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine sagesse est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisoit la difficulté se tourne en preuve pour les humbles; et Dieu avoit préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des bergers, mais dans la suite d'une manière plus éclatante, à l'avénement des mages dans Jérusalem.

La demande qu'ils y firent hautement du lieu où devoit naître le Christ, fut connue de tout le monde : *Et tout Jérusalem en fut troublé aussi-bien qu'Hérode* (MATTH., II. 2, 3, 4, 5.). La réponse de l'assemblée des pontifes et des docteurs consultés par ce roi ne fut pas moins célèbre; et le meurtre des innocents dans les environs de Bethléem fit encore éclater cette vérité. Accoutumons-nous aux dénoûments de Dieu. Quelle admirable consolation à ceux qui ne savoient pas que Jésus étoit né à Bethléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la prophétie! Avec quelle joie s'écrièrent-ils avec le prophète : *Vraiment, ô Bethléem, tu n'es* plus comme auparavant *la plus petite des villes, puisque* tu seras illustrée *par la naissance de celui qui doit conduire Israël* (MATTH., II. 6.). La postérité montrera l'étable, ou comme les payens l'appeloient, la caverne où étoit né le Sauveur du monde; et Celse, quoique gentil, en fait mention (ORIG. *contr.* CELS., *l.* 1, *n.* 51.). Cette petite bourgade demeurera éternellement mémorable; on se souviendra à jamais de la prophétie de Michée, qui tant de siècles auparavant a prédit qu'elle verroit naître dans le temps celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu; et, comme parle ce prophète, *celui dont la sortie* et la production *est de toute éternité* (MICH., V. 2.).

Admirons comme Dieu sait troubler les hommes par de terribles difficultés, et en même temps les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être attentif à tout, et ne rien oublier : car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu; et l'œuvre de Dieu se trouve en tout, parce que Dieu répand partout des épreuves de la foi et de l'espérance. Commençons par croire, malgré les difficultés; car c'est ainsi que fit le bon et sincère Nathanaël, qui, sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiroient, dit à Jésus : *Vous êtes le Fils de Dieu; vous êtes le roi d'Israël. Et* Jésus *lui dit : Vous verrez de plus grandes choses* (JOAN., I. 49, 50.). Parce que vous avez cru d'abord, dès la première étincelle d'une lumière quoique foible et petite encore, de bien plus grands secrets vous seront révélés.

VIII.ᵉ ÉLÉVATION.

La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode: sa politique trompée.

Siméon nous dira bientôt que Jésus est venu au monde; *afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs fût révélé* (LUC., II. 35.). Quel secret doit être ici révélé? Le secret des politiques du monde, le secret des grands de la terre, la jalousie secrète des mauvais rois, leurs vains ombrages, leurs fausses délicatesses, leur hypocrisie, leur cruauté : tout cela va paroître dans Hérode.

Au nom du roi qui étoit venu, et à qui il voyoit déjà occuper son trône, touché par l'endroit le plus sensible de son cœur, il ne s'emporta point contre les pontifes qui avoient annoncé ce roi aux Juifs, ni contre les mages qui avoient fait la demande : en habile politique il va à la source, et conclut la mort de ce nouveau roi. *Allez,* dit-il aux mages, *informez-vous avec soin de cet enfant; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer à votre exemple* (MATT., II. 8.). Le cruel : il ne songeoit qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc, Hérode étoit-il un homme sans religion? Ce n'est pas là son caractère : il reconnoît la vérité des prophéties, et sait de qui il en faut attendre l'intelligence; mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connoissances pour sacrifier le Christ du Seigneur à sa jalousie.

Que de secrètes terreurs Dieu envoie aux âmes ambitieuses! Hérode n'avoit rien à craindre de ce nouveau roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* (JOAN., XVIII. 36.); et lui, qui donne le royaume du ciel, il ne désire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraie les grands de la terre, si jaloux de leur puissance; et il faut que leur ambition soit leur supplice.

Mais en même temps Dieu se rit du plus haut des cieux de leurs ambitieux projets. Hérode avoit poussé jusqu'au dernier point les raffinements politiques : *Allez, informez-vous soigneusement de cet enfant* (MATTH., II. 8.). Voyez comme il les engage à une exacte recherche et à un fidèle rapport; mais Dieu souffle sur les desseins des politiques, et il les renverse. Jésus dit à un autre Hérode, fils de celui-ci, et qui comme lui craignoit que le Sauveur ne voulût régner à sa place : *Allez, dites à ce renard* (à ce malheureux politique) *qu'il faut,* malgré lui, *que je fasse ce que j'ai à faire, aujourd'hui et demain; et que ce n'est qu'au troisième jour* (et à la troisième année de ma prédication), *que je dois être consommé* (LUC., XIII. 32, 33.) par ma mort. Il est dit de même à son père : Il faut, malgré vos finesses et votre profonde hypocrisie, que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paroissent si bien concertés; il faut qu'il vive et qu'il croisse, et qu'il *fasse l'œuvre de* son *Père pour lequel* il est *envoyé* (JOAN., IV. 34.). Quand vous aurez trompé les hommes, tromperez-vous Dieu? Votre jalousie ne fera que se tourmenter davantage, quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraie. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre et leur fausse politique? Quand le monde sera plus fort que Dieu, nous devons tout craindre; tant que Dieu sera comme il est, *le seul puissant* (1. TIM., VI. 15.), nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

IX.e ÉLÉVATION.

Les Mages adorent l'Enfant et lui font leurs présents.

Après que les mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs, et se furent mis en chemin, selon leur précepte, *l'étoile parçit de nouveau et les mène où étoit l'enfant* (MATTH., II. 9.). Fut-ce à l'étable ou à la crèche? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'enfant, et ne songèrent-ils point, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode? Contentons-nous des paroles de l'Evangile : *L'étoile s'arrêta sur le lieu où étoit l'enfant.* Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'étoit là qu'on les avoit adressés; et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avoit enseignée. Quoi qu'il en soit, *ils l'adorèrent et lui firent leurs présents* (MATTH., II. 2.).

Faisons les nôtres à leur exemple, et que ces présents soient magnifiques. Les mages offrirent avec abondance, et de l'or, et les parfums les plus exquis, c'est-à-dire, l'encens et la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Eglise approuve. On lui donne de l'or comme à un roi; l'encens honore sa divinité, et la myrrhe son humanité et sa sépulture; parce que c'étoit le parfum dont on embaumoit les morts.

L'or que nous devons offrir à Jésus-Christ, c'est un amour pur, une ardente charité, qui est cet or appelé dans l'Apocalypse (*Apoc.*, III. 18.), *l'or purifié par le feu,* qu'il faut *acheter* de Jésus-Christ.

Comment est-ce qu'on achète l'amour? par l'amour même : en aimant on apprend à mieux aimer; en aimant le prochain, et en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu; et c'est à ce prix qu'on achète son amour. Mais c'est lui qui commence en nous cet amour, qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

Je vous conseille, dit Jésus-Christ, *d'acheter de moi cet or* (*Ibid.*). Obtenez-le par vos prières; n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du chrétien. L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes; puisque *celui qui perd son âme la gagne* (MATTH., XVI. 25; LUC., XIV. 33.). Celui qui renonce à soi-même, celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel tout ensemble, qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Eglise. Disons avec David : *J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie* (*Ps.* XLI. 9.); j'ai en moi l'encens que je lui offrirai, et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons encore la myrrhe; c'est-à-dire, un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur; *ensevelis avec lui,* comme dit saint Paul (*Rom.*, VI. 4.). Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte; il n'y a point de vertu ni de bon exemple,

Après avoir offert ces présents à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui? non, puisqu'au contraire, en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette (S. Aug., *Serm.* 299, *de nat. Apostol.* Petr. *et* Paul. *n.* 3.). *Nous vous donnons*, disoit David, *parmi ces riches offrandes, ce que nous avons reçu de votre main* (*Paral.*, xxix. 14.). Combien plus avons-nous reçu de sa main cet or de la charité, cet encens intérieur de notre cœur épanché dans la prière, cette pieuse et tendre méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ! Je le reconnois, ô Sauveur! Plus je vous offre, plus je vous suis redevable : tout mon bien est à vous; et sans en avoir besoin, vous agréez ce que je vous donne, à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné, et que rien n'est agréable à vos yeux, que ce qui porte votre marque et qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous à Jésus-Christ? le mépris des biens de la terre. Que les mages sortirent contents de trouver le Roi des Juifs qu'ils étoient venus chercher de si loin, que l'étoile, que la prophétie leur avoit montré; de le trouver, dis-je, ou dans son étable, ou dans un lieu toujours pauvre, sans faste, sans appareil; qu'ils retournèrent contents de l'usage qu'ils avoient fait de leurs richesses en les lui offrant! Offrons-lui tout dans ses pauvres : la partie que nous leur donnons de nos biens, est la seule qui nous demeure; et par celle-là que nous quittons, nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre.

X.e ÉLÉVATION.

Les Mages retournent par une autre voie.

Après avoir adoré l'enfant, avertis en songe par un oracle du ciel, *de ne retourner plus à Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin* (Matth., ii. 12.). Ainsi fut trompée la politique d'Hérode : mais Dieu veut en même temps nous apprendre à corriger nos premières voies; et après avoir connu Jésus-Christ, de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu. *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur.* Et voyez quel en est l'éloignement : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et mes voies de vos voies* (Is., lv. 8, 9.). Ainsi pour aller par une autre voie, pour quitter la région des sens, et s'avancer par les voies de Dieu, il faut être bien éloigné de soi-même; et la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Nous avons, comme les mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie, comme la leur, est en Orient. C'est vers l'Orient que Dieu avoit planté son paradis; il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grâce, dans quelle simplicité l'homme avoit-il été créé? *Dieu l'avoit fait droit et simple, et il s'est lui-même jeté dans des disputes infinies.* (*Eccl.*, vii. 30.). Pourquoi tant contester contre Dieu? *Crains Dieu et observe ses commandements : c'est là tout l'homme* (*Ibid.*, xii. 13.). Homme, ne dispute plus sur la nature de ton âme, sur les conditions de ta vie : craindre Dieu et lui obéir, c'est tout l'homme. Que cela est clair! que cette voie est droite! que cette doctrine est simple! On devoit l'apercevoir d'abord, et dès le premier regard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses recherches? c'est que l'homme, à qui Dieu avoit d'abord montré son salut et sa vie dans son saint commandement, s'est laissé trahir par ses sens; et la trompeuse beauté du fruit défendu a été le piége que l'ennemi lui a tendu : de là il s'est engagé dans un labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. *Revenez, enfants d'Israël, à votre cœur* (Is., xlvi. 8.); connoissez votre égarement; changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, songez à présent que *le juste vit de la foi* (Habac., ii. 4; *Rom.*, i. 17.). Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes, et ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu à qui seul la gloire appartient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens, et y réveiller le goût de Dieu.

XVIII.e SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Deux préceptes de la loi sont expliqués.

La loi de Moïse ordonnoit deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étoient les aînés, de les présenter et les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux

raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers-nés, car tout est à moi* (*Exod.*, XIII. 2, 12, 15; *Num.*, VIII. 17.); et dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison étoit particulière au peuple juif. Dieu avoit exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens; et épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous les premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable; en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui étoit prescrit. Cette loi s'étendoit jusqu'aux animaux; et en général tout ce qui étoit premier-né, ou comme parle la loi, *tout ce qui ouvroit le sein d'une mère* (*Lev.*, XII. 2. 6.), et en sortoit le premier étoit à Dieu.

La seconde loi regardoit la purification des mères, qui étoient impures dès qu'elles avoient mis un enfant au monde. Il leur étoit défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étoient mères, elles étoient comme excommuniées par leur propre fécondité, tant la naissance des hommes étoient malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venoient la purifier, en subissant volontairement et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étoient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'étoit pas connu.

Dans cette purification les parents devoient offrir à Dieu un agneau ; et s'ils étoient pauvres et n'en avoient pas le moyen, ils pouvoient offrir à la place *deux tourterelles, ou deux petits de colombes, pour être immolés, l'un en holocauste, et l'autre* (selon le rit du sacrifice) *pour le péché* (*Lev.*, XII. 8.). Et voilà ce que portoit la loi de Moïse, à l'opprobre perpétuel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse.

II.e ÉLÉVATION.

La présentation de Jésus-Christ.

La première de ces deux lois paroissoit manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures* (*Colos.*, I. 15.), étoit celui en qui tout devoit être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à Jésus-Christ, afin d'être en lui et par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, et nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté, aussi juste que souveraine.

Nous savons que le premier acte de Jésus entrant au monde, fut de se dévouer à Dieu, et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple, et se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entièrement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur Jésus, et uni à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O Jésus! quelle victime voulez-vous que je sois? Voulez-vous que je sois un holocauste consumé et anéanti devant votre Père par le martyre du saint amour? Voulez-vous que je sois, ou une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique dont le cœur touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces, et se distille en amour à vos yeux? Voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou que *frère sincère et bienfaisant* (3. JOAN., 5. 6.), je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorants et dans l'assistance des malades? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous, puisqu'avec vous je puis tout, et que je serai heureux de m'offrir par vous et en vous, à Dieu votre Père.

Mais pourquoi ce premier-né est-il racheté? Falloit-il racheter le Rédempteur? Le Rédempteur portoit en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs; sa sainte mère ne le pouvoit conserver en sa puissance qu'en le rachetant. Il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse mère; mais vous ne le garderez pas long-temps; vous le verrez revendu pour trente deniers, et livré au supplice de la croix. Divin premier-né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie; je veux me racheter pour vous de ce siècle malin ; je veux me vendre pour vous, et me livrer aux emplois de la charité.

III.e ÉLÉVATION.

La purification de Marie.

Ne cherchons aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de la loi. Par les termes

mêmes de la loi de la purification, il paroît que la sainte Vierge en étoit exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins; elle s'y croit obligée pour l'édification publique; comme son Fils avoit obéi par son ministère à la loi servile de la circoncision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise, de ses jeûnes, de ses abstinences, de ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous, est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira : Si je m'humilie, si je me relâche, si je pardonne, on dira que j'aurai tort. Un ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque temps dans un séminaire, pour se recueillir et se redresser contre ses dissipations, vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence, et on me croira coupable. Mais ni Jésus, ni Marie n'ont eu ces vues. Jésus ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres, si je subis la loi de la circoncision. Marie ne dit pas : On me croira mère comme les autres, et le péché comme la concupiscence mêlé dans la conception de mon Fils comme dans celle des autres; ce qui fera tort, non tant à moi qu'à la dignité et à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi, et donne un exemple admirable à tout l'univers, de mettre sa gloire dans celle de Dieu, et dans l'honneur de lui obéir, et d'édifier son Eglise.

IVe ÉLÉVATION.

L'offrande des deux tourterelles, ou des deux petits de colombe.

On offrira un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille, et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché; que si l'on n'a pas un agneau d'un an, et qu'on n'en ait pas le moyen, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste, et l'autre pour le peché (*Lev.*, XII. 6, 8.). Dieu tempère sa loi selon les besoins; sa rigueur, quoique régulière, est accommodante; et il permet aux pauvres, au lieu d'un agneau, qui dans son indigence lui coûteroit trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et les pigeons sont la victime des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur, l'Evangile excluant l'agneau, et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté, qu'il en aime la bassesse, qu'il en étale les marques en tout et partout. N'oublions pas un si grand mystère; et en mémoire de celui, *qui étant* si *riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté* (2. *Cor.*, VIII. 9.), aimons-en le précieux caractère.

Pour moi, disoit Origène (ORIG. *in* LUC., *Hom.* XIV.), *j'estime ces tourterelles et ces colombes, heureuses d'être offertes pour leur Sauveur; car il sauve et les hommes et les animaux* (*Ps.* XXXV. 7.), et leur donne à tous leur petite vie. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché; sauvons donc Jésus de la mort, en subissant celle que nous avions méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous; et c'est en figure de Jésus notre véritable victime qu'on immole des animaux; ils meurent donc pour lui en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il vienne; et nous sommes exempts de la mort par son oblation. Une autre mort nous est réservée : c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais désirs. Par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à Jésus; *et nous le crucifions encore une fois* (*Hebr.*, VI. 6.). Sauvons au Sauveur cette mort seule affligeante pour lui. Mourons comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans la solitude et dans la retraite; que les bois, que les rochers, que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos tendres gémissements. Soyons simples comme la colombe, fidèles et doux comme la tourterelle, mais ne croyons pas pour cela être innocents comme le sont ces animaux; notre péché est sur nous; et il nous faut mourir dans la pénitence.

Ve ÉLÉVATION.

Sur le saint vieillard Siméon.

Il y avoit dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit étoit en lui; et il lui avoit été révélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourroit point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur (LUC., II. 25, 26.). Voici un homme admirable, et qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. Premièrement c'est un saint vieillard qui n'attendoit plus que

la mort; il avoit passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente; ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez, attendez encore une fois : *Expecta, reexpecta* (Is., XXVIII. 10, 13.). Vous avez long-temps attendu, attendez, attendez encore, *expectans expectavi Dominum* (*Ps.* XXXIX. 2.). Attendez en attendant; ne vous lassez jamais d'attendre. *Dieu est fidèle* (2. *Thess.*, III.3.), et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël? C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus, mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre long-temps pour exercer la foi, et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plaît, d'une manière soudaine et rapide; elles passent en un moment; mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum : Dieu les rappelle, Dieu les multiplie, Dieu les augmente; mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violents; il veut qu'on l'attende toujours; et on ne se doit permettre que de doux et comme insensibles retours sur ses anciennes bontés. *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre écoutent* (Luc., XIV. 35.). Telle sera, par exemple, une certaine suavité du Saint-Esprit, un goût caché de la rémission des péchés, un pressentiment de la jouissance future, une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté et de sa communication en Jésus-Christ; d'autres sentiments que Dieu sait, et que saint Jean dans l'Apocalypse appelle *la manne cachée* (*Apoc.*, II. 17.), la consolation dans le désert, l'impression secrète dans le fond du cœur, du *nouveau nom de Jésus-Christ, que nul ne connoît que celui qui l'a reçu* (*Ibid.*). C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, et tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu et père de miséricorde, faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils, ce nom de Sauveur, que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre âme : *Je suis ton salut* (*Ps.* XXXIV. 3.). La voilà la consolation de Siméon; voyons comme il est préparé.

VI.[e] ÉLÉVATION.

Dernière préparation à la grâce que Siméon devoit recevoir : le Saint-Esprit le conduit au temple.

Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit de Dieu (Luc., II. 27.). L'attente de Siméon étoit une préparation à la grâce de voir Jésus; mais cette préparation étoit encore éloignée. La dernière et la plus prochaine disposition, c'est qu'après avoir long-temps attendu avec foi et patience, tout d'un coup il sent dans son cœur une impression aussi vive que secrète, qui le pressoit à ce moment d'aller au temple, sans qu'il sût peut-être distinctement ce qu'il y alloit trouver; Dieu se contentant de lui faire sentir que ses désirs seroient satisfaits. *Il vint donc en esprit au temple;* il y vint par une secrète instigation de l'esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, par bienséance : *Les vrais adorateurs adorent Dieu en esprit et en vérité* (Joan., IV. 24.). C'est le Saint-Esprit qui les meut; et ils suivent cet invisible moteur.

Le temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est là le vrai temple de Dieu. Le vrai temple de Dieu où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis en lui par Jésus-Christ. Ainsi aller au temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce temple invisible et éternel, où Dieu, comme dit l'Apôtre, *sera tout en tous* (1. *Cor.*, XV. 28.).

Allons donc en esprit au temple; et toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel, unissons-nous en esprit *à la sainte et éternelle Jérusalem* (*Hebr.*, XII. 22.) où est le temple de Dieu, où sont réunis les saints purifiés et glorifiés, qui attendent pourtant encore à la dernière résurrection leur parfaite glorification, et l'assemblage consommé de leurs frères qui manquent encore en leur sainte société, et que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours.

Là donc on trouve Jésus-Christ, mais Jésus-Christ entier, c'est-à-dire le chef et les membres; mais il ne sera entier, que lorsque le nombre des saints sera complet. Ayons toujours la vue arrêtée à cette consommation de l'œuvre de Dieu, et nous irons en esprit au temple pour y trouver Jésus-Christ.

VII.e ÉLÉVATION.

Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.

Il vint en esprit au temple au moment que le père et la mère de Jésus l'y portoient, selon la coutume prescrite par la loi (Luc., II. 27.). Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite! Heureuse rencontre de venir au temple au moment que Joseph et Marie y portoient l'enfant! C'est pour cela que les anciens Pères grecs ont appelé ce mystère, *la rencontre.* Mais la rencontre parmi les hommes paroît au dehors comme un effet du hasard : il n'y a point de hasard, tout est gouverné par une sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais surtout l'heureuse rencontre de Siméon avec Jésus porté dans le temple par ses parents, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu détermina le moment où l'on se devoit rencontrer. Par quel esprit Jésus vint-il au temple? S'il est écrit, que *le Saint-Esprit le mena dans le désert* (Luc., II. 27.), ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le temple, qu'il y mena aussi Joseph et Marie? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit; le même Esprit qui mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchoit Jésus; mais plutôt et premièrement, Jésus le cherchoit, et vouloit encore plus se donner à lui, que Siméon ne vouloit le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit; car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que cet esprit propre? apprenons à le connoître. Cet esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages; et l'esprit de Jésus-Christ consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, et de la gloire de Dieu en Jésus-Christ.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi (Joan., XIV. 28.); et que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle et originaire grandeur : c'est là se réjouir de la gloire et des avantages de Jésus-Christ. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, et le faire servir à leur ambition! Ceux-là n'entrent pas au temple dans l'esprit de Jésus-Christ, et ne l'y rencontrent pas. Laissons là ces dévots grossiers; en voici de plus spirituels. Ce sont les apôtres, qui semblent se réjouir en Jésus-Christ même, et qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de foibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'oraison pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle *disciples pour un temps, qui reçoivent d'abord la parole avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent.* (Luc., VIII. 13.). La vérité ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible et humaine : *Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom* (Luc., X. 17.). Ils semblent se réjouir de la gloire de Notre-Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêloient par rapport à eux une complaisance trop humaine, Jésus-Christ leur dit : Il est vrai, *je vous ai donné ce pouvoir sur les démons; néanmoins ne vous réjouissez pas de ce qu'ils vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (*Ibid.*, 19, 20.); et ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : *Il est ainsi, mon Père; parce que ç'a été votre bon plaisir* (*Ibid.*, 21.).

Ceux aussi dont parle saint Paul (1. *Cor.*, XIII. 2, 3.) qui donneroient *tous* leurs *biens aux pauvres et* leurs *membres mêmes au martyre,* ne seroient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent; et néanmoins, s'ils *n'avoient pas la charité* et cette céleste délectation de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils *ne seroient rien.* Cherchons donc à nous réjouir en Jésus-Christ de ce qui a réjoui Jésus-Christ même; c'est-à-dire, du bon plaisir de Dieu, et mettons là toute notre joie. Alors, guidés au temple par l'esprit de Jésus-Christ, nous le rencontrerons avec Siméon, et la rencontre sera heureuse.

VIII.e ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras.

Il prit l'enfant entre ses bras (Luc., II. 28.). Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ; il

faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

Jésus-Christ est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités, se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune, les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force ; ce qui en donne le goût, et les fait mettre en pratique.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique : il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume CXVIII, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu. *Heureux ceux qui marchent dans la loi de Dieu* (*Ps.* CXVIII. 1, 2 *et seq.*). Mais que fait David pour cela ? Il la recherche, il l'approfondit, il désire qu'elle soit sa règle ; il désire de la désirer ; il s'y attache par un saint et fidèle amour ; il en aime la vérité, la droiture ; il en chante les merveilles ; il use ses yeux à la lire nuit et jour ; il la goûte ; elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Evangile ? Mais pour aimer l'Evangile il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'Epouse : *Je le tiens et ne le quitterai pas* (*Cant.*, III. 4.). Une pratique sèche ne peut pas durer ; une affection vague se dissipe en l'air ; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute ; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse et persévérante, sans l'attention de l'esprit et l'occupation du cœur, ne connoissent pas la nature de l'esprit humain, et ne savent pas embrasser Jésus-Christ avec Siméon.

IX.e ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que bénir Dieu en tenant Jésus-Christ entre ses bras.

Et il bénit Dieu, et il dit : Vous laisserez maintenant aller en paix votre serviteur (Luc., II. 28, 29.). La bénédiction que nous donnons à Dieu, vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit lorsqu'il nous comble de ses biens ; nous le bénissons lorsque nous reconnoissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté, et que ne pouvant lui rien donner, nous confessons avec complaisance ses perfections, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, et rétablie par Jésus-Christ ; en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en Jésus-Christ, *en qui aussi il nous a premièrement bénis de toute bénédiction spirituelle*, comme dit saint Paul (*Ephes.*, I. 3.).

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras, qui est une posture d'offrande et un acte pour présenter à Dieu son Fils bien-aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et lui faisons une oblation égale, non-seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste nous pouvons l'offrir, puisqu'il est à nous, de même sang, de même nature que nous sommes ; qui, d'ailleurs se donne à nous tous les jours dans la sainte eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu qui nous donne tout.

L'effet dans nos cœurs de cette bénédiction, c'est de nous dégoûter de la vie et de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui attaché à Jésus-Christ qu'il présente à Dieu, et détaché de tout le reste, dit avec Siméon : *Laissez-moi aller en paix* : je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre ; ou bien avec Job : *Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté : tout ce que le Seigneur a voulu est arrivé ; le nom du Seigneur soit béni* (Job., I. 21.). *A lui la gloire et l'empire* (*Apoc.*, I. 6.) ; à nous l'humilité et l'obéissance. En quelque état que nous soyons, mettons Jésus entre Dieu et nous. Veux-je vous rendre grâces ? voilà votre Fils. Vous ai-je offensé ? voilà votre Fils, mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse. Qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang ? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné. C'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains. Mais soyons purs, soyons saints pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures, et allons en paix.

X.e ÉLÉVATION.

Le Cantique de Siméon.

Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ (Luc., II, 28.). Il croyoit profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ ; et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham, y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine aux enfants de Dieu la consolation d'Israël.

En général, on ne doit souhaiter de vivre, que jusqu'à tant qu'on ait connu Jésus-Christ. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourroit aimer la vie et se repaître encore de ses illusions? La vie de l'homme n'est que tentation et tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose qu'*orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair* (1. JOAN., II. 19.), un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piége, un attrait trompeur pour les foibles. *Fuyons, fuyons cette Babylone, pour n'être point corrompus par ses délices* (*Apoc.*, XVIII. 4.) : après avoir vu le vrai en Jésus, fuyons le faux qui est dans le monde.

Hé bien, je laisserai le monde; je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite; je n'y trouverai pas ce faux que j'aperçois dans le monde : quelle consolation, puisque le vrai y est encore imparfait! Les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu; mais quand nous le pouvons voir lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs? Fermez-vous dorénavant, mes yeux; vous avez vu Jésus-Christ, il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie, et ne la supporte qu'avec peine. Mais alors, et quand Jésus-Christ devoit paroître, on pouvoit désirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair; combien devons-nous désirer de le voir dans sa gloire? Heureux Siméon! combien de *prophètes,* combien *de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu* (LUC., X. 24.)? C'est ce que Jésus disoit à ses disciples; et il ajouta : *Et d'ouïr ce que vous écoutez, et ne l'ont pas ouï!* Siméon n'écoutoit pas sa parole, qui faisoit dire à ses auditeurs, peut-être encore incrédules : *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci* (JOAN., VII. 46.); et néanmoins il est ravi; combien plus le devons-nous être d'entendre sa sainte parole, et d'en attendre la dernière et parfaite révélation dans la vie future! Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paroît d'extraordinaire; et Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit, pour voir que c'est la *lumière* que Dieu prépare *aux gentils* pour les éclairer, et le flambeau pour les recueillir de leur dispersion; en même temps la *gloire d'Israël,* et celui où se réunissent ceux qui sont loin et ceux qui sont près; en un mot l'attente commune des deux peuples, comme Jacob le vit en mourant, lorsqu'il vit sortir de Juda celui *qui étoit l'espérance de tous les peuples de l'univers* (*Gen.*, XLIX. 10.).

Eclairez-nous, ô Sauveur! *lumière qui éclairez tout homme venant au monde* (JOAN., I. 9.). Eclairez-nous, nous que votre Evangile a tirés de la gentilité; éclairez les Juifs encore endurcis; et qu'ils viennent confesser avec nous Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qui verra cet heureux temps? Quand viendra-t-il? Bienheureux les yeux qui verront, après la conversion des gentils, la gloire du peuple d'Israël!

XI.[e] ÉLÉVATION.

Admiration de Joseph et de Marie.

Le père et la mère de l'enfant étoient en admiration de ce qu'on disoit de lui (LUC., II. 33.). Nous avons déjà dit un mot de cette admiration; mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre, et s'il se peut même, de la définir.

C'est donc, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'âme, qui pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelque effort tranquille, pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnoît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles; supprime toutes ses pensées, les reconnoissant toutes indignes de Dieu; et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : *Tibi silentium laus : Le silence seul est votre louange* (*Ps.* LXIV. 2, *selon l'Hébreu.*). C'est encore ce que vouloit dire David : *Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par dessus les cieux* (*Ps.* VIII. 6.). *Les cieux des cieux ne peuvent pas vous comprendre* (3. *Reg.*, VIII. 27.). Il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon âme étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face. Son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu, qui sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs, comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Revenons à Joseph et à Marie. *Ils étoient en admiration de ce qu'on disoit de lui* (LUC., II. 33.). Pourquoi tant être en admiration? Ils en savoient plus que tous ceux qui leur en parloient.

Il est vrai que l'ange ne leur avoit pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avoit ouï parler que *du trône de David, et de la maison de Jacob* (Luc., I. 32.). Elle avoit senti toutefois par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que *dans tous les temps on la publieroit bienheureuse* (*Ibid.*, 48.) : ce qui sembloit comprendre tous les peuples comme tous les âges : et l'adoration des mages étoit un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paroisse l'avoir annoncée; et c'étoit un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est à la vue des bontés et des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration et en grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées, ni de faire de grands efforts : on est devant Dieu; on s'étonne des grâces qu'il nous fait; on dit cent et cent fois, sans dire mot, avec David : *Quid est homo? Qu'est-ce que l'homme, que vous* daigniez *vous en souvenir* (*Ps.* VIII. 5.)? Encore un coup, qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser? Et on s'abîme dans l'étonnement et dans la reconnoissance, sans songer à vouloir produire, ni au dedans ni au dehors, la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage; et perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir et à ne voir pas; à voir plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance, y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi! Elle est de David, lorsqu'il dit : *Quàm admirabile! quid est homo! quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine! Que votre nom est admirable! qu'est-ce que l'homme! que vos douceurs sont grandes et innombrables* (*Ps.* VIII. 2, 5; *Ps.* XXX. 10.)! C'est le cantique de tous les saints dans l'Apocalypse. *Qui ne vous craindra, Seigneur? Qui n'exaltera votre nom? car vous êtes le seul Saint* (*Apoc.*, XV. 4.). On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu; et c'est *dans le ciel le silence d'environ une demi-heure* (*Ibid.*, VIII. 1.) : silence admirable, et qui ne peut durer long-temps dans cette vie turbulente et tumultueuse.

XII.ᵉ ÉLÉVATION.

Prédictions du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contradictions.

Cet enfant que vous voyez, est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël (Luc., II. 34.). C'est ce qu'opère tout ce qui est haut, et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur; on dédaigne sa simplicité, ou bien on le veut atteindre par soi-même; et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

Et il sera en butte aux contradictions des hommes (*Ibid.*). Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Evangile, et surtout celui de saint Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond; c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Ecoutons murmurer le peuple. *Les uns disoient : C'est un homme de bien; les autres disoient : Non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils vouloient faire mourir? et il prêche, et personne ne lui dit mot; les prêtres auroient-ils connu qu'il est le* Christ? *Mais on ne saura d'où viendra le* Christ, *et celui-ci nous savons d'où il est venu* (Joan., VII. 12, 25, 26, 27.). Et encore : *Que veut-il dire, qu'on ne peut aller où il va? Ira-t-il aux gentils dispersés, et s'en rendra-t-il le docteur? Les uns disoient : C'est le* Christ; *les autres disoient : Le* Christ *doit-il venir de Galilée? Ne sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem! Il y eut donc sur ce sujet une grande dissension* (*Ibid.*, 35 *et seq.*). Et le voilà *en butte aux contradictions des hommes.*

Poursuivons : Jésus répète encore une fois : *Je m'en vais; et vous ne pouvez venir où je vais.* Où ira-t-il? *Se tuera-t-il lui-même* (*Ibid.*, VIII. 21, 22.), afin qu'on ne puisse le suivre? Ce n'étoit pas seulement les infidèles et les incré-

dules qui contredisoient à ses paroles; ceux qui croyoient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée, *La vérité vous affranchira*, s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : Vous nous traitez d'esclaves; *nous n'avons jamais été dans l'esclavage* (Joan., viii. 32, 33, 34 *et seq.*). Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvoit les affranchir. Ils ne veulent point s'apaiser; et de discours en discours, pendant que Jésus leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire qu'il étoit *un samaritain et possédé du malin esprit*, sans être touchés de sa douceur. L'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. *Je donne*, leur dit-il (*Ibid.*, x. 18, 19, 20, 21.), *ma vie de moi-même, et personne ne me la peut ôter;* et il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. *C'est un possédé, disoient les uns, c'est un fol; pourquoi l'écouter davantage? D'autres disoient : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé; un possédé rend-il la vue à un aveugle-né?* Les contradictions étoient fortes; les défenseurs étoient foibles; et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. *Ils s'amassent pourtant autour de lui;* et avec une bonne foi apparente, ils lui disent : *Pourquoi nous faire mourir, et nous tenir toujours en suspens? Si vous êtes le* Christ, *dites-le-nous ouvertement.* Il le leur avoit dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parloient; ce qui lui fait dire : *Je vous le dis, et vous ne me croyez pas,* et quand je me tairois, *les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi* (*Ibid.*, 24, 25, 31.). Ils ne l'en croient pas, et ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider : tant il étoit né pour essuyer les contradictions du genre humain.

On le chicanoit sur tout. *Pourquoi vos disciples méprisent-ils nos traditions? Ils se mettent à table sans se laver* (Matth., xv. 2.). Voici une chicane bien plus étrange. *Cet homme ne vient pas de Dieu; il fait des miracles, et il guérit les malades le jour du sabbat* (Joan., ix. 16.). Ils n'eussent pas *craint le jour du sabbat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf* (Luc., xiv. 3, 4, 5.); mais guérir le jour du sabbat une fille d'Abraham, et la délivrer du malin esprit dont elle étoit opprimée, c'est un crime abominable. Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et ses bienfaits?

XIII.e ÉLÉVATION.

D'où naissoient ces contradictions.

Vous êtes d'en-bas, et je suis d'en-haut (Joan., viii. 23.). Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent; et les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

Vous êtes du monde, et je ne suis pas du monde (*Ibid.*). Vous êtes charnels et sensuels; et ce que je vous annonce qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde; car, *ce qui est né de la chair, est chair* (*Ibid.*, iii. 6.); et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie.

La lumière est venue au monde; et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car *celui qui fait mal, hait la lumière; et il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées* (*Ibid.*, 19, 20.).

Voilà trois paroles du Fils de Dieu, qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, et ils ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublimités qu'il leur annonce; ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer; ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

Vous me voulez faire mourir, dit le Sauveur, *parce que ma parole ne prend point en vous, et n'y trouve point d'entrée* (*Ibid.*, viii. 37.). Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante, et plus vivement reprenante que celle de Jésus-Christ, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte, ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire, jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. *Vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous dis la vérité.* Voilà le sujet de votre haine : *Vous ne connoissez pas mon langage.* Pourquoi? *parce que vous ne pouvez pas seulement écouter ma parole* (*Ibid.*, 40, 43.) : elle vous est insuppor-

table, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

C'est la grande contradiction que souffre Jésus. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, se mortifier, combattre leurs cupidités et leurs passions. Ils aimeront quelquefois ses vérités, qui sont belles en elles-mêmes; quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui et contre les prédicateurs qui prêchent les vérités fortes; et contre les supérieurs, contre les amis qui nous mettent nos défauts devant les yeux, et qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là plus que de tous les autres, que Jésus-Christ est *en butte aux contradictions;* et cet endroit est pour lui le plus sensible.

XIV.ᵉ ÉLÉVATION.

Contradictions des chrétiens mêmes contre Jésus-Christ, sur sa personne.

Je frémis, je sèche, Seigneur, je suis saisi de frayeur et d'étonnement; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. Et premièrement, quelles contradictions sur votre personne! Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu. Les uns ont dit: *Le Verbe est en Dieu* (JOAN., I. 1.); mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant; il est en Dieu comme notre pensée est en nous; en ce sens il est Dieu comme la pensée est notre âme; car qu'est-ce que la pensée, sinon notre âme en tant qu'elle pense? Non, disent les autres; on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste: c'est un fils; c'est une personne: qui ne le voit pas par toutes les actionset toutes les choses qu'on lui attribue? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le Fils de Dieu! Quoi! il n'est pas devant Marie, lui qui dit, qu'il est *devant Abraham* (*Ibid.*, VIII. 58.)? lui qui *étoit au commencement* (*Ibid.*, I. 1, 2.). Vous vous trompez, il est évident, dit Arius, qu'il est devant que le monde fût: c'est dès lors une personne subsistante, mais inférieure à Dieu, faite du néant comme le sont les créatures, quoique plus excellente. Tiré du néant? cela ne se peut; lui *par qui tout a été tiré du néant* (*Ibid.*, 3.). Comment donc est-il fils? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son père, et de même nature que lui? Le Fils de Dieu sera-t-il moins fils, et Dieu sera-t-il moins père que les hommes ne le sont? Il seroit donc fils par adoption comme nous? Et comment avec cela, *être fils unique, qui est dans le sein du Père* (JOAN., I. 18.).

Arius, vous avez tort, dit Nestorius: le Fils de Dieu est Dieu comme lui; mais aussi ne peut-il pas en même temps être fait homme? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un temple par grâce; et si le Fils de Dieu est Fils par nature, l'homme qu'il s'est uni par sa grâce ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse doctrine; on dit à Nestorius, vous séparez trop: il faut unir jusqu'à tout confondre, et faire de deux natures une nature. Hélas! quand finiront ces contentions! Pouvez-vous croire, disent ceux-ci, qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme? La chair n'est pas digne de lui; il n'en a point, si ce n'est une fantastique et imaginaire. Imaginaire? dit l'autre; et comment donc a-t-on dit: *Le Verbe a été fait chair* (*Ibid.*, 14.): en définissant l'incarnation par l'endroit que vous rebutez? Il a une chair, et l'incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'âme; ou bien, si vous voulez lui donner une âme, donnons-lui celle des bêtes quelle qu'elle soit; mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son âme encore un coup; ou du moins il est son intelligence; il veut par sa volonté, et il ne peut en avoir d'autre? Est-ce tout enfin? Oui c'est tout. Car on a tout contesté, le corps, l'âme, les opérations intellectuelles; et toutes les contradictions sont épuisées. Jésus est donc *en butte aux contradictions* de ceux qui se disent ses disciples? Car, disent-ils, le moyen de comprendre cela et cela? Mais Jésus avoit prévenu les contradictions par une seule parole: *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique* (*Ibid.*, III. 16.).

Pour tout entendre, il ne faut qu'entendre son amour. *Dieu a tant aimé le monde.* Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des pourquoi à Dieu! Pourquoi un Dieu se faire homme? Jésus-Christ vous dit ce pourquoi. *Dieu a tant aimé le monde.* Tenez-vous-en là; les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le disciple bien-aimé résout leurs doutes, en disant: *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous* (*Ibid.*, IV. 16.). Dieu a tant aimé le monde; et que reste-t-il après cela,

sinon de croire à l'amour, pour croire à tous les mystères ?

Esprits aussi insensibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs présomptueux ! Le mystère de l'eucharistie vous rebute ? Pourquoi nous donner sa chair et s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit ? *Dieu a tant aimé le monde*, dit Jésus ; et saint Jean répond pour nous tous : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*. Mais il est incompréhensible ; et c'est pour cela que je veux le croire et m'y abîmer : il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut plus disputer, mais aimer ; et après que Jésus a dit : *Dieu a tant aimé le monde*, il ne faudroit plus que dire, le monde racheté a tant aimé Dieu.

XV.e ÉLÉVATION.

Contradictions contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.

Voici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre ; Dieu m'a fait libre, et je me veux faire juste : je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement, vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque coin se glorifier en soi-même. Où allez-vous, vaisseau fragile ? vous allez vous briser contre l'écueil, et vous priver du secours de Dieu, qui n'aide que les humbles, et qui les fait humbles pour les aider. Connoissez-vous bien la chute de votre nature pécheresse, et après même en avoir été relevé, l'extrême langueur, la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez : *Guérissez-moi* (*Ps.* VI. 3.) ; car à tout moment je me meurs, et je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâces de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort ; mais il veut qu'en vous efforçant comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiez non plus en vous-même, que si vous ne faisiez rien.

Je ne puis : je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon libre arbitre, que je ne puis accorder avec cet abandon à la grâce. Superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde ? Il les accorde tellement, qu'il veut, sans vous relâcher de votre action, que vous lui attribuiez finalement tout l'ouvrage de votre salut : car il est le Sauveur ; et il dit : *Il n'y a point de Dieu qui sauve que moi* (Is., XLIII. 8, 11.). Croyez bien que Jésus-Christ est Sauveur, et toutes les contradictions s'évanouiront.

XVI.e ÉLÉVATION.

Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Ecriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre foible esprit : je tremble en les voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne savez par où en sortir ! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Eglise ? N'a-t-il pas dit qu'il la mettoit sur *une montagne* (MATTH., V. 14.), afin qu'elle fût vue de tout le monde ? N'a-t-il pas dit *qu'il la posoit sur le chandelier, afin qu'elle luisît à tout l'univers* (*Ibid.*, 15.) ? N'a-t-il pas dit assez clairement : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* (*Ibid.*, XVI. 18.) ? N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés, à la décision de l'Eglise, et rangé *parmi les païens et les péagers* (*Ibid.*, XVIII. 17.) ceux qui refuseroient d'en passer par son avis ? Et lorsque montant aux cieux on auroit pu croire qu'il la laissoit destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit : *Allez, baptisez, enseignez ; et voilà que je suis avec vous* (enseignant ainsi et baptisant) *jusqu'à la fin des siècles* (*Ibid.*, XXVIII. 19, 20.) ? Si donc vous avez des doutes, allez à l'Eglise ; elle est en vue ; elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi ; toujours avec Jésus-Christ et Jésus-Christ avec elle. Disons ici encore une fois : *Dieu a tant aimé le monde*, que pour en résoudre les doutes il n'a point laissé de doute sur son Eglise qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Eglise ? Pouvez-vous vous y tromper ? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été, celle qui demeure toujours sur sa base, celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres corps se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté, ne voyez-vous pas encore un coup que c'est celle qui est l'Eglise ? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez ! j'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même, vous voulez faire votre règle de votre jugement, vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres ; vous vous croyez ravili en suivant le chemin battu, les voies communes ; vous voulez être auteur, in-

venteur, vous élever au-dessus des autres par la singularité de vos sentiments; en un mot, vous voulez, ou vous faire un nom parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle conducteur d'aveugles, en quel abîme vous allez-vous précipiter, avec tous ceux qui vous suivront! Si vous étiez tout-à-fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. *Mais vous dites : Nous voyons,* nous entendons tout, et le secret de l'Ecriture nous est révélé : *Votre péché demeure en vous* (JOAN., IX. 41.).

XVII.e ÉLÉVATION.

L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquoi nous renvoyer à l'Eglise? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même, et rendre votre Ecriture si pleine et si claire qu'il n'y restât aucun doute? Superbe raisonneur, n'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles? Votre maladie, c'est l'orgueil; votre remède sera l'humilité. Votre orgueil vous révolte contre Dieu, l'humilité doit être votre véritable sacrifice. Et pourquoi a-t-il répandu dans son Ecriture ces ténèbres mystérieuses, sinon pour vous renvoyer à l'autorité de l'Eglise, où l'esprit de la tradition, qui est celui du Saint-Esprit, décide tout? Ignorez-vous, vous qui vous plaignez de l'obscurité des Ecritures, que sa trop grande lumière vous éblouiroit plus que ses saintes ténèbres ne vous confondent? N'avez-vous pas vu les Juifs demander à Jésus qu'il s'explique; et Jésus s'expliquer de sorte quand il l'a voulu, qu'il n'y avoit plus d'ambiguité dans ses discours? Et qu'en est-il arrivé? Les Juifs en ont-ils été moins incrédules? Point du tout : la lumière même les a éblouis; plus elle a été manifeste, plus ils se sont révoltés contre elle; et si on le veut entendre, la lumière a été plus obscure et plus ténébreuse pour leurs yeux malades, que les ténèbres mêmes.

Enfin, par-dessus toutes choses vous avez besoin de croire que ceux qui croient doivent tout à Dieu; qu'ils sont, comme dit le Sauveur, *enseignés de lui; docibiles Dei :* de mot à mot, *docti à Deo* (*Ibid.*, VI. 45.); qu'il faut qu'il parle dedans et qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. Ne raisonnez donc plus : humiliez-vous. *Qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute* (MATTH., XI. 15; XIII. 9 *et seq.*); mais qu'il sache que ces oreilles qui écoutent, c'est Dieu qui les donne : *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus feci utrumque* (*Prov.*, XX. 12.).

XVIII.e ÉLÉVATION.

Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.

Mais la contradiction la plus douloureuse du Sauveur est celle de nos péchés; de nous qui nous disons ses fidèles, et qui sommes les enfants de son Eglise. Le désordre, le déréglement, la corruption se répand dans tous les états, et toute la face de l'Eglise paroît infectée. *Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a point de santé en elle* (Is., I. 6.). *Voilà, dit-elle, que mon amertume la plus amère est dans la paix* (*Ibid.*, XXXVIII. 17.). *Ma première amertume, qui m'a été,* disoit saint Bernard (S. BERN., *Serm.* XXXIII, *in Cant. n.* 19.), *bien amère, a été dans les persécutions des gentils : la seconde amertume encore plus amère, a été dans les schismes et dans l'hérésie : mais dans la paix et quand j'ai été triomphante, mon amertume très amère est dans les déréglements des chrétiens catholiques.*

Que chacun repasse ici ses péchés; il verra par quel endroit Jésus-Christ, durant tout le cours de sa vie, et dans son agonie au sacré jardin, a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs qui ont poussé leur dérision jusque parmi les horreurs de sa croix, ne l'ont pas percé de plus de coups, ni n'ont pas été *un peuple plus contredisant envers celui qui étendoit ses bras vers eux* (Is., LXV. 2; *Rom.*, X. 21.), que nous le sommes. Et si le cœur de Jésus pouvoit être affligé dans sa gloire, il le seroit de ce côté-là, plus que par toute autre raison. C'est vous, chrétiens et catholiques, c'est vous *qui faites blasphémer mon nom par toute la terre* (Is., LII. 5; *Rom.*, II. 24.). On ne peut croire que ma doctrine soit venue du ciel quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la règle, comme les docteurs de la loi et les pharisiens; ils se font des doctrines erronées, de fausses traditions, de fausses probabilités; la cupidité résout les cas de conscience, et sa violence est telle qu'elle contraint les docteurs de la flatter. O malheur! On ne peut convertir les chrétiens, tant leur dureté est extrême, tant les mauvaises coutumes prévalent; et on leur cherche des excuses : la régularité passe pour rigueur, on lui donne un nom de secte : la règle ne peut plus se

faire entendre. Pour affoiblir tous les préceptes dans leur source, on attaque celui de l'amour de Dieu ; on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer; et à force de reculer l'obligation, on l'éteint tout-à-fait. O Jésus ! je le sais, la vérité triomphera éternellement dans votre Eglise : suscitez-y des docteurs pleins de vérité et d'efficace, qui fassent taire enfin les contradicteurs; et toujours en attendant que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi-même.

XIX.e ÉLÉVATION.

L'épée perce l'âme de Marie.

Cet enfant sera en butte aux contradictions; et votre âme même, ô mère affligée et désolée! *sera percée d'une épée* (Luc., II. 34, 35.). Vous aurez part aux contradictions, vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher Fils; vous en aurez le cœur percé : et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils : vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée? Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Eglise, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre. Peut-on assez admirer la foi qui vous fait dire : *Ils n'ont pas de vin;* et : *Faites ce qu'il vous dira* (Joan., II. 3, 5.)? Vous êtes la mère de tous ceux qui croient; et c'est à votre prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

XX.e ÉLÉVATION.

Les contradictions de Jésus-Christ découvrent le secret des cœurs.

Il faut joindre ces paroles : *Cet enfant sera en butte aux contradictions,* à celles-ci : *Les pensées que plusieurs cachent dans leurs cœurs seront découvertes* (Luc., II. 34, 35.). Si Jésus-Christ n'avoit point paru sur la terre, on ne connoîtroit pas la profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie du cœur de l'homme.

La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la piété. C'est où en étoient venus les pharisiens et les docteurs de la loi. L'avarice, l'esprit de domination, le faux zèle de la religion les transportoit et les aveugloit de sorte, qu'ils vouloient avec cela se croire saints et les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves et pour tous les foibles esprits de longues oraisons, ils se rendoient nécessaires auprès d'elles, et dévoroient leurs richesses; ils parcouroient la terre et la mer pour faire un seul prosélyte, qu'ils damnoient plus qu'auparavant, sous prétexte de les convertir; parce que sans se soucier de les instruire du fond de la religion, ils ne vouloient que se faire renommer parmi les hommes, comme des gens qui gagnoient des âmes à Dieu; et en se les attachant, ils les faisoient servir à leur domination et à l'établissement de leurs mauvaises maximes (Matth., XXIII. 1, 2 *et seq.*). Ils se donnoient au public comme les seuls défenseurs de la religion. Esprits inquiets et turbulents, qui retiroient les peuples de l'obéissance aux puissances, se portant en apparence pour gens libres, qui n'avoient en recommandation que les intérêts de leurs citoyens : et en effet, pour régner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenoit leur esprit; et entraîné à leurs maximes corrompues, pendant qu'ils se faisoient un honneur de garder les petites observances de la loi, ils en méprisoient les grands préceptes, et mettoient la piété où elle n'étoit pas. S'ils affectoient partout les premières places, ils faisoient semblant que c'étoit pour honorer la religion dont ils vouloient paroître les seuls défenseurs : mais en effet, c'est qu'ils vouloient dominer, et qu'ils se repaissoient d'une vaine gloire. Les reprendre, et leur dire la vérité dont ils vouloient passer pour les seuls docteurs, c'étoit les révolter contre elle de la plus étrange manière. Aussitôt ils ne manquoient pas d'intéresser la religion dans leur querelle; et ils étoient si entêtés de leurs fausses maximes, qu'ils croyoient rendre service à Dieu, en exterminant ceux qui osoient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avoit paru plus pure, plus parfaite, plus victorieuse, que dans la doctrine et dans les exemples de Jésus-Christ; elle ne pouvoit manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du peuple. Le secret de leurs cœurs fut révélé; on vit ce que pouvoit l'iniquité, et l'orgueil couvert du manteau de la religion : on connut plus que jamais ce que pouvoit le faux zèle, et les excès où se portent ceux qui en sont transportés. Il fallut crucifier celui qui étoit la sainteté même, et

persécuter ses disciples; et Jésus leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés, sont les faux zélés, qui entêtés du besoin que la religion, dont ils se croient les arcs-boutants, a de leur soutien, *croient rendre service à Dieu, en persécutant ses enfants*, dès qu'ils les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes qui doivent être découvertes par Jésus-Christ, sont principalement celles, où nous nous trompons nous-mêmes, en croyant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts, pour la jalousie de l'autorité, pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus, puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur ces caractères; et ne croyons pas en être purgés, sous prétexte que nous ne les sentirions pas tous en nous-mêmes; mais tremblons, et ayons horreur de nous-mêmes, pour légère que nous paroisse la teinture que nous prendrons.

XXI.e ÉLÉVATION.

Anne la Prophétesse.

Il y avoit une prophétesse nommée Anne, d'un âge fort avancé; car elle avoit quatre-vingt-quatre ans. Elle avoit vécu dans un long veuvage, n'ayant été que sept ans avec son mari; et passa tout le reste de sa vie dans la retraite, ne bougeant du temple, et servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. *Elle survint au temple dans ce même instant, louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israel* (Luc., II. 36, 37, 38.). Ce Seigneur qu'elle louoit, visiblement étoit Jésus-Christ. Elle fut digne de le connoître et de l'annoncer, parce que détachée de la vie des sens, unie à Dieu par l'oraison, elle avoit préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connoître cette sainte veuve, et en marquer non-seulement les vertus, mais encore la race même, en nous apprenant *qu'elle étoit fille de Phanuel et de la tribu d'Aser :* afin que ces circonstances rappelassent le souvenir du témoignage de cette femme; ce qu'il ne fait pas de Siméon, qui peut-être étoit plus connu. Peut-être aussi qu'il falloit montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus, et entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob et Moïse n'avoient promis que *de bon pain, de l'huile en abondance*, et en un mot, *des richesses dans ses mines de fer et de cuivre*. Mais voici, en la personne de cette veuve, *les délices des rois et des peuples* (*Gen.*, XLIX. 20; *Deut.*, XXXIII. 24, 25.) parmi les biens de la terre, changées en jeûnes et en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorons en tout, et les expressions, et le silence que le Saint-Esprit inspire aux évangélistes.

XXII.e ÉLÉVATION.

Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.

L'abrégé de ce mystère est, que Jésus s'offre, nous offre en lui et avec lui, et que nous devons entrer dans cette oblation, et nous y unir comme à la seule et parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec Jésus-Christ dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre et lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira; c'est-à-dire son propre Fils; elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, et en même temps elle sent ouvrir la plaie de son cœur par cette épée qui la perce. Mères chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable? Tant que nous sommes de fidèles, unissons-nous à la foi d'Abraham, et offrons à Dieu notre Isaac; c'est-à-dire ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie, et la laisse, pour ainsi dire, s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de vie dans sa vieillesse; il n'a jamais désiré de vivre, que pour avoir la consolation de voir Jésus-Christ, et de lui rendre témoignage. Car ce n'étoit pas seulement une foible consolation des yeux que ce saint vieillard attendoit; il désiroit les sentiments que Jésus présent inspire dans les cœurs; il vouloit l'annoncer, le faire reconnoître, en publier les merveilles, autant qu'il pouvoit, aux Juifs et aux gentils; montrer au monde ses souffrances, et la part qu'y auroit sa sainte Mère. Après cela il vouloit mourir; et l'on voit en lui dans tous les temps un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint vieillard.

Et qu'immolerons-nous avec Anne, sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens? Exténuons par le jeûne et par l'oraison ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation; arrachons-

nous à nous-mêmes ce qui est permis, si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir. Le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine, l'attention au beau et au délectable a commencé la séduction du genre humain. Eve prise par là commence à entendre la tentation qui lui dit avec une insinuation aussi dangereuse que douce : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant et si flatteur ? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même; et on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs et des foiblesses de votre jeunesse. Eve entraîne Adam; la partie foible entraîne la plus forte : le plaisir a fait tout son effet; il a rendu le péché plausible, et lui a fourni des excuses; il emmielle le poison; il affoiblit, il étouffe les remords de la conscience; il en émousse la piqûre; et à peine sent-on la grièveté de son péché, jusqu'à ce que dans les flammes éternelles ce ver rongeur se réveille, et par ses morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.

XIXe SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur l'ordre des événements.

Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnoit, ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth (Luc., II. 39.). Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge et saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devoit faire dans le temple. Il y avoit vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étoient venus, et où étoit leur demeure; et il étoit naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth, après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Matthieu avoit déjà raconté (Matth., II. 12, 13 *et seq.*). Cet évangéliste, après l'adoration des mages, soit qu'elle eût été faite à Bethléem ou aux environs, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Egypte, la fureur d'Hérode et le massacre des Innocents; un second avertissement de l'ange, après la mort d'Hérode, qui bien constamment suivit de près la naissance de Notre-Seigneur; et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Matthieu, l'établissement de la sainte famille dans ce lieu.

Ce temps, comme on voit, fut fort court; la sainte famille étoit cachée; et Hérode attendoit des nouvelles certaines de l'enfant par les mages qu'il croyoit avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure (Matt., II. 8.). Il étoit naturel qu'il les attendît durant quelques jours; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent, pouvoient réveiller les jalousies d'Hérode; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions que Dieu tourne comme il lui plaît; et il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins.

IIe ÉLÉVATION.

Premier avertissement de l'ange à saint Joseph, et la fuite en Egypte.

Les mages s'étant retirés, Dieu qui voyoit dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, et le temps des grands mouvements qu'elles devoient exciter, les prévint par le message du saint ange qui vint dire à Joseph durant le sommeil : *Levez-vous; prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre* (*Ibid.*, 3.). N'y avoit-il pas d'autre moyen de le sauver, qu'une fuite si précipitée ? Qui le peut dire sans impiété ? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle; et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. *Le Fils de Dieu est venu en infirmité* (*Hebr.*, v. 2.). Pour se conformer à cet état, il s'assujétit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine; et par la même dispensation qui a fait que durant le temps de son ministère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis; il a

été aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte.

Il y avoit même un secret du ciel dans cette retraite ; et il falloit accomplir la prophétie d'Osée, qui disoit : *J'ai appelé mon Fils de l'Egypte* (OSEE., XI. 1 ; MATTH., II. 15.).

Il est vrai que cet endroit du prophète, selon l'écorce de la lettre, avoit rapport à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël. Mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avoit été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance le prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu, puisqu'il lui a dicté ces mots : *Israël est un enfant, et je l'ai aimé. Et j'ai appelé mon Fils de l'Egypte.*

Allons à la source : Israël et toute sa famille étoit la figure du Fils de Dieu. L'Egypte durant la famine devoit lui servir de refuge ; après, elle en devoit être la persécutrice ; et Dieu la devoit tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la Terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devoit trouver du repos. Tout cela leur arrivoit en figure. La terre d'Egypte qui devoit être durant un temps le refuge du peuple d'Israël, devoit aussi servir de refuge à Jésus-Christ ; et Dieu l'en devoit retirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont double sens ; il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ : ici pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convînt à l'un et à l'autre, et à regarder les termes précis, plus encore à Jésus-Christ, qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Egypte, divin enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent à votre arrivée les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : *Puisque vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils.* (*Act.*, XIII. 46.). Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée : et découvrez-nous par votre Evangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout, et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous, et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter.

III.e ÉLÉVATION.

Saint Joseph et la sainte Vierge devoient avoir part aux persécutions de Jésus-Christ.

Voici encore un mystère plus excellent. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. *Levez-vous*, lui dit l'ange, *hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte* (MATTH., II. 13.). Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. *Levez-vous*, ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas : Allez, mais, *Fuyez*. L'ange paroit lui-même alarmé du péril de l'enfant : *et il semble*, disoit un ancien Père (CHRYSOL.), *que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre.* Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvoit pas n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère, et d'un si cher fils.

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup ; et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivoient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part ; il va en Egypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

IV.e ÉLÉVATION.

Le massacre des Innocents.

L'affaire pressoit : les cruelles jalousies d'Hérode alloient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des mages : *Voyant qu'ils s'étoient moqués de lui*,

il entra dans une extrême colère (Matth., ii. 16.). Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances; qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. *Il entra* donc *en fureur, et fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs, depuis deux ans et au-dessous, suivant le temps* de l'apparition de l'étoile, *dont il s'étoit soigneusement enquis* (*Ibid.*). Soit que les mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallut deux ans ou environ pour arriver au temps marqué, qui étoit celui de la naissance de Jésus-Christ; que Dieu, pour les préparer, ait fait paroître son étoile long-temps auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem, environ le temps qu'ils y devoient arriver; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocents, au-delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, et lui en ait fait tuer plus qu'il ne falloit. Un auteur païen d'une assez exacte critique (Macrob., *Sat. l.* ii, *cap.* 4.) raconte que parmi les enfants de deux ans et au-dessous, qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfants. S'il est ainsi, on voit par là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'état qui tyrannisent les politiques, les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang; et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres, commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées : l'une, que le miracle de l'apparition de l'étoile servit de règle à Hérode, pour étendre son massacre : l'autre, que celui qu'il cherchoit fut le seul apparemment qui lui échappa.

Seigneur! quels sont vos desseins? Votre étoile apparoissoit-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les mages dans leur pieux voyage? A Dieu ne plaise : Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins; et il sait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints innocents, qu'il a su mettre extraordinairement dans le rang et dans les honneurs des martyrs dans le ciel et dans son Eglise.

Alors donc fut accompli ce qui avoit été dit par le prophète Jérémie : Des cris lamentables furent entendus à Rama (dans le voisinage de Bethléem); *des pleurs et des hurlements de Rachel qui pleuroit ses enfants, et ne vouloit point se consoler de les avoir perdus* (Matth., ii. 17, 18; Jerem., xxxi. 15.). Il attribue à Rachel les lamentations des mères d'autour de Bethléem, où elle étoit enterrée. Les gémissements de ces mères célèbres par toute la contrée ont mérité d'être prédits; et la mémoire en duroit encore au commencement de l'Eglise, lorsque saint Matthieu publia son Evangile.

Où sont ici ceux qui voudroient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres? Comme si notre foi devoit dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs histoires. Laissons-là ces foibles pensées. Quand il n'y auroit ici que les vues humaines, elles eussent suffi à l'évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Evangile, en y écrivant un fait si public qui n'eût pas été constant. Encore un coup, laissons-là ces folles pensées. Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocents. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur, si vos mères avoient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs, on n'auroit entendu que bénédictions et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe, jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie; et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

V.e ÉLÉVATION.

L'Enfant revient de l'Egypte; il est appelé Nazaréen.

Hérode ne survéquit guère aux enfants qu'il faisoit tuer pour assurer sa vie et sa couronne. *L'ange apparut à Joseph* encore *en songe, et lui dit : Levez-vous, et retournez dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchoient la vie de l'enfant sont morts. Il part;* et comme il pensoit *à s'établir dans la Judée, il apprit qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnoit à la place de son père;.... il fut averti en songe* de..... *s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce qui avoit été prédit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen* (Matth., ii, 19, 20, 21, 22, 23.), c'est-à-dire saint. Le mot de Nazaréen contenoit un grand mystère, puisqu'il exprimoit la sainteté du Sauveur. On l'appeloit ordinaire-

ment Jésus Nazaréen, comme il paroît par le titre de sa croix (JOAN., XIX. 19.). Saint Pierre l'appelle encore dans sa prédication à Corneille, Jésus *de Nazareth* (*Act.*, X. 38.); pour nous montrer qu'il étoit du dessein de Dieu, que le nom de Nazaréen, qui avoit été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fût appliqué en témoignage de sa sainteté: et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connoître par son Saint-Esprit aux évangélistes, pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint. Soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

VI.e ÉLÉVATION.

L'enfant Jésus, la terreur des rois.

Qu'avoient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus? Ignoroient-ils qu'il étoit un roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* (JOAN., XVIII. 36.)? Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance; cette haine est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution: la première, sanglante comme celle d'Hérode; la seconde plus sourde, comme celle d'Archélaüs; mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte; et cette persécution durant trois cents ans ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que Jésus fût né, et son Eglise établie, pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si foibles, pour *trembler où il n'y a rien à craindre* (*Ps.* XIII. 5.). Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre; mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui est, qu'il les jugera selon sa rigueur dans la vie future: c'est ce qu'Hérode, ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, foibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison; tremblez et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier et cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les innocents. Pour affermir le sceptre dans votre maison, qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur: tenez ce divin enfant et toute sa sainte famille dans l'oppression. Hélas! que vous êtes foible, et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice!

Et vous, Jésus, revenez d'Egypte dans la Judée: vous y naîtrez; vous en sortirez pour aller recueillir comme en Egypte la gentilité dispersée: à la fin vous reviendrez en Judée, pour y rappeler à votre Evangile les restes bénits des Juifs à la fin des siècles (Is., X. 22; XI. 5; *Rom.*, IX. 27; XI. 5.).

XX.e SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'A SON BAPTÊME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'accroissement de l'Enfant, sa sagesse et sa grâce.

L'enfant croissoit et se fortifioit, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu étoit en lui (LUC., II. 40.). Il y en a qui voudroient que tout se fît en Jésus Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu auroit détruit son propre ouvrage; et, comme dit saint Augustin: *S'il faisoit tout par miracle, il effaceroit ce qu'il a fait par miséricorde: Dum omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit.* Ainsi il falloit que, comme les autres enfants, il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il étoit plein se déclaroit par degrés, comme l'évangéliste nous le dira bientôt. Cependant, dès le berceau et dès le sein de sa mère, il étoit rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en étoit intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'étoit rendue propre; en sorte que, selon l'humanité même, *tous les trésors de sagesse et de science étoient cachés en lui* (*Colos.*, II. 3.). Ils y étoient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu étoit en lui.* Qui en doute? puisqu'il étoit si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce. Mais le saint évangéliste veut dire, qu'à mesure que l'Enfant croissoit et commençoit à agir par lui-même, il reluisoit dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisoit rentrer en soi-même, et qui attiroit les âmes à Dieu: tant tout étoit simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Aimable Enfant! heureux ceux qui vous ont

vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avoit adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour Fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissoit, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole? Tout étoit en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence.

II.e ÉLÉVATION.

Jésus suit ses parents à Jérusalem, et y célèbre la Pâque.

Jésus-Christ en venant au monde, sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente, ni de se choisir des parents illustres par leurs richesses ou par leur savoir, se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple, non point de l'éclat de notre famille, mais qu'elle ait été pleine d'édification et de bons exemples, et enfin une vraie école de religion, où l'on apprît à servir Dieu, et à vivre dans sa crainte.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquoient pas tous les ans *d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem* (Luc., II. 41.). Ils y menoient leur cher Fils qui se laissoit avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y étoit avant que d'y être; il en faisoit le fond, puisqu'il étoit le vrai agneau, qui devoit être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connoître un jour que sa soumission ne venoit pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paroître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

III.e ÉLÉVATION.

Le saint enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.

Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est, quand il retire sa grâce dans le fond; ce qu'il ne fait jamais que par punition, et pour quelque péché précédent : l'autre, quand il retire non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point, qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence, ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît; son *esprit* va et vient : *et l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va* (Joan., III. 8.). *Il passe* quand il lui plaît *au milieu de ceux qui le cherchent* (Luc., IV. 30.), sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint Enfant disparut; et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur; parce qu'*ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent* (*Ibid.*, II. 43, 44.). Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avoit eu du dépôt céleste? Qui ne s'affligeroit avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais?

Les charmes du saint enfant étoient merveilleux : il est à croire que tout le monde le vouloit avoir; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs : car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisoient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement; *et ses parents marchèrent un jour* sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, *après trois jours* de recherche laborieuse, quand il eût été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin *trouver dans le temple* (*Ibid.*, 44, 45, 46.).

IV.e ÉLÉVATION.

Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisoit.

Il étoit *assis au milieu des docteurs; il les écoutoit, et il les interrogeoit; et tous ceux qui l'écoutoient étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses* (LUC., II. 46, 47.). Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même, et né pour les enseigner; et de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse comme dans la suite des leçons expresses. Il écoutoit, il interrogeoit ceux qui étoient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa, lorsqu'il disoit : *De qui est cette image et cette inscription* (MATTH., XXII. 20.)? ou : *De qui étoit le baptême de Jean* (*Ibid.*, XXI. 25.)? ou : *Si David est le père du Christ, comment l'appelle-t-il son Seigneur* (*Ibid.*, XXII. 42, 43.)? Ce n'étoit point en cette manière qu'il interrogeoit; mais, si je l'ose dire, c'étoit en enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutoit, et répondoit à son tour aux docteurs qui l'interrogeoient; *et on admiroit ses réponses*, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit; en y ressentant pourtant, comme il étoit juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissoit prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus par une sage économie sait ménager toutes choses; et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il étoit, sans vouloir perdre entièrememt le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens; allez consulter les docteurs; interrogez-les; répondez-leur; reconnoissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale?

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout-à-fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus, qui firent admirer sa prudence: mais en voici une qui nous fera assez connoître la nature et la hauteur de toutes les autres.

V.e ÉLÉVATION.

Plainte des parents de Jésus, et sa réponse.

Ses parents *furent étonnés de le trouver parmi les docteurs* (LUC., II. 48.), dont il faisoit l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyoient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie; car tout étoit comme enveloppé sous le voile de l'enfance; et Marie qui étoit la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Eh, *mon fils*, dit-elle (*Ibid.*), *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement? Votre père et moi affligés vous cherchions*. Remarquez : *votre père et moi :* elle l'appelle son père, car il l'étoit, comme on a vu, à sa manière; père, non-seulement par l'adoption du saint enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur; ce qui fait dire à Marie, *votre père et moi affligés :* pareils dans l'affliction; puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *votre père et moi*, et lui fait le même honneur que s'il étoit père comme les autres. O Jésus! que tout est réglé dans votre famille! comme chacun sans avoir égard à sa dignité y fait ce que demande l'édification et le bon exemple! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père (LUC., II. 49.)? Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant que nous avions à considérer; mais elle mérite bien une attention distincte et particulière.

VI.e ÉLÉVATION.

Réflexions sur la réponse du Sauveur.

Pourquoi me cherchiez-vous? Et quoi, ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent? Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchoient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain? Ne jugeons pas; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et en effet, il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait, que ses apôtres, quand il les quitta, étoient attachés à sa personne d'une manière qui n'étoit pas autant épurée qu'il le souhaitoit? Ames saintes et spirituelles, quand il

vous échappe, quand il retire ses suavités; modérez un empressement souvent trop sensible; quelquefois il veut revenir tout seul; et s'il le faut chercher, ce doit être doucement, et sans des mouvements inquiets.

Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avoit appelé Joseph son père? Non sans doute; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc, avec une ferme foi, que Dieu est le Père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est sa règle en toutes choses, soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente, ou qu'il revienne, qu'il nous échappe, ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son père étoit qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il étoit plein et qu'il venoit déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devoit regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang; leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

VII.e ÉLÉVATION.

La réponse de Jésus n'est pas entendue.

Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disoit (Luc., II. 50.). Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que vouloit dire Jésus. Marie concevoit sans doute ce qu'il disoit de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avoit appris le mystère; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritoit, c'étoit ces affaires de son Père dont il falloit qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parloit ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse; elle demeura soumise : c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables; regardons-les comme fit Marie avec un saint étonnement; conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Jésus préparoit la voie dans l'esprit des Juifs à la sagesse dont il devoit être le docteur : il posoit de loin les fondements de ce qu'il devoit prêcher, et accoutumoit le monde à lui entendre dire qu'il avoit un Père dont les ordres le régloient, et dont les affaires étoient son emploi. Quelles étoient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le révèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles et des secrets du ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance; reposons-nous-y, et faisons-en un rempart à l'humilité. O Jésus! je lirai votre Ecriture; j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, et ne recherchons l'intelligence, qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir. *Crains Dieu et observe ses commandements; c'est là tout l'homme* (*Eccle.*, XII. 13.). *Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, connoîtra si ma doctrine vient de Dieu* (Joan., XVII. 17.).

VIII.e ÉLÉVATION.

Retour de Jésus à Nazareth : son obéissance et sa vie cachée avec ses parents.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth (Luc., II. 51.). Ne perdons rien de la sainte lecture; le mot de l'évangéliste est, qu'*il descendit avec eux à Nazareth.* Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle *descendre :* mais quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son baptême; c'est-à-dire, jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole; est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux à leur orgueil? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même, qu'il *étoit venu pour servir* (Matth., XX. 28.). Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert (*Ibid.*, IV. 11.);

et l'on ne voit nulle part qu'il eût de serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travailloit lui-même à la boutique de son père (MATT., XIII. 55; MARC., VI. 3.). Le dirai-je? Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison (JOAN., XIX. 26, 27.); ce qu'il n'auroit pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana (*Ibid.*, II. 1.) : on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples (*Ibid.*, 12.); Joseph ne paroît pas dans un dénombrement si exact. Marie paroît souvent ailleurs; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disoit : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie* (MARC., VI. 3.). Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avoit vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisoit subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Jude, et ses sœurs* (MATTH., XIII. 55, 57.)? On ne parle point de son père; apparemment donc qu'il l'avoit perdu; Jésus-Christ l'avoit servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux! Vraiment il est mort entre les bras, et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir; ce fut là tout son exercice.

O Dieu! je suis saisi encore un coup! Orgueil, viens crever à ce spectacle! Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action. On se souvenoit dans son Eglise naissante des charrues qu'il avoit faites; et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent; Jésus-Christ est de leur corps; qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu, à chanter des psaumes et des saints cantiques; Dieu bénira leur travail, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir dans cet exercice; et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte? Mais tout cela n'est écrit que dans les livres apocryphes. L'Evangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : *Il leur étoit soumis* (LUC., II. 51.); et encore : *C'est ici ce charpentier fils de Marie*. Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence; il ne parut point parmi les hommes. Et, *le désert fut sa demeure* (*Ibid.*, I. 80.). Mais Jésus dans une vie si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvoit-il mieux cacher ce qu'il étoit? Que dirons-nous? que ferons-nous pour le louer? il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

IX.ᵉ ÉLÉVATION.

La vie de Marie.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, et voudroient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : *Marie conservoit toutes ces choses en son cœur* (*Ibid.*, II. 51.). L'emploi de Jésus étoit de s'occuper de son métier; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son Fils, changea-t-elle d'occupation? Où la voit-on paroître dans les Actes ou dans la tradition de l'Eglise? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit (*Act.*, I. 13, 14; II. 1, 2.); et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi, que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avoit vu de ce cher Fils? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie? Marie méditoit Jésus : Marie avec saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demeuroit en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir. Que lit l'Eglise au jour de son assomption glorieuse? L'Evangile de Marie sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur, et écoutant sa parole (LUC., X. 39, 41.). Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne trouve plus rien pour Marie mère de Dieu dans le trésor de ses Ecritures; et elle emprunte, pour ainsi dire, d'une autre Marie l'Evangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge? Que dirons-nous, si ce n'est que l'humble et parfaite con-

templation ne leur suffit pas? Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice? Le silence de l'Ecriture sur cette divine mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme! trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans, et en repassant ses paroles.

X.e ÉLÉVATION.

Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.

Voici donc quel est mon partage : *Marie conservoit ces choses dans son cœur* (Luc., II. 51.). *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Et : *Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* (*Ibid.*, X. 39, 42.). Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes, de n'être de rien dans le monde? Quel personnage y faisoit Jésus? Quelle figure y faisoit Marie? C'étoit la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges : et que faisoient-ils? De quoi étoient-ils? Quel nom avoient-ils sur la terre? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate? Tu ne connois pas Marie ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connoître mes talents qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue; quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talents, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui, n'est-il pas assez beau à ses yeux? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

Je sèche, je n'ai rien à faire; ou mes emplois trop bas me déplaisent; je m'en veux tirer, et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever? Regarde ce divin charpentier avec la scie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie; ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits : il s'occupe, il gagne sa vie; il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échappa d'entre les mains de ses parents pour les affaires de son Père céleste? Quelle œuvre fit-il alors, si ce n'est l'œuvre du salut des hommes? Et tu dis, je n'ai rien à faire, quand l'ouvrage du salut des hommes est en partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier, de différends à pacifier, de querelles à finir, où le Sauveur dit : *Vous aurez sauvé votre frère* (Matth., XVIII. 15.)? N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure, au blasphème, au désespoir? Et quand tout cela te seroit ôté, n'as-tu pas l'affaire de ton salut, qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu? Va au temple; échappe-toi, s'il le faut, à ton père et à ta mère; renonce à la chair et au sang, et dis avec Jésus : *Ne faut-il pas que nous travaillions à l'œuvre que Dieu* notre *Père* nous *a confiée* (Joan., IX. 4.)? Tremblons, humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois qui soit digne de nous occuper.

XI.e ÉLÉVATION.

L'avancement de Jésus est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un Jésus, du Fils de Dieu, d'un Homme-Dieu, à qui la sagesse même étoit unie en personne, qu'*il croissoit en sagesse et en grâce comme en âge, devant Dieu et devant les hommes* (Luc., II. 52.)? N'avons-nous pas vu, qu'en entrant au monde, il se dévoua lui-même à Dieu pour accomplir sa volonté, en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes (*Hebr.*, X. 5, 6, 7. *ci-dev. pag.* 97 *et seq.*)? N'est-il pas appelé dès sa naissance : *Le Sage, le conseil, l'auteur de la paix* (Is., IX. 6.)? N'avoit-il pas la sagesse dès le ventre de sa mère? Et n'est-ce pas en vue de cette sagesse accomplie que le prophète avoit prédit comme une merveille, qu'*une femme environneroit un homme* (Jerem., XXXI. 22.), *Virum* : enfermeroit dans ses flancs un homme fait? Entendons donc que la sagesse et la grâce qui étoit en lui dans sa plénitude, par une sage dispensation se déclaroit avec le temps et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

Parlons donc, non par impatience, ni par foiblesse, ni par vanité, et pour nous faire paroitre; mais quand Dieu le veut : car Jésus dans son berceau n'a parlé ni aux bergers, ni aux mages qui étoient venus de si loin pour le voir. La sagesse humaine apprend beaucoup, si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence, quand Jésus est encore enfant en nous. Car s'il s'y formoit tout d'un coup en son entier, son apôtre n'auroit pas dit : *Mes petits enfants, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* (*Gal.*, IV. 19.).

Jusqu'à ce qu'il y soit formé, fortifions-nous avec Jésus; allons au temple interroger les docteurs; supprimons une sagesse encore trop enfantine; apprenons de Jésus la sagesse même, que c'est souvent la sagesse qui fait cacher la sagesse.

Mais quel docteur pouvons-nous interroger, sinon Jésus, la sagesse même? En toutes choses, en toute affaire, en toute action, consultons la sagesse de Jésus, la lumière de sa vérité, la doctrine de son Evangile.

Le plaisir me trompe, et me fait croire innocent ce qui m'agrée : nous croyons en être quittes, pour dire avec Eve trop ignorante : *Le serpent m'a déçu* (*Gen.*, III. 13.). Mais si nous consultons la sagesse et la raison éternelle, nous verrons qu'elle maudit ce serpent qui se glisse sous les fleurs, et nous en fait connoître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines et artificieuses paroles; vous croyez être quelque chose, et tout rempli de leur faveur, votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux, consultez Jésus qui vous fera regarder et ouvrir vos mains vides. Où est cette imaginaire grandeur, et cette enflure d'un cœur aveuglé? C'est Jésus qui vous répond : Ecoutez-le avec ces docteurs, et admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses, vous croyez que tout le monde vous admire, et vous pensez devenir l'oracle de l'Eglise : consultez Jésus et la sagesse éternelle; examinez-vous sur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes, plutôt que comme solides et utiles : vous travaillez peut-être pour votre ambition, sous prétexte de travailler pour la vérité. Hé bien donc, je quitterai tout, et j'irai me cacher dans le désert. Arrêtez-vous, consultez Jésus; la vanité mène quelquefois au désert aussi-bien que la vérité : on aime mieux mépriser le monde, que de n'y pas être comme on veut, et au gré de son orgueil. Que ferai-je donc? Faites taire toutes vos pensées; consultez Jésus; écoutez la voix qui éclate sur la montagne : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le;* et *Ils ne trouvèrent que Jésus seul* (Luc., IX. 35, 36.). Quand Jésus reste seul, et que renonçant à vous-même, vous n'écoutez que sa voix, c'est lui qui répond, et sa réponse vous édifie.

XII.e ÉLÉVATION.

Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.

En ramassant dans son esprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable, que renfermée en elle-même, elle n'éclate en Jésus-Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure; il suit les progrès de l'âge; il paroît comme un autre enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il étoit, ce n'est que pour un moment : un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus; au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher.

Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant dans l'humilité d'un art mécanique; en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps. Pendant que Jésus en se soumettant à cette loi prend le personnage de pécheur, il montre aux pécheurs à se sanctifier par cette voie.

Pendant que la sagesse divine prend un si grand soin de se cacher, toutes les conditions, tous les âges, et enfin toute la nature se réunit pour publier ses louanges. Une étoile paroît au ciel, les anges y font retentir leur musique; les mages apportent au saint enfant la dépouille de l'Orient, et tous les trésors de la nature; ce qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les sages du monde et les riches viennent l'adorer en leur personne, les simples et les ignorants en celle des bergers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu que par sa dignité prévient la lumière qui s'alloit lever, et le reconnoît sous le nom de l'Orient; sa femme se joint à une mère vierge pour le célébrer; un enfant le sent dans le sein de sa mère; d'autres enfants depuis l'âge de deux ans lui sont immolés, et ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ses martyrs. Si une vierge, si une femme l'ont honoré, une veuve prophétise avec elles, et une vieillesse consumée dans le service de Dieu veut s'exhaler : Siméon à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la loi, pour reconnoître Jésus-Christ dans son saint temple; il prophétise les contradictions qui commencent à paroître. La manière d'honorer ces vérités nous est montrée dans une profonde considération, qui nous les fait repasser en silence dans notre cœur. Que désirons-nous davantage, et qu'attendons-nous pour célébrer les mystères de la sainte enfance et de la vie obscure du Sauveur?

XXIe SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La parole de Dieu lui est adressée.

Verrons-nous donc bientôt paroître Jésus? Nous le cachera-t-on encore long-temps? Qu'il vienne; qu'il illumine le monde. Non, vous n'êtes pas encore assez préparé; sa lumière vous éblouiroit: il faut voir auparavant saint Jean-Baptiste.

L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée et du pays des Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abilas, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean fils de Zacharie dans le désert (Luc., III. 1, 2.). Elle lui est adressée comme aux anciens prophètes: l'esprit de prophétie se renouvelle et se fait entendre parmi les Juifs après cinq cents ans de silence; et les dates sont bien marquées selon le style de l'Ecriture.

Il n'étoit pas nécessaire que Jean fît des miracles pour autoriser sa mission et sa prophétie. Les autres prophètes n'en avoient pas toujours fait: la conformité avec l'Ecriture, et la convenance des choses justifioient leur envoi. La vie de saint Jean étoit un prodige perpétuel. Il étoit né sacrificateur, et sa mission tenoit de l'ordinaire: on se souvenoit des merveilles de sa conception et de sa naissance. Né comme Samson d'une mère stérile, comme lui il étoit nazaréen, c'est-à-dire, consacré à Dieu dès qu'il vint au monde (*Judic.*, XIII. 2, 5.): tout ce qui naissoit de la vigne, ou qui peut enivrer lui étoit interdit: sa retraite dans le désert étoit miraculeuse, et son abstinence étonnante: en se nourrissant de sauterelles, il prenoit une nourriture vile, désagréable et légère, mais expressément rangée parmi les viandes permises par Moïse dans le Lévitique, où *les animaux qui avoient de longues cuisses, comme tout le genre des sauterelles, quoiqu'ils marchassent à quatre pieds, étoient séparés des volatiles impurs* (*Lev.*, XI. 21, 22, 23.), qui n'avoient pas cette distinction. Ainsi il vivoit en tout selon les règles de la loi; il prouvoit son envoi par les prophètes précédents; et surtout la sainteté de sa vie, le zèle et la vérité qui régnoient dans ses discours, l'autorisoient parmi le peuple, et le faisoient paroître un nouvel Elie.

C'étoit en effet sous cette figure qu'il avoit été annoncé par le prophète Malachie (Mal., III. 1.); et c'étoit un grand avantage au saint précurseur, non-seulement d'avoir eu un prophète qui le prédit si expressément, comme on a vu; mais encore d'être figuré dans le prophète le plus zélé et le plus autorisé qui fut jamais, c'est-à-dire, par Elie que son zèle fit transporter au ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avoit annoncé comme celui *dont la voix préparoit le chemin du Seigneur dans le désert* (Is., XL. 3; Marc., I. 2, 3.). Et quand on l'en vit sortir d'un coup, après y avoir passé toute sa vie dès son enfance, pour annoncer la pénitence dont il portoit l'habit, et dont il exerçoit avec tant d'austérité toutes les pratiques; le peuple ne pouvoit pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau prédicateur de la pénitence, si saint, si admirable, et si renommé par toute la contrée.

IIe ÉLÉVATION.

La prophétie d'Isaïe sur saint Jean-Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.

Comme il est écrit dans le livre des paroles du prophète Isaïe: La voix de celui qui crie dans le désert: préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers; aplanissez le chemin: toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline abaissée et aplanie; et toute chair verra le salut qui vient de Dieu (Marc., I. 2, 3; Is., XL. 3, 4, 5; Luc. III. 4, 5.).

Deux moyens de préparer les voies au Christ nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe: l'un qu'il devoit *prêcher devant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence* (*Act.*, XIII. 24, 25.), pour préparer son avénement, ainsi que saint Paul le dit dans les Actes; et l'autre, qu'il devoit *montrer au peuple ce Sauveur*, comme il est encore porté dans le même sermon de l'apôtre.

Concevons donc ces deux caractères de saint Jean-Baptiste; laissons-nous préparer par le grand précurseur à l'avénement du Sauveur des âmes.

IIIe ÉLÉVATION.

Première préparation par les terreurs de la pénitence.

La prédication de la pénitence a deux parties: l'une, de relever les consciences humiliées et abattues; c'est ce qu'Isaïe appelle, *combler les*

vallées : l'autre, d'abattre les cœurs superbes; c'est ce que le même prophète appelle *abaisser les montagnes et aplanir les collines.* Saint Jean fait l'un et l'autre; et pour commencer par le dernier, il abat les superbes, en disant aux pharisiens et aux sadducéens : *Race de vipères, de qui apprendrez-vous à fuir la vengeance qui doit venir? Faites donc de dignes fruits de pénitence;.... car la cognée est déjà à la racine des arbres* (MATTH., III. 7, 8.). Il ne s'agit pas d'un ou de deux; c'est une vengeance publique et universelle : *Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu* (*Ibid.*, 10.). Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de Jésus-Christ ne sont pas moins fortes : *Il a un van en sa main, et il purgera son aire, et il recueillera le bon grain dans son grenier, et il brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas* (*Ibid.*, 12.).

Tout cela est préparé par ces premières paroles : *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche* (*Ibid.*, 2.). Le monde dans peu de temps verra paroître son juge : plus il apporte de miséricorde, plus ses jugements seront rigoureux. Abaissez-vous donc, orgueilleuses montagnes, qui semblez vouloir menacer le ciel, abaissez vos superbes têtes. *Ce n'est pas,* dit saint Chrysostome (CHRYS., *in* MATTH., *Hom.* XI, *n.* 3.), *aux feuilles ni aux branches, mais à la racine que la cognée est attachée.* Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornements de l'arbre, ni de la santé ou de la vie corporelle que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes; c'est à la racine, c'est à l'âme qu'on va frapper; il y va du tout; et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace : c'est la paille, les serviteurs inutiles; ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer; et pour périr à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère Père de famille, qui visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : *Car pourquoi occupe-t-il la terre? coupez-le et le mettez dans le feu* (LUC., XIII. 7.). Tremblez donc, pécheurs endurcis, tremblez, âmes superbes et impénitentes; craignez cette inévitable cognée qui est déjà mise à la racine. Si le serviteur tonne ainsi, que fera le maître quand il aura pris la parole? *Si ceux qui ont transgressé la loi de Moïse, sont inévitablement punis, quel traitement recevront ceux qui auront outragé le Fils de Dieu, méprisé sa parole et foulé son sang aux pieds* (*Hebr.*, X. 28, 29.)? Où irons-nous donc, race de vipères, qui ne produisons que des fruits empoisonnés? Qui nous apprendra à éviter la colère du Tout-Puissant qui nous poursuit? Où nous cacherons-nous devant sa face? *Collines, couvrez-nous; montagnes, tombez sur nos têtes* (LUC., XXIII. 30.).

IV.e ÉLÉVATION.

La consolation suit les terreurs.

Pour moi, je vous donne un baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi; et je ne suis pas digne de lui porter ses souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu (MATTH., III. 11.). Si saint Jean nous inspire tant de terreur; s'il nous brûle par la frayeur du feu éternel, et de l'implacable colère de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraîchir. Allons donc avec tout Jérusalem et avec toute la Judée, et avec tout le pays que le Jourdain arrose; allons écouter le prédicateur de la pénitence, et recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces foibles prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse; celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la prière. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus superbes ne refusent pas; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, et commençons par celles qui nous humilient davantage. Prenons un confesseur comme Jean-Baptiste, sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général : *Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas; et que celui qui a de quoi manger en use de même* (LUC., III. 11.). La colère de Dieu est pressante et redoutable; mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moyen de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres : il ne vous dit pas de tout quitter; c'est bien là un conseil pour quelques-uns, mais non pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excessives rigueurs. Et que dit-il aux publicains, ces gens de tout temps si odieux, les oblige-t-il à tout quitter? Non, pourvu qu'ils *ne fassent rien au-delà des ordres qu'ils ont reçus* (*Ibid.*, 12, 13.). Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'Etat; il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, et s'en tenir à l'exécution sans vexer le

peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre : Quittez l'épée; renoncez à vos emplois, mais : *Ne faites point de concussion; contentez-vous de votre solde* (Luc., III. 14.). Le prince rendra compte à Dieu, et des tributs qu'il impose, et des guerres qu'il entreprend; mais ses ministres qui sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection; Jean s'attache aux préceptes; et sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

V.e ÉLÉVATION.

Le baptême de Jean, et celui de Jésus-Christ.

Je vous baptise dans l'eau; mais celui qui vient après moi, vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu (Luc., III. 16; Matth., III. 11.). Ce que Jésus-Christ explique lui-même à ses disciples, lorsqu'il leur dit en montant au ciel : *Jean vous a donné un baptême d'eau; mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit* (*Act.*, I. 5.). Saint Paul explique le baptême de Jean par ces paroles : *Jean-Baptiste a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, en l'avertissant de croire en celui qui devoit venir après lui; c'est-à-dire en Jésus* (*Ibid.*, XIX. 4.). Voilà donc deux différences de deux baptêmes : celui de Jean préparoit la voie à Jésus-Christ, en montrant que c'étoit en lui, et non pas en Jean qu'il falloit croire pour avoir la rémission des péchés; et outre cela le baptême de Jean ne donnoit ni le Saint-Esprit, ni la grâce, ni par elle le feu céleste de la charité qui consume tous les péchés; et cet effet étoit réservé au baptême de Jésus-Christ.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de celui de Jésus-Christ, et quand Jésus-Christ explique lui-même que ce baptême de feu et du Saint-Esprit, est celui dont les disciples furent inondés au jour de la Pentecôte; on entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de Jésus-Christ ne soit pas comme celui de Jean un baptême; mais c'est que celui de Jean ne contenoit qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnoit Jésus étoit pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste; c'est-à-dire, de ce même feu u Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême, et qu fait dire au Sauveur, qu'*on n'a point de part à son royaume, si l'on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit* (Joan., III. 5.); c'est-à-dire, dans le langage mystique, si l'on ne renaît de l'eau et du feu.

Voici donc la consolation des chrétiens. L'eau du baptême de Jésus-Christ n'est pas une eau vide et stérile; le Saint-Esprit l'anime et la rend féconde : en lavant le corps elle enflamme le cœur; si vous ne sortez du baptême plein du feu céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas le baptême de Jésus-Christ que vous avez reçu. La pénitence chrétienne qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu. *Celui à qui on remet davantage, doit aussi*, dit le Sauveur (Luc., VII. 47.), *aimer davantage.* Quand vous n'avez que les larmes, que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau et le baptême de Jean. Quand vous commencez à aimer Dieu *comme l'auteur et la source de toute justice* (*Conc. Trident.*, *Sess.* VI, *de Justif. cap.* 6.), Jésus commence à vous baptiser intérieurement de son feu; et son sacrement achèvera l'ouvrage.

VI.e ÉLÉVATION.

Quelle est la perfection de la pénitence.

Les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis (Is., XL. 4; Luc., III. 5.) : ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par saint Luc. C'est-à-dire, qu'il faut que le cœur souffre la violence, si sa pénitence est sincère; car on n'est pas sans violence sous la bêche et sous le hoyau; il faut que le bois qu'on veut aplanir, gémisse long-temps sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger; il vous faut, pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord; à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux; et à la fin tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, et n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous serez ravi de voir disparoître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, et occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement; la douce inspiration de la charité vous aplanira toutes choses, et c'est alors, comme dit saint Luc (Luc., III. 6.), que *vous verrez le salut donné de Dieu.*

Avant que ce salut parût au monde, Isaïe avoit prédit que la pénitence devoit paroître dans toute sa vérité, dans toute sa régularité, dans toute sa force. Avoit-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean-Baptiste? et la sévérité de la vie s'étoit-elle jamais mieux unie avec celle de la doctrine? Paroissez donc, il est temps, divin Sauveur; la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

VII.e ÉLÉVATION.

Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.

Souvenons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence, et dans la désignation de la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu la première ; passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ : la première, qu'il alloit venir; la seconde, qu'il étoit déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qui il étoit, et quelle étoit sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il falloit que Jean commençât à se dépriser lui-même : *Je ne suis pas*, disoit-il (*Act.*, XIII. 25; MATTH., III. 11; MARC., I. 7; LUC., III, 16 ; JOAN., I. 27.), *celui que vous croyez; il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter, ni de délier les souliers*.

Ce n'étoit pas assez de parler ainsi en général; il explique en quoi consistoit cette prééminence de Jésus-Christ. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : *Celui*, dit-il (JOAN., I. 15, 24.), *qui est venu après moi, a été mis devant moi, a été fait mon supérieur ;* parce qu'il étoit devant moi de toute éternité. Il étoit, et ce qu'il étoit avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devoit avoir sur lui dans le temps, et de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de Jésus-Christ consiste en second lieu dans sa plénitude : *Il est plein de grâce et de vérité* (*Ibid.*, 14.) : car tout est en lui; et il est la source de la grâce; ainsi elle regorge de sa plénitude; la grâce se multiplie en nous sans mesure : *Nous avons tous reçu de sa plénitude; et grâce pour grâce* (*Ibid.*, 16.) : une grâce en attire une autre; la grâce de la prière attire celle de l'action ; la grâce de la patience attire celle de la consolation ; la grâce qui nous rend fidèles dans les moments, attire celle de la persévérance, la grâce de cette vie attire celle de l'autre. *Moïse a donné la loi* (JOAN., I. 17.), qui étoit stérile, et ne consistoit qu'en figures ; propre à nous déclarer pécheurs, et non pas à nous justifier ; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire, ni à nous y faire entrer : *par Jésus-Christ est venue la grâce* qui nous fait agir; *et la vérité*, au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de prééminence en Jésus-Christ, c'est qu'il est *le Fils et le Fils unique, et le Fils toujours dans le sein de son Père* (*Ibid.*, 18.). Ce qui fait que la connoissance de Dieu se va augmenter; puisque c'est celui qui est dans son sein, qui nous en révélera le secret : *Jamais personne n'a vu Dieu; mais son Fils unique* va nous *découvrir le secret du sein paternel* : en sorte qu'*en le voyant*, nous *verrons son Père* (*Ibid.*, XIV. 9.). Faut-il donc s'étonner, si Jean ne se reconnoît pas digne de lui délier ses souliers ? Si Jésus-Christ n'étoit qu'une créature, Jean en auroit-il parlé ainsi ? Qui jamais a ainsi parlé, ou d'Elie un si grand prophète, ou de Salomon, ou de David, de si grands rois, ou de Moïse lui-même? Aussi n'étoient-ils tous *que des Serviteurs; mais Jésus-Christ est le Fils unique* (*Hebr.*, III. 5, 6.). S'il est éternellement dans le sein du Père, il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante; autrement il aviliroit, pour ainsi parler, le sein où il demeure. Abaissons-nous donc à ses pieds, c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain ; et Jésus pour le relever viendra bientôt recevoir de lui le baptême; et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus, *est élevée*, dit saint Chrysostome (CHRYSOST., *Hom.* IX. *alias Hom.* III, *in* MATTH., *n.* 5.), *au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale.*

VIII.e ÉLÉVATION.

Première manière de manifester Jésus-Christ, avant que de l'avoir vu.

Dieu avoit déterminé à saint Jean-Baptiste deux temps où il devoit faire connoître le Sauveur, dont le premier étoit avant que de l'avoir vu. Quelle merveille! Un artisan encore dans la boutique, et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un prophète, plus que prophète, et si révéré, qu'on le prenoit pour le Christ. C'étoit de cet homme dans la boutique, que saint Jean disoit : *Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connoissez pas, et dont je ne suis pas digne de toucher les pieds* (JOAN., I,

26, 27.). Il est plus grand que Moïse, il donne la grâce quand Moïse ne donne que la loi; il est devant tous les siècles, le Fils unique de Dieu, et dans le sein de son Père : nous n'avons de grâce que par lui; cependant vous ne le connoissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devoient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur! On s'accoutumoit à entendre nommer le Fils unique de Dieu qui venoit en annoncer les secrets; mais quoi, c'étoit de ce charpentier qu'on parloit ainsi. Qu'est-ce après cela que la gloire humaine? Qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions? Jean ne l'avoit jamais vu, et ne le connoît peut-être que par l'impression qu'il en avoit ressentie au sein de sa mère; elle se continuoit, et il éprouvoit que le Fils de Dieu étoit au monde par les effets qu'il faisoit sur lui. Aussi confessoit-il, que *nous recevons tous de sa plénitude* (JOAN., I. 16.); et il sentoit que c'étoit de là que lui venoit à lui-même cette abondance de grâce. Mais il se prépare de plus grands mystères : Jésus va paroître au monde; et le premier qu'il va visiter, c'est Jean-Baptiste; et si ce saint précurseur l'a si bien fait connoître, avant que de l'avoir vu, quelles merveilles nous paroîtront quand ils seront en présence?

XXII.e SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Premier abord de Jésus et de saint Jean.

Pendant que saint Jean-Baptiste faisoit retentir les rives du Jourdain, et toute la contrée d'alentour, de la prédication de la pénitence, et qu'on accouroit de tous côtés à son baptême, où il en faisoit attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçoit; le Sauveur *vint lui-même de Galilée pour être baptisé de la main de Jean* (MATTH., III. 13.).

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : *Je ne le connoissois pas* (JOAN., I. 31.). Il parle manifestement du temps qui avoit précédé le baptême de Jésus-Christ; car il l'avoit trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois que saint Jean-Baptiste pouvoit dire : *Je ne le connoissois pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël* (JOAN., I. 31.). Car outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçoit, comme on a vu, un meilleur baptême; il devoit encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, seroit distingué par la manifestation que nous allons voir. *Ce fut donc alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel, comme une colombe, et demeurant sur lui; et je ne le connoissois pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu; et je lui rends ce témoignage, que c'est le Fils de Dieu* (*Ibid.*, 32, 33, 34.).

Ainsi le Saint-Esprit descendu du Ciel, et se reposant sur Jésus-Christ devoit être la marque pour le reconnoître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ; mais saint Jean qui étoit l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres, et reconnoissant Jésus-Christ dont il se trouvoit indigne de toucher les pieds, *il ne vouloit pas le baptiser* (MATT., III. 14.).

Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité, qui paroît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles; mais Jésus le devoit surpasser en cette vertu comme en tout le reste; et on ne peut voir sans étonnement, que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même, se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique, que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs.

II.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ commande à saint Jean de le baptiser.

Jésus-Christ venant au baptême avec tout le reste du peuple, *Jean l'en empêchoit lui disant: C'est vous qui me devez baptiser; et vous venez à moi* (*Ibid.*, 13, 14.)! Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité et d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : *Et vous venez à moi!* et vous venez me soumettre cette tête sur laquelle je vois le Saint-Esprit reposé! Non, non; donnez-moi vos pieds, dont encore je ne suis pas digne; et puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout, laissez-moi vous reconnoître. Mais Jésus lui dit : *Laissez-moi faire maintenant; car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice*

(MATTH., III. 15.). L'ordre du ciel le demande, et la bienséance le veut : *Decet, il est à propos*, il est bienséant.

C'étoit donc l'ordre d'en-haut, que Jésus, la victime du péché, et qui devoit l'ôter en le portant, se mit volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui falloit accomplir. Et comme Jean en cela lui devoit obéissance, le Fils de Dieu la devoit aux ordres de son Père. *Alors Jean ne lui résista plus* (*Ibid.*, 16.); et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons aussi toute justice; ne laissons rien échapper des ordres de Dieu; allons à la suite de Jésus nous dévouer à la pénitence; souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés : et puisqu'en effaçant le péché, il n'en éteint pas les désirs, préparons-nous à un combat éternel; entrons en lice avec le démon, et ne craignons rien, puisque Jésus-Christ est à notre tête.

IIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur, il ne paroît plus; le pécheur doit être noyé, et c'est pour lui qu'étoient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine, par cette vertu ravageante et abîmante, elles ont une autre vertu, et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre, *où nous sommes jetés* tout vivants *avec* Jésus-Christ, *mais pour y ressusciter avec lui* (*Rom.*, VI. 2, 3, 4.; *Coloss.*, II. 12.). Entrons, subissons la mort que notre péché mérite; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.

N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux nous devions périr; mais au contraire nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons; toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux? Ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale, et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu à cause qu'il est bon ? Quoique la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois, néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi, et songez qu'en vous soumettant aux clefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

IVe ÉLÉVATION.

Manifestation de Jésus-Christ.

Vraiment il est véritable que *celui qui s'humilie sera exalté* (MATT., XXIII. 12.). Jean s'humilie, et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur pour se dévouer sous sa main à la pénitence. Mais Jésus s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, plus que Jean ne vouloit être au-dessous des siens, et qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc temps, ô Père éternel, que vous glorifiiez votre Fils? Et voilà *que* Jésus *s'élevant de l'eau, où* il s'étoit enseveli, *le ciel s'ouvre; le Saint-Esprit*, qui n'avoit encore été vu que de Jean-Baptiste, *descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, et se repose sur lui* (MATTH., III. 16, 17.). En même temps une voix part d'en-haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais*. C'est par là qu'étoit désigné le Fils unique : *C'est mon serviteur*, disoit Isaïe (Is., XLII. 1.), *c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon âme se plaît*. Mais ce serviteur est en même temps le Fils unique, à qui il est dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui;* et encore : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore* (*Ps.* II. 7; CIX. 3.). Mais ce qui étoit séparé dans la prophétie, se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais*. (MATTH., III. 17.). Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui; et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Il nous vaut mieux d'être aimés de cette sorte, que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque

quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireroient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini; mais Dieu nous regardant en Jésus-Christ, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous ainsi que le Fils le dit lui-même : *Mon Père, je suis en eux, et vous en moi;.... afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, ainsi que je suis en eux moi-même* (JOAN., XVII. 23, 26.).

V.e ÉLÉVATION.

La manifestation de la Trinité, et la consécration de notre baptême.

Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré; mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue; mais on n'y vit pas le Père; partout ailleurs le Fils paroît, mais seul; au baptême de Jésus-Christ qu, donne naissance au nôtre, où la Trinité devoit être invoquée, le Père paroît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence; en la personne de Jésus-Christ toute l'Eglise est baptisée, et le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu; ou si l'on veut, dans ses trois actes principaux, la mémoire, l'intelligence et l'amour. La mémoire ou le souvenir est comme le trésor i la source et le réservoir des pensées; l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même; l'amour est l'union de notre âme avec la vérité qui est son objet. La vérité, c'est Dieu même. Disons avec le prophète : *Je me suis souvenu de Dieu, et j'en ai été dans la joie.* (*Ps.* LXXVI. 3.). Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit; si par la foi il nous fait venir à l'intelligence qui en est le fruit, et qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression, et épanchons-nous en amour et actions de grâces. *J'entrerai dans le sanctuaire du Seigneur;* dans mon intérieur qui est son temple : *O Dieu! je me souviendrai de votre seule justice* (*Ps.* LXX. 16.). Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir. Que votre justiee et votre vérité reluisent partout. Que j'aime votre justice, et que je vous serve avec un chaste amour; c'est-à-dire, non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir; Fils, je vous consacre toute ma pensée; Esprit saint, tout mon amour se repose en vous; donnez-moi le feu de la charité; et que ce soit là le feu dans lequel je serai baptisé par la grâce de Jésus-Christ.

VI.e ÉLÉVATION.

La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.

Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on étoit obligé de donner sa généalogie, et de la consigner dans le temple; et que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc marquant l'âge de Notre-Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême; par où il se disposoit à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir qu'il n'étoit fils de Joseph qu'en apparence, *ut putabatur*, comme le remarque saint Luc (LUC., III. 25.); et que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prît sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la loi, il étoit toujours fils de David. Que s'il est vrai qu'il fallût ainsi rapporter sa race pour être admis au ministère d'enseigner; que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une loi pour les chrétiens qui ne comptent point d'autre race ni d'autre naissance que celle du baptême, où ils sont tout d'un coup enfants de Dieu. Jésus-Christ a montré sa race pour lui et pour nous; il falloit qu'il vînt de David, d'Abraham et du peuple saint; mais nous qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses, comme l'Apôtre nous enseigne (*Rom.*, XII. 5; *Gal.*, III. 26, 27, 28, 29.), et sommes enfants d'Abraham et de David par Jésus-Christ à qui nous nous sommes incorporés par la foi.

XXIII.e SEMAINE.

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jésus poussé au désert en sortant du baptême.

Jésus plein du Saint-Esprit qui s'étoit reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, *quitta le Jourdain, et fut poussé par l'Esprit dans le désert* (LUC., IV. 1.). C'est-à-dire, que tout en sortant du baptême, plein de l'esprit de gémissement, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne, et pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Matthieu, *il y fut conduit*

par l'Esprit (MATTH., IV. 1.); selon saint Marc, *il y fut jeté, emporté, chassé* (MARC., I. 12.); selon saint Luc, *il y fut poussé*. Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le baptême nous sommes séparés du monde, et consacrés au jeûne ou à l'abstinence, et à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde aussitôt après son baptême.

La vie chrétienne est une retraite : *Nous ne sommes plus du monde, comme* Jésus-Christ *n'est pas du monde* (JOAN., XVIII. 14.). Qu'est-ce que le monde? si ce n'est, comme dit saint Jean : *Concupiscence de la chair* (1. JOAN., II. 16.); sensualité, corruption dans ses désirs et dans ses œuvres; ou *concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur et folie dans l'affectation de la science; et enfin *orgueil* et ambition. A ces maux dont le monde est plein, et qui en fait comme la substance, il faut opposer la retraite, et nous faire comme un désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat; le démon à qui une âme échappe, *prend sept esprits plus mauvais que lui* (MATTH., XII. 45.), pour nous tenter avec de nouveaux efforts; et il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat, saint Paul nous apprend *une éternelle abstinence;* c'est-à-dire qu'il faut nous sevrer du plaisir des sens, et n'y jamais attacher son cœur. *Car celui qui entre en lice dans le combat de la lutte, s'abstient de tout; il le fait pour une couronne qui se fane et se flétrit en un instant; mais celle que nous voulons emporter est éternelle* (1. *Cor.*, IX. 24, 25.).

C'est pour réparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats contre les tentations, de notre abstinence, que Jésus-Christ est poussé dans le désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie, que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres, et contenant nos désirs dans les bornes de la loi de Dieu. Ce doit être là le premier effet du jeûne de Jésus-Christ. S'il nous appelle plus haut, et qu'il nous attire, non pas simplement au renoncement par le cœur, mais encore à un délaissement effectif du monde, heureux d'aller jeûner avec Jésus-Christ, faisons notre félicité de son désert!

II.e ÉLÉVATION.

La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.

L'évangéliste saint Marc, le plus divin de tous les abréviateurs, abrége en ces termes l'évangile de saint Matthieu : *Il fut dans le désert quarante jours et quarante nuits; et il étoit tenté du diable; et il étoit avec les bêtes; et les anges le servoient* (MARC., I. 13.). Où l'on voit en même temps, comme dans un tableau, Jésus-Christ seul dans un désert; où le diable est son tentateur, les bêtes sa compagnie, et les anges ses ministres.

Pourquoi Jésus avec les bêtes, et quelles compagnes lui donne-t-on dans le désert? Fuyez les hommes, disoit cette voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel, et pour ainsi parler, dans leur innocence; mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. *Toute chair a corrompu ses voies* (*Gen.*, VI. 12.). On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres, mensonge, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice et corruption. Fuyons du moins en esprit; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous serons exposés à la tentation avec Jésus-Christ notre modèle; mais comme lui nous aurons aussi les anges pour ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne; mais en même temps nous devons nous souvenir qu'ils sont *esprits administrateurs pour ceux qui sont appelés au salut* (*Hebr.*, I. 14.); et qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le désert, qui aiment la prière et la retraite, et qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature, n'y donnant jamais leur cœur.

III.e ÉLÉVATION.

Les trois tentations et le moyen de les vaincre.

Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (MATTH., IV. 2, 3.); car il avoit bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la foiblesse de la chair qu'il avoit prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : *Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain;* ou comme l'exprime saint Luc : *Dites à cette pierre qu'elle se change en pain* (LUC., IV. 3.). Etrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu, et fît preuve de sa puissance, pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est

là aussi le premier appât du monde : il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps, et nous fait tomber dans ce piége. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et le mettre sur le haut du temple, en lui disant : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies : ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre* (MATTH., IV. 5, 6.). Nous éprouvons cette tentation, lorsque séduits par nos sens, sans craindre notre foiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner, si nous l'adorons (*Ibid.*, 8.). Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition : et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne; il porte à une téméraire confiance en Dieu, celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable ; et dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds, et gouverné par ses ordres.

Telles sont *les profondeurs de Satan* (*Apoc.*, II. 24.). Que *j'ai peur*, dit le saint Apôtre (2. *Cor.*, XI. 3.), *qu'il ne* nous *déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Eve!* Et encore (*Ibid.*, II. 11.) : *Ne nous laissons point tromper par Satan : car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices ;* comme il sait prendre le temps, et se prévaloir de notre foiblesse.

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Ecriture. Lisons-la nuit et jour ; passons notre vie à méditer la loi de Dieu : c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi, et de le renvoyer confus.

IV.e ÉLÉVATION.

Quel remède il faut opposer à chaque tentation.

On oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite, où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter l'occupation et le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'école du Fils de Dieu, et voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, et en particulier à celle de la faim, il oppose, qu'on ne vit pas seulement du pain ; que Dieu a envoyé la manne à son peuple pour le soutenir dans le désert; qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle : qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, jusqu'aux serpents, et jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils sèment, ni qu'ils labourent : qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens : que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole*, ou de toute chose *qui sort de la bouche de Dieu* (MATTH., IV. 4.).

A la seconde tentation, Jésus-Christ oppose ces mots : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu* (*Ibid.*, 7; *Deut.*, III. 16.). Celui qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu, lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères, sans songer que *celui qui entreprend de sonder la majesté sera opprimé par sa gloire* (*Prov.*, XXV. 27.). Ceux-là donc tentent le Seigneur leur Dieu, et n'écoutent pas ce précepte : *Ne cherchez point des choses plus hautes que vous* (*Eccl.*, III. 22.). Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnée, tente Dieu manifestement, et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter : car s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos : Je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire, au lieu d'agir avec

Dieu et de faire de pieux efforts, flatte la mollesse, entretient la nonchalance, et tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. Dites donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : Je me repose sur Dieu, je le laisse faire : car alors on ne songe qu'à se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude; autrement vous tentez Dieu, et vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des anges.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition ces paroles : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras seul* (MATTH., IV. 10; *Deut.*, VI. 13; X. 20.)? Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, et de remplir les grandes places; ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instruments de leur vanité : tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur; qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes et les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain; s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur habileté, de leur éloquence : ils disent : *Notre langue est de nous*, et nous nous sommes faits nous-mêmes : *qui est au-dessus de nous* (*Ps.* XI. 5.)?

En s'adorant eux-mêmes, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit, est d'avoir voulu s'égaler à Dieu, et s'adorer lui-même; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentiments et dans ses révoltes.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie *d'avoir tous les empires en sa puissance, et de les distribuer à qui il lui plaît, avec toute la gloire qui y est attachée* (LUC., IV. 6.)? Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie, qui étoit comme universel. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage : il n'est pas vrai toutefois qu'il donne les empires; parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, et que c'est lui qui donne la victoire. Mais Jésus-Christ le laisse se repaître de sa fausse gloire, et content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fois que par là ils renverseront le superbe empire du démon, déjà prêt à tomber à terre.

V.e ÉLÉVATION.

De la puissance du démon sur le genre humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avoit prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujéti à sa manière au monde spirituel et intellectuel : et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle seroit mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la détermineroit à certains effets.

Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; bénissez le Seigneur*, vous (qu'il appelle) *ses vertus ou ses puissances* (*Ps.* CII. 20, 21.). Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur : Vertus du Seigneur, louez le Seigneur* (DAN., III. 58. 61; *Ps.* CXLVIII. 2.). C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : *Dieu sous qui se courbent ceux qui portent le monde* (JOB., IX. 13.). Et quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle,

Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu! il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers-nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes (*Exod.*, II. 4, 5; XII. 12, 23, 29; XIII. 15.); et encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeoit Jérusalem (4. *Reg.*, XIX. 35.).

On pourroit pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et

condamnés : mais saint Paul a décidé la question, lorsque pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que *nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre des princes et des puissances*, qu'il appelle encore à cause de leur origine, *des vertus des cieux* (*Ephes.*, VI. 11, 12.), après même qu'ils en ont été précipités : pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avoient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu qui les pouvoit justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournoit en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais ; et la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des anges venoit de la conformité à la volonté de Dieu, qu'ils ont perdue, on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de ministres à sa justice ; et en cela leur volonté sera conforme à celle de Dieu, parce qu'ils feront encore par une volonté mauvaise, la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux démons pour leur supplice. Dieu leur a tout changé en mal, et leur noblesse naturelle se tournant en faste, leur intelligence en finesse et en artifice, et leur volonté en partialité et en jalousie, ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, et réduits par leur misère au triste et noir emploi de tenter les hommes : ne leur restant plus au lieu de la félicité dont ils jouissoient dans leur origine, que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence et de la puissance : puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes, loin de diminuer, s'est plutôt accru dans la suite par le péché qui nous a faits leurs esclaves. Au commencement Dieu avoit mis l'homme au-dessous de l'ange ; mais seulement, comme dit David, *un peu au-dessous* (*Ps.* VIII. 6.). Mais par le péché, le diable qui nous a vaincus, est devenu notre maître ; et nous, comme dit Jésus-Christ lui-même, *enfants du diable* (JOAN., XIV. 34, 44.), esclaves livrés à ce tyran, non-seulement nous ne saurions nous tirer de cette servitude, mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir ; en sorte que le démon est appelé par Jésus-Christ, *le Prince du monde* (*Ibid.*, XII. 31 ; XIV. 30 ; XVI. 11.).

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe qui domine sur tous les esprits d'orgueil, ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu, encore qu'*il n'y trouvât rien qui fût à lui, In me non habet quidquam* (*Ibid.*, XIV. 30.) ; par là a perdu son empire. Qui ne seroit étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple ? Comment fut-il permis à cet esprit impur, non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal, mais encore de le transporter où il vouloit, comme s'il en eût été le maître ? Mais c'est là qu'il a perdu ses forces ; il ne peut plus rien parce qu'il a voulu trop pouvoir. Le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, et il a promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle ; et il ne permettra pas que vous soyez tentés par-dessus vos forces* (1. *Cor.*, X. 13.). *Les anges saints viendront à votre secours* (*Ps.* XC. 11, 12, 15, 16.). Vous avez *pour bouclier la foi* (*Eph.*, VI. 11.), pour armes invincibles *le jeûne et la prière* (MATTH., XVII. 20.), et Jésus-Christ même pour soutien. Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : *Il n'est pas demeuré dans la vérité ; la vérité n'est pas en lui ; il est menteur et père du mensonge* (JOAN., VIII. 44.) : ce sont les paroles du Sauveur. Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet esprit mensonger, qu'il est *homicide dès le commencement* (*Ibid.*). Il a tué nos premiers parents, *et par lui la mort est entrée* (*Sap.*, II. 24.). Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide ; les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; ses espérances un piége ; la vengeance où il vous anime, une cruauté contre vous-même ; et le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi, plus contre vous que contre lui, vous percera le sein, pendant qu'il ne fera que lui effleurer la peau.

VI.ᵉ ÉLÉVATION.

Comment Jésus-Christ a été tenté.

Un saint pape a remarqué (Greg. Mag., *l.* 1 *in Evang., hom.* xvi, *n.* 1.), et après lui tous les saints docteurs, que la tentation nous attaque en trois manières, par la suggestion, par la délectation et par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée, soit que le démon la jette immédiatement dans l'esprit, soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu; mais à notre égard, quand la pensée est suivie d'une complaisance volontaire, et que l'esprit s'y arrête, on doit croire que le consentement *qui*, comme disoit saint Jacques (Jac., i. 14, 15.), *enfante la mort*, suivra bientôt.

Arrêtez donc la tentation dès le premier pas qui est innocent, et qui a pu être dans le Fils de Dieu; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens, et si le démon qui peut même, comme vous voyez, remuer les corps, se met à agiter les humeurs, quelle tempête ne s'élèvera pas dans votre intérieur? Cependant Jésus dormira peut-être : réveillez-le donc promptement; réveillez la foi endormie; coupez court et rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant, ou des sens, ou de l'ambition, ou de la vengeance; de peur que se répandant dans toute votre âme, il ne l'entraine trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

VII.ᵉ ÉLÉVATION.

Le diable se retire, mais pour revenir.

Et après que toute la tentation fut accomplie, le diable se retira pour un temps (Luc., iv. 13.). Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé et vaincu : il revint plus d'une fois tenter Jésus-Christ; et apparemment il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de sa mort, qui est le *temps* que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller, et se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Jamais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsqu'après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes; c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même : Il faut se donner un peu de repos; j'ai vaincu par un grand effort; qu'ai-je à craindre? Les flots sont calmés, les vents apaisés, le ciel serein; on s'abandonne au sommeil; l'ennemi revient et reprend toutes les dépouilles qu'il avoit perdues.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort; parce que premièrement c'est le temps de la décision; et secondement, c'est le temps de la foiblesse. O Dieu! jamais je ne suis plus foible; tout s'émousse dans la vieillesse, et le courage plus que tout le reste : *Mon Dieu! ne me délaissez pas dans le temps de ma défaillance* (*Ps.* lxx. 9, 10, 11, 12.). Quand la force me manque, et que je n'ai point de ressource ni de courage, mes esprits sont offusqués, j'ai dans le cœur *une réponse de mort* (2. *Cor.*, i. 9.) et de désespoir : Mon Dieu, aidez-moi. Voici le temps dont saint Luc disoit : *Il le quitta jusqu'au temps* (Luc., iv. 13.) : jusqu'au temps de défaillance et d'horreur, jusqu'au temps où dans le dernier affoiblissement les moments sont les plus précieux.

XXIV.ᵉ SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE St. JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jean déclare qu'il n'étoit rien de ce qu'on pensoit.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus-Christ, il y a sujet de s'étonner qu'il disparoisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela il revint et commença de prêcher. Pendant sa retraite dans le désert, et après, Jean continuoit à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa, pour ainsi dire, dans les formes, des prêtres et des lévites du nombre des pharisiens qui l'interrogèrent juridiquement. *Qui êtes-vous*, lui dirent-ils? Car ils en avoient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il étoit le Christ. Mais *il confessa, et ne le nia pas, et il confessa qu'il n'étoit point le Christ* (Joan., i. 19, 20, 21.). Cette façon de parler de l'évangéliste fait entendre qu'il prenoit plaisir à le répéter. Moi le Christ! Je ne le suis pas; non, encore un coup, je ne le suis pas. *Quoi donc! Etes-vous Elie? Non*, dit-il. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le néant! *Etes-vous prophète? Non;* toujours non, et toujours non; ce n'est qu'un non partout; et Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant *pro-*

phète, et plus que prophète (MATTH., XI. 9, 10, 14.), et le plus excellent de tous les prophètes : *il est Elie* en vertu; et quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Elie, puisque par la sentence de Jésus-Christ *il est plus grand que tous les prophètes*. Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. Il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui. Car en effet il n'est pas prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devoit le montrer présent. *Qui êtes-vous donc* (JOAN., I. 22, 23.)? Il faut parler; car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les avoit députés à Jean. *Je suis la voix de celui qui crie*. Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd en l'air; je suis une voix, un cri, si vous le voulez : saint Jean s'exténue jusque-là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses. *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète* (*Ib.*, 25, 26.)? *Je baptise*, il est vrai, *mais dans l'eau* : je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, et plonger les corps dans une rivière; *mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connoissez pas*. Le voilà donc encore une fois au-dessous des pieds de Jésus, *indigne de lui dénouer le cordon de ses souliers* (*Ibid.*, 27.). Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose? Ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir, ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire : Non, mais sincèrement, lorsqu'on nous loue; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges, ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec et court, qui détruit tout, lui suffit, parce que ce non, dans sa sécheresse et dans sa briéveté, cache tout, fait tout disparoître, jusqu'à l'humilité même.

II.e ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle Jésus l'Agneau de Dieu.

Ceci, ce qu'on vient d'entendre, *se passa en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean donnoit le baptême. Le lendemain Jean vit Jésus qui venoit à lui, et il dit : Voilà l'agneau de Dieu; voilà celui qui ôte les péchés du monde* (JOAN., I. 28, 29.). Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il le vit donc venir à lui : car il continua l'acte d'humilité qu'il avoit fait, lorsque Jean, étonné de son abaissement, s'écria : *Je dois être baptisé par vous; et vous venez à moi!* Mais il falloit que Jésus honorât Jean qui lui rendoit témoignage, et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devoit faire connoître Jésus, Jésus aussi le devoit faire connoître en son temps, d'une manière bien plus haute; et c'est un des mystères compris sous cette parole : *Laissez-moi faire; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* (MATTH., III. 15.), c'est-à-dire nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc voyant Jésus venir à lui encore une fois, le montra à tout le peuple, en disant : *Voilà l'agneau de Dieu; voilà celui qui ôte le péché du monde* (JOAN., I. 29.). Tous les jours, soir et matin, on immoloit dans le temple un agneau, et c'étoit là ce qu'on appeloit le *sacrifice continu* (*Exod.*, XXIX. 38, 39 *et seq.*; *Num.*, XXVIII. 3, 4 *et seq.*), ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre : peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savoit qu'on offroit ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avoit fait connoître comme *le Fils unique dans le sein du Père* (JOAN., I. 14, 18.), dont il venoit déclarer les profondeurs, le fait connoître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu; voilà celui qui s'est mis *en entrant au monde à la place de toutes les victimes* (*Ps.* XXXIX. 7, 8; *Hebr.*, X. 5, 6, 7.) : c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain, et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé *le péché du monde*, c'est-à-dire, le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Venez à lui, petits et grands, comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés : *Car nous n'avons point été rachetés de nos erreurs par or ni par argent; mais par le sang innocent de Jésus-Christ comme d'un agneau sans tache, prévu et prédestiné devant tous les temps, et déclaré dans nos jours* (1. PET., I. 18, 19, 20.). Baptisons-nous donc dans ce sang : je m'y suis baptisé moi-même, et dès le sein de ma mère j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres, moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le cet agneau de

Dieu, qu'Isaïe a vu en esprit, lorsqu'il le représenta comme l'*agneau qui se laissera non-seulement tondre, mais* écorcher, pour ainsi parler, *et immoler sans se plaindre* (Is., LIII. 7.); que Jérémie voyoit, représentoit en sa personne, lorsqu'il dit : *Je suis comme un agneau innocent qu'on porte au sacrifice* (JEREM., XI. 19.). Le voilà cet agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure, et on peut dire en vérité, qu'il *a été tué et mis à mort dès l'origine du monde* (*Apoc.*, XIII. 8.). Il a été massacré en Abel le juste : quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devoit être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères; il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire, livré à la mort; il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'étoit lui qu'on immoloit en esprit dans tous les sacrifices. Il étoit dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offroit dans le tabernacle, et ensuite dans le temple : et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme l'*agneau de Dieu*, saint Jean le voyoit déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'eucharistie : et encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice; il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet agneau; *portons* ses plaies *et sa mortification en nos corps* (2. *Cor.*, VI. 9, 10.) : toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

III.e ÉLÉVATION.

Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avoit annoncé et connu Jésus-Christ.

Saint Jean avoit toujours dit, avant même que Jésus-Christ parût au monde, qu'*il y avoit quelqu'un dans le monde dont il n'étoit pas digne de toucher les pieds* (MATTH., III. 11; MARC., I. 7; JOAN., I. 23, 31.) : à qui son baptême *préparoit la voie*, et n'étoit qu'un préparatoire; si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur baptême que Jésus-Christ devoit donner. Saint Jean répète ce témoignage, et fait ressouvenir le peuple de la marque miraculeuse de la colombe mystique à laquelle il l'avoit connu (JOAN., I. 32, 33, 34.). Souvenons-nous donc de cette marque, et de tout ce qui parut ensuite dans le baptême de Jésus-Christ. Car c'est là primitivement que fut accomplie cette parole de Jésus-Christ : *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous doit donner; car son Père l'a marqué de son sceau* (JOAN., VI. 27.), l'a désigné, caractérisé, en sorte qu'on ne puisse plus le méconnoître. Souvenons-nous donc du caractère sacré de Jésus-Christ, des cieux ouverts, de la colombe descendue, et de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. *Portons nous-mêmes le caractère de Jésus-Christ* (1. *Cor.*, XV. 49.). Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celles de son Père. *Entrons avec lui dans l'eau du baptême* (*Gal.*, III. 27; *Rom.*, VI. 4, 5, 6 *et seq.*) : renouvelons les promesses du nôtre, et demeurons éternellement dévoués à la pénitence.

IV.e ÉLÉVATION.

*Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ l'*Agneau de Dieu; *et ses disciples le quittent pour le Fils de Dieu.*

Le *lendemain Jean étoit avec deux de ses disciples; et regardant marcher Jésus* (apparemment encore pour venir à lui), *dit : Voilà l'Agneau de Dieu. Et ses deux disciples l'entendirent comme il parloit ainsi, et ils suivirent Jésus* (JOAN., I. 35, 36, 37.). Le temps que Jean devoit demeurer en liberté étoit court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. *Voici*, dit-il encore une fois, *l'Agneau de Dieu;* et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean; et on voit comment il lui préparoit la voie.

Pendant qu'ils le suivoient, Jésus leur dit : Que cherchez-vous? Et ils répondirent : Maître, où demeurez-vous (JOAN., I. 38, 39.)? (Car ils vouloient tout-à-fait se donner à lui.) *Et Jésus leur dit : Venez et voyez.* N'en croyez plus personne; venez et voyez vous-mêmes; car quand on vient, et qu'on veut voir de bonne foi, on connoît bientôt. *Ils suivirent donc Jésus; ils virent où il demeuroit, et ils passèrent avec lui le reste du jour; et il étoit environ la*

dixième heure du jour. On conjecture de là que c'étoit à la fin de la journée, et à peu près le temps qu'on offroit le sacrifice du soir; ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : *Voilà l'Agneau de Dieu* (JOAN., I. 29.).

Allons donc à Jésus avec ces disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite; et non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison! Seigneur, où habitez-vous! *Dites-moi*, céleste Epoux, *où vous habitez* (*Cant.*, I. 6.), *afin que j'y* aille aussi fixer ma demeure, et que mon âme errante et vagabonde *n'aille pas courir deçà et delà* avec d'autres que vous; car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient *vos compagnons*. Je ne veux m'attacher qu'à vous; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneroient de ma voie, si j'avois de l'attache pour eux. *O venez! ô voyez! ô demeurez!* Que ces paroles sont douces! Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite!

V.e ÉLÉVATION.

Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.

Un des deux disciples qui avoient ouï ce témoignage de Jean, et qui avoient suivi Jésus, étoit André, frère de Simon Pierre. Il rencontra premièrement *son frère, et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire* l'Oint, *et le Christ; et il l'amena à Jésus. Et Jésus* qui le connut au premier abord, et savoit à quoi il le destinoit, *lui dit en le regardant : Vous êtes Simon, fils de Jonas : vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre* (JOAN., I. 40, 41, 42.). Il commence à former son Eglise, et il en désigne le fondement; *vous vous appellerez Pierre.* Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite. Car tout ceci n'étoit encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ, ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand ouvrage se commence; puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnoître Jésus, et lui amener d'autres disciples.

Quand nous trouvons la vérité, ne la trouvons pas pour nous-mêmes : montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches, comme saint André par son frère. Soyons fidèles : nous ne savons pas qui nous amenons à Jésus : nous croyons lui amener un simple fidèle; mais celui que nous lui amenons est un Pierre : c'est le chef, c'est le fondement de son Eglise.

VI.e ÉLÉVATION.

Vocation de saint Philippe : Nathanaël amené à Jésus-Christ.

Le lendemain (JOAN., I. 43.) : ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'évangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de saint Jean-Baptiste. *Le lendemain* donc *Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-moi* (*Ibid.*, 44.). Il n'attend pas que celui-ci le cherche; il le prévient. L'évangéliste remarque que *Philippe étoit de Bethsaïda, d'où étoient aussi André et Pierre;* pour nous faire entendre qu'ils se connoissoient les uns les autres, et s'entre-communiquoient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Nathanaël qu'il trouva; *et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse et la loi et les prophètes nous ont annoncé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph* (*Ibid.*, 45.). *Et Nathanaël*, qu'on croit être saint Barthélemi, *lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit : Venez et voyez* (*Ibid.*, 46.). Ils s'amènent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instruiroient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu : allons et voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions par nous-mêmes et ne goûtions Jésus-Christ, afin de lui pouvoir dire comme faisoient les Samaritains à cette femme : *Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit; et nous avons connu par nous-mêmes que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde* (*Ibid.*, IV. 42.). Aussi cette femme leur avoit-elle dit comme les autres : *Venez et voyez : et ils étoient venus, et ils avoient vu; et ils avoient invité le Sauveur de demeurer dans leur ville; et il y demeura deux jours* (*Ibid.*, 29, 42.) : et ils reconnurent le Sauveur du monde. Jean avoit tout mis en mouvement, et il avoit réveillé le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en étoit répandu de tous côtés; et la femme samaritaine elle-même avoit dit : *Je*

sais que le Christ vient : il va paroître, et nous apprendra toutes choses (JOAN., IV. 25) : tant on étoit attentif à sa venue.

VII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ se fait connoître par lui-même aux noces de Cana en Galilée.

Trois jours après on faisoit des noces à Cana en Galilée ; et la mère de Jésus y étoit ; et Jésus y fut aussi convié (*Ibid.*, II. 1.). Ce passage ne regarde point saint Jean-Baptiste, et appartient aux mystères de Jésus-Christ même ; ainsi nous en traiterons ailleurs ; et ici nous voulons seulement montrer combien l'évangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il vouloit lier la manifestation de Jésus à ces noces, avec les témoignages de saint Jean-Baptiste. *Ceci*, dit-il, la députation à saint Jean, et sa réponse, *étoit arrivé en Béthanie. Et le lendemain, Jean vit Jésus qui venoit à lui.* Et *le lendemain Jean étoit encore là.* Et encore : *Le lendemain Jésus trouva Philippe* (*Ibid.*, I. 28, 29, 35, 43.). *Et trois jours après il se fit des noces.* Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours. On voit que l'évangéliste saint Jean nous veut faire suivre la manifestation de Jésus-Christ, premièrement par saint Jean-Baptiste, et ensuite par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il est écrit à la fin (*Ibid.*, II. 11.) : *Ce fut ici le commencement des miracles de Jésus ; et il manifesta sa gloire* (par lui-même) ; *et ses disciples crurent en lui :* non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance. Aussi ne voyons-nous pas que l'évangéliste s'attache depuis à marquer les jours, et il continue son histoire sans l'observer davantage. *Après cela*, dit-il (*Ibid.*, 12.), *il vint à Capharnaüm, où il demeura peu de jours.* Et *après cela Jésus et ses disciples vinrent en Judée* (*Ibid.*, III. 22.). Méditons tout : dans l'Ecriture tout a son dessein et son mystère ; et s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

VIII.e ÉLÉVATION.

*Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean. Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'*Epoux.

Voici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que Jésus et lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, et qu'on alloit à l'un et à l'autre, *il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification ;* c'est-à-dire, sur le baptême. Et *les disciples de Jean lui vinrent dire : Maître, celui qui étoit avec vous au-delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise ; et tout le monde va à lui* (JOAN., III. 22, 23, 24 *et seq.*). Ils croyoient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devoit pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : *L'homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel* (*Ibid.*, 27.). Dans cette règle admirable, qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre, et de la propre élévation. L'amour-propre, à quelque prix que ce soit, et indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever ; mais l'amour de Dieu toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, et ne voudroit pas même s'élever, si Dieu ne le vouloit : toute autre élévation lui deviendroit non-seulement suspecte, mais encore odieuse. Sur ce fondement saint Jean continue : *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ ; mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'Epoux qui est présent et qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'Epoux. Et c'est par là que ma joie s'accomplit* (*Ibid.*, 28, 29.).

Qui pourroit entendre la suavité de ces dernières paroles? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous ; c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui étoit étrangère ; il en a fait un même tout avec lui ; en elle il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle qui n'a ni tache, ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles ; se donnant à elles ; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité ; et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc comme *il est l'époux*, comme *il a l'épouse. Je vous ai*, dit-il, *épousée en foi* (OSÉE, II. 19, 20.). Donnez-moi votre foi, recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte ; ni vous, âme que j'ai choisie de toute éternité, jamais je ne vous répudierai. *Je vous ai trouvée*, dit le Seigneur, *dans votre impureté, je vous ai lavée,*

je vous ai parée, je vous ai ornée, j'ai étendu mon manteau, ma couverture sur vous, et vous êtes devenue mienne : ET FACTA ES MIHI (EZECH., XVI. 8, 9.). Epouse, prenez garde à sa sainte et inexorable jalousie; ne partagez point votre cœur; ne soyez point infidèle; autrement si vous rompez le sacré contrat que vous avez fait avec lui dans votre baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur!

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean? Il est *l'ami de l'Epoux qui entend sa voix*. C'est ce qui ne lui étoit pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avoit annoncé, ou sans le connoître, ou sans entendre sa parole; maintenant, qu'après s'être fait baptiser par saint Jean il a commencé sa prédication, saint Jean ravi de l'entendre, et qu'ainsi qu'il l'avoit toujours désiré, le bruit de sa parole retentisse jusqu'à lui, il ne sait comment expliquer sa *joie*.

Telle doit être la joie du chrétien à la voix de Jésus-Christ, à cette voix qui retentit encore dans son Evangile; à cette voix secrète et intérieure qui se fait entendre au fond du cœur, et qui se répand dans toutes les puissances de l'âme.

IX.e ÉLÉVATION.

Suite du témoignage de Jean: sa diminution, et l'exaltation de Jésus-Christ.

Ecoutons; saint Jean continue: *Il faut qu'il croisse et que je diminue* (JOAN., III. 30.). Nous voulons bien peut-être que la gloire de Jésus-Christ s'augmente; mais que ce soit à notre préjudice et avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi? cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean; et il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-Christ *vient d'en-haut;* c'est qu'il est par conséquent *au-dessus de tous;* c'est que *l'homme n'est que terre, et de lui-même ne parle que terre;* c'est que *Jésus-Christ est venu du ciel* (*Ibid.*, 31.) : et ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom et une secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâce et de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Epoux, qui se fait entendre par qui il lui plaît, entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disoit : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit en vérité* (*Philip.*, I. 18.). Pourvu donc qu'il entendit la voix de l'Epoux, de quelque bouche que ce fût, il étoit content. Décroissez donc sans peine; voyez croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Epoux allume. Et vous, grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, et même qu'on parle de vous plus que de Dieu : dites plutôt avec le prophète et avec saint Jean : *Qu'est-ce que l'homme,* sinon *de la terre?* ou, *Qu'est-ce que le fils de l'homme,* si ce n'est *du fumier et de la boue* (*Ps.* VIII. 5; CII. 14, 15; JOAN., III. 31.)? Et il veut avoir de la gloire! Terre et poussière, pourquoi vous glorifiez-vous? Mais de quoi vous glorifiez-vous? Que toute gloire humaine se taise, et *que la gloire soit donnée à Dieu seul* (1. TIM., I. 17.).

Parce que Jean a aimé cette gloire, et qu'il a sacrifié la sienne à Dieu et à Jésus-Christ, quelle gloire égale la sienne? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre; et au lieu du témoignage des hommes qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage, *qu'il est le plus grand de tous les enfants des femmes* (MATTH., XI. 11.); parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions; et ce qui est encore plus humiliant, mille secrètes foiblesses que chacun ne sent que trop en soi-même; afin que laissant échapper la gloire humaine, nous n'ayons de joie ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

X.e ÉLÉVATION.

Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.

Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï; et personne ne reçoit son témoignage (JOAN., III. 32.). Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les foibles yeux; et ils sont foibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux humbles, les yeux abaissés sont éclairés; et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne aussi ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette; et il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir; mais à travers cette opposition du monde opposé au té-

moignage de Jésus-Christ, ce témoignage se fait jour, et pénètre les humbles cœurs que Jésus prépare lui-même à l'écouter.

Un prédicateur zélé, comme saint Jean-Baptiste, verra le témoignage de Jésus-Christ méprisé, et sa parole rejetée. Qu'il gémisse avec saint Jean, et qu'il dise : *Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï;* il a vu tout ce qu'il annonce dans le sein du Père, où il est vie et lumière ; s'il déclare aux hommes les règles de la justice et les implacables jugements de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Père où ils sont conçus et formés ; *et personne ne reçoit son témoignage.*

Je ne vois point de fruit de sa parole que j'annonce ; quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de Jésus-Christ répété par ses ministres ; personne ne nous écoute, et nous ne voyons aucun fruit de notre Evangile.

Pleurons donc sur le malheur et l'aveuglement des hommes ; pleurons sur le témoignage si certain de Jésus-Christ, mais que personne ne veut. Mais consolons-nous en même temps ; car Dieu sait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage, qui paroit si rejeté et si méprisé par le public. Et pour preuve, que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur ; saint Jean ajoute : *Celui qui reçoit son témoignage, atteste que Dieu est véritable; car celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu; parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure* (JOAN., III. 33, 34.). Il est vrai en tout, et son témoignage ne se doit pas diviser. S'il est vrai, en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités ; il est vrai en annonçant les rigueurs. *Personne ne reçoit son témoignage.* Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de Jésus-Christ ; mais Dieu parle en secret à Denis, aréopagite, et à une femme nommée Damaris (*Act.*, XVII. 18 *et seq.*). En une autre occasion, *il ouvre le cœur de Lydie, une teinturière en pourpre, pour écouter ce que disoit saint Paul* (*Ibid.*, XVI. 14.). Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point, ô prédicateur ! une seule âme, que dis-je, une seule bonne pensée dans une seule âme vous récompense de tous vos travaux.

Et vous, peuples, écoutez vos pasteurs, vos prédicateurs : attestez en les croyant que Dieu est véritable en tout, et qu'il ne donne point son esprit avec mesure à Jésus-Christ dans son Eglise ; puisque tout vice y est repris, et que toute vérité y est enseignée.

XI.ᵉ ÉLÉVATION.

Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son Fils.

Le Père aime son Fils, et lui met tout entre les mains (JOAN., III. 35.). Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils, qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils ! O amour du Père et du Fils, vous êtes ineffable, incompréhensible ! et je me perds dans cet abîme. Je le connois un peu par ses effets, que Dieu aime son Fils, qui est un autre lui-même, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est le plaisir de l'amour ; mais un en substance, de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source, et ne perde la perfection et l'agrément de l'unité : *Tout m'est donné par mon Père, et nul ne connoît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne connoît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé* (LUC., X. 22.).

O Jésus, faites-le-moi connoître ! Mais je ne sais quoi me dit dans le cœur, que vous avez commencé de me faire cette grâce ; je commence à sentir par une douce confiance que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère ! Le Père nous aime encore davantage en nous trouvant dans les mains de son Fils, et unis à lui. Aimons le Père qui nous donne au Fils ; aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Père. *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* (JOAN., XIV. 15.). Gardons-les donc par amour, et gardons avant toutes choses le commandement de l'amour, qui fait garder tous les autres.

XII.ᵉ ÉLÉVATION.

La récompense, et la peine de ceux qui ne croient point au Fils. Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.

Qui croit au Fils a la vie éternelle (JOAN., III. 36.). Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi ; c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu, comme dans la source et dans le modèle. *Qui ne croit point au Fils, n'a* ni grâce, ni vérité, ni vertu ; il ne voit *point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.* Elle y étoit déjà ; et l'homme *naît enfant de co-*

lère (*Ephes.*, II. 3.). Elle n'y tombe donc pas, elle y demeure, et Jésus-Christ l'en pouvoit ôter. Affreuse parole : *la colère de Dieu demeure sur lui*. Qui en pourroit porter le poids? Elle y demeure, elle en fait son trône, elle y règne ; et l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste ; car, sans jamais lâcher prise, elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de Jésus-Christ : *Qui croit au Fils n'est point jugé :* car il a un moyen certain d'être justifié : *qui ne croit point au Fils est déjà jugé* (JOAN., III. 18.). Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé ; le jugement qui étoit déjà se confirme et se déclare, et on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean-Baptiste ; un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté : il le fut par Hérode, dont il reprenoit l'inceste, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Saint Matthieu marque expressément en ce temps l'avis que reçut Jésus-Christ de la prison de son précurseur (MATTH., XIV. 12.). Saint Luc parle aussi de cette prison, aux environs du baptême de Notre-Seigneur (LUC., III. 19.). Il est marqué dans l'Evangile de saint Jean, qu'*au commencement du ministère* de Jésus-Christ, le saint précurseur *n'avoit point encore été arrêté* (JOAN., III. 24.) : pour insinuer, qu'il le fut bientôt après. Il va donc devenir précurseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire, par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus, et nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler saint Jean-Baptiste ; il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

XXV.e SEMAINE.

SUR LES LIEUX OU JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ, ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

ÉLÉVATION UNIQUE.

Sur les lieux où Jésus devoit prêcher.

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avoit des lieux, il y avoit des temps à prendre, il y avoit des matières ; et tout étoit réglé par la Sagesse éternelle. Pour les lieux, il étoit déterminé qu'il ne prêcheroit que dans la Terre sainte, et aux Israélites. Toute cette terre s'appeloit Judée : mais dans cette Judée, il y avoit la partie où étoit Jérusalem, qui s'appeloit Judée, d'une façon plus particulière : il y avoit la Galilée, qui étoit le royaume d'Hérode. Jésus devoit aller partout, et éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir. Apprenons en attendant, que ce n'est point par caprice, ou par amusement et inquiétude, qu'il faut changer de lieu ; et que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, à l'exemple de ceux de Jésus-Christ.

LETTRE

Ecrite aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, en leur adressant les Méditations sur l'Evangile [1].

JE vous adresse, MES FILLES, ces Méditations sur l'Evangile, comme à celles en qui j'espère qu'elles porteront les fruits les plus abondants. C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont été commencées ; et vous les avez reçues avec tant de joie, que ce m'a été une marque qu'elles étoient pour vous toutes. Recevez-les donc comme un témoignage de la sainte affection qui m'unit à vous, comme étant d'humbles et véritables Filles de saint François de Sales, qui est l'honneur de l'épiscopat, et la lumière de notre siècle.

Je suis dans le saint amour de Notre-Seigneur,

MES FILLES, **Votre très affectionné serviteur,**

† J. BÉNIGNE, évêque de Meaux.

A Meaux, ce 6 juillet 1695.

(*) L'original de cette lettre est conservé par ces saintes Filles avec l'ouvrage même, comme un dépôt précieux, et comme une preuve honorable de l'affection singulière qu'avoit pour elles leur saint évêque, qu'elles regardoient comme leur vrai père, et qu'elles pleurent encore tous les jours. (*Note de l'édition originale.*)

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

AVERTISSEMENT.

De tous les sermons de Jésus-Christ, les plus remarquables par la circonstance du temps sont :

Premièrement, celui qu'il a fait sur la montagne au commencement de sa prédication, où sont compris les principaux préceptes de la loi nouvelle, et où l'on voit quel en est l'esprit ;

Secondement, ceux qu'il a faits sur la fin de sa vie, depuis son entrée triomphante en Jérusalem, jusqu'à sa mort ; dont le plus remarquable est encore celui qu'il fit au temps de la cène ; et depuis, jusqu'à la nuit de son agonie dans le jardin des Oliviers.

Nous allons distribuer par journées la lecture du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, et de ceux dont nous venons de parler ; en sorte qu'à chaque journée on puisse employer à de pieuses méditations un quart d'heure le matin, et autant le soir.

A chaque vérité qui sera proposée, il faut s'arrêter un peu en faisant un acte de foi : Je crois ; cela est vrai : celui qui le dit est la vérité même.

Ainsi il faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire, qui est Dieu même ; mais Dieu s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ.

Il faut donc considérer cette vérité particulière qu'il a révélée de sa propre bouche ; s'y attacher par le cœur ; l'aimer, parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ, qui nous l'a enseignée, et qui nous a dit qu'il étoit *la voie, la vérité, et la vie* (JOAN., XIV. 6.).

SERMON

DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

(MATTH., *chap.* V, VI, VII.)

PREMIER JOUR.

Abrégé du sermon. La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes (MATTH., V. 1, 12.).

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien ; et la source de tout mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur ; voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes ; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la Terre promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux, et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout ; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un ; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Car, s'ils la désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir ? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur :* et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire, que dans les plaisirs qui les enivrent.

Ne jurez point; dites : Cela est, cela n'est pas. C'est encore un effet de la douceur : qui est doux, est humble; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif : il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis; parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abonder en soi-même, plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice, fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien; qu'on se contente d'être vu de lui; et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux, et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas, quand on est doux et pacifique; parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté de cœur fait qu'on se rend digne de l'eucharistie; et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : *Seigneur, Seigneur,* et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon; mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice; la félicité, à la pratique.

II.e JOUR.

Première béatitude : Etre pauvres d'esprit (MATTH. V. 3.).

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire, non-seulement ces pauvres volontaires, qui ont tout quitté pour le suivre; et à qui il a promis le centuple dans cette vie, et dans la vie future la vie éternelle : mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume. Parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, foible, impuissant; la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot : Bienheureux, le cœur se dilate, et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car, que ne voudroit-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel; un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni?

O Seigneur, je vous donne tout; j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume! puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance! Je me dépouille de cœur et en esprit; et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y soumets.

C'est à quoi sont obligés tous les chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement qui donne Dieu!

III.e JOUR.

Seconde béatitude : Etre doux (MATTH., V. 4.).

Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez de moi que je suis doux (MATTH., XI. 29.) : sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans

prendre avantage sur personne, sans insulter au malheureux, sans même choquer le superbe; mais tâchant de le gagner par douceur : doux même à ceux qui sont aigres : n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleine d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Mais considérons la douceur de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit parle ainsi dans Isaïe : Mon fils, *mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé où j'ai mis ma complaisance; je mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne sera point contentieux; il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les places publiques; il ne brisera pas le roseau cassé, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (Is., XLII. 1, 2, 3.). C'est ce qu'Isaïe en a vu en esprit; c'est ce que saint Matthieu a trouvé si beau, si remarquable, si digne de Jésus-Christ, qu'il prend soin de le relever (MATTH., XII. 18, 19, 20.).

Il est doux envers les plus foibles : quoiqu'un roseau déjà foible soit rendu encore plus foible en le brisant; loin de prendre aucun avantage sur cette foiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que par mégarde, et comme en passant, vous ne marchiez sur lui, et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère, et le prochain qui s'emporte ? Il est brisé par sa propre colère, et ce foible roseau s'est cassé en frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire *la mèche fumante*. Elle brûle; c'est la colère dans le cœur : elle fume; c'est quelque injure, que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence. Ecoutez ce que dit saint Paul (*Rom.*, XII. 19.) : *Ne vous vengez point, ne vous défendez point, mes bien-aimés; mais donnez lieu à la colère.* Laissez-la fumer un peu, et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force; mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

C'est ce que fait le Sauveur, lorsqu'il souffre tant d'injures sans s'aigrir. *Vous êtes possédé du malin esprit,* lui dit-on. *Qui est-ce qui songe à vous faire mourir* (JOAN., VII. 20.)? et il répond sans s'émouvoir : *Je ne suis point possédé du malin esprit; mais je rends honneur à mon Père, et vous me déshonorez* (*Ibid.*, VIII. 49.). Et encore en un autre endroit, lorsqu'on lui fait le même reproche : *Vous vous fâchez contre moi; parce que j'ai fait un miracle le jour du sabbat, pour guérir un homme* (JOAN., VII. 23.). Vous le voyez, il n'éteint pas la mèche fumante; mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

Telle a été en général la conduite du Fils de Dieu, en particulier dans sa passion. *Quand on le maudit, il ne maudit pas; quand on le frappe, il ne se plaint pas* (1. PETR., II. 23.). *Si j'ai mal parlé,* dit-il à celui qui lui donnoit un soufflet (JOAN., XVIII. 23.), *faites-le-moi connoître : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* il lui appartient de dire : *Apprenez de moi que je suis doux* (MATTH., XI. 29.). Il est comparé à un agneau, le plus doux des animaux, qui se laisse non-seulement *tondre,* mais encore *mener à la boucherie sans se plaindre* (Is., LIII. 7.).

On est bienheureux dans sa douceur, *et on possède la terre*. La Terre sainte promise à Abraham est appelée *une Terre coulante de lait et de miel* (*Exod.*, III. 8. *et alibi.*). Toute douceur y abonde; c'est la figure du ciel et de l'Eglise. Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience; comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres : la vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent ! Presque tout le monde est malade de cette maladie-là; c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien, et encore plus contre ceux qui le font avec autorité, que contre les autres. Ce fonds d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause. *Bienheureux* donc *ceux qui sont doux, ils posséderont la terre,* où abonde toute douceur, parce que la joie y est parfaite.

IV.e JOUR.

Troisième béatitude : Etre dans les pleurs (Matth., v. 5.).

Bienheureux ceux qui pleurent (Matth., v. 5.), soit qu'ils pleurent leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés : ils sont heureux, et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, *où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées* (*Apoc.*, xxi. 4.).

Abraham disoit au mauvais riche (Luc., xvi. 25.) : *Tu as reçu tes biens en ce monde, et Lazare a reçu ses maux : c'est pourquoi il est consolé, et tu es dans les tourments.* Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçoit souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avoit point de consolation du côté des hommes ; le riche impitoyable ne daignoit pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé : Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine.

Le monde se réjouira, et vous serez affligés ; mais votre tristesse sera changée en joie (Joan., xvi. 20.). C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé : qui s'est affligé sera réjoui : *Bienheureux* donc *ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*

Mais, parmi tous ceux qui pleurent, il n'y en a point qui soient plus tôt consolés que ceux qui pleurent leurs péchés. Partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un autre mal qui l'augmente : le péché est le seul mal qu'on guérit en le pleurant. Pleurons sans fin, pécheurs, tous tant que nous sommes ; que nos yeux soient changés en sources intarissables, dont le cours perpétuel creuse nos joues, comme parle le psalmiste. La rémission des péchés est le fruit de ces pieuses larmes. Ah ! mille et mille fois heureux ceux qui pleurent leurs péchés ; car ils seront consolés.

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? qui me la dira ? Ceux qui les ont expérimentées, souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père ; c'est tantôt la condescendance d'un roi ; c'est tantôt l'absence d'un époux ; tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne ; et tantôt sa tendre voix, lorsqu'il se rapproche, et qu'il appelle sa fidèle épouse : mais le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire.

V.e JOUR.

Quatrième béatitude : Avoir faim et soif de la justice (Matth., v. 6.).

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Faim et soif, c'est une ardeur vive, un désir avide et pressant, qui vient d'un besoin extrême.

Cherchez le royaume de Dieu et sa justice (Matth., vi. 33.). La justice règne dans les cieux : elle doit aussi régner dans l'Eglise, qui est souvent appelée le royaume des cieux. Elle règne lorsqu'on rend à Dieu ce qu'on lui doit ; car alors on rend aussi pour l'amour de Dieu tout ce qu'on doit à la créature qu'on regarde en lui. On se rend ce qu'on se doit à soi-même ; car on s'est donné tout le bien dont on est capable, quand on s'est rempli de Dieu. Alors on a accompli toute justice, comme Jésus-Christ disoit à saint Jean. L'âme alors n'a plus de faim, n'a plus de soif ; elle a sa véritable nourriture : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père,* disoit le Sauveur (Joan., iv. 34.), *et d'accomplir son œuvre.* C'est aussi là ce que le Sauveur appelle toute justice, d'accomplir en tout la volonté toute juste du Père céleste, et d'en faire la règle de la nôtre. Mais quand nous faisons la volonté de Dieu, il fait la nôtre. Le psalmiste a chanté : *Il fera la volonté de ceux qui le craignent* (*Ps.* cxliv. 19.), et ainsi il rassasiera tous leurs désirs. Bienheureux ceux qui désirent la justice avec le même empressement qu'on désire manger et boire, lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif ; car alors on sera rassasié. De quoi sera-t-on rassasié, si ce n'est de la justice ? On le sera dès cette vie ; car le juste se rendra plus juste, et le saint se rendra plus saint, pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel, où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu. *Je serai rassasié,* disoit le psalmiste (*Ps.* xvi. 15.), *lorsque votre gloire m'apparoîtra.*

Doit-on toujours avoir soif de la justice ? Puisque le Sauveur a dit à la Samaritaine (Joan., iv. 13, 14.) : *Celui qui boit de cette eau,* c'est-à-dire, des plaisirs du monde, *a encore soif ; mais celui qui boira de l'eau dont je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine jaillissante pour la vie éternelle :* il n'aura donc point de soif ? Il n'en aura point en effet ; parce qu'il

ne désirera plus d'autre plaisir, d'autre joie, d'autre bien, que celui qu'il goûte en Jésus-Christ. Il aura pourtant toujours soif; car il ne cessera point de désirer ce bien suprême, et voudra le posséder de plus en plus. Le voilà donc qui a toujours soif; mais toujours aussi il se désaltère, parce qu'il a en lui la fontaine éternellement jaillissante. Il n'aura point cette soif fatigante et insatiable de ceux qui cherchent les plaisirs des sens. Il aura toujours soif de la justice; mais la bouche toujours attachée à la source qu'il a en lui-même, sa soif ne le fatiguera ni ne l'affoiblira jamais. *Celui qui croit en moi*, dit le Fils de Dieu (Joan., vii. 37, 38.), *des fleuves d'eau vive couleront éternellement de ses entrailles : qu'il vienne donc, et qu'il boive*. Venez, âmes saintes, venez à Jésus : désirez, buvez, engloutissez; ne craignez point que cette eau céleste vous manque; la fontaine est au-dessus de votre soif; son abondance est plus grande que votre besoin : *Fons vincit sitientem*, disoit saint Augustin.

VI.e JOUR.

Cinquième béatitude : Etre miséricordieux (Matth., v. 7.).

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde (Matth., v. 7.). Le plus bel effet de la charité, c'est d'être touché des maux d'autrui. *Il est plus heureux de donner que de recevoir*, disoit Jésus-Christ (*Act.*, xx. 35.). Cette parole n'avoit pas été rapportée par les évangélistes; mais Dieu a voulu donner à saint Paul la gloire de la recueillir : *Souvenez-vous*, dit cet apôtre (*Ibid.*), *de cette parole du Seigneur Jésus : Il est plus heureux de donner que de recevoir*. Bienheureux donc ceux qui donnent, et qui aiment mieux donner que de recevoir. Bienheureux, encore un coup, celui qui appelle à son festin, non point les riches, qui peuvent lui rendre le festin qu'il leur aura fait; mais les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles. *Alors*, dit le Sauveur (Luc., xiv. 12, 13, 14.), *vous serez heureux, car ils n'ont rien à vous rendre; et il vous sera rendu à la résurrection des justes*. Bienheureux donc les miséricordieux qui donnent sans espérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde; car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

Ainsi, ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire, ceux qui sont tendres à la misère d'autrui, auront part aux grâces de Dieu et à sa miséricorde; il leur *sera pardonné, comme ils auront pardonné aux autres;* il leur *sera donné comme ils auront donné aux autres; ils recevront selon la mesure dont* ils se *seront servis envers leurs frères* (Luc., vi. 37, 38.); c'est Jésus-Christ qui le dit; et autant qu'ils auront eu de compassion, autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit souffrir; envers les malades, envers les affligés; adoucir leurs maux par des paroles de consolation et par de sages conseils, si on ne peut autrement; leur aider à les porter; les partager avec eux autant qu'on peut. C'est le plus beau de tous les sacrifices. *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice*, comme il l'a dit lui-même (Matth., ix. 13.).

VII.e JOUR.

Sixième béatitude : Avoir le cœur pur (Matth., v. 8.).

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. Qui pourroit dire la beauté d'un cœur pur? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens; car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante cette fontaine incorruptible d'un cœur pur! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un beau miroir; il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre, qu'il a lui-même opérée en nous; et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes, et y luire d'une éternelle lumière. *Bienheureux* donc *ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu* (Matth., v. 8.).

Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus : c'est elle qui rend le cœur pur.

A chaque objet qui nous touche, craignons toujours en l'aimant de ternir la pureté de notre cœur; ou de l'enfoncer davantage dans l'ordure, d'où il falloit le retirer.

Bienheureux le cœur pur; il verra Dieu : il ne faut que ces deux mots pour nourrir l'âme tout un jour. Il verra Dieu : il verra toute



beauté, toute bonté, toute perfection, le bien, source de tout bien, tout le bien uni, comme il disoit à Moïse : *Je te montrerai tout le bien* (*Exod.*, XXXIII. 19.), lorsqu'il se montra lui-même. Voir un objet si parfait, et l'aimer, c'est la même chose. Il verra donc, et il aimera ; mais s'il aime, il sera aimé : il chantera les louanges de Dieu, qu'il verra et qu'il aimera sans fin. Il sera rassasié de l'abondance de sa maison, et enivré du torrent de ses délices. Heureuse créature ! mais pour cela il faut avoir le cœur pur. Bienheureux donc celui qui a le cœur pur. Que celui qui est pur ne cesse de se purifier davantage. Que celui qui n'est pas pur, se tire de l'ordure où il croupit ; qu'il lave la saleté qui le déshonore et le défigure.

VIII.e JOUR.

Septième béatitude : Etre pacifique (MATTH., V. 9.).

Bienheureux les pacifiques ; car ils seront appelés enfants de Dieu (MATTH., V. 9.). Dieu est appelé *le Dieu de paix* (1. *Cor.*, XIV. 33.) : *Il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même esprit et de même cœur : Inhabitare facit unius moris* (*unanimes*) *in domo*, dit le psalmiste (*Ps.* LXVII. 7.). Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes : il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers, et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix ; et *il faut*, dit Jésus-Christ (MATTH., V. 44, 45.), qu'à son exemple, *vous aimiez vos ennemis, et que vous fassiez du bien à ceux qui vous haïssent*. Il faut *que vous le priiez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes ;* comme nous verrons dans la suite. *Bienheureux* donc *les pacifiques ;* ceux qui aiment la paix, et qui la procurent : *Ils seront appelés enfants de Dieu*, parce qu'ils porteront le caractère d'un si bon père.

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu ; la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante, ni moins féconde. Ainsi, comme disoit saint Paul (*Act.*, XIV. 16.), *Dieu ne se laisse point sans témoignage*. Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté ; puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives pour les ennemis de Dieu, que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne ; et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin ; pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père céleste, est le grand pacificateur : *Qui a annoncé la paix à ceux qui étoient de loin, et à ceux qui étoient de près, faisant mourir en lui-même toutes les inimitiés* (*Eph.*, II. 14, 15, 16, 17.) ; et *pacifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix, tout ce qui est dans le ciel et dans la terre* (*Col.*, I. 20.), comme dit saint Paul.

A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix.

Cette grâce d'être enfants de Dieu se consomme dans la vie future, selon ce que dit le Sauveur ; *ils seront vrais enfants de Dieu, parce qu'ils seront des enfants* nouvellement engendrés *par la résurrection* (LUC., XX. 36.).

Soyons donc vraiment pacifiques ; ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous, ou contre les autres ; cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports ; à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences ; enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu, et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui, par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il falloit taire, en réveillant le souvenir de ce qu'il falloit laisser oublier ; ou par des paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes par leur colère !

IX.e JOUR.

Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice (MATTH., V. 10.).

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient (MATTH., V. 10.). Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, et avoir confondu, par leur exemple,

ceux qui ne vivent pas assez régulièrement ; en sorte qu'on se prend à eux des reproches qu'on fait aux autres, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais désirs, souffrent persécution pour la justice.

C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes ; parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu.

C'est pourquoi il s'arrête sur celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours, en disant : *Vous serez heureux, quand vous serez maudits et persécutés, et qu'on dira de vous pour l'amour de moi toute sorte de mal : Réjouissez-vous, et soyez remplis de joie,* ravis, transportés ; *parce qu'ils ont persécuté de la même sorte les prophètes qui ont été avant vous* (MATTH., V. 11, 12.), et non-seulement les prophètes, mais encore le Messie lui-même.

On revient donc ici au commencement, et au royaume des cieux, qui avoit paru dès la première béatitude. La pauvreté et la persécution pour la justice attirent également le royaume des cieux.

X.e JOUR.

Vrai caractère du chrétien dans les huit béatitudes, avec les caractères opposés (MATTH., V. 3, 12 ; LUC., VI. 20, 27.).

Que la semaine s'est heureusement écoulée, en parcourant sept béatitudes, et revenant au commencement dans la huitième ! la belle octave ! où l'on tâche d'imprimer en soi-même huit caractères du chrétien, qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne ! La pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté de cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Trois de ces caractères paroissent assez semblables, la douceur, la miséricorde, l'amour de la paix ; néanmoins ils ont chacun leur propriété. C'est autre chose d'être pacifique, et de savoir finir toutes les querelles qu'on nous fait, et qu'on fait aux autres ; autre chose, d'être doux sans jamais offenser ni aigrir personne ; autre chose, d'être bienfaisant et miséricordieux.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir, sont : l'esprit de propriété ou de richesses, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions, et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouverons dans saint Luc (LUC., VI. 20, 21, 22, 23.) l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. A ces quatre béatitudes Jésus-Christ joint quatre malédictions contre les hommes du monde (*Ibid.*, 24, *etc.*). *Malheur à vous, riches ; car vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et rassasiés des biens de la terre ; parce que viendra le temps que vous aurez faim, et que vous manquerez de tout. Malheur à vous qui riez, et qui vous laissez emporter aux joies du siècle ; car vos joies seront changées en pleurs. Malheur à vous ; lorsque les hommes vous applaudissent ; c'est ainsi qu'on faisoit aux faux prophètes.* Craignons donc d'avoir notre consolation sur la terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchaînement de béatitudes, qui de l'amour de la pauvreté nous pousse jusqu'à celui des souffrances ; et par celui des souffrances nous ramène jusqu'à celui de la pauvreté, et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'un et dans l'autre.

Pour conclusion, la doctrine des béatitudes est renfermée dans ces trois mots, que je vous laisse à peser.

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux. Le maître céleste commence par-là. Apprenons donc de lui le chemin du vrai et éternel bonheur.

XI.e JOUR.

Quatre caractères du chrétien (MATTH., V. 13, 20.).

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, il nous marque trois caractères éminents de ses disciples (MATT., V. 13 *et seq.*) : *D'être le sel de la terre ; d'être la lumière du monde ; d'être d'une extrême exactitude dans l'observance des commandements :* le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième, qui est l'éminence et la perfection : *Si votre justice n'abonde :* et voilà l'idée entière de la justice chrétienne.

Le sel assaisonne les viandes; il en relève le goût; il en empêche la fadeur; il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. C'est ce qui a fait dire à saint Paul (*Colos.*, IV. 6.) : *Que votre discours soit plein de grâce, et assaisonné de sel.* Et c'est de quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut, dans les paroles du chrétien, une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez point trop de sel ensemble : au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

Etre la lumière du monde, est un degré encore au-dessus du précédent; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous devons les uns aux autres. Et au contraire, si nous nous sommes à scandale les uns aux autres, cette malédiction du Sauveur tombera sur nous : *Malheur au monde à cause des scandales* qui arriveront. *Il est impossible qu'il n'arrive des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent : il vaudroit mieux pour lui qu'on le jetât dans la mer avec une meule de moulin autour du col* (MATTH., XVIII. 6, 7; MARC., IX. 41; LUC., XVII. 1.). Pesez, pesez ces paroles, chrétiens, qui ne craignez pas de scandaliser les infirmes et les petits de l'Eglise.

Vous êtes la lumière du monde : cela s'entend, non-seulement des pasteurs, mais encore de tous les chrétiens. Saint Paul le dit ainsi (*Philip.*, II. 15.) : *Vous devez luire au milieu d'une nation mauvaise et corrompue, comme étant les luminaires dont le monde doit être éclairé. Si quelqu'un parle,* comme dit saint Pierre (1. PET., IV. 11.), *que ce soit comme les discours de Dieu :* comme si Dieu parloit par sa bouche. Saint Mathias disoit, ainsi que le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un faisoit mal dans le voisinage d'un chrétien, il falloit s'en prendre à ce voisin, qui ne lui donnoit pas assez bon exemple.

Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là on tombe dans les plus grands maux. *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu* (*Eccli.*, XIX. 1.).

Pour établir cette exactitude de la justice chrétienne, Jésus-Christ pose un beau principe : que *la parole de Dieu est inviolable, et s'accomplira jusqu'au moindre trait.*

Il regarde ici en particulier ce qui avoit été prédit de lui dans la loi et dans les prophètes, et c'est pourquoi il dit : *Je viens tout accomplir.* Dans ce qui a été prédit dans la loi, il y a les grands traits : la naissance de Jésus-Christ, sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des Gentils, avec la réprobation et le juste châtiment des Juifs. Voilà les grands traits : mais ce n'est pas tout. Il y a l'*iota,* et les moindres traits qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on divise ses vêtements; il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle précision dans une distinction si subtile et si exacte; c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu; ce peut être un grand trait : mais ce sera trente deniers; mais on achètera le champ d'un potier : c'est l'*iota*, c'est le petit trait, qui ne doit point échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif, et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira, voilà le grand trait; mais ce sera hors la porte de la ville : voilà l'*iota.* Il sera immolé comme l'agneau pascal; mais ses os ne seront pas brisés sur la croix, non plus que ceux de cet agneau : voilà l'*iota,* et ainsi du reste. Jésus-Christ veut dire encore plus généralement, que tout ce qui est dit en figure et en nombre dans la loi, sera accompli en vérité dans l'Evangile jusqu'aux moindres circonstances. Tout, jusqu'aux moindres choses, est significatif dans la loi; tout jusqu'aux moindres choses, sera accompli dans l'Evangile. *Vous ne lierez pas la bouche du bœuf qui foule le grain* (*Deut.*, XXV. 4.). Saint Paul l'applique aux prédicateurs (1. TIM., V. 18.). Il en est ainsi de ces autres traits : *Vous ne ferez point cuire l'agneau dans le lait de sa mère. Quand vous prendrez la mère dans le nid, vous la laisserez aller en gardant ses petits* (*Deut.*, XIV. 21.). *Que vos habits ne soient point tissus de laine et de lin. Ayez des bordures et des franges dans vos habits* (*Ibid.*, XXII. 6, 7, 11, 12.). Tous ces petits traits ont de grandes significations, pour inspirer aux chrétiens la douceur, la modération, la simplicité, la droiture, et toutes les autres vertus.

Et ce que Jésus-Christ conclut de là, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes : car si tout ce que Dieu dit pour son Fils, doit être accompli jusqu'au moindre trait, et qu'il n'en doive échapper aucun; il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusques à quel point. *Le ciel et la*

terre passeront; mais mes paroles ne passeront pas (MATTH., XXIV. 25.). Si le soleil tout d'un coup alloit disparoître, et que ce flambeau du monde s'éteignit au milieu du jour; si le ciel se mettoit en pièces, ou se retiroit comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même; si la terre manquoit sous nos pieds, et qu'un fondement si solide fût tout d'un coup réduit en poudre, quel malheur! tout seroit perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand, et tout est perdu bien davantage si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

Que si on ne les observe pas, Jésus-Christ qui a dit qu'ils seroient inviolablement observés, sera-t-il menteur? A Dieu ne plaise; car il y a une condition, que si on manque à les observer, on sera puni. Donc si vous faites la faute, et que vous évitiez le châtiment, Jésus-Christ se sera trompé; mais si vous ne faites pas la moindre faute dont il ne soit parlé au jugement, et qu'il y faille rendre raison, non-seulement des paroles d'injustice et de médisance, mais encore des inutiles; la vérité de Jésus-Christ demeure ferme.

La peine rectifie le désordre; qu'on pèche, c'est un désordre : mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre; ce seroit le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle.

Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, sans la moindre courbure; tout ce qui n'y convient pas, y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle.

Mais si les menaces sont accomplies, les promesses le seront aussi. Viens, chrétien, à ton crucifix : regardes-y toutes les prédictions accomplies jusqu'aux plus petites. Dis donc en toi-même : Tout s'accomplira, et le bonheur qui m'est promis ne me manquera pas. Je verrai Dieu, je l'aimerai, et je le louerai durant les siècles des siècles; et tous mes désirs seront rassasiés, toutes mes espérances accomplies. *Amen, Amen.*

XII.e JOUR.

Excellence de la justice chrétienne au-dessus de celle des païens et des Juifs (MATTH., V. 20, 47.).

Jésus-Christ, qui jusqu'ici a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les préceptes particuliers; et il donne pour fondement cette belle règle (MATTH., V. 20.), que la *justice* chrétienne doit *surpasser celle des* plus parfaits d'entre les Juifs et les docteurs de la loi. Prenons donc garde ici à bien entendre la perfection de la loi évangélique, dont nous avons juré l'observation dans notre baptême.

Pour nous y obliger, Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de la justice chrétienne par trois degrés.

Premièrement il faut s'élever au-dessus des plus sages des païens. C'est pour cela qu'il a dit : *Les païens ne le font-ils pas* (*Ibid.*, 47.)? Voulant dire, vous devez donc faire davantage. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils pas fait? D'être fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été? D'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées? De fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur?

Le second degré est, de s'élever au-dessus de la justice de la loi, et de ceux qui connoissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'étoit qu'extérieure : *Vous autres pharisiens, vous êtes soigneux de laver l'extérieur du vaisseau;* et c'est pourquoi il les appeloit *des sépulcres blanchis* (MATTH., XXIII. 25, 27.). Voyez la justice de ce pharisien dans saint Luc : *Je ne suis pas*, disoit-il (LUC., XVIII. 11, 12.), *comme le reste des hommes.* Et en quoi excellez-vous donc? *Je jeûne deux fois la semaine; je paie la dîme de tout ce que j'ai de bien.* Il ne vante que l'extérieur; et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures. Dire son bréviaire, aller à l'église, assister au sacrifice, à matines, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela : c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi* (MATTH., XV. 8.). C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette

justice et cette exactitude extérieure, si ce n'est qu'ils sont pires que les pharisiens et que les Juifs ?

Le second défaut de la justice judaïque, c'est, comme dit saint Paul (*Rom.*, x. 3.), qu'en *ignorant la justice* par laquelle *Dieu* nous fait justes, *et cherchant à établir leur propre justice;* se croyant justes par eux-mêmes, *ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu;* parce qu'ils ont cru faire le bien par eux-mêmes; au lieu de reconnoître que c'est Dieu qui l'opère en eux.

Saint Paul avoit eu cette justice; mais voyez comment il en parle (*Philip.*, III. 6, 7, 8, 9.) : *Ma conduite étoit sans reproche selon la justice de la loi.* Remarquez ces paroles, *sans reproche;* on ne pouvoit, ce semble, porter la perfection plus loin : et cependant il ajoute aussitôt après : *Mais ce qui m'étoit un gain*, selon la loi, *je l'ai estimé une perte à cause de la connoissance éminente que j'avois de Jésus-Christ, pour qui tout m'a été une perte, et comme du fumier et de l'ordure; afin de gagner Jésus-Christ, et avoir en lui, non pas ma propre justice qui vient de la loi, mais la justice qui vient de la foi en Jésus-Christ : justice qui vient de Dieu par la foi.*

Voilà donc le second défaut de la justice judaïque, c'est qu'on se croyoit juste par soi-même : ce qui fait que cette justice est impure, et n'est qu'ordure selon saint Paul, parce qu'elle n'est qu'orgueil. Etudions-nous donc à l'éviter, en rapportant humblement à Dieu le peu de bien que nous faisons.

Mais le troisième défaut de la justice des Juifs, c'est que les œuvres en étoient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Evangile. On y est obligé à une plus grande perfection que ceux qui faisoient bien. Et pourquoi? *A cause de la connoissance éminente* qu'on a *de Jésus-Christ,* disoit saint Paul : et c'est une des vérités que Jésus-Christ renferme dans cette parole : *si votre justice n'est plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, etc.* (MATTH., v. 20.).

Voilà donc la justice chrétienne élevée de deux degrés au-dessus de la justice des sages païens, au-dessus de la justice des Juifs. C'est pourquoi et les païens et les Juifs s'élèveront contre nous, les Ninivites, la reine de Saba, Sodome et Gomorrhe, dont nous aurons surpassé les iniquités nous qui devions surpasser la justice des plus sages. C'est ainsi qu'il se faut former une grande idée de la justice chrétienne.

Mais voici encore quelque chose de plus excellent, et c'est le troisième degré et la perfection. C'est que la justice chrétienne se doit élever au-dessus d'elle-même. *Non, mes frères,* disoit saint Paul (*Philip.*, III. 12, 13.), *je ne crois pas encore avoir atteint la justice où je tends; ni que je sois parfait : je poursuis ma course*, comme un homme qui ne croit pas avoir obtenu ce qu'il souhaite. *Unum autem;* mais tout ce que je fais, tout mon but, toute ma pensée : *C'est qu'oubliant ce qui est derrière moi :* voyez: tout le progrès qu'il a fait ne lui est rien; il ne s'y arrête pas, il ne s'y repose pas : *Je m'étends à ce qui est devant.* Entendez ce mot, il *s'étend:* il fait effort; il sort en quelque manière de lui-même; il se disloque lui-même, en quelque sorte, par l'effort qu'il fait pour s'avancer.

Voilà donc le vrai chrétien, le vrai juste. Il croit n'avoir rien fait; car s'il croit être suffisamment juste, il ne l'est point du tout. Il faut donc toujours avancer et sortir continuellement de son état. *Soyez parfaits comme votre Père céleste* (MATTH., v. 48.). Ayez-en du moins la volonté : car c'est renoncer à la justice que de se reposer dans celle qu'on a, comme si on étoit assuré qu'elle fût suffisante; d'autant plus que si vous n'avancez, vous reculez. *Vous regardez en arrière*, contre le précepte de l'Evangile. Et que décide le Sauveur ? que vous *n'êtes pas propre au royaume de Dieu* (LUC., IX. 62.).

Voilà pourquoi il disoit, qu'il falloit *avoir faim et soif de la justice.* Ce n'est pas un désir ordinaire; c'est un désir comme celui qui nous porte à nous nourrir et à vivre : désir ardent et invincible, que vous devez sans cesse exciter. En quelque état que vous soyez, vous devez toujours avoir cette faim et cette soif, parce que la capacité de votre intérieur est infinie, comme l'est aussi la justice que vous cherchez.

Sur ce fondement de la perfection de la justice chrétienne, Jésus-Christ bâtit tout l'édifice, c'est-à-dire, tous les préceptes de son Evangile, pour nous élever au-dessus des païens, des Juifs, et de nous-mêmes. Ce qu'il a compris dans cette parole : *Soyez parfaits comme votre Père céleste;* et ce que son apôtre a exprimé de la manière que nous avons vue.

XIII.ᵉ JOUR.

Haine, colère, parole injurieuse : quelle en est la punition (MATTH., v. 21, 22.).

Après cette belle préparation, après cette belle

idée de la justice chrétienne, Jésus-Christ commence à régler ce qu'on doit au prochain, et il nous apprend jusqu'où l'on doit éviter de lui nuire. Saint Jean dit que *celui qui hait son frère est un meurtrier* (1. JOAN., III. 15.). Jésus-Christ le répute tel. C'est pourquoi il dit, que ce n'est pas seulement en le tuant qu'*on se rend digne d'être puni par le jugement;* mais encore *si on se fâche contre lui;* et, que *si on témoigne son indignation par quelque parole de colère ou de mépris, on mérite d'être condamné par le conseil,* on est digne d'une plus grande peine; *mais que si on s'emporte jusqu'à l'appeler insensé, on n'évitera pas le feu éternel* (MATTH., V. 21, 22.).

Il faut ici peser ces trois degrés : se mettre en colère ; témoigner sa colère par quelque parole d'emportement; dire des injures atroces et traiter son frère de fou; et les comparer avec les trois peines : le jugement, le conseil, le feu.

Le jugement emportoit la peine capitale, puisqu'il est attribué, selon les anciens, au meurtre, que la loi punissoit de mort irrémissiblement. Mais Jésus-Christ, pour faire voir combien la justice humaine étoit foible en comparaison de la divine qu'il venoit déclarer aux hommes, met le jugement, c'est-à-dire, la peine capitale des jugements humains, pour le plus foible degré, qui est la colère. Il veut donc dire, que la colère contre un frère, est par elle-même un péché digne de mort devant Dieu. Et ainsi il ne faut pas douter qu'on ne commette un péché mortel, lorsqu'on demeure volontairement aliéné de son frère : ce qui arrive lorsqu'on demeure fâché contre lui, parce qu'alors la colère s'est tournée en haine. En cet état rien n'excuse de péché mortel, que la résistance qu'on apporte à une disposition et impression si mauvaise; car lorsqu'elle domine dans le cœur, la charité s'y éteint.

Le second degré de supplice est le conseil ; ce qui se dit par rapport à la police des Juifs. Au-dessus du jugement où l'on punissoit les crimes particuliers jusqu'à la mort, s'il le falloit, il y avoit le sanhédrin ou le conseil suprême de la nation (JOSEPH., *Antiq. Judaïc.* XIV. 17.), qui étoit d'autant plus sévère qu'on y jugeoit les crimes publics qui regardoient l'état du peuple de Dieu dans la religion, et dans le gouvernement, sans aucun appel. Pour exprimer le juste supplice de celui qui s'emporteroit au second degré de colère; c'est-à-dire, jusqu'à témoigner sa haine par quelque parole de fureur ou de mépris; Jésus-Christ va de ce degré à ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus inévitable parmi les hommes, qui est la rigueur extrême du souverain conseil de la nation.

Le dernier degré suit après cela, qui est de dire des injures atroces, comme d'appeler son frère fou; et pour cela, il n'y a plus rien parmi les hommes, par où l'on puisse exprimer la vengeance qui en sera faite, qu'une vallée auprès de Jérusalem, qu'on réputoit abominable, et qu'on appeloit la vallée des cadavres et des cendres; parce que c'étoit celle où du temps des idolâtries du peuple de Dieu, les Israélites brûloient leurs enfants en l'honneur de l'infâme idole de Moloch, et où on jetoit leurs cendres et leurs cadavres à demi-brûlés.

La tradition enseignoit encore que les cadavres des soldats de Sennachérib y avoient été jetés à tas; de sorte qu'elle fourmilloit de vers qui sortoient de ces cadavres; les marques du feu étoient dans les cendres, et dans les cadavres à demi-brûlés (JOS., XV. 8; *et* XVIII. 16.). Cette vallée s'appeloit la vallée du fils d'Ennom, Ben-Ennom (4. *Reg.*, XXIII. 10; 2. *Paral.*, XXVIII. 3.); en changeant le B en G, Gehennom, Gehenna, Gehenne. Par où l'on exprima ensuite l'enfer; le feu dont les damnés y sont dévorés, et les vers qui les y rongent, dont le Sauveur dit : *Leur ver ne meurt point, et leur feu ne s'éteint jamais* (MARC., IX. 47.).

C'est donc à cette vallée des cadavres, qu'on appeloit aussi la vallée de la mort, que Jésus-Christ compare le supplice affreux de ceux qui traitent leurs frères d'insensés et de fous. Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens; et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur.

Pesons donc toutes nos paroles, puisqu'elles sont pesées avec une telle rigueur dans le souverain jugement de Dieu.

XIV.e JOUR.

Réconciliation (MATTH., V. 23, 26.).

C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de ressentiment, et avec des mains portées à la vengeance.

On doit encore beaucoup remarquer cette parole : *Si votre frère a quelque chose contre vous* (MATTH., V. 23.) ; et non-seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos ; il faut s'éclaircir charitablement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur, et de toute inimitié avec son frère.

N'attendez pas même le jour de la communion ; celui de l'oblation, où l'on se trouve ensemble, et où l'on assiste même seul au saint sacrifice : ce jour doit être précédé de la réconciliation.

Il faut encore porter plus loin l'amour de la paix, et saint Paul dit : *Que le soleil ne se couche point sur votre colère* (*Eph.*, IV. 26.). Les ténèbres augmenteroient notre chagrin ; notre colère nous reviendroit en nous éveillant, et deviendroit plus aigre. Les passions tristes et sombres, du nombre desquelles sont la haine, la vengeance, la jalousie, s'aigrissent pendant la nuit, ainsi que les plaies, les fluxions, les maladies.

Dans les querelles, dans les procès, dans toutes les dissensions, on se *livre* l'un l'autre *au juge*, parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre *la prison, d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé* dans la dernière rigueur ; et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenteroit l'aigreur. C'est ce qu'il faut bien considérer.

Saint Augustin dit que cet *ennemi avec lequel il se faut réconcilier, pendant qu'on est dans la voie* (MATTH., V. 25, 26.), c'est la vérité, qui nous condamne dans cette vie, et nous *livre* en l'autre *à l'exécuteur, qui nous oblige à payer jusqu'au dernier sol ;* c'est-à-dire, à demeurer éternellement dans cette affreuse prison, puisque nous ne pouvons jamais satisfaire pour nos crimes.

XV.[e] JOUR.

Délicatesse de la chasteté : s'arracher l'œil : se couper la main : indissolubilité du mariage (MATTH., V. 27, 32.).

En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard : c'est par là qu'entre le poison. *Prenez garde,* disoit Moïse (*Num.*, XV. 39.), *de ne point laisser aller vos yeux et vos pensées, en vous souillant dans les objets qui vous environnent.* Job disoit aussi dans cette vue : *J'ai fait un pacte avec mes yeux* (JOB., XXXI. 1.), que je les tiendrois toujours modestes, jamais vagues ni dissipés. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue ; leur vie est un mystère ; les yeux profanes en sont bannis ; elles ne veulent ni voir ni être vues. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

La seconde est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais encore les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret est de fuir, d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire celles où l'on a déjà fait naufrage, craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite, et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux : tout doit être violent dans cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre ; parce qu'on n'est pas long-temps courageux, ni ferme contre soi-même.

Si votre œil,....... si votre main droite vous scandalise (MATTH., V. 29, 30.), c'est-à-dire, si ces personnes qui vous sont si chères, vous sont une occasion de tomber, séparez-vous-en. Ajoutez, si elles vous font *scandaliser* votre frère; car tout ce qui le fait tomber, est aussi pour vous une chute semblable à celle d'un homme qu'on *jetteroit dans la mer une meule au col* (MATTH., XVIII. 6.).

Le troisième enseignement sur cette matière regarde le mariage et son indissolubilité. Mais on peut encore porter plus loin ses pensées. Car, comme cet indissoluble lien du mariage signifie l'inséparable union de Jésus-Christ avec son Eglise, les âmes qui sont entrées dans ce bienheureux contrat, doivent garder la foi à Jésus-Christ, et ne faire jamais divorce avec lui.

Pour cela, il faut éviter jusqu'aux moindres choses qui déplaisent à l'Epoux céleste. Ce ne sont pas seulement les ruptures qui sont à craindre dans les mariages, mais encore les moindres froideurs. Tout va au divorce, si on n'y prend garde ; et il faut promptement réparer les moindres négligences ; la délicatesse de l'Epoux en est blessée : l'amour refroidi s'éteint bientôt.

Veille donc, âme chrétienne ; veille sur les moindres choses : rien ne plaît plus à celui qui aime, que l'attention à le contenter en tout ; au contraire, il n'y a rien de plus terrible que cette parole célèbre du Fils de Dieu (*Apoc.*, III. 15, 16.) : *Je voudrois que vous fussiez froid ou chaud.* On vous pourroit tourner au bien, et vous seriez capable de quelque action ; *mais parce que*

vous êtes tiède et sans efficace, on ne peut rien faire de vous, *et je vous vomirai de ma bouche.*

XVI.e JOUR.

Ne jurer point : simplicité chrétienne (MATTH., V. 33, 37.).

Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne ; parce que le Fils de Dieu y établit la plus aimable de toutes les vertus, qui est la sincérité. Le chrétien ne ment jamais ; il dit : *Cela est, cela n'est pas* (MATTH., V. 37.) : et cette parole tient lieu de tout serment. Car, au lieu de jurer ou par le ciel ou par la terre, ou par la sainte cité, ou par sa tête, ou en quelque manière que ce soit ; on lui ordonne pour toute réponse : *Cela est, cela n'est pas : oui* et *non*. Le mensonge ne trouve point de place dans une expression si simple, elle ne souffre point non plus de déguisement ; car sans détour ni embarras on répond : *Cela est, cela n'est pas :* et la sincérité d'un chrétien doit être si parfaite et si connue, qu'on s'en tienne à sa simple parole, comme s'il avoit fait mille serments de toutes les sortes.

Cette parole est bien forte : *Tout ce qui est au-delà vient du malin* (*Ibid.*) ou du mal. Tout ce qu'on dit de plus, que *cela est, cela n'est pas ;* c'est la dureté des cœurs, c'est la malice et la fourberie, c'est le démon en un mot qui l'a introduit. Revenons donc à l'origine ; rendons-nous si croyables par notre sincérité, qu'on se fie à nous à cette simple parole : *Cela est, cela n'est pas ; oui* et *non*.

Ne soyez pas si décisif, si affirmatif, n'exagérez pas : *Ne jurez pas* (*Ibid.*) : c'est une partie de cette douceur dont il est dit : *Bienheureux ceux qui sont doux* (*Ibid.*, 4.). Ce que vous direz de plus fort que la simple affirmation ou négation, ne seroit pas nécessaire, si les cœurs étoient bien disposés. Soyez de votre côté dans cette disposition ; et s'il faut aller au-delà, que ce soit uniquement pour les autres qui ont besoin d'être poussés plus fortement.

Renouvelez-vous, *quittez le vieux levain* (1. *Cor.*, V. 7.). Le méchant est menteur, parce qu'il a intérêt de cacher et de déguiser ce qu'il fait. *Revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, qui est créé selon Dieu, en justice, et dans la sainteté de la vérité* (*Eph.*, IV. 24.). Ainsi, quittant le mensonge, qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher : *Dites-vous la vérité les uns aux autres, parce que vous êtes membres d'un même corps* (*Ibid.*, 25.). La main ne veut pas tromper la tête, lorsqu'elle la prend pour guide parmi les ténèbres ; l'œil ne veut pas tromper les pieds ; ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvoient parler et interroger l'un l'autre, ils se diroient simplement la vérité en toutes choses ; oui et non : cela est, cela n'est pas. Vivez ainsi, chrétien ; ne faites point le mystérieux ni l'important. Taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez point de dissimulation ; surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect afin que vous n'ayez rien à déguiser. Si vous péchez, car, qui ne pèche point? et qu'il vous faille découvrir votre péché à un confesseur, comme la plaie à son médecin, dites : Cela est, cela n'est pas, sans chercher de vaines excuses à votre faute, ni de longues circonlocutions pour l'envelopper. L'humilité vous fera sincère : vous guérirez infailliblement, pourvu que vous gardiez la sincérité.

On jure par le nom de Dieu, et on le prend à témoin, afin que notre parole, foible par elle-même, devienne ferme et inviolable par l'interposition du nom de Dieu. Mais si nous sommes remplis de Dieu, et revêtus de Jésus-Christ, la vérité est en nous ; et nos discours étant fermes par le mérite de la source d'où ils sont partis, ne demandent pas d'être appuyés par la religion du serment.

Il y en avoit qui croyoient qu'on ne juroit pas, à moins d'interposer le nom de Dieu. Ils ne prenoient pas pour serment de dire : Par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité ; et ainsi du reste. Mais Jésus-Christ décide, qu'il y a dans tout cela quelque chose qui, ayant rapport à Dieu, doit être regardé avec une espèce de religion, sans qu'il soit permis à l'homme de le profaner par ses serments.

Cette parole est remarquable : *Ne jurez point par votre tête ; car vous ne pouvez faire blanc ou noir un de vos cheveux* (MATTH., V. 36.). De tout ce que vous appelez vôtre, il n'y a rien dont vous puissiez disposer, pas même de la couleur de vos cheveux. Ne dites donc pas : Je jure par ma tête, c'est-à-dire, je me dévoue, ou comme on parle, je dévoue ma tête à telle et à telle peine ; car, loin d'avoir pouvoir sur votre tête, vous n'en avez pas même sur vos cheveux, pour les faire venir ou croître, ni pour en changer la couleur. Soyez donc soumis à Dieu, et ne parlez jamais, comme pouvant disposer de la moindre chose.

XVII.e JOUR.

Charité fraternelle : étendue de la perfection chrétienne (MATTH., V. 38, 43.).

Jésus-Christ revient encore à l'obligation de la charité fraternelle, dont il avoit déjà dit, que loin qu'il fût permis de tuer ou de frapper, il ne falloit pas même se fâcher contre son frère, ni lui marquer de l'aigreur par aucune injure : que si on avoit quelque démêlé, il falloit être facile à se raccommoder ; n'employer point de juge, s'il se peut, pour terminer nos différends ; ni même de médiateur pour concilier les esprits aliénés. Nous avons un médiateur naturel de notre réconciliation mutuelle, qui est Jésus-Christ, et l'esprit de charité et de grâce qui nous anime. Il faut donc se rendre traitable, et chacun s'accommoder de gré à gré avec son frère. Il a dit que si nous sentions quelque aigreur dans le cœur de notre frère, il falloit le prévenir pour le calmer, et préférer la réconciliation au sacrifice. Maintenant il pousse plus loin l'obligation ; et il déracine tout-à-fait l'esprit de vengeance.

OEil pour œil, et dent pour dent (*Exod.*, XXI. 4.) : c'est ce qu'on permettoit aux anciens : il paroissoit là une espèce de justice ; mais Jésus-Christ ne permet pas au chrétien de se la faire à lui-même, ni de la rechercher pour se satisfaire. Si la justice publique réprime les violences, le chrétien ne l'empêche pas, et il respecte les ordres publics ; mais pour lui, loin de se venger de celui qui lui donne un soufflet, il tendra plutôt l'autre joue ; il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique, que d'entreprendre un procès pour peu de chose, et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment (MATTH., V. 39 *et seq.*). Il accordera plutôt de son bon gré deux mille pas à celui qui l'aura forcé à en faire mille, qu'il ne se fera justice à lui-même, ou qu'il ne songera à se venger de la violence qu'on lui aura faite. La tranquillité de son cœur lui est plus chère que la possession de tout ce qu'on lui peut ravir avec injustice ; et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé, il n'en veut point à ce prix. O Evangile ! que tu es pur ! ô doctrine chrétienne, que tu es aimable ! Mais, ô chrétiens, que vous y répondez mal, et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom !

Donnez à qui vous demande. Ne fuyez pas, comme on fait ordinairement, *celui qui vous emprunte dans son besoin* (MATTH., V. 42.). Faites ce que vous pourrez pour le soulager ; soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus, ni la récompense qu'elles nous attirent.

Voici donc trois degrés de charité envers ses ennemis : les aimer, leur faire du bien, prier pour eux. Le premier est la source du second : si on aime, on donne. Le dernier est celui qu'on croit pouvoir faire le plus aisément, mais c'est pourtant le plus difficile, parce que c'est celui qu'on fait par rapport à Dieu. Rien ne doit être plus sincère, ni plus cordial, ni plus véritable, que ce qu'on présente à celui qui voit tout jusqu'au fond du cœur.

XVIII.e JOUR.

Etendue de la perfection chrétienne (MATTH., V. 46, 47, 48.).

Examinez-vous sur ces trois degrés : aimer, faire du bien, prier. *Qu'est-ce qu'aimer ceux qui nous aiment ? Les publicains le font bien. Qu'est-ce que saluer ceux qui vous saluent ? Les païens le font bien.* Ce n'est pas pour rien qu'on vous propose un héritage éternel, et une immuable félicité ; ce n'est pas pour vous laisser demeurer à l'égal, ou même au-dessous des païens. Dites-vous la même chose, ô chrétien ! dans tout le reste de votre conduite ? Quelle récompense méritez-vous, femmes chrétiennes, si vous méprisez les vaines parures ? les païennes l'ont bien fait. Quelle sera votre gloire, si vous méprisez les richesses ? les philosophes l'ont bien fait. Dites-vous la même chose sur la chasteté ? les vestales l'ont bien gardée : sur la cordialité ? les païens, les sages du monde en ont fait gloire. Portez donc plus haut vos pensées, *et soyez parfaits* (MATTH., V. 48.). Mais comme qui ? Comme les philosophes, comme les païens, comme les Juifs, ou comme les pharisiens, et les docteurs de la loi, qui étoient les plus parfaits d'entre les Juifs ? Non : Jésus-Christ vous a dit, que *vous n'aurez point de part à son royaume, si votre justice ne surpasse la leur* (*Ibid.*, 20.). *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (*Ibid.*, 48.). Et comme vous ne pouvez jamais l'égaler, croissez toujours pour vous approcher de cette perfection. L'entreprise est grande ; mais le secours est égal au travail : Dieu qui vous appelle si haut, vous tend la main ; son Fils, qui lui est égal, descend à vous pour vous porter. Dites donc avec saint Paul : Courage, mon âme : *Je puis tout avec celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV. 13.).

O chrétien, qui es si loin de la perfection de

ton état, quand commenceras-tu à surmonter ta nonchalance?

Que chacun se dise à soi-même dans le fond du cœur : Çà je veux apprendre à être chrétien. Arrêtez-vous partout à ces mots : *On a dit aux anciens; et moi je vous dis.* Qui est celui qui nous a donné cette loi nouvelle? Jésus-Christ, le Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelle, le maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner; mais en même temps le Sauveur qui nous aide, et qui, comme on vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose. Disons donc avec saint Paul (*Hebr.*, II. 2, 3, 4.) : *Si la loi qui a été donnée aux anciens Juifs par le ministère des anges, est demeurée ferme; et que toute transgression et désobéissance contre cette loi ait reçu un juste châtiment; comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une doctrine aussi salutaire que celle qui nous est enseignée par Jésus-Christ, qui, ayant pris son commencement par l'explication qu'il en a faite lui-même, nous a été confirmée par ceux qui l'ont ouïe de sa propre bouche : Dieu y rendant témoignage par tant de signes, par tant de miracles, par tant de prodiges, et enfin par l'effusion manifeste de son Saint-Esprit?* Et encore avec le même saint Paul (*Ibid.*, X. 28, 29, 30, 31.) : *Si, lorsqu'on avoit violé la loi de Moïse,* qui n'étoit que le serviteur, *on périssoit, sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins; quel supplice mériteront ceux qui ont foulé aux pieds le Fils de Dieu; qui ont tenu pour profane le sang de l'alliance par lequel ils ont été sanctifiés, et qui auront fait outrage à l'esprit de la grâce? Car nous savons combien puissant est celui qui dit : A moi appartient la vengeance, et je la saurai bien faire. Et encore : Le Seigneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.*

XIX.e JOUR.

Rechutes (Luc., XI. 21, 26; S. Paul. Hebr., VI. 4, 9; 2. Petr., II. 20, 21, 22.).

Pour nous affermir contre les rechutes, appuyons sur ce qui est dit dans saint Luc du *fort armé* (Luc., XI. 21 *et seq.*).

Le fort armé, c'est le démon. Considérez ces paroles : *Ce qu'il possède est en paix.* Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie, on se voit périr de sang-froid, et sans s'émouvoir; les sens nous enchantent, et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé, quand il a ébranlé ce cœur endurci, et qu'on a fait pénitence. Mais ce n'est pas tout, et il ne quitte pas prise : il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout : ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure : *Et le dernier état de cet homme est pire que le premier* (Luc., XI, 26.). Si toujours à chaque rechute, l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave, si l'on s'enfonce de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme? Dieu peut nous en tirer, je le sais; mais s'il n'y a rien à désespérer, tout est à craindre.

Il est impossible à l'homme, dit saint Paul (*Hebr.*, VI. 4 *et seq.*), selon le cours ordinaire des choses humaines, et il n'y a que Dieu qui le puisse faire par un effort, pour ainsi parler, de sa toute-puissance : *Il est impossible,* dis-je, *que ceux qui ont une fois été illuminés par la grâce du baptême; qui ont goûté le don céleste, et ont été faits participants du Saint-Esprit, et qui ensuite sont déchus, soient renouvelés.* Si saint Paul parle ainsi de ceux qui ont violé la sainteté du baptême; que doivent craindre ceux qui ont ajouté à cette profanation celle de la pénitence, si souvent réitérée, et si souvent méprisée? *La terre qui boit souvent la pluie qui tombe sur elle, et qui ne produit que des épines et des chardons, est à la veille d'être maudite, et enfin on y met le feu* (*Hebr.*, VI. 7, 8.).

Il n'y a rien à expliquer ici; les paroles sont assez claires, et il n'y a qu'à les méditer les unes après les autres avec attention. Après que ces paroles vous auront rempli de frayeur, relevez votre espérance par les suivantes, et croyez que toute l'Eglise vous dit avec saint Paul : *Nous espérons de vous de meilleures choses* (*Ibid.*, 9.).

Après avoir ouï saint Paul, écoutons encore saint Pierre (2. Pet., II. 21, 22.) : *Il vaudroit mieux n'avoir pas connu le chemin de la justice, que de retourner en arrière : comme un chien qui ravale ce qu'il a vomi; et comme un pourceau qui se vautre de nouveau dans la boue.* Cela fait horreur seulement à entendre : et ces expressions soulèvent le cœur; mais la chose est bien plus horrible, et ce qu'on voit faire à ces animaux est au-dessous de ce qui arrive au pénitent qui retombe.

XX.e JOUR.

Vaine gloire dans les bonnes œuvres (MATTH., VI. 1, 4.).

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même ; Jésus-Christ voit que l'homme enclin à la vanité voudroit tirer de la gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite, et c'est ce qui donne lieu à ce précepte (MATTH., VI. 1 *et seq.*) : *Prenez garde à ne pas faire votre justice devant les hommes, pour en être regardé.* Il ne défend pas de pratiquer la justice chrétienne en toute rencontre, pour édifier le prochain ; au contraire il a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que votre Père céleste soit glorifié* dans vos bonnes œuvres ; mais, *Prenez garde de ne les pas faire pour être regardés des hommes ; autrement vous perdez votre récompense* (MATTH., V. 16.). Demandez-la aux hommes pour qui vous agissez, mais n'attendez de Dieu que la punition qu'il a réservée aux hypocrites.

Toutes les fois qu'on vous loue, craignez cette parole du Sauveur : *En vérité, je vous le dis, vous avez reçu votre récompense* (MATTH, VI. 2, 5.). Parole si importante, que Jésus-Christ la répète à chaque action qu'il marque en particulier dans ce chapitre.

Souvenez-vous de ce qu'il a dit du mauvais riche : *Il a reçu ses biens en cette vie.* Et ailleurs dans la parabole du festin : *On vous a rendu ce qu'on a reçu de vous* (LUC., XVI. 25; XIV. 12.).

Heureux donc ceux dont *la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, comme dit saint Paul (*Col.*, III. 3.) ; que le monde ne connoît pas ; qui vivent dans le secret de Dieu ; qui se contentent de ses yeux : car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur ? *Ils sont comme inconnus,* dit le même saint Paul (2. *Cor.*, VI. 8.) : car ils ne sont point dans les vains discours des hommes ; *Mais ils sont connus :* Dieu les regarde d'autant plus, que personne ne songe à eux, et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre. Heureux, heureux ! *Si je plaisois encore aux hommes,* dit saint Paul (*Gal.*, I. 20.), *je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ.*

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance, qui fait négliger les actions du dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe de ce qu'il pense ? Comme qui diroit : Que m'importe de le scandaliser ? A Dieu ne plaise. Dans les actions du dehors édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil ; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement ; et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur : il faut à Dieu son spectacle; c'est-à-dire, dans le secret, un cœur qui le cherche.

Que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite (MATTH., VI. 3, 4.). Cachez votre aumône à vos plus intimes amis : *Cachez-la dans le sein du pauvre,* dit le Sage (*Eccli.*, XXIX. 15.); que le pauvre même, s'il se peut, ne vous connoisse point. Il faudroit, s'il se pouvoit, vous pouvoir cacher à vous-même le bien que vous faites : cachez-en du moins le mérite à vos yeux ; croyez toujours que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile ; craignez toujours, dans vos bonnes œuvres, que votre intention ne soit pas assez pure, assez dégagée des vues du monde; laissez connoître à Dieu seul le mérite de vos actions ; faites bien sans retour sur vous-même ; occupez-vous tellement de la bonne œuvre en elle-même, que vous ne songiez jamais à ce qui vous en reviendra ; laissez tout au jugement de Dieu, ainsi il vous verra seul; vous vous cacherez à vous-même.

Ne sonnez pas de la trompette devant vous (MATTH., VI. 2.), comme ceux qui parlent sans cesse de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent. Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus.

XXI.e JOUR.

Prière, et présence de Dieu dans le secret (MATTH., VII. 5, 6, 7, 8.).

Entrez *dans votre cabinet,* dans le plus intime de la maison ; mais entrez dans le plus intime de votre cœur. Soyez dans un parfait recueillement : *Fermez la porte sur vous;* fermez tous vos sens; ne donnez accès à aucune pensée étrangère : *Priez en secret :* épanchez votre cœur devant Dieu seul : qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines.

Ne parlez pas beaucoup. Il n'est pas ici question d'apprendre à Dieu par un long discours vos besoins secrets : *Il sait tout avant que vous parliez.* Dites intérieurement ce qui peut vous profiter à vous-même, vous exciter, vous recueillir en Dieu. Les prières des païens qui ne connoissoient pas Dieu, ne sont qu'une surabondance de paroles inconsidérées. Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur. Ne multipliez pas vos

pensées; car c'est ainsi qu'on s'étourdit, et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur; considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morçeau; il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre : tenez-en une; serrez-la jusqu'à vous l'incorporer; attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit; tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc à force de la presser par votre attention.

Dieu vous voit dans le secret. Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous-même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux toute entière. Il est intime, il est présent; car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence, dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables. Croyez, par une foi vive, qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent; et non-seulement les bonnes pensées, mais encore les bons désirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître jusqu'à la dernière perfection. Croyez encore qu'il est dans les justes, et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur : *Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui* (JOAN., XIV. 23.). Il est d'une manière stable et permanente : il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte; offrez-lui votre intérieur, afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même; et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel, où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu, quand vous verrai-je? Quand aurai-je ce *cœur pur qui fait qu'on* vous *voit* en soi-même, hors de soi-même, partout? O lumière qui éclairez tout! ô vie qui animez tout! ô vérité qui nourrissez tout! ô bien qui rassasiez tout! ô amour qui unissez tout! Je vous loue, mon Père céleste, qui me voyez dans le secret.

XXII.e JOUR.

Oraison dominicale : Notre Père (MATTH., VI. 9.).

Regardez dans toutes les demandes un exercice d'amour.

Notre Père : Dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs. Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point : Dieu qui avoit un tel Fils nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour; car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants; l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : *Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux; et moi je suis en eux* (JOAN., XVII. 26.). Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles?

Encore une fois, notre Père. Qu'est-ce qui nous fait dire, notre Père? Apprenons-le de saint Paul (*Gal.*, IV. 6.) : *Parce que vous êtes enfants, Dieu envoie en vous l'esprit de son Fils, qui crie en vous : Père, Père.* C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous; c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur, par lequel nous invoquons Dieu, comme un Père toujours prêt à nous entendre.

Le même saint Paul dit ailleurs (*Rom.*, VIII. 14, 15.) : *Ceux qui sont mus, qui sont conduits par l'esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu, et* Dieu nous envoie *l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Père, Père.* C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial, par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père.

Pourquoi l'appelle-t-il un cri? Un grand besoin fait crier. Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin; sinon à son père, à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel? Crions donc, car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons, le péché nous gagne, le plaisir des sens nous entraîne. Crions, nous n'en pouvons plus, mais crions à notre Père. Qu'est-ce qui nous

porte à crier? Le Saint-Esprit, le Dieu-amour, l'amour du Père et du Fils : *Celui qui répand l'amour dans nos cœurs* (*Rom.*, v. 5.). Crions, crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : O Dieu, vous êtes notre Père!

Abraham et les autres pères, dont nous venons selon la chair, *nous ont ignorés; et Israël ne nous a pas connus. Mais vous, ô Dieu, notre vrai Père,* vous nous connoissez; et c'est vous qui nous envoyez du sein intime de votre cœur, et de la source infinie qui est votre amour, cet esprit qui nous fait crier à vous comme à notre Père.

Cet esprit, ajoute saint Paul (*Ibid.*, VIII. 16.), *rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* O Dieu, qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit, qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu? Quelle voix, lorsque dans la paix d'une bonne conscience, et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu; je ne sais quoi nous dit secrètement, et dans l'intime silence de notre cœur : Dieu est ton Père; tu es son enfant? Passons; cette voix est trop intime; trop peu de personnes l'entendent. Passons : une autre fois nous l'entendrons mieux; il faut être plus affermi, plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui, il voudroit le rendre à tous; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu, faites-nous-en dignes! C'est bien fait de le demander à Dieu; car en effet c'est lui qui le donne; mais il nous répond : Agis avec moi, travaille de ton côté, ouvre-moi ton cœur, fais taire les créatures, dis-moi souvent dans le secret : Notre Père, notre Père.

XXIII.e JOUR.

Notre Père, qui êtes aux cieux (Ibid.).

Encore un coup : *Notre Père :* mais ajoutons à cette fois : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* Vous êtes partout; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux, où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage.

Saint Paul nous disoit (*Rom.*, VIII. 16, 17.) : *L'Esprit rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu.* Mais écoutons ce qu'il ajoute : *Que si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers.* Ce n'est pas tout; concevons le comble de notre bonheur : *Héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ,* nous aurons le même héritage, le même royaume; nous serons assis dans son trône; nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui; et c'est pourquoi nous crions : *Notre Père qui êtes dans les cieux,* afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers, et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourroit ne l'aimer pas? Qui pourroit ne pas désirer ce bel héritage? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment. Notre héritage, c'est Dieu même; il est notre bien; il est lui seul notre récompense. *Je suis,* dit-il (*Gen.*, XV. 1.), *ton protecteur et ta trop grande récompense.* Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XXIV.e JOUR.

Votre nom soit sanctifié (MATTH., VI. 9, 10.).

Votre nom soit sanctifié; votre règne arrive; votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout, et ne respirer que sa gloire. Désirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. Son règne est dans le ciel, son règne éclatera sur toute la terre dans le dernier jugement. Mettons-nous donc en état de désirer ce glorieux jour; puissions-nous être de ceux dont Jésus-Christ dit (LUC., XXI. 28.) : *Quand ces choses commenceront à se faire;* quand les signes avant-coureurs du dernier jugement paroîtront; aux approches de ce grand jour; pendant que le reste des hommes séchera de crainte; *regardez, et levez la tête, parce que votre rédemption approche.*

Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand Jésus-Christ frappe à la porte pour nous appeler; il faudroit être en état de le recevoir avec joie, et de lui dire : *Que votre règne arrive;* car je désire que *ce qu'il y a* en moi *de mortel soit englouti par la vie* (2. *Cor.*, v. 4.).

Mais qui de nous désire le règne de Dieu? Qui de nous dit de bon cœur : *Que votre royaume nous arrive!* C'est néanmoins où nous préparoit cette parole : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* C'est là notre maison; c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père.

Nous ne sommes donc pas de bonne foi, quand nous disons : *Que votre règne arrive,* ou ce qui

est dans le fond la même chose : *Que votre royaume nous arrive*. Ce qui étouffe en nous ce désir qui devroit être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs ; nous aimons cette vie pleine de toutes sortes de maux, et ce qui est pis, pleine de péché, qui est le plus grand de tous les maux.

Rompons ces liens, et disons : *Votre volonté soit faite*. C'est le vrai et parfait exercice de l'amour, de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux! on vous y aime, et c'est pourquoi on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre! Que ce qui s'achève là, se commence ici !

Cette vie ne doit pas être aimée, mais supportée, dit saint Augustin : *Non amanda, sed toleranda* : c'est le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs.

Donc, ô notre Père céleste, que votre règne arrive; que votre volonté soit faite.

XXV.e JOUR.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour (MATTH., VI. 11.).

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. C'est ici le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, jusqu'aux moindres. O notre Père, vous nous avez donné un corps mortel : vous ne l'avez pas fait tel d'abord ; mais nous vous avons désobéi, et la mort est devenue notre partage. Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture ; ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous ; donnez-la-nous simple, donnez-la-nous autant qu'elle est nécessaire. Que nous apprenions en la demandant que c'est vous qui nous la donnez de jour à jour. Vous donnez à vos enfants, à vos serviteurs, à vos soldats, si on veut qu'ils combattent sous vos étendards, vous leur donnez chaque jour leur pain. Que nous le demandions avec confiance! que nous le recevions comme de votre main avec action de grâce !

Mais si vous trouvez à propos de nous le refuser, ô Dieu notre bon Père! cela est rare, que ceux qui vous servent manquent de pain. Vous refusez souvent ce qui nourrit les convoitises et les appétits déréglés ; car ils sont mauvais, et il est plus digne de vous de les modérer que de les contenter. Mais, pour le nécessaire de la vie, vous ne refusez guère à ceux qui vous craignent, et qui vous le demandent avec humilité. Vous avez chargé les riches de la subsistance des pauvres ; et vous avez tant attaché de biens à l'aumône, que la source n'en peut point tarir dans votre Eglise. Mais enfin, s'il vous plaît, ô notre Père, que nous manquions de ce pain ou de quelqu'autre chose nécessaire, que dirons-nous? il en faudra revenir à la demande précédente : *Votre volonté soit faite* ; car, *ma vraie viande*, disoit Jésus-Christ (JOAN., IV. 34.), *c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*.

Une autre version porte : *Donnez-nous notre pain qui est au-dessus de toute substance* ; par où l'on entend le pain de l'eucharistie. O Dieu, donnez-le-nous aujourd'hui, donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communiquer toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice! La table est prête, les convives manquent ; mais, ô Jésus, vous les appelez! Désirons ce pain de vie, désirons-le avec ardeur et avidité! Ceux qui ont faim et soif de la justice le désirent ; car toute grâce y abonde ; et le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ.

XXVI.e JOUR.

Pardonnez-nous, comme nous pardonnons (MATTH., VI. 12, 14, 15.).

Pardonnez-nous comme nous pardonnons. C'est une chose admirable comment Dieu fait dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder à ceux qui nous ont offensés. Non content d'avoir partout inculqué cette obligation, il nous la met à nous-mêmes à la bouche dans la prière journalière ; afin que, si nous manquons à pardonner, il nous dise comme à ce mauvais serviteur : *Je te juge par ta propre bouche, mauvais serviteur* (LUC., XIX. 22.). Tu m'as demandé pardon, à condition de pardonner : tu as prononcé ta sentence, lorsque tu as refusé de pardonner à ton frère. Va-t-en au lieu malheureux, où il n'y a plus ni pardon, ni miséricorde.

C'est ce que Jésus-Christ appuie en cet endroit; et c'est ce qu'il explique encore d'une manière terrible dans la parabole du serviteur rigoureux.

XXVII.e JOUR.

Ne nous induisez point en tentation; mais délivrez-nous du mal (MATTH., VI. 13.).

Ne nous induisez point en tentation. On ne prie pas seulement pour s'empêcher de succom-

ber à la tentation, mais pour la prévenir, conformément à cette parole : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation* (MATTH., XXVI. 41.). Non-seulement de peur que vous n'y succombiez, mais de peur que vous n'y entriez.

Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. N'attendez pas la tentation; car alors le trouble et l'agitation de votre esprit vous empêchera de prier. Priez avant la tentation, et prévenez l'ennemi.

Dieu ne tente personne, dit saint Jacques (JAC., I. 13.). Ainsi, lorsque nous lui disons : *Ne nous induisez point en tentation;* visiblement il faut entendre : ne permettez pas que nous y entrions. C'est aussi comme parle saint Paul (1. *Cor.*, X. 13.) : *Dieu est fidèle en ses promesses; et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par dessus vos forces;* mais nos forces consistent principalement dans nos prières.

Délivrez-nous du mal. L'Eglise explique : délivrez-nous de tout mal, passé, présent et à venir. Le mal passé, mais qui laisse de mauvais restes, c'est le péché commis; le mal présent, c'est le péché où nous sommes encore; le mal à venir est le péché que nous avons à craindre. Tous les autres maux ne sont rien qu'autant qu'ils nous portent au péché par le murmure et l'impatience. C'est principalement en cette vue que nous demandons d'être délivrés des autres maux.

Délivrez-nous du mal. Délivrez-nous du péché et de toutes les suites du péché; par conséquent de la maladie, de la douleur, de la mort; afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons souverainement heureux.

Une autre version porte : *Délivrez-nous du mauvais;* c'est-à-dire, du démon notre ennemi, et de toutes ses tentations.

Quand nous demandons des forces contre la tentation, ce n'est pas seulement contre le démon, c'est encore contre nous-mêmes, selon ce que dit saint Jacques. *Chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'attire et qui l'emporte* (JAC., I. 14.) : c'est la grande tentation, et le démon même ne nous peut prendre que par celle-là. Quelle est donc notre foiblesse, puisque nous sommes nous-mêmes nos plus grands ennemis! Et nous ne craignons pas! et nous dormons! et nous négligeons notre salut! et nous ne concevons pas la nécessité de prier!

XXVIII.e JOUR.

Du Jeûne (MATTH., VI. 16, 17, 18.).

Jésus-Christ joint ici la doctrine du jeûne à celle de l'oraison et de l'aumône. Ce sont trois sacrifices qui vont ensemble, selon cette sentence de Tobie (TOB., XII. 8.) : *L'oraison est bonne avec le jeûne et l'aumône.* Par l'aumône, on sacrifie ses biens; par le jeûne, on immole son corps; par l'oraison, on offre à Dieu les affections, et, pour ainsi dire, le plus pur encens de son esprit.

Ce qui est dit ici du jeûne, est semblable à ce qui est dit de l'oraison et de l'aumône; qu'il ne faut le faire que pour Dieu seul, et à ses yeux, sans aucune vue des hommes. Lors pourtant qu'on a mal édifié l'Eglise, en négligeant ce qu'on devoit observer; il est bon de l'édifier sans affectation par des observances plus sévères. Mais cela demande beaucoup de précaution, et il y faut éviter l'ostentation, comme la peste des bonnes œuvres.

Par le jeûne, il faut entendre toutes les autres austérités par où l'on mortifie son corps. Il les faut soigneusement cacher, *et n'avoir pas un air triste comme les hypocrites; mais oindre sa tête et laver sa face;* témoigner à tout le monde de la douceur et de la joie; n'être pas comme ceux qui, portant impatiemment les austérités, semblent s'en prendre à tous ceux à qui ils parlent, en les traitant durement, et leur devenant fâcheux. L'austérité qu'on a pour soi-même doit rendre plus doux, plus traitable; corriger, et non exciter la mauvaise humeur. C'est ce que signifie cette onction de la tête, et ce visage lavé : c'est la douceur et la joie.

XXIX.e JOUR.

Trésor dans le ciel; œil simple; impossibilité de servir deux maîtres (MATTH., VI. 19, 20, 24.).

Jésus-Christ déracine l'avarice, et empêche de craindre jamais la pauvreté. *Avoir son trésor dans le ciel* (MATTH., VI. 20.); c'est y mettre son affection et son espérance : avoir son trésor dans le ciel, c'est y envoyer ses richesses par les mains des pauvres.

Où est votre trésor, là est votre cœur (*Ibid.*, 21.). Cette parole est grande. De quoi êtes-vous rempli? Où se tournent naturellement vos pensées, c'est là votre trésor : c'est là qu'est votre cœur. Si c'est Dieu, vous êtes heureux; si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, que la

corruption, que la mortalité consume sans cesse; votre trésor vous échappe, et votre cœur demeure pauvre et épuisé..

Cet *œil simple* (MATTH., VI. 22.), c'est la pureté d'intention. L'œil est simple, quand l'intention est droite; et l'intention est droite, quand le cœur ne se partage pas. C'est ce qu'on appelle simplicité et droiture. L'intention, c'est le regard de l'âme. L'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout, et on ne voit rien. Ainsi, quand l'âme se dissipe en vagues désirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. Dieu veut un regard arrêté et fixe.

Cela se confirme par les paroles suivantes: *On ne peut servir deux maîtres* (MATTH., VI. 24.), ni aimer deux choses à la fois. Quand on ne sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre, et la créature a tout. Il faut donc se déterminer, s'appliquer, agir avec efficace dans la voie de la piété.

La bonne intention sanctifie toutes les actions de l'âme, comme le regard arrêté assure et éclaire tous les pas du corps.

C'est cette bonne intention qu'il faut renouveler souvent pendant le jour, et continuellement prier Dieu de la fortifier. Il faut sans cesse se redresser, et se réduire tout entier à un regard simple.

Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses (*Ibid.*,). Selon saint Paul, *l'avarice est un culte des idoles* (*Col.*, III. 5.). Ceux qui aiment la bonne chère ont *leur ventre pour leur Dieu* (*Philip.*, III. 19.), selon le même apôtre. Nous nous faisons un Dieu de tous les objets de notre amour. Tout attachement vicieux est une idolâtrie. Qui est-ce qui voudroit servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une fausse divinité? Cela fait horreur à penser. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Les pensées, les affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là. Hélas! qu'on est misérable! Eh! une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même, mais se peut-elle sacrifier à autre qu'à Dieu?

Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible, et tout amour de la créature; c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu; fouillez jusqu'au fond, et videz votre cœur pour Dieu: il saura bien l'occuper et le remplir.

Se remplir de la créature, c'est se remplir de ces viandes qui chargent, et qui gonflent sans nourrir; et qui aussitôt vous affament, parce qu'elles n'ont aucun suc, et que rien ne s'en tourne en votre substance. Qu'on est vide quand on n'est plein que de cette sorte!

XXX.e JOUR.

Ne se point inquiéter pour cette vie: se confier en la Providence (MATT., VI. 25, 26 et suiv.).

Ne vous inquiétez point. Cela n'exclut pas une prévoyance modérée, ni un travail réglé; mais seulement l'inquiétude et l'agitation de l'esprit.

La vie est plus que la nourriture, et le corps est plus que l'habit (MATTH., VI. 25.). Dieu, qui vous a donné la vie, et qui a formé votre corps avant que vous puissiez en prendre aucun soin, vous donnera tout le reste. Qui a fait le plus, ne dédaignera pas de faire le moins.

Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent..; ils ne travaillent ni ne filent: et votre Père céleste les nourrit... et les habille (MATTH., VI. 26, 28, 30.). Heureux ces petits animaux, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures, si elles pouvoient sentir leur bonheur! Heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles! Heureuses de tout recevoir de sa main! Pour nous notre péché nous assujétit à mille travaux; mais ne les poussons pas jusqu'à l'agitation. Travaillons; car c'est là la juste peine que Dieu ait imposée à notre péché: travaillons en esprit de pénitence; mais abandonnons à Dieu le succès de notre travail.

Gens de petite foi, votre Père sait que vous avez besoin de ces choses (*Ibid.*, 30, 32.). Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire? Il vous a faits; doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins? Il vous l'a promis. Lui qui vous a prévenus en tout, et qui vous a donné l'être qu'il ne vous avoit pas promis, vous refusera-t-il ce qu'il vous a promis pendant que vous n'étiez pas, après vous avoir faits? *Ne vous inquiétez donc pas.*

Voyez comment vous croissez, comment votre corps se nourrit. Pourriez-vous *ajouter une coudée à votre taille* (*Ibid.*, 27.)? Pendant que vous dormiez, Dieu vous faisoit croître; et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qui convient à votre corps; reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

A ces mots, *Ne vous inquiétez pas*, que saint Matthieu a rapportés, saint Luc joint ceux-ci:

Ne soyez point comme suspendus en l'air (Luc., xii. 29.), comme en péril de tomber, et toujours dans l'agitation; car c'est l'effet de l'inquiétude. Soyez donc non pas comme suspendus, mais solidement appuyés sur la divine providence.

XXXI.e JOUR.

Ne ressembler pas les païens (Matth., vi. 32.).

Les païens recherchent ces choses (Matth., vi. 32.). Voyez toujours comment Jésus-Christ nous élève au-dessus des vices des païens, et même au-dessus de leurs vertus. *Les publicains le font bien, les gentils le pratiquent bien* (*Ibid.*, v. 46, 47.), nous disoit-il tout à l'heure: songeons bien en quoi nous les surpassons. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ dit, que *les Ninivites et tous les païens s'élèveront contre nous au jour du jugement* (*Ibid.*, xii. 4.). A quoi nous sert le christianisme, si nous menons une vie païenne? Hélas, hélas! que de paganisme au milieu des fidèles! Combien de chrétiens vivent comme s'ils ne connoissoient pas Dieu! Il n'y a point en effet de Dieu pour eux. Hélas, où trouverons-nous assez de larmes, pour déplorer notre aveuglement!

XXXII.e JOUR.

Chercher Dieu et sa justice, et comment (Matth., vi. 33, 34.).

Cherchez donc le royaume de Dieu et sa justice; et le reste vous sera donné par surcroît (Matth., vi. 33.).

Le royaume de Dieu et sa justice: non pas une justice simplement morale, à la manière des païens; mais la justice chrétienne, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, et sur les règles de l'Evangile, que vous venez de voir: une justice qui vous fasse vivre autrement que ceux qui ne connoissent pas Dieu, autrement qu'on ne vivoit avant que Jésus-Christ eût paru; une justice conforme à votre vocation, à votre état, et aux grâces que vous avez reçues: car c'est là ce qui s'appelle *le royaume de Dieu et sa justice.*

Cherchez: dans tout le reste dont il a parlé, il n'a point dit ce mot, *cherchez:* car il suppose que Dieu par sa bonté nous peut tout donner, et le fait sans que nous en prenions aucun soin. Cela arrive souvent à l'égard des biens de la terre: mais pour le royaume de Dieu cherchez: *Opérez votre salut avec crainte et tremblement,* comme dit saint Paul (*Philip.*, ii. 12.). C'est la seule chose qui mérite vos inquiétudes.

Et toutefois, je l'oserai dire, il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. Car comme ajoute le même saint Paul (*Philip.*, ii. 13.): *Dieu opère en vous le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté.* Tremblez donc en opérant votre salut; et toutefois ne vous défiez pas trop de vos forces, car Dieu travaille avec vous: c'est lui-même qui fait avec vous tout ce que vous faites. Espérez donc en son secours; abandonnez-vous entre ses bras. Il est bon: il aura pitié de votre foiblesse; il opérera en vous par sa bonne volonté, ce qu'il faut aussi que vous opériez. Opérez donc votre salut; travaillez-y avec soin, et même avec tremblement; mais travaillez-y toutefois avec une espèce de repos, comme celui qui attend tout secours d'un Dieu tout-puissant et tout bon.

Ne vous inquiétez pas du lendemain; le lendemain sera inquiet pour lui-même; à chaque jour suffit son mal (Matth., vi. 34.). Ce précepte si important pour tous les soins de la vie, l'est encore plus pour les affaires du salut. Il y en a qui se tourmentent en disant: Voilà qui est bien: je me suis confessé, j'ai commencé à me convertir; mais que de peines viendront dans la suite, que de tentations, que d'ennuis! Je n'y pourrai résister: la vie est longue; je succomberai sous tant de travaux. Allez, mon fils; allez, ma fille: surmontez les difficultés de ce jour; ne vous inquiétez pas de celles de demain: les unes après les autres vous les vaincrez toutes. *A chaque jour suffit son mal.* Celui qui vous a aidé aujourd'hui, ne vous abandonnera pas demain: trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd.

XXXIII.e JOUR.

Encore de l'avarice et des richesses. Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède (Luc., xii. 15, 16 et suiv.).

Joignons ici ce qui est dit dans saint Luc: *Donnez-vous de garde de toute avarice* (Luc., xii. 15.). Déracinez un si grand mal tout entier, et jusqu'à la moindre fibre; n'en souffrez pas en vous le plus petit sentiment.

Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose; ou dans les biens, ou dans la santé, ou dans la fortune et dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement; acceptez avec joie et consolation cette partie de la pauvreté qui vous est échue. Aimez-la comme un caractère du christianisme, comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez votre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de

propriété, si vous êtes religieux; réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que non-seulement vous ne possédez aucun bien; mais encore de ce que vous êtes par choix et par état incapable d'en posséder.

En quelque abondance qu'on soit, la vie ne consiste pas en ce qu'on possède (Luc., XII. 15.). Vous avez beau dire: J'ai de quoi vivre. Vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire: Je n'ai rien à craindre; j'ai tout avec abondance. *Insensé, vous mourrez cette nuit.* Mais comment? explique-t-on la mort? *On vous redemandera votre âme* (*Ibid.*, 20.): elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera; on vous en demandera compte. Et quand? *Cette nuit.* On vous trouvera demain mort dans votre lit; sans que tout ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer le moindre secours, ni prolonger votre vie d'un moment.

Que ferai-je, dit cet homme riche (*Ibid.*, 17.), dans une si grande abondance de toutes sortes de biens? Voilà le premier effet des grandes richesses; l'inquiétude. Que ferai-je? Où les mettrai-je? Comment les garder? *Mes greniers n'y suffisent pas; j'en ferai d'autres, et je dirai à mon âme: Réjouis-toi; fais grand'chère* (*Ibid.*, 18.); ne refuse rien à tes sens: *Bois, mange, repose-toi* dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte, non pas ces richesses, mais cette âme même que tu invitois à la jouissance. *Et à qui sera ce grand bien que tu avois acquis* (*Ibid.*, 20.)? Qui est-ce qui en jouira pour toi quand tu n'y seras plus pour en jouir?

Ainsi est celui qui amasse des trésors sur la terre, et qui n'est pas riche en Dieu (*Ibid.*, 21.); qui ne met pas en lui toutes ses richesses. Telle est son aventure; tel est son état; telle est la fin de sa vie; c'est à cela qu'aboutissent toutes ses richesses.

Après toutes ces réflexions, revenez encore aux paroles du Fils de Dieu: relisez-les, savourez-les encore une fois: vous les trouverez sans comparaison plus fortes par elles-mêmes, que tout ce que nous avons pu dire ou penser, pour vous en faire sentir la vertu.

XXXIV.e JOUR.

Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux: se regarder comme son troupeau favori (Luc., XII. 22, 24, 29 et suiv.).

C'est pour cela que je vous dis: Ne soyez point en inquiétude; considérez les corbeaux (Luc., XII. 22, 24.).

Dans saint Matthieu il est dit en général *les oiseaux du ciel* (Matth., VI. 26.). Dans saint Luc on lit: les corbeaux, animal des plus voraces; et néanmoins sans greniers, ni provision; qui, sans semer et sans labourer, trouve de quoi se nourrir. Dieu lui fournit ce qu'il lui faut, à lui *et à ses petits qui l'invoquent*, dit le psalmiste (*Ps.* CXLVI. 9.). Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables; et il les nourrit aussi bien que les rossignols, et les autres, dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible; afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il nous fait voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône; la terre est l'escabeau de ses pieds; la capitale du royaume est le siége de son empire; son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle; il ne s'est pas laissé sans témoignage.

Nous avons déjà remarqué, que pour signifier l'inquiétude, Jésus-Christ se sert de ce mot dans saint Luc: *Ne demeurez pas comme suspendus en l'air* (Luc., XII. 29.), comme quand on ne sait ni comment, ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude, mais croyez que Dieu vous soutient.

Mais de toutes les paroles qui sont particulières à saint Luc dans ce discours du Fils de Dieu; les plus capables de nous inspirer du courage parmi nos misères et nos foiblesses, sont celles-ci: *Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume* (*Ibid.*, 32.). Dans tout ce qui précède on nous apprend à ne pas craindre de manquer de nourriture; car Dieu y pourvoit; et sa conduite ordinaire est de ne pas laisser manquer du nécessaire ceux qui se fient en lui. Mais ici, il nous élève plus haut. Car après tout, quand vous viendriez à manquer de pain, qu'en seroit-il? Vous auriez encore *un royaume.* Et quel

royaume? Celui de Dieu. *Ne craignez pas, petit troupeau, car Dieu vous donne son royaume.* Ce royaume n'est pas pour les grands du monde; c'est pour les petits, c'est pour les humbles, c'est pour ce petit troupeau que le monde compte pour rien, mais que le Père regarde; qui en effet semble n'être rien en comparaison de la multitude immense, et de l'éclat des impies. Mais c'est pour ce petit troupeau que Dieu conserve le reste des hommes.

Que craignez-vous donc? De mourir de faim? Combien de martyrs en sont morts dans les prisons? cette mort les a-t-elle empêchés de recevoir la couronne du martyre? Au contraire, c'est par elle qu'elle a été mise sur leur tête. *Ne craignez donc rien, petit troupeau. Vendez tout; donnez tout aux pauvres; et faites-vous un trésor, qu'on ne puisse ni voler, ni diminuer* (Luc., xii. 33.) : c'est celui des bonnes œuvres.

XXXV.ᵉ JOUR.

Le même sujet. Se garder de toute avarice (Luc., xii. 15, 21.).

On ne sauroit trop méditer cet admirable discours de Notre-Seigneur : *Donnez-vous garde de toute avarice* (*Ibid.*, 15.). Il y a plusieurs sortes d'avarice. Il y en a une triste et sordide, qui amasse sans fin, et sans jouir; *qui n'ose toucher à ses richesses, et qui semble,* comme dit le Sage, *ne s'être réservé sur elles aucun droit, que celui de les regarder, et de dire : Je les ai* (*Eccle.*, v. 9, 10.). Mais il y a une autre avarice plus gaie et plus libérale, qui veut amasser sans fin comme l'autre; mais pour jouir, pour se satisfaire; et telle étoit l'avarice de l'homme qui nous est dépeint dans cet évangile.

Un tel avare a beaucoup de dédain pour cette sorte d'avarice, où l'on se plaint tout à soi-même au milieu de l'abondance. Il s'imagine être bien plus sage, parce qu'il jouit; mais cependant Dieu l'appelle *Insensé* (*Ibid.*, 20.).

L'un est fol par trop d'épargne, et parce qu'il s'imagine pouvoir être heureux par un bien dont il ne fait aucun usage; mais l'autre est fol pour trop jouir, et parce qu'il s'imagine un repos solide dans un bien qu'il va perdre la nuit suivante. *Donnez-vous donc de garde de toute avarice;* et autant de celle qui jouit, que de celle qui se refuse tout. Soyez *riche en Dieu;* faites de Dieu et de sa bonté tout votre trésor. C'est ce trésor-là dont on ne peut trop jouir : c'est ce trésor-là où il n'y a jamais rien à épargner, parce que plus on l'emploie, plus il s'augmente.

XXXVI.ᵉ JOUR.

Ne point juger (Matth., vii. 1, 2 et suiv.).

Ne jugez pas (Matth., vii. 1.). Il y a un Juge au-dessus de vous : un juge qui jugera vos jugements, qui vous en demandera compte; qui, par un juste jugement, vous punira d'avoir jugé, sans pouvoir et sans connoissance, qui sont les plus grands défauts d'un jugement.

Sans pouvoir. *Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître* (*Rom.*, xiv. 4.); c'est à lui de le juger.

Ne jugez donc pas celui dont vous n'êtes pas le juge.

Ce que saint Paul ajoute, juge téméraire, vous ferme encore plus la bouche. Vous prononcez sur l'état du serviteur d'autrui, et vous dites, ou qu'il tombe, ou qu'il va tomber. *Mais il ne tombera pas*, dit saint Paul (*Ibid.*, 4.) : *Dieu est assez puissant pour l'affermir.* Ne jugez donc pas qu'il va tomber.

Saint Paul continue : *Pourquoi jugez-vous votre frère? ou pourquoi méprisez-vous votre frère* (*Ibid.*, 10.)? C'est votre frère, c'est votre égal : il ne vous appartient pas de le juger. Vous êtes tous deux justiciables du grand Juge, devant qui tous les hommes ont à comparoître : *Nous avons tous à comparoître devant le tribunal de Jésus-Christ....... Chacun y rendra compte pour lui-même* (*Ibid.*, 10, 12.). Ne songez donc point à juger les autres; songez au compte qu'il vous faudra rendre de vous-même.

Saint Jacques n'est pas moins fort. *Il n'y a*, dit-il (Jac., iv. 12.), *qu'un législateur et qu'un juge, qui peut perdre un homme ou le délivrer.* D'où il conclut : *Qui êtes-vous donc vous qui jugez votre frère?* Ce qu'il tire de ce beau principe : *Celui qui juge son frère, ou qui médit de son frère, juge la loi, et médit de la loi* (*Ibid.*, 11.). Car la loi vous a interdit ce jugement que vous usurpez. *Mais,* poursuit ce grand apôtre (*Ibid.*,), *si vous jugez la loi, vous ne voulez donc pas vous en rendre l'observateur, mais le juge.* Vous vous élevez au-dessus de votre règle; la loi retombera bientôt sur vous de tout son poids, et vous en serez accablé. Voyez en deux versets de cet apôtre, quelle force et quelle lumière de la vérité contre vos jugements téméraires.

Vous voyez que vous jugez sans pouvoir; mais vous jugez encore sans connoissance. Vous ne connoissez pas celui que vous jugez; vous n'en voyez pas l'intérieur; vous ne savez pas son in-

tention, qui peut-être le justifie; et si son crime est manifeste, vous ne savez pas s'il ne s'en repentira point, ou s'il ne s'en est pas déjà repenti, et s'il n'est point un de ceux dont la conversion réjouira le ciel. *Ne jugez donc pas.*

La charité n'est point soupçonneuse; elle ne pense pas le mal; elle est douce, elle est patiente; elle souffre tout; elle croit tout; elle espère tout; elle ne se réjouit pas du mal d'autrui; mais elle se réjouit quand tout le monde fait bien *en vérité* (1. *Cor.*, XIII. 4, 5, 6, 7.). Ainsi elle ne se plaît pas à juger.

D'autant plus qu'en jugeant les autres, elle se jugeroit et se condamneroit elle-même. *Vous êtes inexcusable, ô tout homme qui jugez; parce qu'en ce que vous jugez les autres, vous vous condamnez vous-même; puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez* (*Rom.*, II. 1.). Vous êtes jugé par votre propre bouche, mauvais serviteur, et vous-même vous prononcez votre sentence. *En telle forme que vous jugerez, vous serez jugé; et la mesure que vous aurez faite aux autres sera votre règle* (MATTH., VII. 2.).

Quelle joie à un criminel d'entendre, de la propre bouche de son juge : *Vous ne serez pas jugé* (*Ibid.*, 1.)! Mais pour cela, il faut qu'il ne juge pas.

XXXVII.e JOUR.

Voir les moindres fautes d'autrui, et ne voir pas en soi les plus grandes (MATTH., VII. 3, 4, 5.).

Voici une autre raison de ne juger pas, que Jésus-Christ nous explique : c'est que votre crime est plus grand que celui que vous condamnez. *Pourquoi voyez-vous un fétu? Une poutre vous crève les yeux, et vous ne la voyez pas* (*Ibid.*, 3.).

Hypocrite! La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde. On fait par là le vertueux, on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrnie : c'est un homme incorruptible, qui ne flatte et qui n'épargne personne; mais l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres; et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes que ces impitoyables censeurs de la vie des autres.

XXXVIII.e JOUR.

La chose sainte : discernement dans la prédication de l'Evangile (MATTH., VII. 6.).

La chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ; *il ne le faut pas donner aux chiens* (MATTH., VII. 6.), aux impurs, aux impudents, à ceux qui jappent indifféremment contre tout le monde; à ceux qui retombent dans leurs péchés, et que saint Pierre nous a figurés sous l'image *d'un chien qui retourne à son vomissement, et d'un pourceau qui, s'étant lavé, se vautre de nouveau dans la boue* (2. PETR., II. 21, 22.). Nous en avons parlé dans les méditations précédentes, à l'occasion d'un passage de saint Pierre.

En général, la chose sainte signifie tous les mystères que les pasteurs de l'Eglise sont avertis de donner avec beaucoup de discernement, et de ne les pas donner à profaner aux indignes.

Les perles devant les pourceaux, sont les saints discours devant ceux qui sont incapables de les goûter; et qui, pour cette raison, se tournent avec une espèce de fureur contre ceux qui leur présentent une chose si peu convenable à leur nature.

Considère, chrétien, à quoi tu te réduis par ton péché! Dieu qui t'avoit fait à son image, et qui avoit mis ton âme renouvelée par la grâce au rang de ses épouses, te met au rang *des chiens et des pourceaux*. Aie pitié de ton état, et songe à t'en retirer, ayant recours à la prière, dont il va être encore parlé ci-après.

XXXIX.e JOUR.

Prier avec foi : demander, chercher, frapper (MATTH., VII. 7.).

Après avoir fait voir au pécheur l'état déplorable et honteux où il tombe, Notre-Seigneur lui montre dans la prière, le moyen d'en sortir.

Demandez, cherchez, frappez (MATTH., VII. 7.) : ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu pour sortir de cet état plus que bestial où le péché nous avoit mis? Il faut l'apprendre de ces paroles de saint Jacques (JAC., I. 5, 6.) : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bienfaits; mais il la faut demander avec foi, et sans hésiter.*

C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : *En vérité, je vous le dis : Si vous avez la foi, et que vous n'hésitiez pas, vous obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les montagnes*

dans la mer. Et je vous le dis encore un coup : Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez ; et il vous arrivera (MATTH., XXI. 21, 22 ; MARC., XI. 23, 24.).

Regardez donc où vous en êtes par votre péché, et demandez avec foi votre conversion. Ne dites pas qu'elle est impossible ; quand vos péchés seroient d'un poids aussi accablant que celui d'une montagne, priez, et il cédera à la prière : *Croyez fermement que vous obtiendrez ce que vous demanderez; et il vous sera donné.* Jésus-Christ se sert exprès de ces comparaisons si extraordinaires, pour montrer que tout est possible à celui qui prie.

Animez votre courage, chrétien, et ne désespérez jamais de votre salut.

XLe JOUR.

Persévérance et humilité dans la prière (MATTH., VII. 7, 8 ; LUC, XI. 5, 6 et suiv.).

Frappez : persévérez à frapper jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvoit. Il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher ses grâces : et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi. D'où il faut conclure avec l'Evangile : *Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert* (LUC., XI. 9, 10.). Ce qu'il répète encore une fois en disant : *Car quiconque demande, reçoit ; et quiconque cherche, trouve; et on ouvre à quiconque frappe.* Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit, et tout autant de fois qu'on s'éveille. Et quoique Dieu semble ou n'écouter pas, ou même nous rebuter, il faut frapper toujours, attendre tout de Dieu, et néanmoins agir aussi. Car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire lui tout seul ; mais encore chercher de son côté, et faire agir sa volonté avec la grâce : car tout se fait par ce concours. Mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui prévient : car c'est là le fondement de l'humilité.

XLIe JOUR.

Prière perpétuelle (LUC., XVIII. 1, 8.).

Il faut prier toujours, et ne cesser jamais (LUC., XVIII. 1.). Cette prière perpétuelle ne consiste pas en une perpétuelle tension de l'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendroit peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps ; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire, en l'y remettant devant les yeux sans rien dire. Alors, comme la terre entr'ouverte et desséchée, semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse ; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David. *Mon âme, ô Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée* (*Ps.* CXLII. 6.). Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier ; mon besoin vous prie ; mon indigence vous prie ; ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier ; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier ; et Dieu entend ce langage. O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paroît toute entière, ayez-en pitié ; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu très bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes ! Voilà une des manières de prier toujours, et peut-être la plus efficace.

XLIIe JOUR.

Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés (LUC., XVIII. 4, 5, 7.).

L'importunité dont il faut se servir envers Dieu, c'est cette manière pressante dont il a été parlé ci-devant.

Songez à ce cri des élus, qui s'élève nuit et jour devant Dieu. Il faut être persuadé que nos injustices, nos scandales, tout ce que nous faisons qui édifie mal les saints, et qui les fait souffrir, crie vengeance nuit et jour contre nous ; et que nous ne pouvons apaiser ce cri que par un cri continuel de pénitence. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde. C'est ce qu'il faut crier nuit et jour ; c'est ce que notre besoin crie sans cesse.

Songez au triste état de ce juge, *qui ne se soucie ni de Dieu, ni des hommes* (LUC., XVIII. 4.). Quand rien ne retient, il n'y a plus d'espérance. Quand on a quelque frein, et qu'en ne craignant point Dieu, on est du moins un peu retenu par la crainte des hommes ; on peut espérer, et les passions souffrent quelque sorte de modération.

XLIIIe JOUR.

Motifs d'espérance dans la priere (MATTH., VII. 11.).

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier, et pour obtenir, c'est de

bien comprendre que Dieu est un père. Combien plutôt, dit-il, *votre Père céleste sera-t-il libéral envers vous* (MATTH., VII. 11.)?

Si vous donnez, vous qui êtes mauvais (MATTH., VII. 11.) : combien plus, Dieu qui est la bonté même? Si vous donnez ce qui vous a été donné, et que vous n'avez que par emprunt; combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien, et dont la nature est, pour ainsi parler, de donner?

Si vous qui êtes mauvais. Mais est-on mauvais, *même à ses enfants ?* Le Fils de Dieu nous veut faire entendre que l'homme est mauvais, même à ses enfants. L'expérience ne le fait que trop voir, et qu'on se regarde soi-même plutôt qu'eux dans les biens qu'on leur procure. Il n'y a que Dieu, qui étant la bonté même et le bien par essence, ne peut donner que du bien à ceux qui ont recours à lui.

Disons-nous toujours à nous-mêmes : On peut tout espérer d'un père. Disons encore avec Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'un corbeau? Notre Père céleste le nourrit. Qui nourrit les serviteurs, laissera-t-il les enfants sans secours? Mais qui nourrit les animaux, sera-t-il insensible au besoin de ses enfants? On peut donc tout demander; et on doit espérer de tout obtenir dès qu'on demande à un père.

XLIV.e JOUR.

Demander par Jésus-Christ : qualité d'une parfaite prière (JOAN., XVI. 23, 37.).

Il faut apprendre à demander par Jésus-Christ. Demander par Jésus-Christ, c'est demander ce qu'il commande; c'est demander sa gloire; c'est interposer le nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit regarder principalement le salut; et le reste comme un accessoire. En demandant en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser, on est assuré d'obtenir; car Jésus-Christ l'a promis; et douter, c'est faire Jésus-Christ menteur. *En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera* (JOAN., XVI. 23.).

Quand donc on n'obtient pas, il faut tenir pour assuré qu'on a mal prié, selon ce que dit saint Jacques (JAC., IV. 3.) : *Vous demandez, et n'obtenez pas, parce que vous demandez mal, pour avoir de quoi satisfaire vos mauvais désirs.*

Demander mal, c'est demander sans foi, comme dit le même saint Jacques (JAC., I. 5, 6.) : *Si vous avez besoin de la sagesse, demandez-la; mais demandez-la avec foi sans hésiter* : sans craindre, en croyant certainement que vous obtiendrez si vous demandez bien, si vous demandez avec foi, si vous demandez avec persévérance.

Le Sauveur ne nous donne pas ce que nous demandons contre notre salut. Demandons notre conversion; attachons-nous à cela : nous l'obtiendrons.

Ame religieuse! le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière doit être principalement d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distraite au dedans, si vous gémissez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Eglise, et à la règle, en conservant les génuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par état, par disposition, par volonté; mais surtout, si on s'humilie de ses sécheresses et de ses distractions. O que cette prière est agréable à Dieu! Qu'elle mortifie le corps et l'âme! Qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

XLV.e JOUR.

Abrégé de la morale chrétienne, et à quoi elle se termine (MATTH., VII. 12, 20.).

Faites comme vous voulez qu'on vous fasse. Rien de plus simple que ce principe; rien de plus étendu dans la pratique : toute la société humaine y est renfermée. La nature même nous enseigne cette règle. Mais Jésus-Christ l'élève, en ajoutant : *C'est ici la loi et les prophètes.* (MATTH., VII. 12.). C'en est le précis, et l'abrégé de toute justice. La racine en est dans ce précepte : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (*Ibid.*, XXII. 39.).

Efforcez-vous (*Ibid.*, VII. 13, 14.). Le salut ne doit pas être entrepris avec mollesse. *La porte est étroite* par la mortification, la pauvreté et la pénitence. *Le chemin est large* dans la licence. Le grand nombre, le petit nombre; sujet infini de méditer, et inépuisable consolation pour les humbles.

Un bon arbre porte de bons fruits; un mauvais arbre en porte de mauvais (*Ibid.*, 17, 18, 19.). C'est ce qui fait discerner la bonne pénitence d'avec la mauvaise.

Etrange état d'une créature raisonnable, qui faute de porter de bons fruits, n'est plus propre que pour le feu.

Vous connoîtrez les bons arbres par leurs fruits (MATTH., VII. 20.), et non par leurs feuilles; c'est-à-dire, par leurs œuvres, non par leurs paroles. Le figuier que Jésus-Christ maudit avoit des feuilles; mais parce qu'il n'avoit pas de fruits, Jésus-Christ le rendit sec. *Que jamais fruit ne naisse de toi* (*Ibid.*, XXI. 19, 20.). Par punition d'être infructueux, il le devient encore davantage. Si on ne produit des fruits dans le temps et lorsque le maître en attend, il vient un temps qu'on n'en peut produire aucun.

Un sage confesseur doit demander à son pénitent du fruit et non des feuilles. Il ne faut pas se contenter de l'apparence d'un bon arbre dans ses feuilles, ni des fruits commencés dans la fleur. Il faut de vrais fruits : autrement il a raison de douter que la pénitence soit sincère.

XLVI.e JOUR.

En quoi consiste la vraie vertu
(MATTH., VII. 21.).

Jésus-Christ vient de parler des arbres qui n'ont point de fruits : en voici une mauvaise espèce. C'est le chrétien qui n'a que l'apparence du bien, et qui en effet ne porte rien de bon : celui qui parle beaucoup et ne fait rien : *Seigneur, Seigneur*, dit-il, il vaudroit bien mieux ne pas tant répéter qu'il est le Seigneur, et faire ce qu'il dit.

Il y en a qui ne résistent à rien; tout ce que vous leur proposez, ils l'entreprennent. Oui je le ferai, je parlerai, je prierai, j'assisterai à tout : mais quand il faut venir à l'exécution, tout demeure. Les Juifs étoient de ceux qui disent beaucoup; et Jésus leur dit : *Les femmes de mauvaise vie et les publicains font mieux que vous* (MATTH., XX. 31, 32.). Votre piété toute extérieure vous entretient dans une fausse opinion de vertu. Ceux qui sont manifestement mauvais ont honte d'eux-mêmes, et se convertiront à la fin plutôt que vous.

Considérez ces deux jeunes hommes de la parabole (*Ibid.*, XXI. 28, 29, 30.). L'un a honte de désobéir ouvertement à son père, en lui disant : *Je ne veux pas;* et après lui avoir dit je le veux, il suit pourtant son penchant, et *il ne fait rien*. L'autre dit ouvertement : *Je n'en ferai rien;* et il a honte de son insolence, et *il obéit*. L'un a la présomption de vouloir passer pour vertueux, et il ne l'est qu'en paroles; c'est pourquoi il tombe. L'autre a horreur de sa témérité, et il s'en repent.

Il ne faut donc ni trop déférer aux discours présomptueux de ceux qui promettent tout, ni désespérer de ceux qui semblent tout refuser. Les grands crimes mènent plutôt à la pénitence que la fade et inefficace pudeur, qui fait tout promettre sans avoir un véritable désir de l'exécution; ou que la fausse piété, qui ne consiste qu'en paroles, où l'on croit avoir tout fait quand on parle bien de la loi et de la vertu, comme faisoient les Juifs.

Ame fidèle, évertuez-vous. Avez-vous promis quelque chose? Quelque grande qu'elle soit, faites plus encore. Avez-vous refusé? Ayez-en honte, et faites ce que vous aviez dit que vous ne vouliez ou vous ne pouviez pas.

Celui qui écoute et qui fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique; *c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre* (MATTH., VII. 24, 25, 26, 27.). Les tentations viennent, les maladies accablent, les afflictions fondent sur cette âme; elle se soutient. Ceux qui ne font qu'écouter, qui se délectent de la beauté ou de la vérité de la sainte parole, sans en venir aux effets, ou qui n'y viennent qu'imparfaitement, *ont bâti sur le sable : ils tombent à la première occasion, et leur ruine est grande.*

XLVII.e JOUR.

Admirables effets, et invincible puissance de la doctrine de Jésus-Christ (MATTH., VII. 28, 29.)

Considérez la doctrine de Jésus-Christ : elle est si belle et si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple. Car qui n'en admireroit la pureté, la sublimité, l'efficace? Elle a converti le monde; elle a peuplé les déserts; elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toute condition, de tout âge et de tout sexe, jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables; les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange; et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admireroit donc cette belle, cette ravissante doctrine? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. *Jésus enseigne comme ayant puissance :* il faut que tout cède et que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide, qui n'ose vous dire vos vérités, ou qui vous flatte dans vos défauts, à la manière des scribes et des pharisiens, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner dans vos vices. C'est à celui-là que votre conversion est réservée. *Amen, amen.*

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Les sermons de Notre-Seigneur dans sa dernière semaine sont des plus dignes d'être médités, par la circonstance de sa mort prochaine. Pour les lire avec ordre et avec fruit, il est bon de les partager par journées, comme on a fait le sermon sur la montagne.

Avant que d'en venir à cette semaine, si pleine d'instructions et de mystères, pour en prendre l'esprit il faut remonter un peu plus haut. Et c'est à quoi nous donnerons huit jours.

PREMIER JOUR.

Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ, et non compris par les apôtres ; combien on craint de suivre Jésus à la croix (MATTH., XX. 17, jusqu'au 29 ; MARC., X. 32, jusqu'au 46 ; LUC., XVIII. 31, jusqu'au 35.).

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savoit qu'il devoit mourir : et il le déclare à ses apôtres.

Saint Paul disoit aux disciples (*Act.*, XX. 22.) : *Et maintenant étant lié par le Saint-Esprit*, doucement contraint par son impulsion particulière, *je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce qui m'y doit arriver*. Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très bien ce qu'il y doit souffrir, et le dénonçant aux apôtres : *Voilà*, dit-il (MATTH., XX. 18.), *que nous allons à Jérusalem; et le Fils de l'homme sera livré entre les mains des méchants. Je ne sais*, disoit saint Paul (*Act.*, XX. 23.), *ce qui me doit arriver à Jérusalem, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe, le Saint-Esprit me fait témoigner par les prophètes qui y sont, que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées*. Mais au lieu qu'on ne montroit les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses apôtres, comme la seule lecture le fera connoître.

A ces mots, saint Luc observe (LUC., XVIII. 34.), que *les disciples ne comprirent rien de ce que Jésus leur disoit*, quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté ; que *cette parole leur étoit cachée*, et qu'*ils n'entendoient point ce qu'on leur disoit*. Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque (LUC., IX. 45.) : *Les apôtres n'entendoient point cette parole, et elle étoit comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentoient point la force, et ils craignoient de l'interroger sur cette parole*. Ils n'entendoient pas, parce qu'ils ne vouloient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudroit suivre leur maître, et ils ne vouloient pas savoir les souffrances où il alloit, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disoit : *Mettez bien ceci dans vos cœurs : que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes* (*Ibid.*, 44.) : ce qu'il avoit soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde étoit en admiration des prodiges qu'il faisoit : c'est que, flattés par sa gloire, ils avoient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignoit sur l'opprobre qu'il avoit à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'étoit là néanmoins ce que Jésus vouloit qu'ils sussent. Car il avoit mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. *Mettez bien cela dans vos cœurs*, leur disoit-il.

Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui veut dire ce qui choque ses passions et ses sens ; comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille ; il ne fait pas semblant d'entendre, et craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas ; il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes (MARC., X. 32, 33.). *Comme ils montoient à Jérusalem, Jésus marchoit devant eux, et ils en étoient étonnés, et ils craignoient en le suivant ; et appelant les douze, il leur dit : Nous allons à Jérusalem*, pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

Le sujet de leur étonnement étoit qu'ils savoient que les pharisiens et les docteurs de la loi le cherchoient pour le faire mourir ; et ils ne pouvoient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains ; et ils le suivoient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix.

Mais pour nous encourager il va devant ; et saint Luc remarque, qu'*il affermit son visage pour aller à Jérusalem* (LUC., IX. 51.), voyant son heure venue. La nature craignoit, comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos foiblesses jusqu'à ce point, afin de nous apprendre à les vaincre. Suivons-le donc, et à son exemple affermissons notre visage, lors-

qu'il faut aller à la pénitence, à la mortification, et à la croix.

Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent : *Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cherchoient pour vous lapider, et vous allez vous mettre encore entre leurs mains* (JOAN., XI. 8.). Ils vouloient le détourner de ce voyage; et il n'y eut que Thomas qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : *Allons, allons aussi, et mourons avec lui* (*Ibid.*, 16.). Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet! Mais Thomas s'enfuit comme les autres; et il fut le dernier à croire sa résurrection. Voilà l'homme; celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus foible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, chrétien, combien il est difficile d'aller à la croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce.

II.e JOUR.

Demande ambitieuse des enfants de Zébédée: calice et croix avant la gloire (MATTH., XX. 20 et suiv.; MARC., X. 35 et suiv.).

La même lecture, et appuyez en particulier sur la demande de la mère des enfants de Zébédée. Saint Marc dit distinctement que ce ne fut pas seulement leur mère, mais les deux frères eux-mêmes, c'est-à-dire, saint Jacques et saint Jean qui firent cette demande. Ce qui nous montre que leur mère agissoit à l'instigation de ses enfants. Peut-être même que dans la suite ils se joignirent eux-mêmes ouvertement à la demande. C'est pourquoi aussi le Sauveur leur adresse sa réponse : *Vous ne savez ce que vous demandez : pouvez-vous boire mon calice* (MATTH., XX. 22; MARC., X. 38.)?

Il n'y a rien qui fasse sentir combien on a de peine à entendre la parole de la croix. Jésus venoit d'en parler aussi clairement qu'on a vu; et loin de l'entendre, saint Jacques et saint Jean, qui étoient des premiers entre les apôtres, lui viennent parler de sa gloire, et de la distinction où ils y vouloient paroître.

Pesez ces paroles de Jésus : *Vous ne savez ce que vous demandez* (*Ibid.*, 38.). Vous parlez de gloire; et vous ne songez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Là il leur explique ces souffrances par deux similitudes, par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertume; être dans les souffrances jusqu'à y avoir tout le corps plongé comme on l'a dans le baptême : la gloire est à ce prix.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout; mais Jésus, qui voyoit bien qu'ils ne s'offroient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père, et à ses secrets conseils. Il auroit bien pu leur dire ce qu'il dit dans la suite à tous les apôtres : *Je dispose de mon royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en la mienne* (LUC., XXII. 29.). Mais des gens qui ne vouloient souffrir que par ambition, n'étoient pas dignes encore d'entendre cette promesse; et pour les attacher à la croix, dont ils n'entendoient pas encore la vertu, Jésus-Christ remet à son Père ce qui regarde la gloire, et ne se réserve en ce lieu qu'à prédire et à distribuer les afflictions.

Tout cela se faisoit par cette profonde économie si souvent pratiquée dans l'Evangile, et dans toute l'Ecriture, où pour certaines raisons et convenances, des choses diverses sont attribuées au Père et au Fils. Mais il faut toujours se souvenir dans le fond de cette parole, que le Sauveur adresse à son Père : *Tout ce qui est à vous est à moi; et tout ce qui est à moi est à vous* (JOAN., XVII. 10.).

Tous les apôtres furent indignés (MATT., XX. 24.) de la demande des deux frères. Aveugles, qui ne songeoient pas qu'ils étoient tous dans les sentiments qu'ils reprenoient dans les autres, puisqu'un peu auparavant, et un peu après Jésus-Christ les surprit pensant en eux-mêmes, et se disputant *qui d'entre eux seroit le premier* (LUC., IX. 46, 47; XXII. 24, 25.). C'est ainsi qu'on ne peut souffrir dans les autres le vice qu'on a en soi-même : éclairé pour reprendre; aveugle à se corriger et à se connoître.

Remarquez le changement admirable que les instructions du Sauveur, et l'effusion du Saint-Esprit fit dans les apôtres. Ces gens qui ne cessoient de disputer entre eux de la primauté, la cèdent sans peine à saint Pierre. Ils lui cèdent la parole partout : il préside à tous leurs conciles et à toutes leurs assemblées. Saint Jean, un des deux enfants de Zébédée, qui venoit de demander la première place avec son frère saint Jacques, attend saint Pierre au tombeau du Sauveur afin qu'il y entre le premier; et l'empressement de voir les marques de la résurrection de son maître ne l'empêcha pas de rendre l'honneur qu'il devoit au prince des apôtres.

Appuyez encore sur ces paroles de saint Matthieu, XX. 25; Marc., X. 42, où il rabat toute ambition par son exemple. Ne sois point ambitieux, ô chrétien, et ne désire point le comman-

dement, ni aucun avantage parmi les hommes; puisque tu es le disciple de celui qui étant le Seigneur de tous, s'en est rendu le serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Racheté par l'humilité et la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever ni à enfler toi-même ton cœur.

Considérons combien nos passions, et surtout l'ambition nous aveuglent; et crions, à l'exemple de ces deux aveugles, et de Bartimée, fils de Timée : *O Seigneur, rendez-nous la vue* (MATTH., XX. 30; MARC., X. 46, 51; LUC., XVIII. 42.); faites-nous connoître nos défauts.

Que nul reproche des hommes ne nous empêche de crier à Jésus pour en implorer le secours de sa grâce. Quittons nos habits, courons à lui, ouvrons les yeux, glorifions Dieu, cessons de nous méconnoître et de nous glorifier nous-mêmes.

III.e JOUR.

Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare (JOAN., XI. 1—46.).

Jésus approche de Jérusalem; il est déjà à Béthanie, bourgade qui en étoit à peine à six-vingts pas, à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

La première chose, c'est la résurrection de Lazare. Il alloit mourir, et il sembloit que l'empire de la mort alloit s'affermir plus que jamais, après qu'il y auroit été assujéti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paroît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain; il vient le rétablir : il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui lui paroît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne, où le mort étoit gisant, on diroit qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. *Celui*, dit-on, *qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvoit-il pas empêcher que son ami ne mourût* (JOAN., XI. 37.). On ne dit pas : Ne le pourroit-il pas ressusciter? C'est à quoi on ne songeoit seulement pas. On croit que son pouvoir n'alloit pas plus loin, que de l'empêcher de mourir; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne vouloit ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort; il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. Il n'y paroît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : *Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu* (*Ibid.*, 4.). Lazare en mourut pourtant; mais le Sauveur vouloit dire que la mort seroit vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : *Lazare dort, mais je le vais réveiller* (*Ibid.*, 11, 22.) : appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort; et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort, que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paroît de plus en plus le vainqueur de la mort. *Si vous aviez été ici, mon frère ne seroit pas mort; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

Votre frère ressuscitera (*Ibid.*, 23.). *Je le sais*, dit Marthe, *au dernier jour*. Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps; mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra : celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra point éternellement* (*Ibid.*, 25, 26.). Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un pas-

sage : Il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disoient de Jésus : *Ne pouvoit-il pas faire que Lazare ne mourût pas?* Celle-ci dit, non-seulement qu'il le pouvoit faire, mais qu'il l'auroit fait, et qu'il pouvoit encore le ressusciter s'il vouloit. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. *Comme le Père*, dit-il (JOAN., X. 26.), *a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi.* Il a donc raison de nous dire, qu'il est *la résurrection et la vie* (*Ibid.*, XI. 25.); et encore : *Je suis la vie;* et encore : *Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît* (*Ibid.*, V. 21.). Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme. *Nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le Père, et qui nous est apparue* pour se répandre sur nous, disoit saint Jean (1. JOAN., I. 2.).

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

Otez la pierre (*Ibid.*, XI. 39.), ouvrez le tombeau, enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

Père, je sais que vous m'écoutez toujours (*Ibid.*, 42.). Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour nous. *Lazare, sortez, paroissez.* Les prophètes avoient ressuscité quelques morts; mais on n'avoit point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que *le temps devoit venir, et déjà il étoit venu*, disoit le Sauveur, *que ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendront, recevront la vie* (JOAN., V. 25.). Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare, se fera un jour pour tous les hommes.

Lazare sortit à l'instant, quoique *lié de bandelettes*, à peu près comme un enfant dans le berceau, *le visage enveloppé d'un linge* (*Ibid.*, XI. 44.). Un homme vivant ne pourroit se remuer en cet état; cependant un mort se lève, et paroît : tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur.

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir; comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte. Ce qui se fait principalement, en méditant les promesses de l'Evangile contre la mort, et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance; mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est foible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisoit que d'expirer, et qui étoit encore dans son lit (MATTH., IX. 18, 25; MARC., V. 35, 40, 42.). Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portoit en terre (LUC., VII. 12, 14, 15.). Enfin, il l'a vaincue dans le tombeau, et au milieu de la pourriture, en la personne de Lazare (JOAN., XI. 41, 42, 43, 44.). Il restoit qu'il empêchât même la corruption. Il avoit vaincu la mort en des personnes qui étoient mortes naturellement : il falloit encore la vaincre lorsqu'elle seroit venue par la violence. Ceux à qui il avoit rendu la vie, demeuroient mortels; il restoit qu'avec la mort il vainquît même la mortalité. C'étoit en sa personne qu'il devoit faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avoit chanté le psalmiste : *Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption* (*Ps.* XV. 10, 11; *Act.*, II. 27.). Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avoit d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité étoit de pouvoir ne mourir pas : notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

IV.e JOUR.

Même sujet. Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, figure des trois états du pécheur (JOAN., XI. 1 et suiv.; MATTH., IX. 18, 25; MARC, V. 35. 42; LUC., VII. 12, 15.).

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille; dans son progrès, en la personne de celui qu'on portoit en terre; dans

sa consommation, et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de Lazare.

La corruption dans un mort de quatre jours, fait voir un homme qui croupit, et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré, fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paroît plus de ressource; les gens de bien mêmes n'espèrent plus rien. *Maître,* disoit Marthe (JOAN., XI. 39.), *il sent mauvais, et il y a quatre jours qu'il est mort*. C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois, avec ces larmes amères; ce qui signifie l'effort, et comme le travail de l'Eglise, pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose. Ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

Ame malheureuse, ne fais point pleurer Jésus; ne le fais point tant crier, ni tant frémir; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance; il te reste une ressource infaillible dans les cris et les larmes de Jésus.

Déliez-le, dit le Sauveur (*Ibid.*, 44.); ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré: c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé, que la mort ait ouï sa voix, qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier; mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie, en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti; c'est en vain qu'on le délieroit; il est tout mort au dedans; et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheurs, et vivez.

V.e JOUR.

Amitié de Jésus modèle de la nôtre. Excellente manière de prier (JOAN., XI. 1 et suiv.).

Voilà les grands mystères de cet évangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

Lazare notre ami, dit Jésus (JOAN., XI. 11.). Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami! *Notre ami*: Lazare aimoit et lui et sa compagnie; ses disciples avoient part à son amitié.

Jésus aimoit Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare (JOAN., XI. 5.), qui étoit malade. Voilà les amis de Jésus; leur maison étoit toujours ouverte à lui et aux siens; ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables, et qui exercent volontiers l'hospitalité; car en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soit des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours attentive à sa parole, et à *la bonne part qui ne pouvoit lui être ôtée* (LUC., X. 39, 40, 42.). Voilà ceux que Jésus-Christ honoroit d'une amitié particulière.

Celui que vous aimez est malade (JOAN., XI. 3.). C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier; sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi; soyons persuadés que Jésus nous aime; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes; prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

Souvent on dit à Jésus dans son Evangile: Venez, Seigneur, et guérissez; imposez vos mains; touchez le malade: ici on dit simplement: *Celui que vous aimez est malade*. Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de le prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière! Pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée; elle parle plus; elle agit plus. Marie arrive: d'abord *elle se prosterne aux pieds de Jésus* (*Ibid.*, 32.); elle ne dit qu'un mot, et c'est assez.

Le Maître vous demande, lui disoit Marthe (*Ibid.*, 28.). Jésus étoit content de la foi de Marthe; mais pour achever d'être touché, il vouloit voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie toujours attachée du fond de son cœur à sa parole.

Jésus pleura (*Ibid.*, 35.). Où sont ces

faux sages qui veulent qu'on soit insensible? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

Voyez comment il l'aimoit (JOAN., XI. 36.). Soyez loué, ô Seigneur Jésus! d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple; les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos amitiés, et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis; corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés; aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

O Seigneur! que je sois du nombre de ceux à qui vous dites : *Vous êtes mes amis* (*Ibid.*, XV. 14, 15.); et encore : *Je vous dirai à vous qui êtes mes amis* (LUC., XII. 4.). O bon et parfait ami, qui, pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux; je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. O bon ami, ressuscitez-moi; je suis plus mort que Lazare.

Marthe appelle Marie en secret. Le Maître, dit-elle (JOAN., XI. 28.), *vous demande*. Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne le pas troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans, et qui ne connoît que sa voix.

A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus (*Ibid.*, 29, 31.). Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs les voyant partir si vite, disoient : *Elle va pleurer au tombeau*. On connoissoit son bon naturel et son cœur tendre; mais Jésus avoit réglé ses tendresses, dont le principal objet étoit sa parole.

Déliez-le, et laissez-le aller (*Ibid.*, 44.). On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avoit été, ni comment il se trouvoit : toutes questions superflues. Dieu qui, dès le moment de sa mort, savoit ce qu'il en vouloit faire, avoit tout réglé; il savoit par où nous devoient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savoit tout, et avoit tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il faut mépriser les minuties.

VI.[e] JOUR.

Jésus-Christ mis en signe de contradiction; incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare (JOAN., XI. 46 et suiv.).

Ce qui fut dit du Sauveur à sa bienheureuse Mère, par le saint vieillard Siméon, est bien vrai : *Celui-ci est posé en ruine et en résurrection à plusieurs en Israël, et en signe de contradiction; afin que les pensées de leurs cœurs soient découvertes* (LUC., II. 34, 35.). On n'avoit point encore vu la profonde malice du cœur de l'homme, ni jusqu'à quel point il est capable de résister à Dieu.

Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare étoit arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables. *Plusieurs crurent*, dit l'évangéliste (JOAN., XI. 45.). C'étoit là l'effet naturel d'un si grand miracle. Mais d'autres qui savoient la haine des pontifes et des pharisiens contre Jésus, et qui entroient, leur allèrent dire ce qu'ils avoient vu. Sur cela, on assembla le conseil, et la résolution en fut étrange.

Cet homme fait beaucoup de miracles (*Ibid.*, 47.). Ils ne nient point le fait; il est trop constant. *Que ferons-nous?* La réponse paroît aisée, croyez en lui; mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvroit, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveugloit. En cet état, *ils ne peuvent croire* (*Ibid.*, XII. 37, 38, 39.), comme nous verrons bientôt; et ils aiment mieux résister à Dieu, que de renoncer à leur empire.

Ailleurs ils disent encore : *Que ferons-nous à ces hommes; car le miracle qu'ils viennent de faire est public. Tout Jérusalem en est témoin, et nous ne saurions le nier* (*Act.*, IV. 16.). La réponse naturelle étoit : Il y faut croire. Mais si nous y croyons, nous ne serons plus rien; et c'est à quoi ils ne pouvoient se résoudre.

Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent; d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir; et que ceux qui l'ont

vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire; de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'embrasser une vie qui leur paroît si insupportable et si triste.

Il faut donc entendre, qu'outre les miracles du dehors, il en falloit un au dedans, pour y changer la mauvaise disposition des cœurs; et c'est là l'effet de la grâce. De là vient que si peu de gens ont cru; encore qu'on ait vu tant de prodiges, et qu'ils eussent été écrits dès le commencement avec des circonstances si particulières, qu'il n'y avoit rien de plus aisé que d'en découvrir la vérité; comme il n'y eût rien eu de plus impudent, ni de plus capable de détromper les plus crédules, que de leur avancer tant de faits positifs, dont le contraire eût été si constant. Il n'y a eu que ceux qui ont assez aimé le salut et la vérité, pour prendre soin ou de s'enquérir des choses qui se passoient en Judée à la vue de tout le monde, ou d'y faire, s'ils les voyoient, les réflexions nécessaires, afin de les voir d'un autre œil que le vulgaire attaché aux sens et aux préventions.

Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ceux qui ne voient pas la volonté de Dieu dans les miracles qui la déclaroient si évidemment, sont les plus savants du peuple, les pontifes, les pharisiens et les docteurs de la loi; parce que des hypocrites comme eux, qui n'employoient le nom de Dieu qu'à tromper le monde, des avares, des orgueilleux, qui faisoient servir la religion à leurs intérêts, devoient être naturellement les plus opposés à la vérité, et les plus incapables de ses secrets. C'est donc ainsi que les pensées de plusieurs furent découvertes, parce qu'on devoit voir jusqu'à quel point l'intérêt devoit animer les hommes les plus sages en apparence, comme les plus considérables du peuple, contre Dieu et la vérité.

Loin de profiter du miracle de la résurrection de Lazare, *ils résolurent, non-seulement de tuer Jésus*, qui étoit l'auteur du miracle, *mais encore Lazare* même (Joan., xi. 50, 53; xii. 10, 11.), en qui il s'étoit accompli. Trop de monde le venoit voir, et c'étoit un témoin trop vivant contre eux. Ils voulurent donc le tuer, croyant obscurcir par là le miracle de sa résurrection, en montrant du moins que le Sauveur n'avoit pas pu le faire vivre long-temps. Ils songèrent donc à le tuer, comme si, par cette sorte de mort, ils pouvoient lier les mains à Dieu. Et il falloit encore que la gloire de Jésus-Christ révélât au monde ce prodige de malignité et de folie.

Il ne faut donc plus s'étonner de l'aveuglement des Juifs. Celui des impies et des hérétiques est à peu près de même genre; les secrètes dispositions de tous ces gens-là devoient être découvertes. C'est que l'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner tout entier à la vérité et à Dieu, est si grand, que plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y porte, et s'aveugler eux-mêmes.

Nous sommes aussi de ceux pour qui Jésus-Christ est un signe de contradiction; et une de ces pensées de cœur humain, que Jésus-Christ venu au monde devoit découvrir, c'est la prodigieuse insensibilité de ceux qui, élevés dans la foi, et au milieu des lumières, préfèrent encore leurs sens et les plaisirs qui les enchantent, à la vérité qui luit dans leur cœur; et ne craignent pas de vivre comme les impies et les infidèles.

VII.e JOUR.

Fausse et aveugle politique des Juifs dans la mort de Jésus-Christ, figure de la politique du siècle (Joan., xi. 48 et suiv.).

Les Romains viendront, et ils détruiront notre ville, notre temple et toute notre nation (Joan., xi. 48.). C'est le prétexte dont ils couvroient leur intérêt caché et leur ambition. Le bien public impose aux hommes; et peut-être que les pontifes et les pharisiens en étoient véritablement touchés: car la politique mal entendue est le moyen le plus sûr pour jeter les hommes dans l'aveuglement, et les faire résister à Dieu.

On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage. Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : *Les Romains viendront.* Ils viendront, il est vrai, non pas comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur; mais au contraire, parce qu'on aura manqué de le reconnoître. *La nation périra :* vous l'avez bien prévu, elle périra en effet; mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver : tant est aveugle votre politique et votre prévoyance.

La politique est habile et capable : ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disoit : *Vous n'y entendez rien :* il n'y entendoit rien lui-même. *Il faut qu'un homme meure pour le peuple* (*Ibid.*, 49, 50.);

il disoit vrai ; mais c'étoit d'une autre façon qu'il ne l'entendoit.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public ; et cela est juste jusqu'à un certain point. *Il faut qu'un homme meure pour le peuple :* il entendoit qu'on pouvoit condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte du bien public : ce qui n'est jamais permis. Car au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Il n'y a point de prétexte plus spécieux que le bien public, que les pontifes et leurs adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit; et leur politique ruina le temple, la ville, la nation qu'ils faisoient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : *Vos maisons seront abandonnées, vous et vos enfants porteront votre iniquité* (MATTH., XXIII. 38; LUC., XIX. 43, 44; XXI. 20, 23, 24.); et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager.

Sans être dans les affaires publiques, chacun peut ici considérer ce que c'est que la fausse prudence, ou la prudence de la chair : ses artifices pour cacher aux autres, et souvent à elle-même ses mauvais desseins ; les vains prétextes dont elle se sert pour cela ; sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance; ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes : l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a ; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe *de la prophétie* (JOAN., XI. 51.), en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier : comme on s'entête du bien des communautés à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore *croit-on rendre service à Dieu ;* comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes (*Ibid.* XVI. 2.), et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit *à tous ces enfants de Dieu dispersés par tout l'univers*, que la mort du Sauveur devoit *recueillir* (*Ibid.* XI. 52 *et seq.*).

Le ℣. 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue : ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avoit résolu.

Cependant la pâque approchoit, vers le temps de laquelle il devoit mourir. Tout se préparoit à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur ; puisque déjà l'ordre étoit donné à tous ceux qui sauroient où il étoit, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venoit plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer ; considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIII.e JOUR.

Profusion des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps (JOAN., XII. 1, 12.).

Comme le temps approchoit, Jésus sort de sa retraite autour d'Ephrem (JOAN., XI. 54.), et revient à Béthanie, c'est-à-dire, comme on l'a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâques.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable, fut un festin, où Lazare étoit à table avec lui dans sa maison. Marthe gardoit son caractère, et servoit. Marie aussi, pour garder le sien, se mit selon sa coutume, *aux pieds de Jésus, qu'elle oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses cheveux* (*Ibid.* XII. 3.). Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paroît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc, *ch.* VII. 37 *et suiv.;* dans saint Matthieu, *ch.* XXVI. 6 *et suiv.;* et dans saint Marc, *ch.* XIV. 3 *et suiv.*

En saint Luc la femme n'est pas nommée : et il paroît seulement que c'étoit une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosoit les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué comme il l'a fait, la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnoissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux ; mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête pendant que Jésus étoit à table : ce

qui étoit très facile en ces temps où les conviés étoient à table couchés. Il est dit dans saint Jean, que *la maison fut toute remplie de la bonne odeur du parfum* (JOAN., XII. 3.). Les lieux comme le temps de ces onctions sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction long-temps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâques, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon le lépreux, et seulement deux jours avant Pâques, comme le marquent saint Matthieu et saint Marc (*Ibid.*, XII. 1; *Matth.*, XXVI. 8; *Marc.*, XIV. 8.). Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans saint Jean, que celle qui la fit, fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps, et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paroît.

Il faut aussi remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savoient pas le mystère; et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges: parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité: car *la tête de Jésus-Christ,* comme parle saint Paul (1. *Cor.*, XI. 3.), *c'est Dieu.* Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses foiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus: on ne veut plaire qu'à lui: des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus, pourront-ils jamais servir à la vanité? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus: *on rompt la boîte d'albâtre* où ils étoient renfermés, dit saint Marc (MARC., XIV. 3.), afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruisselèrent donc de ces admirables parfums; et toute la maison en fut embaumée. L'exemple de la piété de ces saintes femmes a rempli toute l'Eglise de sa bonne odeur.

Quand la pécheresse approcha des pieds de Jésus, on disoit (LUC., VII. 39.): *S'il étoit prophète, il* ne se laisseroit pas *toucher par cette* pécheresse. Ici on ne lui reproche rien contre celles qui le touchent; soit qu'elles n'eussent jamais été pécheresses; soit qu'il y eût déjà si long-temps que la mémoire en fût effacée par leur pénitence. On leur fit ici un autre reproche, et c'est celui de leur profusion: *On pouvoit vendre ces parfums trois cents deniers et plus;* tant ils étoient précieux, tant l'effusion en fut abondante: *et les donner aux pauvres* (JOAN., XII. 5; MARC., XIV. 5.). L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit, pour condamner la piété de ces femmes qu'on appeloit indiscrète; et pour couvrir l'envie qu'on avoit contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisoit: et Judas se signala parmi ces faux charitables et ces faux dévots. Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres, soit par le dérèglement de leur esprit, soit par hypocrisie, ou par un faux zèle. Judas avoit encore une autre raison, c'est qu'il gardoit et voloit ce qu'on donnoit au Sauveur, et il croyoit qu'on étoit à son avarice ce qu'on ne mettoit pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité!

Ses insolents discours n'attaquoient pas seulement les femmes dont il accusoit la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffroit; mais il prit en main leur défense, en disant, qu'elles l'*avoient fait pour l'ensevelir* (MARC., XIV. 8; JOAN., XII. 7.), se considérant comme mort, à cause que l'heure approchoit, et qu'il s'étoit mis dans l'esprit et dans l'état de victime.

Il vouloit en même temps nous faire considérer de quel honneur étoit digne ce corps virginal, formé par le Saint-Esprit, et où la divinité habitoit; par lequel la mort devoit être vaincue, et le règne du péché aboli. Quels parfums assez exquis pouvoient en marquer assez la pureté!

Il vouloit aussi que les parfums qui servoient à la mollesse et au luxe, servissent à cette fois à la piété; que la vanité fût sacrifiée à la vérité.

Vous aurez toujours des pauvres avec vous; et quand vous voudrez, vous leur pouvez faire du bien (MARC., XIV. 7.).

Les onctions étoient salutaires au corps: on s'en servoit non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisoit nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort; et c'étoit tout le bien dont le corps étoit capable alors. On pouvoit toujours faire ces sortes de biens aux

pauvres, disoit le Sauveur; *mais pour lui on n'auroit pas toujours son corps présent* pour lui faire ce bien. Il falloit donc le lui faire pendant qu'on l'avoit; et quand on ne l'auroit plus, se consoler en le faisant aux pauvres, dont il imputoit le soulagement et le bien, comme fait à sa personne. Combien donc les pauvres nous doivent-ils être chers, puisqu'ils nous tiennent la place de Jésus-Christ! Baisons leurs pieds; prenons part à leurs humiliations et à leurs foiblesses; versons des larmes sur leurs pieds; pleurons leur misère; compatissons à leurs souffrances; répandons des parfums sur leurs pieds, des consolations sur leurs peines et sur leurs infirmités, un baume adoucissant sur leurs douleurs; essuyons-les de nos cheveux; donnons-leur notre superflu; et privons-nous des vains ornements pour les soulager.

En même temps parfumons Jésus; laissons exhaler de nos cœurs de tendres désirs, un amour chaste, une douce espérance, de continuelles louanges. Et si nous voulons l'aimer et le louer dignement, louons-le par toute notre vie; gardons sa parole.

Disons-lui dans l'épanchement de nos cœurs ce que lui disoit saint Paul (1. *Cor.*, I. 30.) *qu'il nous est justice, sainteté, sagesse, rédemption, et toutes choses :* comme il est dit aux Corinthiens. Disons-lui tout ce que dit le même saint Paul aux Colossiens (*Coloss.*, I. 12, 13 *et seq.*). Chantons-lui tous les doux cantiques que lui chante dans l'Apocalypse tout le peuple racheté : *L'agneau qui a été immolé pour nous est digne de recevoir la vertu, la divinité, les richesses, la sagesse, la force, la gloire, la bénédiction* (*Apoc.*, V. 12, 13; VII. 10, 11, 12). C'est ce que lui doit chanter toute créature : c'est là le parfum que nous répandons sur lui dans l'épanchement de nos cœurs.

LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Huit jours se sont passés à considérer les approches de Jésus vers Jérusalem. Nous voilà enfin parvenus à cette dernière semaine, que nous nous sommes proposé de considérer.

Nous en partagerons les discours en deux. Premièrement, nous lirons ceux qui ont été faits depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Cène. Secondement, nous lirons ceux que Jésus a faits à ce jour, qui est le plus remarquable, puisque ç'a été la veille de sa passion.

SERMONS

OU DISCOURS DE NÔTRE-SEIGNEUR,

DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'À LA CÈNE.

PREMIER JOUR.

Entrée triomphante de Nôtre-Seigneur dans Jérusalem; il y est reconnu roi, fils de David, et le Messie (JOAN., XII. 12 — 20; MATTH., XXI. 1 — 17; MARC., XI. 1 — 17; LUC., XIX. 28 — 48.).

Toutes ces lectures nous apprendront l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem, ce qu'il y fit, et ce qu'il y dit. La tradition de l'Eglise met cette entrée au premier jour de la semaine, qui est un dimanche, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des Rameaux : *Dominica in ramis Palmarum*.

Quoique le premier avénement de Jésus-Christ, contre l'attente des Juifs, dût se passer en humilité, il ne devoit pas être destitué de cette gloire et de cet éclat que les Juifs attendoient. Cet éclat étoit nécessaire pour leur faire voir, que tout humble qu'étoit le Sauveur, et tout méprisable qu'il paroissoit selon le monde, il y avoit dans ses actions et dans sa personne de quoi lui attirer la plus grande gloire que les hommes puissent donner sur la terre, et jusqu'à le faire roi, si l'ingratitude des Juifs, et une secrète dispensation de la sagesse de Dieu ne l'eût empêché.

C'est donc ce qui parut à cette entrée, la plus éclatante et la plus belle qui fut jamais, puisqu'on y voit un homme, qui paroissoit le dernier de tous les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avoient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons : mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devoit pas être oublié; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, étoit né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'étoit

par l'admiration que causoient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages, et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avoit paru par ces merveilles si secourable au genre humain, que les troupes oublioient tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin : *et Jésus en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans compter les femmes et les enfants*, ils furent tellement ravis, qu'ils *vouloient venir* en foule *pour le faire roi*, et le reconnoitre pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avoit ses temps réglés pour toutes choses, ne *se fût retiré* bien avant *dans le désert* pour l'empêcher (MATTH., XIV. 13, 21; JOAN., VI. 14, 15.).

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avoient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il étoit leur roi, le vrai fils de David qui devoit venir, et enfin le Messie qu'ils attendoient. Les enfants se joignoient à ces cris de joie; et le témoignage sincère de cet âge innocent faisoit voir combien ces transports étoient véritables. Jamais peuples n'en avoient tant fait à aucun roi : ils jetoient leurs habits par terre sur son passage; ils coupoient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout jusqu'aux arbres, sembloit vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passoit son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues; et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici, tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappoit les yeux : ce roi pauvre et doux étoit monté sur un ânon, humble et paisible monture; ce n'étoit point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attiroit les regards. On ne voyoit ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portoit devant lui marquoient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires étoit banni de celui-ci. Mais on voyoit à la place les malades qu'il avoit guéris, et les morts qu'il avoit ressuscités. La personne du roi, et le souvenir de ses miracles faisoient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paroissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paroît comme le seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le Fils du Dieu qu'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officioient avec tant d'éclat, n'y avoient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici; et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

II.e JOUR.

Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole. (JOAN., XII. 12—19; MATTH., XXI. 1—17; MARC., XXI. 1—18; LUC., XIX. 28—48.).

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et en particulier, celui de Lazare ressuscité, qui venoit d'être fait à la porte de Jérusalem. *Car toute la troupe qui étoit avec lui lorsqu'il le fit sortir du tombeau*, où il pourrissoit, *lui rendoit témoignage : et c'est pour cela que la troupe* de ceux qui étoient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, *accourut au devant de lui, parce qu'ils avoient appris qu'il avoit fait ce miracle* (JOAN., XII. 17, 18.). On célébroit aussi ses autres miracles, dont la réputation avoit rempli toute la Judée. *Et pendant qu'il descendoit la montagne des Olives, les troupes de ses disciples, saisies d'une joie subite, se mirent à louer Dieu* de toutes les guérisons, *et de toutes les merveilles qu'ils avoient vues* (LUC., XIX. 37.).

Sa doctrine demeuroit aussi confirmée par ses miracles; car il les avoit faits expressément en témoignage de sa mission, et de la vérité qu'il annonçoit. *Mon Père*, avoit-il dit en ressuscitant Lazare, *je sais que vous m'écoutez toujours; mais je parle ainsi devant tout ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé* (JOAN., XI. 41, 42.). Et dès le commencement de sa prédication, il avoit dit aux docteurs de la loi : *Lequel est le plus facile, de dire à un paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit sur tes épaules, et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de re-*

mettre les péchés : Lève-toi, mon fils, dit-il au paralytique, *et va-t-en en ta maison* (MATTH., IX. 5; MARC., II, 9, 10, 11; LUC., V. 23, 24.). C'est pourquoi il joignoit ensemble la prédication de l'Evangile et la guérison des maladies. *Il alloit par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l'Evangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple* (MATTH., IV. 23.). C'est aussi ce qui lui attiroit cette grande réputation, et amassoit tant de monde autour de lui; car, ajoute le même évangéliste, *sa réputation se répandit dans toute la Syrie, et plusieurs troupes le suivoient de la Galilée, et de la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée, et du pays d'au-delà le Jourdain* (*Ibid.*, 24, 25.). Ce furent donc ces troupes qui le suivoient qui commencèrent ces cris de joie, auxquels tout Jérusalem et tout le reste du peuple applaudit.

Sa doctrine ainsi confirmée lui attiroit cette admiration et la réputation d'un grand prophète; et il y avoit aussi dans ce qu'il disoit un caractère d'autorité, et une efficace qu'on n'avoit pas encore vue parmi les hommes. *Car il les enseignoit comme ayant autorité et puissance, et non comme leurs docteurs et les pharisiens* (*Ibid.*, VII. 29.). Tout le monde l'appeloit *Seigneur et Rabbi* (JOAN., III. 2.); c'est-à-dire, maître, quoiqu'il n'eût étudié sous aucun docteur de la loi, et qu'il n'eût fait aucune des choses qui donnoient ce titre parmi les Juifs. *Tout le peuple étoit suspendu, et ravi en admiration en l'écoutant* (LUC., XIX. 48.); et on ne pouvoit douter qu'il ne fût celui à qui le psalmiste avoit chanté : *O le plus beau des enfants des hommes! la grâce est répandue sur vos lèvres* (*Ps.* XLIV. 3.). On quittoit tout pour l'entendre, tant le charme de sa parole étoit puissant, et tant on étoit non-seulement touché, *mais ravi de l'agrément de ses discours, et des paroles de grâce qui sortoient de sa bouche; car tout le monde lui rendoit ce témoignage* (LUC., IV. 22.). Et ce n'étoit pas seulement ses disciples qui lui disoient : *Maître, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de vie éternelle* (JOAN., VI. 69.); mais encore ceux qui venoient avec ordre, et dans le dessein de le prendre, *étoient pris eux-mêmes par ses discours, et n'osoient mettre la main sur lui* (*Ibid.*, VII. 44.); en sorte que les pontifes, et les pharisiens qui les avoient envoyés, leur demandant : *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? ils leur répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (*Ibid.*, 45, 46.) : ce qui fit que les pharisiens étonnés leur demandoient : *Ne voulez-vous pas aussi vous laisser séduire comme les autres* (JOAN., IV. 47.)? Mais ces docteurs et ces pharisiens eux-mêmes, qui méprisoient tant ceux qui croyoient en lui, et ne lui parloient que pour le surprendre, ne savoient eux-mêmes que lui répondre; car il leur fermoit la bouche par des réponses précises et décisives, *et ils n'osoient plus l'interroger* (MATTH., XXII. 46.).

Voilà donc ce règne admirable prédit dans le psaume; et tous les peuples gagnés au Sauveur par le charme de sa parole, et par la grâce répandue sur ses lèvres. Le prophète y ajoutoit celle *de la vérité* qu'il annonçoit, *de la justice* dont il étoit le parfait modèle, *de la douceur* (*Ps.* XLIV. 5, 8.) et de la bonté avec laquelle il guérissoit tous les malades; ne faisant servir sa puissance que pour le soulagement des malheureux et de tout le genre humain.

Qui jamais avoit régné de cette sorte? Mais c'est ainsi que Jésus régna. Ainsi sa doctrine et ses miracles firent tout l'effet extérieur qu'ils devoient faire naturellement sur tous les esprits. On le suivoit, on l'admiroit, on lui applaudissoit, on le recevoit avec des cris de joie : il n'y avoit que ses envieux qui frémissoient, et qui néanmoins n'osoient parler. Mais d'où vient donc qu'il eut si peu de véritables disciples? D'où vient que les cris qui l'envoyoient à la croix, *Crucifiez-le, crucifiez-le* (JOAN., XIX. 6.), suivirent de si près ceux qui le célébroient comme le fils de David? et que l'on compte à peine six-vingts hommes parmi les frères, c'est-à-dire, parmi les disciples qui se renfermèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit? C'est que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui l'admirent, qui le louent, qui le célèbrent, qui le suivent même à l'extérieur, et jusqu'à un certain point; mais ceux qui le suivent au dedans et partout, qui observent tous ses préceptes, qui portent sa croix, qui se renoncent eux-mêmes. Et le nombre en est petit; et il faut, outre les attraits de la parole et des miracles, une parole intérieure que tout le monde ne veut pas entendre, et un miracle qui change les cœurs, dont notre orgueil et notre mollesse empêchent l'effet.

Soyons donc de vrais disciples de Jésus : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira* (JOAN., VIII. 31, 32.); et encore : *Mon Père sera glorifié en ce que vous rapporterez beaucoup de fruit, et que vous serez mes vrais disciples* (*Ibid.*, XV.

8.), des disciples dignes de ce nom. Et enfin : *Celui qui m'aime*, dit-il, *est celui qui garde mes commandements* (JOAN., XVI. 21.). Les autres peuvent me louer, m'admirer, me suivre au dehors, et se glorifier d'être mes disciples; car on se fait toujours beaucoup d'honneur d'avoir un tel maître; mais ils ne m'aiment pas, et je ne les connois point, ni je ne les mets au rang des miens.

III.e JOUR.

Entrée triomphante de Notre-Seigneur. Tout en avoit été prédit jusqu'aux moindres circonstances **(Ibid.).**

Considérons ce que fit Jésus pour préparer son entrée.

Comme il étoit en Bethphagé, proche de Béthanie, dans le penchant du mont des Olives, presque à la porte de Jérusalem, comme on a vu; il envoya deux de ses disciples, avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon, qu'ils trouveroient dans un certain château qu'il leur montroit vis-à-vis d'eux. Si le maître y apportoit quelque obstacle, il n'y avoit qu'à lui dire : Le Seigneur en a besoin; et aussitôt on les devoit laisser aller. Tout se fit comme Jésus l'avoit dit. Ils étendirent leurs manteaux sur ces paisibles animaux; et ils mirent Jésus sur l'ânon, que personne n'avoit jamais monté. Là commencèrent tout d'un coup ces cris de joie dont nous avons parlé. *Ses disciples ne savoient pas le mystère de ce qu'ils faisoient; mais après que Jésus fut glorifié, ils se ressouvinrent que toutes ces choses avoient été écrites de lui, et qu'ils les avoient accomplies* sans y penser (JOAN., XII. 15, 16.). Car il étoit écrit dans Zacharie : *Ne crains point, fille de Sion; ton Roi doux et pauvre, juste et sauveur, vient à toi monté sur une ânesse et sur son ânon* (ZACH., IX. 9; MATTH., XXI. 5.).

Jésus avoit tout prévu; et sachant les prophéties, il les accomplissoit toutes avec connoissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort; et c'est pourquoi, jusque sur la croix, *voyant que tout s'accomplissoit*, et qu'il ne lui restoit plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David (*Ps.* LXVIII. 22.) : *Ils m'ont donné du fiel à boire; et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé avec du vinaigre*, il dit : *J'ai soif.* On lui présenta le breuvage qui lui avoit été prédestiné : *il en goûta* autant qu'il falloit pour accomplir la prophétie; après il dit : *Tout est accompli*; il n'y a plus qu'à rendre l'âme : à l'instant *il baissa la tête*, et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, *et il expira* (JOAN., XIX. 28, 30.).

Jésus donc savoit ce qu'il vouloit, qui étoit l'accomplissement des prophéties; mais une vertu cachée exécutoit tout le reste. Il se trouva précisément un vaisseau où il y avoit du vinaigre; il se trouva une éponge dans laquelle on lui pouvoit présenter à la croix le vinaigre où on la trempa; on l'attacha au bout d'une lance, et on la lui mit sur la bouche. La haine implacable de ses ennemis que le démon animoit, mais que Dieu gouvernoit secrètement, fit tout le préparatif nécessaire à l'accomplissement de la prophétie. Ainsi, dans cette occasion, l'ânesse et l'ânon se trouvèrent à point nommé près du lieu où se devoit faire la célèbre entrée. Le maître les laisse aller. On met Jésus dessus sans savoir ce qu'on fait; une soudaine joie saisit les peuples : les cris s'en ensuivent; et Dieu agit secrètement, non pas sur deux ou sur quatre, ce qu'on pourroit attribuer à quelque concert; mais sur toute la multitude, et jusque sur les enfants, parce qu'il étoit encore ainsi prédit. Si les plus petites choses s'accomplissent, si tout jusqu'à l'ânon et l'ânesse, et jusqu'au vinaigre; que crains-tu, chrétien? et peux-tu douter des magnifiques promesses qui t'ont été faites? Jésus a tout vu, tout prévu, pensé à tout, tout préparé; marche en confiance et ne crains rien.

Les saints Pères disent que l'ânon, que nul autre que Jésus n'avoit monté, représentoit les gentils, indomptables et indociles animaux que nul autre avant Jésus n'avoient subjugués. Venez, âmes indisciplinées; venez vous soumettre à Jésus; abaissez-vous, et laissez-vous conduire au lieu qu'il vous met au col.

Admirez encore une fois le triste et pauvre équipage de ce roi; mais aussi étoit-ce un roi pauvre, qui n'étoit riche qu'en grâces. *Voici*, dit Zacharie, *ton roi pauvre, juste et sauveur* (ZACH., IX. 9.). Mais écoute la suite de la prophétie : avec ce foible équipage, *je mettrai en fuite les chariots d'Ephraïm attelés à quatre chevaux, et les fiers coursiers de Jérusalem : et tous les arcs tendus pour le combat seront rompus : et il annoncera la paix aux gentils; et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves* sur lesquels il prêchera, et où il donnera le nouveau baptême, *jusqu'aux extrémités de la terre. Et vous*, ô Sauveur victorieux! *vous avez, avec le sang de votre alliance, tiré vos prisonniers du lac où il n'y a point d'eau*

(ZACH., IX. 10, 11.), et du cachot ténébreux d'une prison. Voilà toutes les nations les plus belliqueuses et les plus fières, vaincues, rachetées, délivrées, par ce roi monté sur un âne.

IV.e JOUR.

Jérusalem, figure de l'âme livrée au péché. Notre-Seigneur prédit ses malheurs.

Suivons Jésus, et apprenons de saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, et approchant de ses portes, et en la regardant. Lisez Luc, XIX. 29; et appuyez sur le verset 41 et suiv. jusqu'au 45.

Dans les malheurs de Jérusalem nous voyons ceux des âmes qui périssent. *Il viendra,* dit Jésus (LUC., XIX. 45.), *un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts.* Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point : on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse qui la serroit tous les jours de plus en plus : ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeoient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse : serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes, la grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée, elle périra de faim; elle sera accablée de ses péchés; et il n'y restera plus pierre sur pierre. Etrange état de cette âme : renversement universel de tout l'édifice intérieur! Plus de raison ni de partie haute : tout est abruti; tout est corps; tout est sens; tout est abattu, et entièrement à terre. Qu'est devenue cette belle architecture qui marquoit la main de Dieu? il n'y a plus rien; il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite ni liaison dans cette âme : nulle pièce ne tient à une autre; et le désordre y est universel. Pourquoi? le principe en est ôté : Dieu, sa crainte, la conscience, ces premières impressions qui font sentir à la créature raisonnable qu'elle a un souverain : ce fondement renversé, que peut-il rester en son entier?

A ce triste spectacle, Jésus ne peut retenir ses larmes : *Si tu savois!* ô âme, *si tu savois!* Il n'achève pas : les sanglots interrompent son discours; sa langue ne peut exprimer l'aveuglement de cette âme : *Si tu savois! du moins en ce jour qui t'est encore donné*, et où Dieu te visite par sa grâce. Il y a un jour que Dieu sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource : *parce que,* dit Jésus, *tu n'as pas connu le temps où Dieu te visitoit* (LUC., XIX. 42, 44.). Quand une lumière intérieure te montre tes crimes; quand tu es invitée à donner gloire à Dieu, et que tout crie en toi qu'il faudroit se donner à lui; comme en ce jour de la visite de Jérusalem, tout le monde, et jusqu'aux enfants, crioient au fils de David : si tu n'écoutes, le moment se passe; cette grâce si vive et si forte ne reviendra plus.

Tout ceci est caché à tes yeux (*Ibid.,* 42.). Ton cœur est appesanti; tes yeux sont fermés et obscurcis : tes passions t'aveuglent : un voile obscur est sur tes paupières; un affreux assoupissement les appesantit. O âme, Jésus en pleure, et tu ne te pleures pas toi-même! Pleure, pleure, ô spirituelle Jérusalem! pleure ta perte, du moins en ce jour que le Seigneur te visite d'une manière si admirable : si jusques ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras. Ne perds aucun moment de grâce, parce que tu ne sais jamais si ce ne sera pas le dernier qui te sera donné.

V.e JOUR.

Dernier séjour de Jésus-Christ en Jérusalem, plus digne de remarque (Lisez MATTH., XXI. 10 — 15; MARC., XI. 11 — 18; LUC., XIX. 45 jusqu'à la fin.).

Toute *la ville est émue* pendant que Jésus la traverse en triomphe : *Qui est celui-là? Et les peuples qui accompagnoient le nouveau roi, répondoient : C'est Jésus le prophète de Nazareth de Galilée* (MATTH., XXI. 10, 11.).

Jésus-Christ avoit commencé sa prédication en Galilée, à Capharnaüm et aux environs, conformément à la prophétie d'Isaïe, rapportée en saint Matthieu (Is., IX. 1, 2; MATTH., IV. 13, 14, 15, 16.). Nazareth étoit la demeure de ses parents et la sienne; mais depuis sa prédication, il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville avec les villes et contrées voisines virent la plupart de ses miracles, et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. C'étoit même dans la Galilée qu'il avoit choisi ses apôtres : la troupe de ses disciples étoit presque toute de ce pays; et en entrant avec lui dans Jérusalem, ils faisoient honneur à leur patrie du nom d'un si grand prophète.

Cependant le nom du Sauveur n'étoit pas moins célèbre dans Jérusalem, où le bruit de ses miracles s'étoit porté de toutes parts; en sorte que dans le temps qu'il prêchoit en Galilée, une

grande troupe venue de Jérusalem et de la Judée le suivoit (MATTH., IV. 25.).

Il ne manquoit point de venir à Pâques, selon l'ordonnance de la loi, dans cette ville et au temple, et il y venoit aussi à d'autres solennités principales. Il y faisoit éclater sa doctrine et ses miracles d'une manière admirable, et autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la Terre sainte, comme dans la ville royale, où Dieu avoit établi son nom, et qui étoit le siége et le chef de la religion. La résurrection de Lazare avoit été faite à la porte de Jérusalem en Béthanie; la troupe qui l'accompagnoit au célèbre jour de son entrée, étoit grossie par les habitants de Jérusalem, qui avoient vu cette étonnante résurrection : comme il est aisé de le conclure de saint Jean (JOAN., XI. 18, 20; *et* XII. 17, 18.

Ce qui obligeoit le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée, c'étoit que les pontifes, et les autres qui machinoient sa mort, n'avoient pas le même pouvoir ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là, que dans Jérusalem et aux environs. C'est aussi ce qui donna lieu à l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe qu'on vient de voir : et tout se faisoit convenablement, puisque Jésus devoit passer toute sa vie dans la persécution, dans les périls, avec des précautions, et, pour ainsi dire, dans une fuite continuelle, à cause de la haine des Juifs. Et néanmoins quand il falloit, et dans les temps les plus solennels, il paroissoit dans Jérusalem, afin que la lumière de l'Evangile se répandît de là dans tout le pays, comme du chef sur les membres.

Admirons les douces voies de la sagesse de Dieu, qui ne veut point que son Fils fasse tout par miracle et par puissance : premièrement, pour accomplir les mystères de son humiliation; secondement, pour apprendre par son exemple à ses disciples les précautions et la prudence avec laquelle ils doivent agir en toutes choses.

Suivons Jésus à Jérusalem, où il va paroître pour la dernière fois, et où aussi il va donner les instructions et accomplir les mystères les plus essentiels. C'est aussi pour cette raison qu'il y entre à cette fois avec plus d'éclat que jamais : pour rendre les peuples, et de ce temps, et de tous les siècles, plus attentifs à tout ce qu'il y alloit dire et faire. Voyons donc avant toutes choses ce qu'il fera dans le temple : car c'est là qu'il va descendre.

VI.ᵉ JOUR.

Caractère d'autorité dans le triomphe de Jésus-Christ. Son zèle pour la sainteté du temple **(Ibid.).**

Jésus va descendre au temple, comme les triomphateurs le pratiquoient ordinairement, même parmi les peuples idolâtres. Car il y avoit une notion dans tout le genre humain, qu'il falloit rapporter à la Divinité toute la gloire; que ce qu'il y avoit de plus élevé parmi les hommes devoit s'abaisser à ses pieds; et qu'à vrai dire, c'étoit à Dieu seul qu'appartenoit le triomphe. C'est pourquoi il est appelé, *le Triomphateur d'Israël* (1. *Reg.*, XV. 29.). Allez donc, ô Sauveur! portez à votre Père dans son temple la gloire du plus beau triomphe qu'on ait jamais vu parmi les hommes, et la figure de tous les autres que vous devez remporter dans le ciel, sur toute la terre et sur les enfers.

Jésus-Christ devoit paroître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son Fils : *comme le fils de la maison* (*Hebr.*, III. 6.); pour y ordonner ce que son Père, qui l'y envoyoit, lui avoit prescrit.

Ainsi, d'abord qu'il y entre, *il regarde tout, et de tous côtés,* selon la remarque de saint Marc (MARC., XI. 11.).

Comme il étoit tard, il se retire pour ce jour; mais il y revient le lendemain. Il en chasse avec autorité les vendeurs et les acheteurs; il renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent : il n'épargne pas les personnes, qu'il chassa du saint lieu; apparemment à grands coups de fouet, et avec des cordes ramassées, comme il avoit fait autrefois, et en leur disant : *Otez tout cela d'ici, et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père* (JOAN., II. 15, 16.). Il parle donc, et il agit encore un coup, comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise.

En même temps pour montrer cette autorité, il fait dans le temple ses guérisons ordinaires : *il y guérit les aveugles et les estropiés qui se présentèrent* (MATTH., XXI. 14.) : Il confirme ce qu'il avoit fait par l'Ecriture : *Il est écrit,* dit-il, *Ma maison est une maison de prières* (Is., LVI. 7.) : c'est ce que Dieu avoit dit par la bouche d'Isaïe. Il y ajoute le reproche : *Et vous,* dit-il, *vous en faites une caverne de voleurs :* ainsi que Jérémie l'avoit prédit (MATTH., XXI. 13; JEREM., VII. 11.).

Alors donc fut accompli cet oracle de David : *Et moi j'ai été établi de Dieu comme roi sur Sion sa sainte montagne, annonçant et prêchant ses préceptes* (*Ps.* II. 6.). On vit dans son temple *le Dominateur et l'Ange du testament*, que Malachie avoit prédit (MALACH., III. 1.) : Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son Père : *Il ne souffroit pas,* dit saint Marc (MARC., XI. 16.), *qu'on passât avec un vaisseau par le temple,* ni qu'on fît servir de chemin public un lieu si saint. L'Evangile ne dit pas qu'il le défendoit, mais qu'il ne le souffroit pas; et c'est-à-dire, à en juger par le reste de ses actions, qu'il les repoussoit et les chassoit, du moins qu'il les reprenoit avec menaces. S'il n'avoit fait qu'ordonner, ce seroit un acte d'autorité : mais il agit, il renverse, il frappe; ce qui est encore un acte de zèle. Ce qui fait aussi que saint Jean et tous ses disciples appliquèrent à cette action cette parole de David : *Le zèle de votre maison m'a dévoré* (*Ps.* LXVIII. 10; JOAN., II. 17.).

Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes ordinaires, mais agissant par lui-même, et au-dessus de ses forces, avec une espèce d'excès, par une absolue confiance en la puissance de Dieu; c'est ce qui paroît dans cette action du Sauveur.

Remarquez ces paroles : *Une caverne de voleurs*, qui doit faire trembler tous ceux qui trafiquent; puisqu'elle leur fait sentir, que dans l'usage commun, et si l'on n'y prend garde, le trafic n'est qu'un tissu de mensonges, de tromperie et de vol.

Remarquez aussi avec tous les interprètes, que ce qu'on vendoit dans le temple, étoit des bœufs, des brebis, des colombes : toutes choses qui servoient aux sacrifices; et néanmoins Jésus chasse tout : non que ces ventes fussent mauvaises, mais parce que ce n'étoit pas le lieu de les faire. Que feroit-il des discours, des irrévérences, et de tant de choses infâmes qu'on fait dans le temple?

Remarquez encore qu'il parle en particulier à ceux qui vendent des colombes. Ce que les saints ont entendu des simoniaques qui vendent le Saint-Esprit et ses grâces; qui entrent par d'indignes commerces dans les emplois ecclésiastiques et spirituels; et qui, en quelque façon que ce soit, négocient pour avoir les voix de ceux qui les donnent. *Otez, ôtez tout cela,* dit le Sauveur.

Le temple alloit périr : et Jésus qui le va prédire, comme nous verrons, ne l'ignoroit pas; et cependant il en défend avec tant de zèle et d'autorité la sainteté, pendant qu'il subsiste. C'est donc pour apprendre aux chrétiens ce qu'ils doivent aux nouveaux temples dont le temple de Jérusalem n'étoit qu'une foible et imparfaite figure, et infiniment au-dessous des mystères des chrétiens, dont Jésus-Christ fait le fond, et où se trouve son saint corps et son sang précieux. Tremblons, tremblons à la seule vue et à l'approche de ce sanctuaire.

Mais *nous avons toujours un temple* (1. *Cor.*, III. 16, 17.). Notre âme en est un; nos corps en sont un; respectons ce temple si saintement consacré, et inséparable de nous-mêmes. N'y laissons entrer, ni même passer rien d'impur ni de profane. Gardons-nous bien de le faire servir à aucun indigne trafic. Respectons *ce temple, et le Saint-Esprit qui y habite* (*Ibid.*, VI. 19.).

VII.e JOUR.

Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. Jalousie des pharisiens (JOAN., XII. 18 et suiv.; MATTH., XXI. 15, 16; LUC., XIX. 39, 40.).

Le règne du Sauveur devoit être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les Juifs charnels s'étoient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisoit en quelque façon, même à cette attente grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour; et leur montroit que rien ne lui étoit plus aisé que de se faire reconnoître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avoit à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humiliation et de persécution, qui devoit le suivre partout jusqu'au dernier jour, il falloit qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe; et ce caractère y paroît dans la jalousie des pontifes, des pharisiens et des docteurs de la loi. Cette jalousie nous est expliquée par cette parole de saint Jean : pendant que tout le monde alloit au devant du Sauveur, et lui applaudissoit, les pharisiens se disoient les uns aux autres : *Que ferons-nous? tout le monde court après lui* (JOAN., XII. 19.). C'est ce qu'ils ne pouvoient souffrir, et ce qui leur fit dire deux paroles qui sont marquées dans les Evangiles.

La jalousie les dévoroit, et pendant que jusqu'aux enfants, tout crioit qu'il étoit le fils de David, ils lui disoient : *Maître, réprimez vos disciples. Entendez-vous bien ce qu'ils disent?* Il leur répondit deux choses : l'une, *N'avez-*

vous jamais lu ce qui est écrit : Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants, et de ceux qui sont à la mamelle (LUC., XIX. 39; MATTH., XXI. 15, 16; *Ps.* VIII. 3.)? Vous devez-vous donc étonner, si dans un âge plus avancé les enfants rendent à Dieu en ma personne des louanges et un témoignage plus éclatant? Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux : comme eux vous honoreriez celui qu'il envoie : mais votre envie, votre fausse gloire, votre hypocrisie et votre fausse politique vous en empêchent. Dépouillons-nous de tous ces vices, et revêtons-nous de l'innocence et de la simplicité des enfants, pour chanter sincèrement et purement les louanges de Jésus-Christ.

L'autre réponse du Sauveur sur ce reproche des pontifes et des docteurs de la loi : *Si ceux-ci se taisent*, leur dit-il (LUC., XIX. 40.), *les pierres mêmes crieront. Dieu est assez puissant,* disoit Jean-Baptiste (MATTH., III. 9.), *pour faire naître, même de ces pierres, les enfants d'Abraham*; et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles. Le temps doit venir, et il étoit venu, que la gloire de Jésus-Christ retentiroit si hautement par toute la terre, que les gentils s'assembleroient à cette voix ; et que Dieu seroit adoré par un peuple, qui jusqu'alors ne le connoissoit pas, et qui dormoit endurci dans son péché. O pierres, ô cœurs endurcis, éveillez-vous, attendrissez-vous à cette parole du Sauveur.

VIII.e JOUR.

Le même sujet (Ibid.).

Pendant que les peuples applaudissoient au Sauveur, et en portoient les louanges jusqu'au ciel, ses ennemis, non contents de faire paroître dans leurs paroles leur envie qu'ils ne pouvoient retenir, faisoient de secrètes menées pour le perdre, et y étoient même animés par la gloire d'un si beau jour. C'étoit encore un trait de ce caractère de persécution qui le devoit suivre, et qui le suivit en effet jusqu'à la fin.

Contemplons ici les effets de la jalousie : c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui étoit venu pour la guérir, en devoit sentir toute la malignité ; et les souffrances que l'envie lui devoit causer, devoient servir de remède à son venin. L'envie, c'est le noir et secret effet d'un orgueil foible, qui se sent ou diminuer, ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant, et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toute sorte de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et aux plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine, et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur ! ô Juste ! ô le Saint des saints ! c'est ce qui devoit s'accomplir en votre personne.

Déracinons l'envie ; et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

IX.e JOUR.

Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devoit avoir. Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les Juifs et dans les gentils (JOAN., XII. 19—27.).

Saint Jean nous fait remarquer deux effets bien différents du triomphe de notre Sauveur. Dans les pharisiens il excita les sentiments de la jalousie, et les noirs complots que nous avons vus. *Les pharisiens se disoient les uns aux autres : Que ferons-nous ? tout le monde court après lui* (JOAN., XII. 19.). Mais en même temps, et durant ces criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur étoit promis ; les gentils qui n'étoient pas de cette race bénite, et qui aussi étoient étrangers de cette sainte alliance, furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. *Quelques gentils,* dit saint Jean (*Ibid.*, 20.), qui connoissoient Dieu, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs, puisqu'*ils venoient adorer à la fête, s'adressèrent à Philippe,* un de ses apôtres, *et lui dirent* avec respect : *Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus.* Ce n'étoit pas simplement le voir ; car tout le monde l'avoit assez vu dans cette journée, et tout le monde le voyoit quand il prêchoit ; mais ils le vouloient voir en particulier et jouir de son entretien, qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme.

A cette approche des gentils qui vouloient le

voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devoit être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession, lui sont présentes : dans le petit il voit le grand. Ce que les Mages avoient commencé dès sa naissance, qui étoit la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent, et le figurent encore vers le temps de sa mort : et le Sauveur voyant concourir dans les gentils le désir de le voir avec celui de le perdre dans les Juifs, voit en même temps dans cet essai commencer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : *L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié* (Joan., xii. 23.). Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin ; et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'étoit par sa mort qu'il devoit acquérir ce nouveau peuple, et cette nombreuse postérité qui lui étoit promise. C'est après avoir dit : *Ils ont percé mes pieds et mes mains*, que David avoit ajouté (*Ps.* xxi. 17, 28.) : *Toutes les contrées de la terre se ressouviendront, et se convertiront au Seigneur.* C'est après qu'il auroit livré son âme à la mort, qu'Isaïe lui promettoit qu'*il verroit une longue suite d'enfants* (Is., liii. 10.). Et encore : *Qui racontera sa génération ? qui pourra compter sa postérité, parce qu'il a été retranché de la terre des vivants ? Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple* (*Ibid.*, 8). Et encore : *Je lui donnerai la dépouille des forts, et il en partagera le butin, parce qu'il a donné son âme à la mort* (*Ibid.*, 12.). Il voyoit donc que c'étoit à ce prix qu'il devoit acheter ce nouveau peuple : il lui en devoit coûter la vie. Plein de cette vérité, après avoir dit : *L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié ;* il ajoute : *Si le grain de froment ne tombe et ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il se multiplie* (Joan., xii. 23, 24.).

C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties. Mais il nous en doit à notre manière arriver autant qu'à lui. Nous sommes le grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes. C'est par-là que, comme Jésus, nous devons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle. Mais il faut que tout meure en nous : il faut que ce germe de vie se dégage et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroîtra qu'à ce prix. Tombons ; cachons-nous en terre ; humilions-nous ; laissons périr tout l'homme extérieur : la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps, la curiosité, la concupiscence, tout ce qu'il y a de sensible en nous. Alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

X.e JOUR.

Jésus-Christ est le grain de froment. Les membres doivent mourir comme le chef (Joan., xii. 25.).

Pour entendre la nécessité qui étoit imposée à tous les membres de mourir pour fructifier, il suffisoit d'avoir aperçu cette vérité dans le chef. Mais de peur que nous ne vissions pas assez tôt cette conséquence, Jésus-Christ nous la découvre lui-même. *Qui aime son âme,* dit-il (Joan., xii. 25.), *la perd.* C'est la perdre que de l'aimer ; c'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout ; et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle. Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : *Qui aime son âme la perd.* Toutes les fois que quelque chose de dur se présente, songeons aussitôt : *Haïr son âme, c'est la sauver.* Périsse donc tout ce qui nous plaît ; qu'il s'en aille en son lieu en pure perte pour nous.

Haïr son âme! Peut-on haïr son âme sans haïr tous ses avantages et tous ses talents naturels ? et peut-on s'en glorifier quand on les hait ? Mais peut-on ne les pas haïr, quand on considère qu'ils ne servent qu'à nous perdre dans l'état d'aveuglement ou de foiblesse où nous sommes ? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu, il nous perd plus que tout le reste.

Il n'y a rien que Jésus ait tant répété, et tant inculqué que ce précepte. *Qui trouve son âme, la perd ; qui perd son âme, la trouve* (Matth., x. 39 ; xvi. 25.). C'est ce qu'il recommande encore en un autre endroit du même Evangile. *Qui cherche à sauver son âme, la perdra,* dit-il ailleurs : *qui la perdra, lui donnera la vie* (Luc., xvii. 33.). Il se sert encore ailleurs du mot de haïr. *Il faut,* dit-il (*Ibid.*, xiv. 16.), *tout haïr, si on veut être mon disciple, père, mère, frères, sœurs, femme et enfants, et sa propre âme.*

Entendons la force de ce mot, *haïr*. Si les choses de la terre et de cette vie n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là; s'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire comme il fait ailleurs : *Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi* (MATTH., X. 37.). Mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de haine. De ce côté-là il faut tout haïr, en tant qu'il peut s'opposer à notre salut.

Entendons encore le courage que demande le christianisme. Tout perdre, jeter tout là. Cette vie est une tempête; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car, que sert de tout sauver, si soi-même il faut périr? Voyez ce marchand, qui dispute s'il jettera dans la mer ses riches ballots. Aveugle, tu les vas perdre, et te perdre encore toi-même par-dessus.

XI.e JOUR.

Suivre Jésus à l'humiliation, à la mort (JOAN., XII. 26.).

Celui qui me veut servir, qu'il me suive (JOAN., XII. 26.); qu'il m'imite, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies : *mon Père l'honorera* à ce prix, comme il m'a honoré moi-même. Il a fallu tout perdre, tout abandonner, tout prodiguer, tout haïr. Marche après moi, chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage? Hélas! vous me dites comme à Pierre : *Tu ne peux pas encore me suivre; mais tu me suivras dans la suite* (*Ibid.*, XIII. 36.). O Sauveur! je ne dirai pas que je vous suivrai partout; je n'ose le dire : je sens ma foiblesse. J'en ai le désir; aidez ma volonté foible; inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort; c'étoit sa coutume : dans la gloire, il rappeloit toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Elie qui étoient venus l'honorer en cet état, et s'entretenoient avec lui, ne *lui parloient* que *de la manière dont il devoit sortir de ce monde dans Jérusalem* (LUC., IX. 31.), en accomplissant toutes les anciennes prophéties, et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples *de parler de ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts* (MATTH., XVII. 9.). Il falloit donc mourir; et c'est ce qu'il vouloit que l'on comprît bien, afin qu'on vît le chemin qu'on avoit à suivre après lui, pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent, qu'on joint ensemble des idées qui paroissent si éloignées l'une de l'autre; mais plutôt c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'ils ne prévalent et ne nous séduisent.

XII.e JOUR.

Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède (Ibid., 27, 28.).

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance. *Maintenant mon âme est troublée* (JOAN., XII. 27.). Quoi, troublée de votre gloire dont vous venez de dire : *L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié* (*Ibid.*, 23.)? Pourquoi? sinon parce qu'il voyoit, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice : supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : *Maintenant mon âme est troublée*. Voici le commencement de son agonie; de cette agonie qu'il devoit souffrir dans le jardin des Olives; de ce combat intérieur où il devoit combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, et contre lui-même. *Mon Père, si vous voulez : s'il se peut : non ma volonté, mais la vôtre* (MATTH., XXVI. 39.). Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai; mais elle est : elle se fait sentir au Sauveur; elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus, mon âme est troublée de votre trouble! A qui sera notre recours, si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité. C'est le mystère : il nous porte en soi; il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui; et c'est ainsi qu'il nous fortifie, premièrement, par l'exemple qu'il nous donne, secondement, par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple : car s'il n'avoit senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs. *Votre volonté soit faite, et non la mienne.* Cette instruction nous manqueroit.

Par le mérite : s'il ne souffroit pas, il n'offriroit point de sacrifice, ou le sacrifice ne lui coûteroit rien ; et ainsi il ne seroit pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur ! par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venoit du péché, ni ne portoit au péché. C'étoit un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère de la *puissance perfectionnée dans l'infirmité* (2. *Cor.*, XII. 9.). C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef, et s'accomplit dans les membres.

XIII.e JOUR.

Trouble de Jésus. Combat et victoire, notre modèle (Ibid.).

Maintenant mon âme est troublée : et que dirai-je (JOAN., XII. 27, 23.)? Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même. *Et que dirai-je?* Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. *Mon Père, sauvez-moi de cette heure?* Dirai-je cela à mon Père? lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature? *Mais je suis venu pour cette heure.* Voilà l'homme foible qui s'excite, qui s'encourage lui-même : *Je suis venu pour cette heure. Je suis venu* allumer *un feu* par ma passion : *et que désiré-je, sinon qu'il prenne bien vite? J'ai un baptême où il me faut être plongé; ah! combien suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse* (LUC., XII. 49, 50.) ! Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa foiblesse dit : *Que ferai-je?* à quoi me résoudrai-je ? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain ? Ecouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus? *Mon Père,* votre gloire l'emporte : *Glorifiez votre nom;* votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils. *Non ma volonté, mais la vôtre* (*Ibid.,* XXII. 42.); non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible, ou plutôt, parce qu'elle étoit absolument invincible, et n'avoit à combattre que pour nous, il nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devoit accompagner le Sauveur.

XIV.e JOUR.

Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe (JOAN., XII. 28, 30.).

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer ; et à cette parole du Sauveur : *Mon Père, glorifiez votre nom,* une voix aussi éclatante que le tonnerre vint du ciel : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore* (JOAN., XII. 28.).

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connoître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance* (MATTH., III. 17.) ; où, comme le rapporte saint Luc : *Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance en vous* (LUC., III. 22.).

La même voix fut ouïe encore à la transfiguration ; et pendant que Moïse et Elie entroient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance; écoutez-le* (MATTH., XVII. 5.). Cette parole, *Ecoutez-le,* fut ajoutée à ce qui avoit été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : *Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore* (JOAN., XII. 28.). J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique ; je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère, maintenant même en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir : et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût ; et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis ; mais nous devoit être rapportée par eux, après

sa résurrection, comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre (2. PETR., I. 16, 17, 18.).

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Evangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix; et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne se fait paroître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : *C'est le tonnerre; les autres disoient : Un ange lui a parlé* (JOAN., XII. 28, 29.). Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. *C'est un tonnerre;* c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disoient le mieux : *C'est un ange,* disoient-ils, *qui lui a parlé;* soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut par un esprit d'incrédulité; soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avoit parlé par un ange; comme il avoit fait aux patriarches, et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : *Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous* (*Ibid.*, 30.). Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre : et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix comme un tonnerre, comme un bruit confus; entendons qu'on nous a parlé très distinctement de sa gloire et de la nôtre; et que la vérité nous a été très clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu, *qui parloit autrefois par les anges, parle maintenant par son Fils* (*Hebr.*, II. 2, 3.) : Ecoutez-le, nous dit-on; réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâce au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée* (JOAN., XVII. 22.). Mais entendons toujours, en quelle conjoncture on lui promet cette gloire; c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire, par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XV.e JOUR.

Mystère de la voie céleste : Le monde va être jugé, en jugeant Jésus-Christ (JOAN., XII. 31 — 34.).

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste : *C'est maintenant que le monde va être jugé* (JOAN., XII. 31.). Comment? en exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre; si Jésus, privé de tous les biens, et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même, et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde, qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre, au préjudice de tout; si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ses maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde; et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux sortes de jugement, celui de condamnation à la fin des siècles, celui de discernement dans celui-ci. Il applique au dernier cette parole du psalmiste : *Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de celle de la nation qui n'est pas sainte* (*Ps.* XLII. 1.). Ce discernement se fait clairement, par bien entendre le jugement que le monde a porté de Jésus-Christ. Le monde veut être flatté; le monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices; le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes; le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par-là on le condamne. Tout cela a fait que le monde a condamné Jésus-Christ. Quiconque suit les maximes par lesquelles on a condamné le juste, ne se discerne pas du monde, et il est jugé avec le monde. Sois attentif, chrétien! et discerne-toi de la nation qui n'est pas sainte, en condamnant en toi-même de bonne foi toutes ses maximes.

XVI.e JOUR.

Vertu de la croix. Jésus tire tout par la croix. Le suivre jusqu'à la croix (Ibid.).

Le prince de ce monde, le démon qui en est le maître par l'idolâtrie, *va être chassé* (JOAN.,

XII. 31.), et les fausses divinités abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. *Et moi*, dit-il (JOAN., XII. 32.), *après que j'aurai été élevé de terre* sur la croix, *je tirerai tout à moi* : j'entraînerai à moi toutes choses. Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. Et de cette bienheureuse totalité, que Dieu a unie par son éternelle et miséricordieuse élection, aucun ne demeurera. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde : il est en butte à toute contradiction d'un côté; et de l'autre, il est l'objet de l'espérance du monde. *Il falloit qu'il fût élevé comme le serpent dans le désert*, afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même (*Ibid.*, III. 14, 15.). La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Allez au pied de la croix, et dites-y au Sauveur avec l'Epouse : *Tirez-moi, nous courrons après vous* (*Cant.*, I. 3.). La miséricorde qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer tous les cœurs. Tirez-moi de cette puissante et douce manière dont vous avez dit, que *votre Père tire à vous tous ceux qui viennent* (JOAN., VI. 44.). Tirez-moi de cette manière toute-puissante qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix; que j'y sois uni, percé de vos clous, crucifié avec vous, en sorte que je ne vive plus pour le monde, mais pour vous seul. Quand dirai-je avec votre apôtre : *Je vis : non plus moi, mais Jésus-Christ en moi*. Et encore : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré pour moi* (*Gal.*, II. 19, 20.). Et encore : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*. Et encore : *La charité de Jésus-Christ nous presse; estimant ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts en un seul. Jésus-Christ est mort pour tous; afin que ceux qui vivent, ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux* (2. *Cor.*, V. 14, 15.). C'est ainsi que Jésus-Christ nous attire. Il falloit, comme il vient de dire, que *ce grain de froment tombât à terre pour se multiplier* (JOAN., XII. 24.). Il falloit qu'il se sacrifiât lui-même, pour nous faire tous en lui-même une offrande agréable à Dieu. Le nouveau peuple devoit naître de sa mort.

Le Sauveur avoit déjà dit : *Il faut que le Fils de l'homme soit exalté comme le serpent* (JOAN., III. 14.). Il avoit dit : *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis* (*Ibid.*, VIII. 28.). La connoissance de la vérité étoit attachée à la croix.

Je tirerai, j'entraînerai : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force se fait cette opération. Il nous tire, comme on vient de voir, par la manifestation de la vérité. Il nous tire par le charme d'un plaisir céleste; par ces douceurs cachées que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons; mais suivons jusqu' à la croix. Car comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque là qu'il le faut suivre. Il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui, jusqu'à répandre tout le sang de l'âme, toute sa vivacité naturelle, et se reposer dans le seul Jésus. Car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour. O Jésus! que tout est vil à qui vous trouve; à qui est tiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix! O Jésus! quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! faites-la sentir à mon cœur. *Quand je serai élevé de terre*. Je ne veux d'autre élévation que celle-là : c'est la vôtre : que ce soit la mienne.

Songez que tout ceci se dit à l'occasion de l'entrée de Notre-Seigneur, et peut-être le propre jour ou le lendemain qu'elle se fit. Admirez, encore un coup, comme il conserve à ce beau triomphe le caractère de croix et de mort.

XVII.e JOUR.

Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière; ils marchent dans les ténèbres (JOAN., XII. 34 — 37.).

Comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé (JOAN., XII. 34.) de terre? Il avoit parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse; il avoit d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'étoit accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole : *Nous avons appris par la loi, que le Christ demeure éternellement. Et comment donc dites-vous que*

le Fils de l'homme doit être élevé? c'est-à-dire, crucifié. *Qui est ce Fils de l'homme* (JOAN., XII. 34.)? Il y avoit de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avoient raison de dire, que le Christ devoit demeurer et régner éternellement; mais ils ne vouloient pas entendre par où il lui falloit passer pour arriver à son règne. Le maître étoit au milieu d'eux, et il n'y avoit qu'à le consulter, après que Dieu avoit attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi Jésus leur dit : *La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de temps* (*Ibid.*, 35.). Je m'en vais; et cette lumière ne sera plus guère avec vous : servez-vous-en pendant que vous l'avez : *Marchez à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent*, ne vous surprennent, ne vous enveloppent : *et lorsqu'on est dans les ténèbres, on ne sait où l'on va :* on se heurte à toutes les pierres, on tombe dans tous les abîmes; et non-seulement le pied manque, mais la tête ne peut se défendre.

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir : mais à ceux qui les ferment, il est une pierre où l'on se heurte et on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connoissent pas; et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses? Est-ce vous que nous voyons si foible? Comment tirerez-vous à vous-même tout le monde, dont vous allez être le rebut par votre croix? Aveugle, ne voyez-vous pas à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendroit qu'à lui d'avoir de la gloire; qu'il ne la perd donc pas par foiblesse, mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat? Il vous diroit cette vérité, si vous la lui demandiez humblement : mais vous laissez échapper la lumière; et celui qui étoit venu pour vous éclairer, vous sera à scandale : *Scandale aux Juifs*, dit saint Paul (1. *Cor.*, I. 23.), *et folie aux gentils.*

Pesons ces paroles! *La lumière n'est plus avec vous que pour un peu de temps* (JOAN., XII. 35.).

Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir : un nuage épais nous la couvre : nos passions, que nous laissons croître, nous la vont entièrement dérober : marchons tant qu'il nous en reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices? C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

Qui marche dans les ténèbres, ne sait où il va (JOAN., XII. 35.). Etrange état! on va : car il faut aller, et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement. On va donc; et on ne sait où l'on va : on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur; on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. Etat trop ordinaire dans la vie des hommes! Hélas! hélas! c'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles qu'il faut déplorer cet état.

Il ne sait où il va. Aveugle, où allez-vous? Quelle malheureuse route enfilez-vous! Hélas! hélas! revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance : ah! quel labyrinthe et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer! Il est perdu : je ne le vois plus; il ne se connoît plus lui-même, et ne sait où il est : il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Revenez : il ne peut plus; il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé! quel précipice l'attend! de quelle bête sera-t-il la proie! Sans secours, sans guide, que deviendra-t-il? Hélas! hélas!

XVIII.e JOUR.

Etat de ceux de qui la lumière se retire. Jésus se cache d'eux. Merveilles de cette journée de triomphe (Ibid.).

Jésus dit ces choses, et il se retira et se cacha d'eux (JOAN., XII. 36.). Quel état! quand non-seulement on se retire de la lumière; mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire; et non-seulement se retire, mais se cache! C'est l'état de ceux *dont l'entendement est enveloppé et obscurci de ténèbres, par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur; qui, désespérant de leur retour, se livrent à toute impureté et à toutes actions impudiques*, comme à l'envi, et à qui pis fera. *Ah! ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ vous avoit enseigné; si toutefois vous l'avez ouï* (*Ephes.*, IV. 18, 19, 20.), si sa voix est parvenue jusqu'à vous.

Ce verset de saint Jean semble répondre à celui de saint Matthieu, où il est porté que Jésus, après avoir répondu aux reproches que les pharisiens lui faisoient sur son entrée, *les laissa là, et sortit de la ville pour se retirer en Béthanie* (MATTH., XXI. 17.), où il demeuroit. C'est ce

que saint Jean appelle s'en aller et se cacher d'eux. Sa retraite étoit donc à Béthanie ; c'est là qu'il se cachoit chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples ; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. De là on peut conclure que tout ceci s'est passé au jour de l'entrée du Sauveur ; que c'est à ce jour que le Père fit entendre du ciel cette voix que nous avons ouïe ; que c'est alors que Jésus développa tout le mystère de son exaltation, et de la propagation de sa doctrine, et de sa gloire après sa mort. Que cette journée est magnifique ! Quel concours de merveilles ! que de douces consolations ! que d'étonnantes menaces ! Quel recueillement, quelle frayeur, quel doux étonnement, quelle attention, quel mélange de crainte et d'amour ne doit pas inspirer cette journée ! Que si l'on veut différer jusqu'au lendemain une partie de ces choses, comme il pourroit y en avoir quelque raison ; c'étoit toujours une suite du triomphe de Jésus, puisque ce fut à ce jour qu'il purgea le temple avec tant d'autorité et de zèle, des voleurs qui en faisoient leur caverne.

O jour admirable ! je n'avois pas encore vu toutes vos lumières, ni compris toutes les merveilles dont vous êtes plein.

XIX.e JOUR.

Réflexions sur les merveilles de la première journée. Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu à l'exemple de Jésus-Christ.

Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortoit tous les soirs de Jérusalem, et se cachoit à Béthanie, d'où il revenoit tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assembloit aussi dès le matin pour l'entendre. Le jour ses ennemis étoient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple si on le prenoit en plein jour : *Car ils craignoient,* dit saint Marc (MARC., XI. 18.), *parce que tout le peuple qui l'écoutoit étoit ravi de sa doctrine.* Ou, comme le rapporte saint Luc (LUC., XIX. 48.), *ils ne savoient que lui faire, parce que tout le peuple qui l'écoutoit étoit ravi et hors de soi.* Ainsi dans le jour il demeuroit ; et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasions de le perdre, il sortoit de la ville, et se retiroit à Béthanie, parmi ses disciples, afin d'achever sa semaine, et le temps qui lui étoit prescrit pour nous instruire ; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devoit être pris. Voyons donc, soit qu'il se conserve, soit qu'il se livre, qu'il fait tout pour l'amour de nous. Il se conserve pour achever ses instructions, sans que nous perdions une seule de ses paroles ; et il se livre pour consommer son sacrifice. O Jésus ! je vous adore dans ces deux états ; et je vous suivrai tous les matins de cette dernière semaine, pour écouter votre parole, plus touchante encore en ces derniers temps, que dans tous les autres.

Ramassons toutes les merveilles que nous avons vues accomplies en ce sacré jour du triomphe de Jésus-Christ ; toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance, que le ciel et la terre donnent à Jésus ; et en même temps tous ces caractères d'infirmité, de persécution et de fuite qu'il conserve. Adorons ce sacré mélange. Si nous sommes calomniés, maltraités, persécutés par nos ennemis, jusqu'à être contraints de fuir et de nous cacher devant eux, ne nous en affligeons pas ; c'est le caractère de Jésus-Christ, qu'on doit au contraire être ravi de porter. Continuons toujours, à son exemple, l'œuvre de Dieu, s'il nous en a commis quelqu'un, quelque petit qu'il soit, sans nous relâcher jamais ; et accomplissons la volonté de Dieu.

XX.e JOUR.

Figuier desséché : figure de l'âme stérile, et sans bonnes œuvres (MATTH., XXI. 18, 24 ; MARC., XI. 13, 28.).

Le lendemain de son entrée, *en arrivant de Béthanie à Jérusalem du matin, il eut faim ; ayant vu de loin un figuier, il s'en approcha pour voir s'il y trouveroit du fruit ; mais n'y trouvant que des feuilles, parce que ce n'étoit pas le temps des fruits, il le maudit* (MATTH., XXI. 18.), comme on sait. C'est une parabole de choses, semblable à celles de paroles que l'on trouve en saint Luc, chap. XIII. 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avoit fait ce figuier, ni ce qu'il avoit mérité ; car, qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'étoit que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentoit, c'est-à-dire, la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son Créateur, en quelque temps qu'il lui en demande ; et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent, et rien de solide, il la maudit.

Que jamais il ne sorte de fruit de toi (MATTH., XXI. 19.). Etrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire; jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit, et un homme sans bonnes œuvres?

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré: l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence; et l'arbre, sans être coupé, est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort: on voit un arbre sur pied; mais il a la mort dans le sein. *Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort* (*Apoc.*, III. 1.). Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

Jésus eut faim. Selon la lettre, il jeûnoit beaucoup; selon le mystère, il avoit faim et soif quand il falloit. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume, et la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier, qu'ils trouvèrent desséché depuis la racine; et Pierre dit au Sauveur: *Maître, le figuier que vous avez maudit, est séché* (MARC., XI. 21.). Jésus-Christ ne vouloit pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvoit; mais, par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme. Ainsi, quand il voulut faire sentir combien les démons étoient malfaisants, et jusqu'où alloit leur puissance, lorsqu'il leur lâchoit la main, il le fit paroître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer (MATTH., VIII. 32.). Qu'il est bon, et qu'il a de peine à frapper l'homme! Ne contraignons pas le Sauveur contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

XXI.e JOUR.

Le prodige des prodiges: l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière (MATTH., XXI. 21, 22; MARC., XI. 22, 24.).

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup davantage, lorsqu'il leur dit, qu'ils en pouvoient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. *Si vous l'avez,* leur dit-il (*Ibid.*, XXI. 21.), *vous ne pourrez pas seulement dessécher un figuier; mais vous direz à une montagne: Déracinez-vous, et jetez-vous dans la mer; et cela se fera.*

Voici le prodige des prodiges: l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu.

Allez, disoit le Sauveur (MATTH., X. 8.), *guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.* Qui fit jamais un pareil commandement?

Il les envoya prêcher et guérir les malades (LUC., IX. 2; X. 3, 9.). Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres? *Allez,* dit-il, *entrez dans cette maison; et guérissez tous les malades que vous y trouverez.* Tout est plein de pareils commandements. Mais ici il pousse la chose encore plus loin: *Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez* (JOAN., XIV. 12, 13.). Vous pourrez tout ce que je puis; vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, *et vous ferez même de plus grandes choses.* En effet, si on est guéri en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, pendant qu'elle étoit sur lui; ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul, lorsque *les linges qui avoient seulement touché son corps, guérissoient les malades à qui on les portoit* (*Act.*, XIX. 12.). Et non-seulement les linges qui avoient touché les corps des apôtres avoient cette vertu; mais *leur ombre même;* l'ombre qui n'est rien, *quand elle passoit sur les malades, ils étoient guéris* (*Ibid.*, V. 15.).

Voici donc le grand miracle de Jésus-Christ. C'est que, non-seulement il est tout-puissant, mais il rend encore l'homme tout-puissant, et, s'il se peut, plus puissant que lui, faisant du moins constamment de plus grands miracles; et tout cela par la foi et par la prière: *Tout ce que vous demanderez, en croyant sans hésiter qu'il vous sera donné, il vous arrivera* (MATTH., XXI. 22; MARC., XI. 24.). La foi donc et la prière sont toute-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. *Si vous pouvez croire,* disoit le Sauveur (MARC., IX. 22.), *tout est possible à celui qui croit.*

La difficulté n'est donc pas de faire des miracles: la difficulté est de croire. *Si vous pouvez croire,* c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* (*Ibid.*, 23.), disoit cet homme, à qui Jésus dit: *Si vous pouvez croire. Seigneur, augmentez-nous la foi,* disoient les apôtres (LUC., XVII. 5.). Nous n'avons besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. *O si vous en aviez,* dit le Seigneur (*Ibid.*, 6.), *comme un grain de sénevé,* le plus petit de tous les grains, *vous diriez à ce mûrier;*

Déracine-toi, et te plante dans la mer, et il vous obéiroit; et il trouveroit un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants; c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire.

Il faut donc entendre que cette foi, qui peut tout, nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Evangile, que nous lisons aujourd'hui, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin, qui nous fait sentir que Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très clairement par l'Evangile, que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter : assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auroient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que des flots, nous dirons à un arbre : Va te planter là; et à notre esprit : Fixe-toi là; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèveroit à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer, et de s'y abîmer, tellement qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très certainement que Dieu veut que nous entreprenions. Osons tout, et pour petite que soit notre foi, ne craignons rien; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du senevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur : je ne demande que la vérité et la sincérité; car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup : *Et ce grain de senevé,* cette foi naissante, *deviendra une grande plante, et les oiseaux du ciel se reposeront dessus* (MATTH., XIII. 31, 32.). Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure.

XXII.ᵉ JOUR.

La prière persévérante; elle tient de la plénitude de la foi (Ibid.).

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter, pour peu que ce soit, avec une pleine persuasion; c'est ce que saint Paul appelle *plénitude de persuasion,* que la Vulgate a traduit simplement : *In plenitudine multâ : Avec une grande plénitude* (1. *Thess*, I. 5.). Ce que le même saint Paul appelle ailleurs : *plénitude d'intelligence* (*Coloss.*, II. 2.), et ailleurs, en termes formels : *plénitude de l'espérance, et plénitude de la foi* (*Hebr.*, VI. 11; X. 22.). C'est donc à dire, qu'il faut avoir une foi si pleine, qu'elle ne se démente par aucun endroit, et qu'on n'ait nulle défiance du côté de Dieu; comme le même saint Paul le dit d'Abraham, qu'*il n'hésita point par défiance, mais se fortifia dans la foi, donnant gloire à Dieu; pleinement persuadé et convaincu qu'il est puissant pour accomplir tout ce qu'il promet* (*Rom.*, IV. 20, 21.). Voilà donc la foi qui obtient tout, *et la foi qui nous justifie,* selon le même saint Paul, dans le même endroit (*Ibid.*, 22.). Telle est donc la première condition de la prière marquée dans notre évangile, qu'elle se fasse avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : *Qu'on pardonne sincèrement à son frère, si on a quelque chose contre lui* (MARC., XI. 24, 25.). On obtient donc tout ce qu'on demande, si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu, et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande, un cœur sans aigreur et sans défiance : on a tout de lui à ce prix.

Mais peut-on ne se pas défier, et ne doit-on pas le faire? Oui, de soi; puisqu'on est si foible, et qu'on ne sait même si on a une foi vive, encore moins si on y persévérera : mais, avec toute cette incertitude, j'ose dire qu'il ne faut pas s'en inquiéter; et, sans tant de retour sur soi-même, il faut, dans le temps que la prière s'allume, oser tout attendre et tout demander; et être si plein de Dieu, qu'on ne songe plus à soi-même.

Est-ce là cette téméraire confiance que les hérétiques prêchent? Point du tout. Mais sans éteindre les réflexions qu'on peut faire sur sa foiblesse, c'est, dans la ferveur de la prière, s'oublier tellement soi-même, qu'on ne demeure occupé que de ce que Dieu peut, et de l'immense bonté avec laquelle il a tout promis à la prière persévérante.

XXIII.e JOUR.

Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur. Matière de ses derniers discours (MARC., XI. 11 — 33; MATTH., XXI. 23 — 32; LUC., XX. 1 — 8).

En comptant avec saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâques. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin, lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier, et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir : *Jésus vint encore une autre fois à Jérusalem* (MARC., XI. 27.); et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de saint Jean, comme on va voir.

Après cela je ne vois plus de distinction de jours. Nous apprenons seulement de saint Luc, que *Jésus-Christ venoit tous les jours au temple pour y enseigner, et que le peuple l'y venoit entendre dès le matin* (LUC., XXI. 37, 38.). En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ses discours entre le mercredi et le jeudi, durant le jour; car il fut pris la nuit, et fut crucifié le lendemain.

Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Hier, qui fut le mardi, il nous fit voir dans la foi le fondement de la prière et de toute la vie chrétienne. Il n'y avoit rien de plus essentiel à la piété. Mais dans la suite il va établir la foi, et autoriser sa mission d'une manière admirable : premièrement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, et ensuite par celui de David, et par beaucoup d'autres choses que nous allons voir les unes après les autres; fermant la bouche à tous les contredisants, et laissant ce témoignage au monde, que sa doctrine étoit absolument irrépréhensible, puisque ses plus grands ennemis demeuroient muets devant lui.

Méditons cette vérité : considérons de quelle sorte Jésus-Christ répond à ceux qui l'interrogeoient avec un esprit de contradiction; et apprenons comment il faut consulter la vérité éternelle.

XXIV.e JOUR.

Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles (MATTH., XXI. 27; MARC., XI. 33; LUC., XXI. 1, 2, 8.).

Comme il enseignoit dans le temple, *les princes des prêtres, et les docteurs de la loi, et les sénateurs du peuple s'assemblèrent, et lui firent cette demande : En quelle puissance faites-vous ces choses* (LUC., XX. 1, 2.)? Il paroît que cette demande regardoit principalement la puissance qu'il se donnoit d'enseigner; car ils vinrent à lui comme il enseignoit. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venoit de faire Jésus : et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple? en quelle puissance y enseignez-vous? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs, et y exercez-vous tant d'autorité? Ce seroit à nous à vous donner cette puissance; nous ne vous l'avons point donnée; d'où vous vient-elle? Voilà une demande faite dans les formes, par l'assemblée et par les personnes qui sembloient avoir le plus de droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction. *Je ne vous dirai pas non plus*, leur dit-il, *en quelle puissance j'agis* (LUC., XX. 8.). Mais il se contente de les confondre devant le peuple, de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme l'on va voir.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles! La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ : *Je le suis, moi qui vous parle,* lui dit-il sans circuit (JOAN., IV. 26.). *Croyez-vous au Fils de Dieu*, dit-il à l'aveugle-né? *Qui est-il, Seigneur, afin que j'y croie? Vous l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. J'y crois, Seigneur; et il l'adora* (*Ibid.*, IX. 35, 36, 37, 38.). Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux en cette sorte.

En quelle puissance faites-vous ces choses (MATTH., XXI. 23.)? Il leur avoit déjà répondu sur un cas semblable, ou plus fort, en présence de tout le peuple. Car ayant dit à un paralytique qu'on lui présentoit pour le guérir : *Homme, tes péchés te sont remis* (*Ibid.*, IX. 2.); ce qui dans le fond étoit beaucoup plus grand que tout ce qu'il avoit jamais fait : comme les docteurs de la loi le trouvoient étrange, il leur parla en cette sorte (*Ibid.*, 5, 6.) : *Lequel des deux est le plus*

facile, ou de dire : Je vous remets vos péchés; ou de dire à un paralytique : Levez-vous, et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : Homme, c'est à toi que je parle, *lève-toi, et marche*. Il avoit donc clairement établi le pouvoir qu'il avoit de remettre les péchés, qui étoit le plus grand qui pût être donné à un homme. Il n'y avoit plus à l'interroger sur le reste; il n'y avoit autre chose à faire qu'à se soumettre. Comme ils ne pouvoient s'y résoudre, ils viennent encore lui demander : *De quelle puissance faites-vous ces choses* (Luc., xx. 2.)? Comme s'ils eussent dit : De quelle puissance guérissez-vous tous les malades? de quelle puissance rendez-vous la vue aux aveugles? de quelle puissance ressuscitez-vous les morts? Il étoit trop clair que c'étoit par la puissance divine; et ils ne l'interrogeoient sur une chose si claire que par un mauvais esprit.

Ailleurs on lui demande dans le même esprit : *Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens, et nous arracherez-vous l'âme? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement* (Joan., x. 24.)? A les entendre parler avec cette force, on diroit qu'ils veulent savoir de bonne foi la vérité; mais la réponse de Jésus fait voir le contraire. Vous demandez que je vous dise ouvertement qui je suis : *Je vous le dis, et vous ne me croyez pas : cependant les œuvres que je fais au nom de mon Père, parlent assez, et me rendent un assez grand témoignage* (*Ibid.*, 25.). Ils avoient donc deux témoignages : celui de sa parole, et, ce qui étoit encore plus fort, celui de ses miracles. S'ils consultoient après cela, au lieu de croire, un mauvais esprit les poussoit. La vérité éternelle, qu'ils consultent mal, n'a rien à leur répondre, et n'a plus qu'à les confondre devant tout le peuple. Ainsi nous arrivera-t-il, quand nous la consulterons contre notre propre conscience sur des choses déjà résolues : nous ne cherchons qu'à tromper le monde, ou à nous tromper nous-mêmes. Cessons de nous flatter; cessons de chercher des expédients pour nous perdre. Rompons ce commerce dangereux et scandaleux; rendons ce bien mal acquis; soyons fidèles aux devoirs de notre profession; ne reculons point en arrière contre le précepte de l'Evangile; ne cherchons point à nous relâcher et à tout perdre.

XXVe JOUR.

Aveuglement des hommes, plus disposés à croire saint Jean, que Jésus-Christ même Matth., xxi. 23, 25; Marc., xi. 27; Luc., xx. 1, 8.).

De qui est le baptême de Jean (Matth., xxi. 25.)? Est-il possible que le Sauveur doive tirer son témoignage de saint Jean-Baptiste, qui n'étoit que son précurseur, qui n'étoit pas l'Epoux, mais l'ami de l'Epoux, comme il l'avoit dit; qui n'étoit pas le Christ, mais celui qui lui devoit préparer la voie; qui, pour tout dire en un mot, n'étoit pas digne de lui délier les cordons de ses souliers? Voilà ce qu'étoit Jean-Baptiste; et néanmoins Jésus-Christ se sert de son témoignage, pour convaincre ceux qui ne vouloient pas croire au Christ lui-même. Cependant Jean n'avoit fait aucun miracle; et Jésus en avoit rempli toute la Judée : Jean parloit comme le serviteur; et Jésus-Christ comme le Fils disoit ce qu'il avoit vu dans le sein du Père. *Telle est la foiblesse de nos yeux*, dit saint Augustin : *un flambeau nous accommode mieux que le soleil. Nous cherchons le soleil avec un flambeau.* Jésus l'entendoit bien ainsi, et il avoit dit : *J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean* (Joan., v. 63.). Quand donc il se servoit de ce témoignage, c'est qu'il approchoit aux yeux malades une lumière plus proportionnée à leur foiblesse : et c'est ce qu'il fait encore en cette occasion. Profond aveuglement des hommes; plus disposés à croire saint Jean que Jésus-Christ même! O Dieu, qui ne trembleroit? Mais qui ne vous demanderoit en tremblant d'où vient dans le cœur des Juifs une si étrange disposition? Ne se trouvera-t-il pas quelque chose de semblable en nous? Nous le pourrons chercher une autre fois : nous frapperons à la porte pour entendre ce secret, et peut-être nous sera-t-elle ouverte. Continuons cependant notre lecture.

XXVIe JOUR.

Les Juifs incrédules confondus par le témoignage de saint Jean (Ibid., et Joan., v. 33, 36.).

Si nous disons que le baptême de Jean est du ciel, il nous dira : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru (Matth., xxi. 25.)? Il le leur avoit déjà dit, et ils n'avoient su que répondre : *Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité* (Joan., v. 33.). S'ils avoient donc avoué

la mission céleste de saint Jean-Baptiste, il leur auroit fermé la bouche par son témoignage. Que dire donc? *Que le baptême de Jean ne venoit pas de Dieu? Ils n'osoient le dire devant le peuple qui le tenoit pour un prophète. Nous n'en savons rien*, disent-ils. *Et moi, dit-il, je ne vous dis pas non plus en quelle puissance j'agis* (MATTH., XXI. 26, 27.). Gens de mauvaise foi, qui n'osez ni avouer ni nier la mission de saint Jean-Baptiste, vous ne méritez pas que je vous réponde. Avouez, niez, pensez ce que vous voudrez : vous êtes confondus; et il n'y a de parti pour vous que de vous taire. Il y en auroit un autre; ce seroit de croire en Jésus : mais vous ne pouvez, pour les raisons et à la manière que nous verrons en son lieu.

Lisez ici le passage entier de saint Jean, v. 33 : *Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, je ne reçois pas mon témoignage de l'homme; mais je parle ainsi*, je vous allègue Jean à qui vous croyez, *afin que vous soyez sauvés. Jean étoit un flambeau ardent et luisant, et vous avez voulu vous réjouir pour un peu de temps à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire, rendent assez témoignage que c'est lui qui m'a envoyé* (JOAN., V. 33, 34, 35, 36.).

C'est ainsi qu'il se servoit du témoignage de saint Jean-Baptiste, *afin*, dit-il, *que vous soyez sauvés*, et pour vous convaincre par vous-mêmes. Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi, confondue. Ils ne méritoient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avoit dit cent fois, et que cent fois ils n'avoient pas voulu croire.

Que sera-ce au dernier jour, lorsque la vérité manifestée dans toute sa force, nous confondra éternellement devant tout l'univers? Où irons-nous? hélas ! où nous cacherons-nous? Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes.

XXVII.e JOUR.

Parabole des deux fils désobéissants. Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots (MATTH., XXI. 28, 31.).

Que vous semble de ceci : Un homme avoit deux fils (MATTH., XXI. 28, 29, 30, 31.), *etc.* Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le Fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste : l'autre est celui d'une obéissance imparfaite, et plus apparente que solide; et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout, ou par foiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger, et quoique peu résolus à vous obéir, ils vous disent : *Seigneur, je m'en vais* : EO, DOMINE. Ils vous appellent, Seigneur; ils ont un certain respect; ils sont en apparence prompts à obéir; ils ne disent pas, J'irai, mais, Je vais : vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas; il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il vous veut tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et plus de courage qu'il n'en a.

Il paroit que ce caractère est manifestement le plus mauvais : ces foibles résolutions, et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion; et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état qui fait qu'on le change. Mais pour celui qui tranche le mot : *Je ne veux pas* : NOLO : comme il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance, et ne peut se flatter d'aucun bien; à la fin, il a honte de soi-même, et, réveillé par son propre excès, il s'en repent : POENITENTIA MOTUS ABIIT : *Touché de repentir, il obéit.*

Notre-Seigneur fait voir aux pontifes que ce dernier caractère est le leur. Nourris dans la piété, ils ne parlent que de Dieu, que de religion, que de l'obéissance qu'on doit à la loi; et parce qu'ils en parlent souvent, ils se croient assez gens de bien, et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : *Les publicains et les femmes de mauvaise vie arriveront plutôt que vous dans le royaume de Dieu* (MATTH., XXI. 31, 32.); parce que, confus de leurs excès, ils en ont fait pénitence à la voix de Jean : et vous, qui par vos lumières et la dignité de vos charges deviez donner l'exemple aux autres, non-seulement vous n'êtes pas venus les premiers, comme on avoit raison de l'attendre; mais vous n'avez pas même su profiter de l'exemple des autres. Plus endurcis dans le crime que les publicains et les femmes de mauvaise vie, vous les avez vus se convertir sans en être touchés. Double enfoncement dans le crime : premier; ne faire pas mieux que de telles gens, et ne leur point donner l'exemple : second; ne profiter pas même du leur.

Jean est venu dans la voie de la justice, sans autre marque de sa mission que sa vie sainte et austère; *et néanmoins les publicains et les femmes de mauvaise vie* en ont été touchés (MATTH., XXI. 32.). Et vous qui avez vu Jésus-Christ, qui, non-seulement marchoit comme Jean dans la voie de la justice, puisqu'il a dit, non dans le désert, mais dans le milieu du monde : *Qui me reprendra de péché* (JOAN., VIII. 46.)? mais qui a fait de si grands miracles, qu'il y avoit de quoi émouvoir les plus insensibles : vous, dis-je, qui l'avez vu et qui avez ouï sa voix, *vous n'avez pas cru*. Quelle est votre honte et quel sera votre supplice !

Vous, ô prêtres, religieux et religieuses, dont la vie ne répond pas à votre état; et vous tous, ô gens de bien en apparence, dévots de profession, appliquez-vous cette parabole. Ne vous lasserez-vous jamais de n'avoir qu'un vain titre de piété, à l'exemple des pharisiens, des pontifes et des sénateurs des Juifs? Rougissez, rougissez une bonne fois : humiliez-vous, confessez vos foiblesses, et les corrigez. C'est à vous que Jésus parle dans ce discours.

XXVIII.e JOUR.

Parabole des vignerons, prise de David et d'Isaïe. Juste punition des Juifs ; leur héritage transféré aux gentils (MATTH., XXI. 33—46; MARC., XII. 1—9; LUC., XX. 9—19.).

Ecoutez encore cette parabole (MATTH., XXI. 33.) Dans la précédente parabole, Jésus avoit fait sentir aux sénateurs, aux docteurs et aux pontifes, leur iniquité : il leur va faire avouer ici le supplice qu'ils méritent. Car il les convaincra si puissamment, qu'ils seront eux-mêmes contraints de prononcer leur sentence.

Ecoutez encore cette parabole. C'est à nous qu'il parle aussi bien qu'aux Juifs : écoutons donc, et voyons, sous la plus claire et sous la plus simple figure qui fut jamais, toute l'histoire de l'Eglise.

Un père de famille a planté une vigne. C'est ce que David avoit chanté : *Vous avez transplanté la vigne que vous aviez en Egypte; vous avez chassé les gentils* de la terre de Chanaan, *et vous l'y avez plantée. Elle a pris racine, et a rempli la terre : son ombre a couvert les montagnes, et ses branches se sont étendues sur les plus hauts cèdres : elle a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Euphrate* (*Ps*. LXXIX. 9, 10, 11, 12.). Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe : *Une vigne a été plantée pour mon bien-aimé*, pour le Fils qui a été oint, pour le Christ; *il l'a faite du meilleur plant ; il a élevé une tour au milieu*, pour y loger ceux qui la gardoient; *il a bâti un pressoir* (Is., v. 1, 2.). Voilà les propres paroles de notre Sauveur.

Il a loué cette vigne à des vignerons (MATTH., XXI. 33.) : il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron, et aux docteurs de la loi.

Il a envoyé ses serviteurs, pour en recueillir les fruits (*Ibid*., 34.). *J'ai envoyé*, dit le Seigneur (JEREM., XXXV. 15; *et* XXV. 3, 4.), *mes serviteurs les prophètes, le soir et le matin, pour avertir* et les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendoit de la culture qu'il avoit donnée à sa vigne par la loi et par les saintes Ecritures. Au lieu d'écouter les prophètes, *ils les ont persécutés, ils les ont massacrés* (MATTH., XXIII. 34, 37; LUC., XIII. 34.). *Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté*, leur dit saint Etienne (*Act*., VII. 52.). *Ils ont massacré ceux qui nous annonçoient l'arrivée du juste, dont vous avez été les traîtres et les meurtriers*. C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole. Après tous les prophètes, *il a envoyé son Fils*, Jésus-Christ lui-même : *Ils respecteront mon Fils*. Il avoit de quoi se faire respecter par sa doctrine admirable et par ses miracles. Mais cependant ils l'ont traîné hors de la vigne, hors de Jérusalem, sur le Calvaire; et ils l'ont inhumainement tué par les mains de Ponce Pilate et des gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinoient, ce qu'ils alloient accomplir dans deux jours. Ne devoient-ils pas être attendris? D'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux, que leur ayant demandé ce que le père de famille feroit en cette occasion, ils avoient été contraints de répondre : *Il punira ces méchants selon leur méchanceté, et il louera sa vigne à d'autres vignerons* (MATTH., XXI. 41.); ou, comme il l'explique après : *Le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en rapportera les fruits* (*Ibid*., 43.). C'est ce qui devoit arriver bientôt, lorsque les apôtres leur dirent : *Il vous falloit premièrement annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous passons aux gentils : car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné :*

Je t'ai établi pour éclairer les gentils (*Act.*, XIII. 46, 47.).

Voilà donc l'accomplissement de la parabole du Sauveur : le royaume de Dieu est ôté aux Juifs, et il est donné à un peuple qui en devoit porter les fruits. Car *les gentils entendant* la déclaration que les apôtres firent aux Juifs si hautement, *se réjouirent, et glorifioient la parole* de Dieu; *et tous ceux qui étoient pré-ordonnés à la vie éternelle, crurent* (*Ibid.*, 48.) Ainsi les gentils portèrent les fruits que Dieu avoit attendus des Juifs, comme dit l'apôtre saint Paul : *Le prépuce est imputé à circoncision aux gentils qui gardent la loi; et il jugera les circoncis qui en sont prévaricateurs* (*Rom.*, II. 25, 26, 27.).

Ne trompons point l'attente du Sauveur; et puisque nous sommes cette nation qu'il a choisie pour porter les fruits de sa parole, fructifions en bonnes œuvres. *Les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la douceur, la foi, la modestie, la chasteté, la tempérance* (*Gal.*, V. 22.). Voilà les fruits qu'il nous faut porter, et non pas les œuvres de la chair qui fructifient à la mort, *qui sont les impuretés, les impudicités, les querelles, les jalousies, les ivrogneries, les débauches*, et les autres que saint Paul raconte dans le même lieu (*Ibid.*, 19, 20, 21.). Autrement le royaume de Dieu nous sera ôté comme aux Juifs, et *un autre recevra notre couronne* (*Apoc.*, III. 11.). *Car si Dieu n'a pas pardonné aux Juifs, qui étoient les branches naturelles de son olivier, il vous pardonnera encore moins* (*Rom.*, XI. 21.). Ce sera là la grande douleur des Juifs, de voir entre les mains des gentils la couronne qui leur étoit destinée; *lorsque*, comme dit le Sauveur, *ils verront venir les élus d'Orient et d'Occident, pour s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du royaume seront chassés dans les ténèbres extérieures. Là sera pleur et grincement de dents* (MATTH., VIII. 11, 12.). Car on verra la place qu'on devoit avoir, la couronne qu'on devoit porter sur la tête; si réelle, qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres, et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement de dents. Ecoute, écoute, chrétien! Lis ta destinée dans celle des Juifs : mais lis et écoute dans le cœur; et ne laisse pas tomber à terre une parabole si claire et si clairement expliquée.

O mon Dieu! vous me destinez cette couronne; Que je l'arrache promptement de vos mains : elle ne périra pas; car vous savez à qui la donner : vous connoissez vos élus, et le nombre en sera complet. Mettez-moi au nombre de ceux qui ne perdent point leur couronne.

XXIX.e JOUR.

Ce que c'est que rendre des fruits en son temps, et cette parole : L'héritage sera à nous (MATTH., XXI. 41; MARC., XII. 7.).

Pesons en particulier cette parole : *Qui rendront le fruit dans le temps* (MATTH., XI. 41.). Autre est le fruit de l'enfance, autre est celui de la jeunesse et de l'âge plus avancé; autre est le fruit d'un qui commence, autre le fruit de celui qui est consommé dans la piété; autre le fruit d'une novice, autre celui d'une religieuse; autre le fruit de la cléricature, autre celui du sacerdoce, autre celui de l'épiscopat. Songez non-seulement au fruit, mais encore à la maturité qu'il doit avoir; autrement le père de famille ne le recevra pas.

Pesons encore ceci : *L'héritage sera à nous* (MARC., XII. 7.). C'est l'indépendance qu'on cherche. Le prodigue veut qu'on lui donne son partage en pleine possession : il se lasse d'être en tutelle sous la conduite d'un bon père. En faisant mourir Jésus-Christ, les pontifes s'imaginèrent qu'ils secoueroient un joug importun, et se déferoient d'une censure incommode. Qui désormais oseroit troubler la domination qu'ils exerçoient sur les consciences, et les pillages qu'ils faisoient sur ces prétextes? Mais la prudence de la chair est confondue même sur la terre; et ils perdirent, non-seulement les fruits, mais jusqu'au fonds de l'héritage qu'ils vouloient avoir. Leur puissance leur fut ôtée; leur ville, leur temple furent renversés; et les voilà l'opprobre éternel des nations.

XXX.e JOUR.

Aveuglement des Juifs de méconnoître le Christ, qui est la pierre de l'angle qu'ils ont rejetée (LUC., XX. 15 — 20.).

A Dieu ne plaise, dirent-ils! Ils avoient en horreur ce qu'ils faisoient. Ils étoient ceux qui, après avoir tué les prophètes, vouloient encore tuer le fils; et néanmoins quand on leur dit qu'ils le vouloient faire, ils s'écrient : *A Dieu ne plaise* (LUC., XX. 16.)! ne se connoissant pas eux-mêmes, et ne voulant pas croire que celui qu'ils feroient mourir pût être le Christ, ni que sa mort

pût attirer la réprobation de la nation : car ils ne connoissoient pas que la contradiction et la souffrance étoit un des caractères du Messie dans son premier avénement. Mais le Sauveur leur ouvroit les yeux par deux prophéties : *La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre de l'angle* (*Ps.* CXVII. 12.), la pierre principale, le nœud et le fondement de tout l'édifice. Cette pierre principale étoit sans doute le Christ. Or, cette pierre devoit être rejetée. Le Christ devoit donc être rejeté : par qui, sinon par ceux à qui il venoit? Il n'y eût rien eu de merveilleux, qu'il ne fût pas écouté ni reçu de ceux à qui il ne parloit pas, tels qu'étoient les gentils. Mais les Juifs qui devoient bâtir l'édifice spirituel, réprouvèrent cette pierre, qui devint par ce moyen la pierre de l'angle, qui unit dans un seul bâtiment les Juifs et les gentils. *Et c'est ce qui nous a paru merveilleux, et un ouvrage que Dieu seul pouvoit accomplir* (*Ibid.*, 23.).

Voici encore un passage d'un autre prophète, ou plutôt deux passages prononcés par le même esprit, et pour cela unis en un : *Je poserai dans les fondements de Sion une pierre, une pierre choisie et éprouvée; une pierre angulaire précieuse, fondée sur le fondement* (Is., XXVIII. 16.), sur Dieu même. Et cette pierre si précieuse et si importante pour construire l'édifice, n'y sera pas mise sans contradiction. Car pour vous, ô enfants de Dieu, tirés des gentils selon les conseils de sa prédestination éternelle, ce vous sera une pierre de sanctification, semblable à celle sur laquelle Jacob avoit dormi de ce sommeil mystérieux, et qu'*il sacra avec de l'huile pour être un monument de la gloire de Dieu* (*Gen.*, XXVIII. 11, 17, 18.). Mais ce sera une pierre contre laquelle on se heurtera; *et une pierre de scandale aux deux maisons d'Israël, et qui les fera tomber; un piége et une ruine aux habitants de Jérusalem : plusieurs s'y heurteront, et seront brisés, et ils tomberont, et ils seront pris dans le piége, et ils y seront enlacés* (Is., VIII. 14, 15.). Le Christ devoit être cette pierre unique et fondamentale, et néanmoins en même temps il devoit être un scandale à Jérusalem : *Scandale aux Juifs*, disoit saint Paul (1. *Cor.*, I. 23.). *Celui qui se heurtera contre cette pierre, ou qui tombera dessus, sera brisé, et celui sur qui elle tombera, sera écrasé et mis en poudre de son poids*, dit le Sauveur (LUC., XX. 18.).

Jésus-Christ est notre règle et notre juge. On tombe sur cette pierre, et on se heurte contre cette règle, quand on pèche; elle tombe sur nous, quand il nous punit : l'un suit de l'autre. Le pécheur qui s'est brisé, et a perdu toute sa force en transgressant la loi de Jésus-Christ, est écrasé par sa juste et éternelle vengeance. Mais on peut s'unir à cette pierre d'une manière plus heureuse et plus convenable. *Approchez-vous*, dit saint Pierre (1. PETR., II. 4, 5, 6, 7, 8.), *de cette pierre vivante, réprouvée des hommes, mais honorée de Dieu. Etablissez-vous sur cette pierre, et entrez dans la structure de ce bâtiment comme des pierres vivantes, et devenez la maison de Dieu;* étant unis par la foi, et à la pierre fondamentale qui est Jésus-Christ, et à tout le corps des fidèles qui sont les pierres dont est composé ce saint édifice. *Prenez donc garde*, continue l'apôtre, *que Jésus-Christ ne vous soit comme aux infidèles, une pierre contre laquelle on se brisera, en se heurtant contre sa parole.*

Si le fondement est solide, bâtissez dessus sans crainte; mettez-y votre appui; ne craignez pas, n'hésitez pas; la pierre est ferme : ferme à ceux qui s'y appuient, pour les soutenir; ferme à ceux qui se heurtent contre, pour les mettre en pièces.

XXXI.e JOUR.

Parabole du festin des noces. Les Juifs sont les conviés qui refusent d'y venir (MATTH., XXII. 1 — 15; LUC., XIV. 16 — 20.).

On voit avec quelle convenance la sagesse éternelle arrange les choses. Rien n'étoit plus convenable, dans le temps qu'on machinoit la mort du Sauveur, que de parler comme il a fait aux chefs d'une si noire conspiration, en leur faisant voir quels en seroient les effets, et combien funestes à eux-mêmes et à toute la nation. Il étoit bon aussi de prévenir le scandale de la croix, et faire voir que si le Sauveur étoit rejeté, s'il devenoit un scandale aux Juifs, il n'en seroit pas moins, suivant les anciennes prophéties, la pierre de l'angle, le fondement de tout l'édifice, et l'espérance du monde. Le Fils de Dieu enseigne toutes ces vérités deux jours avant celui de sa mort. Rien n'étoit plus capable, ni de corriger la malice de ses ennemis, ni de prévenir le scandale de ses disciples. Ce qu'il va encore ajouter n'est pas moins à propos.

Et Jésus répondant leur dit (MATTH., XXII. 1.) : ce mot de *répondre* pourroit marquer qu'il continuoit son discours. Le Fils de Dieu, qui voyoit le fonds des cœurs, répondoit souvent aux pensées secrètes de ceux qui l'écoutoient, comme il paroît par plusieurs endroits de l'Evangile. Après avoir ouï qu'il se choisiroit un autre peuple,

il n'y avoit rien de plus naturel que de rechercher en soi-même les causes les plus générales qui feroient abandonner les Juifs, et les moyens qu'il auroit pour remplir sa maison. C'est ce qu'il explique par la parabole suivante :

Le royaume des cieux est semblable à un roi, qui fait à son fils un festin de noces (MATTH., XXII. 2.). Jésus-Christ étoit l'Epoux de cette noce : *Celui qui a l'épouse est l'époux,* disoit saint Jean-Baptiste (JOAN., III. 29.), en parlant de lui. C'est lui qui étoit venu pour épouser son Eglise, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes; et qu'il se donne lui-même à tout son peuple, comme le pain de vie éternelle.

Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étoient conviés; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire : Tout est prêt, venez aux noces (MATTH., XXII. 3, 4.). Ceux qui étoient invités, et qui refusoient de venir, étoient les Juifs qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin étoit venue, qu'ils vinssent promptement, ou qu'il en appelleroit d'autres. Cela regardoit les Juifs; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités; et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation, et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde. Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. *Tous négligeoient sa parole : l'un alloit à sa métairie, l'autre à son négoce,* et personne ne l'écoutoit. *Quelques-uns prirent ses serviteurs; et après leur avoir fait toute sorte de mauvais traitements, ils les tuèrent* (*Ibid.*, 5, 6.). C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'Evangile; mais la cause la plus générale de le rejeter, fut la négligence, *neglexerunt,* causée par l'occupation des affaires de la vie. Jésus-Christ avoit déjà fait cette parabole en une autre occasion; et saint Luc, qui nous la rapporte, nous rapporte en même temps les vaines excuses de ceux qui ne venoient pas au festin. *Les uns disoient : J'ai acheté une métairie; les autres : J'ai acheté des bœufs pour le labourage; les autres : Je me suis marié* (LUC., XIV. 16, 18, 19, 20.). Ceux-là ne méprisoient pas ouvertement la parole, mais, occupés des soins du monde, ils alloient et venoient, sans songer à rien qu'à leurs affaires. Ils ne disoient pas : Je n'ai que faire de vous ni de votre festin; ils s'excusoient avec une espèce de respect. *Je vous prie,* disoient-ils, *excusez-moi,* pour cette fois. C'étoit plutôt un délai qu'un refus : telle est la vie. On venoit dire aux Juifs, aux Romains, à tout le monde : Une grande chose est arrivée à Jérusalem; la vérité s'y est manifestée; et la voie a été ouverte pour le bonheur de la vie future. Que m'importe? chacun passoit son chemin, et alloit à ses affaires : l'un à la ville, l'autre à la compagne; chacun avoit son plaisir ou son petit intérêt. Combien plus étoient enchantés ceux qui n'étoient pas seulement occupés de leur domestique, comme les particuliers; mais qui, attachés à ce qu'on appelle les grandes affaires du monde, ne disoient pas seulement : *J'ai acheté une métairie,* ou *j'ai pris une femme;* mais, J'ai une province, j'ai une armée, j'ai une importante négociation, j'ai l'empire entier à conduire. Qui se soucioit en cet état de ce qu'avoit dit Jésus-Christ? ou qui se mettoit en peine de s'en informer?

Il en est ainsi arrivé aux jours de Noé : Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient, ou ils marioient leurs enfants les uns aux autres; et le déluge vint tout à coup, lorsqu'on y pensoit le moins, *et ils périrent tous. Ainsi, aux jours de Lot dans Sodome, ils mangeoient, ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, et ils bâtissoient; et tout d'un coup* un autre déluge, *un déluge de soufre et de feu tomba du ciel, et ils périrent tous. Ainsi en sera-t-il dans les jours du Fils de l'homme* (*Ibid.*, XVII. 26, 27, 28, 29, 30.). Il ne dit pas : Ils tuoient, ils pilloient, ils commettoient des adultères : l'occupation des affaires les plus innocentes suffit pour nous assourdir, pour nous aveugler, pour nous enchanter. Il n'allègue pas non plus les grandes affaires, les grands emplois, les grandes charges : les soins les plus ordinaires suffisent pour nous étourdir, et nous ôter tout le loisir de penser à nous : et la mort vient toujours imprévue; et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine! ne faut-

il qu'un si foible appât pour t'amuser? Ne faut-il qu'un charme si foible pour t'endormir? une si foible occupation pour t'aveugler, et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements? *Aucun de ceux qui sont invités ne goûtera de mon repas* (Luc., xiv. 24.); c'est la sentence du juge. Si peu de chose les a détournés et déçus! Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre foiblesse!

Telle est la parabole que Jésus-Christ avoit faite, et qu'il trouva à propos de répéter peu de jours avant sa mort. Il y ajouta pour les Juifs l'endroit qui les regardoit, et les noires machinations qu'ils faisoient entre eux pour le perdre. *Quelques-uns firent mourir ses serviteurs qui les appeloient au festin; et le roi en colère envoya ses armées, et perdit ces meurtriers, et mit le feu à leur ville qui fut réduite en cendres* (Matth., xxii. 6, 7.). Encore un coup, appliquons-nous tout. Qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, conspire contre Jésus-Christ; qui opprime le pauvre, l'attaque; qui n'est pas avec lui, est contre lui; qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie, et tient son sang pour impur. Lisez; vous en trouverez la sentence, aux Hébreux, vi. 6; x. 29.

XXXII.e JOUR.

Les pauvres et les infirmes sont les conviés au festin. Forcez-les d'entrer. (Matth., xxii. 8, 9; Luc., xiv. 21, 23.).

Le festin est prêt; mais ceux qui y étoient invités, n'en ont pas été jugés dignes. Où trouvera-t-on des convives? *Allez dans les coins des rues, et amenez-moi tous ceux que vous trouverez* (Matth., xxii. 8, 9.) : *les bons, les mauvais, les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux* (Luc., xiv. 21.)... *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (*Ibid.*, ix. 13.). Les pharisiens et les docteurs de la loi, qui présumoient de leur justice, ont été exclus; *car ils se sont heurtés contre la pierre, et ils ont trébuché*, en venant à moi : *non point par la foi, mais comme par leurs œuvres* (*Rom.*, ix. 32, 33.), et par leurs propres mérites; en recherchant, non point un médecin qui les guérît, et un Sauveur qui les délivrât; mais un flatteur qui applaudit à leur fausse vertu. Je n'en veux point : ils s'en iront vides, ceux qui viennent à moi comme pleins et comme riches par eux-mêmes : DIVITES DIMISIT INANES, comme chante la sainte Vierge (Luc., i. 53.). Amenez-moi les premiers venus : s'ils sont vides, je les remplirai; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses; je les redresserai, s'ils sont boiteux; je les éclairerai, s'ils sont aveugles; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds : c'est pour cela que je suis venu. Lisez-le dans saint Matthieu : *Je suis venu, afin que ceux qui ne voient pas soient éclairés, et que ces superbes clairvoyants* qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes, et sans ma lumière, *soient aveuglés* (Matth., xi. 5, 15; xv. 30, 31; Luc., iv. 18.; Joan., ix. 39.). Venez, foibles, venez, pécheurs; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis et vos membres tors : la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

Les pharisiens ne se laissoient approcher que de ceux qu'ils croyoient justes; ils disoient : Ne me touchez pas, ne m'approchez pas : *Si celui-ci étoit un prophète, il sauroit que cette femme qui l'approche, et qui lui baise les pieds, est pécheresse* (Luc., vii. 39.). Mais il n'en étoit pas ainsi de Jésus-Christ et des apôtres; ils amenoient au festin tous ceux qu'ils trouvoient, bons et mauvais : les bons pour les confirmer, les mauvais pour les convertir; et c'est ainsi qu'ils remplirent la maison de Dieu.

Forcez-les d'entrer (*Ibid.*, xiv. 23.). S'il n'y avoit pas dans la grâce une espèce de violence, Jésus-Christ ne diroit pas : *Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire.* Et encore : *Quand j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout à moi* (Joan., vi. 44; xii. 32.).

Les prédicateurs de l'Evangile doivent user au dehors d'une espèce de force : *Pressez, priez, reprenez, corrigez, non-seulement avec toute patience et toute doctrine, mais encore avec tout empire; parlez à propos, et hors de propos; ne souffrez pas qu'on vous méprise* (2. Tim., iv. 2; Tit., ii. 15.). Cette force est salutaire, et la foiblesse humaine en a besoin.

Les fidèles, grands et petits, se doivent servir du pouvoir qu'ils ont, avec prudence toutefois et modération, pour réprimer les scandales, et abattre le règne de l'iniquité. Les hommes veulent quelquefois être forcés, et une douce violence prépare les esprits à écouter.

Enfin, forcez-vous vous-même; n'agissez point mollement; employez tout pour dompter votre corps rebelle, et vous engager dans la voie étroite; en sorte, s'il se peut, que vous ne puissiez reculer.

XXXIII.e JOUR.

Robe nuptiale, le festin est prêt : préparation à la sainte Eucharistie : noces spirituelles.

Prenez garde, Matth. XXII, aux ℣. 11, 12, 13, 14. N'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin dès qu'on y est appelé? et la vocation fait-elle tout? Gardez-vous bien de le croire. Le roi va entrer dans la salle du banquet ; et celui qui n'aura pas l'habit nuptial, sera honteusement chassé. On appeloit anciennement l'habit nuptial une sorte de parure que doivent avoir ceux qui accompagnoient l'époux et l'épouse, lorsque celle-ci passoit de la maison paternelle en celle de l'époux. Il falloit, pour honorer la solennité, être paré d'une certaine manière ; et on portoit cet habit magnifique dans le festin nuptial. De là vient que le Fils de Dieu, qui prend ses comparaisons des usages les plus solennels et les plus connus de la vie humaine, allègue ici l'habit nuptial, pour expliquer les ornements intérieurs qu'il faut apporter à son banquet.

Ces ornements sont premièrement l'innocence et la sainteté baptismale. On donnoit autrefois l'eucharistie incontinent après le baptême. Il falloit toujours en conserver la grâce : et il ne faut point douter que la sainteté baptismale ne soit la disposition, et, pour ainsi dire, la parure naturelle qu'il falloit toujours apporter au festin de l'Epoux. Mais la parabole du Prodigue nous fait voir que les grands pécheurs, qui ont été assez malheureux pour déchoir de leur innocence, et souiller cette robe blanche qu'on leur avoit donnée dans le baptême, ne laissent pas d'être admis au banquet du père de famille, après qu'il leur a fait rendre leur première robe : *Apportez*, dit-il (Luc., XV. 22, 23.), *sa première robe, et l'en revêtez*, rendez-lui la grâce qu'il a perdue ; *et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers à ses pieds ; et amenez le veau gras et le tuez : mangeons et faisons bonne chère*. Venez donc, âmes innocentes ; venez du baptême à la sainte table : venez, vous êtes lavées, le festin nuptial vous est préparé ; et non-seulement le festin, mais encore le lit nuptial : car toute âme lavée de cette sorte est épouse, et le fils du roi s'unit à elle. Mais je ne vous bannis pas de ce festin, ô pécheurs ! ô épouses infidèles ! qui avez manqué à la foi donnée : revenez ; revenez, et je vous recevrai, dit le Seigneur : vous rentrerez au festin ; mais pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez dans l'anneau qu'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous.

Apportons donc l'innocence et la sainteté à la table de l'Epoux. C'est l'immortelle parure que nous demande celui qui est en même temps l'Epoux, le convive et la victime immolée, qu'on nous donne à manger dans le festin. Autrement nous serions ces pourceaux devant qui on jetteroit des perles et des pierreries.

Les riches habits sont une marque de joie : et il est juste de se réjouir à la table du roi, lorsqu'il célèbre les noces de son fils avec les âmes saintes ; lorsqu'il leur en donne le corps, pour en jouir, et qu'elles deviennent un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce qui s'appelle ici le festin nuptial, est aussi en un autre sens la consommation du mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit ; et où s'accomplit cette parole : *Qui me mange, vivra pour moi* (Joan., VI. 58.). Venez donc avec vos habits les plus riches ; venez avec toutes les vertus, venez avec une joie digne du festin qu'on vous fait, et de la viande immortelle qu'on vous donne : *Ce pain est le pain du ciel ; ce pain est un pain vivant qui donne la vie au monde* (*Ibid.*, 32, 33, 41, 51.). *Venez, mes amis, mangez et buvez ; enivrez-vous, mes très chers, de ce vin* (*Cant.*, V. 1.), qui transporte l'âme, et lui fait goûter par avance les plaisirs des anges.

Si nous étions toujours avec l'Epoux, il n'y auroit pour nous que de la joie. Mais écoutons ce qu'il dit lui-même : *les amis de l'Epoux ;* les enfants des noces, comme on les appeloit dans la langue sainte ; ceux qui sont conviés au banquet nuptial, *ne peuvent pas jeûner et s'affliger pendant que l'Epoux est avec eux : le temps viendra que l'Epoux leur sera ôté, ils s'affligeront et ils jeûneront dans ces jours* (Matth., IX. 15.). Nous sommes maintenant dans ces jours. Nous ne sommes point dans ces jours où l'on entendoit sur la terre la voix de l'Epoux céleste, qui faisoit dire à saint Jean-Baptiste : *L'ami de l'Epoux se réjouit d'une grande joie, à cause de la voix de l'Epoux qu'il entend. Cette joie*, poursuit-il, *s'accomplit en moi* (Joan., III. 29.). Nous ne sommes plus dans ce temps : Jésus est retourné à celui qui l'a envoyé ; et l'Epoux ne paroît plus parmi nous. Nous ne voyons plus ce jour qu'Abraham et tous les prophètes avoient désiré : l'Epoux a disparu ; la nuée nous l'a enlevé ; et il ne nous reste plus qu'à crier nuit et jour avec

l'épouse : *Revenez, revenez, mon bien-aimé* (*Cant.*, II. 17.). Nous devons donc apporter au festin royal une joie mêlée de tristesse. L'habit nuptial riche et magnifique par la grâce de la sainteté, ou conservée, ou rendue, doit tenir quelque chose du deuil. Il faut jeûner, il faut s'affliger dans le festin nuptial en la forme où nous avons à le célébrer. Car le festin que nous célébrons, est la commémoration de la mort de l'Epoux. Revêtons-nous donc d'un deuil spirituel à ce festin; apportons-y le jeûne et la mortification des sens : c'est ce que nous signifie le jeûne du carême, par lequel nous nous préparons au festin pascal.

L'Eglise jeûnoit autrefois toutes les semaines deux ou trois fois, en mémoire de la douleur que la retraite de l'Epoux lui avoit causée. Le vendredi qui étoit le jour de sa mort, le samedi qui étoit le jour de sa sépulture, étoient de ces jours consacrés au jeûne. L'abstinence nous en reste, pour marque de l'abstinence où nous devons vivre durant l'absence de l'Epoux, en renonçant à la joie, et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. C'est peut-être une des raisons qui nous oblige à ne manger pas avant la communion : c'est une espèce de jeûne que nous célébrons par ce moyen; et il faut entendre par-là qu'il se faut préparer au pain de vie, en nous refusant toute autre nourriture, et en cessant de vivre selon les sens. Ainsi la mortification des sens doit faire une des parties de notre habit nuptial, et il faut se mortifier pour célébrer la mort du Sauveur.

XXXIV.e JOUR.

Entrer au festin des noces sans l'habit nuptial. Beaucoup d'appelés et peu d'élus. Petit troupeau chéri de Dieu. (MATTH., XXII. 11 — 14.).

Mon ami, par la vocation; qui devenez mon ennemi en la méprisant; *comment êtes-vous entré ici sans avoir l'habit nuptial? Et il n'eut rien à répondre* (MATTH., XXII. 12.). Car, que répondre au Sauveur qui nous reproche par la bouche de l'Apôtre, *de n'avoir pas su discerner son corps, et de nous en rendre coupables* (1. *Cor.*, XI. 27, 29.)? *Liez-lui les pieds et les mains*, dit le roi : ôtez-lui la liberté dont il a fait un si mauvais usage : *Jetez-le dans les ténèbres extérieures* (MATTH., XXII. 13.). Il a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le : plus il a voulu entrer au dedans, plus il le faut pousser dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu, où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres : qu'y trouvera-t-il? sinon *les ténèbres* d'un éternel cachot. Voilà ces ténèbres extérieures dont Jésus-Christ parle si souvent. *Là sera pleur et grincement de dents*. Au lieu des chastes délices de la sainte table, il y aura un pleur éternel. La rage contre soi-même, contre sa témérité, contre les lâches confesseurs qui nous auront trop facilement introduits au banquet sacré, sera poussée jusqu'au grincement de dents. Avoir été appelé et mis au nombre des amis par le Sauveur, fera la partie la plus cruelle et la plus vive de notre supplice. La voix de l'époux et de l'épouse cessera : toute la joie sera bannie de ce triste lieu; la désolation sera éternelle.

Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus (MATTH., XX. 16.) : Jésus-Christ nous en a souvent avertis, et il avoit déjà dit la même parole, Matth. XX, 16.

Cela est vrai, premièrement parmi les Juifs : *Je suis venu*, dit le Sauveur, *pour les brebis perdues de la maison d'Israël* (*Ibid.*, XV. 24.), Jésus-Christ a prêché, et a fait éclater ses miracles par toute la Judée : *Il a passé en bien faisant, et guérissant tous les oppressés* (*Act.*, X. 38.). Les apôtres ont aussi rendu témoignage à sa résurrection devant tout le peuple, comme il leur avoit été ordonné (*Ibid.*, II. 22; IV. 19, 33; V. 29, 32.); et néanmoins, dans ce nombre immense des Juifs, il n'y a eu que le résidu, c'est-à-dire, un très petit reste du peuple qui ait été sauvé. Ainsi *Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchoit*, c'est-à-dire, le Christ et son royaume : *mais les élus en très petit nombre l'ont trouvé : et les autres*, dont la multitude étoit immense, *ont été aveuglés* (*Rom.*, XI. 3. 4, 7.), pour leurs péchés par un juste jugement de Dieu; et voilà manifestement la parole de Jésus-Christ vérifiée sur les Juifs.

Mais le Sauveur ne parle pas seulement des Juifs à l'endroit que nous lisons de la parabole. Car c'est après nous avoir fait voir les gentils appelés en la personne de ces aveugles et de ces boiteux qui sont invités à son festin, qu'il conclut, *qu'il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Efforçons-nous donc d'entrer par la petite porte qui mène à la vie : car la voie qui mène à la mort est très spacieuse, et plusieurs y entrent. Qu'il y en a peu*, poursuit le Sauveur, *qui entrent par la voie étroite* (MATTH., VII. 13, 14.). Il y en a donc beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Mais la

condition de ces appelés, qui ne persévèrent pas dans leur vocation, est plus terrible que celle des autres : car ils sont ces serviteurs, *qui ont connu la volonté de leur maître sans la faire, qui seront les plus punis*.... Tyr et Sidon et les Ninivites s'élèveront entre eux : *et le jugement de ces villes ingrates sera léger* (Luc., XII. 45, 46, 47; X. 13; XI. 32.), à comparaison de celui que doivent attendre les chétiens infidèles à la grâce qu'ils auront reçue. O Jésus! ô Jésus! *sauvez-moi de l'iniquité du peuple pervers* (*Ps.* XI. 2.) : sauvez-moi; car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, *et on ne voit point de saint*. Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont chrétiens.

Ne vivons pas comme la plupart; car il y a long-temps qu'il est écrit : *Il n'y en a pas un qui fasse le bien : il n'y en a pas un seul* (*Ps.* XIII, 1, 2.). Ne disons pas : Tels et tels font ainsi, à qui on le souffre : et ne nous excusons pas sur la multitude; car la multitude elle-même est inexcusable. Si Dieu eût craint la multitude, il n'auroit pas consumé ces villes abominables par le feu, ni noyé tout l'univers dans le déluge. N'alléguons point la coutume : car Jésus-Christ a dit : *Je suis la vérité* (Joan., XIV. 6.) : on ne prescrit pas contre Dieu. *Chacun portera son fardeau* (*Gal.*, VI. 5.), et on ne nous jugera pas par les autres. Rangeons-nous avec ce petit nombre d'élus que le monde ne connoît pas, mais dont *les noms sont écrits dans le ciel;* à qui le Sauveur a dit : *Petit troupeau, ne craignez pas* (Luc., X. 20; XII. 32.) : petit en nombre, petit en éclat, et la balayure du monde; qui est caché avec Jésus-Christ, mais aussi qui paroîtra avec lui. O petit nombre, quel que tu sois, et en quelque coin de l'Eglise que tu te caches, je me joins à toi en esprit, et je veux vivre à ton ombre!

XXXV.ᵉ JOUR.

Consultation frauduleuse, et décision pleine de merveille et de vérité. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Matth., XXII. 15 — 22; Marc., XII. 13 — 17; Luc., XX. 20 — 26.).

Considérons avant toutes choses le caractère de ceux qui viennent consulter le Sauveur. Saint Luc les appelle des *hommes artificieux*, propres à dresser des embûches : INSIDIATORES, selon le grec et selon le latin, et il ajoute : *Qui contrefaisoient les gens de bien* (Luc., XX. 20.). Tout homme qui consulte, fait l'homme de bien, car il fait semblant de chercher la vérité : mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice; on tend des piéges aux autres, comme ici on en tendoit au Sauveur; on en tend jusqu'à soi-même; et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude, que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion.

Ceux que saint Luc a désignés par ce caractère général étoient, selon saint Matthieu et selon saint Marc, les pharisiens, dont la malice et l'hypocrisie est bien connue, et les hérodiens. Ces derniers étoient des politiques, qui faisoient profession d'honorer la mémoire du grand Hérode, ce politique raffiné, qui, pour avoir rebâti le temple avec une magnificence presque semblable à celle de Salomon, et pour avoir rétabli en quelque manière le royaume de Judée fort foible et fort appauvri devant lui, avoit paru si grand aux Juifs, dont il professoit la religion, que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les politiques et les hypocrites s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui *conspirent pour surprendre le Sauveur*.

Ils commencent par la flatterie; car c'est par là que l'on commence toujours, lorsqu'on veut tromper quelqu'un : *Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu en toute sincérité, sans vous mettre en peine de qui que ce soit; car vous ne prenez pas garde à la personne des hommes* (Matth., XXII. 16.). C'est ainsi qu'on pique d'honneur les hommes vains, pour les faire parler hardiment et sans mesure, et leur faire des ennemis. La matière étoit délicate, puisqu'il s'agissoit du gouvernement : et c'est l'endroit où l'on a toujours tendu le plus de piéges aux serviteurs de Dieu, qui, parce qu'ils sont simples et sans ambition, sont réputés par les gens du monde avoir moins d'égard pour les puissances. Mais Jésus-Christ leur fait bien voir que sans prétendre aux emplois publics, on sait connoître l'endroit par où il les faut respecter.

Est-il permis de payer le tribut à César (*Ibid.*, 7.)? Le peuple juif s'étoit nourri dans cette pensée qu'il ne pouvoit pas être assujéti à des infidèles. Les Romains avoient occupé la Judée, et avoient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avoient donné autrefois à Hérode et à sa famille; Jérusalem étoit elle-même dans cette sujétion; et il y avoit un gouverneur qui commandoit au nom de César, et faisoit payer les tributs qu'on lui devoit. Si Jésus eût décidé contre le tribut, *ils*

le livroient aussitôt, comme dit saint Luc (Luc., XX. 20.), *entre les mains du gouverneur :* et s'il disoit qu'il falloit payer, ils le décrioient parmi le peuple, comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche, premièrement, en leur faisant voir qu'il connoissoit leur malice; secondement, par une réponse qui ne laisse aucune réplique.

Hypocrites, pourquoi me tentez-vous (Mat., XXII. 18)? *Hypocrites :* vous faites paroître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle, et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent : mais *donnez-moi la pièce d'argent dont on paie le tribut* (*Ibid.*, 19.) *:* je ne veux que cela pour vous confondre.

De qui est cette image et cette inscription? De César (*Ibid.*, 20, 21.). Vous voilà donc convaincus de la possession où étoit César de la puissance publique, et de votre propre acquiescement, et de celui de tout le peuple. Qu'avez-vous donc à répondre? Si vous reconnoissez César pour votre prince; si vous vous servez de sa monnoie, et que son image intervienne dans tous vos contrats, en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine; pouvez-vous vous exempter des charges publiques, et refuser à César la reconnoissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime, pour la protection qu'on en reçoit? *Rendez donc à César ce qui est à César* (*Ibid.*, 21.). Reconnoissez son empreinte; payez lui ce qui lui est dû; payez-le, dis-je, par cette monnoie à qui lui seul donne cours : ou renoncez au commerce, et en même temps au repos public, ou reconnoissez celui par qui vous en jouissez.

Et à Dieu ce qui est à Dieu. Par cette parole, il fait deux choses : la première, c'est qu'il décide que, se soumettre aux ordres publics, c'est se soumettre à l'ordre de Dieu qui établit les empires; la seconde, c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. *A César ce qui est à César;* car Dieu même l'ordonne ainsi pour le bien des choses humaines; mais en même temps, *à Dieu ce qui est à Dieu;* son culte et l'obéissance à la loi qu'il vous a donnée. Car voilà ce qu'il se réserve, et il a laissé tout le reste à la dispensation du gouvernement public.

Il épuise la difficulté par cette réponse; et non-seulement il répond au cas qu'ils lui proposoient, par un principe certain dont ils ne pouvoient disconvenir; mais encore il prévient l'objection secrète qu'on lui pouvoit faire : Si vous ordonnez d'obéir sans bornes à un prince ennemi de la vérité, que deviendra la religion? Mais cette difficulté ne subsiste plus; puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort, en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire, la religion et la conscience. *Et ils s'en allèrent confus; et ils admirèrent sa réponse* (Matth., XXII. 22.), où il régloit tout ensemble et les peuples et les Césars, sans que personne pût se plaindre.

XXXVI.ᵉ JOUR.

Injustice des Juifs envers Jésus-Christ. Jésus calomnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité (Ibid.).

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus, et sentirent bien qu'ils ne pouvoient l'accuser ni devant le gouverneur, ni devant le peuple (Luc., XX. 26.). Mais se convertissent-ils, et cessent-ils de le vouloir perdre? Au contraire plus ils sont convaincus, et moins ils ont de raison à lui opposer, plus ils lui opposent de fureur.

En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple de Dieu, et contre l'empire infidèle; puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux-là même qui font paroître ce faux zèle, dans trois jours crieront à Pilate : *Si vous sauvez cet homme, vous n'êtes pas ami de César* (Joan., XIX. 12.). Bien plus; voici un des chefs de l'accusation : *Nous avons trouvé cet homme qui empêchoit de payer le tribut à César* (Luc., XXIII. 2.). C'étoit précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse si nette ne l'a pu faire? Il ne reste qu'à la souffrir si Dieu le permet, et à savoir se contenter de son innocence.

Mais cavons encore plus avant dans le cœur humain, et apprenons à en bien connoître l'injustice. Ceux qui font ici les zélés contre l'empire infidèle y vont avoir recours contre Jésus-Christ, et ils en useront de même contre ses disciples. S'agit-il de flatter le peuple? César ne peut rien. S'agit-il de faire mourir leurs ennemis? César peut tout. Les hommes ne trouvent juste que leurs passions; tout est bon pour les satisfaire; et on veut même y faire servir la puissance publique, qui est établie pour les réprimer.

Au reste, jamais réponse ne vint plus à propos que celle de Jésus-Christ; jamais instruction ne fut plus nécessaire au peuple juif dans la conjoncture et la disposition où il étoit. Ce peuple s'entretenoit dans un esprit de révolte qui éclata

bientôt après, et en causa la ruine. Les pharisiens et les faux zélés fomentoient secrètement ces mauvaises dispositions. Mais Jésus-Christ, toujours plein de vérité et de grâce, ne veut point partir de ce monde, sans les avoir bien instruits sur ce qu'ils devoient au prince, et sans prévenir la rébellion dans laquelle toute la nation devoit périr.

Il savoit aussi que ses fidèles devoient être persécutés par les Césars, dont même l'autorité et le nom devoit dans deux jours intervenir dans le supplice qu'on lui préparoit. Jésus ne l'ignoroit pas, puisque même il l'avoit prédit; et qu'une des choses qu'il avoit marquées en prédisant son supplice, c'est qu'il seroit livré aux gentils. *Le Fils de l'homme,* dit-il, *sera livré aux gentils pour en être outragé, flagellé, crucifié* (MATTH., XX. 18, 19.). Il savoit aussi qu'on feroit le même traitement à ses apôtres, et que les Juifs *les livreroient aux gentils* aussi-bien que lui, *les traînant devant les tribunaux et devant tous les princes* (*Ibid.*, X. 17, 18.), en haine de son Evangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses, il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devoit être opprimé, lui et son Eglise; et il apprend en même temps à ses disciples de demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les puissances, *en se livrant*, à son exemple, comme dit saint Pierre (1. PETR., II. 23.), *à celui qui le jugeoit iniquement.*

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimés injustement. Mais imitons le Sauveur; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques, si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudroit faire quand ils auroient tort : à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVII.ᵉ JOUR.

Réflexions sur ces paroles : De qui est cette image? *Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu* (MATTH., XXII. 20.).

De *qui est cette image et cette inscription* (MATTH., XXII. 20.)? Quittons la monnoie publique et l'image de César : chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, et de qui portes-tu le nom? O Dieu! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur!* comme dans votre temple; *et votre saint nom a été invoqué sur nous* (JER., XIV. 9.). O Père, Fils et Saint-Esprit! nous avons été baptisés en votre nom; votre empreinte est sur nous; votre image, que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnois ton auteur; et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connoître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là, c'est ce qui s'appelle dans saint Paul, *la vie de Dieu, dont les gentils étoient éloignés dans leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur* (*Ephes.*, IV. 18.). Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connoît et aime lui-même; et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux, par sa connoissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu.*

Que la connoissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections; qu'elle tende à établir en nous son saint amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connoissance et à l'amour qu'il a pour lui-même; lui seul se connoît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connoissance qu'il a de lui-même; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connoît : nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connoissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connoissons sa miséricorde : ce n'est pas assez; imprimons ce trait en nous-mêmes : *Et soyons miséricordieux comme notre père céleste est miséricordieux* (LUC., VI. 36.). Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez; imitons-la. *Soyez parfaits,* dit le Sauveur (MATTH., V. 48.), *comme votre Père céleste est parfait.*

Pour se faire connoître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : *Apprenons de lui qu'il est doux et qu'il est humble* (MARC., XI. 29.) : rendons-nous semblables à lui, et nous serons semblables à Dieu, et nous vivrons de sa vie, et son image sera rétablie en nous, et nous parviendrons à la vie *où nous lui serons tout-à-fait semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1. JOAN., III. 2.).

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu,

en portant l'image et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable; de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus-Christ prononça aux Juifs : *Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez faire ses œuvres; il est malin, envieux, calomniateur, menteur et père du mensonge, cruel et homicide dès le commencement* (JOAN., VIII. 44.). Il inspire la sensualité, il enflamme la concupiscence, afin de faire servir l'esprit à la chair, et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIII.e JOUR.

Sur ces paroles : A Dieu ce qui est à Dieu (*Ibid.*).

A Dieu ce qui est à Dieu (MATTH., XXII. 21.). Si une image pouvoit sentir, s'il lui venoit un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesseroit de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle iroit sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvoit connoître qu'il lui manquât quelque trait, elle iroit, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçoit quelqu'un, elle n'auroit point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli; et si elle y pouvoit contribuer, ce seroit là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne seroit occupée que du désir de lui ressembler; car c'est là son être. Elle n'auroit point d'autre gloire que celle de le faire connoître; elle ne pourroit souffrir qu'on terminât son amour en elle; mais elle feroit tout passer à son original; surtout si son original étoit en même temps son auteur, parce qu'elle lui devroit l'être en deux manières. Elle le devroit à sa main et à son art qui l'auroit formée. Elle le devroit à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance seroit dérivée, et ne subsisteroit que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étoient animés, ils seroient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur, et le roi ou quelqu'autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je représente, et il n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettroit en pièces, et ne sauroit à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits, nous a faits à sa ressemblance; il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui?

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est luimême? Lui seul se connoît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre; il nous a faits à sa ressemblance; et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes, jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer, ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus, de faire tout pour lui, et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu; il est la parfaite image du Père, son Verbe, son intelligence, sa sagesse, *le caractère de sa substance, et le rejaillissement de sa gloire* (*Hebr.*, I. 3.). Mais que fait-il sur la terre? *Rien*, dit-il, *que ce qu'il voit faire à son Père;* rien de lui-même, rien pour luimême : *Il ne fait que ce que son Père lui découvre; et tout ce que le Père fait, non-seulement le Fils le fait aussi, mais encore il le fait semblablement* (JOAN., V. 19 *et seq.*), avec la même dignité et la même perfection que lui; parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir, ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même; mais qui sommes faits à l'image et ressemblance, c'est-à-dire, qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du Père; mais un ouvrage tiré du néant, où il a gravé son image, nous devons, à notre manière imparfaite et foible, imiter notre modèle qui est Jésus-Christ; et toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos désirs. *A Dieu ce qui est à Dieu;* c'est la vérité : venons à la pratique.

XXXIX.e JOUR.

Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu (Ibid.).

Cette image, qui est notre âme et toute créature raisonnable, repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : *De qui est cette image et cette inscription* (MATTH., XXII. 20.)? et notre fond lui répondra : *De Dieu*. C'est pour lui que nous étions faits; nous devions porter son empreinte. Le baptême la devoit avoir réparée, et c'étoit là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devions

porter? L'image de Dieu devoit être dans ta raison, ô âme chrétienne! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, *ce qui étoit une idolâtrie* (*Eph.*, v. 2.). Toi, tu l'as sacrifiée à ton *ventre*, dont tu as *fait ton Dieu* (*Philip.*, III. 19.). Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Ecriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire; au lieu de louer et bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. *En vérité, en vérité*, dira le Sauveur, *je ne vous connois pas* (MATTH., XXV. 41.); vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-mêmes à votre mode; vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition: vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connoît, et dont vous avez suivi les suggestions: *Allez au feu éternel qui lui a été préparé* (*Ibid.*). O juste Juge! où en serai-je? Me connoîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu?

XL.e JOUR.

Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible (Lisez MATTH., XXII. 23, 24; MARC., XII. 18, 19; et plus particulièrement LUC., XX. 27, jusqu'au 40, où tout est expliqué plus au long.).

Voici le jour des interrogations, mais le jour des résolutions les plus admirables que la Sagesse incarnée ait données aux hommes.

Ce jour-là les sadducéens, qui nient la résurrection, le vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui disant: Maître, Moïse a ordonné que, si quelqu'un mouroit sans enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des enfants à son frère mort. Or, il y avoit sept frères parmi nous, dont le premier ayant épousé une femme, est mort, et n'ayant point eu d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. La même chose arriva au second, et au troisième, et à tous les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous eue (MATTH., XXII. 23 *et seq.*; LUC., XX. 27 *et seq.*)?

Moïse nous a commandé. Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Ecritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi.

De qui des sept sera-t-elle femme? car elle l'a été de tous. Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, *qu'elle n'a point laissé d'enfants au septième, non plus qu'aux autres*; de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

De qui sera-t-elle femme? Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité, sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paroît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient, comme en cette vie; si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas; et la croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étoient parmi les païens les disciples d'Epicure. Tels étoient les sadducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins qui ne connoissent que la vie des sens. Ils sont pires que les sadducéens; car ceux-ci se piquoient d'être zélateurs de la loi; et nos impies n'ont aucun principe.

Vous vous trompez (MATTH., XXII. 29.). C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers; *vous vous trompez*. Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur, et une âme que Dieu a faite à son image? C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit encore à la fin, selon saint Marc, *Vous vous trompez donc beaucoup* (MARC., XII. 27.).

Vous vous trompez, faute d'entendre les Ecritures et la puissance de Dieu (MATTH., XXII. 29.). C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au-dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Ecritures; parce que, pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Ecritures à des sens proportionnés à notre foiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni

eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les sadducéens ne vouloient pas croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il pût l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie, ni enfin donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes, et les femmes prennent des maris; mais dans la résurrection, ou comme il est porté dans saint Luc (Luc., xx. 34, 35.), *parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter des morts; ni les hommes ne prendront des femmes, ni les femmes des maris; et ils seront immortels, égaux aux anges de Dieu dans le ciel.* Ainsi, pour conserver un tel peuple, il ne faudra ni de génération ni de mariage; et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité, cessera : l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme : nous serons *enfants de Dieu*, parce que nous serons *enfants de résurrection* (*Ibid.*, 36.); ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naîtrons comme en cette vie : il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités; et nous serons, non enfants des hommes, mais enfants de Dieu et égaux aux anges, parce que nous serons enfants de résurrection.

Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité; il est conçu dans la difformité, il ressuscitera dans la gloire; il est conçu dans la foiblesse, il ressuscitera dans la force; il est conçu pour une vie animale, il ressuscitera pour une vie spirituelle (1. *Cor.*, xv. 42, 43, 44.). Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges, sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : *Et Dieu sera tout en tous* (*Ibid.*, 28.). On n'aura besoin que de lui.

Commençons donc dès cette vie ce que nous ferons dans toute l'éternité. Commençons à nous détacher des sens, et à vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Nous qui vivons dans le célibat, puisque nous voulons dès à présent imiter les anges, soyons purs comme eux. Ne vivons que pour Dieu, comme saint Paul l'ordonne : *Car l'homme qui a une femme, et la femme qui a un mari, a le cœur partagé. Qui est seul ne pense qu'à Dieu* (1. *Cor.*, vii. 32, 33, 34.). Ceux qui mènent une vie commune, ne laissent pas d'être obligés dans le fond au même détachement; et c'est à eux que le même apôtre adresse cette parole : *Au reste, mes frères, le temps est court; ainsi, que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas*, et n'y soient point attachés : *Que ceux qui pleurent, et qui sont affligés, soient comme s'ils ne l'étoient pas* (*Ibid.*, 29, 30, 31.), et qu'ils conçoivent que leurs larmes seront bientôt essuyées. Que ceux qui se réjouissent conçoivent la fragilité et l'illusion de leur joie, et ne s'y abandonnent pas : *Que ceux qui achètent, soient comme ne possédant point;* et qu'ils cessent de s'imaginer que ce qui tient si peu à eux, soit véritablement en leur puissance : *Enfin, que ceux qui usent des biens de ce monde, soient comme s'ils n'en usoient point; car la figure de ce monde passe... Considérons ce qu'on ne voit pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce qu'on voit passe, et ce qu'on ne voit pas est éternel* (2. *Cor.*, iv. 18.). Passons donc, et prenons tout comme en passant; sans y attacher notre cœur lorsqu'on le possède, ni se troubler quand on le perd. Car le temps de jouir des biens de la terre est court; ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. S'y arrêter, c'est renoncer au christianisme et à l'espérance du siècle à venir.

Mais si nous sommes chrétiens, pour nous détacher des choses même permises, combien est grand notre crime, si nous demeurons attachés à celles qui ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens! selon ce que dit saint Paul : *Que l'impureté et l'avarice ne soient pas même nommées parmi vous, ainsi qu'il est convenable parmi les saints.* Et encore : *Ce qu'ils font dans le secret, est honteux même à dire* (*Eph.*, v. 3, 12.).

XLI.e JOUR.

Immortalité de l'âme; résurrection des corps (Luc., xx. 37, 38.).

Or, que les morts ressuscitent, Moïse même vous l'a dit (Luc., xx. 37.). Il va à la source, et il leur allègue les paroles du législateur, et le fondement de l'alliance. *Je serai ton Dieu*, dit Dieu à Abraham (*Gen.*, xvii. 7, 8.) : et c'est sur cela que l'alliance est fondée. Et depuis il s'est toujours appelé *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob.* Et c'est ainsi qu'il se qualifia, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple. *Je suis le Dieu de ton père, le*

Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Et après, *Va*, dit-il, *et dis aux enfants d'Israël : Le Seigneur Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*..... *c'est là mon nom à jamais, et c'est là mon mémorial, et le titre sous lequel je veux être connu de génération en génération* (*Ex.*, III. 6, 15.). *Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts* (LUC., XX. 38.), ni le Dieu de ce qui n'est plus. *Les morts*, à les regarder comme morts, *dorment dans le sépulcre; le Seigneur ne s'en souvient plus; et ils ne sont plus sous sa main* (*Ps.* LXXXVII. 6.). Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu; car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, *ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui*; et encore : *Ils sont vivants pour lui* (LUC., XX. 38.). S'ils ont perdu le rapport qu'ils avoient à leurs corps et aux autres hommes, ils avoient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image, et pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas; car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu pour qui l'âme a été faite, et qui porte son empreinte, demeure toujours. Ainsi les amis de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu. Et c'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement durant leur vie, mais encore après leur mort. Car leur vie a été trop courte pour donner à Dieu une dénomination éternelle. Or, le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est éternel. Dieu donc se dit leur Dieu, parce qu'ils vivent toujours devant lui, et qu'il les tient sous sa face; et, comme dit l'apôtre saint Paul (*Hebr.*, XI. 10, 16.) : *Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville permanente, et qui avoit des fondements éternels*. Autrement, comment n'auroit-il pas honte de s'appeler leur Dieu, s'il les avoit abandonnés, et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau? Ils sont donc vivants devant lui; et ce qui leur convient, convient à tous les enfants de Dieu, puisque c'est le fondement de l'alliance à laquelle, par conséquent, tout le monde a part. Car ce même Dieu, qui se dit le Dieu d'Abraham, se dit en même temps le Dieu de nos pères, et en disant à Abraham : *Je serai ton Dieu*, il a ajouté : *Et de ta postérité après toi* (*Gen.*, XVII. 7.). Il leur a donc également destiné cette demeure éternelle.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Ecriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si on revient à l'origine, Dieu, avant que de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il manioit si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avoit fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu; car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra; et l'âme sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais. Car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux saddducéens plus qu'ils ne vouloient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon.

Que reste-t-il donc après cela, sinon de nous réjouir avec les pharisiens, *de ce que Jésus a fermé la bouche aux sadducéens* (MATTH., XXII. 34.), qui ne vouloient croire ni la résurrection, ni la subsistance des âmes après la mort. Le Sauveur les a confondus : il est allé d'abord à la source de l'erreur, en leur prouvant l'immortalité des âmes. Joignons-nous donc à ces docteurs de la loi, qui, ravis de ce qu'il venoit de dire, s'écrièrent avec une espèce de transport : *Maître, vous avez bien dit* (LUC., XX. 39.). Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement vivre; ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie; songeons à cette vie qui nous est réservée éternellement devant Dieu, et pour Dieu. Commençons donc dès à présent à vivre pour lui, puisque c'est pour lui que nous devons vivre dans l'éternité. Vivons pour lui; aimons-le de tout notre cœur : c'est ce qu'il nous va enseigner dans la lecture suivante.

XLII.e JOUR.

Le grand commandement de la loi; l'amour de Dieu et du prochain (MATTH., XXII. 34, 36; MARC., XII. 28, 30; LUC., X. 27.).

Quel est le grand commandement dans la

loi (MATTH., XXII. 36.)? On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande, en saint Matthieu et en saint Marc; ou si c'est de bonne foi, pour être instruit; car nous voyons en saint Luc, dans une autre occasion, qu'un des docteurs de la loi lui fit une demande approchante *pour le tenter* (LUC., X. 25, 29.), et qu'après avoir ouï de la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui, il continua son discours, en *voulant se justifier lui-même*.

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion; car le docteur de la loi qui l'avoit interrogé, paroît si satisfait de sa réponse, qu'il mérita de recevoir cet éloge du Sauveur : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu* (MARC., XII. 32, 34.). Par où, s'il lui montroit qu'il n'y étoit pas encore arrivé, il lui faisoit voir en même temps qu'il étoit dans le chemin : comme la suite le fera peut-être mieux paroître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu (MATTH., XXII. 34.), furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens; et que reconnoissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avoient jamais entendu, ils furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : *Quel est le grand commandement de la loi* (*Ibid.*, 36.)? ou comme saint Marc le rapporte : *Quel est le premier de tous les commandements* (MARC., XII. 28.)?

Jésus, qui étoit la vérité même, alloit toujours et d'abord au premier principe. Il étoit clair que le plus grand commandement devoit regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portoit ainsi : *Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur* (*Deut.*, VI. 4; MARC., XII. 29.). Par là la grandeur de Dieu étoit établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivoit encore qu'il lui falloit consacrer celui de nos sentiments qui le faisoit le plus régner dans nos cœurs, et réunissoit davantage en lui toutes nos affections; qui étoit l'amour. Ce qui montroit encore que l'amour qu'il falloit donner à un être si parfait devoit aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Ecriture où la perfection de l'amour de Dieu, et la parfaite réunion de tous nos désirs en lui, étoit expliquée. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain; il ajoute au premier précepte le second qui lui est semblable (MATTH., XXII. 39.) : et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi, qu'il faut *aimer son prochain comme soi-même* : où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui d'*ami*, qui est dans la loi (*Lev.*, XIX. 18.). Parce que le nom d'*ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avoit des liaisons, et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendoit sur tous ceux qui nous touchoient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avoit déjà expliqué (LUC., X. 29, 37.).

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs : puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise; et dans celui d'aimer le prochain, est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes* (MATTH., XXII. 40.), puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime, ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les foibles et les ignorants ne pourroient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes : et que pour ne point dissiper notre attention, s'il nous falloit parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il *faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes,* dit-il, *dépendent toute la loi et tous les prophètes* (MATTH., XXII. 37, 38, 39.).

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur! d'avoir tout ramassé en un; en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi. Et lorsque pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Ecriture; vous m'avez mis en main dans ces deux préceptes le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde, ou plutôt la résolution et le dénoûment

de toutes les difficultés; puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu! je vous loue; ô Jésus! soyez béni; ô Jésus! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières; c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus! donnez-m'en la grâce; ô Jésus! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous; afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu, l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

Et personne n'osoit plus l'interroger (Marc., xii. 34.). Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le consultoient que pour le tenter. Car s'ils eussent consulté, pour s'instruire de bonne foi, un maître dont la doctrine étoit si remplie de vérité et de grâce, il y avoit à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeoient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondroit mal, ou s'il demeureroit court dans quelque question, ils cessent de le consulter aussitôt qu'ils sentent qu'ils n'ont aucun avantage à tirer contre lui de ses réponses.

Apprenons de ceux qui consultent mal la vérité éternelle, comment il la faut consulter, c'est-à-dire, non pour la tenter, ou la contredire, ou même pour satisfaire une vaine curiosité; mais pour se nourrir de sa substance, y conformer tous nos sentiments, et vivre de la véritable vie, selon cette réponse du Sauveur: *Faites ceci, et vous vivrez* (Luc., x. 28.). *Faites ceci;* aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. *Faites ceci:* ne vous contentez pas de discourir, et de faire une matière de spéculation de ce qui est la règle de votre pratique: *Faites ceci, et vous vivrez*: vous vivrez de la véritable vie; vous vivrez de la vie qui ne meurt jamais. *Car les prophéties s'évanouissent dans le ciel; les énigmes se dissipent par la manifestation de la vérité*: la foi se change en claire vue, et l'espérance en possession. *Il n'y a que la charité* qui consiste en ces deux préceptes; *il n'y a*, dis-je, *que la charité qui ne finit pas et ne se perdra jamais*, comme dit saint Paul (2. *Cor.*, xiii. 8, 12.). Commençons donc de bon cœur à entendre, et à pratiquer ce que nous pratiquerons éternellement. *Amen. Amen.*

XLIII.ᵉ JOUR.

Réflexion sur le même commandement dans la Loi (*Deut.*, vi. 4, 5, 10.).

Ecoute, Israël: le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur: Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force (*Deut.*, vi. 4, 5.): c'est ainsi que nous lisons dans la Loi. Et l'Evangile interprète: *De tout ton esprit, de toute ton intelligence, de toute ta pensée, de toute ta puissance* (Matth., xxii. 37; Marc., xii. 30; Luc., x. 27.). Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer par exemple le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance; encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre, que le langage humain étant trop foible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer, se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. Et lisons encore la suite de ce précepte divin dans le Deutéronome, d'où il est pris. *Ecoute* donc, *Israël:* écoute du cœur, impose silence à toute autre parole et à toute autre pensée. Ecoute, en un mot, comme il faut écouter Dieu quand il parle; et encore quand il parle de la principale chose qu'il exige de l'homme. Ecoute, ô vrai Israël: ô chrétien, ô juste, ô fidèle! *Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur;* il n'y a pas plusieurs dieux en Israël, comme dans les autres nations. Il n'y a pas aussi plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur: en un mot, il n'y a pas plusieurs personnes ni plusieurs choses à aimer. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu,* ce Dieu, ce Seigneur unique, *de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force:* uniquement, comme il est unique; parfaitement, comme il est parfait; en consacrant à ce premier être, principe et moteur de tout, ce qui est aussi le principe et le moteur en toi-même de toutes tes affections. Je le veux, Seigneur; et si je le veux, je le fais; car le vou-

loir, c'est le faire; le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement; le vouloir parfaitement, c'est le vouloir dans la perfection que vous voulez. Rien n'est plus facile; rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir : *Ce précepte n'est pas au-dessus de* moi, *ni loin de* moi : *il ne faut point monter au ciel, ni passer les mers pour le trouver. Mais la parole est fort proche de toi*, dit le Seigneur, *dans ta bouche et dans ton cœur pour l'accomplir* (*Deut.*, XXX. 11, 12, 13, 14.). Dans ta bouche, c'est encore trop loin; car pour cela il faut parler, et la bouche et le cœur sont deux : mais dans le cœur; le cœur te suffit : rien n'est plus proche du cœur que le cœur même; et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône, et exercer les œuvres de miséricorde, il faut sortir. Si je veux me réconcilier avec mon frère, et réchauffer en lui la charité éteinte, il faut le chercher. Si je veux chanter des psaumes, il faut du moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer, que faut-il faire, sinon aimer? O Dieu! que ce précepte est près de moi! fais-le donc; accomplis-le dans ce moment, ô cœur humain! Il est vrai que pour l'accomplir j'ai besoin de vous, ô Dieu vivant, qui êtes le seul moteur des cœurs, qui seul y inspirez votre saint amour! Mais, ô Dieu! vous êtes présent, plus présent à moi-même que moi-même. O Dieu! que ce précepte est encore proche de moi par cet endroit-là! Qu'attends-tu donc, ô mon âme? *Mon âme, bénis le Seigneur; et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom* (*Ps.* CII. 1.).... *O Seigneur, qui êtes ma force, je vous aimerai* (*Ibid.*, XVII. 2.). Mais, ô Seigneur! pourquoi dire je vous aimerai? Disons dès à présent, Je vous aime. O que ce précepte est proche de moi! Mais, ô Dieu, qu'il est loin de moi d'une autre manière; et quelle est ma maladie! Mais nous n'en sommes pas encore là : nous avons à lire le précepte, ainsi qu'il est écrit dans la loi. Lisons, mais lisons du cœur, et non des yeux.

XLIV.e JOUR.

Accomplissement du précepte de l'amour, en tout temps, en tout lieu (Ibid.).

Tu aimeras donc *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force.* Et parce que tu l'aimeras de cette sorte, les paroles qui te le commandent aujourd'hui, *les préceptes que je te donne, seront dans ton cœur* : car on veut toujours accomplir la volonté de celui qu'on aime. *Et tu les raconteras à tes enfants; et tu y mettras ta pensée, assis dans ta maison, et marchant dans les chemins, te couchant et te levant* (*Deut.*, VI. 6 *et seq.*). Car de quoi s'occupe-t-on durant tout le cours de sa vie, que de la volonté de celui qu'on aime, et du soin de lui plaire? Pèse donc toutes ces paroles, ô vrai Israël! Songe à plaire à Dieu, et à lui obéir, allant et venant, dans ton repos et dans ton travail, en t'endormant et en t'éveillant. Tu peux bien changer tes autres emplois; mais celui d'aimer Dieu et de lui plaire, est le soin perpétuel de ta vie. Et comme on ne lui peut plaire qu'en obéissant à sa loi, et en accomplissant sa volonté, il faut être continuellement occupé de ce désir. *Aies donc les commandements de Dieu toujours présents nuit et jour. Tu les tiendras attachés à ta main comme un mémorial éternel; et ils seront, et ils se mouveront continuellement devant tes yeux, et tu les écriras sur le seuil de ta porte, et à l'entrée de ta maison* (*Deut.*, VI. 7, 8, 9.). Selon ce que dit le Sage : *Mon Fils, garde mes commandements, et cache-les en toi-même comme ton trésor; mon Fils, observe-les, et tu vivras; garde ma loi comme la prunelle de ton œil, lie-la à tes doigts; qu'elle te guide dans tous tes ouvrages, et écris-la sur les tables de ton cœur* (*Prov.*, VII. 1, 2, 3.).... *Tiens mes commandements continuellement liés à ton cœur; mets-les autour de ton col comme un collier; quand tu marcheras, qu'ils marchent avec toi; qu'ils te gardent quand tu dormiras; et aussitôt que tu seras éveillé, entretiens-toi avec eux, parce que le commandement est un flambeau, et la loi est une lumière, et la répréhension qu'elle nous fait de nos fautes est la voie de la vie* (*Ibid.*, VI. 21, 22, 23.).

Voilà donc ce que produit l'amour de Dieu : un inviolable attachement à sa loi, une application à la garder, un soin de se la tenir toujours présente, de la lier à ses mains, et de ne cesser jamais de la lire, de l'avoir toujours devant les yeux. Qu'elle n'y soit pas comme une chose morte, mais comme un objet qui se présente, et se remue continuellement devant nos yeux, pour exciter notre attention. Ecrivons-en les sentences à l'entrée de notre maison, afin qu'autant de fois que nous y entrons, le souvenir s'en réveille. Les Juifs le pratiquaient ainsi à la lettre, et ils écrivaient en effet des sentences choisies de la loi, non-seulement pour les mettre à l'entrée de leurs maisons, mais encore pour les rouler autour de leur tête, en sorte qu'en se mouvant

continuellement devant leurs yeux, ils n'en perdissent jamais la mémoire. Mais toi, ô Juif spirituel! accomplis tout cela en esprit; aies les préceptes de Dieu toujours présents à ton esprit, pour les méditer et les accomplir dans tous tes ouvrages. Et tout cela, parce que tu aimeras le Seigneur ton Dieu; parce qu'on ne peut l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements;* et réciproquement : *Celui qui garde mes commandements, est celui qui m'aime* (JOAN., XIV. 15, 21.). Il ne suffit pas de garder l'extérieur de la loi : l'âme de la loi, c'est de la garder par amour; l'effet de l'amour est de garder la loi. *N'aimons pas en paroles, ni de la langue, mais en œuvre et en vérité* (1. JOAN., III. 18.). De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer : il faut venir à la pratique. Des pratiques extérieures, ce n'est pas là ce qui s'appelle observer la loi : l'âme de la loi est d'aimer et de faire tout par amour; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.

XLV.e JOUR.

La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force (Deut., X. 12 et suiv.).

Continuons à considérer le commandement de l'amour de Dieu, comme il est écrit dans la loi (*Deut.*, X. 12 *et seq.*). *Et maintenant, Israël! qu'est-ce que te demande le Seigneur ton Dieu? si ce n'est que tu le craignes; et que tu marches dans ses voies, et que tu l'aimes, et que tu le serves de tout ton cœur et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements du Seigneur, et ses cérémonies que je te commande aujourd'hui, afin que tout bien t'arrive, et que tu sois heureux. Regarde; le ciel et les cieux des cieux, ce que le ciel a de plus haut et de plus impénétrable est au Seigneur ton Dieu, et la terre et tout ce qui y est contenu; et toutefois le Seigneur s'est attaché à tes pères, et les a aimés; et il a choisi leur postérité après eux, c'est-à-dire vous, parmi toutes les nations, comme vous le voyez aujourd'hui. Circoncisez donc votre cœur, et n'endurcissez point contre Dieu votre col inflexible et indomptable, pour secouer le joug de sa loi; parce que le Seigneur votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant, terrible, qui n'a point d'égard aux personnes, ni ne reçoit les présents. Il fait justice au pupille et à la veuve; il aime l'étranger, et lui donne son vivre et son habillement partout où il va. Vous donc aimez aussi les étrangers, parce que vous avez été étrangers dans la terre d'Egypte. Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul; vous lui serez attaché, et vous jurerez en son nom, comme au seul nom qui est pour vous éternellement vénérable et saint. Il est votre gloire et votre Dieu, qui a fait les choses terribles et merveilleuses que vous avez vues. Vos pères sont entrés en Egypte au nombre de septante, et le Seigneur vous a multipliés comme les étoiles.*

Dieu explique par ces paroles, non-seulement l'obligation, mais encore les motifs de l'aimer. Pesez ces paroles : *Et toutefois le Seigneur s'est attaché et collé à vos pères, et il les a aimés.* Rendez-lui donc amour pour amour, et attachez-vous à lui. Pesez ce mot.

Pesez ensuite, dans les versets 18 et suivants, les perfections de Dieu et ses bontés, que vous devez non-seulement aimer, mais encore imiter. Pesez encore la grâce de son élection : *Il vous a choisis parmi toutes les nations, comme vous voyez.* Qu'aviez-vous mérité de lui? Pesez enfin : *Vous n'êtes entrés que septante dans la terre d'Egypte.* Il n'entra dans le cénacle environ que six-vingts hommes (*Act.*, I. 15.). Voyez comme Dieu les a multipliés, et comme l'Eglise s'est étendue par toute la terre, pour vous recueillir dans son sein, pendant que tant d'autres nations périssent dans leur ignorance. *Mais le Seigneur votre Dieu ne vous a pas choisis pour votre mérite, ou parce que vous étiez le peuple le plus nombreux de toute la terre* (*Deut.*, VII. 7.). Car vous étiez en si petit nombre, lorsqu'il vous a envoyé son Saint-Esprit; et vous êtes encore environnés de nations immenses qui ne connoissent point son nom : *mais il vous a choisis, parce qu'il vous a aimés, et qu'il vouloit accomplir le serment qu'il avoit fait à vos pères* (*Ibid.*, 8.), Abraham, Isaac et Jacob; en leur promettant que toutes les nations de la terre seroient bénites en eux et en leur semence, en leurs fils, dans le Christ qui sortiroit d'eux : *et afin que vous appreniez que le Seigneur votre Dieu est le Dieu fort, et fidèle dans ses promesses, qui garde son alliance et sa miséricorde à ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements, jusqu'à mille générations* (*Ibid.*, 9.).

Dieu est parfait, Dieu vous a choisis; il vous a choisis par pur amour, par pure bonté; il vous a comblés de biens. Pouvez-vous n'aimer pas celui qui vous aime avec cette immense ten-

dresse ? Venez au Sauveur, et à la grâce de la nouvelle alliance. O homme ! ô peuple racheté ! il ne faut plus être qu'amour.

XLVI.e JOUR.

Conclusion. Nécessaire d'aimer Dieu, et de garder ses préceptes (*Deut.*, XI. 1, 7, 18, 19, 20.).

Voyez ce que Dieu conclut de toutes ces choses : *Aime donc le Seigneur ton Dieu*, ô chrétien ! ô vrai Israël ! *et garde ses commandements, ses cérémonies, ses jugements, ses préceptes* (*Deut.*, XI. 1.). Songez à toutes les choses qu'il a faites pour vous dans le désert, et combien ont été plus grandes celles qu'il a faites pour les chrétiens. *Vos yeux ont vu les œuvres de Dieu :* les grandes œuvres qu'il a faites, les merveilles de Jésus-Christ et le grand ouvrage de la rédemption. *Mettez donc mes paroles dans votre cœur et dans votre esprit, et attachez-les à vos mains :* n'en quittez jamais la lecture ; *mettez-les entre vos yeux, et ne les perdez jamais de vue ; enseignez à vos enfants à les méditer, et soyez-en occupés en marchant, en vous reposant, en vous couchant et en vous levant ; écrivez-les sur les poteaux et aux portes de votre maison* (*Ibid.*, XI. 7, 18, 19, 20.) : que tous vos sens en soient remplis et occupés, et que par là ils entrent dans le fond de votre cœur. Voilà les motifs, voilà la nature, voilà les effets et les fruits de l'amour de Dieu. En considérant sa perfection, sa bonté, ses immenses et continuels bienfaits, il faut tellement s'occuper de lui, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans la pensée, que le soin de le contenter et de lui plaire.

XLVII.e JOUR.

Second commandement semblable au premier : l'amour du prochain (MATTH., XXII. 39.).

Revenez à la lecture de l'Evangile, et appuyez sur cette parole : *Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (MATTH., XXII. 39.).

Quelle dignité de l'homme ! L'obligation d'aimer son frère est semblable à celle d'aimer Dieu.

Ces deux préceptes vont presque d'égal à la tête de tous les commandements, ou plutôt les renferment tous ; mais le premier est le modèle de l'autre.

Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, ainsi le commandement d'aimer l'homme, est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : *Le second qui lui est semblable.*

Il faut aimer l'homme, où Dieu a imprimé sa ressemblance, parce qu'on aime Dieu.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme qui est son temple, où il habite.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme qu'il a adopté pour fils, et à qui il se veut communiquer tout entier.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement faut-il aimer l'homme, puisque l'amour qu'on a pour lui, est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

Loin de cet amour, la chair et le sang ; loin de cet amour, l'esprit d'intérêt et toute corruption.

Il faut aimer tous les hommes, parce que tous sont chers à Dieu : ils sont ses amis et ses enfants.

Comme vous-même : en leur souhaitant le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie, nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère.

Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier nous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre ; il se faut bien garder d'en aimer moins notre frère. Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui doit nous être cher comme nous-mêmes à nous-mêmes.

Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Il ne dit pas : Vous aimerez Dieu comme vous-même ; car il le faut aimer plus que soi-même, et ne s'aimer soi-même que pour Dieu.

Il ne dit pas aussi : Vous aimerez votre prochain de tout votre cœur, de toute votre pensée, de toute votre force : cela est réservé à Dieu. C'est un transport de l'âme qui sort d'elle-même toute entière pour s'unir à Dieu ; qui est heureuse de ce que Dieu est, et de ce qu'il est heureux ; qui ne s'aime que pour Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu. C'est s'aimer véritablement, que d'aimer Dieu de cette sorte.

Aimez comme vous-même : c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance ; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien, et s'unir à lui.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non

pas Dieu pour soi. S'il falloit, pour plaire à Dieu, s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudroit le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit, que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en nous le péché de notre origine: nous rapportons tout à nous, et Dieu même; au lieu de nous rapporter à Dieu, et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur le prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière, pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société: celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feroient les membres de notre corps, si chacun avoit sa vie particulière. Ils s'aimeroient l'un l'autre en société, comme soi-même: les deux yeux et les deux mains auroient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

Oui, mon frère, que je jouisse de vous en Notre-Seigneur; faites reposer mes entrailles en Notre-Seigneur, disoit saint Paul (PHILEM., 20.). C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même; soi-même pour Dieu; le prochain non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. O que cela est droit! que cela est pur! Toute vertu est là-dedans.

XLVIII.e JOUR.

***Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain* (Ibid.).**

Faisons réflexion sur nous-mêmes. Est-ce aimer Dieu de tout son cœur, que de partager son cœur entre lui et la créature? Peut-on aimer deux choses souverainement? ou peut-on aimer de tout son cœur, si on n'aime qu'à demi? Ne faut-il pas aimer parfaitement, et du tout le tout parfait? Peut-on avoir *deux maîtres, et servir Dieu et l'argent* (MATTH., VI. 24.), ou quelque autre créature que ce soit, contre la parole expresse du Fils de Dieu?

Si j'aime Dieu de toute ma pensée, et de toute mon intelligence; d'où vient que j'y pense si peu? Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime? ce qu'on aime ne revient-il pas naturellement et continuellement à l'esprit? Faut-il se tourmenter pour s'en souvenir? mais du moins peut-il échapper, quand on se met exprès en sa présence, et pour avoir avec lui une douce communication? O mon Dieu! comment donc suis-je si distrait dans la prière? D'où vient que j'y ai si peu de goût? que mon cœur m'échappe, et que j'ai tant de peine à le retrouver, afin de dire avec David: *O mon Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière?* O mon Dieu! si je ne puis penser à vous, comment est-ce que je vous aime de toute ma pensée?

Mais comment est-ce que je vous aime de toute ma force et de toute ma puissance, pendant que je me trouve si foible et si languissant, si lâche, si découragé dans ce que je fais pour vous! Pourquoi ai-je si peu de soin de vous plaire? A votre seul nom, tous mes sens devroient se réveiller, et toutes les forces de l'âme et du corps se réunir pour faire votre ouvrage; et si je ne le fais pas, comment est-ce que je vous aime de toute ma force?

O Seigneur, si je vous aimois de toute ma force, par la force de cet amour j'aimerois mon prochain comme moi-même. Mais je suis si insensible à ses maux, pendant que je suis si sensible au moindre des miens. Je suis si froid à le plaindre, si lent à le secourir, si foible à le consoler; en un mot, si indifférent dans ses biens et dans ses maux. Où est cette ardeur et cette tendresse d'un saint Paul? *Pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent* (*Rom.*, XII. 15.), *être foible avec les foibles* (1. *Cor.*, IX. 22.), *souffrir comme dans le feu, et être brûlé, lorsque quelqu'un est scandalisé* (2. *Cor.*, XI. 29.). O mon Dieu! si rien de cela n'est dans mon cœur, ni je n'aime mon prochain comme moi-même, ni je ne vous aime de toute ma force et de tout mon cœur.

Encore, si en connoissant mes foiblesses et mes distractions, mes langueurs, mon indifférence, mon insensibilité et mes froideurs, je pouvois verser à vos pieds un torrent de larmes; je commencerois à aimer, en déplorant la privation et la perte de l'amour. Mais, ô Dieu! tout est foible

en moi, et même la douleur de n'aimer pas.

Est-ce donc que je ne veux pas aimer? ou est-ce que je ne le puis pas, et que je n'en ai pas la force? En effet, n'aime pas qui veut, et on n'aime pas ce qu'on veut; et il faut être attiré. Mais, ô Dieu! si je ne pouvois pas aimer, vous ne me diriez pas : *Aime :* si je n'avois point de force pour vous aimer, vous ne me diriez pas : *Aime de toute ta force*. Mais, ô Dieu! si je le pouvois, et si j'en avois la force, ne le ferois-je pas, maintenant, qu'étant devant vous, ou je le veux, ou je tâche de le vouloir sincèrement? Est-ce que je veux et ne veux pas tout à la fois? Est-ce qu'aimer est autre chose qu'un bon vouloir? O mon Dieu! expliquez-moi ma maladie, et le besoin que j'ai de vous, pour me servir de mes forces, pour vouloir ce que je veux, ou pour commencer à le vouloir.

Il est vrai, comme je l'ai dit : n'aime pas qui veut; et on n'aime pas ce qu'on veut ni autant qu'on veut : il faut être attiré; et surtout on n'aime pas Dieu, que Dieu n'attire. *Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire... Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi* (JOAN., VI. 44; XII. 32.). Et de là vient que l'Epouse disoit : *Tirez-moi, et nous courrons* (*Cant.*, I. 3.). Et pour dire, *Tirez-moi*, de tout son cœur, et comme il faut, il faut déjà commencer d'être tiré. O Seigneur! tirez-moi donc; commencez, et faites-moi suivre; commencez, et je trouverai mon cœur et mes forces, pour tout employer à vous aimer.

XLIX.e JOUR.

Suite des mêmes réflexions. Lumière et délectation : attraits de l'amour de Dieu (Ibid.).

Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer : c'est commencer à aimer que d'aimer à le relire, et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu! j'ai connu, et j'ai senti que pour vous aimer, il faut être tiré et attiré. Mais comment m'attirez-vous? est-ce seulement en me manifestant vos beautés, c'est-à-dire, en me montrant tout le bien, comme vous disiez à Moïse : *Je te montrerai tout le bien* (*Exod.*, XXXIII. 19.), en me montrant moi-même à toi. Hâtez-vous donc, ô Seigneur! montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection et tout bien, afin que je coure à vous, ravi par l'odeur de vos parfums, par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence? Ne suis-je qu'un ignorant qu'il faut instruire? Ma volonté n'est-elle pas aussi malade, par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités? Entrez donc au dedans de moi, ô Seigneur! saisissez-vous du secret et profond ressort, d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez, excitez, animez tout; et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de cette sorte, qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et puissante délectation, qui fait l'amour, ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille, elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai et je serai vraiment fort, pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte; ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur, où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez*. Je veux aimer. Vous dites : *De tout votre cœur*. C'est de tout mon cœur. Vous dites : *De toute votre pensée*. Venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes désirs : venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *De toutes vos forces*, c'est-à-dire, de toutes ces forces que vous excitez et que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur! je vous suis, je cours de toute ma force pour m'unir à vous.

Mais, ô Seigneur! vous fuyez; plus j'approche, plus je vous vois loin : vous êtes près, et vous êtes loin; vous êtes en moi, plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées; vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait, où mon cœur se prend. O Dieu, vous êtes donc bien proche : mais, ô Seigneur! vos lumières vous rendent inaccessible. O vérité! vous croissez à mesure que je vous approche, et sans cesse vous vous retirez à ma foible intelligence. Il faut que je m'aille perdre dans cette nue où vous vous cachez; dans ce point obscur que je vois de loin, d'où vous vous faites sentir. Dieu si connu et si inconnu, je veux vous aimer au delà de mes connoissances; comme un être incompréhensible, que l'on ne connoît qu'en s'élevant au-dessus de toutes ses connoissances, sans jamais pouvoir s'élever assez, ni comprendre, ni connoître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour; vous êtes seul digne de vous connoître et de vous aimer.

Je m'unis autant que je puis à vos lumières, et à vos attraits incompréhensibles; et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O' Seigneur! *le silence est votre louange.* David le chantoit ainsi dans un de ses psaumes: *Le silence est votre louange*[1]. Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer, et reconnoître qu'on ne peut rien dire de digne de vous, ni vous aimer comme il faut. C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu, non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvoit, de toutes les forces de Dieu.

L.e JOUR.

Suite des mêmes réflexions. L'amour doit toujours croître (Ibid.).

Quand j'aimerai de toute ma force, ce ne sera plus cette vie : la charité sera consommée; la cupidité sera éteinte; la sensualité et l'amour-propre seront arrachés. Mais tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours. *La loi de Dieu nous délecte dans l'homme intérieur; mais il y a la loi des membres.... Et je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas.... Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII. 19, 22, 23, 24.)? afin que j'aime Dieu de toutes mes forces, et que la loi de l'esprit ne trouve plus en moi de résistance.

En attendant, ô mon Dieu! la charité doit croître toujours, et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant : l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons; et c'est lui qui du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage; et en le possédant davantage, d'aimer davantage. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour jusqu'à ce que j'arrive à la vie, où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie; mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et en aimant, d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique. *Faites cela, et vous vivrez,* dit le Sauveur (Luc., X. 28.).

[1] Dans le Psaume LXIV, où il est porté, selon la Vulgate, Te decet hymnus : *La louange vous appartient;* l'original porte : *Tibi silentium laus : Le silence est votre louange.*

LI.e JOUR.

Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

Notre Père (MATTH., VI. 9; LUC., XI. 2.). Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte; par volonté, et non par menace. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y donc en esprit : tournons là toutes nos pensées; SURSUM CORDA : *le cœur en haut.* Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face, aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout; mais cherchons-le principalement dans le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire, aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner? Sanctifions ce nom; ne portons pas indignement le nom de fils; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore? le nom de bon, en mettant en lui notre confiance; le nom de juste, en observant ses justices, c'est-à-dire ses commandements; le nom de puissant, en ne craignant rien sous ses ailes; le nom de saint, en le glorifiant comme le saint d'Israël, en lui disant continuellement : *Saint, Saint, Saint : le ciel et la terre sont remplis de* votre *gloire* (Is., VI. 3; *Apoc.*, IV. 8.); en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter, conformément à cette parole : *Soyez saint, comme je suis saint* (*Levit.*, XI. 44; 1. PET., I. 16.); enfin, le nom de Dieu, de Créateur et de Seigneur, en lui obéissant par un chaste et invariable amour, en traitant avec révérence les choses saintes, en honorant par notre vie le nom de chrétien, en vivant de manière, sous ses yeux au dedans et au dehors, qu'il soit glorifié en nous.

Si on parle, que ce soit des discours de Dieu; si on exerce quelque ministère dans l'Eglise, qu'on le fasse comme par la vertu que Dieu donne, afin qu'il soit glorifié en toutes choses par Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui à qui appartient la gloire et l'empire, aux siècles des siècles. AMEN (1. PETR., IV. 11.).

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte, c'est l'aimer parfaitement, et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : *Tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le nom de Dieu* (Is., XLV. 24.)... *lorsque la plénitude des nations sera entrée, et que tout Israël sera sauvé* (*Rom.*, XIV. 11; XI. 25, 26.). O Seigneur! que ce règne arrive, et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts, et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces, mais néanmoins désirable à vos saints, à qui le Sauveur a dit : *Quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche* (Luc., XXI. 28.). Quelle conscience faut-il avoir, combien pure, combien innocente, pour désirer ce jour! *Lavez-vous, purifiez-vous* (Is., I. 16.), soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

Que votre règne arrive. Il arrive ce règne parfait pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avoit été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu, et s'en ressente.

Je désire d'être séparé de mon corps, pour être avec Jésus-Christ (*Philip.*, I. 23.).

Je ne désire pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu par-dessus; afin que ce qu'il y a de mortel en moi *soit englouti par la vie* (2. *Cor.*, V. 4.).

Je désire m'éloigner du corps et d'être présent au Seigneur (*Ibid.*, 6.).

Alors le Seigneur régnera; il n'y aura plus de mauvais désirs à combattre; non-seulement le péché ne régnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : *Qu'il ne règne plus du moins dans* nos *corps mortels* (*Rom.*, VI. 12.) : alors nous désirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de désirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le désir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme désire, mon âme languit; mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne puisse plus le perdre? O que je puisse bientôt arriver à ce royaume! En attendant, régnez en moi, régnez sur tous mes désirs, régnez-y seul. *On ne peut servir deux maîtres* (Matth., VI. 24.), ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir, c'est les aimer; c'est le Fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres :* car, ajoute-t-il, *ou l'homme haïra l'un et aimera l'autre :* ainsi servir, c'est aimer; servir sans partage, aimer sans partage; *ou il supportera l'un et méprisera l'autre.* Il n'y a point de milieu : aimer ou haïr, supporter ou mépriser. Régnez donc seul.

Que votre volonté soit faite. C'est l'amour pur; car, qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté, jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire, et un total assujétissement de son cœur? *Que votre volonté soit faite;* qu'elle soit faite partout, et par tous; que j'aime, que tout le monde aime : car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. *Que votre volonté soit faite;* que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie; car c'est là votre volonté. Qu'elle soit faite dans la terre comme dans le ciel; par les hommes, comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits, qui vous aiment parce qu'ils vous voient. Qu'elle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel; ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : *Tu aimeras;* ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : *Votre volonté soit faite.*

Vous arrivez donc par cette demande à la perfection et au dernier effet de l'amour divin. Absorbé dans ce saint et pur amour, vous commencez à penser à la vie mortelle, non pas comme à un objet désirable, mais comme à une charge nécessaire. *Donnez-nous notre pain.* Donnez-nous de quoi sustenter cette vie dont vous nous avez chargés, pour accomplir le temps de notre servitude et de notre pénitence; afin que ce temps étant accompli, nous venions à la liberté parfaite. Donnez-nous donc ce pain que nous devons manger dans notre sueur; c'est notre servitude, c'est notre supplice. Chacun doit travailler à sa ma-

nière pour gagner son pain. *Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas*, disoit saint Paul (2. *Thess.*, III. 10.). Travaillons donc pour avoir ce pain ; Dieu ne nous le donne pas moins, parce que lui seul bénit notre travail. Donnez-le-nous donc : *Donnez-le-nous à chaque jour*. Sentons à ce mot notre perpétuelle et irrémédiable indigence. Donnez-le-nous ; nous ne le voulons que de vous, et par les voies que vous prescrivez. *Donnez-nous le pain :* sous ce nom nous entendons toutes les choses que vous nous avez rendues nécessaires. Donnez-nous les nécessités ; ne nous donnez pas les délices. Nous demandons ce à quoi vous nous avez assujétis, parce que c'est vous qui nous avez imposé cette servitude. Donnez-le-nous aujourd'hui ce pain nécessaire chaque jour : il ne sera pas moins nécessaire demain qu'aujourd'hui; mais je dois être content, pourvu que je l'aie aujourd'hui. Si vous me donnez davantage, à la bonne heure ; mais je suis content d'aujourd'hui. *A chaque jour suffit son mal; ne vous laissez pas troubler ni inquiéter pour le lendemain* (MATTH., VI. 34.).

Donnez-nous le pain de vie : donnez-nous l'eucharistie. Donnez à notre âme sa nourriture; nourrissez-la de la vérité et de votre volonté sainte. Car notre *nourriture*, comme celle de notre Sauveur, *est de l'accomplir* (JOAN., IV. 34.). Nourrissez-nous donc de ce pain qui n'est pas moins nécessaire à l'âme que l'autre l'est au corps ; que nous n'avons pas moins besoin de recevoir journellement de votre main. Donnez-le-nous aujourd'hui ; donnez-le-nous dans ce jour qui ne finit point. Que je commence aujourd'hui ce jour bienheureux ! que je commence à vivre pour l'éternité !

Il falloit joindre à ces exercices de l'amour celui de l'amour pénitent. Et le voici : *Pardonnez-nous*. Que je puisse, comme la pécheresse, entendre de la bouche du Sauveur cette douce et consolante parole : *Plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : celui à qui on remet plus, aime plus ; celui à qui on remet moins, aime moins* (LUC., VII. 43, 47.). C'est la vérité éternelle qui l'a ainsi prononcé. Pardonnez-moi donc, et faites que je vous aime autant que j'ai besoin de votre pardon.

Songeons aux larmes de cette sainte pénitente ; songeons à ces baisers qu'elle ne cessoit de donner aux pieds de Jésus. Le publicain n'osoit lever les yeux au ciel ; celle-ci n'ose pas même tenir la tête levée. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets, parce qu'elle n'en mettoit point à son amour. Disons dans le même esprit et avec les mêmes sanglots : *Pardonnez-nous*.

Comme nous pardonnons. Afin que rien ne manque, voici encore la charité fraternelle. Rien n'empêche notre union avec nos frères, si les offenses mêmes ne l'empêchent pas. Nous les pardonnons, ô Seigneur ! comme nous voulons obtenir notre pardon, avec la même sincérité. Nous ne réservons rien, comme nous ne voulons pas que vous réserviez rien à notre égard. Nous lui rendrons notre amour, comme nous voulons que vous nous rendiez le vôtre.

Et ne nous induisez pas en tentation. On nous a donné le remède aux péchés passés, en voici un pour l'avenir. O Seigneur, ne nous livrez pas entre les mains du tentateur. O Seigneur ! vous pourriez avec justice lui permettre tout sur nous, par une juste punition de nos péchés; ne le faites pas, nous vous en prions, à cause de votre bonté.

Il ne suffit pas de dire : Que nous ne succombions pas à la tentation. Prions *que nous n'y soyons jamais induits*. Car notre foiblesse est si grande, que si nous étions tentés, nous succomberions ; ou du moins si nous n'étions pas tout-à-fait vaincus, nous recevrions quelque blessure. C'est pourquoi le même Sauveur qui a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation* (MATTH., XXVI. 41.), nous fait demander ici, non pas seulement que nous n'y succombions point ; mais que nous n'y soyons point induits, que nous n'y entrions point.

Que nous sommes aveugles ! hélas ! si pendant que nous demandons à Dieu qu'il ne nous induise pas en tentation, nous nous y jetons nous-mêmes : si nous nous jetons dans ces occasions, où notre chute a toujours été trop certaine ! Fuyons, fuyons, et nous pourrons faire sincèrement cette demande.

Délivrez-nous du mal. C'est notre parfaite délivrance que nous demandons. Délivrez-nous du péché, de ses causes, de ses effets, de ses peines. Ainsi, libres de tout mal, nous serons des enfants parfaits, et nous pourrons dire véritablement et parfaitement : *Notre Père*. En attendant cette parfaite délivrance, qui n'est autre chose que le salut éternel, délivrez-nous du péché ; qu'il ne règne point en nous. Délivrez-nous des mauvais désirs ; que nous cessions de les combattre et de les vaincre. Délivrez-nous des peines du péché, de la mort, des maladies, des autres peines. Délivrez-nous de la crainte et de la servitude où elles nous jettent. Délivrez-nous de leur malignité, et faites qu'elles nous tournent à

remède. Délivrez-nous des maux de cette vie, ou donnez-nous la grâce qu'ils nous servent à l'autre, où nous serons parfaitement libres. Hâtez-vous de nous délivrer : nous soupirons après cette bienheureuse délivrance. L'amour divin est notre liberté; c'est lui qui nous délivre de l'amour du monde. Régnez donc, ô amour divin! je vous livre mon cœur : *Délivrez-nous de tout mal.*

Ainsi, dans toutes ces demandes, on ne demande et on n'exerce que l'amour divin. Mais remarquons bien qu'on ne l'exerce que comme une chose qu'on demande à Dieu. Car, que lui demandons-nous, lorsque nous disons : *Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite; délivrez-nous du mal :* que lui demandons-nous, sinon dans un amour chaste, le saint et parfait usage de notre volonté? Et cela même doit encore redoubler notre amour, puisque notre amour étant un don de Dieu, il nous oblige toujours à une nouvelle reconnoissance; ce qui enfin le doit multiplier jusqu'à l'infini.

Certainement c'est un don de Dieu, que d'aimer Dieu : *Celui qui nous a aimés, lorsque nous ne songions pas à l'aimer, nous a donné la grâce de l'aimer,* dit saint Augustin. Aimons-le donc de tout notre cœur, sans fin et sans cesse.

On se tourmente à demander, quand est-ce qu'il faut exercer l'acte d'amour : la réponse est claire. Il faut l'exercer autant qu'on peut : autrement on n'aime pas de tout son cœur. Quand l'amour est sincère, et dans le cœur, il s'exerce assez par lui-même, et il ne lui faut point d'autre loi que lui-même pour son exercice. Il faut l'exercer toutes les fois qu'on dit le *Pater;* puisque si on l'entend, et qu'on le dise en esprit, on ne le peut dire sans aimer.

Rien ne manque dans cette divine oraison : l'amour de Dieu et celui du prochain, où réside l'accomplissement de la loi, y sont accomplis dans leur perfection.

On demandera pourquoi Jésus-Christ ne nous y fait parler de lui-même, ni prier en son nom, comme il l'ordonne si souvent ailleurs. Mais pouvoit-on plus prier par lui, et en son nom, que de dire la prière qu'il nous dicte par sa parole, et qu'il nous inspire par son esprit?

Pouvons-nous seulement nommer notre Père, sans songer au Fils unique, à qui nous sommes unis par cette nouvelle qualité.

Je m'en vais, dit-il, *à mon Père, et à votre Père* (Joan., xx. 17.). Il n'est pas fils comme nous, c'est pourquoi il use de cette distinction : *A mon Père, et à votre Père.* C'est le premier qui a droit de dire : Mon père, parce qu'il est le fils par nature; c'est en lui et par lui que nous l'avons, parce que nous sommes faits en lui enfants d'adoption. C'étoit donc aussi à lui à nous apprendre, comme il fait dans cette admirable oraison, à appeler Dieu notre Père. C'est en envoyant en nous l'esprit de son Fils, que Dieu même nous fait dire : *Abba*, Père (*Rom.*, viii. 15; *Gal.*, iv. 6.). C'est donc en toutes façons, et au dedans et au dehors, qu'il nous forme à parler à Dieu comme ses enfants. Aimons le Père en Jésus-Christ, son fils unique, par leur esprit qui est en nous. Aimons aussi tous ceux qui sont appelés à la même grâce, et qui peuvent dire comme nous dans le même esprit : *Notre Père.* Ainsi toute la Trinité sera adorée et aimée; la fraternité chrétienne sera exercée; et en disant de bon cœur dans le Saint-Esprit ce seul mot, *Notre Père*, nous accomplirons toute justice.

LII.e JOUR.

Jésus-Christ Médiateur, Dieu, Roi, Pontife (Matth., xxii. 41, 44.).

Quoique ce qui étoit dû à Jésus-Christ fût compris dans le précepte de l'amour de Dieu, puisqu'il est un même Dieu avec son Père et le Saint-Esprit; néanmoins il nous falloit encore expliquer ce qui étoit dû à Jésus-Christ, en tant que Christ, médiateur et lien de l'amour de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu : et c'est ce qu'il fait encore avant que de mourir, de la manière la plus authentique qu'on pût souhaiter; puisque c'est en nous expliquant la plus célèbre prophétie du règne du Christ, publiée par la bouche de David qui en devoit être le père?

Puisqu'une des qualités par laquelle le Christ devoit être le plus connu, étoit celle de fils de David, il étoit beau que ce fût David qui nous apprît à le connoître.

Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses pères! d'Abraham, *qui a vu son jour, et qui s'en est réjoui* (Joan., viii. 56.); de David, qui, ravi de ses grandeurs, quoiqu'il dût être son fils, *l'avoit appelé son Seigneur* (*Ps.* cix. 1.).

Comme en Abraham étoient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ, en David étoient données celles de son empire éternel. Puisque Dieu lui avoit promis en David, *un trône qui dureroit plus que le soleil et la lune* (*Ps.* lxxxviii. 38.); il étoit beau que David, à qui ce trône étoit promis en

figure de Jésus-Christ, fût le premier à reconnoître son empire, en l'appelant son Seigneur. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* (*Ps.* CIX. 1.). Comme s'il eût dit : En apparence, c'est à moi à qui Dieu promet un empire qui n'aura point de fin : mais en vérité, c'est à vous, ô mon Fils, qui êtes aussi mon Seigneur, qu'il est donné ; et je viens en esprit le premier de tous vos sujets vous rendre hommage dans votre trône, à la droite de votre Père, comme à mon souverain Seigneur. C'est pourquoi il ne dit pas en général : Le Seigneur a dit au Seigneur ; mais *à mon Seigneur*.

S'il est le fils de David, comment l'appelle-t-il son Seigneur (MATTH., XXII. 44.)? Il vouloit par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ, selon laquelle il n'est pas le fils de David, mais fils unique de Dieu ; et ils n'avoient qu'à continuer le psaume, pour trouver cette naissance éternelle ; puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints* (*Ps.* CIX. 3.).

Devant l'aurore : devant que cette lumière qui se couche, et qui se lève tous les jours, eût commencé à paroître, il y avoit une lumière éternelle qui fait la félicité des saints ; c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

Je vous adore, ô Jésus, mon Seigneur ! dans cette immense et éternelle lumière. Je vous adore comme la lumière *qui illumine tout homme venant au monde* (JOAN., I. 9.) : Dieu de Dieu ; lumière de lumière ; vrai Dieu de vrai Dieu.

Quelle joie de voir Jésus-Christ nous expliquant lui-même les prophéties qui le regardent, et nous apprenant par là comme il faut entendre toutes les autres !

Tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous est montré dans ce psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu ; et nous disons : C'est ici notre Dieu, et il n'y en a point d'autre. Car s'il est engendré, il est Fils ; s'il est Fils, il est de même nature que son Père ; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père : car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité.

Il est roi. Je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône ? à la droite de Dieu ; le pouvoit-on placer en plus haut lieu ? Tout relève de ce trône ; tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel, y est soumis : voilà son empire.

Mais cet empire est sacré ; c'est un sacerdoce, et un sacerdoce établi avec serment ; ce qui n'avoit jamais été. Dieu voulant par une déclaration plus particulière de sa volonté, nous marquer la singularité de ce sacerdoce : *Dieu jure, et il ne s'en repentira jamais*. Il n'y aura point de changement à cette promesse : le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel : *Vous êtes pontife à jamais, selon l'ordre de Melchisédech* (*Ps.* CIX. 4 ; *Hebr.*, V. 6 ; VII. 17.). Vous n'avez ni commencement ni fin : ce n'est point un sacerdoce qui vienne de vos ancêtres, ni qui doive passer à vos descendants. Votre sacerdoce ne passe point en d'autres mains ; il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres ; mais qui seront vos vicaires, et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père. Vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaisent, et nous sauvent. Vous lui offrez nos prières ; vous intercédez pour nos fautes ; vous nous bénissez, vous nous consacrez. Du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants, vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang ; vous remettez les péchés ; vous envoyez votre Saint-Esprit ; vous consacrez vos ministres ; vous faites tout ce qu'ils font en votre nom. Quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste ; quand nous mourons, vous nous soutenez par une onction confortative ; nos maux deviennent des remèdes, et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu ! ô Roi ! ô Pontife ! je m'unis à vous en toutes ces augustes qualités ; je me soumets à votre divinité, à votre sacerdoce, que j'honorerai humblement et avec foi dans la personne de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre.

Tous vos ennemis, ô mon Roi ! *doivent être l'escabeau de vos pieds* (*Ps.* CIX. 1 ; 1. *Cor.*, XV. 25 ; *Hebr.*, I. 13 ; X. 13.). Ils seront réduits ; ils seront vaincus ; ils seront forcés à baiser vos pas, et la poussière où vous aurez marché. Qu'attendons-nous ? Mettons-nous volontairement sous les pieds de ce roi vainqueur, de peur qu'on ne nous y mette par force, de peur qu'il ne dise du haut de son trône : *Pour ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on les fasse mourir à mes yeux* (LUC., XIX. 27.) ; devant ma vérité, devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais ; et ce sera la mort éternelle.

Asseyez-vous en attendant *dans votre trône*, ô roi de gloire ! *jusqu'à ce que le temps vienne de mettre tous vos ennemis à vos pieds* (*Ps.* CIX. 1 ; 1. *Cor.*, XV. 25.) ; c'est-à-dire, demeurez dans le ciel, jusqu'à ce que vous en veniez encore une fois, pour juger les vivants et les morts.

C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le symbole : *Il est assis à la droite de Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les morts.* Alors donc il en sortira pour les venir juger. Mais il retournera bientôt prendre sa place avec tous les prédestinés qui ne feront qu'un avec lui; et il donnera à Dieu ce royaume entier, tout le peuple sauvé; c'est-à-dire, le chef et les membres : *Et Dieu sera tout en tous* (1. *Cor.*, XV. 25.).

En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre; il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Eglise; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles; mais il les dégradera, il les perdra, il les frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat lui déclarera la guerre; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois, ennemis de son Eglise! Mais *vous, petit troupeau, ne craignez rien* (Luc., XII. 32.); votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

Il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa passion, *mais ensuite il élèvera la tête* (*Ps.* CIX. 7.). Buvons avec lui les afflictions, les mortifications, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buvons de ce torrent avec courage; que ce torrent ne nous entraîne pas, ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête; les têtes orgueilleuses seront brisées; nous le venons de voir; mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

Et personne n'osa l'interroger (Matth., XXII. 45.). Aveugles; parce que la lumière venoit trop claire à leurs yeux, ils n'osoient plus l'interroger. Il falloit l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc; interrogez; profitez du temps; il ne sera plus guère avec vous. *La lumière n'est plus avec vous que pour peu de temps : Marchez,* interrogez, *pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent : celui qui est dans les ténèbres ne sait où il va* (Joan., XII. 35.).

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger et de consulter sa vérité éternelle, pour le connoître et pour nous connoître. *Approchons-nous de lui, et soyons illuminés* (*Ps.* XXXIII. 6.) : fussions-nous dans les ombres de la mort, écoutons l'Apôtre qui nous dit : *O vous qui dormez parmi les morts! sortez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera* (*Ephes.*, V. 14.). Amen, Amen.

LIII.e JOUR.

Chaire de Moïse : Chaire de Jésus-Christ et des Apôtres (Matth., XXIII. 1, 2, 3.).

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses, il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons. La première, afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices; puisque ce devoit être là le plus grand obstacle à leur foi. La seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Eglise; afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avoit fait une si grande opposition à l'Evangile, et avoit mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devoit pas sortir de ce monde, sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisoient, afin de les détromper; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples; et leur parla en cette sorte : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse* (Matth., XXXIII. 2, 3.), et le reste; où il fait trois choses : 1. il établit leur autorité; 2. il en déclare l'abus; 3. il en prédit le châtiment.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de Notre-Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme conformément à cette parole du Sauveur : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie* (Matth., XVI. 6; Luc., XII. 1.). Hélas! hélas! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de Notre-Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étoient en vogue dans la Synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère, de la manière du monde la plus forte. Car autrement, en reprenant les abus, on en intro-

duiroit un plus grand que tous les autres, qui seroit de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne vouloit pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs; et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse (MATTH., XXIII. 2.). Assis pour enseigner, ils en ont l'autorité. *Sur la chaire de Moïse.* Il n'y avoit rien de plus grand pour l'ancien peuple, que d'être assis sur la chaire du législateur, de celui que Dieu avoit établi alors, pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul (*Gal.*, III. 19.). C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens; ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : *Gardez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront* (MATTH., XXIII. 3.). Il attribue clairement à la Synagogue une vérité infaillible; en sorte qu'il falloit tenir pour certain tout ce qui avoit passé en dogme constant de la Synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au-dessus d'elle; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez et faites.*

Songeons donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Eglise chrétienne, puisqu'ils sont assis non pas sur la chaire de Moïse, mais *sur celle de Jésus-Christ et des apôtres* (*Ephes.*, II. 20); et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique, que les docteurs de la Synagogue, puisque la Synagogue devoit passer, et n'avoit que des promesses temporelles : au lieu qu'il a été dit à l'Eglise : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* (MATTH., XXVIII. 20.).

Gardez donc, et faites ce qu'ils vous diront. Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour bien enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart : il ajoute : *Mais ne faites pas selon leurs œuvres; car ils disent et ne font pas* (*Ibid.*, XXIII. 3.). Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce qui a passé en dogme certain de la Synagogue; et s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la Synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs; l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : *Et prenez garde*, comme disoit saint Augustin, *qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez écorcher la main par le mauvais exemple* (*Serm.* XLVI, *in* EZECH., *n.* 22; *et Serm.* CXXXVII, *de verb. Ev.* JOAN. *n.* 13.

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici, et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouvernera tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront; et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme; le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes, parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier; et le ministère est de Dieu.

LIV.e JOUR.

L'autorité de la Synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui (Ibid.).

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savoit bien que la Synagogue l'alloit condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain pontife décideroit : *Il est coupable de mort, parce qu'il s'étoit dit le Christ et le Fils de Dieu* (MATTH., XXVI. 65, 66.). Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvoit imaginer : tant il est, en tout et partout, juste et véritable.

Mais ne sembleroit-il pas ici qu'il parleroit contre lui-même, et qu'il induiroit le peuple à erreur? *Faites ce qu'ils vous disent.* Rejetez donc le Christ; car ils vous le diront bientôt.

Bien plus : *Ils avoient déjà conspiré entre eux, que si quelqu'un confessoit qu'il fût le Christ, il fût excommunié et chassé de la Synagogue* (JOAN., IX. 22.). Le sanguinaire conseil avoit déjà été tenu, et il y avoit été décidé, *qu'il falloit que Jésus mourût.* Et il semble que la Synagogue étoit déjà réprouvée. Comment donc en parler encore d'une manière

si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Eglise? O Seigneur! pourquoi parlez-vous en cette sorte? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la Synagogue, qu'elle étoit réprouvée? Frappons, cherchons, demandons.

LV.e JOUR.

L'autorité de la Synagogue cesse à la destruction du temple, et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Eglise chrétienne.

En cherchant donc soigneusement dans l'Ecriture, je trouve que la Synagogue ne devoit être absolument réprouvée, qu'après qu'elle auroit actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la vouloit encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devoit envoyer, pour reconnoître le Christ, qui étoit celui de sa résurrection. *Cette race infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que le signe de Jonas le prophète,* et le reste (MATTH., XII. 39, 40.).

Ce n'étoit pas assez que le Christ fût ressuscité; il falloit que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem, ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'étoit pas encore assez; car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple; et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils alloient au temple comme les autres, et ils étoient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblassent dans la galerie de Salomon, et que personne n'osât se joindre à eux; néanmoins le peuple les glorifioit (*Act.*, V. 12, 13, etc.), et on ne les avoit pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint Jean, *Qu'ils avoient conspiré entre eux, de chasser de la Synagogue ceux qui reconnoîtroient Jésus pour Christ* (JOAN., IX. 22.), étoit plutôt une conspiration secrète qu'un décret public. Il en étoit de même du dessein de le faire mourir. Et en effet, tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple, Jésus-Christ lui-même y prêchoit, y ordonnoit, y étoit reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisoit pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'étoit un temps d'attente, où plusieurs gens de bien, qui pouvoient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuroient comme en suspens. *On venoit cependant de toutes les villes à Jérusalem, pour y apporter les malades aux apôtres; on les exposoit à l'ombre de saint Pierre* (*Act.*, V. 15, 16.); et la Synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avoit pas encore pris absolument son parti.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportoit en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratiqua, avant que de répudier entièrement cette Epouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Etienne, elle eût rompu tout-à-fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchoit pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entroient dans les synagogues où on leur offroit la parole, comme on faisoit à des frères et à de vrais Juifs. On écoutoit paisiblement ce qu'ils disoient de Jésus, et on les invitoit à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils alloient porter aux gentils la parole qu'ils refusoient de recevoir; ce qui étoit une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie (*Act.*, XIII. 5 *et seq.*).

Mais la rupture n'étoit pas encore universelle; car ils continuoient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offroit encore la parole (*Ibid.*, 15.). Ils alloient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage (*Ibid.*, XVI. 13, 16.). Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique, durant trois samedis consécutifs (*Ibid.*, XVII. 2.). Il étoit écouté, et parloit aussi à Corinthe tous les samedis (*Ibid.*, XVIII. 4.), prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours; et ne s'en retiroit que lorsqu'il voyoit leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils alloient aux gentils, qui étoit comme le signal de la rupture: saint Paul demeurant pourtant toujours auprès de la Synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevroit (*Ibid.*, 7.).

Ce qui se passa à Ephèse sent un peu plus la rupture: car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la Synagogue avec une pleine liberté; le blasphème de quelques-uns qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et

continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran (*Act.*, XIX. 8, 9.). Mais ce n'étoit rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avoient fait un vœu, et se sanctifiant avec eux, entra dans le temple où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du temple, et le peuple qui le fréquentoit (*Ibid.*, XXI. 23 *et seq.*), qui par conséquent n'étoit pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les *frères de Judée*, contents alors de l'avoir chassé du pays, *ne leur avoient rien écrit, ni rien fait dire contre lui*. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir (*Ibid.*, XXVIII. 21, 23.).

Pendant ce temps-là les gentils venoient en foule à l'Eglise, qui se formoit tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui alloient partout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la Synagogue; car elle avoit pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur alloit arriver. Dieu sembloit les avoir attendus jusque là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui ni ceux qu'il leur envoyoit pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avoit prédite. Ce fut alors que le peuple juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avoit dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu* (DAN., IX. 26.).

On voit donc l'état de l'Eglise dans cet intervalle. L'Eglise chrétienne commençoit par la prédication de la vérité, que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ, qui étoit, qu'il le falloit reconnoître pour le vrai Christ. Alors cependant la Synagogue n'étoit pas encore entièrement répudiée, ni n'avoit pas tout-à-fait perdu le titre d'Eglise, puisque les apôtres communiquoient encore avec elle à son temple et à son service. C'étoit comme un temps d'attente durant lequel se faisoit la publication de l'Evangile. Il y en avoit alors, qui peut-être n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuoit dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuroient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : *Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera de lui-même; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissiper* (*Act.*, V. 38, 39.). Ceux qui demeuroient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle seroit entièrement notifiée, pouvoient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en la foi du Christ à venir; parce qu'encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avoit pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avoit marqué, et après laquelle il ne vouloit plus tolérer ceux qui n'ajouteroient pas une foi entière à l'Evangile. En attendant, l'Eglise judaïque demeuroit encore en état. Le Fils de Dieu lui donnoit toujours la même autorité qu'elle avoit, pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne lui dérogeant la créance, que dans le point que Dieu avoit révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnoit par ces miracles à l'Eglise chrétienne, ne dérogeoit qu'à cet égard à la foi de l'Eglise judaïque. L'Eglise chrétienne naissoit encore, et se formoit dans le sein de l'Eglise judaïque, et n'étoit pas encore entièrement enfantée, ni séparée de ce sein maternel. C'étoit comme deux parties de la même Eglise, dont l'une plus éclairée répandoit peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistoient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssoient dans leur infidélité; ceux qui demeuroient comme en suspens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparoîtroit, se sauvoient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on l'a vue; la Synagogue leur servoit encore de mère, et tenoit encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât : Quel Dieu faut-il croire? Les docteurs de la loi vous répondoient : Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ? Sans doute. Où doit-il naître? *En Bethléem* (MATTH., II. 5.), tout d'une voix. De qui doit-il être fils? De David, sans hésiter (*Ibid.*, XXII. 41.). Mais ce Christ, est-ce Jésus?

Dieu le déclaroit ouvertement; et on n'avoit pas besoin à cet égard de l'autorité de la Synagogue; car il s'élevoit une autorité au-dessus de la sienne, qu'il n'y avoit pas moyen de méconnoître absolument. Ceux qui attendoient néanmoins ce que le temps devoit faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardoient en attendant, à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisoient ce que disoit le Sauveur : *Faites ce qu'ils disent;* suivez ce qui a passé en dogme constant : *mais ne faites pas ce qu'ils font.* Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Eglise chrétienne suffit pour vous en empêcher. La Synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente; Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout-à-coup dans la Synagogue le titre d'Eglise, et pour donner le loisir à l'Eglise chrétienne de se former peu à peu. La Synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît; les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles; la Synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devoit arriver selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devoit écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Eglise chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis, non plus sur la chaire de Moïse, qui devoit tomber; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. *Faites donc* en tout et partout *ce qu'ils vous enseignent.* Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Eglise chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment Dieu a ôté l'autorité à l'Eglise judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

LVI.e JOUR.

Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux, et hypocrites (MATT., XXIII. 4, 5, 6, 7.).

Ils lient des fardeaux. Le premier abus, c'est que pour paroître pieux, ils font les sévères. *Ils lient des fardeaux pesants :* ils tiennent les âmes captives; car voyez jusqu'à quel point; *des fardeaux insupportables, sur les épaules* (MATTH., XXIII. 4.); bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire : et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur; mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même, met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt;* impitoyables en toutes manières, et parce qu'ils vous chargent, et parce qu'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère, rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

Ils tiennent captives des femmelettes chargées de péchés (2. TIM., III. 6.), sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés, et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs! si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

Ils font tout pour être vus des hommes (MATTH., XXIII. 5.). Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines; et ils sont sévères, afin qu'on les loue : ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

Ils aiment les premières places (*Ibid.*, 6.). Les voilà peints, non que tous ils aient tous ces défauts : les uns ne se soucient pas tant des premières places; mais ils voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences; sensibles au dernier point,

si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux, ils ont reçu leur récompense.

Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est *qu'on les appelle Rabbi* (MATTH., XXIII. 7.), et qu'on les tienne pour maîtres, qu'on révère leurs décisions comme des oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle.

Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate; car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime, à une jalousie de grandeur toute humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes.

LVII.e JOUR.

Jésus-Christ seul Père, seul maître (MATTH., XXIII. 8, 9, 10, 11.).

Vous n'avez qu'un seul maître (*Ibid.*, 8.). Ecoutez le maître intérieur; ne faites rien qu'en le consultant; faites tout sous ses yeux. Songez ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit, comme vos subalternes prennent le vôtre; vous craindriez de vous rien attribuer au-delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or encore que vous n'ayez point à lui rendre compte en présence à chaque moment, il viendra un jour que tout se verra ensemble; et en attendant on observe tout; et celui à qui vous aurez à rendre compte, *viendra lorsque vous y penserez le moins* (*Ibid.*, XXIV. 45, 50.), pour voir si vous n'avez point insolemment abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

Vous êtes tous frères (*Ibid.*, XXIII. 8.). Songez-y bien : vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui, et non pour l'amour de vous; pour son bien, et non pour vous contenter d'un vain honneur.

Il n'y a qu'un Père; il n'y a qu'un maître (*Ibid.*, 9, 10.). Si on vous appelle *Père*, parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond : vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité; apprenez d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez un maître; car saint Paul a bien dit *qu'il étoit père, et qu'il engendroit des enfants* (1. *Cor.*, IV. 14, 15.); mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous? Ecoutez au dedans le Maître céleste, et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Conduisez-vous? conseillez-vous? consolez-vous? Si vous parlez, que ce soient *des discours de Dieu* (*Gal.*, IV. 19.)..... *Si vous servez quelqu'un* en le conduisant, *que ce soit par la vertu que Dieu vous fournit* (1. PET., IV. 11.) sans cesse.

Un seul maître; une seule *lumière qui éclaire tout homme venant au monde* (JOAN., I. 9.), qui a parlé au dehors, et parle encore tous les jours dans son Evangile; mais qui parle toujours au dedans, dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être, pour ne perdre pas la moindre de ses paroles?

Le plus grand d'entre vous, c'est votre serviteur (MATTH., XXIII. 11.). Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Eglise, et que personne n'y soit élevé en autorité au-dessus des autres; mail il avertit que l'autorité est une servitude. *Je me suis fait serviteur de tous,* disoit saint Paul, *tout à tous, afin de les sauver tous* (1. *Cor.*, IX. 19, 22.). L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même.

LVIII.e JOUR.

Les Væ, *ou les malheurs prononcés contre les faux docteurs* (MATTH., XXIII. 13, 15, 16.).

Ecoutons bien ces *Væ : Malheur à vous* (MATTH., XXIII. 13.). Dès qu'on se fait maître pour soi-même, et pour être honoré, malheur à vous. C'est une malédiction sortie de la bouche de Jésus-Christ; c'est une sentence prononcée, qui sera suivie d'une autre : *Allez, maudits.*

Comment est-ce que les docteurs ferment le ciel? En débitant de fausses maximes, et mettant l'erreur en dogme.

Ils ne vouloient point croire en Jésus-Christ, et empêchoient le peuple d'y croire. C'étoit véritablement fermer la porte du ciel, puisque Jésus-Christ est cette porte.

Un autre moyen de la fermer, c'est de la faire trop large, pendant que Jésus-Christ la fait étroite. Car dès-là, ce n'est plus la porte que Jésus-Christ a ouverte; c'en est une autre que vous ouvrez de vous-même; et parce qu'elle est plus aisée, vous faites abandonner l'autre qui est la véritable.

Mais ce ne sont pas seulement les docteurs trop relâchés qui ferment la porte; Jésus-Christ attaque encore plus, dans tout ce sermon, ceux qui augmentent les difficultés et les fardeaux. Leur dureté rend la piété sèche et odieuse, et par-là elle ferme le ciel.

Ces faux docteurs gâtent tout. Il n'y a rien de

meilleur que l'oraison ; ils la gâtent, parce que *pour dévorer la substance des veuves, ils font semblant de prier Dieu long-temps* pour elles, ou de leur vouloir apprendre *à prier long-temps*. Mais leur jugement sera d'autant plus grand, que la chose dont ils abusent est plus excellente.

Les maisons des veuves, foibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite, et n'ayant plus de mari qui sauroit bien écarter le directeur intéressé : voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

La plus parfaite action d'un docteur, *c'est de faire un prosélyte* (MATTH., XXIII. 15.), de convertir les infidèles. Plus ils étoient éloignés, plus il y a de mérite à les ramener. Ils gâtent cela : *ils le font doublement damner*. Car ils l'attirent, et puis ils l'abandonnent; ils le gagnent, et puis ils le scandalisent; ils ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir, que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété, et peut-être de la foi, et ils se damnent doublement, parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que sachant la volonté du maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valoit mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut, pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait, quand vous les avez convertis; c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur : Il a commencé, il a fait sa confession générale; qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles : *Vous courez la mer et la terre, pour faire un seul prosélyte* (MATTH., XXIII. 15.). Qu'il est zélé ! tant de peine pour un seul homme ! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité; il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre : achevez donc; cultivez cette jeune plante; ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez; qu'elle ne trouve pas la mort où elle a cherché la vie; en un mot, ne la damnez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui auroit été moins nuisible; le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu la perd sans ressource.

Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux hommes; ils sont remplis de confusion, parce que le Seigneur les méprise (*Ps.* LII. 6.), comme des hommes vains, qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIX.ᵉ JOUR.

Docteurs juifs, conducteurs aveugles et insensés (Ibid., 16 et suiv.).

Jusqu'ici il ne les a appelés qu'*hypocrites;* parce qu'ils mettoient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne : *conducteurs aveugles;* et encore : *insensés et aveugles* (MATTH., XXIII. 16 *et seq.*).

Marquez la liaison de ces deux paroles : *conducteurs et aveugles, guides aveugles et insensés*. Hélas ! en quels abîmes tomberez-vous, et ferez-vous tomber les autres? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit.

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste, que *le temple et l'autel qui sanctifient les présents* (*Ibid.*, 18, 19.), sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étoient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisoit par le don, et par l'or qu'on avoit consacré dans le temple et sur l'autel, étoit plus inviolable que celui qu'on faisoit par le temple et par l'autel même. Pourquoi ? parce qu'ils vouloient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitoient; et c'est pourquoi ils en relevoient le prix, et ils poussoient leur aveuglement, jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacroit.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étoient que choses terrestres, étoient bien au-dessous du temple et de l'autel, qui étoient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais dans la nouvelle alliance, il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don c'est l'eucharistie, qui n'est rien de moins, que Jésus-Christ et le Saint des saints; et ce don est en même temps un temple. *Détruisez ce temple,* dit-il, *et il parloit du temple de son corps* (JOAN., II. 19, 21.),... *où la divinité habitoit corporellement* (*Coloss.*, II. 9.). Il est donc le temple, et plus que le temple. *Celui-ci est plus grand que le temple même* (MATTH., XII. 6.).

Il est l'autel, en qui et par qui nous offrons *des victimes spirituelles, agréables par* Jésus-Christ, comme dit saint Pierre (1. Pet., ii. 5.).

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au-dessous de la majesté de son temple et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit! du don, à l'autel et au temple; du temple, au ciel dont il est l'image; du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, et qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don; apportez-vous vous-mêmes à l'autel; et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix; attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

O le grand don que vous avez à offrir à Dieu! son corps et son sang, que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice; don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LX.e JOUR.

Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes (Ibid., 23 et 24.).

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas toute entière; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi (Matth., xxiii. 23.)? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature, où les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu; on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie; on s'acquitte par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie. *Il falloit s'attacher à ces* grandes *choses, mais sans omettre* les moindres (Matth., xxiii. 23.). Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, *la justice, la miséricorde, la bonne foi.*

Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez un chameau (Matth., xxiii. 23, 24.). Que le monde est plein de ces fausses piétés! Ils ne voudroient pas qu'il manquât un *Ave, Maria* à leur chapelet. Mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose que ce qui est dit au v. 5. *Ils étendent des parchemins, où ils écrivoient des sentences de la loi de Dieu* (*Ibid.*, 5.), conformément au précepte du Deutéronome (*Deut.*, vi. 8.). Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective; ils vouloient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux; mais ils ne se soucioient pas d'en avoir l'amour dans le cœur. Il étoit commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouoient avec des rubans violets (*Num.*, xv. 38; *Deut.*, xxii. 12.). Ce qui leur étoit un signal qu'ils devoient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendoit. Les pharisiens se faisoient de grandes franges, ou dilatoient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilatoient ce qui étoit destiné à rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile; l'habit de l'ordre; les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile? Pourquoi est-il mis sur la tête, comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite? C'est à quoi il falloit penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes; mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paie de cette écorce et de ces grimaces.

LXI.e JOUR.

Suite. Sépulcres blanchis (Ibid., 26 et 27.).

Aveugle *pharisien,* continue Notre-Seigneur (Matth., xxiii. 25, 26.), *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans la saleté le dedans* où l'on boit. *Nettoie le dedans, afin que le dehors soit pur;* car la pureté vient du dedans, et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit, ta vie se démentira; ton ambition cachée sera décou-

verte; tu paroîtras de couleurs et de figures différentes; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite! *C'est un vieux sépulcre;* tout s'y démentoit : *on l'a reblanchi, et il paroît beau au dehors;* il peut même paroître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans? *infection, pourriture, des ossements de morts* (MATTH., XXIII. 27.), dont l'attouchement étoit une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite; il a la mort dans le sein; que sera-ce, et où se cachera-t-il, lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra *ces choses honteuses qui se passoient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer* (*Ephes.*, V. 12.).

LXIIe JOUR.

Docteurs juifs, persécuteurs des prophètes; leur punition (Ibid., 29—36.).

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime; comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel; on y placera les reliques; tout y sera propre et orné; on bâtira des églises et des monastères; les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété et à la mortification des sens; on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étoient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres; et ils disoient : *Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants* (MATTH., XXIII. 30, 31.), puisque vous voulez faire comme eux; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités, à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire (*Ibid.*, 35.). Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes, serviront plutôt de monument pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc (LUC., XI. 48.) : en bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez parmi vous, vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à couvrir vos noirs desseins, et à les exécuter plus sûrement en les cachant.

Remplissez la mesure de vos pères, et que tout le sang juste vienne sur vous depuis Abel (MATTH., XXIII. 35.). On mérite le supplice de ceux qu'on imite : Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants; mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace; et il y aura, parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres, une société de supplices, comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

Il prédit un supplice affreux aux Juifs; et en effet le monde n'en avoit jamais eu de semblable. *Tout viendra fondre sur cette génération* (MATTH., XXIII. 36.) : le temps approchoit, et ceux qui étoient vivants le pouvoient voir.

Appliquons-nous à nous-mêmes ce que nous venons de voir. Chacun persécute le juste, lorsqu'on le traverse, lorsqu'on en médit, lorsqu'on le tourmente en cent façons. Et on dit en lisant la vie des Saints, où l'on voit la persécution des justes : Je ne ferois pas comme cela; et on le fait, et on ne s'en aperçoit pas; et on attire sur soi la peine de ceux qui ont persécuté les gens de bien.

Tout est écrit devant moi; je ne m'en tairai pas; je vous rendrai la juste punition de vos péchés; *je mettrai dans votre sein vos péchés, et ensemble les péchés de vos pères; et je mettrai dans leur sein à pleine mesure leur ancien ouvrage* (Is., LXV. 6, 7.).

LXIIIe JOUR.

Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem (Ibid., 37, 39.).

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu? Comme il a pleuré Jérusalem! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui vouloient périr! *Une poule*, c'est la plus tendre de toutes mères. Elle voudroit reprendre ses petits, non pas sous ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvoit : digne d'être le symbole de la miséricorde divine.

Je trouve trois lamentations dans notre Sauveur, dont celles de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : *Ah! si tu savois au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix* (Luc., xix. 42.) ! Ici : *Jérusalem, Jérusalem, etc.* (Matth., xxiii. 37.) ! Allant au Calvaire : *Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes.... Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité.* (Luc., xxiii. 28, 29.) ! O malheureuse Jérusalem ! ô âmes appelées et rebelles! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette mère charitable; ses ailes vous sont encore ouvertes. *Ah! pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israel* (Ezech., xviii. 31.) ?

Vous ne me verrez point, jusqu'à ce que vous disiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur (Matth., xxiii. 39.).

Ces dernières paroles depuis ces mots, *Jérusalem, Jérusalem*, ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur (Luc., xiii. 34, 35.); et alors il vouloit dire qu'on ne le reverroit plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée étoit faite; et il veut dire qu'il s'en alloit jusqu'au dernier jugement, qui n'arriveroit pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le *Christ*.

Le Sauveur a achevé ce qu'il vouloit. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il a expliqué le châtiment; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté; et ils ont voulu périr. O quel regret pour ces malheureux! ô quelle augmentation de leur supplice!

Apprenons à louer la miséricorde divine dans les jugements les plus rigoureux; car ils ont toujours été précédés par les plus grandes miséricordes.

Combien de fois ai-je voulu! Ce n'est pas pour une fois que vous m'avez appelé, ô la plus tendre de toutes les mères! et je n'ai pas écouté votre voix.

LXIV.e JOUR.

Vices des docteurs de la loi; ostentation; superstition; corruption; erreurs marquées par saint Marc et par saint Luc.

Voyez en saint Marc et en saint Luc la substance de tout ce discours de Notre-Seigneur (Marc., xii. 38, 39, 40; Luc., xx. 46, 47.). Ils remarquent tous deux principalement l'affectation des premières places, et cet artifice de piller les veuves sous prétexte d'une longue oraison, comme les choses les plus odieuses, comme les plus ordinaires dans la conduite des pharisiens, dont aussi il se faut le plus donner de garde. Dieu nous en fasse la grâce.

Tout ce que Jésus-Christ blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption, en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine; en préférant le don du temple et de l'autel au temple et à l'autel même.

Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : *Faites ce qu'ils vous diront?* Car ils leur disoient cela qui étoit mauvais ; et ils avoient encore beaucoup de fausses traditions, que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avoient pas encore passé en décret public, en dogmes de la Synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout alloit se corrompre. Mais il étoit vrai jusqu'alors, que la chaire n'étoit pas encore infectée, ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. Qui nous dira, s'il n'en arrivera peut-être pas à peu près autant à la fin des siècles? Qui sait où Dieu permettra que la séduction aille dans les docteurs particuliers? Mais avant que ces mauvais dogmes aient passé en décret public, le second avénement se fera. Prenons garde cependant à ce levain des pharisiens, et ne le faisons pas régner parmi nous.

O combien disent dans leur cœur : Le temple n'est rien ; l'autel n'est rien : le don, c'est à quoi il faut prendre garde, et non-seulement ne le retirer jamais, mais l'augmenter, comme ce qu'il y a de plus précieux dans la religion.

Prenons un esprit de désintéressement, pour éviter ce levain des pharisiens.

Prenons garde, tout ce que nous sommes de supérieurs, de ne nous réjouir pas de la prélature, mais de craindre d'imiter les pharisiens dans ce point, que saint Marc et saint Luc ont observé comme le plns remarquable.

Nous porterons la peine de tout le sang juste répandu, de tous les canons méprisés, de tous les abus autorisés par notre exemple; et tout sera imputé à notre ordre, depuis le premier relâchement.

La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une punition visible du relâchement du clergé. Et on peut dire, que Dieu a puni sur nos pères, et qu'il continue de punir sur nous tous les relâchements des siècles passés, à commencer par les premiers temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les mauvaises coutumes contre la règle.

Nous devons craindre que la main de Dieu ne soit sur nous, et que la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châtiment, nous ayons entièrement banni du milieu de nous tout ce levain pharisaïque ; cet esprit de domination, d'intérêt, d'ostentation ; cet esprit qui fait servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de l'argent.

Pour mieux entendre notre devoir et notre péril, considérons le même sermon de Notre-Seigneur, déjà fait dans saint Luc une autre fois et avant son entrée.

LXV.e JOUR.

Les Væ, *ou les malheurs prononcés par Notre-Seigneur contre les docteurs de la loi* (en saint Luc., xi. 37, 38 et suiv.).

L'occasion de ce discours fut l'orgueil de ce pharisien qui blâmoit le Sauveur en son cœur, *parce qu'il ne s'étoit pas lavé avant le repas.* Il commence à cette occasion à leur reprocher *qu'ils lavoient le dehors, et négligeoient le dedans* (Luc., xi. 37, 38, 39.).

La comparaison du sépulcre est tournée ici au v. 44 d'une manière différente de saint Matthieu. Car au lieu que dans saint Matthieu Jésus-Christ propose des *sépulcres reblanchis ;* ici on parle de *sépulcres cachés, lorsque les hommes marchent dessus sans le savoir* (Matth., xxiii. 27; Luc., xi. 44.): ce qui fait voir des hypocrites tout-à-fait cachés, avec qui on converse sans les connoître pour ce qu'ils sont, tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révélera au grand jour ; et plus leur désordre étoit caché, plus leur honte, qui paroîtra tout d'un coup, sera éclatante.

Un docteur de la loi interrompt cette pressante invective contre les pharisiens, et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairoit, quand il lui auroit témoigné la part qu'il prenoit à son discours : *Maître,* lui dit-il (Luc., xi. 45.), *vous nous faites injure à nous-mêmes.* Son orgueil lui attira ces justes reproches : *Malheur à vous aussi, docteurs de la loi* (*Ibid.*, 46.) ! et le reste.

Ce qui est dit dans saint Matthieu, *je vous envoie des prophètes* (Matth., xxiii. 34.), est expliqué en saint Luc : *La sagesse de Dieu a dit* (Luc., xi. 49.) : pour montrer que le Sauveur est la sagesse de Dieu.

Vous avez pris la clef de la science (*Ibid.*, 52.). On distingue la clef de la science d'avec celle de l'autorité. Les docteurs vouloient s'approprier la clef de la science : que n'ouvroient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompoient eux-mêmes, et trompoient les autres ; et non contents de se taire, ce qui suffiroit pour leur perte, ils étoient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

Dès lors les pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser et à l'accabler de questions, en lui dressant des piéges, pour exciter contre lui la haine du peuple (Luc., xi. 53, 54.). Ils sont pris dans les piéges qu'ils tendoient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en le perdant. Ainsi périt le juste pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

LXVI.e JOUR.

Quel est le vrai prix de l'argent. Veuve donnant de son indigence (Marc., xii. 41—44 ; Luc., xxi. 1—4.).

Jésus-Christ venoit de parler des pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

Jésus s'assit, et regarde ceux qui mettoient dans le tronc ou dans le trésor. *Une pauvre veuve donna deux petites pièces d'un liard : Elle a plus donné que tous* (Marc., xii. 41 *et seq.* Luc., xxi. 1, 2, 3.). Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner, un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! O que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles, ravi de sa libéralité, *il convoque ses disciples,* comme à un grand et magnifique spectacle.

Elle a donné plus que tous les autres ; quoique tous les autres eussent donné largement : *Mais les autres ont donné le superflu, et le reste de leur abondance,* sans s'apercevoir d'aucune diminution ; *au lieu que celle-ci a donné tout ce qu'elle avoit, et tout son vivre* (Marc.,

XII. 43, 44; LUC., XXI. 4.) : s'abandonnant avec foi à la divine providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVII.e JOUR.

Ruine de Jérusalem, et du temple (MATTH., XXIV. 1—32; MARC., XIII. 1—28; LUC., XXI. 5—29.).

Ce que Jésus-Christ avoit prédit de la ruine de Jérusalem, est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avoit pas encore dit : que le temple ne seroit pas excepté d'un malheur si prochain, et périroit comme le reste. Il ne vouloit pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort, dont il devoit être la punition.

Maître, voyez quelles pierres, et quelle structure (MARC., XIII. 1.)! C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu : ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres*, de quelle beauté, de quelle énorme grandeur! *Quelle structure*, quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple étoit rempli (LUC., XXI. 5.). Il n'y avoit donc rien de plus solide, ni de plus riche; et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendres.

Voyez-vous tous ces grands bâtiments? En vérité, je vous le dis, il n'y demeurera pas pierre sur pierre (MARC., XIII. 2.). Enorgueillissez-vous de vos édifices, ô mortels; dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais. Ce grand politique Hérode croyoit s'être immortalisé, en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédoit en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devoit être immortel, c'étoit un temple si auguste, si saint, si célèbre : tout sembloit le préserver des injures du temps; sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises ces beaux monuments, comme des ornements, non des villes, ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée : il faut qu'il tombe. En effet Tite avoit défendu surtout qu'on ne touchât point à ce temple; mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Josèphe, historien juif, qui étoit présent à ce siége et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu; et on ne le put éteindre (JOSEPH., *lib. de bel. Jud., c.* 16.). Les Juifs avoient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travailloient (AMM. MARCELL., *lib.* XXIII. *init.*). Il falloit que tout fût détruit et à jamais; car Jésus-Christ l'avoit dit. Dieu vouloit punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devoient chercher dans l'Eglise un autre temple, un autre autel, et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde; et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison; en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avoit accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il étoit destiné. Le Christ y avoit paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie (*Agg.*, II. 8, 10; MALACH., III. 1.). Qu'il périsse donc, il est temps; quelque saint que soit celui-ci par tant de merveilles, et par le sacrifice qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils; il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie (MALACH., I. 11.), ***un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant.***

LXVIII.e JOUR.

La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble (Ibid.).

Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel est le signe de votre avénement et de la fin des siècles (MATTH., XXIV. 3; MARC., XIII. 4; LUC., XXI. 7.). C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, pendant qu'il étoit assis sur la montagne des Olives (MATTH. *et* MARC., *ibid.*).

Remarquez que dans leur demande ils confondoient tout ensemble la ruine de Jérusalem, et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avoit entre elles; l'une étant figure de l'autre; la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devoient être communes à tous les deux événements. Troisiè-

mement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité ; parce qu'il s'en réserve le secret ; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi ; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant, pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main, préparé depuis long-temps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne, et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem est en quelque sorte confondue avec celle du monde. Apprenez, ô hommes! par l'obscurité que Jésus-Christ même veut laisser dans sa prophétie, apprenez à modérer votre curiosité, à ne vouloir pas plus savoir qu'on ne vous dit, à ne vous avancer pas au-delà des bornes, et à entrer avec tremblement dans les secrets divins.

Quoique Jésus-Christ confonde ces deux événements, il ne laisse pas dans la suite, comme nous verrons, de donner des caractères pour les distinguer.

Voilà de grandes choses, mais encore en confusion. Considérons-les en particulier ; et tâchons de tirer de chacune toute l'instruction que Jésus-Christ a voulu nous y donner.

LXIX.e JOUR.

Les marques particulières de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde (Ibid.).

Selon ce que nous venons de dire, il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, qnelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée ; c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint. C'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem ; c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse, qui fait dire à notre Sauveur : *Malheur aux mères ; malheur à celles qui sont grosses ; malheur à celles qui nourrissent des enfants* (Luc., xxi. ; Matth., xxiv. ; Marc., xiii.). C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire, sur le peuple juif ; en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où l'on étoit, ne passera point que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront (Luc., xxi ; Matth., xxiv. ; Marc., xiii.).

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé : que le signe du Fils de l'homme paroîtra ; qu'il viendra en sa majesté, que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Evangile (*Ibid.*) ; que le jour et l'heure en sont inconnus ; et que tout le monde y sera surpris (Matth., xxiv. 27, 36, 37.).

De là résulte la grande différence entre ces deux événements, que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. *Quand vous verrez Jérusalem investie* (Luc., xxi. 20.) : et ce qui est, comme nous verrons, la même chose : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être ; sachez que sa perte est prochaine* (Matth., xxiv. 15 ; Marc., xiii. 14 ; Luc., *ibid.*), et sauvez-vous. On pouvoit donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde ; comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable ; il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare. Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu ; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver (Matth., xxiv. 4 ; Marc., xiii. 5 ; Luc., xxi. 8 *et seq.*).

Considérons toutes ces choses dans un esprit d'humiliation et d'étonnement. O Dieu, que votre main est redoutable ! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes ! Quelles misères précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle ! *Qui ne vous craindroit, ô Seigneur ! qui ne glorifiera votre nom ! O Seigneur tout-puissant, vos œuvres sont grandes et merveilleuses ! vos voies sont justes et véritables, ô Roi des*

siècles! vous seul êtes saint, et toutes les nations vous adoreront (*Apoc.*, XV. 3, 4.). *Tout genou se courbera devant* vous (Is., XLV. 24.) : les uns en éprouvant vos miséricordes ; les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice.

LXX.ᵉ JOUR.

Les marques de distinction de ces deux événements expliqués encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc (Ibid.).

En continuant la même lecture, nous avons à considérer les marques de distinction des deux événements, qui nous sont donnés dans l'Evangile. La distinction paroît assez clairement dans saint Luc. Ce qui regarde en particulier Jérusalem commence au chapitre XXI, v. 20, et se continue jusqu'au v. 25 ; et ce qui regarde le dernier jour de l'univers commence au v. 25, et se termine au v. 31. La même chose paroît à peu près en saint Matthieu, chap. XXIV, v. 15, à ces paroles : *Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation,* d'où se continue le récit des maux de Jérusalem jusqu'au v. 27, où l'on commence à parler de l'avénement du Fils de l'homme ; ce qui se continue principalement depuis le v. 29 jusqu'au 34. On voit encore la même chose en saint Marc, chap. XIII, depuis le v. 14, où *l'abomination* nous est montrée *où elle ne doit point être :* d'où se continue la ruine de Jérusalem, jusqu'au v. 24 ; et là commence la prédiction de la dernière catastrophe de l'univers jusqu'au v. 30.

Il nous sera maintenant assez aisé d'arranger la suite des événements, premièrement, dans la ruine de Jérusalem, et ensuite dans celle du monde. *L'abomination de la désolation dans le lieu saint,* selon saint Matthieu, et *où elle ne doit pas être,* dans saint Marc, est visiblement la même chose, que *Jérusalem environnée d'une armée,* dans saint Luc, comme la seule suite le fera paroître à un lecteur attentif. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est le rapport de ces mots : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint ;* avec ceux-ci : *Quand Jérusalem sera investie d'une armée. L'abomination,* selon le langage de l'Ecriture, signifie des idoles. *L'abomination de la désolation,* ce sont donc des idoles désolantes, tant à cause de l'affliction qu'elles causent par leur seul aspect au peuple de Dieu, qu'à cause de la dernière désolation dont elles leur étoient un présage. Or on sait que les armées romaines portoient dans leurs étendards les idoles de leurs dieux, celles de leurs empereurs, qui étoient du nombre de leurs dieux, et des plus grands ; l'aigle romaine qui étoit consacrée avec des cérémonies qui la faisoient adorer elle-même. Ainsi investir Jérusalem d'une armée romaine, et en porter les étendards aux environs de cette ville, c'étoit mettre des idoles dans le lieu saint ; aux environs de Jérusalem, qui étoit appelée la cité sainte ; auprès du temple qui étoit appelé par excellence le lieu saint ; dans la Judée, dont la terre étoit consacrée à Dieu, sanctifiée par tant de miracles, et pour cela appelée la terre sainte. Selon les ordres de Dieu, les idoles n'y devoient jamais paroître. Et c'est pourquoi ce que saint Matthieu exprime par ces mots : *L'abomination,* c'est-à-dire, l'idole, *dans le lieu saint ;* saint Marc l'explique par ceux-ci : *L'abomination* et l'idole *où elle ne doit pas être ;* c'est-à-dire dans un lieu et dans une terre dont la sainteté la devoit éternellement bannir de son enceinte ; ce que saint Luc a expliqué plus particulièrement, lorsqu'il a marqué : *Une armée autour de Jérusalem ;* une armée de gentils, puisque c'étoit *par les gentils que Jérusalem devoit être foulée aux pieds* (Luc., XXI. 20, 24.) ; par conséquent une armée remplie d'idoles, puisque même elle les portoit dans ses étendards ; et en un mot, une armée romaine.

Ainsi le premier présage de la ruine de Jérusalem, c'est d'être environnée d'idoles. Car auparavant on voit dans Josèphe, que lorsqu'une armée romaine traversoit la Judée, on obtenoit des princes qu'on n'y passât point avec les étendards, de peur de souiller d'idoles une terre qui n'en devoit jamais voir aucune. Mais à cette fois l'armée étaloit ses idoles ; on n'avoit plus de ménagement pour la Terre sainte ; c'étoit là le commencement de la dernière hostilité contre Jérusalem, et le prochain présage de sa chute.

Chrétien, ton corps et ton âme sont la terre vraiment sainte, où jamais les idoles ne doivent paroître. Toute créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable, une idole désolante ; tout ce que tu aimes plus que Dieu, ou avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône, ou le partage ; c'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui lève l'étendard contre Dieu, c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre ? de quels maux ne sera-t-il pas le présage ?

LXXI.e JOUR.

Deux siéges de Jérusalem prédits par Notre-Seigneur **(Le premier en saint MATTH., XXIV. 15, 16 ; MARC., XIII. 14 ; LUC., XXI. 20 ; le second en saint LUC., XIX. 43, 44.).**

Ces paroles de saint Matthieu et de saint Marc : *L'idole dans le lieu où elle ne doit pas être,* et celle de saint Luc : *Jérusalem environnée d'une armée,* ne marquent pas encore le dernier siége de Jérusalem sous Tite, où elle périt sans ressource. Car les évangélistes disent ici : Quand vous verrez ces idoles, ce siége, *fuyez dans les montagnes.* Or, depuis le siége de Tite, il n'y avoit pas moyen de fuir, ni de sortir de la ville : car elle étoit tellement serrée de tranchées, de murailles et de forteresses, qu'il n'y avoit plus aucune issue. C'est ce siége de Tite que le Sauveur avoit prédit en entrant dans Jérusalem, lorsqu'il disoit avec larmes : Ville infortunée, *tes ennemis t'environneront de tranchées, et te fermeront de toutes parts* (LUC., XIX. 43.). Aussi ne leur parle-t-il pas alors, comme ici, de prendre la fuite ; car il savoit bien qu'en cet état il n'y en auroit plus aucune espérance : mais d'une perte totale et *d'un entier renversement, et pour la ville et pour ses enfants* (*Ibid.,* 44.). Ici donc il parle d'un autre siége, qui arriva à Jérusalem quelques années avant celui de Tite, lorsque Cestius Florus l'investit. Ces deux siéges sont bien marqués dans Josèphe, et très nettement distingués dans l'Evangile. Dans le premier, dont il est parlé dans les chapitres que nous méditons (MATTH., XXIV ; MARC., XIII ; LUC., XXI.), on ne voit ni tranchées ni forts; mais seulement une armée qui se répand aux environs, et ce qu'elle avoit de plus détestable, c'étoit ses idoles. Dans le second, on voit des forts, des tranchées, et un siége dans toutes les formes. On pouvoit échapper dans la première occasion ; car les troupes n'arrivent pas tout à coup, et la garde n'est pas si exacte : dans la seconde, il n'y a rien à attendre qu'à périr.

On voit là deux états de l'âme. Lorsque le péché commence à l'investir, pour ainsi dire, et à répandre de tous côtés, comme des idoles, les mauvais désirs ; cette armée impure ne fait que nous entourer, de manière que nous pouvons encore échapper. Les tranchées, les forts, le siége en forme, c'est le vice fortifié par l'habitude. Fuyons dès le premier abord, dès que nous voyons paroître l'étendard du péché : car si nous lui laissons élever ses forts, et former ses habitudes, il n'y a presque plus rien à espérer.

LXXII.e JOUR.

Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux siéges **(Ibid.).**

Si à ce premier abord de l'armée romaine, à cette première apparition de ses étendards et de ses idoles autour de Jérusalem, on ne prend la fuite vers les montagnes ; si, sans en faire à deux fois, on n'emporte d'abord tout ce qu'on pourra et de la ville et de la campagne ; si l'on ne sort promptement de cette ville réprouvée, ou que ceux qui sont dehors osent y entrer ; *on sera ravagé par l'épée, on sera traîné en captivité par toute la terre* (LUC., XXI. 24.). La famine sera si horrible, que les mères malheureuses verront périr leurs enfants entre leurs bras. C'est en effet ce qui arriva à Jérusalem dans un si grand excès, que l'univers n'avoit jamais vu rien de semblable.

Jésus-Christ prédit encore la même calamité allant au supplice. *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants ; parce qu'il viendra des jours où l'on dira : Bienheureuses les stériles ; bienheureuses les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont pas nourri* (*Ibid.,* XXIII. 28, 29.). Qui est précisément la même chose qu'il marque ici par ces mots : *Malheureuses les mères, malheureuses les nourrices* (*Ibid.,* XXI. 23.). Et pour montrer l'excès de cette misère, il finit par ces paroles : *Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous : car si l'on fait ainsi au bois vert,* à la justice, à la sainteté, à Jésus-Christ même, *que fera-t-on au bois sec* (*Ibid.,* XXIII. 30, 31.) qui n'est plus bon que pour le feu ; et aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup.

Méditons ceci en tremblant, pécheurs malheureux ! Pesons les maux qui nous sont prédits. Tout l'univers renversé sur nous, en sorte que les montagnes nous écrasent, et que les collines nous enterrent, ne sont rien en comparaison. Ce renversement, qui en lui-même paroît si affreux, devient désirable, à comparaison des maux qui nous attendent. Tombez sur nous, montagnes ; enterrez-nous, côteaux. Plût à Dieu que nous en fussions quittes pour cela ! De plus grands maux nous sont préparés : Dieu déploiera sa main vengeresse par des coups plus insupportables. Et en voici la raison : Si Jésus-Christ a tant souffert pour avoir seulement porté la ressemblance du péché ; que sera-ce de nous, en

qui il a versé tout son venin, qui en portons au dedans de nous toutes les horreurs?

O Seigneur! chantoit le psalmiste, *vous avez donné un signe à ceux que vous craignent, afin qu'ils pussent éviter l'arc tendu contre eux* (*Ps.* LIX. 6.). O Seigneur! vous avez aiguisé vos flèches, elles ne respirent que le sang: votre arc est prêt à tirer, et nos cœurs seront percés de vos coups: mais avant que de lâcher la main, vous menacez, vous avertissez, afin qu'on fuie votre colère menaçante: c'est le signe de salut que vous nous donnez. Mais vous ne le donnez qu'à ceux qui vous craignent: les autres, endormis dans leurs péchés, ne veulent pas seulement vous entendre, ni écouter d'autre voix que celle qui les porte au plaisir: mais ceux à qui il reste encore quelque crainte de vos jugements, ô Dieu! qu'ils tremblent à vos menaces, afin qu'ils évitent vos coups.

Serpents, engeance de vipères, qui vous apprendra à fuir la colère qui vous poursuit (MATTH. *et* LUC., III. 7.). C'est ce que saint Jean disoit aux Juifs. Jésus-Christ leur en dit encore beaucoup davantage; et il redouble ses menaces à la veille de sa mort, qui devoit causer tous ces maux à son peuple ingrat. Il leur avoit montré tant d'amour; il avoit confirmé sa mission par tant de miracles; il leur dénonce encore le terrible châtiment qu'ils avoient à craindre, *pour n'avoir pas profité du temps où il les avoit visités* (LUC., XIX. 41, 42, 43, 44.). Il leur prédit ces maux avec larmes, afin de leur faire voir qu'il n'en faisoit pas seulement une sèche prédiction. Ils sont insensibles: nous nous en étonnons; mais notre étourdissement n'est pas moins grand que le leur; étonnons-nous de nous-mêmes.

LXXIII.e JOUR.

Suite des réflexions sur les mêmes calamités (Ibid.).

Ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout ce qui a été écrit: Malheur aux femmes grosses, et à celles qui nourrissent. Car il y aura de grandes nécessités, et une grande colère se déploiera sur ce peuple: ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs par toutes les nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli (LUC., XXI. 22, 23, 24.). Après que cette ville aura été investie, après qu'elle aura été assiégée régulièrement, et environnée de tranchées et de forteresses, trois plaies tomberont sur elle: l'épée, la famine, la captivité.

L'épée: c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union: le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Ah quel état! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout. C'est la foiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même.

Les chutes sont continuelles et irréparables: on ne se peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée: le cœur est ouvert, et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine: c'est la soustraction des aliments: non-seulement quand ils manquent; mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout-à-fait. Tout abonde autour du malade; les restaurants sont tout prêts: mais ou on ne peut les prendre; ou l'estomac contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture. La vérité ne fait plus rien à cette âme: elle ne s'en nourrit pas; elle n'en vit pas. Ses œuvres, qui sont les enfans qu'elle nourrit, tombent en langueur; tout y dépérit visiblement, ou elle ne produit rien de bon; ou, si elle produit, ce bien ne se soutient pas. Hélas! hélas! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine?

La captivité: *Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils:* l'âme abattue par tous les vices; accablée de fers, qu'elle ne peut porter ni rompre: elle est traînée en captivité d'objet en objet: toutes les passions la dominent et la tyrannisent tour à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs: l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujétit, et ne lui laisse pas le temps de respirer; tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas! hélas! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu? blessée, percée de tous côtés: outre cela affamée; pour comble de maux, captive: sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté: ah! quel malheur est le tien!

Il faut remarquer ce dernier mot: *Jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis* (LUC., XXI. 24.). Il y a un temps des nations; un temps que les gentils doivent persécuter l'Eglise; un temps qu'ils y doivent entrer. Après ce temps, les Juifs que les nations devoient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront; *Et après que*

la plénitude des gentils sera entrée, tout Israël, tout ce qui en restera, *sera sauvé* (*Rom.*, XI. 25, 26.). L'aveuglement d'Israël n'a été permis que pour préparer les voies à l'accomplissement d'un si grand mystère.

Ame pécheresse! il y a pour toi, malgré tes péchés, une ressource infaillible : l'excès même de ton malheur peut être, comme à Israël, le commencement de ton retour : Israël fatigué de ses révoltes, de ses malheurs, de sa vaine crédulité, et de ses frivoles espérances; las de toujours attendre sans rien voir, de soupirer après un Messie qui ne vient point, parce qu'il est déjà venu, se réveillera : il commencera à connoître combien il avoit tort de se consumer en espérances frivoles, au lieu de jouir de son Christ, qu'il avoit si long-temps méconnu; et déplorant l'excès de son aveuglement, il ouvrira enfin les yeux à la véritable lumière. Faites ainsi, âme chrétienne! Le péché a eu son temps : le temps que tu y as consumé te suffit pour contenter des désirs frivoles, et nourrir des espérances trompeuses. En un mot, comme dit saint Pierre (1. PET., IV. 3.), *le temps passé est plus que suffisant pour accomplir la volonté des gentils;* pour mener une vie païenne, selon les désirs de la chair, comme si on n'avoit point de Dieu, et qu'on ne connût pas Jésus-Christ. Nous avons passé assez de temps *dans la débauche, dans la convoitise, dans le vin, dans la bonne chère, dans l'ivresse, dans le culte des idoles :* non-seulement de celles que la gentilité adore, mais encore de celles que nos passions érigent dans notre cœur. Il est temps de revenir de si grands excès : l'égarement a été assez grand, pour être enfin aperçu : il faut maintenant revenir à soi, et qu'*où le péché a abondé, la grâce surabonde* (*Rom.*, V. 20.) à son tour.

LXXIV.e JOUR.

Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. La terreur de l'impie. La confiance du fidèle (MATTH., XXIV. 27—31; LUC., XXI. 25—28.).

Voilà ce qui regardoit Jérusalem désolée, et dans sa désolation la figure de l'âme livrée au péché. Ce qui regarde la fin du monde, c'est l'obscurité dans le soleil; celle de la lune; le dérangement dans les étoiles; le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire, comme l'interprètent les saints docteurs, l'apparition de sa croix; sa descente sur les nuées, en grande puissance et majesté; la trompette de ses anges qui citeront tous les hommes à son jugement; le recueillement de ses élus; l'assemblée de tous les aigles; c'est-à-dire, de tous les esprits élevés autour du corps du Sauveur (MATTH., XXIV. 27, 28, 29, 30, 31.); le bruit de la mer et des flots, avec la commotion de tout l'univers, et des puissances célestes qui sont préposées à sa conduite; les hommes séchés de frayeur, dans l'attente de ce qui devoit arriver au monde (LUC., XXI. 25, 28.) après tant de mouvements également violents et irréguliers. Pesez toutes ces choses. Et afin de voir combien est ferme l'espérance du chrétien, et combien il est au-dessus de tous les troubles et de tout le monde; accoisez tous les mouvements de votre intérieur, pour écouter cette parole : *Quand toutes ces choses arriveront;* quand toute la nature, déconcertée par des agitations si imprévues, ne nous menacera de rien moins que d'une perte inévitable, *regardez alors :* vous qui n'osiez seulement lever les yeux, *levez la tête;* comme pour vous élever au-dessus des flots et des tempêtes; *parce qu'alors votre rédemption approche* (*Ibid.*, 28.).

A quelle épreuve ne doit pas être la confiance du chrétien, si la dernière révolution du monde, loin de le troubler, ne lui inspire que de l'espérance et du courage?

LXXV.e JOUR.

Le même sujet.

Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère; d'un côté, la main puissante de Dieu, qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur*(LUC., XXI. 25, 29.);et de l'autre, la même main qui dans ce renversement universel relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au-dessus de ses ruines. *Regardez* (*Ibid.*, 28.) : loin de vous cacher dans cette tempête, comme un autre Jonas, ouvrez tout, et considérez ce tumulte avec un regard assuré : loin de vous laisser abattre, *levez la tête :* et voyez tout au-dessous de vous.

Tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots; tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe; ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où tu es, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rênes, et brisé leur mords, traînent deçà et delà : tel est le fidèle toujours immobile et inébranlable, au milieu de la nature troublée, et de ses mouvements décon-

certés; parce que le Dieu de la nature le tient par la main. Tu crains, Pierre; au milieu des flots, et tu ne connois pas celui qui te tient! *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté* (MATTH., XIV. 31.)?

Celui qui se fie en Dieu, est comme la montagne de Sion : celui qui a sa demeure dans Jérusalem, ne sera jamais ébranlé. Comme les montagnes sont à l'entour de Jérusalem, ainsi Dieu est à l'entour de son peuple pour le protéger (*Ps.* CXXIV. 1, 2.). La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermit, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Chantez aussi le psaume CXX, LEVAVI OCULOS; et apprenez à ne rien craindre sous la main de Dieu.

LXXVI.e JOUR.

Ces prédictions certaines; leur accomplissement proche; leur jour inconnu (MATTH., XXIV. 34, 35, 36; MARC., XIII. 30, 31, 32.).

En vérité, en vérité, je vous le dis : Cette génération-ci ne finira point, jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient accomplies : le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point. Mais pour ce jour et cette heure-là, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils, ne la savent pas; ni personne que mon Père (MATTH., XXIV. 34, 35, 36; MARC., XIII. 30, 31, 32.).

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc*, et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. *Cette génération-ci verra toutes ces choses-ci accomplies* : GENERATIO HÆC : OMNIA HÆC : OMNIA ISTA : *Mais pour ce jour-là, pour cette heure-là* : DE DIE AUTEM ILLA ET HORA, *personne ne la sait*. Comme s'il disoit : Je vous ai parlé de deux choses : de la ruine de Jérusalem, et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps; et cette génération ne passera pas, qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour-là, ce jour où je viendrai juger le monde; personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem étoit proche; et l'Eglise le devoit savoir. Mais pour ce jour-là, pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'homme viendra en personne, on n'en sait rien : on ne sait, ni s'il est loin, ni s'il est près; et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Eglise même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu.

Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Eglise, ni dans son Eglise, et qu'il ne doit point lui révéler, conformément à cette parole : *Vous êtes mes amis, et je vous ai fait connoître tout ce que j'ai ouï de mon Père* (JOAN., XV. 15.); tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui étoit compris dans mon instruction. Où, comme il dit ici : *Je vous ai tout prédit* (MARC., XIII. 23.); tout ce que je devois vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi; mais je ne le sais pas par rapport à vous, et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes.

Adorons l'impénétrable secret de Dieu, et renfermons-nous dans les bornes où il a voulu terminer les lumières de son Eglise.

Le Fils de Dieu doit venir comme un voleur. Mille ans de délai, c'est devant lui le délai d'un jour (2. PET., III. 8, 10.). Ce n'est point en devinant les moments que vous éviterez la surprise : *il viendra de nuit*, parmi les ténèbres, et sans bruit, *comme un voleur* (1. *Thess.*, V. 2, 4.); deux choses qui rendent sa marche impénétrable. Voulez-vous donc n'être pas surpris? veillez toujours : ne dormez jamais pour votre salut; et *vivez comme des enfants de lumière, sans participer aux œuvres infructueuses des ténèbres* (*Eph.*, V. 8, 11.).

LXXVII.e JOUR.

Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu (MARC., XIII. 32.).

Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus! de vous demander d'où vient que vous avez dit que *personne ne connoît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils?* Car vous n'avez pas ignoré combien on abuseroit de cette parole qui a fait dire aux ariens, ennemis de votre divinité, que vous ignoriez quelque chose, même comme Dieu et comme Verbe; et que vous n'étiez pas de même science, et par conséquent de même perfection ni de même nature que votre Père. Et néanmoins en nommant ceux qui ne savent pas la dernière heure, il vous a plu non-seulement de nommer les anges; mais encore votre évangéliste saint Matthieu n'ayant

nommé qu'eux, votre évangéliste saint Marc instruit par saint Pierre, le prince de vos apôtres et le chef visible de votre Eglise, et votre Esprit qui les conduisoit, a voulu que nous sussions que vous avez dit : *Ni le Fils, ni autre que le Père* (MARC., XIII. 32.).

Pour moi, mon Dieu! je confesse avec votre apôtre saint Thomas, que *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (JOAN., XX. 28.) : avec votre apôtre saint Paul, que *vous êtes égal à Dieu* (*Philip.*, II. 6.); *et Dieu béni au-dessus de tout* (*Rom.*, IX. 5.); et avec votre apôtre saint Jean, que *vous êtes le Verbe, qui étoit au commencement avec Dieu et qui étoit Dieu lui-même* (JOAN., I. 1.); et que *vous êtes le vrai Dieu, et la vie éternelle* (*Ibid.*, V. 20.); et enfin, avec toute votre Eglise catholique, que vous êtes le Fils unique de Dieu, coéternel et consubstantiel à votre Père. Et loin de croire que comme Verbe vous ayez pu ignorer quelque chose, et ignorer en particulier le jour du jugement, je ne veux même pas croire que vous ayez pu l'ignorer comme homme, et selon la dispensation de votre chair.

Et premièrement, malheur à ceux qui osent dire, que vous qui êtes le Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse de votre Père; cette sagesse *qui lui assistiez lorsqu'il a créé l'univers, avec laquelle il disposoit et composoit toutes choses* (*Sap.*, IX. 4, 9.), *par qui toutes choses ont été faites* (JOAN., I. 3.), n'avez pas su de toute éternité ce qu'il devoit faire par vous. Or il devoit faire par vous toutes choses, et plus encore, s'il se peut, le siècle futur que le siècle présent; puisque vous êtes celui dont il est écrit, que, *par vous il a fait même les siècles* (*Hebr.*, I. 2.). Car n'est-ce pas dire clairement, que tous les siècles se développent par votre ordre, et sont disposés dès l'éternité par votre volonté? Et si c'est par vous que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi votre ouvrage? Et ce jour auquel aboutit tout votre ouvrage, qui en est la consommation, qui en est la fin, sera-t-il le seul que vous n'aurez pas fait? Ou l'ayant fait, sera-t-il le seul que vous n'ayez pas connu? Et ce jour, qui est le terme où se rapportent tous vos conseils, n'aura-t-il pas entré dès le commencement dans vos desseins? Ou, y aura-t-il quelque chose que Dieu n'ait pas disposé par sa sagesse, ni ordonné par sa parole? quelque chose qu'il ait caché à celui qui est sa sagesse et son conseil! Et *le Fils unique qui réside dans le sein du Père*, n'y a-t-il pas vu ce secret? personne n'a vu Dieu que lui, et *c'est lui-même qui est venu nous l'annoncer* (JOAN., I. 18.). Mais y a-t-il quelque chose dans le sein de Dieu, qui lui ait été caché? Erreur, impiété, blasphème; retirez-vous, rentrez dans l'enfer dont vous êtes sortis. Car faudroit-il dire encore que le Saint-Esprit, *qui sonde, qui pénètre tout, et même les secrets et les profondeurs de Dieu* (1. *Cor.*, II. 10, 11.), ce qu'il y a de plus caché dans ses desseins, n'aura pas vu un secret si important, ni connu le dernier jour? ou, que cet Esprit l'aura vu, pendant que le Fils *de qui il prend, comme du Père* (JOAN., XVI. 15.), l'aura ignoré? Absurdité par-dessus l'impiété; que l'Esprit *qui annonce l'avenir, et qui distribue comme il veut les dons et les connoissances* (1. *Cor.*, XII. 4.), n'ait pas tout dans la perfection qui convient au principe et à la source. Car il faudroit l'excepter comme Fils, s'il falloit prendre à la rigueur ce que vous avez prononcé : que *ni les anges, ni le Fils ne savent ce jour, ni aucun autre que le Père* (MARC., XIII. 32.).

LXXVIII.e JOUR.

Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu; mais non pas pour nous l'apprendre (MARC., XIII. 32.).

Je continuerai, ô mon Sauveur! à considérer en tremblant cette parole que vous avez prononcée : *Ni le Fils*. Où est donc cette autre parole où vous disiez : *Tout ce qu'a mon Père est à moi* (JOAN., XVI. 15.)? Et celle-ci : *Toutes choses ont été mises entre mes mains par mon Père; et personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le révéler* (MATTH., XI. 27.). Tout est commun entre votre Père et vous : et la connoissance du dernier jour ne vous sera pas commune? Vous qui seul connoissez le Père, et qui seul le faites connoître à qui il vous plaît, ne l'aurez pas connu tout entier, ni pénétré tout son secret! S'il faut excepter quelque chose dans la connoissance que vous avez de lui, il faudra donc excepter quelque chose dans celle qu'il a de vous; puisqu'en parlant de cette connoissance incommunicable à tout autre qu'à vous deux, que vous avez l'un de l'autre, vous dites également : *Nul ne connoît le Père, si ce n'est le Fils; et nul ne connoît le Fils, si ce n'est le Père.* Tout vous est donné par le Père : *Le Père aime le Fils, et lui a tout mis entre les mains* (JOAN., III. 35.); et vous ne saurez pas tout ce qu'il vous a mis

entre les mains! Mais comment cela se pourroit-il, puisque vous dites encore : *Le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait* (JOAN., v. 20.)? Ainsi, avec le même amour qu'il lui donne tout, il lui montre tout aussi. Est-ce ici le seul endroit où il ait donné des bornes à son amour? la seule connoissance qu'il lui ait déniée? le seul don qu'il ait reçu avec mesure, *lui qui a reçu sans mesure tout le reste* (*Ibid.*, III. 34.)! afin *que nous reçussions tous*, et chacun de nous *ce qu'il a du fond de sa plénitude* (*Ibid.*, I. 16.).

Mais parmi toutes choses, que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis, c'est le jugement; puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner. D'où vient aussi que vous avez dit : *Le Père ne juge personne; mais il a remis au Fils tout le jugement* (*Ibid.*, v. 22.). Mais en même temps vous avez dit, que *le Fils ne fait que ce qu'il voit faire à son Père*. Ce qui fait aussi que *le Père l'aime, et lui montre tout ce qu'il fait* (*Ibid.*, 19, 20.), comme on vient de voir.

Mais si vous devez connoître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain juge, qui paroîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divine; il s'ensuit que vous connoissez tout cela, même comme homme; parce que c'est comme homme que vous devez juger; ce qu'il vous a plu de nous expliquer, en disant que *le Père a donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* (*Ibid.*, v. 27.). Vous savez donc tout, même comme homme; vous savez tout ce qui regarde le jugement; vous en savez sans difficulté le jour et l'heure, puisque vous en savez toute la sagesse, et que la sagesse consiste principalement à prendre les moments, conformément à cette parole : *Chaque chose a son temps* (*Eccle.*, III. 1.); et dans le monde tout est compassé, tout est rangé dans son lieu; *tout se passe au temps qui lui est marqué par la sagesse qui règle tout.*

Vous êtes notre chef, et nous sommes vos membres; vous savez toute l'économie de votre corps. Vous connoissez toutes vos brebis; vous savez celles qui sont venues, et celles qui sont encore à amener; vous les connoissez et les nommez distinctement. Vous nommez tous ceux que votre Père vous a donnés; et tout vous est connu depuis le premier jusqu'au dernier de vos élus, et vous marquez tous les temps, où vous les devez appeler, et les incorporer à votre corps (JOAN., x.). Car c'est vous qui les devez recueillir, et en les recueillant vous ne faites qu'exécuter ce que vous aviez destiné avec votre Père, dès que vous posâtes les fondements de son Eglise. Vous en avez révélé les persécutions à votre apôtre saint Jean; il en a vu tout le cours; il a vu la dernière comme les autres; et celle qui ne finiroit qu'avec la fin du monde, *et avec le feu de votre dernier jugement* (*Apoc.*, XX. 7, 8, 9, 10.). Les temps vous sont connus comme tout le reste : vous savez ce que veulent dire ces mille ans où vous avez déterminé le règne de vos saints sur la terre; et ce que vous avez révélé en énigme à votre bien-aimé disciple, n'est pas énigme pour vous. Tout vous est connu : *Vous êtes le scrutateur des reins et des cœurs.* Vous avez en votre puissance le livre où sont écrits les secrets de Dieu, et ses décrets éternels; et les sept sceaux qui le ferment n'y sont pas pour vous, puisque vous les ouvrez quand il vous plaît, à qui il vous plaît, et pour les raisons qu'il vous plaît (*Apoc.*, II. 23; V. 1, 2 *et seq.*). Et sous le septième sceau étoient enfermés tous les événements futurs; puisque c'est de là que se développent, et *les trompettes* et les *Væ* (*Ibid.*, VIII. 1 *et seq.*), et tout le reste, qui étoit l'histoire de l'Eglise. C'est pourquoi, lorsque vos apôtres vous interrogeoient sur le temps où vous rétabliriez le royaume d'Israël, vous leur répondîtes : *Ce n'est pas à vous à le savoir* (*Act.*, I. 7.).

O Seigneur, s'il m'est permis de vous interroger encore, que ne parliez-vous en la même sorte à vos apôtres; et que ne leur disiez-vous : Ce n'est pas à vous à le savoir, au lieu de dire, que *le Fils ne le savoit pas?*

Peut-être se faudroit-il taire encore ici; et qu'au lieu de se fatiguer à examiner ce passage, il faudroit se dire à soi-même : ce n'est pas à moi à l'entendre; ce n'est pas à moi à savoir pourquoi vous avez parlé en cette sorte. J'acquiesce, ô mon Sauveur! et je ne recherche ce mystère, que pour y trouver quelque instruction, s'il vous plaît de me la donner. Mais peut-être qu'elle est déjà toute trouvée : peut être que cette parole : *Ce n'est pas à vous à entendre les temps et les moments que le Père a mis en sa puissance* (*Ibid.*), est le dénouement de celle où vous avez dit : *Pour ce jour et cette heure-là, nul ne la sait que le Père, et le Fils même ne la sait pas* (MARC., XIII. 32.). Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir. Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans

tout ce qu'il a vu pour nous, ainsi que nous l'avons dit. Et le Fils de Dieu parle ainsi pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance, sans préjudice de la science qu'il avoit d'ailleurs, et nous apprendre, non-seulement à ignorer, mais encore à confesser sans peine que nous ignorons; puisque lui-même qui n'ignoroit rien, et surtout qui n'ignoroit pas cette heure dont il étoit le dispensateur, ayant trouvé un côté par où il pouvoit dire qu'il l'ignoroit, parce qu'il l'ignoroit dans son corps, et qu'il étoit de son dessein que son Eglise l'ignorât, il dit tout court qu'il l'ignore, et nous enseigne à ne rougir pas de notre ignorance.

J'ignore donc de tout mon cœur, et ce mystère, et tous les autres que vous voulez me cacher, et que vous ne savez pas en moi ni pour moi. J'ignore le jour où vous viendrez, parce que vous m'avez dit *que vous viendriez comme un voleur*. Mais si on ne sait pas quand le voleur viendra, le voleur n'en sait pas moins quand il veut venir. Vous savez donc, voleur mystique! vous savez quand vous viendrez; et les enfants de ce siècle ne seront pas plus prudents, plus avisés dans leurs desseins, plus éclairés dans l'ordre qu'ils mettront à leur exécution, que vous qui êtes la lumière même, la sagesse même. Vous savez donc, encore un coup, quand vous viendrez à la dérobée demander à chacun de nous, et demander à tout le genre humain le compte que nous vous devons de notre conduite. Vous le savez, et c'est pourquoi vous avez dit: que *le père de famille ne sait pas l'heure du voleur,* mais non pas que le voleur l'ignorât lui-même. Et vous avez dit: *Veillez donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure le Seigneur viendra;* et non pas que le Seigneur qui doit venir, l'ignore lui-même. Et vous avez dit, en continuant la parabole: *Soyez prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme* (MATTH., XXIV. 42, 43, 44.).

Vous vous êtes aussi comparé à un père de famille, qui revenant de son voyage, surprend son économe, *en venant au jour que ce méchant serviteur ignore, et à l'heure qu'il n'attend pas* (*Ibid.,* 50.). Mais vous, vous êtes le Seigneur, vous êtes le père de famille, qui sait bien quand il doit venir; et si le serviteur est imprudent, le père de famille n'est pas pour cela ignorant de ses propres desseins. Vous savez donc, pour la dernière fois, quand vous voulez venir, et vous ne voulez pas que nous le sachions. Voilà que mon âme est prête, quand vous me la redemanderez; mon compte est en état; recevez-le, et me jugez en vos miséricordes: voilà du moins ce qu'il faudroit pouvoir dire. O mon Sauveur! quand serai-je en cet état? quand pourrai-je dire de bonne foi: *Mon cœur est prêt, ô Dieu! mon cœur est prêt* (*Ps.* LVI. 8.).

LXXIX.e JOUR.

Raisons profondes de notre Sauveur d'user de ces réserves mystérieuses pour l'instruction de son Eglise; mais non pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restrictions mentales (Ibid.).

Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage de notre Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée; car il ne nous appartient pas de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Il ne nous appartient pas non plus de faire de nos réserves une instruction, un exemple d'humilité, une espèce de parabole dont il faille chercher le sens, un mystère dont il faille approfondir le secret. Jésus-Christ a sa science comme Verbe, et tout y est compris, le présent, le passé, le futur, le possible, l'existant, tout en un mot, tout ce qui est dans la science du Père; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison, sa parole extérieure. Il a sa science comme homme, par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science, puisque toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre (MATTH., XXVIII. 18.). C'est lui qui doit tout faire; c'est lui qui doit venir pour juger. Son Père ne l'avertit pas à chaque moment de ce qu'il aura à faire par son ordre; mais il lui donne tout d'un coup une pleine compréhension de tout le dessein dont il a l'exécution en son pouvoir; autrement il agiroit comme nous, en foi, en obscurité, par morceaux, par pièces, au hasard en un certain sens, et à l'aveugle, sans entendre le rapport de chaque partie avec la fin de l'ouvrage et avec le tout. Il a outre cela sa science comme docteur de son Eglise, comme interprète envers elle des volontés de son Père, comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Eglise sache. Il falloit que l'Eglise sût ses persécutions pour s'y préparer; la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis, et qu'ils fissent péni-

tence; et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent long-temps impunies : Jésus-Christ a su tout cela pour son Eglise, et il l'a expliqué. Il falloit que l'Eglise sût les signes du jugement à venir, afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su encore cela pour elle, et l'a prédit. Il ne falloit pas qu'elle sût le temps ni l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Cette science, qui étoit en Jésus-Christ par rapport aux instructions qu'il devoit donner à son Eglise, avoit sa perfection et sa totalité, qui lui faisoit dire : *Je vous ai découvert comme à mes amis tout ce que j'ai ouï de mon Père* (JOAN., XV. 15.). Et encore : *Je vous ai tout prédit* (MARC., XIII. 23.); tout ce qu'il falloit que vous sussiez, tout ce que j'avois appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée, selon le personnage que je fais : ne soyez pas assez téméraires pour vouloir ou critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas : c'est à vous à dire avec sagesse et avec simplicité tout ensemble : *Cela est; cela n'est point* (MATTH., V. 37.) : *ne mentez pas; ne vous trompez pas les uns les autres; parce que vous êtes membres les uns des autres* (*Coloss.*, III. 9; *Eph.*, IV. 25.).

Tâchons ici de nous revêtir de l'esprit de sincérité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, à la réserve de ces mystères, où il étoit obligé à nous ménager la lumière, nous a tout dit comme à ses amis, selon qu'il étoit convenable, et que nous le pouvions porter.

LXXX.e JOUR.

Ce qui doit être commun à ces deux grands événements : séduction générale (Ibid.).

Relisons les commencements de ce discours prophétique de Notre-Seigneur. Nous y trouverons les choses qui doivent être communes aux deux événements qu'il prédisoit, à la ruine des Juifs, et au jour du jugement dernier : c'est que l'un et l'autre devoit être précédé de grands mouvements, d'une grande persécution de l'Eglise, d'une grande séduction.

Ses disciples lui dirent en secret : *Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avénement, et de la consommation des siècles? et Jésus leur répondit : Prenez garde à n'être pas séduits* (MATTH., XXIV. 3; MARC., XIII, 4, 5; LUC., XXI. 7, 8.).

Souvenez-vous toujours qu'ils joignoient deux choses, la chute de Jérusalem et le dernier jour comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'étoit pas nécessaire, Jésus-Christ leur va expliquer ce qui devoit être commun à ces deux événements.

Prenez garde que personne ne vous séduise. Ils lui faisoient une demande curieuse : *Quand ces choses arriveront-elles?* Il leur donne un avis utile : *Prenez garde qu'on ne vous séduise;* comme s'il disoit : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses; mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. *Car il viendra plusieurs christs; et plusieurs seront trompés.* C'est ce qui arriva devant la ruine de Jérusalem, et aux environs de ces temps-là. C'est ce qui arrivera encore à la fin des siècles. *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son nom, vous le recevrez* (JOAN., V. 43.). C'est ce qui est déjà souvent arrivé aux Juifs; et quelque chose de semblable leur arrivera encore une fois vers la fin des siècles; *lorsque ce méchant, cet impie, qui s'assira dans le temple de Dieu, pour s'y montrer comme un Dieu, paroîtra avec des prodiges trompeurs, et avec toute sorte de séduction; en sorte qu'ils soient livrés à l'esprit de mensonge, pour ne s'être pas voulu laisser gagner à l'amour de la vérité* (2. *Thess.*, II. 3, 4, 9, 10, 11.). Ce qui convient parfaitement avec la parole qu'on vient d'entendre de la bouche de Jésus-Christ, et semble fait pour marquer d'une façon particulière l'aveuglement volontaire avec l'endurcissement du peuple juif. Quoi qu'il en soit, le démon développera toute sa malignité aux approches du dernier jour : et la même chose arriva aux approches de la ruine de Jérusalem, n'y ayant jamais eu tant de faux christs, ni tant de faux prophètes. Remarquez dans saint Matthieu les versets 5, 11, 23, 24, 25, 26; et à peu près la même chose dans saint Marc et dans saint Luc.

Voilà que je vous l'ai prédit : Prenez-y garde (MATTH., XXIV. 25; MARC., XIII. 23.). La séduction sera si puissante, que Jésus-Christ ne craint point de dire, *qu'elle ira, s'il se peut, jusqu'à induire en erreur même les élus* (MATTH., XXIV. 24.). *S'il se peut,* fait voir deux choses : l'une, l'extrême péril; l'autre, le secours

présent de la main toute-puissante de Dieu.

Pesons ces paroles : considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi; jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis; ce qu'ont à craindre les esprits superbes ; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus ; combien ils sont délicats, combien subtils ; combien il est dangereux que les saints mêmes ne s'y prennent : *avec quelle frayeur et quel tremblement ils doivent donc opérer leur salut* (*Philip.*, II. 12.).

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques : une apparence de réforme, un air de piété et de modestie, des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Ecriture, une véhémente répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut; les nations se cantonnent; les élus, s'il se pouvoit, devoient être pris dans ce piége. Mais ceux qui y ont été pris doivent songer que nous aurons bien à soutenir d'autres illusions à la fin des siècles : une hypocrisie bien plus délicate, bien plus raffinée; lorsque les prodiges trompeurs se joindront à une doctrine séduisante. O Dieu, je tremble pour ceux qui seront mis à cette épreuve! Tremblez dès à présent à la tromperie de vos passions, aux belles couleurs dont elles parent vos vices secrets, à ces instincts trompeurs de l'ennemi, à ces illusions secrètes que vous prenez pour inspirations. *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute* (MATTH., XI. 15.) : Ah! c'est de quoi séduire, s'il se peut, jusqu'aux élus. Concluez avec saint Paul : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement*. Mais ne croyez pas l'opérer de vous-même. Croyez que *c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire* (*Philip.*, II. 12, 13.) : opérez, et croyez que Dieu opère ; ne soyez ni lâche ni présomptueux; abandonnez-vous à cette grâce qui agit en vous, mais avec une courageuse et fidèle coopération : c'est ce qui soutient les élus : c'est ce qui les empêche de périr.

Les élus, s'il se peut, seront induits à erreur (MARC., XXIII. 22.). *S'il se peut.* Cela donc ne se peut pas; une main toute-puissante, contre laquelle rien ne prévaut, détourne ce coup. O conduite miséricordieuse et toute-puissante, qui empêchez vos élus de pouvoir périr, je vous reconnois, je vous adore, je m'abandonne à vous ; mais dans cet esprit, qui en nous disant : *Dieu opère,* nous dit en même temps : *Opérez,* travaillez, agissez avec une infatigable ferveur.

LXXXI.[e] JOUR.

Le même sujet. Guerres, famines, pestes, tremblements de terre, maux extrêmes (Ibid.).

Un grand mouvement dans le monde : *des guerres, des bruits de guerre, des pestes, des famines, des tremblements de terre* (MARC., XIII. 7, 8 ; LUC., XXI. 9, 10, 11.), seront les tristes avant-coureurs de ces deux événements. Voyez-les en saint Matthieu, XXIV. 6, 7, et la même chose en saint Marc et en saint Luc. C'est ce qui arriva un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron ; et c'est ce qui arrivera encore d'une manière plus formidable aux approches du dernier jour.

Des guerres, des bruits de guerre : de grandes guerres en effet; de plus grandes appréhensions de mouvements nouveaux : il semblera que l'esprit de guerre, les haines, les jalousies, la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands états; on remarquera dans le monde un esprit d'ébranlement universel. Au milieu de tout ce tumulte, *prenez garde de n'être pas troublés ; car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin* (MATTH., XXIV. 6.).

De quoi donc sera-t-on troublé, si on ne l'est de telles choses? de rien du tout. Car le chrétien n'est troublé de rien que de son péché, et de la colère de Dieu qui le doit punir : *Prenez donc garde de n'être point troublés.* Vous vous enquérez de ce qui se passe, non-seulement avec curiosité, mais encore avec frayeur; que deviendront ces grandes armées qui sont en présence? Quel ravage, quel embrasement, quel carnage, quel déluge de maux, si une fois la digue est rompue ! ah ! je m'en meurs. Vous n'êtes pas chrétien. Le sort des empires est entre les mains de Dieu, ils meurent en leur temps, comme le reste des choses humaines. Priez pour votre patrie ; humiliez-vous; faites pénitence; mais ne craignez point, ne vous troublez pas ; il faut que cela arrive. Il le faut, non par une aveugle et fatale nécessité, qui nous mettroit au désespoir : mais il le faut par une raison, par une sagesse, par une bonté qui prépare de grands biens par tous ces maux. *Ne craignez point, petit troupeau, puisque le royaume qu'il a plu à votre Père céleste de vous préparer* (LUC., XII. 32.), est hors d'atteinte. Toutes les puissances ennemies, visibles et invisibles, n'ont point de prise dessus, et il ne vous peut être ravi.

C'est ici le commencement des douleurs (MATTH., XXIV. 8.) : des douleurs de l'enfante-

ment; de celles qui font jeter de plus grands cris; qui s'augmentent de plus en plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entre-choquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre, ne sont que *le commencement des douleurs!* O Dieu! que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés; mais voici ce qui est terrible, au-delà de toutes les terreurs : *Craignez, craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la gêne : Oui, je vous le dis, craignez celui-là* (Luc., xii. 5.). O Seigneur! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose, et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre, sans effroi. Ah! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme; mais je puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir, ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paroisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis : *Vite, vite; convertissez-vous, et vivez* (Ezech., xviii. 32.).

LXXXII.e JOUR.

Persécution terrible de l'Eglise, trahisons, charité refroidie (Ibid.).

Un autre avant-coûreur, la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Eglise; la fureur au dehors; la trahison au dedans; on se livrera les uns les autres; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs pères; et les familles mêmes seront divisées; les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyoit les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'auroit pu abattre; la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée. C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles (Matth., xxiv. 9 *et seq.*; Marc. xiii., 12; Luc., xxi.).

Ce n'étoit pas une chose aisée à prédire, comme on le pourroit penser d'abord, qu'une telle haine, et une telle persécution contre l'Eglise; et on n'auroit pas pu prévoir que le monde qui laissoit en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourroit souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière, et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux. *Tout le monde vous haïra; mais vous ne perdrez pas un seul cheveu; vous posséderez votre âme par votre patience* (Luc., xxi. 17, 18, 19.); non en combattant, mais en souffrant. *Vous serez traînés à tous les tribunaux*, comme des criminels; *mais cela leur sera en témoignage* (*Ibid.*, 12, 13. *et* Marc., xiii. 9 *et seq.*); vous y paroîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain : *Je vous donnerai une bouche* que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer, *une sagesse*, une force *contre laquelle il n'y aura point de résistance* (Luc., xxi. 14, 15.); *vous n'aurez rien à préméditer; le Saint-Esprit parlera par votre bouche* (Matth., x. 19, 20.); et le reste qu'on peut voir dans l'Evangile.

Ce qui sera de plus déplorable, c'est que *la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude* (*Ibid.*, xxiv 12.); c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disoit : *Tous m'ont quitté; personne ne m'a assisté dans ma première défense : Demas même m'a abandonné, attiré par l'amour de ce siècle; il n'y a que Luc avec moi : qu'il ne leur soit point imputé* (2. Tim., iv. 9, 11, 16.). Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères ne changeoit point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paroîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : *car, lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre* (Luc., xviii. 8.)?

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède : *Qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé* (Matth., xxiv. 13.). Remarquez ce mot : *jusqu'à la fin*. Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien : il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler; car la moisson que vous recueillerez, sera éternelle.

Il faut que cet Evangile soit prêché par toute la terre (*Ibid.*, 14.); de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si-

déchaînée, en arrête le cours. *Paul étoit lié; mais la parole de Dieu ne l'étoit pas* (2. Tim., II. 9.) : *elle couroit* (2. *Thess.*, III. 1.), dit cet apôtre : le bruit en retentissoit par toute la terre; *la foi des Romains y étoit annoncée* (*Rom.*, I. 8.); *l'Evangile, qui étoit venu jusqu'à Colosse, étoit, et fructifioit, et croissoit en même temps par tout le monde* (*Coloss.*, I. 6.). Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissoit déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs : mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles, et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu! donnez vigueur à votre parole; bénissez les prédicateurs apostoliques; envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson, que votre ennemi ravage. O Seigneur, je me joins en esprit à ces hérauts de votre Evangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait le péché dans votre héritage. Sauvons-nous, sauvons-nous de la corruption de cette race mauvaise. Mon âme, sauve-toi toi-même : ô Dieu, sauvez-moi; je péris.

LXXXIII.e JOUR.

Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements (Ibid.).

Priez que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ou dans le jour du sabbat ; vous aurez besoin des plus grands jours, de la saison la moins embarrassante, de la liberté d'agir la plus entière, pour précipiter votre fuite dans les déserts et dans les montagnes, et pourvoir à tant de pressants besoins. *Jamais il n'y eut, jamais il n'y aura d'affliction semblable* : jamais peuple n'aura été, ni ne sera plus impitoyablement livré à la vengeance; *et si Dieu n'avoit abrégé le temps, nul homme ne se sauveroit; mais Dieu a abrégé le temps pour l'amour de ses élus* (Matth., XXIV. 20, 21, 22.). Ce fléau de Dieu sera si terrible, et la force en sera si insupportable, qu'il y auroit de quoi accabler tout le genre humain. Mais il falloit qu'il restât des hommes sur la terre pour enfanter les élus et les saints, qu'il y avoit encore à recueillir. Voilà un sens. Dieu, fléchi par les prières de ses élus, a tempéré sa colère : ils sont le sel de la terre pour en empêcher la totale corruption : il faut qu'ils y soient répandus deçà et delà, et de tous côtés : autrement, le genre humain qui n'est conservé que pour eux, périroit en entier : c'est un autre sens. Le dernier : Dieu a abrégé le temps des souffrances, de peur que ses élus n'en fussent enfin accablés; et il n'a pas voulu qu'ils fussent tentés par dessus leurs forces.

Pour l'amour des élus qu'il a choisis, dit saint Marc (Marc., XIII. 20.). Ils ne sont pas élus par un autre : c'est par lui-même : l'amour qui les lui a fait élire, l'oblige à tout faire pour eux; et il n'épargne la terre qu'à leur considération.

Respectons les saints qui sont parmi nous : nous leur devons tout; et Dieu s'apaise en les voyant, comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis, retient sa main. Après la séparation, que n'auront pas à souffrir les pécheurs?

Ce qui est vrai en un certain sens à l'égard des Juifs, est encore plus véritable à l'égard de tout l'univers, dans les approches du dernier jour : après que la patience de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il vouloit, il mettra fin au temps des épreuves, pour donner lieu aux récompenses.

S'il y a cinquante justes dans Sodome, s'il y en a quarante, s'il y en a dix, je pardonnerai pour l'amour d'eux, à toute la ville (*Gen.*, XVIII. 26, 28 *et seq.*). Dieu aime tant les siens, que non-seulement il les épargne, mais il épargne les autres pour l'amour d'eux. Si on n'aimoit pas les justes, si on ne les protégeoit pas pour eux-mêmes, il les faudroit protéger pour le bien public. Que notre maison soit leur asile; que nos bras leur soient toujours ouverts; que notre secours les suive partout. Les prêtres, les religieux les représentent par leur état.

LXXXIV.e JOUR.

Réflexions sur d'autres circonstances (Ibid.).

Si l'on vous dit : Le voici dans le désert, le voici dans les lieux retirés de la maison; ne le croyez point (Matth., XXIV. 26.). Ceci regarde les derniers temps, lorsque les Juifs fatigués de tant attendre, et d'avoir si souvent été trompés sur le sujet du Messie, s'en diront les uns aux autres des nouvelles comme en secret : *Il est venu*, mais il se cache; *il est dans ce désert; il est dans les lieux secrets de cette maison, ne croyez point tout cela.* Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert; tantôt caché, tantôt découvert : il paroîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant; *et un éclair ne se fait pas voir plus rapidement du levant jusqu'au couchant, et d'un côté du ciel à l'autre,*

que le Fils de l'homme paroîtra dans toute la terre (MATT., XXIV. 27.). Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine, et un éclat, qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais voici la seconde : *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles* (LUC., XVII. 24; MATTH., XXIV. 28.). Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort; combien plus s'assembleront les élus, où sera le Fils de l'homme?

Le grec porte, au lieu de corps, *un corps mort, un cadavre;* et le Fils de Dieu se compare à un corps de cette sorte, à cause que les élus seront rassemblés par le mystère de sa mort; et que c'est par là qu'ils auront part à sa résurrection. Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi il ajoute : *Mais aussitôt après l'affliction de ces jours-là,* de ces jours, où le Fils de l'homme devra paroître si vite, et rassembler autour de lui tous les élus; *aussitôt après cette affliction :* car il a dit qu'il y en auroit d'étranges vers ces jours-là : *le soleil s'obscurcira,* et le reste (*Ibid.,* 29.).

Il ne faut donc pas entendre cette affliction ni ces jours, de l'affliction ou des jours qui seront fâcheux pour les Juifs; mais de l'affliction de tout l'univers, vers le jour où le Fils de Dieu devra paroître, qui sont ceux dont il venoit de parler. Le même paroît dans saint Marc : *Mais dans ces jours-là, dans cette affliction-là, le soleil s'obscurcira* (MARC., XIII. 24.), et le reste. Comme s'il disoit : Il arrivera de grands maux aux Juifs; mais ce n'est point dans ces maux, ou dans ces temps, qu'arriveront ces prodiges du soleil obscurci, et les autres : mais *dans ces jours* dont je viens de parler; *dans ces jours,* où le Fils de l'homme devra paroître; aux approches de cette dernière apparition, et peu après les afflictions dont elle sera précédée; *le soleil s'obscurcira,* et le reste.

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour, si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera, de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre, avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue, prendre tout à coup leur vol; et, comme dit saint Paul, *être enlevés dans les nuées au milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ, pour être ensuite toujours avec lui* (1. *Thess.*, IV. 16, 17.). Heureux jour! heureux spectacle! heureux changement! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et admirable lumière; qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut; ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui. Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au-dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps, que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le, prenons-en toute la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie; imitons-la, portons-la sur nous : *Portons sur nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus paroisse en nous* (2. *Cor.*, IV. 10.). Si parmi les ténèbres du monde, et celles qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus basse; ô lumière, je vous adore! ô lumière, je vous veux suivre! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue; je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments; je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides; et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer; sans être obscurcie; où votre levant sera sans couchant; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père! ô Fils! ô Saint-Esprit! qui êtes la véritable et seule lumière.

LXXXV.e JOUR.

Instructions à recueillir. Se tenir prêt, veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé (MATTH., XXIV. 37—51; MARC., XIII. 33—37; LUC., XVII. 24.).

De tout ce que nous avons vu, il y avoit deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avoit à s'en sauver par la fuite : *Alors, que ceux qui sont dans la Judée, s'enfuient aux montagnes* (MATTH., XXIV. 16.). C'est ce que firent les chrétiens qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires :

ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siége de Tite. A l'égard des calamités qui devoient arriver à la fin du monde, il falloit ne pas songer à s'en sauver, puisqu'elles sont universelles et inévitables; mais s'y préparer : et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence : *Prenez garde, veillez et priez : car vous ne savez pas le temps, ni si le maître viendra sur le soir, ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin* (Marc., xiii. 33, 34, 35.). *Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être rendus dignes d'éviter ces choses*, c'est-à-dire, la rigueur du dernier jugement; *et de comparoître devant le Fils de l'homme* (Luc., xxi. 36.). Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

Secondement, il faut songer à l'effet de ce terrible jugement; où *de deux qui seront ensemble, l'un sera pris, et l'autre laissé* (Matt., xxiv. 40, 41; Luc., xvii. 34, 35, 36, 37.). Et pour aller où? *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles*. Qui ne trembleroit, en voyant tout à coup une si terrible séparation? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais.

Troisièmement, il ne faut point reculer ni regarder en arrière : *Souvenez-vous de la femme de Lot* (Luc., xvii. 31, 32.), qui, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodome, reçut un châtiment si prompt et si rigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté-là.

Quatrièmement, il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire; se sauver à quelque prix que ce soit; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimeroit, plutôt que de hasarder son salut; *si l'on est dans le haut de la maison, ne se point embarrasser de sauver les meubles qui sont en bas* (Luc., xvii. 31; Matth., xxiv. 17, 18.); se contenter de sauver ce qui est en haut; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut; ne pas dire : Je laisserai cela, mais je retournerai demain le quérir; demain je commencerai à me corriger de ce vice; je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien qu'il vous faille aller requérir; ne laissez rien à faire à une autre fois; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attente sera vaine.

Cinquièmement, il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur*; et non-seulement *de l'ivrognerie*, où la raison est absorbée; mais encore *de la bonne chère, et des soins de cette vie* (Luc., xxi. 34.). Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles : *Aux jours de Noé ils buvoient, ils mangeoient, ils se marioient, ils marioient leurs enfants; et aux jours de Lot ils buvoient et mangeoient, ils vendoient et ils achetoient, ils plantoient et ils bâtissoient; et ils périrent tout d'un coup dans les eaux du déluge, et par le feu du ciel* (*Ibid.*, xvii. 26, 27, 28, 29.). Car il ne dit pas : Ils tuoient, ils commettoient des adultères, et le reste; il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie : parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre, et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement, on ne sauroit assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge aux temps de Noé; comme le feu du ciel aux temps de Lot; *comme un lacet où nous serons pris tout à coup*(*Ibid.*, xxi. 35.), à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeoit qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup *séparé* de Dieu, de sa grâce, de tout le bien; *et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura un pleur et un grincement de dents* (Matth., xxiv. 51.) éternel. Terribles paroles : *Séparé, mis avec les hypocrites : pleurs et grincements de dents*, et douleur jusqu'à la rage. A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses? Ah! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs.

LXXXVIe JOUR.

Le Père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur (Matth., xxiv. 45, 46, 47; Luc., xii. 41—44.).

Conférez le chapitre xxiv de saint Matthieu, depuis le v. 45 jusqu'à la fin, avec le chapitre xii de saint Luc, depuis le v. 35 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les chrétiens, sous la figure du père de famille, et de ses serviteurs; et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici, pour les premiers, ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement, *Les reins ceints* (Luc., XII. 35.) : c'est-à-dire, les passions resserrées, comme une robe qui se répandroit faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car, lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Secondement, *Des flambeaux allumés à la main.* C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au-devant *du maître,* à quelque heure de la nuit qu'il vienne, pour l'éclairer.

Des lampes allumées : c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même, si tout cela n'est réveillé par l'attention? autant que nous serviroient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

Les lampes allumées à la main, sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes; autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement, *Semblables à des hommes qui attendent* (*Ibid.*, 36.); par conséquent très attentifs. Et qui attendent-ils? leur maître; celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement, *Quand il viendra, et qu'il frappera.* Il vient à chaque moment, car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe par les maladies; il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur; et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion; tout est presque éteint.

Cinquièmement, *Aussitôt ils lui ouvrent.* Comme tout ici est actif! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient, être bien aise de le recevoir; mais ouvrir avec diligence, *aussitôt;* ouvrir par conséquent avec joie; ne pas murmurer, ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste, il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré, malgré, il faut mourir; et souvent il frappe si fort, que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir, ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer; mais pour l'amour de vous, afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice, il veut que ce soit vous qui lui ouvriez, et promptement, et avec joie; puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un maître bienfaisant.

Car, sixièmement, *s'il trouve ses serviteurs vigilants, il se retroussera, et les fera asseoir, et passera de l'un à l'autre pour les servir* (Luc., XII. 37.). Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer; il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. *Le Fils de l'homme,* dit-il, *est venu servir,* et ce service est *de se donner lui-même en rédemption pour plusieurs* (Matth., XX. 28.). C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre; et nul ne demeurera sans récompense; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens; car pour lui il n'a pas besoin de vos services, ni de rien : il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous; et sous la figure de la mort, qui vous paroît si hideuse, il vous apporte sa grâce, son royaume, sa félicité éternelle, des richesses inestimables, des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon maître; et donnez-lui de bon cœur cette âme, qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse.

Septièmement, *S'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième* (Luc., XII. 38.). Remarquez : il ne parle point qu'il vienne jamais de jour : il surprend toujours. On ne le voit pas, et il se cache dans les ombres de la nuit; et cependant l'homme insensé veut le deviner. Je me porte bien, je ne mourrai pas; on se donne toujours bien des années, et cependant l'expérience fait voir qu'il surprend toujours : *Il vient à l'heure qu'on n'attend pas, et au jour qu'on n'espère pas* (Matth., XXIV. 50.).

Huitièmement, ce père de famille, qui vient avec tant d'amour, pour nous donner des biens éternels sous la figure de la mort, prend encore une autre figure, celle *d'un voleur* (Luc., XXII. 39.) : c'est-à-dire, celle d'un ennemi, qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Premièrement, les biens tem-

porels et les plaisirs des sens, dont nous faisions notre bonheur. Tout d'un coup tout nous sera enlevé; ces biens passeront en d'autres mains: ces plaisirs se dissiperont comme une fumée, comme une paille que le vent emporte. Secondement, il nous ôtera les biens spirituels; tant de pensées de conversion, tant de désirs imparfaits qui nous amusoient, qui nous endormoient dans la mort. Tout cela nous sera ôté; et nous verrons, malgré tous ces foibles commencements de bonne volonté, de bons sentiments et de vertus, qui nous faisoient dire : *Je suis riche;* nous verrons *que* nous *sommes pauvres*, *misérables*, *aveugles*, *nus*, *dignes de pitié;* ou plutôt indignes de pitié, à cause de notre malice; sans aucun de ces biens, qui nous ouvrent la porte du ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'Apocalypse (*Apoc.*, III. 17.).

En neuvième et dernier lieu. Pesons ce mot: *Soyez prêts* (MATTH., XXIV. 44.). Que vos comptes soient en état; que vos dettes soient payées; que vos desseins soient accomplis : car après ce moment il n'y a rien à espérer. Quelle angoisse! quelles sueurs à la vue de ce maître rigoureux, qui vous pressera de rendre compte! Vous paierez par le dernier et inévitable supplice ce que vous n'aurez pas volontairement payé par vos bonnes œuvres.

LXXXVII.e JOUR.

L'économe fidèle et prudent : sa récompense (Ibid.).

Pierre lui dit : *Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole, ou pour tout le monde* (LUC., XII. 41.)? Nous tromperez-vous comme les autres, nous qui sommes les dispensateurs de vos mystères? Nous serez-vous un voleur qui nous surprendra, ou un maître impitoyable qui arrivera tout d'un coup pour nous punir? Il lui répond par la parabole de l'économe, ou de l'intendant d'une maison, à qui le maître a donné la charge de tout, et en particulier celle de ses conserviteurs. C'est la figure des supérieurs et supérieures, chacun selon son degré, et le poste où il est établi.

Le maître a établi cet économe, cet intendant, ce dispensateur, pour être *fidèle,* pour être *prudent, pour donner la nourriture à sa famille,* pour la lui donner *dans le temps,* pour la lui donner *avec mesure* (*Ibid.*, 42.). Te voilà, ô Pierre! Vous voilà, pasteurs? Il faut être fidèles : donner fidèlement ce que le maître a mis en vos mains pour le distribuer, les instructions, les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien; ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe! ô intendant spirituel! tu n'as rien à toi, tu n'as rien pour toi, puisque toi-même tu es tout aux autres : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, tout est à vous; et vous êtes à Jésus-Christ*, disoit saint Paul (1. *Cor.*, III. 22, 23.). *Tout est à vous.* Il faut donc être fidèle, et se donner tout entier au peuple de Dieu. Mais, outre la fidélité, il faut la prudence, pour donner dans le temps, pour donner avec mesure : prendre les moments favorables d'une affliction, du ralentissement d'une passion, d'une maladie, d'une grande perte; être attentifs à ce moment : voyez, Dieu vous avertit, Dieu vous frappe, Dieu vous réveille. Voilà le premier effet de la prudence : *prendre le temps :* sinon on rendra compte à Dieu du moment perdu, et de la damnation de son frère. Le second : *donner avec mesure;* pas plus qu'on ne peut porter; *ne donner pas le saint aux chiens, ni les perles aux pourceaux* (MATTH., VII. 6.) : ne prêcher pas les hauts mystères de la communication avec Dieu aux âmes encore impures, qui ont besoin qu'on les étonne, qu'on les effraie : ne donner pas l'absolution ni la communion précipitamment; ne la donner pas aux chiens et aux pourceaux, aux âmes encore impures; aller par degrés; gagner peu à peu. Mais néanmoins il vient un temps qu'il n'y a point de temps, qu'il n'y a point de mesure à garder. Ici on dit : *Ne reprenez pas*, mais *avertissez* (1. TIM., V. 1.); là, *il faut reprendre avec modestie* (2. TIM., II. 25.) : ailleurs : *Reprenez durement* (TIT., I. 13.) : ailleurs : *Dans le temps, hors du temps, à propos, et hors de propos* (2. TIM., IV. 2.); autrement tout est perdu. Voilà donc la fidélité et la prudence d'un bon serviteur.

Deux choses nécessaires à régler, le fond et la manière. Le fond, il faut donner : soyez fidèle. La manière, il faut donner à propos, et avec les proportions, les convenances requises; autrement vous n'êtes pas ce serviteur digne que le maître l'emploie à gouverner sa famille; parce que vous ne donnez rien par infidélité, ou lorsque vous donnez, ce que vous donnez tourne à rien par votre imprudence.

Remarquez ici un faux zèle. Un supérieur, un pasteur ne prêche pas : il est infidèle. Il prêche, il instruit, mais rudement, mais hors de propos : il ne fait rien, parce qu'il est imprudent.

A un tel serviteur, qui dispense bien ce qui lui est confié, *le maître lui donnera tout ce qu'il possède* (LUC., XII. 44.; MATTH., XXIV. 47.); et

non-seulement son royaume, mais encore lui-même. Car si le père de famille, qui n'est qu'un homme, est si juste, que, trouvant son serviteur qui a bien usé du pouvoir et des biens qu'il lui a mis en main pour les dispenser, il l'élève à de plus hauts emplois, et lui donne un plus grand pouvoir, combien plus Jésus-Christ, qui est la justice même, augmentera-t-il les biens de ses serviteurs, qui auront bien dispensé ceux qu'il leur a déjà donnés?

Pesez ces mots : *Il leur donnera tout ce qu'il possède;* c'est un Dieu qui parle; que ne possède-t-il pas? Mais tout est à nous dès que nous usons bien de ce qu'il nous donne.

LXXXVIII.e JOUR.

Le serviteur méchant et violent : sa punition (Ibid.).

Nous avons vu le bon serviteur avec ses deux bonnes qualités, la fidélité et la prudence. Voyons maintenant la peinture que Jésus-Christ fait du mauvais dispensateur de ses grâces et de ses mystères.

Ce serviteur dit en son cœur (Luc., xii. 45.). Il ne le dit pas en termes exprès, mais il agit sur ce fondement, et il le dit par ses œuvres.

Mon maître tarde. Malheureux qui croit échapper ses mains, à cause qu'il ne frappe pas d'abord; ou qui s'estime heureux, à cause qu'il regarde son dernier supplice.

Il bat les serviteurs et les servantes : il abuse de son pouvoir; il les maltraite; quelquefois en les frappant véritablement; ce que saint Paul défend, en disant, que *l'évêque ne doit point frapper, ni être violent* (1. Tim., iii. 3.) : à quoi il faut aussi rapporter les injures et les duretés qu'il leur dit, qui sont une espèce de plaie à la réputation et à la vie de l'honneur. Mais le grand coup que donne ce mauvais économe à ses con-serviteurs, c'est lorsqu'il les scandalise : car alors il frappe leur conscience foible; en quoi il pèche contre Jésus-Christ; et fait pécher son *frère, pour qui Jésus-Christ est mort* (1. *Cor.*, viii. 11, 12.).

Manger, boire, s'enivrer (Luc., xii. 45.). *Le royaume de Dieu n'est pas la viande, ni le boire; mais la justice et la paix, et la joie dans le Saint-Esprit* (*Rom.*, xiv. 17.). Voilà le festin du bon économe de Jésus-Christ.

Le serviteur qui connoît la volonté de son maître (Luc., xii. 46.) : Il veut dire, que celui qui est établi dispensateur, sachant mieux que les autres ce que veut le maître, puisqu'il le doit prêcher aux autres, *sera plus puni; mais celui qui ne la sait pas, ne sera pas exempt du supplice* (Luc., xii. 48.); et cette moindre punition que le maître de famille lui réserve, ne laissera pas d'être terrible; car il n'y a rien de foible ni de médiocre dans le siècle futur.

Deux règles de la justice éternelle : l'une, *de punir davantage celui qui sait davantage;* parce qu'il pèche contre sa conscience et par malice : l'autre, *de redemander plus à celui à qui on a plus donné* (*Ibid.*,); parce qu'il est chargé de plus de choses, et par conséquent il a un plus grand compte à rendre. Ne vante donc pas ta science, qui ne sert qu'à te rendre plus coupable. Ne te glorifie pas de tes dons, qui ne font que t'obliger à un plus grand compte. Ne t'excuse pas aussi, sous prétexte que tu ne sais pas; car c'étoit à toi à t'instruire. Ne te flatte pas, sous prétexte que le maître ne te menace que de peu; car c'est un peu par comparaison, qui ne laisse pas en soi-même d'être très grand, parce que tout est grand, tout est fort dans le règne de la vérité et de la justice, où Dieu se veut faire sentir tel qu'il est.

LXXXIX.e JOUR.

Vierges sages, et folles (Matth., xxv. 1—13.).

C'est, sous une autre figure, un autre avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il? Et cependant nous sommes sourds. Il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

Dix vierges (Matth., xxv. 1.). C'est un état saint, qui n'est pas donné à tout le monde; ainsi qu'il le dit ailleurs : *Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné* (*Ibid.*, xix. 11, 12.). En voici dix qui ont entendu cette haute parole, à qui ce don excellent a été donné; et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc, vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

Cinq étoient folles (*Ibid.*, xxv. 3, 8.) : sans précaution, sans prévoyance.

Ces folles ne prirent pas de l'huile. Elles disent : *L'huile nous manque, nos lampes s'éteignent.* La charité leur manque; les bonnes œuvres leur manquent : la charité, le plus excellent de tous les dons, sans quoi tous les autres, et même celui de la prophétie, et même celui du martyre, n'est rien; ni par conséquent celui de la virginité.

Elles sommeillèrent, et elles dormirent (MATT., XXV. 7.). Celles qui ont de l'huile leur provision, peuvent demeurer tranquilles : mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile, et amasser de bonnes œuvres.

Donnez-nous de votre huile (*Ibid.*, 8.) : Ainsi parlent ceux qui, sans se soucier de faire eux-mêmes de bonnes œuvres, mettent toute leur espérance aux prières et aux mérites des saints.

Remarquez : *Elles s'éveillent toutes; toutes elles se lèvent; toutes elles préparent leurs lampes* (*Ibid.*, 7.) : et néanmoins cinq périssent, et sont exclues du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout-à-fait sans bonnes œuvres : elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. O combien périront par ce défaut!

Nous n'en avons pas pour nous et pour vous (*Ibid.*, 9.). *Chacun de nous portera son fardeau* au tribunal de Jésus-Christ. *Que chacun s'éprouve soi-même; car en cette sorte il aura sa gloire en lui-même, et non dans les autres* (*Gal.*, VI. 2, 4, 5.) : car encore qu'en un autre sens, *nous devions par la charité porter les fardeaux les uns des autres* : néanmoins en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, *mais selon les siennes* MATTH., XVI. 27.).

Allez à ceux qui en vendent (*Ibid.*, XXV. 9.). Vous à qui l'huile manque, vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent; allez aux flatteurs qui, par un bas intérêt, vous feront accroire, avec tous vos vices, que vous êtes vertueux.

Pendant qu'elles alloient acheter : pendant que leurs flatteurs les amusoient, par la vaine opinion qu'ils leur donnoient de leur sainteté; *l'Epoux vint, elles vinrent tard, et la porte leur fut fermée* (*Ibid.*, 10.).

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus ; et votre exclusion est sans remède.

Seigneur, Seigneur! ouvrez-nous (*Ibid.*, 11.). Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin de bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs : il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté : elles ont des lampes. Elles dorment à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur ; mais enfin elles s'éveillent : elles vont avec diligence acheter de l'huile; elles font imparfaitement quelques bonnes œuvres; enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte; elles frappent même, et disent : *Seigneur, Seigneur!* Mais *tous ceux qui m'appellent Seigneur, Seigneur! n'entreront point pour cela dans le royaume des cieux* (MATTH., VII. 21.). *Je n'ai pas trouvé tes œuvres pleines devant mon Dieu* (*Apoc.*, III. 2.).

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entrera point. C'est ce que disoit saint Jacques : *Vous demandez, et vous n'obtenez pas; parce que vous demandez mal* (JAC., IV. 3.). Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais *pour les employer à leurs convoitises.* Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien ; mais celui qui sonde les cœurs sait le contraire, et il nous renvoie, *avec les hypocrites et les infidèles, où il y aura des pleurs et un* éternel *grincement de dents* (MATTH., XXIV. 51.).

En vérité, je vous le dis : Je ne vous connois pas (*Ibid.*, XXV. 12.). C'est la vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout; mais moi je vous tiens un autre langage. Et quel langage? *Je ne vous connois pas.* Malgré vos bons désirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connois en vous ni mon image que j'y avois formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, *je ne vous connois point;* vous n'êtes donc pas de mes brebis; *car je connois mes brebis, et je leur donne la vie éternelle* (JOAN., X. 14, 18.). Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connois pas. O que me serviront tant d'amis, tant de connoissances! tout le monde, toutes les cours vous louent, vous connoissent : de grandes entrées partout ; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connoît pas ?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connoît pas ceux qui semblent le connoître si bien, et qui l'appellent deux fois, *Seigneur, Seigneur.* C'est que *celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements, est un menteur* (1. JOAN., II. 4.). Mais il en garde une partie : *Je ne vous connois pas. Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait* (MATTH., V. 48.); autrement il ne vous connoît pas.

XC.e JOUR.

***Parabole des dix talents et des dix mines* (MATTH., XXV. 14 — 30; LUC., XIX. 12 — 27.).**

La parabole des talents, et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de saint Luc : *Celui à qui on donne beaucoup, on lui redemande beaucoup.*

A chacun selon sa vertu (MATTH., XXV. 25.) : il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces ; mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paroît en d'autres lieux de l'Evangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu;* chacun travaille et profite à proportion de ses talents, chacun est récompensé selon son travail. *Celui qui a cinq talents gagne cinq talents. Celui qui en reçoit deux en gagne deux* (*Ibid.*, 20, 22.). *Celui dont la mine en a produit dix, reçoit dix villes : et celui dont la mine en a produit cinq, reçoit cinq villes* (LUC., XIX. 16, 17, 19.) : et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres;* et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui étoit dû trop visiblement; mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense, *d'entrer dans la joie de leur Seigneur* (MATTH., XXV. 21, 23.), et d'être rendus participants de sa fidélité.

Tout est donc ici dans une entière proportion : la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi; il y en a de particulières selon la diversité du travail; et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu! je chanterai vos louanges sur votre justice et sur votre vérité.

Il paroît par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avoit reçu cinq talents ou deux talents avoit été paresseux, il auroit été plus puni que celui qui n'en avoit reçu qu'un; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée, pour tant de saintes instructions, pour tant de lumières, pour tant de crimes pardonnés, pour tant de temps, et pour votre longue patience! O Dieu! que vous ai-je rendu? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre?

Entrez dans la joie de votre Seigneur; jetez ce mauvais serviteur dans les ténèbres extérieures (MATTH., XXV. 22, 30.). L'un est mis dedans, l'autre dehors; l'un dans la joie et dans la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un! O cruel partage de l'autre!

Entrez dans la joie de votre Seigneur. « La » joie entre en nous, lorsqu'elle est médiocre; » mais nous entrons dans la joie, *dit saint Augustin*, quand elle surmonte la capacité de » notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en sommes absorbés ; qui » est la parfaite félicité des saints. »

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable; de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans, si vous n'entrez dans la joie, toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile, et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avoit rien reçu, il n'auroit pas tant à s'affliger; mais il a eu le talent, il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

Pleur et grincement de dents (*Ibid.*, 30.). Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même le malheur dont il est accablé.

Je sais que vous êtes un homme difficile; vous moissonnez où vous n'avez point semé; vous ramassez où vous n'avez point répandu (*Ibid.*, 24.). A Dieu ne plaise que Dieu soit ainsi! car, où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre par cette espèce d'excès combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante, dont le fonds étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

Serviteur mauvais et paresseux (*Ibid.*, 26.) : *mauvais*, parce qu'il est *paresseux :*

qui doit tout à la divine justice, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

Tu seras jugé par ta bouche (Luc., xix. 22.). La lumière de la vérité qui parle en nous, prononcera notre sentence : chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation, qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement ; car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu, la seule vue m'en fait horreur : que sera-ce du sentiment et de l'effet ?

Otez-lui son talent; ôtez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix (*Ibid.*, 24.). Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues ? *Tiens bien ce que tu as*, dit-il, *de peur qu'un autre ne reçoive ta couronne* (*Apoc.*, iii. 11.). Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres qui les instruit, que de leur propre travail.

A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir lui sera ôté (Matth., xxv. 29.). *Ce qu'il semble avoir;* il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre ; et cependant ce qu'elle semble avoir, lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation même passagère ; et il est juste, car il falloit lui ôter tout ce qu'elle gardoit mal. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir en cet état malheureux ? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

XCI.e JOUR.

Jugement dernier **(Matth., xxv. 31 jusqu'à la fin.).**

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement ; et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous ses anges avec lui (Matth., xxv. 31.). Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? *dans une nuée éclatante* (Luc., xxxi. 27.), du plus haut des cieux, de la droite de son Père. *Avec ses anges*. Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. *Il s'asseyera dans le siége de sa majesté; et toutes les nations seront assemblées devant lui* (Matth., xxv. 32.). Quelle journée ! quelle séance ! Qui ne tremblera alors ? *Devant ce grand Roi assis dans le trône de son jugement*, qui *dissipera tout le mal par un coup d'œil;* qui *osera alors se glorifier d'avoir le cœur pur ; et qui osera dire : Je suis innocent* (*Prov.*, xx. 8, 9.) ? Qui pourra paroître devant celui, *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* (*Apoc.*, ii. 18, 23.). Toutes les consciences seront ouvertes en un instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront ceux qui mettoient toute leur confiance à se cacher ; *dont les actions étoient honteuses, même à dire et à penser* (*Eph.*, v. 12.) ? et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes ; et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs ? Voilà celui que vous nommiez votre Maître ; pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole ? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur ; quel usage avez-vous fait de ses grâces ? Voilà celui que vous attendiez comme votre Juge ; comment ne trembliez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement ? Vous croyez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal : la sentence va être prononcée, sans délai, en dernier ressort, et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

XCII.e JOUR.

Séparation des justes et des impies **(Ibid.).**

Il les séparera les uns des autres, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Il dit ailleurs, que *les anges feront cette séparation, et sépareront les justes d'avec les impies. Les uns seront à la droite, et les autres à la gauche* (Matth., xxv. 32, 33 ; xiii. 49.). Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies ? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais ; et il épargne les uns pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance ! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais ! Ils se cachent ici parmi la foule, et se mêlent avec

les bons : là, que toute leur difformité paroîtra, et qu'on les comparera avec les justes *plus resplendissants que le matin* (*Prov.*, IV. 18.), et avec le Fils de l'homme qui est la justice même, qui les pourra souffrir ? et qui se pourra souffrir soi-même ? *O montagnes ! cachez-nous ; ô collines ! tombez sur nous* (LUC., XXIII. 30.). Dans quelle compagnie es-tu, malheureux ? On a honte de se trouver avec un seul scélérat : tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme ; chacun portera sur le front le caractère de son péché. O comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour, et comparoître devant le Fils de l'homme !

Qu'attendons-nous davantage ? La séparation est faite. Hypocrite ! qui cachois si bien ton iniquité, et qui te joignois à la troupe des gens de bien ; te voilà tout d'un coup à la gauche : avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec tous ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, et massacré ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs ; avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs ; avec ceux dont le seul nom fait horreur ; pis que tout cela, avec les démons, qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faudra vivre ; si c'est là une vie, que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant ! je t'invoque, c'est en toi que je mets mon espérance ; ô néant ! reprends-moi dans tes abîmes, pourquoi en suis-je sorti ? par où y rentrerai-je ? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disois : Tout meurt avec moi ; mon âme s'en ira comme un souffle ; la voilà toute vivante. Voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance ; te voilà tout entier. Mais pourquoi ? *pour un opprobre éternel* ; *pour voir toujours* (DAN., XII. 2.) : et quoi ? son crime, son infamie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société ; le peuple ennemi, les démons, une implacable justice contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux ! que verrez-vous donc alors ? Ah ! que ne peut-on être aveugle, pour ne voir point ces horreurs ! Mais on verra, mais on sentira tout le mal possible : tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché ; puisque, si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps : fléchissons la face du Juge ; prévenons-la par la confession de nos péchés. *Pleurons, pleurons devant celui qui nous a faits* (*Ps.* XCIV. 6.) ; pleurons, avant que de tomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables ; pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et tous les méchants.

XCIII.e JOUR.

Venez, bénis : Allez, maudits (Ibid.).

Alors le roi dira à ceux qui sont à la droite : Venez (MATTH., XXV. 34, 41.) ; aux autres : *Allez* ; à ceux-ci : *Venez* ; vous êtes déjà avec les justes : venez avec moi ; *venez à mon trône, dans lequel vous serez assis avec moi* (*Apoc.*, III. 21.) ; car je l'ai promis.

O paroles qu'on ne peut assez méditer ! *Venez : Allez*. Taisons-nous ; tais-toi, ma langue ; tes expressions sont trop foibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur ; et toute l'idée de l'un et de l'autre : *Venez : Allez*. Venez à moi, où est tout le bien. Allez loin de moi, où est tout le mal.

Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Père : autrefois maudits et haïs des hommes ; mais dès lors bénis de mon Père, dont la bénédiction se déclare en ce jour, *venez posséder le royaume qui vous étoit préparé* (MATTH., XXV. 34.). Venez, *petit troupeau ; ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume* (LUC., XII. 32.). Venez, venez, venez : *entrez dans la joie de votre Seigneur* (MATTH., XXV. 21, 23.), jouissez de son royaume éternel. O venez, venez ! Quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur ! quel transport !

Un royaume : quelle grandeur ! *Un royaume préparé de Dieu ;* et de Dieu comme Père, et préparé pour un Fils unique, éternellement bien-aimé ; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle, vous avez assez souffert, assez attendu ; venez maintenant le posséder. On ne possède que ce qu'on a pour l'éternité : le reste échappe et se perd.

XCIV.e JOUR.

J'ai eu faim, j'ai eu soif. Nécessité de l'aumône : son mérite et sa récompense (Ibid.).

J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nu, j'ai été malade et en prison (MATTH., XXV. 35, 36.). C'est par la même raison qui lui fait dire : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu !* et ; *Je suis Jésus que tu persécutes* (*Act.*, IX. 4, 5.) : c'est par la société, ou plutôt par l'unité qui est entre le chef et les membres ; c'est parce qu'il est le

cep, et que nous sommes les branches (JOAN., XV. 1, 5.). Mais il faut ici remarquer que les pauvres sont de tous ses membres ceux dans lesquels il est le plus.

Tous les Pères relèvent ici l'avantage et le mérite de l'aumône, que Jésus-Christ vante tant, et qu'il vante seule dans le siége de sa majesté, dans son dernier jugement, à qui seule il attribue la vie éternelle. Ils démontrent aussi par le même endroit la nécessité de l'aumône; puisque manquer de la faire est un crime, et le seul crime que le juste juge allègue pour la cause de la damnation. Et la raison en est évidente, en ce que,

Premièrement : si le précepte de la charité est l'abrégé de la loi et des prophètes, comme il dit lui-même; il étoit juste de renfermer dans la charité toutes les bonnes œuvres, et dans la privation de la charité toutes les mauvaises.

Secondement, comme dit saint Jean : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas* (1. JOAN., IV. 20.)? Ainsi la même justice qui l'oblige à punir le monde pour le défaut de la charité, l'oblige aussi à marquer le défaut de la charité dans son effet le plus sensible, qui est la charité envers les frères.

Troisièmement : les deux préceptes de la charité, dans lesquels, comme on vient de dire, consistent la loi et les prophètes, sont renfermés manifestement dans ces paroles : *J'ai eu faim, j'ai eu soif :* et, *Toutes les fois que vous l'avez fait à un de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même* (MATTH., XXV. 35. 40.) : puisqu'il nous montre par là que le motif d'exercer la charité envers le prochain, est la charité envers Dieu.

Quatrièmement : tous les péchés sont en quelque sorte renfermés dans le défaut de l'aumône; parce que dans l'aumône étoit renfermé le remède de tous les péchés, conformément à cette parole : *Rachetez vos péchés par l'aumône* (DAN., IV. 24.). Et encore : *La charité couvre la multitude des péchés* (1. PET., IV. 8.). Et encore : *Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous* (LUC., XI. 41.). Ainsi tous les hommes étant pécheurs, et par là exclus en rigueur du royaume des cieux, ce qui les en exclut en dernier lieu, c'est de négliger le remède.

Cinquièmement : la vie éternelle nous étant donnée à titre de miséricorde et de grâce, la justice demandoit que cette miséricorde nous fût accordée au prix de la miséricorde; conformément à cette parole : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront la miséricorde* (MATTH., V. 7.). Et encore : *Jugement sans miséricorde à celui qui ne fera pas miséricorde* (JAC., II. 13.).

Sixièmement. Comme *les miséricordes de Dieu éclatent au-dessus de toutes ses œuvres* (*Ps.* CXLIV. 9.), selon ce que dit David : ainsi en est-il des miséricordes de l'homme; et les œuvres de miséricorde devoient principalement être célébrées au jugement dernier, comme les plus éclatantes de toutes les autres, et comme celles qui nous rendent le plus semblables à Dieu, conformément à cette parole : *Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux* (LUC., VI. 36.). Ce qui répond à cette parole : *Soyez parfaits, comme notre Père céleste est parfait* (MATTH., V. 48.); ainsi que la conférence des deux passages le fera paroître. Ainsi la perfection où nous devons tendre principalement, et par là nous rendre semblables, comme le doivent de vrais enfants, à notre Père céleste, est celle d'exercer la miséricorde.

Pour ces raisons, tout est renfermé dans les œuvres de miséricorde, et on en pourroit rapporter une infinité d'autres que chacun pourra suppléer.

Il reste donc à s'examiner sur l'obligation de l'aumône; et sans écouter les vaines excuses dont se flatte notre dureté, considérer sérieusement si nous pouvons apaiser véritablement notre conscience sur un point si décisif de notre éternité.

XCV.e JOUR.

***J'ai eu faim, j'ai eu soif, transportés en la personne de Jésus-Christ* (Ibid.).**

Seigneur Jésus, ma vie et mon espérance, je me mets en votre sainte présence, pour voir et considérer dans votre lumière, en foi, et en perpétuelle reconnoissance de vos bontés, comment vous avez transporté en vous nos misères et nos infirmités, jusqu'à pouvoir dire : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nu, prisonnier, malade*, en la personne de tous ceux qui ont eu à souffrir des maux semblables.

Le fondement de ce transport, ô Jésus, c'est l'amour qui vous a porté à prendre notre nature, et à la prendre non point immortelle et saine, comme vous l'aviez faite dans son origine; car vous êtes le *Verbe par qui tout a été fait* (JOAN., I. 2.); vous êtes celui à qui le Père a dit : *Faisons l'homme* (*Gen.*, I. 26.); et vous

l'avez fait avec lui et avec votre Saint-Esprit, qui est avec le Père et avec vous un seul Dieu, souverainement parfait. C'est donc vous qui avez fait la nature humaine; et quand vous l'avez prise, vous n'avez pris que votre propre ouvrage. Mais vous ne l'avez pas prise, encore un coup, saine, parfaite, immortelle, et selon l'âme et selon le corps, telle qu'elle étoit d'abord sortie de vos mains. Vous l'avez prise telle que le péché et votre justice vengeresse l'avoient faite, mortelle, infirme, pauvre; parce que vous vouliez porter notre péché. Vous le vouliez porter sur la croix, victime innocente; vous le vouliez porter durant tout le cours de votre vie, *Agneau qui ôtez les péchés du monde* (Joan., i. 29.); mais qui ne les ôtez qu'en les transportant premièrement sur vous. Mais vous êtes le Saint des saints, *oint d'une huile excellente au-dessus de tous ceux qui prennent avec vous*, et en figure de votre personne, *le nom de Christ* (*Ps.* xliv. 9.); car cette huile dont vous êtes oint et sanctifié, c'étoit la divinité, qui unie à votre sainte âme, et par elle à votre corps virginal, les sanctifioit d'une manière ineffable: en sorte qu'étant le vrai Christ de Dieu, le Juste par excellence, et le Saint des saints, comme vous ne pouviez pas transporter sur vous l'iniquité et la tache de notre péché, vous en avez seulement transporté sur vous la peine, le juste supplice, c'est-à-dire la mortalité avec toutes ses suites. Par là donc vous êtes devenu sensible à nos maux, *Pontife compatissant* (*Hebr.*, v. 1, 2.), qui les avez expérimentés; car, comme dit votre apôtre, *Il falloit que vous vous fissiez en tout semblable à vos frères, afin que vous devinssiez un pontife miséricordieux et fidèle, pour expier les péchés du monde* (*Ibid.*, ii. 17.). Car qui doute que vous ne puissiez nous aider dans les choses que vous avez éprouvées, puisque vous ne les avez éprouvées que parce qu'il vous a plu, et parce que vous vouliez en les souffrant, faire naître en vous la compassion secourable que vous avez pour ceux qui ont aussi à les souffrir (*Ibid.*, 18.).

Soyez donc loué à jamais, ô grand Pontife! qui avez pitié de nos maux; non pas comme les heureux ont pitié des malheureux; mais comme les malheureux ont pitié les uns des autres, par le sentiment de leur commune misère; non que vous vous soyez jamais tenu pour malheureux parmi les maux que vous avez soufferts, vous qui n'avez souffert ni la douleur ni la mort que parce que vous le vouliez; à qui aussi personne n'a ôté son âme, mais qui l'avez donnée de vous-même; mais parce qu'il vous a plu de vous mettre au rang de ceux que le monde appelle malheureux; qu'on vous a vu *comme un lépreux, comme un homme chargé de plaies, que Dieu a frappé et humilié*, en un mot, *comme un homme de douleurs, et qui savoit par expérience ce que c'est que l'infirmité et la foiblesse* (Is., liii. 2, 3, 4.). En sorte qu'ayant passé par toutes les misères de notre nature pécheresse, *et ayant tout éprouvé, excepté le péché, vous ressentez tous nos maux, et vous y compatissez* (*Hebr.*, iv. 15.), comme à des maux qui vous ont été communs avec nous. Et quoique vous n'ayez point été malade de ces maladies particulières, dont nous sommes si souvent exercés; vous avez porté la faim, la soif, la lassitude, la défaillance, qui sont les maladies communes de notre nature. Vous avez porté la frayeur, la crainte, l'ennui, la détresse, jusqu'à l'agonie, qui sont d'autres maladies des plus terribles. Vous avez porté des plaies, qui ont comme mis en pièces votre saint corps, et vous ont fait dire par la bouche de votre prophète, que vous n'aviez plus de figure humaine (Is., liii. 2.), et que vous étiez *un ver et non un homme* (*Ps.* xxi. 7.). Ce qui a fait dire encore à un autre de vos prophètes: *Nous nous sommes approchés de lui, nous l'avons regardé de près, et nous ne l'avons pas connu; il nous a paru le dernier des hommes, et un homme abîmé dans la douleur* (Is., liii. 2, 3.). Vous avez donc ressenti les plus grandes, les plus terribles et les plus douloureuses infirmités du genre humain malade; et si vous n'avez pas eu la fièvre, et les maladies de cette nature, qui pouvoient ne convenir pas à la perfection de votre tempérament, parce qu'elles viennent d'un déréglement des humeurs, que peut-être vous n'avez pas voulu souffrir en vous; vous les avez toutes éprouvées dans la mortalité qui en est la source. C'est pourquoi par cette même sensibilité, qui vous a fait compatir à nos autres maux, vous avez aussi compati à nos maladies; et vous n'avez jamais guéri les malades, ou ressuscité les morts, ou considéré nos maux, que cette tendre compassion de votre cœur attendri ne vous ait ému. Ainsi vous pleurâtes avant que de ressusciter le Lazare. Ainsi vous multipliâtes les pains, touché de compassion du peuple épuisé de travail (Matth., ix. 36.). Dans une occasion semblable, vous dites encore: *J'ai pitié d'une si grande multitude d'hommes; et je ne veux pas les renvoyer sans manger, de peur que les forces ne leur manquent* (*Ibid.*, xv. 32.). Ces aveugles,

qui connoissent combien vous êtes sensible à nos maux, vous disoient à cris redoublés : *Ayez pitié de nous, Seigneur, Fils de David.* Vous écoutâtes leur voix ; touché de compassion vous mîtes votre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de la lumière, et ils reçurent la vue (MATTH., XX. 30 *et seq.*). Lorsque vous vîtes ce sourd et ce muet, vous commençates par gémir en levant les yeux au ciel (MARC., IX. 24.). Vous pleurâtes sur les malheurs prochains de Jérusalem (LUC., XIX. 41.). Ce sentiment de compassion vous suit toujours, quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. C'est ce cœur tendre et compatissant, ce cœur ému de pitié qui sollicitoit votre bras tout-puissant en faveur de ceux dont vous voyez les souffrances. Ainsi cette compassion fut la source de vos miracles. Ce qui a fait dire à votre évangéliste, que lorsque vous *guérissiez tous les possédés, et tous ceux qui se trouvoient mal, cela se faisoit pour accomplir cette prédiction du prophète : Il a pris nos infirmités, et il a porté nos maladies* (MATTH., VIII. 16, 17; IS., LIII. 4.). Vous les portiez véritablement par la compassion, et vous soulagiez votre cœur en les guérissant.

O mon Sauveur ! vous avez porté ces sentiments dans le ciel ; et quoique vous n'y ayez pu porter ces larmes, ces gémissements, ces émotions de vos entrailles, ces souffrances intérieures, que vous ressentiez à la vue de tant de maux dont notre nature est accablée, vous y en avez porté le souvenir, qui vous rend tendre, miséricordieux, compatissant envers tous vos membres, et envers tous ceux qui souffrent sur la terre. Car vous êtes ce charitable Samaritain (LUC., X. 33.), qui avez pitié de tous les blessés, de quelque nation qu'ils soient, plus que les prêtres et les lévites de la loi. Je ressens donc, mon Sauveur, la vérité de cette parole : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été infirme,* dans tous ceux que tous ces maux ont affligés. Otez-moi, ô mon Sauveur ! ce cœur de pierre. Que je sois compatissant comme vous ; que je puisse dire avec votre Apôtre : *Qui est infirme, sans que je le sois ? Qui est troublé et scandalisé sans qu'un feu intérieur me consume* (2. *Cor.*, XI. 29.)? *Que je me réjouisse,* selon son précepte, *avec ceux qui se réjouissent,* ce qui est facile et agréable à la nature ; mais *que je pleure* sincèrement *avec ceux qui pleurent* (*Rom.*, XII. 15.). Que je puisse dire avec vous : *J'ai faim, j'ai soif, je suis étranger, sans logement; je suis prisonnier, je suis malade* en ceux et avec tous ceux qui le sont. Que ma compassion ne soit pas vaine, et qu'elle me porte au secours ; que je les soulage efficacement comme cherchant moi-même à me soulager. Mais que je porte ma vue plus loin ; que je médite sans cesse que vous avez transporté en vous leurs infirmités ; que vous souffrez en eux tous ; enfin que vous avez dit, et que vous répéterez en votre dernier jugement : *Toutes les fois que vous avez donné ce secours à un de mes frères,* et encore *des plus petits,* afin que vous ne méprisiez aucune sorte de petitesse ; *vous me l'avez donné à moi-même* (MATTH., XXV. 40.). A vous la gloire, à vous la louange, à vous l'action de grâces de tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire, de tous les hommes, pour la bonté que vous avez eue de vous approprier et d'adopter leurs souffrances, et de les recommander à tous vos enfants, par un précepte qui est le seul dont vous parliez sur votre trône, à la face du ciel et de la terre, en présence des hommes et des anges. *Amen, amen.*

XCVI.e JOUR.

Venez, les bénis de mon Père : récompense des justes (Ibid.).

Venez, les bénis de mon Père : Allez, maudits (MATTH., XXV. 34, 41.). *Venez* ; parole d'amour et d'union, parole de l'Epoux : *Venez, mon épouse, ma bien-aimée* (*Cant.*, IV. 8.); venez dans ma couche nuptiale ; venez à la jouissance de mes immortelles beautés. Car tout cela, sous une autre figure, c'est *le royaume qui vous a été préparé.* C'est un trône, pour signifier la magnificence et la gloire ; c'est la couche nuptiale, pour signifier l'abondance de la joie, et l'accomplissement du mystère de l'amour divin, en faisant avec Dieu un même esprit. A ce *Venez* de l'Epoux céleste, l'épouse de son côté doit dire un autre *Venez : Venez, mon bien-aimé* (*Ibid.*, VII. 11.). C'est ce qu'il faut dire en foi, en espérance, en amour, dans l'esprit et avec les sentiments d'une épouse ardente et fidèle. *Et l'esprit et l'épouse disent : Venez : Que celui qui entend, dise : Venez* (*Apoc.*, XXII. 16.); qu'il appelle à chaque moment, et du fond du cœur, l'Epoux céleste. *Que votre règne arrive* (MATT., VI. 10.). *Que celui qui a soif vienne :* qu'il vienne, celui qui a faim et qui a soif de la justice, *et qu'il reçoive gratuitement l'eau vive* (*Apoc.*, XXII. 16.) que je lui prépare, gratuitement, par pur amour, par pure miséricorde : car encore que je récompense les œuvres, c'est dans les œuvres mes dons que je récompense : c'est, à remonter à l'origine, ma grâce que je

couronne. C'est moi qui préviens; c'est moi qui attire; c'est moi qui donne le premier. Il faut donc venir, et en venant m'inviter à venir moi-même, et à dire ce dernier *Venez*, qui consomme la félicité et l'œuvre de la rédemption. *Oui, je viens bientôt : Il est ainsi* : *Amen*. Je scelle cette vérité dans les cœurs : *Venez, Seigneur Jésus*, *venez* (*Apoc.*, XXII. 20.) : c'est par où finit l'Ecriture. C'est le dernier avertissement qu'elle nous donne, comme celui qu'elle veut laisser le plus vivement empreint dans nos cœurs.

Venez, les bénis, les chéris de Dieu. O mon Sauveur, que j'entende le mystère de cette secrète bénédiction, par laquelle vous nous avez bénis avant l'établissement du monde, en nous préparant votre royaume! Mais qu'est-ce, ô Seigneur! votre royaume? sinon votre justice, votre vérité régnante sur les esprits, pour en animer tous les mouvements : *Lorsque Jésus-Christ mettra à vos pieds tout le peuple racheté, se l'assujétissant totalement par l'opération de sa toute-puissance;* en sorte qu'il n'y paroisse *que lui*, *et que Dieu soit tout en tous, et nous avec lui un même esprit* (1. *Cor.*, XV. 24, 25 *et seq.; Philip.*, III. 21; 1. *Cor.*, VI. 17.), par l'effusion de sa gloire et la parfaite conformité de notre volonté avec la sienne. Ainsi ce qui fera notre règne, c'est le règne de Dieu sur nous. Lorsque tout lui sera assujéti, tout ira selon le mouvement de son esprit. Maintenant il y a en nous quelque chose de sujet, et aussi quelque chose de rebelle. Mais alors tout sera sujet; et cette sujétion bienheureuse qui est notre parfaite félicité, étant accomplie dans le chef et dans les membres, *l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite*. Venez donc, ô bénis de Dieu! venez à ce bienheureux royaume! entrez dans la joie de votre Seigneur.

XCVII.[e] JOUR.

Retirez-vous, maudits : allez au feu éternel : condamnation des impies (Ibid.).

Au lieu de ce *Venez* si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à désirer; les méchants, les impénitents entendront cet impitoyable *Allez, retirez-vous* (MATTH., XXV. 41.): et où iront-ils, les malheureux? Où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal? Où, en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Egypte? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur! *Allez, retirez-vous, ouvriers d'iniquité. Retirez-vous, je ne vous connois pas*. Ma marque n'est point en vous : *je ne vous ai jamais connus* (MATT., VII. 23; XXV. 12.). Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas, et destituées de persévérance; vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : *Le Seigneur connoît ceux qui sont à lui* (2. TIM., II. 19.). *Allez, maudits. Vous avez aimé la malédiction, et elle viendra sur vous. Elle vous est attachée comme votre habit, comme la ceinture qui vous environne; elle a pénétré la moelle de vos os* (*Ps.* CVIII. 18, 19.). *Allez au feu*, arbre infructueux, qui n'êtes plus bon qu'à brûler : *allez au feu éternel* (MATTH., XXV. 41.); nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous. *Allez à ce feu qui est préparé au diable* : à celui qui dès le commencement n'ayant point voulu *demeurer dans la vérité, est menteur et père de mensonge, meurtrier* (JOAN., VIII. 44.), calomniateur, tentateur et accusateur des saints; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie, imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines : qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de Notre-Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et sa puissance. Ecoutez, tremblez; c'est lui qui parle : *Si vous ne m'écoutez pas, si vous méprisez mes commandements, je mettrai ma face contre vous; j'écraserai votre dureté et votre orgueil; je multiplierai vos plaies : comme vous marchez contre moi, je marcherai contre vous avec un cœur d'ennemi* (*Lev.*, XXVI. 14, 17, 19, 21, 27, 28.). *Vous serez frappé* tout ensemble dans le corps, *de pauvreté, de peste, de froid et de chaud : dans l'esprit, de folie, d'aveuglement, et de fureur : le ciel sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds; votre rosée sera la poussière* (*Deut.*, XXVIII. 22, 28, 23, 24.) : vous ne porterez jamais de fruit : *parce que vous n'aurez pas voulu servir le Seigneur en joie et dans l'abondance de toutes sortes de biens, vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout : il mettra sur vos épaules un joug de fer* (*Ibid.*, 47, 48.).

Outre toutes ces plaies que vous entendez, *Dieu vous en enverra* de plus terribles *qui ne sont point écrites dans ce livre*, et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : *et comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, il prendra plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser* (*Deut.*, XXVIII. 61, 63.). Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge, sous cette *verge veillante* qu'a vue le prophète (JEREM., I. 11, 12.) : car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité (DAN., IX. 14.), et *ne cessera de vous briser, de vous mettre en pièces* (*Deut.*, XXVIII. 48, 61.). *Pourquoi criez-vous inutilement? Votre plaie est incurable : je l'ai faite à cause de votre iniquité et votre dure malice*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie (JEREM., XXX. 15.) : votre endurcissement a causé le mien ; vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible : *Allez. Et ils iront au supplice éternel : et les justes à la vie éternelle* (MATT., XXV. 46.). C'est par-là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer ; et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

Après donc qu'il eut fini tous ces discours (*Ibid.*, XXVI. 1.), il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort ; à la pâque ancienne, à la nouvelle, aux dernières instructions qu'il vouloit laisser à ses apôtres, à la cène ; et après la cène, à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice ; finalement à sa mort.

XCVIII.e JOUR.

Jérémie figure de Jésus-Christ. Prédictions de ce prophète.

Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté (*Act.*, VII. 52.)? Un de ceux qu'ils ont le plus persécuté, pour leur avoir dit la vérité et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté pour le même sujet, c'est le prophète Jérémie.

Ç'a été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes dont il est écrit: *Je t'ai connu avant que de t'avoir formé dans le sein de ta mère, et avant que tu en sortisses, je t'ai sanctifié* (JEREM., I. 5.). Une sainteté avancée dans ce prophète, a été une des figures les plus excellentes de celle du Saint des saints ; mais comme Dieu vouloit donner à Jérémie une grande part à la sainteté de Jésus-Christ, il lui en a donné une très grande à ses persécutions et à sa croix.

Dieu avoit choisi Jérémie pour annoncer à son peuple deux terribles vérités : l'une que la cité sainte et le temple même alloient être détruits et réduits en cendre par l'armée de Nabuchodonosor ; l'autre, que le seul moyen qui restoit au peuple, aux princes, au roi même, d'éviter le dernier coup, étoit de se soumettre volontairement à ce roi, que Dieu avoit choisi pour son vengeur ; en sorte qu'il ne vouloit pas qu'on lui résistât, mais qu'on subît volontairement le joug, que Dieu avoit mis entre ses mains pour l'imposer au roi de Judée et à tout son peuple.

Jérémie par ordre de Dieu annonçoit ces vérités : *Quoi, je ne visiterai pas les iniquités de ce peuple, dit le Seigneur? Je ferai de Jérusalem un monceau de sable, la retraite des serpents ; et les villes de Juda seront désolées, et sans habitants* (JEREM., IX. 9, 11.). *Voici ce que dit le Seigneur*, s'écrie-t-il en un autre endroit (*Ibid.*, XIX. 3, 8, 10, 11.) : *J'amènerai sur cette ville des maux horribles, en sorte que tous ceux qui les écouteront, leurs oreilles leur tinteront d'étonnement et de frayeur. Elle sera un sujet d'étonnement, de dérision, et de sifflement à toute la terre ; et tu briseras en leur présence un pot de terre ; et tu diras : Ainsi je briserai mon peuple, et je mettrai cette ville en pièces, comme on y met un pot de terre :* ce ne sera pas comme on brise un vaisseau d'or, ou d'étain, ou de quelque autre métal, qu'on peut refondre et ressouder ; *mais ce sera comme on casse, et on met en pièces un pot de terre, qu'on ne peut plus raccommoder ; et ils seront ensevelis dans Tophet*, lieu abominable, parce que toute la ville sera ruinée, et les environs seront remplis de ses ruines ; *et il ne restera pour les ensevelir que cette exécrable vallée*, infâme à jamais par les sacrifices impies qu'y ont offerts les Israélites, en brûlant leurs fils et leurs filles à Moloch : *Ainsi je ferai à cette ville, et à tous ses habitants : elle sera déserte et abominable, comme Tophet*. Et pour ce qui regardoit le temple : *Ne vous fiez point*, disoit-il (*Ibid.*, VII. 4, 12, 14.), *en ces paroles de mensonge, en disant : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur :* comme si la sainteté de ce temple étoit capable de vous sauver seule ; *car je ferai à cette maison, en laquelle mon nom a été invoqué, comme j'ai fait à Silo, ancienne demeure de l'arche que j'ai détruite et rejetée.* Et le Seigneur dit encore à Jérémie (*Ibid.*, XXVI. 2, 6.):

Va-t-en à l'entrée de la maison du Seigneur : car c'est là que je veux que tu en annonces la ruine ; *et tu leur diras : Je ferai que cette maison sera comme Silo, un lieu désert et abandonné ; et je ferai que cette ville sera en malédiction à tous les habitants de la terre.*

Il n'épargnoit pas les rois. *Voici ce que dit le Seigneur à Joachim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à sa sépulture ; et ses sœurs ne diront pas : Hélas ! mon frère ; ni elles ne se plaindront les unes les autres, en disant : Hélas ! ma sœur : on ne criera point en pleurant : Hélas ! Prince : hélas ! Seigneur. Il sera enseveli de la sépulture d'un âne ; il est pourri, et on l'a jeté hors des portes de Jérusalem.* Son fils ne sera pas plus heureux. *Quand Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, seroit comme un anneau dans ma main droite, je l'en arracherai, dit le Seigneur : Je te livrerai entre les mains du roi de Babylone ; et je t'enverrai toi et ta mère qui t'a porté dans ses entrailles, dans une terre étrangère, et vous y mourrez. Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur : Ecris que cet homme sera stérile et n'aura aucune prospérité durant ses jours :* parce qu'encore qu'il doive avoir des enfants, *il n'en aura point qui lui succède, ni qui soit assis sur le trône de David* (JEREM., XXII. 18, 19, 24, 25, 26, 29, 30.).

Il ne prédisoit pas à Sédécias une plus heureuse destinée. *Voici ce qu'a dit le Seigneur au roi qui est assis sur le trône de David, et à tout le peuple : Je vous enverrai le glaive, et la famine et la peste ; et vous serez en étonnement, en sifflement, et en horreur à tous les peuples du monde* (*Ibid.*, XXIX. 16, 18.). *Sédécias roi de Juda n'évitera pas les mains des Chaldéens et du roi de Babylone* (*Ibid.*, XXXII. 4.), et le reste qu'il prophétisa publiquement, et en présence du roi, durant que la ville étoit assiégée (*Ibid.*, XXXIV. 1, 2, 4.).

Jérémie étoit devenu odieux aux rois, aux sacrificateurs, aux prophètes et à tout le peuple, à cause qu'il annonçoit ces vérités. Et ce qui les animoit davantage, c'est qu'il leur disoit, que c'étoit à cause de leurs péchés, de leurs idolâtries, de leurs injustices, de leurs violences, de leurs fraudes, de leur avarice, de leurs impudicités et de leurs adultères, de leur endurcissement et de leur impénitence, que tous ces maux leur arriveroient, sans qu'il y eût pour eux aucune ressource. *Voici ce que dit le Seigneur : Ne vous trompez pas vous-mêmes en disant : Les Chaldéens se retireront, car ils reviendront bientôt ; et ne se retireront plus, et ils prendront, et ils brûleront cette ville. Et quand vous auriez défait toute leur armée, et taillé en pièces vos ennemis, en sorte qu'il n'y reste qu'un petit nombre de blessés, ils sortiront de leurs tentes un à un, et ils brûleront cette ville* (JER., XXXVII. 8, 9.). La seule ressource qu'il leur annonçoit, étoit de se rendre aux ennemis : *Tu diras à ce peuple : Voici ce que dit le Seigneur : Je mets devant vous la voie de la vie et la voie de la mort : celui qui demeurera en cette ville mourra de l'épée, de la famine, et de la peste : mais celui qui en sortira, et se rendra aux Chaldéens qui vous assiégent, vivra ; et son âme lui sera comme une dépouille qu'il aura sauvée des mains des ennemis ; car j'ai mis ma face contre cette ville en mal, et non pas en bien ; et il faut qu'elle soit livrée au roi de Babylone, et qu'il la consume par le feu* (*Ibid.*, XXI. 8, 9, 10.) : ce qu'il répéta encore à Sédécias (*Ibid.*, XXXVIII. 17, 18 *et seq.*).

XCIX.e JOUR.

Les souffrances de Jérémie.

Telles étoient les dures vérités, que Dieu mettoit en la bouche du prophète Jérémie ; et ce qu'il souffrit à ce sujet pendant quarante-cinq ans que dura son ministère, est inouï. Il avoit à souffrir mille indignités, qui lui faisoient dire : *J'ai été en dérision à tout mon peuple, le sujet de leurs chansons tout du long du jour, et l'objet de leur moquerie. Il m'a rempli d'amertume ; il m'a enivré d'absynthe. Je ne connois plus le repos ; j'ai oublié tous les biens.* On en venoit jusqu'aux coups, et il disoit : *Le solitaire s'asseyera, et se taira, il baisera la terre, et mettra sa bouche dans la poudre ; pour voir s'il lui restera quelque espérance* d'être écouté dans ses prières. *Il livrera sa joue aux coups ; il sera rassasié d'opprobres.* On voit dans ce dernier trait une image expresse du Fils de Dieu. Et un peu après : *O Seigneur, vous m'avez mis au milieu du peuple comme un arbre déraciné*, comme le mépris de tous les hommes : *Tous mes ennemis ont ouvert impunément la bouche contre moi* (*Lament.*, III. 14, 15, 17, 28, 29, 30, 45, 46.). Ce fut dans sa patrie, dans la ville d'Anathoth, ville sainte et sacerdotale, qu'il eut le plus à souffrir de ses citoyens, et des sacrificateurs ses compagnons. On y conspira contre sa vie. *Et j'étois*, dit-il, *comme un*

agneau innocent et doux qu'on porte au sacrifice, et je ne savois pas ce qu'ils machinoient contre moi, en disant : Mettons dans son pain un bois empoisonné ; *effaçons-le du nombre des vivants, et qu'on ne parle plus de lui sur la terre.* Et ils lui disoient : *Ne prophétisez plus au nom du Seigneur, si vous ne voulez mourir entre nos mains.* Mais il fallut obéir à Dieu : et il prophétisa contre Anathoth, d'une manière terrible : *Je visiterai les habitants d'Anathoth; leurs jeunes gens mourront de l'épée, dit le Seigneur des armées; leurs jeunes enfants et leurs filles mourront de faim et de peste; et il ne restera rien de cette ville; j'amènerai tout le mal sur Anathoth, et l'an de sa visite sera plein d'effroi* (JEREM., XXI. 19, 21, 22, 23.).

Ainsi en arriva-t-il à notre Sauveur dans Nazareth. *Il ne pouvoit y faire beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité; car ils se disoient l'un à l'autre : N'est-ce pas là ce charpentier fils de Marie, frère de Jacques et de Jean? Et n'avons-nous pas ses sœurs parmi nous? Et ils le méprisèrent* (MARC., VI. 3, 4, 5.). Il éprouva, comme Jérémie, la vérité de ce proverbe : *Le prophète n'est point reçu dans sa patrie.* Il s'en plaignit. *Et ses citoyens remplis de colère le traînèrent hors de leur ville, au plus haut de la montagne où leur ville étoit bâtie, pour le précipiter du haut en bas* (LUC., IV. 24, 28, 29.).

Ce n'étoit pas seulement ses concitoyens qui machinoient contre lui, à cause de ses prophéties; tous les peuples s'encourageoient à le perdre, et ils se disoient les uns aux autres : *Venez, entreprenons contre Jérémie; il n'est pas le seul prophète, ni le seul sacrificateur, ni le seul sage : venez, frappons-le avec la langue, et ne prenons pas garde à tous ses discours. Vous savez, Seigneur, tout ce qu'ils ont entrepris contre ma vie : ils creusoient des abîmes sous mes pieds ; partout ils me tendoient des piéges* (JEREM., XVIII. 18, 22, 23.). *Ses meilleurs amis, qui sembloient le garder, entroient dans ces pernicieux conseils; tous ne songeoient qu'à le tromper, et à se venger de lui* (*Ibid.*, XX. 10.), parce qu'il leur prophétisoit des malheurs. Ainsi à chaque pas du Sauveur, il trouvoit des entreprises contre sa personne. On l'appeloit démoniaque, imposteur; on le chargeoit de toute sorte d'injures, pour animer contre lui la haine publique; et par deux fois en très peu de jours, on leva des pierres pour le lapider; ses frères mêmes ne croyoient pas en lui (JOAN., VIII. 59; X. 31.); et il fut livré par un de ses disciples.

C.e JOUR.

Jérémie persécuté par ses disciples. Autorité publique.

Venons à ce que souffrit Jérémie, non plus seulement par de secrets complots, mais par l'autorité publique. *Phassur, sacrificateur, fils d'Emmer, qui étoit prince dans la maison du Seigneur, entendit les discours de Jérémie; et il frappa ce prophète,* comme le prince des prêtres fit frapper le visage de saint Paul ; *et il mit Jérémie dans les entraves, et il l'en tira le matin* (JEREM., XX. 1, 2, 3.) : et le prophète, qu'il avoit injustement maltraité, lui annonça sa destinée, et celle de tout le peuple. Une autre fois, comme Jérémie venoit de prophétiser la ruine du temple devant le temple même, *les sacrificateurs et les prophètes, et tout le peuple se saisirent de lui; et ils disoient tous ensemble : Il faut qu'il meure :* et ils le déférèrent *aux princes de la maison de Juda, en disant : Cet homme doit être condamné à mort, parce qu'il a prophétisé contre cette ville, et contre le temple, et qu'il a dit que le Seigneur en feroit comme de Silo* (*Ibid.*, XXVI. 2, 6, 7, 8, 9, 11.). Jésus fut accusé du même crime (MATTH., XXVI. 57, 59, 61.) : On lui imputoit d'être le destructeur du temple ; les sacrificateurs étoient à la tête de ses ennemis ; et comme un autre Phassur, Anne et Caïphe les souverains sacrificateurs le persécutoient, et prophétisèrent contre lui : *Vous ne savez rien,* dit Caïphe, *et vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas* (JOAN., XI. 47, 49, 50.) : et les sacrificateurs et les docteurs de la loi prononcèrent l'un après l'autre, comme ils avoient fait autrefois contre Jérémie : *Cet homme est coupable de mort* (*Ibid.*, XVIII. 13, 14.; MATTH., XXVI. 66.). Mais Dieu ne vouloit pas que Jérémie mourût selon leurs désirs ; et la sentence des pontifes contre Jésus-Christ fut exécutée.

Jérémie fut fait prisonnier du temps du roi Joachim à cause de ses prophéties ; mais, comme dit saint Paul, *la parole de Dieu n'est point liée.* L'ordre de Dieu vint à ce prophète d'écrire au roi Joachim ce qu'il avoit prophétisé de vive voix. Il manda Baruch, fils de Nérias, et il lui dicta ce qui devoit arriver au roi et au peuple; puis il lui dit : *Je suis prisonnier, et je ne puis entrer dans la maison du Seigneur. Allez-y donc, et lisez au peuple, au jour de jeûne solennel, les paroles de Dieu que vous venez d'ouïr de ma bouche.* Et le discours fut porté au

roi, et un secrétaire le mit en pièces, et le roi le fit brûler; et Jérémie dicta de nouveau tout ce qui étoit contenu dedans, et ajouta beaucoup d'autres choses encore plus terribles (Jerem., xxxvi. 2, 4, 5, 6, 8, 15, 21, 23, 28, 32.). Jérémie fut fidèle à Dieu, et continua à annoncer constamment sa parole.

CI.^e JOUR.

Jérémie dans le cachot ténébreux.

Après que le saint prophète eut été mis en liberté, il alloit dans la terre de Benjamin pour quelques affaires, comme Dieu le lui avoit ordonné : et comme il avoit prophétisé, qu'il n'y avoit de salut que de se rendre au roi de Babylone qui assiégeoit Jérusalem, on le soupçonna de s'y aller rendre lui-même, et il répondit : *Il n'est pas vrai, je ne vais pas me livrer aux Chaldéens :* car il falloit que cela se fît par autorité publique, et que le roi lui-même en donnât l'ordre. On ne voulut pas croire le saint prophète; et les princes, après l'avoir fait battre de verges, le jetèrent dans le cachot (*Ibid.*, xxxvii. 4, 11, 12, 13, 14, 15.) noir et profond, dont le fond étoit de la boue. Jérémie y fut descendu avec des cordes, et on l'y laissa long-temps, afin qu'il y mourût; car il n'y avoit plus de pain dans la ville : et on le laissoit mourir de faim; et les princes dirent au roi : *Nous vous prions que cet homme meure; car il abat le courage de ce qui reste dans cette ville de gens courageux, en disant qu'il faut se rendre* (*Ibid.*, xxxviii. 4, 5, 6, 9, 10.). Le voilà donc accusé de crime d'état par les seigneurs : et le roi acquiesça à leur sentiment; mais Dieu lui changea le cœur, et trente hommes tirèrent Jérémie du lac de boue par son ordre.

Lorsque le prophète fut jeté dans le cachot ténébreux, il fit cette lamentation : *Je vois maintenant toute ma misère, et je sens la verge de la colère de Dieu dont il me frappe. Il m'a éloigné de la lumière; il m'a jeté dans les ténèbres..... Ma peau s'est desséchée; ma chair est sans suc; mes os sont rompus. Un épais bâtiment me serre. Je suis environné de fiel et de travail. Il m'a mis dans les ténèbres, comme les morts qui ne sortiront jamais de leur cercueil. Je suis resserré de tous côtés;... mes entraves sont appesanties..... Je suis enfermé dans un cachot de pierres taillées, et il n'y a point de sortie...* On ne me donne que du pain rempli de pierres. *Je ne suis nourri que de cendre* et de poussière... *Je suis enfoncé dans le lac, et on a mis sur moi une pierre : les eaux* d'un lieu si humide *sont tombées sur moi; j'ai dit : Je suis perdu* (*Lament.*, iii. 1, 2, 4, 5, 6, 7, 9, 16, 53, 54.).

CII.^e JOUR.

Jérémie figure de Jésus-Christ par sa patience.

Telles furent les souffrances de Jérémie, pour avoir dit la vérité : c'est ainsi qu'il porta les traits de celles du Sauveur, qui comme lui fut accusé d'être un séducteur, et de soulever le peuple contre l'empereur et contre l'empire : en sorte qu'il falloit le perdre comme un séditieux, et comme ennemi du prince. Jérémie eut part à cet opprobre du Sauveur. Mais il en est encore plus la digne figure par sa douceur et sa patience, que par les cruautés qu'on exerça sur lui injustement. Lorsque les sacrificateurs et les prophètes, et le peuple le vouloient traîner à la mort, et crioient avec fureur qu'il le falloit faire mourir, il dit aux princes et au peuple qui l'alloient juger : *Le Seigneur m'a envoyé pour prophétiser toutes les choses que j'ai prédites à ce temple et à cette ville. Maintenant donc corrigez-vous, et changez vos mauvaises inclinations, et écoutez la voix du Seigneur votre Dieu; et peut-être que le Seigneur se repentira du mal qu'il a prononcé contre vous. Pour moi je suis entre vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira; mais sachez et apprenez que si vous me faites mourir, vous livrerez un sang innocent contre vous-même, et contre cette ville et ses habitants; car en vérité le Seigneur m'a envoyé à vous, afin de faire entendre toutes ces paroles à vos oreilles* (Jerem., xxvi. 11, 12, 13, 14, 15.). Dieu permit qu'il les apaisât par des paroles si douces. On y voit une disposition admirable, puisque par lui-même prêt à mourir comme à vivre, il ne craint dans sa mort que les châtiments qu'elle attirera sur tout le peuple; et il dit à Sédécias dans ce même esprit : *Que vous ai-je fait? Et qu'ai-je fait à vos serviteurs et à tout le peuple* que vous m'avez jeté dans le cachot? *Où sont vos prophètes qui vous disoient que le roi de Babylone ne viendroit point?* Le voilà à vos portes : et je n'ai fait que vous annoncer ce que Dieu avoit résolu. *Ne me renvoyez* donc *point dans* ce lac, *de peur que je n'y meure* (*Ibid.*, xxxvii. 17, 18.): où il faut suppléer ce qu'il avoit dit ailleurs : *Et que Dieu ne vous redemande un sang innocent* (*Ibid.*, xxvi. 15.). Car pour lui, la mort ne le touchoit pas, et surtout

après la perte de sa patrie, puisqu'il disoit : *Ne plaignez point le mort, et ne versez point de larmes sur lui; mais pleurez celui qui sort de son pays, parce qu'il ne retournera plus, et ne verra jamais sa terre natale* (JER., XXII. 10.).

Un prophète nommé Hananias prêchoit tout le contraire de ce que prêchoit Jérémie, et ne donnoit que *deux ans* au peuple; après lesquels on rapporteroit à Jérusalem tous les vaisseaux qui avoient été enlevés du temple. Et *Jérémie* entendant ces belles promesses, sans contredire davantage le faux prophète, lui *dit devant tous les prêtres et devant le peuple : Ainsi soit-il, Hananias! Que le Seigneur fasse comme vous dites; puissent vos paroles être accomplies* plutôt que les miennes; *et que nous voyions revenir les vaisseaux sacrés et tous nos frères qui ont été transportés à Babylone. Mais écoutez ces paroles que je vous annonce, et à tout le peuple : Les prophètes qui ont été avant vous et avant moi, n'ont été reconnus pour tels, que quand leur prédiction a été accomplie : et alors on a vu qui étoit celui que le Seigneur avoit envoyé en vérité. Et en même temps Hananias ôta du col de Jérémie la chaîne de bois* que ce prophète y avoit mise par ordre de Dieu, en figure de la captivité future de plusieurs peuples : *et Hananias la mit en pièces, et il dit : Ainsi Dieu brisera dans deux ans le joug que Nabuchodonosor, roi de Babylone, a imposé à tous les peuples : et Jérémie*, sans rien répliquer, *se retiroit* tranquillement : *mais la parole du Seigneur lui fut adressée, et il lui fut dit : Va, et tu diras à Hananias... Ecoute, Hananias; le Seigneur ne t'a pas envoyé, et tu as donné à ce peuple une confiance trompeuse. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Je t'ôterai de dessus la terre; tu mourras dans l'an, parce que tu as parlé contre le Seigneur. Et le prophète Hananias mourut dans l'an au septième mois* (*Ibid.*, XXVIII. 1 *et seq.*). Ainsi Jérémie toujours patient, et par lui-même prêt à céder à tous ceux qui parloient au nom du Seigneur, ne disoit des choses fortes, que lorsque le Seigneur le faisoit parler, et se montroit tout ensemble le plus doux et le plus ferme de tous les hommes de son temps, en figure de Jésus-Christ qui disoit lorsqu'on lui donnoit un soufflet : *Si j'ai mal dit, convainquez-moi : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous* (JOAN., XVIII. 23.)? Et ailleurs : *Je ne suis point un possédé, mais je glorifie mon Père* (*Ibid.*, VIII. 49.); et encore : *Vous cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité : Abraham dont vous vous vantez d'être les enfants, n'a pas fait ainsi* (JOAN., VIII. 40.). C'est ainsi que, sans armer sa justice, il leur reprochoit leurs sanguinaires desseins : et encore qu'il eût en main la vengeance de leur incrédulité, personne n'a été frappé de mort, comme le fut Hananias pour avoir contredit Jérémie. Il n'a eu que de la douceur pour ses ennemis; et pour épargner les hommes, il n'a montré la puissance qui lui étoit donnée pour punir, que sur cet arbre qui fut desséché à sa voix : car il falloit que sa bonté éclatât au-dessus de celle de Jérémie; et nul homme ne devoit périr à ses yeux ni à sa parole.

Il est vrai qu'il apprend aux Juifs avec indignation le châtiment inévitable de leur infidélité. *Et vous*, disoit-il (MATTH., XXIII. 32, 33.), *accomplissez la mesure de vos pères. Serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la gêne, c'est-à-dire, l'enfer?* Mais tout cela qu'étoit-ce autre chose, que leur prédire leurs malheurs, afin qu'ils les évitassent? *Je vous envoie*, disoit-il, *des prophètes, et des sages, et des docteurs : vous en tuerez et crucifierez quelques-uns; vous en flagellerez d'autres; et vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent tombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez fait mourir entre le temple et l'autel.* (*Ibid.*, 34, 35.). N'étoit-ce pas leur faire voir leur perte future; et cependant, autant qu'il pouvoit, épargner leur sang? Ce qui fait même qu'en leur découvrant la tempête qui les menaçoit, il leur montre le sûr asile qu'ils pouvoient trouver sous ses ailes. *Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme la poule renferme son nid sous les siennes : et tu n'as pas voulu* (*Ibid.*, 37.). N'impute donc tes malheurs qu'à toi-même; et si tu veux les éviter, reviens à moi. Il est encore temps, et je suis prêt à te recevoir.

CIII.e JOUR.

Patience de Jérémie dans le cachot.

Mais l'endroit où Jérémie fit le mieux paroître l'image de la douceur et de la patience, qui devoit reluire dans la passion du Sauveur, fut celui où on le mit dans le cachot. Car alors sans murmurer, sans se plaindre, au milieu de tant de douleurs et de tant d'angoisses, il parla en cette sorte : *Mon âme a dit : Le Seigneur est mon*

partage; j'attendrai ses miséricordes, sans lesquelles nous serions déjà tous consumés. Le Seigneur est bon à celui qui espère en lui, et à l'âme qui le cherche : il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu envoie. Loin de se plaindre de la longue suite des maux qu'il avoit eu à souffrir : *Il est bon à l'homme,* disoit-il, *de porter le joug* et d'être exercé par les souffrances *dès sa jeunesse. Le solitaire s'asseyera et demeurera dans le silence;* il ne s'agitera pas et ne criera pas dans ses douleurs, *parce qu'il lèvera* ce joug salutaire et le mettra *sur lui-même.* Quelque rebuté qu'il se sente par un Dieu qui semble le frapper sans miséricorde, il baisera la terre, et *mettant sa bouche dans la poussière,* il attendra humblement *s'il y a encore quelque chose à espérer.* Loin de s'irriter contre ses persécuteurs, *il donnera sa joue à qui le voudra frapper, et se rassasiera d'opprobres* (*Lament.*, III. 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30.). C'est ainsi que ce solitaire, cet homme accoutumé à se retirer sous les yeux de Dieu, et à répandre son cœur devant lui, porte en patience les injustes persécutions que lui fait son peuple, et ne se laisse aigrir par aucune injure.

Loin de s'arrêter à la main des hommes, qui, à ne regarder que l'extérieur, semble seule le frapper, il lève les yeux au ciel : *Et,* dit-il, *qui est celui qui osera dire, que les maux puissent arriver autrement que par l'ordre du Seigneur? Et qui dira, Le bien et le mal ne sortent point de la bouche du Très-Haut? Ou pourquoi l'homme murmurera-t-il de ce qui lui est imposé pour ses péchés? Recherchons nos voies dans le fond de nos consciences, et cherchons le Seigneur, et retournons à lui. Levons nos cœurs et nos mains au ciel vers le Seigneur, et disons-lui : Nous avons péché, et nous avons irrité votre colère; c'est pour cela que vous êtes inexorable. Vous nous avez couverts de votre fureur; vous nous avez frappés sans miséricorde; et vous avez mis un nuage entre vous et nous, pour empêcher notre prière de passer jusqu'à vous* (*Ibid.*, 37, 44.).

C'est ainsi que ce saint prêtre, à la manière des sacrificateurs infirmes, qui sont eux-mêmes revêtus de foiblesse, prioit pour ses péchés et pour ceux du peuple; laissant au vrai sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédech, la gloire de ne prier et ne gémir que pour les autres. Et pour imiter le *gémissement qu'il a fait pour nous à la croix avec un grand cri et beaucoup de larmes* (*Hebr.*, V. 7.), ce saint prophète dans ce lac affreux, dans ce cachot plein de boue, où le jour n'entra jamais; sous cette pierre qui le couvroit par en haut, et au milieu de ces tristes et impénétrables murailles, où il avoit à peine la liberté de respirer; dans la faim qui le pressoit, prêt à rendre les derniers soupirs, déploroit les calamités de son peuple plus que les siennes (*Lament.*, III. 6, 7 *et seq.*). Hélas! disoit-il, *mes tristes prophéties nous sont devenues un lacet et un ravage inévitable; mon œil a ouvert des canaux sur mon visage, à cause de la ruine de la fille de mon peuple. Mes yeux affligés n'ont cessé de pleurer, et n'ont eu de repos ni nuit ni jour, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous regarder en pitié du plus haut des cieux. Mes regards ont livré mon âme en proie à la douleur, pendant que j'ai vu périr toutes les villes sujettes à Jérusalem* (*Ibid.*, 47, 51.).

C'est ainsi qu'il pleuroit les maux de ce peuple ingrat; de ce peuple qui avoit tant de fois machiné sa mort, et qui l'avoit enfoncé dans le cachot, dans le dessein de le faire mourir. Ainsi au milieu de sa passion, Jésus traîné au Calvaire par le même peuple, et portant sa croix, se retourna vers celles qui pleuroient ses douleurs, et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants* (LUC., XXIII. 28.). Lui-même en regardant la ville où il devoit être crucifié dans peu de jours, pleura sur elle, en disant : *Ha! si tu savois,* ville ingrate et malheureuse, *ce qui te pouvoit donner la paix; mais ton malheur est caché à tes yeux; viendront les jours,* et ils sont proches, *que tu seras ruinée de fond en comble, parce que tu n'as pas connu le jour où je te venois visiter* (*Ibid.*, XIX. 41, 44.). Et enfin : *Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits* (MATTH., XXIII. 37.)? Et le reste que nous venons de réciter.

C'est ainsi que Jésus pleuroit Jérusalem : et il n'a point de plus parfaite figure de ses douleurs, que celles de Jérémie, et ces tristes lamentations, où il a si amèrement déploré la ruine de sa patrie, et pendant qu'il la prédisoit, et après qu'il l'eut vue accomplir, qu'encore aujourd'hui on ne peut refuser des larmes à des chants si lugubres.

Pleurons à cet exemple sur nous-mêmes : pleurons la perte de notre âme; et tâchons de la réparer, en la déplorant.

CIV.^e JOUR.

Jérémie priant avec larmes pour son peuple qui l'outrage ; figure de Jésus-Christ.

Ces larmes de Jérémie étoient une continuelle intercession pour son peuple. *Que mes yeux deviennent une fontaine de larmes, et ne cessent ni jour ni nuit de verser des pleurs; parce que la fille de mon peuple est affligée d'une très mauvaise plaie. Si je vas aux champs, je ne trouve que des gens passés au fil de l'épée; et si je rentre dans la ville, je n'y vois que des visages pâles et exténués par la faim. Est-ce donc, ô Seigneur, que vous avez rejeté Juda? ou que vous avez Sion en abomination? Pourquoi donc les avez-vous frappés, en sorte qu'il n'y reste rien de sain? Nous avons attendu la paix, et il n'y a aucun bien à espérer; nous avons cru que le temps de notre guérison alloit venir, et il ne nous a paru que trouble. Seigneur, nous avons connu nos impiétés, et les iniquités de nos pères; nous avons péché contre vous. Toutefois ne nous faites pas l'opprobre des nations, à cause de votre saint nom; et ne renversez pas le trône de votre gloire* (JEREM., XIV. 17, 21.)... *Si nos iniquités nous répondent*, et s'opposent à la miséricorde que nous vous demandons; *faites-la-nous néanmoins, non point pour l'amour de nous, et à cause de nos mérites, mais à cause de votre saint nom* qui *a été invoqué sur nous. Car souvenez-vous de l'alliance que vous avez contractée avec nous, et ne la rendez pas inutile. Hélas! ô Seigneur, trouverons-nous un Dieu semblable à vous parmi les peuples où vous nous dispersez? Quelqu'une de leurs idoles nous donnera-t-elle la pluie; ou cette eau bienfaisante tombera-t-elle du ciel toute seule, et sans votre ordre? N'êtes-vous pas le Seigneur notre Dieu, dont nous avons attendu les miséricordes? C'est vous qui avez fait toutes ces choses* (*Ibid.*, 7, 21, *ad fin.*).

C'est ainsi que Jérémie prioit nuit et jour avec larmes et gémissements, pour un peuple qui ne cessoit de l'outrager et de le poursuivre à mort; en figure de Jésus-Christ notre grand pontife, *qui dans les jours de sa chair, de ses foiblesses, de ses souffrances, de sa vie mortelle, offrant des prières et des supplications à son Père, fut exaucé selon que le méritoit son respect* (*Hebr.*, V. 7.); et qui enfin à la croix, où ce même peuple l'avoit attaché, crioit à son Père : *Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font* (LUC., XXIII. 34.).

Dieu lui apprenoit à accomplir le précepte, que Jésus-Christ devoit un jour publier : *Priez pour ceux qui vous persécutent* (MATT., V. 44.). Car il disoit : *Rend-on ainsi le mal pour le bien; puisqu'ils m'ont creusé une fosse pour m'y enterrer*, moi qui étois sans cesse occupé du soin de leur bien faire? *Souvenez-vous, ô Seigneur! que j'étois toujours devant vous, pour vous demander du bien pour eux, et détourner d'eux votre colère* (JEREM., XVIII. 20.). A la vérité, ce discours de Jérémie semble être suivi de terribles imprécations contre ce peuple; mais on sait que, selon le style des prophètes, cela même, sous la figure d'imprécation, n'est qu'une manière de prédire les malheurs futurs de ces ingrats. Et c'est pourquoi nous voyons le même prophète, quand il eut vu tomber sur eux les maux qu'il leur avoit prédits; loin d'en ressentir de la joie, comme il auroit fait, s'il leur avoit souhaité du mal, fond en larmes à la vue de leur désastre, et finit ses lamentations par cette prière. *Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé; regardez-nous; voyez notre honte... Pourquoi nous oubliez-vous à jamais? Vos délaissements dureront-ils encore long-temps? Convertissez-nous à vous, et nous serons convertis, et vous nous pardonnerez; rendez-nous les jours où nous étions si heureux; rétablissez-nous en l'état où nous étions au commencement. Mais vous nous avez rejetés, et la colère que vous avez contre nous est extrême* (*Lament.*, V. 1. 20, 21, 22.).

CV.^e JOUR.

Jérémie excuse au moins son peuple, n'osant prier pour lui.

Il est vrai que Dieu déclaroit à ce saint prophète qu'il ne vouloit plus l'écouter : *Cesse de prier pour ce peuple; n'emploie pour eux, ni la prière, ni les cantiques de louange; et ne t'oppose point à mes volontés : car je ne t'écouterai pas* (JEREM., VII. 16.) : Et il lui disoit encore : *Si Moïse et Samuel se mettoient devant moi; j'ai ce peuple en exécration. Chasse-le de devant ma face. Et s'ils te demandent, Où irons-nous? tu leur répondras : A la mort, celui qui doit aller à la mort : A l'épée, celui qui doit être percé par son tranchant : A la captivité, celui qui doit aller en captivité*; et que chacun suive son mauvais sort; je ne veux pas l'en tirer. *Car qui aura pitié de toi, ô Jérusalem? ou qui s'affligera pour toi, ou qui*

ira prier pour ton repos? Tu as laissé le Seigneur ton Dieu (JEREM., XV. 1, 3, 5, 6.)! Mais cela même, que le saint prophète retenoit ses gémissements et ses prières, étoit une espèce de gémissement et de prière cachée; et s'il n'osoit plaindre les malheurs de ce peuple justement puni, il en pleuroit les péchés. *Qui remplira*, disoit-il, *ma tête d'eaux, et qui fera couler de mes yeux une fontaine de larmes, afin que je pleure nuit et jour ceux de mon peuple qui ont été tués dans leur iniquité?* Car qui pourroit excuser leurs crimes? qui pourroit demeurer davantage parmi eux? *qui me fera trouver dans la solitude une petite cabane*, de celles que les *voyageurs* y bâtissent pour leur y servir de retraite? *et que je laisse mon peuple, et que je me retire d'avec eux? Car ce n'est plus qu'une troupe d'adultères et de prévaricateurs. Leur langue ressemble à un arc tendu, d'où il ne sort que mensonge et calomnie. Ils se fortifient sur la terre, parce qu'ils vont d'un mal à un autre, et soutiennent le crime par un autre crime; ils ne me connoissent plus*, dit *le Seigneur. Ils se moquent les uns des autres; ils ont appris à leur langue à ajuster un mensonge; ils se sont beaucoup tourmentés, mais à mal faire. Leur demeure est au milieu de la tromperie* (*Ibid.*, IX. 1, 2, 3, 5, 6.), et le reste qui n'est pas moins déplorable.

Mais encore qu'il ne pût dissimuler leur malice, il les excusoit le mieux qu'il pouvoit: et lorsque Dieu touché de leur rébellion, qui les faisoit soulever contre lui malgré toutes ses menaces, lui défendoit de prier pour eux; *parce que*, disoit-il, *je les veux perdre, et je ne regarderai ni leurs jeûnes, ni leurs prières, ni leurs holocaustes* (*Ibid.*, XIV. 11, 12.): il leur disoit en tremblant et en bégayant, comme un homme qui n'osoit parler: *A, a, a, Seigneur Dieu! leurs prophètes les séduisent: Vous ne verrez, leur disent-ils, ni la peste, ni la famine; mais vous jouirez d'une véritable paix* (*Ibid.*, 13.). Il prioit, sans oser prier; il excusoit ces ingrats, et portoit leurs iniquités devant le Seigneur.

Jésus, comme Jérémie, sembloit vouloir s'éloigner des Juifs: *Race incrédule et maligne, jusqu'à quand serai-je avec vous et vous souffrirai-je* (MATTH., XVII. 16.)? Mais comme lui, et plus que lui sans comparaison, il conserve toute sa bonté malgré leur malice, et se laisse arracher les grâces, comme il paroît dans le même lieu qu'on vient de voir: *Race infidèle, serai-je encore long-temps parmi vous, et contraint de vous supporter? Amenez ici votre fils*, que je le guérisse.

CVI.ᵉ JOUR.

Les Juifs mêmes reconnoissent Jérémie pour leur intercesseur.

Ce peuple ingrat sentit enfin que Jérémie lui étoit donné pour intercesseur; et après la prise de Jérusalem, ils dirent au saint prophète: *Que l'humble prière que nous faisons à Dieu à vos pieds vienne jusqu'à vous: priez le Seigneur votre Dieu pour ces restes de son peuple; et qu'il nous annonce la voie où il veut que nous marchions. Jérémie leur répondit: Je m'en vais prier le Seigneur votre Dieu selon vos paroles: je vous déclarerai toutes ses réponses, et ne vous cacherai rien.* Et ils lui promirent d'exécuter de point en point tout ce que le Seigneur lui ordonneroit pour eux. *Que le Seigneur*, dirent-ils, *soit un témoin de vérité et de bonne foi entre vous et nous: nous obéirons au Seigneur à qui nous vous envoyons, soit que vous ayez à nous dire du bien ou du mal de sa part* (JEREM., XLII. 2, 9, *etc.*). Et Jérémie revint *après dix jours:* et leur défendit de la part de Dieu d'aller en Egypte, où il voyoit qu'ils seroient séduits par les idoles de ce peuple. *Voilà*, leur dit-il, *ce que vous prescrit le Dieu d'Israël, à qui vous m'avez envoyé pour porter vos prières à ses pieds:* et il les avertit en toute douceur et patience de se souvenir de leur parole, et d'obéir au Seigneur à qui ils l'avoient envoyé, comme ils l'avoient promis. Et après qu'il leur eut tenu ce pressant discours, *Azarias, et Johanan, et les autres superbes lui dirent: Vous mentez; le Seigneur ne vous a point envoyé, et ne nous a point défendu d'aller en Egypte; mais Baruch vous irrite contre nous, pour nous livrer aux Chaldéens, et nous faire périr à Babylone* (JEREM., XLIII. 2, 3, 4, 5, 6, 7 *et seq.*; XLIV. 1, 2, 3, 4 *et seq.*). Après lui avoir fait cette réponse, ils allèrent tous ensemble en Egypte; et ils arrivèrent à Taphnis, et à Memphis, et à Magdalo, et dans toute la terre de Phaturès; et sans se rebuter de leurs injures et de leur désobéissance, Jérémie les y suivit avec une patience infatigable, pour les empêcher de périr dans leur idolâtrie. Ils s'obstinèrent à adorer les faux dieux de cette nation infidèle: et le saint prophète vit périr encore ces malheureux restes de Juda, dans le lieu qu'ils avoient choisi pour leur retraite, avec Pharaon Ephrée qui les y avoit reçus (*Ibid.*, 15, 16, 17, 18 *et seq.*, 29, 30.).

CVII.e JOUR.

Dieu rejette l'intercession de ce prophète.

Une sainte et véritable réflexion se présente ici : Jérémie étoit donné pour intercesseur à ce peuple; il ne cesse de prier pour lui et de détourner, autant qu'il peut, la colère de Dieu de dessus sa tête; mais Dieu ne le veut pas écouter : Moïse et Samuel étoient aussi d'agréables intercesseurs, dont David même avoit chanté le pouvoir par ces paroles : *Moïse et Aaron sont remarquables parmi ses sacrificateurs; et Samuel est renommé entre ceux qui invoquent son nom; ils invoquoient le Seigneur, et il les écoutoit* (*Ps.* XCVIII. 6.). Mais en cette occasion nous avons vu que Dieu ne vouloit pas les entendre (JEREM., XV. 1.). Qu'y a-t-il de plus saint que Noé, qui est sauvé du déluge, afin de réparer le monde perdu et le genre humain anéanti; que Job, dont la patience a été vantée de Dieu comme un prodige, et qui pour cette raison a été nommé de Dieu comme intercesseur de ses infidèles amis : *Allez*, disoit le Seigneur, *et priez mon serviteur Job de prier pour vous; et je recevrai sa face, afin que votre folie ne vous soit point imputée* (JOB., XLII. 8.); que Daniel, *l'homme de désirs*, à qui il envoya son ange pour lui déclarer que ses vœux pour ses frères, et pour tout son peuple, et pour la sainte montagne, et ce qui est bien plus admirable, pour la venue du Messie, étoient reçus devant Dieu (DAN., IX. 21, 22, 23.)? Et néanmoins ces trois hommes ne sont pas jugés dignes d'être écoutés pour le peuple juif; c'est Ezéchiel qui le dit (EZECH., XIV. 14, 16, 18, 20.) : *Si ces trois hommes, Noé, Daniel et Job, étoient au milieu de ce peuple, ils délivreroient leurs âmes dans leur justice, dit le Seigneur des armées......* Mais *ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles.......* Oui, je le dis encore un coup, *ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles*, loin de pouvoir délivrer les étrangers; mais *ils seront délivrés seuls :* non, *Noé, Daniel et Job*, je le dis pour la troisième fois, *ne délivreront pas leurs propres enfants.* Afin que nous entendions, qu'il n'y a qu'un seul saint, et un seul juste, qui étant juste pour lui et pour les autres, sera écouté pour tous. *Le frère*, disoit le psalmiste (*Ps.* XLVIII. 9, 10.), *ne rachètera pas son frère; l'homme ne rachètera pas un autre homme, ni n'offrira pour lui une digne propitiation, ou le prix de son rachat et de sa vie.* Nul ne peut offrir ce prix, que le juste par excellence, et le Saint des saints, qui est non-seulement homme, mais Dieu et homme; qui donnera son âme pour nous, et expiera nos péchés par son sang.

CVIII.e JOUR.

Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.

Un des effets les plus remarquables de la douceur et de la bonté de Jérémie, c'est le regret qu'il avoit de n'avoir à annoncer que des malheurs à ses citoyens et à ses frères. *Ma mère*, disoit-il, *malheur à moi; pourquoi m'avez-vous enfanté, homme de querelles que je suis, homme de discorde par toute la terre?* Je suis séparé de tout commerce; *je ne prête à personne, et personne ne me prête; ils me chargent tous de malédiction* (JEREM., XV. 10.); et encore avec le transport d'un cœur outré : *Maudit soit le jour où je suis né.... Maudit l'homme qui a annoncé à mon Père, Il vous est né un fils, et qui lui a donné cette joie trompeuse... Que ne m'a-t-il plutôt donné la mort dans le sein de ma mère, en sorte qu'elle me fût un sépulcre? ou que ne demeurât-elle grosse éternellement sans enfanter? Pourquoi suis-je sorti de ses entrailles, pour ne voir que peine et que douleur, et passer tous mes jours en confusion* (*Ibid.*, XX. 14, 18.)?

Ce qui lui causoit ces transports, c'est qu'il voyoit que ses prophéties ne faisoient qu'accroître les péchés du peuple. Dieu lui mettoit dans la bouche des paroles pressantes, comme si le mal alloit arriver; et après, se ressouvenant de ses miséricordes et de sa longue patience, il attendoit de jour en jour son peuple à résipiscence. Ce peuple ingrat abusoit de ses bontés, et insultoit à Jérémie, en lui disant : *Où est la parole de Dieu, que vous nous annoncez depuis si longtemps? Qu'elle vienne donc* (*Ibid.*, XVII. 15.). Le saint prophète s'en plaignoit avec amertume : *Seigneur, vous m'avez trompé! Quelle merveille que vous ayez prévalu contre moi! J'ai été en dérision à ce peuple tout le long du jour. Tous m'insultent, et se moquent de mes prédictions; parce que je ne fais que crier iniquité et malheur, et inévitable ravage :* et cependant il n'arrive rien; *et la parole du Seigneur me tourne en dérision et en opprobre. Et j'ai dit en moi-même : Je ne veux plus me souvenir du Seigneur, ni prophétiser en son nom,* ni exposer sa parole à la moquerie, et aggraver l'iniquité de ce peuple. Mais *vous êtes toujours le plus fort :* cette parole que je voulois retenir *dans mon cœur, y a été un brasier ardent;*

elle s'est renfermée dans mes os; les forces me manquent, et je n'en puis plus soutenir le poids (JEREM., XX. 7, 8, 9.); il faut qu'elle sorte. Dieu prévaut de nouveau sur le saint prophète; et après ces agitations il faut qu'il cède.

Les âmes prophétiques qui sont sous la main de Dieu, reçoivent des impressions de sa vérité, qui leur causent des mouvements que le reste des hommes ne connoît pas. Deux vérités se présentent tour à tour à Jérémie : l'une, qu'il falloit annoncer au peuple tout ce que Dieu ordonnoit, quelque dur qu'il fût, et quoi qu'il en coutât, car il est le maître; et qu'il falloit prendre pour cela un front d'airain : l'autre, que prophétiser à un peuple qui se moquoit de la prophétie, à cause que l'effet n'en étoit pas assez prompt, loin de le convertir, c'étoit non-seulement aggraver son crime, et augmenter son supplice, mais encore exposer la parole de Dieu à la dérision et au blasphème. Dans les endroits qu'on vient de voir, Dieu lui imprime cette dernière vérité d'une manière si vive, qu'il ne peut dans ce moment être occupé d'une autre pensée. Car il imprime tout ce qu'il lui plaît, principalement dans les âmes qu'il s'est une fois soumises par des opérations toutes-puissantes. A la vérité, quand il veut, il sait bien les ramener à lui, et les tenir sous le joug; mais dans le temps qu'il les veut pousser d'un côté, ils paroissent avoir tout oublié, excepté l'objet dont ils sont pleins. Car Dieu pour certains moments les laisse à eux-mêmes, et aux grâces ordinaires, pour tout autre objet; et pour celui dont il lui plaît de les remplir, l'impression en est si forte, le caractère si vif et si enfoncé dans le cœur, qu'il semble n'y rester plus d'attention, ni de mouvement pour les autres choses, ni aucune capacité de s'y appliquer. Par un transport de cette nature, Jérémie, qui se voit contraint à n'être premièrement qu'un prophète de malheurs à tout son peuple, c'est-à-dire au seul objet de son amour et de sa tendresse sur la terre, et ce qui lui paroissoit encore d'une plus insupportable rigueur, à ne faire plus autre chose, en second lieu, qu'en accroître en quelque façon l'iniquité et le supplice; ne veut plus vivre en cet état : il voudroit n'avoir jamais été, et ne trouve point d'expression assez forte pour expliquer ce désir. Un troisième objet se présente à lui; la prophétie méprisée, la parole de Dieu en dérision, ses prophètes décriés, son nom blasphémé, et sa justice exposée au mépris des hommes, à cause de sa bonté dont ils abusent. C'est le comble de la douleur; et après avoir voulu effacer du nombre des jours, celui de sa nativité, puisqu'il ne peut point s'empêcher d'avoir l'être, il fait un effort secret, pour ne plus écouter la prophétie qui se présente à lui avec une force qu'il ne peut éluder. Il ne faut donc plus s'étonner, si ses agitations sont si violentes. C'est Dieu de tous côtés qui le presse; qui lui donne, pour ainsi parler, des forces contre lui-même; et à la fin le réduit après des tourments inexplicables, à continuer ses funestes et fatales prédictions.

Il ne convient pas au Sauveur d'être agité de cette sorte: car son âme est tellement dilatée, et d'une capacité si étendue, que toutes les impressions divines y exercent, pour ainsi dire, au large et tranquillement leur efficace. Mais néanmoins il a dit : *Si je n'étois pas venu, et que je ne leur eusse point parlé; si je n'avois pas fait en leur présence des miracles, qu'aucun autre n'avoit jamais faits, ils seroient sans péché; mais maintenant ils n'ont plus d'excuse, et ils haïssent gratuitement et moi et mon Père* (JOAN., XV. 22 *et seq.*), ainsi que David l'avoit prédit (*Ps.* XXIV. 19.). C'est donc lui qui leur ôte toute excuse : sa parole les jugera, et les condamnera au dernier jour. Lui qui venoit ôter le péché du monde, a donné lieu au plus grand de tous les péchés, qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix la vérité qui leur apparoissoit en sa personne. Les blasphèmes se sont multipliés, et on lui a insulté jusque sur sa croix et dans son agonie. Sa passion, sa mort, son sang répandu, sont la matière de l'ingratitude de ses disciples, et leur tournent à mort et à péché. Les crimes s'augmentent par les grâces : c'est la grande douleur du Sauveur; c'est le calice qu'il voudroit pouvoir détourner de lui; c'est ce qui lui perce le cœur; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père, ce qui lui fait suer du sang, ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

CIX.^e JOUR.

Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.

Il n'en est pas de Jésus, comme des prophètes, à qui Dieu défend de le prier, et à qui il dit, comme à Jérémie : *Je ne vous exaucerai pas* (JEREM., VII. 16.). Car au contraire il dit à son Père : *Je sais que vous m'écoutez toujours* (JOAN., XI. 42.). Et afin de nous donner en la personne de notre prophète une figure quoique imparfaite de l'intercesseur qui est exaucé, il lui parla en cette sorte, pendant qu'il étoit ar-

rêté dans le vestibule de la prison : *Crie maintenant; élève ta voix, et je t'exaucerai; et je t'apprendrai des choses grandes, et d'une inébranlable fermeté, que tu ne sais pas* (JEREM., XXXIII. 1, 2, 3.). C'est que la Judée et Jérusalem seroient rétablies ; qu'il y ramèneroit son peuple ; qu'il en guériroit les plaies ; qu'il les purifieroit de tous leurs péchés (*Ibid.*, 4 *et seq.*). Il répandit alors *un esprit de prière* (ZACH., XII. 10.) dans tout son peuple. *Réjouissez-vous, ô Jacob! hennissez contre les gentils et contre Babylone qui en est le chef; et dites : Sauvez, Seigneur, les restes de votre peuple; et je vous rappellerai de la terre, où je vous avois envoyés en captivité* (JEREM., XXXI. 7, 8.). Jérémie annonça au peuple ce glorieux rétablissement ; il leur en marqua le temps, et leur déclara qu'à la soixante-dixième année de leur servitude, il feroit éclater ce grand ouvrage. *Car je sais, dit le Seigneur, les pensées que j'ai pour vous, des pensées de paix et non d'affliction; pour vous donner la fin de vos maux, et la patience en attendant pour les endurer; et vous m'invoquerez, et vous irez en votre patrie ; et vous me prierez, et je vous exaucerai : et vous me chercherez, et vous me trouverez, lorsque vous m'aurez cherché de tout votre cœur* (JEREM., XXV. 11 ; XXIX. 10, 11, 12, 13.). Ainsi le prophète Jérémie n'annonça pas seulement au peuple sa désolation; mais, pour être une parfaite figure de Jésus-Christ, il leur annonça encore sa délivrance, qui devoit être la figure de celle de son Eglise ; et il fut choisi pour la demander à Dieu, et pour exciter dans tout le peuple l'esprit de prière. Et s'il annonça à son peuple sa prise, sa ruine, sa captivité, ce ne fut pas pour toujours. Il n'en fut pas ainsi des autres nations, auxquelles Dieu lui ordonna de prophétiser. *Va, lui dit le Seigneur des armées : prends de ma main la coupe de ma colère, et présente-la à tous les peuples auxquels je t'enverrai.... Et je la pris,... et je la portai à Jérusalem et aux villes du Juda, à ses rois et à ses princes :... et à Pharaon roi d'Egypte, et à ses serviteurs, à ses princes, et à tout son peuple, et généralement à tous les rois; aux rois d'Orient, aux rois des Philistins, et d'Ascalon, et de Gaza, et d'Idumée, et de Moab; et à tous les rois de Tyr et de Sidon, et aux rois des îles éloignées,... et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident, et aux rois de Perse, et aux rois des Mèdes, et à tous les rois du Nord de près et de loin :... et le roi de Babylone boira après eux,* lui qui fait boire ce calice de la colère de Dieu à tous les autres. *Buvez, buvez, leur dira le Seigneur; buvez, et enivrez-vous; et vomissez, et tombez, et vous ne vous relèverez jamais* (JER., XXV. 15, 27.). *Voilà le tourbillon du Seigneur; sa colère part; son orage tombe; et il se reposera sur la tête de ses ennemis* (*Ibid.*, XXX. 23.).

Ainsi sont traités les rois et les peuples idolâtres. Le prophète, qui leur dénonce leurs maux, ne leur laisse aucune espérance. Sion seule est frappée en ses miséricordes, comme un enfant que son père châtie. Le prophète lui montre son retour : il porte ses yeux plus loin, et lui prédit son libérateur ; ce nouveau David dont le règne sera éternel ; cet homme parfait en sagesse, qui se trouvera environné des entrailles d'une femme, et enfermé dans son sein : et la nouvelle alliance que Dieu fera par son entremise avec le peuple racheté (*Ibid.*, XXXI. 22, 31.). Elevez la voix, ô Jérémie ! prophète sanctifié dès le ventre de votre mère ; prophète vierge et figure du grand prophète vierge aussi et fils d'une vierge (*Ibid.*, I. 5 ; XVI. 2.) ; chantez-nous les miséricordes de notre Dieu ; reprochez-nous nos ingratitudes ; faites-nous rougir de nos crimes ; donnez-nous l'exemple d'humilité, de patience, de douceur ; entrez encore à nos yeux dans votre affreux cachot, en figure de la sépulture de Jésus-Christ ; sortez-en aussi en figure de sa résurrection ; exprimez ses persécutions dans les vôtres. Et nous, Seigneur, en attendant que nous méditions plus à loisir les mystères de votre passion et de votre résurrection triomphante, nous nous y préparerons en contemplant avec foi les prophètes qui leur ont servi de figure.

CX.e JOUR.

Jonas dans le ventre de la baleine; autre figure de Jésus-Christ.

Agité d'un de ces transports, que nous avons remarqué dans les prophètes, et que nous avons vu dans Jérémie, Jonas ne veut point aller prêcher aux Ninivites leur perte prochaine (JON., I. 2, 3.), de peur que si Dieu leur pardonnoit, comme son immense bonté l'y portoit toujours, les peuples païens ne se confirmassent dans leur incrédulité, et ne méprisassent ses menaces et les discours de ses prophètes. Et pressé par cet esprit prophétique, qui le poussoit au dedans avec une force invincible à annoncer la ruine de Ninive, il lui dit : Voilà, Seigneur, une parole que je ne puis porter : *je sais que vous êtes un*

Dieu clément, plein de miséricorde et de patience, d'une compassion infinie, et toujours prêt à pardonner aux hommes leur malice (Jon., iv. 2.) : vous pardonnerez encore à cette ville infidèle. On ne nous écoutera plus, quand nous parlerons en votre nom ; nous annoncerons en vain à Juda et à Israël la rigueur de vos jugements : votre facilité et votre indulgence ne fera qu'endurcir les hommes dans le mal. Car il faut suppléer tout ceci, puisque nous l'avons déjà trouvé dans Jérémie. *O Seigneur! ôtez-moi la vie*, continuoit Jonas (*Ibid.*, 3.) : *car il vaut mieux mourir* que d'être trouvé un prophète menteur, et exposer la prophétie à la dérision. On voit, en passant, que les âmes touchées de ces impressions divines, sont élevées au-dessus de tout, et la mort ne leur coûte rien. Dans cette extrême détresse, non-seulement il tâcha, comme Jérémie, de ne point écouter la prophétie, et de s'étourdir lui-même contre cette voix ; mais pressé par cet esprit prophétique, il s'enfuit de devant le Seigneur : et s'embarque à Joppé (*Ibid.*, i. 3.), pour aller de la terre sainte où il étoit, à l'autre extrémité du monde. Car encore qu'on ne sache pas précisément quelle étoit la ville de Tharsis, on convient qu'elle étoit extrêmement éloignée du côté de l'Occident.

Il ne faut pas se persuader que le saint prophète crût que Dieu ne le verroit plus, ou qu'il sortiroit de son empire, lorsqu'il iroit dans les terres lointaines. Car nous l'entendrons bientôt dire aux nautonniers : *Je suis Hébreu, et je révère le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre* (*Ibid.*, 9.). De sorte qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit échapper à sa puissance, ni sortir de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il tâche de fuir, cette présence qu'il veut éviter ; c'est la face que Dieu montroit intérieurement à ses prophètes ; c'est la présence, dont il éclairoit leur esprit, lorsqu'il daignoit les inspirer. C'est cette face que Jonas crut pouvoir éviter en s'éloignant de la Terre sainte et du milieu du peuple d'Israël, où Dieu avoit accoutumé de répandre la prophétie. Il s'éloigna donc tout ensemble et de la Terre sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Mais il ne fut pas plutôt embarqué, que *Dieu fit souffler un vent impétueux ; et la tempête fût si violente, qu'on craignoit à chaque moment que le vaisseau ne s'entr'ouvrît.* Pendant que *chacun invoquoit son Dieu avec des cris effroyables, et* qu'on *jetoit dans la mer toute la charge du vaisseau, Jonas*, sans s'étonner d'un si grand péril, car nous avons vu souvent que ces âmes fortes, qui sont sous la main de Dieu, ne craignent rien que lui seul, *descendit au fond du vaisseau, et dormoit d'un profond sommeil* (Jon., i. 4, 5.). C'est quelque trait de Jésus, qui, dans une semblable tempête, dort tranquillement sur un coussin, et laisse remplir de flots le vaisseau où il étoit avec ses disciples (Marc., iv. 37, 38.). Par un semblable mystère, et pour montrer qu'on n'a rien à craindre quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté ; Jonas dormoit parmi tant de cris et tant d'horribles sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on l'éveilla, à peu près de la même manière qu'on fit le Sauveur, en lui disant : *Pourquoi dormez-vous? invoquez aussi votre Dieu, afin qu'il se souvienne de nous, et que nous ne périssions pas* (Jon., i. 6.). La main de Dieu ne quittoit pas le saint prophète. Il sentit d'abord que la tempête étoit envoyée contre lui : il vit jeter tranquillement le sort que les passagers jetoient entre eux, pour découvrir le sujet de la tempête : il le vit tomber sur lui sans s'effrayer ; car il avoit toujours dans l'esprit que la mort lui étoit meilleure, que d'aller prophétiser pour être dédit, et faire blasphémer la prophétie (*Ibid.*, iv. 3.) ; et il dit hardiment aux nautonniers qui le vouloient épargner : *Jetez-moi dans la mer* sans hésiter, *et la tempête cessera : car je sais bien que c'est pour moi qu'elle est excitée* (*Ibid.*, 12, 13.). Cependant ils le respectèrent, étonnés de sa prodigieuse tranquillité, et encore plus de la grandeur du Dieu qu'il servoit. Car, comme on lui demanda qui il étoit, *il avoit répondu qu'il étoit hébreu, et que le Dieu qu'il craignoit étoit le Dieu du ciel, et le créateur de la terre et de la mer ;* et ils faisoient les derniers efforts *pour arriver à terre,* sans qu'il en coûtât la vie à un si grand homme. Mais plus *ils ramoient,* plus *la mer s'enfloit ;* en sorte qu'ils furent contraints de *jeter Jonas dans la mer*, en prenant Dieu à témoin que c'étoit à regret qu'ils le noyoient, et qu'ils étoient innocents de sa mort, *et aussitôt l'agitation de la mer cessa* (*Ibid.*, 9. 13, 15.). Et voilà déjà, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort, comme l'on croyoit, du saint prophète, à laquelle il s'étoit lui-même volontairement offert. Mais ce n'est pas là tout le mystère ; et le reste nous est expliqué par le Sauveur même, lorsqu'il dit : *Cette mauvaise race demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre, que le signe du prophète Jonas ; car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans les*

entrailles de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre (MATTH., XII. 39, 40.).

L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le ventre de cet énorme poisson ; car il y chanta ce divin cantique (JON., II. 2, 3.) : *J'ai crié du fond de l'abîme, et vous avez écouté ma voix ; les eaux m'ont environné; tous vos gouffres et tous vos flots ont passé sur moi ; et j'ai dit : Je suis rejeté de devant vos yeux; mais je reverrai encore votre saint temple.* Il sent donc qu'il sortira de cet abîme, et il le recommence encore en cette sorte : *Les eaux m'ont pénétré jusqu'au fond ; l'abîme m'a entouré; la mer a couvert ma tête; j'ai descendu au fond de la mer et jusqu'à la racine des montagnes ; je suis enfermé pour toujours dans les soutiens de la terre* (*Ibid.*, I. 6.). Il n'y a point de ressource dans la puissance créée. *Mais vous, ô Seigneur mon Dieu, vous me relèverez* d'un si grand mal, et vous me préserverez *de la corruption. Au milieu de mes angoisses, je me suis ressouvenu du Seigneur, afin que ma prière parvînt jusqu'à votre saint temple. Ceux qui mettent leur confiance dans de fausses divinités, abandonnent la miséricorde* qui les peut sauver, et renoncent à la sainteté; *mais moi je vous ai immolé par ma voix un sacrifice de louange : vous me sauverez, et je rendrai au Seigneur les vœux que je lui ai faits pour ma délivrance. Et le Seigneur commanda au poisson, et il jeta Jonas sur la terre* (*Ibid.*, 7 *et seq.*), en figure de notre Sauveur, dont il est écrit : qu'*il fut libre entre les morts* (*Ps.* LXXXVII. 6.), comme Jonas l'avoit été dans cet abîme vivant, qui l'avoit englouti; et à qui David a fait dire, au milieu des ombres de la mort : *J'avois toujours le Seigneur en vue, parce qu'il est à ma droite, pour m'empêcher d'être ébranlé; c'est pour cela que mon cœur a tressailli, que ma langue a été remplie de joie, et que mon corps s'est reposé en paix ; parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption.* Au milieu de la mort, *vous m'avez montré le chemin pour retourner à la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre face* (*Ps.* XV. 8; *Act.*, II. 15.). C'est à peu près et avec la force qui convenoit au Sauveur plus qu'à Jonas, accomplir ce qu'avoit dit ce prophète : *Je reverrai votre saint temple* (JON., II. 5.).

Il n'appartenoit pas à Jonas, qui n'étoit que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui étoit réservée au Sauveur, ni de prédire lui-même et sa mort et sa résurrection. Mais à cela près, il n'y avoit rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau, que le ventre de ce poisson ; ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection, que la délivrance de Jonas. Adorons donc celui qui n'a laissé aucun trait, ni aucun *iota* dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli : et apprenons à ne perdre jamais l'espérance dans quelque abîme de maux où nous soyons plongés, puisque Jonas est sorti du ventre de la baleine, et Jésus-Christ notre chef du tombeau et de l'enfer, assurant ses membres, qui sont ses fidèles, d'une semblable délivrance.

CXI.e JOUR.

Prédication de Jonas à Ninive.

Pour achever l'histoire de Jonas, puisque celle de notre Sauveur nous y a conduits; aussitôt que la baleine l'eût rejeté sur le rivage, le voilà de nouveau repris par l'esprit de la prophétie ; et le Seigneur lui ordonne d'aller prêcher à Ninive, qu'elle périroit dans quarante jours (JON., III. 1, 5.). Dieu ne voulut point que Jonas y mît la condition : Si elle ne faisoit pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre ; et Dieu voulut faire voir qu'il étoit toujours prêt par sa bonté à rétracter sa sentence, sans même l'avoir promis. Ecoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : *Les gens de Ninive s'élèveront contre cette race dans le jugement, et la condamneront; parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas : et celui-ci est plus que Jonas* (MATTH., XII. 41.). Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Evangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit; et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour; car la conviction seroit trop forte, la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois (JON., III. 3.) : la main de Dieu le serroit de trop près; mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême; et transporté de colère, il pria le Seigneur, et il lui dit : *Je vous prie, Seigneur, n'est-ce pas là ce que je disois pendant que j'étois encore en mon pays : Que vous étiez bon et indulgent jusqu'à l'infini* (*Ibid.*, IV. 2.) : qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive; que les paroles de vos prophètes seroient méprisées;

et que, sans se soucier de vos menaces ni rompre le cours de leurs crimes, les peuples s'attendroient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais désirs. *Seigneur, je vous prie, faites-moi mourir : la mort me sera plus douce que la vie. En même temps il se retira de la ville* (JON., IV. 3, 5.), et attendoit dans le voisinage quel en seroit le sort : car à peine voulut-il croire que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le vouloit revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devoit comme régner en ce temps-là, à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avoit fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil, et des vents de ces pays-là, qu'il avoit excités exprès (*Ibid.*, 8, 9.). Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à désirer la mort : *Tu t'affliges*, lui dit le Seigneur (*Ibid.*, 10, 11.), *de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et la naissance duquel ne t'a coûté aucun travail; et tu ne veux pas que j'aie pitié de l'ouvrage de mes mains, et de cette ville immense*, si digne de compassion, quand ce ne seroit qu'à cause du nombre infini des *enfants qui ne connoissent pas le bien et le mal, et de tant d'animaux?* Car, ô Seigneur! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du psalmiste : *Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu! de multiplier votre miséricorde* (*Ps.* XXXV. 7, 8.). Prenons donc l'esprit de douceur, et ne nous laissons point transporter par ce zèle, qu'on voit paroître même dans les saints de l'ancien Testament; car Jésus dit à ses disciples qui le vouloient imiter, et à l'exemple d'Elie (4. *Reg.*, I, 10.), faire descendre le feu du ciel : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (LUC., IX. 55.).

Ne blâmons donc pas le zèle de Jonas, qui étoit convenable au temps; et louons Dieu au contraire de lui avoir inspiré la douceur qui devoit un jour paroître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète; parce que ces mouvements des prophètes, et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme; car Dieu se plaît quelquefois à faire paroître son bras dans le crime même, et à s'assujétir les âmes les plus rebelles. Mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses prophètes est bien caché; et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite. Car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même; et il veut leur faire sentir, par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force de son ignorance et des paroles qu'il avoit proférées (JOB., XXXVIII, XXXIX, XL, XLI.), et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois qu'il a parlé droitement (*Ibid.*, XLII. 7, 8.). Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques; et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles, soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu, soit qu'on y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main, dans tout ce qui nous y paroît un grand péché. Si Jonas paroît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'étoit, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice, et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudroit pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu : et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient, qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes chrétiens, que les Ninivites, qui n'étoient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. *Amen. Amen.*

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

PREMIER JOUR.

Le Cénacle préparé.

Nous continuerons à partager ces Méditations en journées, et nous lirons le premier jour dans le chapitre XXVI.e de saint Matthieu, les versets 17, 18, 19; du XIV.e de saint Marc, le v. 12 jusqu'au 17; et du XXII.e de saint Luc, depuis le v. 7 jusqu'au 13.

Au premier jour des azymes, à la fin duquel il falloit immoler l'agneau pascal, *les disciples vinrent à Jésus;* et comme ils savoient combien il étoit exact à toutes les observances de la loi, *ils lui demandèrent où il vouloit qu'on lui préparât la pâque* (MATTH., XXVI. 17; MARC., XIV, 12.). Ce sont les disciples qui lui en parlent. Les maîtres, à l'exemple de Jésus-Christ, doivent accoutumer tous ceux qui sont à leur charge, à songer d'eux-mêmes à ce que requièrent la loi de Dieu et son service, et à demander sur cela l'ordre du maître.

Et Jésus leur dit : Allez à la ville, à un certain homme (MATTH., XXVI. 18.). Les évangélistes ne le nomment pas, et Jésus même, sans le nommer à ses disciples, leur donna seulement des marques certaines pour le trouver. *Allez,* dit-il (LUC., XXII. 8, 10 *et seq.*), *à la ville. En y entrant, vous y rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau : vous le suivrez; et entrant dans la maison où il ira, vous direz au maître : Où est le lieu où je dois manger la pâque avec mes disciples? et il vous montrera une grande salle tapissée; préparez-nous-y tout ce qu'il faudra.*

Saint Marc nous apprend qu'il donna cet ordre à deux de ses disciples; et saint Luc nomme saint Pierre et saint Jean.

Voici quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres : saint Pierre qu'il avoit mis à leur tête, et saint Jean qu'il honoroit de son amitié particulière. Les évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les saints Pères ont-ils remarqué que cet appareil regardoit l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ vouloit nous faire voir avec quel soin il falloit que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance où il semble n'avoir pas voulu paroître pauvre. Les chrétiens ont appris, par cet exemple, tout l'appareil qu'on voit paroître dès les premiers temps, pour célébrer avec honneur l'Eucharistie, selon les facultés des églises. Mais ce qu'ils doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à la bien recevoir : c'est-à-dire, à lui préparer, comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, et capable des plus grandes choses; avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par cette tapisserie dont la salle étoit parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous; que tout soit digne de le recevoir.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau devoit faire entendre à ses disciples, que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine Providence. Qu'y avoit-il de plus ordinaire, et qui parût davantage se faire au hasard, que la rencontre d'un homme qui venoit de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville? et qu'y avoit-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté, pour ne pas dire du pur caprice de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devoient entrer dans la ville? Et néanmoins cela étoit dirigé secrètement par la sagesse de Dieu; et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit; de sorte que s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres, qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ses fins cachées.

Cet exemple nous fait voir que Jésus avoit des disciples cachés, que ses apôtres ne connoissoient pas, si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeoient à les leur déclarer. Ainsi, quand il voulut faire son entrée dans Jérusalem, il envoya encore deux de ses disciples à un village qu'il leur désigna; et leur ordonna d'en amener une ânesse qu'ils y trouveroient avec son ânon, les assurant, *qu'aussitôt qu'ils diroient que le*

Seigneur en avoit affaire, on les laisseroit aller (MATTH., XXI. 2, 3; MARC., XI. 2, 3; LUC., XIX. 30, 31.). Il avoit donc plusieurs disciples de cette sorte, et à la ville et à la campagne, dont il connoissoit la fidélité et l'obéissance; et cependant il ne les découvroit à ses disciples que dans le besoin; leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devoient ménager ceux qui se fieroient à eux, quand ce ne seroit que pour ne leur point faire de peine inutile, et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs évangiles, et si long-temps après la mort du Sauveur, le nom de celui dont il avoit ainsi choisi la maison, aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisoient pas de même d'autres noms; et par exemple, non-seulement on a remarqué que celui qui lui aida à porter sa croix étoit un nommé Simon Cyrénéen; mais on circonstancie encore *qu'il étoit père d'Alexandre et de Rufus* (MARC., XV. 21.), connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison : il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses; il y en a d'autres qu'une certaine discrétion oblige de taire.

Saint Pierre et saint Jean trouvèrent les choses comme Notre-Seigneur les leur avoit dites. Le porteur d'eau ne manqua pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entroient, et d'aller à la maison que Notre-Seigneur avoit choisie; comme l'ânon s'étoit trouvé à point nommé à l'entrée de ce village, lié à une porte entre deux chemins. *Il se trouva aussi là* avec beaucoup d'autres personnes inconnues, *un homme, qui demanda aux deux disciples ce qu'ils vouloient faire de cet ânon* (*Ibid.*, XI. 4, 5, 6.). Et il sembloit que le hasard l'eût fait parler; mais non, car c'étoit précisément celui qui devoit laisser aller cet animal au premier mot des disciples, selon la parole de leur maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avoit jamais été monté. Car il le falloit ainsi pour accomplir le mystère, et pour montrer que le Sauveur devoit un jour monter et conduire un peuple indocile, c'est-à-dire le peuple gentil, qui jusqu'à lui n'avoit point de loi, ni personne qui l'eût pu dompter. Tout est conduit, les petites choses comme les plus grandes; et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt; on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons; ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

IIe JOUR.

La Pâque. La vie du chrétien n'est qu'un passage.

Lisons les paroles de saint Jean, XIII. 1. *Devant le jour de Pâques, Jésus sachant que son heure étoit venue de passer de ce monde à son Père; comme il avoit aimé les siens, qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.*

On sait que le mot de *pâque* signifie *passage*. Une des raisons de ce nom, qui est aussi celle que saint Jean regarde en ce lieu, c'est que la fête de Pâques fut instituée lorsque l'ancien peuple devoit sortir de l'Egypte, pour passer à la Terre promise à leurs pères; ce qui étoit la figure du *passage*, que devoit faire le peuple nouveau, de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage; et c'est à quoi Notre-Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que saint Jean semble ici nous en avertir.

La première chose que nous devons remarquer, c'est que nous devons faire cette pâque, ou ce passage, avec Jésus-Christ. Et c'est pourquoi cet évangéliste commence le récit de cette pâque de Notre-Seigneur par ces mots : *Devant le jour de Pâques, Jésus sachant qu'il devoit passer de ce monde à son Père.*

O Jésus! je me présente à vous, pour faire ma pâque en votre compagnie; je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. *Le monde passe*, dit votre apôtre (1. JOAN., II. 17.) : la figure de ce *monde passe* (1. *Cor.*, VII. 31.); mais je ne veux point passer avec le monde, je veux passer à votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire, je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne pâque, les Juifs qui devoient sortir de l'Egypte pour passer à la Terre promise, devoient paroître en habits de voyageurs, *le bâton à la main, une ceinture sur les reins*, afin de relever leurs habits, *leurs souliers mis à leurs pieds*, toujours prêts à aller et à partir; et ils devoient *se dépêcher de manger la pâque* (*Exod.*, XII. 11.), afin que rien ne les retînt, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le chrétien pour faire sa pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur! recevez votre voyageur, me voilà prêt; je ne tiens à rien; je veux passer avec vous de ce monde à votre Père.

D'où me vient ce regret de passer? Quoi! je suis encore attaché à cette vie? Quelle erreur me

retient dans ce lieu d'exil? Vous allez passer, mon Sauveur! et résolu que j'étois de passer avec vous, quand on me dit que c'est tout de bon qu'il faut passer, je me trouble, je ne puis supporter ni entendre cette parole. Lâche voyageur! que crains-tu? Le passage que tu vas faire, est celui que le Sauveur va faire aussi dans notre évangile : craindras-tu de passer avec lui? Mais écoute : *Jésus sachant que son heure étoit venue de passer de ce monde* (Joan., xiii. 1.). Qu'y a-t-il de si aimable dans ce monde, que tu ne veuilles point le quitter avec le Sauveur Jésus? Le quitteroit-il, s'il étoit bon d'y demeurer? Mais écoute, encore un coup, chrétien : *Jésus passe de ce monde pour aller à son Père.* S'il falloit seulement sortir du monde, sans aller à quelque chose de mieux, quoique ce monde soit peu de chose, et qu'on ne perdît pas beaucoup en le perdant, on pourroit y avoir regret, parce qu'enfin on n'auroit rien de meilleur. Mais, chrétien, ce n'est pas ainsi que tu dois passer. Jésus passe de ce monde, mais pour aller à son Père. Chrétien, qui dois passer avec lui, tu passes à un Père; le lieu d'où tu sors est un exil: tu retournes à la maison paternelle.

Passons donc de ce monde avec joie; mais n'attendons pas le dernier moment, pour commencer notre passage. Lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, ils ne devoient pas arriver d'abord à la Terre promise; ils avoient quarante ans à voyager dans le désert; ils célébroient néanmoins leur pâque, parce qu'ils sortoient de l'Egypte, et qu'ils alloient commencer leur voyage. Apprenons à célébrer notre pâque dès le premier pas; que notre passage soit perpétuel; ne nous arrêtons jamais; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites; que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux; soyons comme eux toujours sous des tentes; notre maison est ailleurs : marchons, marchons, marchons; passons avec Jésus-Christ; mourons au monde, mourons-y tous les jours; disons avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours* (1. *Cor.*, xv. 31.) : je ne suis pas du monde; je passe; je ne tiens à rien.

III.ᵉ JOUR.

Lavement des pieds. Puissance de Jésus-Christ; son humilité (Joan., xiii. 1 — 5.).

Comme *il avoit toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* (Joan., xiii. 1.). En ce moment de son passage, lorsqu'il les alloit quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour. C'étoit la consolation qu'il leur vouloit laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre, tout ce qu'il fait plus rempli d'amour; témoin l'Eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence. *Après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariot, le dessein de le livrer : Jésus sachant que son Père lui avoit tout mis entre les mains, et qu'il étoit sorti de Dieu, et qu'il y retournoit; il se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge qu'il avoit attaché autour de lui* (Joan., xiii. 2, 3, 4, 5.). Voilà notre lecture d'aujourd'hui. Qu'elle est belle! qu'elle est ravissante! Mon Sauveur, vous me remplissez de consolation par la lecture de votre Evangile! En quelque endroit que je l'ouvre, j'y trouve partout ces consolations et des paroles de vie éternelle; mais je ne sais si j'y ai lu rien de plus touchant que cet endroit. Mon Sauveur, augmentez ma joie dans cette sainte lecture, afin que la chaste délectation dont elle me remplit, m'ôte tout le goût des joies du monde. Mais pour cela il faut peser toutes les paroles.

Après le souper (*Ibid.*, 2.) : saint Jean va parler d'un autre souper, *où il étoit couché sur le sein de Jésus, où Jésus donna à Judas le morceau trempé* (*Ibid.*, 23, 26.). Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds; et ce fut celui où il institua l'Eucharistie : souper de cérémonie, qui peut-être fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier; et il me suffit d'entendre que le festin où l'Eucharistie fut instituée fut un festin particulier, qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfit au besoin. Voilà Jésus qui se lève et qui sort de table; et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparoit, il leur lave les pieds.

Jésus sachant que son Père lui avoit tout remis entre les mains, et qu'il étoit sorti de Dieu et retournoit à Dieu (*Ibid.*, xiii. 3.). Arrêtons-nous : saint Jean est ici tout occupé des grandeurs et de la puissance de Jésus; et il nous veut remplir de cette idée, afin que la peinture qu'il nous va faire de son humilité et de son amour soit plus vive. Arrêtons-nous donc, encore un coup, et goûtons cette première

parole : *Son Père lui a tout remis entre les mains*, selon ce qu'il a dit lui-même : *Tout a été mis entre mes mains par mon Père* (MATTH., XI. 27.). Et ailleurs : *La toute-puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (*Ibid.*, XXVIII. 18.). Et quoique cette puissance lui appartînt naturellement, parce que dès le commencement il étoit Dieu, toujours résidant en Dieu, et inséparable de lui, et qu'il étoit ce Verbe Dieu, par qui Dieu a tout tiré du néant ; le Père par ce moyen ne pouvant avoir aucune créature qui ne soit la créature du Fils et ne lui doive le même hommage, conformément à cette parole : *Tout ce qui est à moi est à vous ; et tout ce qui est à vous est à moi* (JOAN., XVII. 10.) ; néanmoins cette puissance lui venoit de son Père, qui la lui ayant déjà donnée par son éternelle naissance, la lui donnoit au temps de sa passion d'une façon particulière ; parce que c'étoit par sa passion qu'il devoit tout acquérir, et avoir, à titre d'achat et d'acquisition, ce qu'il avoit déjà naturellement et par le droit de sa naissance. Et celui à qui tout est donné d'une manière si excellente, c'est celui qui nous va laver les pieds. Voilà où saint Jean en veut venir. Humilions-nous donc de notre côté. O Jésus ! je me soumets à votre empire, à celui que vous avez sur moi comme créateur, à celui que vous avez comme rédempteur ; vous êtes mon souverain Seigneur, mon doux et unique Maître : *Vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israel* (*Ibid.*, I. 49.). Quelle obéissance ne vous dois-je pas, étant à vous à tant de titres, et par des titres de cette nature, si authentiques, si immuables, si aimables, si divins !

IV.e JOUR.

Tout remis entre les mains de Jésus-Christ, spécialement les élus (Ibid.).

Tout *lui a été remis en main par son Père* (MATTH., XI. 27.). Ce *tout*, qui lui a été remis en main par son Père, est principalement ce *tout* dont il a dit : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi* (JOAN., VI. 37.). Et ce *tout* c'est son Eglise ; c'est dans son Eglise spécialement les saints, et parmi les saints ceux qui le sont jusqu'à la fin ; et en un mot, les élus. Voilà ce tout bienheureux, qui est spécialement remis par le Père entre les mains de Jésus, et dont il a dit lui-même : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés*. Et un peu devant : *Vous avez donné puissance sur toute chair*, sur tous les hommes, *à votre Fils, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné* (JOAN., XVII. 6, 2.). Ajoutons toujours : et celui à qui le Père a remis en main tout ce qui lui est de plus cher, c'est-à-dire ses élus, ses bien-aimés ; c'est celui qui va nous laver les pieds. Mon Sauveur, vous vous abaissez jusque là ! Il est juste que je m'abaisse devant vous. Mon Sauveur, que je sois de ce *tout* que votre Père vous a donné, afin que vous lui donniez la vie éternelle ! J'en serai, si je suis fidèle à votre grâce, si je garde vos commandements. Donnez-moi ce que vous me commandez, afin que je sois de ce troupeau béni, dont vous avez dit : *Mes brebis entendent ma voix ; je les connois, et elles me suivent ; et je leur donne la vie éternelle. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout ; lui-même qui me l'a donné, est au-dessus de toutes choses, et l'on ne peut rien ôter de mes mains, non plus que des siennes, parce que mon Père et moi ne sommes qu'un* (JOAN., X. 27, 28, 29, 30.). Qu'y a-t-il à craindre après cela ? Rien du tout, sinon de manquer à sa vocation ? il n'y a qu'à s'abandonner à ces mains toutes-puissantes, et à dire à Jésus : *O Seigneur ! j'espère en vous ;* je me livre à vous ; *je ne serai point confondu* (*Ps.* XXX. 1.).

V.e JOUR.

Jésus-Christ, vrai Dieu, et vrai homme JOAN., XIII. 3.).

La même lecture, et s'arrêter à ces paroles : *Jésus sachant que tout lui étoit remis entre les mains, et qu'il étoit sorti de Dieu, et qu'il retournoit à Dieu* (JOAN., XIII. 3.). *Sorti de Dieu* sans altération, sans succession, sans ordre de temps, avec une inexplicable pureté, comme le rayon sort du soleil, sans s'en séparer, et toujours portant en lui-même toute la vertu de son principe ; ce qui fait que saint Paul l'appelle, *l'éclat et le rejaillissement de la gloire de son Père* (*Hebr.*, I. 3.) : sorti néanmoins, non par extension comme le rayon qui n'est que la lumière étendue, et portée bien loin au dehors ; mais sorti de Dieu, comme la pensée sort de l'esprit en y demeurant toujours ; sorti de lui, par conséquent, comme quelque chose de vivant, ou plutôt comme la vie même ; ce qui fait dire à saint Jean, que *la vie étoit en lui* (JOAN., I. 4.) : c'est-à-dire, qu'elle y étoit comme dans le Père, qu'elle y étoit comme dans sa source ; selon ce qu'il dit lui-même de sa propre bouche : *Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même*

(JOAN., V. 26.). Il est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant de vivant, vie de la vie; sorti par la parfaite connoissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse; comme sa parole intérieure, par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est; comme l'expression vive et naturelle de ses perfections et de tout son être; comme portant en lui-même toute sa beauté; comme étant sa *vive et parfaite image, et l'empreinte de sa substance* (*Hebr.*, I. 3.). Sorti par conséquent comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui, Dieu comme lui; mais un même Dieu avec lui, un même Dieu que lui; parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance; mais il sort de toute sa substance, puisque sa substance ne souffre pas de division ni de partage; de sorte que sa substance, sa vie, sa divinité lui est communiquée toute entière, lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être père; comme il ne reste à la source que d'être la source, tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Voilà, autant qu'il est permis aux hommes de bégayer, voilà, dis-je, ce que c'est que sortir de Dieu. Ce sont les expressions dont se sert l'Ecriture sainte pour aider notre foible intelligence, pour l'élever au-dessus d'elle-même. Et tout cela nous est dit en abrégé dans le symbole de Nicée, lorsqu'il y est dit, que le Fils de Dieu est engendré, et sorti de la substance de son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu d'un vrai Dieu, de même substance que son Père, et un même Dieu avec lui, parce que le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu, et que tout ce qui est Dieu et vrai Dieu ne peut être qu'un; l'unité étant la substance et l'essence même de la divinité. Mais pourquoi se perdre aujourd'hui dans ces sublimes pensées? si ce n'est pour considérer avec saint Jean par une ferme et vive foi, que vous, mon Sauveur, étant Dieu, égal à Dieu, et un même Dieu avec votre Père, d'où vous êtes sorti en demeurant éternellement dans son sein; néanmoins vous avez voulu vous rabaisser jusqu'à laver nos pieds, vous humiliant de cette sorte devant votre créature, pour nous apprendre à nous humilier, non-seulement devant vous, mais encore devant nos frères, devant nos égaux, devant des hommes faits comme nous, devant nos inférieurs, si notre bassesse naturelle nous permet de mettre quelqu'un en ce rang.

VI.ᵉ JOUR.

Jésus-Christ, Dieu de Dieu, sorti de Dieu (Ibid.).

Encore la même lecture, le même mot: *Sorti de Dieu* (JOAN., XIII. 3.), Vous êtes, mon Sauveur, *sorti de Dieu;* sorti premièrement dans l'éternité, conformément à cette parole de Michée : *Sa sortie est dès les jours de l'éternité* (MICH., V. 2.), d'une parfaite coexistence avec Dieu, de qui vous sortez; autrement, vous ne seriez pas le rayon de ce soleil : vous ne seriez pas l'éclat de sa gloire, ni l'empreinte de sa substance, puisque sa substance c'est l'éternité : vous ne seriez pas sa pensée, vous ne seriez pas son Fils, le Fils parfait d'un Père parfait; d'un Père toujours parfait, pour produire, pour engendrer, comme pour être. Vous êtes donc sorti de Dieu dans l'éternité, avant tous les temps; mais sorti de Dieu dans le temps, lorsque votre Père qui vous engendre, et vous porte éternellement dans son sein, unit à votre personne qui lui est égale et coéternelle, dans le sein de la bienheureuse Vierge, la nature humaine toute entière, c'est-à-dire, une âme unie à un corps humain, afin que le même qui est Dieu parfait, fût aussi homme parfait, Fils de Dieu et Fils de Marie, le même Fils, le même Dieu. En cette sorte, ô Jésus! vous êtes encore sorti de votre Père éternel, parce que vous n'avez point eu d'autre Père que lui, et que la mère que vous avez eue est demeurée vierge, n'ayant été rendue féconde qu'à cause que *le Saint-Esprit est survenu* en elle, *et que la vertu du Très-Haut* l'a *couverte de son ombre* (LUC., I. 35.). Conçu d'une manière si pure et si divine, celle dont vous êtes né, ne l'est pas moins; puisque conçu du Saint-Esprit, vous êtes né de Marie toujours vierge, et vous sortez en cette sorte pour paroître aux hommes, comme vous dites vous-même : *Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde* (JOAN., XVI. 28.) : non que vous soyez venu où vous n'étiez pas; mais vous avez paru où vous ne paroissiez pas : et voilà votre sortie dans le temps, lorsqu'étant fait homme mortel, vous avez paru parmi les mortels.

C'est ainsi que vous êtes venu dans le monde en qualité d'homme; mais en même temps vous êtes demeuré comme Dieu dans le sein de votre Père, selon ce que disoit saint Jean votre précurseur : *Personne n'a jamais vu Dieu; mais le Fils unique qui est dans le sein de son Père, nous en a raconté les merveilles* (*Ibid.*, I. 18.), nous l'a fait connoître. Et, comme vous dites

vous-même, ***personne n'est monté au ciel, que celui qui est descendu du ciel, à savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel*** (JOAN., III. 13.): vous en êtes descendu, et vous y êtes. Comme Dieu vous ne quittez jamais le ciel, qui est le lieu de la gloire de votre Père, et vous ne le pouvez jamais quitter. Comme homme mortel vous avez quitté cette gloire, qui vous étoit naturelle, et vous nous avez paru dans la bassesse; et vous vous êtes ***fait homme***, et vous avez ***habité au milieu de nous, et nous avons vu*** votre ***gloire, comme la gloire du Fils unique plein de grâce et de vérité*** (*Ibid.*, I. 14.).

Mais comment est-ce que saint Jean a dit qu'il avoit vu votre gloire? Est-ce à cause qu'il vous a vu ressuscité, et montant aux cieux? ou même qu'il vous a vu transfiguré sur le Thabor? Tout cela entre dans sa pensée; mais il déclare qu'il vous a vu dans votre gloire, lorsqu'il vous a vu ***plein de grâce et de vérité;*** plein de la grâce des miracles, et guérissant tous les maux de nos corps; plein de la grâce qui nous sanctifie, puisque vos apôtres vous disoient : ***O Seigneur, augmentez-nous la foi*** (LUC., XVII. 5.); et que cet affligé vous crioit du fond de son cœur : ***Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité*** (MARC., IX. 23.). C'est donc ainsi que saint Jean vous a vu ***plein de grâce;*** et par la même raison il vous a vu ***plein de vérité;*** parce que vous annonciez la vérité aux hommes par vos prédications, et qu'en même temps vous la leur mettiez dans le cœur par l'inspiration de votre grâce, les illuminant tout ensemble et au dedans et au dehors. Nous avons donc vu votre gloire, même au milieu de vos bassesses; parce que nous y avons vu la vérité et la grâce dont vous étiez plein, et plein non-seulement pour vous, mais encore pour nous; puisque ***nous avons tous reçu de votre plénitude, et grâce pour grâce*** (JOAN., I. 16.), comme le disoit saint Jean-Baptiste votre précurseur.

Nous voyions donc alors votre gloire au milieu de vos infirmités; et si nous ne la voyions pas toute entière; si en même temps que nous vous voyions des yeux de la foi, comme le Fils unique de Dieu, nous vous voyions des yeux du corps comme le dernier des hommes, comme l'homme de douleurs et tout rempli d'infirmités, comme un ver et non pas comme un homme; c'est que vous cachiez volontairement votre gloire, vous en suspendiez l'effet : ce n'étoit point par force que vous étiez dans l'abaissement; c'étoit par amour et par bonté. Et néanmoins avec cette gloire dont vous étiez plein, et que vous aviez apportée en sortant de Dieu, vous venez nous laver les pieds! Quand donc j'aurois de la gloire, je la voudrois supprimer. Mais je n'en ai point, je n'ai rien; je ne suis rien; et il ne s'agit que d'abaisser, ou plutôt il ne s'agit que de tenir bas un pur néant.

VIIe JOUR.

Jésus-Christ sorti de la gloire de Dieu, y devoit retourner (Ibid.).

Les mêmes paroles : *Sachant qu'il étoit sorti de Dieu, et qu'il y retournoit* (JOAN., XIII. 3.). Celui qui est sorti de Dieu de cette manière, ne peut pas qu'il n'y retourne. Il y avoit en lui une grandeur qui devoit enfin l'emporter. Il ne pouvoit s'abaisser que par condescendance, pour s'approcher de nous; pour nous apporter ses grâces; pour nous donner un parfait modèle d'humilité, de douceur, de patience, de toutes les vertus; pour se rendre la victime de nos péchés. Pour cela il falloit qu'il descendît jusqu'au tombeau; mais, comme dit saint Pierre, ***il n'y pouvoit pas être détenu*** (*Act.*, II. 24.). Et il falloit que la vie qui étoit en lui, prévalût. Il falloit donc aussi que s'il quittoit sa gloire, il la reprît bientôt; ***s'il s'humilioit jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, Dieu*** devoit ensuite ***l'exalter et lui donner un nom qui fût au-dessus de tout nom*** (*Philip.*, II. 8, 9.), pour accomplir aussi ce qu'il a demandé à son Père : ***Mon Père, glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût*** (JOAN., XVII. 5.). C'est ce que veut dire saint Jean par ces paroles : ***Sachant qu'il sortoit de Dieu, et qu'il y retournoit.*** Car il n'étoit pas possible qu'il demeurât toujours séparé d'une gloire qui lui étoit si naturelle; et non-seulement il y devoit retourner, mais encore nous y ramener avec lui; ce qui aussi lui a fait dire : ***Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi; afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde*** (*Ibid.*, XV. 12, 24.). La contempler, c'est en jouir, c'est y participer, selon ce que dit saint Jean : ***Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est*** (1. JOAN., III. 2.). Et c'est l'accomplissement de ce qu'il a dit : ***Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, et que le monde sache que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé*** (JOAN., XVII. 22, 23.).

Que ceux qui aiment Jésus-Christ, goûtent ces

paroles, et qu'ils goûtent encore celles-ci : *Je m'en vais vous préparer la place; et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai, et je vous retirerai à moi; afin que là où je suis, vous y soyez aussi* (JOAN., XIV. 2, 3.). Voilà donc la manière dont Jésus-Christ devoit retourner à Dieu, voilà ce que veulent dire ces paroles de saint Jean, *étoit sorti de Dieu, et y retournoit.* Et lorsqu'il fut sur le point d'accomplir ce glorieux retour, étant tel, et se sachant tel, comme le remarque saint Jean, il voulut bien nous laver les pieds. Silence, silence encore un coup; taisez-vous, mes pensées; laissez-moi contempler Jésus aux pieds de ses apôtres, à nos pieds de tous, et aux pieds de tous ses fidèles, qu'il regardoit dans ses apôtres.

VIII.e JOUR.

Jésus-Christ en vient au lavement des pieds (JOAN., XIII. 4.).

Lisez v. 4 et 5. *Il se leva de table, et il posa ses habits*, les habits d'honneur que portoient les personnes libres, et ne se laissant que cette sorte d'habits que ceux qui servoient avoient accoutumé de garder. *Et ayant pris un linge, il se l'attacha devant lui ;* de mot à mot, *il s'en ceignit*. Se ceindre, en général, étoit la posture de celui qui alloit servir, selon ce qui est écrit : *Que vos reins soient ceints;* et un peu après : *Soyez comme les serviteurs qui attendent leurs maîtres ;* et un peu après : *Le maître se ceindra lui-même, et fera asseoir à table ses fidèles serviteurs; il viendra lui-même les servir* (LUC., XII. 35, 36, 37.). Voilà en général ce que c'est que se ceindre; mais se ceindre d'un linge, est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui-même : lui-même il pose ses habits; il se met lui-même ce linge : il verse l'eau lui-même dans le bassin. De ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu, qui a tout fait par sa puissance; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissoit les malades et ressuscitoit les morts; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie; c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil; puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour le leur rendre; il faut laver les ordures et la poussière qui s'amassoient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisoit en ces pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il étoit, dès l'éternité, et dans le temps, et ce qu'il alloit devenir par sa résurrection et son ascension triomphante. Pénétrez-moi, ô Jésus, de votre grandeur naturelle et de vos bassesses volontaires; afin que du moins dans ma petitesse naturelle, je n'aie point de difficulté à me tenir bas et à servir mes frères !

IX.e JOUR.

Pierre refuse de se laisser laver les pieds ; puis il obéit (JOAN., XIII. 6—9.).

Que saint Pierre étoit pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son Maître, lorsqu'il s'écrie tout transporté : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds* (JOAN., XIII. 6, 7.). Vous? à qui? à moi, TU, MIHI. Vous, le Fils de Dieu, à moi un pécheur. Il lui disoit autrefois : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis homme pécheur* (LUC., V. 8.) : un homme, un mortel, un néant; mais, ce qui est encore pis, un pécheur. Ha, retirez-vous de moi, je ne puis souffrir votre approche. A plus forte raison maintenant, que vous veniez me laver les pieds, et me rendre un service si indigne de vous; un Maître à son disciple; un Seigneur et un tel Seigneur, à son esclave. *Ha, Seigneur !* quoi que vous disiez, je ne le souffrirai jamais : *Jamais vous ne me laverez les pieds* (JOAN., XIII. 6.).

Le caractère de saint Pierre étoit la ferveur. Elle n'étoit pas encore bien réglée, mais elle étoit extrême; et quoique Jésus lui dit : *Vous ne savez pas encore ce que je veux faire, mais vous le saurez bientôt*, et en son temps; comme s'il eût dit : Laissez-moi faire; je sais pourquoi je le fais : Pierre s'obstine, pour ainsi parler, et contraint Jésus de lui dire : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.* Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisoit dire : *Jamais vous ne me laverez les pieds;* il s'écrie, *Ha, Seigneur! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête* (*Ibid.*, 7, 8, 9.). Il ne savoit pas encore ce que c'étoit d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il falloit être plongé à son exemple; il n'avoit pas encore pénétré cette parole de son Maître : *J'ai à être baptisé d'un baptême* (LUC., XII. 50.); il faut que je sois baptisé de mon propre sang; et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs : je leur laverai les pieds, je leur laverai les mains, je leur laverai la tête par ce baptême. Pierre ne savoit pas encore tout ce mystère; il ne savoit pas encore parfaitement combien nos pensées, combien nos actions étoient

impures, ni combien nous avions besoin que notre tête et nos mains fussent lavées. Et néanmoins, possédé du désir d'être avec son Maître, et d'avoir part avec lui, à l'abandon il s'écrie : Je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même, lavez-moi comme vous voudrez, je veux être avec vous, quoi qu'il en coûte, à quelque prix que ce soit, je veux vous avoir ; faites ce que vous voudrez, non-seulement de mes pieds, mais encore de mes mains et de ma tête. Vous serez écouté, Pierre ; vos pieds et vos mains seront lavés ; vous serez crucifié comme votre Maître ; votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre Maître vous lavera, voilà le bain qu'il vous prépare : *Vous ne le savez pas encore; mais on vous le fera savoir en son temps. O Seigneur ! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Imitons saint Pierre, abandonnons-nous à notre Sauveur. Nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire de nous, notre foiblesse ne le pourroit pas souffrir, mais quoi que ce soit, *mon cœur est prêt, mon cœur est prêt, ô Dieu* (*Ps.* LVI. 8.) ! encore un coup ; je vous livre tout, pieds et mains, tout ce que suis, la tête même, et l'âme dont elle est le siége.

X.e JOUR.

Se laver des moindres taches. Vous êtes purs, mais non pas tous (JOAN., XIII. 8 — 10.).

En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain étoit fort fréquent ; et après qu'on s'étoit lavé le matin, et pendant le jour, il ne restoit plus sur le soir que de se laver les pieds pour se nettoyer des ordures qu'on amassoit allant et venant. C'est le sens de cette parole de l'Epouse : *J'ai lavé mes pieds ; pourquoi voulez-vous que je me lève pour les salir* (*Cant.*, V. 3.) ? Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés, il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine, lesquels, bien que plus petits à comparaison des autres, ne laissent pas en eux-mêmes d'être toujours grands, parce qu'une âme qui aime Dieu ne trouve rien de léger dans ce qui l'offense ; et si elle négligeoit de se purifier de ses fautes, elle la mettroit dans un état funeste, affoiblissant insensiblement les forces de l'âme ; en sorte qu'il ne lui resteroit que très peu de résistance contre les grandes tentations ; ce qui la feroit succomber trop aisément, parce que ces tentations violentes ne peuvent être vaincues que par une très ardente charité. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paroles : *Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est pur dans tout le reste ; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous* (JOAN., XIII. 10.). Jésus-Christ nous apprend donc, par cette parole, qu'il ne nous est pas permis de négliger ces moindres péchés ; et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres, au moment qu'il alloit instituer l'Eucharistie et les y faire participer, nous apprend que le temps où nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ, à quoi ces péchés apportent un si grand obstacle, que si on mourroit avant que de les avoir expiés, la vision bienheureuse en seroit retardée, et peut-être durant plusieurs siècles. On doit donc se sentir d'autant plus obligé à purifier ces péchés avant la communion, que c'est par elle principalement qu'on s'en doit relever, les autres étant lavés par un autre sacrement, et la négligence de purger ces fautes pouvant aller à un excès qui rendroit l'attache à ces péchés non-seulement dangereuse comme elle l'est toujours, mais encore mortelle. Car celui qui ne se soucie des péchés qu'à cause qu'ils damnent, montre que c'est la peine qu'il craint, mais qu'il n'aime pas véritablement la justice, c'est-à-dire, qu'il n'aime pas Dieu comme il y est obligé, et il doit craindre de perdre bientôt, par son extrême langueur, tout ce qui lui reste de ce feu divin. Lavons donc soigneusement non-seulement nos mains et notre tête, mais encore nos pieds, avant que d'approcher de l'Eucharistie, autrement l'Epoux viendra à nous avec une espèce de dédain : et encore que ces péchés journaliers n'empêchent pas qu'il ne nous dise ainsi qu'aux apôtres : *Vous êtes purs ;* il nous avertit néanmoins de nous en purger, quand nous voulons nous approcher de son corps et de son sang avec toute la pureté requise. Et il fait bien voir combien est grande cette obligation, lorsqu'en lavant les pieds à ses apôtres, pour leur inspirer le soin de se purifier de ces péchés, il leur dit : *Si je ne vous lave*, c'est-à-dire, si je ne lave ces taches des pieds, *vous n'aurez point de part avec moi* (*Ibid.*, 8.) ; non-seulement à cause qu'elles retardent, comme on vient de voir, la vision bienheureuse, et la parfaite union avec Dieu, mais encore à cause que la négligence de les nettoyer peut causer de dangereuses froideurs

entre l'âme et Jésus-Christ, et même dans un certain degré devenir mortelle. Lavez-vous donc, chrétien, lavez-vous de tous vos péchés, jusqu'aux plus petits, lorsque vous devez approcher de la sainte table. Lavez vos pieds avec soin, renouvelez-vous tout-à-fait, de peur qu'il ne vous arrive de manger indignement le corps du Sauveur; puisque vous voyez si clairement que ce péché, qui peut-être ne seroit que véniel par sa nature, deviendroit mortel par l'attache que vous y auriez. Et quand même vous ne seriez pas tout-à-fait indigne, de cette indignité qui nous rend coupables du corps et du sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes des grandes grâces, sans lesquelles nous ne pouvons vaincre les grandes foiblesses, ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Epoux, et causer entre lui et nous, sinon la rupture, du moins ces froideurs, qui sont des dispositions à la rupture même.

Seigneur, lavez-moi les pieds, afin que je dise avec l'Epouse : *Je me suis lavé les pieds; puis-je les salir de nouveau ?* La pureté est un attrait pour conserver la pureté : plus un habit est blanc, plus les taches qui sont dessus se font remarquer; plus on est net, plus on doit éviter de se souiller; dans le désir d'être rangé avec ceux dont il est écrit, qu'*ils sont sans tache devant le trône de Dieu* (*Apoc.*, XIV. 5.). C'est à quoi il faut aspirer, et se souvenir de cette belle doctrine de saint Augustin; qu'encore qu'on ne puisse vivre ici sans péché, on en peut sortir sans péché; parce que, comme les péchés y abondent, les remèdes pour les guérir n'y manquent pas.

XI.e JOUR.

Judas lavé comme les autres (JOAN, XIII. 10. 11.).

Vous êtes purs, mais non pas tous : car il savoit qui étoit celui qui le devoit trahir: et c'est pour cela qu'il dit : Vous êtes purs, mais non pas tous (JOAN., XIII. 10, 11.). Et cependant quoiqu'il le connût, et *que le diable fût déjà entré dans son cœur* (*Ibid.*, 2.), pour lui inspirer le dessein de livrer son Maître, il lui lave les pieds comme aux autres, et il l'avertit qu'il voit son crime, pour le porter à se corriger. Arrêtons-nous à considérer avec saint Paul (*Rom.*, II. 4, 5.) *la bonté de Dieu* qui nous attend, disons plus, *qui nous invite à la pénitence,* pendant *qu'avec notre dureté et notre cœur impénitent, nous nous amassons à nous-mêmes des trésors de haine.* Telle étoit la disposition de Judas.

Que de Judas parmi les chrétiens! que de malheureux, que mille démonstrations des bontés de Dieu ne peuvent détourner de la résolution de mal faire! Ne soyons point de ce nombre. Si nous en avons été, n'en soyons plus; songeons du moins qu'il nous voit, qu'il voit celui qui le doit trahir; et cependant il lui lave les pieds : une eau sainte lui est présentée dans la pénitence: Jésus est prêt à le recevoir à son amour et à ses grâces, pourvu qu'il se lave et se repente.

XII.e JOUR.

Lavement des pieds commandé. Bonté et humilité (JOAN., XIII. 12 — 16.).

Il falloit joindre l'instruction de la parole, à celle de l'exemple. Jésus *reprit ses habits, et s'étant remis à table,* avant que de reprendre le souper qu'il avoit interrompu, avant que d'en venir au repas céleste, il y parla en cette sorte : *Vous voyez ce que je viens de faire : vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis* (JOAN., XIII. 12, 13.). Continuez la lecture, v, 14, 15, 16.

Vous y apprendrez que le Sauveur nous enseigne à rendre à nos frères le service que nous pouvons, même corporel, même sans y être tenus. Celui de laver les pieds étoit alors en grand usage, comme il paroît par ces paroles de saint Paul, où il compte parmi les conditions de la veuve qu'on devoit choisir pour servir les pauvres : *qu'elle ait été hospitalière, qu'elle ait lavé les pieds des saints* (1. TIM., V. 9, 10.). Choisissons à cet exemple quelque service de cette nature, qui revienne à celui-là selon nos mœurs. Par exemple, allons servir les malades dans un hôpital, ou plutôt encore quelque malade qui soit sans secours, et qui ait besoin d'un tel service; et toutes les fois que nous le rendrons à quelqu'un, rendons-le comme Jésus-Christ, le plus sérieux, le plus effectif, et par conséquent le plus humble qu'il se pourra : que ceux qui rendent quelquefois aux pauvres de tels services par cérémonie, comme les princes, les prélats, les supérieurs des communautés, entrent dans l'esprit de cette cérémonie; qu'ils entrent dans une profonde et sincère humilité; qu'ils considèrent, que dans le fond notre nature est servile; que nous sommes nés serfs par le péché, et que la différence des conditions ne peut pas effacer ce titre.

Ne servons pas seulement nos frères avec humilité, comme a fait le Sauveur; mais servons-

les avec amour, en nous souvenant de cette parole : *Jésus ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* (JOAN., XIII. 1.). Ce ne fut donc pas seulement pour pratiquer l'humilité, et nous en donner l'exemple, qu'il lava les pieds à ses disciples; mais ce fut par un tendre amour, par le plaisir qu'il avoit à leur montrer combien il les estimoit; pour relever la dignité de la nature humaine tombée dans la servitude. Servons donc nos frères dans le même esprit, par estime, par tendresse, et pour honorer Jésus-Christ en eux.

Dans un sens moral, mais très véritable et très solide, nous nous lavons les pieds les uns aux autres, lorsque nous prenons soin de nous avertir mutuellement de nos fautes; toujours prêts à les excuser; ne souffrant pas qu'on déshonore notre prochain dans les moindres choses, et le purgeant par ce moyen jusque des plus petits défauts; et cela, non-seulement par humilité, de peur qu'en jugeant les autres, nous nous attirions à nous-mêmes un sévère jugement pour nos défauts; mais par une sincère et véritable tendresse pour tous les chrétiens qui sont nos frères, et pour tous les hommes, qui sont notre chair.

Jésus-Christ, après avoir dit : *Faites comme je vous ai fait* (*Ibid.*, 15.), et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables : afin de leur faire entendre, à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute : *Celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même : et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé* (*Ibid.*, 20.). Le bel enchaînement : de remonter des ministres de Jésus-Christ à lui-même, et de lui-même jusqu'à Dieu son Père! Accoutumons-nous à regarder Jésus-Christ dans nos pasteurs, et dans Jésus-Christ toute la majesté de son Père.

En tenant ces discours à ses apôtres, Jésus-Christ y insère toujours quelque chose du traître Judas, pour les confirmer, non-seulement dans la foi, en leur faisant sentir qu'il savoit tout, mais encore dans les sentiments de bonté et d'humilité; puisque connoissant, comme il dit, ceux qu'il avoit choisis, et sachant les noirs desseins de ce traître, il n'avoit pas laissé de lui laver les pieds; et non-seulement cela, mais encore de le faire mettre à sa table; de lui servir à manger comme aux autres; et ce qui est au-dessus de tout, de lui donner, comme aux autres, son corps et son sang.

XIII.e JOUR.

Trouble de Jésus : Un de vous me trahira. (JOAN., XIII. 21.).

Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit, et se déclara, en disant : *Un de vous me trahira.* Ce trouble dans l'âme sainte et dans l'esprit de Jésus, est digne d'une attention extraordinaire. Ce qui se présente d'abord à notre esprit, c'est la cause de ce trouble : *Un de vous me trahira.* Le crime, la trahison, la perfidie d'un des disciples de Jésus, c'est ce qui lui cause ce trouble intérieur. Ce qui le trouble donc, en général, c'est le péché : c'est, en particulier, les péchés de ceux qui lui étoient les plus unis, comme Judas, qu'il avoit mis au nombre de ses apôtres. Quand il songeoit que sa passion, par laquelle il venoit détruire le péché, devoit introduire dans le monde tant de nouveaux crimes, des crimes si énormes, si singuliers, si inouïs, la trahison d'un Judas, les inhumanités des Juifs, leur ingratitude, en un mot, le déicide : c'est là ce qui lui causoit, plus que tout le reste, ce trouble intérieur; et on ne se trompera pas en croyant que c'étoit là la partie la plus amère de son calice.

Nous voyons trois endroits principaux, où il est parlé du trouble de la sainte âme de Jésus : celui-ci, au chapitre XII du même évangile, v. 27, lorsqu'il dit : *Mon âme est troublée;* et dans le chapitre XI, v. 33, où voyant les larmes des Juifs et de Marie sœur de Lazare, qui pleuroient sa mort, *il frémit en son esprit, et se troubla lui-même.*

Il n'y a nul doute, dans l'endroit où nous sommes, que le sujet de son trouble ne fût le crime de Judas, et de tous ceux qui devoient coopérer à sa mort. Car l'évangéliste le remarque, lorsqu'il dit *qu'il se troubla*, et qu'il dit en même temps : *Un de vous me trahira.* On doit croire aussi, que lorsqu'il dit à la veille de sa passion : *Mon âme est troublée*, c'étoit là principalement ce qui le troubloit : c'étoit, dis-je, le péché; puisque rien ne méritoit tant de l'émouvoir. Enfin, s'il a paru si troublé à la mort de Lazare, et aux larmes qu'elle fit verser; il ne faut pas croire que la seule mort du corps lui causât ce frémissement et ce trouble : c'est qu'il regardoit la mort de l'âme dans celle du corps qui en étoit la figure. Il regardoit, que c'est le péché qui a amené la mort dans le monde : Lazare étoit l'image du pécheur, et du pécheur dans son état le plus funeste et le plus affreux, qui est celui où l'on est par le péché d'endurcis-

sement et d'habitude, lorsqu'on pourrit dans son crime.

Ainsi ce trouble que Jésus ressentit ici dans son esprit, c'est l'horreur dont il fut saisi, en considérant lé péché: c'est ce qui lui causa ce saisissement qu'il fit paroître en frémissant. Et s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments les plus intimes, ce qui le troubla le plus vivement en cette occasion, c'est qu'il regarda le mauvais effet que sa mort, et le mérite de son sang répandu, devoient produire dans les pécheurs en leur étant une occasion de s'abandonner au péché, par l'espérance qu'elle leur donnoit d'en obtenir le pardon. C'est là ce qu'il y a de plus horrible dans le péché, d'y faire servir la bonté de Dieu et la grâce de la rédemption. Si c'est là ce que le péché a de plus horrible, c'est là aussi par conséquent ce qui causoit au Sauveur le plus d'horreur, le plus de saisissement, le plus de trouble.

Et pour venir au trouble qu'il ressentit aux approches de sa mort, il n'étoit pas seulement causé par les crimes, par les cruautés, par les injustices et les perfidies qui devoient le mener au dernier supplice; mais encore, parce qu'il voyoit qu'il en seroit en quelque façon l'occasion innocente. Car encore que bien éloigné de donner lieu à la jalousie et aux injustices des Juifs, il n'ait rien omis pour les corriger, et que leur malice seule fût la cause de leurs fureurs; néanmoins il ne laissoit pas d'être véritable, que la sainteté de Jésus, sa doctrine, ses miracles, ses vives et pressantes répréhensions, qui devoient opérer leur salut, excitèrent cette jalousie et cette haine implacable contre Jésus-Christ; et que Judas prit occasion de s'éloigner de lui, des paroles qu'il avoit dites en faveur de Marie, lorsqu'elle avoit épanché sur lui tant de parfums précieux.

Il faut ajouter à tout cela, qu'il avoit à souffrir la mort, comme la juste punition de tous les péchés dont il étoit chargé; et il y alloit en quelque façon comme coupable. Ainsi l'horreur du péché le saisissoit; il s'en voyoit tout environné, tout pénétré. Il voyoit, ô cruel spectacle pour le Sauveur du genre humain! il voyoit croître le péché par le mauvais usage qu'on feroit de sa mort. Elle faisoit dire à plusieurs, qu'il n'étoit pas le Fils de Dieu; que tous les miracles par lesquels il l'avoit prouvé, n'étoient qu'illusion. Elle étoit scandale aux Juifs, et folie aux gentils, et aux fidèles mêmes. Quelle occasion de vengeance! puisqu'en général tous ceux qui ne voudroient pas en profiter, en devenoient plus coupables, plus punissables, plus damnés. Combien étoit touché de leur malheur ce bon Sauveur, qui aimoit si tendrement tous les hommes, particulièrement ses fidèles, et qui ne s'étoit fait homme que pour les sauver. O Jésus! c'est ce qui troubloit principalement votre sainte âme; c'est ce qui lui causa cette émotion, et les autres que nous verrons dans la suite. Ayons donc horreur du péché; et voyons, dans le trouble de Jésus, combien notre conscience en devroit être troublée.

XIV.ᵉ JOUR.

Qu'est-ce que le trouble de Jésus (Ibid.)?

Il me semble, ô mon Sauveur! que vous me faites entendre en quelque façon ce que c'étoit que ce trouble, dont il est si souvent parlé dans votre Evangile. C'est déjà bien certainement un trouble dans l'intérieur; autrement l'évangéliste ne diroit pas, *Il se troubla dans son esprit*, ni lui-même, *Mon âme est troublée.* Mais qu'est-ce donc dans son intérieur, que ce trouble? si ce n'est l'horreur d'un grand mal, d'un mal extrême, du plus grand de tous les maux, qui est le péché, avec toutes les affreuses circonstances qu'on vient de voir que Jésus avoit en vue: horreur, qui, excitée dans son âme sainte, rejaillissoit sur le corps, et y causoit des effets à peu près semblables à ceux que nous éprouvons à la vue des objets les plus fâcheux; à quoi il faut ajouter, au temps de la passion, ce que je vais tâcher de pénétrer avec le secours de l'Ecriture.

Le trouble de l'âme consiste principalement dans la diversité des pensées qui nous montent dans l'esprit à l'occasion des objets extraordinaires. *Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans votre cœur?* dit Jésus lui-même à ses disciples (LUC., XXIV. 38.), lorsqu'il les vit si effrayés, de ce qu'il leur apparoissoit après sa mort. Ces pensées, dont l'âme est distraite et agitée, en sorte qu'elle ne sait quel parti prendre et à quoi se déterminer, c'est ce qui la trouble: elle ne se possède plus, elle n'est plus maîtresse d'elle-même.

Oserons-nous dire, qu'il y a eu quelque chose de semblable dans l'âme sainte de Jésus? *Maintenant*, dit-il, *mon âme est troublée; et que dirai-je? Dirai-je* à mon Père: *Mon Père, sauvez moi de cette heure* affreuse, où j'aurai tant à souffrir? *Mais c'est pour cette heure-là que je suis venu: mon Père, glorifiez votre nom* (JOAN., XII. 27, 28.).

Voilà cette diversité de pensées : on voit une espèce de perplexité dans ces paroles, *Que dirai-je ?* une espèce d'irrésolution dans celles-ci, Que demanderai-je à mon Père ? qu'il me délivre de tant de maux ? Mais tout se termine enfin par s'abandonner tout entier à Dieu, et n'avoir pour objet que sa gloire.

Y a-t-il eu une véritable irrésolution dans la sainte âme de Jésus ? A Dieu ne plaise ; car l'irrésolution ne venant que de la foiblesse de la raison, lorsqu'on ne voit pas assez clair pour se déterminer à ce qu'il faut faire : une telle disposition pouvoit-elle se trouver dans l'âme du Sauveur, à qui la sagesse éternelle étoit unie, et ne cessoit de la diriger dans tous ses mouvements ? Mais encore qu'il n'y eût point une véritable irrésolution dans une âme si ferme et si éclairée, il y a eu quelque chose de semblable ; puisqu'il a souffert en lui-même ces différentes pensées, que causent d'un côté l'horreur naturelle d'une mort accompagnée de tant de terribles circonstances ; et de l'autre, une parfaite détermination à s'y livrer, parce que Dieu le vouloit ainsi.

XV.ᵉ JOUR.

L'horreur du péché, cause du trouble de Notre-Seigneur (Ibid.).

Pour comprendre combien cet état est fâcheux et affligeant, il ne faut que se souvenir que ce qui faisoit l'horreur de Jésus-Christ, n'étoit pas seulement la mort douloureuse qu'il avoit à souffrir. Car encore que cette horreur de la mort et de la douleur soit naturelle au genre humain, et que Jésus-Christ l'ait dû prendre avec toute sa vivacité en prenant notre nature toute entière ; c'étoit le péché qu'il regardoit comme l'objet qui lui étoit le plus opposé, et qui faisoit son aversion. Il regardoit la mort, ainsi qu'on l'a vu, comme l'effet, comme la peine du péché ; la sienne étoit causée par mille énormes péchés : elle en augmentoit la grièveté et le nombre, à la manière qui a été dite. Ah, quel calice ! combien grande, combien excessive en est l'amertume !

Un ancien Père raconte la disposition de trois solitaires dans les injures qu'on leur faisoit. L'un se recueilloit en lui-même, et examinoit en tremblant s'il ne s'étoit point emporté, s'il n'avoit point manqué de patience. L'autre regardoit celui par qui il étoit outragé, comme un homme qui s'attiroit à lui-même de grands maux par les justes jugements de Dieu ; et il en étoit attendri jusqu'à en pleurer. Mais les larmes du dernier étoient bien plus abondantes, et bien plus amères ; parce qu'il s'attachoit à considérer que les outrages qu'on lui faisoit étoient autant d'offenses contre Dieu, dont encore il avoit été l'occasion, quoiqu'innocente. Laissons la première disposition, qui ne peut convenir au Sauveur : mais les deux autres étoient en lui d'autant plus vives, qu'il avoit plus de tendresse pour les hommes, une impression beaucoup plus forte des jugements de Dieu, et une horreur du péché au-dessus de tout ce qu'on peut penser.

Quand donc il lui plaisoit, quand il étoit convenable, et il l'étoit principalement dans le temps de sa passion, de se livrer tout entier à ce sentiment de compassion pour les pécheurs, et d'horreur pour le péché même ; ce qu'il souffroit est inexplicable ; et il ne faut pas s'étonner de lui avoir entendu dire : *Mon âme est troublée* (Joan., xii. 27.), ni de lui entendre dire bientôt : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (Matth., xxvi. 38.).

Mon Sauveur ! ce trouble de votre sainte âme étoit nécessaire d'un côté, pour exciter et pour guérir l'insensibilité de la mienne, qui loin d'être troublée de son péché, n'en sent ni le poids ni la blessure ; et de l'autre, pour expier ce trouble de mes sens émus par les diverses passions qui me tyrannisent tour à tour. Seigneur, guérissez-moi de tant de maux ; que je cesse d'être insensible au péché ; que je cesse d'être si sensible aux plaisirs et aux douleurs qui viennent du corps où je me trouve plongé par l'acquisition et la perte des biens périssables.

XVI.ᵉ JOUR.

Ce trouble étoit volontaire en Notre-Seigneur et nécessaire pour nous (Ibid.).

Comment s'accorde ce trouble, cette agitation, et pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur, avec la parfaite union du Verbe, et la bienheureuse jouissance qu'elle attiroit avec elle ? C'est un mystère qu'il ne faut pas espérer de pénétrer en cette vie. Il nous suffit de penser que comme l'union de l'âme avec le corps a ses règles, qui font que l'âme, selon ses divers rapports et ses différents objets, a des sentiments, reçoit des impressions, forme des pensées contraires en quelque façon les unes aux autres, ce qui donne lieu non-seulement aux philosophes, mais encore à l'Apôtre même, de distinguer *l'âme d'avec l'esprit* (*Heb.*, iv. 12.), c'est-à-dire, de distinguer l'âme comme

en deux parties, et la partie animale d'avec la spirituelle et la raisonnable; ce qui souffre encore plusieurs autres subdivisions, en sorte qu'il semble quelquefois qu'il y ait plusieurs hommes dans un seul homme, tant ces sentiments différents sont véritables et vifs des deux côtés : ainsi l'union du Verbe avec l'âme, et par l'âme avec le corps, et encore celle du Verbe fait homme avec les fidèles qui sont ses membres, et avec tout le genre humain qu'il porte en lui-même, ont leurs règles prescrites par le Verbe même, qui demeurant toujours immuable, excite dans l'âme qui lui est unie et appropriée de cette admirable manière qui la fait être véritablement l'âme d'un Dieu, des sentiments différents, selon les divers rapports qu'elle a avec lui, avec son corps naturel, avec son corps mystique, avec tous ses membres, et en un mot avec tous les hommes : en sorte qu'il a dû souffrir par rapport à nous; et, comme parlent les Pères, par économie, par dispensation, par condescendance, ce qui n'eût point convenu à son état s'il n'eût été qu'une personne ordinaire et particulière : d'où aussi il est arrivé, que sans aucune diminution de la force qui le tenoit invinciblement et inviolablement uni à la volonté de Dieu, et au Verbe qui régloit tous ses mouvements; par le ministère qu'il exerçoit de chef, de victime, de modèle du genre humain, il a dû souffrir les délaissements et les foiblesses, que demandoient l'expiation de nos péchés, l'exemple qu'il nous devoit, et les grâces qu'il falloit nous mériter par ce moyen. C'est pour nous que sans déroger à la vérité de cette parole : *Je ne suis pas seul, car mon Père demeure avec moi* (JOAN., XVI. 32.), il n'a pas laissé de s'écrier : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé* (MATTH., XXVII. 46.)? C'est pour nous, que tout heureux qu'il étoit dans la haute partie de l'âme, par la jouissance du Verbe qu'il ne pouvoit pas ne pas posséder, puisqu'il faisoit avec lui une seule et même personne, il a fallu qu'il pût dire selon la partie inférieure : *Je suis triste jusqu'à la mort;* et encore : *L'esprit est prompt, mais la chair est infirme* (*Ibid.*, XXVI. 38, 41.); et le reste que nous trouverons dans la suite. Car ces peines intérieures faisoient partie de ce qu'il devoit souffrir pour le péché; ces foiblesses faisoient partie du remède qu'il devoit apporter aux nôtres, et de l'exemple qu'il nous devoit donner pour les soutenir et pour les vaincre. Il falloit qu'il y eût en lui des infirmités, des détresses, des désolations, des délaissements auxquels nous pussions nous unir pour porter les nôtres. C'est par là *qu'il est devenu ce pontife compatissant, qui sait nous plaindre dans nos maux, à cause qu'il les a expérimentés, et qu'il a passé par toute sorte d'épreuves; tenté*, comme dit saint Paul (*Hebr.*, IV. 15; V. 2, 8.), *ainsi que nous, en toutes choses, à la réserve du péché.*

C'est pour toutes ces raisons, et sans doute pour beaucoup d'autres, qui ne sont pas encore révélées, que l'âme de Jésus-Christ a été livrée par le Verbe aux horreurs, aux troubles, aux foiblesses, aux délaissements, que nous avons vus; qu'elle s'y est livrée elle-même volontairement, en s'appliquant aux objets capables de les exciter, et se mettant dans des dispositions qui y étoient les plus convenables : ce qui fait dire à saint Jean, *qu'il étoit troublé* à la vérité, mais aussi *qu'il se troubloit lui-même* (JOAN., XII. 27; XI. 33.), n'y ayant rien de forcé dans le trouble qu'il souffroit, et au contraire tout y étant dirigé et ordonné par le Verbe qui présidoit dans cette personne adorable, et par l'âme qui s'abandonnoit à cette conduite, de toute sa volonté et de toute sa pensée.

C'est par une intime participation de ces états du Sauveur, que des âmes saintes, au milieu du trouble des sens, et parmi des angoisses inexplicables, jouissent, dans un certain fond, d'un imperturbable repos, où elles sont dans la jouissance autant qu'on y peut être en cette vie. Elles n'ont donc qu'à s'unir au trouble, aux infirmités, aux délaissements de Jésus, pour, par ce moyen, trouver leur soutien dans l'union intime qui le tenoit si inséparablement attaché à la divinité et aux ordres de la sagesse incréée.

Ainsi, le saint homme Job poussé en quelque façon de deux esprits opposés, pendant qu'il dispute avec Dieu, pour soutenir devant lui son innocence; qu'il fulmine, pour ainsi dire, contre lui, et qu'il lui fait son procès, comme à celui qui l'a condamné par un jugement inique, et par une espèce d'oppression et de calomnie (JOB., X. 3; XIII. 3; XVI. 18; XVII. 2; XIX. 6; XXIII. 3, 4, 5, 6.) : pénétré en même temps de sa souveraine justice, il lui demande pardon avec une humilité admirable, et reconnoît en tremblant, qu'il n'y a point de sainteté irrépréhensible à ses yeux (*Ibid.*, IX. 15 *et seq.*), et pendant que les objets affreux que Dieu lui met dans l'esprit, même durant son sommeil, sans lui vouloir laisser aucun repos, semblent lui faire perdre tout courage, jusqu'à dire *qu'il est au désespoir, qu'il en est réduit au cordeau, et à se défaire lui-même* (*Ibid.*, VII. 14, 15.),

dans le fond de sa conscience il jouit du repos des justes, et pousse la confiance jusqu'à dire : *Quand il me tueroit, j'espérerai en lui;* et encore : *Mon témoin est dans le ciel, et celui qui me justifie dans les lieux hauts; mes amis sont des discoureurs; c'est devant vous que mes yeux répandent leurs larmes* (JOB., XIII. 15; XVI. 20, 21.).

XVII.ᵉ JOUR.

J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque. Jésus-Christ notre pâque (LUC., XXII. 15.).

Pendant que Jésus parloit à ses disciples de celui qui le devoit trahir, ils continuoient le souper; et le Fils de Dieu voulant établir la nouvelle pâque par l'institution de l'Eucharistie, la commença par ces paroles : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous, devant que de souffrir* (LUC., XXII. 15.); ce qui fut suivi, comme on verra, de l'institution de l'Eucharistie; et cette institution, et ce grand désir qu'il nous témoigne en ce lieu, de faire avec nous cette pâque, avant que de souffrir, fait partie de l'amour immense dont Jésus, *qui avoit toujours aimé les siens, les aima,* comme dit saint Jean, *jusqu'à la fin* (JOAN., XIII. 1.).

Pour donc entrer dans son dessein, et dans des dispositions convenables aux siennes, souvenons-nous que la pâque, la sainte victime d'où devoit sortir le sang de la délivrance, devoit, comme beaucoup d'autres victimes de l'ancienne alliance, non-seulement être immolée, mais encore mangée, et que Jésus-Christ voulut se donner ce caractère de victime, en nous donnant à manger à perpétuité ce même corps, qui devoit être une seule fois offert pour nous à la mort; et c'est pourquoi il disoit : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque avant que de mourir* (LUC., XXII. 15.). Ce n'étoit pas la pâque légale qui alloit finir que Jésus-Christ désiroit avec tant d'ardeur de manger avec ses disciples : il l'avoit souvent célébrée et mangée avec eux; et une autre pâque faisoit ici l'objet de son désir; et c'est pourquoi quand il dit : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque,* la pâque de la nouvelle alliance; c'est de même que s'il disoit : J'ai désiré d'être moi-même votre pâque, d'être l'agneau immolé pour vous, la victime de votre délivrance; et par la même raison que j'ai désiré d'être une victime véritablement immolée, j'ai désiré aussi d'être une victime véritablement mangée; ce qu'il accomplit par ces paroles : *Prenez, mangez; ceci est mon corps donné pour vous* (MATTH., XXVI. 26; LUC., XXII. 19.) : c'est la pâque d'où doit sortir le sang de votre délivrance. Vous sortirez de l'Egypte, et vous serez libres aussitôt après que ce sang aura été versé pour vous; il ne vous restera plus qu'à manger à l'exemple de l'ancien peuple, la victime d'où il est sorti. C'est ce que vous accomplirez dans l'Eucharistie, que je vous laisse en mourant, pour être éternellement célébrée après ma mort. Manger les chairs de l'agneau pascal, étoit aux Israélites un gage sacré qu'il avoit été immolé pour eux. La manducation de la victime étoit une manière d'y participer; et c'étoit en cette sorte qu'on participoit aux sacrifices pacifiques, ou d'actions de grâces, comme il est marqué dans la loi (*Levit.,* III. 7.). Saint Paul dit aussi, *que les Israélites qui mangeoient la victime, par là étoient rendus participants de l'autel et du sacrifice, et s'unissoient même à Dieu à qui il étoit offert; de même que ceux qui mangeoient les victimes offertes aux démons, entroient en société avec eux.* Si donc Jésus est notre victime, s'il est notre pâque, il doit avoir ces deux caractères : l'un d'être immolé pour nous à la croix, l'autre d'être mangé à la sainte table, comme la victime de notre salut. Et c'est ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur d'accomplir avec ses disciples. L'un et l'autre caractère devoit être également réalisé en sa personne : comme il devoit être immolé en son propre corps et en sa propre substance, il falloit qu'il fût mangé de même : *Prenez, mangez; ceci est mon corps livré pour vous :* aussi véritablement mangé qu'il est véritablement livré; aussi présent à la table où on le mange, qu'à la croix où on le livre à la mort, où il s'offre épuisé de sang pour l'amour de vous.

Entrons donc, comme dit saint Paul (*Philip.,* II. 5.), *dans les mêmes dispositions où a été le Seigneur Jésus.* S'il a désiré avec tant d'ardeur de célébrer cette pâque avec nous, ayons le même désir de faire la pâque avec lui. Cette pâque est la communion; Jésus a faim pour nous de cette viande céleste; il désire d'être mangé, et par ce moyen d'être en tout point notre victime. Ayons la même ardeur de participer à son sacrifice, en mangeant ce divin corps immolé pour nous. S'il est notre victime, soyons la sienne. *Offrons nos corps,* comme dit saint Paul, *ainsi qu'une hostie vivante, sainte et agréable* (*Rom.,* XII. 1.). *Mortifions nos mauvais désirs; éteignons en nous toute impureté, toute avarice, tout orgueil* (*Coloss.,*

III. 5.). Humilions-nous avec celui *qui se sentant égal à Dieu, n'a pas laissé de s'anéantir lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* (*Philip.*, II. 6, 8.). Prenons des sentiments de mort; *si nous sommes à Jésus-Christ*, si nous le mangeons, *crucifions notre chair avec ses vices et ses convoitises* (*Gal.*, V. 24.). C'est là notre pâque; notre pâque, c'est d'être unis avec lui, pour passer de cette vie à une meilleure, des sens à l'esprit, du monde à Dieu. C'est à ce prix que nous pourrons nous rendre dignes de manger avec Jésus-Christ la pâque qu'il a tant désirée, et de nous nourrir de la chair de son sacrifice.

XVIII.e JOUR.

Jésus-Christ mange la pâque avec nous: nous devons la manger avec lui.

Lisez les mêmes paroles de saint Luc, XXII. 15, 16, et appuyez sur ces mots : *Avec vous, devant que de souffrir.*

Jésus, qui nous a institué un baptême, a voulu le recevoir lui-même : Jésus, qui nous a institué l'Eucharistie pour être notre pâque, a voulu avant toutes choses la recevoir avec nous. Il est notre chef, comprenons-le bien; car c'est là le grand mystère de notre salut. Il est notre chef, et ce qui est fait pour nous, il le prend lui-même. Il commence en sa personne l'usage du baptême; il commence aussi en sa personne l'usage de l'Eucharistie. Quand il est baptisé, nous sommes baptisés en lui; nous recevons aussi en lui l'Eucharistie qu'il reçoit. Il ne faut donc point douter qu'en l'instituant il ne la reçoive; il ne faut, dis-je, point douter qu'il n'ait mangé ce qu'il a présenté à ses disciples. Quoi donc, aura-t-il mangé sa propre chair? cela fait horreur. Homme charnel, que craignez-vous, et jamais ne cesserez-vous d'écouter vos sens? Ignorez-vous le pouvoir de celui qui vous parle? S'il se donne lui-même à manger aux siens, d'une manière qui, loin de leur faire horreur, leur inspire de la confiance, du respect et de l'amour; qui doute qu'il n'ait pu se manger lui-même en cette sorte? sans quoi il n'auroit pas dit : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque* (Luc., XXII. 15.). Or cette pâque, cet agneau pascal, nous avons vu que c'étoit son propre corps. Il le mange donc d'une manière aussi réelle, et tout ensemble aussi élevée au-dessus des sens qu'il nous la donne; et c'est là sa pâque et la nôtre; c'est son passage et le nôtre. *Je m'en vais*, dit-il, *je monte vers mon Père et vers le vôtre, vers mon Dieu et vers le vôtre* (Joan., XX. 17.). Je monte vers lui, parce qu'il est mon Père et mon Dieu; vous y monterez aussi avec moi, parce qu'il est, quoique d'une autre manière, votre père et votre Dieu. Nous avons donc vous et moi à accomplir ce passage, où nous passons du monde à Dieu.

Mais quand Jésus retourne à Dieu, il retourne au sein de son Père, au lieu de son origine, à son lieu natal, pour ainsi parler, où il est toujours, et qu'il ne peut jamais quitter; il retourne à son propre bien, à sa propre gloire; il retourne en quelque façon à lui-même : il vit de lui-même. La vie étoit en lui, comme elle étoit dans le Père; il est lui-même la vie : il est la nôtre, il est la sienne : il est la nôtre, et nous avons besoin de le manger; il est la sienne, et il n'a besoin, pour ainsi parler, que de se manger lui-même. C'est le mystère qu'il accomplit par cette pâque, qu'il désiroit tant de manger avec ses disciples. Nous le mangeons, nous vivons de lui : il se mange, il vit de lui-même, et il retourne à son Père, pour jouir dans son sein de cette vie; et c'est pourquoi il ajoute : *Je vous dis en vérité que je ne mangerai point de cette pâque si desirée, jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu* (Luc., XXII. 16.). Dans ce bienheureux royaume ma pâque sera accomplie, parce que j'aurai passé du monde à mon Père. Mais ma pâque c'est aussi la vôtre; et parce que je suis votre chef, et que vous êtes mes membres, il faut que vous fassiez le même passage. Mangez donc la victime du passage; mangez mon corps, et passez à Dieu avec moi : commencez à y passer en esprit; vous y passerez un jour en personne et selon le corps, lorsque vous ressusciterez par la vertu de mon corps, qui aura sanctifié le vôtre. Alors la pâque sera accomplie en vous, comme elle le va être en moi : vous passerez à ma gloire; votre corps y passera comme votre âme, et il sera revêtu d'immortalité; et tous ensemble, le chef et les membres, nous jouirons de la gloire et de la félicité de notre passage; et il n'y aura plus rien à désirer pour le parfait accomplissement de notre pâque. Célébrons-en donc, en attendant, le sacré symbole dans l'Eucharistie, et mangeons avec Jésus-Christ la pâque si désirée.

Mon Sauveur, par combien de prodiges y signalez-vous votre amour envers nous? C'est vous qui nous donnez ce sacré banquet. Vous êtes la viande qu'on y mange; vous êtes celui qui la mangez, puisque ceux qui la mangent sont vos membres, c'est-à-dire, sont d'autres vous-mêmes,

Remplissons-nous donc de Jésus-Christ ; on lui est uni dans ce banquet corps à corps, âme à âme, esprit à esprit. Qui est digne de cette union[1], [sinon celui qui peut dire avec l'Apôtre : *Je vis, non plus moi; mais Jésus-Christ vit en moi* (*Gal.*, II. 20.) :] qui est déjà en quelque façon un Jésus-Christ, pour le devenir encore davantage en s'y unissant? Qu'il n'y ait donc plus rien d'humain en nous. *Revêtons-nous*, comme dit saint Paul (*Rom.*, XIII. 14.), *de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de sa bonté, de sa douceur, de son humilité, de sa patience, de son zèle, de son immense charité; ne respirons que le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; qu'il n'y ait plus que notre corps qui soit sur la terre, mais que *nous vivions dans le ciel* (*Philip.*, III. 10.), comme en étant citoyens. Soyons affamés de Jésus-Christ, de son royaume, de sa justice; car il est aussi affamé de nous : *il désire d'un grand désir de manger avec nous cette pâque*, de nous unir à lui, et d'agir sans cesse sur nous et en nous par son esprit, pour nous rendre de plus en plus conformes à lui, jusqu'à ce qu'en nous mettant entièrement avec lui, nous lui soyons tout-à-fait semblables, *en le voyant face à face, et tel qu'il est* (1. JOAN., III. 2.). Et c'est là cette pâque *qu'il accomplira dans le royaume de Dieu*, dans le texte que nous méditons. *Amen, Amen.*

XIX.e JOUR.

L'Eucharistie mémorial de la mort du Sauveur.

Avant que de souffrir. Ce sont les dernières paroles du verset 15 du chapitre XXII de saint Luc. Cherchons avec humilité pourquoi il falloit que Jésus-Christ instituât et qu'il mangeât cette pâque avec ses disciples, avant que de souffrir, plutôt qu'après et lorsqu'il fut ressuscité.

Il avoit dessein, dans ce mystère, de nous rendre sa mort présente, de nous transporter en esprit au Calvaire, où son sang fut répandu et coula à gros bouillons de toutes ses veines. *Ceci*, dit-il, *est mon corps donné pour vous, rompu pour vous*, et percé de tant de plaies : *Ceci est mon sang répandu pour vous* (MATTH., XXVI. 26, 28; LUC., XXII. 19, 20.). Voilà ce corps, voilà ce sang qui nous sont mis devant les yeux, comme séparés l'un de l'autre. Afin que tout cadrât à son dessein, il falloit que ce mystère fût institué à la veille de cette mort sanglante; *la nuit même où il devoit être livré*, comme remarque saint Paul (1. *Cor.*, XI. 23.); lorsque Judas machinoit son noir dessein, et qu'il étoit prêt à partir pour l'exécuter. Que dis-je, prêt à partir? *Il part de la table* (JOAN., XIII. 30.), où lui et les autres disciples mangeoient pour la dernière fois avec leur Maître, où il venoit de leur donner son corps et son sang, et à Judas comme aux autres; il part à ce moment pour l'aller livrer : dans deux heures il le mettra entre les mains de ses ennemis. Jésus est lui-même déjà tout troublé de sa mort prochaine, du trouble mystérieux que nous avons vu, c'est en cet état, c'est parmi ce trouble : et la mort, pour ainsi parler, déjà présente, qu'il institue la nouvelle pâque.

Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à son mystère; toutes les fois que nous entendons ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*; nous devons nous souvenir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quels discours elles furent proférées. Ce fut en disant devant, ce fut en répétant après : *Un de vous me trahira : la main de celui qui me trahira est avec moi à la table* (MATTH., XXVI. 21; LUC., XXII. 21.). L'institution de la cène est faite dans cette conjoncture : pendant que les apôtres, avertis de la perfidie d'un de leurs compagnons, se regardoient les uns les autres, et demandoient avec étonnement et avec frayeur : *Sera-ce moi?* que Judas le demandoit lui-même, et que le Sauveur lui dit : *Oui c'est vous, vous l'avez dit* (MATTH., XXVI. 22, 25.); ajoutant encore, pour lui faire sentir qu'il lisoit au fond de son cœur ses noires machinations : Va, achève, malheureux : *Fais promptement ce que tu as à faire* (JOAN., XIII. 27.). C'est au milieu de ces actions et de ces paroles, et pendant qu'il désignoit des yeux et de la main celui qui alloit faire le coup; c'est, dis-je, parmi toutes ces choses qu'il institua l'Eucharistie.

Ne la mangeons donc jamais, n'assistons jamais à la célébration de ce mystère, que nous ne nous transportions en esprit à la triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissions pénétrer des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur; car c'est pour cette raison que saint Paul, en racontant cette institution, nous remet devant les yeux cette nuit affreuse : *J'ai*, dit-il, *appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné : que le Seigneur Jésus, la nuit où il devoit être livré, prit du pain :* et le reste

[1] Les mots placés entre deux [ ] ne sont pas dans l'original.

(1. *Cor.*, XI. 23.). C'est dans cette nuit, songez-y bien, et remarquez cette circonstance.

Il pourroit sembler que l'Eucharistie étant un mémorial de cette mort, en devoit être précédée. Mais non : c'est aux hommes dont les connoissances sont incertaines et la prévoyance tremblante, à laisser arriver les choses avant que d'ordonner qu'on s'en souvienne. Mais Jésus, bien assuré de ce qui alloit arriver, et du genre de mort qu'il devoit souffrir, sépare par avance son corps et son sang : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, dit-il (MATTH., XXVI. 26, 28; LUC., XXII. 19. 20.), *mon corps livré, mon sang répandu;* souvenez-vous-en ; souvenez-vous de mon amour, de ma mort, de mon sacrifice, et de la manière admirable dont s'accomplira votre délivrance.

Ainsi quand Dieu institua la pâque, à la veille de la délivrance du peuple de Dieu ; lorsque tout le monde étoit en attente de ce qu'il feroit la nuit suivante, pour accomplir cet ouvrage, il leur dit : *Immolez un agneau, prenez-en le sang, lavez-en vos portes ; je viendrai, je verrai ce sang, et je passerai ; l'ange exterminateur ne vous frappera pas, et j'épargnerai à cette marque les maisons des Israélites, pendant que je remplirai celles des Egyptiens de carnage et de deuil, en faisant mourir tous leurs premiers-nés; et ce sera là le coup de votre délivrance.* C'est ce que Dieu dit dans l'Exode (*Exod.*, XII. 3, 6, 7, 12, 13, 23.). Mais que dit-il dans le même lieu? *Vous renouvellerez tous les ans la même cérémonie; vous immolerez un agneau, vous le mangerez avec les mêmes observances ; et quand vos enfants vous demanderont : Quelle est cette religieuse cérémonie? vous leur répondrez : C'est la victime que nous célébrons en mémoire du passage du Seigneur, lorsque, frappant toute l'Egypte, il épargna, il passa les maisons des Israélites, et nous délivra par ce moyen de la servitude où nous étions* (*Ibid.*, 25, 26, 27.).

Dieu donc, qui savoit ce qu'il vouloit faire, en institua aussi le mémorial, avant que la chose fût arrivée; afin qu'en faisant la pâque, non-seulement ils se souvinssent de leur délivrance, mais qu'ils se souvinssent encore que ce sacré mémorial avoit été établi à la veille d'un si grand ouvrage, et pendant que tout le peuple étoit en attente d'un si grand événement.

La nouvelle pâque est instituée dans le même esprit ; et toutes les fois qu'on la célèbre parmi nous; et on la célèbre non pas tous les ans, comme la pâque ancienne, mais tous les jours ; toutes les fois, dis-je, qu'on la célèbre, et que nos enfants, qui nous la verront célébrer avec tant de religion et de respect, nous demanderont, Quelle est cette cérémonie? nous leur dirons : C'est le mystère que Jésus-Christ institua avant sa mort ; mais cette mort déjà présente, pendant qu'on tramoit le noir complot qui le devoit mettre en croix le lendemain; pour nous laisser un mémorial de cette mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous. Venez, venez, mes enfants ; préparez-vous à communier avec nous, et souvenez-vous de votre Sauveur immolé pour l'amour de vous.

Il falloit donc, pour accomplir l'ancienne figure de la pâque, il falloit que la nouvelle pâque, qui devoit être le mémorial éternel de la mort de Jésus-Christ, fût instituée avant cette mort. *J'ai désiré*, dit Jésus, *de la manger avec vous avant que de souffrir* (LUC., XXII. 15.). Et qu'étoit-ce, en effet, que la pâque ancienne, si ce n'étoit la figure de la véritable délivrance du peuple de Dieu? *Immolez un agneau, prenez-en le sang, lavez-en vos portes, je vous délivrerai à cette marque* (*Exod.*, XII. 3, 4, 5.). Dieu avoit-il besoin du sacrifice d'un agneau pour accomplir ses ouvrages? Avoit-il besoin d'un signal et de cette marque de sang, pour connoître les maisons qu'il vouloit épargner? Tout cela manifestement se faisoit en notre figure, pour nous apprendre que nous ne serions délivrés que par le sacrifice de Jésus-Christ, l'agneau sans tache immolé pour le péché du monde, et en vue du sang de son sacrifice. Et Jésus-Christ établit le mémorial d'un si grand bienfait, comme Dieu avoit établi celui de la délivrance du peuple ancien, avant que la chose fût arrivée, afin que nous connussions que notre Dieu n'est pas comme les hommes, qu'il sait prévoir toutes choses, et les faire comme il convient à un Dieu.

Accoutumons-nous donc, en assistant au saint sacrifice, et encore plus en communiant, à nous remplir la mémoire de la mort de notre Sauveur, et de la nuit où il fut livré. Regardons l'institution de l'Eucharistie, comme un nouvel engagement qu'il prenoit encore avec nous et avec son père, pour se dévouer à la mort. Et quelle merveille, qu'il l'ait prévue à la veille qu'elle arriva; puisque non-seulement il l'avoit prévue longtemps auparavant, comme on le voit en tant de lieux de son Evangile ; mais encore comme on le voit dans la loi et dans les prophètes, dès l'origine du monde, par tant de prédictions, par tant de figures admirables?

XX.ᵉ JOUR.

Paroles de Jésus, pour toucher Judas de componction (JOAN., XIII. 10—27.)

Rappelons à notre mémoire toutes les paroles de Jésus-Christ, sur le sujet de Judas dans cette nuit, dès le lavement des pieds. *Vous êtes purs,* disoit-il, *mais non pas tous. Car il savoit qui étoit celui qui le devoit trahir;* et un peu après : *Je ne parle pas de vous tous; je connois ceux que j'ai choisis; mais il faut que l'Ecriture soit accomplie, où il est dit : Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi; et je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous connoissiez qui je suis, lorsqu'elle sera arrivée* (JOAN., XIII. 10, 11, 18, 19.).

Ce n'étoit pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parloit ainsi; c'étoit pour la conversion de ce perfide. Car qu'y a-t-il de plus puissant, pour convertir un pécheur, que de lui dire : Tu es vu; comme Nathan disoit à David : *C'est vous qui êtes cet homme* (2. *Reg.* XII., 7, 13.); vous êtes cet adultère, cet homicide; vous l'avez fait en secret, et moi je le découvrirai à toute la terre. Et David, averti de cette sorte, confessa son péché, et commença sa pénitence. C'est ainsi que le Sauveur lui-même dit à Judas (MATTH., XXVI. 25.) : C'est toi, c'est toi, malheureux : tu caches en vain tes noirs desseins; tu vas en vain chercher les Juifs dans le secret et parmi les ténèbres de la nuit : Tu es vu; on lit dans ton cœur; perfide, tu veux trahir ton Sauveur. Pourquoi nous cachons-nous, malheureux, si nous ne pouvons éviter les yeux de Jésus-Christ! N'est-ce pas assez que Dieu nous voie? Le comptons-nous pour rien, et ses yeux nous sont-ils indifférents.

Il poursuit; et de peur de n'être pas assez entendu : *Un de vous*, dit-il, *me trahira. Ils se regardoient les uns les autres, ne sachant de qui il vouloit parler; et comme ils lui demandoient chacun en particulier : Est-ce moi, Seigneur? il leur répondit : Celui qui met la main au plat avec moi me trahira* (JOAN., XIII. 21, 22; MATTH., XXVI. 22, 23.). Mais comme plusieurs pouvoient l'y mettre ensemble, et que ce signal n'étoit pas précis, *Pierre fit signe à Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qui reposoit dans le repas sur sa poitrine, qu'il lui demandât qui c'étoit : Et c'est celui,* dit Jésus, *à qui je donnerai un morceau trempé; et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariot* (JOAN., XIII. 23, 24, 26.). Le voilà bien connu et bien désigné par son nom, par sa famille, par son caractère. Il s'appeloit Judas, son père étoit Simon, le titre de sa famille étoit *Iscariot, l'homme de meurtres,* parce qu'il devoit tuer le Sauveur, et parce qu'il devoit enfin se tuer lui-même. Où fuiras-tu, malheureux! Tu es vu; ta destinée est marquée. Et nous, sommes-nous moins vus, quand nous trahissons notre maître, quand nous allons souvent de l'église, souvent de la table même du Sauveur, où? à quel complot? à quelle entreprise? Dieu le sait; quand nous nous cachons pour vendre notre maître; à quel prix? qui n'en rougiroit, et oserons-nous le penser?

Ils furent extrêmement affligés à ces paroles du Sauveur, de savoir qu'un de leur compagnie devoit trahir leur maître. Quel scandale pour les Juifs! C'est un méchant; ses propres disciples le livrent, et ne le peuvent plus souffrir. Quelle douleur à ceux qui avoient de l'amour pour leur maître, de lui voir faire un tel affront? Quand quelqu'un offense le Sauveur, ce devroit être une affliction pour tous ses disciples, c'est-à-dire, pour tous les chrétiens. *Tous furent affligés, et lui demandoient : N'est-ce pas moi* (MATTH., XXVI. 22.), qui suis ce traître et ce malheureux? Et Judas, qui devoit se confondre et se convertir, en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causoit à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance, et dit comme eux : *Seigneur, est-ce moi?* et Jésus lui répondit : *Vous l'avez dit, c'est vous-même* (*Ibid.*, 25.). Cependant il n'est point ému, et content de faire bonne mine, il persiste dans son dessein. Vous en êtes étonné! Mais quoi? quand vous machinez quelque crime, et que vous faites cependant bonne contenance, Jésus ne vous voit-il pas? Ignorez-vous qu'il ne vous dise : *C'est vous-même?* N'est-ce pas pour vous qu'il dit : *Le Fils de l'homme s'en va, ainsi qu'il a été écrit de lui?* Il n'y a pour lui rien de surprenant, ni de nouveau dans cette entreprise; *mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudroit mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été* (MATTH., XXVI. 24.). Il ne dit pas : Il vaudroit mieux absolument; car par rapport au conseil de Dieu, et au bien qui revient au monde de la trahison de Judas, il faut bien qu'il vaille mieux qu'il ait été : mais la puissance de Dieu n'empêche, ni n'excuse la malice de l'homme. Le bien qu'il tire de notre crime ne nous justifie pas. Malheur, malheur à cet homme, par qui Jésus est offensé! Il vaudroit mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais

été, puisqu'il est né pour son supplice, et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle.

Disons donc non plus sur Judas, mais sur tous les pécheurs endurcis, et sur nous-mêmes : Malheur, malheur à cet homme ! *Maudit soit le jour de ma naissance*, disoit Job, disoit Jérémie, en la personne des méchants et des réprouvés : *Ma mère, pourquoi m'avez-vous conçu! Malheureux celui qui est venu annoncer à mon père: Un fils vous est né! Pourquoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été mon tombeau? Nuit affreuse, nuit malheureuse, où j'ai été conçu! Que ce soit une nuit d'horreur, de tourbillon et de tempête! que les étoiles n'y luisent jamais! que l'aurore n'en dissipe jamais l'obscurité, puisqu'elle ne m'a pas étouffé en venant au monde, et n'a pas fait de moi un avorton. Mais s'il falloit que je naquisse, pourquoi m'a-t-on nourri? Que ne suis-je mort dans mon enfance! Et pourquoi falloit-il prolonger mes jours pour augmenter mes malheurs avec mes crimes* (Job., III. 1, 2, 3 *et seq.*; Jerem., XV. 10; XX. 14, 15 *et seq.*)? Il n'y auroit de remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais. Je subsisterai malheureux, *pour honorer la puissance de Dieu* par mon supplice, pour être en butte à ses traits, *pour être un spectacle de sa vengeance* (*Exod.*, IX. 16; *Rom.* IX. 17.). Eternellement, éternellement : ah malheureux que je suis! malheureux, encore un coup! Disons sans cesse, malheureux ! disons-le pendant qu'il est temps : viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connoître son malheur.

Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi; malheur à lui! Jésus le plaint; s'il le plaint, s'il en a pitié, il veut qu'il se convertisse : ce n'est pas en vain qu'il dit : *Il vaudroit mieux pour cet homme que jamais il ne fût né* (Matth., XXVI. 24; Marc. XIV. 21.). Il est encore temps de se convertir; mais après le crime consommé, la miséricorde épuisée, tant de salutaires avertissements rendus inutiles, il n'y a plus pour lui de miséricorde. Jésus lui parle pour la dernière fois avant son crime : *Fais vite ce que tu as à faire* (Joan., XIII. 27.); de même qu'il dira bientôt : *Dormez maintenant, et reposez-vous, le Fils de l'homme va être livré* (Matth., XXVI. 45.). C'étoit dire : Il seroit honteux de dormir en cette occasion; veillez donc. Le *fais vite*, dit de ce ton, veut donc dire : *Ne le fais pas*, tu es connu, tu es découvert; reconnois-toi aussi toi-même, ne passe pas outre. Ou bien, *fais vite* pour moi : car je suis pressé de souffrir, et de sauver les hommes; mais pour toi, que veux-tu faire? *ami Judas*, quel est ton dessein? *Pourquoi viens-tu? tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser* (Matth., XXVI. 50. Luc., XXII. 48.)! Ah! tu es encore mon ami, si tu le veux; et ce baiser qui est de ta part un baiser de traître, pourroit encore être de la mienne un baiser d'ami et de Sauveur, si tu avois recours à ma clémence (Jerem., III. 12; *Ezech.*, XXXIII. 11.).

Reviens, reviens, prévaricatrice d'Israël; et pourquoi voulez-vous périr, maison de Jacob? Pour moi, je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive.

XXI.e JOUR.

Pacte et trahison de Judas (Joan., XIII. 27, 30.).

Et après qu'il lui eut donné le morceau trempé, Satan entra en lui; et Judas l'ayant reçu, il partit incontinent (Joan., XIII. 26, 27.). C'étoit là le dernier avertissement qu'il devoit recevoir de Jésus-Christ avant qu'il allât consommer son crime. Ce signal donné à saint Jean, de servir Judas à table, de lui présenter un morceau qu'il avoit trempé pour lui, n'en étoit pas moins à ce traître, selon la coutume, une marque d'honneur et de familiarité. Ce fut apparemment dans le même temps qu'il lui dit : *C'est toi* (Matth., XXVI. 25.), je te connois; ce qui étoit la manière de l'avertir la plus pressante. Judas y fut insensible; et en même temps *Satan s'empara de lui* (Joan., XIII. 27.). Dès auparavant *il lui avoit mis dans le cœur de trahir son Maître* (*Ibid.*, 2.). Mais maintenant après ce morceau il entre en lui, il se met en possession de ce malheureux, et il lui est entièrement livré. Et voilà un moment après qu'il sort de la compagnie de Jésus, pour ne plus y revenir que pour le livrer.

Il reçut bien un autre morceau, si on peut l'appeler ainsi, mais qui n'est point marqué en particulier, parce qu'il fut donné à tous; ce fut le corps du Sauveur. Car saint Luc marque expressément qu'il dit encore après la cène : *La main de celui qui me trahira est avec moi dans cette table* (Luc., XXII. 21.). Il a mis sa main jusque sur la viande céleste, jusque sur la coupe qui est remplie de mon sang : morceau funeste, breuvage terrible pour Judas! Je ne puis douter que sa communion impie et sacrilége ne hâtât sa perte, et ne lui fût une occasion de scandale contre son maître. Car encore que l'Ecriture ne marque point en ce lieu que Judas ait été

scandalisé du mystère de l'Eucharistie, il suffit qu'elle nous le marque en un autre endroit. Judas fut du nombre de ceux qui murmurèrent à Capharnaüm à la première proposition de ce mystère. Ce fut lui qui donna occasion au Sauveur de demander à ses apôtres : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller* avec les autres qui me quittent? Car comme saint Pierre lui eut répondu au nom de tous, ainsi qu'il avoit accoutumé : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez des paroles de vie éternelle; et nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* : Jésus lui fit bien connoître qu'il ne recevoit pas sa déclaration pour tous, puisqu'il repartit : *Ne vous ai-je pas choisi vous douze; et il y en a un de vous qui est un diable. Et*, dit saint Jean, *il entendoit Judas, fils de Simon Iscariot, qui le devoit livrer* (JOAN., VI. 60, 68, 69, 70, 71, 72.), encore qu'il fût un des douze.

Cette parole nous fait voir que Judas fut un de ces impies murmurateurs, à qui la promesse de Jésus, de donner son corps à manger, et son sang à boire, fut un scandale. S'il fut scandalisé de la promesse, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'effet. Judas fut précipité de crime en crime. Aveuglé premièrement par son avarice, *qui lui faisoit dérober l'argent, dont son maître l'avoit fait le gardien* (*Ibid.*, XII. 6.), il s'accoutumoit à murmurer contre lui. Il commença ses murmures à l'occasion de la promesse de l'Eucharistie; il les continua lorsque Marie répandit tant de précieux parfums sur la tête et sur les pieds du Sauveur, et il crut qu'elle lui ôtoit tout l'argent qu'elle employoit pour cela (*Ibid.*, 5. 6.). Il partit incontinent après, pour aller faire son marché avec les Juifs (MATTH., XXVI. 13, 14; MARC., XIX. 10.). Un esprit corrompu tourne tout en poison. Le sacré banquet de l'Eucharistie acheva de perdre le traître disciple; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçut le don sacré avec les autres; afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur, et y reposant sur sa poitrine; voilà l'image de ceux qui communient dignement. Ils se reposent sur la poitrine de Jésus : à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes, comme lui ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur maître; et fidèles imitateurs de sa chasteté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être, comme lui, ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion; la disposition où il est, celle où il entre : ô Dieu, quelle opposition! quel effroyable contraste! qui ne trembleroit à cette vue?

XXII.ᵉ JOUR.

Institution de l'Eucharistie.

Lisez les paroles de l'institution de la cène, en saint Matthieu, XXVI. 26, 27, 28; en ajoutant les paroles des autres auteurs sacrés, qui sont du même sujet. *Pendant qu'ils soupoient; comme ils mangeoient encore* (suivant le grec), *Jésus prit du pain, le bénit, et après avoir rendu grâces* (1. *Cor.*, XI. 24.), *le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant : Prenez, mangez; ceci est mon corps, donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi* (LUC., XXII. 19.). *Et prenant la coupe après le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples, en leur disant : Buvez-en tous; c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission de leurs péchés; toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi* (*Ibid.*, 20; 1. *Cor.*, XI. 25.). Voilà tout ce qui regarde l'institution. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur : Ceci est mon corps *donné* pour vous : saint Paul lui fait dire : Ceci est mon corps *rompu* pour vous (1. *Cor.*, XI. 24 : dans le grec.) : toujours dans le même sens; il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix; en ce sens *rompu et brisé* : voilà le corps que Jésus nous donne; le même corps qui alloit bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffertes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit : *Le sang qui sera répandu* pour vous, l'original porte : *Qui est répandu, qui se répand;* en temps présent, dans saint Matthieu et dans saint Marc; et sur le corps, le même original porte, dans saint Paul : *Le corps qui est rompu, qui se rompt*, pareillement en temps présent. Et, en effet, dans saint Luc, la version porte, aussi-bien que l'original : *Qui est donné, qui se donne* : QUOD DATUR, et non pas au futur, *sera donné* (LUC., XXII. 19.); dans le même sens que Jésus disoit : *Pâque sera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré* (MATTH., XXVI. 2.); *est livré*, selon le grec; *il le va être;* l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil pour trouver le moyen de le prendre et de le faire mourir (*Ibid.*, 3.). *Et le Fils de*

l'homme s'en va comme il a été écrit de lui; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré; est livré, selon le grec (MATT., XXVI. 24; MARC., XIV. 21; LUC., XXII. 22.). Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte étoit résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on alloit dans deux heures commencer à procéder à l'exécution; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit; tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère; quelle simplicité! quelle netteté dans ces paroles! il ne laisse rien à deviner, à gloser; et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que selon la force de l'original, il faudroit traduire : *Ceci est mon corps, mon propre corps; le même corps qui est donné pour vous : Ceci est mon sang, mon propre sang; le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés*. Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec, et fait du temps des apôtres, lit : *Ceci est mon propre corps;* et que dans la liturgie des Grecs il est porté, que *ce qu'on nous donne, ce qu'on fait de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps de Jésus, son propre sang*. Voilà la glose s'il en faut. Quelle simplicité, encore un coup! quelle netteté! quelle force dans ces paroles! S'il avoit voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il auroit bien su le dire, il savoit bien que Dieu avoit dit, en instituant la circoncision : *Vous circoncirez votre chair; ce sera le signe de l'alliance entre vous et moi* (*Gen.*, XVII. 11.). Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre; en sorte que personne n'en doutât jamais : *Je suis la porte; celui qui entre par moi, sera sauvé* (JOAN., X. 9.). *Je suis la vigne, et vous les branches; et comme la branche ne porte de fruit qu'attachée au cep; ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi* (*Ibid.*, XV. 5.). Quand il fait des comparaisons, des similitudes, les évangélistes ont bien su dire : *Jésus dit cette parabole, il fit cette comparaison*. Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant, ni après, on nous dit tout court : *Jésus dit : Ceci est mon corps; Ceci est mon sang; mon corps donné; mon sang répandu :* voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en le recevant? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit : souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé, et qui ai fait ce testament; qui vous ai laissé cette pâque, et qui l'ai mangée avec vous, avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps, comme devant être, comme ayant été livré pour vous; et mon sang, comme répandu pour vos péchés; en un mot, si je vous le donne comme une victime, mangez-le comme une victime; et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon Sauveur! pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! *Femme, tu es guérie* (LUC., XIII. 12.) : elle est guérie à l'instant. *Ceci est mon corps*, c'est son corps; *Ceci est mon sang*, c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? Qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici, sans discourir; crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paroître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut dans ta foi la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. *Ceci est mon corps;* c'est donc son corps : *Ceci est mon sang;* c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disoit : *Le corps de Jésus-Christ;* et le fidèle répondoit : *Amen*, il est ainsi : *Le sang de Jésus-Christ;* et le fidèle répondoit : *Amen*, il est ainsi. Tout étoit fait, tout étoit dit, tout étoit expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore; tout est fait, tout est dit.

XXXIII.[e] JOUR.

Fruit de l'Eucharistie : vivre de la vie de Jésus-Christ (Ibid.).

Mon âme, tu as établi le fondement; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Epanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait; developpe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisois que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurois pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que

vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde; victoire qui vous fait dire : *Le monde vous affligera; mais prenez courage; j'ai vaincu le monde* (JOAN., XVI. 33.).

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice; par conséquent avec votre amour : je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; je le ressens tel qu'il est, j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah! je vois maintenant, et je connois, que vous avez pris pour moi cette chair humaine; que vous en avez porté les infirmités pour moi; que c'est pour moi que vous l'avez offerte; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier; vous vous l'appropriez, elle est à vous : vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre; premièrement pure, sainte, sans tache; secondement, immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur, c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez; c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde? rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas : tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise? *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi; et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et s'est livré pour moi* (*Gal.*, II. 19, 20; VI. 14.).

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore; si je ressens les injures, je vis encore; si je suis touché du plaisir, je vis encore; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu : je m'en vais; je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi; *c'est pour Jésus-Christ que je vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi;* c'est ainsi qu'il faudroit être : c'est le fruit de l'Eucharistie : ah, que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

XXIV.e JOUR.

Par la Communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ (MATTH., XXVI. 26.).

Ceci est mon corps (MATTH., XXVI. 26.) : c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous; notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance : le mystère de l'Epoux et de l'Epouse. Il est écrit : *Le corps de l'Epoux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Epouse* (1. *Cor.*, VII. 4.). Sainte Eglise, chaste épouse du Sauveur; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre Epoux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles; le voyez-vous ce corps sacré de votre Epoux; le voyez-vous sur la sainte table où on le vient de consacrer? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : *Prenez-le*, dit-il, il est à vous : *C'est mon corps livré pour vous* (LUC., XXII. 19; 1. *Cor.*, VI. 16.) : vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps : et vous serez deux dans une chair; qui est le droit de l'Epouse, et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure. On n'est pas toujours dans ce chaste embrassement; mais on y est de désir, on y est de droit : *Ainsi*, dit notre Sauveur, *qui me mange demeure en moi, et moi en lui* (JOAN., VI. 57.) : il n'y demeure pas pour un moment; cette jouissance mutuelle a un effet permanent : *Qui me mange*, qui jouit de moi, *demeure en moi* : mais l'union est réciproque; *demeure en moi, et moi en lui.* Que cette union est réelle! Que l'effet en est permanent! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance; j'ai reçu ce droit sacré par le baptême,

je l'exerce dans l'Eucharistie; mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour. *Comme mon Père est vivant, et que je vis pour mon Père; ainsi celui qui me mange vivra pour moi* (JOAN., VI. 58.): il ne respirera que mon amour; il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, *l'amour de Jésus-Christ nous presse, pendant que nous pensons que si un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts; et un seul est mort et ressuscité pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* (2. *Cor.*, V. 14, 15.).

Prenons donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *Si*, dit-il (*Ibid.*, 13.), *nous sommes transportés en notre esprit, et hors de nous-mêmes; c'est pour Dieu.* Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi; je m'oublie moi-même; je veux jouir de l'Epoux et de lui seul. *Quoi! je prendrois ce qui est uni avec Jésus-Christ, jusqu'à faire un corps avec lui; pour l'unir à une impudique, et devenir avec elle un même corps! A Dieu ne plaise* (1. *Cor.*, VI. 15, 16.)! Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais désirs se retirent : *mon corps* uni au corps de Jésus *n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon corps* (*Ibid.*, 13.). Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'Eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union, qui sont entre Jésus-Christ et son Eglise, entre l'Epoux et l'Epouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudroit s'incorporer en toutes manières, et comme disoit ce poëte, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissant dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps :* dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne; car qu'est-ce aussi que s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit? *Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui* (1. *Cor.*, VI. 17.). Il n'y a qu'une même volonté, un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : L'esprit suffit : le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit; c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous; c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. *Nous sommes faits participants*, dit saint Pierre (2. PET., 1, 4.), *de la nature divine;* parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux, en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à Jésus-Christ, selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main, qui nous le donne, soit plus pure que la lumière; que votre bouche, qui le consacre, soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. O quel mystère! Avec quelle pureté doit-il être célébré! *Le mariage est saint et honorable entre tous; et la couche nuptiale est sans tache* (*Hebr.*, XIII. 3.); mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution de la continence que l'Eglise a toujours eue en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres, qu'elle a enfin établie, quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu, et d'une manière plus particulière dans l'Eglise d'Occident, et dans celle de Rome spécialement, consacrée et fondée par les deux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul; l'Eglise veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui, et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. *Prenez, mangez, ceci est mon corps;* purifiez votre corps qui le doit recevoir; votre bouche où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est qu'il n'en sorte que des paroles de bénédiction; la pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, la tenir le plus qu'on peut dans le silence; la pureté de la bouche, c'est de désirer le chaste baiser de l'Epoux;

et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder. *Amen, amen.*

XXV.e JOUR.

L'Eucharistie est le gage de la rémission des péchés (MATTH., XXVI. 27, 28.).

Buvez-en tous; ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés (MATTH., XXVI. 28; MARC., XIV. 24; LUC., XXII. 20.). C'est ici la partie la plus étonnante du mystère, et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque; c'est la coutume, c'est le dessein de ce sacrifice : mais jamais on n'en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. *Moïse,* dit saint Paul, *ayant récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des victimes avec de l'eau; et en jeta sur le livre même et sur le peuple en disant : C'est le sang du testament que Dieu a déjà fait pour vous* (*Exod.*, XXIV.; *Hebr.*, IX. 19, 20.). Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes, en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. Moïse dit, en jetant le sang des victimes sur le peuple : *Ceci est le sang de l'alliance;* à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : *Ceci est mon sang de la nouvelle alliance.* C'est donc du sang en l'une et en l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment; car il en est touché par aspersion sous Moïse; et l'aspersion qu'ordonne Jésus c'est de le boire : c'est la langue, qui en doit être arrosée par cette aspersion : *Buvez-en tous,* dit-il, *car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu en rémission des péchés* (MATTH., XXVI. 27.).

Cette différence des deux testaments est pleine de mystère. Une des raisons, qui étoit donnée aux anciens pour ne point manger le sang, *c'est à cause qu'il étoit donné,* dit le Seigneur, *afin qu'étant répandu autour de l'autel, il soit en expiation de nos âmes et en propitiation pour nos péchés; et pour cela j'ai commandé aux enfants d'Israël, et aux étrangers qui demeurent parmi eux, de n'en manger point* (*Levit.*, XVII. 11, 12.). On leur défend de manger du sang, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés;* et au contraire, le Fils de Dieu veut qu'on le boive, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés.*

C'est par la même raison qu'il étoit écrit : *Toute victime qu'on immolera pour expier nos péchés dans le sanctuaire, ne sera pas mangée, mais elle sera consumée par le feu* (*Levit.*, VI. 30.) : et cette observance signifioit que la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi; ceux qui les offroient demeuroient sous l'interdit, et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui étoit offerte pour le péché. Mais, par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes, et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés, par l'oblation de son corps et l'effusion de son sang, il nous ordonne de *manger ce corps livré pour nous, et de boire le sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission des péchés;* pour nous montrer qu'elle étoit faite, et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

Goûtons donc dans l'Eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : *Bienheureux ceux à qui leurs iniquités sont remises, et dont les péchés sont couverts. Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute point de péché, et qui ne s'impose point à lui-même* (*Ps.* XXXI. 1, 2.), dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés. Et encore : *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses bienfaits. C'est lui qui remet tous tes péchés; c'est lui qui guérit toutes tes maladies.... Il ne nous a pas traités selon nos péchés; il ne nous a pas rendu ce que méritoient nos fautes... Autant que le levant est loin du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités* (*Ibid.*, CII. 1, 2, 3, 10, 11.).

Quel repos à une conscience troublée de son crime, et alarmée de la justice divine qui le presse, de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes!

Apprenons que l'Eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous. Se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement, et rendre les embrassements entre l'Epoux céleste et son Eglise, plus ardents, plus purs, plus intimes.

XXVI.e JOUR.

Jésus-Christ notre victime et notre nourriture.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (JOAN., III. 16.).

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il avoit dit auparavant : *Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert ; il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé* (*Ibid.*, 14.) : c'est-à-dire, qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que *Dieu a donné son Fils unique ;* il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort? Le Fils de Dieu, en qui est la vie, et qui est lui-même la vie, peut-il mourir? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très véritable, très réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature, et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu vouloit, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix, et donné à la mort pour la vie du monde.

Dieu donc *a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.* Il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme; et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chair qu'il avoit prise, pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui devoient être accomplies dans la chair de notre Sauveur : l'une que le Fils de Dieu devoit venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable : l'autre, que le même Fils de Dieu devoit s'immoler dans la même chair qu'il avoit prise, et l'offrir en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée; il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout-à-fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'acomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive ou morte, en sa propre espèce et nature? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi-bien donné à boire, que sa chair à manger; afin que donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu; faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme? A Dieu ne plaise. Dieu a trouvé le moyen, que sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps*, mon vrai corps, mais sous la figure du pain; il a pris une coupe pleine de vin, et il a dit : *Ceci est mon sang,* mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande; il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance; et l'Eglise le mange; l'Eglise le reçoit : comme épouse elle jouit de son corps; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire? *Dieu a tant aimé le monde :* l'amour peut tout; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible; je dis pour nous; car pour lui, il n'y en a point; tout lui est possible. Mais ce qui étoit impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre; il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme; et il s'est approché de nous; la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vînt à nous, même comme Dieu; au contraire, il est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mouroit lui-même, dans la nature qu'il avoit prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice, son amour en trouvera le moyen : *Prenez, mangez, ceci est mon corps ;* ne vous informez pas de la

manière; c'est la substance qu'il vous faut; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps; sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez, buvez :* tout est à vous; ne songez pas à ce que vos sens vous présentent; c'est à votre foi que je parle; c'est à elle que je dis: *Ceci est mon corps.* Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourroit parler de cette sorte. Souvenez-vous que sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne; ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait? *Dieu a tant aimé le monde.* Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous* (1. JOAN., IV. 16.). La belle profession de foi! le beau symbole! Que croyez-vous, chrétien? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils; je crois qu'il s'est fait homme; je crois qu'il s'est fait ma victime, je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui le fait. Lui demander un autre *comment,* c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. *Si vous pouvez croire,* dit-il, *tout est possible à celui qui croit* (MARC., IX. 22.). Remarquez : *si vous pouvez croire;* toute la difficulté est de croire; mais si une fois vous croyez bien, *tout vous est possible.* Dieu entre dans les desseins de votre zèle; et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre, n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu; il est en vous-même, il est en votre foi : *Si vous pouvez croire.* Mais Dieu nous aide à croire. *Je crois, Seigneur! Aidez mon incrédulité* (*Ibid.*, 23.).

XXVII.e JOUR.

Notre-Seigneur avoit promis sa chair et son sang dans l'Eucharistie (JOAN., VI. 32—59.).

Pour comprendre tout le dessein du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, il faut encore écouter ce qu'il en dit en saint Jean, VI. Nous trouverons qu'il y fait trois choses. Il y explique premièrement ce qu'il nous donne; secondement, le fruit qu'on en doit tirer; troisièmement, le moyen d'en tirer ce fruit.

Ce qu'il nous donne, c'est lui-même, et c'est sa chair et son sang : et dès qu'il en parle, les hommes s'écrient : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* (JOAN., VI. 53.)? L'homme raisonne toujours contre lui-même et contre les bontés de Dieu. Quand Jésus, pour nous préparer au mystère qu'il devoit laisser à son Eglise au jour de la cène, dit qu'il nous donneroit sa chair à manger et son sang à boire, les Juifs tombèrent dans trois erreurs. Ils crurent qu'il leur parloit de la chair d'un homme pur, du Fils de Joseph; voilà leur première erreur : d'une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps; voilà la seconde : d'une chair enfin, qu'ils consumeroient en la mangeant, c'étoit la troisième.

Contre la première : *Je suis,* dit-il, *le pain vivant descendu du ciel* (*Ibid.*, 32, 33, 34, 41, 42, 43.). La chair que nous mangeons, n'est donc pas la chair du fils de Joseph; c'est la chair du Fils de Dieu, une chair conçue du Saint-Esprit, et formée du sang d'une vierge. *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; et la chose sainte qui naîtra de vous, aura le nom de Fils de Dieu* (LUC., I. 35.). QUOD NASCETUR EX TE SANCTUM. SANCTUM, au substantif, pour ceux qui savent un peu la grammaire, et qui entendent la force de ce neutre, c'est-à-dire, une chose substantiellement sainte; manière de parler qui fait voir que la sainteté est substantielle en Jésus-Christ? Pourquoi? Parce que sa personne est sainte par elle-même, par la sainteté essentielle et substantielle du Fils de Dieu. *Et c'est pourquoi,* continue l'ange, *il sera appelé le Fils de Dieu.* Qu'est-ce à dire, *il sera appelé?* est-ce qu'il ne le sera pas essentiellement, et qu'on lui en donnera le nom par quelque figure? A Dieu ne plaise; au contraire, il le sera appelé par excellence. Le Père qui l'engendre dans l'éternité, l'engendrera dans le sein de Marie : *La vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre,* s'insinuera dans son sein; et la chair que prendra le Fils de Dieu dans le sein de cette vierge, sera formée par le Saint-Esprit. Ce sera donc une chair sainte, de la sainteté du Fils de Dieu, qui se l'unit; elle sera pleine de vie, source de vie, vivante et vivifiante par elle-même. Ainsi la première erreur est détruite.

Pour réfuter la seconde, qui consistoit à s'imaginer que la vie que Jésus-Christ promettoit par sa chair, seroit cette vie commune et mortelle; il répète, il inculque, dans tout son discours, que c'est la vie éternelle, tant de l'âme que du corps, qu'il nous veut donner : *La volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour... Qui mange de ce pain*, de cette viande céleste, *de ma chair que je donnerai pour la vie du monde, vivra éternellement* (Joan., vi. 39, 52 *et* 59.).

Pour détruire la troisième erreur des Juifs, qui s'imaginoient une chair qu'on consumeroit en la mangeant, il leur dit : *Cela vous scandalise?* Vous serez donc bien plus étonnés, *quand vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu* (*Ibid.*, 62, 63.). Comme s'il disoit : On mangera ma chair, je l'ai dit; mais je n'en demeurerai pas moins vivant et moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph; ni que je vous parle d'une chair qui doive vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle, ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant : *La chair*, en ce sens, *ne sert de rien; c'est l'esprit qui vivifie; les paroles que je vous dis sont esprit et vie* (*Ibid.*, 64.). Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre; tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire manifestement que dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit; parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu.

Autant donc que nous désirons la vie, autant devons-nous désirer cette chair qui nous la donne, qui la contient, qui est la vie même. *Il est sorti de moi une vertu; je l'ai senti sortir* (Luc., viii. 46.). C'étoit une vertu pour guérir les corps; combien plus en sortira-t-il pour vivifier les âmes? Approchons-nous donc de cette chair, touchons-la, mangeons-la; il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

Il en est de même du sang de Jésus : ce sang est plein de vertu pour nous vivifier; car c'est le sang du Fils de Dieu : *le sang du nouveau Testament*, comme il l'appelle lui-même; et c'est-à-dire, comme l'interprète saint Paul (*Hebr.*, xiii. 20.), *le sang du Testament éternel*, par lequel *le grand pasteur des brebis a été tiré de la mort*. Il est donc lui-même ressuscité des morts par la vertu de son sang; parce qu'il devoit entrer dans sa gloire par ses souffrances. C'est par ce même sang, par ce sang du Testament et de l'alliance éternelle, que nous devons aussi hériter de son royaume, et avoir la vie éternelle. Mangeons, buvons, vivons, nourrissons-nous, unissons-nous à la vie par cette chair, par ce sang vivifiant. Il les a pris pour s'approcher de nous. *Ce n'est pas aux anges qu'il a voulu s'unir; c'est la postérité d'Abraham*, c'est la nature humaine *qu'il a voulu prendre. Et parce que les hommes sont composés de chair et de sang, il a voulu aussi être composé de l'un et de l'autre* (*Hebr.*, ii. 14, 16.) : c'est par là qu'il s'unit à nous, et c'est par là qu'il nous sauve. Nous l'avons dit souvent, et il ne se faut point lasser de le dire : Cette chair et ce sang sont devenus le lien de notre union avec lui, l'instrument de notre salut, la source de notre vie; parce qu'il les a pris pour nous; parce qu'il les a offerts pour notre salut; parce qu'il nous les donne encore pour nous vivifier. Allons avec une sainte avidité à cette viande céleste : tout y est esprit et vie.

XXVIII.ᵉ JOUR.

La foi donne l'intelligence de ce mystère (Joan., vi. 43—70.).

Ce n'est pas tout de savoir quel don nous recevons de Jésus-Christ, il faut encore apprendre de lui deux choses très nécessaires; dont l'une est le fruit que nous en devons retirer, et l'autre est le moyen de le recevoir. Tout cela nous est expliqué dans le même chapitre vi que nous avons commencé. Mais ce qu'il y faut d'abord entendre, c'est que Dieu seul nous en peut donner l'intelligence, conformément à cette parole : *Ne murmurez point entre vous; personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne le tire* (Joan., vi. 43, 44.). Afin donc de venir à Jésus, et pénétrer ses paroles, il faut être tiré par le Père. Et qu'est-ce qu'être tiré par le Père, sinon être enseigné de Dieu, comme ajoute le Sauveur : *Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ceux qui ont ouï la voix de mon Père, et qui ont appris ce qu'il leur enseigne, viennent à moi* (*Ibid.*, 45.). Ainsi être tiré de lui, c'est écouter sa voix, et être enseigné par la douce et toute-puissante insinuation et inspiration de la vérité. Quand on est instruit de cette sorte, on ne murmure point de ses paroles; on les entend,

on les goûte : et c'est pourquoi il dit à la fin : *Il y en a parmi vous qui ne croient point, et c'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne leur est donné par mon Père* (JOAN., VI. 65, 66.). Celui-là donc est tiré à Jésus-Christ, à qui il est donné de croire. Le Père nous tire à Jésus-Christ, quand il nous inspire la foi. Je crois, Seigneur, je crois; je ne suis pas de ceux qui veulent se retirer de vous, à cause de la hauteur de vos paroles : au contraire, je suis de ceux qui vous disent avec saint Pierre : *Maître, à qui irions-nous? vous avez des paroles de vie éternelle : nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* (*Ibid.*, 69, 70.). Croyez donc et connoissez; croyez premièrement comme vrai enfant de l'Eglise, docile et soumis, et vraiment enseigné de Dieu. Après avoir été enseigné de Dieu, et avoir été doucement tiré à la foi, vous le serez encore à l'intelligence, autant qu'il est nécessaire pour confirmer votre foi; et vous direz en toute occasion, mais particulièrement dans la communion : *Nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* (*Ibid.* 70.). Ce n'est pas assez; au jour suivant nous irons plus loin, s'il plaît à Dieu. Prions le Père de Jésus-Christ, qui a bien voulu être le nôtre, qu'il nous tire, qu'il nous enseigne au dedans, qu'il nous fasse entendre sa voix et pénétrer sa parole.

XXIX.e JOUR.

La vie éternelle est le fruit de l'Eucharistie (Ibid., 26, 35, 46.).

Le même chapitre. Nous y devons trouver deux choses : la première est le fruit spirituel que nous devons tirer de l'Eucharistie; la seconde est le moyen d'en tirer ce fruit. Pour le fruit, il est aisé de l'entendre : ce fruit est de nous détacher de la vie, et de nous attacher à Dieu. C'est sur quoi Jésus-Christ s'explique clairement par ces paroles : *En vérité, en vérité je vous le dis : vous me cherchez, non point parce que vous avez vu des miracles; mais parce que vous avez mangé des pains* que j'ai multipliés dans le désert, *et que vous en avez été nourris. Travaillez, non point à la nourriture qui périt, mais à celle qui ne périt pas, que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est celui que le Père céleste vous a désigné, en imprimant sur lui son sceau et son caractère* (*Ibid.*, 26, 27.), et en confirmant sa doctrine et sa mission par tant de miracles. Vous vous expliquez, mon Sauveur! Votre dessein est de nous détacher de la nourriture et de la vie périssable, qui fait tous nos soins, à laquelle nous travaillons toute l'année; et transporter notre diligence et notre travail à la nourriture et à la vie qui ne périt point. Enseignez-moi, mon Sauveur; tirez-moi de cette manière admirable, qui fait qu'on va à vous; dégoûtez-moi de tous les soins qui n'aboutissent qu'à vivre pour mourir; faites-moi goûter cette vie où l'on ne meurt jamais.

Quel miracle faites-vous, afin que nous croyions en vous (JOAN., VI. 30, 31.)? Que faites-vous de si merveilleux? Il est vrai, vous nous avez rassasiés de pain dans le désert. Mais ce pain est-il comparable à la manne que Moïse a donnée à nos pères, de laquelle il est écrit : *Il leur a donné à manger le pain du ciel.* Le pain que vous nous avez donné étoit le pain de la terre, et il y a autant de différence entre vous et Moïse, qu'il y en a entre la terre et le ciel.

On voit clairement, par ce discours, qu'ils ne songeoient qu'aux moyens de sustenter cette vie mortelle; et que ce n'étoit pas sans raison que Jésus-Christ leur avoit reproché leurs désirs charnels. Car ils ne portent point leurs pensées plus loin que la manne, dont leurs corps furent nourris dans le désert; ni ils ne connoissent d'autre ciel, que les nuées d'où elle leur avoit été envoyée; sans songer qu'elle n'avoit été appelée le pain du ciel et le pain des anges, qu'en figure de Jésus-Christ, qui leur devoit apporter la vie éternelle. Il se sert donc de l'expression dont l'Ecriture se sert pour relever la merveille de la manne, à élever les esprits au vrai pain des anges, à la vérité qui les rend heureux, et qui s'étant incarnée s'est rendue familière et sensible aux hommes pour les faire vivre.

Il leur dit donc *qu'il est descendu du ciel; que qui vient à lui n'a jamais faim; et que qui croit en lui n'a jamais soif; qu'il est* par conséquent *le vrai pain* (*Ibid.*, 33, 35, 48.), la vraie nourriture des âmes, *qui viennent à lui* par la foi; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espérent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse et livrée aux sens corporels; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux; que la chair qu'il a prise, est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui; et que pour cela il l'a remplie de la divinité même, par conséquent d'esprit et de grâce, ou, comme parle saint Jean, *de grâce et de vérité,* et ailleurs : *L'esprit ne*

lui est pas donné avec mesure, et nous avons tous reçu de son esprit (JOAN., I. 14, 16; III. 34.); que de là donc il s'ensuit, que nous avons en lui la vraie vie, la vie éternelle, la vie de l'âme et du corps : et non pas précisément en lui comme Fils de Dieu, mais en lui comme Fils de l'homme : car c'est par là qu'il commence. Travaillez à vous préparer la nourriture qui vous sera donnée par le Fils de l'homme, pourvu que vous le croyiez en même temps le pain descendu du ciel, c'est-à-dire, le Fils de Dieu; et que vous croyiez que sa chair, par laquelle il veut vous vivifier, est pleine d'esprit et de vie.

Ainsi la fin où il veut venir est de nous faire vivre, mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps : *C'est*, dit-il, *la volonté de mon Père, que je ne perde rien de ce que mon Père m'a donné, et que,* pour donner la vie au corps comme à l'âme, *je le ressuscite au dernier jour;* et encore : *Vos pères ont mangé la manne, et sont morts : celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement* (*Ibid.*, VI. 39, 40, 59.).

C'est donc là le fruit de l'Eucharistie; elle est faite pour contenter le désir que nous avons de vivre; et pour cela nous donner la vie éternelle, dans l'âme par la manifestation de la vérité, et dans le corps par la glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à désirer? de vivre : de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité, de vivre tout entier, de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps, de ne perdre jamais la vie, de vivre toujours! j'ai tout cela dans l'Eucharistie; j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

XXX.[e] JOUR.

Désir insatiable de l'Eucharistie (Ibid., 34, 40, 47.).

Seigneur, donnez-nous toujours ce pain (*Ibid.*, 34.) : ce pain dont vous avez dit, qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs; et ils expriment par-là le désir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement; elle veut ne manquer de rien; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimoit la Samaritaine, lorsque Jésus lui ayant dit : *O femme! celui qui boit de l'eau que je donne n'a jamais soif;* elle répond aussitôt : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau* (*Ibid.*, IV. 10, 11, 13, 15.), dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse, elle ne veut avoir ni faim ni soif; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue; et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens : elle a soif des plaisirs des sens; elle veut exceller; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses, sa soif est insatiable; elle demande toujours, et ne dit jamais : C'est assez; toujours plus et toujours plus. Elle est curieuse; elle a soif de la vérité; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire : elle en ramasse ce qu'elle peut par ci par là, par de bons, par de mauvais moyens; et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif? venez au pain, qui ne périt point, et au Fils de l'homme qui vous l'administre; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble la vérité et la vie; parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph, comme disoient les Juifs, mais du Fils de Dieu. *O Seigneur, donnez-moi toujours ce pain!* Qui n'en seroit affamé? qui ne voudroit être assis à votre table? qui la pourroit jamais quitter?

Mais pour nous piquer davantage du désir d'en approcher, Jésus-Christ nous dit, que ce n'est pas une chose aisée ou commune. Il faut être aimé de Dieu, touché, tiré, prévenu, choisi. Voyez combien de ses auditeurs s'en éloignent, combien murmurent, combien se scandalisent! Ses disciples même se retirent d'avec lui; il y en a même parmi ses apôtres, qui ne croient pas. Plus ces infidèles se rebutent, plus les vrais disciples doivent s'approcher. Venez, écoutez, suivez le Père qui vous tire, qui vous enseigne au dedans, qui vous fait sentir vos besoins, et en Jésus-Christ le vrai moyen de les rassasier. Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour; car la Sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif* (*Eccli.*, XXIV. 29.). Hé, nous venons entendre de sa bouche : *Celui qui boit de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif* (JOAN., IV. 14.); et encore : *Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif* (*Ibid.*, VI. 35.). Il n'aura jamais ni faim ni soif d'autre chose que de moi; mais il aura une faim

et une soif insatiable de moi; et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié; car il aura la bouche à la source : *Les fleuves d'eau vive lui sortiront des entrailles. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle* (JOAN., VII. 38; IV. 14.). Il aura donc toujours soif de ma vérité; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie, où il n'aura plus même à désirer; parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses désirs. *Venez donc, Seigneur Jésus, venez; l'Esprit dit* toujours : *Venez : l'Epouse dit* toujours : *Venez. Vous tous qui écoutez, dites : Venez : et que celui qui a soif, vienne : vienne qui voudra recevoir gratuitement l'eau vive* (*Apoc.*, XXII. 17, 20.). Venez; on n'exclut personne; venez; il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps, qu'on ne dira plus : Venez. Quand cet Epoux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire, Venez. On dira éternellement : *Amen*, il est ainsi, tout est accompli : *Alleluia* (*Ibid.*, XIX. 4.), louons Dieu; il a bien fait toutes choses; il a fait tout ce qu'il avoit promis; et il n'y a plus qu'à le louer.

XXXI.e JOUR.

Nouveaux murmurateurs capharnaïtes (Ibid., 64.).

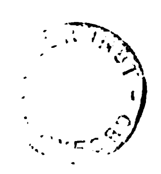
Ecoutons un peu nos murmurateurs; je ne dis pas ceux du peuple juif, les Capharnaïtes, et les autres dont il est parlé dans saint Jean. Ecoutons les murmurateurs chrétiens, qui font semblant de s'éloigner du sentiment des murmurateurs de Capharnaüm, et qui disent : Nous ne leur ressemblons pas. S'ils avoient compris que ce manger et ce boire dont le Sauveur leur parloit, étoit la foi, ils n'auroient pas murmuré, ils n'auroient pas à la fin abandonné Jésus-Christ. Ainsi tout le dénoûment, c'est qu'il faut avoir la foi, et que tout le reste ne sert de rien; conformément, disent-ils, à cette dernière explication du Sauveur : *C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien : les paroles que je vous dis, sont esprit et vie* (JOAN., VI. 64.).

Mon Sauveur, je ne suis pas ici recueilli devant vous pour disputer, ni pour faire une controverse; mais comme vous ne permettez pas en vain les hérésies, et que vous voulez tirer des contradicteurs un plus grand éclaircissement de vos vérités, j'écouterai les murmures des hérétiques, pour mieux entendre, pour mieux goûter votre vérité. Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes, qui viennent étourdir votre Eglise douce et modeste, et vos enfants qui ne sont pas disputeurs, ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question : *Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger* (JOAN., VI. 53.)? Et ils répondent hardiment : Il ne le peut pas, au pied de la lettre; il faut entendre spirituellement, c'est-à-dire, selon leur pensée, il faut entendre figurément tout ce discours. Qu'on est grossier, continuent-ils, de préparer autre chose que la foi et que l'esprit pour manger votre chair et votre sang! Ecoutons donc ces hommes si spirituels, si élevés, qui regardent avec dédain votre humble troupeau, parce qu'il croit simplement à votre parole, et ne cherche point à en détourner le sens ni la force, pour contenter sa raison. Donnez-moi la grâce, ô Seigneur! de découvrir leurs vaines subtilités, et les piéges qu'ils tendent aux ignorants, qui en même temps sont superbes. Car ils passent jusqu'à cet excès de nous prendre pour de vrais Capharnaïtes, à cause que nous ne voulons pas croire avec eux, qu'avoir dit que *c'est l'esprit qui vivifie*, c'est avoir dit qu'on ne mange votre chair, et qu'on ne boit votre sang que par la foi. Voici donc leur explication : *La chair ne sert de rien*, c'est-à-dire, qu'il ne sert de rien de manger réellement votre chair : *Mes paroles sont esprit et vie*, c'est-à-dire, tout ce que j'ai dit de ma chair et de mon sang n'est qu'une figure. Voilà, Seigneur, ce qu'ils disent; mais je ne vois point tout cela dans votre Evangile. Je le vais relire, Seigneur, et en peser de nouveau toutes les paroles : et j'espère non-seulement croire toujours d'une ferme foi, comme je le crois, mais encore entendre clairement, si vous le voulez, que ces murmurateurs se trompent, qu'ils vous font dire ce que vous ne dites pas. Mais, Seigneur, je remettrai à un autre temps cette humble lecture : aujourd'hui j'ai assez gagné de m'être humilié, et d'avoir soumis mon esprit à la foi de votre Eglise catholique.

XXXII.e JOUR.

Notre-Seigneur nous donne à manger le même corps, qu'il a pris pour nous (Ibid., 29, 33, 50, 55, 59.).

L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif : qui croit en moi a la vie éternelle (*Ibid.*, 29, 35, 47.),



même corps, le même sang, reçu de la même manière; et toujours pour la même fin, qui est de s'unir substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris. Encore un coup, voilà mon Sauveur, ce que je crois. La foi me vivifie; il est certain : mais cette foi qui me vivifie, c'est de croire que vous avez pris une chair humaine, un sang humain : et que vous me les donnez aussi véritablement à manger et à boire, même par la bouche du corps, que vous les avez pris dans le sein de votre bienheureuse mère.

XXXIV.e JOUR.

Manger et boire le corps de Notre-Seigneur réellement, et avec foi (Ibid.).

Que l'homme est insensé de se servir de la foi pour en détruire l'objet! Il faut manger votre chair et boire votre sang; il faut croire qu'on la mange, et qu'on le boit; donc manger et boire, c'est croire : on ne mange point, on ne boit point autrement; et parce qu'il le faut faire avec foi, ce n'est que par la foi qu'on le fait. C'est de même que si l'on disoit : Jésus-Christ est descendu du ciel, et il a pris chair humaine dans le sein d'une vierge; cette vierge a cru, et ce qu'elle a cru s'est accompli en elle, conformément à cette parole : *Bienheureuse, qui avez cru; ce qui vous a été dit s'accomplira en vous* (Luc., I. 45.). Vous avez cru que vous concevriez le Fils de Dieu, et que vous en seriez la mère; vous l'avez conçu; vous l'enfanterez; et tout ce que vous avez cru, vous arrivera : vous l'avez conçu en quelque sorte dans votre esprit par la foi, avant que de le concevoir véritablement dans votre sein; donc cette conception n'est qu'une conception par la foi, et vous n'avez pas véritablement conçu le Fils de Dieu dans vos entrailles; il n'y est pas véritablement descendu en chair et en os; et tout cela n'est que figure et allégorie. C'est ainsi que raisonnent ceux qui disent : Il faut manger la chair du Sauveur; il en faut boire le sang; il faut faire l'un et l'autre avec foi : donc la foi est tout ce manger et tout ce boire, et il n'y a rien davantage. C'est ainsi que les hommes disputent contre Dieu, et contre eux-mêmes; contre Dieu, en ne croyant pas qu'il puisse faire pour l'amour de nous des choses incompréhensibles; contre eux-mêmes, en refusant leur croyance à ses bienfaits, à cause qu'ils sont trop grands.

De même, quand le Sauveur a dit : *Quelqu'un m'a touché; car j'ai senti sortir de moi une vertu* (Matth., v. 30; Luc., viii. 46.); et qu'il a si vivement distingué cette femme qui le touchoit avec foi, de toute la troupe qui le touchoit simplement en pressant son corps; il a voulu dire, que cette femme ne l'a pas touché véritablement selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. C'est ainsi que pensent ceux qui disent : Manger le corps, boire le sang, par la bouche simplement, ce n'est rien; et la vertu ne sort que lorsqu'on mange et qu'on boit avec foi : donc il ne faut entendre ici que la seule foi : et pour tirer la vertu qui est dans le corps et dans le sang de Jésus, on n'a pas besoin de joindre ces deux choses ensemble; c'est à savoir, d'un côté, manger et boire selon le corps; et de l'autre, s'y unir avec la foi. Je me perds, mon Sauveur! je me perds encore un coup; non point dans la hauteur de vos mystères; car je les crois sans les comprendre, et je ne vous demande pas, à l'exemple des incrédules, comment vous pouvez les accomplir. Mais je me perds dans l'égarement des hommes, et dans la perversité de leurs voies, parce que je vois qu'ils aiment mieux raffiner sur vos paroles, pour en éluder la force, que d'y croire simplement et de vivre.

XXXV.e JOUR.

Manger le corps, et boire le sang de Jésus-Christ, c'est y participer véritablement et réellement (Ibid.).

Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire; manger la chair, et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée?

Quand le Sauveur a proféré des paraboles, quoique beaucoup moins embrouillées que cette longue allégorie qu'on lui attribue, il en a si clairement expliqué le sens, qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner après cela : et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs, qui méritoient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a jamais refusé à ses apôtres une explication simple et naturelle de ses paroles; après laquelle personne ne s'y est jamais trompé. Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles; plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avoit qu'un mot à leur dire; il n'y avoit qu'à leur dire;

Qu'est-ce qui vous trouble? Manger ma chair c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser : et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'étoit fait; il n'y restoit plus de difficulté; pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur ; non cela assurément n'est pas de vous; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien : ce seroit prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir.

Quand le Sauveur eut prononcé cette sentence : *Ce qui entre dans la bouche n'est pas ce qui souille l'homme, mais ce qui en sort* (MATTH., XV. 11 *et seq.*); ses apôtres lui vinrent dire : *Savez-vous bien que cette parole a scandalisé les pharisiens? Laissez-les,* dit-il, *ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles.* Mais pour ses apôtres, il leur expliqua tellement l'allégorie, qu'il n'y eut jamais sur cela le moindre embarras, ni dans leur esprit, ni dans l'esprit de ceux qui les ont suivis.

Prenez garde, leur disoit-il, *au levain des pharisiens et des sadducéens : et ils pensoient en eux-mêmes qu'il leur reprochoit qu'ils avoient oublié à porter des pains; mais connoissant leur pensée, il leur dit : Gens de petite foi,* qui croyez que je ne songe qu'au pain; ne vous souvenez-vous pas combien de milliers d'hommes j'ai nourris premièrement de cinq pains, et ensuite de sept? *Comment donc n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas du pain que je vous parle? Ils entendirent alors qu'il parloit de la doctrine des pharisiens* (MATTH., XVI. 6, 7, 8, 9, 12.).

Il les vit embarrassés de cette parole : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez.* Comme il leur vit l'esprit peiné, et qu'ils se disoient l'un à l'autre : *Que veut-il dire? Nous ne savons ce qu'il veut dire :* il leur répondit : Hé bien, il faut donc maintenant vous parler sans allégorie, sans proverbe, sans similitude; et il leur parla si clairement, qu'ils lui dirent enfin eux-mêmes : Maître, *cette fois vous parlez nettement, et il n'y a point de proverbe* ni d'ambiguité *dans vos discours* (JOAN., XVI. 16, 17, 18, 29.). N'y a-t-il que cette occasion où les paroles vous manquent? N'aviez-vous point de moyen de vous expliquer, ni d'empêcher vos disciples, non pas de s'embarrasser dans vos discours, mais de s'y perdre, et de vous quitter tout-à-fait?

La Samaritaine s'embarrasse, et croit que l'eau dont vous lui parlez, est une eau de la nature de celle qu'elle venoit puiser au puits de Jacob, pour étancher sa soif; mais vous lui expliquâtes nettement que l'eau dont vous lui parliez, étoit une eau qui devenoit une source inépuisable et intarissable dans ceux qui en buvoient, et qui leur donnoit la vie éternelle. Qui depuis a jamais cru après cela, que l'eau que vous donniez à boire à vos disciples, fût une eau matérielle? Il est vrai que cette femme demeure encore un peu dans l'embarras, et qu'elle dit encore au Sauveur : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je ne sois plus obligée de venir à ce puits.* Mais Jésus-Christ, qui sentit qu'il s'étoit assez expliqué, et que ce reste de doute se dissiperoit de lui-même, changea de discours. La femme entre dans d'autres matières, et ravie de la doctrine du Sauveur, sans s'embarrasser davantage de cette eau, elle laisse sa cruche auprès du puits, pour aller dire à ses citoyens : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-ce point le Christ* (JOAN., IV. 10, 11, 13, 14, 15, 16, 28, 29.)? ce qu'elle dit, non pas en doutant; mais pour les induire à croire aussi ce qu'elle croyoit déjà. A-t-elle quitté le Sauveur, comme font ici ses propres disciples, sous prétexte de cette eau, qu'elle sembloit n'avoir pas encore bien entendue? Point du tout; elle sentit bien que ce n'étoit rien : personne aussi n'a relevé son doute, et s'il eût pu rester quelque embarras, il est levé clairement dans un autre endroit par l'évangéliste, lorsqu'après avoir raconté ce discours de Notre-Seigneur, semblable à ceux qu'il avoit tenus à la Samaritaine : *Celui qui croit en moi, il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau vive;* ajoute aussitôt après : *Il disoit cela de l'Esprit que ses fidèles devoient recevoir* (*Ibid.*, VII. 38, 39.).

Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication : tout ce qui pouvoit donner de fausses idées est clairement expliqué dans votre Evangile : personne ne s'y trompe; personne n'est tenté de vous quitter. Je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise, pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faut manger, ni de votre sang qu'il nous faut boire; je ne chercherai non plus à éluder la force de cette parole; je la prendrai au pied de la lettre, comme vous l'avez prononcée : s'il le falloit prendre autrement, vous me l'auriez expliqué comme tout le reste des paraboles, des similitudes, des allégories.

XXXVI.e JOUR.

Renaissance spirituelle expliquée par Notre-Seigneur à Nicodème (JOAN., III. 1, 2, 3 *et seq.*).

Venons enfin à Nicodème, et au discours que lui tint le Fils de Dieu sur le sujet du baptême. Il entendit trop charnellement ce qui lui avoit été dit : *Qu'il falloit renaître de nouveau ;* et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : *Comment est-ce que l'on peut renaître étant déjà vieux ?* Faudra-t-il *rentrer dans le ventre de sa mère* (JOAN., III. 4.), pour en sortir encore une fois, et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né ? Jésus-Christ pouvoit ici lui répéter : Oui, je vous le dis, il faut renaître; encore un coup, il faut renaître : si on ne renaît, on n'a point de part à mon royaume : il pouvoit, dis-je, répéter sans cesse son premier discours, et sans s'expliquer davantage, laisser Nicodème dans ses grossières idées. Il ne le fait pas : et aussitôt que ce pharisien lui a fait sentir sa difficulté, il la résout par ces paroles : *Si vous ne renaissez de l'eau et du Saint-Esprit, vous n'aurez point de part à mon royaume* (*Ibid.*, 5.). Ce qui veut dire manifestement : Ce n'est pas dans le ventre de sa mère, c'est dans l'eau qu'il faut entrer : ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle, c'est pour y être renouvelés par le Saint-Esprit. Il n'en falloit pas davantage; et toute la difficulté étoit résolue. Mais le Sauveur ne s'en tient pas là ; et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle, il poursuit en cette sorte : *Ce qui est né de la chair, est chair ; et ce qui est né de l'esprit, est esprit. Ne vous étonnez donc pas, si je vous dis qu'*étant nés selon la chair, *il faut encore naître* (*Ibid.*, 6, 7.) selon l'esprit. Que pouvoit-on désirer de plus sur la difficulté proposée? Etre baptisé, c'est-à-dire, se plonger dans l'eau pour être purifié, étoit chose bien connue des Juifs : et il ne restoit qu'à leur expliquer qu'il y auroit un baptême, où le Saint-Esprit se joignant à l'eau renouvelleroit l'esprit de l'homme. Cela est dit clairement; et Nicodème n'en revient plus à sa naissance charnelle, ni personne ne se l'est jamais imaginée à son exemple.

Il est vrai qu'il lui restoit à entendre l'opération du Saint-Esprit, dont Jésus-Christ lui parla d'une manière admirable, de laquelle il n'est pas ici question. Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle étoit résolue sans retour, et qu'il n'étoit pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissoit en nous et y formoit des pensées, dont la fin comme le principe passoit notre intelligence; Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : *Nous disons ce que nous savons; et nous rendons témoignage des choses que nous avons vues; et on ne veut pas le recevoir* (JOAN., III. 11.); et le reste, qu'il seroit aisé d'expliquer, s'il en étoit question. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'il ne reste aucun doute à Nicodème; il n'est point tenté de quitter le Fils de Dieu; et la renaissance du corps n'a fait aucune dispute parmi ses disciples. Pourquoi ne parler pas avec la même netteté à un si grand peuple, qui croyoit en lui, jusqu'à dire *qu'il étoit vraiment ce prophète qui devoit venir* (*Ibid.*, VI. 14.); c'est-à-dire, qu'il étoit le Christ? Pourquoi ne leur ôter pas cette peine qui les troubloit tant, d'avoir à manger son corps et boire son sang par la bouche; et ne leur pas dire en un mot que tout cela n'étoit rien, et qu'il ne vouloit parler que de la représentation et application qu'il se falloit faire à soi-même par la foi dans son esprit, de la mort et des blessures du Sauveur des âmes?

XXXVII.e JOUR.

L'Eucharistie est la participation réelle au corps et au sang de Notre-Seigneur, en mémoire de sa mort soufferte pour nous (Ibid.).

On dira : Mais n'est-il pas vrai qu'il faut se souvenir de cette mort, la méditer avec foi, croire en cette chair percée et en ce sang répandu; et par ce moyen avoir la vie? Il est vrai : mais ce n'est pas là ce qui faisoit la difficulté; ce n'est pas ce qui faisoit dire : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* et : *Cette parole est dure, qui la peut ouïr* (*Ibid.*, 53, 61.)? C'étoit bien assez pour des hommes, de les obliger à croire, que le Fils de Dieu avoit pris une chair humaine, et qu'il la devoit livrer à la mort; sans ajouter à la peine de voir percer cette chair, et verser inhumainement ce sang, la dureté de la manger et de le boire. Car c'est là précisément ce qui les oblige, non pas à dire : Cela est haut, cela est incroyable, cela, si vous voulez, n'est pas possible; mais, Cela est dur et insupportable, d'avoir à prendre par la bouche la chair et le sang d'un homme. Et si cette difficulté ne se trouvoit pas en effet dans le mystère du Sauveur, on ne pouvoit expliquer trop nettement ni trop tôt un tel discours.

Qu'ainsi ne soit : mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort; qu'il

faut contempler par la foi votre chair blessée, et votre sang répandu; et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans l'Eucharistie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens. Il n'y a pas là de difficulté particulière; et si vous vous étiez expliqué ainsi, on n'auroit pas trouvé dans votre discours cette dureté dont on se plaint. J'entends donc que vous voulez dire autre chose; que vous voulez dire, qu'il faut à la vérité se souvenir de votre mort; mais qu'il faut encore s'en souvenir comme d'un sacrifice offert pour nous, dont la chair doit être mangée, même par la bouche, comme on mangeoit celle de l'ancienne pâque, et celle des autres victimes qui vous figuroient, pour nous être un gage certain que c'est pour nous que s'est faite cette immolation, et en imprimer dans nos cœurs un souvenir plus vif et plus efficace. Je le crois ainsi, mon Sauveur! ce souvenir, où les incrédules veulent tout réduire, est trop humain.

Un homme peut s'immoler pour sa patrie; je dis même s'immoler au pied de la lettre; et les exemples n'en sont pas si rares que les Livres sacrés et profanes n'en soient pleins: il n'est pas difficile aux hommes, qui s'immoleroient de cette sorte, de recommander le souvenir de cette mort, ni d'établir quelque fête, quelque signal pour en perpétuer la mémoire. Mais de laisser à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire, afin qu'en se les appropriant de cette sorte on se souvienne plus tendrement qu'ils ont été immolés pour nous; il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire, et il y a là autant de puissance que d'amour. Il est vrai, cette parole est dure à nos sens, elle est insupportable, elle est absurde; mais votre parole est véritable: je croirai cette absurdité; je dévorerai cette dureté, si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant. Car je sais que *ce qui est folie selon les hommes, est sagesse selon Dieu* (1. *Cor.*, I. 25.); et par la même raison, que ce qui est dur et absurde selon les hommes, selon Dieu est consolation et vérité.

Je le crois, mon Sauveur, je le crois; me voilà prêt à prendre au pied de la lettre tout ce que vous dites de plus dur, si vous-même vous ne m'apprenez à le prendre d'une autre manière. Mes sens seroient soulagés par une interprétation plus humaine; mais si je cherche à les soulager de cette sorte, où vais-je, mon Sauveur, où suis-je entraîné? dans quelle incrédulité? dans quel éloignement de vos mystères? Je veux croire, encore un coup, et non pas raisonner selon l'homme; et s'il faut rabattre quelque chose de la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me l'appreniez vous-même.

XXXVIII.e JOUR.

Scandale des disciples (JOAN., VI. 60, 61, 62 *et seq.*).

Jésus dit ces choses à Capharnaüm dans la Synagogue. Plusieurs de ses disciples dirent donc: Cette parole est dure; qui la peut ouïr. Et Jésus sachant en lui-même que plusieurs de ses disciples murmuroient, il leur dit: *Ceci vous scandalise? Si donc vous voyez le Fils de l'homme remonter où il étoit auparavant? C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis, sont esprit et vie; mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. Car dès le commencement, Jésus savoit qui étoient ceux qui ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le devoit trahir. Et pour cela*, continuoit-il, *je vous ai dit, que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* (JOAN., VI. 60 *et seq.*).

Voilà les paroles où l'on prétend que Jésus tempère son discours. Vous croyez que vous me mangerez de votre bouche; mais il n'en sera pas ainsi; car vous me consumeriez, et je ne pourrois pas retourner entier et vivant au ciel, d'où je viens. Vous vous attachez à ma chair et à mon sang, vous croyez, pour avoir la vie, qu'il la faut manger, qu'il le faut boire au pied de la lettre; mais *c'est l'esprit qui vivifie*, ce n'est point *la chair*; au contraire elle *ne sert de rien*. *Les paroles que je vous dis, sont esprit et vie*; ce n'est donc point chair et sang, comme vous pensez, tout est figure et allégorie dans mon discours; et il n'y a rien à prendre au pied de la lettre. Ainsi tout est apaisé; le scandale s'évanouit, les murmures cessent. Lisons pourtant ce qui suit, et voyons.

Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'alloient plus avec lui (*Ibid.*, VI. 67.). *Dès lors*; nous avons lu ces paroles jusques au v. 66; et sans interruption, celles qui suivent dans le v. 67, contiennent ce qu'on vient d'entendre: *dès lors*: depuis ces paroles qui levoient, à ce qu'on prétend, la difficulté, et qui ôtoient le scandale, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et n'alloient plus à sa suite. Les voilà perdus; qu'est-ce qui les obligeoit à se retirer? Est-ce à cause qu'il avoit dit: *Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* (*Ibid.*, VI. 67.)? Mais il

l'avoit déjà dit, sans que personne s'en fût allé; et il remarque lui-même, qu'il ne fait que le répéter. Est-ce à cause qu'il avoit dit : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas?* ce n'est pas de quoi s'en aller; et il n'y a rien là de si incroyable ni de si rebutant; car il n'en blâmoit que quelques-uns, et ce n'est pas là de quoi rebuter les autres. Ainsi, ce qui les rebute, c'est précisément ce qui précède : *Que sera-ce, si je retourne dans les cieux* (Joan., vi. 63, 64.)? et : *C'est l'esprit qui vivifie.* Voilà, dis-je, ce qui rebute; c'est ce qu'on veut qu'il ait dit pour prévenir le rebut, c'est cela précisément qui le cause; tant Jésus s'est bien expliqué; tant il a levé le scandale. Cela n'est pas, mon Sauveur. Ce n'est pas vous qui vous expliquez mal; à Dieu ne plaise; ce sont nos murmurateurs et nos incrédules, qui donnent un mauvais sens à vos paroles.

XXXIX.e JOUR.

Quel est le sujet de ce scandale (Joan., vi. 61, 62, 63.).

Cela vous scandalise? Que sera-ce donc, si je m'en retourne au ciel, d'où je viens (*Ibid.*, 62, 63.)? Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous mangerez vraiment ma chair, et que vous boirez vraiment mon sang; que sera-ce donc, si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis? Il n'y a rien de fort merveilleux, que celui dont on ne mange la chair et dont on ne boit le sang qu'en croyant en lui, et en méditant sa mort, s'en retourne au ciel tout entier et tout vivant. L'esprit n'a pas accoutumé de démembrer sa nourriture, c'est-à-dire son objet; la foi ne consume pas ce qu'elle s'approprie : c'est le manger qui fait cet effet; et ce qui étonne les Capharnaïtes, c'est de leur apprendre qu'il ne le fait pas à cette fois. Ils ne songent donc pas seulement que le manger et le boire, au pied de la lettre, soit retranché du discours du Fils de Dieu; ni que tout cela soit réduit à méditer et à croire. Car l'ascension du Sauveur n'y seroit pas contraire; et on ne s'avisera jamais qu'un manger et un boire métaphorique empêchent un homme d'aller où il voudra, ni même au ciel, s'il y peut parvenir. Mais de croire qu'on mange, au pied de la lettre, la chair de cet homme, et que cependant après cela, il monte au ciel tout entier; c'est ajouter au discours une nouvelle difficulté qui passe toutes les autres. On peut bien s'imaginer qu'on dévore un homme et qu'on vive de sa chair. Mais qu'on la mange et qu'on en vive, et qu'elle demeure entière jusqu'à être avec cela portée dans le ciel, c'est dire que cette chair est indivisible et inconsomptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible, incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle; car autrement ce ne seroit rien, et il ne faudroit pas étourdir le monde par cette emphase de mots, ni alléguer la réalité de l'ascension, pour expliquer une métaphore. C'est pourquoi à ces mots ils se retirent. Cette nouvelle difficulté les pousse à bout; et ils ne peuvent plus porter la hauteur de ce mystère.

Ah! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure ses paroles au sens humain! *Tout ce qui est à moi, est à vous; tout ce qui est à vous, est à moi* (Joan., xvii. 10.). *Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils; personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père* (Luc., x. 22.). *Tout ce que le Père fait*, non-seulement *le Fils* le fait, mais encore il *le fait semblablement* (Joan., v. 19.). *Comme le Père a la vie en soi, ainsi le Fils a la vie en soi* (*Ibid.*, 26.). *Qui me voit, voit mon Père. Moi et mon Père ce n'est qu'un* (*Ibid.*, xiv. 9, 10; x. 30.). *Le Fils est Dieu; il est le vrai Dieu; il est le Dieu béni au-dessus de tout, celui par qui tout est fait* (*Ibid.*, i. 1, 34, 49; *Rom.*, ix. 5; Joan., i. 3; *Hebr.*, i. 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 13; *Act.*, xiii. 33.). Tout cela n'est rien, nous dit-on; il est Dieu en représentation : Dieu et lui ce n'est qu'un en affection et en concorde. Et pourquoi donc ces grands mots, s'il en falloit tant rabattre, et les réduire enfin à des choses si intelligibles! Mon Sauveur, vous et vos apôtres vous n'êtes pas venus étourdir le monde par un langage prodigieux; et parce que vous n'êtes pas venus pour l'étourdir, ceux qui énervent ainsi vos paroles sont venus pour le tromper.

De même, dire avec tant de force : *Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang* (Joan., v. 54, 55, 56, 57.) : le répéter quatre ou cinq fois, et le répéter d'autant plus qu'on le trouve plus étrange; et après l'avoir tant répété, et avoir rebuté le monde qui ne le vouloit pas croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment, aussi durement : *Prenez, mangez; ceci est mon corps : buvez; ceci est mon sang : ce même corps donné pour vous; ce même sang répandu à la croix* (Matth., xxvi. 26, 27, 28; Luc., xxii. 19, 20.) : il le faut croire; et croire encore avec tout cela, qu'on ne les consume point en les mangeant; et que je suis dans le ciel en mon entier, avec tout ce que j'ai pris de l'homme, et la nature humaine toute entière : ou cela est

vrai, au pied de la lettre, ou tout cela est inventé pour mettre le trouble et la division dans le monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incompréhensibles; il n'y a rien là au-dessus de lui : que le monde en soit rebuté, et résiste à une si haute révélation, c'est le naturel de l'homme animal. Mais qu'on accable les esprits de difficultés, qui ne sont que dans le langage; que tout soit exagération, et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du sens humain; cela n'est pas. Que ceux-là le croient, qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de Jésus-Christ et réduire à rien son Evangile.

XL.e JOUR.

Quelle fut l'incrédulité des Capharnaïtes (JOAN., VI. 41, 43, 50, 51 *et seq.*).

C'est l'esprit qui vivifie; donc la chair ne vivifie pas. Si cela est, il ne falloit pas dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde :* ni : *Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang*, *aura la vie éternelle. La chair ne sert de rien :* si cela veut dire que la chair de Jésus-Christ ne sert de rien, il n'en falloit donc pas parler avec tant d'avantage. *Les paroles que je vous dis sont esprit et vie :* si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang, il n'étoit pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire : et si tout cela vouloit dire qu'il ne falloit les manger et les boire qu'en esprit, il ne falloit point tant inculquer des paroles qui portoient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et que l'esprit vivifie aussi; c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant; et si cela est, quand Jésus-Christ dit *que la chair ne sert de rien*, ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule; mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine. Et lorsqu'il conclut de là que ces paroles sont esprit et vie, après avoir tant parlé de chair et de sang; c'est dire que cette chair et ce sang sont eux-mêmes esprit et vie, tout remplis de divinité, de l'esprit de Dieu, et de la vie de la grâce : et de plus, qu'il les faut manger d'une manière qui passe les sens, d'une manière divine qui ne les consume ni ne les altère, mais qui les laisse tout entiers pour le ciel, comme on a vu. Enfin ne paroissant rien dans tout ce discours, de ce manger en figure, de ce boire en allégorie qu'on y veut trouver, ni rien par conséquent qui doive obliger à renoncer au manger et au boire au pied de la lettre; mais seulement à entendre qu'il faut manger cette chair, et boire ce sang, comme pleins d'esprit et de vie, d'une manière si haute et si divine; il s'ensuit que le Fils de Dieu n'a point tempéré, mais plutôt fortifié ce qu'il avoit dit : d'où vient aussi qu'à ce coup les Capharnaïtes l'abandonnent, et ne veulent plus marcher dans sa compagnie.

Qui ne seroit étonné du progrès de leur incrédulité, et ne le regarderoit avec frayeur? Quand Jésus-Christ leur dit qu'il étoit descendu du ciel, ils commencent à murmurer, et ils disent : *N'est-ce pas ici le fils de Joseph? Et comment donc se dit-il descendu du ciel* (JOAN., VI. 42.)? Quand il enfonce plus avant, et qu'il dit que la nourriture qu'il leur veut donner à manger est sa chair qu'il donnera pour la vie du monde; ils disputent les uns contre les autres, en disant : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* (*Ibid.*, 53 *et seq.*)? Ce qui marque des gens encore irrésolus, et plutôt ébranlés que déterminés à le quitter. Il poursuit, et il leur dit si affirmativement et si souvent qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en dispenser; ce qui leur fait dire : *Cette parole est dure; qui pourroit l'entendre* (*Ibid.*, 61.)? Par où ils se précipitent dans un scandale formel, et dans une incrédulité déclarée. Cependant ils ne s'en vont pas encore; ils attendent s'il viendra enfin quelque sorte d'adoucissement. Mais Jésus-Christ leur ayant dit, pour toute explication, qu'ils ne se trompoient qu'en ce qu'ils croyoient manger sa chair et boire son sang d'une manière qui les consumât, et que d'ailleurs ils n'entendoient pas de quel esprit elle étoit pleine, ni la façon incompréhensible dont il vouloit les leur donner; ils voient tout poussé à bout, et la dureté qui troubloit leur sens et scandalisoit leurs esprits, portée au comble; si bien que ne pouvant la porter, ils renoncent tout-à-fait à la compagnie de Jésus-Christ, et ne veulent plus se ranger au nombre de ses disciples.

Lui aussi qui avoit tout dit de son côté, et qui avoit expliqué tout ce qu'il vouloit qu'on sût de son mystère, s'adresse à ses apôtres, en leur demandant : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller* (*Ibid.*, 68.)? comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours; je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre : prenez maintenant votre parti; je ne veux point de disciple qui n'aille jusque-là, et je mets leur foi à ce prix.

Les Capharnaïtes ont trouvé étrange qu'il se dit descendu du ciel; et pour tout adoucissement, il leur répète qu'il est descendu du ciel (JOAN., VI. 42, 50, 51, 53.), parce que cela est vrai au pied de la lettre : ils commencent à murmurer en demandant comment il pourra donner sa chair à manger, et ils reçoivent pour toute réponse qu'il leur donneroit sa chair à manger, et il y ajoute son sang (*Ibid.*, 54, 61.), afin qu'il ne manque rien à ce qu'il avoit à leur dire. Il le répète, il l'inculque encore un coup, parce que cela étoit vrai au pied de la lettre. Ils disent que cela est dur et insupportable; et il l'étoit en effet de la manière qu'ils l'entendoient, puisqu'ils croyoient démembrer son corps et consumer son sang : il leur ôte ce doute en leur disant qu'avec tout cela il remonteroit au ciel dans toute son intégrité, et qu'au reste, ce qu'il avoit dit de sa chair et de son sang, et quant au fond et dans la manière de les prendre, étoit chose au-dessus des sens, et pleine d'esprit et de vie (*Ibid.*, 63, 64, 67.); sans rien rabattre du littéral, mais y ajoutant seulement le spirituel et le divin. A ce coup donc ils s'en vont; leur soumission est à bout, et ils ne veulent plus d'un Maître qui met leur raison à cette épreuve.

Allez, malheureux ; suivez Judas; pour nous, nous suivrons saint Pierre, et nous dirons : *Maître, où irions-nous? vous avez des paroles de vie éternelle* (*Ibid.*, 69.). Où irions-nous, Seigneur, où irions-nous? Quoi! à la chair et au sang? à la raison? à la philosophie? aux sages du monde? aux murmurateurs? aux incrédules? à ceux qui sont encore tous les jours à nous demander : Comment nous peut-il donner sa chair à manger? Comment est-il dans le ciel, si en même temps on le mange sur la terre? Non, Seigneur! nous ne voulons point aller à eux, ni suivre ceux qui vous quittent : *Vous seul avez des paroles de vie éternelle.*

XLI.e JOUR.

Qu'est-ce à dire : La chair ne sert de rien (JOAN., IV. 64.)?

Il y a encore une vérité à pénétrer dans ces paroles de notre Sauveur : *La chair ne sert de rien :* et il me semble que Jésus, conçu dans les entrailles bénites de la sainte Vierge, me la va faire entendre. Cherchons, demandons, frappons, et il nous sera ouvert : nous entendrons ce qui rend Marie heureuse. L'ange lui vint annoncer qu'elle seroit la mère de Jésus-Christ. Elle crut, et ce qui lui avoit été promis s'accomplit dans son bienheureux sein. Mais que lui dit sur cela sa cousine sainte Elisabeth? *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira* (LUC., I. 45.). Une partie en a déjà été accomplie, puisque vous avez conçu : il faut encore que cet enfant, que vous portez en votre sein, naisse de vous; et cela s'accomplira en son temps, comme le reste. Voilà ce qui vous rend heureuse; mais pour entendre tout votre bonheur, il faut encore savoir que vous avez cru : ce Sauveur que vous portez dans votre sein, vous vous y êtes encore unie par la foi; vous avez cru qu'il seroit non-seulement votre fils, mais encore le Fils de Dieu; vous avez cru à la descente du Saint-Esprit sur vous, à l'infusion de la vertu du Très-Haut, à la manière admirable et inouïe dont vous concevriez ce béni fruit de vos entrailles : *Vous êtes bénite par-dessus toutes les femmes; et le fruit de vos entrailles est béni* (*Ibid.*, 42.) : vous êtes bénite par où vous êtes heureuse; bénite et heureuse par deux choses : heureuse, par le grand mystère qui s'est accompli en vous selon la chair; et heureuse, par la foi qui vous y a unie selon l'esprit.

Cette même vérité nous est encore expliquée en un autre endroit par Jésus-Christ même. Une femme, ravie de son discours, s'écria parmi la troupe : *Heureuses les entrailles qui vous ont portée et les mamelles que vous avez sucées. Et Jésus dit : Mais plutôt, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent* (*Ibid.*, XI. 27, 28.). *Mais plutôt;* est-ce qu'il veut dire que sa Mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri, et de l'avoir eu pour Fils? Non sans doute, ce n'est pas cela; il ne dédit pas sainte Elisabeth, qui a dit par l'instinct du Saint-Esprit : *Vous êtes heureuse : ce qui vous a été dit s'accomplira;* mais il veut qu'on reconnoisse avec elle, que la vraie cause du bonheur de sa sainte Mère, c'est d'avoir cru : non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair, mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant. Il faut donc joindre de même à ce qui s'accomplit en nous selon la chair dans l'Eucharistie, ce qui s'y doit accomplir par la foi et selon l'esprit : et l'esprit nous vivifiera, si nous croyons que le bonheur qui nous est promis nous vient à la vérité de l'un et de l'autre, mais qu'il nous vient comme à Marie plutôt de l'esprit et de la foi que de la chair et du sang.

De même quand on lui vint dire : *Votre mère et vos frères sont là;* et qu'il répondit : *Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent* (*Ibid.*, VIII. 20,

21.) : ce n'étoit pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il étoit entré en se faisant homme; et encore moins pour nier que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa Mère : mais afin que l'on entendît d'où venoit la liaison véritable qu'il vouloit qu'on eût avec lui; et que sa mère, qu'on estimoit avec raison bienheureuse, selon la parole de sainte Elisabeth, ne l'étoit pas tant pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avoit auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les saints Pères.

Rendons-nous donc heureux à son exemple. Le Fils de Dieu devoit prendre en elle le corps et le sang, qu'il vouloit non-seulement donner pour nous, mais encore nous donner; aussi véritablement qu'il les a pris de Marie, et aussi véritablement qu'il les a donnés pour nous à la croix, aussi véritablement devoit-il nous les donner : et c'est autant la propre substance de sa chair et de son sang qui est en nous, quand il nous les donne à manger et à boire, que c'en étoit la propre substance qui a été en Marie, quand elle l'a conçu, et qui étoit à la croix, quand il y est mort. Croyons donc avec la Vierge ce qui s'accomplit en nous selon le corps; mais tâchons avec elle de l'accomplir en même temps selon l'esprit. L'esprit nous vivifiera, comme il a vivifié la sainte Vierge. Il ne lui eût servi de rien de le concevoir selon la chair, si elle ne l'eût conçu selon l'esprit : il ne nous serviroit de rien de le recevoir comme elle en notre corps, si en même temps nous ne le recevions à son exemple dans notre esprit par la foi. C'est par une manière admirable, c'est par une opération particulière du Saint-Esprit, qu'il a été conçu dans le sein de Marie : c'est par une manière admirable, et par une opération aussi étonnante du même esprit, qu'il est tous les jours comme conçu et enfanté sur l'autel. Le Fils de Dieu n'a pas plus d'horreur de nos corps, qu'il en a eu du sein de Marie. Marie a cru que celui qu'elle concevoit n'étoit pas seulement le Fils de l'homme, mais encore le Fils de Dieu : nous avons la même croyance de ce Dieu, qui se donne à nous. Sommes-nous grossiers et charnels en croyant toutes ces choses, comme l'a été la sainte Vierge?

Pourquoi vous quitter, mon Sauveur? Marie crut; et ce qui lui avoit été dit fut accompli : nous croyons, et tout ce que vous nous avez dit s'accomplit tous les jours. Marie est appelée bienheureuse : nous serons aussi bienheureux, et il n'y a de malheureux que ceux qui vous quittent.

XLII.e JOUR.

Discernement des disciples fidèles et des incrédules (JOAN., VI. 14, 15, 24, 25 *et seq.*).

Mon Sauveur, je me tairai devant vous, pour considérer en silence et avec tremblement cette prodigieuse différence qui se manifeste aujourd'hui entre vos disciples, les uns demeurant avec vous, pendant que les autres vous abandonnent. Et qui sont ceux qui vous abandonnent? Ceux qui avoient dit : *Celui-ci est vraiment le Messie;* ceux qui vous cherchoient pour vous enlever, et vous faire roi malgré vous (JOAN., VI. 14, 15.); ceux qui après votre retraite au-delà de l'eau, la passent pour vous aller joindre à Capharnaüm (*Ibid.*, 24, 25.) : de tels hommes ne semblent-ils pas être disposés à profiter de votre parole? Ce sont néanmoins ceux-là qui vous quittent, qui murmurent contre vous, qui ne peuvent supporter votre doctrine.

Combien y en a-t-il qui paroissent croire au Sauveur, et qui au fond n'y croient pas, parce qu'ils n'y croient pas comme il faut, et cherchent Jésus-Christ par intérêt, comme ceux-ci à qui il dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis : vous me cherchez à cause des pains dont vous avez été rassasiés* (*Ibid.*, 26.)! A combien d'autres pourroit-il dire : Vous me cherchez, afin que je contente votre ambition, votre avarice; c'est là dans le fond ce que vous me demandez par tant de vœux, par tant de prières que vous faites dire! Ce n'est pas ma volonté que vous cherchez, mais la vôtre; et vous n'êtes pas contents de moi, que je ne vous ôte tout ce qui vous peine dans l'esprit et dans le corps. Sondez vos cœurs; voyez vos œuvres; quelles elles sont : examinez-vous à fond, vous ne trouverez rien que de charnel dans vos pensées : *Travaillez à une autre nourriture* (*Ibid.*, 27.). Remplissez-vous d'autres objets.

Mais, Seigneur, si ceux-ci étoient charnels, vos apôtres l'étoient encore beaucoup; et néanmoins ils demeurent avec vous, pendant que ces murmurateurs se scandalisent et vous quittent. Vous me découvrez ici un terrible secret. Car dès que vous voyez naître l'esprit de murmure dans ces incrédules, vous leur dites : *Ne murmurez point; personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé, ne le tire* (*Ibid.*, 43, 44.); et lorsque vous les vîtes déterminés à vous quitter, vous répétâtes encore une fois : *Il y en a parmi vous qui ne croient point; et c'est pour cela que je vous disois : Personne ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par mon Père* (*Ibid.*, 65, 66.). Quand donc saint Pierre

vous dit, et les autres fidèles avec lui : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* (Joan., vi. 69, 70.). C'est que votre Père les avoit tirés au dedans; c'est qu'il leur avoit donné de venir à vous ; et non-seulement d'y venir, mais encore d'y demeurer; c'est qu'ils étoient de ce bienheureux nombre, dont il est écrit, comme vous-même vous le rapportez : *Ils seront tous enseignés de Dieu* (*Ibid.*, 45.) : de ce bienheureux tout, dont vous prononcez : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi :* c'est-à-dire, tous ceux qu'il tire de cette manière secrète, qui fait qu'on vient ; tous ceux à qui il donne de venir : voilà ce tout bienheureux, qui vous est donné par votre Père ; tous ceux-là viennent à vous; et comme vous ajoutez : *Vous ne les mettez point dehors* (*Ibid.*, 37.), vous les admettez à votre intime secret, à vos intimes douceurs. Vous leur dites encore ici secrètement, comme vous fîtes autrefois à saint Pierre : *Vous êtes heureux, Simon fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux* (Matth., xvi. 17.). Réjouissez-vous, peuple béni, réjouissez-vous, *petit troupeau; parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume* (Luc., xii. 32.), de vous révéler son secret, de vous tirer à son Fils. Et les autres, qu'en faites-vous? O Seigneur, je frémis en le lisant! vous les livrez à eux-mêmes par un juste jugement : ils se cherchent eux-mêmes; et vous les livrez à eux-mêmes, à leur orgueil, à leur sens charnel, à leur murmure, à leur scandale : et ils y demeurent volontairement, ils demeurent dans leur mauvais choix, auquel vous les avez abandonnés par un jugement caché, mais toujours juste. *C'est pour cela,* dites-vous, *que je vous ai dit, que personne ne peut venir à moi; s'il ne lui est donné par mon Père* (Joan., vi. 66.) : personne ne peut sortir de lui-même, de ses sens, de son orgueil, que votre Père ne le tire de là, pour vous le donner. Seigneur, tirez-moi : je vous livre tout.

XLIII.e JOUR.

Saint Pierre et les catholiques s'attachent à Jésus-Christ et à l'Eglise : les Capharnaïtes et les hérétiques s'en séparent (Joan., vi. 53.).

Seigneur, vous me jetez dans des vues profondes : je perce dans les siècles à venir. Dans ceux qui demeurent avec Jésus-Christ, saint Pierre à leur tête, je vois tous les catholiques immuablement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise; et dans ceux qui quittent Jésus, je vois tous les hérétiques qui doivent quitter son Eglise. Dans saint Pierre et dans les apôtres, je vois tous ceux où la foi prévaut sur le sens humain, c'est-à-dire tous les fidèles; et dans ceux qui font bande à part, et cessent de suivre Jésus, je vois tous ceux où le sens humain l'emporte sur la foi, c'est-à-dire, tous les incrédules qui abandonnent l'Eglise; et surtout ceux qui l'abandonnent à l'occasion de ce mystère. Ils se perdent avec ceux qui disent : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* (Joan., vi. 53.)? et ils tournent la vérité en allégorie.

Ma chair est viande, mon sang est breuvage (*Ibid.*, 56.) : ils le sont vraiment : il les faut manger, il les faut boire; trois et quatre fois : c'est là une allégorie? Mais qui en vit jamais une si outrée? Il ne s'en trouve aucun exemple. Mais qui en vit jamais une si peu expliquée, si peu démêlée? Il y en a encore moins d'exemple : en un mot, il n'y en a point ; nous l'avons considéré, nous l'avons vu ; et néanmoins ils s'obstinent à l'allégorie. Que le sens humain est opiniâtre à demeurer dans ses préjugés! C'est qu'ils ne peuvent sortir de cette première peine, qui a été celle des Capharnaïtes, comme elle est encore la leur : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Ils y succombent; ils y périssent avec ces grossiers et superbes murmurateurs.

Et cependant, à les écouter, c'est nous qui sommes ces Capharnaïtes : c'est à votre humble troupeau, c'est aux petits de votre Eglise, qui écoutent en simplicité votre parole, qu'ils reprochent d'être les grossiers, d'être les charnels, et de ne pas écouter votre parole.

Eh quoi! qu'y a-t-il que nous n'écoutions pas? Jésus-Christ a dit : *Que sera-ce, si vous me voyez remonter au ciel* (*Ibid.*, 63.)? Et il a montré par là que sa chair ne seroit point démembrée, mise en pièces, consumée : croyons-nous qu'elle le soit? Ne croyons-nous pas que Jésus-Christ est monté au ciel, et qu'il y vit tout entier? Nous le croyons, mon Sauveur! toute la terre le sait. Si nous croyons avec cela que nous vous mangeons, et que ce qu'il vous plaît nous donner à recevoir dans nos corps, est votre corps et votre sang; si nous le croyons ainsi, c'est pour ne pas dire avec les murmurateurs : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la consumer, la mettre en pièces; ni

la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel?

Jésus-Christ a dit: *C'est l'Esprit qui vivifie* (JOAN., VI. 64.): est-ce nous qui le nions? Ne croyons-nous pas que sa chair est toute pleine de l'esprit qui vivifie? S'il a été conçu en chair, *il y a été conçu du Saint-Esprit*: nous le croyons. *Le Saint-Esprit est survenu en Marie* (LUC., I. 35.): nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, *c'est par l'Esprit saint qu'il s'est offert* (*Heb.*, IX. 14.), ou comme porte l'original: *c'est par l'Esprit éternel*: nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair, s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni, que vient la vie: nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme; nous disons que le Fils de l'homme, qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme; et nous disons avec le centenier: *C'étoit vraiment le Fils de Dieu* (MATTH., XXVII. 54.). Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble; et que *c'est l'Esprit qui vivifie*.

Il a dit: *La chair ne sert de rien* (JOAN., VI. 64.): nous le croyons, et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles; nous remarquons, dis-je, qu'il ne dit pas: Ma chair ne sert de rien: car ce ne seroit pas interpréter, comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servoit à avoir la vie. S'il dit donc, que *la chair ne sert de rien*, c'est la chair comme l'entendoient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph, et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel: car c'est ainsi que l'entendirent ces murmurateurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte: et quand enfin il faudroit entendre que *la chair de Jésus-Christ*, quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, *ne sert de rien*; nous le croyons encore de cette sorte: car en mangeant cette chair, nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant, s'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps; en un mot, lui être uni de corps et d'esprit, comme le fut la sainte Vierge, lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles: autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance, mais qu'*elle ne sert de rien*: comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement; mais *qu'on ne le discerne pas* (1.*Cor.*, XI. 29.). Il faut donc, non-seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit; autrement, loin de servir, il nous condamne, et nous sommes *rendus coupables du corps et du sang du Seigneur* (*Ibid.*, 27.). *La chair ne sert* donc *de rien*, de quelque façon qu'on l'entende: elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même; ce n'est point à elle qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, *la chair ne sert de rien*, c'est-à-dire, le sens charnel ne sert de rien: nous le croyons encore; car *ce n'est point la chair ni le sang qui nous a révélé* (MATTH., XVI.) ce que nous croyons, ni cette manière incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, *est esprit et vie*, à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit; nous le croyons: et pour bien entendre toutes les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair; mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques? Elle est dans les paroles de saint Pierre: *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez des paroles de vie éternelle* (JOAN., VI. 69.). Nous les croyons toutes: et celles où vous inculquez avec tant de force qu'on mangera en substance votre chair, et celles où vous enseignez avec la même netteté qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi, voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Eglise, sinon dans ces paroles des Capharnaïtes: *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine; nous la donner

sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel, c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe : on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmurateurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle, pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité! quel silence! *Prenez, mangez; c'est mon corps : Buvez, c'est mon sang.* Il ne dit pas : Ils seront en vous par la foi; mais ce que je vous présente, *Cela l'est.* Croyez-y, n'y croyez pas; cela est : cela est, parce que je le dis, et non pas parce que vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer; les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent; ils font ce qu'on leur dit, non-seulement sans contradiction et sans murmure, mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que de celle qu'ils avoient reçue. Les murmures avoient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : *le Père les a tirés.* Et les autres? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie; séparez-vous de ces séditieux, de ces impies, qui murmurent, non pas contre Moïse (*Num.*, XVI. 26.), mais contre Jésus-Christ même; séparez-vous-en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi! Que leur va-t-il arriver? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants? Non, c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Eglise; ils sont livrés à leur propre sens.

XLIV.e JOUR.

Communion indigne (1. Cor., XI. 27—29.).

Et ceux qui, sans quitter l'Eglise, conservant la vraie foi du corps et du sang de Jésus-Christ, les reçoivent indignement, sont-ils tirés par le Père céleste? les a-t-il donnés à Jésus-Christ? et viennent-ils à lui comme il faut? Non sans doute; puisque bien éloignés de recevoir la vie, saint Paul dit (1. *Cor.*, XI. 29, 30.), qu'*ils boivent et mangent leur condamnation, parce qu'ils ne discernent pas le corps du Seigneur.*

Le saint apôtre parle ici d'une manière terrible, puisqu'après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avoit dit que ce qu'il donnoit à manger étoit son corps, le même qui devoit être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnoit à boire, étoit, par le sang versé qu'elle contenoit, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisoit à leur avantage; il en conclut *que ceux qui mangent ce pain :* remarquez, *ce pain*, c'est-à-dire, ce pain fait corps, ainsi qu'il vient de le raconter; *et boivent la coupe du Seigneur indignement, sont coupables de son corps et de son sang* (1. *Cor.*, XI. 27.). Et qu'est-ce qu'en être coupable? si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur avoit été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un, et répandirent l'autre. Et c'est pourquoi *ils boivent et mangent leur condamnation;* parce que semblables à ces perfides, *ils n'avoient mis aucune différence entre le corps de Jésus-Christ* et celui des voleurs qu'ils avoient crucifiés avec lui. Et remarquez que l'outrage que les Juifs avoient fait à Jésus-Christ, regardoit précisément son corps. Car ce n'est qu'au corps qu'on peut nuire, en le livrant à la mort, conformément à cette parole : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps, et ne peuvent pas étendre plus loin leur puissance* (LUC., XII. 4.). Les Juifs donc outragèrent ce corps en lui-même, et en sa propre substance, lorsqu'ils le mirent en croix; ils outragèrent ce sang en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége, lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang; vous les profanez, vous les outragez en eux-mêmes; et cet outrage que vous faites au corps du Sauveur, est de ne le pas discerner, de n'en pas connoître la sainteté, ni le prix. Il ne dit pas qu'ils ne le reçoivent point faute de foi, comme le disent nos hérétiques; mais qu'ils ne le discernent pas, en supposant qu'ils le reçoivent : comme on diroit d'une pierre précieuse, que vous jetteriez dans la boue comme une autre pierre, après l'avoir reçue, non que vous ne l'avez point reçue, mais que vous n'en avez pas fait le discernement et l'estime qu'il falloit.

Ce n'est pas non plus ce que disent encore ces hérétiques : Vous êtes coupable de ce corps et de ce sang, comme on est coupable envers la personne du prince, lorsqu'on en déchire injurieusement le tableau. Car il n'est point ici parlé de tableau ni de figure : l'apôtre fait aller de même rang : *Ceci est mon corps : Coupable du corps;* et, *Ne pas discerner le corps.* Il ne faut point diminuer le crime de ceux contre qui l'apôtre s'élève, ni affoiblir l'horreur qu'on en

doit avoir. Il est vrai qu'en traitant indignement l'image du prince, on l'attaque, on le déshonore lui-même; mais par une injure bien inférieure à celle qu'on lui feroit en attentant sur sa personne sacrée. L'attentat des chrétiens, qui mangent indignement le corps du Sauveur et boivent indignement son sang, est de ce dernier genre; c'est un attentat fait immédiatement sur la personne; en un mot, il y a deux choses à considérer dans le supplice de Jésus-Christ: le crime des Juifs, et l'obéissance du Sauveur. Ceux qui reçoivent dignement son corps et son sang, participent au mérite de son obéissance; ceux qui les reçoivent indignement, participent au sacrilége de ses meurtriers, et attentent comme eux immédiatement sur sa personne adorable.

Seigneur, tirez-nous à vous, inspirez-nous un juste discernement du corps que nous recevons: ne le traitons pas comme une chose immonde, en le recevant dans un corps impur et souillé. Les choses saintes sont pour les saints, comme on crioit autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on alloit distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacriléges; ne le recevons pas avec une bouche impure; ne lui donnons pas un baiser de Judas, un baiser de traître; que ce soit un baiser d'épouse, un baiser rempli d'ardeur, et qui soit le gage d'un chaste et perpétuel amour. *Qu'il me baise du baiser de sa bouche* (*Cant.*, I. 1.), d'un baiser d'époux; que je lui donne aussi le baiser d'épouse, celui que lui donnent les vierges, les âmes chastes dont il est aimé. *Tirez-nous,* Seigneur, à ce chaste et doux baiser: *tirez-nous, et nous courrons après vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (*Ibid.*, 3.). Ce sont ceux-là qui vous donnent ce saint baiser, ce baiser de paix et d'un amour éternel. Car *personne ne vient à moi que mon Père ne le tire* (JOAN., VI. 44, 66.); personne ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par mon Père: nul ne communie dignement que par cet attrait.

XLV.e JOUR.

Qui sont ceux qui communient indignement.

Lisez, I. Cor. chap. x, depuis le verset 16 jusqu'au 22. C'est encore une terrible sentence contre ceux qui communient indignement: *Vous ne pouvez pas boire du calice du Seigneur, et du calice des démons: vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur, et à la table du démon* (1. *Cor.*, X. 20, 21.).

Boire la coupe des démons, ce n'est pas seulement boire dans la coupe dont on leur fait une effusion; c'est boire à longs traits les plaisirs du monde, par lesquels on se livre à eux. Participer à la table des démons, ce n'est pas seulement manger des viandes qui leur ont été immolées: c'est se livrer à l'avarice, qui est une idolâtrie; à la gourmandise, par laquelle on fait un dieu de son ventre; à tous les autres vices, par lesquels on livre aux démons ce qui étoit dû à Dieu.

Mais un des péchés que l'Eucharistie souffre le moins, c'est celui de la dissension et de la haine contre son frère; car le propre effet de l'Eucharistie, c'est de nous unir pour ne faire qu'un même corps, selon ce que dit saint Paul: *Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous ensemble qu'un même pain et un même corps, nous tous qui participons à un même pain* (1. *Cor.*, X. 17.). Quiconque donc prend ce pain de vie; qui prend ce corps, qui nous est donné sous la forme et sous l'espèce du pain, pour sustenter notre âme, qui étant distribué à plusieurs, demeure toujours le même, et parfaitement le même, ne souffrant aucune division en sa substance, doit être un avec tous les membres, comme il doit être un avec Jésus-Christ. Et c'est l'impression que porte en soi le pain sacré de l'Eucharistie. Celui-là donc qui la reçoit ayant la haine dans le cœur contre son frère, fait violence au corps du Sauveur, puisqu'il vient pour nous faire un même corps, et que nous demeurons dans la division.

Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui demeurent ainsi divisés, pendant que le corps de Jésus-Christ les vient unir? Ce divin corps ne peut demeurer sans efficace: ceux qui ne veulent pas se laisser unir, il les brise, il les met en pièces, il les divise contre eux-mêmes; leur propre conscience les condamne; il les arrache de son unité, il les sépare de son corps mystique. S'ils y demeurent à l'extérieur, ils en sont séparés selon l'esprit; ce sont des membres pourris; *des arbres infructueux, doublement morts, déracinés,* comme disoit l'apôtre saint Jude (JUD., *Ep.* 12.). Ils semblent être encore sur pied, et se tenir sur leur racine; mais ils ont la mort dans le sein, et leur racine ne tire plus de nourriture.

Allez donc, et comme le Sauveur vous l'a ordonné lui-même, *allez vous réconcilier avec votre frère* (MATTH., V. 23, 24.): non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'autel, mais encore vous n'êtes pas digne d'y offrir votre présent; non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'oblation de l'autel, mais vous n'êtes pas digne d'y assister. Le sang de Jésus-

Christ, qu'on lève au ciel, crie vengeance contre vous, parce que c'est un sang qui *a pacifié et réconcilié toutes choses dans le ciel et dans la terre* (*Col.*, I. 20.); et non-seulement les hommes avec Dieu, mais encore les hommes entre eux. Et vous n'écoutez pas *la voix de ce sang qui parle mieux que celui d'Abel* (*Hebr.*, XII. 24.)! Car il parle pour la paix, et le sang d'Abel crioit vengeance; mais vous le contraignez à crier vengeance, si vous rejetez la paix fraternelle pour laquelle il est répandu. Ce sang crie au meurtre, à la vengeance; vous êtes le meurtrier, contre qui il crie : *Car celui qui hait son frère est homicide* (I. JOAN., III. 15.). Retirez-vous, malheureux, fuyez la voix de ce sang.

XLVI.e JOUR.

La communion est la préparation à la mort de Jésus-Christ (I. Cor., XI. 26.).

Toutes *les fois que vous mangerez ce pain* de vie, *et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* (I. *Cor.*, XI. 26.). Vous l'annoncerez comme une chose déjà accomplie pour le salut du genre humain; vous l'annoncerez comme une chose qui se doit continuer en quelque façon jusques à la fin des siècles. La mort de Jésus-Christ est toujours présente dans l'Eucharistie; par la séparation mystique de son corps et de son sang; l'impression de la mort de Jésus-Christ se doit faire sur tous les fidèles qui, à l'imitation du Fils de Dieu, se doivent rendre eux-mêmes des victimes. Toute la vertu de la croix est dans ce mystère; on y annonce par tous ces moyens la mort du Sauveur.

Quelle est la vertu de la croix? *Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi* (JOAN., XII. 32.). L'effet a suivi la parole; tout est venu à Jésus crucifié : telle est la vertu de sa croix. Cette vertu est toute vivante dans l'Eucharistie; ceux-là y croient, ceux-là en profitent, et la reçoivent dignement, que le Père tire à son Fils. Jésus-Christ dit qu'ils vivent par lui, qu'ils vivent pour lui, comme lui-même il vit par son Père et pour son Père; ils n'ont d'autre vie que la sienne. Sa chair est toute pleine de l'esprit qui nous communique cette vie; tout est esprit, tout est vie dans ce mystère; toute l'efficace de la croix pour nous tirer à Jésus, pour nous faire vivre en lui et de lui, y est renfermée. Quelle violence souffre le Sauveur, quand on ne répond pas à son amour; quand on ne se laisse pas posséder à lui; quand on résiste à la force avec laquelle il nous tire! Si on lui refuse son cœur, pendant que non-seulement il le demande, mais qu'il fait, pour ainsi parler, de si grands efforts pour se l'unir; c'est un époux méprisé qui entre en fureur contre son épouse insensible; il n'y a plus pour elle que la damnation et la mort. Hélas! hélas! tout est perdu; de toute la force dont il nous tiroit, il nous repousse et nous détruit.

XLVII.e JOUR.

La persévérance, effet de la communion (JOAN., VI. 57.).

Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui (JOAN., VI. 57.). Le grand don après lequel soupirent les chrétiens, est celui de la persévérance, qui nous assure la couronne, qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ, pour nous faire éternellement un avec lui, sans jamais en pouvoir être séparés. Voilà le grand don de Dieu : celui qui est joint à sa prédestination éternelle; et Jésus-Christ nous apprend qu'il y a dans l'Eucharistie une grâce particulière pour nous l'obtenir. Si donc nous voulons persévérer dans la vertu; il faut communier, et communier souvent : car c'est le plus puissant moyen qui nous soit donné, pour obtenir la persévérance (*Ibid.*, 24, 27.); c'est le pain des chrétiens, leur nourriture ordinaire, et de tous les jours. O mon Dieu, que les chrétiens ont le cœur dur, puisqu'ils viennent si rarement à la sainte table! S'ils goûtoient Jésus-Christ crucifié, ils viendroient célébrer souvent le mystère de cette mort. On est touché le Vendredi saint, à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez, mes enfants, c'est tous les jours le Vendredi saint; tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel. Venez, et souvenez-vous de cette mort qui est votre vie; venez recevoir un sacrement, où l'on apprend à demeurer en Jésus-Christ, où l'on reçoit la force, le courage, la grâce d'y demeurer.

Mais aussi on doit trembler, quand on retombe dans ses fautes après la communion; puisque Jésus-Christ ne dit pas : *Celui qui mange ma chair*, est *en moi* (*Ibid.*, 57.); mais il y *demeure* attaché : ni *Je* suis *en lui;* mais J'y *demeure,* et je ne le quitte jamais. Jésus est fidèle; il ne nous quitte jamais le premier. Il vient bien à nous le premier; mais jamais il n'est le premier qui quitte; c'est nous qui le quittons, quand nous tombons dans le péché. Malheureux! nous devons bien craindre de ne l'avoir pas reçu

comme il faut; car nous serions demeurés en lui; et hélas! nous l'avons quitté. Le recevoir comme il faut, c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de le commettre, en cherchant dans l'Eucharistie le soutien de notre foiblesse et de notre instabilité.

XLVIII.e JOUR.

S'éprouver soi-même (1. Cor., XI. 28.).

Que l'homme s'éprouve lui-même (1. *Cor.*, XI. 28.): qu'il éprouve premièrement, s'il n'est point indigne de cette table sacrée; s'il ne vient point au banquet de l'Epoux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce; car on lui diroit: *Ami* infidèle, ami téméraire, *comment avez-vous osé entrer ici sans avoir l'habit nuptial?* Et non-seulement il sera jugé indigne du banquet, mais encore *on le jettera, pieds et mains liés, dans le séjour des ténèbres, où il y aura pleur et grincement de dents* (MATTH., XXII. 12, 13.).

Le maître entra dans la salle du festin pour y voir les conviés; et il y vit un homme qui n'avoit point l'habit nuptial (*Ibid.*, 11.). Représentez-vous Jésus qui vient lui-même examiner ceux qui sont à sa table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.

Mais il y a encore d'autres épreuves plus délicates. Le pain de l'Eucharistie est appelé par les saints, *le pain des forts;* et il y faut user, en le donnant, du même discernement dont use un sage médecin, en donnant le solide à son malade; c'est-à-dire qu'il faut songer non-seulement au refus absolu qu'on en doit faire durant la fièvre, mais encore au ménagement avec lequel il le faut donner aux convalescents.

Outre l'épreuve qu'il faut faire de cette viande céleste, pour n'y pas manger sa condamnation; il y a encore une épreuve, une préparation nécessaire pour la manger avec profit. Cette viande ne nous est pas seulement donnée pour entretenir la vie; mais encore pour nous rendre l'embonpoint. Elle renouvelle, elle engraisse, elle veut détruire de plus en plus jusqu'aux moindres restes du mal. Cette viande ne se digère pas; mais c'est elle, pour ainsi parler, qui nous digère et nous change en elle-même. Il faut considérer le progrès que nous faisons en la mangeant, et la prendre avec réserve, jusqu'à tant que nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet. Sinon elle nous surcharge; et si nous n'avons pas la mort dans le sein, il s'amasse des humeurs qui doivent nous faire craindre une rechute. Il faut donc craindre le fréquent usage de l'Eucharistie, si on n'en vient à cet embonpoint spirituel et à un état de force. Il est vrai que c'est en la recevant que nous devenons propres à la recevoir: c'est elle-même qui par sa vertu nous rend propres à elle-même et à ses effets; mais il en faut savoir tempérer l'usage. La marque la plus assurée dans les bonnes âmes pour la recevoir souvent, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent; mais il faut savoir ménager cet appétit. Il y a des appétits de malade; il y en a que la santé donne. L'appétit est donc équivoque; et il faut le savoir connoître: il faut savoir le réprimer, il faut savoir le réveiller; il faut quelquefois exciter l'ardeur par quelque délai, pour aussi augmenter le goût. Telle âme aura besoin qu'on le lui excite par quelque temps de lecture, et par la seule méditation de la parole divine. Goûter la parole de Jésus-Christ, c'est la marque qu'on le goûte lui-même, et la meilleure préparation à le goûter. *Qui est le sage, qui entendra et qui discernera ces choses* (*Osee.*, XIV. 10.)? *Qui est cet économe fidèle et prudent, qui saura donner le froment dont la distribution lui est confiée, en son temps et selon la mesure* (LUC., XII. 42.)? Remarquez qu'il y a le temps et la mesure à garder, et que ce dispensateur ne doit pas seulement être fidèle, mais encore prudent. Ainsi, que l'homme s'éprouve lui-même: car le temps de l'un n'est pas toujours le temps de l'autre; et la mesure de l'un n'est pas toujours la mesure de l'autre. Il faut donc s'éprouver soi-même; et quand on dit s'éprouver soi-même, ce n'est pas à dire s'approcher ou s'éloigner par son propre jugement; car cette épreuve ne seroit ordinairement que la nourriture de l'amour-propre. Une partie de cette épreuve est de bien connoître qu'on ne se peut pas juger soi-même, et qu'on doit savoir chercher ce dispensateur prudent, qui connoisse le temps et la mesure qui nous est propre. Car ce n'est pas sans raison que le prince des pasteurs a donné à ses ministres le pouvoir de lier et de délier, de retenir et de remettre. Qu'on s'éprouve donc soi-même avec ce conseil, et selon l'ordre de l'obéissance. Tout ce qu'on fait dans cet esprit, porte grâce. Tel qui entend dire que la sécheresse est quelquefois une épreuve et un exercice, prendra sa langueur pour une grâce; tel aussi s'imaginera être de ces tièdes, que Jésus-Christ vomit de sa bouche, quand il ne sentira pas son goût, et que ce goût se sera, pour ainsi dire, retiré bien avant dans son intérieur. *Qui est le sage,* encore un coup, *qui discernera ces choses?*

55.), *aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*. Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer, il y restera une impression de vie que rien ne peut effacer. Tous les jours de ma vie je veux communier dans cette espérance; je veux me regarder comme mourant, et je le suis; je veux vous recevoir en viatique. Je ne craindrai point la mort; vous m'affranchissez de la servitude que cette crainte m'imposoit. Pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'antidote? Sans vous la mort est un joug insupportable; avec vous elle est un remède, et un passage à la vie. Que je suis heureux! On m'apporte votre précieux corps; vous venez chez moi, hôte céleste! C'est à ce coup que je puis dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (MATTH., VIII. 8.). Vous y venez néanmoins, vous y entrez, vous y êtes, et ce n'est pas encore assez pour votre amour : la maison où vous voulez entrer, c'est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort, de cette mort par laquelle la mort a été vaincue; de cette mort qui nous fait dire avec confiance : *O mort, où est ton aiguillon? ô mort, ou est ta victoire* (1. *Cor.*, XV. 55.)? de cette mort par laquelle est accomplie cette parole : *Je romprai votre pacte avec la mort; et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus* (Is., XXVIII. 10.). Et encore : *La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme* (*Ibid.*, XXV. 8.). *Faites ceci en mémoire de moi;* souvenez-vous de ma mort : *annoncez-la* (1. *Cor.*, XI. 24, 25, 26.).

O Seigneur, on m'a annoncé la mienne; mais qu'on m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant je pourrai chanter avec le psalmiste : *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi* (*Ps.* XXII. 4.). Ah! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré votre royaume! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie, je dis avec vous mon IN MANUS : *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* (LUC., XXIII. 46; *Ps.* XXX. 6.). *Seigneur Jésus, recevez mon esprit* (*Act.*, VII. 58.). Quoi, vous le venez quérir vous-même pour le présenter à votre Père! C'en est fait : *Tout est consommé* (JOAN., XIX. 30.). Je veux mourir comme vous en disant cette parole : *Tout est consommé :* je n'ai plus rien sur la terre, et votre royaume va être mon partage. *Tout est consommé;* je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus! A ce coup sera accomplie cette parole : *Qui me mange, demeure en moi, et moi en lui* (JOAN., VI. 57.). Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon maître! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous : vous m'allez marquer de votre sceau. Ah! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras.

Et ce corps que deviendra-t-il? Le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau; je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance; mais j'y meurs. Je meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étois, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on, et de tout cela il n'en reste plus que mon tombeau, où l'on dira que je suis; et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même, et ce reste tel quel diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste! Oui, si je n'avois pas votre corps, pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort, me confesser comme un mourant, communier comme un mourant, me disposer à chaque fois comme si j'allois mourir. Je meurs, fermez-moi les yeux; que je ne voie plus les vanités; enveloppez-moi de ce drap; je n'ai plus besoin d'autre chose; rendez-moi ma pauvreté naturelle; mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps; c'est là où il faut que je retourne; c'est là ma mère qui m'a engendré, pour mourir : elle m'enfantera un jour, pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort; ce n'est plus qu'un nom : il n'y a de mort que le péché.

LII.e JOUR.

L'Eucharistie jointe par Jésus-Christ au banquet ordinaire, figure de la joie du banquet éternel (Ibid.).

Une des observations les plus nécessaires dans l'institution de l'Eucharistie, c'est que Jésus-Christ l'a faite dans un banquet ordinaire, en conversant à l'ordinaire avec ses disciples, sans marquer de distinction entre ce qui regardoit le repas commun, et ce qui regardoit ce divin repas, où il se devoit donner lui-même. *Pendant*

qu'ils soupoient, dit saint Matthieu, *il prit du pain, le rompit, et leur dit : Prenez et mangez : Ceci est mon corps* (MATTH., XXVI. 26.). Il continue, il achève le souper; et après le souper, disent saint Luc et saint Paul (LUC., XXII. 20; 1. *Cor.*, XI. 25.), *il prit le calice, et il dit : Ce calice, et le breuvage que je vous présente, est le nouveau Testament par mon sang.* Puis il continue son discours, et il dit selon saint Luc : *La main de celui qui me trahit est avec moi à la table* (LUC., XXII. 21.); et selon saint Matthieu : *Je ne boirai plus de ce fruit de vigne, jusqu'à ce que je le boive nouveau dans le royaume de mon Père* (MATTH., XXVI. 29.) : toutes paroles qui n'appartiennent point à l'institution, et dont aussi saint Paul ne rapporte rien, encore qu'il se fût proposé de raconter toute l'institution de ce mystère, comme la suite de son discours le fait paroître. On ne dira pas qu'il n'y ait rien de singulier et d'extraordinaire dans le banquet eucharistique; toutes les paroles de l'institution marquent le contraire. Mais cet extraordinaire et ce divin qui paroît dans cet endroit du banquet, est joint et continué avec tout le reste ; et il semble que le repas eucharistique ne fasse qu'une partie du repas commun, que Jésus fit avec les siens.

Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère, c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication; on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis; il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société : *Mangez, buvez, mes amis; enivrez-vous*, c'est-à-dire, réjouissez-vous, *mes très chers*, disoit l'Epoux à ses amis (*Cant.*, V. 1.). Et la sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare : *Venez, mes amis, mangez mon pain, buvez le vin que je vous présente* (*Prov.*, IX. 4.).

C'étoit aussi pour cette raison que Dieu ordonnoit à son peuple, de venir au lieu que le Seigneur avoit choisi, pour y faire bonne chère devant le Seigneur, avec tout ce qu'on avoit de plus cher, avec son fils, avec sa fille, avec tout son domestique, avec son serviteur et sa servante, avec ceux qu'on honoroit le plus, avec le lévite qui demeuroit dans son pays (*Deut.*, XII. 5, 7, 12, 18.), sans oublier l'étranger, non plus que la veuve et l'orphelin ; et à plus forte raison, sans oublier ses voisins, ses proches, afin qu'ils fussent rassasiés des biens que le Seigneur nous avoit donnés, et partageassent notre joie (*Deut.*, XXVI. 11, 12, 13.).

Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet. *Il en viendra d'orient et d'occident*, dit le Sauveur; *et ils se mettront à table avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob* (MATTH., VIII. 11.). Et lui-même, à la fin des siècles, *il fera mettre à table ses bons serviteurs, et passant de table en table, il les servira* (LUC., XII. 37.). Et le jour même de la cène, pour appliquer cette idée au festin qu'il venoit de faire avec ses disciples, il leur dit : *Je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume* (*Ibid.*, XXII. 29, 30.).

Il vouloit donc que la cène fût un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où *ils seront* rassasiés et *enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés du torrent de sa volupté* (*Ps.* XXXV. 9.). C'est pourquoi il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en figure de ce souper éternel, qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées.

C'est encore ce qu'il vouloit dire, lorsqu'en prenant selon la coutume la coupe de vin, dont tout le monde buvoit dans les festins en signe de société, il la présenta à ses disciples, en leur disant : *Partagez-la entre vous; pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne* (LUC., XXII. 17, 18.). Saint Luc marque expressément cette action et cette parole avant l'institution de l'Eucharistie ; et Jésus-Christ répéta la même parole, après avoir consacré le saint calice, en disant : *Je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de vigne*, dont j'ai bu avec vous dans tout ce repas, et dont je me suis servi pour en faire mon sang, *jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père* (MATTH., XXVI. 29.).

Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le pain des anges nous sera donné à découvert; où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur, et des ravissantes délices de son amour. Le festin de Notre-Seigneur en étoit l'image; et pour imiter son exemple, c'étoit aussi dans des festins que les premiers chrétiens célébroient l'Eucharistie, comme saint Paul le fait bien voir dans la première Epître aux Corinthiens (1. *Cor.*, XI. 20, 21 *et seq.*, 34.). Le festin de l'Eucharistie conserva toujours cette forme primitive, jusqu'à ce que les abus la firent chan-

ger; mais elle n'en a pas moins pour cela la force d'un banquet d'union et de société entre les frères, et d'espérance pour le repas éternel de Dieu.

Fréquentons donc ce sacré repas de l'Eucharistie, et vivons en union avec nos frères : fréquentons-le, et nourrissons-nous de l'espérance de la joie céleste : mangeons ce pain qui soutient l'homme; buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur; et disons avec un saint transport : *Ha ! que mon calice enivrant est exquis* (*Ps.* XXII. 5.)!

Jésus-Christ s'est servi de pain et de vain pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'Eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devions tous les jours non-seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur; non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité.

LIII.e JOUR.

L'Eucharistie unie par Jésus-Christ au repas commun, est plus semblable à l'ancienne pâque (Ibid.).

On peut encore remarquer un autre dessein, qui a porté Notre-Seigneur à unir ensemble le festin de l'Eucharistie au repas ordinaire; qui étoit de la rendre plus semblable à l'ancienne pâque, qui faisoit aussi partie du repas commun. Il y avoit cette différence, que l'ancienne pâque ne se faisoit qu'une fois l'année; mais maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle pâque; tous les jours des chrétiens sont une fête : leur vie est une éternelle solennité; ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse : et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie, et à la gloire éternelle.

L'année signifioit aux Juifs l'éternité toute entière et l'universalité des siècles. Mais maintenant chaque jour nous la signifie; nous sommes plus proches qu'eux de l'éternité, et l'idée nous en doit être plus présente.

La pâque se célébroit une seule fois; l'entrée du souverain pontife dans le sanctuaire une seule fois : tout cela pour figurer qu'en effet il n'y a qu'une seule pâque, qui est celle de Jésus-Christ. Car s'il y a aussi une pâque et un passage pour nous, c'est en lui, et il faut qu'il passe dans sa gloire tout complet, c'est-à-dire, le corps et les membres. Il n'y a non plus qu'une seule entrée du même Jésus, souverain pontife, dans le ciel (*Hebr.*, VI. 19, 20; IX. 7, 11, 14.), lorsqu'il y entre pour nous et pour lui, et qu'il nous y va préparer la place. Il ne passe donc qu'une fois, il n'entre qu'une fois dans le sanctuaire, à ne regarder que sa personne; mais dans ses membres il passe tous les jours au ciel; tous les jours il entre dans le sanctuaire; et l'eucharistie célébrée tous les jours, tous les jours nous représente ce mystère. Passons donc tous les jours à Dieu; passons en Jésus-Christ de plus en plus; que sa vie paroisse toujours de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées. Entrons tous les jours dans son sanctuaire; entrons-y par la foi; courons-y par de saints désirs : c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ comme le doit un chrétien.

LIV.e JOUR.

L'Eucharistie, jointe au repas commun, apprend à sanctifier tout ce qui sert à nourrir le corps (Ibid.).

Je dirai tout, Seigneur; je me dirai à moi-même, et je dirai à tous ceux à qui je destine cet écrit : et je le destine à tous ceux que vous avez mis spécialement à ma garde, selon que je les croirai disposés à en profiter, et à tous ceux à qui vous permettrez qu'il tombe entre les mains; je leur dirai, mon Sauveur, tout ce que vous me mettrez dans l'esprit sur vos saints mystères, dans votre sainte parole. Je vois encore une autre raison qui vous a porté à unir l'Eucharistie au repas commun; vous vouliez sanctifier toute notre vie, dans l'action qui l'entretient et la fait durer; vous vouliez que la nourriture corporelle fût accompagnée de la spirituelle, afin que nous apprissions à faire tout en esprit, même les choses qui devoient servir à sustenter notre corps. Nous ne devons nourrir ce corps, que pour être un digne instrument à l'esprit : nous devions prendre le manger et le boire dans cet esprit. L'Eucharistie, prise devant le repas, devoit être un tempérament salutaire au plaisir des sens, de peur que nous ne nous y laissassions emporter, et qu'il ne prît le dessus. Mais encore que l'Eglise, à qui Jésus-Christ a laissé la dispensation de ses mystères, dans la suite ait séparé, et très sagement, ce que Jésus-Christ sembloit avoir uni, et qu'elle célèbre l'Eucharistie hors du repas ordinaire; le dessein de Jésus-Christ n'est pas anéanti : l'instruction qu'il nous a donnée subsiste toujours. Quand nous faisons nos repas, nous devons toujours nous

souvenir, que selon l'institution primitive de l'Eucharistie, elle devoit les accompagner; que Jésus-Christ l'a fait ainsi; que l'Eglise l'observoit ainsi sous les apôtres; qu'alors donc on vouloit apprendre aux chrétiens que toutes leurs actions, et même les plus communes, devoient être faites saintement. Cette instruction subsiste toujours. En mangeant et en buvant, songeons à ce boire et à ce manger spirituel de la table de Notre-Seigneur; ayons l'esprit appliqué aux choses célestes, n'en quittons point la pensée durant nos repas. Si nous ne pouvons pas les accompagner de saintes lectures, comme on le fait dans les maisons spécialement consacrées à Dieu, accompagnons-les de saints discours, du moins de saintes pensées. Ne nous livrons pas aux sens, ni à ce corps misérable qu'il seroit honteux d'engraisser et de nourrir, si on ne le nourrissoit comme le ministre et le serviteur de l'esprit. Car autrement nous nourrir, ce n'est que travailler pour la mort, lui engraisser sa proie, et aux vers leur pâture. Nourrissons-nous avec règle, et comme disoit un ancien : Mangeons autant qu'il est nécessaire, pour nous sustenter; buvons autant qu'il convient à des personnes pudiques, qui ne veulent pas irriter les désirs sensuels. Enfin quoi que nous fassions; *soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose* par rapport au corps, *faisons-le pour la gloire de Dieu, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* (1. *Cor.*, x. 31; *Coloss.*, III. 17.).

Le royaume de Dieu n'est pas boire, ni manger; mais justice et paix, et joie dans le Saint-Esprit (*Rom.*, XIV. 17.).

LV.e JOUR.

Pouvoir donné à l'Eglise de changer ce qui n'est pas de l'essence de l'institution divine. La communion sous une espèce suffisante et parfaite (Ibid.).

Que Jésus-Christ a donné un grand pouvoir à son Eglise dans la dispensation de ses mystères! Il a institué l'Eucharistie dans un festin, dans un souper, sur le soir; et cela faisoit à son mystère, et à notre instruction. Et néanmoins il a permis à son Eglise de séparer ce qu'il avoit mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non-seulement l'Eglise a cessé de faire ce que Jésus-Christ avoit fait, et les apôtres suivi; mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique. C'est étant à table, et au milieu d'un repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'Eucharistie; et l'Eglise a bien osé le défendre, et faire une loi inviolable de communier à jeun. L'Eucharistie qui par son institution étoit un souper, n'en est plus un : on la prend le matin; on la prend avant toute autre viande; on la prend séparément du repas vulgaire; et il n'est plus permis de la prendre comme Jésus-Christ l'a donnée, comme les apôtres l'ont reçue.

On veut dire que c'est que tout cela n'appartenoit pas à l'essence de l'institution du Sauveur. Mais le Sauveur a-t-il voulu laisser aux hommes à distinguer par leur propre sens ce qui étoit de la substance de son institution, d'avec ce qui n'en étoit pas? N'a-t-il pas voulu au contraire leur faire voir qu'il leur laissoit son Eglise, pour être une fidèle interprète de ses volontés, et une sûre dispensatrice de ses sacrements?

Quand donc on veut s'imaginer qu'en ne recevant qu'une espèce, on ne reçoit qu'une cène et une communion imparfaite; c'est qu'on n'entend pas que c'est l'Eglise qui sait le secret de Jésus-Christ, qui sait ce qui appartient essentiellement à son institution, ce qui doit être donné à chacun, ce qui doit être dispensé diversement, selon les temps et les conjonctures différentes.

Vous vous étonnez qu'on sépare ce que Jésus-Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Etonnez-vous donc aussi de ce que la cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Eglise fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai, il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prît chacun à part; mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré n'est pas autre que la vertu du sang répandu; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la cène. Car les évangélistes ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre; puisqu'il a donné le corps pendant le

souper, selon saint Matthieu (MATTH., XXVI. 26. MARC., XIV. 22.); et le calice du sang après le souper selon saint Luc et saint Paul (LUC., XXII. 20; 1. *Cor.*, XI. 25.). Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action étoit complète en elle-même, puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : *Faites ceci en mémoire de moi* (1. *Cor.*, XI. 24, 25.). Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ; je m'en applique la vertu toute entière; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui (*Ephes.*, V. 30.), ainsi que nous avons vu? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel, c'est-à-dire, comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit, que *quiconque mange ce pain, ou boit cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang* (1. *Cor.*, XI. 27.); oui, dit-il, et il le dit très distinctement : Quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre, est coupable de tous les deux; et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux, honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux; car où est toute la substance de Jésus-Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car, comme dit l'Eglise elle-même, dans le saint concile de Trente (*Sess.* XXI. *cap.* 1.), le même qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous*, a dit aussi : *Quiconque mange de ce pain, aura la vie éternelle :* et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*, a dit aussi : *Le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde :* et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui*, a dit aussi : *Qui mange ce pain, vivra éternellement;* et : *Qui me mange, vivra pour moi* (JOAN., VI. 52, 54, 55, 57, 58, 59.).

Sur ce fondement inébranlable l'Eglise a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Eglise; elle l'a portée aux absents; les malades l'ont eue sous l'une des espèces; les petits enfants l'ont eue sous l'autre; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon, pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Eglise. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier; elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'Eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Eglise. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Eglise, pour l'être au Sauveur.

O Jésus! je le crois ainsi; malheur à ceux qui chicanent contre votre Eglise! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : *Baptisez, plongez dans l'eau*, en signe qu'on est enseveli avec moi; mais votre Eglise se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : *Enseignez, et baptisez; et ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés* (MARC., XVI. 16.). La foi et l'instruction sont marquées dans ces paroles comme la préparation au baptême; et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire; et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême; mais c'est le baptême qui nous rend dociles, pour recevoir l'instruction. On nous reçoit sur la foi d'autrui; d'autres disent en notre nom : *Je crois, je renonce;* et votre Eglise accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Eglise, que l'interprétation de l'Eglise, que la pratique inviolable de l'Eglise est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Ecritures. Oui, ce que vous avez écrit dans les cœurs, et que l'Eglise a toujours prêché, est la vérité. Je vis en cette foi, et je m'unis d'esprit et de cœur à votre Eglise et à sa doctrine; protestant sincèrement devant vous que je suis content de vos sacrements, suivant

qu'elle me les administre, elle que vous en avez établie la dispensatrice.

LVI.ᵉ JOUR.

Adoration, exposition, réserve de l'Eucharistie.

Mon Sauveur, puisque les chicanes des rebelles de votre Eglise me conduisent à une grande intelligence de votre vérité, je veux encore considérer celles qu'ils lui font sur l'adoration, sur la réserve, sur l'exposition de votre adorable sacrement.

On ne voit point, disent-ils, dans les paroles de l'Evangile, que les apôtres aient adoré le corps et le sang de Jésus-Christ en les recevant. Et voit-on qu'ils aient adoré Jésus-Christ, qui bien constamment étoit assis avec eux en sa forme visible et naturelle? O mon Dieu! ces disputeurs ne verront-ils jamais que, quoi qu'ils répondent, ils se font à eux-mêmes leur procès. Les apôtres adoroient-ils Jésus-Christ en sa propre et naturelle figure? Mais ils le croient sans qu'il soit écrit en ce lieu-là. Ne l'adoroient-ils pas? Et que veulent-ils donc conclure de ce qu'il n'est pas écrit qu'ils l'aient adoré dans l'Eucharistie?

Mais que ces hommes, qui se croient subtils, et appellent les autres grossiers, sont grossiers eux-mêmes; puisqu'ils n'entendent seulement pas quelle est la véritable adoration! Car à nous tenir mot à mot à ce qui est écrit dans l'histoire de la cène, et sans chercher à suppléer un endroit de l'Evangile par les autres; croire en Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Prenez, mangez; ceci est mon corps* (MATTH., XXVI. 26.) : le croire, dis-je, sans hésiter et sans disputer, lorsqu'il dit une chose si étonnante : faire ce qu'il dit, et manger ce pain apparent, avec une foi certaine que c'est son vrai corps; en faire autant du sacré calice; faire un acte de foi si pur et si haut, n'est-ce pas adorer Jésus-Christ? Mais discerner avec saint Paul ce corps du Sauveur; le discerner tellement qu'on entende que c'est le corps, non-seulement d'un homme, mais d'un Dieu, et le vrai pain descendu du ciel; y mettre son espérance, y chercher sa vie, y attacher tout son amour; n'est-ce pas encore l'adorer parfaitement? Et qu'ajoute à cette foi la génuflexion, l'inclination du corps, son prosternement, en un mot l'adoration extérieure, sinon un témoignage sensible de ce qu'on a dans le cœur?

Croyez-vous au Fils de Dieu? dit le Sauveur à l'aveugle-né qu'il avoit guéri : *Qui est-il,* répondit-il, *afin que j'y croie? C'est celui qui vous parle,* repondit Jésus; et l'aveugle repartit : *J'y crois, Seigneur; et se prosternant, il l'adora* (JOAN., IX. 35, 36, 37.). Que fit-il en se prosternant devant lui, sinon de répéter d'une autre manière et par un autre langage ce *Je crois,* qu'il venoit de prononcer avec la bouche? Et ceux qui disent : *Je crois*, sans se prosterner devant lui, l'adorent-ils? ou ceux dont on n'a point écrit qu'ils l'aient fait, l'adorent-ils moins que les autres? Et cette femme, qui le toucha pour être guérie (LUC., VIII. 43, 44, 47.), ne l'avoit-elle pas déjà adoré dans son cœur, avant que de se jeter à ses pieds? Et quand les apôtres disent au Sauveur : *Seigneur, augmentez-nous la foi* (*Ibid.*, XVII. 5.), ne connoissent-ils pas tout ce qu'il est, et ne l'adorent-ils pas intérieurement comme un Dieu, encore qu'alors ils ne fussent pas à genoux devant lui?

Qui ne voit donc que croire à Jésus, qui dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang;* et les recevoir dans cette foi, et discerner que ce corps est le corps d'un Dieu, par lequel la vie nous est donnée; quand on n'y verroit que cela, et qu'on ne trouveroit pas dans le reste de l'Ecriture ce qui est dû à Jésus-Christ, c'est un acte d'adoration de la nature la plus haute, et que tous les prosternements qu'on fera à Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage? C'est donc avec raison qu'on joint dans l'Eucharistie l'adoration intérieure et l'extérieure, c'est-à-dire, le sentiment et le signe, la foi et le témoignage. C'est avec raison, comme le rapportent les saints, qu'on manifestoit au dehors par la posture du corps, l'abaissement de l'esprit, et que *nul ne prend cette chair, qu'il ne l'ait premièrement adorée :* ce sont les mots de saint Augustin (*Enar. in Ps.* XCVIII. *n.* 9.), et le témoignage constant de la pratique de l'Eglise. Mais pourquoi chercher ces témoignages, quand manger, quand boire ce corps et ce sang, comme le corps et le sang de Dieu, et y attacher son espérance, c'est une si haute adoration, qu'on voit bien qu'elle doit attirer toutes les autres.

Vous me dites : Pourquoi exposer? où cela est-il écrit? l'ancienne Eglise l'a-t-elle observé? Grossier et charnel, lequel est le plus, ou d'exposer dans l'Eglise le corps du Sauveur, ou le porter avec soi, et le garder dans sa maison? Et ce dernier est-il plus écrit que l'autre? Qui ne voit donc que la substance étant écrite et bien entendue par l'Eglise, tout le reste qui en est la suite a été diversement pratiqué, selon la sage dispensation de la même Eglise, pour l'édification du peuple saint?

Allons de ce pas ; ne tardons pas davantage ; allons adorer Jésus qui repose sur l'autel. Ah ! c'est là qu'on me le garde ; c'est de là qu'on me l'apportera un jour en viatique, pour me faire heureusement passer de cette vie à l'autre. Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, le pain de ceux qui vivront dans la céleste patrie, je vous adore ; je crois en vous ; je vous désire ; je vous dévore en esprit : vous êtes ma nourriture, vous êtes ma vie.

LVII.e JOUR.

Le sacrifice.

A Dieu ne plaise que nous oubliions la sainte action du sacrifice, et le mystère de la consécration. Je vois un autel ; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des chrétiens ; le sacrifice et l'oblation pure, dont il est écrit, *qu'elle devoit être offerte depuis le soleil levant jusques au couchant* (MALACH., I. 11.). Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devoit être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu ; c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice ? où est le feu ? où est le couteau ? où sont les victimes ! Cent taureaux, cent génisses ne suffiroient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offroit aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire, des bœufs par centaines ; je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ ; et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin ; une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang ; tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé ; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci ;* et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le feroit *jusqu'à ce qu'il vînt : DONEC VENIAT* (1. *Cor.*, IX. 24, 25, 26.) ; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guérie* (MARC., V. 34.) ; on est guéri : *Tu es vivant* (JOAN., XI. 43, 44.) ; on vit, et la vie qui s'en alloit est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps ;* ce n'est plus du pain ; c'est ce qu'il a dit : il a dit : *Ceci est mon sang ;* ce n'est plus du vin dans le calice ; c'est ce que le Seigneur a proféré ; c'est là son corps, c'est le sang : ils sont séparés ; oui, séparés ; le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y auroit là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité ; car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps ?

Mais comment ce corps, comment ce sang ? Cela se peut-il ? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue ? Qui en doute, si la parole le veut ? La parole est toute-puissante : la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions ; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut ; c'est à cette pure substance que le Verbe divin est uni ; car son union est substantielle : son union se fait dans la substance : celle qui veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang : il l'a dit, et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel ! Je le crois bien ; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes ; il a passé au milieu d'eux

sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parloit, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort; et on ne le voit ni entrer ni sortir : il paroît, il disparoît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le seroit pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue, et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourroit les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourroient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyois auparavant; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il? le vin y est-il? Non; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel : la parole est descendue, a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin : elle n'a laissé de substance sur la table sacrée que celle qu'elle a nommée; ce n'est plus que chair et sang. Et comment? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé : ce feu a tout changé en lui-même; la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui étoit nécessaire pour nous indiquer où il falloit aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparoisse sous les espèces du pain, parce qu'il falloit un signe pour nous annoncer où il falloit l'aller prendre : ce qu'elle veut, s'accomplit. Elle a consumé toute la substance; ce que vous voyez est comme la cendre que ce feu divin a laissée; mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle vouloit bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne vouloit montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage; car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnoissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a*, dit-il, *envoyé sa parole, et elle les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort* (*Ps.* CVI. 20.). *Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné* (IS., LV. 11.). Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avoit voulu laisser un simple signe, il auroit dit : Ceci est un signe : s'il avoit voulu que le corps fût avec le pain, il auroit dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais : *Ceci l'est :* par là il nous définit ce que c'étoit, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci? Il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paroît pain, n'est plus pain; ce qui nous paroît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens; nous en croyons la parole : elle a tout changé; et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujétis à leur sens, mais des hommes assujétis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez le désiré de mon cœur : SITIVIT IN TE ANIMA MEA : *Mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous désire-t-elle* (*Ps.* LXII. 2.)! Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant* (*Ps.*, LXXXIII. 3.); *tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous* (*Ps.*, XXXIV. 10.)? Qui vous est semblable en puissance? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour?

LVIII.e JOUR.

Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des chrétiens est grand! qu'il est auguste! mais qu'il est simple! qu'il est humble! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent! Je reconnois le caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous? un homme : Qu'y croyez-vous? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera de ce pain* (1. *Cor.*, XI. 27.) :

il ne parle que de pain, direz-vous. Il parle de ce qui paroît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice: mais pénétrez la simplicité de cette parole; voyez ce qui suit, ce qui précède; vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain.* Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps; ce pain en apparence, mais corps en effet; ce pain par qui un autre pain et le vrai pain de vie éternelle nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même *le calice du Seigneur.* Les calices qui ont servi à l'Eucharistie, ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme, et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Eglise. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps étoit digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses, et que son Eglise les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent, dans lesquels elle sert le Fils de Dieu; peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice? Non: un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Eglise; les autres non-seulement lui peuvent être ôtées; mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisoient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre; ceux qui employoient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais, que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ? Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand; car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même; c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort; plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même.

LIX.e JOUR.

L'Agneau devant le trône de Dieu
(Apoc., v. 6.).

Les cieux s'ouvrent; je perce au dedans du voile; j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables* (*Apoc.*, v. 6.). C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints; ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environnée de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le ciel? *Qu'il paroît pour nous devant la face de Dieu; qu'il est dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder pour nous* (*Hebr.*, IX. 24; VII. 25.); qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel? sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain.

Accompagnons donc cette action de saintes prières; chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent; prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparois devant son trône; et j'en vois sortir *des éclairs et des tonnerres* (*Apoc.*, IV. 5.), et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous; je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit de devant ce trône: *Allez, et ne péchez plus* (JOAN., VIII. 11.): il ne pardonne qu'à cette condition.

LX.e JOUR.

Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'Eucharistie (LUC., XXII. 19, 20.).

Que je trouve de douceur à méditer votre parole! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice! Je ne me lasse point de la méditer; je la considère de tous côtés; je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon*

corps donné pour vous; en temps présent: *qui se donne : Ceci est mon sang répandu pour vous* (Luc., xxii. 19, 20.); dans le même temps: *qui se répand.* Saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul; quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent; cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur: *sera livré, sera répandu,* par rapport à la croix, où ce corps alloit effectivement être livré, et où ce sang alloit être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent: Hoc corpus, quod pro vobis datur; afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ en disant, *Ceci est mon corps,* l'entendoit de ce même corps qui alloit être livré pour nous; mais encore qu'il entendoit que ce même corps, qui alloit être livré et donné pour nous, l'étoit déjà par avance dans la consécration mystique, et le seroit à chaque fois qu'on célébreroit ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devoit être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet; mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous: Hoc corpus, quod pro vobis datur.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'Eucharistie: *Prenez, mangez : ceci est mon corps* (Matth., xxvi. 26.); mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix: ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme, *donné pour vous,* se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et convient à ce double état de Notre-Seigneur du corps présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous; mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avoit dit: Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous: on ne pourroit pas dire que cela lui convient dans l'Eucharistie; car il n'y meurt plus: et il faudroit expliquer nécessairement et uniquement: Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit: *Ceci est mon corps donné:* cela convient à ses deux états: ce corps est donné à la croix; ce corps est encore donné dans l'Eucharistie; et dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès là qu'il est dans l'Eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous: avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent: et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père; il se présente pour vous, il s'offre pour vous; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'Eucharistie ce précieux terme: *Ceci est mon corps donné.*

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons: *Ceci est mon sang répandu :* il est répandu sur la croix; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fut jamais? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans ce calice de toutes ses plaies, et principalement de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons ce calice d'un peu d'eau, en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant: *Ceci est mon sang répandu pour vous,* en temps présent; vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi, et pour la rémission de mes péchés dans ce calice; pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang.

Continuons à ruminer ces saintes paroles: *Ceci est mon corps donné pour vous,* avons-nous lu dans saint Luc: mais le mot que saint Paul a mis en la place est celui-ci: *Ceci est mon corps rompu pour vous* (1. *Cor.*, xi. 24. *Græc.*); mais que veut dire ce terme, selon l'usage de la langue sainte? Isaïe nous l'a expliqué par ces paroles: *Romps ton pain à celui qui a faim* (Is., lviii. 7.); donne-lui ce pain, fais-lui-en part; saint Paul explique donc bien: *Ceci est mon corps donné pour vous,* par: *Ceci est mon corps rompu pour vous.* Ce corps est mis en état de nous être donné, de nous être distribué, de nous être rompu dans l'Eucharistie; et dès qu'il est mis dans cet état, il est déjà rompu et donné

pour nous, dans la destination, et par la parole de Jésus-Christ. Mais ce même terme a aussi son rapport au corps en croix, au corps froissé de coups et percé de plaies, suspendu à une croix dans un état si violent, où son sang ruisselle de tous côtés de ses veines cruellement rompues. Le mot de rompre convient donc encore aux deux états, et à celui de Jésus-Christ à la croix, et à celui de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; le corps est donné dans l'un et l'autre état; il est rompu dans l'un et l'autre. Il en est de même du sang. Le corps est partout donné pour nous, il est partout notre victime; le sang est partout versé pour nous; il a coulé pour nous sur la croix, il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.

Mon Sauveur, quel sacrifice! mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole! J'y trouve toujours de nouveaux goûts comme dans la manne; votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice, ma victime, et sur la croix, et sur la sainte table; et comme la croix cette table est un autel. Ha vraiment, ce que dit saint Paul est bien véritable! *Nous avons un autel, dont ceux qui demeurent attachés au tabernacle* ancien, et à l'autel de la loi, *n'ont pas pouvoir de manger* (*Hebr.*, XIII. 10.). Pour y participer, il faut entrer en esprit dans *le tabernacle, qui n'est pas fait de main d'homme* (*Ibid.*, IX. 11.).

LXI.e JOUR.

L'Eucharistie est le sang du nouveau Testament (MATTH., XXVI. 28.).

Je reviens aux paroles de l'institution avec un nouveau goût, et j'y trouve ce mot qui me touche: *Ceci est mon sang du nouveau Testament* (MATT., XXVI. 28.). Je trouve, dans ce mot de *Testament,* je ne sais quoi qui me frappe, qui m'attendrit. C'est ici un testament; c'est l'assurance de mon héritage; mais il faut qu'il en coûte la mort à celui qui le fait. J'ouvre encore la divine Epître aux Hébreux, et j'y trouve ces paroles: *Partout où il y a un testament, il faut que la mort du testateur s'y rencontre: car le testament est figuré dans la mort; et il n'a pas sa valeur, tant que le testateur est en vie: c'est pourquoi l'ancien Testament même n'a pas été consacré sans sang. Car après que Moïse eut lu le commandement de la loi à tout le peuple, il prit du sang de la victime, et le jeta sur le livre même, et sur tout le peuple, en disant: C'est ici le sang du Testament que le Seigneur a fait pour vous* (*Hebr.*, IX. 16, 17, *etc.*). Je vois donc l'héritage céleste donné par testament aux enfants de Dieu. Jésus-Christ est le testateur: il faut qu'il meure; le testament n'est valable et ne reçoit sa dernière force que par la mort du testateur; jusque-là il est sans effet; on le peut même changer: ce qui le rend sacré et inviolable, ce qui lui donne son plein et entier effet, et saisit l'héritier de tout le bien qui lui a été laissé par le testateur, c'est sa mort. Et tout cela s'accomplit parfaitement en Jésus-Christ, qui meurt pour nous assurer notre héritage. C'est pourquoi l'ancien Testament, qui devoit être la figure du nouveau, n'a pas été consacré sans sang; tout le peuple, et le livre même de la loi, où la promesse de l'héritage étoit renfermée, est sanctifié par l'aspersion de ce sang; tout est ensanglanté, et le caractère de mort paroît partout; et Moïse, en jetant ce sang sur le livre de l'alliance, lui donne le caractère de testament, en disant, selon que l'interprète saint Paul: *C'est ici le sang du Testament, que fait le Seigneur à votre avantage* (*Hebr.*, IX. 20.); ce que Jésus accomplit en disant aussi: *Ceci est le Sang*, non de l'ancien *Testament*, mais du *nouveau.*

Ce qui paroît donc en ces paroles, et par le rapport qu'elles ont avec les anciennes figures, c'est que le sang de Jésus-Christ versé à la croix, et versé d'une manière très réelle et très véritable, quoique différente de celle-là, *est le sang du nouveau Testament;* c'est-à-dire, le sang versé pour lui donner toute sa force. Il y a des testaments dont la loi est qu'ils sont écrits de la main du testateur; mais la loi du testament de Jésus-Christ, c'est qu'il devoit être confirmé, et comme tout écrit de son sang. L'instrument de ce testament, et l'acte où il est écrit, c'est l'Eucharistie. Les promesses de Jésus-Christ et du nouvel héritage nous sont faites par la mort de Jésus-Christ, qui nous tire par là de l'enfer, et nous assure le ciel; et l'acte où cette promesse est rédigée, l'instrument où la volonté et la disposition de notre Père est écrite; cet acte, cet instrument est tout écrit de son sang: son testament, en un mot, c'est l'Eucharistie.

Qui donc ne seroit ému en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur: *Ceci est mon sang du nouveau Testament;* ou, comme le tourne saint Luc: *Ce calice est le nouveau Testament par mon sang* (LUC., XXII. 20.), qu'il contient; parce que telle est la nature de ce testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur? Venez lire, chrétiens, venez lire ce testament admirable; venez en entendre la publication solennelle dans la célé-

bration des saints mystères; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre Père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament; venez posséder; venez jouir : l'héritage céleste est à vous.

LXII.e JOUR.

C'est le nouveau Testament par le sang de Notre-Seigneur.

Ce calice est le nouveau Testament par mon sang : c'est ainsi que saint Luc et saint Paul (Luc., xxii. 20; 1. *Cor.*, xi. 25.) tournent ce que rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est le sang du nouveau Testament.*

Il n'y a pas lieu de douter que les paroles prononcées par Jésus-Christ en donnant son corps, ne soient celles-ci : *Ceci est mon corps;* puisque tous ceux qui ont écrit cette institution, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Paul le rapportent dans ces mêmes termes.

Il n'y a non plus lieu de douter que Jésus-Christ n'ait consacré son sang avec la même façon de parler, dont il a consacré son corps, c'est-à-dire, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est mon sang du nouveau Testament* (Matth., xxvi. 28; Marc., xiv. 24.). Mais comme il y avoit quelque chose de particulier à considérer dans ce sang du nouveau Testament, et qu'il y falloit entendre que ce sang versé pour nous sur la croix, et encore versé pour nous, et transformé en une liqueur dans l'Eucharistie, y étoit la confirmation et le témoignage certain de la dernière disposition de notre Père : saint Luc et saint Paul l'expliquent ainsi : *Cette coupe est le nouveau Testament en mon sang :* comme si on disoit : De même que ce papier où est écrite de la main de votre père sa dernière volonté, est son testament; ainsi cette coupe sacrée est le testament de Jésus-Christ par son sang qu'elle renferme, et dont la dernière disposition devoit être écrite.

Il n'y a donc rien de plus simple, que les paroles dont Jésus-Christ a usé : *Ceci est mon corps : Ceci est mon sang du nouveau Testament :* il n'y a là aucune figure; et tout y est véritable au pied de la lettre. Dans ces paroles de saint Luc et de saint Paul, ou plutôt dans ces paroles de Jésus-Christ; ainsi que ces deux écrivains sacrés les ont tournées : *Cette coupe est le nouveau Testament par mon sang,* il y a une façon de parler un peu plus tournée, aisée toutefois et du discours familier, et semblable à celle qui appelle du nom de testament l'instrument où est déclarée la dernière volonté du testateur. Mais en même temps la vérité du sang est marquée avec une force particulière : car il est expressément marqué, que si la coupe qu'on nous présente est le testament de Jésus-Christ, si elle est l'instrument sacré où sa dernière disposition est marquée; c'est par le sang de Jésus-Christ qu'elle contient; à cause que ce testament, comme on vient de voir, étoit de nature à être écrit, non pas de la propre main, mais du propre sang du testateur. Et les paroles de saint Luc marquent ce sens évidemment. Car à les traduire mot à mot, selon qu'elles se trouvent dans l'original, il faut rapporter ces mots, *répandu pour vous,* non pas au sang, mais à la coupe; et on les doit traduire ainsi : *Cette coupe versée pour vous est le nouveau Testament par mon sang :* ce n'est pas seulement le sang qui est versé pour vous; c'est la coupe, au même sens qu'on dit tous les jours, quand une liqueur est répandue, que le vase où elle étoit est répandu. Entendons donc aussi que cette coupe est ici répandue pour nous; c'est-à-dire, que le sang qu'elle contient n'est pas seulement répandu pour nous à la croix; mais qu'en tant qu'il coule encore dans cette coupe, et qu'il en découle sur nous, c'est encore une effusion qui se fait pour notre salut, et une oblation véritable.

Rendons grâces à Jésus-Christ, qui nous a expliqué en tant de sortes et d'une manière si expresse, le sacrifice qu'il continue à offrir pour nous dans l'Eucharistie. Voyons-y encore couler pour nous le sang de la rédemption en vérité comme sur la croix, quoique sous une forme étrangère. Il est puissant pour opérer tout ce qu'il a dit : son sang est ici; cette coupe en est pleine; il s'y répand tous les jours pour nous; c'est de ce sang qu'est écrit le testament de notre Père. Et quel est ce testament? sinon celui dont il est écrit : *C'est ici le testament que je ferai avec eux; je mettrai ma loi dans leurs cœurs, et je l'écrirai dans leur esprit, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés* (Jerem., xxxi. 31, 33, 34; *Hebr.*, viii. 8 *et seq.;* x. 16, 17.).

Et pourquoi nous léguer par testament la rémission des péchés, si ce n'est pour lever l'obstacle qui nous empêche d'entrer dans le ciel, qui est notre véritable héritage? Et pourquoi faire cela par un testament, si ce n'est pour nous faire souvenir que pour être en droit de nous léguer cet héritage céleste, il en devoit coûter la vie à celui qui nous le léguoit par testament? Et

pourquoi nous donner le sang du nouveau Testament; ou, comme le tournent saint Luc et saint Paul, pourquoi nous donner ce testament scellé, confirmé, écrit avec le sang du testateur, sinon pour appuyer notre foi et enflammer notre amour? Qui ne seroit attendri, en voyant un testament écrit de cette sorte? Que l'héritage est grand, qui nous est légué par un testament si auguste, si précieux! Qui auroit le cœur si endurci, qui voyant ruisseler encore de cette coupe sacrée le sang de ce testament, par lequel nos péchés sont lavés, ne les auroit en horreur, et n'en déracineroit jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce sang?

LXIII.e JOUR.

La messe est la continuation de la cène de Jésus-Christ (Ibid.).

Reconnoissons donc, chrétiens, que toutes grâces abondent dans ce sacrifice. Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte; autrement il faudroit conclure que la vertu de cette mort seroit imparfaite; mais ce qu'il a fait une fois de cette manière, qui étoit de s'offrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu par saint Paul, qu'il ne cesse de se présenter pour nous; et dans son Eglise, où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort.

Peuple racheté, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes de votre Père céleste par Jésus-Christ immolé pour vous. Où est le corps de Jésus, là est le lieu de votre assemblée: *où est ce corps, là les aigles doivent accourir* (MATTH., XXIV. 28.). Et qu'y ferons-nous? qu'a fait Jésus? *il a pris du pain; il a béni; il a rendu grâces dessus:* il a fait de saintes prières: *il a pris une coupe* (*Ibid.*, XXVI. 26, 27, 30; MARC., XIV. 22, 23, 26.): il a fait de même dessus. Le prêtre fait comme lui; on mange, on boit ce corps et ce sang; on dit l'hymne et on se retire. Soyons attentifs; suivons le prêtre qui agit en notre nom, qui parle pour nous; souvenons-nous de la coutume ancienne, d'offrir chacun son pain et son vin, et de fournir la matière de ce sacrifice céleste. La cérémonie a changé; l'esprit en demeure; nous offrons tous avec le prêtre; nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit. Et que dit-il? *Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre soit agréable au Seigneur notre Dieu.* Et que répondez-vous? *Que le Seigneur le reçoive de vos mains.* Quoi? notre sacrifice et le vôtre. Et que dit encore le prêtre? *Souvenez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous offrons.* Est-ce tout? il ajoute: *Ou qui vous offrent ce sacrifice.* Offrons donc aussi avec lui; offrons Jésus-Christ; offrons-nous nous-mêmes avec toute son Eglise catholique, répandue par toute la terre.

Le prêtre bénit, il rend grâces sur ce pain et sur ce vin, qui va être changé au corps et au sang; il prie pour toute l'Eglise: bénissez, rendez grâces, priez. On vient à cette spéciale bénédiction, par laquelle on consacre ce corps et ce sang: écoutez, croyez, consentez. Offrez avec le prêtre; dites *Amen* sur son invocation, sur sa prière. Le voilà donc; il est présent; la parole a eu son effet; voilà Jésus aussi présent qu'il a été sur la croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même (*Hebr.*, IX. 26.); aussi présent qu'il est dans le ciel, où il paroît encore pour nous devant la face de Dieu (*Ibid.*, 24.). Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang, et néanmoins non sanglant, où la mort est partout, et où néanmoins l'hostie est vivante, est le vrai culte des chrétiens, sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.

Quoi! durant un si grand mystère, pas un soupir sur vos péchés; pas un sentiment de componction! Vous assistez de corps seulement! Et quoi! Jésus n'est-il ici que selon le corps? son esprit n'est-il pas aussi avec nous? Et que veut donc dire le prêtre, lorsqu'il nous salue, en disant: DOMINUS VOBISCUM, *Le Seigneur est avec vous: Et avec votre esprit*, répondez-vous. C'est donc à l'esprit du prêtre, à l'esprit du sacrifice, que vous voulez vous unir; et votre corps est là comme mort, sans esprit, sans foi! Quoi donc, vous ne sentez rien! Vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur, et comme le drap mortuaire dont il est couvert! Vous assistez au tombeau, où est votre Père qui est mort percé de plaies pour vous sauver; et vous êtes insensible! Vous vous réveillez à ces paroles; mais songez-vous bien que ce Jésus ici présent ne veut pas vous voir avec le moindre ressentiment contre votre frère; où, pour parler comme lui, avec le moindre ressentiment de votre frère contre vous (MATTH., V. 23.)! Vos autres déréglements ne lui causent pas moins d'horreur. Allez, *hypocrites, qui ne m'honorez que des lèvres, et dont le cœur est loin de moi* (*Ibid.*, XV. 7, 8.): retirez-vous. Non;

revenez; ranimez-vous; rentrez en vous-même : donnez du moins un soupir au déplorable état de votre âme. Dites : *Je confesserai à Dieu mon péché; et vous me l'avez remis* (*Ps.* XXXI. 5.). Oui, vous le pourrez confesser avec tant de componction et de si bon cœur, qu'il vous sera pardonné à l'instant.

LXIV.e JOUR.

La communion. Il faut communier au moins en esprit (Ibid.).

On vient à la communion; heure terrible! heure désirable! Le prêtre a communié : préparez-vous; votre tour viendra dans un moment. Communiez d'abord en esprit; croyez, adorez, désirez. C'est ma viande, c'est ma vie; je la désire, je la veux. Vous n'êtes pas préparé à communier; pleurez, gémissez. Hélas! où est le temps, où nul n'assistoit que les communiants, où l'on chassoit, où l'on reprenoit, du moins où l'on blâmoit ceux qui assistoient au banquet sacré sans manger? En effet y assister sans manger, n'est-ce pas déshonorer le festin et en mépriser les viandes? Quel mépris, quelle maladie, quel dégoût? Mais ce n'est plus la coutume. Ecoutez ce que dit l'Eglise dans le concile de Trente : *Le saint concile désireroit que tous ceux qui assistent au sacrifice y participassent* (*Sess.* XXII. *cap.* 6.). Pourquoi le saint concile le désire-t-il, si ce n'est que Jésus-Christ le désire? Car il ne se change en viande que pour être mangé. L'Eglise désire donc que vous communiiez, vous tous qui assistez au sacrifice. Le concile toutefois ne dit pas qu'il désire; il dit, qu'il désireroit : *Optaret sancta synodus :* Pourquoi? l'Eglise n'ose former un désir absolu d'un si grand bien; elle désireroit que tout le monde le fît, que tout le monde en fût digne. O prêtre, désirez aussi que tout le monde communie avec vous! Et vous tous qui assistez, répondez à ce désir de l'Eglise et de son ministre. Si vous ne communiez pas, encore un coup, pleurez du moins, gémissez; reconnoissez en tremblant, que le chrétien devroit vivre de manière qu'il pût communier tous les jours. Promettez à Dieu de vous préparer à communier au plus tôt : vous aurez communié du moins en esprit. Le prêtre communie, le prêtre achève, affligé de communier seul; ce n'est pas sa faute; il ne faut pas laisser de dresser la table, encore que tous n'en approchent pas. Telle est la libéralité, telle est la bonté du grand Père de famille. Enfin donc le sacrifice est consommé; retirez-vous avec douleur de n'y avoir pas eu toute la part qui vous étoit destinée.

LXV.e JOUR.

L'action de grâces (Ibid., 30.).

Et *après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent à la montagne des Oliviers* (MATTH., XXVI. 30.) Ils y allèrent à la vérité : mais avant que Jésus-Christ partît, il se passa plusieurs choses, que nous verrons dans la suite. Arrêtons-nous un moment sur cet hymne, sur ce cantique d'action de grâces et d'allégresse, par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint mystère. Que pouvoient chanter ceux qui étoient rassasiés de Jésus-Christ, et enivrés du vin de son calice, sinon celui dont ils étoient pleins? *L'agneau qui a été immolé, est vraiment digne de recevoir la force, la divinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Et j'entendis toute créature qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer et dans la mer, et tout ce qui est dans ces lieux, qui crioient en disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, bénédiction, honneur, gloire, et puissance aux siècles des siècles* (*Apoc.*, V. 12, 13.).

Le monde chante les joies du monde; et nous que chanterons-nous après avoir reçu le don céleste, que les joies éternelles?

Le monde chante ses passions, ses folles et criminelles amours; et nous que chanterons-nous, sinon celui que nous aimons?

Le monde fait retentir de tous côtés ses joies dissolues; et qu'entendra-t-on de notre bouche, après avoir bu ce *vin qui germe les vierges* (ZACH., IX. 17.), sinon des cantiques de sobriété et de continence? Remplis de la mort de Jésus-Christ, qui vient de nous être remise devant les yeux, et de la chair de son sacrifice, que chanterons-nous? sinon : *Le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde* (*Gal.*, VI. 14.)?

Ne vous en allez pas sans dire cet hymne, sans réciter le cantique de la rédemption du genre humain. Quoi, Moïse et l'ancien peuple chantèrent avec tant de joie le cantique de leur délivrance, après être sortis de l'Egypte et avoir passé la mer Rouge! Chantez aussi, peuple délivré, chantez le cantique de Moïse, et le cantique de l'Agneau, en disant : *Que vos œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant! Que vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles! Seigneur, qui ne vous craindroit, et qui ne glorifieroit votre nom? car vous seul êtes saint : toutes les*

nations viendront et adoreront devant votre face; parce que vos jugements sont manifestes (*Apoc.*, XV. 3, 4.). *Vous avez détruit par votre mort celui qui avoit l'empire de la mort; c'est-à-dire, le diable* (*Hebr.*, XI. 14.) : *le prince de ce monde est chassé* (JOAN., XII. 31.) : *et attachant à votre croix la cédule de notre condamnation, vous avez désarmé les principautés et les puissances; vous les avez menées en triomphe hautement, et à la face de tout l'univers, après les avoir vaincues par votre croix* (*Coloss.*, II. 14. 15.). Et maintenant, en mémoire d'une si belle victoire, nous offrons par vous et en vous, à votre Père céleste, ce sacrifice de louanges et d'action de grâces, qui au fond n'est autre chose que vous-même, parce que nous n'avons que vous à offrir pour toutes les grâces que nous avons reçues par votre moyen.

LXVI.e JOUR.

Trahison de Judas découverte (JOAN., XIII. 26, 30.).

Après la cène achevée, après que Jésus eut donné à Judas le morceau trempé, qui fut un signe à saint Pierre et à saint Jean pour connoître ce traître, le malheureux *se retira incontinent; et il étoit nuit* (JOAN., XII. 30.).

Pour l'ordre de l'histoire, on peut observer ce qui a déjà été remarqué dans l'Evangile de saint Luc, qu'après la cène Jésus parla encore à ses disciples, de celui qui le devoit trahir; ce qui redoubla leur inquiétude sur l'auteur de la trahison. Ce fut alors que saint Pierre fit signe à saint Jean, et que Jésus leur donna à eux seuls la marque du morceau trempé.

Il ne le fit pas connoître à tous les disciples, comme saint Jean le dit expressément (JOAN., XIII. 28.). Cela auroit causé parmi eux un trop grand tumulte, et ils se seroient peut-être portés à quelque violence, à laquelle aussi, par sa bonté, il ne vouloit pas exposer le traître, ni le divulguer plus qu'il ne falloit. Mais comme il vouloit qu'ils sussent qu'il connoissoit parfaitement toutes choses, et que cela leur étoit utile, il en choisit parmi ses disciples deux, dont il connoissoit mieux la discrétion, pour être, quand il le faudroit, témoins aux autres, qu'il ne savoit pas les événements par de vagues connoissances, ou des pressentiments confus; mais avec une lumière claire et distincte.

Il parla donc à saint Jean assez bas, pour n'être entendu que de lui seul, ou tout au plus de saint Pierre, qui y étoit attentif; les autres ne connurent rien à ce signal; et Judas, après avoir pris ce morceau, se retira incontinent, selon saint Jean.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ, qui lui avoit dit : *Fais vite ce que tu as à faire* (JOAN., XIII. 27.); ce qu'ils avoient entendu de quelque ordre qu'il lui donnoit pour la fête ou pour les pauvres. Ils connoissoient la tendresse de leur maître pour ces derniers. Il donnoit souvent de pareils ordres pour eux; et on jugeoit bien qu'il ne les oublieroit pas au milieu de ces extrêmes périls. Aimons donc les pauvres, et prenons-en tant de soin, qu'on ait sujet de penser que nous songeons toujours à eux.

Quelques-uns ont cru, que ce morceau, après lequel Satan entra en Juda, fut celui du pain sacré de l'Eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat; ce qui ne convient point à ce pain divin.

Il faut donc entendre que ce morceau fut à saint Jean le signe qu'il demandoit, et à Judas, la dernière marque de familiarité et de communication qu'il auroit avec lui; après quoi ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Quant à ce que dit saint Jean, que *Judas sortit incontinent après;* on peut entendre cet incontinent en deux manières. L'une, que ce morceau trempé fut donné au traître pendant le souper; auquel cas, l'incontinent ne voudroit pas dire le moment immédiatement suivant, puisqu'il y eut entre deux la consécration du sang qui se fit après le souper, et à laquelle Judas assista selon saint Luc, comme il a été dit souvent. L'incontinent, en ce cas, voudroit dire peu de temps après, et signifieroit seulement, qu'il n'y eut point d'autre action entre la sortie de table qui devoit arriver un moment après, et la retraite de Judas. L'autre manière d'expliquer ce morceau trempé, c'est qu'il fut donné à Judas après la consécration de la coupe sacrée. Car encore que le souper fût achevé, on voit par saint Luc, qu'on demeura encore quelque temps à table, puisque Jésus-Christ y parla encore du traître. Ce put donc être alors qu'il donna ce morceau à Judas comme extraordinairement, et après le souper; peut-être même, pour le mieux marquer aux deux disciples, à qui il voulut bien le faire connoître. Au reste il n'est pas besoin d'être curieux sur ces circonstances; et lorsqu'on voit quelque obscurité dans les Evangiles sur de telles choses, on doit croire qu'elles

ne sont pas fort importantes, ou du moins qu'elles ne le sont pas pour tout le monde. Quoi qu'il en soit, après la cène, Judas sortit; et ce n'est pas sans raison que saint Jean remarque, *qu'il étoit nuit;* afin de nous faire entendre, que tout ceci et ce qui suit, arriva peu d'heures avant que le Sauveur fût livré. Car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles qui contiennent son dernier adieu, et ses dernières instructions; celles par conséquent qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très importante que nous tirerons de saint Luc.

LXVII.e JOUR.

Autorité légitime établie; domination interdite dans l'Eglise (Luc., XXII. 24.).

Il s'éleva aussi une dispute entre eux, lequel d'eux tous paroissoit être le plus grand (Luc., XXII. 24.). Cette dispute, assez fréquente parmi les apôtres, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit, et celui de l'étonnement où se trouvèrent les apôtres, lorsqu'ils se demandoient les uns aux autres, lequel d'entre eux trahiroit leur maître (*Ibid.*, 23.). Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devoit faire mourir ce sentiment. Et cependant ses disciples, gens grossiers, qu'il avoit tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'Evangile; et Jésus les avoit réprimés par les paroles les plus fortes, surtout lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les premières places de son royaume (Matth., XX. 25; Marc., X. 42.). Cependant la même dispute renaît, et dans le plus grand contre-temps qui fût jamais. Ils venoient de voir le lavement des pieds; et Jésus qui leur ordonnoit de suivre cet exemple, pour les y exciter davantage, les avoit fait souvenir que lui, qui le leur donnoit, étoit leur Seigneur et leur maître. Combien plus se devoient-ils abaisser, eux qui n'étoient que les serviteurs!

Ils l'alloient perdre; déjà il ne leur parloit que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramoit contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte. Et encore assis à la table où Jésus leur avoit donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix étoit imprimé, l'action de grâces étant à peine achevée, ils se disputent entre eux la première place. Connoissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événements les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devroient le plus porter à des sentiments contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avoit déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le devoient encore plus imprimer dans les esprits, puisque c'étoit celui de sa mort prochaine et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder plus loin. Il venoit établir un nouvel empire, qui auroit son gouvernement, et pour ainsi parler, ses magistrats; et il se sert de cette occasion pour montrer quel devoit être le génie de ce nouveau gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernements du monde, d'avec celui qu'il venoit former. Dans ceux-là est le faste; tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence; mais parmi vous *le premier et le plus grand doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. Car vous voyez que je suis parmi vous comme celui qui sert* (Matth., XX. 26, 27, 28; Luc., XXII. 26, 27.); puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il avoit déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude; qu'ils doivent à son exemple être la victime de ceux qu'ils ont à conduire; et qu'ils doivent paroître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend *serviteur de tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous* (1. *Cor.*, IX. 19, 22.): Pierre, qui étoit le premier: *Je parle à vous, qui êtes prêtres, moi qui suis prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire: paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par nécessité et par contrainte, ni par intérêt; mais avec une affection sincère et volontaire;*

non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau : et lorsque le prince des pasteurs paroîtra, vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais (1. Pet., v. 1, 2, 3, 4.).

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : *Les rois des nations les dominent; mais il n'en est pas ainsi parmi vous* (Luc., xxii. 25, 26.); et le disciple, *Ne dominant point sur l'héritage du Seigneur.* Il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : *Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés bienfaiteurs* (*Ibid.*, 25.); c'étoit un titre qu'on avoit donné à de grands rois, qu'on appeloit *Evergètes,* bienfaiteurs, et on le donnoit ordinairement aux grandes puissances de la terre. Elles aimoient à être honorées de titres qui marquoient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur; témoin ce titre de très clément, qu'on donnoit aux empereurs; et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre; mais en vous rendant en effet serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le maître dit : *J'ai été parmi vous comme serviteur; et je suis venu pour donner ma vie en rédemption pour plusieurs* (Matth., xx. 28.). Et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non-seulement : *Je me suis rendu serviteur de tous;* mais encore : *S'il faut que je sois immolé, et tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis* (*Philip.*, ii. 17.); et encore : *Je vais être immolé, et l'effusion commence déjà* (2. Tim., iv. 6.).

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Eglise une autorité; et s'ils ne devoient pas agir d'une certaine façon avec empire, saint Paul n'auroit pas écrit à Tite : *Parlez avec tout empire: que personne ne vous méprise* (Tit., ii. 15.); et il n'auroit pas menacé lui-même *de venir avec la verge, et de châtier toute désobéissance* (1. *Cor.*, iv. 21.). Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ ses apôtres sont changés. Ils ne songent plus à exercer un empire hautain; ils gagnent tout par l'humilité et par la douceur; ils n'envient plus à Pierre la prééminence. Il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste (*Act.*, i. 13, 15; ii. 14; iii. 12; iv. 8; v. 29; x. 5; xi. 4, 17; xv. 7, *etc.*). *Voyez,* dit saint Chrysostome (*In Act. Apost., hom.* 3, *et alibi.*), *comme il se met partout à la tête, et comme il agit dans cette sainte société, comme en étant le chef.* Personne ne s'y oppose plus; et ce désir de préséance, dont ils ont été autrefois si animés, a entièrement cessé. Pierre, qui agit partout comme le premier, se laisse reprendre par Paul (*Gal.*, ii. 11, 14.): sur quoi les Pères remarquent; il ne dit pas : Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul (2. Pet., iii. 15, 16.), où il est expressément porté, *qu'il ne marchoit pas droit selon la vérité de l'Evangile* (*Gal., ibid.*), jusqu'à les mettre au rang des Ecritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentiments d'une ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous; et puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis.

LXVIII.e JOUR.

Royaume de Dieu, à qui destiné (Luc., xxii. 28, 29, 30.)

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations (Luc., xxii. 28.), dans mes peines. Comme s'il disoit : Le désir de la gloire vous tourmente; voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. *Et moi aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé* (*Ibid.*, 29.), le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition ? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences temporelles. *Quand vous serez dans ce royaume, je vous y ferai asseoir à ma table; vous y mangerez et vous y boirez avec moi* (*Ibid.*, 30.). Vous y mangerez tous sans distinction les mêmes viandes; vous serez tous également rassasiés des délices et de l'abondance de ma maison; nul ne portera

envie aux autres, parce que tous ensemble vous serez heureux. On se dispute les avantages de la terre, parce que qui les possède les partage, et ne peut les laisser aux autres en leur entier : mais à ma table et dans mon royaume la plénitude du bien y est si grande, que tout le monde le peut posséder sans diminution.

Vous demandez des trônes et des premières places : voici le trône que je vous prépare : *Vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez avec moi les douze tribus d'Israel* (Luc., xxii. 30.). Vous les jugerez avec moi, et vous serez tous mes assesseurs ; et vous songez aux petits honneurs et aux petits avantages que vous pouvez espérer sur la terre ? Levez les yeux aux grandeurs, à la puissance, aux trônes que je vous prépare dans ces dernières assises, où tout l'univers sera jugé par une dernière et irrévocable sentence.

Quoi, l'ambition ne mourra pas à ces paroles ! Il ne reste plus qu'à songer à qui cette gloire est promise. C'est à ceux qui persévèrent avec Jésus-Christ dans ses tentations, qui le suivent à la croix, qui portent sa croix avec lui tous les jours, qui ont tout quitté pour lui : *Vous*, dit-il, *qui avez tout quitté pour me suivre, vous serez assis sur douze siéges, jugeant les douze tribus d'Israel* (Matth., xix. 27, 28, 29.).

LXIX.e JOUR.

Pouvoir de Satan.

Et *le Seigneur dit : Simon, Simon ;* je t'appelle par deux fois, sois attentif. *Satan a demandé à vous cribler tous vous autres, comme on crible le froment* (Luc., xxii. 31.). Quelle puissance de Satan ! Cribler les hommes, les apôtres mêmes, les agiter, les jeter en l'air, les précipiter en bas, en faire en un mot tout ce qu'il veut. Qui a donné ce droit à Satan, sinon le péché ? C'est par le péché qu'il a vaincu l'homme, qui, ensuite de la victoire, lui a été livré comme son esclave. C'est pourquoi il en use avec un pouvoir tyrannique ; néanmoins il ne fait rien de lui-même, il demande : c'est une puissance maligne, malfaisante, tyrannique ; mais soumise à la puissance et à la justice suprême de Dieu.

Il a demandé *qu'on mît Job en sa puissance* (Job., i. 11, 12 ; ii. 3, 5, 6, 7.) ; il est appelé *l'accusateur de nos frères* (*Apoc.*, xii. 10.). Et Dieu lui livre qui il lui plait, selon les règles de sa justice, selon lesquelles le démon a droit de lui demander ceux en qui il trouve du sien, c'est-à-dire, ceux où il trouve le péché. C'est pourquoi Jésus dira bientôt : *Le prince de ce monde avance ; il n'a rien du tout en moi* (Joan., xiv. 30.) ; mais pour le reste des hommes, il n'a que trop en eux. Il n'avoit que trop sur les apôtres, qui étoient encore possédés de la vaine gloire, l'un des plus mauvais caractères de Satan, qui est devenu Satan par ambition et par orgueil. Et c'est pourquoi Jésus-Christ prend occasion de leur parler de la demande de Satan, à l'occasion de la vaine gloire qui venoit de paroître en eux, et de leur dispute ambitieuse. Vous vous tourmentez, qui aura la première place ; vous avez bien d'autres affaires qui devroient vous occuper : Satan entre au milieu de vous par vos disputes, vous lui avez donné lieu, et lui avez fait une ouverture bien grande pour vous dissiper, pour vous cribler. Tout ce qui est possédé de la vaine gloire est léger, et propre au crible de Satan. Au lieu donc de vous disputer sur des préséances ridicules, et de devenir par là la risée et la proie de l'enfer, unissez-vous contre une puissance si redoutable.

LXX.e JOUR.

Primauté de saint Pierre. Prédiction de sa chute par son orgueil (Luc., xxii. 31, 34.).

Satan a demandé de vous cribler tous ; mais Pierre, j'ai prié pour toi (Luc., xxii. 31, 32.). Jésus-Christ nous apprend que nous n'avons de secours contre Satan que dans l'intercession et la médiation de Jésus-Christ même.

Admirons la profondeur de sa sagesse. Parce qu'en réprimant l'ambition de ses apôtres, il avoit parlé d'une manière qui eût pu donner lieu à ceux qui n'auroient pas bien pesé ses paroles, de croire qu'il n'avoit laissé aucune primauté dans son Eglise, et qu'il avoit même affoibli celle qu'il avoit donnée à saint Pierre ; il parle ici d'une manière qui fait bien voir le contraire. *Satan*, dit-il, *a demandé de vous cribler tous ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi*, pour toi en particulier, pour toi avec distinction ; non qu'il ait négligé les autres ; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il vouloit empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : *J'ai prié pour toi ;* et non pas, j'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisoit pour Pierre, regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paroître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères* (Luc., xxii. 32.).

Quand il dit : *J'ai prié pour toi que ta foi ne*

défaille pas; il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan : c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi, lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours* (JOAN., XI. 42.); qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres, et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avoit dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Eglise, car *je la veux bâtir sur cette pierre.* Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, *et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* (MATTH., XVI. 18.), c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra pas; et toi, confirme tes frères.*

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venoit de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute; car voici ce qui suit : *Et Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et dans la prison, et à la mort même : et Jésus lui répondit : Je te le dis, Pierre,* je te le déclare, *que le coq ne chantera point aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois que tu me connoisses* (LUC., XXII. 33, 34.).

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier et reconnoître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa foiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ, qui l'avoit élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon,* dit-il, *j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra point, confirme tes frères.* Et un moment après : *Je te le déclare à toi;* à qui je viens de dire de si grandes choses; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, *Je te déclare,* dis-je, que tu tomberas *cette nuit,* dans un moment, et par *trois fois,* dans une honteuse et manifeste infidélité : afin que tu sentes que si tu portois *un grand trésor*, tu le portois *dans un fragile vaisseau de terre,* et que ce qui se fait en toi de grand, se fait, non point par toi-même, *mais par la sublimité de la vertu de Dieu* (2. *Cor.*, IV. 7.).

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité : car celui qui dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point,* pouvoit prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour long-temps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ; mais encore afin qu'elle ne souffrît pas, pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Evangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui : non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais, comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, parce qu'il avoit présumé, et qu'il est utile aux présomptueux, comme lui, de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devoient être élevés dans les grandes places de l'Eglise, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avoit appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, Notre-Seigneur, si on peut parler ainsi, avoit pris ses précautions, pour prévenir tous les sentiments de présomption, qui pouvoient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disoit : *Ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères,* il ajoutoit : *Lorsque tu seras converti,* lui insinuant sa chute, et lui faisant voir

qu'il devoit attribuer le bien qu'il feroit à la bonté de son maître qui avoit daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion, dont Jésus-Christ s'étoit servi, loin de songer qu'il pouvoit tomber d'autant plus dangereusement qu'il étoit élevé plus haut ; il ne songe qu'à vanter son courage, et il oublie la grâce qui seule le pouvoit soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite ; et ils obligèrent son maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois ; et la dernière fois avec blasphème et exécration, en sorte que dans ce genre de crime il ne pouvoit pas tomber plus bas : Jésus qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres ; et cet homme si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes ; et celui qui étoit tombé, parce que son maître avoit détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti, que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avoit été promise. Il fit une grande chute, mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment, mais elle ne défaillit pas pour long-temps. Au contraire elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avoit été devant sa chute : Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avoit promis ; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. *Il apparut*, dit saint Paul (I. *Cor.*, XV. 5.), *à Céphas, et puis aux onze;* et on disoit parmi les disciples : *Il est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon* (LUC., XXIV. 34.). Il avoit apparu à ces femmes pieuses ; mais on ne parloit parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devoit confirmer. C'est lui aussi, à qui saint Jean avoit réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'étoit arrivé que le second (JOAN., XX. 4, 8.) ; afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès lors il est marqué que saint Jean vit ces marques, et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction parmi les disciples, que la foi de Pierre, et non pas celle de Jean (JOAN., XXI. 3, 7, 11.).

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devoit apparoître, pour montrer les effets de la pêche spirituelle, pour laquelle il les avoit choisis ; ce fut Pierre qui dit le premier : *Je m'en vais pêcher ;* et les autres le suivirent, en disant : *Nous y allons aussi*. Le bien-aimé disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : *C'est le Seigneur*. Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer : ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres, qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompoient point le filet, et qui figuroient les vrais fidèles qui devoient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avoit dit spécialement durant sa vie mortelle : *Mène la nacelle en pleine eau*, et *je te ferai pêcheur d'hommes* (LUC., V. 4, 11.) : qui à la parole de Jésus, avoit en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond : ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Eglise, qui devoit ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce que figuroit cette pêche des apôtres, saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean, ni aux autres, dans le temps de cette pêche : *Pais mes brebis, pais mes agneaux* (JOAN., XXI. 15, 16, 17.) : pais les mères comme les petits : ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même, c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermir cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui en attendant la descente du Saint-Esprit fut le conducteur des apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du collége apostolique ; et mirent à la place de Judas, *un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ* (*Act.*, I. 15, 22.), qui recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendoient, reçut en même temps la grâce de porter ce témoignage dans tout l'univers (*Ibid.*, 26.). C'est donc par Pierre principalement, *qu'il est rangé parmi les apôtres* (*Ibid.*, II. 14.). Pierre est partout à la tête de la prédication, et mène, pour ainsi dire, ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout

le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin pendant qu'ils ne l'étoient que de l'esprit de Dieu (*Act.*, II. 15.). Pierre fait le premier miracle qui parut, en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ (*Ibid.*, III. 6.). Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira (*Ibid.*, V. 3, 5, 8, 10.) : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du gouvernement apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie étoit comme le chef (*Ibid.*, VIII. 9, 18, 20; IX. 32.). Ce fut lui qui visita le premier les églises persécutées comme leur père commun, afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des églises, qui est le nerf du gouvernement ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoique apôtre spécial des Juifs qui étoient dans ces commencements la principale portion, et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des gentils en la personne de Corneille le Centenier (*Ibid.*, X. 9, 19, 35.) : les disciples qui appréhendoient qu'il n'eût excédé, en annonçant l'Evangile aux gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur étoit commun avec eux, et furent affermis dans les véritables sentiments par sa parole (*Ibid.*, XI. 1, 2, 3, 4, 15, 17.).

Paul destiné par Jésus-Christ à être le prédicateur particulier des gentils, avant que d'être employé à ce ministère, et que d'exercer pleinement son apostolat, *va voir Pierre pour le contempler*, dit l'original (*Gal.*, I. 18, 19.), comme le chef du troupeau, comme la merveille de l'Eglise, ainsi que l'expliquent les saints Pères. Saint Jacques y étoit, mais ce n'est point saint Jacques, que saint Paul alloit voir; il alla, dit-il, voir Pierre, il demeura quinze jours avec lui; et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir, que lorsque quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les apôtres, de l'évangile qu'il prêchoit aux gentils (*Ibid.*, II. 1, 6. 9.), c'étoit encore principalement saint Pierre qu'il venoit chercher.

Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paroît le premier comme partout ailleurs; ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on étoit assemblé, et saint Jacques déclare qu'il se rangeoit à son avis. Il est à la tête de tout, et tout est confirmé par son sentiment (*Act.*, XV. 7, 12, 14, 19, 20.). Ainsi la chute de saint Pierre, loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, en fait éclater davantage la vérité.

Pierre instruit d'où venoit sa force, agit avec d'autant plus de confiance, que sa confiance n'avoit plus rien d'humain : la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Eglise, autant est-on édifié par la douceur de son gouvernement. Nous avons vu les belles paroles, avec lesquelles il bannit de l'Eglise l'esprit de domination, et apprend à tous les pasteurs, que la force du gouvernement ecclésiastique est, à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *Forma facti gregis ex animo;* en un mot, *à se rendre le modèle du troupeau de tout son cœur* (1. PET., V. 3.). Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles, à profiter des corrections où consiste la force de l'Eglise, tout chef de l'Eglise qu'il étoit, il reçoit la correction de saint Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée (*Gal.*, II. 11, 12, 13, 14.). Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les gentils la conduite que saint Paul blâmoit, et que saint Jacques en fût le principal auteur; il reconnut que saint Paul avoit raison de se prendre à lui de cette faute, comme à celui qui étant à la tête, l'autorisoit davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde; et loin de s'offenser de ce qu'on avoit consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une Epître, que toutes les Eglises lisoient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même comme les autres Epîtres de saint Paul, au rang des Ecritures canoniques (2. PET., III. 15, 16.). Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption; il montra que la primauté consiste principalement à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenoit saint Paul, après que le prince des apôtres eut cédé; et la véritable manière de traiter avec les gentils demeura autant affermie par l'humilité de saint Pierre, que par la vigueur de saint Paul.

LXXI.ᵉ JOUR.

Construction de l'Eglise. Prière de Notre-Seigneur pour saint Pierre, et en sa personne pour les élus (LUC., XXII. 32.).

Il faut encore s'élever plus haut, et pour affermir notre foi, contempler dans les paroles de Jésus-Christ toute la constitution de son Eglise.

La prière qu'il fait pour saint Pierre, n'est pas particulière à cet apôtre : il est la figure de tous les élus, pour qui Jésus-Christ prie spécialement; et quoiqu'il ne leur déclare pas à tous, comme il fait à saint Pierre, qu'il prie que leur foi ne défaille pas, il a pourtant fait pour eux tous cette prière d'une certaine façon. Et deux choses sont véritables : l'une que Jésus-Christ leur a obtenu cette grâce singulière, que leur foi ne défaillît pas à jamais et finalement : ce qui emporte la grâce de la persévérance finale. L'autre, que nul ne reçoit cette grâce pour qui Jésus-Christ ne l'ait demandée, et ne la demande continuellement à son Père, par cette perpétuelle intercession qu'il fait pour nous. Reconnoissons donc l'effet de cette intercession toute-puissante, dans tout le bien qui est en nous, en quelque degré qu'il nous soit donné; et reconnoissons-le principalement, lorsque remplissant nos cœurs d'une douce confiance en sa miséricorde, il nous fait marcher d'un pas ferme dans ses voies, sans nous détourner à droite ni à gauche.

Gardons-nous pourtant bien de croire que ce soit lui qui fasse tout sans notre coopération; mais qu'à l'exemple de saint Pierre, la confiance que nous aurons en cette puissante intercession de Jésus-Christ nous rende plus vigilants, plus attentifs à notre salut, et plus fervents à la prière. Regardons saint Pierre qui monte au temple avec saint Jean à l'heure de la prière de none (*Act.*, III. 1.); ce qui marque non-seulement une prière réglée, mais encore une prière multipliée dans un même jour. Il ne dit pas : Je n'ai plus besoin de prier, puisque Jésus-Christ m'a dit lui-même qu'il avoit prié pour moi; au contraire Dieu lui fait sentir, qu'il faut se joindre en esprit à cette puissante intercession de notre grand avocat, de notre puissant médiateur; et demander persévéramment en son nom, tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut.

Et saint Pierre n'étoit pas seulement soigneux d'aller faire sa prière dans le temple aux heures marquées pour l'oraison; mais encore dans la maison il avoit ses heures réglées pour la prière : il monta à l'heure *de sexte*, c'est-à-dire, vers le midi, *au plus haut de la maison*, au lieu le plus retiré, *pour prier* (*Ibid.*, X. 9.).

Prions donc, à son exemple, en union avec Jésus-Christ. Prions avec une ferme foi et une pleine croyance, que si nous persévérons dans la prière, non-seulement rien ne nous manquera pour notre salut, mais encore nous recevrons une abondance de grâce par la continuelle influence de l'esprit de Jésus-Christ dans nos cœurs. Car il veut notre salut, et *ne veut la mort de personne, mais plutôt que nous vivions tous, et que nous soyons sauvés* (EZECH., XVIII. 32; 1. TIM., II. 4; 2. PETR., III. 9.). Vivons dans cette espérance et dans cette foi; tout ce que nous sommes de chrétiens que le baptême a fait ses membres.

LXXII.e JOUR.

La foi de saint Pierre est la foi de l'Eglise de Rome, où est le centre de l'unité catholique (LUC., XXII. 32.).

Suivons le mystère. Cette parole, *Affermis tes frères*, n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre; c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassembloit autour de lui, est le modèle de l'Eglise chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il y devoit annoncer au nom de tous : dès ce moment se fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Eglise en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* (MATTH., XXVIII. 20.); il montra que la forme qu'il avoit établie parmi eux, passeroit à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une de semblable durée aux autres apôtres. Il y devoit toujours avoir un Pierre dans l'Eglise, pour confirmer ses frères dans la foi : c'étoit le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur désiroit plus que toutes choses; et cette autorité étoit d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi étoit moins affermie que celle de leurs auteurs.

En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son Eglise, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. Quel siége lui choisites-vous, ô Seigneur? Et qui pourroit assez admirer votre profonde sagesse? Ce ne pouvoit être Jérusalem, parce que le temps étoit venu, où, faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle alloit être livrée aux gentils. L'heure des gentils étoit venue : c'étoit le temps où ils se devoient ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son temple; c'est-à-dire, dans son Eglise. Que fîtes-vous donc, ô Sei-

gneur? et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre? Rome la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints; c'est elle que vous choisîtes pour y placer ce siége d'unité, d'où la foi devoit être prêchée, comme d'un lieu plus éminent à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur! sont admirables, et que vos voies sont profondes! Votre Eglise devoit être principalement établie parmi les gentils; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir le siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Eglise, en la tirant des gentils, vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui unissoit tant de nations, étoit destiné à faciliter la prédication de votre Evangile, et lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur! de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux, qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Evangile devoit encore aller plus loin que les conquêtes romaines; et il devoit être porté aux nations les plus barbares. Mais enfin l'empire romain devoit être son siége principal. O merveille! Les Scipion, les Lucullc, les Pompée, les César, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparoient la place au règne de Jésus-Christ; et selon cet admirable conseil, Rome devoit être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'étoit de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous ses Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Evangile. Ce qui étoit reçu à Rome, et dans l'empire romain, prenoit de là son cours pour passer encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui vouloient adorer Dieu en esprit, que le nouveau sanctuaire, que le Seigneur établissoit parmi les gentils, c'est-à-dire, l'Eglise chrétienne et catholique : et peu à peu Rome devenoit le chef de ce nouvel empire.

Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur! vous fîtes dès lors éclater la foi romaine; et votre apôtre saint Paul écrivit à cette Eglise, que sa foi étoit devenue célèbre par tout l'univers (*Rom.*, I. 8.).

Comme c'étoit dans cette Eglise, que devoit principalement éclater la vocation des gentils, vous inspirâtes à ce même apôtre de lui développer le mystère de cette vocation : et l'Eglise romaine reçut dès lors dans la divine Epître aux Romains le précieux dépôt de la révélation d'un si grand mystère, où étoit compris le secret de la prédestination et de la grâce.

Lorsqu'il fallut consommer l'ouvrage, et mettre Rome à la tête de toutes les églises chrétiennes; Seigneur, vous y envoyâtes le grand pêcheur d'hommes, je veux dire l'apôtre saint Pierre; afin de consacrer cette Eglise par son sang, et d'y établir le principal siége des chrétiens, où la foi devoit être confirmée.

Ce fut alors qu'il eut besoin de savoir marcher sur les eaux, de savoir fouler aux pieds les flots soulevés, comme vous le lui aviez appris, et de ne pas craindre, lorsqu'il enfonceroit. Car il eut à surmonter toutes les tempêtes que les fausses religions, la fausse sagesse, la violence et la politique du monde excitèrent contre l'Eglise. Saint Paul étoit le maître des gentils; mais ce n'étoit pas à lui qu'étoit donnée cette chaire principale : c'étoit à saint Pierre; et pour accomplir le dessein de Dieu sur Rome, il falloit que saint Pierre y fixât son siége. Paul y vint dans le même temps : la direction particulière qu'il avoit reçue pour les gentils y expira avec lui. Ces deux apôtres scellèrent dans Rome de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. En allant au dernier supplice, ils annoncèrent aux Juifs leur dernière désolation, comme un événement qu'on alloit voir au premier jour, et confirmèrent par là la vocation des gentils. Les évêques qui leur succédèrent dans l'Eglise romaine qu'ils venoient d'illustrer à jamais par leur martyre, et sanctifier par leur tombeau, recueillirent leur succession; mais la chaire qu'ils remplirent s'appela la chaire de saint Pierre, et non pas la chaire de saint Paul; et ils furent nommés successeurs de saint Pierre et non pas de saint Paul.

Dès là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de papes, c'est-à-dire, celui de Pères, ont confirmé leurs frères dans la foi; et la chaire de saint Pierre a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les pasteurs et tous les troupeaux se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur! pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce siége? C'est là que la vraie foi a

toujours été confirmée. N'entrons point dans les disputes qui causent des dissensions, et non pas l'édification de vos enfants. Suivons les grands événements et les grands traits de l'histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de saint Pierre, c'est-à-dire, celle qu'il a prêchée, et qu'il a laissée en dépôt dans sa chaire et dans son Eglise, qui s'y est toujours inviolablement conservée, a toujours été le fondement de l'Eglise catholique, et jamais elle ne s'est démentie.

Qu'importe qu'il y ait peut-être dans toute cette belle suite deux ou trois endroits fâcheux? la foi de saint Pierre n'a pas défailli, encore qu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les apôtres. Il en est ainsi de saint Pierre considéré dans ses successeurs; tous ses successeurs sont un seul Pierre. Quelque défaillance qu'on croie remarquer dans quelques-uns, sans entrer dans ce détail plus curieux que nécessaire, il suffit que la vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession et la chaire de saint Pierre. Si bien que la foi romaine, c'est-à-dire, la foi que Pierre a prêchée et établie à Rome, et qu'il y a scellée de son sang, n'a jamais péri, et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : *Simon, j'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas; et toi, confirme tes frères* (Luc., XXII. 32.). Nous tenons cette explication de vos saints; et toute la suite des événements la justifie. O Seigneur, qui ne vous loueroit, et qui ne seroit ravi en admiration, de voir tout l'état de votre Eglise, depuis sa première origine, jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit et promis, dans deux lignes de votre évangile! Que reste-t-il, ô Seigneur, sinon que nous vous priions de remplir la chaire de saint Pierre de dignes sujets; de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le siége qu'ils occupent : faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient; qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un pêcheur; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, seroit converte de flots, et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre; et que, devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la règle de la discipline.

LXXIII.e JOUR.

Soin de Jésus pour les apôtres. Il est mis au rang des scélérats (Luc., XXII. 35, 36; Marc., XV. 28.).

Jésus dit à ses apôtres : *Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans chaussure, vous a-t-il manqué quelque chose? Rien, Seigneur...... Mais maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne : et que celui qui n'en a point, vende sa robe pour acheter une épée* (Luc., XXII. 35, 36.).

Rien ne vous a manqué. Tel a été le soin du Sauveur : il n'a pas voulu que ses disciples aient manqué de rien. Mais quoi! n'ont-ils pas été dans le besoin? Qu'étoit-ce donc que d'être réduits à rompre des épis dans leurs mains pour se nourrir? N'étoit-ce pas là une assez pressante nécessité? Jésus-Christ ne dit pas qu'ils n'aient jamais souffert, jamais été dans le besoin ; mais il dit que jamais ils n'ont manqué absolument, et qu'ils ont été bientôt secourus : non que Jésus-Christ ait fait des miracles pour cela; car nous ne lisons pas qu'il ait multiplié les pains plus de deux fois en faveur de tout un grand peuple, et la conduite de sa famille alloit par des voies plus naturelles. Apprenons donc à nous fier à cette conduite douce et imperceptible de Jésus-Christ par laquelle au milieu des besoins et des souffrances, il conserve pourtant aux siens les provisions nécessaires.

La suite du discours fait voir l'attention qu'avoit le Sauveur à accomplir les prophéties. C'en étoit une bien particulière, que le Christ dût être mis au rang des scélérats (Marc., XV. 28.); et elle devoit être parfaitement accomplie, lorsqu'il fut crucifié entre deux voleurs. Mais c'étoit un préparatoire, qu'il parût comme un voleur se défendre contre les ministres de la justice. *Vous êtes venus à moi*, dit-il, *comme à un voleur, me prendre avec force* (Matth., XXVI. 55.). On le représentoit donc comme un homme, dont la violence étoit à craindre, et qu'il falloit attaquer avec armes. Il étoit du dessein de Dieu, et de l'ordre des prophéties, qu'il parût environné de gens de main, et qui usassent de l'épée pour le sauver. On sait pourtant ce qu'il fit, pour réparer cette violence des siens; et il suffit aujourd'hui de considérer, comme il falloit qu'il

y eût quelque sorte de fondement à la calomnie qu'on devoit faire contre lui.

Ne nous étonnons donc pas, lorsque par la secrète disposition de la divine providence, il se trouve dans notre vie quelque chose qui affoiblisse notre gloire, et qui donne lieu à la médisance. Dieu saura en tirer sa gloire, pourvu que nous soyons sans faute, et que nous subissions avec soumission ce qu'il ordonne. *Il faut,* dit-il, *que tout s'accomplisse; et ce qui est écrit de moi, tire à sa fin* (Luc., XXII. 37, 38.). Ainsi les choses alloient s'accomplissant peu à peu, et l'une après l'autre. On lui dit qu'il y avoit deux épées dans la compagnie : il le savoit bien ; mais il vouloit qu'il fût marqué qu'il n'y arrivoit rien par hasard dans sa passion. Il répondit : *C'est assez* (*Ibid.*, 39.); et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions que nous allons voir dans saint Jean.

LXXIV.e JOUR.

Glorification de Jésus (Joan., XIII. 31, 32.).

Maintenant; (remarquez la circonstance), maintenant que la fin approche, que le perfide disciple qui a machiné ma mort, est parti pour exécuter ce complot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : *Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié* (Joan., XIII. 31.); mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet ; *et Dieu va être glorifié en lui* par son obéissance, par son sacrifice le plus parfait qui fut jamais, et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés, dans la peine que j'en porterai, dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort ; je tirerai tout à moi ; et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas à le glorifier (*Ibid.*, 32.); car ceux en qui Dieu est glorifié par leur obéissance et leurs humiliations, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même ; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire! Mais considérons d'où elle vient, et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime, et livrer son maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes, que doit naître cette gloire de Dieu la plus grande qui fut jamais ; c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent; Dieu ne permettroit jamais le mal, s'il n'étoit puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien : et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis, et aux plus terribles angoisses : c'est encore de cette source, que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef; c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. *Quand je suis foible*, dit saint Paul (2. *Cor.*, XII. 10.), *c'est alors que je suis puissant;* quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié, et glorifié en Dieu ; non point dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien, mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

LXXV.e JOUR.

Commandement de l'amour (Joan., XIII. 1, 33, 34, 35.).

Lisez avec attention le v. 13, 14, 15 ; et entrez dans les sentiments de la tendresse du Sauveur.

Mes petits enfants (Joan., XIII. 33 *et seq.*). Souvenez-vous de cette parole du Sauveur. *Ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* (*Ibid.*, 1.). Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il vouloit faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. *Mes petits enfants;* il ne les avoit jamais appelés de cette sorte ; jamais il ne les avoit nommés ses enfants. Et pour dire quelque chose de plus tendre : *Mes petits enfants,* dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter : j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement ; mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître ; *Mes petits enfants.* Ecoutez donc cette parole paternelle. *Je serai encore avec vous un*

peu de temps; profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. *Vous me chercherez ;* viendra le temps que vous rachèteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole ; et comme j'ai dit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement.* Profitez donc encore un coup du temps que j'ai à être avec vous ; car *je m'en vais en un lieu où vous ne pouvez pas venir,* ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir ? Ecoutons, profitons, croyons.

Je vous donne un commandement nouveau : de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés : vous devez aussi vous entr'aimer les uns les autres (JOAN., XIII. 34.). Pourquoi est-ce un commandement nouveau ? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour, et non pas avec crainte ; parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'ancien Testament, il n'avoit jamais été si bien expliqué que dans le nouveau ; et sur cela vous pouvez voir le chapitre X de saint Luc, depuis le v. 29, jusqu'au 37 ; où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étranger pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne songions pas à lui ; il est venu à nous le premier : il ne se rebute point par nos infidélités, par nos ingratitudes ; il nous aime pour nous rendre saints, pour nous rendre heureux, sans intérêt ; car il n'a pas besoin de nous, ni de nos services ; avec un amour qui coule de source, et ne s'est jamais rebuté. *Allez donc, et faites de même.*

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur, et de personne à personne, des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées ? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi vois-je d'un autre côté des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des partis et des cabales les uns contre les autres ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes selon l'inclination que vous avez pour elles ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ?

Il a témoigné plus d'inclination, si l'on ose parler de cette sorte, pour saint Jean : *c'étoit le disciple que Jésus aimoit.* Mais cette inclination, qu'étoit-ce autre chose, selon la tradition des saints docteurs, qu'un amour particulier pour la chasteté virginale qu'il avoit trouvée, et qu'il conserva en saint Jean ! Et pour venir aux autres qualités de ce bien-aimé disciple, l'amour qu'il avoit pour lui, qu'étoit-ce autre chose que l'amour de la bonté, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la cordialité, de la tendresse, de la contemplation par lesquelles il avoit une convenance particulière avec son maître ? Aimez donc en cette sorte. Et cet amour particulier dont il honora saint Jean, lui fit-il avoir de l'indulgence pour lui, quand il avoit tort ? Et l'empêcha-t-il de lui dire aussi-bien qu'à son frère saint Jacques : *Vous ne savez ce que vous demandez* (MATTH., XX. 22.) ; et dans une autre occasion : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (LUC., IX. 55.) ? Faites donc de même. Mais sa tendresse lui fit-elle préférer saint Jean aux autres ? N'est-ce pas Pierre qu'il mit à la tête du collége apostolique et de toute l'Eglise ? A la fin il confia à saint Jean sa sainte mère. Qui convenoit davantage avec elle comme avec lui par toutes les qualités que nous avons vues, et en particulier par la virginité ? Il s'agissoit de sa famille, de son domestique, et il préfère saint Jean, qui, outre les autres choses que nous avons vues, étoit encore son proche parent. Aimez donc de même ; ayez les égards que le sang demande ; mais réglez le fond de vos affections par la vertu. Et jusqu'où est-ce que Jésus a porté son amour ? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimoit. Ne doutez pas qu'il n'y ait des occasions où vous en devez faire autant pour votre frère. *Aimez comme j'ai aimé :* voilà mon nouveau précepte : le modèle de votre amour, c'est le mien. Ecoutez, *mes petits enfants :* faites comme moi.

Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres : *En cela tous connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement* (JOAN., XIII. 35.). Voilà le caractère de chrétien, et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité, renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de son Eglise. Tremblez donc, cœurs endurcis ; tremblez, insensibles ; tremblez, vous tous, dont les aversions sont implacables, les inimitiés irréconciliables ; vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ ; vous n'êtes

plus chrétiens; vous renoncez à votre baptême.

Voyez l'Eglise naissante : *Un cœur et une âme; tout commun; et ils étoient tous unanimement assemblés dans la galerie de Salomon* (*Act.*, IV. 32; V. 12.) : sans dissension, sans envie, sans intérêt; rendant le bien pour le mal : *Et tout le peuple les admiroit;* et on disoit : Voilà les disciples de Jésus; c'étoit là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine règnent dans tout le reste des hommes : l'innocent troupeau de Jésus ne connoissoit point ces maux. Mon Sauveur, où sont vos disciples maintenant? où est la charité? où est l'amour fraternel? Qu'il est rare! Aussi avez-vous dit que *le temps viendroit que les scandales, que l'iniquité abonderoient; que la charité seroit refroidie dans la multitude* (MATT., XXIV. 12.); et que *quand vous viendriez sur la terre, à peine y trouveriez-vous de la foi* (LUC., XVIII. 8.), de cette foi animée de la charité.

Pleurons, mes frères, pleurons la charité refroidie, refroidie dans la multitude, dans la plupart de ceux qui se disent chrétiens; mais refroidie en nous-mêmes. Réchauffons-la; venons à Jésus; écoutons avec tendresse son dernier discours; avec tendresse ce qu'il dit si tendrement. La charité fraternelle nous devient recommandable par ces raisons, par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la recommande; par le temps qu'il choisit pour nous la recommander; par le modèle qu'il nous donne de la charité fraternelle en sa personne; par le caractère de chrétien qu'il attache à cette divine vertu. Soyons disciples de Jésus-Christ; soyons chrétiens; c'est-à-dire, aimons nos frères; et comment? *Comme Jésus-Christ nous a aimés.* A ces mots il se tut, et nous laissa à goûter ce nouveau commandement de la loi de grâce.

LXXVI.e JOUR.

Présomption et chute de saint Pierre (JOAN., XIII. 3 et seq.).

Comme Jésus-Christ se fut tu, saint Pierre frappé de cette parole : *Vous me chercherez; et ainsi que j'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez pas venir où je vas* (JOAN. XIII. 33.); car elle paroissoit rude, et il sembloit les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyoient point à sa parole : frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : *Seigneur, où allez-vous?* Et Jésus lui dit : *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vas; mais vous me suivrez après* (*Ibid.*, 36.). Jésus console ses apôtres en la personne de Pierre, et leur donne espérance de le suivre un jour où il alloit. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvoient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'étoit pas content de cette explication, lui répondit tout ému; *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant?* Il entendit bien que son maître alloit à la mort, et il ajouta : *Je donnerai ma vie pour vous. Vous donnerez votre vie pour moi! Le coq ne chantera point, que vous ne m'ayez renié trois fois* (JOAN., XIII. 37, 38.).

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de ce crime, c'est que Jésus-Christ lui disant : *Vous ne pouvez pas :* au lieu de reconnoître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis; je devrois bien le sentir, et me connoître mieux moi-même; mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous, et confesser, non pas ma foiblesse, mais mon impuissance : mais vous, qui êtes tout-puissant, aidez-moi; donnez-moi la force : au lieu donc de répondre ainsi, et de dire comme il avoit dit autrefois avec les autres apôtres : *Seigneur, augmentez-moi la foi* (LUC., XVII. 5.); rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute-puissante; ou avec cet autre : *Je crois, aidez mon incrédulité* (MARC., IX. 23.) : en un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ; et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit qu'il peut, à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois : *M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* il sut bien lui dire : *Seigneur, vous savez tout; vous savez que je vous aime* (JOAN., XXI. 15, 16, 17.). Il devoit donc dire ici : Seigneur, vous savez tout, vous savez ce que je puis, mieux que moi-même; aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire : car il est tombé dans la présomption, faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes, et qui en effet livra saint Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu! qui ne trembleroit, qui ne se défieroit de soi-même? qui ne reconnoîtroit humblement son impuissance? Avouons-la; n'attendons pas que Notre-Seigneur nous dise : *Tu ne peux pas;* prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il

ne nous la fasse connoître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe saint Pierre? Qu'est-ce qui le trompe? sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas.

Mais enfin qu'est-ce qui fait croire à saint Pierre qu'il pouvoit ce qu'il ne pouvoit pas; si ce n'est qu'il le vouloit, et qu'il croyoit avoir son pouvoir dans sa volonté?

En effet, en cette occasion qu'étoit-ce que pouvoir, sinon vouloir? Il ne s'agissoit pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps, il s'agissoit de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui : et cette ferme résolution, qu'est-ce autre chose qu'un vouloir? Ainsi saint Pierre, qui le vouloit et le vouloit sincèrement; car il n'avoit pas dessein de tromper son maître : et le vouloit ardemment, à ce qu'il lui sembloit, et en vérité; car il étoit en effet tout plein de ferveur, et il aimoit Jésus-Christ jusqu'à vouloir mourir avec lui, s'il étoit besoin; et il croyoit qu'il le pouvoit, parce qu'il le vouloit de cette sorte.

Il ne savoit pas ce que c'étoit que la volonté de l'homme. Car, en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre; pouvoir, c'est vouloir; mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement, c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de saint Pierre n'en étoit pas encore à ce degré : et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvoit, parce qu'il ne vouloit pas encore assez : et lui, au lieu de sentir qu'une volonté foible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être volonté, dans une tentation qui la passe, disoit hardiment qu'il pouvoit tout ce qu'il sentoit qu'il vouloit, et qu'il vouloit avec force, jusqu'à un certain point, mais non pas jusqu'au point qu'il falloit pour accomplir sa promesse. C'est pourquoi Jésus lui disoit, non pas simplement : *Vous ne pouvez pas,* mais *vous ne pouvez pas me suivre maintenant;* et il ajoutoit : *Vous me suivrez un jour* (JOAN., XIII. 36.); qui étoit lui dire, comme dit saint Augustin (*Tract.*, *in* JOAN., LXVI. *n.* 1.) : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est foible; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

Saint Pierre étoit juste; car Jésus-Christ lui avoit dit comme aux autres : *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous* (JOAN., XIII. 10.), en n'exceptant que Judas. Mais sa justice tenoit encore beaucoup de cette justice de la loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir, et qu'à faire, sans songer par qui on veut, et par qui on fait. Saint Pierre vouloit; mais il ne vouloit pas assez fortement; et il devoit avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venoit pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il l'eût cru aussi vivement qu'il falloit, il auroit commencé par confesser que le peu qu'il pouvoit, venoit de la grâce; et que par conséquent pour pouvoir beaucoup, il falloit encore que la grâce donnât ce pouvoir; c'est-à-dire, qu'elle fortifiât sa volonté foible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors donc il auroit dit, non pas : Je puis; non pas, Je voudrai; non pas, J'irai : mais, Seigneur, aidez ma foiblesse; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible : je veux déjà en quelque façon; et c'est un effet de votre grâce : à vous la gloire de ce foible et tel quel commencement de bonne volonté : mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main; vous, qui avez commencé, achevez. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. *Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, y mettra la perfection* (*Philip.*, I. 6.).

Saint Pierre ne connoissoit pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice chrétienne, qui veut faire (car on n'est pas juste, parce qu'on écoute, mais parce qu'on fait), mais qui songe par qui on fait, et qui a continuellement recours à la grâce. Cet apôtre *étoit zélé,* à la vérité, *mais non pas encore selon la science;* parce que voulant établir sa propre justice, et *ne connoissant pas encore que la véritable justice est celle qui vient de la grâce*, il ne *s'étoit pas assujéti à la justice de Dieu* (*Rom.*, X, 2, 3.). Voilà ce que dit un autre apôtre, et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. Saint Pierre ne l'avoit pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est en Jésus-Christ, c'est-à-dire, de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien; zélé à la vérité, mais non pas encore comme il falloit : que lui sert ce foible commencement de vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devoit renier, au lieu où sa justice et sa fidélité fit un si horrible naufrage?

Vraiment le sage a raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte* (*Eccli.*, XXXIV. 17.), qui se craint toujours lui-même. Si saint Pierre eût eu cette crainte, il

n'auroit pas présumé de ses forces, il n'auroit pas suivi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe; car personne ne le lui avoit ordonné, et rien ne lui demandoit cette action téméraire, si ce n'étoit sa présomption. Il auroit craint, il auroit prié; sa foi se seroit fortifiée, et il se seroit rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va, croyant tout pouvoir; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa foiblesse : son zèle le trompe, son amour le trompe. Quoi, un faux zèle, un faux amour! Non, il n'étoit pas tout-à-fait faux, car il étoit vraiment juste, ainsi que nous l'avons vu; il aimoit donc véritablement, il aimoit même beaucoup; mais non pas encore assez pour ce qu'il vouloit entreprendre. Il n'avoit donc qu'à se tenir dans ses bornes, et demander humblement et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier, il présume, il n'entend pas encore la vérité de cette parole que son maître lui dira bientôt : *Sans moi vous ne pouvez rien* (JOAN., XV. 5.). Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison à sa présomption, et lui sert de nourriture; et il lui est si important de se bien connoître, et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa chute.

Hélas! hélas! pauvre cœur humain, qui ne se connoît pas lui-même, à qui sa propre vertu, je dis même la véritable, devient un piége, l'appas et la pâture de l'orgueil! Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand apôtre. Il présume, il s'engage, il renie : une servante fait trembler cet intrépide, qui se vantoit de ne rien craindre. Ce n'est pas assez pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois; il faut qu'il renie jusqu'à trois, et encore avec jurement, avec blasphème, avec exécration. Il le faut; qu'est-ce à dire, il le faut? Est-ce qu'il est poussé au crime? A Dieu ne plaise! il a présumé de lui-même : il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux, et lui faire sentir son mal qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe; et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par là.

Jésus le regarde : il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne falloit point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas! s'il y demeuroit, il renieroit peut-être encore. Mais quoi! Ne pleure-t-il pas sincèrement son péché? Sans doute; mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de le fuir : autrement on tombe encore; et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource; on n'en relève jamais.

Et voyez la foiblesse du cœur humain! Pierre pleure; mais voici pour lui une autre épreuve, le scandale de la croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ étoit ressuscité; et comme eux il est incrédule; quoique ceux qui lui venoient annoncer la résurrection de Jésus-Christ, ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il avoit dit lui-même à ses disciples et à Pierre même. Autre chute déplorable; autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples, et ne craint point d'étaler au monde toute la foiblesse de ses disciples et du chef de son Eglise; afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa résurrection, il parle encore à saint Pierre, et lui demande : *Pierre, m'aimes-tu* (JOAN., XXI. 15.)? Comme s'il eût dit : *Prends bien garde;* sonde bien ton cœur : tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvois pas; pense donc bien si tu m'aimes : et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : *M'aimes-tu plus que ceux-ci*, plus que tous les autres apôtres? Et Pierre lui répondit, comme on vient de voir : *Seigneur, vous savez tout; vous savez que je vous aime* (*Ibid.*, 17.) : et il disoit vrai; car Jésus récompensa son amour, et lui confia ses brebis et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau; et le crut si élevé au-dessus de tous ses apôtres, qu'il le mit à leur tête et à la tête de tout le troupeau, de toute l'Eglise. Il semble donc que son amour étoit alors à la perfection. Peut-être donc qu'il pouvoit alors suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort? non : connois ici, chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt qu'*il n'y en a point de plus grand*, et *qui nous fait donner notre vie pour nos amis* (*Ibid.*, XV. 13.). Saint Pierre avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères les apôtres une si éminente prérogative, n'en est pas encore à ce point. Et qui oseroit le dire, si Jésus-Christ ne l'avoit dit le premier? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit* (*Ibid.*, XVI. 7.); *mais vous;* vous : à qui parle-t-il? A ses apôtres sans doute, parmi lesquels étoit saint Pierre; *vous* donc *demeurez dans la ville;* renfermez-vous dans le cénacle pour prier, et ne sortez pas, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut* (LUC, XXIV. 49.). De quoi donc avoient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Evangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avoient besoin; tous, et saint Pierre comme les autres,

avoient besoin par-dessus la foi, et par-dessus l'amour qu'ils avoient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts : Pierre ne craint plus; Pierre est pierre, c'est-à-dire, un rocher contre qui se brisent tous les flots; et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en haut. Marche, Pierre; dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux; et voici le temps que le Sauveur avoit marqué : *Tu ne peux me suivre à présent, mais après tu le pourras* (JOAN., XIII. 36). Voilà ce temps arrivé; parlez, Pierre : allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjuguer le monde : vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu; rentrons en nous-mêmes par une profonde connoissance de notre impuissance; confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ; ne nous fions point à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de piété qui nous paroissent sincères, qui le sont peut-être, mais non encore assez forts : ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce, aux dangereuses compagnies du monde; ne disons plus, Je ferai, je puis : car c'est là ce qui a trompé saint Pierre. Disons : Seigneur, aidez-moi, soutenez mon impuissance, donnez-moi la force; et s'il faut dire, Je puis, que ce soit comme saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV. 13.).

LXXVII.e JOUR.

Préparation à l'intelligence des plus hautes vérités par la soumission, et par une sainte frayeur.

Lisez le chapitre XIV; vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé; ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez; adorez ce que vous n'entendez pas : c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ? Aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain; prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice : c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeureroient, que vous importe? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne vous veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit, c'est par là qu'il vous parle; et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche; heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps; puisqu'en attendant tu te soumets, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre, puisque c'est le principe pour entendre, et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

LXXVIII.e JOUR.

***Confiance en Jésus-Christ notre intercesseur* (Ibid.).**

Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; je m'en vais vous préparer la place* (JOAN., XIV. 1, 2.).

Les temps de trouble arrivoient; c'étoit l'heure de la puissance des ténèbres; les apôtres étoient déjà comme au milieu de ces troubles : Jésus-Christ leur avoit déclaré qu'il alloit être trahi, et par l'un d'eux; il avoit désigné le traître à quelques-uns, et ils l'avoient vu partir de la table et de la maison; il venoit de leur dire le dernier adieu : *Mes petits enfants, je m'en vais, et je ne serai plus avec vous* (*Ibid.*, XIII. 33.); il leur faisoit voir la violence de ses ennemis prête à éclater; sa sainte cène ne leur avoit remis devant les yeux que du sang répandu et un corps livré; et la tentation étoit tout ensemble, et si terrible, et si proche, que Pierre, le plus fervent, le plus hardi, le plus favorisé d'eux tous, y devoit succomber jusqu'à renoncer à son maître, et cela dans la nuit même où ils alloient entrer. En cet état, il n'y avoit rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles. C'est aussi à quoi se termine tout ce discours, jusqu'à la fin de ce chapitre; et après avoir dit dès le commencement : *Ne vous troublez pas*, ne craignez rien : il finit encore par les mêmes mots : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix; que votre cœur ne se trouble pas, ne craignez pas* (JOAN., XIV. 27, 28.) : après quoi il termine ce discours, et se lève pour aller à la mort.

Il faut donc entendre et peser toutes ses paroles. Par rapport à celle-ci : *Ne vous troublez pas*; nous verrons qu'au lieu de trouble, tout inspire

la confiance aux apôtres. Ce qui leur causoit le plus de trouble, c'est qu'en leur disant, *Je m'en vais*, il sembloit ne leur laisser aucune espérance de le suivre; il les avoit mis au rang des Juifs, qui sembloient exclus de cette grâce : *Je m'en vais; et, comme j'ai dit aux Juifs, vous ne sauriez venir où je vais* (JOAN., XIII. 33.).

Il est vrai qu'il avoit dit à saint Pierre : *Vous ne pouvez encore me suivre, mais vous me suivrez après* (*Ibid.*, 36.) : par où il leur donnoit quelque espérance; puisque saint Pierre devoit le suivre un jour où il alloit, les autres sembloient aussi y être appelés. Mais pour ne leur laisser aucun doute : *Il y a*, dit-il, *plusieurs demeures dans la maison de mon Père* (*Ibid.*, XIV. 1, 2.); il n'y en a pas seulement pour moi et pour Pierre, il y en a pour plusieurs; il y en a pour vous : *Je m'en vais, mais c'est pour vous préparer la place; ne vous troublez donc pas*, ne craignez rien. *Vous croyez en Dieu*, c'est dans son royaume que votre demeure vous est préparée : *Croyez aussi en moi*, car c'est moi qui y vais préparer la place. *Ne vous troublez donc pas*, ne craignez rien : *Croyez en moi comme vous croyez en Dieu*, et tout est en sûreté pour vous.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : s'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois; avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherois-je votre sort? Admirez et ressentez la tendresse de ces paroles : *S'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois*. Ce n'est pas aux seuls apôtres qu'elles sont dites, c'est encore à nous. Répétons-les encore un coup, et laissons-nous-en pénétrer : *S'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois :* je ne vous veux rien cacher, et avant que de partir je veux vous apprendre tous les secrets qui vous regardent. *Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin* (*Ibid.*, XIII. 1.), et en s'en allant il leur veut ôter tout sujet de crainte.

Si je m'en vais, c'est que *je vais vous préparer la place* (*Ibid.*, XIV. 3.). *Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous, et c'est pour cela qu'il est* appelé *notre pontife selon l'ordre de Melchisédech* (*Hebr.*, VI, 20.). *Nous avons un grand Pontife qui a pénétré les cieux* (*Ibid.*, IV. 14.); il est entré dans ce sanctuaire éternel, dont l'entrée étoit interdite aux hommes à cause de leurs péchés. Il a percé *au dedans du voile* (*Ibid.*, VI. 19.); et notre foi, notre espérance y entre après lui, car il nous est allé préparer la place, et c'est pour cela qu'il y entre.

Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où étoit le lieu très saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où étoit l'arche, où Dieu même avoit établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain Pontife, qui encore n'y pouvoit entrer qu'une fois l'an. Il étoit couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin, qui, avec une épée flamboyante qu'il remuoit d'une manière menaçante, gardoit la porte du paradis (*Gen.*, III. 24.), pour empêcher nos premiers pères d'y rentrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus, sembloient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : N'entrez pas; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu; c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain Pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachoit la gloire de Dieu; c'est là ce voile qui nous rendoit le sanctuaire inaccessible; c'est le voile qui nous marquoit que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints; c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira (MATTH., XXVII. 51, 52; LUC., XXIII. 45.). La terre trembla en même temps, les tombeaux s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus le sanctuaire étoit ouvert, les morts recevoient la vie, l'interdit étoit levé, tout étoit changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvroit l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux; mais Jésus-Christ y devoit entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même (*Hebr.*, IX. 7, 12, 25.). Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offroit pour ses péchés et pour ceux du peuple; mais le vrai souverain pontife n'avoit pas besoin d'offrir pour lui (*Lev.*, XVI. 6, 11; *Hebr.*, VII. 27.); et en qualité de Fils unique il entroit dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : *Je m'en vais vous préparer la place* (JOAN., XIV. 2.).

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel; car *s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'auroit point été du tout* (*Hebr.*, VIII. 4.), puisqu'il y avoit pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est, non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il falloit qu'il mourût pour les pécheurs; *mais il le con-*

somme dans le ciel, où il paroît pour nous devant la face de Dieu (*Hebr.*, IX. 24.), où *assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère* continuellement *la rémission des péchés* (*Ibid.*, I. 3.), *en intercédant pour nous* (*Ibid.*, VII. 25.), et nous ouvrant la porte du ciel par *le sang du nouveau Testament répandu pour la rémission de nos péchés* (MATTH., XXVI. 28.)

Ne soyons donc point troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel; nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit; mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies par lesquelles il intercède pour nous, et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* (JOAN., XIV. 1.); car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui a été votre victime, un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes: *Croyez en Dieu, croyez en moi*: après cela *ne vous troublez pas, ne craignez rien* (*Ibid.*, 28.). Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seroient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos de la conscience: mais ils sont purgés: Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang, sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels; c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ: ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup. *Nous avons un souverain Pontife qui a pénétré les cieux; présentons-nous donc avec une entière confiance devant le trône de la grâce, pour en être secourus dans nos besoins; devenons inébranlables dans la confession* (*Hebr.*, IV. 14, 16.) de son saint nom. Mais ne soyons pas de ceux *qui le confessent de bouche, et le renoncent par leurs œuvres* (TIT., I. 16.): *si nous le renonçons, il nous renoncera; et si nous lui sommes infidèles*, la faute en sera en nous: car pour lui *il est ferme dans ses paroles, et il ne se peut renoncer lui-même* (2. TIM., II. 12, 13.). Ne craignez donc rien, ne vous laissez troubler de rien; croyez en Dieu, croyez en Jésus-Christ, *par qui vous avez accès auprès de Dieu* (*Ephes.*, II. 18.).

LXXIX.e JOUR.

Jésus-Christ est notre assurance et notre repos (JOAN., XIV. 3, 4, 5, 6.).

Après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai pour vous prendre, et vous emmener avec moi, afin que vous soyez où je suis (JOAN., XIV. 3.).

Voici le dernier degré d'assurance et du repos que Jésus-Christ pouvoit donner à ses fidèles. Quand il reviendra au dernier jour, que *tous les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers: Alors*, dit-il, *levez la tête, parce que votre rédemption approche* (LUC., XXI. 26, 28.). Je ne viens point vous juger; je viens vous quérir, et vous emmener avec moi. Le jugement n'est que pour le monde, et pour ceux qui aiment le monde: *Celui qui croit* en moi, de cette foi vive et véritable qui *fructifie en bonnes œuvres, n'est pas jugé: il ne vient point en jugement*, parce qu'*il est déjà passé de la mort à la vie* (JOAN., III. 18; V. 24; *Coloss.*, I. 10.).

Sans attendre ce dernier jour, Jésus-Christ nous visite tous les jours, lorsqu'il nous appelle à son repos éternel: il nous visite par les maladies; il est ce grand Père de famille qui frappe à la porte: alors il vient nous quérir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui.

C'est là donc la grande parole; c'est la parole de consolation et de tendresse, où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons long-temps sans lui. C'est donc alors que, bien loin d'être effrayés, nous devons nous mettre en état de lever la tête, parce que le moment arrive, où nous allons être où est Jésus-Christ, dans son royaume, dans son trône. C'est là ce qui fait dire à saint Paul que ce corps mortel lui est à charge, qu'il désire d'en être dégagé, pour *être avec Jésus-Christ* (*Philip.*, I. 22, 23.), qu'il désire d'être défait *de cette demeure terrestre*, et de quitter ce séjour, où il est *éloigné du Seigneur* (2. *Cor.*, V. 1, 4, 6, 8.), pour aller habiter où il est.

Si nous aimons Jésus-Christ, rien ne nous doit être plus cher que cette parole: *Je m'en vais, et je reviendrai vous quérir, afin que vous soyez où je suis.* Etre loin de Jésus-Christ, c'est être dans la peine, dans la mort, dans la tentation, dans le péché. Etre avec Jésus-Christ, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la justice parfaite. Voilà ce qu'il nous promet; voilà où il appelle les apôtres en leur disant le dernier adieu. Cet adieu n'est donc que pour un peu de temps; Jé-

sus-Christ leur promet de revenir pour les emmener avec lui : c'est la dernière marque de son amour, et le plus puissant motif pour les rassurer.

Et afin de leur ôter toute incertitude, il ajoute : *Vous savez où je vais, et vous en savez la voie* (JOAN., XIV. 4.). C'est en quoi est la différence entre eux et les Juifs. Car les Juifs ne savoient ni où il alloit, ni par où il y falloit aller; leur infidélité, leur aveuglement les empêchoient de le suivre : mais il dit au contraire à ses apôtres : *Vous savez où je vais, et vous savez le chemin par où il y faut aller*. Et ce chemin c'est moi-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (*Ibid.*, 6.). Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ, puisque je vous montre la voie pour venir où je suis?

Seigneur, lui avoit dit saint Thomas : *Nous ne savons où vous allez; et comment en pouvons-nous savoir la voie* (*Ibid.*, 5.)? *Je suis la voie, la vérité et la vie :* je suis celui où il faut aller, car c'est avec moi qu'il faut être; je suis la voie par où il faut aller : parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les désirs, si ce n'est la *vérité* et *la vie?* C'est, dit-il, ce que je suis; et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher? *Je suis* encore *ce chemin, je suis la voie.* Comment peut-on être à la fois, et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller? Mon Sauveur unit l'un et l'autre, et dans ce peu de paroles : *Je suis la voie, la vérité et la vie,* il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. O Seigneur, faites-moi la grâce de goûter cette parole, de vous y trouver, de vous y goûter tout entier.

LXXX.e JOUR.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie (JOAN., XIV. 6.).

Je suis la vérité et la vie. Je suis *le Verbe* qui *étoit au commencement,* la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, *la véritable lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde* (*Ibid.*, I. 9.) : la vérité même; par conséquent le soutien, la nourriture et la vie de tout ce qui entend : celui en qui est la vie, et la même vie qui est dans le Père. Il faut entrer par la foi dans toutes ces choses; car si elles n'étoient pas nécessaires pour notre salut, Jésus-Christ ne nous les auroit pas révélées.

Je suis donc, dit-il, *la vérité et la vie,* parce que je suis Dieu; mais en même temps je suis homme. Je suis venu enseigner le genre humain, et lui apporter des paroles de vie éternelle : avec la doctrine, je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'étoit qu'au dehors, il falloit encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime, pour leur mériter cette grâce : *Je suis donc la voie :* on ne peut approcher de Dieu ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine; il y faut venir par mes exemples; il y faut venir par mes mérites et par la grâce que j'apporte au monde. *La loi a été donnée par Moïse: la grâce et la vérité a été donnée par Jésus-Christ... Et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, plein de grâce et de vérité* (JOAN., I. 14, 18.). Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Eglise nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu, qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie : mais en même temps on ajoute, qu'étant Dieu, il vit et règne avec le Père, et le Saint-Esprit : il vit de la même vie, il règne avec la même souveraineté. Voici donc tout le mystère de Jésus-Christ : *Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et nous a donné l'intelligence pour nous faire connoître le vrai Dieu, et être dans son vrai Fils. C'est lui-même qui est le vrai Dieu et la vie éternelle* (1. JOAN., V. 20.). C'est lui qui est venu pour nous faire connoître le vrai Dieu; c'est par lui que nous y allons : il est lui-même le vrai Dieu, la vérité même, et la vie éternelle. *Il est la voie, la vérité et la vie.*

LXXXI.e JOUR.

Jésus-Christ est notre lumière (Ibid.).

Nous nous étonnions tout à l'heure comment on pouvoit être tout ensemble le moyen et la fin, *la vérité* et *la vie,* qui sont le terme, et en même temps la voie pour y aller. Mais Jésus-Christ nous explique ce mystère. Qui nous peut mener à la vérité, si ce n'est la vérité elle-même? Cette vérité est souveraine, nul ne la force, nul ne l'attire, et il faut qu'elle se donne elle-même. Mais cela même c'est la vie; car on vit quand on possède la vérité, c'est-à-dire, quand on la connoît, quand on l'aime, quand on l'embrasse. A Dieu ne plaise, que nous nous imaginions des bras pour la tenir et pour la serrer. On en jouit comme on jouit de la lumière, en la voyant; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est : car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même

le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

Mais que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière, pour nous la découvrir? Rien du tout : il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller à elle : la vérité est plus lumière que la lumière; rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre foiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter? Ainsi pour être la voie, il faut qu'il soit encore la vérité. Que craignons-nous davantage, que d'être trompés? Ceux qui veulent tromper les autres, et sont de ce côté-là ennemis de la vérité, ne veulent pas qu'on les trompe; et la vérité ne laisse pas d'être leur plus cher objet. Venez donc, ô vérité! En vous-même vous êtes ma vie; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre? et de quoi puis-je être troublé! Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, âme raisonnable et intelligente! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus! Cette lumière est d'autant plus belle, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : *La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises* (Joan., III. 19.). Que me servira une lumière, qui ne fera que découvrir ma laideur et ma honte? Lumière, retirez-vous, je ne vous puis souffrir. Sainte doctrine de l'Evangile, éternelle vérité, miroir trop fidèle, vous me faites trembler! Changeons-nous donc; nous ne pouvons pas changer la vérité : et qui seroit le malheureux qui voudroit que la vérité ne fût pas! nous ne subsistons nous-mêmes que par un trait de la vérité qui est en nous.

Aimons donc la vérité; aimons Jésus qui est la vérité même; changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être point obligés à haïr la vérité : Celui qu'elle condamne, la hait et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons-nous-en. C'est pour cela que l'Eucharistie nous est donnée; c'est dans le corps de Jésus, et dans son humanité sainte, le pur froment des élus, la pure substance de la vérité, le pain de vie; c'est donc en même temps la voie, la vérité et la vie. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans la voie du siècle; entrons dans la voie étroite où il a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connoître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXII.e JOUR.

Nul ne vient à son Père que par Jésus-Christ (Ibid.).

Nul ne vient à mon Père que par moi (Joan., XIV. 6.). Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond; et pour les rendre tout-à-fait imperturbables, il leur apprend tout le bien qu'ils trouveront en lui. Ce bien sera qu'en le trouvant, par lui ils posséderont son Père même, qui devoit être tout l'objet de leurs désirs, comme c'étoit le terme de tous les siens.

Nul ne vient à mon Père que par moi. Si le Sauveur est *la voie, la vérité et la vie,* il ne faut point qu'il nous mène à autre qu'à lui-même, pour être heureux. Comment est-ce donc qu'il est la voie pour nous mener à son Père? Que voulons-nous davantage que la vérité et la vie, que nous trouverons en lui? Il nous explique lui-même ce profond secret, en disant : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père, et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu* (*Ibid.*, 7.). Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connoissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui soit hors de moi : c'est en moi qu'on connoît le Père; et vous l'avez déjà vu. Quel est ce nouveau mystère? Comment est-ce qu'on connoît le Père en connoissant Jésus-Christ? Quand les apôtres ont-ils vu le Père? où l'ont-ils vu? C'est ce qu'il dira dans la suite; mais auparavant il nous faut entendre ce que lui dit saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit* (*Ibid.*, 8.).

A ces mots, et pour ainsi dire, au seul son de cette parole, l'âme chrétienne ressent quelque chose de grand; mais quelque chose de tendre, mais quelque chose d'intime. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Montrez-le-nous, c'est par vous que nous le voulons voir; *il nous suffit :* vous nous ordonnez de n'avoir ni crainte ni trouble; pour cela il ne nous faut qu'une seule chose; *votre Père nous suffit.* Comprenons bien cette pleine satisfaction de

notre esprit en voyant Dieu; ce sera le remède à tous les troubles. Car nous avons trouvé un bien que rien ne nous peut ôter; et ce bien nous suffisant seul, rien ne pourra troubler notre repos.

LXXXIII.e JOUR.

Dieu seul nous suffit (JOAN., XIV. 8.).

Montrez-nous votre Père, et il nous suffit (JOAN., XIV. 8.). Dieu seul nous suffit; et il ne faut que le voir pour le posséder; parce qu'en le voyant, on voit *tout le bien* (*Exod.*, XXXIII. 19.), comme il l'explique lui-même à Moïse : on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour; on l'aime sans bornes; et tout cela c'est le posséder. Disons donc de tout notre cœur avec saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit;* lui seul peut remplir tout notre vide, remplir tous nos besoins, contenter éternellement tous nos désirs, nous rendre heureux.

Vidons donc notre cœur de toute autre chose; car si le Père seul nous suffit, nous n'avons pas besoin des biens que nos sens goûtent par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de nous, encore moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle; encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver; nous n'avons besoin que de Dieu, il nous suffit; en le possédant nous sommes contents.

Que cette parole de saint Philippe est courageuse! Pour la dire en vérité, il faut aussi pouvoir dire avec les apôtres : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (MATTH., XIX. 27.). Il faut du moins tout quitter par affection, par désir, par résolution; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. Alors on peut dire avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit;* tout est content. Heureux ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement. Mais qu'ils ne se laissent donc rien; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore, n'est rien. Ne connoissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain? pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son désir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux, encore un coup, ceux à qui il est donné de pousser à bout ce désir, de le pousser jusqu'à l'effet. Mais il y a obligation pour tous les chrétiens de le pousser à bout du moins dans le cœur, en vérité, sous les yeux de Dieu; d'avoir du bien comme n'en ayant pas, d'être marié comme ne l'étant pas, d'user de ce monde comme n'en usant pas, mais comme n'en étant pas, mais comme n'y étant pas. C'est à ce vrai bien qu'il nous faut tendre; et nous ne sommes pas chrétiens, si nous ne disons sincèrement avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

C'est donc le fond de la foi qui dit cette parole; c'est en quelque façon le fond même de la nature. Car il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu; et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable, et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux; c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.* Mais que sert au malade de désirer la santé, pendant que tous les remèdes lui manquent, et que souvent même il a la mort dans le sein, sans le sentir? Tel est l'état de toute la nature humaine. L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire, ni que devenir. Ses plaisirs l'emportent; et ces mêmes plaisirs le tuent; il se tue par autant de coups, que l'attrait des sens lui fait commettre de péchés; et il ne tue pas seulement son âme par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter : tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut! L'homme depuis le péché est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps, où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de déréglements, d'inclinations vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'âme! Quelle malheureuse séduction règne en nous! Nous ne savons pas même désirer, ni demander ce qu'il nous faut. Saint Philippe nous apprend tout, en disant : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Car il se réduit à la chose que Jésus-Christ nous a enseigné être la seule nécessaire. Seigneur, vous êtes la voie; je viens à vous pour me retrouver moi-même, et dire enfin avec votre apôtre : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

LXXXIV.e JOUR.

C'est dans le Père qu'on voit le fils (JOAN., XIV. 9.).

Comme il ne nous paroît point dans tout l'Evangile de demande plus haute que celle de saint Philippe, il n'y a aussi rien de plus haut que la réponse de Notre-Seigneur. Nous avons vu que

saint Philippe avoit bien connu deux choses : l'une, que pour être heureux, c'étoit assez de voir le Père; l'autre, que c'étoit au Fils à nous le montrer. Le Fils lui va donc apprendre ce que c'est que voir le Père, et que c'est dans le Fils même qu'on le voit.

Remarquez avant toutes choses cette espèce d'étonnement avec lequel le Sauveur parle : *Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connoissez pas? Philippe qui me voit, voit mon Père* (JOAN., XIV. 9.). Je ne parle pas de celui qui me voit seulement des yeux du corps; celui-là en me voyant, ne me voit point. Car si celui qui regarde l'homme par ces yeux mortels, n'en voit que le dehors, et, pour ainsi parler, que l'écorce; combien est-on éloigné de voir le Fils de Dieu, quand on n'apporte que les yeux du corps à cette vue! Les apôtres avoient passé beaucoup au delà, puisqu'ils avoient cru, et confessé par la bouche de saint Pierre, qu'il étoit *le Christ, le Fils du Dieu vivant* (MATTH., XVI. 16.); et le même apôtre lui avoit encore dit au nom de tous : *Nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* (JOAN., VI. 70.).

Ils l'avoient donc connu, et ils avoient en même temps connu son Père; puisqu'ils avoient très distinctement et très véritablement connu de qui il étoit fils.

Cependant ils n'étoient pas encore contents, et ils avoient raison; parce que comme ils n'avoient pas encore connu parfaitement Jésus-Christ, ils n'avoient pas encore parfaitement connu son Père. Et c'est pourquoi il leur avoit dit : *Si vous m'aviez connu* (*Ibid.*, XVI. 7, 9.); leur faisant entendre, qu'ils ne l'avoient pas encore parfaitement connu, et que c'étoit la raison pourquoi ils ne connoissoient pas encore parfaitement son Père; et c'est pour expliquer à fond cette vérité, qu'il dit maintenant : *Qui me voit, voit mon Père.*

Il y a une certaine manière de me voir, qui ne laisse plus rien à désirer, parce que celui qui me voit de cette sorte, c'est-à-dire, celui qui me voit à découvert et tel que je suis, il voit mon Père. Je suis moi-même par mon fonds et par ma naissance la manifestation de mon Père, parce que je suis son image vivante, l'éclat de sa gloire, l'empreinte, l'expression de sa substance. Prenez donc garde, Philippe; ne souhaitez pas de voir mon Père, comme si mon Père étoit quelque chose hors de moi : c'est en moi qu'il le faut voir; c'est en lui aussi qu'on me voit. *Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et mon Père dans moi* (JOAN., XVI. 11.)? Quand donc on le voit, on me voit dans mon principe; et quand on me voit, on le voit dans son image, dans son expression, dans son éclat, dans le rejaillissement de sa gloire; et la vue du Père et du Fils est inséparable. Prenez donc garde, Philippe, que vous n'ayez pas encore entendu ce que c'est que de voir mon Père; vous l'entendrez parfaitement, lorsque vous entendrez que qui me voit le voit aussi; et que qui le voit, me voit en même temps; et à mesure qu'on croît en la connoissance de l'un, on croît aussi en celle de l'autre.

Il venoit de dire : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père; et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez vu* (*Ibid.*, 7.). Car il faut toujours revenir à cette parole, comme au principe d'où naît tout ce qui suit. *Vous le connoîtrez :* vous ne le connoissez donc pas encore parfaitement. *Vous l'avez vu* néanmoins; mais vous l'avez vu imparfaitement. Viendra le temps que vous le verrez à découvert; et ce sera dans ce même temps que je me manifesterai moi-même à vous. *Celui qui m'aime*, dit-il, *il sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai moi-même à lui* (*Ibid.*, 21.) : je me découvrirai tout entier; et en me montrant à lui à découvert, en même temps je lui montrerai mon Père.

Quand sera-ce, ô Seigneur, que vous m'admettrez à ce secret, à cette vue intime et parfaite de votre Père et de vous? Quand vous verrai-je, ô Père et Fils! ô Fils et Père! Quand verrai-je votre parfaite unité, et la manière admirable dont vous demeurez l'un dans l'autre, lui en vous, et vous en lui? Quand vous verrai-je! ô Dieu, qui sortez de Dieu, et qui demeurez en Dieu! ô Dieu Fils de Dieu! Ce n'est pas assez de vous prier de me montrer votre Père, si je n'entends en même temps que montrer le Fils, c'est montrer le Père; que montrer le Père, c'est montrer le Fils; qu'on les doit aimer du même amour, et les voir d'une même vue. O Père, je serai heureux, quand je verrai votre face. Mais votre face, votre manifestation, c'est votre Fils; *c'est le miroir sans tache de votre* incompréhensible *majesté*, de votre beauté immortelle; *l'image de votre bonté parfaite, la douce vapeur, l'émanation de votre clarté, et l'éclat de votre éternelle lumière* (*Sap.*, VII. 25, 26.); en un mot, votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes; parfaitement et exactement un autre vous-même; qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranche-

ment du fond de votre substance. Je me perds, je crois, j'adore, j'espère voir, je le désire : c'est là ma vie.

LXXXV.e JOUR.

Le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père (JOAN., XIV. 10.).

Entrons encore une fois avec humilité et tremblement dans la profondeur des paroles de Jésus-Christ. Il nous déclare tout ce qu'il est par ces paroles, puisque le même qu'on voit des yeux du corps, et qui par là paroît homme, est le même en qui on croit, et qu'on voit des yeux de l'esprit, qui par là est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, le même Dieu que son Père; parce que *le Seigneur notre Dieu est un* (*Deut.*, VI. 4.); parfaitement un, l'unité même; mais non pas un autre Dieu que son Père, à Dieu ne plaise. Son Père et lui sont inséparables; l'un est dans l'autre, des deux côtés : le Père à sa manière dans le Fils; le Fils d'une autre manière dans le Père : qui voit le Père, voit le Fils; qui voit le Fils, voit le Père : on ne les sépare point dans la vue, on ne les doit non plus séparer dans la foi, conformément à ce qu'il a dit : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* (JOAN., XIV. 1.).

Je m'en vais; et vous ne me verrez plus (*Ibid.*, XVI. 16.). C'est ce qu'il nous dira bientôt. Vous ne me verrez plus des yeux du corps; mais ne le verrons-nous plus des yeux de l'esprit? A Dieu ne plaise, où seroit notre foi et notre espérance? Mais s'en va-t-il tellement qu'il ne demeure plus du tout avec nous? A Dieu ne plaise, encore un coup. Car où seroit la vérité de cette parole, que nous entendrons bientôt : *Nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure* (*Ibid.*, 23.). Il s'en va donc, et il demeure : comme quand il est descendu du sein de son Père, il y est demeuré; ainsi quand il y retourne, il ne demeure pas moins avec nous. De cette sorte, l'homme qui disparoît est le même que le Dieu qui demeure, celui qu'on voit est le même que celui qu'on ne voit pas; et lui-même est le même avec son Père, afin que nous entendions que tout est à nous. Dans celui que nous voyons, et qui s'est donné à nous en se faisant homme, nous pouvons posséder celui qui est éternellement avec le Père, qui est dans le Père, en qui le Père est, que nous verrons, que nous aimerons, que nous posséderons dans son Fils. C'est la parfaite explication de cette parole : *Je suis la voie*, comme homme; comme Fils de Dieu, *Je suis*, ainsi que mon Père, *la vérité et la vie*, la même vérité, la même vie. Voilà le mystère, voilà l'espérance, voilà la foi des chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui, et trouver en lui l'invisible vérité de Dieu. Ah! que Dieu est proche de nous! Que Dieu est en nous par Jésus-Christ! Vraiment il est notre Emmanuel : *Dieu avec nous!* Allons à sa table; mangeons, rassasions-nous : là est notre nourriture; là est notre vie.

LXXXVI.e JOUR.

Jésus le Verbe éternel nous fait voir le Père (Ibid.).

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision, où nous verrons clairement le Père dans le Fils, comme le Fils dans le Père; le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui, par deux moyens admirables, par sa parole, par les œuvres de sa puissance, qui sont ses miracles.

Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même (JOAN., XIV. 10.). Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un; celui qui me prononce, me donne mon être; et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère, est de lui-même.

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (*Ibid.*, VII. 46.); parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité; qui fait que sans s'efforcer, sans se guinder, pour ainsi dire, elle y influe si doucement et si intimement, qu'on lui cède sans violence.

Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : *Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit* (*Ibid.*, XII. 50.), et comme il me le dit toujours; parce qu'il me parle toujours, comme toujours je suis sa parole.

Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Et quelle preuve nous en donne-t-il? *Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est vé-*

ritable : et il n'y a point d'injustice en lui (JOAN., VII. 16, 18.).

Mon Sauveur, ne parlez-vous point trop comme une créature? Qu'est-ce qu'une créature, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt? La différence est immense entre ce qui est produit de toute éternité, et ce qui est produit dans le temps : ce qui est produit de toute éternité est toujours; ce qui est produit dans le temps n'est pas toujours, et peut n'être point du tout. Il est donc tiré du néant; il est néant lui-même. Par conséquent quelle différence entre sortir de Dieu comme son ouvrage, et sortir de Dieu comme son Fils? L'un est créé, l'autre engendré : l'un tiré du néant, et néant lui-même; l'autre tiré de la substance de Dieu, et par conséquent l'être même. Parmi les hommes mêmes, quelle différence entre le fils et l'ouvrage? Tous deux néanmoins viennent d'un autre. Mais le Fils est de même nature que son Père, et en cela n'est rien moins que lui : mais l'ouvrage n'a rien de son ouvrier, et lui est absolument étranger.

Mon Dieu! oserai-je suivre je ne sais quelle lumière sombre qui me paroît? Dieu est Père, Dieu est ouvrier; l'homme est père, l'homme est ouvrier; mais avec une immense différence. L'homme est ouvrier, mais il trouve sa matière toute faite par un autre dont il l'emprunte : Dieu n'a besoin d'aucune matière, et il tire tout du néant.

L'homme est père : est-il un vrai père? Et que donne-t-il à son fils? Son fils, il est vrai, est de même nature que lui; mais est-ce lui qui lui donne cette nature? Non sans doute. Comment donc vient-il de lui? Combien imparfaitement! La véritable paternité est en Dieu, qui engendrant son Fils de tout son fond, lui donne toute sa substance, tout son être, par conséquent toute son éternité; et le fait être non-seulement son égal, mais encore *un avec lui* (*Ibid.*, X. 50.).

Ne dites pas qu'il emprunte; car son Père toujours fécond, en lui communiquant tout ce qu'il est, ne se dessaisit de rien. Autre chose est prêter, ou donner par sa volonté ce qu'on peut ne donner pas: autre chose est, être fécond. Il faut entendre dans le Père l'abondance, la plénitude, la fécondité, une pleine effusion de soi-même, mais en soi-même pour engendrer un autre soi-même, qui reçoit tout en naissant, et qui naît par conséquent égal à celui de qui il reçoit tout, aussi grand, aussi éternel, aussi parfait que lui. Un Dieu ne vient pas d'un autre qui le tire du néant, mais un Dieu vient d'un autre qui le tire, pour ainsi parler, de sa propre essence; qui le produisant en soi-même, se dégraderoit soi-même, s'il le produisoit imparfait. C'est donc un Dieu, qui vient d'un Dieu : Fils parfait d'un Père parfait, parfaitement un avec lui, parce qu'il reçoit sa nature dont l'unité fait l'essence : *Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est un* (*Deut.*, VI. 4.) : le Père est un, le Fils est un; le Père est Dieu, le Fils est Dieu; et tous deux ne peuvent être qu'un seul Dieu : autrement le Fils n'est pas Fils, et il n'a point la nature de son Père, s'il n'en a point la parfaite et souveraine unité.

Pourquoi se jeter dans ces abîmes? Pourquoi Jésus-Christ nous les a-t-il découverts? Pourquoi y revient-il si souvent? Et pouvons-nous ne nous arrêter pas à ces vérités, sans oublier la sublimité de la doctrine chrétienne? Mais il faut s'y arrêter en tremblant; il faut s'y arrêter par la foi; il faut, en écoutant Jésus-Christ et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent; et croire aussi en même temps que ce Dieu d'où elles viennent, vient lui-même de Dieu, et qu'il est Fils; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père.

Voici donc l'acte de foi que je m'en vais faire : le Fils n'est pas de lui-même, autrement il ne seroit pas Fils; il ne parle donc pas de lui-même: *Il dit ce que son Père lui dit* (JOAN., XII. 49, 50; XIV. 10.) : son Père lui dit tout en l'engendrant; et il le lui dit, non par une autre parole, mais par la propre parole qu'il engendre : il rapporte tout à son Père, parce qu'il s'y rapporte lui-même; il rapporte sa gloire à celui de qui il tient tout son être; mais cette gloire leur est commune : quelque chose manqueroit au Père, si son Fils étoit moins parfait que lui. C'est ce que je crois; car Jésus-Christ me le dit : c'est ce que je verrai un jour; parce que le même Jésus me l'a promis.

Parlez donc, parlez, ô Jésus! parlez, vous qui êtes la parole même. Je vous vois dans vos paroles, parce qu'elles me font voir et sentir en quelque façon que vous êtes un Dieu; mais j'y vois aussi votre Père, parce qu'elles me font connoître que vous êtes un Dieu sorti d'un Dieu, *le Verbe* et *le Fils de Dieu* (*Ibid.*, I. 1, 14.).

LXXXVII.ᵉ JOUR.

Jésus-Christ opérant ses miracles, nous fait voir le Père dans ses œuvres (Ibid.).

Le Père qui demeure en moi fait les œuvres (JOAN., XIV. 10.) miraculeuses. C'est la seconde chose par où Jésus-Christ veut qu'on voie son Père en lui : on le voit dans ses paroles; il le faut encore voir dans ses œuvres.

Mon Père agit, et moi j'agis aussi : *Mon Père ne cesse d'agir, et je ne cesse d'agir* (*Ibid.*, V. 17.). Si le monde a été, c'est que mon Père l'a fait, et moi aussi : si le monde continue d'être, c'est que mon Père le conserve, et moi aussi. Il a fait, et il fait tout par son Fils : *Le Fils ne fait rien de soi, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père* (*Ibid.*, 19.). Est-ce un apprentif toujours attaché aux mains et au travail de son maître? toujours apprentif, jamais maître? Les apprentifs mêmes ne sont pas ainsi parmi les hommes. Qu'imaginez-vous ici, homme grossier? Quoi! le Père qui fait quelque chose, et le Fils qui l'imite, et fait aussi quelque chose? Quelle folie! Le Père a-t-il fait un autre monde que le Fils? Y a-t-il un monde que le Père ait fait, et un autre monde que le Fils ait fait, à l'imitation de son Père? à Dieu ne plaise : le Père fait tout ce qu'il fait par son Fils, et le Fils ne fait rien que ce qu'il voit faire; comme il ne dit rien, que ce qu'il entend dire. Mais comment lui parle-t-on? En l'engendrant : car au Père éternel, parler c'est engendrer; prononcer son Verbe, sa parole, c'est lui donner l'être. De même, lui montrer tout ce qu'il fait, lui découvrir le fond de son être et de sa puissance, en un mot lui ouvrir son sein, c'est l'engendrer, c'est le faire sortir de ce sein fécond, et en même temps l'y retenir, dans ce sein où il voit tout, tout le secret de son Père, et d'où il vient l'apprendre aux hommes, autant qu'ils peuvent le porter et qu'il leur convient.

Il ne dit donc rien que ce qu'il entend; il ne fait rien que ce qu'il voit faire : mais entendre son Père, et voir ce qu'il fait et ce qu'il est, c'est naître de lui. Il a cela par sa naissance, il lui est aussi naturel d'agir qu'à son Père; et c'est pourquoi il ajoute : *Ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement* (*Ibid.*). Ecoutez : il ne le fait pas seulement, mais *il le fait semblablement,* aussi parfaitement et avec pareille dignité. Le Père le fait infatigablement, et le Fils de même; le Père tire du néant, et le Fils de même; le Père agit sans cesse, et le Fils aussi. *Le Père ressuscite qui il lui plaît, et le Fils ressuscite aussi qui il lui plaît* (JOAN., V. 21.), avec une pareille autorité, parce que son autorité, comme sa nature, est celle de son Père. *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* (*Ibid.*, 26.). On la lui donne; et néanmoins il l'a en soi, parce qu'on lui donne tout sans réserve. Ainsi la vie est en lui, comme elle est dans son Père; et il est comme lui la vie par nature.

Ainsi le Père qui demeure en moi, fait les œuvres miraculeuses que vous voyez : tout est parfait dans les œuvres de Jésus-Christ, tout y ressent une autorité et une origine céleste. C'est pourquoi saint Jean disoit : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique; plein de grâce et de vérité* (*Ibid.*, I. 14.). Comment donc ne voyez-vous pas, dit-il à Philippe, *que mon Père est en moi, et moi en lui* (*Ibid.*, XIV. 10.)? Voyez-le dans les vérités que je vous annonce, dans les paroles de vie éternelle que je vous apporte; voyez-le dans les œuvres que je fais, pour montrer que c'est mon Père qui m'a envoyé. *Mon Père m'écoute toujours* (*Ibid.*, XI. 41.) : il veut tout ce que je veux; je veux tout ce qui lui plaît; tout ce qui est à lui, est à moi; tout ce qui est à moi, est à lui. Comment donc *ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et mon Père en moi? Croyez-le du moins, à cause des œuvres que je fais* (*Ibid.*, XIV. 11, 12.). *Croyez-le du moins;* comme s'il disoit : Il y a une autre manière de voir que mon Père est en moi et moi en lui, qui est de voir la substance de l'un et de l'autre : c'est ce qui fera votre parfaite félicité. Mais en attendant, voyez-le du moins par les œuvres : je fais ce que veut mon Père, ce qu'il me montre; c'est lui qui fait tout en moi. Ne fait-il pas tout aussi dans les autres, qu'il appelle à travailler à son ouvrage? Oui sans doute; mais il ne le fait pas comme étant en eux, c'est-à-dire, comme y étant pleinement, comme y étant réciproquement et dans une parfaite égalité, parce que nul autre que le Fils ne peut dire : *Qui me voit, voit mon Père, parce que mon Père est en moi, et moi en lui.*

O rapport! ô égalité! ô unité! je vous crois, je vous adore; je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que vous nous élevez si haut par la foi : ce m'est un gage que vous voulez m'élever encore plus haut par la claire vue. Qu'ai-je donc à craindre? qu'ai-je à me troubler? Pour n'être jamais troublé, je ne désirerois avec saint Philippe que de voir votre Père. Vous me montrez où je le puis voir; vous me le montrez dans quelque chose qui m'est bien proche, puisque

c'est un homme; et qui est bien proche de vous, puisque c'est un autre vous-même. Je vois, je verrai : qui peut m'ôter mon bonheur?

LXXXVIII.e JOUR.

Les miracles des apôtres plus grands que ceux de Jésus-Christ. De quelle manière (JOAN., XIV. 12.).

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, non-seulement fera les œuvres que je fais; mais il en fera encore de plus grandes, parce que je m'en vais à mon Père (JOAN., XIV. 12.). Vous croyez tout perdre par ma retraite, vous y gagnez; et la puissance qui vous sera donnée d'en haut, viendra à un tel point, que non-seulement vous ferez les choses que je fais, mais encore vous en ferez de plus grandes. Ne vous troublez donc pas, ne craignez rien; au contraire remplissez-vous de foi et de confiance : de cette sorte, ce qui se fera par vous après ma retraite, est au-dessus de tout ce qui a été fait.

C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait; car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentoit, et comme lui ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la parole de Pierre, *Ananias et Saphira sont tombés morts* (*Act.*, V. 1, 2 *et seq.*); et à celle de Paul, *le magicien Elymas a été frappé d'aveuglement* (*Ibid.*, XIII. 8, 10, 11.). Ils ont livré à Satan et à des maux imprévus, ceux qu'il falloit abattre manifestement pour inspirer de la crainte aux autres. Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits : mais c'est aussi qu'il ne devoit pas les faire, à cause qu'ils répugnoient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venoit faire. Ce n'est que sur un figuier qu'il a déployé la puissance de perdre et de détruire; ce n'est que des pourceaux qu'il a livrés aux démons. Pour les hommes, il doit être un jour leur juge; mais dans son premier avénement, il ne devoit faire sentir que sa qualité de Sauveur.

Nous pouvons dire néanmoins encore, que dans ces miracles qui viennent d'une puissance bienfaisante, les apôtres ont fait plus que Jésus. En touchant les habits qu'il portoit actuellement, il sortoit de lui une vertu salutaire (LUC., VIII. 44, 46.); mais on n'a point vu, qu'on guérît par l'*application des linges qui l'avoient touché une fois,* comme il est arrivé à saint Paul (*Act.*, XIX. 11, 12.); et même *par son ombre*, comme il est arrivé à saint Pierre (*Act.*, V. 15, 16.).

Mais le grand endroit, où il paroît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du monde. A la première prédication de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent (*Ibid.*, II. 41.); à la seconde cinq mille (*Ibid.*, IV. 4.). Après la mort de Jésus ses disciples ne se trouvent qu'environ six vingts dans le cénacle (*Ibid.*, I. 15.) : il y avoit par-ci par-là quelques disciples cachés; mais saint Jacques dit à saint Paul : *Voyez, mon frère, combien de milliers ont cru* (*Ibid.*, XXI. 20.). Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie, et l'Evangile reçu dans tout le monde, jusqu'aux peuples les plus barbares? Voilà les miracles de la prédication apostolique, plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par les apôtres, que Jésus n'avoit pas révélés par lui-même; en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avoit bien parlé de la réprobation des Juifs, et de la conversion des gentils; mais que la réprobation des Juifs dût si tôt paroître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des gentils; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et *quand les nations seroient pleinement entrées* (*Rom.*, XI. 25, 26, 29 *et seq.*) dans l'Eglise; et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'étoit sauvé que par miséricorde, c'est un secret dont Jésus-Christ avoit réservé la révélation à saint Paul, qui étant choisi pour être le docteur des gentils, devoit aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les gentils; par lequel aussi Dieu a fait connoître *la grande science qu'il lui avoit donnée du mystère de Jésus-Christ.* C'est ce *secret* qui a *été révélé aux apôtres et aux prophètes* de la nouvelle alliance *par le Saint-Esprit,* et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ pour les gentils, et qui a été révélé par eux et *par l'Eglise,* non-seulement aux hommes, mais encore *aux anges et aux puissances célestes; afin de* leur *faire admirer les divers conseils de la féconde sagesse de Dieu* (*Ephes.*, III. 1, 3,

4, 5, 6, 8, 9, 10, 11.). C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Ephésiens, parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avoit comme enveloppé dans des paraboles; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les gentils auroient rempli l'Eglise.

O Dieu! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Eglise. Qui n'admireroit l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages?

Il montre pourtant après que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait: *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* (JOAN., XIV. 13.). Et ce que je ferai par vous sera plus grand en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi? écoutons-en la raison: *parce que je m'en vais à mon Père*. Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père; combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire?

Mon Sauveur, je le reconnois: vous êtes la Sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps: les hommes ne pouvoient pas porter d'abord tout le poids de votre secret: vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands ouvrages pour le temps où retourné à votre Père, les jours d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout; vous paroissez au haut des cieux à votre premier martyr (*Act.*, VII. 55.), et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux gentils par un saint Paul; mais ce Paul, par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux (*Ibid.*, IX. 3, 4, 5, 6, 7.), et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples: vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai (JOAN., XIV. 13.): il ne dit pas, Mon Père le fera; mais, *Je le ferai*. C'est toujours ce qu'il dit: *Mon Père agit, et j'agis aussi* (*Ibid.*, V. 17.); ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. *Car il fait tout par son Verbe, et rien de ce qui se fait, ne se fait sans lui* (JOAN., I. 3.).

Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai: c'est lui par qui on demande; c'est lui qui fait ce qu'on demande: c'est en son nom qu'on demande: on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, *je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils* (*Ibid.*, XIV. 13.). Il affermit notre foi en nous faisant voir, qu'il nous fait du bien par l'intérêt de sa gloire. Son intérêt, c'est le nôtre: sa gloire, c'est notre bonheur. Qu'y a-t-il donc à craindre pour nous? Considérez, chrétiens, quel médiateur vous avez; combien bon, combien puissant. Tout est possible par son entremise; il ne s'agit que de savoir ce qu'il faut demander et désirer: c'est ce qu'il va vous apprendre.

LXXXIX.e JOUR.

Ce qu'il faut demander et désirer: aimer et garder ses commandements (JOAN., XIV. 15, 21.).

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et il conclut: *Celui qui a reçu mes commandements, et qui les garde, est celui qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et me manifesterai à lui* (*Ibid.*, 15, 21.). Tout cela conclut de plus en plus à ne se laisser troubler de rien, dans les moyens qu'il nous donne de nous assurer l'amour de son Père et le sien; comme s'il disoit: Ne vous mettez en peine de rien, que de garder mes commandements: si vous les gardez, tout est sûr, parce que mon Père et moi vous aimerons d'un amour si cordial, que nous nous manifesterons à vous, sans vous rien cacher.

Les apôtres désiroient de voir son Père; et après leur avoir appris où il le faut voir, c'est-à-dire, en lui, il vient à la pratique, et leur apprend le moyen de parvenir à cette vision bienheureuse, où l'on voit le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, qui est de garder ses commandements.

Je me manifesterai moi-même à lui. N'espérez pas pouvoir me voir, ni voir mon Père, de vous-même. Nul ne me peut voir, que je ne me découvre moi-même à lui; et je ne me découvre qu'à ceux qui gardent mes commandements. Je me découvre à ceux-là de cette

manière admirable, qui fait qu'on voit mon Père en moi, et qu'on me voit dans mon Père. Ne vous contentez pas de vous attacher aux sublimes vérités; ne vous repaissez pas de la plus haute contemplation, encore moins des spéculations inutiles; venez aux moyens et aux vérités de pratique; appliquez-vous à l'observance des commandements. Ne croyez pas qu'il suffise de parler hautement de moi; car toute votre hauteur n'est que bassesse à mes yeux : ni d'admirer ma grandeur; car je n'ai pas besoin de vos louanges, ni d'avoir quelque tendresse vague et infructueuse pour ma personne; car tout cela n'est qu'un feu volage, qui se dissipe de lui-même, et se perd bientôt en l'air. Si vous m'aimez véritablement, sachez que l'amour n'est pas dans la spéculation, ni dans le discours. *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur*, qui le disent deux fois, et semblent le dire avec force, *n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père, entrera dans le royaume des cieux* (MATTH., VII. 21, 22.); car c'est comme j'ai fait moi-même, et j'ai été *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (*Philip.*, II. 8.). Comment seroit-il utile aux hommes de faire sur moi de beaux discours? puisque ceux qui auront prophétisé et fait des miracles en mon nom, sans venir à la pratique des vertus et à observer mes préceptes, recevront à la fin cette terrible sentence : *Je ne vous connois pas; allez : retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité* (MATTH., VII. 23.). Combien donc la vie chrétienne est-elle sérieuse! Combien est-elle ennemie des vains discours! Elle est toute dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la mortification, dans la croix; toute à crucifier ses mauvais désirs, et à abattre la chair qui convoite contre l'esprit.

Prenez garde à l'amusement, j'oserai le dire, à la séduction des entretiens de piété, qui n'aboutissent à rien; tournez tout à la pratique.

Ne vous attachez néanmoins pas à une pratique sèche et sans amour. *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* (JOAN., XIV. 15.); commencez à aimer la personne : l'amour de la personne vous fera aimer la doctrine, et l'amour de la doctrine vous mènera doucement et fortement tout ensemble à la pratique. Ne négligez pas de connoître Jésus-Christ et de méditer ses mystères; c'est ce qui vous inspirera son amour : le désir de lui plaire suivra de là, et ce désir fructifiera en bonnes œuvres. La pratique des bonnes œuvres, sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'une morale purement humaine et philosophique : toutes les vertus chrétiennes sont animées de l'amour de Jésus-Christ. Ainsi on fait tout en foi, on fait tout en espérance, on fait tout en charité; on aime Dieu, on en est aimé; Jésus-Christ nous aime, et il se manifeste lui-même à nous, et en lui il nous manifeste son Père : nous voyons, nous vivons, nous sommes heureux, non point en nous, mais en Dieu.

XC.e JOUR.

Promesse de l'esprit consolateur : ce que c'est que le monde (JOAN., XIV. 15, 16, 17.).

Si vous m'aimez, gardez mes commandements; et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur pour demeurer éternellement en vous; l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connoît pas (JOAN., XIV. 15, 16, 17.). Il n'oublie rien pour les consoler et les raffermir; et après leur avoir parlé de son amour, et de celui de son Père, afin que rien ne leur manque de ce qui est divin, ou plutôt afin que rien ne leur manque de ce qui est Dieu, il leur promet le Saint-Esprit.

L'aimable titre que celui de *consolateur*, que Jésus-Christ donne au Saint-Esprit! Ce sera donc cet esprit qui vous consolera de mon absence; ce sera cet esprit qui vous inspirera le vrai amour, qui vous fera garder mes commandements. Cet esprit viendra à la prière de Jésus-Christ; le Père le donnera, et nous verrons aussi que Jésus-Christ le donnera lui-même. C'est cet esprit qui est venu enflammer l'Eglise à l'amour de Jésus-Christ et à la pratique de ses préceptes.

Un autre consolateur. Jésus-Christ est un grand consolateur, puisqu'il dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes peinés* (MATTH., XI. 28.). Le Saint-Esprit insinue cette douce consolation dans le cœur; il y répand la douceur céleste, qui fait ressentir, qui fait aimer les consolations de Jésus-Christ.

Un autre consolateur. Il avoit parlé de son Père, il avoit parlé de lui-même; il falloit encore parler de cet autre consolateur, et nous manifester tout ce qui est Dieu, la Trinité toute entière.

Pour demeurer en vous éternellement. Cet esprit consolateur ne quitte jamais que ceux qui le chassent; et de lui-même il demeure éternellement.

L'esprit de vérité. Quelle est la consolation de l'homme parmi les travaux et les erreurs, si ce

n'est la vérité? L'esprit de vérité est donc notre véritable consolateur, en mettant la vérité à la place de la séduction du monde, et de l'illusion de nos sens.

Que le monde ne peut recevoir. Le monde est tout faux. Qu'est-ce que le monde? sinon *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie* (1. JOAN., II. 16.)? La concupiscence de la chair nous livre à des plaisirs qui nous aveuglent. La concupiscence des yeux, l'esprit de curiosité nous mène à des connoissances, à des épreuves inutiles; on cherche toujours, et on ne trouve jamais, ou bien on trouve le mal. L'orgueil de la vie, qui dans les hommes du monde en fait tout le soutien, nous impose par de pompeuses vanités. Le faux est partout dans le monde, et l'esprit de vérité n'y peut entrer. On est pris par la vanité, on ne peut ouvrir les yeux à la vérité.

Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connoît pas; parce qu'il ne veut ni le voir, ni le connoître; il est livré, il est séduit. *Le monde est tout dans la malignité* (*Ibid.*, V. 19.), est tout plongé dans le mal. Le monde pense mal de tout; il ne veut pas croire qu'il y ait de véritables vertus, parce qu'il n'en veut point avoir, ni qu'il y ait d'autre motif des choses humaines que le plaisir et l'intérêt, ni qu'il y ait de bien solide que dans les choses corporelles. *Jouissons*, dit-il, *des biens qui sont* (*Sap.*, II. 6.); tout le reste n'est qu'idée, imagination, pâture des esprits creux: ce qui est, c'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on touche; tout le reste échappe. Et au contraire, ce qu'on sent, ce qu'on touche, c'est ce qui échappe continuellement des mains qui le serrent. Plus on serre les choses glissantes, plus elles échappent. La nature du monde est de glisser, de passer vite, d'aller en fumée, en néant. Mais le monde veut s'imaginer que c'est cela qui est. Comment donc pourra-t-il connoître l'esprit de vérité? et comment pourra-t-il le recevoir?

Le monde ne peut pas le recevoir. Il y a l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Qui est possédé de l'un, ne peut pas recevoir l'autre. *L'homme sensuel ne peut entendre ce qui est de l'esprit de Dieu; ce lui est folie, et il ne peut pas l'entendre, parce qu'il le faut examiner par l'esprit* (1. *Cor.*, II. 14.), et son esprit est tout plongé dans les sens; il fait quelque effort, et il ne peut pas, et il retombe toujours dans son sens charnel.

XCI.ᵉ JOUR.

La demeure de Jésus-Christ, et sa manifestation dans les saintes âmes (JOAN., XIV. 17.).

Mais vous, vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il sera en vous. Y être véritablement, c'est y demeurer: il ne veut pas être dans nous en passant; où il ne demeure pas, si on peut parler de la sorte, il ne croit pas y avoir été. *C'est un esprit ferme, esprit stable, constant, assuré* (*Sap.*, VII. 23.), parce qu'il est véritable; et ce qui est véritablement, c'est ce qui demeure; ce qui passe tient plus du néant que de l'être.

Mais, Seigneur, vous avez dit: *L'esprit souffle où il veut; et personne ne sait d'où il vient, ni où il va: ainsi en est-il de celui qui est né de l'esprit* (JOAN., III. 8.). Comment donc dites-vous aujourd'hui: *Vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il y sera?*

Dans les premières touches de l'esprit, on ne sait d'où il vient, ni où il va; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens: vous ne savez où il vous mène; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on désire d'être mieux. Quand il demeure, il se fait connoître; mais après il vous rejette dans de nouvelles profondeurs; et vous commencez à ne plus connoître ce qu'il vous demande; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connoissance et l'ignorance, jusqu'à ce que vienne le jour, où ce bienheureux esprit se manifeste.

Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai à vous (*Ibid.*, XIV. 18; XIII. 33.). Il venoit de les appeler ses *petits enfants;* il continue à parler en père: *Je viendrai à vous*, je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse; car je disparoîtrai trop tôt, pour vous satisfaire par cette courte vision; je viendrai en vous par mon esprit consolateur. Les orphelins seront consolés, parce que l'esprit de leur père sera en eux, et qu'il leur apprendra à prononcer comme il faut le nom de père: *Dieu enverra dans* leurs *cœurs l'esprit de son Fils qui* les *fera crier, Mon Père, mon Père* (*Gal.*, IV. 6.); qui leur apprendra à parler, à agir en enfants, et non en esclaves; en esprit de confiance, de tendresse, d'amour et de liberté.

Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, parce que je vivrai, et vous vivrez (JOAN., XIV. 19.). Vous vivrez de cette vie, dont il est écrit: *Le*

juste vit de la foi (*Rom.*, I. 17.). Vous vivrez de cette *foi* agissante et féconde en bonnes œuvres, *qui opère par l'amour* (*Gal.*, V. 6.). Pour voir Jésus vivant, il faut vivre, et vivre de la vraie vie. Le monde, qui est mort, ne verra point Jésus qui est vivant. *En ce jour, vous verrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (JOAN., XIV. 20.). En ce jour, lorsque le Saint-Esprit vous sera donné, et encore plus en ce jour, où vous verrez à découvert la vérité même, vous verrez mon union intime, substantielle et naturelle avec mon Père, et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous aimerai, et *je me manifesterai à vous* par amour. Douce manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire! *Je me manifesterai*, non point pour satisfaire des yeux curieux, mais pour contenter un cœur ardent.

XCII.e JOUR.

La prédestination. Le secret en est impénétrable (JOAN., XIV. 22.).

Jude lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous découvrez à nous, et non pas au monde (JOAN., XIV. 22.)? Cette question devoit naître naturellement du discours qui a précédé; puisqu'on y a vu que le Sauveur avoit déclaré qu'il se manifesteroit par son Saint-Esprit à ses amis, et non pas au monde. C'est donc ici le grand secret de la prédestination divine : saint Jude va d'abord au grand mystère : *D'où vient?* Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous mérité plus que les autres? N'étions-nous pas pécheurs comme eux, charnels comme eux? Eussions-nous cru, si vous ne nous aviez donné la foi? Vous eussions-nous choisi, si vous ne nous aviez choisis le premier? *Vous ne m'avez point choisi*, dira-t-il bientôt, *mais c'est moi qui vous ai choisis* (*Ibid.*, XV. 16.) *En cela paroît son amour, que ce n'est pas nous qui l'avons aimé; mais c'est lui qui nous a aimés le premier* (1. JOAN., IV. 10.).

Pourquoi, Seigneur, pourquoi, dit saint Jude? Lui seul pouvoit résoudre cette question; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas; et sans faire même semblant de l'entendre, il répète encore une fois : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mon commandement; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui* (JOAN., XIV. 2.). Comme s'il eût dit : O Jude, ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir; ne cherchez point la cause de la préférence; adorez mes conseils : tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandements : tout le reste est le secret de mon Père; c'est le secret incompréhensible du gouvernement, que le souverain se réserve.

Il y a des questions que Jésus résout; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre, et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence; il arrête l'esprit tout court; et pour le désoccuper des recherches dangereuses, il le tourne à des réflexions nécessaires [1]. [Saint Jude entendit bien qu'il ne falloit pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée. Et nous,] passons, évitons cet écueil où l'orgueil humain feroit naufrage. *O profondeur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles! Qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense? Parce que tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui : A lui soit gloire dans tous les siècles : Amen* (*Rom.*, XI. 33, 36.). Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets, et lui donner gloire de ses jugements, sans en connoître la cause. C'est avec ces mots de l'apôtre, expliquer le silence de Jésus-Christ. Taisez-vous, raison humaine! O Seigneur, que j'ai de joie de la faire taire devant vous! [C'est assez de savoir dire comme David avec joie et reconnoissance : *Qu'il n'a pas ainsi traité toutes les autres nations; et il ne leur a pas manifesté ses jugements* (*Ps.* CXLVII. 10.); et encore avec saint Paul : Jésus-Christ *a laissé chaque nation aller dans ses voies* (*Act.*, XIV. 15.); sans lui demander pourquoi il l'a fait.] *Qui en veut savoir davantage*, dit saint Augustin (*Lib.*, *de spirit. et lit. cap.* 34, *n.* 60.); *qu'il cherche de plus grands docteurs; mais qu'il craigne de trouver des présomptueux.*

[1] Ces mots [Saint Jude.... *jusqu'à* Et nous,] et ceux-ci [C'est assez de savoir.... *jusqu'à* il l'a fait.] ne sont point dans le manuscrit original; et on ne peut soupçonner qu'ils aient été écrits sur un papier séparé qui se seroit perdu; car il n'y a aucun signe de renvoi. Nous les avons conservés, parce qu'on les lit dans les éditions précédentes. Il est permis de conjecturer que l'auteur les aura ajoutés à quelque copie de cet ouvrage. On trouve dans la suite deux ou trois passages semblables; nous aurons soin d'en avertir. (*Edit. de Versailles.*)

XCIII.e JOUR.

Demeure fixe du Père et du Fils dans les âmes (JOAN., XIV. 23.).

Ce qui est certain, ce qu'il faut savoir, ce qu'on ne sauroit assez imprimer dans son esprit; c'est que la cause prochaine de la préférence est que Jésus-Christ et son Père se manifestent à celui qui garde les commandements : *Nous viendrons à lui; et nous y établirons notre demeure* (JOAN., XIV. 23.).

Il va toujours les affermissant de plus en plus, en les assurant de l'amour de son Père, du sien, de la présence et de l'assistance de son Saint-Esprit; et afin de ne rien omettre, il leur dit encore : *Nous viendrons en vous, mon Père et moi;* nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : *Nous viendrons à vous; nous y établirons notre demeure.* Nous vous serons intimement unis; et cela, non point en passant, mais par un établissement permanent.

Nous viendrons. Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, oseroit-elle dire : *Nous viendrons,* et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des âmes comme dans son sanctuaire!

Nous viendrons à eux, et nous y établirons notre demeure; et cela qu'est-ce autre chose sinon ce qui est écrit? *Vous êtes le temple du Dieu vivant; comme Dieu dit lui-même : Je ferai ma demeure en eux, et je me promènerai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu; et ils seront mon peuple. Sortez du milieu du monde, dit le Seigneur, et séparez-vous, et ne touchez point aux choses impures; et je vous recevrai, et je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant* (2. *Cor.*, VI. 16, 17, 18.).

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme, dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire? Qui nous dira combien intimement ils y habitent, comme ils la dilatent comme pour s'y promener, et de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse, et y trouver le Père et le Fils?

Ce n'est pas là cette présence, dont saint Paul dit : *Il n'est pas loin de nous; car nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes en lui et par lui* (*Act.*, XVII. 27, 28.). Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même, en un certain sens, avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici, est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde! qu'elle est intime! qu'elle est éloignée de la région des sens!

Quand Dieu nous a faits à son image, il a créé en nous, pour ainsi parler, ce secret endroit où il se plaît d'habiter. Car il entre intimement dans la créature faite à son image, il s'unit à elle par l'endroit qu'il a fait à son image, où il a mis sa ressemblance. L'homme ne lui est pas étranger, puisqu'il l'a fait, comme lui, intelligent, raisonnable, capable de le désirer, de jouir de lui; et lui aussi il jouit de l'homme, il entre dans son fond, d'où il possède le reste; il en fait son sanctuaire. O homme, ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait! Nettoie à Dieu son temple, car il y veut habiter; crois seulement, mais d'une foi vive : tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même. Que Dieu t'écoute de près! Il est en toi, il y demeure, il y règne, son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il alloit faire, et il a dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (*Gen.*, I. 26.); et maintenant il vient en toi avec lui, il l'envoie continuellement de son sein dans le tien, il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela, car il ne peut pas habiter dans une âme souillée. O homme, comment peux-tu souffrir le péché? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans ce sanctuaire?

Non, je me veux retirer en Dieu. Et que faut-il faire pour cela, sinon se recueillir en soi-même? Mais l'y sentons-nous, l'y trouvons-nous? Dieu n'est-il pas en nous d'une manière vive, et qui se fasse sentir? Jésus-Christ a dit du Saint-Esprit : *Vous le connoîtrez, parce qu'il sera en vous, et qu'il y demeurera* (JOAN., XIV. 17.). Nous devons donc aussi connoître et sentir en nous le Père et le Fils, puisqu'ils y sont, et qu'ils y demeurent. Oui sans doute, il est ainsi : Dieu se fait sentir en quelque sorte, lorsqu'il arrive en nous; c'est ce que saint Paul vient de nous rapporter : *Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* (2. *Cor.*, VI. 16.). Quand je ne sais quoi nous dit dans le cœur, que nous ne voulons que Dieu, et que tout le reste nous est en horreur; alors Dieu se fait sentir. Mais ne croyons pas qu'il se fasse toujours sentir bien clairement, ni que dans le cours de cette vie il se fasse sentir avec certitude. Il nous est plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes; ainsi il se cache en nous autant qu'il lui plaît : il s'y

découvre à nous-mêmes autant qu'il lui plaît; et il ne s'y découvrira pleinement, que lorsqu'il assouvira tous nos désirs, que *sa gloire nous apparoîtra, et que Dieu sera tout en tous*, comme dit saint Paul (1. *Cor.*, XV. 28.).

Ouvrons-lui cependant l'entrée : Jésus-Christ nous en donne le moyen : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole: celui qui ne m'aime pas, ne garde pas ma parole* (JOAN., XIV. 23, 24.). *N'aimez point en discours, ni en paroles; aimez par les œuvres et en vérité* (1. JOAN., III. 18.). Il sonde les cœurs, et il voit que celui qui parle et qui croit aimer sans agir, n'aime pas. Mais aussi celui qui garde extérieurement sa parole, et qui n'agit point par amour, ne garde pas véritablement cette parole. Il faut joindre l'exécution de sa parole avec son amour; parce que sa principale parole et l'abrégé de sa doctrine, c'est qu'il faut aimer.

XCIV.e JOUR.

Etat ferme de la vie chrétienne (JOAN., XIV. 16 — 23.).

Arrêtons-nous sur ces paroles: *Mon Père vous donnera le Consolateur, afin qu'il soit en vous éternellement. Vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous. Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure* (JOAN., XIV. 16, 17, 23.). Entendons que la vie chrétienne n'est pas un mouvement perpétuel du bien au mal et du mal au bien. C'est quelque chose de stable et de permanent. Celui qui n'a rien de ferme, et dont la vie est un continuel retour du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché, a juste sujet de craindre que le bien n'ait jamais été solidement en lui.

Je ne veux pas dire qu'on ne puisse jamais perdre la grâce; car pourquoi la pénitence auroit-elle été établie après le baptême ? Je ne veux pas dire que la chute après la pénitence soit sans remède; car Jésus-Christ n'a point donné de bornes à la puissance des clefs : *Tout ce que vous remettrez sera remis; tout ce que vous délierez sera délié* (MATTH., XVI. 19.); vous pourrez remettre et délier jusqu'à l'abus de la pénitence. Je ne veux pas dire non plus que le passage de la grâce au péché, et du péché à la grâce, ne puisse pas quelquefois être fréquent. Saint Pierre étoit juste, quand Jésus lui dit comme aux autres : *Vous êtes purs* (JOAN., XIII. 10.); et il n'excepta que Judas. Il tomba bientôt après, quand il renia son maître : il se convertit bientôt après, lorsque Jésus le regarda, et qu'il pleura si amèrement. Qui osera dire qu'un regret si amer et si sincère, le fruit d'un regard spécial de Jésus, ne lui rendit pas la justice ? Mais qui osera dire aussi qu'il ne l'avoit pas perdue de nouveau, lorsque *Jésus lui reproche comme aux autres son incrédulité et la dureté de son cœur, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui leur annonçoient qu'il étoit ressuscité* (MARC., XVI. 14.)? Dieu permet ces chutes fréquentes, lorsqu'il fait sentir à une âme sa propre foiblesse. Mais où en veut-il venir par ces terribles leçons, sinon à affermir l'âme dans l'humilité, dans la défiance de soi-même, dans la confiance en Dieu, et par là dans la vertu ? Il en faut donc venir à un état de fermeté et de consistance. Chrétien, tu as assez appris tes foiblesses par tes chutes; il n'est pas question de l'expérimenter toujours; il est temps de profiter de tes expériences : Pierre n'a été vacillant un peu de temps, que pour être conduit par là à une longue et perpétuelle persévérance.

XCV.e JOUR.

Le maître intérieur (JOAN., XIV. 25, 26.).

Je vous ai dit ces choses, pendant que j'étois parmi vous; mais le Saint-Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera, vous suggérera, mot à mot, selon l'original, *vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous aurai dites* (JOAN., XIV. 25, 26.). Quoi donc, avions-nous besoin de deux maîtres? et Jésus-Christ ne nous suffisoit-il pas pour nous enseigner? Soyons ici attentifs à cette école intérieure, qui se tient dans le fond du cœur. Outre les enseignements du dehors, il falloit un maître intérieur, qui fît deux choses : l'une, de nous faire entendre au dedans ce qu'on nous avoit enseigné au dehors; l'autre, de nous en faire souvenir, et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes. Ecoutez bien, fanatiques, qui attribuez à la doctrine du Saint-Esprit des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses; mais l'un enseigne au dehors, et l'autre au dedans : et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans; parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il l'expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle attribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même raison, que l'infusion de la charité lui est attribuée? *La charité,* dit-il, *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné* (*Rom.*, v. 5.). Qu'est-ce donc qu'enseigner au Saint-Esprit? si ce n'est faire aimer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée, jusqu'à pouvoir dire : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou la faim? Nous sommes victorieux dans toutes ces tentations, à cause de celui qui nous a aimés, et qui nous a donné son amour* (*Ibid.*, VIII. 35, 37.). Et qu'est-ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur? C'est-à-dire, que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit (JOAN., VI. 45.).

Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est au dedans que nous parle notre docteur. Homme! où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur; et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVI.e JOUR.

Paix intérieure (JOAN., XIV. 27.).

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; cette paix intérieure, *que le monde ne vous peut donner* (*Ibid.*, XIV. 27.), puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* (*Ibid.*, 23.). Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la cité sainte qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle* (*Ps.* XLV. 6.). *Que la tempête vienne;* c'est-à-dire, les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé,* ni par conséquent le fond où il est; car le psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin :* Dieu la préviendra de ses grâces; et c'est là sa paix; pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même : car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle; non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation? Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché? il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même, et à Dieu, qui est en vous; il ne s'ébranlera pas au milieu de vous; par là vous serez en paix; car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix* (*Ps.* LXXV. 3.). *Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur* (IS., XLVIII. 22.). Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchants; ils sont comme une mer agitée, qui n'a jamais de repos* (*Ibid.*, LVII. 21.); qui regorge en mauvais désirs; *et ses flots, et son écume jetée au bord, sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue* (*Ibid.*, 20.).

XCVII.e JOUR.

Paix imperturbable (JOAN., XIV. 27.).

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Ne soyez point troublés, ne craignez rien. C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix, marque l'affection et la tendresse avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix qui reposera sur les enfants de la paix, qui seront dans la maison où ils entreront; et qui reviendra à eux, si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons : soyons pour eux des enfants de paix; ne soyons ni contredisants, ni murmurateurs. Recevons cette paix; non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

Ne craignez rien, ne vous troublez pas. C'est, comme nous avons dit, la conclusion de tout ce discours, et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble que devoit causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre; et en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit; dans la possession duquel ils n'ont plus rien ni à désirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur; et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son

absence leur nuise, il fera pour eux et par eux de plus grandes choses qu'il n'avoit jamais faites. Troisièmement, en les quittant il leur promet un consolateur invisible, qui adoucira leurs peines, et leur gravera dans le cœur toute sa doctrine. Touchés de l'amour qu'ils auront pour sa personne, ils garderont sa parole. Enfin, il ne les quittera pas en les quittant; il viendra à eux, et il y viendra avec son Père; et ils établiront leur demeure dans leurs âmes; ce qui les fera jouir dans le fond du cœur, au milieu des persécutions et des tentations, d'un imperturbable repos : et de cette *paix qui surpasse tout sentiment, toute pensée, toute intelligence* (*Philip.*, IV. 7.). Après cela on peut conclure : *Ne vous troublez pas, ne craignez rien.* Voici néanmoins encore une raison plus touchante pour ses vrais disciples.

XCVIII.e JOUR.

Jésus-Christ rentre en sa gloire, retournant à son Père (JOAN., XIV. 28.).

Vous avez ouï que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens (JOAN., XIV. 28.) : je meurs, et je ressuscite, et je reviens de nouveau à vous : je m'en vais encore, je monte au ciel, et j'en reviendrai à la fin, pour demander compte de mes grâces. *Si vous m'aimiez, vous seriez bien aise que je m'en allasse.* Je vous ai dit les raisons de vous consoler de mon absence, par les biens qui vous en reviennent. En voici une, par rapport à moi, qui vous doit toucher davantage : *Si vous m'aimez, vous devez vous réjouir que je retourne à mon Père; parce que mon Père est plus grand que moi,* et que c'est avec lui que je trouverai ma véritable grandeur.

C'est son Père qui en est la source, parce qu'il tient tout de lui; il est toujours dans son sein, et ne le quitte jamais. Toutefois en se faisant homme, il est sorti en un certain sens du lieu de sa gloire; et il s'est fait moindre que son Père, lui qui est naturellement son égal. Comme homme il va retourner à ce lieu de gloire, et en retournant à celui qui est plus grand que lui, à cet égard, il devient aussi plus grand lui-même; *parce qu'il entre dans sa gloire* (LUC., XXIV. 26.), ensuite de ses souffrances; et qu'*assis à la droite de la majesté* de Dieu, *toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre* (MATTH., XXVIII. 18.). C'est ce qu'il nous dira bientôt : *Mon Père, glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût* (JOAN., XVII. 5.). Répandez cette gloire sur l'humanité que j'ai prise. Telle est la gloire que je vais recevoir en retournant à mon Père : *Si vous m'aimiez, vous en auriez de la joie.* Réjouissez-vous donc, vous qui m'aimez; réjouissez-vous de la gloire où je vais entrer.

C'est ce que font tous les bienheureux esprits, en disant : *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, richesses, sagesse, force, honneur, gloire, bénédiction, action de grâces :* il est digne de les recevoir avec son Père : *A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance aux siècles des siècles* (*Apoc.*, V. 12, 13.). Vous le voyez, ils n'ont point de termes pour expliquer un si grand transport : c'est qu'ils aiment Jésus, et se réjouissent de la gloire qu'il a reçue avec son Père.

C'est pour nous exciter à cette joie, qu'il nous dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père* (JOAN., XIV. 28.). O Seigneur, je m'en réjouis; je ne me réjouis pas tant de mes avantages, que je me réjouis de votre gloire. Allez à votre Père, selon ce qu'il est plus grand que vous, afin de jouir des avantages de votre naturelle grandeur. Gloire, louange, bénédiction, puissance, honneur, soit donné à l'Agneau qui a été immolé pour nous. Soyez loué, soyez adoré, soyez servi de toute créature : je fais ma gloire de votre gloire, ma grandeur de votre grandeur, ma félicité de votre félicité. Voilà ce qu'il nous faut dire dans toute l'étendue de notre cœur, en honneur de cette parole du Sauveur : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Mon Sauveur, que vous êtes grand! puisque vous avez besoin d'avertir les hommes que votre Père est plus grand que vous. Si un autre que vous disoit : Dieu est plus grand que moi; on lui répondroit : Qui en doute? quelle comparaison y a-t-il à faire entre Dieu et vous? C'est trop présumer de vous, que de croire qu'on vous puisse mettre en comparaison avec Dieu. Mais comme il y a en Jésus-Christ une grandeur pareille à celle de Dieu, en sorte qu'il ne craint point de ce côté-là de traiter d'égal avec Dieu, et que dans tout le discours que nous avons ouï, il montre cette égalité, il a été nécessaire de nous faire souvenir aussi de l'endroit par où le Père est plus grand que lui, de peur qu'on oubliât qu'étant Dieu, il s'étoit humilié et anéanti jusqu'à prendre, non-seulement la forme d'esclave, mais encore la figure du pécheur.

Que vous êtes grand, mon Sauveur! Que j'ai

de joie de votre grandeur ! Que j'ai de joie de la gloire que vous avez naturellement dans le sein de votre Père ! Que j'en ai de celle où vous êtes exalté par votre humiliation jusqu'à la mort, et à la mort de la croix !

Seigneur, vous m'avez appris comment il vous faut aimer ; oserai-je vous dire avec saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime* (JOAN., XXI. 15.). Excitez-vous, chrétien, à cet amour; dites mille et mille fois à Jésus, je vous aime ; mais souvenez-vous qu'il vous a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.*

XCIX.ᵉ JOUR.

Jésus - Christ prédit tout ce qui lui doit arriver : il va volontairement à la mort JOAN., XIV. 29.).

Je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivassent, afin que vous crussiez, lorsqu'elles seroient arrivées (*Ibid.*, XIV. 29.). Que vous crussiez, quoi? deux choses. La première, que je vois tout, que je sais tout, qu'on ne me peut cacher ce qu'on trame contre moi dans les ténèbres. Je vois le traître disciple qui me vend, qui me va livrer, qui se met à la tête de mes ennemis pour me prendre. Je sais tout ce qu'ils feront, et qu'ils me conduiront à la mort. Je vous le dis avant qu'il arrive, afin que vous croyiez en moi, au même sens qu'il venoit de dire : *Un de vous qui mange avec moi, me trahira : et je vous le dis avant qu'il arrive; afin que lorsqu'il arrivera, vous croyiez que c'est moi qui suis* (*Ibid.*, XIII. 18, 19.) le Christ; et qu'il avoit dit peu de jours auparavant : *Notre ami Lazare est mort; je m'en réjouis pour l'amour de vous, afin que vous croyiez, parce que je n'y étois pas* (*Ibid.*, XI. 11, 14, 15.). La seconde chose, afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi, et que personne n'auroit puissance de me livrer, si je ne me livrois moi-même le premier, pour obéir à mon Père.

C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes : *Je n'ai plus guère de temps pour vous parler; le prince de ce monde arrive, et il n'a rien en moi* (*Ibid.*, XIV. 30.). Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché ; ainsi il n'a pas de droit de m'assujétir à sa puissance, ni de me donner la mort : *Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il me commande* : *Levez-vous, sortons d'ici* (JOAN., XIV. 31.). C'est ainsi que finit son discours.

Afin que le monde sache; car je lui dois cet exemple, que j'aime mon Père, et que je fais tout ainsi qu'il me l'ordonne : c'est l'exemple que je veux donner, non-seulement d'obéir, mais d'obéir par amour. Je viens de vous dire : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements; celui qui m'aime garde ma parole.* Il faut premièrement aimer, et ensuite obéir, mais par amour. C'est ce que je commande, c'est ce que je fais ; j'aime mon Père, et j'obéis. Je m'avance volontairement pour exécuter ses ordres : Judas sait le lieu où j'ai accoutumé d'aller prier, et il se sert de cette connoissance pour me surprendre; mais il ne me surprend pas. Je vois ses complots; et quelque loin qu'il soit, toutes ses paroles viennent à mes oreilles (*Ibid.*, XVIII. 2, 3, 4.). Combien ai-je rompu de complots semblables ! Combien ai-je échappé de fois aux Juifs, qui vouloient me prendre! Je pourrois encore rompre ce coup, en n'allant point au jardin où l'on vient me prendre ; mais il est temps, mon heure est venue, et mon Père me fait voir que c'est cette fois qu'il faut que je meure. C'est l'heure de mes ennemis et de la puissance des ténèbres : *Levez-vous, sortons d'ici;* allons au devant de ceux qui me cherchent.

Il répète les mêmes paroles en descendant de la montagne des Olives, et en sortant de son agonie : *Levez-vous, allons; celui qui me trahit, approche* (MATTH., XXVI. 46.). Il ne recule pas, il marche à la mort avec une volonté déterminée, il y mène ses disciples : *Levez-vous, partons.* Car encore que leur heure ne soit pas venue, il veut pourtant qu'ils le suivent ; et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois ; mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre : *Allons donc, suivez-moi,* dit-il, *levez-vous.* C'est à nous qu'il parle aussi. Revêtons-nous à son exemple de résolution et de courage ; ne nous troublons pas, ne craignons rien : à quelque hasard qu'il nous faille aller pour son service, faudroit-il aller à une mort assurée; levons-nous, partons ; et quand il sera à la porte, lorsqu'il frappera le dernier coup, et qu'on nous annoncera la mort prochaine, disons avec un air libre et d'une voix ferme : *Levons-nous, sortons d'ici.*

Cela dit, Jésus se leva : il partit du cénacle et de la maison, *pour aller, selon sa coutume, au jardin et à la montagne des Oliviers; et ses disciples le suivirent* (LUC., XXII. 39.).

SECONDE PARTIE.

Suite du discours de Notre-Seigneur; ce qu'il dit depuis sa sortie de la maison, jusqu'à ce qu'il montât à la montagne des Oliviers.

PREMIER JOUR.

Jésus est la vigne, et les fidèles les membres. Nécessité, efficace, influence continuelle de la grâce (JOAN., XV. 1 jusqu'au 7.).

Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron, le laboureur (JOAN., XV. 1.). On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvoit beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple, et par les autres de même nature, à nous servir de tous les objets qui se présentent, pour nous élever à Dieu et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ; les branches de la vigne, c'est-à-dire, les fidèles; et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose premièrement une même nature entre lui et nous, comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il falloit donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous : ce qui aussi fait dire à saint Augustin, qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent secondement une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent en troisième lieu une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheroient et périroient sans ressource, et ne seroient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige; il en seroit de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous péririons.

Combien d'un côté devons-nous avoir de joie d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce!

Elle ne pouvoit être mieux marquée, que par le besoin que les membres ont de leur chef : ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige. Car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les feroit mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit, il en est de même de vous; vous ne pouvez rien faire sans moi* (JOAN., XV. 4, 5.).

Vous ne pouvez rien faire : rien du tout: vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur, parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avoit dit que *le laboureur purgeroit le plant qui porte du fruit, afin qu'il en portât davantage* (*Ibid.*, 2.). Mais de peur que nous ne crussions, que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avoit dit : *Que la plante seroit purgée pour porter beaucoup*, il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit, si vous ne demeurez en moi;* et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi;* vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même* (2. *Cor.*, III. 5.)*; personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, que par le Saint-Esprit* (1. *Cor.*, XII. 3.); ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer comme il le dira dans la suite. Et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans, selon ce que dit saint Paul : *Que tous les membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie* (*Ephes.*, IV. 16.), chacun selon sa mesure : ce que le même apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît* (1. *Cor.*, XII. 11, 13.).

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine : tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien; de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'âme.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins à communiquer sa vie, que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. C'est pour cela que tous les conduits sont préparés : *Les uns sont apôtres, les autres docteurs* (1. *Cor.*, XII. 28.): mais tout cela est pour les membres, outre que le chef influe par lui-même.

Approchez-vous de lui, et recevez la lumière, et vos visages ne seront jamais chargés de confusion (*Ps.* XXXIII. 6.).

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus; parce que laissés à eux-mêmes, ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que foiblesse et péché.

Si la vigne, si les membres du corps pouvoient sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seroient en continuelles actions de grâces. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de grâces. La foi, la prière, l'action de grâces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ.

II.e JOUR.

Le Père est le vigneron (Ibid, 1.).

Mon Père est le laboureur, ou *le vigneron.* Il faut exclure ici une fausse idée, qui seroit de croire que le Père n'agisse qu'au dehors. Ce divin laboureur est celui qui envoie la pluie dont la vigne se nourrit. C'est lui qui opère dans les cœurs : *Qui donne l'accroissement*, comme dit saint Paul (1. *Cor.*, III. 6, 7; *Philip.*, II. 13.), *qui opère le vouloir et le faire.*

Mais ici l'influence intérieure semble être attribuée au Fils comme chef, afin d'établir la confiance des membres, en leur montrant que celui qui agit en eux leur est intimement uni.

Le Père agit dans le Fils, et le Fils agit en nous : le Fils n'a rien que de son Père; et nous n'avons rien que du Fils. Ainsi tout retourne au Père : *Le Père ne cesse d'agir*, dit le Fils de Dieu; *et moi j'agis aussi* (JOAN., V. 17.) : et notre propre action de l'un et de l'autre, c'est d'agir dans les cœurs où nous envoyons notre Saint-Esprit, agissant par lui sans discontinuation, et faisant les hommes un même esprit avec nous. Le Fils donc opère, et le Père opère : et il n'y a de différence qu'en ce que le Père est Dieu seulement, et le Fils, Dieu et homme tout ensemble. Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu uni à nous, Dieu agissant en nous; comme dans une partie de lui-même. C'est donc là le fondement de la confiance.

Quand les ariens disoient : Si l'un est la vigne, et l'autre le vigneron et le laboureur, ils ne sont pas de même essence; ils ne songeoient pas que ce même Jésus, qui est notre chef, notre tige, en qualité d'homme, et de même nature que nous; en tant que Dieu, est de même nature que son Père, et laboureur comme lui, qui ne cesse de travailler à sa vigne élue. C'est là tout le fondement de notre espérance, de ce que tout est à nous par Jésus-Christ. Comme homme il est à nous : l'homme est Dieu; Dieu donc est à nous en Jésus-Christ. *Le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père* (JOAN., XIV. 10.). Toute la substance de la divinité étant à nous, tous les fruits et tous les dons sont à nous : le Saint-Esprit qui est le don substantiel est à nous; et ce don nous est donné avec tous les dons dont il est plein. Voilà les richesses du chrétien. Peut-il penser à d'autres biens? Il en a besoin, je le sais; mais pour le corps. Qu'il les prenne donc en passant pour le corps qui passe; mais qu'il cultive, qu'il nourrisse, qu'il enrichisse son âme. *Travaillez, non point à une nourriture qui périt, mais à une nourriture qui mène à une vie éternelle, que le Fils de l'homme vous donnera* (*Ibid.*, VI. 27.); qu'il vous a déjà donnée en s'incarnant; qu'il vous donne tousles jours par sa parole; et qu'il vous donnera encore, en se donnant à vous par l'Eucharistie.

III.e JOUR.

Jésus-Christ retranche la branche infructueuse (Ibid., 2.).

La branche qui ne porte point de fruit en moi, ce céleste vigneron *la retranchera; et la branche qui en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte davantage* (JOAN., XV. 2.). Voilà deux opérations : de retrancher le bois inutile; et de tailler l'autre pour n'y rien laisser d'impur et de superflu.

La première opération, qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit, a un effet terrible marqué au v. 6, où il est porté que cette branche retranchée *séchera et sera jetée au feu et brûlera.*

Il ne faut qu'écouter le saint prophète : *Fils de l'homme, que ferez-vous de la branche de la*

vigne? En ferez-vous quelque bel *ouvrage* (*Ezech.*, XV. 2, 3, 4 *et seq.*), comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages, qu'après qu'ils sont coupés? En est-il de même de la vigne? Point du tout. *Quand même elle étoit sur pied,* on voyoit bien qu'*elle n'étoit propre à aucun ouvrage. Combien plus* étant arrachée, verra-t-on qu'elle n'est *bonne que pour le feu?* Plus elle est excellente, lorsqu'elle porte *son fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hommes* (JUD., IX. 13.); plus elle est inutile, quand elle n'en porte plus; et n'a plus rien à attendre que le feu, dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte du mauvais fruit; ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit: ainsi en est-il du chrétien: *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres,* dans les cachots éternels; *là sera pleurs et grincements de dents* (MATTH., XXV. 30.).

IV.e JOUR.

Il taille la branche chargée de fruits (Ibid.).

Mais le céleste laboureur ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit? Non: il a une seconde opération sur le bon bois: il le taille, il le purifie; il coupe dans le vif: et non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert. Ainsi en est-il du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien? Veux-tu porter un fruit abondant? Il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu, cette fécondité de mauvais désirs, cette force qui pousse trop, et se perdroit elle-même en se dissipant: tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs; mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons, le trop agir, l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron; laisse-le trancher jusqu'au vif. *Le temps de tailler est venu: Tempus putationis advenit* (*Cant.*, II. 12.). Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés; mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même? Ame toute pleine d'Adam, et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes!

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui en poussant néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperoit au dehors, et ne garderoit rien pour le dedans, qui à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus, comme sans action, et mettant son action dans le repos, avec lequel elle prête son attention toute entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne: ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. O qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est *le fleuve qui réjouit la cité de Dieu:* il a une *impétuosité* (*Ps.* XLV. 5.), une force, un mouvement ferme et durable; mais en même temps doux et tranquille: l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande: il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisoit, par laquelle son obéissance étoit encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force étoit en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez: elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus d'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté

de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Epoux qui te dit : *Je t'ai comparée à une belle cavale* (*Cant.*, I. 8.), et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire, et l'autre demeure sans action; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté, et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin, qui avertit, qui réveille quelquefois : les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire : c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

Revenons donc à la vigne : il faut non-seulement retrancher le sec, mais encore tailler dans le vert et dans le vif.

V.e JOUR.

C'est une opération de la grâce que de conserver la justice (JOAN., XV. 3, 4.).

Vous êtes déjà purs à cause de la parole, (selon la parole) *que je vous ai dite : (Vous êtes purs, mais non pas tous.) Demeurez en moi, et moi en vous* (JOAN., XV. 3, 4.). Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés; mais quand vous êtes purs, vous avez encore besoin de moi, pour demeurer dans votre pureté. Car l'opération de la grâce n'est pas seulement à purifier, mais encore plus à conserver la pureté et la justice une fois donnée. Le soleil avance et dissipe les ténèbres : l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière ? Non certainement, on ne doit pas dire, dit saint Augustin : Il a été une fois illuminé; mais il l'est continuellement et de nouveau à chaque moment, autrement il retomberoit dans les ténèbres; la lumière diminue par tous les obstacles qu'on met entre le corps illuminant, et le corps illuminé. C'est ce qui fait les ombres et les diverses teintes de lumière, plus ou moins vives. Combien plus l'âme raisonnable, pour conserver la justice, dépend-elle de Dieu qui l'éclaire, et du vrai soleil de justice qui est Jésus-Christ ! Tiens-toi donc toujours exposée à cette lumière ; demeure dans cette lumière, et cette lumière en toi, sans t'en détourner un seul moment. Il ne suffit pas qu'elle t'ait fait juste une fois; il faut que continuellement elle te le fasse. Entendez-vous, âme chrétienne? Ne vous détournez donc jamais pour peu que ce soit, tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière; car c'est par là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre, et les corps illuminés se la renvoient mutuellement; mais se tenir sous ce coup direct, et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'âme pour être éclairée.

On dira, Je suis ébloui; mais c'est le propre de la lumière extérieure, qui affoiblit l'organe par lequel elle est aperçue. La vérité, quand elle est parfaite et parfaitement vue, n'éblouit pas ; elle fortifie son organe, c'est-à-dire, l'intelligence, et lui donne à la fin une éternelle force; c'est ce qui fait notre bonheur dans la vie future. Il est vrai qu'en cette vie nos foibles yeux qui se purifient et ne sont pas entièrement purs, ne peuvent porter la vérité toute entière ; mais elle s'est tempérée elle-même dans la foi : tourne-toi donc toujours à elle, âme chrétienne, sans craindre qu'elle te blesse. La foi te la présente, te l'applique de la manière qu'il faut ; sa douce obscurité tient ton esprit en état. S'il sort de temps en temps quelque rayon de ce doux nuage, il ne sera jamais trop fort. Dieu qui l'envoie, sait ta mesure, et ne porte qu'où il faut. Pour toi, tiens les yeux ouverts, et le cœur soumis; la lumière se changera en ardeur, et le cœur gagné vivra de Dieu.

VI.e JOUR.

Parabole de la vigne, tirée d'Isaïe (JOAN., XV. 1; ISAIE., V. 1.).

Nous devons avoir entendu la parabole de la vigne : c'est le mystère de notre union avec Jésus-Christ. Mais pourquoi elle est exprimée sous la figure de la vigne, plutôt que sous celle d'un autre arbre? on l'entendra en remarquant :

1. C'est l'ancienne parabole ; *Seigneur, vous vous êtes fait une vigne; vous l'avez transplantée de l'Egypte* dans la terre que vous lui aviez promise; *vous avez exterminé les anciens habitants de cette terre, pour lui faire place; elle s'y est étendue de côteau en côteau, et s'est élevée au-dessus des hautes montagnes qu'elle a couvertes. Toute la terre, jusqu'au fleuve,*

jusqu'à la mer; en a été remplie (*Ps.* LXXIX. 9, 10, 11, 12.), tant le provin en a été fécond et abondant. *Que n'ai-je pas fait à ma vigne?* dit le Seigneur. Ne l'ai-je pas travaillée dans toutes les saisons? J'ai fossoyé, j'ai taillé, j'ai provigné, je l'ai *environnée d'une haie* ou d'une muraille, et je l'ai munie de tous côtés. C'est *ma vigne élue* et bien-aimée (Is., V. 2, 4.).

2. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer la parabole à son Eglise. Mais afin que cette nouvelle vigne paroisse encore plus une vigne élue et chérie, il nous apprend que cette vigne est une même chose avec lui. *Je suis*, dit-il, *la vraie vigne*, dont l'ancienne vigne n'étoit que la figure; c'est celle-ci qui doit porter les véritables fruits pour la vie éternelle. *Je suis la vraie vigne; et vous êtes les branches* (JOAN., XV. 1, 5.): c'est moi qui fais toute la beauté et toute la force du plant; et mon Père aime d'autant plus cette vigne, que c'est moi qu'il entend et qu'il aime en elle.

3. La vigne est de tous les plants celui qui porte le fruit le plus excellent. C'est de la vigne qu'il a été dit en figure: *Que son vin réjouit le cœur de l'homme, et qu'il réjouit Dieu et les hommes* (*Ps.* CIII. 15; JUD., IX. 13.). Dans le froment est le soutien nécessaire; dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle, le transport de l'âme, dont les effusions étoient la figure dans les sacrifices; et encore aujourd'hui le vin entre dans le sacrifice; avec le vin nous sacrifions à Dieu la joie sensible; et nous la changeons dans la sainte joie que nous donne le sang enivrant et transportant de Jésus-Christ, qui inspire l'amour qui l'a fait répandre.

4. La vigne ne paroît rien d'elle-même, elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, foible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas? Elle s'entortille autour des grands arbres; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante; de là la grappe, de là le raisin, de là le vin, et le plus délicieux de tous les fruits. Ainsi l'écorce du chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paroît sans force: toute la force, toute la beauté est au dedans; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

5. Le bois de la vigne est celui où la destinée du chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit, ou d'être jeté dans le feu; outre que c'est, comme on a dit, le plus humble et le plus exquis de tous les bois, le plus vil en apparence, et le plus précieux en effet. Quoi de plus foible? D'où vient plus abondamment ce qui donne et du courage et de la force? Trois fruits sont recommandés dans l'Ecriture: le froment, qui est la foi, le soutien de l'âme; l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre, par la promesse de voir; le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus.

VII.e JOUR.

Prière par Notre-Seigneur Jésus-Christ obtient tout (JOAN., XV. 7.).

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé (JOAN., XV. 7.). Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondements de la prière, il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier, il doit commencer par se mettre véritablement et intimement dans le cœur cette parole: *Vous ne pouvez rien sans moi* (*Ibid.*, 5.): rien; rien encore une fois; rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien; et par conséquent, qu'on ne peut rien, ou pour tout dire, en un mot qu'on n'est rien; en matière de bien, un pur néant. Et c'est pourquoi il a dit, qu'on doit prier, et qu'on n'est ouï, qu'au nom de Jésus-Christ; ce qui montre, que de soi-même on n'est qu'un néant; mais qu'au nom de Jésus-Christ, on peut tout obtenir.

Or cela enferme deux choses. L'une, que quelque prière qu'on fasse, on n'est point écouté pour soi, mais au nom de Jésus-Christ. L'autre, qu'on ne peut, ni on ne doit prier par son propre esprit, mais par l'esprit de Jésus-Christ; c'est-à-dire, non-seulement selon que Jésus-Christ l'a enseigné, en ne demandant que ce qu'il veut qu'on demande; mais encore en reconnoissant que c'est lui-même qui forme en nous notre prière, par son esprit qui parle et qui crie en nous. Autrement il ne seroit pas véritable, et nous n'entendrions pas comme il faut cette parole qui est le fondement de la prière: *Sans moi vous ne pouvez rien.* D'où il s'ensuit, que sans lui, nous ne pouvons pas même prier, conformément à cette parole de saint Paul: *Vous ne savez ce que vous devez demander par la prière, ni comment vous devez prier; mais l'esprit prie en vous avec des gémissements inexplicables* (*Rom.*, VIII. 26.).

Mais en même temps que pour prier, on se met dans l'esprit bien avant cette première vérité : Je ne puis rien : *Sans moi vous ne pouvez rien;* on doit encore s'y en mettre une autre : *Je puis tout avec celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV. 13.) : Je ne puis rien sans Jésus-Christ : Je puis tout avec Jésus-Christ et en son nom. C'est pourquoi on entend toujours dans les prières de l'Eglise cette conclusion aussi humble que consolante, *par Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Humble, parce qu'elle confesse notre impuissance; consolante, parce qu'elle nous montre en qui est notre force. Et cela s'étend si loin, que lorsque nous interposons envers Dieu les intercessions et les mérites des saints, même ceux de la sainte Vierge, nous y ajoutons encore cette nécessaire conclusion : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur;* par où nous confessons qu'il n'y a de mérite, ni de prière, ni de dignité dans les saints, à quelque degré de gloire qu'ils soient élevés, que par Jésus-Christ, et en son nom.

Et il faut bien prendre garde que nous ne nous imaginions pas que ce soit assez de dire de bouche ce *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Disons-le en effet, et par le fond du cœur, en demeurant en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous; c'est-à-dire, en nous attachant à lui de tout notre cœur, avec une vive et ferme foi, et lui aussi demeurant en nous par sa parole qu'il imprime dans notre cœur, et par son esprit qui nous pousse et nous anime à la prière.

Il y a donc ici ce que nous faisons, qui est de demeurer en Jésus-Christ, et ce qu'il fait, qui est de demeurer en nous; et cela fait l'ouvrage complet. Si nous croyons agir seuls, nous nous trompons; puisque la source de nos actions, c'est que Jésus-Christ demeure en nous. Car il n'y demeure pas sans action; selon ce que dit saint Paul, *qu'il est puissant en nous* (2. *Cor.*, XIII. 3.).

C'est donc alors que nous prions véritablement au nom de Jésus-Christ, lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, nous laissant conduire à Jésus-Christ qui nous meut, et écoutant ce qu'il dit en nous; afin de pratiquer véritablement et intimement ce qu'il dit : *Si vous demeurez en moi, et que ma parole,* non pas seulement cette parole que je prononce au dehors, mais encore celle que je fais entendre au fond du cœur, *demeure en vous;* et alors nous obtiendrons ce que nous voudrons.

Or cette parole qui doit demeurer en nous, doit être principalement la parole de la croix, qui est celle dont il s'agit principalement dans tout ce discours. Car Jésus-Christ alloit à la croix, et il y menoit ses disciples avec lui, comme la suite le fera encore bien mieux paroître.

Croyons donc que de demeurer en Jésus-Christ, c'est demeurer dans la parole de la croix, et que la parole de la croix demeure en nous; et que demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander par son sang et par ses souffrances; les aimer et y prendre part.

VIIIe JOUR.

Force dans la parole de la croix : porter le fruit de la croix (JOAN., XV. 8, 9, 13.).

La gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes vrais disciples (JOAN., XV. 8.). Jésus-Christ en revient au fruit qu'il avoit promis à ceux qui demeureroient en lui; et il nous apprend que nous devons désirer ce fruit pour la gloire de son Père et non pas pour la nôtre. Car à Dieu ne plaise que nous nous glorifiions en autre qu'en Dieu. Jésus-Christ ne veut de gloire que pour son Père, et n'a de gloire qu'en lui, ainsi qu'il l'expliquera dans toute la suite. Nous devons donc à son exemple mettre en Dieu toute notre gloire.

Et que vous soyez mes vrais disciples. Qu'est-ce à dire, mes vrais disciples? mes vrais imitateurs dans le chemin de la croix et de la mortification; car c'est à quoi il nous veut conduire; mais il nous y conduit par la voie d'amour.

Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé (*Ibid.*, 9.): non par une fausse tendresse comme celle des parents charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferme, et il m'a envoyé souffrir : je vous ai aimés de même : souffrez et mourez avec moi; et je vivrai en vous.

Il ne parle pourtant point encore de mort ni de croix; mais il nous y prépare par l'insinuation de l'amour de son Père et du sien. Voyez, dit-il, comme mon Père m'aime; je vous aime de ce même amour; et vous verrez bientôt où il me porte. Car il dira dans un moment : *Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis* (*Ibid.*, 13.). Mais avant que de nous faire entrer dans ces courageux desseins, il nous fait entrer dans la douceur et la pureté de son amour. Laissons-nous donc conduire par cette douce voie, en quelque endroit qu'elle nous mène.

IX.e JOUR.

***Commandement de la croix par l'amour* (JOAN., XV. 10.).**

Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour (JOAN., XV. 10.). Quel commandement gardez-vous, ô mon Sauveur! Il l'a dit souvent : *J'ai la puissance de donner mon âme, et j'ai la puissance de la reprendre; et c'est là le commandement que j'ai reçu de mon Père* (*Ibid.*, X. 18.). Quoi, la puissance de la reprendre seulement, et non pas celle de la donner? L'une et l'autre; et celle-ci est celle par où il faut commencer. Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix.

Mais avant que de s'expliquer ouvertement là-dessus, il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire, à promettre de grandes choses, à les désirer, à s'en remplir l'esprit; mais à entrer par là dans une pratique sérieuse et réelle des commandements. Il faut commencer par aimer Jésus-Christ, et par là aimer sa vérité, ses paroles, ses maximes, ses commandements. Car c'est ainsi qu'il a fait; et il a commencé par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandoit, quelque rigoureux qu'il parût à la nature; car l'amour de celui qui commande, rend doux ce qui est amer et rude. Aimons donc Jésus-Christ; et tous ses commandements nous seront faciles. Souviens-toi, chrétien, que ce n'est rien de garder l'extérieur du commandement, si on ne le garde par amour. Tout le commandement est compris dans l'amour même. Jésus-Christ a gardé le commandement de son Père, parce qu'il l'aimoit; et il nous donne cet exemple, en nous déclarant que cet exemple est notre loi.

X.e JOUR.

***Joie pleine et parfaite d'obéir par amour, et non par crainte* (JOAN., XV. 11; 1, JOAN., IV. 18.).**

Je vous ai dit toutes ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie (JOAN., XV. 11.); qu'elle soit pleine et parfaite. Vous verrez à quoi il vous prépare par cette abondance de joie; et il parle ici convenablement de la joie, après avoir parlé de l'amour. Car il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. *La terreur a de la peine* (1. JOAN., IV. 18.), dit saint Jean! Elle n'a donc point la joie. D'où vient la joie, si ce n'est d'aimer? Car qui aime veut plaire, et met là sa joie. Et quand il a trouvé le secret de plaire, il jouit du fruit principal de son amour. Vous plaisez, quand vous obéissez par amour; car c'est là ce qu'aime Jésus-Christ. Lorsque son Père s'est déclaré que son Fils lui plaisoit, et qu'il mettoit en lui ses complaisances; c'est qu'il voyoit que l'aimant, il aimoit à lui obéir et que c'étoit là sa joie. Aimez donc aussi : *Délectez-vous dans le Seigneur* (*Ps.* XXXVI. 4.) : aimez, cherchez à lui plaire; et mettez là votre joie comme votre gloire : alors votre joie sera accomplie; elle sera parfaite comme votre amour.

Afin que ma joie demeure en vous. Quelle est ma joie? d'obéir, et d'obéir par amour. Ma joie sera donc en vous, quand vous aimerez et que vous obéirez : *Et votre joie sera accomplie.* Qui n'aimeroit un Sauveur, qui ne nous promet qu'une sainte et parfaite joie, par un saint et parfait amour?

XI.e JOUR.

***Mystère, précepte de la croix : amour du prochain : donner sa vie pour lui, comme Jésus-Christ* (JOAN., XV. 12, 13.).**

Le commandement que je vous ai donné est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis (JOAN., XV. 12, 13.). Voilà la croix qui se déclare; mais pour lui ôter toute sa rudesse, elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé; et il a donné sa vie. Aimons de même, et Jésus-Christ, et en lui nos frères, que l'amour qu'il a pour eux nous doit rendre chers.

Quelle misère étoit la nôtre, lorsqu'il a fallu, pour nous en tirer, la mort d'un tel ami! Quel crime étoit le nôtre, lorsque pour l'expier il a fallu une telle victime, et pour le laver, un sang si précieux! De quel amour nous a aimés celui qui nous a achetés à ce prix!

Pour ses amis : c'est ainsi qu'il nous appelle, pendant que nous étions ses ennemis; mais il étoit ami de son côté, puisqu'il donnoit son sang pour nous racheter. Ecoutons saint Paul, le digne interprète de cette parole du Sauveur : *Pourquoi est-ce que dans le temps que nous étions malades*, et dans le péché, *Jésus-Christ est mort pour les impies? A peine trouve-t-on quelqu'un qui veuille mourir pour les justes; peut-être pourtant qu'il se trouveroit quelqu'un qui le feroit.* Mais lui il est mort pour les impies, c'est-

à-dire, *pour nous* tous; et *c'est en cela qu'il fait éclater son amour, en ce qu'il est mort* pour des ennemis, *pour des pécheurs* (*Rom.*, v. 6, 7, 8.).

Voilà donc quel ami nous avons trouvé en la personne de Jésus-Christ. C'est un ami de ses ennemis, un ami qui nous a aimés, lorsque nous lui faisions de toutes les forces de notre âme et de notre corps une guerre perpétuelle. Comprenons donc l'immensité de son amour, en ce qu'il nous a aimés étant ennemis. Mais saint Paul sur ce fondement pousse plus loin : *Si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par la mort de son Fils; à plus forte raison étant réconciliés, nous serons sauvés par sa vie* (*Ibid.*, 10.)? S'il a été notre ami jusqu'à donner sa vie pour nous, pendant que nous étions ses ennemis; combien plus le sera-t-il après que l'amitié étant réconciliée de part et d'autre, on est ami de deux côtés!

Mais que conclut de là le même saint Paul? Qu'ayant un tel ami, nous n'avons rien à craindre. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? s'il n'a pas épargné son Fils, que nous pourra-t-il refuser? et comment nous l'ayant donné, ne nous donnera-t-il pas en lui et par lui toutes choses? Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu qui les absout et les justifie. Qui les condamnera? C'est Jésus-Christ qui est mort pour eux; qui non-seulement est mort, mais qui est ressuscité, qui est monté aux cieux, et a pris sa place à la droite de son Père, et qui intercède pour eux* (*Ibid.*, VIII. 31 *et suiv.*). Il n'y a rien à ajouter à ce commentaire de saint Paul; nous y entendons parfaitement tout l'amour que nous devons à celui qui nous a aimés étant ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour être notre Rédempteur, notre Sauveur, notre intercesseur; et il ne reste qu'à conclure avec le même apôtre : *Que ni l'affliction, ni la persécution, l'épée et la violence, ni la vie, ni la mort, ni les maux présents*, ni tous ceux que nous avons à craindre, *ni le ciel,* quand il seroit conjuré contre nous, *ni l'enfer* quand il lâcheroit contre nous tous les démons, et enverroit contre nous toutes ses peines, *ni quelque autre chose que ce soit, ne sera capable de nous séparer de Jésus-Christ* (*Ibid.*, 35, etc., jusqu'à la fin du chap.).

Voilà le précepte et le mystère de la croix dans toute son étendue, en le commençant par Jésus-Christ, et le finissant par nous.

C'est là aussi qu'est renfermé le précepte de la charité fraternelle, qu'on est obligé de pousser jusqu'à mourir pour ses frères, selon ce que dit saint Jean, autre interprète admirable du précepte de la charité : *En cela nous connoissons l'amour de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous; et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères* (1. JOAN., III. 16.). Autrement nous n'observons pas le commandement d'aimer comme il a aimé, c'est-à-dire, jusqu'à donner sa vie.

Le précepte de la croix est donc encore dans la charité fraternelle; et quoique l'occasion de donner sa vie pour son frère soit rare, néanmoins l'amour fraternel sera dans la croix, si nous pratiquons ce que dit saint Paul : *de ne nous regarder pas nous-mêmes, mais ce qui est de l'intérêt des autres* (*Philip.*, II. 4.). Ainsi l'amour fraternel sera un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on croit être offensé; mais même sans avoir aucun sujet de plainte; de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre; et c'est à quoi nous oblige l'amour fraternel. Et si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus, au dedans de nous; combien plus les biens extérieurs, et comme les appelle saint Jean : *la substance* et les richesses *de ce monde* (1. JOAN., III. 17.)? Celui qui s'épargne sur cela, quoi qu'il dise, n'est pas chrétien; et : *S'il dit qu'il aime son frère, c'est un menteur. Il ferme ses entrailles sur son frère; et l'amour de Dieu n'est pas en lui* (*Ibid.*, IV. 20.). *Aimons donc, non point en parole, mais en effet et en vérité* (*Ibid.*, III. 17, 18.), selon le précepte du même apôtre. Et afin que notre aumône soit un sacrifice, ne jetons pas seulement un superflu qui ne coûte rien à la nature; mais prenons quelque chose sur le vif, en sorte que nous souffrions pour notre frère. Car ce n'est pas beaucoup faire de souffrir pour lui, puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner pour lui jusqu'à notre vie.

Mais avant que de passer outre sur le précepte de la charité du prochain, entendons selon l'explication de Jésus-Christ dans la parabole du Samaritain (LUC., X.), que le prochain est tout homme, et que le précepte de nous aimer les uns les autres, bien qu'il regarde spécialement les fidèles participants de la même foi, et cohéritiers du même royaume, embrasse tout le genre humain, à cause qu'il est appelé à la même grâce. Cela posé, continuons.

XII.e JOUR.

Motifs de l'amour fraternel; les fidèles, les élus sont amis de Jésus.

Lisez attentivement les v. 14, 15, 16, 17. C'est encore une puissante insinuation du commandement de l'amour que nous nous devons mutuellement. Jésus-Christ nous tourne de tous côtés, pour nous obliger à aimer nos frères par toute la tendresse qu'il a eue pour nous.

Il nous explique premièrement, qu'en gardant ses commandements, nous deviendrons non point seulement ses serviteurs et ses sujets, mais encore ses amis. Nous sommes naturellement sujets de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, par qui tout a été créé, et rien n'a reçu l'être que par lui. Mais outre cette première dépendance qui n'a point de bornes, il nous a acquis par son sang; et nous sommes ses esclaves, parce qu'il nous a rachetés par un si grand prix. Mais quoique nous soyons tels, sujets, serviteurs, esclaves, il ne nous traite pas comme tels, mais comme amis; et la raison de cette différence, c'est que le serviteur et le sujet n'a que la simple exécution de la volonté de son maître, sans en savoir le secret : mais Jésus-Christ nous révèle, autant qu'il nous est convenable, la raison de ses conseils, qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à donner sa vie pour notre salut, et pour nous faire ses cohéritiers : et tout le fruit de cet amour, c'est que nous nous aimions les uns les autres, et que nous gardions ce commandement principal de la loi nouvelle, non par crainte et d'une manière servile, mais en amis qui aiment à faire la volonté de celui qui se déclare leur ami étant leur maître. C'est la première raison de notre Sauveur.

La seconde n'est pas moins forte : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis* (Joan., xv. 16.). Il semble parler ici principalement de ses apôtres; mais en général, puisque ce n'est pas seulement le chefs du troupeau, mais le troupeau tout entier, qu'il oblige au commandement de la charité fraternelle, l'élection d'où il l'infère doit être commune; et lorsqu'il dit dans la suite : *Je vous ai choisis du milieu du monde*, et je vous en ai séparés, il parle visiblement à tous les fidèles. En effet il a choisi non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles; et c'est là l'effet le plus sensible de son amour, qu'il nous ait choisis un à un, par pur amour, par pure bonté; non parce que nous avions porté du fruit; mais afin que nous en portassions : en sorte que le fruit que nous portons est l'effet, et non le motif de son choix. Mais la récompense qu'il nous demande d'un amour si pur et d'une bonté si gratuite, c'est que nous aimions nos frères, aussi purement qu'il nous a aimés lui-même, sans aucun mérite de leur part, et sans attendre qu'ils nous préviennent, mais en les prévenant en tout et toujours, pour l'amour de Jésus-Christ, qui nous a prévenus en toutes manières par sa grâce.

Et il est vrai qu'il a prévenu singulièrement les apôtres, afin qu'ils allassent par toute la terre y porter son Evangile; et que leur prédication ait non-seulement un grand fruit par la conversion de tous les peuples, mais encore que ce fruit demeure toujours, et que l'Eglise qu'ils établiront, soit immortelle. Mais ces paroles ne laissent pas aussi de regarder chaque fidèle; puisque tous doivent aussi, en allant et conversant sur la terre, porter de grands fruits qui demeurent pour la vie éternelle. Or ce n'est pas nous qui l'avons choisi; *car qui est celui qui lui a donné le premier* (*Rom.*, xi. 35.), et qui s'est attiré sa grâce en le prévenant? C'est lui qui nous choisit et nous prévient; c'est lui qui nous a trouvés ennemis, et nous a faits amis; c'est lui qui nous a aimés, avant que nous l'aimassions, ou que nous pussions l'aimer; puisque c'est lui qui nous a donné l'amour dont nous l'aimons : ce qu'il ne peut avoir fait que par amour. Il n'est donc pas prévenu : il nous prévient, et nous prévient à chaque moment, nous continuant la grâce par laquelle il nous a prévenus la première fois. Et encore qu'un effet de cette grâce prévenante soit de nous attirer les grâces qui suivent; s'il nous traitoit rigoureusement selon nos mérites, et qu'il voulût punir toutes nos infidélités, combien de fois seroit-il forcé à nous soustraire les grâces auxquelles nous ne répondons pas assez! Et bien loin d'y répondre par une humble reconnoissance, nous nous enorgueillissons de ses dons que nous nous approprions à nous-mêmes, comme s'ils nous étoient dus, et en faisant la pâture de notre amour-propre. Et qui seroit celui qui pourroit dire : J'ai le cœur pur; je ne suis point ingrat envers Dieu; je lui rends l'action de grâces qui lui appartient, et ne sors jamais de sa dépendance? Ce n'est pas là ce que nous dit notre conscience : elle nous dit, que ni nous ne prions comme il faut, ni ne sommes assez soigneux de marcher fidèlement dans ses voies. Qui donc pourroit se plaindre, quand il nous retireroit ses dons? Mais il continue à nous prévenir malgré nos

ingratitudes et nos négligences; et s'il accorde la persévérance à nos prières, il nous accorde premièrement la persévérance à prier, par laquelle nous obtenons la persévérance à bien faire. Et la récompense qu'il veut tirer d'un amour si gratuit, c'est que nous aimions nos frères aussi purement et aussi gratuitement qu'il nous aime, sans que notre amour se ralentisse par leur froideur, par leur négligence, ni par leurs injures; puisqu'au milieu de tant d'injures qu'il reçoit de nous, il nous aime.

Et la raison qui l'oblige à réduire toute la pratique de la vie chrétienne à cet amour mutuel, est premièrement, que ne pouvant lui faire aucun bien qu'en la personne de nos frères qui sont ses membres, c'est là aussi qu'il veut recevoir le fruit de notre reconnoissance et celui de son amour, conformément à ce qu'il dit : *Toutes les fois que vous faites du bien aux moindres de ces petits;* à celui-ci et à celui-là, qui sont petits à vos yeux, et grands aux miens, puisqu'ils sont mes membres, *c'est à moi que vous le faites* (MATTH., XXV. 40, 45.).

Et la seconde raison, c'est, comme dit l'apôtre saint Paul, *que celui qui aime son frère accomplit la loi* (*Rom.*, XIII. 8, 9.) qui est renfermée toute entière dans le précepte de la charité. *Car* tous ces préceptes : *Vous ne tuerez pas ; vous ne déroberez pas ; vous ne convoiterez pas la femme d'autrui, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bien, en quelque manière que ce soit* (*Exod.*, XX. 17.) : vous ne corromprez point dans les autres la chair que Jésus-Christ y a sanctifiée, ou qu'il a destinée à la sainteté; et vous ne la sacrifierez point à votre plaisir. Tous ces préceptes *sont renfermés* dans celui de l'amour fraternel (*Rom.* XIII. 9, 10.); qui ne pouvant être accompli comme il faut, s'il ne vient de la source de l'amour de Dieu, il s'ensuit que tout est compris dans l'amour fraternel, dans lequel par conséquent est tout l'objet des désirs de Jésus-Christ, puisque c'est là aussi qu'est tout l'abrégé de la justice chrétienne.

XIII.e JOUR.

Ils servent Jésus-Christ comme ses amis, à qui il découvre tous ses secrets (JOAN., XV. 15.).

Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. On lui dit ce qu'il a à faire sans s'expliquer davantage : mais ce bon maître, qui est Jésus-Christ, non content d'exiger de nous une simple exécution, nous découvre tout ce qu'il fait; d'où il vient, et où il retourne; pourquoi il est venu au monde; quels biens il y est venu apporter aux hommes; l'étroite union qu'il est venu contracter avec eux; la grâce qu'il leur a voulu faire de se les unir, comme les membres le sont à la tête, et les branches à la racine; le divin secret de tout impétrer par l'interposition de son nom; les secrets motifs de ses préceptes, et les autres choses qui lui font dire : *Je vous ai appris ce que j'ai appris de mon Père* (JOAN., XV. 15.). Car je vous ai découvert, dit-il, les merveilles de sa bonté prévenante, et la grâce qu'il vous a faite en vous donnant son Fils unique, de le donner pour vous à la mort. Et afin que vous fussiez capables d'entendre les secrets du royaume des cieux, je vous les ai exposés dans des paraboles et similitudes tirées des choses humaines, par condescendance pour vous les rendre sensibles. Et de peur que ces paraboles ne fussent pour vous des énigmes plus capables de vous étourdir que de vous instruire, ainsi qu'il est arrivé aux Juifs en punition de leur orgueil, je vous les ai expliquées en ami, avec une familiarité et une bonté qui ne vous a rien laissé à désirer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous; il a voulu que nous gardassions ses commandements, non en vils esclaves, à qui on dit seulement ce qu'ils ont à faire, sans leur donner la consolation de savoir pourquoi; mais avec connoissance, afin de les accomplir d'une manière plus parfaite, plus agréable, plus proportionnée à la condition de la créature raisonnable. C'est pourquoi il nous a appris des conseils de Dieu et des siens tout ce que nous en pouvions porter. Entrons donc volontairement et librement dans les desseins de Jésus-Christ, et obéissons, non par force, mais avec plaisir, comme des personnes instruites, et qui savent les raisons de ce qu'on leur demande : entendons bien que tout ce qu'on nous demande, c'est la raison même; parce que c'est une sagesse aussi bien qu'une bonté infinie, qui a digéré tous les préceptes et tous les conseils dont on nous propose l'observance. O le plus plus aimable de tous les maîtres! O la plus sainte, la plus sage et la meilleure de toutes les lois! Mon Dieu, j'aime votre vérité, votre équité, votre droiture; et en tout cela j'aime Jésus-Christ qui est tout cela, sagesse, justice, droiture, équité; parce qu'il est la vérité et la bonté même, Fils très bon d'un Père très bon, et avec lui principe du très bon Esprit qui nous guide à tout bien.

XIV.e JOUR.

Ils doivent et peuvent tout demander au nom de Jésus-Christ (JOAN., XV. 16.).

Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom (JOAN., XV. 16.). C'est donc là la cause de ce grand fruit et de sa durée à jamais; que le Père accordera tout ce qu'on lui demandera au nom du Fils. Dieu disoit autrefois : *Je le ferai pour l'amour de moi, et pour glorifier mon nom.* Ici il n'accorde plus rien qu'au nom du Fils. Ce n'est pas qu'il change de langage : ce que Dieu fait pour l'amour de son Fils, il le fait pour l'amour de soi-même; parce que le Père et le Fils ne sont qu'un : et lorsqu'on nous avertit tant de fois que nous n'avons rien à espérer, ni à demander qu'au nom de Jésus-Christ, on nous avertit du besoin que nous avions d'un médiateur, pour nous réunir à Dieu, dont le péché nous avoit séparés.

Songeons donc à porter du fruit, et à porter un fruit qui demeure; mais demandons-en la grâce au nom du Médiateur, en croyant que c'est par sa grâce que nous commençons à porter du fruit, et par la continuation de la même grâce que nous en portons persévéramment : parce qu'ainsi qu'il nous a dit, nous ne pouvons porter du fruit qu'en lui seul, et qu'il faut qu'il demeure en nous, afin que nous puissions demeurer en lui : et c'est en cela que consiste la médiation de Jésus-Christ, et la vraie invocation de Dieu au nom du Sauveur.

XV.e JOUR.

Jésus et ses disciples haïs du monde : injustice de la haine du monde (JOAN., XV.).

Voici la doctrine du verset 16 et des suivants, jusqu'au 26. Après avoir montré à ses disciples combien ils doivent s'aimer les uns les autres, et aimer tout le monde; parce que tout le monde est des nôtres par la grâce que Dieu fait à tous de les appeler à notre unité; il leur apprend que s'ils doivent aimer tout le monde, ce n'est pas dans l'espérance d'être aimés eux-mêmes, puisqu'au contraire ils seront haïs de toute la terre : et c'est la vérité qu'il leur découvre à fond dans tous ces versets.

Il commence à leur découvrir la source de cette haine par ces paroles : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier* (JOAN., XV. 18.). On ne peut assez admirer la bonté de notre Sauveur; il n'y a rien de si fâcheux à de bons cœurs, ni en rien soi de plus triste à la nature, que d'être haï. On a besoin d'être prémuni contre un mal qui en soi est si dur, et dont aussi les effets sont si étranges. Mais c'étoit pour les apôtres la plus grande de toutes les consolations, que cette aversion de tout le genre humain leur fût commune avec Jésus-Christ. *Si le monde vous hait*, dit-il, *il m'a haï le premier*. La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole : *Celui qui fait mal hait la lumière* (JOAN., III. 19, 20.). Le monde me hait, parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les apôtres associés à la prédication du Sauveur devoient aussi encourir la haine du monde dont ils reprenoient les crimes et les ignorances.

Si vous étiez du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui (*Ibid.*, XV. 19.). Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres; c'est tout le contraire, et tout le monde est rempli de haines et de jalousies : mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables; mais les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que de complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi est bon un chrétien? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs ni dans nos affaires, qui ne sont que fraudes. *Défaisons-nous-en*, disent les impies dans le livre de la Sagesse, *car il nous est inutile* (*Sap.*, II. 12, 15, 16, 20.) : sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre, il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous fait la haine du monde! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal; vous serez bientôt opprimés. Quelque paisibles que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'état, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel; et vous serez les ennemis publics.

Parce que je vous ai choisis du milieu du monde, le monde vous hait (JOAN., XV. 19.). Dans votre séparation, on ne vous croit pas de même espèce que les autres; on croit que vous voulez vous distinguer; et on vous accable.

Le serviteur n'est pas plus grand que son maître (*Ibid.*, 20.). Quelle consolation pour un chrétien, pour un pasteur, pour un prédicateur, si on ne le croit pas, si on le méprise, si on le persécute, si on le déchire, si on le crucifie, et lui et ses discours! on en a fait autant à Jésus-Christ. C'est une suite du mystère de la croix; et c'est

par de semblables contradictions que l'ouvrage de la rédemption a pris son cours. Car à travers ces contradictions, l'Evangile va où il doit aller; et les bons exemples des chrétiens gagnent ceux qu'ils doivent gagner; et la main de Dieu se fait sentir dans la résistance des hommes.

Il y a un monde dans l'Eglise même : il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là, quand on vit, et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que seroit un monde manifestement infidèle. Ecoutez saint Paul : *Il y a des périls au dedans et au dehors, et du côté des faux frères* (2. *Cor.*, XI. 26.). *Demas m'a laissé,* dit le même apôtre, *aimant ce siècle. Tout le monde m'a abandonné, Dieu leur pardonne* (2. TIM., IV. 10, 16.). Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce de persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires; c'est là que je mets toute ma capacité : si on me blâme, si on me méprise, si on me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés; je le souffre pour le nom de mon Sauveur : c'est qu'on ne le connoît, ni lui ni son Père.

Après avoir montré la haine du monde, Jésus-Christ fait voir qu'elle est injuste, dans le v. 24, et il la convainc par ses miracles.

Personne n'en avoit jamais tant fait, ni de cette nature : il alloit guérissant tous les malades; et jamais il n'a fait de miracles pour punir un seul homme. Tout étoit plein de miséricorde et d'indulgence. Ainsi les hommes sont convaincus, et la bonté de ce Jésus tant haï paroît non-seulement par la qualité et par la nature de ses miracles.

Ce n'est pas assez pour être conforme au Sauveur d'être haï, il faut être haï sans en avoir jamais donné de sujet. *Ils m'ont,* dit-il, *haï sans sujet* (JOAN., XV. 25.).

Prenez-y garde : donner sujet à la haine n'est pas seulement faire injure à quelqu'un, mais encore être superbe, hautain, dédaigneux, envieux, intéressé; cela offense tout le monde. Mais Jésus-Christ si doux, si humble de cœur, si pauvre, si patient, qui pouvoit-il avoir offensé? Il est haï cependant, et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se consoleroit par cet exemple? Qui n'aimeroit mieux être haï avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que d'être aimé comme ceux qu'on a appelés, soit par vérité, soit par flatterie, les délices du genre humain? Je ne veux point être aimé des hommes qui ont haï Jésus-Christ; j'aime mieux entendre ces cris : *Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie* (JOAN., XIX. 15.) : ou ceux-ci contre saint Paul, d'un peuple en fureur, qui jetoit de la poudre en l'air, et sa robe à terre : *Otez du monde cet homme; il n'est pas permis de le laisser vivre* (*Act.*, XXII. 22, 23.) : que ces acclamations qu'on fit à Hérode : *C'est le discours d'un Dieu, et non pas d'un homme.* Car voyez la suite : *L'ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avoit pas donné gloire à Dieu; et il mourut mangé des vers* (*Ibid.*, XII. 21, 22, 23.).

C'est ainsi que *Dieu brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes* (*Psal.* LII. 6.) : et saint Paul disoit aux Galates : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ* (*Gal.*, I. 10.).

Tous les hommes jusqu'aux moindres veulent qu'on les flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les reprenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moelles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.*, III. 5.). La jalousie naturellement empêcheroit les louanges; et on n'en donne guère de bon cœur : mais on en donne pour en recevoir; on flatte pour être flatté : c'est l'esprit du monde; mais l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'aimer mieux être haï, que de se faire aimer de cette sorte.

XVI.e JOUR.

Le témoignage de l'esprit de vérité rassure (JOAN., XV. 26, 27.).

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant, que Dieu ne le laissera pas sans témoignage, et *qu'il enverra son Saint-Esprit qui rendra témoignage de lui* (JOAN., XV. 26.). C'est là, dit-il, le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité; c'est l'esprit de vérité : *Spiritum veritatis :* qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage : *Et vous aussi qui avez toujours été avec moi,* animés de cet esprit, *vous me rendrez témoignage* (*Ibid.*, 27.). Ce sera un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu : un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de votre sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous

fera haïr; mais votre consolation, c'est que par-là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement. Oui, mon Sauveur, nous y consentons. S'il faut, pour vous glorifier, que nous soyons haïs et méprisés du monde, en lui disant ses vérités, quelque habit que ce monde porte, fût-ce un habit de piété, puisque la haine se cache si souvent sous un tel habit; ainsi soit-il : *Votre volonté soit faite.* On n'est point votre disciple, qu'on n'ait mérité par quelque bon endroit la haine du monde.

XVII.e JOUR.

Les apôtres persécutés, haïs d'une haine de religion (JOAN., XVI. 1, 2, 3, 4, 5.).

Dans les versets 1, 2, 3, 4, 5 du chapitre XVI, il découvre plus ouvertement à ses disciples la nature de la haine qu'on aura contre eux. Car après leur avoir appris qu'elle leur est commune avec lui, et qu'ils se l'attireront en lui rendant témoignage par le Saint-Esprit qui viendra en eux; il croit leur pouvoir tout dire : et il leur apprend enfin que le caractère de cette haine qu'ils auront à porter, c'est que ce sera une haine de religion; qu'on les excommuniera, et qu'on les aura tellement en exécration, qu'on croira rendre service à Dieu de les exterminer. Par où il nous fait entendre que ces haines pieuses et religieuses qu'un faux zèle animera, sont la dernière et parfaite épreuve qu'il réserve à ses véritables disciples. Car c'est une telle haine, qu'il a essuyée lui-même; puisque la sentence que la Synagogue a prononcée contre lui, c'est qu'il avoit blasphémé, *blasphemavit* (MATTH., XXVI. 65.), contre Dieu, contre la loi, contre le saint lieu; et que c'étoit glorifier Dieu, que de livrer ce blasphémateur au dernier supplice. Et cette haine étoit la même que Jérémie avoit portée en figure de Jésus-Christ, lorsqu'on disoit : *Cet homme* a blasphémé *contre le saint lieu, et contre la cité sainte* (JEREM., XXVI. 6, 8, 9, 11, 12.).

Voilà ce qu'il promet à ses disciples; et il les console en même temps, leur apprenant que cette haine est aveugle et insensée : *Puisqu'elle vient à leurs persécuteurs, pour ne pas connoître son Père, ni lui* (JOAN., XVI. 3.). Jésus-Christ est la vérité, et quiconque ignore ou combat quelque partie de la vérité quelle qu'elle soit, quelque savant qu'il soit d'ailleurs, il ne connoît pas Jésus-Christ, ni son Père par cet endroit-là : et si vous entreprenez de le convaincre, il se revêtira d'un faux zèle, d'un zèle amer; mais il en faut essuyer l'aigreur avec foi et humilité, en se réjouissant de porter ce caractère du Sauveur et de ses apôtres. C'est alors qu'il faut écouter le Sauveur, qui dit : *Souvenez-vous que je vous ai avertis de ces contradictions.* Et il ajoute : *Je ne vous ai pas dit ces choses au commencement* (JOAN., XVI. 4, 5.). Il leur avoit pourtant souvent parlé des persécutions, et de la haine qui leur étoit préparée par toute la terre : *Vous serez,* dit-il (MATTH., X. 21. 22.), *en haine à tout le monde,* et le reste : où il semble qu'il n'a rien oublié pour leur mettre devant les yeux la vive peinture des persécutions qu'il leur avoit destinées. Qu'est-ce donc qu'il dit aujourd'hui, qu'il n'avoit pas voulu leur expliquer au commencement? Remarquez, pieux lecteur, qu'il leur a tout dit; excepté ce seul endroit, *qu'on les excommunieroit, et qu'on croiroit rendre service à Dieu, en les exterminant de la terre* (JOAN., XVI. 2.). Car c'étoit aussi l'endroit sensible, et le véritable caractère de la persécution des disciples de Jésus-Christ. Ce ne sont pas seulement les gentils qui les ont persécutés, comme les ennemis de Dieu : cette injure seroit consolante du côté de ceux de qui Dieu n'est pas connu : mais ce sera le peuple de Dieu qui aura en exécration Jésus-Christ et ses disciples : ce peuple à qui Jésus-Christ étoit envoyé : ceux-là mêmes, dont il avoit dit : *Ils sont assis sur la chaire de Moïse; croyez donc ce qu'ils vous enseignent* (MATTH., XXIII. 2, 3.). Ce seront ceux-là qui condamneront Jésus-Christ, et ensuite ses apôtres, avant même que le caractère de réprobation eût paru tout-à-fait sur eux, et lorsqu'un saint Paul respectoit encore en eux le caractère de leur onction, en disant : *Mes frères, je ne savois pas que ce fût le souverain pontife : Car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple* (*Act.*, XXIII. 5.). On voit donc, qu'il faut s'attendre à être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte. Et l'exemple de saint Chrysostome si injustement déposé par un patriarche orthodoxe, et même persécuté durant ce temps, et jusqu'après sa mort par des saints, quand il n'y auroit que celui-là, suffit pour nous faire voir ce genre de persécution, qui est un des plus délicats et des plus sensibles aux disciples de Jésus-Christ. Et il faut ici considérer la modération, la douceur et l'humilité de ce grand homme, qui l'a peut-être égalé aux martyrs : ce qu'un saint martyr qui lui apparut semble avoir voulu lui indiquer, en lui disant dans un songe : Vous serez demain avec moi,

Quoi qu'il en soit, il faut être préparé à ce genre de persécution, si Dieu le permet, et ne s'en pas étonner, mais dire avec saint Cyprien : *Qu'il importe peu de quel côté vienne le coup de l'épée, qui tranche notre vie, fût-ce du côté de nos frères; pourvu que ce soit en procurant la gloire de Jésus-Christ* (*Epist. ad* CORN., *Pap. Edit.* BALUZ., *Epist.* LV.). Cette persécution n'en est pas moins suivie de la couronne du martyre. Et on verra quelquefois dans des maisons saintes, dans de saintes communautés, des acharnements contre des personnes saintes dont on ne voit point la cause : on voit seulement dans ces innocents persécutés une vraie humilité avec un vrai zèle pour la gloire de Dieu. Qu'ils souffrent ce petit martyre, sans se plaindre, et en aimant d'un amour humble et sincère ceux qui les font souffrir; et qu'ils sachent que c'est un des caractères de Jésus-Christ, qu'il leur est donné de porter. Je ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue : mais afin qu'on ne pense pas que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très fréquente, et doit être très chère à ceux qui la portent, pour peu que ce soit, et pour quelque cause que ce soit.

XVIII.e JOUR.

Tristesse de l'absence de Jésus (JOAN., XVI. 5. 6.).

Depuis le v. 5 jusqu'au v. 8, il explique la mission de l'Esprit consolateur qu'il avoit promis à ses disciples, afin de les consoler de son absence. Il venoit encore de leur en parler au v. 26 du chap. XV; mais ici il va en expliquer à fond la mission : et il faut invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il nous fasse entendre ce qui le regarde dans la suite de ce discours de Notre-Seigneur.

Je ne vous ai pas dit ces choses que je viens de vous exposer touchant la haine qu'on aura pour vous, *parce que j'étois encore avec vous* (JOAN., XVI. 5.). Rien ne me pressoit de vous les dire; et *comme j'étois avec vous, je vous gardois moi-même* (*Ibid.*, XVII. 12.); et je n'avois pas besoin de vous prémunir contre les persécutions, qui vous devoient arriver après ma retraite. Mais maintenant je m'en vais, et il faut vous parler à fond de toutes choses, autant que vous le pourrez porter.

Je m'en vais donc : et vous ne me demandez pas où je vais? Mais parce que je vous déclare que je me retire, la tristesse remplit votre cœur (JOAN., XVI. 5, 6.). Comme s'il disoit : Vous ne songez point où je vais : en quel lieu, à quelle gloire, à quelle félicité; mais sans songer où je vais, et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes, et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon, que sans les reprendre davantage, il tourne tout son discours à les consoler, et leur parle du Saint-Esprit qui devoit venir, leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur, et le prouvant premièrement par les effets de sa mission; et à la fin par son origine éternelle, comme la suite le fera paroître.

XIX.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit, pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde (JOAN., XVI. 8, 9, 10 et suiv.

Et quand il viendra, il convaincra le monde touchant le péché, et touchant la justice, et touchant le jugement (JOAN., XVI. 8 *et suiv.*) : et le reste.

Il convaincra le monde sur le péché : sur quel péché? Jésus-Christ l'explique : *c'est de n'avoir point cru en lui.* Entendons le péché des Juifs, qui est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avoit été envoyé : d'avoir par là démenti leurs prophéties, et Dieu qui confirmoit la mission de Jésus-Christ par tant de miracles : de les avoir attribués au démon. C'étoit là le péché des Juifs, le grand péché, *le péché contre le Saint-Esprit*, qui poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, *ne se remet ni en ce siècle, ni en l'autre* (MATTH., XII. 24, 31, 32; MARC., III. 28, 29, 30; LUC., XII. 10.). C'est sur ce péché et de ce péché, que le Saint-Esprit devoit convaincre le monde incrédule.

Jésus-Christ avoit convaincu les Juifs de ce péché en deux manières : l'une en accomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer; l'autre en faisant des miracles que personne n'avoit jamais faits; ce qui leur ôtoit toute excuse, en sorte qu'il ne manquoit rien à la conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin, lorsqu'il descend sur les disciples du Sauveur.

La conviction, dis-je, est portée plus loin. Et premièrement celle des prophéties. Car le Saint-Esprit inspire à saint Pierre la preuve de la résurrection de Jésus-Christ tirée de David, que

cet apôtre plein des lumières et du feu de ce divin Esprit, pousse à la dernière évidence; c'est-à-dire, au dernier point de conviction, et avec une vigueur qui ne s'étoit jamais vue: comme il paroît aux Act. ch. 11. v. 25 et suiv.

Secondement, quant à la conviction des miracles, le Saint-Esprit y met la perfection. Car si la source en étoit tarie en Jésus-Christ, on auroit pu croire qu'elle étoit passagère et trompeuse en Jésus-Christ même : mais comme elle se continue dans les apôtres, qui guérissent publiquement et à la vue de tout le peuple cet impotent, en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ (*Act.*, III. 2, 6 *et seq.*), la conviction est poussée bien au-delà de la suffisance; et le Saint-Esprit la porte par les apôtres jusqu'à la dernière évidence.

Cette continuation de miracles étoit l'ouvrage du Saint-Esprit. Jésus-Christ avoit dit qu'il chassoit les démons par l'Esprit de Dieu; et tous les autres miracles devoient être aussi singulièrement attribués au Saint-Esprit. Le même Esprit de miracles se continuant dans les apôtres, on voyoit la suite des desseins de Dieu, et l'entière confirmation de la vérité.

Et afin de le bien entendre, il faut savoir que les Juifs, quoique convaincus par tant de miracles de Jésus-Christ, pouvoient dire qu'il avoit eu le sort des faux prophètes que le démon anime, et à qui il donne des signes trompeurs, puisqu'il avoit été condamné et mis à mort par le jugement de la Synagogue, conformément à la loi de Moïse (*Deut.*, XIII. 1, 2, 3, 4, 5; XVIII. 20, 21, 22.). Si donc Jésus-Christ étoit demeuré dans la mort, ou que sa résurrection n'eût pas été confirmée d'une manière à ne laisser aucune réplique, les Juifs n'auroient pas été convaincus et confondus dans ce vain prétexte de leur incrédulité. Mais puisque le Saint-Esprit, pour donner à Jésus-Christ des témoins de sa résurrection, descend visiblement sur ses apôtres, qui étoient les témoins qu'il avoit choisis; puisqu'il les remplit de courage; que de foibles qu'ils étoient, ils les rend forts; d'idiots et d'ignorants qu'ils étoient, les rend pleins d'une divine science, et leur donne des paroles qui fermoient la bouche à leurs adversaires qui n'étoient rien moins que les chefs du peuple; puisqu'au lieu qu'ils étoient des lâches qui avoient oublié leur maître tous ensemble en prenant la fuite, et le premier de leur troupeau en le reniant, il en avoit fait d'intrépides défenseurs de sa doctrine et de sa résurrection; puisqu'enfin le même Esprit descendu sur eux fait des miracles par leurs mains, qui ne cèdent en rien à ceux de Jésus-Christ, et même qui les surpassent en certaines circonstances, comme il l'avoit prédit lui-même; et non content de leur inspirer l'intelligence des prophéties, et la force de les défendre, il les remplit eux-mêmes de l'esprit de prophétie, et les fait agir et parler comme des hommes inspirés, comme il parut au jour de la Pentecôte; saint Pierre le soutenant avec une assurance étonnante, et une force à laquelle tout cédoit (*Act.*, II. 17, 18.) : tous ces ouvrages admirables du Saint-Esprit prouvent que Jésus-Christ a dit la vérité, en assurant que ce même Esprit convaincroit de nouveau, et d'une manière encore plus concluante, l'incrédulité du monde.

Voilà donc le témoignage du Saint-Esprit dans les apôtres, qui en confirmant la résurrection de Jésus-Christ parlent ainsi : *Nous sommes témoins de ces choses, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent* (*Ibid.*, v. 32.). C'étoit le dernier et le plus clair témoignage que Jésus-Christ leur réservoit : et c'est pourquoi prévoyant que le cœur de la plupart seroit assez dur pour résister encore à ce témoignage et à cette conviction, il les avertit d'éviter ce crime comme celui qui à la fin leur attireroit une inévitable punition, et deviendroit irrémissible pour eux; Dieu ayant déterminé de ne le remettre jamais à ceux qui l'auroient porté à de certains excès qui lui étoient connus. C'est peut-être ce qui donna lieu à cette sentence du Sauveur (MATTH., XII. 31, 32; MARC., III. 28, 29, 30.) : *Que les blasphèmes contre le Fils seroient remis; mais que celui qui blasphèmeroit contre le Saint-Esprit,* en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, quoique confirmés après sa mort en témoignage de sa résurrection, *ne recevroit aucun pardon, mais seroit coupable d'un éternel péché, à cause,* poursuit saint Marc, *qu'ils avoient dit, que* Jésus-Christ *avoit en lui-même un esprit* impur qui faisoit par lui des miracles; et qu'ils étoient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses la sainteté que le Saint-Esprit établissoit dans l'Eglise, par des effets si éclatants, et cette parfaite unité des cœurs qui étoit son véritable ouvrage, et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettoit dans l'Eglise, en sorte que mentir à Pierre c'étoit *mentir au Saint-*

Esprit (*Act.*, v. 3, 4, 9.). On voit assez par toutes ces choses l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu qui avoit supporté les Juifs après le crucifiement de son Fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante, et jusqu'alors inouïe, après que ce peuple ingrat eut continué de résister avec une opiniâtreté, et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres; c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui étoit la figure du châtiment plus terrible, qu'il réservoit dans les enfers à ceux qui avoient péché contre le Saint-Esprit, de la manière, et avec l'excès qu'il ne vouloit point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsqu'abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement; en quoi nous faisons injure à l'*esprit de rémission et de grâce* (*Hebr.*, x. 29.). Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat, pour ne le pardonner jamais; nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point, où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement, et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la fin, par la juste soustraction de ces grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'esprit qui remet les crimes; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons, sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple, et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne vouloit plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

XX.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. Péché contre le Saint-Esprit (Ibid., 10.).

Il convaincra le monde sur la justice. C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devoit convaincre le monde : *Parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus.* Il faut sous-entendre : sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi, selon cette parole du prophète répétée trois fois par saint Paul : *Le Juste vit de la foi* (*Rom.*, I. 17; *Gal.*, III. 11; *Hebr.*, x. 38.). Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples; aussitôt qu'il fût arrêté, leur foi tomba : et ceux qui auparavant croyoient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : *Nous espérions qu'il devoit racheter Israël* (Luc., xxiv. 21.): comme s'ils disoient : mais maintenant après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étoient pendant sa vie; on vit en eux une véritable foi; et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Soyons donc vraiment justes par l'esprit de la foi; et sans nous attacher à ce que nous voyons, unissons-nous à Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Croyons fermement avec les apôtres que sa mort n'a pas été une extinction de sa vie, mais comme il l'a dit, un passage à son Père; puisque depuis qu'il nous a quittés, il a été plus fécond pour nous en toute sorte de grâces. Travaillons sans cesse à la mort des sens : ne jugeons point de notre bonheur par leur jugement; vivons dans l'esprit de la foi. Fondons tous nos sentiments sur sa vérité, et écoutons d'autant plus Jésus-Christ qu'il nous paroît moins. *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; bienheureux ceux qui croient et ne voient pas* (Joan., xx. 29.). C'est par une telle foi que nous sommes justes.

XXI.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde de l'iniquité de son jugement (Joan., xvi. 8 — 11.).

Le Saint-Esprit convaincra le monde *touchant*

le jugement; parce que le prince de ce monde est déjà jugé. Jésus-Christ a dit ci-dessus : *C'est maintenant que le monde va être jugé : c'est maintenant que le Prince de ce siècle va être chassé* (JOAN., XII. 31.). Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion? C'est en se laissant juger, et en faisant voir par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugements sont nuls.

Le Saint-Esprit qui est descendu, confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré le jugement du monde sur Jésus-Christ? rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité. La doctrine de Jésus-Christ qu'on croyoit anéantie par sa croix, se relève plus que jamais : le ciel se déclare pour elle; et au défaut des Juifs les gentils la vont recevoir, et composer le nouveau peuple. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui descendu en forme de langue, montre l'efficace de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent; de toutes les langues il ne s'en fait qu'une, pour montrer que l'Evangile va tout réunir. Le prince de ce monde est jugé; tous les peuples vont consentir à sa condamnation. Jugeons le monde; condamnons le monde. L'autorité qu'il se donne de nous tyranniser par ses maximes et ses coutumes, a donné lieu à condamner en la personne de Jésus-Christ la vérité même. O monde! je te déteste, le Saint-Esprit te convainc de fausseté. N'adhérons au monde par aucun endroit; sa cause est mauvaise en tout. *Mes petits enfants, n'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; le monde n'est autre chose que concupiscence de la chair,* sensualité, plaisir du corps, *ou concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, *et orgueil de la vie : et tout cela,* toute cette concupiscence, *ne vient point de Dieu, mais du monde; et le monde passe avec ses désirs* (1.JOAN., II. 15, 17.); et il n'y a que Dieu qui demeure.

C'est donc par là que le monde est jugé. La vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles, condamne toutes ses maximes. Il n'y a plus d'avarice, où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres; il n'y a plus de divisions, ni de jalousie, où il n'y a qu'un cœur et qu'un âme; il n'y a plus de plaisirs sensuels, où l'on a de la joie d'être flagellés par l'amour de Jésus-Christ; il n'y a plus d'orgueil, où tout est soumis aux conducteurs de l'Eglise, qu'on rend maîtres de tous ses désirs, et plus encore de soi-même que de ses richesses. Commençons donc cette vie chrétienne et apostolique, et laissons-nous convaincre par le Saint-Esprit.

XXII.e JOUR.

L'esprit de vérité enseigne toute vérité
(JOAN., XVI. 12, 13.).

Nous apprenons dans les v. 12 et 13 que le Saint-Esprit nous apprendra ce que nous n'eussions pas pu porter sans lui. Mais qu'est-ce qu'il y avoit de si nouveau et de si étrange à nous dire, que nous ne puissions pas le porter encore? Notre foiblesse est donc bien grande, si nous ne pouvons pas porter ce que Jésus-Christ même auroit à nous dire! Cela est pourtant, puisqu'il le dit. Jésus-Christ attribue deux choses au Saint-Esprit. L'une de nous suggérer, de rappeler en notre mémoire, de nous faire entendre *ce que Jésus-Christ nous auroit dit auparavant* (JOAN., XIV. 26.); c'est ce qu'il a dit ci-dessus : l'autre, de nous apprendre des choses nouvelles, *que nous n'eussions pas pu porter d'abord* (*Ibid.*, XVI. 12.); encore même que Jésus-Christ nous les enseignât. Apprenons ici à ménager les âmes. Avec toute son autorité, et avec toute la lumière dont il est rempli, Jésus-Christ même se croit obligé à ce ménagement des âmes infirmes : à plus forte raison les autres hommes doivent-ils entrer dans cette condescendance.

Mais où trouverons-nous des vérités plus fortes, que celle que Jésus-Christ vient d'expliquer à ses apôtres, en leur disant qu'*on les haïra, jusqu'à croire servir Dieu en les massacrant* (*Ibid.*, 2, 3.)! Voici quelques vérités que Jésus-Christ n'a pas dites, ou sur lesquelles il n'a pas appuyé : que les apôtres seroient obligés, non-seulement à subir l'exécration de la Synagogue, mais encore à se séparer d'eux-mêmes du reste du peuple, comme il paroît dans les Actes; à relâcher l'obligation de la loi; à la regarder comme un fardeau insupportable aux Juifs mêmes, selon ce qu'ils disent dans les Actes : *Que ni nos pères ni nous n'avons pu porter* (*Act.*, IV. 15, 18, 32, 33; V. 12, 13, 14; XV. 1, 2, 5, 7, 10, 20, 21, 28, 29.); à faire voir ce qui est bien plus, que non-seulement la loi n'obligeoit point les gentils, mais encore les rendoit coupables, conformément à cette parole : *Si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien* (*Rom.*, III. 10; *Gal.*, II. 16, 18, 20, 21; III. 10, 11, 24, 28; IV. 9, 10, 11; V. 1, 2, *etc.*). Voilà quelque partie des vérités que les apôtres n'auroient pu porter, si Jésus-Christ les leur avoit apprises d'abord. Et c'est pourquoi il les réserve au Saint-Esprit, qui aussi, lorsqu'ils furent obligés de les expliquer dans le concile de Jérusalem, leur fait dire : *Il a semblé bon*

au Saint-Esprit et à nous (*Act.*, XV. 28.).

Que dirai-je du redoutable secret de la réprobation des Juifs, pour donner lieu aux gentils; et du retour futur de ces mêmes Juifs, après que les gentils seront entrés? Secret admirable qui donne lieu à celui de la prédestination, et à ces terribles paroles : *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour montrer que nul n'est sauvé que par sa miséricorde* (*Rom.*, XI. 32.). C'est un secret dont Jésus-Christ a posé les fondements, mais dont il laisse l'application et le fond à développer à saint Paul.

C'est encore un grand secret que ce même apôtre apprend aux fidèles : qu'il faut joindre à toutes les persécutions la mortification volontaire, *en châtiant son corps, et le réduisant en servitude* (1. *Cor.*, IX. 27; 2. *Cor.*, IV. 10.); chose que le Fils de Dieu n'avoit pas si clairement expliquée, que le Saint-Esprit l'a fait à cet apôtre. Ne poussons pas plus avant nos recherches sur ces vérités, que Jésus-Christ semble réserver au Saint-Esprit. Contentons-nous d'admirer la dispensation de la doctrine salutaire, et ne nous ménageons plus nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a ménagés autant qu'il a été nécessaire.

XXIII.e JOUR.

Le Saint-Esprit égal au Fils par ses œuvres.

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire, c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu, comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand, que les apôtres ne l'auroient pu porter, quoique annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté des trois divines personnes; mais une dispensation diversifiée, seulement par rapport à nous : mais Jésus-Christ nous va encore élever plus haut, et après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

XXIV.e JOUR.

Le Saint-Esprit égal au Fils par son origine : il annonce les choses futures, et pénètre le secret des cœurs (JOAN., XVI. 13.).

Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous apprendra toute vérité : car il ne parlera pas de lui-même; mais il vous dira ce qu'il a ouï, et vous annoncera les choses futures. (JOAN., XVI. 13.).

Il ne dira que ce qu'il a ouï; mais il a tout ouï : aussi enseignera-t-il toute vérité. Il est dans le conseil où l'on dit tout. Le Père dit tout par son Fils; le Fils dit tout par sa naissance. Si tout se dit par lui, il entend tout : autrement il ne s'entendroit pas lui-même. On lui dit tout en le produisant, puisque le produire, c'est dire. Le Saint-Esprit est le troisième dans ce secret; nulle créature n'y entre. On ne dit rien à demi dans cette unité; on n'entend rien imparfaitement. C'est pourquoi, *l'Esprit approfondit tout,* il entre en tout, *même dans les profondeurs de Dieu* (1. *Cor.*, II. 10.). Et c'est le caractère que lui donne le Sauveur du monde, en disant *qu'il nous enseigne toute vérité, et annonce les choses futures.*

Le Saint-Esprit est celui qui parle aux prophètes. Quand il parle en eux, c'est Dieu qui parle, et on l'appelle l'Esprit prophétique : ce qui l'égale parfaitement au Père et au Fils, puisque comme eux il entre dans le grand secret réservé à Dieu, qui est celui de l'avenir (Is., XLVIII. 16; LIX. 21; LXI. 1; ZACH., VII. 12; 1. *Cor.*, XIV. 32; *Apoc.*, XXII. 6.).

Il entre par la même raison dans cet autre intime secret, qui est la connoissance du secret des cœurs. Qui voit le secret de Dieu, que ne voit-il pas? Par qui est-ce que saint Pierre a vu le secret d'Ananias et de Saphira, dans la vente de leurs biens? aussi en mentant à Pierre, ils mentirent au Saint-Esprit (*Act.*, V. 3, 4, 9.). Par qui est-ce que *le secret des cœurs étoit manifesté* dans ces assemblées dont parle saint Paul; ce qui fait dire à tout le monde, que *Dieu est au milieu de nous* (1. *Cor.*, XIV. 24, 25.)? Comment? sinon par l'esprit de prophétie, qui est dans le même lieu l'ouvrage du Saint-Esprit, à qui toutes ces grâces sont attribuées, conformément à cette parole : *Un seul Esprit opère ces choses, les partageant à chacun selon qu'il lui plaît* (*Ibid.*, XII. 11.).

XXV.ᵉ JOUR.

Origine du Saint-Esprit. Ordre des personnes divines (JOAN., XVI. 14, 15.).

Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien (JOAN., XVI. 14.). Que Jésus-Christ daigne nous parler de ces communications intérieures des personnes divines, et nous faire entrer en quelque façon dans cet ineffable secret, il y a de quoi s'en étonner. Vraiment il nous traite en amis, comme il disoit lui-même, en nous apprenant non-seulement ce qu'il fait au dehors, mais encore ce qu'il produit au dedans. *Il prendra du mien :* le Fils a tout pris du Père, et il glorifie le Père : le Saint-Esprit prend du Fils, et il glorifie le Fils. Il semble que c'est là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : *Il prendra de moi;* mais, *Il prendra du mien*. O Sauveur, que voulez-vous dire ? M'est-il permis de le chercher ? Ou bien m'en tiendrai-je à ce que vous dites, sans rien dire, ni rien chercher davantage dans cette parole ? Mais votre Eglise y a trouvé, que le Saint-Esprit procédoit de votre Père et de vous, et que c'étoit pour cela que le Saint-Esprit étoit votre Esprit, comme il étoit l'Esprit du Père. Il est appelé l'Esprit de Jésus-Christ : *Spiritus Christi* (1. PET., I. 11.). Il est à Jésus-Christ. Jésus-Christ l'envoie; par quelle autorité, si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine ? Car il ne peut y en avoir d'autre entre les personnes divines.

Voilà la doctrine de l'Eglise catholique, et la tradition des saints. Je la reçois, j'adore cette vérité. O Jésus, encore un coup, quelle merveille que vous daigniez nous parler de ces hauts mystères, à nous qui ne sommes que terre et cendre ! Avec quelle foi, avec quelle reconnoissance, avec quel amour devons-nous écouter ces paroles ! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous parlez de ces choses; vous nous en montrez une étincelle durant cette vie, dans le dessein de nous en montrer à découvert la pleine lumière au jour de l'éternité. Nous verrons ce que veut dire : *Il prendra du mien, et il me glorifiera, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père, est à moi; et c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien; et il vous annoncera ce qu'il en aura pris* (JOAN., XVI. 14, 15.).

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement; et en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils; excepté sans doute d'être Père; car c'est cela qui est propre au Père, et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père : il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit; car cela n'est pas être Père : le Fils prend cela du Pére, et le Père qui en l'engendrant dans son sein, lui communique tout excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre, comme d'un seul et même principe; parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : *Il prendra de moi;* parce que ce seroit dire en quelque façon, qu'il en seroit le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils, comme le Fils procède du Père; c'est-à-dire, de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi : car le Saint-Esprit procède du Père radicalement : et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire, et c'est pourquoi il dit plutôt : *Il prendra du mien*, que de dire : *Il prendra de moi*. Parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père : il procède donc du Père et du Fils; mais il procède du Père par le Fils, parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourroit aussitôt dire le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable; parce que, si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient; le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé; et il est l'Esprit du Fils, comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé : c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois personnes divines, et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité, comme leur distinction, et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein, et qu'il y conserve; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès là son Fils unique, l'aime aussi, comme un Fils parfait aime un Père

parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité ? Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit; et qu'il se fait du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, une très simple et très parfaite unité : tout y retournant au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable; l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire, jusqu'au nombre de deux, pour se terminer en Trinité : en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

C'est la doctrine des saints : c'est la tradition constante de l'Eglise catholique. C'est la matière de notre foi, nous le croyons; c'est le sujet de notre espérance, nous le verrons; c'est l'objet de notre amour : car aimer Dieu, c'est aimer en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit; aimer leur égalité et leur ordre; aimer, et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications, leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un, en les faisant trois : parce que le Père, qui est un, et principe immuable d'unité, se répand, se communique sans se diviser. Et cette union nous est donnée, comme le modèle de la nôtre. *O mon Père, qu'ils soient un en nous, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; ainsi qu'ils soient un en nous* (JOAN., XVII. 21.). O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, je me reconnois en tout et partout, fait à votre image, à l'image de la Trinité, conformément à cette parole : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (*Gen.*, I. 26); puisque même l'union que vous voulez établir entre nous, est l'image imparfaite de votre parfaite unité! O charité! tu dois croître et te multiplier jusqu'à l'infini dans les fidèles; puisque le modèle d'union et de communication qu'on te propose, est un modèle dont tu ne peux jamais atteindre la perfection : et tout ce que tu peux faire, c'est de croître toujours en l'imitant, en communiquant de plus en plus tout ce qu'on a à ses frères, lumière, instruction, conseil, correction quand il le faut; amour, tendresse, vertu, par l'édification et le bon exemple, support mutuel; et à plus forte raison, biens, richesses, subsistance, et tout jusqu'au pain que nous mangeons, que nous devons partager avec les pauvres.

La mission du Saint-Esprit est expliquée. Nous en avons vu les effets égaux à ceux qu'a produits le Fils. Nous en avons vu l'origine dans l'éternelle communication des trois divines personnes. Ecoutons la suite des paroles de notre Sauveur.

XXVI.e JOUR.

Qu'est-ce à dire : Encore un peu de temps (JOAN., XVI. 16.) ?

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus : encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père (JOAN., XVI. 16.).

Depuis le v. 9 du ch. XIV, jusqu'à la fin, que Jésus-Christ sort de la maison; et dans le ch. XV et dans le XVI, jusqu'à ce verset, Jésus-Christ a parlé seul sans discontinuation, et sans être interrompu par ses disciples, si ce n'est par ce petit mot de saint Jude : *D'où vient, Seigneur, que vous vous découvrirez à nous, et non pas au monde* (*Ibid.*, XIV. 22.) ? A quoi Jésus-Christ ne répond pas, ou n'y répond qu'indirectement, en continuant son discours. Ils l'interrompent ici plus ouvertement, en se disant les uns aux autres : *Que veut-il dire : Encore un peu, et vous ne me verrez plus ? et ils disoient : Que veut dire ce peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut dire* (*Ibid.*, XVI. 17, 18.). Et Jésus qui avoit prévu cette interruption, et qui avoit comme jeté cette parole pour y donner lieu dans le dessein d'en tirer une grande consolation et une grande instruction pour eux, reprend la parole en cette sorte : *Vous vous demandez les uns aux autres ce que veut dire ce peu de temps : En vérité, en vérité je vous le dis : vous gémirez, et vous pleurerez, vous autres, et le monde se réjouira; mais votre tristesse sera changée en joie* (*Ibid.*, 19, 20.).

Il y avoit quelque sorte d'ambiguité dans ce discours du Sauveur : *Encore un peu, et vous ne me verrez plus, etc.* On pouvoit entendre : dans peu vous cesserez de me voir, car je vais mourir; et dans peu vous me reverrez, car je ressusciterai : les ombres de la mort ne me peuvent pas retenir; et il faut que je retourne à mon Père. Durant le temps que je serai dans le tombeau, le monde triomphera, et il croira être venu à bout de ses desseins, et vous serez dans la désolation et dans l'oppression, comme un troupeau dispersé. Mais à ma résurrection qui suivra de près, la joie vous sera rendue, et la confusion à vos ennemis. C'est ainsi qu'on pouvoit entendre ces prompts passages de la privation à la vue, et de la vue à la privation. Mais la suite nous fait voir que Jésus-

Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir : non précisément à cause qu'il ira à la mort; mais à cause qu'il montera aux cieux, à la droite de son Père : et nous le reverrons pour ne le plus perdre, lorsqu'il viendra des cieux une seconde fois pour nous y ramener avec lui. Ainsi ce qu'il appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle; tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous, qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre, c'est moins qu'un moment.

Apprenons donc que selon le langage du Sauveur, qui est celui de la vérité, tout ce qui est temps, n'est qu'un point, et moins que rien; et que ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité qui ne passe jamais. Comptons pour rien tout ce qui passe. Il y a près de dix-sept cents ans depuis l'ascension de Notre-Seigneur : et tout cela devant Jésus-Christ, *qui est le Père du siècle futur* (Is., IX. 6.), n'est peut-être qu'une très petite partie de tout le temps qui se trouvera du jour de l'ascension à la fin du monde, que Jésus-Christ a compté pour rien. Les siècles sont donc moins que rien : mille ans valent moins qu'un jour selon cette mesure. Que seroit-ce donc que les souffrances de cette vie, si nous avions de la foi ? Nos sens nous trompent : tout le temps n'est rien : tout ce qui se passe n'est rien : accoutumons-nous à juger du temps par la foi. Selon cette règle, qu'est-ce que dix ans, qu'est-ce qu'une année, et un mois, et un jour de peine ? Et cependant cette heure nous paroît si longue ! Gens de peu de foi, quand serons-nous chrétiens ? Quand jugerons-nous du temps par rapport à l'éternité ?

XXVIIe JOUR.

Tristesse changée en joie (JOAN., XVI. 20.).

Vous pleurerez, et le monde se réjouira; mais votre tristesse sera changée en joie (JOAN., XVI. 20.). Disons ici avec cet ancien : Je ne veux pas me réjouir avec le monde, de peur de m'affliger un jour avec lui. Je ne veux pas, pour sa joie courte et trompeuse, m'attirer l'accablement et le poids d'une éternelle douleur. Ne vous laissez pas tromper aux joies du monde, ni à cette fleur qui tombe du matin au soir. Ne nous abandonnons jamais à la joie; car c'est nous abandonner à l'illusion. Disons *au ris : Tu es un menteur; et à la joie : Tu nous trompes* (*Eccle.*, II. 2.). Les saints Pères ne vouloient pas qu'un chrétien s'abandonnât à la joie, jusqu'à rire avec éclat. Il faut nourrir dans notre cœur une sainte et salutaire tristesse par le souvenir de nos péchés, par la crainte du jugement de Dieu, et par un saint dégoût des biens du monde. Cette tristesse ne sera pas seulement changée en joie dans le jour de l'éternité; mais dès le siècle présent, la joie de Jésus-Christ triomphera dans notre cœur : et c'est de ce fond de joie que goûtera au dedans un cœur attaché à Jésus-Christ, que sortira ce dégoût des plaisirs du monde, qui ne sont qu'illusion, tentation et corruption.

Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux (*Ps.* XXXIII. 9.) ! combien est douce la vérité, la justice, la bonne espérance, le chaste désir de le posséder : et vous gémirez de vous voir au milieu des tromperies et des erreurs; et vous jetterez un doux et tendre soupir vers la cité sainte, que Dieu nous a préparée, où règne la vérité, où se trouve la paix éternelle, et tout le bien avec Dieu.

XXVIIIe JOUR.

Souffrir, se faire violence (JOAN., XVI. 21.).

Apprenons du v. 21, à enfanter notre salut avec peine. Quel effort ne faut-il pas faire, pour faire mourir ses passions, ses mauvais désirs, et tout ce que l'Ecriture appelle le vieil homme ? On croit mourir en effet, quand il faut s'arracher du cœur tout ce qui plaît. Quelle vie, dit-on, sera la nôtre, quand nous aurons retranché ces doux commerces, ces jeux, ces plaisirs ? Tout sera triste, ennuyeux, insupportable. Songeons que c'est là le temps du travail, où il faut avec violence enfanter un nouvel esprit. *Tous les cris d'une femme qui accouche sont oubliés au moment qu'elle a mis un enfant au monde* (JOAN., XVI. 21.). Quelle donc doit être notre joie, quand ce n'est pas un autre, mais nous-mêmes, que nous faisons naître, pour changer la vie du péché en la vie de Dieu !

Qu'il me coûte de sacrifier ce ressentiment, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette humilité, de supporter cette médisance ! Chrétien, quand veux-tu donc t'enfanter toi-même ? Tu ne feras point ton salut, tu ne rompras point tes fers, tu ne deviendras point un nouvel homme, sans te faire cette violence. De quelle paix, de quelle joie, la verras-tu bientôt suivie ? Ha ! je commence à vivre, depuis que je vis pour Dieu, et que je me suis ouvert le ciel.

Aimer Dieu, c'est la vie : on ne sauroit l'acheter par trop de travaux, par trop de morts,

XXIX.e JOUR.

Joie qui ne peut être ravie (JOAN., XVI. 22.).

Personne ne vous ravira votre joie (JOAN., XVI. 22.). D'où vient notre joie? de notre bonheur. Quand donc nous mettrons notre bonheur dans un bien qui ne pourra nous être ravi, notre joie ne pourra aussi nous être ôtée. Qù'est-ce qui doit faire notre bonheur? C'est que Dieu que nous aimons, soit heureux et le seul puissant : *Beatus et solus potens*, comme dit saint Paul (1. TIM., VI. 15.). Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces, comme nous ne pouvons rien contribuer à son bonheur, notre partage est de nous en réjouir. Réjouissons-nous de la gloire de Dieu, de sa perfection, de son bonheur, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit, de ce qu'il se connoît, de ce qu'il s'aime, de ce qu'il est tout action, tout intelligence, tout amour, tout vie; si grand, qu'il ne peut rien acquérir, aussi bienfaisant que riche, plein de vie, plein d'être, l'être même, la vérité même, le parfait, le tout. Qui nous peut ôter ce sujet de joie? Il faudroit pouvoir ôter Dieu; et en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. Tout ce qu'on nous peut ôter, c'est la joie que nous avons de l'être de Dieu. Mais qui nous la peut ôter, si ce n'est nous-mêmes par le péché? Viendra le temps où le péché étant entièrement détruit en nous, nous ne cesserons non plus de mettre toute notre joie dans l'éternelle félicité et perfection de Dieu, que Dieu cessera d'être heureux et parfait. Alors donc nous serons parfaitement heureux, et notre joie ne pourra plus nous être ravie.

Réjouissons-nous en même temps de ce que Jésus-Christ est entré dans la gloire de son Père : *Si vous m'aimiez*, dit-il, *vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père étant plus grand que moi* (JOAN., XIV. 28.), selon la nature que j'ai prise, retourner à mon Père, c'est retourner au centre de la grandeur et de la félicité.

Dieu est une nature heureuse et parfaite; et en même temps une nature bienfaisante et béatifiante : l'aimer, c'est vivre, c'est être juste, c'est être véritable, c'est être heureux, c'est être parfait, autant que le peut être ce qui n'est pas Dieu. Mais Dieu nous apprend qu'il nous fait dieux; un même esprit avec lui; participants, associés à la nature divine, à la sagesse, à la vie, à l'éternité, à la félicité de Dieu. Lui qui est son bonheur, devient le nôtre : notre bonheur est par conséquent le bonheur de Dieu. Dieu se donne à nous tout entier : nous le verrons; nous l'aimerons, assurés de ne cesser jamais de le voir et de l'aimer. *En ce jour-là*, dit le Sauveur, *vous ne m'interrogerez plus de rien; car vous verrez à découvert la vérité même*. Vivez donc et réjouissez-vous dans cette espérance. Mais en attendant, que ferons-nous au milieu de tant de besoins, de tant d'indigence? *Vous n'avez qu'à demander; tout ce qui vous sera nécessaire, vous sera donné en mon nom* (JOAN., XVI. 23.). Vous n'êtes donc plus indigents, puisque vous avez le nom par lequel vous pouvez tout obtenir.

XXX.e JOUR.

Qu'est-ce qu'on doit demander au nom de Jésus-Christ (JOAN., XVI. 24.).

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom (*Ibid.*, 24.). Eh quoi! lorsqu'ils lui disoient : *Seigneur, apprenez-nous à prier;* et encore : *Augmentez-nous la foi* (LUC., XI. 1; XVII. 5.) : n'étoit-ce pas de lui, et par lui qu'ils espéroient cette grâce?

Leurs demandes n'étoient pas encore assez épurées. A l'occasion du royaume de Jésus-Christ, ils s'étoient mis dans l'esprit des idées de grandeur et d'ambition, qui tenoient beaucoup de l'esprit judaïque. L'attache sensible qu'ils avoient à sa personne, étoit un obstacle à l'amour spirituel qu'il leur demandoit. Lorsque leur foi fut épurée par sa croix, par son absence, et par l'opération du Saint-Esprit, ils apprirent ce qu'il falloit demander au nom de Jésus-Christ, qui étoit de lui être conforme, et de marcher après lui dans la route des croix et de la mort. Que pouvez-vous demander áu nom de Jésus-Christ, sinon les choses que vous voyez en lui? Prends bien garde, âme chrétienne, ce que c'est que Jésus-Christ; et par là tu apprendras ce que tu dois demander en son nom.

C'est ce que les apôtres n'entendoient pas encore; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne vouloient pas même entendre ce qu'il leur disoit de la sienne : *Ce discours étoit caché à leurs yeux; et ils craignoient de l'interroger sur ce discours* (*Ibid.*, IX. 44, 45; XVIII. 34.) : parce qu'ils craignoient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur Maître. Ainsi comme ils répugnoient beaucoup à la croix, ils ne savoient guère ce qu'il falloit demander au nom de Jésus-Christ crucifié : et c'est pourquoi il leur dit : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : Demandez,*

et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse (JOAN., XVI. 24.).

La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, *qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie* (*Hebr.*, XII. 2.). Quelle joie, si ce n'étoit celle de glorifier son Père, et de contenter son amour, en sauvant les hommes? Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier : ce qui nous fera réjouir dans nos souffrances; ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ (*Act.*, V. 41.). Alors donc ils avoient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom, qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

La patience est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout.

XXXI.ᵉ JOUR.

Tout nous vient par Jésus-Christ (JOAN., XVI. 25 — 28.).

Je vous ai dit ceci en paraboles : je ne me suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ : je vous en vais maintenant parler à découvert : vous allez tout voir en trois mots : *Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au monde: maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père* (JOAN., XVI. 28.). Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement d'où il venoit, et l'obligation qu'il avoit d'y retourner.

Les apôtres vont entendre plus que jamais cette vérité qui leur ôtera toutes leurs erreurs sur le règne de Jésus-Christ. Ils s'étoient grossièrement attendus à le voir établir sur la terre avec un éclat mondain; mais cette pensée n'a plus de lieu depuis que Jésus-Christ montoit au ciel. Car on voit là que son royaume n'est pas de ce monde; que son trône est à la droite de Dieu; et que c'est de là qu'il doit mettre tous ses ennemis à ses pieds. C'est ce que les apôtres entendirent, comme il paroît par la première prédication de saint Pierre, où il allègue un passage du psaume CIX. Alors donc, quand ils entendirent où Jésus-Christ devoit régner, et d'où il devoit vaincre ses ennemis, ils surent que dorénavant il falloit tout demander en son nom; et en voici tout le secret. *Je suis sorti de Dieu pour venir à vous :* je vous aimois, et je suis venu vous chercher. Si je vous quitte pour retourner à mon Père, je porte mon amour, celui que j'ai pour vous, jusque dans son sein; et je serai plus que jamais votre avocat, votre intercesseur, et le parfait médiateur de Dieu et des hommes.

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est croire qu'il est dans le ciel notre avocat : et encore qu'il ajoute : *Je ne vous dis pas que je prierai pour vous;* il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable, en se présentant pour nous à Dieu, comme il est écrit aux Hébreux (*Hebr.*, IX. 24.). Mais il veut dire que non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père, que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils; puisqu'il dit : *Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* (JOAN., XVI. 27.).

Ainsi, demander par Jésus-Christ, c'est, en croyant qu'il est sorti de Dieu, l'aimer de tout notre cœur, et ne vouloir plus rien que ce qu'il veut; puisqu'il n'y a rien à obtenir que par lui. Telle est la médiation de Jésus-Christ. Nous l'aimons, et par là son Père nous aime. Nous aimons Jésus-Christ, par qui nous lui demandons toutes choses; et tout nous revient par Jésus-Christ, au nom duquel nous demandons tout.

Entrons dans cette secrète correspondance du Père, qui nous aime, à cause que nous aimons son Fils; et croyons que c'est lui-même qui nous inspire cet amour; puisqu'il est vrai que ce n'est pas nous, mais lui qui a aimé le premier; et son amour est la source de celui que nous lui rendons.

Mon Sauveur, mon intercesseur, mon médiateur, mon avocat; je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies; j'obéis à vos préceptes. Ainsi se justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* (*Ibid.*, XIV. 6.). C'est par vous qu'il faut aller, c'est par vous qu'il faut demander, c'est par vous qu'il faut recevoir. Tant de grandes vérités qu'on vient d'entendre, sont renfermées dans la conclusion des prières de l'Eglise : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elle retentit à nos oreilles, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur.

Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces

reviennent par lui; pour l'invoquer, il faut l'imiter. C'est l'abrégé du christianisme.

XXXII.e JOUR.

Délaissement de Jésus-Christ (JOAN., XVI. 29, 30, 31, 32.).

Les disciples ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur Maître, lui en témoignent leur joie, en lui disant : *C'est à cette heure que vous parlez à découvert :* vous avez répondu à nos plus secrètes pensées, vous avez satisfait à nos désirs les plus profonds : *Vous savez tout, et vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu* (JOAN., XVI. 29, 30.). Nul autre qu'un Dieu, sorti de Dieu, ne peut découvrir le secret du cœur humain : nous croyons en vous. Qui ne croiroit, à les entendre parler de cette sorte, que leur foi auroit autant de persévérance qu'il y paroissoit de sincérité? Mais Jésus les connoissoit mieux qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, et il leur dit: *Vous croyez maintenant. Le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés chacun de son côté, et que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi* (*Ibid.*, 31, 32.).

Qui nous donnera ici d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu; d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine? Quelle détresse d'un côté! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que lui! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ : et il y faut ajouter ce dernier trait, qui met le comble à un état si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé* (MATTH., XXVII. 46.)?

O âmes, qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : *En espérance contre l'espérance* (*Rom.*, IV. 8.) je me meurs, je vais expirer : *Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains* (LUC., XXIII. 46.) : je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous et attendez en silence votre délivrance. *Amen, amen.*

XXXIII.e JOUR.

Acquiescement à la volonté divine (JOAN., XVI. 33.).

Je vous ai dit ceci; je vous ai expliqué la désolation où je serai jeté par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : *Afin que vous trouviez la paix en moi seul* (JOAN., XVI. 33.) : non pas en vous-mêmes, ni dans votre foi, que vous voyez si chancelante. Il n'y a donc point de paix pour vous, que celle que je vous donne en vous protégeant. Vous m'allez quitter, mes enfants, vous m'allez laisser seul, selon le monde. Si dans cet abandon je ne suis pas seul; si mon Père ne me quitte pas un seul moment, quoiqu'il semble me délaisser : apprenez de là qu'il n'y a de paix ni de force qu'en lui seul, et dans l'acquiescement à sa volonté. *Vous aurez de l'affliction dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* (*Ibid.*). Destitué de toute apparence de secours, et n'ayant pour toute ressource qu'un Dieu délaissant et irrité, j'ai vaincu le monde; je l'ai vaincu pour moi et pour vous. Prenez courage, ayez confiance. Quelque délaissés que vous croyiez être, et encore que vous vous voyiez sur le bord du précipice, et déjà comme engloutis par la mort; le monde que j'ai vaincu ne peut rien sur vous : et pourvu que vous sachiez vous commettre à ma foi, votre paix est inaltérable.

Repassez ici toutes les persécutions de l'Eglise, tous les dégâts qu'y ont faits les schismes et les hérésies, toutes les peines intérieures et extérieures, et tous les délaissements de ses serviteurs. Voyez de quelle sorte ils en sont sortis, et le bien qui est arrivé par toutes ces tempêtes; et reposez-vous comme un Jonas au milieu des vents et des flots. Dieu est avec vous; et quand il vous faudroit être jeté dans la mer, et englouti par une baleine, le sein affreux de ce gouffre vivant sera un temple pour vous, et c'est là que commencera votre délivrance.

XXXIV.e JOUR.

Quatre paroles, ou prières de Notre-Seigneur adressées à son Père.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de Notre-Seigneur à ses apôtres : après leur avoir parlé, il va maintenant parler pour eux et

pour nous tous à son Père. Car ce n'est pas assez d'instruire les hommes par la prédication de la vérité, si on ne leur obtient par la prière la grâce de la connoître et de la pratiquer. C'est ce que Jésus-Christ va faire dans la prière suivante.

Je trouve que jusqu'ici le Fils de Dieu s'est adressé quatre fois à son Père, et lui a parlé expressément. La première, lorsqu'il dit : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents; et que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père; ainsi soit-il, puisque vous l'avez voulu ainsi* (MATTH., XI. 25, 26; LUC., X. 21.). C'est une parole de complaisance et d'action de grâces, qui fait entrer l'âme chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, dans les secrets desseins de Dieu, pour s'y soumettre et s'y complaire.

Les autres paroles de Notre-Seigneur adressées au Père céleste, sont en second lieu celles-ci, à la résurrection du Lazare : *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté; pour moi je savois que vous m'écoutez toujours; mais je parle ainsi à cause de ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé* (JOAN., XI. 41, 42.). C'est encore ici une action de grâces, mais qui présuppose une invocation, puisqu'il dit que son Père l'a écouté, et qu'il a exaucé ses prières.

La troisième parole adressée au Père par Jésus-Christ, est dans saint Jean, encore devant tout le peuple : *Et que dirai-je? dirai-je : Mon Père, je vous prie de me sauver de cette heure?* qui étoit celle de sa passion : *Mais je suis venu pour cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom* (*Ibid.*, XII. 27, 28.). C'est une parole de demandes, et l'abrégé de tous les vœux et de toutes les demandes, comme de toutes les paroles, de tous les mystères, de toutes les actions de notre Sauveur. Aussi le Père y répondit-il par une parole venue du ciel à la manière d'un coup de tonnerre (*Ibid.*, 29.).

La quatrième et la dernière parole de Jésus-Christ à son Père, est la prière que nous allons voir, beaucoup plus longue que toutes les autres, et qui est la prière même de son sacrifice.

L'âme du sacrifice, c'est la prière, qui déclare pourquoi on l'offre, et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Eglise déclare à qui, pour qui, et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice, et à se consacrer soi-même : et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon, ou pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui devoit accompagner son sacrifice. La disposition de son cœur, et les demandes qu'il fait à son Père, le suivent partout dans le cours de sa passion, et jusqu'à la mort; et c'est l'âme de son sacrifice.

Soyons donc attentifs à cette prière, qui comprend et renferme en soi toute la vertu du sacrifice de la croix, et qui renferme surtout la consécration que Jésus-Christ fait de lui-même par la croix.

Combien doit-on imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que Jésus-Christ adresse pour nous à son Père, dans cette intime et parfaite communication ! Taisons-nous, Jésus-Christ va parler.

XXXV.e JOUR.

Jésus lève les yeux au Ciel, en commençant sa prière (JOAN., XVII. 1.).

Jésus dit ces choses; et levant les yeux au ciel, il dit : Mon Père, l'heure est venue (JOAN., XVII. 1.). C'étoit une action ordinaire à Jésus-Christ de lever les yeux au ciel avant la prière. Lorsqu'il multiplia les pains, il regarda le ciel (MATTH., XIV. 19.), et c'étoit une manière de s'y adresser pour l'ouvrage qu'il vouloit faire. Saint Luc remarque la même chose. En saint Jean, lorsqu'il ressuscite Lazare, *élevant les yeux en haut, il dit : Mon Père* (JOAN., XI. 41.); et le reste. Et l'Eglise a tellement entendu que cette action étoit naturelle à Jésus-Christ, qu'elle l'a suppléée dans la bénédiction de la cène, en disant dans le canon, que Jésus *leva les yeux à Dieu son Père tout-puissant;* quoique cela ne soit point marqué dans les écrivains sacrés, qui ont récité cette sainte action.

Levons donc aussi les yeux au ciel avec Jésus-Christ en qui seul nous les y pouvons lever. Car le publicain, qui étoit pécheur, n'osoit seulement lever les yeux au ciel; mais il se frappoit la poitrine, en disant : *O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* (LUC., XVIII. 13.). Et le prodigue disoit : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel, et à vos yeux* (*Ibid.*, XV. 18.). Comment donc regarder le ciel, contre qui on a péché? On ne l'ose qu'en s'unissant à Jésus-Christ, qui lève pour nous les yeux au ciel, et l'apaise en les y levant.

Mais pourquoi lever les yeux au ciel, si ce n'est pour adorer Dieu et sa magnifique présence dans sa gloire, et pour nous y transporter en

esprit ? Allez donc, mes yeux; allez au ciel, et y enlevez mon cœur. Allez par désir et par espérance où vous êtes appelés; où vous serez un jour en effet. Allez au séjour qui vous est montré; et aimez cette céleste patrie, où Dieu sera tout en tous.

XXXVI.e JOUR.

Gloire du Père et du Fils dans l'établissement de l'Eglise (JOAN., XVII. 1, 2.).

Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie (JOAN., XVII. 1.). Le sacrifice commence par le nom de Père, nom d'autorité, mais d'une autorité douce, qui marque l'auteur de la vie, de qui on tient tout, à qui on rapporte tout; nom de bonté et d'indulgence, autant que d'empire et de souveraineté. C'est encore par cet endroit que nous commençons notre sacrifice : TE IGITUR, CLEMENTISSIME PATER. C'est vous, Père très miséricordieux, que nous invoquons par Jésus - Christ votre Fils. *Mon Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* Il est le médiateur entre vous et nous, et il faut lui donner la gloire qui retournera à vous. C'est ce qui arrive, quand nous invoquons par Jésus-Christ : la gloire lui est donnée d'abord, mais pour être portée à Dieu, à qui elle appartient toute. *Mon Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* La gloire que vous lui donnerez ne fait que passer en lui, pour aller à vous : recevez-en le sacrifice, puisque vous en aimez le médiateur.

Mon Père, l'heure est venue. Le sacrifice a son heure : c'est le matin, c'est le soir : il a son heure marquée. L'heure marquée pour le sacrifice de Jésus-Christ est venue : mon Père, la victime est prête, et il n'y a plus qu'à lâcher le coup.

Je me sens ici élevé à je ne sais quoi d'intime, que je ne puis pas bien expliquer à moi-même. Ce je ne sais quoi me fait sentir dans le fond de l'âme qu'il se faut unir à l'intention secrète de Jésus-Christ dans cette prière, et que c'est là le véritable moyen de prier en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et il me semble que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de former toute son Eglise, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela.

Mon Père, l'heure est venue, que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre Esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. *Glorifiez votre Fils,* en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre, en y formant la société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. Glorifiez donc votre Fils de cette sorte, en lui donnant une Eglise qui porte son nom, qui soit l'Eglise chrétienne, et le recueillement intérieur et extérieur de tous ceux qui se glorifient d'être ses disciples. C'est la gloire que vous donnerez à votre Fils, et qui en même temps retourne à vous, ô Père, premier principe des émanations, tant extérieures que divines et intérieures, puisque votre Fils vous rapporte tout.

Glorifiez donc votre Fils de cette sorte : comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, avec la même efficace et dans le même dessein que vous lui avez donné cette puissance, glorifiez-le. *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (MATTH., XXVIII. 18.). Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance qu'il lui a donnée, en lui communiquant sa divine essence; mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite, où il lui donne, comme au Christ et comme au Dieu-Homme, et même selon son humanité, l'entière dispensation de toutes ses grâces. Et l'effet de cette puissance ne peut pas être plus doux et plus agréable aux hommes, puisque *cette puissance lui est donnée sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que son Père lui a donnés* (JOAN., XVII. 2.). Qui ne se soumettroit à cette puissance, dont l'effet est de nous rendre heureux, et de nous faire vivre éternellement d'une vie, qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paroître ?

Mais dirons-nous que la puissance de Jésus-Christ ne s'étend que sur les élus, à qui il donne la vie éternelle ? A Dieu ne plaise ! car ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette salutaire puissance du Fils de Dieu, il a reçu sur eux une autre puissance, qui est celle de les juger, selon qu'il dit ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* (*Ibid.*, V. 26.)*: et comme le Père donne la vie* à qui il lui plaît, *ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît, et il a reçu la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* (*Ibid.*, 21, 27.); et de juger qui ? si ce n'est ceux qui ne voudront pas recevoir la vie qu'il a pouvoir de leur donner. Mais il ne parle que du pouvoir de donner la vie, parce que c'est son pouvoir primitif, et celui qu'il veut exercer naturellement.

Le pouvoir de juger et de condamner est un pouvoir dont il n'use qu'en second lieu et à regret, désirant que tout le monde reçoive la vie qu'il veut donner; et s'il condamne les autres, ce n'est que forcé.

Afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Comment est-ce qu'ils sont donnés à Jésus-Christ, si ce n'est en devenant ses membres vivants? Et il faut que le Père les donne à son Fils, conformément à cette parole : *Nul ne vient à moi, que mon Père ne l'attire* (JOAN., VI. 44.), et cela d'une manière spéciale. Ce qui paroît en ce que Jésus-Christ voyant ceux qui se retiroient de sa compagnie, il leur disoit : *C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné de mon Père* (*Ibid.*, 66.). Ceux donc à qui le Père le donne de cette manière particulière, sont ceux dont il dit ici que son Père les lui a donnés; et tous ceux qu'il lui a donnés pour lui être inséparablement unis, et demeurer ses membres vivants et perpétuels, il leur donne la vie éternelle : et ceux qui se retirent de lui, et ne persévèrent pas, il leur donne aussi cette vie de son côté, ne les quittant jamais s'ils ne le quittent.

Mon Sauveur! je me soumets donc à cette divine et salutaire puissance que vous avez sur tous les hommes pour les faire vivre. O Père, donnez-nous à votre Fils, de cette manière intime et secrète, qui fait qu'il demeure en nous et nous en lui, en sorte que nous ne nous en séparions jamais.

XXXVII.ᵉ JOUR.

La vie éternelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ (JOAN., XVII. 3.).

Or la vie éternelle consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (JOAN., XVII. 3.).

Voilà donc en quoi consiste la formation de l'Eglise, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Evangile à la gloire de Dieu son Père, dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils, et qu'il attirera à son corps mystique par cette secrète et particulière vocation dont nous venons de parler. Ainsi tout le ministère de Jésus-Christ tend à la vie éternelle. Les promesses temporelles sont finies, et la vraie terre coulante de lait et de miel que Jésus-Christ promet à ses amis, est *la cité permanente* (*Hebr.*, IX. 10; XIII. 14.) qu'il leur a bâtie dans le ciel pour y vivre éternellement.

Il ne restoit plus qu'à expliquer ce que c'est que cette vie éternelle, et c'est ce qu'il fait dans le v. 3 que nous venons de transcrire.

La vie éternelle commencée consiste à connoître par la foi ; et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert ; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

La vie éternelle n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite par certains endroits: elle est dans la partie immortelle et intelligente, où est l'image de Dieu, dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est la connoissance.

On n'aime point ce qu'on ignore, dit saint Augustin (*Tract.* XCVI. *in* JOAN., *n.* 4.). *Mais quand on aime ce qu'on a commencé à connoître un peu, l'amour fait qu'on le connoît plus parfaitement,* et ensuite qu'on l'aime davantage.

La connoissance dont parle ici Jésus-Christ, est une connoissance tendre et affectueuse qui porte à aimer, parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connoît si bien. *Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui ; mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui* (1. JOAN., II. 4, 5.). La connoissance véritable et parfaite est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connoître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Dieu même dit à Moïse : *Je te connois, et je t'appelle par ton nom* (*Exod.*, XXXIII. 12, 17.); c'est-à-dire, je t'approuve, je t'aime. Nous connoissons Dieu véritablement, quand nous l'aimons : une connoissance spéculative et purement curieuse, n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste la vie. Les démons connoissent Dieu de cette sorte; et leur connoissance fait leur orgueil et leur damnation. Connoissons donc et aimons : c'est ce que demande Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'égale lui-même à son Père par cette parole. Premièrement, parce qu'il dit que c'est lui qui donne la vie éternelle à ceux que son Père lui a donnés : ce qui ne peut être qu'un

ouvrage divin. Secondement, en ce que le connoître, comme connoître le Père, est la vie éternelle : ce qui ne se diroit pas d'une pure créature, en laquelle la vie éternelle ne peut jamais être. Et ainsi la vie éternelle étant dans le Fils, comme dans le Père, saint Jean a eu raison de dire de lui : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle* (1. JOAN., v. 20.); parce qu'il avoit dit auparavant : *Et voici le témoignage de Dieu en nous, que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils* (*Ibid.*, 11.).

Quand donc il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas d'être le vrai et seul Dieu avec lui, puisqu'avec lui il donne la vie éternelle, et qu'avec lui il est la vie éternelle.

Quand il a dit à son Père qu'il donne la vie éternelle à ceux qu'il lui a donnés, il se fait égal à lui. Lequel est le plus ou que le Père les donne au Fils, ou que le Fils leur donne la vie éternelle? Mais quand il dit qu'il donne la vie éternelle, exclut-il le Père? A Dieu ne plaise. Ainsi quand il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas lui-même; mais il fait entendre qu'il est un seul et vrai Dieu avec son Fils, qui donne avec lui la vie éternelle, et qui est avec lui la vie éternelle. Et s'il nomme le Père le seul vrai Dieu, on voit bien que c'est sans s'exclure lui-même, puisqu'il s'attribue à lui-même ce qu'il y a de plus divin, qui est de donner la vie et d'être la vie : et sans exclure le Saint-Esprit, qui est si souvent appelé ailleurs un Esprit sanctifiant et vivifiant. Et tout est compris dans le nom du Père, selon ce langage mystique, où en nommant le Père qui est le principe, on nomme tout ce qui est enfermé en lui, comme dans la source commune. On nomme donc tout ensemble et le Fils et le Saint-Esprit : en sorte que lorsqu'il dit que son Père est le seul vrai Dieu, et que la vie éternelle est de connoître le Père et le Fils, il insinue que tous deux ensemble avec le Saint-Esprit, qui procède d'eux, sont un seul et même et vrai Dieu, à l'exclusion des faux dieux, à qui on donne ce titre incommunicable. Voici donc le sens entier de ce verset : la vie éternelle est à vous connoître, vous qui êtes la vérité même; et à connoître votre Fils, qui, comme Dieu, étant avec vous la vérité et la vie, comme homme est le milieu pour aller à vous.

Nous entendons maintenant ce qui fait l'Eglise. C'est que le Père donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres; afin que le Fils en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle, qui consiste à connoître le Père et le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime.

Il ne faut donc pas exclure la connoissance; à Dieu ne plaise! Et les mystiques qui semblent la vouloir exclure, ne veulent exclure que la connoissance curieuse et spéculative qui se repaît d'elle-même. La connoissance doit, pour ainsi dire, se fondre toute entière en amour. Il faut entendre de même ceux qui excluent les lumières : car ou ils entendent des lumières sèches et sans onction, ou en tout cas ils veulent dire que les lumières de cette vie ont quelque chose de sombre et de ténébreux, parce que plus on avance à connoître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connoît rien qui soit digne de lui : et en s'élevant au-dessus de tout ce qu'on en a jamais pensé, ou qu'on en pourroit penser dans toute l'éternité, on le loue dans sa vérité incompréhensible, et on se perd dans cette louange, et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connoissance, quoique tout cela soit une espèce de connoissance, et une lumière d'autant plus grande, que son propre effet est d'allumer un saint et éternel amour.

C'étoit un flambeau ardent et luisant, dit Jésus-Christ, en parlant de saint Jean-Baptiste; *et vous avez voulu durant quelque temps vous réjouir à sa lumière* (JOAN., v. 35.). Ceux qui, comme les Juifs, ne font que se réjouir à l'aspect de la lumière, ne songent pas que le flambeau étoit tout ensemble ardent et luisant; et ils séparent la lumière d'avec l'ardeur; et leur joie ne dure qu'un moment. Afin qu'elle soit durable et véritable, il faut se laisser brûler d'un éternel amour, qui est le fruit de la connoissance où Jésus-Christ met aujourd'hui la vie éternelle.

XXXVIII.e JOUR.

Gloire infinie du Père et du Fils
(JOAN., XVII. 4.).

Je vous ai glorifié sur la terre par ma prédication et par mes miracles : *J'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire* (JOAN., XVII. 4.). Ce qu'il entend, tant de ce qu'il avoit à faire durant le cours de sa vie mortelle, que de ce qui lui restoit à faire dans sa passion, qu'il regarde comme fait; parce que dans un moment il l'alloit être, et l'étoit déjà dans sa pensée. Puis donc qu'il a accompli ce que son Père lui avoit donné à faire pour sa gloire, que restoit-il autre chose, sinon ce qu'il dit : *Et*

maintenant glorifiez-moi, vous, mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous devant que le monde fût (Joan., xvii. 5.).

La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur : la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissoit éternellement dans son sein comme son Verbe, qui étant en lui ne pouvoit rien être de moins que lui ; et qui étoit par conséquent un seul et même Dieu avec lui. Il le prie donc de déclarer cette grandeur, en la répandant sur l'humanité qu'il s'étoit unie, comme faisant avec lui une seule et même personne ; et sur les hommes qu'il s'étoit unis, comme ses membres vivants. Et c'est tout le fond de sa prière, comme la suite le fait paroître.

Voilà donc l'unité parfaite, et la parfaite égalité du Père et du Fils. Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils. Ils se donnent mutuellement une gloire infinie dans l'éternité par leur amour mutuel : et ils se donnent dans le temps la gloire qui leur est due ; parce que le Père manifeste le nom du Fils, et le Fils le nom du Père, dont il est lui-même *la gloire, l'éclat, l'image invisible, l'empreinte de sa substance, et le rejaillissement de sa lumière éternelle* (*Hebr.*, i. 1, 2, 3.). Et notre gloire est d'avoir part à celle que se donnent mutuellement le Père et le Fils, ainsi que les paroles suivantes le déclarent.

XXXIX.e JOUR.

***Jésus sauve tous ceux que son Père lui a donnés* (Joan., xvii. 6; vi. 37—40; x. 27—30; vi. 43, 65, 66.).**

J'ai fait connoître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole* (Joan., xvii. 6.). Lisez encore le v. 7 et le v. 8 ; et remarquez bien tout ce qu'il y dit de ceux que son Père lui a donnés. Lisez aussi ces paroles du même Sauveur, en saint Jean : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi : et je ne chasserai point celui qui y vient ; parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père. Or la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour* (*Ibid.*, vi. 37, 38, 39.), de la résurrection des justes, et pour lui donner la vie éternelle.

Lisez encore ces paroles du chapitre x : *Mes brebis entendent ma voix; et je les connois, et elles me suivent : et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point éternellement, et personne ne les ôtera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout* ; ou, comme porte le grec : *Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien ôter de la main de mon Père. Moi et mon Père ne sommes qu'une même chose* (Joan., x. 27, 28. 29, 30.).

Lisez encore ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean : *Ne murmurez point les uns contre les autres : personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a été enseigné de mon Père, et a appris, vient à moi* (*Ibid.*, vi. 43, 44, 45.). Et après : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas ; car il savoit dès le commencement qui étoient ceux qui ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le trahiroit. Et il disoit : C'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* (*Ibid.*, 65, 66.).

Passez quelques heures, quelques jours, à considérer attentivement et humblement toutes ces paroles, dont le rapport est manifeste. En gros, vous y verrez la secrète et mutuelle communication du Père et du Fils, pour choisir les hommes, pour les attirer, pour les séparer du monde ; et leurs secrets, mais justes jugements, pour les laisser à eux-mêmes, lorsqu'ils ne croient point, et qu'ils périssent ; comme on entendra dans la suite du fils de perdition, qui devoit périr, ainsi qu'il avoit été prédit. Voilà ce que vous verrez en général. Ne vous déterminez encore à rien ; car peut-être aussi qu'à la fin il ne faudra se déterminer à autre chose qu'à adorer ces profondes et mystérieuses paroles.

Et aussi, comme Jésus-Christ ne les a dites que pour nous instruire, peut-être y faudra-t-il entendre quelque chose, plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu de les découvrir. Lisez donc, et relisez ; considérez, ruminez, recevez toutes les pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit : écoutez tout ; pesez tout. Ecoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ, ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console ; et dites en vous-mêmes : Tout cela est vrai, tout cela est juste ; soit que Dieu veuille que je l'en-

tende, ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste : j'adore cette vérité, cette justice ; aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas ; parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable. Ou plutôt, sans y rien entendre, je me contenterai de croire ; et je m'unirai de cœur en toute simplicité et candeur à toutes les vérités que Jésus-Christ a voulu ici ou cacher ou découvrir à l'humble troupeau qui entend sa voix. Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu.

XL.e JOUR.

Les élus sont tirés du monde par le Père (JOAN., XVII. 6.).

La première vérité qui paroît dans les paroles de Jésus-Christ, c'est que ceux que le Père donne à son Fils, il les a tirés du monde : *J'ai*, dit-il, *manifesté votre nom*, vos perfections, vos grandeurs, vous-même, votre sagesse, vos conseils ; et encore ; *votre nom*, ce nom de Père, qui n'avoit point encore été révélé parfaitement ; *je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde* (JOAN., XVII. 6.). Ils y étoient donc ; ils en étoient de ce monde, dont il est écrit : *Le monde ne l'a pas connu* (*Ibid.*, I. 10.) ; et encore : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde ; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie* (1. JOAN., II. 15, 16.). Ce qui est ramassé dans ce seul mot de la même Epître : *Tout le monde est gisant, plongé dans le mal ;* tout y est mauvais, tout y consiste en malignité : TOTUS MUNDUS IN MALIGNO POSITUS EST (*Ibid.*, V. 19.). C'est donc de ce monde, et du milieu de la corruption, et du péché, que Dieu a tiré ceux qu'il a donnés à son Fils. Ce n'est point pour leurs mérites, pour leurs bonnes œuvres, qu'il les a tirés, séparés, démêlés du monde. Voilà une première vérité, que tout homme que Dieu a donné à Jésus-Christ, étoit dans la corruption, dans le mal, dans la perdition. Et quand il dit : *Ils étoient à vous* (JOAN., XVII. 6.), il ne veut pas dire : Ils étoient à vous par leur vertu, ils étoient à vous par leur bonne volonté ; mais ils étoient à vous par la vôtre : non par leur choix, mais par le vôtre : non parce qu'ils étoient bons, mais parce que vous l'étiez, vous, mon Père, qui les choisissiez pour me les donner.

Il est vrai qu'il parle ici des apôtres que le Père a donnés au Fils par cette grâce singulière de l'apostolat ; mais cela est vrai de tous ceux que le Père a donnés au Fils en qualité de fidèles pour être ses membres ; ainsi qu'il paroîtra au v. 24. Le Père les donne tous à son Fils par la même grâce, et par la même bonté gratuite, avec laquelle il lui a donné les apôtres. Qu'avoient-ils fait, pour être donnés au Fils de Dieu, pour être non-seulement les membres, mais encore les principaux membres de son corps mystique ? *Mon Père, vous les avez tirés du monde ; ils étoient vôtres par votre bonté* (JOAN., XVII. 6.). Ne nous glorifions pas parce que nous étions au Père, et qu'il nous a donnés à son Fils : au contraire, humilions-nous, parce que nous n'étions à lui que par l'amour gratuit qui nous prévenoit, conformément à cette parole : *Non que nous l'ayons aimé ; car c'est lui qui nous a aimés le premier* (1. JOAN., IV. 10.).

XLI.e JOUR.

Le Fils instruit ceux qui lui sont donnés par le Père (Ibid.).

Voilà donc par où Dieu commence pour former l'Eglise : le Père choisit ceux qu'il donne à son Fils dans cette secrète communication qui est entre eux ; et ceux qu'il choisit ainsi, il les rend siens par ce choix, et ils sont à lui : mais ils sont aussi à son Fils, parce qu'il les lui donne, et le Fils les reçoit de sa main, et il leur fait connoître le nom de Dieu. Voilà la prédication de Jésus-Christ, qui est le fondement extérieur de cette Eglise qu'il venoit former. Et encore que cette grâce de la prédication soit pour le peuple, elle regarde principalement les apôtres qu'il établissoit pour en être les docteurs. Ainsi il les instruit en particulier, et leur apprend le nom de son Père ; ce nom de Père qui envoie son Fils, et l'envoie par un pur amour, pour être le Sauveur du monde : voilà donc la prédication de Jésus-Christ.

Mais si sa prédication étoit purement extérieure, les apôtres ne lui diroient pas : *Seigneur, augmentez-nous la foi* (LUC., XVII. 5.). Par cette prière ils ne vouloient pas lui dire : Prêchez-nous ; car ils voyoient bien qu'il le faisoit, et ne cessoit de les instruire. Ils lui demandoient qu'il leur parlât au dedans pour leur augmenter la foi : et quand ils lui en demandoient l'accroissement, ce n'étoit pas qu'ils crussent en avoir eu le commencement par eux-mêmes ; mais ils demandoient le progrès à celui de qui ils tenoient le commencement. Et quand cet autre lui disoit : *Je crois, Seigneur ; aidez mon incrédulité*

(MARC., IX. 23.); il entendoit bien que celui qu'il prioit d'en éteindre jusqu'au moindre reste, étoit celui qui avoit commencé de la détruire dans son cœur. Jésus-Christ étoit donc connu comme celui qui agissoit, qui parloit au dedans et au dehors ; car il étoit la parole intérieure du Père ; et quand il s'étoit revêtu de notre nature, pour exercer au dehors le ministère de la parole, il n'avoit pas perdu pour cela cette qualité de parole intérieure qui demeuroit dans le sein du Père, mais qui aussi s'insinuoit dans tous les cœurs, *en illuminant tout homme qui vient au monde* (JOAN., I. 9.) ; et parlant à qui il lui plaît, comme il lui plaît, sans que personne puisse entendre la vérité, qu'autant que le Verbe lui parle de la manière qu'il sait ; ni en particulier les vérités du salut, qu'autant qu'il lui insinue dans le fond du cœur ce nom secret de son Père, qui veut devenir le leur en les donnant à son Fils ; qui les fait fils et enfants à leur manière, lorsqu'il les unit à lui et les fait ses membres.

Combien donc dois-je être attentif, et au dedans et au dehors, à la prédication, à la lecture de l'Evangile : et combien dois-je prêter l'oreille du cœur à cette douce insinuation de la vérité, qui se fait entendre sans bruit, et sans articuler des paroles qui se suivent les unes les autres, et n'ont de sens qu'à la fin ; mais tout ensemble et par un seul trait, autant qu'il lui plaît de parler ! O Jésus ! j'écoute : parlez, luisez, éclairez, tonnez, échauffez, fendez les cœurs.

XLII.e JOUR.

Comment le Père donne les élus au Fils (Ibid.).

Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés (JOAN., XVII. 6.). Mais le Fils ne se les a-t-il pas donnés lui-même ? D'où vient donc qu'il disoit dans le chapitre précédent : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; c'est moi qui vous ai choisis* (*Ibid.*, XV. 19.). Et quand le Père les a choisis, si ce n'est pas par le Fils qu'il a fait ce choix, saint Paul auroit-il dit : *Que Dieu nous a choisis en lui et par lui* (*Ephes.*, I. 4, 5.) ? autrement il ne seroit pas véritable que nous lui devrions tout, puisque nous aurions été choisis sans lui. Entendons donc que le Père inspire à l'âme sainte de son Fils fait homme, de choisir ceux qu'il devoit choisir ; et le Fils, qui ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père (JOAN., V. 19.), les choisit après lui ; et le Père ne veut pas que son choix ait son effet, jusqu'à ce que le Fils y soit entré. Mais le Fils, qui de son côté ne fait rien que selon qu'il voit la volonté de son Père, choisit ceux qu'il veut. Ainsi le Père qui dirigeoit, animoit et inspiroit la volonté de son Fils, étoit le premier qu'il choisissoit : et c'est pourquoi le Fils dit : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés.*

Et que dirons-nous du Fils comme Dieu ? Ces bienheureux choisis de Dieu, n'étoient-ils pas à lui comme au Père ? Oui sans doute, comme il dit après : *Tout ce qui est à vous, est à moi ; et tout ce qui est à moi, est à vous* (JOAN., XVII. 10.). Mais c'est son langage ordinaire de tout rapporter à son Père, de qui il tire lui-même son origine : et encore selon ce sens ils étoient au Fils, dès là qu'ils étoient au Père. Tout leur est commun ; et tout venant du Fils au Père, tout lui est aussi rapporté. C'est le langage du Fils, le langage mystérieux et sacré de sa mutuelle communication avec son Père ; en un mot, le langage de la Trinité, que Jésus-Christ n'auroit point parlé devant les hommes, s'il ne les vouloit introduire dans ce secret par la foi, pour un jour les y introduire par la claire vue. Croyons donc, et nous verrons.

XLIII.e JOUR.

Jésus parle ici des onze apôtres (JOAN., XVII. 6, 7, 8.).

Et ils ont gardé votre parole : ils ont maintenant connu que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données ; et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous : ils ont cru que vous m'avez envoyé (*Ibid.*, 6, 7, 8.).

Il parle de ceux qui étoient actuellement avec lui. Judas s'étoit retiré incontinent après la cène, et n'avoit aucune part au discours qui avoit suivi. Ce traître s'étant retiré pour consommer son crime, *et ensuite aller en son lieu* (*Act.*, I. 25.) ; on pouvoit dire véritablement, de tous ceux qui étoient présents, qu'ils avoient reçu la parole, et qu'ils avoient connu que Jésus-Christ étoit sorti de Dieu ; car ils venoient de lui dire : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu* (JOAN., XVI. 30.) : qui est la même parole que Jésus-Christ répète ici ; et il semble avoir approuvé comme véritable ce qu'ils lui disoient alors, en leur répondant : *Vous croyez présentement ?* MODO CREDITIS (*Ibid.*, 31.) ? Mais encore que cela soit véritable jusqu'ici, et que les apôtres ne se soient pas encore démentis, il semble que Jésus-Christ les regarde non-seulement dans l'état où ils étoient, mais encore et beaucoup plus dans celui où ils alloient être, incontinent après la descente du Saint-Esprit. Et

de même que lorsqu'il dit qu'il *a consommé l'ouvrage que son Père lui a ordonné* (Joan., xvii. 4.); il ne parloit point seulement de ce qu'il avoit fait jusqu'alors, et regardoit principalement ce qu'il alloit faire, qui étoit la plus essentielle partie et la consommation de ce grand ouvrage : ainsi tout ce qu'il dit à ses apôtres regarde principalement l'avenir.

Et en effet, cette parole qu'il dit ici : *Ils ont connu véritablement*, semble regarder quelque chose de plus parfait dans la foi, que l'état douteux et chancelant où étoient alors les apôtres, qui dans un moment alloient tomber, non-seulement dans la foiblesse de l'abandonner, mais encore dans une entière incrédulité. C'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même venoit de leur répondre, après qu'ils lui eurent dit : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Vous croyez maintenant?* leur avoit-il dit : *L'heure est venue, que vous allez être dispersés, et que vous me laisserez seul* (*Ibid.*, xvi. 30, 31, 32.); comme s'il eût dit : Vous appelez cela croire? Est-ce croire que d'être assez foibles pour me quitter dans un moment? Est-ce là connoître vraiment que je suis venu de Dieu? Une foi si vacillante méritoit-elle cet éloge de la bouche du Fils de Dieu : *Ils ont vraiment connu?*

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Jésus-Christ ne parle des onze qui l'écoutoient actuellement; et que ce ne soit, par conséquent, ceux qu'il regardoit comme étant à lui, et comme lui étant donnés par son Père. Ecoutons donc ce qu'il en va dire : mais avant que de passer outre, remarquons que ceux qui sont véritablement à lui, sont ceux qui demeurent. Les autres sont de ceux dont il est écrit : *Ils étoient parmi nous, mais ils n'étoient pas des nôtres;* ils n'étoient pas véritablement de notre troupeau : *car s'ils en avoient été, ils y seroient demeurés* (1. Joan., ii. 19.); mais leur sortie fait connoître que tous ceux qui sont parmi nous ne sont pas pour cela de notre société. Demeurons donc en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous, afin d'être véritablement, c'est-à-dire, sincèrement et constamment, de ceux qui sont en lui.

XLIV.e JOUR.

Jésus prie pour eux et pour les élus (Joan., xvii. 9, 10.).

Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi : et j'ai été glorifié en eux (Joan., xvii. 9, 10.). Il parle des onze, et de ceux-là seulement, dont la foi et l'obéissance l'ont glorifié, selon ce qu'il avoit dit : *Ils ont gardé votre parole, et ils ont cru, et ils ont connu que vous m'avez envoyé* (*Ibid.*, 6, 7, 8.). Voilà donc ceux qu'il a en vue, et pour qui il prie en cet endroit. Et lorsqu'il dit qu'il a été glorifié en eux, il les regarde principalement dans l'état où ils seroient mis après sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Car c'est alors seulement qu'il a été véritablement glorifié en eux, ne l'ayant été que très foiblement jusqu'alors; et au contraire ayant été plutôt déshonoré par leur fuite et par leur incrédulité. Mais il prie Dieu de les affermir; et voilà, encore un coup, ceux pour qui il prie dans ce verset. Car priant ici principalement pour la formation de son corps mystique, qui est son Eglise, il commence par prier pour ceux qui en devoient être après lui les fondateurs par la prédication; et il prie ensuite *pour ceux qui devoient croire par leur parole* (*Ibid.*, 20.). Car c'est ainsi que tout le corps est complet par la sainte société de ceux qui enseignent, et de ceux qui sont dociles à apprendre la vérité : et tout cela est une suite de la prière du Fils de Dieu.

Il semble qu'on voit par là que cette prière de Jésus-Christ n'enferme pas tout ce dont il a prié son Père, mais seulement tout ce dont il l'a prié pour une certaine fin. Car il avoit, outre les apôtres, beaucoup de disciples qui croyoient en lui sincèrement, comme Nicodème, comme Joseph d'Arimathie, comme Lazare et ses sœurs, comme les Maries, comme beaucoup d'autres; et au-dessus de tous les autres, comme sa sainte et digne mère : qui ayant tous part à son sacrifice, ont eu aussi part à sa prière; quoique celle-ci semble faite pour une autre fin, et ne les pas regarder : car ils ne sont point du nombre des apôtres, dont il parle dans ces versets 9 et 10. Ils ne sont non plus du nombre de ceux dont il parle au v. 20, parce que ceux-là sont ceux qui devoient croire par la parole des apôtres. Or ceux qu'on vient de nommer croyoient déjà; et ce n'étoit point par la parole des apôtres, mais par celle de Jésus-Christ; et sa sainte mère avant tout cela, par celle de l'ange. Et dans le temps de sa passion, ceux qui s'en retournoient frappant leur poitrine; et le Centenier qui disoit : *Vraiment celui-ci étoit le Fils de Dieu* (Matth., xxvii. 54; Luc., xxiii. 47, 48.), étoient bien de ceux qui devoient croire, mais non par la parole des apôtres. Et quand on voudroit dire que quelques-uns d'eux eurent besoin d'être confirmés

dans la foi par leur ministère, le peut-on dire de sa sainte mère; et le peut-on dire des femmes pieuses qui persistèrent à suivre Jésus à la croix et dans le tombeau, pendant que les apôtres étoient dans le trouble et dans l'incrédulité; et qui furent aussi les premières à qui il apprit lui-même sa résurrection? Le bon larron fut aussi de ceux qui crurent; mais on sait que ce ne fut point par le ministère des apôtres. L'exemple de Jésus-Christ le convertit, et sa promesse l'assura de son salut.

Disons donc que cette prière regardant principalement la fondation de son Eglise, Jésus-Christ n'y a considéré que les moyens ordinaires, dont il se vouloit servir pour l'établir; et que pour cela il ne parle dans cette prière que des apôtres qui étoient présents, et de ceux qui devoient croire par leur parole. Il ne faut donc point douter que Jésus-Christ n'ait recommandé à son Père, publiquement ou secrètement, d'autres personnes que celles dont il est fait mention en cet endroit : car qui doute qu'il n'ait secrètement recommandé le bon larron; et qui ne sait la prière qu'il fit hautement à la croix pour ceux qui l'y avoient mis? Mais la prière qu'il fait ici regardoit principalement les apôtres, pour l'instruction de qui il la fit tout haut, et qu'il vouloit encourager à l'œuvre qu'il leur avoit confiée, en leur faisant voir ce qu'il faisoit, et ce qu'il demandoit à son Père pour en assurer le succès.

Dans cet esprit il dit à son Père : *Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde; mais pour ceux que vous m'avez donnés, et que vous avez tirés du monde pour me les donner* (JOAN., XVII. 9.). Comme donc ils sont déjà séparés du monde, il n'a pas à prier son Père de les en tirer. Quand Dieu les tira du monde pour les lui donner, ce fut sans doute selon le désir, et à la prière de son cher Fils, par qui il les appeloit. Lorqu'il voulut former le corps des douze apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant *il se retira sur une montagne, et y passa la nuit en prière* (LUC., VI. 12, 13.) : ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédoit ses actions : ou plutôt, qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père; et qu'il ne lui demandât tout, et n'accomplit en tout sa volonté?

On doit donc croire très certainement qu'il demandoit à son Père tous ceux qu'il convertissoit, et qu'il retiroit de la corruption du monde. Alors il prioit du moins pour quelque partie du monde; mais afin que cette partie cessât d'en être. Et quand il dit à la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (LUC., XXIII. 34.) : ceux pour qui il prioit, étoient encore de ce monde pervers. Mais ici ceux pour qui il prie n'en étoient déjà plus : puisque son Père les en avoit tirés pour les lui donner; ce qui lui fait dire dans la suite : *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde* (JOAN., XVII. 16.). Autre est donc la prière, par laquelle le Sauveur prie pour tirer quelqu'un du monde; autre celle par laquelle il prie pour obtenir ce qu'il faut à ceux qui en sont déjà tirés. Et c'est ce dernier genre de prière qu'il fait ici, lorsqu'il demande pour ceux dont il parle, *qu'ils soient un comme le Père et le Fils sont un* (*Ibid.*, 11.) : qui est une chose dont le monde, tant qu'il est monde, n'est pas capable.

Il est vrai que cette partie du monde qui devoit croire, comme nous verrons dans la suite, devoit par conséquent venir à cette unité; mais afin qu'elle en fût capable, il eût fallu demander pour elle les dons nécessaires pour l'y préparer par la grâce, qui les devoit tirer du monde. Mais nous ne voyons pas que Jésus-Christ le fasse ici; ni enfin qu'il fasse autre chose que de prier pour ceux qui étoient déjà tirés du monde, ainsi que nous le venons de voir.

Mon Dieu, n'est-ce point ici un vain travail, et une recherche trop curieuse de vos paroles : Je ne le crois pas; car je tâche à les entendre par elles-mêmes, et par ce qu'elles contiennent, et il n'y a rien d'inutile dans ce que vous dites. Il n'est donc pas inutile de le rechercher. Car qui sait le fruit que vous voudrez qu'on y trouve? Quoi qu'il en soit, je vous offre mes foibles recherches, mes foibles pensées. Criblez-les, Seigneur, criblez-les : que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, les ordures, tout ce qui n'est pas le pur froment; et ne permettez pas qu'il demeure autre chose dans mon cœur, que ce qui est propre à le nourrir pour la vie éternelle.

XLV.e JOUR.

Jésus ne prie pas pour le monde (JOAN., XVII. 9.).

Je ne prie pas pour le monde (JOAN., XVII. 9.). Je ne prie pas pour les hommes, vains, amoureux d'eux-mêmes, qui ne veulent que paroître bons, et se trompent les uns les autres : car tout cela c'est le monde. Je ne prie pas pour ce monde plein de haine, de jalousie, de dissimulation, de tromperie; pour ce monde dont

les maximes sont toutes contraires à la vérité, à la piété, à la sincérité, à l'humilité, à la paix. O monde, la vérité te condamne ici, et Jésus-Christ t'exclut de sa charité; mais plutôt tu t'en exclus toi-même; et tu te rends incapable du grand fruit de sa prière, qui est cette parfaite unité qu'il demande pour ses apôtres et pour tous ses autres fidèles.

Le monde porte corruption et division, parce qu'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil : et tout cela ne corrompt pas seulement, mais encore divise les cœurs. Témoin dans les liaisons, qui semblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légèretés, les infidélités, les ruptures. Où trouvet-on des amis qui ne soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit? Et quand on trouveroit dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra jamais au point délicat, où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre? Et quel est ce point délicat, si ce n'est l'amour de son excellence propre, et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère ni de cordial parmi les hommes? On se sera mis au-dessus d'un bas intérêt; je le veux, quoique cela soit rare : mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs? qui l'empêchera de régner dans le monde, et d'y porter la division partout? Non, le monde n'est pas capable de cette union d'esprit et de cœur, que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, *afin qu'ils soient un* (Joan., xvii. 11.). Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse mettre cette unité dans les cœurs. Elle fut dans les fidèles, après que cet esprit d'unité fut descendu sur eux : *Et ils n'avoient tous qu'un corps et qu'une âme; et personne ne croyoit avoir rien de propre parmi eux* (*Act.*, iv. 32.). Mais cet esprit qui porte la paix et l'union dans les cœurs, notre Sauveur vient de dire que *le monde ne le peut pas recevoir* (Joan., xiv. 17.). Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ dédaigne de prier pour le monde. Ce n'est pas en vain qu'il parle ainsi, lui qui est si bon, si charitable; ce n'est pas en vain qu'il nous dit qu'il ne prie pas pour le monde : il faut que nous entendions combien nous devons haïr le monde, et l'esprit du monde, de ce monde dont Jésus-Christ ne veut pas se souvenir, lorsqu'il prie pour ses fidèles.

XLVI.e JOUR.

Il prie pour ceux en qui Dieu est glorifié (Ibid.).

Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous; et j'ai été glorifié en eux (Joan., xvii. 9, 10.). Jésus-Christ est glorifié en nous, quand son Père y est glorifié; et son Père y est glorifié, quand non-seulement nous portons *beaucoup de fruit* (*Ibid.*, xv. 8.), comme Jésus-Christ le dit lui-même; mais encore que nous rapportons tout ce fruit *à la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, et nous a élargi ses dons en Jésus-Christ son fils bien-aimé* (*Ephes.*, i. 6.) : en sorte *que nulle chair*, nul homme, *ne se glorifie en lui-même; mais que celui qui se glorifie, se glorifie uniquement en Notre-Seigneur* (1. *Cor.*, i. 31.). Soyons donc de ceux dont Jésus-Christ se glorifie auprès de son Père, en lui disant, comme il vient de faire de ses apôtres : *Ils ont gardé votre parole; et comme je leur ai donné la parole que vous m'avez donnée, ils ont été fidèles à la recevoir, comme une parole qui venoit de vous, de qui moi-même je viens* (Joan., xvii. 6, 8.). Soyons de ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage; mais soyons aussi de ceux qui reconnoissent que tout cela nous vient de Dieu, et que notre fidèle coopération à la grâce de Jésus-Christ est le premier effet de cette grâce. *Amen :* Il est ainsi. Et si nous avons en nous-mêmes ce sentiment, le témoignage de Dieu sera en nous : nous serons les vrais disciples de la grâce de Jésus-Christ, et il sera vraiment glorifié en nous; ne pouvant jamais l'être en ceux qui se glorifient, pour peu que ce soit, en eux-mêmes; parce qu'il est le vrai et seul Dieu, *qui ne donnera pas sa gloire à un autre* (Is., xlii. 8.). Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes; et toutes les fois que nous y trouverons un secret appui dans nos œuvres, dans nos lumières, dans notre travail, dans notre mérite, dans nos propres forces, sortons de nous-mêmes, pour nous laisser aller à l'abandon entre les bras de celui qui nous soutient, et ne tenons qu'à lui seul.

XLVII.e JOUR.

Il demande qu'ils soient un avec son Père et lui (Joan., xvii. 11.).

Je ne suis plus dans le monde : toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer

comme déjà accompli ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : *Je pars, et je viens à vous : mais pour eux ils sont dans le monde. Mon Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* (JOAN., XVII. 11.). Voilà donc ce que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, et en eux pour tous ses élus ; ainsi qu'il l'expliquera plus clairement dans la suite. S'il demande cela pour eux, il n'est pas permis de douter qu'il ne l'obtienne ; car c'est lui-même qui a dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours* (*Ibid.*, XI. 42.). Il est donc bien assuré d'être écouté, lorsqu'il demande à son Père de les garder tellement qu'ils soient un : et ils le seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le fussent.

Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : que l'esprit de dissension, d'envie, de jalousie, de vengeance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne soit point en eux : *Qu'ils soient un comme nous.* Ce n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père et le Fils, dans la nature qui leur est commune, de même que le Père et le Fils sont un dans la nature qui leur est commune ; mais qu'ils aient comme eux une même volonté, une même pensée, un même amour : *qu'ils soient* donc *un comme nous.*

Ce *comme* ne fait pas descendre l'unité du Père et du Fils jusqu'à l'imperfection de la créature, ainsi que les ariens se l'imaginoient ; mais au contraire il relève l'imperfection de la créature, jusqu'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle, l'unité parfaite du Père et du Fils. *Qu'ils soient un comme nous :* c'est donc à dire, que nous soyons le modèle de leur union ; non qu'ils puissent jamais atteindre à la perfection de ce modèle ; mais néanmoins qu'ils y tendent ; de même que lorsqu'on nous dit : *Soyez saints, comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* (*Lev.*, XI. 44.) ; et encore : *Soyez parfaits, soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est parfait et miséricordieux* (MATTH., V. 48 ; LUC., VI. 36.) ; nous entendons bien qu'il ne nous appartient pas d'être saints, d'être bons, d'être parfaits dans la transcendance qui convient à la nature divine ; mais seulement qu'il nous appartient d'y tendre, et que nous devons nous proposer ce modèle, pour en approcher de plus en plus. Ainsi *qu'ils soient un comme nous*, c'est-à-dire, qu'ils le soient, s'avançant aujourd'hui et après, et tous les jours de plus en plus, à cette perfection ; et y avançant d'autant plus infatigablement, qu'on ne peut jamais atteindre au sommet. Car plus on avance, plus on connoît la distance ; et elle paroît de plus en plus infinie ; et on s'abaisse, et on s'humilie jusqu'à l'infini, jusqu'au néant.

Qu'ils soient donc un comme nous, s'unissant ensemble en toute cordialité et vérité ; non de paroles seulement, mais par œuvres et par les effets d'une charité sincère : qu'ils soient un véritablement ; qu'ils soient un inséparablement ; qu'ils montrent et qu'ils voient en eux-mêmes, dans la perpétuelle persévérance de leur union mutuelle, une image de cette éternelle et incompréhensible unité, par laquelle le Père et le Fils étant un, dans une même et simple nature individuelle, ils n'ont aussi qu'une seule et simple intelligence, avec un seul et simple amour, et par tout cela font un seul Dieu : ainsi qu'ils fassent entre eux un seul corps, une seule âme, un seul Jésus-Christ. Car s'il est réservé à Dieu et aux personnes divines d'être un, d'une parfaite unité, il nous convient d'être un, comme faits à leur image : et c'est la grâce que Jésus-Christ demande pour nous.

Il ne dit pas, qu'ils soient *un avec nous ;* ou que *nous et eux nous ne soyons qu'une seule et même chose*, ce qui seroit égaler les hommes à Dieu ; mais *qu'ils soient un comme nous*, selon la proportion qui convient à ceux que nous avons faits à notre image, en disant : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (*Gen.*, I. 26.). O image, de qui es-tu l'image ? du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, qui ont prononcé d'une voix commune : *Faisons l'homme à notre image.* Achève donc le portrait, et imprime en toi tous les traits de cette divine ressemblance. Otons de plus en plus ce qui nous divise de nos frères, ôtons nos propriétés, nos propres désirs, nos propres pensées, notre amour-propre : il ne resteroit plus que le bien commun, qui est Dieu, en qui nous serons une même chose.

XLVIII.e JOUR.

L'enfant de perdition (JOAN., XVII. 12.).

Pendant que j'étois avec eux, je les conservois en votre nom : j'ai gardé ceux que vous m'avez donnés ; et aucun d'eux n'est péri, si ce n'est l'enfant de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie (JOAN., XVII. 12.). On entend bien que cet enfant de perdition, c'est le traître disciple. Il n'est enfant de perdition, enfant de la gêne, enfant de l'enfer, que par lui-même et par sa faute. Car Jésus-Christ l'a-

voit appelé non-seulement à la foi, mais encore à l'apostolat : et s'il se fût purifié, il auroit été, comme dit saint Paul, *un vaisseau d'honneur, sanctifié au Seigneur*, au lieu qu'il s'est fait lui-même un vaisseau de rebut et de mépris (2. TIM., II. 20, 21.). Ce n'est donc pas Dieu qui l'a précipité dans le crime, pour accomplir les prédictions de son Ecriture; car ces prédictions du péché le supposent comme devant être, et ne le font pas. Cela est clair, cela est certain; et il ne faut rien écouter contre. Judas n'a pas été poussé au crime, si ce n'est par le diable et par sa propre malice. Mais Jésus-Christ le rappeloit : pendant le traître baiser, il l'appelle encore son ami; il lui dit encore : *Mon ami, pourquoi es-tu venu ici? Quoi! tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser* (MATTH., XXVI. 50; LUC., XXII. 48.)? Et il reçoit son baiser, et lui-même lui donne le sien. Mais parce qu'il s'endurcit au milieu de toutes ses grâces, il le laisse à lui-même, et au mauvais esprit qui le possédoit, et à son propre désespoir. C'est ainsi *qu'il est allé en son lieu*, comme il est porté dans les actes (*Act.*, I. 25.); au lieu qui lui avoit été préparé par une juste punition de son crime, mais qu'il avoit lui-même choisi, et qu'il s'étoit comme approprié par sa libre et volontaire dépravation.

Il falloit donc que l'Ecriture s'accomplît en lui, comme dit saint Pierre (*Ibid.*, I. 16.); parce que Dieu accomplit sa volonté juste dans ceux-là mêmes qui s'opposent, autant qu'il est en eux, à sa volonté. Car, comme dit saint Augustin, *il fait ce qu'il veut de ceux qui ne font pas ce qu'il veut* (*Enchirid., cap.* CIV. *n.* 28.); et en voulant se soustraire à l'empire de sa vérité, ils y retombent en subissant les lois de sa justice. O justice! ô justice! ô justice! il faut adorer tes saintes et inexorables rigueurs. A force de pardonner, Dieu en vient enfin, en quelque façon, à ne pouvoir plus pardonner; et il faut que sa justice s'accomplisse.

XLIX.e JOUR.

Qu'est-ce à dire, Aucun n'a péri que l'enfant de perdition (*Ibid.*)?

Aucun n'a péri que l'enfant de perdition (JOAN., XVII. 12.). Je ne sais que dire de ce perfide. Est-il venu d'abord à Jésus-Christ avec un esprit trompeur? Il le semble, selon ces paroles : *Jésus savoit dès le commencement, qui étoient ceux qui ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le devoit trahir* (*Ibid.*, VI. 65.). Est-ce donc que ce perfide ne croyoit pas dès le commencement? ou bien est-ce que Jésus-Christ voyoit dès le commencement qui étoient ceux qui dans la suite ne croiroient plus? Mais il distingue les temps; il savoit ceux qui ne croyoient pas alors, et dans ce temps-là; et ensuite dans le futur, il savoit qui le devoit trahir. On pourroit donc soupçonner que ce malheureux, qui devoit trahir son Maître, dès le commencement n'y croyoit pas; et qu'avec toute la confiance qu'il lui avoit témoignée, en le recevant au nombre de ses disciples, et même en lui confiant la garde de ce qu'il recevoit des peuples pour sa subsistance, il ne faisoit que le tolérer, pour nous donner un exemple de patience.

Mais, dirons-nous que la vocation de Jésus-Christ n'aura eu aucun effet dans ce traître? S'il n'avoit jamais cru, auroit-il dit dans son désespoir : *J'ai péché en livrant le sang innocent* (MATTH., XXVII. 4, 5.); et auroit-il rendu aux Juifs le prix de son iniquité? Il semble donc qu'il ait cru, du moins durant quelque temps, de bonne foi; et qu'un reste de sa première croyance s'étant réveillé, au lieu d'en profiter pour son salut, il l'ait fait servir à sa perte. Car s'il eût bien entendu la parole qu'il disoit : *J'ai péché en vous livrant ce sang innocent*, ce sang juste; il auroit vu que ce sang, étant véritablement un sang juste, où le péché n'avoit jamais trouvé de place, il y avoit dans la justice et la sainteté de ce sang de quoi expier le crime de celui qui l'avoit vendu. Il ne l'a pas compris, le malheureux; et sa pénitence désespérée, avec sa croyance infructueuse, lui tournent à damnation.

Quoi qu'il en soit, j'oserai dire avec assurance qu'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit ici : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés* (JOAN., XVII. 8.). Car ceux dont il le dit étoient ceux qui étoient présents lorsqu'il prioit, qui avoient gardé sa parole, qui croyoient; en la foi desquels il étoit glorifié, et le devoit être. Que le Père l'ait donné au Fils en un certain sens, lorsqu'il le lui a donné pour apôtre; et que le Fils l'ait reçu de lui, lorsqu'il l'appela, conformément à cette parole : *Je vous ai élus douze, et un de vous est un diable* (*Ibid.*, VI. 71.); on n'en peut douter. Au même sens qu'il lui a été donné; au même sens, quel qu'il soit, il étoit à lui. Mais qu'il fût à lui de cette manière singulière, dont Jésus-Christ parle ici, la vérité de ses paroles ne permet pas de le penser. S'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit : *Ils ont cru à votre parole, et j'ai été glorifié en eux*; il n'est

donc pas aussi de ceux dont il a dit : *Je les conservois en votre nom;* encore moins de ceux dont il a dit : *J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés;* encore moins de ceux dont il a dit : *Aucun d'eux n'a péri* (JOAN., XVII. 6, 8, 10, 12.). Et quand il ajoute : *Si ce n'est l'enfant de perdition;* il semble que c'est au même sens, dont il dit ailleurs : *Personne ne sait rien de ce dernier jour, ni les anges, ni le Fils, si ce n'est le Père* (MATTH., XXIV. 36.) : en sous-entendant, ni personne, si ce n'est le Père; ou bien, ni personne, *mais le Père seul* (MARC., XIII. 32.) : ou, comme il est porté dans saint Paul : *Personne n'est justifié par les œuvres de la loi, si ce n'est par la foi en Jésus-Christ* (*Gal.*, II. 16.); c'est-à-dire, ni autrement que par la foi en Jésus-Christ; ou bien, mais seulement par cette foi; ou, comme on lit dans l'Apocalypse : *Rien de souillé n'entrera dans la cité sainte, ni aucun de ceux qui commettent des abominations et des mensonges, si ce n'est ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau* (*Apoc.*, XXI. 27.), c'est-à-dire, mais seulement ceux, etc. Ainsi *aucun d'eux n'est péri, si ce n'est l'enfant de perdition;* c'est-à-dire, mais seulement cet enfant de perdition, qui s'est perdu lui-même en me quittant.

[Jésus-Christ [1] s'est servi lui-même de cette façon de parler en deux versets consécutifs : *Il y avoit*, dit-il, *plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie; et ce prophète n'a été envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepte dans le pays des Sidoniens. Il y avoit de même plusieurs lépreux en Israël du temps d'Elisée, et il n'a été envoyé à aucun d'eux, mais seulement à Naaman syrien* (LUC., IV. 25, 26, 27.). Ainsi, dit-il, *nul n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition*, c'est-à-dire, qu'il a péri seul, selon ce que dit l'apôtre].

Qu'on prenne garde, que je ne dis pas que Judas n'ait été en aucune sorte donné à Jésus-Christ; mais qu'il y a une certaine manière particulière, selon laquelle nul n'est au Père, et nul n'est donné au Fils, que ceux qui gardent sa parole, et en qui il est glorifié éternellement; et que c'est de cette manière secrète et particulière que Jésus-Christ parle ici. Prions-le donc, que nous soyons à lui de cette manière. Unissons-nous à sa prière avec un cœur rempli de confiance. Seigneur, que je sois de ceux qui conservent votre parole jusqu'à la fin, afin que je sois de ceux en qui vous serez glorifié éternellement.

[1] Cet alinéa entier [ ] ne se trouve pas dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

L.e JOUR.

Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps, comme dans l'âme (Ibid.).

J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés (JOAN., XVII. 12.). Je les ai gardés, même selon le corps, conformément à l'explication que saint Jean nous donne lui-même : *Laissez*, dit le Sauveur (*Ibid.*, XVIII. 8, 9.), *aller ceux-ci; afin que la parole qu'il avoit prononcée fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés*. Pour nous montrer que Jésus-Christ a soin et de notre corps et de notre âme; et que nous ne perdons rien de ce qu'il veut garder. C'est encore ce qui détermine à dire que cette parole ne se doit entendre que de ceux qui étoient présents. *Laissez*, dit-il, *aller ceux-ci* : en montrant les onze apôtres qui restoient auprès de lui. Car pour Judas, qui l'avoit quitté, il n'avoit rien à craindre des Juifs, à qui il s'étoit donné, et il devoit périr d'une autre sorte. Songeons donc à ne rien craindre même pour nos corps. Car Jésus-Christ les garde tant qu'il lui plaît, *et un seul cheveu ne tombe pas de notre tête, sans notre Père céleste* (LUC., XXI. 18.). Dans les persécutions, dans les travaux, dans les maladies, Jésus-Christ prend soin de nos corps, autant qu'il faut; et on ne peut rien contre nous, comme on n'a rien pu contre lui, que lorsque l'heure a été venue.

Mais songeons qu'il garde nos corps au prix du sien. C'est en se livrant à ses ennemis, qu'il leur dit : *Laissez aller ceux-ci*. Sa mort délivre nos corps comme nos âmes; et c'est la marque qu'un jour il les tirera entièrement de la mort.

Apprenons de cette explication de saint Jean, que les paroles de l'Ecriture, et celles du Fils de Dieu même, peuvent avoir un double sens. Il est clair que celles-ci de Jésus-Christ : *Aucun de ceux que vous m'avez donnés, ne périra* (JOAN., XVII. 12.), s'entendent de l'âme; et toute la suite, qui regarde l'âme, le fera paroître; mais il est clair par saint Jean, que cette parole s'entend aussi du corps. Méditons donc à fond l'Ecriture, et tournons-la de tous côtés pour en tirer tout le sens et tout le suc. Car tout y est esprit, tout y est vie, et Jésus-Christ a des paroles de vie éternelle.

LI.e JOUR.

Joie de Jésus. Goûter sa parole, source de toute joie (JOAN., XVII. 13, 14, 15.).

Et maintenant je viens à vous ; et je dis ces choses, étant encore dans le monde; afin qu'ils les entendent, et qu'ils aient ma joie accomplie en eux (JOAN., XVII. 13.). Quelle est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père? Et comment est-elle accomplie dans ses apôtres, si ce n'est en espérance et par la certitude de ses promesses? De même que s'il disoit : Mon Père, dans la joie que j'ai en vous les recommandant avec tant d'amour, faites-leur sentir qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'il ne leur reste qu'à se réjouir de vos bontés et des miennes. Ce qu'il explique plus clairement dans les deux versets suivants : *Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal* (*Ibid.*, 14, 15.).

Voulant dire qu'ils ne sont pas du monde, il commence par dire : *Je leur ai donné votre parole.* C'est cette parole qui les a tirés du monde. Qu'elle fasse donc encore cet effet! Toutes les fois que nous entendons, ou que nous lisons la parole de Jésus-Christ, c'est cette parole qui venant de Dieu nous ramène au lieu d'où elle est venue. C'est cette parole qui ne nous permet pas de goûter le monde, parce qu'elle nous fait goûter la vérité, que le monde ne connoît pas, ni ne veut connoître; parce que la vérité le juge. Le monde est faux en tout, trompeur en tout, et la parole de Jésus-Christ nous ouvre les yeux pour voir cette illusion, ce faux du monde. Cette parole fait les chastes délices des âmes désabusées et dégoûtées du monde. Goûtons donc cette parole, afin que le monde ne nous trompe et ne nous surprenne pas. Récitons le psaume CXVIII, pour nous accoutumer à la goûter. David la tourne de tous côtés dans ce psaume, pour en découvrir toutes les beautés, pour en goûter toutes les douceurs. Il l'admire sous tous ses noms : c'est la parole, la loi, le témoignage, le commandement, l'ordonnance, le conseil, la justice du Seigneur. Il ne se contente pas d'en regarder la surface; il la pénètre, il en sonde les profondeurs; il la cache dans son cœur; il ne cesse de la prononcer dans sa bouche. Elle le fait trembler, en même temps elle le dilate : elle est sa consolation durant son exil, son conseil, sa lumière, son amour, son espérance. En même temps qu'il l'entend, il demande de l'entendre, et reconnoît que l'entendre c'est un don de Dieu. Il s'y attache par le fond de l'âme. Elle brûle, elle consume le cœur; elle l'attendrit, elle le fond, et fait couler des torrents de larmes; les joues en sont cavées, et deviennent comme un canal par où coulent les ruisseaux de pleurs.

Si la parole de l'ancien Testament faisoit tous ces beaux effets, celle de Jésus-Christ qu'il a reçue de son Père, qu'il a puisée dans son sein pour nous la donner, que fera-t-elle? C'est donc cette parole, qui dans un grand auditoire ira choisir quelquefois une âme mêlée dans la foule, mais que Dieu connoît et discerne, et lui laissera un aiguillon dans le cœur. Elle ne sait d'où lui viennent ces nouveaux désirs, qui vont peu à peu la détachant du monde, en sorte qu'elle n'en est plus, et qu'elle est à Dieu; pour accomplir cette parole de notre Sauveur : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas des siens* (JOAN., XVII. 14, 16.); mais ils méprisent sa haine injuste et impuissante : injuste, puisqu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ; impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Ainsi les enfants de Dieu, que le monde hait, à cause que l'esprit de simplicité, de droiture et de justice est en eux, méprisent la haine du monde, et se trouvent trop honorés de goûter cette partie des opprobres de leur cher Sauveur. Qu'attendez-vous du monde après cela? Voulez-vous qu'il vous estime, lui dont vous devez plutôt désirer la haine? Quant à ce qui vous regarde, ayez la paix avec tout le monde; mais si le monde ne veut point avoir la paix avec vous, ni vous laisser en repos, que vous importe? Vous n'êtes pas du monde, et votre repos est ailleurs.

LII.e JOUR.

Qu'est-ce à dire? Garder du mal (JOAN., XVII. 15.).

Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal (JOAN., XVII. 15.). Après ce que Jésus-Christ vient de dire de ses apôtres, il pourroit sembler qu'il les voulut retirer du monde, et qu'ils ne devoient plus y être après que lui-même il l'auroit quitté. Mais il falloit qu'ils y fissent leur temps, comme lui-même l'y avoit fait. Ils devoient luire comme de grands luminaires dans le monde; et Jésus-Christ qui avoit dit de lui-même : *Je suis la lumière du monde* (*Ibid.*, VIII, 12.), avoit daigné en dire

autant de ses apôtres. *Vous êtes la lumière du monde, et des flambeaux qu'il ne faut pas mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier pour éclairer toute la maison* (MATTH., V. 14, 15, 16.). Et c'est pourquoi il dit à son Père : *Je ne vous dis pas, que vous les tiriez du monde; mais que vous les délivriez du mal*, dont le monde abonde; *tout le monde étant dans le mal*, disoit saint Jean (1. JOAN., V. 19.). Ainsi en les laissant dans le monde, je vous prie *de les garder du mal :* que le monde ne les gagne pas par ses attraits; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces. Mon Père, *gardez-les du mal*, et qu'ils soient dans le monde, sans en être.

C'est la grande merveille de la grâce de Dieu, et c'est cette grâce que Jésus-Christ demande pour eux. Il nous apprend aussi à la demander, lorsqu'il nous enseigne à dire : *Délivrez-nous du mal* (MATTH., VI. 13.). Mais nous le demanderions en vain, s'il ne l'avoit auparavant demandé pour nous. *Mon Père, gardez-les du mal. Si le Seigneur ne garde une ville, ses sentinelles veillent en vain sur ses murailles : si le Seigneur ne garde une ville, ceux qui l'ont bâtie avec tant de soin, ont travaillé inutilement* (*Ps*. CXXVI. 1.).

Mon Père, gardez-les du mal. Je m'unis, mon Sauveur, à votre prière; et c'est en vous et avec vous que je veux dire, comme vous l'avez commandé : *Délivrez-nous du mal.*

LIII.[e] JOUR.

Qu'est-ce que le monde (JOAN., XVII. 16.).

Ils ne sont pas du monde : et moi je ne suis pas du monde (JOAN., XVII. 16.). Jésus-Christ ne se lasse point de répéter cette parole, parce qu'il veut que nous la goûtions. Goûtons-la donc, repassons-la nuit et jour dans notre cœur.

Mes bien-aimés, disoit saint Jean, *n'aimez pas le monde* (1. JOAN., II. 15, 16.). Ce n'est pas assez de ne l'aimer pas en général : il s'explique : *ni tout ce qui est dans le monde.* Car que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est *la concupiscence de la chair*, et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd; *et la concupiscence des yeux*, les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux; quoiqu'après tout que leur en revient-il? possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient? Ils ne font que l'effleurer par leurs regards; tout est hors d'eux : et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences : car encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment; dans le fond tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

Mais il y a encore l'*orgueil de la vie :* l'ambition, les charges, les grands commandements, qui semblent rendre la vie, pour ainsi dire, plus vivante, parce qu'on devient un homme public : on vit dans l'esprit de tout le monde, qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez. Car tout cela n'est qu'orgueil, c'est-à-dire, une vaine enflure : on croit être plein; on n'est qu'enflé : il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez, n'est que fumée.

Goûtons ces vérités, nourrissons-nous-en : *Mes petits enfants, n'aimez donc pas le monde;* parce que voilà ce que c'est que ce monde que vous aimez. Ces désirs, ces concupiscences ne sont pas de Dieu, et par conséquent n'ont rien de solide. *Car le monde passe, et ses convoitises passent* (1. JOAN., II. 17.) : ce sont comme des torrents qui passent avec grand bruit; mais qui passent, qui se jettent les uns dans les autres; mais qui passent : et autant celui qui reçoit, que celui qui vient de s'y perdre. *Le monde passe donc et ses convoitises; et il n'y a rien qui demeure, que celui qui fait la volonté du Seigneur* (*Ibid.*,); parce que la parole de Dieu, qui ne passe pas, demeure en eux. Et c'est pourquoi il disoit : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde.*

LIV.[e] JOUR.

Jésus n'est pas du monde, ni ses vrais disciples (JOAN., XVII. 14, 16.).

Qui pourra dire de bonne foi avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde?* Nous nous retirons dans nos cabinets : le monde nous suit. Nous fuyons dans le désert : le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous le voulez, cent murailles closes; la clôture est impénétrable : le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-mêmes, le monde nous suit; et nous nous donnons à nous-mêmes tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse. Que ferai-je donc, pour quitter le monde qui me suit, qui vit en moi au dedans, et qui tient à mes en-

trailles? Et néanmoins il faut pouvoir dire avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde;* puisqu'il a dit : *Ils ne sont pas du monde : comme je ne suis pas du monde.* O Jésus! je le pourrai dire, quand vous aurez dit pour moi : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde; mais de les garder du mal,* c'est-à-dire, de leur ôter l'esprit du monde.

LV.ᵉ JOUR.

Etre sanctifié en vérité, qui est sa parole (JOAN., XVII. 17, 18.).

Sanctifiez-les en vérité. Votre parole que je leur ai donnée *est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde; ainsi je les envoie dans le monde;* pour y être, non pour en être : *et je me sanctifie moi-même pour eux,* je m'offre, je me consacre, je me sacrifie et je me rends leur victime, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité,* d'une véritable et parfaite sanctification : ou, *qu'ils soient sanctifiés dans la vérité* (JOAN., XVII. 17, 18.); dans moi qui suis la vérité même; ce qui revient dans le fond à la même chose.

Ces paroles sont hautes : *Sanctifiez-les en vérité.* Non-seulement elles nous élèvent au-dessus des sanctifications et purifications de la loi, qui n'étoient que des figures et des ombres; au lieu que les chrétiens sont sanctifiés dans la vérité, qui est Jésus-Christ; mais encore elles nous apprennent, d'une façon plus particulière, quelle est la propre sanctification des chrétiens. Etre sanctifié, c'est être séparé. Pour être sanctifié dans la vérité, et à fond, à quelle séparation ne faut-il pas être venu d'avec toute créature et d'avec soi-même? O Dieu! je suis effrayé, quand je le considère. Etre sanctifié dans la vérité, en sorte qu'il ne reste en nous que cette vérité qui nous sanctifie, et que tout le faux, tout l'impur soit ôté et déraciné; c'est quelque chose de si pur et de si parfait, qu'on ne peut pas y atteindre en cette vie. Mais seulement qu'il y faille tendre en vérité, sous les yeux de Dieu; c'est de quoi crucifier l'homme tout entier.

Votre parole est la vérité. Cette parole est la vérité qui nous jugera un jour, selon ce que disoit le Sauveur : *Celui qui me méprise, et ne reçoit pas mes paroles, a un juge qui le jugera : la parole que j'ai prononcée, le jugera au dernier jour; parce que je n'ai point parlé de moi-même, et que mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avois à dire* (JOAN., XII. 48, 49.).

Ce jugement se commence dès cette vie, conformément à cette sentence de saint Paul : *La parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un couteau à deux tranchants; elle perce jusqu'aux plus secrets replis de l'âme et de l'esprit :* divisant l'homme animal d'avec l'homme spirituel, et discernant ce qui vient de l'un ou de l'autre; *elle entre jusque dans les jointures et les moelles* (*Hebr.*, IV. 12.) : elle découvre la liaison secrète de nos pensées et de nos désirs, jusqu'aux moindres fibres, et voit jusque dans nos os; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus caché, de plus intime, aussi bien que ce qu'il y a de plus délicat et de plus subtil dans nos pensées : *elle discerne les mouvements et les intentions du cœur; et rien ne lui est caché : tout est à nu et à découvert devant elle* (*Ibid.*, 13.) : comme on ouvre les entrailles d'une victime à qui on a coupé la gorge; ainsi tout est ouvert à cette parole dont nous parlons.

Si l'apôtre fait ici comme une personne de la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a commencé, lorsqu'il a dit : *Je ne vous jugerai pas; la parole que j'ai prononcée sera votre juge* (JOAN., XII. 48.). Cette parole prononcée par Jésus-Christ est l'image de la parole éternelle et substantielle, qui est Jésus-Christ même; et elle en fait en quelque façon les fonctions dans les cœurs. Elle nous juge donc, parce que c'est par elle et selon elle que nous serons jugés. Elle fait la séparation de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos intentions; de celles qui viennent de l'amour de Dieu, et de celles qui viennent de notre amour-propre. Cette parole est un flambeau allumé dans notre cœur, et la lumière en pénètre partout, pour tout distinguer. Elle discerne où le bien et le mal se séparent, et l'endroit secret où ils se mêlent. Qui pourroit soutenir la rigueur de ce jugement? Mais cette même parole nous apprend que *si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés.* (1. *Cor.*, XI. 31.). Elle nous apprend *que la miséricorde est exaltée au-dessus du jugement; et que le jugement sans miséricorde ne sera que pour ceux qui n'auront point fait miséricorde* (JAC., II. 13.). Ainsi cette parole nous munit contre sa propre sévérité : et nous serons sanctifiés en vérité, selon cette parole, si nous confessons en vérité nos fautes et nos foiblesses.

O que la vue en est affligeante! ô qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces! mais qu'on fuit de voir ses foiblesses, ses fautes! Elles se présentent malgré qu'on en ait; mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses foiblesses en général, de son néant; mais quand on fait mettre le doigt dessus, l'on

ne veut plus, l'on ne peut plus voir. Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable; toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé. *Il vaut mieux voir ses fautes*, dit saint Augustin, *que de voir toutes les merveilles de l'univers.*

LVI.e JOUR.

Jésus se sanctifie lui-même (JOAN., XVII. 18, 19.).

Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde : et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité (JOAN., XVII. 18, 19.).

On voit ici la raison profonde, pourquoi il falloit que les apôtres fussent sanctifiés en vérité. C'est que le Fils les envoyoit dans le monde, comme son Père l'avoit envoyé dans le monde : mais en l'envoyant dans le monde, il l'avoit sanctifié pour y aller, conformément à cette parole du Sauveur : *Celui que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, vous dites qu'il blasphème, parce qu'il s'appelle lui-même le Fils de Dieu* (*Ibid.*, X. 36.).

Disons donc, qu'est-ce qu'a fait le Père céleste pour sanctifier son Fils? D'abord, le sanctifier, c'est le déclarer saint : ce que le Père céleste a fait par tant de miracles, que les démons mêmes furent contraints de s'écrier : *Je sais qui vous êtes; vous êtes le saint de Dieu* (LUC., IV. 34.), le saint qui êtes saint de la sainteté de Dieu; le saint que Dieu a promis par tous les prophètes, et qu'*il a oint pour être le Saint des saints* (DAN., IX. 24.). Mais il faut entendre non-seulement la manière dont Jésus-Christ est déclaré saint, mais encore celle dont il l'est et dont il a été fait.

Il est saint par sa naissance éternelle : et encore qu'il reçoive cette sainteté de son Père, comme il en reçoit son essence, il n'a non plus été fait saint, qu'il a été fait Dieu. Ainsi il ne convient à Jésus-Christ d'avoir été sanctifié, que selon sa nature humaine; et ce grand ouvrage fut accompli et manifesté au milieu des temps, lorsque le Saint-Esprit étant descendu sur la sainte Vierge, et la vertu du Très-Haut l'ayant couverte, *la chose sainte, qui naquit de cette bienheureuse Vierge, fut appelée le Fils de Dieu* (LUC., I. 35.). C'est donc ainsi que Jésus-Christ a été sanctifié, pour être envoyé au monde, ou plutôt lorsqu'il y fut envoyé.

Et ce qui rend cette sanctification plus glorieuse et plus abondante; c'est qu'outre la sainteté personnelle de Jésus-Christ, il fut oint, consacré, sanctifié par sa charge de médiateur et de pontife, ayant été revêtu de ce divin sacerdoce qui lui avoit été prédestiné, selon l'ordre de Melchisédech. Ce qui étoit encore une suite de sa filiation, selon ce que dit saint Paul : *Qu'il ne s'est pas ingéré de lui-même dans le sacerdoce, mais qu'il y a été appelé et nommé par celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré aujourd'hui* (*Hebr.*, V. 5, 6, 10.).

Cette sanctification de Jésus-Christ en qualité de pontife, en induit une autre du même Jésus en qualité de victime. Car ce divin sacrificateur ne devoit pas, comme le grand-prêtre de la loi, offrir une victime étrangère, ni un autre sang que le sien; mais il devoit paroître *une fois pour abolir le péché en s'offrant lui-même* (*Ibid.*, IX. 25, 26.). Il étoit donc saint, et consacré à Dieu, non-seulement en qualité de pontife, mais encore en qualité de victime. *Et c'est pourquoi il dit à Dieu en entrant au monde : Vous avez rejeté les holocaustes et les sacrifices pour le péché; alors j'ai dit : Je viendrai moi-même* (*Ps.* XXXIX. 7, 8; *Hebr.*, X. 5, 6, 7, *etc.*), pour tenir la place de toutes les hosties.

C'est pour cela qu'il se sanctifie, qu'il s'offre, qu'il se consacre, comme une chose dédiée et sainte, au Seigneur. Mais il ajoute : *Je me sanctifie pour eux*, en parlant de ses apôtres, afin que participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime; et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il falloit pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais encore tous les chrétiens, qui ont part à ce sacrifice, [[1] et au sacerdoce de Jésus-Christ. Saint Paul nous apprend *à offrir nos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (*Rom.*, XII. 1.). Celui qui a une hostie à offrir participe au sacerdoce; et c'est ce qui fait dire à saint Pierre, qne tant que nous sommes de chrétiens, *nous sommes un saint sacerdoce, offrant à Dieu des victimes spirituelles, qui sont acceptées par Jésus-Christ* (1. PET., II. 5.) : et à saint Jean, dans l'Apocalypse, *que Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu* (*Apoc.*, V. 10.). Ce ne sont pas seulement les apôtres qui sont sanctifiés par la part qu'ils ont

[1] Les mots qui sont entre deux crochets [ ] ne se trouvent point dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

au sacerdoce de Jésus-Christ : nous y avons tous notre part à cette manière. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ nous appartient comme à eux.] Car les apôtres mêmes ne sont pas apôtres pour eux, mais pour les autres, comme disoit l'apôtre saint Paul : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit Appollo; tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu* (1. *Cor.*, III. 22, 23.). Et encore : *Dieu a mis en nous le ministère de réconciliation; parce que Dieu étoit en Christ, se réconciliant le monde, ne leur imputant point leurs péchés; et il a mis en nous la parole de réconciliation* (2. *Cor.*, v. 18, 19.).

Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ, et l'accomplissement de cette parole du Sauveur : *Comme vous m'avez envoyé, ainsi je les envoie* (JOAN., XVII. 18.). Vous m'avez envoyé pour réconcilier le monde, et je les envoie avec la parole et le ministère de la réconciliation, pour accomplir mon ouvrage. Et je me sanctifie pour eux, et pour tous ceux à qui je les envoie, afin qu'ils soient saints en vérité, par l'effet de mon sacerdoce, et par la perfection de mon sacrifice.

Voici donc les mots solennels du sacrifice de Jésus-Christ, par lesquels il s'offre lui-même pour nous : *Sanctifiez-les en vérité : Je me sanctifie,* je me consacre moi-même pour eux, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité* (*Ibid.*, 19.). *Il falloit que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, juste, parfaitement séparé des pécheurs, et exempt de toute souillure, qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui-même* (*Hebr.*, VII. 26, 27.), mais qui s'offrît lui-même pour le peuple. *Lui qui ne connut jamais le péché, a été fait péché pour nous,* c'est-à-dire, victime pour le péché, *afin que nous fussions justice de Dieu en lui* (2. *Cor.*, v. 21.). Il s'est revêtu de notre péché, pour nous revêtir de sa justice. C'est l'effet de cette parole : *Je me sanctifie pour eux.*

Entrons donc avec Jésus-Christ dans cet esprit de victime. S'il se sanctifie, s'il s'offre pour nous, il faut que nous nous offrions avec lui. Ainsi nous serons sanctifiés en vérité, et Jésus-Christ nous sera donné de Dieu pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* Et l'effet d'un si grand mystère, c'est *que celui qui se glorifie, ne se glorifie pas en lui-même* (1. *Cor.*, I. 30, 31.), mais seulement en Jésus-Christ en qui il a tout. C'est donc ce que Jésus-Christ demandoit pour nous, en disant : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité.* Et il ne faut rien ajouter à ce commentaire de saint Paul, qu'une profonde attention à un si grand mystère.

LVII.e JOUR.

***Jésus prie pour tous les élus : qu'ils soient Un* (JOAN., XVII. 20.).**

Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole (JOAN., XVII. 20.). Heureux chrétiens! Jésus-Christ vous a tous en vue dans cette prière. En priant pour les apôtres qu'il envoyoit au monde, il prioit aussi pour ceux à qui il les envoyoit. Mais pour confirmer notre foi, et nous déclarer davantage ses intentions, il a daigné s'expliquer en notre faveur, d'une manière plus expresse, par les paroles qu'on vient de voir. Et afin de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a demandée pour eux. *Je vous prie,* disoit-il, *qu'ils soient un comme nous.* Voilà ce qu'il demandoit pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole? *Je vous prie,* dit-il encore, *que tous ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils soient un en nous.* (*Ibid.*, 11, 20, 21.).

Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Il explique plus distinctement ce qu'il avoit dit de notre unité. *Qu'ils soient un comme nous;* c'étoit-à-dire avec la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : *Qu'ils soient un en nous,* il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu, comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. *Qu'ils soient un en nous;* que nous soyons non-seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous, et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous-mêmes; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi ils vivront tous d'une même vie, ils ne seront qu'un cœur et qu'une âme.

Si les chrétiens sont *un* de cette sorte, ils sont heureux; car qu'y a-t-il de plus heureux, que d'être un dans le Père et dans le Fils? que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien nous puisse séparer? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur : mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : *Ils n'étoient qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV. 32.). C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité seroit-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisoit des premiers fidèles qu'un cœur et qu'une âme, *il s'éleva un principe de dissension entre les Grecs et les Hébreux, comme si les veuves des uns étoient plus négligées que celles des autres* (*Ibid.*, VI. 1.). Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre; et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu, réveillez dans votre Eglise cet esprit de charité apostolique, qui répare les dissensions qu'on voit répandues dans tous les ordres de l'Eglise! Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu, donnez-nous des Etiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde! O Dieu, mettez fin aux schismes, aux hérésies, aux guerres, aux jalousies des chrétiens! Gardez du moins, pacifiez, et unissez votre Eglise par toute la terre. Qu'il n'y ait *qu'un même esprit*, et un même cœur, *comme il n'y a qu'une même foi* (*Ephes.*, IV. 5.).

LVIII.e JOUR.

Unité et égalité parfaite du Père et du Fils (JOAN., XVII. 21.).

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous (JOAN., XVII. 21.). Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à Notre-Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : *Vous êtes en moi*, s'il ne dit en même temps : *Je suis en vous*. Un peu au-dessus : *Tout ce qui est à moi, est à vous;* et incontinent après : *Tout ce qui est à vous, est à moi* (*Ibid.*, 10.). En un autre endroit : *Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils;* et réciproquement : *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père* (MATTH., XI. 27.). Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui : en sorte que s'il semble recevoir de son Père quelque avantage, en disant : *Vous êtes en moi*, il le lui rend en disant : *Et moi en vous*. Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : *Vous êtes en moi, et je suis en vous*, que celui qui ne reconnoît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils? De même, qui osera dire : *Tout ce qui est à vous est à moi*, et réciproquement : *Tout ce qui est à moi est à vous*, sinon celui qui est un avec son Père? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : *Tout ce qui est à vous est à moi;* mais d'ajouter : *Tout ce qui est à moi est à vous*, c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils d'avoir tout ce qu'a le Père; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal dans les personnes. *Vous êtes en moi, et moi en vous :* dans les biens, *Tout ce qui est à moi est à vous; tout ce qui est à vous est à moi :* dans la connoissance, *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils*. L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne; et s'il lui étoit inégal, il recevroit en lui-même quelque chose qui lui étant inférieur ne seroit pas digne de lui. Tout fils est égal à son père par la nature; et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a quelque inégalité entre ces noms de père et de fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes, le désir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant; combien plus le désir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant. Car par ce moyen il ne dégénère du Père en aucun instant, étant d'abord tout parfait. Il faut ôter semblablement dans la nature divine, que le Père précède le Fils; car cela n'a point de lieu, où le temps ne se trouve pas, et où tout est mesuré par l'éternité. Qui ne voudroit être père d'abord, puisqu'être père, c'est l'effusion de la fécondité, et la démonstration de la plénitude? On voudroit donc être père d'abord, et n'attendre pas cela du temps : c'est le désir de la nature. Or tout le bien qu'on désire parmi les hommes, est naturel en Dieu, sans le désirer. Et d'ailleurs quel avantage est-ce parmi nous à un père, d'être devant son fils, si ce n'est d'avoir vieilli? Or comme Dieu ni ne change, ni ne vieillit; ni le

Père n'a la prééminence de l'âge, ni le Fils n'a l'avantage de la jeunesse. Car, après tout, ce qu'on appelle la prééminence de l'âge n'est qu'un défaut de la nature, qui en vieillissant tend à sa fin.

Tout cela est donc exclus en Dieu. Ni le Père n'est plus vieux, ni le Fils n'est plus jeune; car en cela il excelleroit au-dessus du Père. Dans le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu aussi, l'antiquité est toujours également vénérable, comme la jeunesse est toujours également dans la fleur; parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Et c'est pourquoi le Fils dit : *Tout ce qui est à moi, est à vous, et tout ce qui est à vous, est à moi,* par conséquent l'éternité même; et de toute éternité je suis en vous, comme de toute éternité vous êtes en moi. Ainsi la gloire est égale : car s'il y a de la gloire pour le Fils d'avoir un tel Père, il n'y en a pas moins au Père d'avoir un tel Fils. Et si même parmi les hommes, où le fils nécessairement est moins que son père, et dégénère de lui, du moins en naissant si petit et si imparfait, on ne laisse pas de dire : *Un sage fils est la gloire de son père,* combien plus le dira-t-on du Fils de Dieu? si c'est la gloire d'un père d'avoir un fils qui n'est sage qu'à cause qu'il l'est devenu, quelle gloire pour le Père éternel, d'avoir un Fils qui est, en naissant et d'abord, la sagesse même?

Il est si beau d'avoir un tel Fils, que le Père en l'engendrant le conserve en soi. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même : en Dieu, avoir un fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et aussi parfait que soi-même. C'est pourquoi il est unique, et il ne peut y en avoir deux : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père* (JOAN., I. 18.). Il est unique, parce qu'il est parfait; il est unique, parce qu'il tire tout et épuise si parfaitement la fécondité, qu'un autre n'ajouteroit rien à la gloire d'être Père. C'est pourquoi il demeure dans le sein du Père, parce qu'il est digne par sa perfection d'y être toujours; et tout immense qu'est ce sein du Père, il n'y a point de place pour un autre fils, parce qu'on ne peut en avoir qu'un, quand on l'a parfait.

Croyons donc la vérité de cette parole : *Vous êtes en moi, et moi en vous.* Et adorons également le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, parce qu'ôtant du nom de Père et de Fils tout ce qui marque imperfection, commencement, inégalité, il ne reste qu'une nature parfaite et parfaitement commune. En sorte que si, du côté de l'origine, on met le Père devant le Fils; du côté de la perfection, on les met naturellement tous deux ensemble; et qu'on pourroit aussi bien dire, le Fils et le Père, qu'on dit, le Père et le Fils, selon aussi que l'ont dit quelques anciens, pour montrer, qu'entre le Père et le Fils, être le premier ou le second, n'emporte point d'inégalité, mais seulement une origine sans imperfection.

Pourquoi osons-nous parler de telles choses? Ne faudroit-il pas trembler, et adorer en silence un si grand mystère? Mais puisque Jésus-Christ a daigné nous en parler, nous pouvons en parler aussi; pourvu que ce soit avec lui, après lui et selon lui. Ajoutons, que ce soit encore pour la fin qu'il s'est proposée. Et quelle est-elle? Elle est admirable : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous; ainsi qu'ils soient un en nous;* qu'il y ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier; qu'il y ait une parfaite unité et communauté; que chacun puisse dire en quelque façon à son frère : *Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi.* C'est ce qui a été en effet, il le faut souvent répéter, dans la naissance de l'Eglise : *Et ils n'avoient qu'un cœur et qu'une âme. Et aucun d'eux ne disoit qu'il eût quelque chose à soi; mais tout étoit commun entre eux* (*Act.*, IV. 32.). Cela a été effectif au commencement de l'Eglise, pour montrer que la disposition en devoit être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Eglise, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre, qui étoit le chef de l'unité, les frappa; et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avoient menti, fit un foudre de la parole de ce saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant (*Ibid.*, V. 1, 2 *et seq.*). Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

Portons donc cette disposition dans le fond du cœur : communiquons, donnons, ne resserrons point nos entrailles; qu'aucun de nous ne regarde son frère avec mépris. Dans le fond tout est égal entre nous; la distinction superficielle qui nous élève les uns au-dessus des autres, regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue; nous portons tous également l'image de Dieu dans notre âme. L'homme n'a que la nature; le chrétien n'a que la foi. Que la charité égale tout, selon ce que dit saint Paul : *Qu'il faut établir l'égalité.* La consolation et l'afflic-

tion, le bien et le mal, tout doit être égal entre les frères. Et pour cela, *celui qui est riche doit suppléer à ce qui manque au pauvre; afin*, répète l'apôtre, *que tout soit réduit à l'égalité, selon ce qui est écrit* de la manne : *Que celui qui en recueilloit plus, n'en avoit pas plus; et celui qui en recueilloit moins, n'en avoit pas moins* (2. *Cor.*, VIII. 14, 15.). Dieu veut donc de l'égalité entre les frères; c'est-à-dire, que personne ne soit dans l'indigence, mais que le besoin de tout le monde soit soulagé, et l'inégalité compensée.

Le riche qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela : au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandoit pas. Il seroit et plus riche et plus heureux, s'il ne lui falloit que ce qui contente le pauvre. Qu'il regarde donc son abondance comme une preuve de sa pauvreté et de son infirmité; qu'il s'en humilie; qu'il en ait honte : ainsi il se mettra en égalité avec le pauvre; et faisant de ses biens un supplément des besoins de l'indigent, il participe à la grâce de la pauvreté.

Quand dirons-nous de tout notre cœur à notre frère qui souffre : Tout ce qui est à moi, est à vous; et à notre frère qui est dans l'abondance : Tout ce qui est à vous, est à moi? Hélas! on ne verra jamais sur la terre un si grand bien dans sa perfection. C'est pourtant ce que veut Jésus, lorsqu'il dit : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous; et que tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi; ainsi qu'ils soient un en nous* (JOAN., XVII. 10, 11, 21, 23.). Tendons cette unité divine. Mon Dieu, j'étends de grands bras à tous mes frères; je leur ouvre mon sein; je dilate sur eux mes entrailles; afin de leur être tout, père, mère, frère, sœur, ami, défenseur, et tout ce dont ils ont besoin pour être contents.

LIX.e JOUR.

La foi pleine et entière est l'effet de l'unité des fidèles (JOAN., XVII. 21.).

Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé (JOAN., XVII. 21.). Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti : cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde, et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devoit venir, à cette unité de ses fidèles. Il avoit dit, chapitre XIV. 31 : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'ordonne, levons-nous, allons* à la mort. Il avoit dit en parlant de la charité fraternelle : *On connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (JOAN., XIII. 35.). Et il dit encore ici plus précisément : *Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* C'est la foi pleine et entière, et c'est l'effet de l'unité des fidèles. Il persiste : *Je suis en eux, et vous en moi; afin que le monde connoisse que vous m'avez envoyé* (*Ibid.*, XVII. 23.). La meilleure manière de prêcher, c'est de prêcher par l'exemple. Si vous voulez convertir le monde, vivez dans cette unité parfaite, dont je vous ai montré le parfait modèle dans celle qui est entre mon Père et moi. Imitez cette unité; et le monde, qui en verra l'image en vous, s'élèvera à l'original; et il verra que mon Père et moi sommes en vous, y imprimant le caractère de charité et de concorde : et il croira que je suis vraiment l'envoyé de Dieu, en ce qu'unissant les hommes d'une manière si cordiale, je fais un ouvrage qui marque la dignité de mon envoi et la puissance de ma grâce.

LX.e JOUR.

Jésus fait part de sa gloire à ses élus (JOAN., XVII. 22.).

Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée; afin qu'ils soient un comme nous sommes un (JOAN., XVII. 22.). Il la compte comme donnée, parce qu'il vouloit nous la donner, et qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il alloit offrir pour nous.

Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire; et que la gloire qui nous sera donnée, sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devoit être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque nous aurons part à la gloire de sa résurrection. Bien plus, il a daigné dire dans l'Apocalypse : *Je donnerai à celui qui aura remporté la victoire, d'être assis dans mon trône; comme j'ai remporté la victoire, et que je me suis assis avec mon Père dans son trône* (*Apoc.*, III. 21.).

Toute la sainte cité, toute la société des saints n'est qu'un seul trône de Dieu, qui a dit : *Je serai en eux* (*Lev.*, XXVI. 12; 2. *Cor.*, VI. 16; *Apoc.*, XXI. 3.). Il sera comme un roi, qui, après avoir abattu le règne du péché et de la mort, établira son empire dans tous ses sujets, en

les rendant éternellement et parfaitement heureux. Ce qui leur arrivera, parce que *Dieu sera tout en tous* (1. *Cor.*, XV. 28.). Alors donc nous serons unis dans la gloire, comme sur la terre nous aurons été unis dans la charité et dans la grâce. Notre gloire sera celle de Jésus-Christ notre chef, qui se répandra sur tous ses membres; et la gloire de Jésus-Christ sera celle de son Père; laquelle se trouvant en lui par sa naissance éternelle, rejaillira sur l'humanité que le Fils de Dieu s'est unie. Voilà donc tout réduit en un par la gloire et la félicité éternelle; et pour être reçus dans cette gloire, il faut être un par la charité: car Dieu veut faire de ses fidèles un corps parfaitement un en Jésus-Christ; un corps dont l'unité aille croissant, jusqu'à ce qu'elle se consomme, et reçoive sa dernière perfection dans le ciel.

Pour donc répondre au dessein de Dieu, nous ne pouvons nous unir assez avec nos frères, ni assez bannir tout ce qui peut faire entre nous la moindre division. Mon Dieu, plus que jamais je m'en vais rechercher en moi tout ce qui me divise de mes frères par quelque endroit que ce soit, les défiances, les jalousies, l'orgueil qui en est la source. L'orgueil tire tout à soi, veut tout pour soi; et c'est là le principe de la division. Nous vivrions sans partage si nous vivions sans orgueil.

O vie sainte! ô vie heureuse que celle qui est sans orgueil! c'est le vrai commencement de la vie éternelle. Commençons donc cette vie; et puisque Jésus-Christ ne cesse de nous inculquer cette unité, tournons toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos soins à l'établir dans notre cœur. Ayons toujours dans la pensée, toujours à la bouche ce précepte de saint Paul: *Que chacun ne regarde pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres* (*Philip.*, II. 4.). C'est là cette parfaite abnégation de soi-même tant commandée par Jésus-Christ. Soyons un de notre côté, même avec ceux qui ne veulent pas être un avec nous; n'ayons rien à nous; que tout notre déplaisir soit de ne pouvoir pas communiquer assez tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Cherchons les moyens de devenir, autant que nous pourrons, un bien commun à tous, en nous faisant *tout à tous*, avec saint Paul (1. *Cor.*, IX. 22.).

O charité! ô amour! ô compassion! ô condescendance! ô support! Aumône, libéralité, consolation, entrailles de miséricorde, paix entre les frères en Dieu notre Père, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur; vous êtes l'objet de mes vœux; je ne veux plus penser autre chose. *Amen, amen.*

LXI.e JOUR.

Les élus consommés en Un (JOAN., XVII. 23.).

Je suis en eux, et vous en moi; afin qu'ils soient consommés, réduits *en un; et que le monde connoisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* (JOAN., XVII. 23.). Il revient toujours à cette sainte unité; elle fait les délices de son cœur; et il ne peut quitter un sujet qui lui plaît si fort. Il va toujours approfondissant de plus en plus cette matière: et il nous apprend ici que la source de cette unité, c'est qu'il est en nous comme son Père est en lui.

Les saints Pères ont interprété ces paroles en cette sorte: *Je suis en eux,* par mon esprit; *je suis en eux* par ma chair que je leur donne dans l'Eucharistie. Je leur rends par ce moyen tout ce que j'ai pris d'eux; je leur donne en même temps tout ce que j'ai reçu de vous: ma divinité est à eux aussi bien que mon humanité. Dans l'humanité, qui est à eux et en eux, ils trouvent la divinité qui lui est unie; et ils en peuvent jouir comme de leur bien. C'est donc ainsi que *je suis en eux; et vous, mon Père, vous êtes en moi.* Tout est donc en eux, tout est à eux. Que leur faut-il davantage pour être parfaitement consommés en un? Et néanmoins voici encore quelque chose de plus touchant. C'est, mon Père, que *vous les aimez comme vous m'avez aimé.* Ils ne sont enfants que par adoption et par grâce; et moi, qui suis Fils par la nature, j'ai trouvé cet admirable moyen de me les unir comme mes membres, afin que cet amour paternel, que vous avez pour moi, s'étendît sur eux: *Afin,* continue-t-il, *que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, comme je suis aussi en eux* (*Ibid.*, 26.).

O homme, regarde donc combien tu es chéri de Dieu! Quoi, le monde te plaît encore? Quoi, tu peux penser autre chose que Dieu même? Il en faudroit mourir de regret et de honte. Il faut se taire ici dans une profonde admiration et action de grâces, en considérant, en goûtant ce que nous sommes à Dieu par Jésus-Christ. C'est un mystère ineffable et inénarrable. Or si le monde le pouvoit connoître, il connoîtroit en même temps que Jésus-Christ est vraiment envoyé de Dieu, et qu'un Dieu envoyé au monde ne pouvoit rien enseigner ni opérer de plus grand!

LXII.e JOUR.

***Gloire de Jésus : il veut que les élus y soient avec lui* (JOAN., XVII. 24.).**

Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée; parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde (*Ibid.*, 24.).

Mon Père, je veux. Jusqu'ici il avoit dit : *Je prie;* il change de langage, et il dit plus absolument : *Je veux.* En parlant aux hommes, il pouvoit dire, *Je veux,* à même titre qu'il leur dit : Je vous commande. Car il est leur maître et leur Seigneur; toute puissance lui est donnée sur eux. Il pouvoit aussi, même en parlant à son Père, parler ou en inférieur, ou en égal; et étant Dieu comme son Père, et étant la parole même de son Père, il pouvoit dire comme lui et avec lui : *Je veux.* Mais pourquoi il ne l'a fait qu'ici? et pourquoi dans une prière? et pourquoi, ayant accoutumé partout ailleurs, lorsqu'il parle de volonté absolue, de ne nommer que celle de son Père, à laquelle la sienne étoit attachée avec une parfaite soumission, il parle ici seulement d'une manière si déterminée et si absolue? Mon Sauveur! est-il permis de vous le demander?

Commençons par adorer, quelle qu'elle soit, la vérité enseignée dans cette parole, *Je veux.* Oui, le Verbe, qui est la sagesse même, a eu sa raison pour l'inspirer à l'âme de Jésus-Christ, qui lui est unie de cette manière ineffable; et cette âme sainte a pu dire, en conformité de la volonté suprême du Père et de son Verbe : *Je veux.* Et c'est une chose admirable, que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante, que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte : *Je veux, mon Père, que là où je suis,* dans votre gloire éternelle, *ceux que vous m'avez donnés;* les apôtres, dont il a dit : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés; et ceux qui devoient croire par leurs paroles* (*Ibid.*, 6, 20.), qui n'auroient pas cru, si son Père ne les lui avoit aussi donnés : *Je veux*, dis-je, *que tous ceux-là soient là où je suis.* Il semble qu'après avoir dit, *qu'ils soient où je suis,* il ne servoit de rien d'ajouter : *qu'ils y soient avec moi;* mais on ne pouvoit trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande; puisqu'être avec Jésus-Christ, c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. Etre avec Jésus-Christ, c'est être avec la vérité et la vie; y être dans le ciel et dans la gloire éternelle, ce n'est plus être avec lui comme avec celui qui est la voie, mais comme avec celui qui est le terme de notre course, et en qui nous trouvons la vie éternelle dans la consommation de notre amour. C'est pour nous obtenir un si grand bien, que Jésus-Christ dit, *Je veux,* d'une manière si déterminée.

Mais écoutons la suite : *Je veux que là où je suis ils y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient ma gloire.* Il semble qu'il y manqueroit quelque chose, qu'elle ne seroit pas complète, si ses amis ne la voyoient. Mais est-ce assez de la voir? Jésus-Christ ne veut-il pour nous que cet avantage, et ne veut-il pas que nous y ayons part, comme il l'a dit tant de fois? La voir, c'est y avoir part : la voir, c'est en jouir. Qui voit la gloire de Jésus-Christ dans le sein de son Père, il est heureux. Heureux, premièrement du bonheur de la gloire de Jésus-Christ, qui fait la leur : et heureux ensuite en eux-mêmes, parce que cette bienheureuse vision de la gloire de Jésus-Christ nous transforme en elle-même; et que qui le voit lui est semblable, conformément à cette parole : *Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1. JOAN., III. 2.).

Commençons donc dès cette vie à contempler par la foi la gloire de Jésus-Christ, et à lui devenir semblables en l'imitant. Un jour nous lui serons semblables par l'effusion de sa gloire; et n'aimant en nous que le bonheur de lui ressembler, nous serons enivrés de son amour. Ce sera là la dernière et parfaite consommation de l'œuvre pour lequel Jésus-Christ est venu; et c'est peut-être pourquoi il en demande l'accomplissement par ce *Je veux* si déterminé, si absolu, si aimable, et si doux à entendre aux hommes.

Parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Il semble qu'il parle ici de l'amour qu'il a de toute éternité pour son fils, qui lui est coéternel. C'est proprement cet amour qu'il a pour lui *avant la constitution du monde.* Car encore que le Père éternel ait un amour éternel pour ses créatures, par la volonté de les créer, et par celle de les rendre heureuses : si c'étoit d'un amour semblable qu'il voulût parler, il ne se distingueroit pas assez, ni des hommes, ni des anges bienheureux qu'il a aimés d'un semblable amour, quoique dans un degré fort inégal.

Entendons donc que le *Père a aimé son Fils avant l'établissement du monde;* parce qu'il étoit ce Fils unique avant cet établissement, et qu'il étoit par conséquent aimé de son Père. Que faisoit Dieu, s'il est permis de le demander, avant qu'il eût fait le monde? Il aimoit son Fils,

il le produisoit dans son sein, il l'embrassoit; il se l'unissoit, ou plutôt il étoit un avec lui. Et pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère? Parce que c'est toute la source de notre bonheur. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dans son sein avant que le monde fût, et de toute éternité, se soit fait homme; en sorte que ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils : d'où il s'ensuit que répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui; il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur. C'est pourquoi Jésus-Christ nous y rappelle; et il veut que nous entendions par ces dernières paroles combien est grande, combien est immense la gloire que nous verrons, et à laquelle nous aurons part en la voyant.

Que l'élévation de l'homme est un grand mystère! Tout le mystère de Dieu, et toute cette éternelle et intime communication du père et du Fils y est déclarée : et c'est ainsi que *Dieu est tout à tous,* selon l'expression de saint Paul (1. *Cor.*, XV. 28.).

Chrétien, es-tu chrétien, si après cela tu languis encore dans l'amour des choses de la terre? Quand entendrons-nous que nous ne pouvons assez épurer nos pensées, nos affections, notre esprit et notre cœur? Seigneur Jésus, achevez; et après nous avoir montré de si sublimes vérités, élevez-nous-y, et faites-les-nous aimer d'un pur et éternel amour.

LXIII.e JOUR.

Justice de Dieu inconnue au monde
(JOAN., XVII. 25.).

Mon Père juste, le monde ne vous a pas connu (JOAN., XVII. 25.). Jésus-Christ ne donne dans cette oraison que deux qualités à son Père : Mon *Père saint;* et : Mon *Père juste.*

Mon *Père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient saints en vérité* (*Ibid.*, 11, 17, 19.); par la communication de votre sainteté, qui est aussi la mienne. On pourroit entendre de même, mon *Père juste;* parce que, comme dit saint Paul (*Rom.*, III. 26.), *Dieu est juste, et justifiant celui qui croit en Jésus-Christ.*

Mais la suite semble demander quelque chose de plus : *Mon père, vous êtes juste, et le monde ne vous connoît pas.* Non-seulement il est corrompu, et ne connoît pas votre justice; mais c'est encore par votre justice que l'abandonnant à sa corruption, dont il ne veut pas sortir, et ne le peut de soi-même, vous le laissez privé de votre connoissance : *Le monde* donc *ne vous connoît pas, et moi je vous connois : et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* (JOAN., XVII. 25.). C'est ainsi qu'ils vous connoissent. Ils méritoient, comme les autres, de ne vous connoître jamais; mais moi, qui vous connois seul, et qui seul suis digne de vous connoître, je vous ai fait connoître à eux, en me faisant connoître moi-même; parce qu'ils sont ces petits et ces humbles, dont je vous ai dit ailleurs : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents de la terre, et vous les avez révélées aux petits : ainsi soit-il, mon Père, parce que vous l'avez voulu. Toutes choses me sont données par mon Père, et personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils, et ceux à qui le Fils le voudra faire connoître* (MATTH., XI. 25, 26, 27.). C'est pourquoi il dit ici : *Le monde ne vous connoît pas;* par la même vérité qui lui fait dire : *Vous avez caché ce secret aux sages du monde,* qui, enflés de leur vaine science, n'ont pas voulu se soumettre à la justice de Dieu : *Mon Père juste, ceux-là ne vous connoissent pas : et moi je vous connois, et je vous ai fait connoître à ceux-ci,* qui ont su chercher la vérité dans la petitesse et dans l'humble abaissement de leur esprit. Mon Père juste! faites-leur adorer en tremblant le juste et terrible jugement que vous exercez sur le monde, qui est privé de votre connoissance; et la merveilleuse miséricorde avec laquelle vous avez daigné vous faire connoître à ceux que vous avez séparés de la corruption.

Chrétien, rendez-vous petit, si vous voulez connoître Dieu, et en Dieu Jésus-Christ, de la manière qu'il le faut connoître pour être saint.

LXIV.e JOUR.

Justice de Dieu inconnue aux présomptueux
(Ibid.).

Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas. Quoi, les Juifs ne vous connoissent-ils pas, eux qui ont votre loi? Et n'êtes-vous pas celui dont il est écrit, *que ses* beautés *invisibles, et son éternelle vertu et divinité sont manifestées* aux gentils *par les ouvrages* de votre puissance, *en sorte qu'ils sont inexcusables* (*Rom.*, I. 20.)?

Entendons donc de quelle manière Dieu n'est point connu du monde.

Il n'est point connu du monde : il n'est point connu de ceux qui présument d'eux-mêmes ; et c'est pourquoi saint Paul ajoute, sur ces gentils qui ont connu Dieu, *que se disant sages, ils sont devenus fous* (*Rom.*, I. 22.).

En ce sens les Juifs mêmes ne l'ont pas connu, puisqu'ils *ont le zèle de Dieu, mais non pas selon la science; et qu'ignorant la justice que Dieu donne, et cherchant leur propre justice*, celle qu'on croit avoir de soi-même, *ils n'ont pas été soumis à la justice de Dieu* (*Ibid.*, X. 2, 3.).

Ainsi pour connoître Dieu de cette manière secrète, dont il assure que le monde ne le connoît pas, il faut bannir toute présomption de notre propre justice, et reconnoître que *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, afin d'avoir pitié de tous. O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont impénétrables! Car qui a connu les desseins de Dieu; ou qui est entré dans ses conseils? ou qui est-ce qui lui a donné le premier quelque chose, pour ensuite en recevoir la rétribution? Parce que de lui, et par lui, et en lui sont toutes choses : la gloire lui en soit rendue dans tous les siècles.* Amen (*Ibid.*, XI. 32, 33, 34, 35, 36.).

LXV.e JOUR.

Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ, comme ses membres et ses images (JOAN., XVII. 25, 26.).

Ceux-ci, les apôtres qui étoient présents, et en leur personne toute la société des enfans de Dieu qu'ils représentoient, *ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connoître votre nom*, comme il a été déjà expliqué, vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père : *et je le leur ferai encore connoître davantage, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, et moi aussi en eux* (JOAN., XVII. 25, 26.).

Voilà, dans la conclusion de la prière de Notre-Seigneur, le dessein de tout le reste, et en particulier le dénoûment de ce que nous avons vu au v. 24. C'est ce qu'il nous faut considérer avec attention et avec respect, comme la chose du monde qui nous doit le plus donner de consolation. Car c'est ici la dernière marque de la tendresse de Jésus-Christ.

Je suis en eux (JOAN., XVII. 26.). Ils sont mes membres vivants : ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres moi-même. Ils ont en eux son esprit, qui fait que la doctrine de Jésus-Christ reluit dans leur vie ; qui les rend semblables à lui, qui les rend doux, humbles, patients, tranquilles dans le bien et dans le mal, soit que le monde les estime ou les méprise ; soit qu'il leur fasse part de ses honneurs ou de ses rebuts ; soit qu'il les invite, pour ainsi dire, à ses festins, comme il y a invité Jésus-Christ ; ou qu'il les attache à la croix, comme à la fin il y a mis le même Jésus. En tout cela, l'esprit de Jésus qui est en eux, comme dans ses membres vivants, les rend semblables à lui, et leur fait suivre ses exemples ; en sorte qu'on voit en eux la vie et la mort de Jésus-Christ : la vie, parce qu'ils marchent sur ses pas ; la mort, parce qu'ils portent l'empreinte de sa croix, et comme parle saint Paul, *la mortification de Jésus* (2. *Cor.*, IV. 10.). Ainsi le Père éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même : et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui étoit dû à sa grandeur naturelle en tant que Dieu, et à ses souffrances en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à désirer davantage ? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa prière ; et il ne lui reste plus qu'à partir pour la consommer par son sacrifice.

On peut donc voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière : il commence par demander que son Père le glorifie ; et cette glorification se termine à nous en faire part ; en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre : ce qui nous unit tellement à lui, que le Père même ne nous en sépare point dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et demeurant dans l'étonnement de tant de grandeurs où nous sommes appelés en Jésus-Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce.

LXVI.e JOUR.

Père saint (JOAN., XVII. 11.).

Mon *Père saint*, mon *Père juste* : ce sont les deux seuls noms que le Fils de Dieu donne à son Père ; les deux seules qualités qu'il lui

attribue; ce qu'elles renferment est inexplicable.

Il est parlé dans cette divine oraison de deux sortes de personnes, dont les unes sont sanctifiées par la connoissance de Jésus-Christ : les autres n'ont point cette connoissance, et sont privées de l'effet de sa sainte prière, conformément à cette parole : *Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas* (JOAN., XVII. 11.). Nous avons vu que c'est par rapport aux premiers que Jésus appelle son *Père saint;* parce qu'il est saint et sanctifiant, et auteur dans les âmes saintes de toute leur sainteté. Et nous avons dit aussi que c'est par rapport aux seconds que le Père est appelé *Juste,* parce que c'est par un juste et impénétrable jugement qu'ils sont privés de la sainteté que Jésus-Christ leur auroit donnée, s'ils l'avoient reçu.

On voit donc qu'il n'y avoit rien de plus convenable que d'honorer ces deux attributs dans une prière dont ils contiennent tout l'effet. Mais si je viens maintenant à la contemplation particulière de ces deux divines perfections, je m'y perds.

Je vois que ce qu'on loue, ce qu'on célèbre principalement en Dieu dans le ciel, c'est sa sainteté. Les séraphins, c'est-à-dire, les premiers et les plus sublimes de tous les esprits célestes, adorant Dieu dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est *saint;* encore une fois qu'il est *saint;* pour la troisième fois qu'il est *saint* (Is., VI. 3.), c'est-à-dire, qu'il est infiniment *saint : saint* dans sa parfaite unité; *saint* dans la Trinité de ses personnes : la première, comme le principe de la sainteté; et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la sainteté. Crions donc aussi : *Saint, saint, saint!* et adorons la sainteté de Dieu.

La sainteté dans les hommes est une qualité morale qui leur donne toutes les vertus, et les éloigne de tous les péchés. Rien n'est plus excellent dans les hommes que la sainteté; rien ne les rend si admirables, si vénérables. La sainteté les fait regarder comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre : *J'ai dit : Vous êtes des dieux; et vous êtes tous les enfants du Très-Haut* (*Ps.* LXXXI. 6.). Quelle adoration ne doit donc pas attirer à Dieu sa sainteté infinie? La sainteté est en nous comme quelque chose d'accidentel, qu'on peut acquérir, qu'on peut perdre : Dieu est saint par son essence; son essence est la sainteté : le fond en est saint, il est sacré; tout y est sacré, tout y est saint. Profane, n'approchez pas, ne touchez pas : tout est saint, tout est la sainteté même. *Dieu est lumière, et il n'y a point de ténèbres en lui* (1. JOAN., I. 5.). *Dieu est celui qui est* (*Exod.*, III. 14.), et par son être il est infiniment éloigné du néant. Il est saint, et par sa sainteté il est encore plus infiniment, si on peut parler ainsi, éloigné d'un autre néant plus vil et plus haïssable, qui est celui du péché. Sa volonté est sa règle, et celle de toute chose. Qu'y aura-t-il d'irrégulier dans la règle même? Il n'est pas le saint par grâce, il est le saint par nature. Il n'est pas le saint sanctifié; il est le saint sanctifiant : toutes ses œuvres sont saintes, parce qu'elles partent du fond de la sainteté, et de sa volonté qui est toujours sainte, toujours droite, puisqu'elle est la droiture même, la règle même de toute droiture.

David se lève le matin, et il vient contempler la sainteté de Dieu : *Le matin je me présenterai devant vous, et je verrai que vous êtes Dieu, qui ne voulez point l'iniquité* (*Ps.* V. 5.); qui ne pouvez la vouloir; qui êtes toujours saint, dont toutes les œuvres sont inséparables de la sainteté.

Demeurons avec David en silence devant la très auguste sainteté de Dieu. On se perd en la contemplant, parce qu'on ne la peut jamais comprendre; non plus que la pureté avec laquelle il faut s'en approcher.

Isaïe voit de loin le trône de Dieu, ce trône devant lequel sa sainteté est célébrée par les séraphins. J'ai vu, dit-il, *le Seigneur sur un trône haut et élevé :* et tout étoit à ses pieds; et tout trembloit devant lui : et je vis les bienheureux esprits qui approchent le plus près du trône; et je n'entendis autre chose de leur bouche que cette voix : *Saint, saint, saint. Et je fus saisi de frayeur. Et je dis : Malheur à moi! parce que j'ai les lèvres souillées, et que je demeure au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées aussi; et j'ai vu de mes yeux le Roi dominateur des armées* (Is., VI. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.), de toute l'armée du ciel, de toutes celles de la terre. La sainteté de Dieu le fait trembler. Saisi à sa vue d'une sainte et religieuse frayeur, il s'en retire. Je ne m'en étonne pas. Il voit les séraphins mêmes dans l'étonnement. S'ils ont des ailes pour voler, ce qui montre la sublimité de leurs connoissances, ils en ont pour se couvrir les yeux éblouis de la lumière et de la sainteté de Dieu. Tout embrasés qu'ils sont du divin amour, ils sentent que leur amour est borné, comme tout ce qui est créé, et par conséquent qu'il y a en eux, pour ainsi parler, plus de non amour, que d'amour, comme il y a aussi toujours

plus de non être, que d'être. Et c'est pourquoi ils se cachent, et ils voilent de leurs ailes leur face et leurs pieds; et se trouvent comme indignes de paroître avec une sainteté finie devant l'infinie sainteté de Dieu. Et le cri qu'ils font pour se dire l'un à l'autre *Saint, saint, saint,* fait voir l'effort dont ils ont besoin pour entendre et pour célébrer la sainteté de Dieu, laquelle demeure au-dessus de tous leurs efforts; en sorte qu'il n'y a que lui qui se puisse louer lui-même, et que c'est en lui qu'il faut trouver et connoître sa digne louange.

Combien plus devons-nous trembler devant l'auguste et redoutable sainteté de Dieu avec nos péchés? Mais si un charbon de l'autel est appliqué à mes lèvres, si un de ces séraphins prend l'ordre de Dieu pour me toucher, comme Isaïe, de ce feu céleste; alors je louerai Dieu avec des lèvres pures, parce que je l'aimerai d'un pur amour.

Ne croyons pas néanmoins que les séraphins, ni que les ministres de Dieu, quels qu'ils soient, fussent-ils élevés à leur degré par la perfection de leur amour, puissent nous purifier. Ils peuvent bien nous toucher les lèvres de ce feu divin par l'inspiration de quelques bonnes pensées; mais pour pénétrer dans le fond, pour nous embraser de l'amour qui nous sanctifie, c'est le coup réservé à Dieu, qui, plus intime dans nos cœurs que le plus intime, allume et cache dans notre intérieur, et dans la moelle de nos os cette flamme sanctifiante et purifiante. Et c'est ainsi que s'accomplit cette divine prière : *Mon Père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux* (Joan., xvii., 11, 17, 19.).

Séparons-nous donc des pécheurs et de toute iniquité, en contemplant la sainteté de Dieu notre Père céleste. Car c'est ainsi que David, après avoir vu et contemplé dès le matin que Dieu est saint, et *ne veut point l'iniquité*, c'est-à-dire, ne la veut jamais, ni par quelque endroit que ce puisse être, ajoute aussitôt après : *Et le méchant n'habitera point auprès de vous : et les injustes, les pécheurs ne subsisteront point devant vos yeux* (*Ps.* v. 6.). Encore un coup, séparons-nous donc des pécheurs : séparons-nous-en, non-seulement par une vie opposée à la leur; mais encore, autant qu'il se peut, en nous retirant de leur odieuse et dangereuse compagnie, de peur d'être corrompus par leurs discours et par leurs exemples, et de respirer un air infecté.

LXVII.e JOUR.

Père juste (Ibid.).

Après avoir dit par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, mon *Père saint*, nous pouvons dire aussi en lui et avec lui, mon *Père juste*.

Après avoir conçu la grâce par laquelle il nous sanctifie, et avoir admiré le bonheur de ceux qui l'ont reçue, nous viendrons à considérer ceux qui en sont justement privés; et nous adorerons les jugements d'un Dieu juste, après avoir admiré les sanctifications d'un Dieu saint.

La vue de ces sanctifications n'a rien que de consolant. Mais quand il faut venir à considérer cette parole : *Le monde ne vous connoît pas* (Joan., xvii. 25.); et celle-ci : *Je ne prie pas pour le monde* (*Ibid.*, 9.) : c'est là que l'on tremble : l'esprit est confondu, le cœur s'abat, et il ne reste qu'à dire : *Mon Père juste : vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont droits* (*Ps.* cxviii. 137.).

Gardez-vous bien de vous jeter dans ces profondeurs. Tant de nations qui ne connoissent pas Dieu, et qu'il laisse, comme dit l'Apôtre, *aller dans leurs voies* (*Act.*, xiv. 15.), à qui Jésus-Christ n'a pas seulement été nommé; tant d'hérétiques, tant de schismatiques, à qui on ôte dès leur enfance la connoissance de leur vraie Eglise; parmi les vrais chrétiens, tant d'ingrats, tant d'esprits bouchés, tant de cœurs durs, tant d'oreilles sourdes. O Dieu, je m'y perds! Que dirai-je? *mon Père juste*, c'est par votre juste et impénétrable jugement qu'ils sont endurcis. Qu'y a-t-il de plus juste que de laisser à eux-mêmes ceux qui se cherchent? Quelle punition plus convenable que celle qui punit l'homme par sa propre faute? Seigneur, m'élèverai-je contre vous? Et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me rebellerai-je contre le médecin, qui daigne m'apporter un remède qui me guérit? Lui dirai-je : Je n'en veux point que je ne voie tout le monde guéri de même? Non, mon frère, prends le remède. Pourquoi te troubler de ceux qui périssent, à qui tu vois quelquefois rejeter avec chagrin et aveuglement le secours qu'on leur présente? Ce n'est pas là ce que le céleste médecin demande de toi. Reçois humblement le remède, et laisse à la divine Providence ceux que tu en vois privés. Crois seulement que nul ne périt que par sa faute : que dans ce grand hôpital de Dieu, dans le monde, où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède; et que tous les secours qui se donnent dans l'uni-

vers, dans quelque lieu que ce soit, à qui que ce soit, dans quelque degré que ce soit, se dispensent avec équité et avec bonté, sans que personne se puisse plaindre.

Quand donc nous entendons ces paroles : *Le monde ne vous connoît pas*, ne demandons point, comme fit saint Jude : *Seigneur, d'où vient que vous vous ferez connoître à nous et non pas au monde* (Joan., XIV. 22, 23.)? Car Jésus-Christ ne répond pas à cette demande, et il répond seulement : *Celui qui m'aime gardera ma parole.* C'est-à-dire, Ne soyez point curieux de savoir pourquoi Jésus-Christ est caché au monde ; ce n'est pas là votre affaire : votre affaire est de profiter de la lumière qui vous est donnée. Pour vous et pour tous ceux qui sont sanctifiés, adorez Dieu qui est saint. Pour les autres qui sont justement privés de la grâce qui vous sanctifie, adorez Dieu qui est juste. C'est à ces deux points qu'aboutit toute la prière de Notre-Seigneur.

En passant, où sont ceux qui veulent que ce soit déroger à la perfection de la contemplation, que de s'attacher aux attributs divins, auxquels il faut, disent-ils, préférer la contemplation de son essence ? En savent-ils plus que Jésus-Christ qui, dans la plus haute oraison qu'il ait daigné nous manifester, dit : *Mon Père saint, mon Père juste?* Qui sait ce que c'est que l'essence de Dieu ? Mais qui ne sait, ou ne doit savoir que c'est son essence qu'on adore sous le nom de sainteté et de justice ? Célébrons donc sans fin ces deux divins attributs. Disons avec David : *O Seigneur, je vous chanterai miséricorde et jugement* (*Ps.*, C. 1.) ; parce que c'est dire avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : Mon *Père saint,* mon *Père juste.*

LXVIII.ᵉ JOUR.

La prière de Jésus-Christ après la cène ; et l'abrégé du sermon qui la précède.

En repassant sur la prière de Jésus-Christ, on verra qu'il y ramasse toute la substance du sermon de la cène. S'il dit dans sa prière que ses apôtres *ne sont pas du monde,* c'est ce qu'il avoit dit auparavant. S'il dit *qu'il quitte le monde;* il avoit dit : *Je suis sorti de Dieu, pour venir au monde ; et maintenant je quitte le monde, pour retourner à Dieu.* Comme il avoit donné l'amour et l'union de ses disciples, comme la marque de son école, il inculque la même chose dans sa prière (Joan., XVII. 16 ; XV. 18, 19 ; XVI. 33 ; XVII. 11 ; XVI. 28 ; XV. 12, 17 ; XIII. 34, 35.). Ces paroles : *Vous connoîtrez en ce jour-là que je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (Joan., XIV. 20.), reviennent à celles-ci : *Je suis en eux, et vous en moi ;* et à celles-ci : *Afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, comme je suis en eux* (*Ibid.*, XVII. 23, 26.). Ce qu'il promet par ces paroles : *Là où je suis, celui qui me sert y sera aussi* (*Ibid.*, XII. 26.), il le demande à son Père par celle-ci : *Là où je suis, je veux, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés, y soient aussi avec moi* (*Ibid.*, XVII. 24.). Cela nous montre deux vérités. L'une, que ce qu'on enseigne aux hommes, doit être aussi la matière de ce qu'on traite avec Dieu dans la prière. La seconde, que la même chose qui fait la matière du commandement et celle de la promesse, fait en même temps la matière de la prière ; parce qu'on doit demander à Dieu l'observation des commandements, et l'accomplissement de ses promesses : *Ce qu'il promet,* dit saint Paul (*Rom.*, IV. 21.), *il est puissant pour le faire.* Et saint Augustin disoit aussi en parlant des commandements : *Accordez-moi ce que vous me commandez.* Il ne dit pas : Accordez-moi ce que vous me promettez, ce qui seroit naturel ; mais : Accordez-moi ce que vous me commandez ; qui est la même chose que s'il disoit : Accordez-moi ce que je dois faire, c'est-à-dire, faites en moi mon action propre. Ce qui est conforme à la parole de Jésus-Christ qui, après avoir commandé la charité fraternelle, et l'union de ses fidèles, demande à Dieu qu'il la fasse en eux, et qu'ils soient consommés en un.

Unissons-nous à la prière sainte de Jésus-Christ ; rappelons en notre mémoire, et méditons devant Dieu, les vérités qu'il nous enseigne, et surtout méditons-y ce qu'il nous promet, et ce qu'il commande, pour obtenir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'accomplissement de l'un et de l'autre, et autant de ce qui dépend de nous, que de ce qui dépend de Dieu.

Apprenons la liaison sainte de la promesse, du commandement et de la prière. Le commandement nous avertit de ce que nous avons à faire. La promesse nous avertit de ce que nous avons à espérer : et l'une et l'autre nous avertissent de ce que nous avons à demander à celui sans lequel nous ne pouvons rien espérer, ni rien faire.

LXIX.e JOUR.

Ferme foi en Jésus vrai Messie
(JOAN., XVII. 25, 8.).

Ils ont connu que vous m'avez envoyé (JOAN., XVII. 25.): ils l'ont connu avec une ferme foi et une persuasion aussi forte, que celle qu'on a des choses dont on est le plus assuré : *Ils l'ont connu véritablement* (*Ibid.*, 8.), comme il l'a dit : tout est là-dedans; et cela posé, tout s'ensuit. Heureux ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage! Examinons-nous nous-mêmes sur cette importante disposition de notre cœur. Ecoutons saint Paul qui nous dit : *Examinez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes* (2. *Cor.*, XIII. 5.). Voyez combien il presse, combien il inculque. *Examinez-vous, éprouvez-vous.* Croyez-vous avec une pleine certitude que Jésus-Christ soit véritablement envoyé de Dieu? Quelle raison pourriez-vous avoir de ne pas croire? N'a-t-on pas vu en lui toutes les marques que les prophètes et les patriarches avoient données du Christ qui devoit venir? N'a-t-il pas fait tous les miracles qu'il falloit faire, et dans toutes les circonstances qu'il les falloit faire, en témoignage certain qu'il étoit celui qu'on devoit attendre, et le véritable envoyé de Dieu?

Quel autre que lui a donné aux hommes une morale si sainte, si pure, si parfaite? Et qui a pu dire comme lui : *Je suis la lumière du monde* (JOAN., VIII. 12.)? Où trouverons-nous plus de charité envers les hommes; de plus saints exemples, un plus beau modèle de perfection; une autorité plus douce, plus insinuante, plus ferme; une plus grande condescendance pour les foibles, pour les pécheurs, jusqu'à s'en rendre l'avocat, l'intercesseur, la victime? C'est ce qu'il explique lui-même par ces aimables paroles : *Venez à moi, vous tous qui êtes oppressés et affligés, et je vous soulagerai : approchez et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux, et mon fardeau est léger* (MATTH., XI. 28, 29, 30.). Il faut à l'homme un joug, une loi, une autorité, un commandement; autrement, emporté par ses passions, il s'échapperoit à lui-même. Tout ce qu'il y avoit à désirer, c'est de trouver un maître comme Jésus-Christ, qui sût adoucir la crainte, et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation, l'encouragement, et les paroles de vie éternelle, si nous ne les trouvons pas dans sa bouche? Croyez-vous bien tout cela? C'est la première partie de cet examen.

Mais quand nous aurons dit : Oui, je le crois, je le reconnois avec cette *plénitude de la foi* (*Hebr.*, X. 22.), dont parle saint Paul; avec une *pleine et entière persuasion* (1. *Thess.*, I. 5.) : saint Jean viendra nous dire, avec sa divine et incomparable douceur : *C'est en cela que nous savons que nous le connoissons, si nous gardons sa parole. Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas sa parole, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui.* Et un peu après : *Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit marcher comme il a marché* (1. JOAN., II. 3, 4, 6.), et suivre ses exemples. Bien certainement, *il y en a qui le confessent de bouche, et qui le renoncent par leurs œuvres* (TIT., I. 16.). Saint Paul l'a dit; et saint Jean a dit : *Mes petits enfants, aimons non de bouche et de la langue, mais en œuvre et en vérité* (1. JOAN., III. 18.). Sommes-nous ou n'en sommes-nous pas de ceux-là? Qu'avons-nous à nous répondre à nous-mêmes là-dessus? C'est la seconde partie, encore plus essentielle que la première, de l'examen que nous faisons.

Et la troisième, la plus importante de toutes : *Si notre cœur ne nous reprend pas, et que nous marchions devant Dieu avec confiance* (*Ibid.*, 21. 29.); si nous tâchons de vivre, de sorte que nous soyons les enfants de la vérité, du moins que nous travaillions à le devenir, et que *nous en puissions persuader notre cœur en la présence de Dieu;* croyons-nous bien, que c'est là un don de Dieu, conformément à cette parole : *La paix soit donnée aux frères, et la charité avec la foi par Dieu le Père, et par Jésus-Christ Notre-Seigneur* (*Ephes.*, VI. 23.), en sorte que nous n'avons point à nous en glorifier, mais plutôt à nous humilier jusqu'aux enfers; parce que nous n'y avons apporté du nôtre, à ce tel quel commencement de bonnes œuvres, que misère, pauvreté, et corruption; et que si c'est se perdre que de s'écarter de la vertu, c'est se perdre encore beaucoup plus d'en présumer.

Après cela, il ne reste plus qu'à confesser nos péchés, non avec découragement et désespoir, mais avec une douce espérance; parce que le même saint Jean a dit : *Que si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité* (1. JOAN., I. 9.). Remarquez, *fidèle et juste :* non qu'il nous doive rien; mais à cause qu'il a tout promis en Jésus-Christ. En sorte que pour pouvoir espérer de lui notre rémission

et notre grâce, il suffit de croire qu'il a envoyé Jésus-Christ; parce que bien constamment il n'est envoyé que pour être par son sang *la propitiation de nos fautes* (1. JOAN., II. 2.).

LXX.e JOUR.

Dieu Père et Fils (JOAN., XVII. 3, 5, 10, 21, 25.).

On ne peut quitter cette divine prière de Notre-Seigneur, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût et une nouvelle consolation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et de la manière du monde la plus insinuante et la plus touchante.

Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit? C'est là, dis-je, le secret du ciel, qui rend heureux ceux qui le voient, et qui n'avoit point encore été parfaitement révélé; mais Jésus-Christ nous le révèle ici d'une manière admirable.

Qui dit un père, dit un fils; et qui dit un fils, dit un égal dans la nature; et qui dit un égal dans une nature aussi parfaite que celle de Dieu, dit un égal en toute perfection : en sorte qu'il n'y puisse avoir de premier et de second, que par une sainte, parfaite et éternelle origine.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, lorsqu'il demande à son Père la claire manifestation de la gloire qu'il avoit en lui (JOAN., I. 1.) : APUD TE : *Chez vous et dans votre sein, devant que le monde fût fait* (*Ibid.*, XVII. 5.). Cette gloire qu'il avoit dans le sein de Dieu, ne pouvoit être que celle de Dieu même; laquelle, et cette gloire du Fils, étant toujours, et précédant tout ce qui a été fait, par conséquent n'a point été faite; par conséquent elle est incréée, et la même que celle du Père. Cela est ainsi, et ne peut pas être autrement.

Le Fils égal à son Père est pourtant en même temps son *envoyé*, à cause *qu'il sort de lui* (*Ibid.*, XVI. 28; XVII. 8.). Il en est sorti, pour venir au monde : voilà comme il est envoyé. Il quitte le monde pour y retourner : voilà le terme de la mission; voilà tout ce qu'est Jésus-Christ en sa personne, parfaitement égal à Dieu qui l'envoie, puisqu'il est son propre Fils, Dieu ne voudroit point avoir un Fils qui seroit moindre que lui, et qui ne le valût pas. Pardonnez, Seigneur, ces expressions : ce sont des hommes qui parlent. Quand on dit : Dieu ne voudroit pas c'est-à-dire, que ce seroit une chose indigne de lui, et qui par conséquent ne peut pas être. C'est pourquoi, en tout et partout, il traite d'égal avec son Père : *Tout ce qui est à vous, est à moi; tout ce qui est à moi, est à vous* (JOAN., XVII. 10.) : cela ressent une égalité parfaite et des deux côtés; c'est plus que si l'on disoit qu'on est son égal : car c'est plus de traiter d'égal avec lui, que d'énoncer simplement cette égalité.

Mais voyons ce qu'est Jésus-Christ par rapport à nous. Il est, comme son Père, notre bonheur : *Connoître son Père et lui, c'est pour nous la vie éternelle.* C'est pourquoi il dit : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (*Ibid.*, XVII. 3; XIV. 21.). C'est là le grand effet de mon amour; c'est par là que je rends les hommes éternellement heureux. Et il ajoute : *Celui qui m'aime, gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* (*Ibid.*, 23.).

Nous viendrons, en société, mon Père et moi. Qui jamais a pu ainsi s'égaler à Dieu? *Nous viendrons;* car nous ne pouvons venir l'un sans l'autre : *Nous viendrons;* car ce n'est pas tout d'avoir le Père, il faut m'avoir aussi : *Nous viendrons.* Qui peut venir au dedans de l'homme, pour le remplir et le sanctifier intérieurement, que Dieu même? *Nous viendrons en eux, et nous y demeurerons;* ils seront notre commun temple, notre commun sanctuaire; nous serons leur commune sanctification, leur commune félicité, leur commune vie. Que peut-il dire de plus clair, pour se mettre en égalité avec son Père? La meilleure manière de le dire, c'est de le montrer par les effets. O homme, que désirez-vous? d'avoir Dieu en vous. Et afin que vous l'ayez pleinement, mon Père et moi nous viendrons dans cet intérieur; si vous désirez de m'avoir en vous, en désirant d'y avoir Dieu : je suis donc Dieu.

C'est ainsi que les fidèles seront un; parce que tous ils auront en eux le Père et le Fils, et qu'ils en seront le temple : *Ils seront un*, dit Jésus-Christ, mais ils seront *un en nous* (*Ibid.*, XVII. 21.). Nous serons le lien commun de leur unité; parce qu'étant mon Père et moi parfaitement un, toute unité doit venir de nous, et nous en sommes le lien comme le principe.

C'est la première partie du secret divin; l'unité parfaite du Père et du Fils, aujourd'hui parfaitement révélée aux hommes; pour leur faire entendre combien leur union doit être sincère et parfaite à sa manière; puisqu'elle a pour modèle

et pour lien, l'unité absolument parfaite du Père et du Fils, et leur éternelle et inaltérable paix.

LXXI.e JOUR.

Dieu Saint-Esprit (JOAN., XIV. 16, 17, 26.).

Venons maintenant au Saint-Esprit : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour demeurer éternellement avec vous* (JOAN., XIX. 14, 16.). *Un autre consolateur!* Un consolateur à la place de Jésus-Christ, s'il est de moindre vertu et de moindre dignité, afflige plutôt qu'il ne console. Ainsi un consolateur à la place de Jésus-Christ, ce n'est rien moins qu'un Dieu pour un Dieu. Et c'est pourquoi si le Fils vient en nous, et y demeure comme le Père, *le Saint-Esprit y demeure aussi et y est* (*Ibid.*, 17.), comme le Père et le Fils. Il habite avec eux dans notre intérieur ; comme eux il le vivifie. Nous sommes son temple, comme nous le sommes du Père et du Fils. *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que vous êtes le temple de Dieu, et que son Esprit habite en vous* (I. *Cor.*, III. 16.) ? *Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui habite en vous, et que vous n'êtes pas à vous-mêmes* (*Ibid.*, VI. 19.) ? Car un temple n'est pas à lui-même, mais au Dieu qui y habite. Celui-là donc qui demeure en nous et qui y est, selon l'expression de Jésus-Christ, comme le Père et le Fils, est Dieu comme eux; et si j'ose parler ainsi, il fait en nous acte de Dieu, quand il y habite et qu'il nous possède.

Il vous enseignera toute chose ; et il vous fera ressouvenir de ce que je vous aurai dit (JOAN., XIV. 26.). Paroîtra-t-il aux yeux? Parlera-t-il aux oreilles? Non ; c'est au dedans qu'il tient son école ; il se fait entendre dans le fond. C'est aussi ce même fond où le Père parle, et où l'on apprend de lui à venir au Fils. Qui peut parler à ce fond, sinon celui qui le remplit, et qui y agit, pour le tourner où il veut, c'est-à-dire, Dieu? Le Saint-Esprit est donc Dieu ; et c'est encore un acte de Dieu que de parler et se faire entendre au dedans le plus intime de l'homme.

J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez pas encore porter : mais l'esprit de vérité viendra, qui vous enseignera tout (*Ibid.*, XVI. 12, 13.). C'est à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées ; et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces, pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu? Il est donc Dieu.

Et il vous annoncera les choses futures (JOAN., XVI. 13.). Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes ; qui les inspire au dedans, qui leur découvre l'avenir ! car il sait tout, et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, qu'*il ne dit rien que ce qu'il a ouï* (*Ibid.*, 15.) : mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu : il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle naissance.

Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père, d'une manière aussi parfaite que le Fils ; le Fils procède par génération; et le Saint-Esprit, comment? Qui le pourra dire ? Nul homme vivant ; et je ne sais si les anges mêmes le peuvent. Ce que je sais, ce qui est certain par l'expression de Jésus-Christ, c'est que s'il n'est pas engendré comme le Fils, il est, par manière de parler, encore moins créé comme nous. *Il prendra du mien* (*Ibid.*, 14.), dit le Fils. Les créatures viennent de Dieu, mais elles ne prennent pas de Dieu ; elles sont tirées du néant ; mais le Saint-Esprit prend de Dieu comme le Fils, et il est également tiré de sa substance. C'est pourquoi on ne dit pas qu'il soit créé : à Dieu ne plaise : il y a un terme consacré pour lui ; c'est qu'il procède du Père : il est vrai que le Fils en procède aussi : et si sa procession a un caractère marqué qui est celui de génération, c'est assez pour lui égaler le Saint-Esprit, d'exclure tout terme qui marque création, et d'en choisir un pour lui qui lui puisse être commun avec le Fils.

Si le Fils est engendré, pourquoi le Saint-Esprit ne l'est-il pas? Ne recherchons point les raisons de cette incompréhensible différence. Disons seulement : s'il y avoit plusieurs fils, plusieurs générations, le Fils seroit imparfait, la génération le seroit aussi. Tout ce qui est infini, tout ce qui est parfait, est unique : et le Fils de Dieu est unique, à cause aussi qu'il est parfait. Sa génération épuise, si on peut ainsi parler de l'infini, toute la fécondité paternelle. Que reste-t-il donc au Saint-Esprit? quelque chose d'aussi parfait, quoique moins distinctement connu. Il n'en est pas moins parfait, pour être moins distinctement connu ; puisqu'au contraire ce caractère ne sert qu'à mettre sa procession parmi les choses inconnues de Dieu, qui ne sont pas les moins parfaites. C'est assez de savoir qu'il est unique comme le Fils est unique; unique comme Saint-Esprit, de même que le Fils est unique

comme Fils, et procédant aussi noblement, et aussi divinement que lui; puisqu'il procède, pour être mis en égalité avec lui-même.

C'est pourquoi, quand il paroît, on lui attribue un ouvrage égal à celui du Fils. C'est ce qu'on a remarqué sur ces paroles du Sauveur : *Quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur la justice et sur le jugement* (JOAN., XVI. 8.) : ce qui n'est rien d'inférieur aux œuvres du Fils.

Si nous sommes soigneux de recueillir toutes les expressions du Fils de Dieu, nous y trouverons un langage qui emporte également entre ces divines personnes distinction et unité, origine et indépendance. Le Fils est au Père, le Père est au Fils; chacun à différent titre, mais à titre égal. Le Saint-Esprit est au Fils, il est au Père par un titre pareil, et sans déroger à la perfection. Le Père l'envoie, le Fils l'envoie, il vient. C'est ce langage mystique de la Trinité, qui ne s'entend pleinement, qu'en conciliant l'unité et la distinction, dans une perfection égale. C'est par là que les expressions de Jésus-Christ, que nous avons vues, conviennent toutes; et c'est aussi pour les rassembler qu'il a dit en abrégé : *Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (MATTH., XXVIII. 19.). Tout ce qu'il dit dans un long discours, se rapporte là. Ce qu'il dit là, réunit tout ce qu'il a dit dans son long discours.

Et pourquoi nous parle-t-il de ces hauts mystères, si ce n'est parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent par dire en gros à leurs disciples ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très clairement dans sa gloire. Croyons donc, et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés; nous sommes encore dans les préludes de notre science : ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments; désirons de voir, et en attendant contentons-nous de croire.

LXXII.e JOUR.

Effet secret de la prière de Notre-Seigneur : Jésus-Christ toujours exaucé : Prédestination des saints.

C'est encore un autre mystère profond, que l'effet secret de la prière de Notre-Seigneur.

Voici un premier principe, que Jésus-Christ nous apprend en ressuscitant Lazare. *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé : Je sais pour moi que vous m'exaucez toujours* (JOAN., XI. 41, 42.). Quoi qu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours, et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficace de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai, que dans le jardin des oliviers il fit cette prière : *Mon Père, si vous le voulez, si cela se peut, éloignez de moi ce calice; toutefois que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne* (MATTH., XXVI. 39; LUC., XXII. 42.) Mais ces paroles font voir que sa demande n'étoit que conditionnelle : et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue, il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le défendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le venoient prendre : *Ne puis-je pas*, dit-il alors, *prier mon Père; et il m'enverroit plus de douze légions d'anges* (MATTH., XXVI. 53.)? Il savoit donc bien que s'il l'avoit demandé, il l'eût obtenu, et que son Père auroit fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande; fût-ce douze légions d'anges, pour l'arracher des mains de ses ennemis; fût-ce, comme on vient de dire, la résurrection d'un mort, dont le cadavre commenceroit à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre? Il ne le demanderoit pas, s'il ne savoit que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé, que de tout le reste. Et c'est pourquoi lorsqu'il dit : *Simon, Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas* (LUC., XXII. 31, 32.); personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc qu'elle ne l'ait dans tous les autres apôtres, pour qui il a dit : *Je vous prie qu'ils soient un en nous* (JOAN., XVII. 11, 23.) : et encore : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver de tout mal* (*Ibid.*, 15.); et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée : *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés, soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire* (*Ibid.*, 24.)? Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière, dût périr, ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire? On pourroit dire de même, que, malgré toute la prière qu'il avoit faite pour saint Pierre, on pouvoit douter si sa foi ne défaudroit pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute

entre dans un cœur chrétien. Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets, les auront : ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien, et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avoit prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit *qu'il ne prie pas* (JOAN., XVII. 9.); le monde ne seroit plus monde, et il se sanctifieroit. Tous ceux donc pour qui il a dit : *Sanctifiez-les en vérité* (*Ibid.*, 17.), seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel, dans sa providence générale. *Car il ne veut point que personne périsse, et il attend tous les pécheurs à repentance* (2. PET., III. 9.). Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde; il y a un certain regard particulier et de préférence, sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi, pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leur temps. C'est pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard, il fondit en larmes : et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avoit faite pour la stabilité de sa foi. Car il falloit premièrement la faire revivre; et dans son temps l'affermir, pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon; et c'est de ceux-là qu'il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi; et je ne rejette pas celui qui y vient; parce que je suis venu au monde, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père : et la volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour* (JOAN., VI. 37, 38, 39.).

Et pourquoi nous fait-il entrer dans ces sublimes vérités? Est-ce pour nous troubler, pour nous alarmer, pour nous jeter dans le désespoir, et faire que l'on s'agite soi-même, en disant : Suis-je des élus, ou n'en suis-je pas? Loin de nous une si funeste pensée, qui nous feroit pénétrer dans les secrets conseils de Dieu, fouiller, pour ainsi parler, jusque dans son sein, et sonder l'abîme profond de ses décrets éternels. Le dessein de notre Sauveur est, que contemplant ce regard secret qu'il jette sur ceux qu'il sait, et que son Père lui a donnés par un certain choix, et reconnoissant qu'il les sait conduire à leur salut éternel par des moyens qui ne manquent pas, nous apprenions, premièrement à les demander, à nous unir à sa prière, à dire avec lui : *Préservez-nous de tout mal* (MATTH., VI. 13.) : ou, comme parle l'Eglise : *Ne permettez pas que nous soyons séparés de vous : si notre volonté veut échapper, ne le permettez pas :* tenez-la sous votre main, changez-la, et la ramenez à vous.

C'est donc la première chose que Jésus-Christ nous veut apprendre. Ce n'est point à nous à nous enquérir, ou à nous troubler du secret de la prédestination, mais à prier. Et afin de le faire comme il faut, une seconde chose qu'il nous veut apprendre, c'est de nous abandonner à sa bonté; non qu'il ne faille agir et travailler, ou qu'il soit permis de se livrer, contre les ordres de Dieu, à la nonchalance, ou à des pensées téméraires; mais c'est qu'en agissant de tout notre cœur, il faut au-dessus de tout nous abandonner à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité.

Mon Sauveur! je m'y abandonne : je vous prie de me regarder de ce regard spécial, et que je ne sois pas du malheureux nombre de ceux que vous haïrez, et qui vous haïront. Cela est horrible à prononcer. Mon Dieu, délivrez-moi d'un si grand mal; je vous remets entre les mains ma liberté malade et chancelante, et ne veux mettre ma confiance qu'en vous.

L'homme superbe craint de rendre son salut trop incertain, s'il ne le tient en sa main; mais il se trompe. Puis-je m'assurer sur moi-même? Mon Dieu! je sens que ma volonté m'échappe à chaque moment : et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserois un pouvoir si dangereux à ma foiblesse. Qu'on ne me dise donc pas, que cette doctrine de grâce et de préférence met les bonnes âmes au désespoir. Quoi? On pense me rassurer davantage, en me renvoyant à moi-même, et en me livrant à mon inconstance? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. Et j'y en trouve d'autant plus, que ceux à qui vous donnez cette confiance, de s'abandonner tout-à-fait à vous, reçoivent dans ce doux instinct la meilleure marque qu'on puisse avoir sur la terre de votre bonté. Augmentez donc en moi ce désir; et faites entrer, par ce moyen, dans mon cœur, cette bienheureuse espérance de me trouver à la fin parmi ce nombre choisi.

Ce ne sont, dit David, dit Salomon, *ce ne sont ni de bonnes armes, ni un bon cheval; ce n'est ni notre arc, ni notre épée, ni notre cuirasse, ni notre valeur, ni notre adresse, ni la force de nos mains, qui nous sauvent à un jour de bataille; mais la protection du Très-Haut* (*Ps.* XXXII. 16, 17, 18, 19; *Ps.* CXLVI. 10, 11; *Prov.*, XXI. 31.). Quand j'aurai préparé mon

cœur, il faut qu'il *dirige mes pas* (*Prov.*, XVI. 9.). Je ne suis pas plus puissant que les rois, dont *le cœur est entre ses mains, et il les tourne où il veut* (*Ibid.*, XXI. 1.). Qu'il se rende le maître du mien. Qu'il m'aide de ce secours, qui me fait dire : *Aidez-moi, et je serai sauvé* (*Ps.* CXVIII. 117.); et encore : *Guérissez-moi, et je serai guéri* (JEREM., XVII. 14.); et encore : *Convertissez-moi, et je serai converti; car depuis que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence et depuis que vous m'avez touché, je me suis frappé le genou* (*Ibid.*, XXXI. 18, 19.), en signe de componction et de regret.

LXXIII.e JOUR.

S'unir à Jésus-Christ.

A la fin de ces réflexions, je prie tous ceux que j'ai tâché d'aider par tout ce discours, de s'élever au-dessus, je ne dirai pas seulement de mes pensées, qui ne sont rien, mais de tout ce qui leur peut être présenté par le ministère de l'homme : et en écoutant uniquement ce que Dieu leur dira dans le cœur sur cette prière, de s'y unir avec foi. Car c'est là véritablement ce qui s'appelle prier par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, que de s'unir en esprit avec Jésus-Christ priant, et s'unir autant qu'on peut à tout l'effet de cette prière. Or l'effet de cette prière c'est qu'étant unis à Jésus-Christ Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles, et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ : et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils; à cause que ce même Fils notre Sauveur étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté : car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

C'est en cet esprit que nous pouvons et devons conclure toutes les nôtres avec l'Eglise, *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur* : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM. Car, n'ayant à demander à Dieu que les effets de son amour, nous les demandons véritablement par Jésus-Christ, si nous croyons, avec une ferme et vive foi, que nous sommes aimés de lui par une effusion de l'amour qu'il a pour son Fils. Et c'est là tout le fondement de la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'âme sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle anime, c'est-à-dire, son humanité toute entière : et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son Esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'âme sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue, nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : *La même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses membres* (*de Prædest. Sanct.*, *n.* 31, *tom.* X, *col.* 810.). Nous sommes faits chrétiens par une suite de la même grâce, qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM, *par Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et nous le devons dire, toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés (*Act.*, IV. 12.) : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites; non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier *par Jésus-Christ Notre-Seigneur* : et l'Eglise, qui le fait toujours, s'unit par là à tout l'effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a fait distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les ait pas exprimés. Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avoit donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il s'alloit immoler avec un amour particulier?

Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, dans la construction de tout le corps de l'Eglise; et rendant grâces avec elle *par Jésus-*

Christ pour tous ceux qui sont consommés, demandons l'accomplissement de tout le corps de Jésus-Christ, de toute la société des saints. Demandons en même temps avec confiance que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux; ne doutant point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par miséricorde et par grâce, c'est-à-dire, par le mérite du sang qui a été versé pour nous, et dont nous avons le sacré gage dans l'Eucharistie.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice; et avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers, et à celle du Calvaire. Allons, dis-je, à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort; de celle des Oliviers, qui est celle où l'on combat, à celle du Calvaire, où l'on triomphe avec Jésus-Christ en expirant; de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel; enfin de celle, où l'on dit : *Non ma volonté, mais la vôtre;* à celle où l'on dit : *Je remets mon esprit entre vos mains* (Luc., XXII. 42; XXIII. 46.): et, pour tout dire en un mot, de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ; à qui soit rendu tout honneur et gloire, avec le Père, et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. *Amen.*

DISCOURS

SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU,

OU

EXPOSITION

DE CES PAROLES DE SAINT PAUL:

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparoîtra, alors vous apparoîtrez en gloire avec lui **(aux Col., chap. III. v. 3 et 4.).**

Vous êtes morts, à quoi? *au péché.* Vous y êtes morts par le baptême, par la pénitence, par la profession de la vie chrétienne, de la vie religieuse. Vous êtes *morts au péché : et comment* pourriez-vous donc *maintenant y vivre* (*Rom.*, VI. 2.)? Mourez-y donc à jamais et sans retour. Mais pour mourir parfaitement au péché, il faudroit mourir à toutes nos mauvaises inclinations, à toute la flatterie des sens et de l'orgueil : car tout cela dans l'Ecriture s'appelle péché, parce qu'il vient du péché, parce qu'il incline au péché, parce qu'il ne nous permet pas d'être absolument sans péché.

Quand est-ce donc que s'accomplira cette parole de saint Paul, *Vous êtes morts?* à quel bienheureux endroit de notre vie? quand serons-nous sans péché? Jamais dans le cours de cette vie; puisque nous avons toujours besoin de dire : *Pardonnez-nous nos péchés.* A qui donc parle saint Paul, quand il dit : *Vous êtes morts?* Est-ce aux esprits bienheureux? Sont-ils morts, et ne sont-ils pas au contraire dans la terre des vivants? Sans doute; ce n'est point eux à qui saint Paul dit : *Vous êtes morts :* c'est à nous; parce qu'encore qu'il y ait en nous quelque reste de péché, le péché a reçu le coup mortel. La convoitise du mal reste en nous; et nous avons à la combattre toute notre vie. Mais nous la tenons atterrée : nous la tenons? Mais la tenons-nous atterrée et abattue? Nous le devrions, nous le pouvons avec la grâce de Dieu; et alors elle recevroit le coup mortel : et si pendant le combat elle nous donnoit quelque atteinte, nous ne cesserions de gémir, de nous humilier, de dire avec saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII. 24.)? Vous en êtes donc délivrée, âme chrétienne! Vous en êtes délivrée en espérance et en vœu. *Vous êtes morts :* il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de tombeau; il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient bannies à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité : cela est fait : *Vous êtes morts.*

Et votre vie est cachée. Ce n'est donc pas une mort entière : c'est ce que disoit saint Paul : *Si Jésus-Christ est en vous, votre corps est mort à cause du péché* qui y a régné, et dont les restes y sont encore : *mais votre esprit est vivant à cause de la justice* qui a été répandue dans vos cœurs avec la charité (*Ibid.*, VIII. 10.). C'est à raison de cette vie de la justice que saint Paul nous dit aujourd'hui, *Et votre vie est cachée.* Qu'on est heureux; qu'on est tranquille! Affranchi des jugements humains, on ne compte plus pour véritable que ce que Dieu voit en nous, ce qu'il en sait, ce qu'il en juge. Dieu ne juge pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, que l'extérieur : Dieu pénètre le fond des cœurs. Dieu ne change pas comme l'homme; son jugement n'a point d'inconstance : c'est le seul sur lequel il faut s'appuyer. Qu'on est heureux alors; qu'on est tranquille! On n'est plus ébloui des apparences; on a secoué le joug des opinions; on est uni à la vérité, et on ne dépend que d'elle.

On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connoît pas, ou l'on m'oublie : tout cela ne me touche

pas, je n'en suis pas moins ce que je suis. L'homme se veut mêler d'être créateur ; il me veut donner un être dans son opinion, ou dans celle des autres : mais cet être qu'il me veut donner, est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre, une apparence; c'est-à-dire, dans le fond, un néant? Qu'est-ce que mon ombre qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté? Est-ce mon être, ou quelque chose de mon être? Rien de tout cela. Mais cette ombre semble marcher et se remuer avec moi. Ce n'en est pas plus mon être. Ainsi en est-il du jugement des hommes qui veut me suivre partout, me peindre, me figurer, me faire mouvoir à sa fantaisie ; et il croit par là me donner une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante, qui me prend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, allonge, appetisse, augmente, diminue cette ombre qui me suit, la fait paroître en diverses sortes à ma présence, et la fait aussi disparoître en se retirant tout-à-fait, sans que je perde rien du mien. Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante? Elle se brouille, et souvent elle s'efface elle-même, elle disparoît quand cette eau est trouble. Qu'ai-je perdu? Rien du tout, qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes si vous voulez, où les hommes avoient voulu me donner un être à leur mode. Cependant, non-seulement je m'y amusois comme à un jeu, mais encore je m'y arrêtois comme à une chose sérieuse et véritable : et cette ombre et cette image fragile me troubloit et m'inquiétoit en se changeant ; et je croyois perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne me devois laisser surprendre, et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée ; et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors ! Encore un coup, qu'on est heureux !

O homme, qui me louez, que voulez-vous faire? Je ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement par un côté, pour montrer mon foible de l'autre ; ou qui me donnez froidement de fades, de foibles louanges, qui sont pires que des blâmes ; ou qui me louez fortement, peut-être pour m'attirer de l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué, et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà. Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur foible ou malin : je parle à vous, qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : Que voulez-vous faire de moi? Me cacher mes défauts ; m'empêcher de me corriger ; me faire fol de moi-même ; m'enfler de mon mérite prétendu? Dès là me le faire perdre, et m'attirer trois ou quatre fois de la bouche du Sauveur cette terrible sentence : *En vérité, en vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense?* Taisez-vous, ami dangereux ; montrez-moi plutôt mes foiblesses ; ou cessez du moins de m'empêcher d'y être attentif, en m'étourdissant du bruit de vos louanges. Hélas ! que j'ai peu de besoin d'être averti de ces vertus telles quelles que vous me vantez ! Je ne m'en parle que trop à moi-même ; je ne m'entretiens d'autre chose : mais à présent je veux changer : *Ma vie est cachée :* s'il y a quelque bien en moi, Dieu qui l'y a mis, qui l'y conserve, le connoît ; c'est assez : je ne veux être connu d'autre que de lui. Je veux me cacher à moi-même. *Malheureux l'homme qui se fie à l'homme* (JEREM., XVII. 5.), et attend sa gloire de lui ! par conséquent malheureux l'homme qui se fie, ou qui se plaît à lui-même ! parce que lui-même n'est qu'un homme, et un homme à son égard plus trompé et plus trompeur que tous les autres. Taisez-vous donc, pensers trompeurs, qui me faites si grand à mes yeux. *Ma vie est cachée;* et si je vis véritablement de cette vie chrétienne, dont saint Paul me parle, je ne le sais pas : je l'espère ; je le présume de la bonté de Dieu ; mais je ne le puis savoir avec certitude.

On me blâme ; on me méprise ; on m'oublie. Quel est le plus rude à la nature, ou plutôt à l'amour-propre? Je ne sais. Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez? Cela lui est indifférent ; on n'y songe seulement pas. Peut-être aimeroit-on mieux être tenu pour quelque chose étant blâmé, que d'être ce pur néant qu'on laisse là. Vous n'êtes pas fait, vous dit-on, pour cet oubli du monde, pour cette obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de votre personne, s'il est permis de parler ainsi : vous étiez né pour toute autre chose, ou vous méritiez toute autre chose : que n'occupez-vous quelque place comme celui-ci, comme celle-là, qui n'ont rien au-dessus de vous? Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe? Pour moi, ou pour les autres? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi ; je n'en voudrois pas, si on ne me comparoit avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véri-

table de me regarder moi-même, par rapport avec moi-même, que de m'attacher bassement à l'opinion d'autrui, et en faire dépendre mon bonheur? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. Que suis-je, si je ne suis rien que par rapport aux autres hommes aussi indigents que moi? Si pour être heureux chacun de nous a besoin de l'estime et du suffrage d'autrui; qu'est-ce autre chose que le genre humain, qu'une troupe de pauvres et de misérables, qui croient pouvoir s'enrichir les uns les autres, quoique chacun y sente qu'il n'a rien pour soi, et que tout y soit à l'emprunt?

Vous voulez que je fasse du bruit dans le monde, que je sois dans une place regardée, en un mot qu'on parle de moi. Quoi donc? afin que je dise, comme faisoit ce conquérant parmi les travaux immenses que lui causoient ses conquêtes : Que de maux pour faire parler les Athéniens, pour faire parler des hommes que je méprise en détail, et que je commence à estimer quand ils s'assemblent pour faire du bruit de ce que je fais! Hélas! encore une fois, que ce que je fais est peu de chose, s'il y faut ce tumultueux concours des hommes, et cet assemblage de bizarres jugements pour y donner du prix!

Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite et ces autres distinctions de votre personne; faites paroître vos talents, car pourquoi les enterrer et les enfouir? De quels talents, me parlez-vous, et à qui voulez-vous que je les fasse paroître? Aux hommes? est-ce là un digne objet de mes vœux? Que devient donc cette sentence de saint Paul : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ* (*Gal.*, I. 10.)? Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paroisse? Aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou aux hommes vertueux et pleins de Dieu? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire? Si les derniers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite. Eteignons donc avec eux tout désir de plaire à autre qu'à Dieu.

Vous voulez que je montre mes talents. Quels talents? la véritable et solide vertu, qui n'est autre que la piété? Irai-je donc, avec l'hypocrite, sonner de la trompette devant moi? Prierai-je dans les coins des rues, afin qu'on me voie? Défigurerai-je mon visage, et ferai-je paroître mon jeûne par une triste pâleur? Oublierai-je, en un mot, cette sentence de Jésus-Christ? *Prenez garde;* à quoi, mon Sauveur? à ne point faire de péché? à ne scandaliser point votre prochain? Ce n'est pas là ce qu'il veut dire en ce lieu; prenez garde à un plus grand mal que le péché même : *prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes pour en être vu; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père céleste* (MATTH., VI. 1.). Ces vertus, qu'on veut montrer, sont de vaines et fausses vertus; on aime à cacher les véritables : car on y cherche son devoir, et non pas l'approbation d'autrui; la vérité, et non l'apparence; la satisfaction de la conscience, et non des applaudissements; à être parfait et heureux, et non pas à le paroître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux, ne sait ce que c'est de perfection et de félicité. Ces vertus, ces rares talents, que vous voulez que je montre, sont donc ceux que le monde prise; l'esprit, l'agrément, le savoir, l'éloquence si vous le voulez, la sagesse du gouvernement, l'adresse de manier les esprits, c'est-à-dire le plus souvent, l'adresse de tromper les hommes, de les mener par leurs passions, par leurs intérêts, de les amuser par des espérances. Hélas! est-ce pour cela que je suis fait? Que je suis donc peu de chose! Que ces talents sont vils et de peu de poids! Est-ce la peine de me charger du soin des autres, de mendier leur estime, d'écouter leurs importuns discours, de flatter leurs passions, de les satisfaire quelquefois, de les tromper le plus souvent? Car c'est là ce qu'on appelle gouverner les hommes; c'est ce qu'on appelle supériorité de génie, puissance, autorité, crédit; et pour cela je me chargerai devant les hommes de soins infinis, de mille chagrins envers moi-même, et devant Dieu d'un compte terrible? Qui le voudroit faire, s'il n'étoit trompé par des opinions humaines? Ou qui voudroit étaler ces vains talents, s'il considéroit qu'ils ne sont rien que l'appât de la vanité, la nourriture de l'amour-propre, la matière des feux éternels. Ha, que ma vie soit cachée, pour n'être point sujette à ces illusions!

Dites ce que voudrez; il est beau de savoir forcer l'estime des hommes, de se faire une place, où l'on se fasse regarder; ou si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée si vous le voulez, disoit quelqu'un; mais elle est douce : c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. Est-ce aussi celui du Dieu du ciel? s'en croit-il plus grand; plus heureux pour être loué et adoré? a-t-il besoin de cet encens? et l'exige-t-il des

hommes et des anges pour autre raison que parce qu'il leur est bon de le lui offrir? Et que dit-il à ceux qui se font des dieux par leur vanité? sinon *qu'il brisera leur fragile image dans sa cité sainte, et la réduira au néant* (*Ps.* LXXII. 20.), *afin que nulle chair ne se glorifie devant lui* (1. *Cor.*, I. 30.), et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui qui soit.

Et pour ceux qu'il a fait des dieux, véritables en quelque façon, en imprimant sur leur front un caractère de sa puissance, les princes, les magistrats, les grands de la terre, que leur dit-il du haut de son trône, et dans le sein de son éternelle vérité? *J'ai dit: Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-Haut; mais vous mourrez comme les hommes, et comme ont fait tous les autres grands* (*Ps.* LXXXI. 6 et 7.); car personne n'en est échappé. *Terre et poudre, pourquoi donc vous enorgueillissez-vous* (*Eccli.*, X. 9.)? Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit; encore plus terre et cendre au dedans de l'âme, c'est-à-dire, un pur néant, plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de foiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misères: car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences; j'en ressens dans les occasions les effets funestes. Je résiste dans les petites et foibles tentations, par orgueil plutôt que par vertu; et je voudrois bien me pouvoir dire à moi-même que je suis quelque chose, un grand homme, une grande âme, un homme de cœur et de courage. Mais qui m'a dit que je me tiendrois, si j'étois plus haut? Est-ce qu'à cause que je serai vain à me produire, et téméraire à m'élever, Dieu se croira obligé à me donner des secours extraordinaires? Voilà donc les talents que vous voulez que j'étale: mes foiblesses, mes lâchetés, mes imprudences. Non, non, ma vie est cachée; laissez-moi dans mon néant; laissez-moi décroître aux yeux du monde, comme aux miens; que je connoisse le peu que je suis, puisque je n'ai que ce seul moyen de me corriger de mes vices. Les yeux ouverts sur moi-même, sur mes péchés et sur mes défauts, en un mot, sur mon indignité, je jouirai sous les yeux de Dieu de la justice que me fait le monde, de me blâmer, de me décrier, de me déchirer, s'il veut; de me mépriser, de m'oublier, s'il l'aime mieux de la sorte, et de me tenir pour indifférent, pour un rien à son égard. Et plût à Dieu! car je pourrois espérer par là de devenir quelque chose devant Dieu.

Et ma vie est cachée en Dieu: cachée en Dieu; quel mystère! cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de voir. Oui, cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu; je ne suis vu que de Dieu; je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet; attaché à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrois être: s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être. O Dieu, *mes yeux s'affoiblissent, s'éblouissent, se confondent à force de regarder en haut* (Is., XXXVIII. 14.). *Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant que j'espère en vous* (*Ps.* LXVIII. 4.). O Seigneur, soutenez ces yeux défaillants, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre; afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Ajoutez ce qui suit: *In viâ tuâ vivifica me* (*Ps.* CXVIII. 37.); donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies; que je ne voie pas les vanités; que j'en retire tout, jusqu'à mes yeux. C'est par là qu'en m'attachant à vos voies, vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

Celui qui aime Dieu, disoit saint Paul, *en est connu* (1. *Cor.*, VIII. 3.). *Maintenant que vous connoissez Dieu, ou plutôt que vous en êtes connu, comment pouvez-vous retourner à ces foibles et stériles observances, où vous voulez vous assujétir de nouveau* (*Gal.*, IV. 9.)? C'est ce que disoit saint Paul, en parlant des observances de la loi; et on le peut dire de même de tous les stériles attachements de la terre, et de toute la gloire du monde. Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connu de lui; que votre vie est cachée en lui, que vous ne voyez que lui; et qu'il est, pour ainsi parler, attentif à vous regarder, comme s'il n'avoit que vous à voir; comment pouvez-vous voir autre chose? et comment pouvez-vous souffrir d'autres yeux que les siens?

Et votre vie est cachée en Dieu. Je vous vois donc, Seigneur, et vous me voyez; et plût à Dieu que vous me vissiez de cette tendre et bienheureuse manière dont vous privez justement ceux à qui vous dites: *Je ne vous connois pas* (MATTH., VII. 23; XXV. 12.); plût à Dieu que vous me vissiez

de cette manière dont vous voyiez votre serviteur Moïse, en lui disant : Je te connois par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi (*Exod.*, XXXIII. 12.) ; et un peu après : *Je ferai ce que tu demandes, car tu plais à mes yeux, et je te connois par ton nom* (*Ibid.*, 17.), c'est-à-dire, je t'aime, je t'approuve ! Mon Dieu, si vous me connoissez de cette sorte, si vous m'honorez de tels regards, qu'ai-je à désirer davantage ? Si vous m'aimez, si vous m'approuvez, qui seroit assez insensé pour ne se pas contenter de votre approbation, de vos yeux, de votre faveur ? Je ne veux donc autre chose ; content de vous voir, ou plutôt d'être vu de vous, je vous dis avec le même Moïse : *Montrez-moi votre gloire*, montrez-vous vous-même. Et si vous me répondez comme à lui : *Je te montrerai tout le bien*, tout le bien qui est en moi, et toute ma perfection, tout mon être ; *et je prononcerai mon nom devant ta face, et tu sauras que je suis le Seigneur, qui ai pitié de qui je veux, et qui fais miséricorde à qui il me plaît* (*Ibid.*, 18, 19.) : que me faut-il de plus pour être heureux autant qu'on le peut être sur la terre ? Et quand vous me direz comme à Moïse : *Tu ne verras point maintenant ma face :* tu la verras un jour ; mais ce n'en est pas ici le temps : *car nul mortel ne la peut voir : mais je te mettrai sur la pierre ;* je t'établirai sur la foi, comme sur un immuable fondement ; *et je te laisserai une petite ouverture,* par laquelle tu pourras voir mon incompréhensible lumière ; *et je mettrai ma main devant toi;* moi-même je me couvrirai des ouvrages de ma puissance ; *et je passerai devant toi, et je retirerai ma main* un moment, et je te ferai outre passer tout ce que j'ai fait, *et tu me verras par derrière* (*Ibid.*, 20, 21, 22, 23.), obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un rejaillissement de ma lumière ; comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite : n'est-ce pas de quoi me contenter, en attendant que je voie la beauté de votre face désirable que vous me faites espérer ? Qu'ai-je besoin d'autres yeux ? N'est-ce pas assez de vos regards et du témoignage secret que vous me rendez quelquefois dans ma conscience, que vous voulez bien vous plaire en moi, et que j'ai trouvé grâce devant vous ? Et si cette approbation, si ce témoignage me manque, que mettrai-je à la place, et à quoi me servira le bruit que le monde fera autour de moi ? Cette illusion me consolera-t-elle de la perte de la vérité ? ou faudra-t-il que je me laisse étourdir moi-même par ce tumulte, pour oublier une telle perte, et faire taire ma conscience qui ne cesse de me la reprocher ? Non, non, quand vous cesserez de me regarder, il ne me restera autre chose que de m'aller cacher dans les enfers. Car qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon d'être privé de votre faveur ? Qu'aurai-je donc à faire, que d'en pleurer la perte nuit et jour ? Et où trouverai-je un lieu assez sombre, assez caché, assez seul, pour m'abandonner à ma douleur, et rechercher votre face, pour cacher de nouveau ma vie en vous, ainsi que dit notre apôtre ?

Et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ. Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : *Tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont en lui ;* mais *ils y sont cachés* (*Col.*, II. 3.) : c'est le premier pas. Le second : il se cache dans le sein d'une vierge ; la merveille de sa conception virginale demeure cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste, et perce-t-il le sein maternel où étoit ce saint enfant ? c'est à la voix de sa mère que cette merveille est opérée. *A votre voix*, dit Elisabeth, *l'enfant a tressailli dans mes entrailles* (LUC., I. 44.). Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifestera ? Oui, à des bergers ; mais au reste, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, *qu'il est venu dans le monde*, *et que le monde avoit été fait par lui, et que le monde ne le connoissoit pas* (JOAN., I. 10.). Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre : on parle du moins des études des autres enfants ; mais on dit de celui-ci : *Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a jamais étudié* (*Ibid.*, VII. 15.) et n'a pas été vu dans les écoles ? Il paroît une seule fois à l'âge de douze ans ; mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât : *il écoutoit les docteurs, et les interrogeoit* (LUC., II. 46.), doctement à la vérité ; mais il ne paroît pas qu'il décidât, quoique c'étoit en partie pour cela qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que *tout le monde*, et les docteurs comme les autres, *étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses* (*Ibid.*, 47.) : mais il avoit commencé par entendre et par demander ; et tout cela ne sortoit pas de la forme de l'instruction enfantine. Et quoi qu'il en soit, après avoir éclaté un moment, comme un soleil qui fend une nue épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parents qui le cher-

choient : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père ? ils n'entendirent pas ce qu'il leur disoit* (Luc., II. 49, 50.). Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savoit pas encore entièrement elle-même ce que c'étoit que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale qu'elle sentoit en elle-même, ni sa naissance divine que l'ange lui avoit annoncée, ni son règne dont le même ange lui avoit appris la grandeur et l'éternité; c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on dit de son Fils, en paroissant étonnée comme les autres, comme si elle n'en eût point été instruite; ainsi que dit saint Luc : *Son père et sa mère étoient en admiration de tout ce qu'on disoit de lui* (*Ibid.*, 33.). Car c'étoit le temps de cacher ce dépôt qui leur avoit été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il étoit fils d'un charpentier, charpentier lui-même et travaillant à la boutique de celui qu'on croyoit son père; obéissant à ses parents, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfants des autres artisans. Quel étoit donc alors son état, sinon qu'il étoit caché en Dieu, ou plutôt que Dieu étoit caché en lui? Et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, *si notre vie est cachée en Dieu avec lui.*

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paroît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvroit ses mauvaises œuvres, a envoyé de tous côtés, comme de noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportoit au monde, et la gloire que lui donnoient ses miracles et sa doctrine. On ne savoit que croire de lui : *C'est un prophète ; c'est un trompeur : C'est le Christ; ce ne l'est pas : C'est un homme qui aime le plaisir, la bonne chère et le bon vin ; c'est un samaritain* (Joan., VII. 12, 20, 40, 41; Matth., XI. 19; Luc., XI. 15.), un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint : *Il délivre les possédés au nom de Béelzébub : c'est un possédé lui-même* (Joan., VIII. 48.), le malin esprit agit en lui : *Peut-il venir quelque chose de bon de Galilée ? Nous ne savons d'où il vient;* mais certainement *il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat* (Joan., IX. 16, 29.), qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. *Qui est cet homme* (Matt., XXI. 10.) qui entre aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple? nous ne le connoissons pas : *Et il y avoit parmi le peuple une grande dissension sur son sujet* (Joan., VII. 43.). Qui vous connoissoit, ô Jésus? *Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël* (Is., XLV. 15.).

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. *C'étoit le dernier des hommes : ce n'étoit pas un homme, mais un ver : il n'avoit ni beauté, ni figure d'homme* (*Ibid.*, LIII. 3, 4.). On ne le connoissoit pas; il semble s'être oublié lui-même. *Mon Dieu, mon Dieu!* ce n'est plus son Père : *pourquoi m'avez-vous délaissé* (Matth., XXVII. 46; *Ps.* XXI. 1.)? Quoi donc, n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disoit autrefois : *Je ne suis pas seul ; mais nous sommes toujours ensemble, moi et mon Père qui m'a envoyé;* et, *Celui qui m'a envoyé est avec moi; et il ne me laisse pas seul* (Joan., VIII. 16, 29.)? Et maintenant il dit : *Pourquoi me délaissez-vous?* Couvert de nos péchés, et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même; et c'est pourquoi le psalmiste ajoute en son nom : *Mes péchés,* les péchés du monde que je me suis appropriés, *ne me laissent point espérer que vous me sauviez des maux que j'endure* (*Ps.* XXI. 2.) : je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paie toute entière.

Il expire; il descend dans le tombeau, et jusque dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Magdeleine ne le trouve plus : elle a perdu jusqu'au cadavre de son maître. Après sa résurrection, il paroît et il disparoît huit ou dix fois; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux : nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers; mais *s'il est la vertu de Dieu pour les croyants, il est scandale aux Juifs, folie aux gentils. Le monde ne le connoît pas* (*Rom.*, I. 16; 1. *Cor.*, I. 23, 24; Joan., I. 10.), et ne le veut pas connoître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies du sein même de son Eglise, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde, et jusqu'à ses disciples, tout le méconnoît. *Nul ne le connoît,* dit-il lui-même, *que celui qui garde ses commandements.* Et qui sont ceux qui les gardent? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô

mon Sauveur, combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Eglise même! Les scandales augmentent, et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit : *Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre* (Luc., xviii. 8.)? Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites point sentir votre puissance. Le genre humain blasphème impunément contre vous : et à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque ni de plus douteux que votre gloire; elle ne subsiste qu'en Dieu où vous êtes caché. Et moi aussi, je veux donc *être caché en Dieu avec vous*.

En cet endroit, mon Sauveur, où m'élevez-vous? Quelle nouvelle lumière me faites-vous paroître? je vois l'accomplissement de ce qu'a dit le saint vieillard : *Celui-ci est établi pour être en ruine et en résurrection à plusieurs, et comme un signe de contradiction à toute la terre* (Luc., ii. 34.). Mais, ô mon Sauveur! que vois-je dans ces paroles? Un caractère du Christ qui devoit venir; un caractère de grandeur, de divinité. C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connoissable par tant d'endroits, et d'être si peu connu; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres, et d'être ignoré de ses créatures. Car il étoit de sa bonté de se communiquer aux hommes, et de ne se pas laisser sans témoignage : mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes, qui ne daignent, pour ainsi dire, ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il affaire de leur connoissance? Il n'a besoin que de lui : si on le connoît, ce n'est pas une grâce qu'on lui fait; c'est une grâce qu'il fait aux hommes; et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même : et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux, et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux, et le plus grand de tous les maux, de ne le pas glorifier; et en refusant de le glorifier, ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte, parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnoissant. Qu'importe au soleil qu'on le voie? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée. Malheur aux yeux foibles qui ne la peuvent soutenir. Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant : et il demandera : Qu'est-ce qui me brûle? On lui dira, C'est le soleil. Quoi! ce soleil que je vous entends tous les jours tant louer et tant admirer, c'est lui qui me tourmente; maudit soit-il : et il déteste ce bel astre, parce qu'il ne le voit pas; et ne le pas voir sera sa punition : car s'il le voyoit, lui-même il lui montreroit, avec sa lumière bénigne, où il pourroit se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil, qui après tout n'est qu'un grand corps insensible, que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête? Parlons d'une autre lumière toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme, et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrive-t-il à l'aveugle volontaire, qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres, et de se rendre malheureux? Et vous, ô éternelle lumière! vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat; et vous manifestez votre grandeur, en ce que nul ne vous perd que pour son malheur. Vous donc, Père des lumières! vous avez donné à votre Christ un caractère semblable, afin de manifester qu'il étoit Dieu comme vous : *l'éclat de votre gloire, le rejaillissement de votre lumière, le caractère de votre substance* (*Hebr.*, i. 3.). *Et il est en ruine aux uns, et en résurrection aux autres*, et par son éclat immense *il est en butte aux contradictions* (Luc., ii. 34.); car quiconque n'a pas la force ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphème.

O mon Dieu! ce qui a paru dans le chef et dans le maître paroît aussi sur les membres et sur les disciples. Le monde superbe n'est pas digne de voir les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, ni de les connoître; et il faut qu'il les méprise et les contredise, et qu'il les mette au rang des insensés, des gens outrés, des gens qui ont un travers, et un secret déréglement dans l'esprit; qui font un beau semblant, et au dedans se nourrissent de gloire ou de vanité comme les autres. Et que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs? Et vous voulez par là leur donner part au caractère de votre Fils et au vôtre. Je veux donc être caché en vous avec Jésus-Christ, jusqu'à ce que la vérité paroisse en triomphe.

Quand Jésus-Christ votre gloire apparoîtra, alors vous apparoîtrez en gloire avec lui (*Coloss.*, iii. 4.). Je ne veux point paroître quand mon Sauveur ne paroîtra pas. Je ne veux de gloire qu'avec lui : tant qu'il sera caché, je le veux être; car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse, et je n'en veux point, puisque mon Sauveur la méprise, et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paroîtra, je veux paroître, parce que Jésus-Christ paroîtra en moi. *Quand vous verrez arriver ces choses*, et que la gloire de Jésus-Christ sera proche, *regardez, et levez*

la tête; car alors votre rédemption, votre délivrance approche (MARC., XIII. 29; LUC., XXI. 28.). La gloire que nous aurons alors sera véritable, parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux je veux être caché, mais en Dieu avec Jésus-Christ dans sa crèche, dans ses plaies, dans son tombeau, dans le ciel où est Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père, sans vouloir paroître sur la terre. Je ne veux plus de louanges : qu'on les rende à Dieu, si je fais bien; si je fais mal, si je m'endors dans mon péché, dans la complaisance du monde enchanté, ou de ses honneurs et de son éclat, ou de ses plaisirs et de ses joies; qu'on me blâme, qu'on me condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je m'endorme dans la mort. Que me profitent ces louanges qu'on me donne? Elles achèvent de m'enivrer et de me séduire. Si le monde loue le bien, tant mieux pour lui : *Mes frères*, disoit ce saint (S. AUG., *Serm. Eccl.*), *ce seroit vous porter envie de ne vouloir pas que vous louassiez les discours où je vous annonce la vérité.* Louez-les donc; car il faut bien que vous les estimiez, et les louiiez, afin qu'ils vous profitent : je veux donc bien vos louanges, parce que sans elles je ne puis vous être utile. Mais pour moi, qu'en ai-je affaire? Ma vie et ma conscience me suffisent. L'approbation que vous me donnez vous est utile; mais elle m'est dangereuse. Je la crains, je vous la renvoie, je ne la veux que pour vous; et pour moi, *ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ :* c'est là ma sûreté, c'est là mon repos.

Pour moi, disoit saint Paul (1. *Cor.*, IV. 3.), *je me mets fort peu en peine d'être jugé par les hommes, ou par le jugement humain.* Les hommes me veulent juger, et ils m'ajournent, pour ainsi dire, devant leur tribunal, pour subir leur jugement; mais je ne reconnois pas ce tribunal; et le jour qu'ils ont marqué, comme on fait dans le jugement, pour prononcer leur sentence, ne m'est rien. Qu'on me mette devant ou après celui-ci ou celui-là, au-dessus ou au-dessous; qu'on me mette en pièces, qu'on m'anéantisse comme par un jugement dernier; je me laisse juger sans m'en émouvoir : ou si je m'en émeus, je plains ma foiblesse; car ce n'est pas aux hommes à me juger : *Je ne me juge même pas moi-même* (*Ibid.*). Le premier des jugements humains, dont je suis désabusé, c'est le mien propre : *Car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne me tiens pas justifié pour cela. C'est le Seigneur seul qui me juge* (*Ibid.*, 4.). Soyez donc cachés aux hommes sous les yeux de Dieu, *comme inconnus,* disoit le même saint Paul, *et toutefois bien connus,* puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, et *toutefois nous vivons* (2. *Cor.*, VI. 8, 9.); et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde* (1. *Cor.*, IV. 13.), mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles, et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous : tranquilles et indifférents à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche,* du bon ou du mauvais côté; *dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation;* nous allons toujours le même train : *comme tristes* par la gravité et le sérieux de notre vie, par la tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations; *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout* (2. *Cor.*, VI. 7, 8, 10.), parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde; car ce n'est que corruption. *Vanité des vanités,* dit l'Ecclésiaste, *vanité des vanités, et tout est vanité* (*Eccl.*, I. 2.)... *Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme,* ou, comme d'autres traduisent, *c'est le tout de l'homme* (*Ibid.*, XII. 13.).

Allez, ma fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit; et vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse ou vivant dans la vie commune; allez à l'instant au pied de l'autel. Contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence; ne lui dites rien; regardez-le, et attendez qu'il vous parle; et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paroisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi; et ne songe point à paroître que je ne paroisse. Si tu es seul, je serai ta compagnie; si tu es foible, je serai ta force; si tu es pauvre, je serai ton trésor; si tu as faim, je serai ta nourriture; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie; si tu es dans l'ennui, je serai

ton goût ; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : *Je suis à la porte, et je frappe : celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui;* et j'y ferai ma demeure avec mon Père; *et je souperai avec lui et lui avec moi* (*Apoc.*, III. 20.) : mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. *Et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu, avec la manne cachée, dont nul ne connoît le goût, sinon celui qui la reçoit* (*Apoc.*, II. 7, 17.). *Que celui qui est altéré vienne à moi, et que celui qui voudra, reçoive de lui gratuitement l'eau qui donne la vie* (*Ibid.*, XXII. 17.). Ainsi soit-il, ô Seigneur, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. *Amen.*

TRAITÉ
DE LA CONCUPISCENCE,
OU
EXPOSITION
DE CES PAROLES DE SAINT JEAN:

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, etc. (1. JOAN., II. 15, 16, 17.).

CHAPITRE PREMIER.

Paroles de l'apôtre saint Jean contre le monde, conférées avec d'autres paroles du même apôtre, et de Jésus-Christ. Ce que c'est que le monde, que cet apôtre nous défend d'aimer.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie; laquelle concupiscence n'est pas du Père, mais elle est du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui : *mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (1. JOAN., II. 15, 16, 17.).

Les dernières paroles de cet apôtre nous font voir que le monde, dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles et passagères aux invisibles et aux éternelles.

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfants, que tous vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ. Je vous écris, pères, que vous avez connu celui qui est dès le commencement;* celui qui est le vrai père de toute éternité. *Je vous écris, jeunes gens,* qui êtes au commencement de votre jeunesse, *que vous avez surmonté le mauvais; je vous écris, petits enfants, que vous avez reconnu votre père; je vous écris, jeunes gens,* qui êtes dans la force de l'âge, *que vous êtes courageux, et que la parole de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mauvais* (1. JOAN., II. 12, 13, 14.). A quoi il ajoute après : *N'aimez pas le monde,* et le reste que nous venons de rapporter.

Cela est conforme à ce que dit le même apôtre au commencement de son Evangile, en parlant de Jésus-Christ : *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu* (JOAN., I. 10.). Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : *Je vous donnerai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas, et ne le connoît pas* (*Ibid.*, XIV. 17.); ou il ne sait pas qui il est. Et encore : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui : mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du milieu du monde,* je vous en ai tirés, *c'est pour cela que le monde vous hait* (*Ibid.*, XV. 18, 19.).

Et encore : *Vous aurez de l'affliction dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* (*Ibid.*, XVI. 33.). Et enfin : *J'ai ma-*

nifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner (Joan., xvii. 6.).... *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* (*Ibid.*, 9.).... *Je ne suis plus dans le monde,* je retourne à vous; et l'heure d'aller à vous est arrivée: *pour eux ils sont dans le monde; mais pour moi je viens à vous* (*Ibid.*, 11.).... *Je leur ai donné votre parole: et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal,* ou de les garder du mauvais. *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les en vérité* (*Ibid.*, 14, 15, 16, 17.).... *Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas : mais moi je vous connois; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* (*Ibid.*, 25.).

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples, sont tirés du monde; parce qu'ils sont sanctifiés en vérité: que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connoissent, pendant que le monde ne le connoît pas, et qu'ils connoissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ; et la vie chrétienne, la vie des disciples de Jésus-Christ, est la vie conforme à sa doctrine et à ses exemples.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles : *Mes petits enfants,* jeunes et vieux, *je vous l'écris;* je vous le répète, *n'aimez pas le monde;* n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables : ne les aimez point dans leur erreur; ne les suivez point dans leur égarement; aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption; mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, et d'imiter leurs exemples; parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : c'est *qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, que concupiscence des yeux, et orgueil de la vie,* qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi; c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre : mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connoissance.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la concupiscence de la chair : combien le corps pèse à l'âme.

La concupiscence de la chair est ici d'abord l'amour des plaisirs des sens; car ces plaisirs nous attachent à ce corps mortel, dont saint Paul disoit : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort* (*Rom.*, vii. 24.)? et nous en rendent l'esclave. Ce qui fait dire au même saint Paul : *Qui m'en délivrera?* qui m'affranchira de sa tyrannie? qui en brisera les liens? qui m'ôtera un joug si pesant?

Les pensées des mortels sont timides et pleines de foiblesse, *et nos prévoyances incertaines, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que notre demeure terrestre opprime l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser : et la connoissance même des choses qui sont sur la terre nous est difficile. Nous ne pénétrons qu'à peine et avec travail les choses qui sont devant nos yeux; mais pour celles qui sont dans le ciel, qui de nous les pénétrera* (*Sap.*, ix. 14, 15, 16.)? Le corps rabat la sublimité de nos pensées, et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. Ce poids nous accable; *et c'est là cet empêchement qui a été créé pour tous les hommes* après le péché, *et le joug pesant qui a été mis sur tous les enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent, par la sépulture, à la mère commune, qui est la terre* (*Eccli.*, xl. 2.). Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, qui par sa mortalité est devenu le joug le plus accablant que l'âme puisse porter, est la cause la plus manifeste de sa servitude et de ses foiblesses.

CHAPITRE III.

Ce que c'est, selon l'Ecriture, que la pesanteur du corps, et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source.

Ce joug pesant, qui accable les enfants d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquelles l'Ecclésiastique raconte en ces termes : *Ils ont les inquiétudes, les terreurs d'un cœur* continuellement agité, *les inventions de leurs espérances* trompeuses et trop engageantes, *et le jour* terrible *de la mort.* Tous ces maux sont

répandus sur tous les hommes, *depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui couche sur la terre et dans la poussière* par sa pauvreté, *ou sur la cendre* dans son affliction et dans sa douleur; *depuis celui qui est revêtu de pourpre et qui porte la couronne, jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier. La fureur, la jalousie, le tumulte* des passions, *l'agitation de l'esprit, la crainte de la mort, la colère, et les longs tourments qu'elle nous attire par sa durée, les querelles,* et tous les maux qui les suivent: tout cela se répand par tout. *Dans le temps du repos et dans le lit, où on répare ses forces par le sommeil*, le trouble nous suit, *les songes pendant la nuit changent nos pensées; nous goûtons pendant un moment un peu de repos qui n'est rien; et tout d'un coup il nous vient des soins, comme dans le jour, par les songes: on est troublé dans les visions de son cœur, comme si l'on venoit d'éviter les périls d'un jour de combat: dans le temps où l'on est le plus en sûreté, on se lève comme en sursaut, et on s'étonne d'avoir eu pour rien tant de terreur.* Tous ces troubles sont l'effet d'un corps agité et d'un sang ému, qui envoie à la tête de tristes vapeurs : *c'est pourquoi ces agitations*, tant celles des passions que celles des songes, *se trouvent dans toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et se trouvent sept fois davantage sur les pécheurs*, où les terreurs de la conscience se joignent aux communes infirmités de la nature. *A quoi il faut ajouter les morts violentes, le sang répandu, les combats, l'épée, les oppressions, les famines, les mortalités, et tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses,* qui dans l'origine ne se devoient pas trouver parmi les hommes, *ont été créées pour la punition des méchants, et c'est pour eux qu'est arrivé le déluge.* Et la source de tous ces maux, *c'est que tout ce qui sort de la terre retourne à la terre, comme toutes les eaux viennent de la mer et y retournent* (*Eccli.*, XL. 2—12.).

En un mot, la mortalité introduite par le péché a attiré sur le genre humain cette inondation de maux, cette suite infinie de misères d'où naissent les agitations et les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous, qui dans notre innocence devions être semblables aux anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes, et, comme disoit David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature : *Homo, cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Ps.* XLVIII. 13 *et* 21.). *Pendant que l'homme étoit en honneur*, dans son institution primitive, *il n'a pas connu cet avantage : il s'est égalé aux animaux insensés, et leur a été rendu semblable.* Répétons une et deux fois ce verset avec le psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les misères et les passions insensées où nous jette notre corps mortel; et tout ce qui y attache, comme fait l'amour du plaisir des sens, nous fait aimer la source de nos maux, et nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

CHAPITRE IV.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.

Pour connoître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait saint Jean de nous laisser entraîner à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire, à l'attache au plaisir des sens, il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter, un vice qu'il faut vaincre, une maladie qu'il faut guérir. Ou l'on cède et on se livre tout-à-fait à ce violent amour du plaisir des sens, et on se rend criminel et esclave de la chair et du péché; ou on combat ce qu'on ne se croiroit pas obligé de faire, si elle n'étoit mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle, c'est qu'elle nous porte au mal, puisqu'elle nous porte à des excès terribles, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à toute sorte d'intempérances. Ce qui faisoit dire à saint Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire, dans ma chair* (*Rom.*, VII. 18.). Et encore : *Je trouve en moi une loi* de rébellion et d'intempérance, qui me fait apercevoir, *lorsque je m'efforce à faire le bien, que le mal m'est attaché* (*Ibid.*, 21.), et inhérent à mon fond. Ainsi le mal est en nous, et attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattions par une continuelle résistance; puisque, comme dit saint Augustin, pour ne point tomber dans l'excès, il faut combattre le mal dans son principe; pour éviter le consentement, qui est le mal consommé, il faut continuellement résister au désir, qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi, resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La sagesse du Créateur, non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire, par la douleur violente de la faim et de la soif,

et par les défaillances insupportables qui les accompagnent, nous y invite encore par le plaisir qu'elle a attaché aux fonctions naturelles de boire et de manger. Elle a rempli de biens toute la nature, *envoyant*, comme dit saint Paul (*Act.*, XIV. 16.), *la pluie et le beau temps, et les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits; remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable.* Et par là, comme dit le même saint Paul, *Dieu rend lui-même témoignage* à sa providence et à sa bonté paternelle, qui nourrit les hommes comme les animaux, et sauve les uns et les autres de la manière qui convient à chacun.

Mais les hommes ingrats et charnels ont pris occasion de ce plaisir, pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avoit fait, et ne cessoit de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive; au lieu de manger pour vivre, *ils semblent,* comme disoit un ancien, et après lui saint Augustin, *ne vivre que pour manger.* Ceux-là mêmes qui savent régler leurs désirs, et sont amenés au repas par la nécessité de la nature, trompés par le plaisir, et engagés plus avant qu'il ne faut par ses appas, sont transportés au delà des justes bornes: ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit, et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin, tant que le boire et le manger flattent leur goût. Ainsi, dit saint Augustin, la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas* (*Confes., lib.* X, *cap.* XXXI, *et alibi.*).

C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit; une maladie contre laquelle on ne doit point cesser de combattre ni d'y chercher des remèdes par la sobriété et la tempérance, par l'abstinence et par le jeûne.

Mais qui oseroit penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens? Qui, dis-je, oseroit en parler, ou oseroit y penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans périr, même pour le blâmer? O Dieu, encore un coup, qui oseroit parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup, malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière, d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain.

O que l'apôtre vierge, l'ami de Jésus, et le fils de la Vierge mère de Jésus, que Jésus aussi toujours vierge lui a donné pour mère à la croix, que cet apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands et aux petits, aux jeunes gens et aux vieillards, et aux enfants comme aux pères : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair;* un attachement à la fragile et trompeuse beauté des corps, et un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes.

O Dieu, qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal; mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce remède sacré. Car d'abord ce sacré remède, c'est-à-dire, le mariage, est un bien et un grand bien, puisque c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise, et le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien; c'est-à-dire, qui suppose le mal de la concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais en même temps, c'est un bien qui remédie au mal, c'est-à-dire, à l'intempérance, un remède de ses excès, et un frein à sa licence. Que de peine n'a pas la foiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimées dans le contrat même du mariage? C'est ce qui fait dire à saint Augustin qu'*il s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle et inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les lois de la chasteté conjugale; un amour désordonné pour sa propre femme étant souvent*, selon le même Père, *un attrait secret à en aimer d'autres.* O foiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer! Ce désordre a fait dire à saint Paul même, que *ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femmes* (1. *Cor.*, VII. 25.); les femmes par conséquent comme n'ayant pas de maris : c'est-à-dire, les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres, et sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même saint Paul, que ceux qui sont dans la chair, qui y sont plongés, et attachés par le fond du cœur à ses plaisirs, ne peuvent plaire à Dieu : *Qui in*

carne sunt, Deo placere non possunt (*Rom.*, VIII. 8.). C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité; et sur ce fondement, saint Augustin distingue trois états de la vie humaine par rapport à la concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal; les intempérants en usent mal; les continents perpétuels n'en usent point du tout, et ne donnent rien à l'amour du plaisir des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les fidèles, et à chacun selon l'état où il est: O vous qui vous livrez à la concupiscence de la chair, cessez de vous y laisser captiver; et vous qui en usez bien dans un chaste mariage, n'y soyez point attachés, et modérez vos désirs: et vous qui plus courageux, comme plus heureux que tous les autres, ne lui donnez rien du tout, et la méprisez tout-à-fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux anges de Dieu: tous ensemble abattez cette chair rebelle dont la loi impérieuse qui est dans nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémissements à tous les saints: à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle par les jeûnes; et mortifiant votre goût, travaillez à rendre plus facile la victoire des autres appétits plus violents et plus dangereux.

CHAPITRE V.

Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.

Il ne faut pas s'imaginer que la concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler: c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens, et se répand dans tout le corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel; ce qui faisoit dire à Job: *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une fille* (JOB., XXXI. 1.): et à saint Pierre, que les yeux des personnes impudiques sont *pleins d'adultère* (2. PET., II. 14.); et à Jésus-Christ même: *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur* (MATTH., V. 28.).

Ce vice des yeux est distingué de la concupiscence des yeux, dont saint Jean parle dans notre passage. Car ici, où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir et à en être vu, on est dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées, quand, par de dangereux entretiens, et des chants remplis de mollesse, l'on allume ou l'on entretient les flammes de l'amour impur, et cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles: car l'âme, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affoiblit sa raison, s'attache aux sens et au corps. Cette femme, qui dans les Proverbes vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après: *Enivrons-nous de plaisirs, et jouissons des embrassements désirés* (*Prov.*, VII. 24.), montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affoiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose, qui ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres; l'âme qui en goûte un, remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocents, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentiroit dans les plus grands, et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps, qui faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son âme, et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond; on ne se peut rien refuser: un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout; et tous ces divers sentiments sont autant de branches de la concupiscence de la chair.

Hélas! je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignoit la santé parfaite dans ses religieux; il savoit où elle nous mène, si on ne sait châtier son corps avec l'apôtre, et le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par la prière, et par une continuelle occupation de l'esprit. Toute âme pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises: tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair que saint Jean nous défend, et en entretient le feu.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.

Toutes ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair de péché : *Dieu,* dit-il, *a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché* (*Rom.*, II. 5 ; IV.). Remarquez donc en Jésus-Christ non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, et dans la pente qu'elle nous inspire au péché, par l'attache aux sens : et en Jésus-Christ seulement *la ressemblance de la chair du péché;* parce que sa chair virginale est exempte de tout le désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très véritable, faite d'une femme, et vraiment sortie du sang d'Abraham et de David : ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t-il, non pas la ressemblance de la chair, mais *la ressemblance de la chair du péché,* à cause que, sans avoir les perverses inclinations dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité et la mortalité; c'est-à-dire, la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais désirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit. *La chair convoite contre l'esprit,* comme dit saint Paul (*Gal.*, V. 17.); c'est-à-dire, que c'est là son fond depuis la corruption de notre nature. Tout y nourrit la concupiscence, tout y porte au péché, comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même, où elle nous porte.

CHAPITRE VII.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.

Lorsque saint Paul a parlé de notre chair, comme d'une chair de péché, il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau* (JOAN., III. 6, 7.).

Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre nature. *Dieu a fait l'homme droit,* dit le Sage (*Eccle.*, VII. 30.) : et cette droiture consistoit en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi étoit parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout étoit dans l'ordre ; et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avoit point de péché, il n'y avoit point de peine : par la même raison il n'y avoit point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avoit encore moins de honte : Dieu n'avoit rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre âme; l'ouvrage de Dieu subsistoit en son entier : *Ils étoient nus l'un et l'autre*, dit l'Ecriture (*Gen.*, II. 25.), *et ils n'en rougissoient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent : *J'ai entendu votre voix,* dit Adam, *et je me suis caché* dans le bois, *parce que j'étois nu.* Et Dieu lui dit : *Qui vous a fait connoître que vous étiez nu, si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avois défendu* (*Gen.*, III. 10, 11.) ? Le corps cessa d'être soumis, dès que l'esprit fut désobéissant ; l'homme ne fut plus maître de ses mouvements, et la révolte des sens fit connoître à l'homme sa nudité : *Leurs yeux furent ouverts; ils se couvrirent, et se firent comme une ceinture de feuilles de figuier* (*Ibid.*, 7.). L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement, pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud, ni de l'inclémence de l'air : il y en eut une autre cause plus secrète, que l'Ecriture enveloppe dans ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain, et nous faire entendre, sans le dire, où la rébellion se faisoit le plus sentir. Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce temps, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques ; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens ; « Et au lieu, *dit saint Augustin*, que par » son immortalité, et la parfaite soumission du » corps à l'esprit, il devoit être spirituel, même » dans la chair, il est devenu charnel, même » dans l'esprit : *Qui futurus erat etiam carne » spiritalis, factus est mente carnalis* (*de Ci-*

» *vitate Dei*, *lib.* XIV, *cap.* XV, *n.* 1, *tom.* VII, » *col.* 366.). » On est tombé d'un excès dans un autre; l'homme tout entier fut livré au mal. *Dieu vit que la malice des hommes étoit grande sur la terre, et que toute la pensée du cœur humain à tout moment se tournoit au mal* (*Gen.*, VI. 5.).

Mais en quoi ce déréglement paroissoit-il davantage? Allons à la source, et nous trouverons que l'occasion d'une si forte expression de l'Ecriture, et la cause de tout ce désordre, y est clairement marquée dans ces paroles qui précèdent : *Les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étoient belles, et s'allièrent avec elles* (*Ibid.*, 2.), par une nouvelle transgression du commandement de Dieu qui avoit voulu les tenir séparés, de peur que les filles des hommes n'entraînassent ses enfants dans la corruption. Tout le désordre vint de la chair et de l'empire des sens qui toujours prévaloient sur la raison. Ce désordre a commencé dans nos premiers parents; nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre être. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout à coup ; mais le germe qui les produit toutes, est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps et chair ?

Mais poussons encore plus loin : nous nous trouverons corps et chair encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères : et dès le moment de notre conception, où sans aucun exercice de la vue ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant aucune connoissance de nous-mêmes, ni aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur, que nous sommes tous chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée et comme éteinte dans ceux qui nous produisent; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement et durant les premières années de notre être ; dès qu'elle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu : quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands déréglements de la sensualité commencent en même temps à se déclarer. C'est donc là ce qui s'appelle la chair de péché.

Livrés au corps, et tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons toujours esclaves. Quel effort ne faut-il point pour faire que nous distinguions notre âme d'avec notre corps? Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connoître ou à sentir cette distinction? Et ceux mêmes qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur âme, ne s'y replongeroient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisoient de continuels efforts pour empêcher leur imagination de dominer; et non-seulement de dominer, mais encore de faire tout, et même d'être tout en nous? Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si par la grâce de Jésus-Christ nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis sortent-ils par là de la chair et du sang ? Comment en sortiroient-ils, s'il y a si peu de chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et que sang? Et combien devons-nous haïr le monde et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean; puisque ce que dit cet apôtre est si véritable : *Que tout ce qui est au monde c'est la concupiscence de la chair!*

CHAPITRE VIII.

De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.

La seconde chose qui est dans le monde, selon saint Jean, c'est la concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la concupiscence de la chair : car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, et un autre vice un peu plus délicat en apparence; mais dans le fond aussi grossier et aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le désir de voir, d'expérimenter, de connoître, en un mot la curiosité; et



l'autre est le plaisir des yeux, lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir ou de les séduire.

Le désir d'expérimenter et de connoître s'appelle la concupiscence des yeux; parce que de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connoissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens; et dans l'usage du langage humain, souvent sentir et voir, c'est la même chose. On ne dit pas seulement : Voyez que cela est beau; mais : Voyez que cette fleur sent bon, que cette chose est douce à manier, que cette musique est agréable à entendre. C'est donc pour cela, dit saint Augustin (*Confess. lib.* x, *cap.* xxxv, *tom.* i, *col.* 189.), que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.

Le désir de voir, pris en cette sorte, c'est-à-dire, celui d'expérimenter, nous replonge enfin dans la concupiscence de la chair, qui fait que nous ne cessons de rechercher, et d'imaginer de nouveaux plaisirs, avec de nouveaux assaisonnements, pour en irriter la cupidité. Mais ce désir a plus d'étendue; et c'est pourquoi il faut distinguer cette seconde concupiscence de la première. Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de savoir ce qui se passe dans le monde, tout le secret de cette intrigue, de quelque nature qu'elle soit; tous les ressorts qui ont fait mouvoir tels et tels qui se donnent tant de mouvements dans le monde, les ambitieux desseins de celui-ci et de celui-là, avec toute l'adresse qu'ils ont de le couvrir d'un beau prétexte, souvent même de celui de la vertu. O Dieu, quelle pâture pour les âmes curieuses, et par là vaines et foibles! Et qu'apprendrez-vous par là qui soit si digne d'être connu? Est-ce une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes, et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches, et que vous produiront-elles, sinon des soupçons ou des jugements injustes, et pour vous une redoutable matière des jugements de celui qui dit : *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé* (Matth., vii. 1.)?

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés : et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples; on s'imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre, ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure; il le faut souffrir, et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets; qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il étoit sorti? *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous tant la vanité, et pourquoi vous délectez-vous à étudier le mensonge* (*Ps.* iv. 3.)?

Il faut encore ranger dans ce second ordre de concupiscence toutes les mauvaises sciences, telles que sont celles de deviner par les astres, ou par les traits du visage et de la main, ou par cent autres moyens aussi frivoles, les événements de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa providence. C'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est détruire la confiance avec laquelle on se doit abandonner à sa volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles, et à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moyens de consulter les démons, ou de les voir, et de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leur ministère, et par des pactes formels ou tacites avec ces malins esprits. Car, outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impiété et une damnable superstition, on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la foiblesse d'un cerveau blessé; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines et fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède encore beaucoup à s'y livrer trop, ou à contre-temps, ou au préjudice de plus grandes obligations; comme il arrive à ceux qui dans le temps de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent ou à l'histoire, ou à la philosophie, ou à toute sorte de lectures, surtout des livres nouveaux, des romans, des comédies, des poésies, et se laissent tellement posséder au désir de savoir, qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes. Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un déréglement de l'esprit, un desséchement du cœur, une misérable capti-

vité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous, et une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que saint Jean réprouve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines, ou des mystères de la religion. *Ne recherchez point,* dit le Sage, *ce qui est au-dessus de vous* (*Eccli.*, III. 22.). Et encore : *Celui qui sonde trop avant les secrets de la divine Majesté, sera accablé de sa gloire* (*Prov.*, XXV. 27.). Et encore : *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut, mais d'être sages sobrement et modérément* (*Rom.*, XII. 3.). La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce ! Il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier, et s'humilier véritablement, c'est-à-dire, qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu, et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu qui l'a faite, la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées, sans la détruire ? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut, et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science, et non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir. C'est tout savoir, dit un Père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultrà scire, omnia scire est.*

Toute âme curieuse est foible et vaine : par là même elle est discoureuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne sauroit avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, et sèche la source des aumônes ! Mais elle pourra revenir à la seconde manière de concupiscence des yeux dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

De ce qui contente les yeux.

Dans cette seconde espèce, on prend les yeux à la lettre, et pour les yeux de la chair. Et d'abord, il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur, et en général sensibilité, commence par les yeux : mais tout cela, comme nous l'avons déjà dit, appartenant à la concupiscence de la chair, nous avons à présent à remarquer avec saint Jean une autre sorte de concupiscence. Disons donc, avec cet apôtre, à tous les fidèles : *N'aimez pas le monde,* ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire ses regards, ni tout ce qui éblouit et séduit les vôtres. Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornements médiocres; vous étalez vos riches ameublements, vos riches habits, vos grands bâtiments. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état ? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-même, que ce qui étale de la grandeur et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines? C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre ; et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures, montre trop visiblement combien de vous-même vous êtes destitué de ce qui relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette concupiscence des yeux. Quand on le regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare ; on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui qu'on appelle avare. Aussi le Sage le décrit-il en cette sorte. *L'avare ne se remplit point de son argent. Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit. Et que sert au possesseur de tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux* (*Eccle.*, V. 9, 10.)? C'est pour lui comme une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas ; il est ébloui de ce faux éclat ; la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paroît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son inté-

rieur? Quel bien lui revient-il de tant de richesses? C'est pourquoi le Sage lui préfère celui qui boit et qui mange, et qui jouit avec joie du fruit de son travail; car il remplit du moins son estomac; et il engraisse son corps (*Eccle.*, v. 17, 18.). Mais pour les richesses, elles ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtiments, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'en êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir, c'est tout pour vous. Et cependant, comme si c'étoit un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit; cette gourmandise des yeux n'est jamais contente; elle n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive. L'avare *ne cesse de se consumer par un vain travail; et ses yeux,* continue le Sage, *ne se rassasient point de richesses* (*Ibid.*, IV. 8.). Et encore : *L'enfer,* le sépulcre, la mort *ne remplissent jamais leur avidité,* et engloutissent tout, sans se satisfaire : *ainsi les yeux des hommes sont insatiables* (*Prov.*, XXVII. 20.).

N'aimez donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous : vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez : il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort; et il passera avec aussi peu de solidité et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt, qui certainement ne vous sera rien, quand ce seroit votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non-seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; mais sur la terre à peine se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très court. Et jamais vous ne vous dites à vous-même : Pour qui est-ce que je travaille? Quoi, pour *un héritier dont je ne sais pas s'il sera fou ou sage,* et s'il ne dissipera pas tout en un moment? *Et y a-t-il rien de plus vain,* le Sage s'écrie (*Eccle.*, II. 19.)! Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent? Que vous servent tant de fatigues et tant de soucis, que vous a causé le soin d'entasser et de conserver tant de richesses? Vous n'en emporterez rien, et *vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nu et pauvre* (*Eccle.*, v. 14, 15.). Que reste-t-il à ce mauvais riche, de s'être habillé de pourpre, et d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe? Il est dans les flammes éternelles; pour tout trésor, il a les trésors de colère et de vengeances, qu'il s'est amassés par sa vanité. *Vous vous amassez,* dit saint Paul, *des trésors de colère pour le jour de la vengeance* (*Rom.*, II. 5.).

Par conséquent, encore un coup, n'aimez point le monde; n'en aimez point la pompe et le vain éclat, qui ne fait que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres, où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveilloit les vôtres? Pourquoi versez-vous des larmes sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambion frustrée de ce qu'elle souhaitoit? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres? si ce n'est parce que vous croyez que l'on est heureux ou malheureux par ces choses. Vous dites donc avec le monde : Ceux qui ont ces biens sont heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire : *Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu? Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (*Ps.*, CXLIII. 15.).

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux? Chantez avec David : *Je verrai vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts; la lune et les étoiles que vous avez fondées* (*Ps.*, VIII. 4.). Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit : *Considérez les lis des champs, et ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité, Salomon dans toute sa gloire,* et avec ce beau *diadème dont sa mère a orné sa tête, n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs* (MATT., VI. 28, 29; *Cant.*, III. 11.). Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, d'inépuisables richesses qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau. *Car si les hommes, ravis de la beauté du soleil et de toute la nature, en ont été transportés jusqu'à en faire des dieux; comment n'ont-ils pas pensé de combien doit être plus beau celui qui les a*

faits, et qui est le père de la beauté (*Sap.* XIII. 3.)?

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? Ornez le temple de Dieu, et dites encore avec David : *Seigneur, j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez* (*Ps.* XXV. 8.). Et de là que conclut-il? *Ne perdez point mon âme avec les impies* (*Ibid.*, 9.); car j'ai aimé les vrais ornements, et ne me suis point avec eux laissé séduire à un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un temple* (*Ps.* CXLIII. 12.). Ils transportent les ornements, que votre temple devroit avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité et celle des autres. Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise; tout par conséquent d'erreur et de corruption. O fidèles, ô enfants de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison, comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une foiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre foiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre foiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monuments de votre foiblesse, un spectacle à votre vanité; et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble vouloir orner ses misères, pour se les cacher à soi-même; toi du moins, ô chrétien, ô disciple de la vérité, retire tes yeux de ces illusions; aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux. Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule, et de tout le foible attirail dont ils ont besoin dans cette vie qui n'est qu'une ombre de mort, pour n'y voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudroient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne voir point les vanités, et dire avec David : *Détournez mes yeux, afin de ne les pas voir* (*Ps.* CXVIII. 37.)! Heureux ceux qui en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés; qui y passent sans s'y attacher; *qui usent*, comme dit saint Paul (I. *Cor.*, VII. 31.), *de ce monde comme n'en usant pas*; qui disent avec Esther sous le diadème : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, et tout ce qui peut servir à la gloire des impies; et que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël* (ESTH., XIV. 15, 16, 18.); qui écoutent ce grand précepte de la loi : *Ne suivez point vos pensées et vos yeux, vous souillant dans divers objets*, qui est la corruption, et pour parler avec le texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes* (*Num.*, XV. 39.); enfin qui prêtent l'oreille à saint Jean, qui, pénétré de toute l'abomination qui est attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N'aimez pas le monde, où tout est* plein d'illusion et de corruption par la *concupiscence des yeux*.

CHAPITRE X.

De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.

Quoique la curiosité et l'ostentation, dont nous venons de parler, semblent être des branches de l'orgueil, elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel : tout s'y réduit à l'ostentation, que nous avons rapportée à la concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin que de faire admirer un vain savoir, et par là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction. L'orgueil est une dépravation plus profonde : par elle l'homme, livré à lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre. *Etre superbe*, dit saint Augustin (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *n.* 1, *tom.* VII, *col.* 364.), *c'est en laissant le bien et le principe commun, auquel nous devions tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur*, c'est-à-dire, se faire son Dieu : *Relicto communi, cui omnes debent hærere, prin-*

cipio, sibi ipsi fieri atque esse principium.

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles à la parole du serpent, qui nous disoit, en la personne d'Eve : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.*, III. 5.) ; et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation. Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os ; et toute notre âme en est infectée. Voilà en général ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil :* et il ajoute : *l'orgueil de la vie,* parce que toute la vie en est corrompue : c'est comme le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices : il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

CHAPITRE XI.

De l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.

Pour pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, et pour cela en revenir à cette parole du Sage : *Dieu a fait l'homme droit* (*Eccle.*, VII. 30.). Cette rectitude de l'homme consistoit à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de toute sa pensée, d'un amour pur et parfait, et pour l'amour de lui-même ; et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'âme, voilà l'ordre, voilà la justice. Il est juste de donner l'amour à celui qui est aimable ; et le grand amour à celui qui est très aimable ; et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable : et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait ; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avoit été créé. Cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu : Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relative à celle de Dieu, dont elle est l'image, et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il falloit aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'âme se voyant belle, s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence : elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu : elle a oublié sa dépendance ; elle s'est premièrement arrêtée, et ensuite livrée à elle-même : déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste : *Suâ in æternum libertate deceptus.* Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu et des lois de sa justice, l'homme est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu, n'aime que soi-même : mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu ; et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non-seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres ; et veut que tout serve non-seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, et c'est une loi de sa justice publiée dans le livre de la Sagesse, et justifiée par toute sa conduite sur les impies, que quiconque pèche contre lui, soit puni par les choses qui l'ont fait pécher : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (*Sap.*, XI. 17.). Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que se cherchant elle-même, elle seroit elle-même sa peine, et trouveroit son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant. Dieu lui a soustrait ses dons, et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice, et le sujet sur lequel il exerceroit sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire, l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, et qui seul suffit à tous.

Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance, et le péché, et à la fois la peine du péché ; et non-seulement au premier abord le commencement, mais encore dans la suite la consommation de l'enfer. Car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne s'éteignent jamais : elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai,* dit le saint prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer : Producam ignem de medio tui qui comedat te* (EZECH., XXVIII. 18.). Ce sont nos péchés qui allument le feu de

la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'âme par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes; voilà comme il fait d'abord notre péché, et ensuite notre supplice.

CHAPITRE XII.

Opposition de l'amour de Dieu et de l'amour-propre.

Les contraires se connoissent l'un par l'autre: l'injustice de l'amour-propre se connoît par la justice de la charité, dont l'amour-propre est l'éloignement et la privation. Saint Augustin les définit toutes deux en cette sorte: *La charité*, dit ce saint (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XXVIII, *tom.* VII, *col.* 378.), *c'est l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi-même;* et au contraire, *la cupidité est l'amour de soi-même, jusqu'au mépris de Dieu.* Quand on dit que l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même, on entend jusqu'au mépris de soi-même par rapport à Dieu, et en se comparant à lui: et en ce sens, douter qu'on se puisse mépriser soi-même, ce seroit douter des premiers principes de la raison et de la justice. Le mépris est opposé à l'estime. Mais que peut-on estimer en comparaison de Dieu? ou que lui peut-on comparer? puisqu'il est *celui qui est,* et le reste n'est rien devant lui: ce qui fait dire au prophète: *Les nations devant Dieu ne sont qu'une goutte d'eau, et comme un petit grain dans une balance; et les plus vastes contrées ne sont qu'un peu de poussière* (Is., XL. 15.). On ne peut rien de plus vil; et cependant l'Ecriture n'est pas contente de cette expression, et la trouve encore trop forte pour la créature: elle en vient donc, pour parler avec une entière justesse et précision, à cette sentence: *Toutes les nations devant Dieu sont comme n'étant pas, et il les estime comme un néant* (*Ibid.*, 17.).

En voulez-vous davantage? Ce n'est pas d'un homme qu'il parle en particulier; c'est de toute une nation, auprès de laquelle un seul homme n'est rien. Mais toute cette nation n'est elle-même qu'une goutte d'eau, qu'un petit grain, qu'un vil amas de poussière: et non-seulement une nation n'est que cela, mais toutes les nations sont encore moins: elles ne sont qu'un néant. Plus il entasse de choses ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec tant de soin. Une nation n'est qu'une goutte d'eau, mais toutes les nations que seront-elles? Quelque chose de plus peut-être? Point du tout: plus vous mettez ensemble d'êtres créés, plus le néant y paroît.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'amour de Dieu aille jusqu'au mépris de soi-même: on ne peut pas se mépriser davantage, que de se considérer comme un néant. C'est donc la justice d'être un néant devant Dieu, et d'avoir pour soi-même le dernier mépris. Il n'y a qu'à dire avec saint Michel: *Qui est comme Dieu?* Qui mérite de lui être comparé, ou d'être nommé devant sa face? il est *celui qui est;* et la plénitude de l'être est en lui. Multipliez les créatures, et augmentez-en les perfections de plus en plus jusqu'à l'infini; ce ne sera toujours, à les regarder en elles-mêmes, qu'un non être. Et que sert d'amasser beaucoup de non être? De tout cela en fera-t-on autre chose qu'un non être? Rien autre chose sans doute. O homme! aime donc Dieu comme celui qui est seul, et porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il devoit, jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu: il a suivi sa volonté propre, jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu, et ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'étoit pas. Ainsi c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, et qui au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui étoit la souveraine justice, sacrifie la gloire et la grandeur de Dieu, qui seul possède l'être, à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant; qui est le comble de l'injustice et de l'égarement.

CHAPITRE XIII.

Combien l'amour-propre rend l'homme foible.

Celui qui compte Dieu pour rien ajoute à son néant naturel celui de son injustice et de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu; mais il s'ôte à lui-même son appui, sa lumière, sa force, et la source de tout son bien; et devient aveugle, ignorant, foible, impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise, ou qui déplaise à nos sens, il y a une vérité, qui est naturellement la nourriture de notre esprit. Cette vérité est notre règle; c'est par là que nos désirs doivent être réglés, et non par notre plaisir. Car la vérité,

qui fait pour ainsi dire le plaisir de Dieu, c'est Dieu même; et ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes, qui nous préférons à Dieu. Hélas! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa loi, et agissant comme si elle n'étoit pas. C'est ce qu'ont fait nos premiers parents: c'est le vice héréditaire de notre nature. Le démon nous dit comme à eux : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit, qui est si beau à la vue, et si doux au goût? *Cur præcepit vobis Deus* (*Gen.*, III. 1.)? Depuis ce temps, le plaisir a tout pouvoir sur nous, et la moindre flatterie des sens prévaut à l'autorité de la vérité.

CHAPITRE XIV.

Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre.

Toute âme attachée à elle-même, et corrompue par son amour-propre, est en quelque sorte superbe et rebelle, puisqu'elle trangresse la loi de Dieu. Mais lorsqu'on la transgresse, ou parce qu'on est abattu par la douleur, comme ceux qui succombent dans les maux; ou parce qu'on ne peut résister à l'attrait trop violent du plaisir des sens; c'est foiblesse, plutôt qu'orgueil. L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force, qui rend l'âme indocile et fière, ennemie de toute contrainte; et qui, par un amour excessif de sa liberté, la fait aspirer à une espèce d'indépendance : ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à désobéir, et que la défense l'irrite. C'est cette funeste disposition que saint Paul explique par ces mots : *Le péché m'a trompé par la loi, et par elle m'a donné la mort* (*Rom.*, VII. 11.); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (*de div. quæst. ad* SIMPLIC. *lib.* 1, *n.* 3 *et seq. tom.* VI, *col.* 82 *et seq.*), le péché m'a trompé par une fausse douceur, *falsâ dulcêdine*, qu'il m'a fait trouver à transgresser la défense, et par là il m'a donné la mort: parce que, par une étrange maladie de ma volonté, je me suis d'autant plus volontiers porté au plaisir, qu'il me devenoit plus doux par la défense : *Quia quantò minùs licet, tantò magis libet.* Ainsi la loi m'a doublement donné la mort, parce qu'elle a mis le comble au péché par la transgression expresse du commandement; et qu'elle a irrité le désir par le trop puissant attrait de la défense : *Incentivo prohibitionis, et cumulo prævaricationis.*

La source d'un si grand mal, c'est que nous trouvons, en transgressant la défense, un certain usage de notre liberté, qui nous déçoit; et qu'au lieu que la liberté véritable de la créature doit consister dans une humble soumission de sa volonté à la volonté souveraine de Dieu, nous la faisons consister dans notre volonté propre, en affectant une manière d'indépendance contraire à l'institution primitive de notre nature, qui ne peut être libre ni heureuse que sous l'empire de Dieu.

Ainsi nous nous faisons libres à la manière des animaux, qui n'ont d'autres lois que leurs désirs, parce que leurs passions sont pour eux la loi de Dieu et de la nature, qui les leur inspire. Mais la créature raisonnable, qui a une autre nature et une autre loi que Dieu lui a imposée, est libre d'une autre sorte, en se soumettant volontairement à la raison souveraine de Dieu, dont la sienne est émanée. C'est donc en elle un grand vice, lorsqu'elle met son plaisir à secouer ce bienheureux joug, dont Jésus-Christ a dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger* (MATT., XI. 30.); et qu'elle se fait libre comme un animal insensé, conformément à cette parole : *L'homme vain est emporté par son orgueil, et se croit né libre à la manière d'un jeune animal fougueux* (JOB., XI. 12.).

A cet orgueil, qui vient d'une liberté indocile et irraisonnable, il en faut joindre encore un autre, qui est celui que saint Jean nous veut faire entendre particulièrement en cet endroit; qui est dans l'âme un certain amour de sa propre grandeur, fondée sur une opinion de son excellence propre: qui est le vice le plus inhérent, et ensemble le plus dangereux de la créature raisonnable.

CHAPITRE XV.

Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.

On ne comprendra jamais la chute de l'homme, sans entendre la situation de l'âme raisonnable, et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs; qui sont les objets sensibles et matériels, dont l'âme raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns, ou se rabaisser vers les autres; et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même; et c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image; c'est là premièrement qu'elle tombe: et saint Augustin a dit très veritablement, que *l'homme en tombant d'en haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même* (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII *et seq. tom.* VII, *col.* 364 *et seq.*). C'est donc là que perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas; et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs, dont il devient le captif. Car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujéti aux choses extérieures et inférieures, il en est lui-même dépendant, et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme toute entière: semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes; l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, et dans les plaisirs des sens qui nous captivent. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, et vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa chute, et y fait une impression profonde: ainsi l'âme, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle, qu'elle ne veuille s'assujétir; d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie; ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien; d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnoître la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

CHAPITRE XVI.

Les effets de l'orgueil sont distribués en deux principaux. Il est traité du premier.

Par là donc nous concevons que l'orgueil, c'est-à-dire, comme nous l'avons défini, l'amour et l'opinion de sa grandeur propre, a deux effets principaux, dont l'un est de vouloir en tout exceller au-dessus des autres; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet, on pourroit croire qu'il ne se trouve que dans les gens savants ou riches; et qu'il n'est guère dans le bas peuple, accoutumé au travail, à la pauvreté et à la dépendance. Mais ceux qui regardent les choses de plus près voient que ce vice règne dans tous les états, jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond, et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportements des paysans pour des bancs dans leurs paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'Eglise si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison, ni céder à aucune autorité, ne reconnoissent que trop, dans ces âmes basses, la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer. pour se faire distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs paroisses, et qui s'y donnent une primauté et un ascendant sur leurs compagnons, pour reconnoître que l'orgueil et le désir d'exceller les transportent avec la même force et plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des âmes les plus grossières aux plus épurées, combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher dans les élections, même ecclésiastiques et religieuses, l'ambition, les cabales, les brigues, les secrètes sollicitations, les promesses et les pratiques les plus criminelles, les pactes simoniaques, et toutes les autres ordures trop connues en cette matière; sans qu'on

se puisse vanter d'avoir peut-être fait autre chose que de couvrir ou pallier ces vices, loin de les avoir entièrement déracinés ? Malheur donc, malheur à la terre infectée de tous côtés par le venin de l'orgueil.

Ecoutons saint Paul, qui nous en remarque les fruits par ces paroles : *Les fruits de la chair*, dit-il (*Gal.*, v. 19.), et sous ce nom il comprend l'orgueil, *sont les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les querelles,* sous lesquelles il faut comprendre les guerres, *les dissensions*, les schismes, les hérésies, *les sectes, l'envie, les meurtres*, dont la vengeance, fille de l'orgueil, cause la plus grande partie; les médisances, où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celle des vipères dans la réputation, qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain, qui couvrent toute la face de la terre, *sont autant d'enfants* de l'orgueil, autant de branches sorties de cette racine empoisonnée.

Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces vices que saint Paul ne fait que nommer; et nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets, c'est-à-dire, dans tous les ravages et dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les sectes et les hérésies font encore mieux voir cet esprit d'orgueil; puisque c'est là uniquement ce qui anime ceux qui, pour se faire un nom parmi les hommes, les arrachent à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, pour se faire des disciples qui portent le leur. Et si nous voulons entendre la malignité de l'orgueil dans des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie, et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle, qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée, et portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds, et s'établir une damnable supériorité, en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil, et ce qu'il fait paroître au dehors.

Il entre dans toutes les passions, et donne aux autres concupiscences plus grossières et plus charnelles je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement elle-même cette adoration ; elle est elle-même son idole ; et c'est après s'être adorée et admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue et prise, s'imagine encore désarmer son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérants; et accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort, quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit par ces paroles : Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits; toutes ses blessures sont mortelles, et les plus forts sont tombés sous ses coups : *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab eâ* (*Prov.*, VII. 26.). Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair. Les hommes comme les femmes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains* (JUDITH., XII. 11.).

Quelle nation n'est pas assyrienne de ce côté-là ? Où ne se glorifie-t-on pas de ses damnables victoires? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des piéges si sûrs, que nulle vertu n'échappe à leurs mains impures ? La gloire se mêle donc dans les désirs sensuels ; et on imagine une certaine excellence, d'un côté à se faire désirer, et de l'autre à corrompre, ou, comme parle l'Ecriture, à humilier un sexe infirme.

CHAPITRE XVII.

Foiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges, comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.

Mon Dieu, que je considère un peu de temps sous vos yeux la foiblesse de l'orgueil, et la vaine délectation des louanges où il nous engage. Qu'est-ce, ô Seigneur, que la louange, sinon l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous? et si ce jugement et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire; c'est-à-dire, une louange célèbre et publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant ? Et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur, de

me délecter moins de la vérité que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que, me défiant de mon jugement, je veux être fortifié dans l'estime que j'ai de moi-même par le témoignage des autres, et s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi, la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui? Ou bien, est-ce que connoissant trop mes foiblesses et mes défauts, dont ma conscience est le premier et inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flatteur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin? Quelle foiblesse pareille!

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreur extrême, et rétablit ses traits effacés; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté. Telle est donc la séduction, telle est la foiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire ordinairement n'est qu'un miroir, où l'on fait paroître le faux avec un certain éclat. Qu'est-ce que la gloire d'un César, ou d'un Alexandre, de ces deux idoles du monde, que tous les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leur louange et leur admiration, au faîte des choses humaines? Qu'est-ce, dis-je, que leur gloire, si ce n'est un amas confus de fausses vertus et de vices éclatants, qui, soutenus par des actions pleines d'une vigueur mal entendue, puisqu'elle n'aboutissoit qu'à des injustices, ou, en tout cas, à des choses périssables, ont imposé au genre humain, et ont même ébloui les sages du monde, qui sont engagés dans de semblables erreurs, et transportés par de semblables passions? Vanité des vanités, et tout est vanité : et plus l'orgueil s'imagine avoir donné dans le solide, plus il est vain et trompeur.

Mais enfin mettons la louange avec la vertu et la vérité, comme elle y doit être naturellement; quelle erreur de ne pouvoir estimer la vertu sans la louange des hommes! La vertu est-elle si peu considérable par elle-même? Les yeux de Dieu, sont-ce si peu de chose pour un vertueux? Et qui donc les estimera, si les sages ne s'en contentent pas? Et toutefois je vois un saint Augustin (*Confess. lib.* X, *cap.* XXXVII *et seq. n.* 60 *et seq. tom.* I, *col.* 191 *et seq.*), un si grand homme, un homme si humble, un homme si persuadé qu'on ne doit aimer la louange que comme un bien de celui qui loue, dont le bonheur est de connoître la vérité, et de faire justice à la vertu: je vois, dis-je, un si saint homme, qui, s'examinant lui-même sous les yeux de Dieu, se tourmente, pour ainsi dire, à rechercher s'il n'aime point les louanges pour lui-même, plutôt que pour ceux qui les lui donnent; s'il ne veut point être aimé des hommes pour d'autre motif que pour celui de leur profiter; et en un mot, s'il n'est point plutôt un superbe qu'un vertueux : tant l'orgueil est un mal caché; tant il est inhérent à nos entrailles; tant l'appas en est subtil et imperceptible : et tant il est vrai que les humbles ont à craindre jusqu'à la mort quelque mélange d'orgueil, quelque contagion d'un vice qu'on respire avec l'air du monde, et dont on porte en soi-même la racine.

CHAPITRE XVIII.

Un bel esprit, un philosophe.

Parlons d'une autre espèce d'orgueil, c'est-à-dire d'une autre espèce de foiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période; en un mot, à rendre agréables des choses, non-seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres; ils tâchent parmi les grands, dont ils flattent les erreurs et les foiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant* (AMOS., VI. 14.). Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent, et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononce pour eux, et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire, ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement, où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs mordantes satires, ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paroît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la posté-

rité, c'est-à-dire, qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie! ô aveuglement! ô vain triomphe de l'orgueil!

Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poëtes. Ils n'ont, disent-ils, c'est le discours de Platon, aucun égard à la vérité; pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents : c'est pourquoi on trouvera dans leurs vers le pour et le contre, des sentences admirables pour la vertu, et contre elle: les vices y seront blâmés et loués également; et pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un reçueil de vers d'Homère pour et contre la vérité et la vertu : le poëte ne paroît pas se soucier de ce qu'on suivra; et pourvu qu'il arrache à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un peintre, qui sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice, ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, ceci est encore le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate, lorsqu'on trouve dans les poëtes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir, et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi? dit ce philosophe. Parce que songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son Enéide l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde; il le fera en vers magnifiques. S'il plait à sa verve poétique, et au feu qui en anime les mouvements, de décrire le concours d'atomes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin, pour les arranger, du secours d'une main divine; il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues, que bon platonicien dans son poëme héroïque. Il a contenté l'oreille; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers, et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les poëtes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède; pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très laides, il est content. Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre génération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien; au contraire, il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles romproient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries : tant on s'éloigne de la vérité, quand on cultive les arts à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir.

Un philosophe blâme ces arts, et les bannit de sa république avec des couronnes sur la tête, et une branche de laurier dans sa main. Mais ce philosophe est-il lui-même plus sérieux, lui qui ayant connu Dieu, ne le connoît pas pour Dieu; qui n'ose annoncer au peuple la plus importante des vérités; qui adore avec lui des idoles, et sacrifie la vérité à la coutume? Il en est de même des autres, qui, enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou physiciens, ou géomètres, ou astronomes, croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser : la simplicité de l'Ecriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé; et autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantùm propinquaverunt intelligentiâ, tantùm superbiâ recesserunt,* dit saint Augustin (*Serm.*, CXLI, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 683 *et alibi.*). Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules.

CHAPITRE XIX.

De la gloire: merveilleuse manière dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.

Mon Dieu, que vous punissez d'une merveilleuse manière l'orgueil des hommes! La gloire est le souverain bien qu'ils se proposent: et vous, Seigneur, comment les punissez-vous? En leur ôtant cette gloire dont ils sont avides? quelquefois; car vous en êtes le maître, et vous la donnez ou l'ôtez comme il vous plaît, selon que vous tournez l'esprit des hommes. Mais pour montrer combien elle est, non-seulement vaine, mais encore trompeuse et malheureuse, vous la donnez très souvent à ceux qui la demandent, et vous en faites leur supplice.

Que désiroit ce grand conquérant qui renversa le trône le plus auguste de l'Asie et de tout le monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire, d'avoir une grande gloire parmi les hommes? *Que de peine,* disoit-il, *il se faut donner, pour faire parler les Athéniens!* Lui-même, il reconnoissoit la vanité de la gloire qu'il recherchoit avec tant d'ardeur; mais il y étoit entraîné par une espèce de manie, dont il n'étoit pas le maître. Et que fait Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion de son cœur, et de lui donner cette gloire dont la soif le tourmentoit, avec encore plus d'abondance qu'il n'en pouvoit imaginer? Ce ne sont pas seulement les Athéniens qui parlent de lui; tout le monde est entré dans sa passion, et l'univers étonné lui a donné plus de gloire qu'il n'en avoit osé espérer. Son nom est grand en Orient comme en Occident, et les Barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a comblé; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à la gorge; il l'en a enivré; et il en a bu plus que sa tête n'étoit capable d'en porter. O Dieu, quel bien est celui que vous prodiguez aux hommes que vous avez livrés à eux-mêmes, et que vous avez repoussés de votre royaume!

Et pour la gloire du bel esprit, qui peut espérer d'en avoir autant, et durant sa vie, et après sa mort, qu'un Homère, qu'un Théocrite, qu'un Anacréon, qu'un Cicéron, qu'un Horace, qu'un Virgile? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étoient au monde, et la postérité en a fait ses modèles, et presque ses idoles. La folie de les louer a été poussée jusqu'à leur dresser des temples: ceux qui n'ont pas été jusque-là, n'ont pas laissé de les adorer à leur mode, comme des esprits divins et au-dessus de l'humanité. Et qu'avez-vous prononcé dans votre Evangile de cette gloire qu'ils ont reçue, et reçoivent continuellement dans la bouche de tous les hommes? *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense* (MATTH., VI. 2.).

O vérité, ô justice, et sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance, et donnez le prix à tout le bien, pour petit qu'il soit, vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paroît dans les actions de ceux qu'on nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs! Vous les avez récompensés et punis tout ensemble; vous les avez repus de vent; enflés par la gloire: vous les en avez, pour ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit, pour arranger leurs paroles, et composer leurs poëmes? Celui-là étonné lui-même du long et furieux travail de son Enéide, dont tout le but, après tout, étoit de flatter le peuple régnant, et la famille régnante, avoue dans une lettre, qu'il s'est engagé dans cet ouvrage par une espèce de manie, *penè vitio mentis.* Leur conscience leur reprochoit qu'ils se donnoient beaucoup de peine pour rien, puisque ce n'étoit après tout que pour se faire louer.

Que d'étude, que d'application, que de curieuses recherches, que d'exactitude, que de savoir, que de philosophie, que d'esprit faut-il sacrifier à cette vanité! Dieu la condamne, et à la fois il la contente, pour laisser aux hommes un monument éternel du mépris qu'il fait de cette gloire si désirée par des gens qui ne le connoissent pas: il leur en donne plus qu'ils n'en veulent. Ainsi, dit saint Augustin, ces conquérants, ces héros, ces idoles du monde trompé, en un mot, ces grands hommes de toutes les sortes, tant renommés dans le genre humain, sont élevés au plus haut degré de réputation où l'on puisse parvenir parmi les hommes; et vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desseins: *Perceperunt mercedem suam, vani vanam* (S. AUG., *in Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 1306.).

CHAPITRE XX.

Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.

Ce ne sont pas là toutefois ceux que la gloire trompe le plus. Plus vains encore, et plus déçus par leur orgueil sont ceux qui sacrifient à la gloire, non des choses vaines, mais les propres

œuvres que la vertu devoit produire. Tels sont *ceux qui font leurs bonnes œuvres, pour être glorifiés des hommes;* qui *sonnent de la trompette devant eux-mêmes, quand ils font l'aumône;* qui *affectent de prier dans les coins des rues, et d'attrouper le monde autour d'eux;* qui *veulent rendre leurs jeûnes publics, et veulent les faire paroître dans la pâleur de leur visage* (MATTH., XXIII. 5; VI. 2, 5, 16.).

Ceux qui, parmi les païens, ou parmi les Juifs, ou même, par le dernier des aveuglements, parmi les chrétiens, ont été justes, équitables, tempérants, cléments, pour se faire admirer des hommes, sont de ce rang. Et tous *ils ont reçu leur récompense,* et ils sont beaucoup plus punis que ceux qui mettent la gloire dans des choses vaines. Car plus les œuvres qu'ils étalent sont solides par elles-mêmes, plus est-il indigne et injuste de les sacrifier à l'orgueil, et de tenir la vertu si peu de chose, qu'on ne daigne la rechercher que pour en être loué par les hommes, comme si Dieu ne lui suffisoit pas.

CHAPITRE XXI.

Ceux qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde, mais se font eux-mêmes leur gloire, sont plus trompés que les autres.

Mais, ô mon Dieu, ô éternelle vérité, qui illuminez tout homme venant au monde, vous me découvrez dans votre lumière une autre plus dangereuse séduction et déception de l'esprit humain, dans ceux qui, s'élevant, à ce qui leur semble, au-dessus des louanges humaines, s'admirent eux-mêmes en secret, se font eux-mêmes leur dieu et leur idole, en se repaissant de l'idée de leur vertu, qu'ils regardent comme le fruit de leur propre travail, et qu'ils croient, en un mot, se donner eux-mêmes!

Tels étoient ceux qui disoient parmi les païens: *Que Dieu me donne la beauté et les richesses; pour moi je me donnerai la vertu et un esprit équitable et toujours égal;* et qui par là même s'élevoient en quelque façon au-dessus de leur Dieu, *parce qu'il étoit*, disoient-ils, *sage et vertueux par sa nature; et qu'ils l'étoient eux, par leur industrie.* Et ils croyoient, dans cette pensée, se mettre au-dessus des hommes et de leurs louanges; comme si eux-mêmes, qui se louoient et s'admiroient en cette sorte, étoient autre chose que des hommes: et les louanges qu'ils se donnoient secrètement, autre chose que des louanges humaines; ou que tout cela fût autre chose que de servir la créature plutôt que le Créateur; puisqu'eux-mêmes bien certainement ils étoient des créatures, et des créatures d'autant plus foibles, et d'autant plus livrées à l'orgueil, que leur orgueil paroissoit plus indépendant et plus épuré; lorsqu'affranchis, s'ils l'étoient, du joug de la dépendance des opinions et des louanges des autres, ils faisoient leur félicité et l'objet unique de leur admiration, d'eux-mêmes, et de leurs vertus, qu'ils regardoient comme leur ouvrage, et en même temps comme le plus bel ouvrage de la raison.

O Dieu! qu'ils étoient superbes, et que leur orgueil étoit grossier, encore qu'ils prissent un tour apparemment plus délicat, pour se reposer en eux-mêmes! O qu'ils etoient pleins de faste et de jalousie, qu'ils étoient dédaigneux, et qu'ils méprisoient les autres hommes! Ils ne faisoient en effet que de les plaindre, comme des aveugles, et de déplorer leur erreur, réservant toute leur admiration pour eux-mêmes. Tel étoit ce pharisien, qui disoit à Dieu dans sa prière: *Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, impudiques, tel qu'est aussi ce publicain* (LUC., XVIII. 11.). S'il appliquoit à cet homme particulier son mépris universel pour le genre humain, c'est parce qu'il le trouva le premier devant ses yeux, et il en eût fait autant à tout autre qui se seroit présenté de même; et ce dédain étoit l'effet de l'aveugle admiration dont il étoit plein pour lui-même. Il est vrai qu'en apparence il attribuoit à Dieu les vertus dont il se croyoit revêtu; puisqu'en se mettant au-dessus du reste des hommes, il disoit à Dieu: *Je vous en rends grâces (Ibid.)*, et sembloit le reconnoître comme l'auteur de tout le bien qu'il louoit en lui-même. Mais s'il eût été de ceux qui disent sincèrement avec David: *Mon âme sera louée dans le Seigneur* (*Ps.* XXXIII. 3.); non content de lui rendre grâces, il auroit connu son besoin, et lui auroit fait quelque demande; il ne se seroit pas regardé comme un vertueux parfait, qui n'a pas besoin de se corriger d'aucun défaut, mais seulement de remercier de ses vertus; enfin il n'auroit pas cru que Dieu le regardât seul et l'honorât seul de ses dons.

Quand donc il disoit à Dieu: *Je vous rends grâces,* c'étoit dans sa bouche une formule de prier, plutôt qu'une humilité sincère dans son cœur: et qui eût pénétré le dedans de ce cœur tout à lui-même, y eût trouvé qu'en rendant grâces à Dieu de ses vertus, dans un fond plus intérieur il se rendoit grâces à lui-même de

s'être attiré le don de Dieu, et de s'être seul rendu digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui. Par où il retomboit nécessairement dans cette malédiction du prophète : *Maudit l'homme qui espère en l'homme, et qui se fait un bras de chair* (JEREM., XVII. 5.); puisque lui-même, qui se confioit en lui-même, étoit un homme de chair, c'est-à-dire, un homme foible, qui mettoit sa confiance en lui-même, en lui-même sa force et sa vertu. Et son erreur est, poursuit le prophète, de retirer son cœur de Dieu, pour l'occuper de soi-même et de sa vertu : *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et à Domino recedit cor ejus.*

CHAPITRE XXII.

Si le chrétien, bien instruit des maximes de la foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil?

Tels étoient les pharisiens, et telle étoit leur justice, pleine d'elle-même et de son propre mérite. Ils se regardoient comme les seuls dignes du don de Dieu, et de même que s'ils étoient d'une autre nature, ou formés d'une autre masse, et d'une autre boue que le reste des humains, ils les excluoient de sa grâce, ne pouvant souffrir qu'on annonçât l'Evangile aux gentils ni qu'on louât d'autres hommes qu'eux. C'est là donc cette fausse et abominable justice, qui est détestée par saint Paul en tant d'endroits; et une telle justice, si clairement réprouvée dans l'Evangile, ne devroit point trouver de place parmi les chrétiens.

Mais les hommes corrompent tout, et abusent du christianisme, comme du reste des dons de Dieu. Il s'est trouvé des hérétiques, tels qu'étoient les pélagiens, qui ont cru se devoir à eux-mêmes tout leur salut; et il s'en est trouvé d'autres, qui, en ne s'en attribuant qu'une partie, ont cru avoir toute l'humilité nécessaire au christianisme, et rendre à Dieu toute la gloire qui lui étoit due.

Mais les véritables chrétiens, tel qu'étoit un saint Cyprien, tant loué par saint Augustin, pour cette sentence, ont dit qu'il *falloit donner, non une partie du salut, mais le tout à Dieu; et ne nous glorifier jamais de rien, parce que rien n'étoit à nous* (S. CYPR., *Test. adversùs Judæos, ad* QUIRIN. *l.* III, *cap.* 4. *Ed.* BALUZ. *pag.* 305. S. AUG. *contra duas Ep.* PELAG., *l.* IV, *cap.* X, *n.* 26 *et seq.*, *tom.* X, *col.* 483 *et seq. et alibi.*). Et ils l'avoient pris de saint Paul, dont toute la doctrine aboutit à conclure, non que celui qui se glorifie se puisse glorifier, du moins en partie, en lui-même; mais qu'il ne doit nullement se glorifier en lui-même, mais en Dieu, c'est-à-dire, uniquement en lui.

CHAPITRE XXIII.

Comment il arrive aux chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.

Telle est donc la justice chrétienne, opposée à la justice judaïque et pharisaïque, que saint Paul appelle *la propre justice* (*Rom.*, X. 3.), c'est-à-dire, celle qu'on trouve en soi-même, et non pas en Dieu. On tombe dans cette fausse justice, ou par une erreur expresse, lorsqu'on croit avoir quelque chose, pour peu que ce soit, ne fût-ce qu'une petite *pensée*, et le moindre de tous les désirs, *de soi-même, comme de soi-même* (2. *Cor.*, III. 5.), contre la doctrine de saint Paul; ou sans erreur dans l'esprit, par une certaine attache ou complaisance du cœur. Car comme, après Dieu, il n'y a rien de plus beau ni de plus semblable à Dieu que la créature raisonnable, sanctifiée par sa grâce, soumise à sa grâce, pleine de ses dons, vivante selon la raison et selon Dieu, usant bien de son libre arbitre; une âme qui voit ou croit voir cette beauté en elle-même, qui sent qu'elle fait le bien, et s'y attache par un amour sincère, autant qu'elle peut, touchée d'un si beau spectacle, s'y arrête et regarde un si grand bien, plutôt comme étant en soi, que comme venant de Dieu. Ce qui fait qu'insensiblement elle oublie que Dieu en est le principe, et se l'attribue à soi-même par un sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'en effet elle y concourt par son libre arbitre.

C'est par son libre arbitre qu'elle croit, qu'elle espère, qu'elle aime, qu'elle consent à la grâce; qu'elle la demande : ainsi, comme ce bien qu'elle fait lui est propre en quelque façon, elle se l'approprie et se l'attribue, sans songer que tous les bons mouvements du libre arbitre sont prévenus, préparés, dirigés, excités, conservés par une opération propre et spéciale de Dieu, qui nous fait faire, de la manière qu'il sait, tout le bien que nous faisons, et nous donne le bon usage de notre propre liberté, qu'il a faite, et dont il opère encore le bon exercice; en sorte qu'il n'y a rien de ce qui dépend le plus de nous, qu'il ne faille demander à Dieu et lui en rendre grâces.

L'âme oublie cela, par un fonds d'attache

qu'elle a à elle-même, par la pente qu'elle a de s'attribuer et s'approprier tout le bien qu'elle a, encore qu'il lui vienne de Dieu, et aime mieux s'occuper d'elle-même qui le possède, que de Dieu qui le donne : ou si elle l'attribue à Dieu, c'est à la manière de ce pharisien, qui dit à Dieu : *Je vous rends grâces,* et qui s'attribue à soi-même de rendre grâces : ou si elle surpasse ce pharisien, qui se contente de rendre grâces, sans rien demander, et qu'elle demande à Dieu son secours : elle s'attribue encore cela même, et s'en glorifie ; ou si elle cesse de s'en glorifier, elle se glorifie de cela même, et fait renaître l'orgueil, par la pensée qu'elle a de l'avoir vaincu.

O malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil! Et à cela quel remède, puisqu'encore on se glorifie du remède même? en un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connoissance qu'on a de son indigence et de son néant, et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

Mais c'est peut-être que c'est là un petit défaut? Non, c'est la plus grande de toutes les fautes, et il n'y a rien de si vrai que cette parole de saint Fulgence, dans la lettre à Théodore (*Epist.* VI, *cap.* VIII, *n.* 11, *édit.* 1684, *pag.* 189.) : « C'est à l'homme un orgueil détestable, » quand il fait ce que Dieu condamne dans les » hommes ; mais c'est encore un orgueil plus » détestable, lorsque les hommes s'attribuent » ce que Dieu leur donne, c'est-à-dire, la vertu » et la grâce. Car plus ce don est excellent, plus » est grande la perversité de l'ôter à Dieu, pour » se le donner à soi-même, et plus injuste est » l'ingratitude de méconnoître l'auteur d'un si » grand bien. »

C'est donc la plus grande peste, et en même temps la plus grande tentation de la vie humaine, que cet orgueil de la vie, que saint Jean nous fait détester. C'est pourquoi il nous le rapporte après les deux autres, comme le comble de tous les maux, et le dernier degré du mal. *Mes petits enfants,* nous dit-il, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout y est concupiscence de la chair ;* c'est ce qui présente le premier et ce qui fait le premier degré de notre chute : ou *concupiscence des yeux,* curiosité ou ostentation ; qui est comme le second pas que vous faites dans le mal : ou *orgueil de la vie,* qui est l'abîme des abîmes, et le mal dont toute la vie et tous ses actes sont infectés radicalement et dans le fond.

CHAPITRE XXIV.

Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse à s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu?

Mon Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, et qui nous l'a inspirée? Qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle et malheureuse inclination, cette pitoyable facilité, d'attribuer à nos propres forces et à nos propres efforts, en un mot, à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité? Ne sommes-nous pas assez néant, pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, et que nous n'avons rien qui ne soit de vous? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant : Je ne suis rien? En voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine et avant toute autre nature, en avoit fait une qui devoit être la plus belle et la plus parfaite de toutes ; c'étoit la nature angélique : et, dans une nature si parfaite, il s'étoit comme délecté à faire un ange plus excellent, plus beau, plus parfait que tous les autres : en sorte que sous Dieu et après Dieu l'univers ne devoit rien voir de si parfait ni de si beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle intelligence se plut trop à considérer qu'elle étoit belle. Elle n'étoit pas, comme l'homme, attachée à un corps ; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même, et à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Vraiment toute créature n'est rien ; et quiconque s'aime soi-même et sa propre perfection, excepté Dieu, qui est seul parfait, se dégrade, en pensant s'élever. Que servirent à ce bel ange tant de lumières, dont son entendement étoit orné? *Il ne demeura pas dans la vérité* (JOAN., VIII. 44.), où il avoit été créé. C'est ce qu'a prononcé la vérité même. Que veut dire cette parole : *Il ne demeura pas dans la vérité?* Est-ce qu'il tomba dans l'erreur ou dans l'ignorance? Point du tout, il connoît encore la vérité dans sa chute même ; et, comme dit l'apôtre saint Jacques, *lui et ses anges la croient, et en tremblent* (JAC., II. 19.). Ainsi, ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet ange superbe la vouloir plutôt regarder en soi-même qu'en Dieu, et la perdre, en cessant d'en faire sa règle et de

l'aimer, comme elle veut et doit être aimée, c'est-à-dire, comme la maîtresse et la souveraine de tous les esprits.

Ange malheureux, qui êtes comparé, à cause de vos lumières, à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du ciel,* dit Isaïe (Is., XIV. 12.)? Et Ezéchiel (EZECH., XXVIII. 12, 14 *et* 15.) : *Vous étiez le sceau de la ressemblance :* nulle créature n'étoit plus semblable à Dieu que vous : *vous étiez plein de sa sagesse, et parfait dans votre beauté : créé dans les délices du paradis de votre Dieu, vous étiez orné,* comme d'autant *de pierres précieuses,* de toutes les plus belles connoissances : *l'or* précieux de la charité *vous avoit été donné;* et dès votre création vous aviez été préparé à la recevoir : *vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Et quelle est cette iniquité, sinon de vous trop regarder vous-même, et de faire votre piége de votre propre excellence.

Une intelligence si lumineuse, qui perçoit tout d'un seul regard, avoit aussi une force dans sa volonté, qui dès sa première détermination fixoit ses résolutions, et les rendoit immuables : qui étoit l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il l'admire trop, et qu'il en est trop épris, il pèche, et en même temps il se rend inflexible dans le mal; et sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur, encore une fois, et cent fois malheur à la créature qui ne veut pas se voir en Dieu, et se fixant en elle-même, se sépare de la source de son être, qui l'est aussi par conséquent de sa perfection et de son bonheur! Ce superbe, qui s'étoit fait son dieu à lui-même, mit la révolte dans le ciel; et Michel, qui se trouva à la tête de l'ordre où la rébellion faisoit peut-être le plus de ravage, s'écria : *Qui est comme Dieu?* D'où lui vient le nom de Michel; Michel, c'est-à-dire, Qui est comme Dieu? comme s'il eût dit : Quel est celui-ci qui nous veut paroître comme un autre Dieu, et qui a dit dans son orgueil : *Je m'élèverai jusqu'aux cieux;* je dominerai tous les esprits, et *j'exalterai mon trône par dessus les astres de Dieu; je monterai sur les nuées les plus hautes,* dont Dieu fait son char, *et je serai semblable au Très-Haut* (Is., XIV. 13, 14.)? Qui est donc ce nouveau Dieu, qui se veut ainsi élever au-dessus de nous ? Mais il n'y a qu'un seul Dieu : rallions-nous tous à le suivre; disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu?* car voyez ce que devient tout à coup ce faux Dieu, qui se vouloit faire adorer. Dieu l'a frappé, et il tombe avec les anges ses imitateurs. Toi qui t'élevois au plus haut du ciel, *tu es précipité dans les enfers, dans les cachots les plus profonds : In infernum detraheris, in profundum laci* (Is., XIV. 15.). Dans sa chute il conserve tout son orgueil, parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les anges, pour étendre le plus qu'il pouvoit ce règne d'orgueil, dont il est le malheureux fondateur, il attaque l'homme que *Dieu avoit mis au-dessous des anges, mais seulement un peu au-dessous;* parce que c'étoit après eux la créature la plus excellente, une créature où l'image de Dieu reluisoit comme dans les anges mêmes, quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis* (*Ps.* VIII. 6.).

Cet ange devenu rebelle, devenu satan, devenu le diable, vient donc à l'homme dans le paradis, où Dieu l'avoit fait heureux et saint. Chaque chose qui en touche une autre, la pousse par l'endroit par où elle est elle-même le plus en mouvement. Le mouvement par lequel ce mauvais ange est entraîné, c'est l'orgueil; et jamais il n'y en eut ni il ne peut y en avoir de plus violent ni de plus rapide que le sien. Il pousse donc l'homme par l'endroit par où il étoit tombé lui-même; et l'impression qu'il lui communique, est celle qui étoit en lui la plus puissante, c'est-à-dire, celle de l'orgueil : *Unde cecidit, inde dejecit* (S. AUG., *Serm.* CLXIV. *n.* 8, *tom.* V, *col.* 788.). L'homme se trouva trop foible pour y résister; et l'empire de l'orgueil, qui avoit commencé dans le ciel, par un seul coup s'étendit sur toute la terre.

CHAPITRE XXV.

Séduction du démon; chute de nos premiers parents; naissance des trois concupiscences, dont la dominante est l'orgueil.

Mon Dieu, je repasserai dans mon esprit l'histoire trop véritable de ma chute, dans celui en qui j'étois avec tous les hommes, en qui j'ai été tenté, en qui j'ai été vaincu, de qui j'ai tiré en naissant toute la foiblesse et toute la corruption que je sens. Malheureux fruit du péché où je suis né, preuve incontestable et irréprochable témoin de ma misère! O Dieu! j'ai écouté dans ma mère Eve le tentateur, qui lui disoit par la bouche du serpent (*Gen.*, III. 1.) : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger* du fruit de cet arbre? Ce n'est qu'une question; ce n'est

qu'un doute qu'il veut introduire dans notre esprit : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé ?* Mais qui est capable d'écouter une question contre Dieu, et de se laisser ébranler par le moindre doute, est capable d'avaler tout le poison.

Eve lui répondit la vérité : *Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance : il n'y a que l'arbre qui est au milieu de ce jardin de délices dont il nous a commandé de ne manger point le fruit, et même de ne le point toucher, de peur que nous ne mourions* (*Gen.*, III. 2, 3.). Elle répondit la vérité ; mais le premier mal fut de répondre : car il n'y a point de *pourquoi* à écouter contre Dieu ; et tout ce qui met en doute la souveraine raison et la souveraine sagesse, devoit dès là nous être en horreur. Le tentateur s'étant donc fait écouter, passe du doute à la décision : *Vous ne mourrez point*, dit-il (*Ibid.*, 4.) ; *mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Vos yeux seront ouverts :* vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes ; et au lieu de vous voir toujours en Dieu, vous aurez vous-mêmes une excellence divine ; et tout à coup devenus comme des dieux, vous saurez par vous-mêmes le bien et le mal, et tout ce qui vous peut faire bons ou mauvais, heureux ou malheureux : vous en aurez la clef, vous y entrerez par vous-mêmes ; vous serez parfaitement libres et dans une sorte d'indépendance.

Le père de mensonge, pour se faire écouter, enveloppoit ici le vrai avec le faux ; car il est vrai qu'en se soulevant contre Dieu, et se faisant un dieu soi-même, on devient comme indépendant de la loi de Dieu : on connoît d'une certaine façon le bien en le perdant ; on connoît le mal qu'on n'auroit jamais éprouvé ; on a les yeux ouverts, pour voir son malheur, et un désordre en soi-même qu'on n'auroit jamais vu sans cela, comme il arriva à Adam et à Eve, aussitôt après qu'ils eurent désobéi : *Leurs yeux furent ouverts*, dit le texte sacré (*Gen.*, III. 7.), *et ils virent qu'ils étoient nus ;* et leur nudité commença à les confondre. Et dans tout cela il s'éleva dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur étoit point permise, un arrêt à leur propre volonté, un amour de leur propre excellence : et de tout cela un secret plaisir de se goûter eux-mêmes avant que de goûter le fruit défendu, et de se plaire en eux-mêmes, et en leur propre perfection, que jusqu'alors innocents et simples ils n'avoient vue qu'en Dieu seul.

Cela commença par Eve, que le démon avoit attaquée la première, comme la plus foible ; mais il lui parla pour tous les deux : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ? Cur præcepit vobis Deus ? Vous ne mourrez point ; vous saurez : Nequaquam moriemini ; scientes* (*Gen.*, I. 4, 5.) ; en nombre pluriel. Eve porta en effet à son mari toute la tentation du malin, qui l'avoit séduite : elle commença par considérer ce fruit défendu, qu'apparemment elle n'avoit encore osé regarder, par respect pour l'ordre de Dieu : elle vit qu'il étoit bon à manger, beau à voir, et promettant par la seule vue un goût agréable : elle se promit en le mangeant un nouveau plaisir, qui manquoit encore à ses sens. Elle en mangea, et en donna à manger à son mari, qui le prenant de sa main, avec les mêmes sentiments qui l'avoient séduite, mit le comble à notre malheur, et fut à toute sa postérité une source éternelle de péché et de mort.

Comprenons donc tous les degrés de notre perte. Dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas ; n'y ayant dans le corps nulle foiblesse, nulle révolte dans les sens, nulle sorte de concupiscence dans l'esprit, l'homme n'étoit accessible au mal que par la complaisance pour soi-même, par l'amour de sa propre excellence, et en un mot, par l'orgueil. C'est donc par là qu'on le tente : obliquement on lui montre Dieu comme jaloux de son bien : *Pourquoi le Seigneur vous commande-t-il de ne point toucher à ce fruit ? C'est qu'il sait qu'en le mangeant*, vous éprouverez un bonheur qu'il vous envie : *Vous serez comme des dieux*, et vous aurez par vous-mêmes la science du bien et du mal, qui est un attribut divin.

C'étoit donc alors qu'il falloit dire, comme avoit fait saint Michel : *Qui est comme Dieu ?* Qui, comme lui, doit se plaire dans sa propre volonté ? être par lui-même parfait et heureux ? savoir tout, et n'être guidé dans tous ses desseins que de sa propre lumière ? L'homme, à l'exemple de l'ange rebelle, et par son instigation, se laissa prendre à ce vain éclat ; et dès là l'amour de soi-même et de sa propre grandeur pénétra tout le genre humain, s'enfonça dans notre sein, pour se produire à toute occasion et infecter toute notre vie ; et fit en nous une empreinte et une plaie si profonde, qu'elle ne se peut jamais ni effacer ni guérir entièrement, tant que nous vivons sur la terre. Et ce fut l'effet de ces paroles : *Vous serez comme des Dieux.*

Les mêmes paroles portèrent encore une curiosité infinie au fond de nos cœurs : car étant le

propre de Dieu de tout savoir, en nous flattant de la pensée d'être une espèce de divinité, le tentateur ajouta à cette promesse la science du bien et du mal, c'est-à-dire, toute science; et enveloppa sous ce nom les sciences bonnes et mauvaises, et tout ce qui pouvoit repaître l'esprit par sa nouveauté, par sa singularité, par son éclat.

Ce qui vint après tout cela, fut l'amour du plaisir des sens : en voyant avec agrément le fruit défendu, en le dévorant d'abord par les yeux, et prévenant par son appétit son goût délectable, l'amour du plaisir est entré, et nos premiers parents nous l'ont inspiré jusque dans la moelle des os. Hélas! hélas! le plaisir des sens se fit bientôt sentir par tout le corps : ce ne fut point seulement le fruit défendu qui plut aux yeux et au goût; Adam et Eve se furent l'un à l'autre une tentation plus dangereuse que toutes les autres sensibles; il fallut cacher tout ce qu'on sentoit de désordre.

CHAPITRE XXVI.

La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.

Les esprits superbes, qui dédaignent la simplicité de l'Ecriture, et se perdent dans sa profondeur, traitent cette histoire de vaine, et presque de puérile. Un serpent qui parle; un arbre d'où l'on espère la science du bien et du mal; les yeux ouverts tout à coup, en mangeant son fruit; la perte du genre humain attachée à une action si peu importante; quelle fable moins croyable trouve-t-on dans les poëtes? C'est ainsi que parlent les impies. Et la sagesse éternelle, si on la consulte, répond au contraire : Pourquoi Dieu n'auroit-il pas défendu quelque chose à l'homme, pour lui faire mieux sentir qu'il avoit un souverain? Mais n'étoit-il pas de la félicité de l'état où Dieu l'avoit mis, que le commandement qu'il lui feroit fût facile?

Qu'y avoit-il de plus doux, dans une si grande abondance de toute sorte de fruits, que de n'en réserver qu'un seul? Quel inconvénient que Dieu, qui avoit fait l'homme composé de corps et d'âme, attachât aux objets sensibles des grâces intellectuelles, et fît de l'arbre interdit une espèce de sacrement de la science du bien et du mal? Qui sait si ce n'étoit pas le dessein de sa sagesse de faire un jour goûter ce fruit à nos premiers parents, et de leur en donner la jouissance, après avoir, durant quelque temps, éprouvé leur fidélité? Quoi qu'il en soit, étoit-il indigne de Dieu de les mettre à cette épreuve, et de leur laisser attendre de sa seule bonté la connoissance si désirée du bien et du mal?

Pour ce qui étoit du serpent, vouloit-on qu'Eve en eût horreur, comme nous avons à présent, dans un temps où tous les animaux étoient obéissants à l'homme, sans qu'aucun lui pût nuire, ni par conséquent l'effrayer? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'auroit-elle pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortoit, et dont la toute-puissance lui étoit sensible par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes que l'homme; ou que ces créatures lui apparussent, et se rendissent sensibles, sous la forme des animaux? Dieu même, qui avoit fait les sens, prenoit bien, pour rendre heureux l'homme tout entier, une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendoit sa voix, on l'entendoit comme marcher et s'avancer vers Adam dans le paradis. Pourquoi donc les autres esprits, différents de celui de l'homme, ne se seroient-ils pas montrés à ses yeux sous les figures que Dieu permettroit? Le serpent alors innocent, mais qui devoit dans la suite devenir si odieux comme si nuisible à notre nature, devoit servir en son temps à nous rendre la séduction du démon plus odieuse; et les autres qualités de cet animal étoient propres à nous figurer le juste supplice de cet esprit arrogant, atterré par la main de Dieu, et devenu si rampant par son orgueil.

Voilà une partie des mystères que contient l'Ecriture sainte, dans sa merveilleuse et profonde brièveté. Mais, sans tous ces raisonnements, l'histoire de notre perte ne nous est devenue que trop sensible, et trop croyable par les effets que nous en sentons. Est-ce Dieu qui nous avoit faits aussi superbes, aussi curieux, aussi sensuels; en un mot, aussi corrompus en toutes manières que nous le sommes?

Mon Dieu, n'entends-je pas encore tous les jours le sifflement du serpent, quand j'hésite si je suivrai votre volonté ou mes appétits? N'est-ce pas lui qui me dit secrètement : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu?* quand je m'admire moi-même, dès que je sens en moi la moindre lumière, ou le moindre commencement de vertu, et que je m'y attache plus qu'à Dieu même qui me l'a donné, jusqu'à ne pouvoir en arracher ni mes regards ni ma complaisance, et jusque même à ne pouvoir pas retenir mon cœur, qui se l'attribue, comme si j'étois moi-même à moi-même ma règle, mon Dieu, et la cause de mon bonheur?

N'est-ce pas ce serpent qui me dit encore;

Vous serez comme des dieux? Toutes les adresses, par lesquelles il m'insinue l'orgueil, ne sont-ce pas autant d'effets de sa subtilité, et autant de marques de ses replis tortueux? Mais quelle source de curiosité ne m'ouvre-t-il pas dans le sein, en me promettant de m'ouvrir les yeux, et de me faire trouver, dans le fruit qu'il me montre, la science du bien et du mal? Et lorsqu'à la moindre atteinte du plaisir des sens, je me sens si foible, et que mes résolutions, que je croyois si fermes dans l'amour de Dieu, tout d'un coup se perdent en l'air, sans que ma raison impuissante puisse tenir un moment contre cet attrait: hélas! qu'est-ce autre chose que le serpent, qui me montre ce fruit décevant? Je ne le vois encore que de loin; et déjà mes yeux en sont épris. Si je le touche, quel plaisir trompeur ne se coule pas dans mes veines! Et combien serai-je perdu, si je le mange! Qu'y a-t-il donc de si incroyable que l'homme ait péri dans son origine, par ce qui me rend encore si malade, ou plutôt par ce qui me montre que je suis vraiment mort par le péché?

CHAPITRE XXVII.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.

Ainsi il est manifeste que saint Jean, en nous expliquant la triple concupiscence, celle de la chair et des sens, celle des yeux et de la curiosité, et enfin celle de l'orgueil, est remonté à l'origine de notre corruption, dans laquelle nous avons vu cette triple concupiscence, et dans la tentation du démon, et dans le consentement du premier homme. Qu'a prétendu le démon, que de me rendre superbe comme lui, savant et curieux comme lui; et à la fin sensuel, ce qu'il n'étoit pas, parce qu'il n'avoit point de corps; mais ce qu'il nous a fait être, en ravilissant notre esprit, jusqu'à le rendre esclave du corps; pour y effacer d'autant plus l'image de Dieu, qu'il tomberoit par ce moyen dans une bassesse et abjection plus extrême?

Voilà les trois concupiscences. Saint Jean les rapporte dans un autre ordre qu'elles ne paroissent dans l'histoire de la tentation, que nous venons de voir; parce que dans cette histoire primitive le Saint-Esprit a voulu tracer tout l'ordre de notre chute. Il falloit que la tentation commençât à inspirer l'orgueil, d'où sortît la curiosité, qui est mère, comme on a vu, de l'ostentation; afin que notre chute se terminât enfin, comme à l'endroit le plus bas, dans la corruption de la chair. Comme c'étoit par ces degrés que nous étions tombés, Moïse, qui nous a d'abord regardés comme étant encore debout, dans la rectitude de notre première institution, a voulu marquer nos maux comme ils sont venus. Mais saint Jean qui nous trouve déjà perdus, remonte de degré en degré, par la concupiscence de la chair et par la curiosité de l'esprit, au premier principe et au comble de tout le mal, qui est l'orgueil de la vie.

Qui pourroit dire quelle complication, quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois concupiscences? On craint, on espère, on désespère, on entreprend, on avance, on recule suivant les désirs, c'est-à-dire, suivant les concupiscences dont on est prévenu: on n'envie, on n'ôte aux autres que le bien qu'on désire pour soi-même: on n'est ennemi de personne, qu'autant qu'on en est contrarié: on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lâche, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent nos concupiscences: on ne veut ôter du monde que ceux qui s'y opposent, ou qui y nuisent en quelque manière que ce soit, ou de dessein, ou sans dessein: on ne veut avoir de puissance, ni de crédit, ni de biens que pour contenter ses désirs; on veut ne se rendre redoutable, que pour effrayer ceux qui nous pourroient contredire: on ne médit, que pour avoir ses armes comme toujours prêtes dans sa langue, et s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu, dans quel abîme me suis-je jeté? Quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire? C'est là le monde dont Satan est le créateur; c'est sa création opposée à celle de Dieu. Et c'est pourquoi saint Jean nous crie avec tant de charité: *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde; parce que tout ce qui est dans le monde,* de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur qu'il se pare, n'est après tout qu'*amour du plaisir des sens,* que *curiosité et ostentation, et* enfin que ce *fin orgueil,* par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu, et se corrompt dans ses dons.

CHAPITRE XXVIII.

De ces paroles de saint Jean: *Laquelle n'est pas du Père, mais du monde;* qui expliquent ces autres paroles du même apôtre: *Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.*

Tel est donc l'œuvre du démon, opposé à

l'œuvre de Dieu; et c'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie,* ajoute : *laquelle* concupiscence, ainsi divisée dans ses trois branches, *n'est pas du Père, ni du monde* (1. JOAN., II. 16.). Ce n'est pas l'ouvrage du Père, qui d'abord n'avoit inspiré à l'homme que la soumission à Dieu seul, la sobriété de l'esprit, pour ne savoir et ne voir que ce qu'il vouloit dans toutes les choses qui nous environnent, et la parfaite sujétion de la chair à l'esprit.

Ainsi les concupiscences nommées par saint Jean ne sont pas de Dieu, et ne trouvoient aucun rang dans son ouvrage. Car, en regardant tous les ouvrages qu'il avoit faits pour être vus, parmi lesquels l'homme étoit le meilleur, il avoit dit que *tout étoit bon et très bon* (*Gen.*, I. 31.); et ainsi il n'a pas fait la concupiscence qui est mauvaise dans sa source et dans ses effets, ni le monde qui est tout entier dans le mal : *In maligno* dit saint Jean (1. JOAN., V. 19.). Elle vient du monde que Satan a fait, de cette fausse création dont il est l'auteur; elle est née en Adam avec le monde, et passant de lui à tout le genre humain, elle en a composé ce monde, qui n'est que corruption.

Prenez donc garde à n'aimer jamais aucune partie de cet ouvrage, où Dieu ne veut avoir aucune part. De quelque côté que le monde veuille vous attirer; soit que ce soit en vous faisant admirer votre propre perfection, ou vous incitant à aimer l'ostentation des sciences, et toutes les autres vanités dont se repaissent les créatures; soient en vous engageant dans les plaisirs dont la chair est la source et l'objet, n'entrez en aucune sorte dans cette séduction : n'y entrez, dis-je, par aucun endroit, parce qu'il n'y a rien qui soit de Dieu : tout y est du monde, qu'il n'a pas fait, qu'il déteste, qu'il condamne. Et c'est aussi ce qui a fait dire à son apôtre : *Si quelqu'un aime le monde,* et le moindre de ses attraits, jusqu'à y donner son cœur, *l'amour du Père n'est pas en lui* (*Ibid.*, II. 19.). On ne peut pas aimer Dieu et le monde; on ne peut pas nager comme entre deux, se donnant tantôt à l'un et tantôt à l'autre; en partie à l'un, et en partie à l'autre. Dieu veut tout; et pour peu que vous lui ôtiez, ce peu que vous donnerez au monde, à la fin entraînera tout votre cœur, et sera le tout pour vous.

CHAPITRE XXIX.

De ces paroles de saint Jean : *Le monde passe, et sa concupiscence passe; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

Après avoir parlé du monde, et des plaies de la concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur, et en même temps le remède de tout le désordre, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le monde passe avec sa concupiscence; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (1. JOAN., II. 17.). Comme s'il disoit : A quoi vous arrêtez-vous, insensés? Au monde? à son éclat? à ses plaisirs? Ne voyez-vous pas que le monde passe? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux; les saisons sont tantôt réglées, tantôt déréglées; les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses : et pour passer du monde naturel au monde moral, qui est celui qui nous éblouit et qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses; la fortune toujours inconstante. Le monde passe : *La figure de ce monde passe* (1. *Cor.*, VII. 31.). Le monde, que vous aimez, n'est point une vérité, une chose, un corps : c'est une figure, et une figure creuse, volage, légère, que le vent emporte; et ce qui est encore plus foible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le monde passe et sa concupiscence : non-seulement le monde est variable de soi, mais encore la concupiscence varie elle-même : le changement est des deux côtés. Souvent le monde change pour vous : ceux qui vous favorisoient, qui vous aimoient, ne vous favorisent plus, ne vous aiment plus; mais souvent même sans qu'ils changent vous changez : le dégoût vous prend; une passion, un plaisir, un goût en chasse un autre; et de tous côtés vous êtes livrés au changement et à l'inconstance.

Ecoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* (*Sap.*, IV. 12.), une tromperie des yeux : on croit voir ce qu'on ne voit pas; on voit tout avec des yeux malades. Mais vous l'aimiez si éperdument, et maintenant vous ne l'aimez plus? J'étois ébloui, j'avois les yeux fascinés, je les avois troubles. Qui vous avoit fasciné les yeux? Une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé.

Ajoutez à la déception la folie, la niaiserie, la stupidité : *Fascinatio nugacitatis* (*Ibid.*). Ajoutez-y l'inconstance de la concupiscence : *Inconstantia concupiscentiæ :* voilà son propre caractère. Elle va par des mouvements irréguliers,

selon que le vent la pousse. Non-seulement on veut autre chose malade que sain; autre chose dans la jeunesse que dans l'enfance, et dans l'âge plus avancé que dans la jeunesse, et dans la vieillesse que dans la force de l'âge; autre chose dans le beau temps que dans le mauvais; autre chose pendant la nuit, qui vous présente des idées sombres, que dans le jour qui les dissipe; mais encore dans le même âge, dans le même état, on change sans savoir pourquoi : le sang s'émeut, le corps s'altère, l'humeur varie; on se trouve aujourd'hui tout autre qu'hier; on ne sait pourquoi, si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit, elle désennuie : on change pour n'être pas mieux; mais la nouveauté nous charme pour un moment : *Inconstantia concupiscentiæ.*

Prenez garde, disoit Moïse (*Num.*, XV. 39.), *à vos yeux et à vos pensées : ne les suivez pas; car elles vous souilleront sur divers objets.* Souvenons-nous, dit saint Paul (*Ephes.*, II. 3.), *quels nous étions tous autrefois, lorsque nous vivions dans les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées.* Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur : elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour : nous allons au gré de nos désirs : il n'y a plus de pilote : la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre, qui s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, dit-il, sont les » hommes sensuels et voluptueux : ils semblent » se jouer avec les vents, et jouir d'un certain air » de liberté, en promenant deçà et delà leurs » vagues désirs. » Tels sont donc les hommes du monde : ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur égarement; comme un enfant qui se croit libre, lorsqu'échappé à son conducteur il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme! ne verras-tu jamais ton erreur? Tous ces désirs, qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux : il ne faudroit que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur, et de t'attacher à sa parole : *Le monde passe, la concupiscence passe,* dit saint Jean (1. JOAN., II. 17.); *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement*, rien ne passe plus, tout est fixe; tout est immuable.

O homme! tu étois fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité : tu étois fait pour être avec Dieu un même esprit, et participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend : au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse et malheureuse te sera donnée; et l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devoit être. *Et factus est malo dignus æterno, qui hoc in se peremit bonum, quod esse posset æternum* (S. AUG., *de Civit. Dei, lib.* XXI, *cap.* XII, *tom.* VII, *col.* 683.).

Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfants, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde*, parce que tout y passe et s'en va en pure perte. *Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas; parce que ce qui se voit est temporel, mais les choses qui ne se voient point sont éternelles. Ce moment si court et si léger des afflictions de cette vie*, que nous pleurons tant, et qui nous fait perdre patience, *produira en nous dans un excès surprenant, l'excès inespéré, et tout le poids éternel d'une gloire qui ne finira jamais* (2. *Cor.*, IV. 17, 18.).

CHAPITRE XXX.

Jésus-Christ vient changer en nous, par trois saints désirs, la triple concupiscence que nous avons héritée d'Adam.

Voilà donc la folie et l'erreur de l'homme. Dieu l'avoit fait heureux et saint; ce bien de sa nature étoit immuable; car Dieu, lorsqu'il l'a donné, de lui-même ne le retire jamais, parce qu'il est Dieu, et ne change pas : *Ego Dominus et non mutor* (MALACH., III. 6.). L'homme donc n'avoit qu'à ne changer pas, et il seroit demeuré dans un état immuable; et il a changé volontairement, et la triple concupiscence s'en est ensuivie : il est devenu superbe, il est devenu curieux, il est devenu sensuel. Mais pour nous guérir de ces maux, Dieu nous a envoyé un Sauveur humble, un Sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes, un Sauveur noyé dans la peine, et qui est un homme de douleurs.

L'homme superbe s'attribue tout à lui-même; et Jésus, qui fait de si grandes choses, dont la doctrine est si sublime, et les œuvres si admi-

rables, ne s'attribue rien à lui-même : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais de celui qui m'a envoyé* (JOAN., VII. 6.). *Mon Père, qui demeure en moi, y fait les œuvres* que vous admirez (*Ibid.*, XIV. 10.). *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père* (*Ibid.*, IV. 34.). Il a des élus, et c'est sa gloire : mais son *Père les* lui *a donnés; et si on ne peut les* lui *ôter*, c'est que son *Père, qui les* lui *a donnés, est plus grand que tout, et que rien ne peut être ôté de* ses *mains* toutes puissantes (*Ibid.*, X. 28.). *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (MATTH., XXVIII. 18.) : je l'ai, mais comme donnée : j'ai en moi-même, et je donne à qui je veux la vie éternelle; mais c'est mon Père qui m'a donné d'avoir la vie en moi-même : *Vous boirez bien mon calice; mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner, mais ceux-là l'auront à qui mon Père l'a préparé* (*Ibid.*, XX. 23.); c'est lui qui dispose et de moi-même et des places qu'on aura autour de moi; il a mis tous les temps en sa puissance, et je ne suis que le ministre de ses conseils.

Chrétien, écoute : ne sois point superbe; ne fais point ta volonté; ne t'attribue rien : tu es le disciple de Jésus-Christ, qui ne fait que la volonté de son Père, qui lui rapporte tout, et lui attribue tout ce qu'il fait.

Jésus-Christ étoit *la science et la sagesse de Dieu* (1. *Cor.*, I. 30; *Coloss.*, II. 3.) : quelle doctrine ne pouvoit-il pas étaler? Mais il ne montre aucune science que celle du salut. A la vérité, de ce côté-là sa science est haute au-delà de toute hauteur; mais, dans les choses humaines, il n'est curieux ni de doctrine ni d'éloquence. Il ne montre aucune étude recherchée; ses similitudes sont tirées des choses les plus communes, de l'agriculture, de la pêche, du trafic, de la marchandise, de l'économie, des choses les plus communes et les plus connues, de la royauté, et ainsi du reste. Il voile les secrets de Dieu sous cette apparence vulgaire, sans aucune ostentation; il dit seulement ce que son Père lui met à la bouche pour l'instruction du genre humain; il ne veut point qu'il se trouve parmi ses disciples plusieurs sages, ni plusieurs savants, non plus que plusieurs puissants, plusieurs nobles et plusieurs riches. Toute la science qu'il faut avoir dans son école, *est de connoître Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ crucifié* (1. *Cor.*, II. 2.); le plus docte de tous ses disciples ne sait et ne veut savoir autre chose, et c'est de quoi uniquement il se glorifie.

Peut-être sera-t-il curieux de ce qui se passe dans le monde, ou des desseins des politiques? Non; il se laisse raconter, à la vérité, ce qui étoit arrivé à ceux dont Pilate mêla le sang à leur sacrifice : mais sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus qu'à celle de la tour de Siloë, dont la chute avoit écrasé dix-huit hommes, il conclut de là seulement à profiter de cet exemple (LUC., XIII. 1, 3, 4. 5.). Et pour ce qui est de la politique, il montre qu'il connoit bien celle d'Hérode, et ce qu'il tramoit secrètement contre lui; mais seulement pour le mépriser; et il lui fait dire : *Allez, dites à ce renard que*, malgré lui et ses finesses, *je chasserai les démons, et je guérirai les malades aujourd'hui et demain; et* quoi qu'il fasse *je ne mourrai* qu'*au troisième jour* (*Ibid.*, 32.); par où il entend le troisième an, parce que c'est le moment de son Père. C'est tout ce qu'il faut savoir des choses du monde : que Dieu en dispose, et qu'elles roulent selon ses ordres. C'est pourquoi étant renvoyé au même Hérode, loin de contenter le vain désir qu'il avoit de voir des miracles, il ne daigne pas même lui dire une parole; et pour confondre la vanité et la curiosité des politiques du monde, il se laisse traiter de fou par Hérode et par sa cour curieuse, qui lui mettent par mépris un habit blanc, comme à un insensé; il ne les reprend ni ne les punit. C'est à la sagesse divine assez punir et assez convaincre les fous, que de se retirer du milieu d'eux, sans daigner s'en faire connoître, et les laisser dans leur aveuglement.

S'il n'est curieux ni des sciences ni des nouvelles du monde, il l'est encore moins des riches habits et des riches ameublements : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (MATT., VIII. 20; MARC., IV. 38.). Il dort dans un bateau, sur un coussin étranger. Ne pensez pas lui prendre les yeux par des édifices éclatants; quand on lui montre ces belles pierres et ces belles structures du temple, il ne les regarde que pour annoncer que tout y sera bientôt détruit (MATTH., XXIV.). Il ne voit dans Jérusalem, une ville si superbe et si belle, que sa ruine qui viendroit bientôt; et au lieu de regards curieux, ses yeux ne lui fournissent pour elle que des larmes.

Enfin, pour combattre la concupiscence de la chair, il oppose au plaisir des sens un corps tout plongé dans la douleur, des épaules toutes déchirées par des fouets, une tête couronnée d'épines et frappée avec une canne par des mains impitoyables; un visage couvert de cra-

chats, des yeux meurtris, des joues flétries et livides à force de soufflets, une langue abreuvée de fiel et de vinaigre, et par-dessus tout cela une âme triste jusqu'à la mort; des frayeurs, des désolations, et une détresse inouïe. Plongez-vous dans les plaisirs, mortels! voilà votre Maître abîmé, corps et âme, dans la douleur.

CHAPITRE XXXI.

De ces paroles de saint Jean : Je vous écris, pères; je vous écris, jeunes gens: je vous écris, petits enfans. *Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet apôtre.*

En cet état de douleur, que nous dit Jésus autre chose, si ce n'est ce que nous dit en son nom son disciple bien-aimé : *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde :* car je l'ai couvert de honte et d'horreur par ma croix; n'en aimez pas les concupiscences, que j'ai déclarées mauvaises par ma mort.

Ne présumez point de vous-même : car c'est là le commencement de tout péché; c'est par là que votre mère a été séduite, et que votre père vous a perdu.

Ne désirez pas la gloire des hommes : car vous auriez reçu votre récompense, et vous n'auriez à attendre que d'inévitables supplices.

Ne vous glorifiez pas vous-même : car tout ce que vous vous attribuez dans vos bonnes œuvres, vous l'ôtez à Dieu qui en est l'auteur, et vous vous mettez en sa place.

Ne secouez point le joug de la discipline du Seigneur, et ne dites point en vous-même, comme un rebelle orgueilleux : *Je ne servirai point* (JEREM., II. 20.); car si vous ne servez à la justice, vous serez esclave du péché, et enfant de la mort.

Ne dites point : *Je ne suis point souillé* (*Ibid.*, 23.); et ne croyez pas que Dieu ait oublié vos péchés, parce que vous les avez oubliés vous-même; car le Seigneur vous éveillera en vous disant : *Voyez vos voies dans ce vallon secret. Je vous ai suivi partout; et j'ai compté tous vos pas* (*Ibid. et* JOB., XIV. 16.).

Ne résistez point aux sages conseils, et ne vous emportez pas, quand on vous reprend : car c'est le comble de l'orgueil de se soulever contre la vérité même lorsqu'elle vous avertit, et de regimber contre l'éperon.

Ne recherchez point à savoir beaucoup, apprenez la science du salut; toute autre science est vaine, et comme disoit le Sage : *En beaucoup de sagesse, il y a beaucoup de fureur et d'indignation; et qui ajoute la science, ajoute le travail* (*Eccle.* I. 18.).

Ne soyez point curieux en choses vaines, en nouvelles, en politique, en riches habillements, en maisons superbes, en jardins délicieux : *Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste; vanité des vanités, et tout est vanité* (*Ibid.*, I, 2.). *Malgré elle la créature est assujétie à la vanité,* et en est frappée; mais elle doit gémir en elle-même, jusqu'à ce qu'elle ait secoué ce joug, et soit appelée *à la liberté des enfants de Dieu* (*Rom.*, VIII. 20. 21.).

N'aimez point à amasser des trésors, ni à repaître vos yeux de votre or et de votre argent; car *où sera votre trésor, là sera votre cœur* (MATTH., VI. 21.) : et jamais vous n'écouterez l'Eglise, qui vous crie de toute sa force, à chaque sacrifice qu'elle offre : *Sursum corda :* Le cœur en haut.

N'aimez point les plaisirs des sens, n'attachez point vos yeux sur un objet qui leur plaît, et songez que David périt par un coup d'œil (2. *Reg.*, XI. 2.).

Ne vous plaisez point à la bonne chère, qui appesantit votre cœur; ni au vin, qui vous porte dans le sein le feu de la concupiscence : *Sa couleur trompe*, dit le Sage (*Prov.*, XXIII. 32.), *dans une coupe; mais à la fin il vous pique comme une couleuvre.*

Ne vous plaisez point aux chants qui relâchent la vigueur de l'âme, ni à la musique amoureuse qui fait entrer la mollesse dans les cœurs par les oreilles.

N'aimez point les spectacles du monde, qui le font paroître beau, et en couvrent la vanité et la laideur.

N'assistez point aux théâtres, car tout y est comme dans le monde, dont ils sont l'image, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; on y rend les passions délectables, et tout le plaisir consiste à les réveiller.

Ne croyez pas qu'on soit innocent en jouant ou en faisant un jeu des vicieuses passions des autres; par là on nourrit les siennes. Un spectateur du dehors est au dedans un acteur secret. Ces maladies sont contagieuses; et de la feinte on en veut venir à la vérité.

Je vous l'écris, pères; je vous l'écris, jeunes gens; je vous l'écris, petits enfants, dit saint Jean (1. JOAN., II. 13.). Il parle à trois âges : aux pères qui sont déjà vieux ou approchent de la vieillesse; aux jeunes gens, qui sont dans la force, et aux enfants.

Vieillards, qui, dans la foiblesse de votre âge,

mettez votre gloire dans vos enfants, mettez-la plutôt à connoître celui qui est dès le commencement, et à l'avoir pour votre père.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois. Vous vous glorifiez dans votre force, et par vos vives saillies et vos fougues impétueuses vous voulez tout emporter; mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin, qui inspire à vos jeunes cœurs tant de désirs, d'autant plus dangereux qu'ils paroissent doux et flatteurs.

Je dirai un mot aux enfants, et puis, jeunes gens, dont les périls sont si grands, je reviendrai encore à vous. Petits enfants: c'est par tendresse que je vous appelle ainsi; car je n'adresserois pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteroient pas encore. Je parle donc à vous, ô enfants, qui commencez à avoir de la connoissance. Dès qu'elle commence à poindre, connoissez votre véritable père, qui est Dieu; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité: ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Qu'on ne vous apprenne point à aimer l'ostentation et les parures; que la vanité ne soit en vous ni l'attrait ni la récompense du bien que vous faites; et surtout qu'on ne fasse point un jeu de vos passions. Parents, ne nous donnez point ces petites comédies dans vos familles; ces jeux encore innocents viennent d'un fond qui ne l'est pas. Les filles n'apprennent que trop tôt qu'il faut avoir des galants; les garçons ne sont que trop prêts à en faire le personnage. Le vice naît sans qu'on y pense, et on ne sait quand il commence à germer.

Enfin je reviens à vous, jeunes gens. Il est vrai, vous êtes dans la force: *fortes estis* (I. JOAN., II. 14.); mais votre force n'est que foiblesse, si elle ne se fait paroître que par l'ardeur et la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous: vous commencez à l'entendre, commencez à la révérer. Vous voulez l'emporter sur tout le monde; mais je vous ai déjà dit que celui sur qui il faut l'emporter c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, pères déjà avancés en âge, jeunes gens, enfants, chrétiens tant que vous êtes, *n'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde:* car tout y est amour des plaisirs, curiosité et ostentation; enfin un orgueil foncier, qui étouffe la vertu dans sa semence, et ne cessant de la persécuter, la corrompt, non-seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement et sa perfection.

CHAPITRE XXXII.

De la racine commune de la triple concupiscence, qui est l'amour de soi-même; à quoi il faut opposer le saint et pur amour de Dieu.

Souvenons-nous, malheureux enfants d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes; et que c'est dans ce malheureux et aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans cet amour de notre excellence propre; puisque c'est celui qui vous fait véritablement dieux à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus mêmes, incapables de porter, je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent, mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu; parce qu'au lieu de nous élever à celui qui les donne afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sais comment, de même que s'ils nous étoient propres, ou que nous en fussions les auteurs. Notre libre arbitre, qui a trompé nos premiers parents, nous séduit encore; et parce que vous avez voulu, ô mon Dieu, qu'il concourût à votre grand œuvre, qui est notre sanctification; sans songer que c'est vous, ô moteur secret, qui lui inspirez le bon choix qu'il fait, il s'arrête, je ne sais comment, en lui-même, et croit être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous en vérité; que nous soyons saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres; cachez-nous à nous-mêmes, et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David, *pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (*Ps.* VIII. 4.). Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et qu'elle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançoit, et son approche se faisoit connoître par une céleste blancheur qui se répandoit de tous côtés; les étoiles étoient disparues, et la lune s'étoit levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étoient charmés. Elle sembloit vouloir honorer le soleil, en paroissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournoit vers lui; tout le reste étoit obscur et ténébreux; et un petit demi-cercle recevoit seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière; plus il la voit, plus

sa lumière s'accroît. Quand il la voit toute entière, elle est dans son plein ; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchoit, je la voyois disparoître ; le foible croissant diminuoit peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paroissoit, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyoit bien qu'elle ne pouvoit avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairoit ; mais un petit astre cédoit au grand, une petite lumière se confondoit avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenoit auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme, quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez ; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout-à-fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnoître de vous toute la lumière que je reçois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrois-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur* (*Ps.* XXVI. 1.) ? Nous sommes de ceux à qui l'Apôtre a écrit : *Vous avez été autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur* (*Ephes.*, V. 8.). Comme s'il eût dit : Si vous étiez par vous-même lumineux, pleins de sainteté, de vérité et de vertu ; et si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous auroit jamais quittés. Mais maintenant vous reconnoissez, par tous vos égarements, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en haut ; et si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur.

O lumière incompréhensible, par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde, et d'une façon particulière ceux de qui il est écrit : *Marchez comme des enfants de lumière* (*Ibid.*) ; outre l'hommage que nous vous devons, de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai Père des lumières ; nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre, et s'évanouir devant vous. Oui, Seigneur, toute lumière créée, et qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit ce sacrifice de s'anéantir, de disparoître en votre présence ; et disparoître principalement à nos propres yeux ; en sorte que, s'il y a quelque lumière en nous, nous la voyons, non point en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné *pour nous être sagesse, et justice, et sainteté, et rédemption* (1. *Cor.*, I. 30, 31.) ; afin *que celui qui se glorifie, se glorifie*, non point en lui-même, mais uniquement *en Notre-Seigneur* (2. *Cor.*, X. 17.).

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre, et l'oblation pure de la nouvelle alliance, qui vous doit être offerte en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel ; autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir ; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous, et que vous soyez tout mon amour ; car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux ; mais si j'ouvre les yeux pour voir la lumière que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais ; je vous aimerai, ô Dieu, qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour ; envoyez-moi du plus haut des cieux, et de votre sein éternel, votre Saint-Esprit, ce Dieu amour, qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez ; qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour ; d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

O Dieu, votre Saint-Esprit peut seul opérer cette merveille ; qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres et mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi ; et que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent que vous allumerez au fond de mon âme, sans qu'il m'en demeure rien, s'exhale tout en vapeurs vers le ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me délecte qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur et ma vie, maintenant et aux siècles des siècles. *Amen, Amen.*

OPUSCULES.

RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST.

Et moi je vous dis : Ne résistez point à celui qui vous traite mal (MATTH., V. 39.).

Ne point résister au prochain qui nous traite mal, c'est ne se point mettre en danger de perdre la patience, la charité, la douceur, la modération; car ce sont des biens que nous devons avoir principalement soin de conserver. Ne point résister, c'est vaincre en vertu celui qui nous veut attaquer; et c'est ainsi qu'il faut être plus fort que lui. Ne point résister, c'est ôter au feu le moyen de s'allumer, ne répondant rien, et adoucissant tout.

Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre (MATTH., V. 4.).
Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (MATTH., XI, 29.).

Pour entretenir le bon ordre et la paix dans votre communauté, pour gagner peu à peu tous les cœurs, pour persuader sans difficulté et sans disputer, pour entraîner les autres sans effort, pour attirer les personnes les plus éloignées de suivre le bon chemin, il n'y a qu'à pratiquer envers elles la douceur; mais la pratiquer comme Jésus-Christ : car il ne suffit pas d'être doux, si on ne l'est comme lui. Il est vrai que pour y parvenir il faut beaucoup prendre sur soi. Il faut compatir, excuser, supporter, condescendre, se soumettre, s'humilier; et j'avoue que cela est très difficile. Mais souvenons-nous que la grande vertu, la grande sévérité du christianisme consiste dans la pratique de la charité, de l'humilité et de la douceur, dans la patience, et le pardon de toutes offenses, même les plus sensibles; et que c'est une grande illusion que de vouloir chercher la perfection hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela.

Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de douceur pour l'intérêt de la foi; et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas faire moins pour l'une que pour l'autre. La miséricorde veut qu'on fasse du bien à son prochain en toutes rencontres, qu'on ne le juge jamais, qu'on ne le condamne point, et que dans ses peines et afflictions on l'assiste et le console.

Si le grain de froment, dit Jésus-Christ, *ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il se multiplie et porte beaucoup de fruit* (JOAN., XII. 24, 25.).

Nous sommes ce grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes : c'est par là que nous pouvons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle : mais il faut pour cela que tout meure en nous; il faut que le germe de vie se dégage, et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroît qu'à ce prix. Tombons donc et cachons-nous en terre; humilions-nous; laissons périr tout l'homme extérieur, la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps. Entendons bien la force de ce mot : *Se haïr soi-même* (LUC., XIV. 26.). Si les choses de la terre n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là : s'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire comme ailleurs : *Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi* (MATTH., X. 37.) : mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. Entendons par là le courage que demande le christianisme : tout perdre, tout sacrifier. Cette vie est une tempête; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car que serviroit-il de tout sauver, si soi-même il faut périr?

Périsse donc pour nous tout ce qui nous plait;

qu'il s'en aille en pure perte pour nous. Haïr son âme, c'est haïr tous les talents et tous les avantages naturels, comme étant à nous; et peut-on s'en glorifier quand on les hait? Mais peut-on ne les pas haïr quand on considère qu'ils ne nous servent qu'à nous perdre, dans l'état d'aveuglement et de foiblesse où nous sommes, toujours en danger de tout rapporter à nous, au lieu de tendre à Dieu par ses dons? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu nous perd plus que tout le reste. Il n'y a rien que Jésus-Christ ait tant répété et tant inculqué que ce précepte : *Si on veut être mon disciple, il faut*, dit-il, *haïr son père, sa mère, ses frères, et sœurs, femme et enfants, et sa propre âme*, et tout le sensible en nous; alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

Notre-Seigneur ajoute encore : *Qui aime son âme, la perdra*. C'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, quelle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle.

Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : *Qui aime son âme, la perd*. Toutes les fois que quelque chose de dur et de pesant se présente, songeons aussitôt : Haïr son âme, c'est la sauver. Ainsi nous vivrons de la foi, et nous serons vrais justes dans l'esprit et les maximes de l'Evangile.

SUR LA PRIÈRE.

Prier Dieu véritablement, c'est lui exposer avec humilité nos misères, et lui demander d'en avoir compassion selon la grandeur de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ. *Demandez, et vous recevrez; frappez, et on vous ouvrira; cherchez, et vous trouverez* (MATT., VII. 7, 8.). Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu? Saint Jacques nous le dit : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bienfaits* (JAC., I. 5.). Mais il faut demander la sagesse d'en haut avec confiance, et sans hésiter dans son cœur. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : *En vérité, en vérité je vous le dis, que si vous aviez de la foi, et que vous n'hésitiez pas, vous obtiendriez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer; et je vous le dis encore un coup, tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et il vous arrivera* (MATT., XXI. 21, 22.).

Regardons donc où nous en sommes par nos péchés, et demandons à Dieu notre conversion avec foi, et ne disons pas qu'il est impossible : car quand nos péchés seroient d'un poids aussi accablant qu'une montagne, prions, et il cédera à la prière; croyons que nous obtiendrons ce que nous demandons. Jésus-Christ se sert exprès de cette comparaison familière, pour nous montrer que tout est possible à celui qui prie, et à celui qui croit. Animons donc notre courage, ô chrétiens, et jamais ne désespérons de notre salut.

Apprenons maintenant ce que c'est que de frapper, et qu'il faut persévérer à frapper, jusqu'à nous rendre importuns si cela se pouvoit : car il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher, pour ainsi dire, ses grâces; et cette manière, c'est de demander et de crier sans relâche à son secours, avec une ferme foi, et une humble et haute confiance. D'où il faut conclure avec l'Evangile : *Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira*. Ce que Jésus répète encore une fois en disant : *Car quiconque demande, reçoit; quiconque cherche, trouve; et on ouvre à celui qui frappe*.

Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille; et quoique Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebuter, frappons toujours, attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi : car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire tout seul, mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce; car tout se fait par ce concours : mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et c'est là le fondement de l'humilité.

Jésus-Christ dit encore qu'*il faut toujours prier, et ne cesser jamais* (LUC., XVIII. 1.). Cette prière perpétuelle ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendroit peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quel-

ques vérités, que l'on conserve dans son cœur, et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut, dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins, c'est-à-dire, les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : *Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau* (*Ps.* CXLII. 6.). Ah ! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes mes foiblesses vous prient : tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu, et qu'on tâche de faire en tout sa volonté, on prie, et Dieu entend ce langage.

O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paroît toute entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une manière de prier toujours, et peut-être la meilleure.

Apprenons encore à demander par Jésus-Christ. Par Jésus-Christ, c'est demander sa gloire; c'est interposer le sacré nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit être principalement le salut; le reste est comme l'accessoire : on est assuré d'obtenir quand on demande en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser. Si donc on n'obtient pas, c'est qu'on demande mal; ou qu'on ne demande pas ce qu'il faut demander. Demander mal, c'est demander sans foi : si vous demandez avec foi et persévérance, vous l'obtiendrez : demandons notre conversion, et nous l'obtiendrons.

Le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être de s'y rendre fidèle aux heures qu'on y a consacrées. Fût-on distrait au dedans, si on gémit de l'être, si on souhaite seulement de ne l'être pas, et qu'on demeure humble et recueilli au dehors; l'obéissance qu'on rend à Dieu et à l'Eglise, à la règle de son état, l'attention à observer les cérémonies, et tout ce qui est de l'extérieur de la piété, prononçant bien les paroles, etc.; on prie alors par état et par disposition, par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses, de ses distractions. O que la prière est agréable à Dieu, quand elle mortifie le corps et l'âme! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.

Toutes les fois que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, et nous devons le dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en désir et en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis; non que nous soyons sans mérites, mais à cause que nos mérites sont ses dons, et que ceux de Jésus-Christ en font tout le prix; parce que ce sont les mérites d'un Dieu. C'est ainsi qu'il faut prier par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et l'Eglise qui le fait toujours reçoit par là tout l'effet de la divine prière qu'il fit pour nous la veille de sa passion. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne l'ait pas exprimé. Qui doute qu'il n'y vît tous ceux que son Père lui avoit donnés dans la suite des siècles, et pour lesquels il alloit s'immoler avec un amour particulier? Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise; et rendant grâces avec elle par Jésus-Christ, pour tous ceux qui sont déjà consommés en lui, demandons l'accomplissement de tout le corps mystique de ce divin chef, et de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux et fortuné. Ne doutons point que cette grâce ne nous soit donnée si nous persévérons à la demander par pure miséricorde et par grâce; c'est-à-dire, par les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, qui a été versé pour nous, et dont nous avons le gage sacré dans l'Eucharistie.

PRIÈRE. O mon Sauveur, mon Médiateur et mon Avocat, je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies pour obéir à vos préceptes; ainsi je justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* (JOAN., XIV. 6.). C'est par vous qu'il faut aller; c'est par vous qu'il faut demander; c'est par vous qu'il faut demander vos grâces.

Tant de vérités sont renfermées dans ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Chris-*

tum. Toutes les fois qu'elles retentissent à nos oreilles, ou que nous les prononçons, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur. Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces viennent par lui : pour l'invoquer il faut l'aimer et l'imiter; c'est l'abrégé du christianisme.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.

Tout ce qui unit à Dieu, tout ce qui fait qu'on le goûte, et qu'on se plaît en lui, qu'on se réjouit de sa gloire, et qu'on l'aime si purement qu'on fait sa félicité de la sienne, et que, non content des discours, des pensées, des affections et des résolutions, on en vient solidement à la pratique du détachement de soi-même et des créatures; tout cela est bon, tout cela est la vraie oraison. Il faut observer de ne pas tourmenter sa tête, ni même trop exciter son cœur; mais prendre ce qui se présente à la vue de l'âme, avec humilité et simplicité, sans ces efforts violents qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers; se laisser doucement attirer à Dieu, s'abandonnant à son Esprit. S'il reste quelque goût sensible, on le peut prendre en passant sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort; mais se laisser couler soi-même en Dieu et en éternelle vérité par le fond de l'âme; aimant Dieu, et non pas le goût de Dieu, sa vérité, et non le plaisir qu'elle donne. Ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus aimé de Dieu; mais désirez d'être toujours de plus en plus uni à Dieu, afin qu'il vous possède. La meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ, et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvements que Dieu met dans l'âme par sa grâce et par son Esprit.

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LES VISITES DU SEIGNEUR, L'ATTENTION A LUI PLAIRE, L'EFFICACE DE LA PAROLE DE DIEU.

I. Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource; c'est parce que Jésus-Christ a dit : *Tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où Dieu te visitoit* (Luc., xix. 44.); espère encore, il est encore temps; et si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras : car c'est le grand signe de la miséricorde divine, de reconnoître sa misère et d'en gémir sincèrement.

II. Nous devrions tellement nous occuper de Dieu, en nous tenant en sa divine présence, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans l'esprit, que le soin et le désir de le contenter en tout, de l'aimer et de lui plaire. Certainement c'est un grand don de Dieu que de l'aimer, et d'être toujours pressé d'un ardent désir d'augmenter dans son amour.

III. La médecine des âmes malades, c'est la parole de Jésus-Christ. Prendre cette médecine, c'est la lire avec respect et attention, y réfléchir, et la méditer en esprit de prière. Le fondement du salut, c'est de croire, et de s'unir non-seulement à la vérité en général, mais encore à chaque vérité particulière qu'on lit, par un acte de foi qu'on fait dessus. Le commencement du salut, c'est lorsque ces vérités reviennent comme d'elles-mêmes dans la mémoire, et y ramènent l'attention à Dieu et au salut. Le fruit, c'est de vaincre ses passions, et de devenir plus fort et plus courageux par cette victoire. L'effet accompli de ce remède céleste, c'est de rendre l'âme parfaitement saine : elle le seroit d'abord, si elle le vouloit. Car comme sa maladie est le déréglement de sa volonté, sa santé seroit parfaite par un seul acte parfait de sa volonté pour plaire en tout à Dieu. La force ne manque pas au remède. La parole de Jésus-Christ est vive et efficace; elle pénètre jusqu'à la moelle, jusque dans l'intérieur de l'âme : une vertu divine l'accompagne; et Jésus-Christ ne manque jamais de parler au dedans à ceux qui s'affectionnent au dehors à sa sainte parole. Le respect que lui portent ces âmes fidèles, est même une marque qu'il leur a déjà parlé.

MANIÈRE

COURTE ET FACILE POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI, ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU.

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en Dieu, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur; et pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours, et de la multitude d'affections pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien, son premier principe, et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien, et tant plus la simplicité est grande, l'union est aussi plus par-

faite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de l'*un* nécessaire, c'est-à-dire, de l'unité éternelle; disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium, unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia.* O un nécessaire! c'est vous seul que je veux, que je cherche, et que je désire! vous êtes mon un nécessaire, ô mon Dieu et mon tout!

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même, ou quelqu'une de ses perfections; soit Jésus-Christ, ou quelqu'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu, et reçoit beaucoup : son travail est doux, et néanmoins plus fructueux; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi de la présence de Dieu, qui est partout, et de Jésus-Christ, duquel les regards, quand nous serions abîmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit, ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui diroit intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent; ou c'est un simple souvenir de foi, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive, puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté, c'est-à-dire, que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire : tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment; et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme lui devient donc en quelque manière semblable en cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit et en toute sa vie, d'offrande de soi-même et de toutes ses actions, de direction d'intention, et autres, etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ses actes; mais l'expérience lui fera connoître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connoissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification et son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la grâce; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être son attention susdite en foi, ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains et livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son esprit, et s'unissant intimement à Jésus-Christ, puis la continuer en cette même façon; comme aussi les prières vocales, le chant du chœur, la sainte messe, dite ou entendue, et même l'examen de conscience, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller au repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toutes imperfections, et attachée seulement à Dieu, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition,

pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrète, etc.; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres; s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux; se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté; c'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité : c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'événements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à notre chef : c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu, et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu, dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation; sur quoi il faut ajouter, que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de s'entre-porter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit de paroles de Dieu*, et comme si Dieu même parloit par lui; il suffit pour cela de se donner simplement à son esprit; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient sans affectation. Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes, et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses; je ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité : Seigneur, qui est semblable à vous? Mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu et rien plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature. Mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même : et quiconque fuit de souffrir, et de s'humilier, et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée : et c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, et on se prive des biens incompréhensibles. O heureuses sont les âmes fidèles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut! cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un religieux et une religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, et les exercices communs de la religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, et qui néanmoins consiste dans une mort totale et continuelle? par cette voie, le royaume de Dieu s'établit en nous, et tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels; mais il faut lire en simplicité et en esprit d'oraison, et non pas par une recherche curieuse; on appelle lire de cette façon, quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre, et que cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu, que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première, qu'une personne dévote sans oraison, est un corps sans âme; la seconde, qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement et sans humilité; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle, est que le Saint-Esprit nous y conduit non-seulement par les lumières, douceurs, consolations, tendresses et facilités; mais encore par les obscurités, aveuglements, insensibilités, chagrins, angoisses, tristesses, révoltes des passions et des humeurs; je dis bien plus, que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection; l'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu, qui per-

met qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements, et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connoître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'âme dans le purgatoire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que Dieu même met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à sa volonté, et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquoit, et par une porte qui, toute ouverte qu'elle est par les saints depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur étoit peut-être pas encore assez connue; faites plutôt que, devenant tous aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

EXERCICE JOURNALIER

POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI

TOUTES SES ACTIONS PENDANT LE NOVICIAT.

Pour bien commencer votre journée, dès le moment que vous serez éveillée, faites le signe de la croix. Adorez la majesté de Dieu par un acte de retour sur tout ce que vous êtes; rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes sur vous, et vous donnez toute à lui.

Lorsque vous serez levée, mettez-vous à genoux, et faites votre exercice du matin en cette manière.

Très sainte Trinité, je vous adore de toutes les puissances de mon âme : je vous remercie de ce que vous m'avez préservée de tant de périls et de dangers, que d'autres meilleures que moi n'ont pas évités. Je me donne toute à vous, et vous remercie très humblement de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance. Rachetée de votre sang précieux, appelée à la foi et à la vocation religieuse, je vous supplie de me faire la grâce de reconnoître toutes ces miséricordes, et de vous être fidèle tout le temps de ma vie. Père de toute bonté, je m'offre à vous, et vous adore comme votre fille, voulant vous obéir en toutes choses. Remplissez mon entendement de vos connoissances et de vos grandeurs, et mon cœur de votre amour; afin que je vous serve comme je dois.

Verbe divin, je vous honore et adore avec tous les respects que je dois, et je m'offre à vous comme esclave; mais esclave de votre amour, voulant m'assujétir à la vraie vie de l'esprit, que vous avez enseignée venant au monde. Mais comme je ne peux rien de moi-même que le péché, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce pour enflammer mon cœur dans la pratique des vertus. Présentez à ma mémoire le souvenir de ce que vous avez fait pendant que vous conversiez parmi les hommes, et de tout ce que vous avez souffert pour me racheter; c'est la miséricorde que je vous demande, ô mon Jésus, et que j'en fasse l'usage conforme à vos desseins.

Divin Esprit, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je m'offre à vous comme écolière et disciple, pour être instruite de ce que j'ai à faire pour posséder votre amour; vous suppliant que mon cœur en soit enflammé, et qu'il soit détaché de l'affection des créatures, auxquelles je renonce pour adhérer à vous seul. Je vous demande la lumière, pour connoître ce que je dois faire pour ma perfection; vous demandant pardon de la négligence que j'ai apportée à suivre les inspirations que vous m'avez données tant de fois pour mon salut.

Très sainte et adorable Trinité, prosternée à vos pieds, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et vous supplie d'agréer que je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui, intérieurement et extérieurement, en l'honneur des mérites de Jésus-Christ, et pour honorer toutes ses actions, lui demandant la grâce que les miennes soient sanctifiées par les siennes, désirant de les unir à ses mérites.

POUR LE DIMANCHE.

Mon Dieu, ayant uni toutes mes actions intérieures et extérieures à celles de mon Jésus, je vous les offre aussi, pour vous remercier de ce que vous avez donné l'infaillibilité à la sainte Eglise pour nous enseigner, comme elle l'apprend à ses enfants par ce qu'elle leur commande de croire; je me rends de tout mon cœur à ses lois amoureuses.

POUR LE LUNDI.

Mon Dieu, je vous supplie que toutes les actions de ce jour soient à l'intention et pour le repos des âmes du purgatoire, particulièrement pour celles qui sont le plus délaissées, vous conjurant que, par les douleurs et l'effusion du plus précieux sang de mon Sauveur, il vous plaise les délivrer et les faire jouir de votre gloire; vous demandant la foi, l'humilité et le mépris de tout ce qui n'est point vous.

POUR LE MARDI.

Mon souverain Seigneur, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer toutes celles de mon Jésus, lorsqu'il étoit sur la terre, et pour vous remercier des grâces et prérogatives que vous avez accordées à tous les saints et saintes; mais particulièrement à ceux et celles que l'Eglise honore en ce jour; vous demandant par leur intercession ma conversion parfaite.

POUR LE MERCREDI.

Mon Dieu, je vous offre tout ce que je ferai en ce jour, pour vous remercier de ce que vous m'avez fait naitre de parents catholiques qui m'ont élevée dans la foi; vous suppliant de me faire la grâce d'y vivre et mourir, de daigner convertir tous les hérétiques, et de donner votre Esprit au pape et à tous ceux qui conduisent visiblement l'Eglise, pour en bannir toutes les erreurs.

POUR LE JEUDI.

Mon Dieu, agréez que je fasse aujourd'hui toutes mes actions intérieures et extérieures, pour honorer la demeure de mon Jésus dans le très saint Sacrement de l'autel, et que j'adore son humilité et son amour; vous suppliant, par cet anéantissement où il s'est réduit pour moi, que je sois humble, et que je me conforme aux états de mon Jésus dans ce sacrement auguste, que je révère de tout mon cœur.

POUR LE VENDREDI.

Je vous consacre en ce jour, mon Dieu, tout ce que je ferai intérieurement et extérieurement, pour honorer la passion et les souffrances de mon Jésus, et pour imprimer sa croix dans mon cœur, vous suppliant que, par sa mort et ses douleurs, j'aie la force pour supporter toutes les croix qu'il lui plaira m'envoyer, auxquelles je me soumets de tout mon cœur.

POUR LE SAMEDI.

Je vous présente, ô mon souverain Seigneur, tout ce que j'ai dessein de faire aujourd'hui, pour votre plus grande gloire, et pour honorer en la sainte Vierge sa virginité et sa maternité tout ensemble; vous suppliant, mon Dieu, de me donner la pureté de corps et d'âme, la grâce que je vous sois fidèle, et que je ne m'éloigne point de vos desseins sur moi.

Sainte Vierge, je vous supplie de me prendre en votre protection, et de m'obtenir de votre Fils la grâce que je lui sois constamment unie, et que je m'étudie toujours à suivre ses volontés saintes.

Sub tuum præsidium, etc.

Saint Ange, qui m'avez été donné de la bonté divine pour gardien de mon corps et de mon âme, je vous supplie de me préserver en ce jour des périls spirituels et corporels, et que vous m'empêchiez d'offenser la majesté de mon Dieu, me portant à faire le bien et à m'éloigner du mal, et détournant de moi les occasions du péché : assistez-moi en tous les moments de ma vie, mais surtout à celui de ma mort.

Finissez après avoir adoré encore la très sainte Trinité, disant :

Sainte Trinité, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et je vous demande votre sainte bénédiction, et qu'il vous plaise remplir les puissances de mon âme de votre connoissance, de votre amour et de votre souvenir.

Puis tâchez, en vous habillant, de vous entretenir l'esprit en la présence de Dieu; le suppliant de vous revêtir de sa grâce, en vous couvrant des habits de la sainte religion, que vous baiserez par respect en les mettant, et demandant avec instance à Notre-Seigneur, qu'il vous donne le vrai esprit de votre père saint Benoît, qui est dans le silence et dans l'obéissance.

Vous irez à prime, et tâcherez d'assister à ce premier office avec le plus de ferveur que vous pourrez, et vous chanterez les louanges de Dieu avec respect et avec application d'esprit, vous

souvenant que vous faites en terre ce que les anges font au ciel; et si cela ne suffit pas, vous offrirez cette heure en l'honneur de Jésus cruellement flagellé. Pénétrez profondément ce mystère; et abîmez-vous, voyant un Dieu de majesté traité en esclave, qui, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'a aucune partie saine en lui. Que cet état de Jésus vous excite à l'aimer de tout votre cœur, et à souffrir pour lui tout ce que la Providence permettra qu'il vous arrive.

Pour l'oraison, tâchez d'avoir un grand désir de converser avec Dieu. Vous commencerez votre oraison par un acte de foi et d'une profonde humilité, dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

Après cela entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu, pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, sans empressement de votre part, n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement; car bien souvent, faute de laisser agir la grâce, on la perd. Si vous avez quelque sécheresse, impuissance ou distraction, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières, afin qu'il n'y ait point de votre faute; et pour les dérélictions, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : Ah! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation; sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. D'autres fois, vous lui pourrez dire : Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens; puisque vous le voulez ainsi, je m'y soumets de toutes les forces de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourroit déplaire.

Au commencement de la messe, excitez-vous à une grande douleur de vos péchés, et offrez le grand sacrifice de la messe, pour honorer celui que Jésus a consommé sur la croix pour nos péchés; remerciez-le de cet adorable mystère, lui demandant la grâce de vous rendre digne d'une si copieuse rédemption. Offrez-le aussi pour remercier Dieu des grâces infinies qu'il a départies à la sainte Vierge sa mère, pour honorer Dieu en ses saints, et pour les âmes du purgatoire. Si cela ne suffit pas, servez-vous de l'exercice de la messe et de la communion, quand vous communierez.

Après la basse messe, vous souvenant que vous venez de converser avec Dieu, faites l'offrande de toutes vos actions dans cet esprit de recueillement, avec beaucoup de respect et d'attention à sa présence.

Après cette offrande, vous vous occuperez aux emplois de votre charge avec soin et diligence, travaillant, autant que vous pourrez, à être fidèle à la grâce; car de cette fidélité dépend votre avancement à la perfection. Dieu a tant de pente à se communiquer à nous, qu'il ne cherche que des âmes préparées à s'unir à lui. Disposez-vous pour recevoir ses dons. La meilleure disposition est de faire bon usage des grâces qu'il vous donne pour vous avancer; et c'est pour cela qu'il dit : *Celui qui est fidèle en peu, je l'établirai en beaucoup* (MATTH., XXV. 21.). Soyez donc soigneuse et courageuse à mortifier vos passions et vos cinq sens; mais particulièrement lorsque vous en avez le mouvement.

Le ressouvenir de ces choses vous aidera à retourner à Dieu, et à rentrer en vous-même pendant votre travail manuel, pour vous donner toute à Dieu qui vous a créée pour lui, et pour vous engager à l'aimer. Comment le ferez-vous, sinon en détruisant en vous, par la mortification, l'Adam terrestre, pour vous revêtir du céleste qui est Jésus-Christ? Je vous conjure en son nom de vous rendre exacte en ces points par la pratique de ce qui suit.

Le premier point, être fidèle aux obligations de votre condition, et qu'il n'y ait jamais que l'obéissance qui vous en dispense; et que vous ne fassiez rien de ce que vous devez faire, que pour Dieu, donnant une âme à tout ce que vous devez faire; parce qu'il n'y a rien de petit, quand on fait avec esprit et obéissance les actions religieuses.

Le deuxième, être fidèle aux traits de Dieu dans votre intérieur; obéissant à sa voix, quelque répugnance que vous y ayez : rendez cette fidélité à sa grâce, et il vous en donnera de nouvelles. C'est ce qui fait avancer les âmes; parce qu'elles reçoivent de plus en plus de nouvelles grâces, par le bon usage des premières.

Le troisième est d'être inviolablement fidèle à la mortification de vos passions et des cinq sens; vous assurant que vous ne pouvez tendre à la perfection, ni devenir fille d'oraison que par cette voie.

Il y a encore trois autres principes sur lesquels je suis bien aise de vous instruire, qui, bien pra-

tiqués, remédient aux trois occasions par lesquelles les chrétiens et les religieuses reculent au lieu d'avancer, et qui, lorsqu'elles ne sont pas encore dans le chemin, les empêchent d'y entrer.

Le premier, sont les tentations, sécheresses, dérélictions, impuissances, pauvreté, aveuglement, soit pour l'oraison mentale ou autres prières. Et afin que ces peines ne vous empêchent pas de servir Dieu, priez-le par foi, par fidélité, par obéissance; vous imprimant bien cela en l'esprit, pour vous engager avec courage au service que vous lui devez. Il est mon Sauveur, lui direz-vous, ma force, mon commencement et ma fin; cela étant, je dois le servir également au milieu de ces tentations, de ces impuissances, etc.

Produisez en ces commencements des actes de foi de ces vérités, pour vous en donner l'habitude.

Le deuxième, sont les maladies, infirmités, assujétissements du corps, qui souvent, si l'on n'est fidèle, relâchent l'esprit, et l'entretiennent dans les soins de ce corps, dans la mollesse et dans la lâcheté. Il faut, pour y remédier et l'empêcher, accepter de la main de Dieu et de sa très sainte volonté l'état de la maladie; et vous persuader, par réflexion et par acte de foi, ce qui est dit dans le premier empêchement, qui est que, dans l'état de la maladie, vous devez rendre à Dieu service, fidélité, adoration, tendre à votre perfection par ces voies, et conserver toujours la mortification : si elle ne peut être exercée sur le corps par les austérités, il faut qu'elle soit dans l'esprit, les passions et les cinq sens. Qu'il y a de sujets de grande pénitence dans les maladies, quand on les sait prendre comme l'on doit!

Le troisième empêchement, sont les occupations, obédiences, contradictions, et embarras que vous devez éviter : mais quand l'obéissance vous y emploie, il s'y faut soumettre, et vous souvenir que vous devez être fidèle, et que Dieu est votre Dieu, que vous êtes sa créature, et par conséquent obligé de l'aimer et servir : faire usage de ces embarras étant inviolablement fidèle à ce Dieu de bonté, et lui demander par aspiration, ou par la foi en sa présence, la grâce de lui rendre ce que vous lui devez comme à votre Créateur. C'est en cette manière que l'on pratique la vertu, et que l'on tend à la perfection; et ce qu'on acquiert dans ces oppositions est bien plus solide que lorsque nous avons des goûts, des facilités à prier et à agir, de la santé, et bien du temps pour la retraite. C'est pourquoi, pendant que vous êtes dans la force et dans la vigueur de la grâce de votre vocation, imprimez-vous ces pratiques qui font toute la perfection des âmes religieuses, ou dont le défaut cause leur entière infidélité et relâchement au service de Dieu, que vous devez préférer à tout, disant : C'est cette souveraine bonté qui m'a donné l'être, et qui m'a faite pour lui; et ainsi du reste : et lorsque vous y aurez commis quelques fautes, vous pratiquerez trois choses.

La première, de rentrer dans votre intérieur pour vous en humilier, et en porter le poids devant la majesté divine.

La deuxième est de vous confier en sa miséricorde, et lui demander la grâce de vous en amender, lui promettant que vous le ferez par la force de sa grâce.

La troisième est de vous en humilier devant votre directeur, en lui découvrant l'état de votre intérieur. Je vous puis assurer que si vous voulez, avec la grâce de votre vocation, vous rendre fidèle à ces principes dans toutes les rencontres, en peu de temps vous y aurez une telle habitude, que vous n'aurez plus de peine dans la pratique de ces choses, comme dit votre sainte règle; et pour vous aider à les retenir plus facilement, je les mettrai en abrégé.

La première, être inviolablement fidèle à tous les devoirs de votre condition, les faisant pour Dieu, donnant une âme à toutes les actions extérieures.

La deuxième est la fidélité aux inspirations intimes que vous ressentirez de quitter le mal et de faire le bien. Si l'on consultoit bien ce fonds, l'on ne feroit pas tant de fautes, et l'on adhéreroit plus qu'on ne fait aux saintes inspirations.

La troisième est la fidèle pratique de la mortification des passions, des cinq sens et de tout le grossier.

La quatrième est de porter les peines et privations dans l'esprit de soumission et de fidélité, et d'en faire un saint usage par un acte de foi.

La cinquième est la maladie qu'il faut souffrir et accepter de la main de Dieu, pour être fidèle à ne se point relâcher de la pratique intérieure de la mortification.

La sixième est d'être soigneuse dans l'obédience, et dans les emplois que l'obéissance vous donne, de vous y conserver dans un esprit intérieur, et une attention à la présence de Dieu en vous.

Sachez que si vous voulez tendre à la perfection et à la sanctification de votre âme, vous devez,

durant les années de votre noviciat, vous engager dans une entière pratique de tout ceci ; afin d'en prendre les habitudes : cela étant, vous pouvez en peu acquérir cet esprit d'oraison, qui est si avantageux pour les âmes religieuses, et qui les fait parvenir à cette union divine, qui leur fait aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comment pouvez-vous garder ce premier commandement que Dieu nous a fait, si par toutes ces pratiques de mortification vous ne détruisez tout ce qui est opposé à ce Dieu d'amour ?

Je vous conseille de ne point quitter ces petites pratiques, que votre direction vous donne, si ce n'est que Dieu vous accorde quelques grâces surnaturelles, qui n'arrivent, pour l'ordinaire, qu'après la purgation et la pratique d'une sérieuse mortification en toutes (qui dit toutes n'excepte rien) les voies de votre sanctification ; faisant tout ce que je viens de vous marquer avec une obéissance entière : car je désire que vous ne fassiez rien sans une actuelle obéissance, et que vous vous accoutumiez à la demander pour tout ce que vous avez à faire, soit pour votre intérieur ou extérieur, du moins une fois la semaine : et quand vous rendrez compte de votre intérieur, premièrement vous commencerez toujours, disant : Je vous supplie de me donner le mérite de l'obéissance pour dire ma coulpe, et pour rendre compte de mon intérieur; secondement vous direz : Depuis que je suis sortie de ma direction, je me suis trouvée, en tous mes exercices et à l'oraison, de telle et telle manière : troisièmement, vous direz comment vous avez travaillé à détruire le vice qu'on vous aura donné à combattre, et à acquérir la vertu opposée que vous deviez pratiquer : quatrièmement vous déclarerez si vous avez été soigneuse de mortifier vos sens, et particulièrement celui que vous aurez eu la semaine à combattre : cinquièmement, quelles impressions vos lectures vous ont faites, quel fruit vous en avez retiré pour l'accomplissement de vos devoirs : sixièmement, si vous avez quelque avis à demander, ou quelque peine à exposer, vous le ferez : septièmement, vous en allant vous tâcherez de vous souvenir des instructions qu'on vous aura données, avec une forte résolution d'en venir à la pratique.

Quand on sonnera le deuxième office, rentrez dans votre intérieur, et vous réjouissez de ce que vous allez chanter les louanges de Dieu ; et vous lui direz avec un saint transport : Mon Seigneur, préparez mon cœur et ma langue, afin que l'un et l'autre vous louent. Et tâchez d'être à l'office avec grande modestie et recueillement, ne pensant qu'à la majesté de Dieu ; ou si cela ne suffit, honorez les ignominies et douleurs que les Juifs firent souffrir à Jésus, lui mettant une couronne d'épines sur la tête, que l'on enfonçoit dans son sacré chef. Adorez-le profondément, pour réparer les outrages que lui firent souffrir les Juifs, qui se moquoient de cet innocent Agneau, se mettant à genoux et le saluant par dérision. Quel spectacle de voir un Dieu abandonné à la raillerie de ses ennemis! Excitez votre âme à connoître la grandeur de votre ingratitude par les excessives douleurs de ce divin Sauveur.

Vous irez ensuite faire votre examen, vous mettant en la présence de Dieu, l'adorant avec le plus d'application que vous pourrez ; et rentrant dans votre intérieur, vous connoîtrez ce que vous avez fait contre Dieu, contre l'obéissance, votre prochain et vous-même ; demandant à Notre-Seigneur qu'il vous fasse connoître toutes les fautes que vous avez commises, et qu'en les connoissant, il vous en donne le regret, la douleur et la volonté de ne les plus commettre ; car tout bien vient de Dieu, père des lumières. C'est pourquoi, il faut que vous demandiez avec confiance à Notre-Seigneur tout ce qui est pour votre sanctification ; il vous invite à demander tout à son Père en son nom.

Vous irez au réfectoire, vous humiliant de voir à quel assujétissement nous sommes obligés ; et pendant que vous donnerez la nourriture à votre corps, priez Notre-Seigneur qu'il sustente votre âme : de temps en temps renouvelez votre attention pour entendre la lecture ; et ne laissez jamais passer aucun repas sans vous mortifier, en vous privant de quelque chose de ce que vous mangez avec trop d'appétit, ou en mangeant ce que vous n'aimez pas : mais que ce soit en peu de chose ; parce qu'il faut estimer davantage l'esprit général que la singularité, prenant en esprit de simplicité et de pauvreté ce que la religion vous donne.

Après le réfectoire, vous monterez au dortoir pour garder le silence ; ce que vous ferez en union avec celui que Jésus-Christ a gardé dans l'état d'abaissement de son enfance ; et vous vous occuperez à quelque petit ouvrage, si vous en avez à faire, ou à quelque lecture peu appliquante.

Quand on dira none à midi, vous adorerez Jésus-Christ portant sa croix. Pénétrez-vous intérieurement de l'excès des douleurs qu'il souffroit, pendant que l'on clouoit ses mains et ses pieds, que vous adorerez profondément, en offrant au Père éternel toutes ces souffrances de

Jésus pour le salut des hommes, mais en particulier pour votre âme criminelle.

Quand on sonnera le silence, vous ferez de même que j'ai dit au matin; vous souvenant, pendant vos occupations, que les dispositions éloignées pour l'oraison sont la fidélité aux inspirations de Notre-Seigneur, la mortification de vos passions et des cinq sens, et de faire vos actions pendant la journée en la présence de Dieu: et de temps en temps vous vous entretiendrez avec Notre-Seigneur, selon l'attrait que vous en aurez, tantôt par adoration, par consécration, et par des actes d'humilité; considérant la grandeur de Dieu et votre bassesse, sa charité pour vous, et votre indignité; ce qui vous doit bien engager à l'aimer de tout votre cœur. D'autres fois, confiez-vous en lui et lui demandez miséricorde, avec protestation de fidélité; le priant de vous accorder le pardon de vos fautes. Vous pourrez, de toutes ces pensées, prendre celle pour laquelle vous aurez plus d'attrait et de pente selon vos besoins. Si vous voulez, vous vous contenterez de celle de la présence de Dieu, comme il est en vous et dans votre intime, et y adhérerez par la foi.

Sitôt que l'on sonnera l'oraison, vous serez diligente à y aller, et tâcherez de vous consacrer toute à Notre-Seigneur; le priant qu'il remplisse les puissances de votre âme de sa connoissance et de son amour, et qu'il vous donne sa grâce pour converser avec lui par l'exercice de l'oraison, que vous ferez comme on vous l'a appris, ou de cette façon. Vous vous soumettrez pleinement au domaine de Dieu, que vous adorerez, et à qui vous offrirez le temps que vous allez passer en sa sainte présence, en union des oraisons de Jésus-Christ; le suppliant amoureusement qu'il sanctifie la vôtre par les siennes. Renoncez à toutes les pensées étrangères, et faites un désaveu de toutes les inutilités qui vous viendront; et appliquez-vous paisiblement, sous les yeux de Dieu, au sujet de votre oraison.

S'il arrive que vous ne le puissiez, par tentation ou distraction, causée par votre infidélité, humiliez-vous devant la majesté souveraine de Dieu; et après deux ou trois actes, si vous voyez que vous ne puissiez rien, souffrez cette peine, impuissance et pauvreté; renoncez à toute la coulpe, et acceptez-en la peine. Parlez à Dieu par quelque acte de confiance, d'abandon et de soumission à sa volonté; et demeurez avec respect en sa présence, supportant humblement les sécheresses que vous éprouvez. Ne sortez jamais de l'oraison sans en tirer quelque fruit; demandant à Notre-Seigneur la grâce de pratiquer tout ce que vous voyez qu'il demande de vous; prenant des résolutions d'être obéissante, assujétissant votre jugement et toutes vos raisons à celle qui vous gouverne; et protestant que quelque difficulté que vous y trouviez, vous en voulez venir à la pratique, à l'imitation de Jésus-Christ, duquel l'Apôtre dit: *Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix; et pour cet effet il a été exalté* (*Philip.*, II. 8, 9.).

Les vêpres se disant ensuite, vous tâcherez de les chanter dans l'esprit que votre oraison vous aura laissé, ou bien dans la considération de Jésus-Christ sur la croix, mourant par amour pour vous. Voyez la plaie de son côté; et le priez que vous puissiez être toute recueillie en elle, considérant l'excès de son amour.

Après vêpres, vous irez en votre cellule, où étant, vous vous mettrez à genoux; et rentrant dans votre intérieur, vous y adorerez la majesté de Dieu, et lui offrirez ce temps en union de la retraite de Jésus-Christ; le suppliant qu'il sanctifie cette heure, et qu'il vous donne son esprit et l'intelligence pour concevoir votre lecture, et être instruite de ce qu'il veut de vous, pour sa gloire et votre plus grande perfection. Cette lecture se doit plutôt appeler une méditation ou étude de toutes les vertus: et quand quelque vérité vous aura touchée, recueillie et éclairée, fermez votre livre, et la pénétrez à loisir: laissez agir la grâce en vous, selon toute son étendue; et lorsque ce mouvement sera passé, relisez et employez ainsi cette heure de temps, qui sera fort utile si vous la pratiquez en cette manière.

Vous irez au réfectoire, et observerez les mêmes choses que le matin, après lequel vous irez faire une visite au saint Sacrement, que vous adorerez avec respect, rentrant dans votre intérieur: offrez par obéissance votre heure de récréation; suppliant Jésus-Christ qu'il lui plaise vous donner sa bénédiction, et vous faire la grâce de ne rien dire qui lui puisse déplaire. Pendant votre conversation, rappelez-vous de temps en temps que Dieu vous regarde, et qu'ainsi il ne faut rien dire ni rien faire qui soit indigne de sa présence.

Lorsque la cloche sonnera pour aller à complies, tâchez d'élever votre cœur à Dieu avec une nouvelle ferveur, pour suppléer à toutes les négligences de ce jour. Honorez durant cette dernière heure de l'office, la descente de Jésus-Christ de la croix; et reconnoissant par quelque

acte d'amour celui qu'il vous a porté en achevant de consommer son sacrifice, demandez-lui que par sa mort il vous fasse mourir au péché pour ne vivre qu'en lui.

A la fin, vous ferez votre examen avec le plus d'application que vous pourrez, en cette manière.

Mon Seigneur, je vous adore du plus profond de mon âme : prosternée à vos pieds, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre précieux sang, fait naître en la foi catholique, appelée à la sainte religion, et préservée de tant de périls et dangers, auxquels beaucoup d'autres, qui vous ont été plus fidèles que moi, ont été exposés, et surtout en ce jour, dans lequel vous m'avez tant fait de miséricordes. Béni soyez-vous, mon Dieu. Esprits bienheureux, aidez-moi à le remercier de toutes les grâces qu'il me fait; et lui demandez pour moi celle de connoître les péchés que j'ai commis contre sa bonté, et qu'en les connoissant j'en aie le véritable regret que je dois.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus, comme mon souverain juge; je me soumets de tout mon cœur à la puissance que vous avez de me juger; je suis très aise que vous ayez ce pouvoir sur moi; et je vous supplie de me faire participante de la lumière par laquelle vous me ferez voir mes péchés à l'heure de la mort, lorsque je comparoîtrai devant votre tribunal. Faites-moi aussi participante du zèle de votre justice, afin que je haïsse mes péchés comme vous les haïssez.

Veni, sancte Spiritus, etc.

Mon Seigneur, voilà un grand nombre de péchés que j'ai commis contre votre bonté infinie; mais j'en ai regret, et je m'en accuse à vos pieds; non-seulement de ceux que je connois, mais aussi de ceux dont je n'ai pas la connoissance et que vous voyez en moi : je vous en demande pardon, espérant, s'il vous plaît, en vos divines miséricordes.

Miserere mei, Deus, etc.

Oui, mon Dieu, je crie vers vous, pour obtenir miséricorde de votre infinie bonté; je vous supplie de me pardonner par votre infinie clémence, par les mérites du sang de mon Sauveur, ayant un vif regret de vous avoir offensé, non point pour la crainte de l'enfer ni pour quelque motif temporel, mais uniquement pour l'amour de vous-même; et c'est pour cela que je suis, par votre grâce, dans la volonté de n'y retomber jamais, et de vous être fidèle jusqu'à la mort; je voudrois avoir toute la douleur dont un cœur humain est capable, par le secours de votre grâce.

Confiteor, etc.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur; et je vous aime avec une telle complaisance, que de toute ma volonté j'aime, j'accepte et embrasse tout ce qu'il vous plaira qui m'arrive, tant à moi qu'à toutes les personnes qui me regardent, pour lesquelles je vous demande, comme pour moi, l'accomplissement des desseins de miséricorde que vous avez sur nous de toute éternité.

Je vous offre, mon Seigneur, le sommeil que je vais prendre, en union de celui que mon Jésus a pris lorsqu'il étoit en cette vie mortelle; vous suppliant d'animer mon cœur si puissamment, que tous ses mouvements se portent vers vous, et qu'il s'unisse, par ses désirs, à tous les bienheureux pour vous aimer, vous louer, vous bénir et vous adorer dans leur société.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

In te, Domine, speravi; non confundar, etc.

Suscipe me, Domine, etc.

J'espère et j'espérerai toute ma vie, ô mon Dieu, en vos grandes miséricordes, où je mets toutes mes espérances.

Venez, ô mon Dieu, posséder mon cœur; qu'il n'aime que vous dans l'éternité.

Veni, Domine Jesu.

Je veux, ô mon Dieu, faire en tout votre sainte volonté, et m'y soumets de toute la mienne.

Non mea, sed tua voluntas fiat.

Je me soumets de tout mon cœur à la mort, et je l'accepte humblement; parce que c'est votre volonté que je meure : je veux toutes les circonstances qui la doivent accompagner, comme pour le temps et l'heure; vous suppliant de m'assister en ce moment, et que je meure en votre sainte grâce; adorant, dès maintenant et pour cette heure, ce que je ne pourrai peut-être pas faire alors, le jugement que vous porterez de mon âme, m'y soumettant de toute ma volonté; vous suppliant de me traiter non selon mes mérites, mais selon toute l'étendue de vos miséricordes et de la charité de Jésus-Christ pour moi.

Sainte Vierge, je vous prie de me prendre sous votre protection particulière; et demandez pour moi à votre Fils que je ne m'éloigne jamais de lui tant soit peu, mais que mon âme veille avec lui pendant le sommeil. Assistez-moi en tous les moments de ma vie, et surtout en celui de ma mort.

Saint Ange, à qui la bonté de Dieu a donné charge de mon âme et de mon corps, je vous supplie d'en prendre un soin singulier, et de me préserver de tout danger, des illusions et tentations, et de m'obtenir que je n'offense point mon Dieu, mais que mon âme soit toujours unie à lui par amour.

Je vous adore, très sainte Trinité; c'est de tout mon cœur que je vous révère, vous suppliant de me donner votre sainte bénédiction, de me garder de tout péché, et de remplir les puissances de mon âme de votre connoissance, de votre amour et de votre souvenir. Ainsi soit-il.

Après l'examen, on monte au dortoir, où se commence le silence souverain, jusqu'au lendemain, que vous observerez avec toute l'exactitude possible. Vous vous déshabillerez en diligence pour être couchée à huit heures; et vous ne vous occuperez à rien du tout, sinon à lire votre sainte oraison auparavant.

Quand on vous éveillera pour matines, levez-vous en diligence et avec une nouvelle ferveur; remerciant Dieu de vous avoir appelée à une vocation où vous avez le moyen de le louer, durant que le monde n'y pense pas. Allez à l'église faire votre préparation, et offrez ce moment en l'honneur du moment de la naissance de Jésus-Christ; honorez toutes les circonstances de ses abaissements dans la crèche; vous unissant à tous les bienheureux, qui donnent gloire au Seigneur de ce que le Rédempteur est né.

Consacrez-vous toute à lui, et le priez de sanctifier toutes les actions de votre journée, où, si vous aimez mieux, consacrez-la à Jésus agonisant.

Quel spectacle de voir un Dieu de majesté prosterné en terre sur sa face, priant et disant: *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais votre volonté soit faite, et non la mienne* (Luc., xxii. 42.)! Que cet exemple vous apprenne à prier avec humilité et soumission aux volontés de Dieu, et qu'il sanctifie toutes les petites angoisses et abandons que la Providence permettra vous arriver.

Avant que de finir cet exercice, il faut que je vous dise que je ne l'ai fait que pour les âmes qui ne sont pas encore dans la pratique des vertus, et qui n'ont point d'habitude à la mortification, et rien de bien surnaturel. S'il se trouvoit des âmes à qui Notre-Seigneur fit quelque grâce extraordinaire, elles ne se doivent servir de ces petits moyens que dépendamment de la même grâce; car ce ne sont là que de foibles moyens, pour aider et suppléer aux impuissances et défaut d'habitude: néanmoins, si l'on est exact à les suivre, ils peuvent beaucoup aider, pourvu qu'on les embrasse avec esprit et de cœur, sans se violenter ni aller contre le trait intérieur; à quoi l'on doit se rendre très fidèle: cela étant, Notre-Seigneur bénira tout: je le supplie qu'il vous fasse cette grâce. Ainsi soit-il.

EXERCICE

DE LA SAINTE MESSE.

Au commencement de la Messe, voyant le prêtre, vous vous représenterez Jésus-Christ revêtu de cet habit blanc, qui est signifié par l'aube du prêtre, adorant le Père éternel; et vous lui offrirez ce sacrifice, lui disant de cœur:

Mon Dieu, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je vous offre ce saint sacrifice pour honorer et renouveler la passion de mon Jésus, et, par lui, le mérite de ses douleurs. Je vous demande pardon de mes crimes et la grâce d'une parfaite conversion: que je sois par amour totalement à vous, confessant, mon Dieu, que je suis indigne d'assister à ce grand sacrifice. Mais je m'accuse à vos pieds de tous les péchés que j'ai commis, selon la parfaite connoissance que vous en avez; je vous en demande pardon et miséricorde, et une véritable douleur de vous avoir offensé.

Dites le *Confiteor*.

A l'Introït.

Vous honorerez la première entrée du Fils de Dieu dans le monde pour la rédemption des hommes, et tâcherez de reconnoître cet amour par amour, lui disant:

Ah! mon doux Jésus, je vous aime, et je veux vous aimer de toutes les forces de mon âme; et qu'à jamais je reconnoisse les bontés que vous avez pour tous les hommes, et pour mon âme en particulier.

Faites en sorte que votre esprit s'applique à la connoissance des miséricordes de Jésus-Christ venant au monde.

Au *Kyrie, eleison.*

Imaginez-vous toute la nature humaine prosternée devant la majesté de Dieu, demandant miséricorde à ce bon Jésus, qui ne vient au

monde que pour vous la faire. Honorez toujours cette première entrée, et lui dites :

Ah ! mon Seigneur, faites-moi miséricorde, s'il vous plait, et à tout votre pauvre peuple qui vous la demande avec moi.

Au *Gloria in excelsis.*

Vos anges, Seigneur, nous ont annoncé, par ce cantique, la réconciliation des hommes avec votre majesté. Vous promettez, mon Dieu, que la paix et la tranquillité seront assurées aux hommes de bonne volonté. Donnez-la-moi bonne, s'il vous plait ; puisque je ne veux chercher de véritable repos qu'en vous, qui êtes mon souverain bien.

. Honorez la charité infinie de Jésus-Christ venant au monde ; et voyez que c'est pour glorifier le Père éternel, et sauver le genre humain. Demandez-lui que vous reconnoissiez cette bonté, par une grande fidélité à son service.

A l'Evangile.

Vous tâcherez de l'entendre avec respect, vous représentant que c'est la vraie publication des œuvres du Fils de Dieu étant au monde, pour servir de modèle de perfection aux âmes chrétiennes, et aux religieuses plus particulièrement ; puisque, pour imiter Jésus-Christ, elles ont renoncé à tout pour suivre, aimer et servir Dieu ; sachant qu'on ne peut avoir deux maîtres sans aimer l'un et haïr l'autre, comme dit le même Seigneur (MATTH., VI. 24.). Anéantissez-vous ; avouez que vous n'avez pas ouï la parole du saint Evangile avec le respect que vous deviez ; puisque bien souvent, quoique consacrée à Dieu, vous avez voulu, en le servant, aimer le monde avec lui. Pendant que l'on achèvera l'Evangile, faites des résolutions contraires.

Pendant le *Credo*, vous ne ferez autre chose que dire intérieurement à Dieu : Je crois ce que la sainte Eglise me commande de croire, sans en douter ; et je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez fait naître dans la vraie Eglise : je vous supplie que j'y meure, et que par votre sang et l'amour que vous lui portez comme à votre épouse, vous augmentiez le nombre de ses enfants et la renouveliez ; convertissant les Juifs, avec tous les infidèles et les hérétiques, à la vraie et unique foi, pour laquelle je souhaite, par votre grâce, donner ma vie.

Si cela ne suffit pas pour vous occuper pendant le *Credo*, vous n'avez qu'à vous arrêter intérieurement aux paroles qui y sont dites, que Jésus est né d'une vierge, qu'il a souffert la mort, et est descendu aux enfers, ressuscité et assis à la droite de son Père, où il prie pour nous, et est notre unique avocat ; voyant en tous ces mystères l'amour de votre Dieu pour tous les hommes.

A l'Offertoire.

L'offertoire de la Messe représente ce que Jésus a fait dans le jardin des Olives, acceptant la mort, et s'offrant à son Père. Renouvelez cette même offrande, disant intérieurement :

Père de toute bonté, je vous offre mon Jésus et l'acceptation qu'il fit de souffrir pour mon salut ; vous suppliant qu'elle me soit méritoire, que je sois tout à vous, et que j'accepte toutes les souffrances qu'il vous plaira m'envoyer, comme je fais maintenant de tout mon cœur.

A la Préface.

Il faut que votre cœur s'élève d'une façon plus spirituelle ; vous détachant de toutes sortes de pensées pour paroître devant Dieu avec plus de pureté, vous unissant avec tous les esprits bienheureux pour entonner : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

A l'Elévation.

Adorez Jésus-Christ avec foi et respect ; le priant qu'il vous élève et attire à lui par sa grâce, et par sa présence dans le très saint Sacrement. Offrez-vous à sa divine majesté en ce moment, pour honorer l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père, pour vos péchés et pour ceux de tout le monde ; tâchant de vous unir à lui intimement, par amour et par foi.

Pendant le *Pater*, appliquez-vous à quelqu'une des demandes de l'Oraison dominicale, en en prenant une pour chaque jour, vous unissant avec le prêtre dans l'esprit de l'Eglise.

Aux *Agnus Dei*, vous demanderez au Père éternel, par Jésus-Christ, le pardon de vos péchés, et vous le lui offrirez comme le vrai Agneau sans tache ; puisqu'il n'est venu que pour effacer les péchés du monde, et pour vous faire miséricorde.

Pour la communion spirituelle.

Vous tâcherez de faire une communion spirituelle, vous y préparant par une confession intérieure en la présence de Dieu, auquel vous demanderez pardon, et produirez quelque acte de contrition. Excitez votre cœur à le recevoir chez vous d'une façon toute spirituelle ; après,

vous l'adorerez profondément, et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre âme le plus intimement que vous pourrez; et vous vous abandonnerez toute à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur, et qu'il en dirige tous les mouvements. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux, et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'âme, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace.

Le reste de la Messe se doit employer à entretenir Jésus, et lui exposer vos nécessités spirituelles.

Aux dernières Oraisons.

Demandez à Dieu, dans l'esprit de l'Eglise, qu'il vous fasse la grâce d'avoir participé à ce saint sacrifice; le priant, par les mérites d'icelui, que vous ne vous éloigniez jamais de la fidélité que vous lui devez, soit en ce jour, soit pendant toute votre vie.

A la bénédiction du prêtre, priez la sainte Trinité de vous donner la sienne. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

POUR

SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION.

I.re PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien reconnoît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie, et admire l'excès de son amour.

Il faut avouer, ô Jésus mon Sauveur, que vous avez voulu nous témoigner votre amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union réelle, par laquelle vous vous êtes fait homme. Cet amour vous a porté à immoler pour nous ce même corps aussi réellement que vous l'aviez pris : et voulant, ô Jésus, faire ressentir à chacun de vos enfants, en vous donnant à lui en particulier, la charité que vous avez témoignée à tous en général; vous avez institué l'admirable sacrement de l'Eucharistie, ce chef-d'œuvre de votre toute-puissance, ce rare effet de votre bonté, par lequel vous nous rendez tous réellement participants de votre corps divin; afin de nous persuader par là que c'est pour nous que vous l'avez pris, et que vous l'avez offert en sacrifice. Car si les Juifs, dans l'ancienne alliance, mangeoient la chair des hosties pacifiques, offertes pour eux, comme une marque de la part qu'ils avoient à cette immolation : de même, ô Jésus, vous avez voulu, après vous être fait vous-même notre victime, que nous mangeassions effectivement cette chair de notre sacrifice; afin que la manducation actuelle de cette chair adorable fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous que vous l'avez prise, et que vous l'avez immolée. O prodige de bonté! ô abîme de charité! ô tendresse de l'amour de notre Sauveur! Quel excès de miséricorde! O Jésus, quelle invention de votre sagesse! Mais quelle confiance nous inspire la manducation de cette chair sacrifiée pour nos péchés! Quelle assurance de notre réconciliation avec vous! Il étoit défendu à l'ancien peuple de manger de l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire comprendre que la véritable expiation ne se faisoit pas dans cette loi par le sang des animaux : tout le monde étoit comme interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Ce n'est pas ainsi que vous traitez vos enfants, divin Sauveur : vous nous commandez de manger votre corps, qui est la vraie hostie immolée pour nos fautes, pour nous persuader que la rémission des péchés est accomplie dans le nouveau Testament. Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu, que ce même peuple mangeât du sang (*Levit.*, XVII. 10, 11.); et une des raisons de cette défense étoit que le sang nous est donné pour l'expiation de nos âmes. Mais au contraire vous nous donnez votre sang, et vous nous ordonnez de le boire; parce qu'il est répandu pour la rémission des péchés; nous marquant par là, en même temps, que la manducation de votre corps et de votre sang est aussi réelle à la sainte table, que la grâce et l'expiation des péchés est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

II.e PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien excite sa foi sur ce mystère, et renonce au jugement des sens.

Il est ainsi, mon Dieu, je le crois; c'est la foi de votre Eglise : c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole. Car vous l'avez dit

vous-même de votre bouche sacrée : *Prenez, c'est mon corps; buvez, c'est mon sang* (Matth., xxvi. 26, 27, 28.). Je le crois; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Eglise, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant : et il vous a été plus aisé, ô Sauveur, de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute-puissante a tiré toutes choses du néant : lui seroit-il donc difficile de changer en d'autres substances ce qui étoit déjà ? Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi : rendez-la victorieuse dans le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi : que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend; que je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang répandu pour la rémission des péchés.

III.e PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien demande à Jésus-Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la réception d'un si grand sacrement.

Qu'il opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés : que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale, dont vous m'aviez revêtu dans le baptême; afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : *Mais revenez*, nous dites-vous, ô Seigneur, *revenez, je vous recevrai* (Jerem., iii. 1.); pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez, dans l'anneau que l'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique : revêtez-moi de nouveau, ô mon Père, comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence, et de la sainteté que je dois apporter à votre table. C'est l'immortelle parure que vous nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive, et la victime immolée qu'on nous donne à manger. Les riches habits sont une marque de joie; et il est juste de se réjouir à votre table, ô Roi tout-puissant, lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les âmes saintes; lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir et pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce festin nuptial est aussi en un autre sens, ô mon Dieu, la consommation de ce mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit; et c'est là qu'on trouve l'accomplissement de cette parole : *Qui me mange, vivra par moi* (Joan., vi. 58.). Qu'elle s'accomplisse en moi, mon Sauveur, que j'en sente l'effet : transformez-moi en vous, et que ce soit vous-même qui viviez en moi. Mais pour cela, que je m'approche de ce céleste repas avec les habits les plus magnifiques : que j'y vienne avec toutes les vertus; que j'y coure avec une joie digne d'un tel festin, et de la viande immortelle que vous m'y donnez. *Ce pain est un pain du ciel; c'est un pain vivant, qui donne la vie au monde* (*Ibid.*, 33, 51.). *Venez, mes amis*, nous dites-vous, ô céleste Epoux, *venez, mangez, buvez, enivrez-vous, mes très chers* (*Prov.*, ix. 5; *Cant.*, v. 1.), de ce vin, qui transporte l'âme, et lui fait goûter, par avance, les plaisirs des anges. Mais, ô Jésus, pour avoir part à ces chastes délices, faites-moi cesser de vivre selon les sens : car la mortification doit faire une des parties de notre habit nuptial; et il faut se mortifier pour célébrer votre mort, ô mon Sauveur.

DISCOURS

SUR

L'ACTE D'ABANDON A DIEU,

SES CARACTÈRES, SES CONDITIONS ET SES EFFETS.

Je voudrois qu'on lût attentivement le chapitre x de l'Evangile de saint Luc, depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterois que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Evangile; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur : car il est la parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* (2. *Reg.*, vii. 27.).

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus

leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

Marie étoit assise aux pieds de Jésus (Luc., x. 39.). Assise, tranquille aux pieds de Jésus; humilité, soumission; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence : que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure* (*Apoc.*, VIII. 1.). Qui parle durant ce temps? Dieu seul. *Environ une demi-heure*. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie : mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle! Sois attentive, âme chrétienne; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

Entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous : priez votre Père dans le secret; et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous le rendra (Matth., vi. 6.). Que vous rendra-t-il? Parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

Entrez donc, et fermez la porte. Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce seroit une Marthe, une âme sainte qui viendroit vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours enfermée dans ces saints et bienheureux moments. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul, et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, *Seigneur;* il est temps : *votre serviteur écoute* (1. *Reg.*, III. 10.), parlez : et que direz-vous? *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses : or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* (Luc., x. 41.). Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressée; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obédience cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obédience que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire; il est tout : le reste n'est rien; et *tout ce qui est, disparoît devant sa face; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux* (Isai., xl. 17.). Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer, et à qui il faut s'unir. *Crains Dieu et observe ses commandements; car c'est là tout l'homme* (*Eccle.*, XII. 13.). Tout le reste lui est étranger; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fond de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste : ne te réserve que de craindre et aimer Dieu; c'est là tout l'homme.

Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Comme Dieu est seul, et que l'homme se considère comme seul devant lui; il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité; qui d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme; et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus, je suis à vos pieds; faites-le moi trouver, faites-moi trouver cet *un nécessaire*. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur que cet acte c'est l'acte d'abandon. Car cet acte livre tout l'homme à Dieu; son âme, son corps, en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu, je vous abandonne ma vie; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre; mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut; je remets ma volonté entre vos mains : je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur; et *créez en moi un cœur pur* (*Ps.* L. 12.), un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi; nous courrons après vous et après les douceurs de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (*Cant.*, I. 3.). Faites-moi donc droit, ô mon Dieu; afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi par votre grâce. Je vous ai tout livré; je n'ai plus rien : c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu; à votre unité, pour être fait un avec vous;

à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes; à votre éternité, pour en faire mon bonheur; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras; à votre justice en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner; car ce seroit m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte cette justice, comme tous vos autres attributs; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente; afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer : car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés, et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice; parce qu'il avoit un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui; et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils Jésus; afin que *je sois sanctifié en vérité,* en celui *qui s'est sanctifié pour moi,* comme il dit lui-même (JOAN., XVII. 19.).

Enfin, ô Dieu, unité parfaite, que je ne puis égaler, ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées; et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus, que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma foiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même. O Dieu, soyez heureux éternellement; je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu; *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtes fait un nom et une gloire immortelle* (JEREM., XXXII. 19, 20.), par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui; qui m'avez donné Jésus-Christ pour être *la pierre posée dans les fondements de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse; et qui espère en cet appui, qui s'y abandonne, ne sera point confondu dans son espérance* (IS., XXVIII. 16.).

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail et ne pouvant plus se soutenir; aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père : car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom; puisque comme de petits enfants innocents et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes; parce qu'il a soin de nous,* comme dit saint Pierre (1. PETR., V. 7.), fondé sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* (MATTH., VI. 32.).

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin.* Ne vous laissez donc point agiter; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc (LUC., XII. 29.), *Ne vous laissez point élever en haut,* et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertain de quel côté vous allez tomber; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher frère, ma chère sœur, chrétien qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre foiblesse; car Dieu sera votre force. Le dirai-je? Oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous; et toutes les fois qu'il n'a pas son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait

dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à Dieu; afin qu'il le fasse en vous, et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes : car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'Esprit de Dieu*, comme dit saint Paul (*Rom.*, VIII. 14.), non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées; puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut; puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même : pour dire avec le Sauveur : *Oui, mon Père, il est ainsi; parce quil a été ainsi déterminé devant vous* (MATTH., XI. 26.).

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai, comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissants, que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit; cet acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices, parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi : nous recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite connoissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié*. Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu, quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : *Que votre règne arrive* (LUC., XI. 2.); puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est, qu'il fasse en nous son royaume, ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (*Ibid.*, XVII. 21.). Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel* (MATTH., VI. 10.); parce que nous consentons, de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire, *ainsi soit-il;* qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire, *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paroît dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XIX. 4.), et comme dit l'apôtre saint Paul (*Coloss.*, II. 7; *Eph.*, V. 20.) : *Abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à Dieu le Père, par Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces, rendue à Dieu de tout ce qu'il fait; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces est le fruit de cet abandon, par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême; vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître; vous y trouverez un entier abandon à *cet esprit de nouveauté* (*Ps.* L. 12.), qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux; parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez toute entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses; et ainsi vous êtes pauvre. Vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens; et ainsi vous êtes chaste; et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté; et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent; et par conséquent toujours une pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-

même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout? au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier.

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, au jour bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque, toute abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentois la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens?

Cet abandon est la mort du péché : et premièrement c'est la mort des péchés passés; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait, et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de Dieu? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement? Qu'est-ce donc, encore un coup, qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte* (1. JOAN., IV. 18.)? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte avec toute la perfection que Dieu y demande; il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout disparoît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition, et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon? Quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne seroit qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré en s'abandonnant tout entier?

O mon Dieu, je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serois tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté, à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte; et s'abandonner tout-à-fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer? à quelles inclinations? à quelles douceurs? Car puis-je me livrer à Dieu, avec l'amour, pour petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres* (MATTH., VI. 24.)? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent, et qui dominent dans le cœur. Il faut renoncer jusqu'au bout; car il seroit encore mon maître où je ne voudrois pas renoncer tout-à-fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés, mais encore celle des péchés à venir. Car quelle âme qui se livre à Dieu, pourroit, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules, parce que l'âme, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de son péché; puisqu'elle est toujours unie par son fond, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut? Comment, si ce n'est pour cette raison, qu'il ne lui est jamais donné en cette vie, de savoir si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévérera à s'y abandonner jusqu'à la fin? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers; et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avoit jamais rien fait; mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en Dieu, dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'évangile que nous avons lu au commencement, et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur; c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être* véritablement *assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet *un nécessaire* que Jésus explique, et que Marie avoit déjà choisi; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (LUC., X. 43.).

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur; d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors, d'être unie à sa vérité, et abandonnée à ses ordres.

Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. La mort viendra; et, *en ce jour, toutes les pensées des hommes périront* (*Ps.* CXLV. 4.); mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas; au contraire, elle recevra sa perfection : car *la charité*, dit saint Paul (1. *Cor.*, XIII. 8, 9, 10.), *ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'évanouiront, et que la science humaine sera*

abolie; la charité ne finira pas; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires : mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée, la suivra partout : l'attention sécrète qu'elle y aura, lui fera tout faire comme il faut : elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine, et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront, une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois : mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur ; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen, Amen.*

Au reste, mes frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui nous peut rendre aimables (sans vouloir plaire à la créature) ; *tout ce qui est d'édification et de bonne odeur; s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le réglement des mœurs; que tout cela soit le sujet de vos méditations, et l'unique entretien de vos pensées* (*Philip.*, IV. 8.). Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu, sinon aux choses qui lui plaisent? *Que si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parloit en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ* (1. PETR., IV. 11.). *Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur;* jamais avec nonchalance, par coutume, et comme par manière d'acquit : *faites-le*, dis-je, *de tout votre cœur, comme le faisant pour Dieu, et non pour les hommes. Servez Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Colos.*, III. 23, 24.), que ce soit votre seul Maître. Amen, Amen. *Oui, je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez, Seigneur Jésus; venez. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous* (*Apoc.*, XXII. 20, 21.). Amen, Amen.

SUR LE PARFAIT ABANDON.

Quand on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout; on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre ; c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on étoit accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon Père, qui nous mène, comme par la main, dans le moment présent; et on trouve tout son repos dans l'humble et la ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre, et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté : cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

ACTE D'ADORATION.

O Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice ; parce qu'il a un mérite infini à lui opposer pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu : ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef; donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice, et à sa sainte mort et passion; afin qu'en Jésus-Christ votre Fils je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE.

Mon Dieu, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie; je m'y unis, je m'appuie sur

elle, plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire : aussi n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez, en un moment, faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi; et je remets durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus, Fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré cœur, entre la justice divine et mes péchés; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé, et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte [1], qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains; et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

RÉNOVATION
DE L'ENTRÉE
DANS LA SAINTE RELIGION.

Il faut la célébrer tous les ans dans les transports de joie, de reconnoissance et d'amour, pour le choix plein de miséricorde et de bonté que Dieu a fait de nous, en nous attachant pour jamais à lui. *O mon âme, bénissez le Seigneur; et que tout ce qui est en moi loue son saint nom* en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. *O mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites* (*Ps.* CII. 1, 2.); et efforcez-vous sans cesse, avec son divin secours, à y répondre de plus en plus, à mériter celle qu'il vous prépare, et à parvenir à leur parfaite consommation par une heureuse persévérance. *Amen.*

Laissons de nouveau évanouir le monde et tout son faux éclat, tout ce qui le compose, et qui fait l'empressement des hommes insensés; et quand, par les lumières de la foi, tout sera mis en pièces et en morceaux, et que nous le verrons comme déjà détruit, restons seuls avec Dieu seul, environnés de ce débris et de ce vaste néant : laissons-nous écouler dans ce grand tout qui est Dieu; en sorte que nous-mêmes nous ne soyons plus rien qu'en lui seul. Nous étions en lui, avant tous les temps, dans son décret éternel; nous en sommes sortis, pour ainsi dire, par son amour qui nous a tirés du néant. Retournons à cette fin adorable, à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour; et le jour anniversaire que nous partîmes pour aller à la maison de Dieu, la sainte religion, afin de nous immoler à lui, disons avec une plénitude de cœur, dans une joie pure, le psaume CXXI : *Lætatus sum in his.* Le jour de notre arrivée, et de notre entrée, le psaume LXXXIII : *Quàm dilecta*, et le LXXXIV : *Benedixisti*, appuyant sur les versets 8 et 9. Le lendemin le psaume XC : *Qui habitat,* et le LXXXI : *Memento, Domine, David;* arrêter sur le verset 15. Le troisième jour, le psaume LXXXVI : *Fundamenta :* admirons les fondements de Sion, qui sont l'humilité et la confiance. Le quatrième jour, pour rendre grâces à Dieu de notre liberté, les psaumes CXIV : *Dilexi, quoniam exaudiet*, et CXV : *Credidi propter,* qui n'en font qu'un dans l'original, et qui sont de même dessein : appuyer sur les versets 7, 8, du psaume *Credidi.* Le cinquième jour, dans les mêmes vues encore, mais avec une plus intime joie de notre sortie du monde, le psaume CXIII : *In exitu Israel de Ægypto.* Le sixième jour, le psaume CXXV et le XXII : *In convertendo*, et *Dominus regit me.* Le septième jour adorons l'Epoux céleste dans le sein et à la droite de son Père, et au sortir des temps de sa sainte enfance, par les psaumes XXIX : *Exaltabo te, Domine,* et XXXIX : *Expectans expectavi.* Le huitième jour de l'octave, disons, avec une pleine effusion de cœur, en éclatant en reconnoissance et en action de grâces, le psaume CII : *Benedic, anima mea, Domino*, le CXLIV : *Exaltabo te,* et le CXVII : *Confitemini.* Ainsi se célébrera notre heureuse délivrance de la servitude du siècle.

Consacrons-nous donc de nouveau au Seigneur notre Dieu, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, comme des victimes qu'on mène librement à l'autel, qui est le sens des versets 26, 27, de ce dernier psaume. Voilà les psaumes pour la veille et l'octave de la fête de notre sainte dédicace. Lisons encore, durant cette aimable octave, les chapitres LI et LIV d'Isaïe, le chapitre VIII de l'E-

[1] C'est-à-dire l'*acte de charité parfaite*. Voyez ce qui est dit à ce sujet, ci-dessus p. 517. (*Edit. de Versailles.*)

vangile de saint Jean ; et demandons à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Ecoutons plutôt les promesses que les menaces. Accoutumons-nous à craindre la vérité ; mais à espérer encore davantage en la grande bonté de Dieu : lisons-en les merveilles dans le chapitre v de l'Epître aux Romains.

DU PROPHÈTE ISAIE.

CHAPITRE LII, VERSETS CHOISIS.

1. Levez-vous, Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force, parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem ville du Saint; parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis et d'impurs qui passent au milieu de vous.

2. Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem, rompez les chaînes de votre cou, filles de Sion captive.

3. Car voici ce que dit le Seigneur : Vous avez été vendues pour rien, et vous serez rachetées sans argent.

4. Il viendra un jour auquel mon peuple connoîtra la grandeur de mon nom ; un jour auquel je dirai : Moi qui parlois autrefois, me voici présent.

7. Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes, sont beaux ! les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu va régner.

8. Alors vos sentinelles se feront entendre : ils élèveront leur voix; ils chanteront ensemble des cantiques de louanges ; parce qu'ils verront, de leurs yeux, que le Seigneur aura converti Sion.

9. Réjouissez - vous, désert de Jérusalem, louons tous ensemble le Seigneur; parce qu'il a consolé son peuple, et racheté Jérusalem.

10. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer.

11. Retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur : sortez du milieu d'elle; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.

12. Vous n'en sortirez point en tumulte, ni par une fuite précipitée ; parce que le Seigneur marchera devant vous, le Dieu d'Israël vous rassemblera.

13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence ; il sera grand et élevé ; il montera au plus haut comble de la gloire.

14. Il paroîtra sans gloire et sans éclat devant les hommes, et dans une forme méprisable.

15. Il arrosera beaucoup de nations. Les rois se tiendront devant lui dans le silence : ceux à qui il n'a pas été annoncé le verront ; et ceux qui n'avoient point entendu parler de lui, le contempleront.

CHAPITRE LV, VERSETS CHOISIS.

1. Vous tous qui avez soif, venez aux eaux : vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez; venez et achetez sans argent, et sans aucun échange, le vin et le lait.

2. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier. Ecoutez-moi avec attention : nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne ; et votre âme, en étant comme engraissée, sera dans la joie.

3. Abaissez votre oreille, et venez à moi; écoutez-moi, et votre âme trouvera la vie ; je ferai avec elle une alliance éternelle.

6. Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver, invoquez-le pendant qu'il est proche.

7. Que l'impie quitte ses voies, et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur ; et il lui fera miséricorde : qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner.

8. Car mes pensées ne sont pas vos pensées ; et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur.

9. Mais autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus de vos pensées.

10. Et comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus ; mais qu'elles abreuvent la terre, la rendent féconde et la font germer ; en sorte qu'elle donne la semence pour semer, et le pain pour s'en nourrir :

11. Ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne retournera point sans fruit; mais elle fera tout ce que je veux.

12. Vous sortirez avec joie et vous serez conduits dans la paix. Les campagnes et les collines retentiront de cantiques de louanges.

13. Le sapin s'élèvera au lieu des herbes les plus viles : le myrte croîtra au lieu de l'ortie ; et le Seigneur éclatera comme un signe éternel qui ne disparoîtra jamais.

RÉFLEXIONS.

Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre, est que Jésus-Christ

sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet; et David lui fait dire : *Mon Dieu, je l'ai voulu; et votre loi est au milieu de mon cœur.* (*Ps.* XXXIX. 8.).

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime; soyons abandonnés sans réserve à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose, et demain une autre ; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour ; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur. Le seul remède à ces alternatives journalières et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme chrétien est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer; c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit : la souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, seule sainte en elle-même, est elle seule sa raison et toute notre raison pour toutes choses. Prenons garde néanmoins que ce ne soit pas par paresse, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu : elle nous fait reposer, mais en agissant et en faisant tout ce qu'il faut. Qu'importe donc ce que nous devenions sur la terre? arrive ce qui pourra de nous; il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté; parce que quiconque fait la volonté de Dieu, demeurera éternellement. *Amen.*

ÉLÉVATION

POUR

LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX,

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Seigneur, qui ne manquez jamais de vous laisser trouver à ceux qui vous cherchent, qui avez tendu la main à votre peuple toutes les fois qu'il a levé les siennes vers vous, et que du comble de son iniquité et de son ingratitude, aussi bien que de son affliction et de son malheur, il a eu recours à votre clémence.

Seigneur, de qui les yeux sont incessamment ouverts sur les besoins de ceux qui s'appliquent à ne rien vouloir en ce monde, que l'exaltation de votre saint nom, et la sanctification de leurs âmes; recevez dans votre miséricorde les promesses que nous vous faisons aujourd'hui, pressés par le désir de réparer les maux que nos langueurs, nos négligences et nos infidélités nous ont causés, et par la crainte que nous avons de continuer à vous déplaire, et enfin de vous perdre.

Formez dans le fond de nos cœurs ces protestations saintes que nous allons faire, avant que nos bouches les prononcent; afin qu'étant votre œuvre beaucoup plus que la nôtre, le même esprit qui les aura dictées veille sans cesse pour les rendre inviolables, et que malgré les tentations qui s'opposent toujours aux résolutions les plus saintes, rien n'empêche que celle-ci n'ait son effet et son accomplissement tout entier.

Nous renouvelons donc, Seigneur, dans la présence de tous vos saints, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et sous la protection de votre sainte Mère, que nous regardons comme le soutien de notre foiblesse et l'appui de notre fragilité, les engagements que nous avons déjà pris au pied de vos sacrés autels; et nous vous promettons tout de nouveau de garder notre sainte règle d'une manière plus exacte que nous n'avons fait jusqu'ici, conformément aux usages, aux pratiques et aux maximes établies dans ce monastère, que nous avons reçues de nos pères et de nos instituteurs, comme si vous nous les aviez donnés par le ministère de vos anges. Nous vous promettons donc de nouveau de vivre dans l'oubli de toutes les choses qui passent, dans la fuite et dans l'éloignement des hommes, dans l'amour de la retraite, dans la prière, dans l'observation d'un silence rigoureux, dans la mortification des sens, dans l'austérité de la nourriture dans la pauvreté, dans les travaux des mains, dans l'humiliation de l'esprit, dans l'exercice des humiliations si utiles et si sanctifiantes, dans cette obéissance, dans ce parfait délaissement et abandon de nous-mêmes entre les mains de celui qui aura l'autorité pour nous conduire, tant qu'il aura votre esprit et vos lumières; et que, conformément à nos obligations et à nos désirs, il n'aura point d'autres vues que de nous élever à la perfection à laquelle notre profession nous destine; dans cette confiance sincère et cette affection cordiale, que notre règle nous ordonne d'avoir pour nos supérieurs; et enfin dans cette charité si ardente, si soigneuse et si

tendre, que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et que nous reconnoissons, selon votre parole, être le véritable caractère qui distingue vos élus de ceux qui ne le sont pas.

Nous espérons, Seigneur, que vous ferez descendre les flammes sacrées de votre divin amour sur le sacrifice que nous vous offrons, comme vous fites autrefois tomber le feu du ciel sur celui qui vous fut offert par votre prophète; et que l'odeur qui s'élèvera de l'embrasement de la victime, étant portée jusqu'à votre trône, obtiendra de votre bonté toutes les grâces qui nous sont nécessaires; afin que persévérant tous ensemble, d'un même zèle et d'une même fidélité, dans cette sainte carrière, dans laquelle nous nous trouvons engagés par l'ordre de votre providence, nous puissions terminer nos combats et consommer heureusement notre course; et que dans ce jour redoutable, auquel vous viendrez juger le ciel et la terre, lorsque votre archange nous éveillera de notre sommeil, nous allions, malgré toutes les puissances de l'air, à votre rencontre, pleins de cette joie et de cette confiance que vous donnerez à tous ceux qui, selon vos déterminations éternelles, doivent avoir part à votre gloire et à votre triomphe.

RETRAITE

DE DIX JOURS

SUR LA PÉNITENCE.

AVERTISSEMENT.

Quand je dis, dans tout ce discours, qu'on pèse, qu'on appuie, qu'on considère sérieusement; je veux dire qu'on s'arrête un peu en faisant un acte de foi : Je crois; cela est vrai; celui qui l'a dit est la vérité même.

Considérer cette vérité particulière comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même; c'est-à-dire, Dieu même s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous : car voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Il faut donc considérer cette vérité qu'il a révélée de sa propre bouche, s'y attacher par le cœur, l'aimer; parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ qui nous l'a enseignée, et qui dit qu'il est *la voie, la vérité et la vie* (JOAN., XIV. 6.).

AVANT LA LECTURE OU MÉDITATION.

Veni, sancte Spiritus, etc.

Parlez, Seigneur; votre serviteur, votre servante vous écoute.

En finissant.

Faites croître, ô mon Dieu, dans mon âme la divine semence que vous venez d'y jeter : je vous le demande par les mérites infinis, et au nom de votre Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, par l'intercession de la très sainte Vierge, de saint Joseph, et de tous les anges et saints.

PREMIER JOUR.

Lisez le chapitre III de saint Matthieu; pesez sur ces paroles : *Faites pénitence; car le royaume des cieux est proche*, v. 2; et sur celles-ci : *Préparez les voies du Seigneur; faites ses sentiers droits*, v. 3. Entrez dans les dispositions qui ouvrent le cœur à Dieu, et l'invitent à demeurer en nous; faites ses sentiers droits; redressez votre cœur; excitez-vous à aimer Dieu, après avoir tant aimé la créature, vous-même principalement, et la moindre partie de vous-même, c'est-à-dire, votre corps. Rétablissez en vous-même la droiture, en préférant l'âme au corps, et Dieu à l'un et à l'autre; c'est ce qui rend le cœur droit, et les voies droites.

Pesez ces paroles : *Et Jean les baptisoit dans le Jourdain, pendant qu'ils confessoient leurs péchés*, v. 6; c'est faire sortir le pus de l'ulcère; et celles-ci : *Faites de dignes fruits de pénitence*, en vous corrigeant, et en évitant, comme la mort, les choses mêmes qui seroient d'ailleurs innocentes ou moins défendues, si elles vous disposoient au péché; en vous châtiant vous-même par des mortifications volontaires, lorsqu'on trouvera à propos de vous en prescrire ou de vous en permettre. Pesez encore ces paroles : *Jean avoit un habit de poil de chameau, et une ceinture de cuir sur ses reins, vivant de sauterelles et de miel sauvage*, v. 4. Si un innocent et un juste si parfait s'affligeoit ainsi lui-même, combien plus les pécheurs y sont-ils obligés? Pesez enfin ces paroles : *Dieu peut tirer de ces pierres des enfants d'Abraham*, v. 9. Ne désespérez jamais de votre conversion : d'un cœur endurci, Dieu en peut faire un cœur pénitent; d'un cœur de pierre, un cœur de chair; pourvu qu'on lui soit fidèle : car il faut de la fidélité et du courage, pour faire de dignes fruits de pénitence.

Il se faut faire violence, *afin que la coutume de pécher cède à la violence du repentir*, comme dit saint Augustin (*In* JOAN., *Tract.* XLIX, *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627.). Méditez, et goûtez cette parole.

Le même jour, vous direz le psaume VI, qui

est le premier de la pénitence. Se présenter soi-même à Dieu comme un malade ulcéré, gangrené, affoibli, épuisé : demander à Dieu qu'il nous guérisse ; lui dire du fond du cœur : *Sed tu, Domine, usquequo? Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand?* v. 4 : jusqu'à quand me laisserez-vous dans ma nonchalance? Excitez ma langueur, excitez ma foi; donnez-moi de la force et du courage : car il faut vous être fidèle. Vous m'excitez au dehors par vos ministres, vous m'excitez au dedans par vous-même; et si je n'étois pas sourd, j'entendrois votre voix. Tâchez d'attendrir votre cœur sur ce verset : *J'ai été travaillé dans mon gémissement; toutes les nuits je laverai mon lit, et je l'arroserai de mes larmes*, v. 7.

O Dieu, quand pleurerai-je ma malheureuse âme, plongée volontairement dans le péché et dans les ombres de la mort? O Dieu, frappez cette pierre, et faites-en découler les larmes de la pénitence.

Je n'exclus pas les autres pensées ; je donne celle-ci pour aider : si une suffit, on s'y tiendra. On passera une demi-heure le matin, et autant l'après-dînée, dans cet exercice On laissera passer dans la lecture ce qu'on n'entend pas, sans même s'efforcer à l'entendre ; et on tâchera de graver dans son cœur ce qu'on entend, en pesant chaque parole, surtout celles que je viens de marquer, en en remarquant quelques-unes pour les rappeler de temps en temps pendant le jour et la nuit.

On commencera par se mettre à genoux, en invoquant le Saint-Esprit, et se mettant devant Dieu. On pourra lire le chapitre assis, et on dira le psaume à genoux ; on fera ainsi tous les autres jours.

II.e JOUR.

Lisez le même chapitre III de saint Matthieu; appuyez sur ces paroles : *La hache est déjà à la racine de l'arbre*, v. 10. Etat d'une âme pécheresse sous le coup inévitable et irrémédiable de la justice divine, prête à trancher non les branches, mais la racine : la main déjà appliquée, et le tranchant enfoncé; il va tomber, et il n'y a plus que le feu pour un tel arbre. Mais quel feu! Pesez ces paroles : *Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais*, v. 12.

A ces paroles : *Celui qui vient après moi est plus fort que moi*, v. 11, pensez à Jésus-Christ, qui est venu laver nos péchés en nous donnant le baptême et le feu du Saint-Esprit, pour nous purifier ; et après ce baptême, il nous donne encore le baptême de la pénitence et des larmes : s'exciter aux regrets, et dire ; O mon âme, seras-tu encore long-temps insensible? O Jésus, attendrissez, amollissez mon cœur. En continuant, appuyez sur cette parole : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement*, v. 17. Excitez votre âme à se plaire en celui en qui le Père met toute sa complaisance.

Le même jour, le psaume XXXI, qui est le second de la pénitence. Appuyez sur ces mots : *Bienheureux ceux à qui les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts*, v. 1. *Bienheureux l'homme!* Goûtez le bonheur de celui à qui ses péchés sont pardonnés, qui est réconcilié avec Dieu. Et encore sur ces paroles : *J'ai dit : Je confesserai mon iniquité au Seigneur*, v. 5. O bonté! j'ai dit : Je confesserai ; et vous avez pardonné : vous avez prévenu même l'exécution de la résolution de me confesser, et vous me pardonnez avant que je m'acquitte de ce devoir. C'est ce qui arrive à ceux qui ont le cœur contrit de la contrition parfaite; et pour les autres, c'est déjà un commencement de pardon, que de leur donner un commencement de repentir. Dieu achèvera son ouvrage ; mais il faut lui être fidèle, et coopérer à sa grâce, c'est-à-dire en suivre les impressions et les mouvements.

Sur ces paroles : *Ne soyez pas comme le cheval et le mulet*, v. 9 : inclinations bestiales, l'abrutissement dans les sens de la chair, impétuosité aveugle et indomptable ; aller toujours devant soi au gré de son appétit insensé : mais dans la suite, écoutez : O Seigneur ; *tenez-leur la mâchoire par le mors et par la bride* : puisqu'ils sont comme des chevaux et des mulets, traitez-les comme ces animaux. Toi-même, âme chrétienne, prends la bride en main, et retiens tes emportements : car il faut être fidèle, et pendant qu'il tient la bride, la tenir aussi, se dompter soi-même et se faire violence.

III.e JOUR.

Lisez le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au v. 18. Appuyez sur la parabole de l'arbre infructueux : v. 6 : c'est un figuier, un excellent arbre, dont le fruit est des plus exquis. Ce que Dieu attend de nous est excellent, un très bon fruit, qui est son amour. Pesez ces paroles : *Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point*; et celles-ci ;

Coupez l'arbre, v. 7 : pourquoi tient-il une bonne place, et occupe-t-il inutilement la culture et les soins de l'Eglise? Et encore ces paroles : *Laissez-le encore cette année*, v. 8. Prolongation du temps de la pénitence, les soins de la culture redoublés, le coup bientôt après si on n'est fidèle : espérer, mais craindre, et se souvenir de cette hache terrible, et de son tranchant, appliqué par une main toute-puissante à la racine, dans l'évangile des jours précédents.

Le psaume XXXVII, qui est le troisième de la pénitence, v. 5 : considérer encore les plaies de notre âme, ses ulcères invétérés, la corruption, la gangrène, la mort dans les veines, le cœur attaqué et déjà presque pénétré par le venin. Appuyez encore sur ces paroles : *Ma force m'a délaissé, et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi*, v. 11; et sur celles-ci : *Mes amis et mes proches se sont approchés de moi, et se sont arrêtés pour me considérer*, v. 12. Les prêtres, les confesseurs, les supérieurs sont venus auprès de moi, pour m'aider dans mon mal extrême : saisis d'étonnement, ils se sont arrêtés, ne sachant plus que me faire : enfin ils se sont retirés; ils se sont éloignés de moi : *De longè steterunt*. O Seigneur, où en suis-je? Mais, *ô Seigneur, j'espère en vous : Quoniam in te speravi, Domine*, v. 16. *Ne me délaissez pas, Seigneur : Ne derelinquas me, ne discesseris à me : intende in adjutorium meum. O Seigneur, Dieu de mon salut, qui en êtes le seul auteur, appliquez-vous à mon secours*, v. 22, 23. Apprenez, par ces paroles, qu'il faut faire tous nos efforts pour prendre de bonnes résolutions; mais encore en faire davantage pour demander de tout son cœur à Dieu son secours, sans lequel on ne peut rien. Il faut encore appuyer sur ces paroles : *J'annoncerai mon péché : Iniquitatem meam annuntiabo*, v. 19. C'est la confession; mais il faut y joindre : *Cogitabo pro peccato meo : Je penserai à mon péché*; je ferai réflexion sur un si grand mal et sur les moyens de m'en délivrer.

IV.e JOUR.

Le même chapitre XIII de saint Luc jusqu'au même endroit. Appuyez sur cette femme qui avoit, depuis dix-huit ans, un esprit d'infirmité, une habitude de foiblesse, qui la rendoit incapable de soutenir son corps et sa tête, qui ne pouvoit même en aucune sorte regarder en haut, v. 11. Appliquez-vous le tout à vous-même; et prenez cette habitude dans toutes les lectures que je vous prescris. Passez au v. 12, où Jésus la guérit. Il n'y a rien à désespérer : le mal est grand, mais le médecin est tout-puissant. Pesez encore, dans le v. 16 : *Ne falloit-il pas délivrer cette fille d'Abraham, que Satan tenoit liée? etc.* Songez ce que c'est qu'une âme liée par Satan, par l'habitude du mal : nul autre que Jésus-Christ ne la pouvoit délier. Il s'applique, avec un amour particulier, à délivrer les filles d'Abraham, celles qui sont dans l'alliance; celles qui, à l'exemple de ce patriarche, ont quitté leur pays, et tout ce qu'elles avoient ou espéroient sur la terre, pour suivre Dieu. Il en a pitié : *Ne falloit-il pas*, dit-il, *la délier et rompre ses mauvaises habitudes?* Finissez enfin votre lecture avec ces paroles : *Tout le peuple se réjouissoit*, v. 17. Goûtez la joie que vous donnerez à tous ceux qui, ayant été témoins de votre indifférence pour votre salut, le seront du renouvellement de votre zèle.

Le psaume L, qui est le quatrième de la pénitence. Tout y parle également en faveur du pécheur qui a pitié de lui-même, et qui prie Dieu de le regarder aussi avec compassion. Appuyez sur ces paroles : *Créez en moi un cœur pur*, v. 12. C'est un ouvrage du Tout-Puissant, et plus qu'une création. Et encore sur ces paroles : *Fortifiez-moi par l'esprit principal*, v. 14, l'esprit de courage, de persévérance et de force, opposé à cet esprit de foiblesse, que vous venez de voir dans cette femme de notre évangile. A ces mots : *Usez, Seigneur, de votre bonté; afin que les murailles de Jérusalem soient rebâties*, v. 20; songez à Jérusalem ruinée, ville autrefois si belle et si sainte, qui n'est plus qu'un amas de pierres : ainsi est votre âme. Il la faut réédifier depuis le fondement jusqu'au comble, avec tous ses ornements. Quel travail! quel courage! quelle application! mais aussi quelle joie après l'accomplissement d'un si bel ouvrage!

V.e JOUR.

Lisez le chapitre XVI de saint Luc, depuis le v. 19 jusqu'à la fin. Considérez-y deux choses : la fin des plaisirs par la mort; le commencement des supplices de l'enfer. Pesez ces mots : *Le riche mourut*, v. 22. L'homme attaché à son corps mourut : que lui servirent ses plaisirs? Quelle folie de tant travailler pour un corps mortel! Appuyez sur la pensée de la mort; mais voyez-y commencer le supplice éternel de ceux qui sont attachés à leur corps. Appuyez sur ces paroles : *Je suis tourmenté; je souffre cruelle-*

ment dans cette flamme; et sur celles-ci : *Qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir ma langue,* v. 24. A quoi en est-on réduit? à quoi se termine notre abondance de plaisirs tant recherchés? On se réduit à demander une goutte d'eau, éternellement demandée, éternellement refusée. Et encore sur ces paroles : *Il y a un grand chaos entre vous et nous,* v. 26. Voir de loin le lieu de repos et de gloire; voir, entre soi et ce lieu, un espace immense, un impénétrable chaos : on voudroit s'y élancer, on ne peut : on voudroit que quelqu'un vînt de ce lieu-là pour nous apporter le moindre soulagement; rien n'en viendra jamais : on n'aura que supplice, désespoir, grincements de dents; des ennemis impitoyables autour de soi; soi-même plus ennemi que tous les autres ennemis joints ensemble : trouble immense au dedans; au dehors, nul secours, et rien à espérer. Quel état! Pesez enfin sur cette parole : *Ils ont Moïse et les prophètes,* v. 29. Ils sont inexcusables : combien plus le sommes-nous, nous qui avons Jésus-Christ et les apôtres, qui avons reçu tant de grâces, qui avons été, par tant d'exemples des saints, favorisés de tant d'instructions et de moyens de sanctification?

Le psaume CI, qui est le cinquième de la pénitence. Pesez ces mots : *Hâtez-vous de m'écouter dans mon extrême foiblesse; j'ai besoin d'un prompt secours : mes jours se sont dissipés comme une fumée; j'ai oublié de manger mon pain,* v. 3, 4, 5. J'ai perdu le pain de vie, la sainte parole, le goût de la vérité, et celui de la table sacrée de Jésus-Christ. Revenez encore à la pensée de la mort, à ces mots : *Mes jours se sont abaissés et échappés comme l'ombre,* v. 12; et encore : *Il est temps de vous souvenir de Sion, de Jérusalem ruinée : les pierres en sont agréables à vos serviteurs,* v. 14, 15. Il faut aimer en soi-même ce qui reste de la ruine de notre âme, ces pierres, quoique renversées, qui autrefois ont composé l'édifice : conserver soigneusement le peu de bien qui reste dans son âme, et songer à rétablir Jérusalem; c'est-à-dire, à renouveler l'âme ruinée et désolée par le péché.

VI.e JOUR.

Lisez le chapitre IX de saint Marc, depuis le v. 42. Appuyez sur ces mots, que Jésus-Christ inculque tant, que *le ver* des damnés *ne mourra point, et* que *le feu qui les brûlera ne s'éteindra jamais.* Ce ver rongeur est la conscience réveillée après le long assoupissement de cette vie, qui ne nous laissera de repos ni jour ni nuit. Songez à ce feu qui ne s'éteindra pas : pesez encore ces paroles de saint Matthieu (MATTH., VIII, 12.) : *Les enfants du royaume,* ceux à qui le royaume céleste étoit destiné, *seront envoyés,* à cause de leurs infidélités, *dans les ténèbres extérieures,* hors de la lumière céleste, hors le lieu de paix : *c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents;* là, les grâces méprisées ou négligées se tourneront en fureur : il n'y aura pas moyen d'apaiser les reproches de sa conscience; un mal si interne ne laissera aux damnés que la rage et le désespoir. Concluez que pour éviter un mal si étrange, ce n'est pas trop nous demander que nos mains, nos pieds, nos yeux : il faut arracher tous nos membres, toutes nos mauvaises habitudes, toutes nos mauvaises inclinations les unes après les autres, plutôt que de périr à jamais dans de si cruels supplices. Songez aussi à la violence qu'il se faut faire par la pénitence, comme s'il falloit s'arracher un pied, une main, ses propres yeux. Pesez enfin quel aveuglement c'est de s'attacher à son corps, qu'il faut, pour ainsi dire, mettre en pièces; de peur qu'il ne soit l'instrument de notre supplice, après avoir été l'appât qui nous a trompés.

Le psaume CXXIX, qui est le sixième de la pénitence. Entonner un lugubre *De profundis,* sur la mort de son âme; se représenter dans l'enfer, au milieu de ces affreux et intolérables supplices qu'on vient de voir; crier à Dieu du fond de cet abîme, *De profundis,* et n'attendre rien que de sa miséricorde. Pesez surtout cette parole : *Copiosa apud eum redemptio : La rédemption chez lui est abondante,* v. 7. Pensez ici à ses infinies miséricordes, et aux mérites infinis du sang de son Fils. Ah, que la rédemption est abondante du côté de Dieu! Que la fidélité à la recevoir soit égale de votre côté, par le secours de sa grâce qu'il faut demander avec ardeur. Interposez souvent dans vos prières, entre Dieu et vous, le nom adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, à l'exemple de l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum :* Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VII.e JOUR.

Lisez le chapitre XXV de saint Matthieu, jusqu'au v. 14 : *Le royaume des cieux est semblable à dix vierges.* Elles sont toutes vierges; toutes elles ont une lampe allumée; toutes étoient en

grâce ; toutes également dans une profession sainte où elles attendoient l'Époux céleste, et ne demandoient que d'entrer dans son festin nuptial : mais la moitié en est exclusе. Pesez sur cette huile qui devoit entretenir les lampes : ce sont les saintes pratiques, et en particulier celles de la vie religieuse, toutes faites pour entretenir la présence de Dieu, et l'esprit de piété. Faute de s'attacher à ces observances, les lampes s'éteignent : c'est en vain qu'on demande aux autres une partie de leur huile ; chacun a à répondre de soi.

Pesez sur cette forte clameur, ce grand cri qui se fait entendre tout à coup : *Voici l'Epoux qui vient ; il faut aller au devant de lui*, v. 6. Il faut mourir, il arrive, il faut aller comparoître à son jugement. On craint d'y paroître avec des lampes éteintes ; on va pour acheter de l'huile. On s'efforce près de la mort de faire de bonnes œuvres, et on regrette le temps perdu : il n'est plus temps ; il y avoit le moment à prendre. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours temps à notre égard ; parce que nous ne savons pas jusqu'où l'Epoux veut étendre ses miséricordes : c'est pourquoi il faut toujours approcher, à quelque heure qu'il nous invite. Mais l'Epoux sait ses momens ; et il faut aussi toujours veiller ; parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure : et si on la passe, on criera en vain : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous*. Le Seigneur nous répondra : *Nescio vos : Je ne vous connois point*, v. 12. O terribles paroles ! Je ne vois en vous aucune des marques que j'ai mises dans mes enfants, aucune marque de la piété chrétienne, aucune vraie observance de la vie religieuse. Retirez-vous ; la porte est fermée à jamais ; je ne sais qui vous êtes. Allez, allez avec ceux que je ne connois pas, et qui ne me connoissent pas aussi. Elles périssent donc par leur négligence, et pour avoir méprisé ou négligé ce qui entretenoit la lampe allumée ; c'est-à-dire, la piété véritable, la piété fervente. Pesez le mal de la négligence : ce n'est pas tant le crime qui nous perd, que la négligence ; car on sortiroit du crime sans la négligence. C'est elle qui, en empêchant d'entretenir l'esprit de piété, fait venir les crimes qui l'éteignent tout-à-fait : ceci est bien à peser.

Le psaume CXLII, qui est le septième de la pénitence. Appuyez sur ces paroles : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur*, v. 2 ; ne m'imputez point toutes mes négligences : qui se peut sauver si vous les imputez ? Mais il faut donc travailler sans cesse à les diminuer ; autrement c'est se moquer que de le prier de ne les pas imputer. Et encore : *Mon ennemi m'a mis dans des lieux obscurs : ma vie est éteinte, et on me va mettre dans le tombeau ; je suis parmi les morts*, v. 3, 4. Et encore : *Mon âme est comme une terre desséchée ; hâtez-vous de m'écouter : mon esprit est défailli, et je tombe sans force : si vous ne m'aidez, mes résolutions seront vaines ; apprenez-moi à faire votre volonté*, v. 6, 7, 10. Mais il faut donc que je vous écoute ; autrement je n'apprendrai rien, et tous vos enseignements seront sans effet.

VIII.e JOUR.

Le même chapitre XXV de saint Matthieu, depuis le v. 14 jusqu'à la fin. Les talents sont les dons de Dieu. Pesez sur la nécessité de les faire valoir ; pesez sur la rigueur extrême du compte qu'on vous en demandera. Appuyez encore sur ces paroles : *Le serviteur inutile....* v. 30, et voyez où on le jette. Son crime, c'est son inutilité ; c'est de n'avoir pas fait profiter les grâces, ce sont des talents enfouis ; ce qui est confirmé par ces paroles : *Serviteur paresseux et mauvais*, v. 26. Un serviteur est assez mauvais quand il est paresseux, lâche et nonchalant ; il n'en faut pas davantage pour le chasser : on lui ôte même ce qu'il a, v. 28, 29 ; il est nu, dépouillé, misérable, et dans une indigence éternelle. Le bon serviteur profite de sa perte ; parce qu'il devient encore plus soigneux et plus diligent, par l'exemple d'une si sévère punition de la négligence. Pesez encore ces paroles du maître : *Parce que vous avez été fidèle en peu, il vous sera donné beaucoup*, v. 21 ; car il le répète deux fois. Prenez garde à ne pas négliger les petites choses ; car de là dépendent les grandes ; et le Sage a raison de dire : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu* (*Eccli.*, XIX. 1.). L'on se trouve, sans y penser, dans l'abîme, d'où l'on ne sort point ; car le juge a dit : *Allez, maudits, retirez-vous*, v. 41. Cet abîme, c'est le chaos que vous avez déjà vu. Tremblez à ces mots : *Retirez-vous ;* et à ceux-ci : *au feu éternel ;* et encore à ceux-ci : *préparé au diable et à ses anges*. Quel est le lieu où l'on est banni ? avec qui est-on ? et pourquoi ? On ne raconte point d'autres crimes que celui d'avoir omis et négligé les bonnes œuvres. Ainsi, à vrai dire, la nonchalance est le seul crime qu'on punit : donc tout faire, et toujours avec zèle, avec ferveur, avec persévérance.

Le psaume LXXXVII. Appuyez sur ces mots : *Mon âme est remplie de mal ; ma vie est proche de l'enfer : je suis mis au rang de ceux qui ont*

été jetés dans le lac, v. 4, 5. C'est le cachot des criminels, si profond qu'on a trouvé l'eau en le creusant; et encore : *Dans le lac inférieur*, v. 7; dans le cachot le plus profond et le plus ténébreux, *comme ceux qui sont blessés, et déjà mis dans le tombeau, dont vous ne vous souvenez plus*, v. 6. Il faut donc crier jour et nuit, et prévenir Dieu dès le matin : car encore que par son long endurcissement on soit mis au rang des morts, on peut ressusciter par sa bonté. Les médecins ne ressuscitent pas; mais Jésus-Christ est un médecin tout-puissant, qui peut rendre la vie à l'âme, et qui ressuscite les morts.

IX.e JOUR.

Le chapitre XVI de saint Matthieu, depuis le v. 21 jusqu'à la fin; et en saint Luc, le chapitre IX, v. 21 jusqu'au 27. Pesez ces mots : *Porter sa croix*, v. 24; et ce mot que saint Luc ajoute : *tous les jours*, v. 18. Crucifier ses passions, c'est l'ouvrage de tous les jours. Pesez ces mots : *Qu'il renonce à soi-même;* à son corps, à ses sens, à tout ce qu'ils présentent; à son âme, comme Jésus-Christ dit ailleurs, à sa propre volonté, à sa propre joie. Si cela semble rude, deux choses adoucissent cette peine : la première, c'est que Jésus-Christ nous a précédés dans cette voie; c'est ce qu'il pose pour fondement : c'est pourquoi il ajoute qu'il faut le suivre. C'est la première considération qui doit nous consoler dans cet étrange dépouillement.

La seconde considération, qui adoucit cette croix et ce prodigieux renoncement que l'Evangile nous prescrit, c'est que par là on sauve son âme. *Qui la perd* en cette sorte, la *sauve*, la trouve, la garde : *mais qui la garde* en cette vie, qui lui épargne les croix, qui lui procure les plaisirs, qui ménage ses inclinations, *la perd sans ressource* (MATTH., XVI. 25; LUC., IX. 24.). Jésus-Christ achève de surmonter la difficulté, en nous disant : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme? Que donnera-t-il en échange pour son âme* (MATTH., XVI. 26.)? Il faut donc répéter souvent, et se dire souvent à soi-même : Que sert à l'homme, que sert à l'homme; que lui sert d'avoir tout le monde, s'il perd son âme, s'il se perd lui-même? et le dire souvent pendant le jour. Quand il faut quitter quelque chose qui plaît, se dire toujours, quand ce seroit tout le monde : *Que sert à l'homme?* Hélas! encore un coup, que sert à l'homme? Que peut gagner celui qui se perd soi-même? que lui reste-t-il de ce qu'il croyoit avoir gagné, après que lui-même il s'est perdu? Cette parole a fait tous les solitaires, tous les pénitents, tous les martyrs, tous les saints. Faute de l'avoir entendue, saint Pierre est appelé Satan (MATTH., XVI. 23.); et tous les apôtres sont jugés indignes d'annoncer Jésus-Christ.

Le psaume XII : *Usquequo, Domine : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous?* Mais vous ne m'oubliez que parce que je m'oublie moi-même. Jusqu'à quand oublierai-je mon âme, et tâcherai-je de lui gagner ce qui la perd? Serai-je encore long-temps à rouler de vains desseins dans mon esprit? ne me résoudrai-je jamais? Pourquoi veux-je faire triompher mon ennemi? quel plaisir prends-je à me perdre? Mon âme, prends une fois une bonne résolution. Et vous, Seigneur, éclairez-moi, de peur que je ne m'endorme dans la mort. Pesez ces mots : *S'endormir dans la mort.* Affreux sommeil, funeste repos, perte irréparable, quand on est dans la mort; et que loin de veiller pour en sortir, on s'y endort volontairement.

X.e JOUR.

Le chapitre IX de saint Matthieu, depuis le v. 9 jusqu'au 14; et le chapitre XV de saint Luc tout du long. Pesez ces paroles : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (MATTH., IX. 13.). Les pécheurs sont la cause de sa venue : il leur doit en quelque sorte son être : combien donc les aime-t-il? S'approcher de Jésus-Christ, comme d'un médecin des maux incurables, lui exposer ses plaies cachées; considérer combien *il aime à exercer la miséricorde.* Contempler, des yeux de la foi, la brebis égarée et perdue; soi-même : le bon Pasteur qui la cherche, qui s'abaisse pour la relever; sa pitié, sa condescendance : qui la porte, parce qu'elle est foible; qui la charge sur ses épaules et ne se plaint point de ce fardeau, parce qu'il l'aime et qu'il ne la veut plus perdre : la joie du ciel. Le pécheur pénitent est, en un certain sens, préféré au juste; et un seul, à quatre-vingt-dix-neuf (LUC., XV. 4.). Considérer le grand prix d'une âme devant Jésus-Christ : la grande douleur qu'il a de la perdre, et la joie de la recouvrer, comme la dragme perdue, v. 8. Le prodigue qui veut son bien hors des mains et de la maison de son père, v. 12 : il perd tout par ses plaisirs. Ses propres excès le ramènent : il a honte d'avoir à nourrir les pourceaux, ses passions, ses sens; troupeau immonde et infâme. Il ne dit pas seulement : *Je me lèverai*, v. 18; il ne prend

pas de vaines résolutions : il se lève, il marche, il arrive. *Mon père,* dit-il, *j'ai péché : je ne suis pas digne*..... v. 21 : dire cela du fond du cœur. Plus il s'humilie, plus le père s'attendrit. Il le voit de loin ; dès le premier pas qu'il fait, il accourt, il s'attendrit, il tombe sur son cou : remarquez, il ne s'y jette pas, il y tombe ; il ne se peut retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même : il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré ; et il le comble de tant de biens, que le juste, qui a toujours persévéré, semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. Laissons-nous toucher à sa bonté ; disons souvent : *Je me lèverai, j'irai à mon Père.* Ayons pitié de nous-mêmes, en disant : *Je meurs ici de faim,* v. 17. Mon Père donne à toutes ses créatures, jusqu'aux plus viles, ce qui leur est nécessaire, et il nourrit jusqu'aux corbeaux : et moi, qui suis son fils, *je meurs ici de faim;* je cherche une nourriture qui m'affame, parce qu'elle me prive du pain de vie. Allons, allons, je me lèverai, j'irai à mon père : il est temps, il est plus que temps.

Qui ne pleureroit son âme égarée, en lisant ces paroles ? qui ne s'empresseroit de se ranger parmi les pécheurs pénitents ? On a vu dans le second psaume de la pénitence que tous les saints prient pour nous et pour notre iniquité : il faut donc les appeler à notre secours, et dire les litanies des saints avec les prières qui suivent ; et pour psaume, le LXIX, qui fait partie de ces prières. Pesez ces mots : *Hâtez-vous.* Le prodigue, qui dit déjà : *Je me lèverai ; j'irai*..... sent qu'il a eu besoin de Dieu pour le dire, et qu'il en a encore besoin pour l'exécuter. Il dit donc, dans son besoin et dans sa foiblesse : Hâtez-vous, hâtez-vous : je suis un mendiant, je suis un pauvre ; aidez-moi, Seigneur : je n'ai rien à vous donner ; je suis pauvre et mendiant, je suis votre pauvre ; je n'ai rien pour vous exciter à la pitié, que mon extrême misère. Voulez-vous faire un coup digne de votre miséricorde ? mes péchés vous présentent une occasion de la signaler. Mais, mon aide, mon libérateur, ne tardez pas : hâtez-vous, ne tardez pas : hâtez-vous, je péris : la force me manque ; je ne puis me tenir à ce bâton que vous me tendez au-dessus de l'eau : je n'en puis plus ; mes mains défaillent. Tirez-moi de cet abîme ; je n'en puis plus, je me noie.

CONCLUSION.

Finir la retraite en lisant les derniers versets de saint Matthieu, chapitre XI, depuis le verset 28 : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et fatigués, et je vous soulagerai.* C'est Jésus qui vous invite, le même que vous avez offensé : il vous cherche, il revient à vous. A qui vient-il ? à moi qui suis un pécheur, un ingrat, un prodigue, un malade. Il revient donc à moi comme un médecin, comme un Sauveur aussi bon que puissant. Venez, ô âme malade et mourante ; venez, vous que vos foiblesses troublent, que vos péchés accablent : venez, imitez ma douceur. Ne vous plaignez pas, ne vous aigrissez pas, ne vous soulevez pas contre ceux qui vous veulent guérir. Soyez doux quand on vous reprend ; je l'ai bien été quand on m'a mis à la croix, moi en qui il n'y avoit rien à reprendre. Soyez humble à mon exemple. Si vous êtes humble, vous serez doux, vous vous laisserez conduire, vous vous laisserez reprendre ; vous changerez votre aigreur indocile en douceur et en reconnoissance. N'appréhendez pas mon joug, il est doux ; ni mon fardeau, il est léger. Le saint amour que j'inspire adoucit tout ; il rend tout agréable et aisé. C'est un joug cependant, c'est un fardeau ; il faut du courage pour le porter ; mais on est bien payé de sa peine. J'ai beaucoup à donner et en cette vie et en l'autre ; on ne perd rien avec moi : il n'y a qu'à venir lorsque j'appelle. Répétez souvent, et croyez toujours entendre : *Venez*, cette douce invitation du Sauveur, ce doux *Venez.*

Quelle doit être notre espérance et notre consolation, dans quelque angoisse que nous puissions nous trouver ! Comme c'est à titre de misère que Jésus-Christ nous invite de venir à lui, les plus misérables sont les plus appelés. *Amen.*

RETRAITE

DE DIX JOURS

SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES

ET AUTRES SUJETS.

PREMIER JOUR.

Ne jugez pas (MATTH., VII. 1.); *car qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui ? S'il demeure ferme, ou s'il tombe, cela regarde son maître, et c'est à lui de le juger. Mais le Seigneur est puissant pour l'établir et le faire demeurer ferme* (*Rom.*, XIV. 4.), soit

en le soutenant ou en l'empêchant de tomber, soit en le relevant de sa chute. Celui que vous croyez tombé, ou dont vous regardez la chute comme prochaine, sera peut-être élevé plus haut que vous dans le ciel. Car savez-vous la grâce que le Seigneur lui réserve ? Songez à cette parole du Sauveur : *Les femmes de mauvaise vie et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu* (MATTH., XXI. 31.). Vous qui nous vantez votre zèle pour observer la loi ; à qui donc oserez-vous désormais vous préférer, si les excès de ceux que vous méprisez n'empêchent pas la préférence que Dieu leur réserve en ses miséricordes ? Qui êtes-vous donc, encore un coup, pour juger votre frère ? Qui vous a donné ce droit sur votre égal ? ou pourquoi méprisez-vous votre frère ? *Car il faut que nous comparoissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ : chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même*, et non pour les autres qu'il juge si sévèrement. *Ainsi ne nous jugeons plus les uns les autres ;* nous devons être assez occupés du jugement que nous avons à craindre pour nous-mêmes. *Voyez* saint Paul aux Romains, XIV. 10, 12, 13.

Représentez-vous par la foi ce redoutable jugement de Jésus-Christ, et combien vous avez d'intérêt à en éviter la rigueur : mais vous l'évitez en ne jugeant pas. *Ne jugez point,* dit-il, *et vous ne serez pas jugés ; car,* poursuit-il, *on vous jugera comme vous aurez jugé les autres, et par la même règle* (MATTH., VII. 1.). *C'est pourquoi,* dit saint Paul (*Rom.*, II. 1.), *vous êtes inexcusable, ô vous, qui que vous soyez, qui jugez votre frère : car en ce que vous jugez les autres, vous vous condamnez vous-même ; puisque vous faites les mêmes choses que vous jugez :* et quand vous ne feriez pas les mêmes, vous en faites d'autres qui ne sont pas moins mauvaises ; et vous devez vous souvenir de cette parole : *Celui qui transgresse la loi en un commandement, la méprise en tous les autres. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point d'impureté, a dit aussi : Tu ne tueras point* (JAC., II. 10, 11.).

Regarde-toi donc toi-même comme transgresseur de toute la loi ; et vois si, en cet état de criminel, tu oseras entreprendre de juger ton frère. Prends garde, sévère censeur de la vie des autres, et trop rigoureux exacteur de ses devoirs ; prends garde que tu ne prononces toi-même ta propre sentence, et qu'il ne te soit dit un jour : *Tu seras jugé par ta bouche, mauvais serviteur* (LUC., XIX. 22.).

II.e JOUR.

Pourquoi voyez-vous ce fétu dans l'œil d'autrui, et que vous ne songez pas plutôt à la poutre qui crève le vôtre (MATTH., VII. 3.) ? Songez premièrement à vous rappeler en votre mémoire les paroles de saint Paul : *En jugeant les autres, vous vous condamnez vous-mêmes.* Vous laissez vivre vos vices, et vous condamnez ceux d'autrui. Clairvoyant en ce qui ne vous touche pas, vous êtes aveugle pour vous-même. Que vous serviront vos lumières, votre vaine curiosité, et la pénétration dont vous vous savez si bon gré à connoître les vices des autres, et à juger de leurs secrètes intentions ? que vous servira tout cela, sinon à vous perdre ? Hypocrite, songez à la qualité que le Sauveur, c'est-à-dire, la vérité même, donne à ces sévères censeurs qui, trop attentifs aux vices des autres, oublient les leurs que leur amour-propre leur cache. Vous auriez honte d'avoir à vous reprocher un vice si bas et si honteux que celui de l'hypocrisie : c'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui vous le reproche.

Songez à cette parole du Sauveur, lorsqu'on accusa devant lui la femme adultère : *Que celui qui est innocent jette la première pierre* (JOAN., VIII. 7.).

Ne songez pas à accuser ou à juger les autres, mais à vous corriger vous-même. Lisez les paroles de saint Paul : *La charité est patiente, elle est douce, elle n'a point de jalousie, elle n'est point maligne ni malicieuse dans les jugements ; elle ne s'enfle point elle-même par la présomption ou par la fierté ; elle n'est point ambitieuse, ni ne s'élève au-dessus des autres par les jugements ; elle ne s'aigrit ni ne s'irrite contre personne ; elle ne soupçonne pas le mal ; elle ne prend pas plaisir de trouver le mal dans les autres :* toute sa joie est d'y trouver du bien, et elle regarde toujours le prochain du beau côté. Loin de se laisser aigrir par le mal qu'elle croit qu'on lui a fait, *elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout de son prochain, elle en endure tout* (1. *Cor.*, XIII. 4, 5, 6.) : trop heureuse, par l'équité qu'elle garde envers les autres, et par la condescendance qu'elle a pour eux, d'obtenir de Dieu qu'il la traite avec une pareille miséricorde, et d'éviter ce reproche : Hypocrite.

Faisons donc un rigoureux examen de nos propres défauts, et laissons à Dieu à juger de ceux des autres.

III.e JOUR.

Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, ni les perles aux pourceaux (MATTH., VII. 6.).

La chose sainte des chrétiens, c'est l'eucharistie. L'ange, en parlant à la sainte Vierge, de Jésus-Christ qu'elle devoit concevoir dans ses bénites entrailles, lui dit : *La chose sainte qui naîtra de vous* (LUC., I. 35.). Cette chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ, c'est le même corps que nous recevons : ne le donnez pas aux chiens ni aux pourceaux.

Les chiens et les pourceaux, à qui il ne faut pas donner la chose sainte, sont ceux dont parle saint Pierre : *Un chien qui ravale ce qu'il a vomi; un pourceau qui, vraiment lavé, se vautre de nouveau dans le bourbier* (2. PETR., II. 22.); c'est-à-dire, un pécheur qui ne prend aucun soin de se corriger, et se salit de nouveau après la communion et la pénitence : ne lui donnez pas aisément la chose sainte, qu'il s'en rende digne par sa fidélité.

Les choses saintes aux saints : c'est ce qu'on crioit autrefois, et ce que l'Eglise orientale crie encore avant la communion. *Quelle société entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon* (2. *Cor.*, VI. 14, 15.)? Ne venez donc à la chose sainte que lorsque vous serez saints.

Mais quand donc y viendrons-nous? Dieu tiendra pour saint à cet égard celui qui aura un sincère désir de l'être; et qui, après avoir travaillé sérieusement à se corriger, va chercher la sainteté dans sa source, et dans le corps du Sauveur, dans le dessein de s'en remplir et de soutenir sa foiblesse.

Les pourceaux qui foulent les perles aux pieds, et se jettent avec fureur contre ceux qui les leur présentent, sont ceux qui, étant repris et recevant de saints avis de leurs supérieurs ou de leurs frères, s'aigrissent par orgueil, et s'irritent contre ceux qui les leur donnent. Prenez garde à n'être pas de ce nombre; et en quelque sorte qu'on vous fasse connoître vos défauts, humiliez-vous, et profitez de l'avis.

IV.e JOUR.

Demandez (MATTH., VII. 7.). Ce n'est pas assez : n'attendez pas que Dieu vous donne tout sans vous-même, ni que les bonnes œuvres que vous souhaitez d'obtenir tombent du ciel toutes seules, sans que vous vous excitiez à coopérer à la grâce. Demandez et cherchez tout ensemble. Ne demandez pas foiblement; frappez fortement et persévéramment à la porte. Lisez attentivement la parabole de l'ami qui presse son ami, en saint Luc, XI. 5 et suiv.

Cherchez la cause profonde de ce que vous n'êtes pas toujours exaucé, et apprenez-la de saint Jacques, I. 5, 6, 7, et encore IV. 3.

Demandez à Dieu le vrai bien, qui est la sagesse du ciel : demandez-la persévéramment et avec foi au père des lumières; elle vous sera donnée : car il donne abondamment et sans reprocher ses bienfaits.

Demandez à Dieu comme à un père, et pesez bien ces paroles : *Si vous qui êtes mauvais;* et encore : *Si vous donnez volontiers les biens qui vous sont donnés,* et que vous n'avez que par emprunt; *combien plus votre Père céleste,* qui est la source du bien et de la bonté même, dont la nature, pour ainsi parler, est de donner combien plutôt *vous donnera-t-il les biens véritables* (MATTH., VII. 11.)! Demandez donc, encore un coup, comme à un père; demandez avec foi et confiance; votre Père céleste ne vous pourra rien refuser.

Demandez avec confiance jusqu'aux moindres choses; mais insistez principalement sur les grandes, qui sont le salut et la conversion, qui sont celles qu'il ne refuse jamais.

Ne vous découragez point de vos chutes si fréquentes; ne dites pas : Jamais je ne viendrai à bout de ce défaut. *Opérez votre salut avec tremblement;* mais en même temps avec confiance; parce que ce n'est pas vous seul qui devez agir : *C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire,* comme dit saint Paul (*Phil.*, II. 12, 13.). Appuyez-vous donc sur la grâce, et demandez-la avec foi à celui qui ne demande que de vous la donner.

V.e JOUR.

Faites comme vous voulez qu'on vous fasse (MATTH., VII. 12.). C'est la règle la plus simple qu'on se puisse proposer, et en même temps la plus droite et la plus naturelle. C'est sur cette loi qu'est fondée la société et l'équité naturelle; mais Notre-Seigneur l'a relevée, en ajoutant : *C'est la loi et les prophètes.*

La racine de cette loi est dans ce précepte : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Tu lui souhaiteras la même chose qu'à toi-même : tu ne voudras donc point lui faire ce que tu ne voudrois pas en souffrir. Tous ces préceptes sont compris dans ce seul précepte : apprenez-le de saint Paul, Rom., XIII. 8, 9, 10.

Lisez aussi dans la même Epître, chapitre XII.

v. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21; appuyez sur ces paroles du v. 18 : *S'il se peut et autant qu'il est en vous.* Quand votre frère ne répondroit pas au désir que vous avez de vivre en paix avec lui; vous, de votre côté, *autant qu'il est en vous, gardez la paix et la charité :* car si vous aviez l'esprit droit, vous souhaiteriez qu'on en usât ainsi avec vous-même. Faites-le donc avec les autres, et imprimez dans votre cœur cette belle règle de l'Evangile.

VI.e JOUR.

Appuyez sur ces paroles : *Efforcez-vous :* le salut ne se fait point avec mollesse et nonchalance : *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents l'emportent* (Luc., xiii. 24; Matth., xi. 12.). *D'entrer :* ne vous contentez pas d'approcher; entrez en effet, *par la porte étroite* de la mortification de vos passions, par la crainte de votre humeur altière qu'il faut dompter en toutes choses. *La porte est large, la voie est spacieuse* (Matth., vii. 13.). Se laisser aller à ses désirs, c'est la voie large : il est aisé d'entrer par cette porte; mais songez où elle mène; à la perdition. Peu entrent par la porte étroite; beaucoup trouvent la voie large. Ne songez donc pas à ce qu'on fait communément : les mauvais exemples l'emportent par le nombre. Imitez le petit nombre de ceux qui pensent solidement à leur perfection. Pesez encore sur cette parole : *Que la porte est petite, et que la voie est étroite!* comme qui diroit : Vous ne sauriez assez comprendre combien elle l'est. Concluez donc : Il faut faire effort, il faut se faire violence; point de paresse ni de langueur dans la voie du salut. Qui n'avance pas, recule. Ainsi le soin de la perfection et celui du salut sont inséparables. Qui ne vise pas à être parfait, à monter jusqu'au haut avec un effort continuel, retombe par son propre poids.

La voie étroite, en un autre sens, est la voie large. Plus on se met à l'étroit en mortifiant ses désirs, plus Dieu dilate le cœur par la consolation de la charité.

La vie religieuse est la voie étroite, par l'observance des conseils évangéliques : il y faut donc entrer non-seulement par la profession et par l'habit, mais par la pratique. Il ne suffit pas d'y être appelé; il faut entrer jusqu'au fond. *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* (Matth., xx. 16.) : peu entrent de bonne foi dans la voie étroite.

VII.e JOUR.

Vous les connoîtrez par leurs fruits (Matth., vii. 20.). Le figuier, que Jésus-Christ maudit avec ses feuilles, avoit l'apparence d'un bel arbre; mais parce qu'il manquoit de fruit, il fut maudit.

La malédiction consista à le priver de fruit à jamais : prenez-y garde.

Les feuilles sont l'apparence d'une bonne vie : les fleurs sont les fruits commencés. Si l'on ne porte de vrais fruits, et des œuvres parfaites de la justice chrétienne, on est maudit.

Faites de dignes fruits de pénitence (*Ibid.*, iii. 8.). Quand un arbre produit continuellement de mauvais fruits ou qu'il n'en porte pas de bons, il est mauvais : triste état d'un arbre qui, faute de porter des fruits, n'est plus propre que pour le feu. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu* (*Ibid.*, 10.). Songez à ces paroles : *La cognée est à la racine des arbres;* non aux branches, mais à la racine : tout va périr tout d'un coup.

Interrogez-vous vous-même : quel bon fruit ai-je porté? quelle passion ai-je corrigée? quelle bonne habitude ai-je acquise?

Si un sage confesseur vous prive quelquefois des sacrements, parce qu'il ne voit en vous que des feuilles ou des fleurs, et non des fruits, ne vous en étonnez pas.

Lisez le chapitre xiii de saint Luc jusqu'au v. 10; et appuyez sur la parabole du figuier infructueux malgré la culture, v. 6 et suiv.

VIII.e JOUR.

Versets 21, 22, 23 (Matth., vii.) : ces versets sont la confirmation des précédents. Celui qui répète si souvent : *Seigneur, Seigneur,* et n'accomplit pas ses préceptes, c'est l'arbre qui porte des feuilles et des fleurs tout au plus; mais nul fruit. Il vaudroit mieux ne pas tant dire : Seigneur, Seigneur, et accomplir ses préceptes.

Je ne vous connois pas, ô vous qui n'avez que des paroles : je ne vous connois pas; vous n'avez pas le vrai caractère du chrétien. *Retirez-vous;* vous n'êtes pas de mes brebis. Pesez, et tremblez à ces paroles : *Je ne vous connois point; retirez-vous.* Et où irez-vous, en vous retirant de la vie et de tout le bien, sinon à la mort et à tout le mal?

Eussiez-vous fait des miracles au nom de Jésus-Christ, retirez-vous; il ne vous connoît pas. Les bonnes œuvres sont les vrais miracles, et la vraie marque qu'il désire. Humiliez-vous, abaissez-

vous aux pieds de tous vos frères et de toutes vos sœurs; cela vaut mieux que des miracles.

O mon Jésus, comment pourrai-je entendre ces paroles : *Retirez-vous?* Quoi, mon bien et le seul objet de mon amour, vous perdrai-je à jamais? ne vous verrai-je jamais dans toute l'éternité? Ah! plutôt mille morts.

IX.e JOUR.

Celui qui écoute, et fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, *c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre*, v. 24, 25, 26, 27.

Ecouter n'est rien; faire c'est tout. Toutes les fois qu'on conçoit de bons désirs, ou qu'on forme de bonnes résolutions, on écoute; mais on est encore du nombre des écoutants. *Celui qui écoute mon Père, et qui apprend, vient à moi* (JOAN., VI. 45.), dit Jésus-Christ. Ecoute, âme chrétienne; écoute au dedans de toi-même : retire-toi à l'endroit intime où la vérité éternelle se fait entendre. Ecoute, et apprends sous un tel maître; écoute ce que dit l'Esprit qui te sollicite, et qui t'appelle à la perfection. Mais la marque que tu auras écouté et appris, c'est que tu viens à Jésus. Marche après lui; suis ses exemples : c'est bâtir sur la pierre. Mais celui qui ne fait qu'écouter, c'est-à-dire, que considérer et méditer la sainte parole, sans en venir réellement à la pratique, bâtit sur le sable. Les tentations, les afflictions, les dégoûts viennent : la maison tombe; et la ruine est si grande que souvent elle devient irréparable. Songez à la véritable sagesse et à la véritable folie, dont vous voyez un exemple dans cette parabole du Sauveur.

X.e JOUR.

Qui n'admireroit la doctrine de Jésus-Christ, sa pureté, sa sublimité, son efficace dans la conversion du monde, dans la mort de tant de martyrs, dans le mépris des grandeurs et des plaisirs, qu'elle a inspiré à tant de millions d'âmes?

Par elle, les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat; toutes les fleurs sont tombées. L'homme est devenu un ange par le détachement de ses sens; et il est porté à se proposer pour modèle la perfection de Dieu même : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (MATTH., V. 48.). Qui n'admireroit donc, encore un coup, cette doctrine céleste? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. Jésus enseigne avec puissance, comme ayant la souveraine autorité; parce qu'il est la vérité même : il faut que tout cède, que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide et vacillant, qui n'ose vous dire vos vérités, ni vous faire marcher à grands pas à la perfection; à la manière des pharisiens et des docteurs de la loi, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner : c'est à celui-là que votre conversion est réservée.

Songez à l'autorité de la doctrine de Jésus-Christ, et combien il lui appartient de parler avec puissance : ainsi laissez-vous conduire à sa direction et à ses maximes.

Lisez pour conclusion le chapitre XVII de saint Jean. Conformez-vous aux intentions et aux prières du Maître céleste; et disposez-vous à en faire le sujet d'une autre retraite, si Dieu vous en fait la grâce.

Il est aisé de faire de cette matière des sujets de méditation pour plusieurs heures par jour.

Il n'est pas besoin de multiplier ses pensées : en faisant un acte de foi sur chacune des vérités, et en le répétant souvent, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumission à l'autorité du Fils de Dieu qui l'enseigne, il en naît naturellement des désirs et des résolutions. On priera Dieu qu'il les tourne en œuvres et en pratiques solides. D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers. Plus de foi que de raisonnement, plus d'affection que de considération. Digérer, c'est se nourrir; prendre beaucoup de nourriture, sans la digérer, c'est se suffoquer : lire peu chaque fois, et en tirer le suc. *Amen, Amen.*

PRÉPARATION
A LA MORT.

PREMIÈRE PRIÈRE.

Le coupable attend son supplice, et adore la puissance qui le punit.

Seigneur, vous n'avez pas fait la mort (*Sap.*, I. 13.) : elle n'étoit pas au commencement; et *elle n'est entrée dans le monde qu'en punition du péché* (*Rom.*, V. 12.). *Vous avez créé l'homme immortel* (*Sap.*, II. 23.); et s'il fût demeuré obéissant, la mort eût été pour lui un mal inconnu : mais c'étoit le moindre de nos malheurs. L'âme mortellement blessée par le péché, par la mort temporelle nous précipitoit

dans l'éternelle ; et l'enfer étoit notre partage.

O Dieu, voici la merveille de votre grâce. La mort n'est plus mort, après que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés et pour les péchés du monde. Elle n'est plus qu'un passage à l'immortalité ; et notre supplice nous a tourné en remède ; puisqu'en portant avec foi et avec soumission la mort, à laquelle nous avons été justement condamnés, nous l'évitons à jamais.

Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient porter la mort à laquelle vous l'avez condamné : enfant d'Adam, pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de votre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnois, j'ai mangé le fruit défendu, dont vous aviez prononcé qu'au jour que je le mangerois, je mourrois de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non-seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Je viens donc subir ma sentence ; je viens recevoir la mort que j'ai méritée. Frappez, Seigneur ; votre criminel se soumet. J'adore votre souveraine puissance dans l'exécution de cette sentence, dont nul n'a jamais pu éviter l'effet, ni même le reculer d'un moment. Il faut mourir ; vous l'avez dit : le riche comme le pauvre ; le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte ; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup, si, en un moment et par une seule rature, tout est effacé.

J'adore donc, ô mon Dieu, ce coup tout-puissant de votre main souveraine ; j'entre dans la voie de toute chair. Il falloit à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auroient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face ; si, de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyoit toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre foiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. O Seigneur ! la vie de nos sens et de notre vanité seroit trop vive, si vous ne la mortifiiez par la vue continuelle de la mort. Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique : il faut céder, il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelques parures qu'on le revêtisse. La mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterrée et anéantie. O Dieu, j'adore ce bras souverain, qui détruit tout par un seul coup. O mort, tu m'ouvres les yeux, afin que je voie mes vanités. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre toi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens ; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort, tu n'es donc plus mort que pour ceux qui veulent être trompés. O mort, tu m'es un remède : tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes ; afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop, quoiqu'ils m'accablent. O mort, Jésus-Christ crucifié t'a donné cette vertu. O mort, tu n'es plus ma mort ; tu es le commencement de ma délivrance.

II.ᵉ PRIÈRE.

Le chrétien attend sa délivrance, et adore son libérateur.

O Seigneur, nous avions fait un traité avec la mort, et un pacte avec l'enfer : nous nous y étions vendus et livrés ; et vous avez dit : *Je poserai en Sion une pierre fondamentale, une pierre précieuse et choisie ; la pierre de l'angle, fondée sur un fondement inébranlable. Que celui qui croit* en celui qui est figuré par cette pierre, *ne se presse pas* d'exécuter le traité qu'il a fait avec la mort et avec l'enfer. *Car le traité que vous avez fait avec la mort sera effacé ; et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne tiendra pas* (Is., XXVIII. 16, 18.). Et voici comme ce pacte a été rompu. Le Juste, le Saint des saints, celui que Dieu a sacré par une onction qui est au-dessus de tout, et par la divinité même, s'est livré volontairement à la mort : il s'est soumis à la puissance des ténèbres ; et, en même temps, le traité de notre servitude a été annulé. Jésus-Christ l'a mis en croix, et l'a effacé par son sang. Il est entré dans le tombeau, il est descendu jusqu'aux enfers ; et au lieu d'y demeurer assujéti, il y a chanté ce cantique, que David, son père selon la chair, avoit composé pour lui : *J'avois toujours le Seigneur en vue, je le voyois à ma droite, jusque dans les ombres de la mort*, jusque dans les tristes prisons dont j'ai été délivrer les âmes qui y attendoient ma venue. *C'est pour cela que mon cœur étoit plein de joie, et que mon corps même s'est reposé en espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la cor-*

ruption. Vous m'avez montré le chemin à la vie (*Ps.* XV. 8.) : j'y retournerai victorieux de la mort.

Je le crois ainsi, mon Sauveur. David, qui a composé ce divin cantique, ne l'a pas composé pour lui, puisque sa chair a été corrompue, comme celle de tous les autres hommes : mais il a vu en esprit la vôtre qui sortoit de lui, et qui est demeurée incorruptible. Il est ainsi, je le crois ; il est ainsi. Vous êtes ressuscité le troisième jour ; et votre résurrection, manifestée à toute la terre par le témoignage de vos saints apôtres, suivie de tant de miracles, a été le signal donné aux gentils et aux Juifs que vous aviez choisis, pour se rassembler sous l'invocation de votre nom : il est ainsi, je le crois.

Mais je crois encore que vous n'avez pas surmonté la mort pour vous seul ; vous l'avez surmontée pour nous qui croyons en vous. Nous n'aurons pas, à la vérité, votre privilége, de ne pas trouver la corruption dans le tombeau : car il faut que notre chair, qui est une chair de péché, soit dissoute, et poussée jusqu'à la dernière séparation de ses parties. Mais notre corps sera mis en terre comme un germe qui se reproduira lui-même. *Il est mis en terre dans la corruption; il sera reproduit incorruptible : il est mis en terre difforme et défiguré ; il sera reproduit et ressuscitera glorieux : il est mis en en terre sans force et sans mouvement; il en sortira plein de vie et de vigueur : il est mis en terre comme on y mettroit le corps d'un animal; mais il ressuscitera comme un corps spirituel* (1. *Cor.*, XV. 42, 43, 44.), et ne laissera à la terre que la mort, la corruption, l'infirmité et la vieillesse.

Je vous adore, ô Jésus mon libérateur ; je vous adore, ô Jésus ressuscité pour vous-même, et pour tous vos membres que vous avez remplis de votre esprit, qui est l'esprit de vie éternelle. Vous avez enduré la mort, *afin que la mort fût vaincue, Satan désarmé, son empire abattu; et afin d'affranchir ceux que la crainte de la mort tenoit dans une éternelle servitude* (*Hebr.*, II. 14, 15.). *Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés* (JOAN., VIII. 36.). Je le crois, Seigneur, il est ainsi. Mon unique libérateur, je vous adore, il faut que je meure comme vous, afin que je vive comme vous. *Je sais que mon Rédempteur est vivant ; et au dernier jour je ressusciterai de la poussière, et je serai de nouveau environné de ma peau ; et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes yeux ; ce sera moi, et non pas un autre. Je conserverai cette espérance dans mon sein* (JOB., XIX. 25, 26, 27, 28.) ; je la porterai jusqu'au milieu des ombres de la mort. *Qui me donnera que ce discours soit écrit comme avec le fer et le diamant sur le rocher* (*Ibid.*, 24.) ; que le caractère en soit immortel, et gravé éternellement dans mon cœur, dans un cœur affermi dans la foi ?

Ce sera vous, ô Seigneur, ce sera vous qui mettrez votre main sur moi, et qui me direz comme vous dîtes à votre disciple bien-aimé : *Ne crains point, je suis le premier et le dernier; je suis vivant, et j'ai été mort, et je vis aux siècles des siècles ; et j'ai en ma main les clefs de la mort et de l'enfer* (*Apoc.*, I. 17, 18.). Tout le monde entendra ma voix ; *et tous ceux qui sont dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui auront bien fait ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront mal fait, ressusciteront pour le jugement* (JOAN., V. 28, 29.).

III.[e] PRIÈRE.

Le chrétien s'abandonne à la confiance.

O mon Dieu, cette dernière parole me rejette dans de plus grandes frayeurs qu'auparavant ; car elle m'annonce qu'il faudra comparoître devant votre tribunal redoutable. Et comment oserois-je y comparoître avec tant de péchés? Mais quoi ! est-ce donc en vain que vous avez dit : *Qui espère en moi ne sera pas confondu* (*Eccli.*, II. 11.)? Et encore : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, quels biens ne nous a-t-il pas donnés avec lui? Qui osera accuser les élus de Dieu ? c'est Dieu même qui les justifie. Qui les condamnera ? c'est Jésus-Christ qui est mort, mais qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, qui ne cesse d'intercéder pour nous* (*Rom.*, VIII. 31, 32, 33, 34.). Et encore : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est livré pour moi* (*Galat.*, II. 20.) ; *qui a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois de la croix, et nous avons été guéris par ses blessures* (1. PETR., II. 24.). Je n'ai donc point à craindre mes péchés, qui sont effacés au moment que je m'abandonne à la confiance. Je n'ai à craindre que de craindre trop ; je n'ai à craindre que de ne me pas assez abandonner à Dieu par Jésus-Christ. O mon Dieu, ma miséricorde ; ô mon Dieu, je m'aban-

donne à vous ; je mets la croix de votre Fils entre mes péchés et votre justice.

Mon Sauveur, vous avez deux titres pour posséder l'héritage de Dieu votre Père : vous avez le titre de votre naissance ; vous avez celui de vos travaux. Le royaume vous appartient comme étant le Fils ; et il vous appartient encore en qualité de conquérant. Vous avez retenu pour vous le premier titre, et vous m'avez abandonné le second. Je le prends, je m'en saisis avec foi. Mon âme, il faut espérer en Dieu. *Mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ?* Pourquoi me troubles-tu, encore une fois ? *Espère en lui*, mon âme, et dis-lui de toutes tes forces : *O mon Dieu, vous êtes mon salut* (*Ps.* XLI. 6, 12, 13.). Mon âme, tu n'as rien à craindre que de ne pas crier assez haut.

IV.ᵉ PRIÈRE.

A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité.

Le temps approche, Seigneur, que les ténèbres seront dissipées, et que la foi se changera en claire vue ; le temps approche où je chanterai avec le psalmiste : O Seigneur, *nous avons vu ce que nous avons ouï* (*Ps.* XLVII. 9.). O Seigneur, tout nous paroît comme il nous avoit été prêché. Je n'ai plus qu'un moment ; et dans un instant je verrai à découvert toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, la sainteté qui est en vous, votre vérité toute entière. *Mon Sauveur, je crois ; aidez mon incrédulité* (MARC., IX. 23.), et soutenez ma foiblesse. O Dieu, je le reconnois, je n'ai rien à espérer de moi-même ; mais vous avez commandé d'aller *en espérance contre l'espérance* (*Rom.*, IV. 18.). Ainsi en espérance contre l'espérance, je crois avec Abraham. Tout tombe ; cet édifice mortel s'en va par pièce. Mais *si cette maison de terre se renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai une maison céleste* (2. *Cor.*, V. 1.), où vous me promettez de me recevoir. O Seigneur, j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. *Je me réjouis d'entendre dire que j'irai dans la maison du Seigneur. Je suis à ta porte, ô Jérusalem ; me voilà debout ; mes pieds sont en mouvement* (*Ps.* CXXI. 1.), et tout mon corps s'élance pour y entrer.

Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je ? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit* (1. *Cor.*, VI. 17.) ? Mon Dieu, je vous aime : mon Dieu, ma vie et *ma force, je vous aime, je vous aimerai* (*Ps.* XVII. 1.) ; je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé, tout s'en va autour de moi comme une fumée ; mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez point de principe ? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils, qui vous est égal ? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action ? Tais-toi, mon âme ; ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la vérité te va parler ?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même : l'heure est venue ; je vous verrai dans un moment : je vous verrai comme juge, il est vrai ; mais vous me serez un juge Sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes ; parce que je mets en vous toute mon espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte cité de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères, ou plutôt mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt, dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité. Adieu, mes frères mortels ; adieu, sainte Eglise catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait ; achevez de me purifier par vos sacrifices ; puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Eglise, point d'adieu pour vous : je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah ! je vais voir votre source et votre terme, les prophètes et les apôtres vos fondements, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, tous les saints vos intercesseurs. Eglise, je ferme les yeux : je vous dis adieu sur la terre ; je vous trouverai dans le ciel.

V.ᵉ PRIÈRE.

Le chrétien fait sa dernière confession pour mourir.

O Dieu, *je vous découvre mes péchés, et je ne vous cache point mes injustices. J'ai dit :*

Seigneur, je confesserai mon injustice contre moi-même, et vous avez remis mon iniquité (*Ps.* XXXI. 5.). J'ai dit : Je confesserai ; et vous avez déjà remis. Je l'ai dit avec tant de foi et une si vive ardeur, avec tant de contrition et tant d'espérance, que la rémission a prévenu la confession. Mais comment sais-je si je l'ai dit de cette sorte ? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne veux pas le savoir ; ce n'en est pas ici le temps. Mais vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut faire pour le bien dire, donnez ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Je vous le demande par vous-même, par votre bonté, par Jésus-Christ, par sa mort, par tous ses mystères. Je vous donne ma volonté, qui est à vous par tant de titres : faites en moi ce qu'il faut qui y soit pour vous plaire. Pour moi je ne puis vous prêter qu'un foible effort, qui encore vient de vous. J'ai dit : Je confesserai. Votre ministre m'ordonnera-t-il de repasser sur les péchés de ma vie passée ? J'ai dit : Je confesserai. Me défendra-t-il de me troubler par cette vue effroyable ? J'ai dit : Je confesserai de ma vie passée ce qu'il voudra que je confesse. Vous lui avez ordonné de me lier et de me délier, de pardonner, de retenir. Il a vos clefs en sa main ; et c'est à lui à y soumettre ce qu'il trouvera à propos : et vous lui avez donné votre Saint-Esprit ; esprit de discernement, qui sonde le fond des cœurs pour exercer cette fonction : *Recevez le Saint-Esprit* (JOAN., XX. 22.), avez-vous dit, grand pontife. C'est vous qui me gouvernez, qui me purifiez par son ministère. Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi. Je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur, pardon. Mais les péchés vont finir ; la mort ne sera pas la fin de ma vie ; elle le sera de mon péché. O mort, que je t'aime par cet endroit-là ! Remettez tout, Seigneur, par votre bonté ; et retirez-moi promptement, de peur que je ne pèche de nouveau.

VI.ᵉ PRIÈRE.

Le chrétien reçoit le Viatique.

Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi (JOAN., XI. 25, 26.) ? O chrétien, je ne te dis plus rien ; c'est Jésus-Christ qui te parle en la personne de Marthe : réponds avec elle : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde* (JOAN., XI. 27.). Ajoute avec saint Paul : *Afin de sauver les pécheurs, desquels je suis le premier* (1. TIM., I. 15.).

Crois donc, âme chrétienne ; adore, espère, aime. O Jésus, ôtez les voiles, et que je vous voie. O Jésus, parlez dans mon cœur, et faites que je vous écoute. Parlez, parlez, parlez ; il n'y a plus qu'un moment, parlez. Donnez-moi des larmes pour vous répondre : frappez la pierre, et que les eaux d'un amour plein d'espérance, pénétré de reconnoissance, vraiment pénitent, coulent jusqu'à terre.

VII.ᵉ PRIÈRE.

Le chrétien demande et reçoit l'Extrême-onction.

Venez, prêtres du Seigneur, venez soutenir mon infirmité de votre huile adoucissante, purifiante et confortative. Hélas ! j'ai désiré d'un grand désir de recevoir ce soutien de vos saintes mains. Je me souviens des prières avec lesquelles on a consacré cette huile sainte le jeudi saint, avec un si grand concours de saints ministres, et une si grande attention de tout le peuple. Voici le temps de la lutte : Eglise sainte, oignez vos athlètes, afin que le démon soit vaincu. O saints prêtres, j'entends votre sainte voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit, écrite par l'apôtre saint Jacques : *Le Seigneur soulagera le malade ; et s'il est en péché, il lui sera remis* (JAC., V. 15.). Voix de consolation et d'espérance. Effacez, Seigneur, tous mes péchés ; effacez, déracinez : purifiez tous mes sens, afin que je vous sois présenté comme *une oblation sainte* (*Rom.*, XII. 1.), et digne de vous.

VIII.ᵉ PRIÈRE.

Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.

Mon Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin ; je me prosterne avec vous la face contre terre ; je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie (LUC., XXII. 43.) : c'est pour moi qu'il vient à vous. Venez, ange saint : venez, aimable consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres ; venez. Fuyez, troupes infernales ; ne voyez-vous pas ce saint ange, la croix

de Jésus-Christ en main ? Ah ! mon Sauveur, je le dirai avec vous : *Tout est consommé* (JOAN., XIX. 30.). *Amen ; amen ;* tout est fait. *Je remets mon esprit entre vos mains* (LUC., XXIII. 46.). Mon âme, commençons l'*Amen* éternel, l'*Alleluia* éternel, qui sera la joie et le cantique des bienheureux dans l'éternité.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : Misericordias Domini in æternum cantabo (*Ps.* LXXXVIII. 1.).

Amen, Alleluia.

O moment heureux, où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifestée ! courons-y avec ardeur. Hâtons-nous de purifier notre cœur, afin de voir Dieu selon la promesse de l'Evangile. Ç'a été le temps du voyage : *Là finissent les gémissements* (*Apoc.*, XXI. 4.); là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment, encore une fois ! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

COURTES PRIÈRES,

QUE L'ON PEUT FAIRE RÉITÉRER SOUVENT A UN MALADE, AUX APPROCHES DE LA MORT.

CONTRE LES TERREURS DE LA MORT.

Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Celui qui croit en moi ne connoîtra point la mort (JOAN., XI. 25, 26; VIII. 51, 52.).

O Jésus, soyez ma vie et ma résurrection, selon votre parole.

Je me soumets, ô Dieu, ô juste juge, à la sentence de mort que vous avez donnée contre moi, à cause de mon péché. *O mort, je serai ta mort,* dit le Fils de Dieu. *O mort, où est ta victoire ? où est ton aiguillon* (OSEE., XIII. 14; 1. *Cor.*, XV. 55.) ? où sont tes armes ? Mon Seigneur t'a désarmée.

CONTRE LES TERREURS DE LA CONSCIENCE.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheresse. Mon Dieu, *j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas digne d'être appelée votre fille : traitez-moi comme le moindre de vos serviteurs* (LUC., XV. 18, 19.).

Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie. Qui les condamnera ? C'est Jésus-Christ, qui est mort, qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, et qui intercède pour moi. Qui donc me séparera de la vérité et de la charité de Jésus-Christ (*Rom.*, VIII. 33, 34, 35.) ? Qui me privera de son amour ? qui m'empêchera de l'aimer ?

Celui à qui on remet davantage, aime davantage (LUC., VII. 47.).

In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum (*Ps.* XXX. 2.)

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine Deus veritatis (*Ps.* XXX. 6.).

Où le péché a abondé, la grâce surabonde (*Rom.*, V. 20.).

DANS LES GRANDES DOULEURS.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; et je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi. Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi (*Gal.*, II. 19, 20.).

Que *je porte,* mon Dieu, *sur mon corps, l'impression de la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se développe sur moi* (2. *Cor.*, IV. 10.). *O mon Père, si vous le voulez, vous pouvez détourner de moi ce calice : mais, ô mon Dieu, votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (LUC., XXII. 42.).

Mon Dieu, donnez-moi la patience. Vous nous avez promis *que vous ne nous laisseriez pas tenter au-dessus de nos forces* (1. *Cor.*, X. 13.). Vous êtes fidèle, ô mon Dieu ; je me fie à votre promesse. Je le sais, Seigneur ; si ce grain, si ce corps mortel n'est mortifié, il ne portera aucun fruit. Faites-moi faire de dignes fruits de pénitence. O Jésus, j'embrasse la croix que vous m'imposez : je la veux porter jusqu'au bout ; donnez-moi la force de la soutenir.

Acceptez ce foible sacrifice ; et unissez-le au vôtre, qui est parfait et infini.

EN ADORANT ET BAISANT LA CROIX.

O Jésus, vous avez été élevé sur cette croix pour être l'objet de notre espérance. *Il falloit que vous fussiez élevé* sur cette croix, *comme le serpent dans le désert* (JOAN., III. 14.); afin que tout le monde pût tourner ses yeux vers vous. La guérison de tout l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. O Jésus, je vous adore sur cette croix ; et m'y tenant à vos pieds, je vous dis comme l'Epouse : *Tirez-moi; nous courrons après vous* (*Cant.*, I. 3.). La miséricorde, qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui

sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer mon cœur. Tirez-moi de cette douce et puissante manière, dont vous avez dit que *votre Père tire à vous tous ceux qui y viennent* (JOAN., VI. 44.); de cette manière toute-puissante, qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos douleurs, crucifié avec vous; en sorte que je ne vive plus que pour vous seul, et que je n'aspire plus qu'à cette vie immortelle, que vous nous avez méritée par la croix.

O Jésus, que tout est vil à qui vous a trouvé, à qui est attiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix! O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! Faites-la sentir à mon cœur, maintenant que mes douleurs m'y tiennent attaché.

Le psaume, *Miserere,* versets choisis.

Le psaume, *Lætatus sum,* de même.

Le psaume, *Benedic, anima mea, Domino.*

Le psaume, *Quàm dilecta,* de même.

Le psaume, *Quemadmodum desiderat.*

Il faut choisir les traits les plus perçants de la Préparation à la mort, et les réciter de temps en temps.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Deus meus, misericordia mea.

On peut dire en latin ce que le malade entend.

EXERCICE
POUR
SE DISPOSER A BIEN MOURIR.

Vous ferez un acte de foi en la présence de Dieu, et demeurerez avec respect devant lui, comme si vous n'aviez plus que ce moment à vivre; et en cet état, vous l'adorerez profondément, lui disant :

Mon Dieu, je vous adore de toute ma volonté; et pour le faire plus dignement, je m'unis à toutes les saintes âmes du ciel et de la terre, qui le font maintenant; et je crois fermement que vous êtes mon Dieu et mon juste juge, auquel je dois un jour, et peut être dans ce moment, rendre un compte exact de toutes mes pensées, paroles et actions.

ACTE DE FOI.

Je proteste aussi, mon Dieu, que je crois tout ce que l'Eglise croit; et je veux mourir dans la vraie et vive foi de tout ce qu'elle m'enseigne, étant prête, par votre grâce, de donner ma vie, et de répandre mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour confirmer cette divine foi.

ACTE DE DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je désire ardemment, ô mon Dieu, de jouir de vous et de vous voir; puisque c'est vous qui êtes mon bonheur et ma vraie félicité. Mais je sais, ô mon Dieu, que je ne le mérite par aucune de mes œuvres, mais uniquement par les mérites de mon Jésus. C'est aussi par tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, que j'ose espérer, quoique misérable pécheresse, que je jouirai de vous éternellement.

ACTE DE CONTRITION.

Toute ma confiance, ô mon Dieu, est dans les mérites du sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour effacer mes crimes; et c'est en son saint nom que je vous demande pardon, prosternée aux sacrés pieds de ce divin Sauveur de mon âme, dans un vrai ressentiment d'humiliation à la vue de mes résistances à vos grâces, et des infidélités que j'ai commises contre vous. Je vous en demande pardon, dans la confiance que vous ne pouvez refuser un cœur contrit et humilié.

Miserere mei, Deus, etc.

ACTE D'AMOUR.

Ah! mon Dieu, faites-moi miséricorde, et la grâce que mon cœur brûle de votre saint amour pour le temps et pour l'éternité. Je ne le puis que par votre grâce; ô mon Dieu, ne me la refusez pas : je vous la demande de tout mon cœur; et vous proteste que je veux et consens d'être séparée, par la mort, de tout ce qui m'est le plus cher, quand il vous plaira et de la manière que vous le voudrez; puisque vous m'êtes plus cher que tout et que moi-même.

ACTE DE SOUMISSION.

Prosternée à vos pieds cloués pour moi sur la croix, ô Jésus, je proteste que, de toute ma volonté, j'accepte la mort par soumission à votre sainte volonté, et par hommage à la vôtre, adorant le jugement que vous ferez de moi. Je vous supplie, par les mérites de votre mort, de me le rendre favorable, pour que je puisse m'unir à vous éternellement : car, par votre grâce, je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur, plus que moi-même et que toutes les choses de ce monde, que je vous sacrifie de toute ma volonté.

RÉFLEXIONS

SUR

L'AGONIE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce qui s'appelle agonie, selon l'usage ordinaire, c'est cet intervalle de temps qui se passe depuis que l'âme, forcée de se séparer du corps, vient se retirer au cœur, qui est le dernier mourant, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare effectivement par la mort.

Comme Jésus-Christ, dans sa passion, voulut que la nature humaine, dont il s'étoit revêtu, fit en lui à la mort ce qu'elle fait dans les autres hommes, et souffrît sur la croix cette agonie : ce fut dans les derniers moments qui se passèrent entre la plus belle de toutes les vies et la plus précieuse de toutes les morts, qu'il éprouva le dernier effort de la nature ; lorsque, ayant remis son esprit entre les mains de son Père, sa tête, pour donner passage à son âme vers son cœur, se baissa; et son âme divine s'y étant en effet retirée toute entière, s'en sépara pour s'y réunir au troisième jour par sa glorieuse résurrection.

Les chrétiens ont un si grand intérêt à savoir les mystères, et à prendre les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ leur adorable Sauveur, dans tous ses états, qu'ils devroient sans cesse s'y appliquer ; mais surtout à ces grands et terribles mystères de sa passion et de sa mort, par lesquels il a consommé l'œuvre de notre salut éternel par la rédemption, et terminé sa très sainte vie. Puisque, de tous les temps, il n'y en a point de plus important que celui de la mort, qui est celui de la décision de notre sort pour toute l'éternité; c'est aussi celui sur lequel Dieu et le démon ont de plus grands desseins pour ou contre nous : c'est enfin celui où l'on peut réparer toutes les pertes passées; puisque n'y ayant alors rien de médiocre dans les sentiments de l'âme, c'est le temps de pratiquer les plus hautes vertus d'une manière grande et héroïque, sur le modèle de celles que le Fils de Dieu a voulu y pratiquer pour notre exemple.

C'est l'opinion de plusieurs célèbres docteurs, et même de quelques saints Pères, que le démon, qui avoit tenté lui-même Jésus-Christ au désert, fit encore visiblement un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la croix; ou pour reconnoître avec certitude s'il étoit effectivement le Messie promis, et le libérateur du genre humain, ce qu'il craignoit infiniment; ou, s'il ne l'étoit pas, pour le surprendre, et pour lui faire commettre quelques péchés qui rendissent sa mort criminelle ou moins parfaite. Cette opinion a beaucoup de vraisemblance : car cet esprit infernal remarquant tant de sagesse, tant de courage, tant de sainteté en Jésus-Christ dans le désert, désespéra pour lors de le vaincre, et *se retira*, dit saint Luc; *mais ce ne fut que pour un temps* (Luc., IV. 13.).

Si nous cherchons ce temps auquel Satan ranima toutes ses espérances et sa rage par de nouveaux efforts, nous l'apprenons du Sauveur même. Car dans cet admirable discours qu'il fit à ses apôtres dans le cénacle, immédiatement après l'institution de la divine Eucharistie, et avant que de partir pour aller au jardin des Olives, il leur dit : *Voici le prince du monde qui va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (Joan., XIV. 30.). Ce fut peut-être pour le surprendre d'une manière qui confondit davantage sa fausse et maligne prudence, que le Fils de Dieu s'écria sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (Matth., XXVII. 46.)? Le démon n'en pénétra ni le sens ni le mystère : il crut, comme il l'a inspiré depuis à un hérésiarque, que c'étoit un désespoir, étant pris lui-même au piége qu'il tendoit au Sauveur, et qui lui fut un sujet d'aveuglement. Il se trouva donc vaincu par un triomphe d'amour, de puissance et de sagesse, au moment qu'il se croyoit victorieux. On peut même, sans forcer les paroles, tirer cette opinion de saint Paul aux Colossiens : *que Jésus-Christ vainquit en lui-même, et mena en triomphe sur la croix les principautés et les puissances de l'enfer* (*Coloss.*, II. 15.). Ce terme, *en lui-même,* paroît nous devoir faire conclure que le combat se fit en lui-même, et qu'il fut attaqué sur la croix; soit que le démon eût reçu le pouvoir de faire quelque impression sur l'imagination du Sauveur, ou que toute cette tentation demeurât au dehors, et se bornât à des efforts inutiles. Le démon se mit dans la partie avec les Juifs et avec les gentils, et se présenta dans l'agonie de Jésus-Christ, pour l'y attaquer et l'y renverser.

Mais de ces mêmes paroles de l'Apôtre, les enfants de la nouvelle alliance tirent un grand sujet de confiance et de consolation : car il n'est pas dit seulement que le Sauveur vainquit les puissances infernales; il est encore ajouté qu'il les désarma. Les démons peuvent donc bien nous attaquer dans ces derniers moments de la vie, comme ils attaquèrent Jésus-Christ : mais étant sans armes, sans courage et sans force contre ceux qui s'appuient sur le secours d'un si puis-

sant défenseur ; ce n'est qu'une rage impuissante, laquelle jette dans l'air des feux et des flèches qui retombent sur elle. Si l'on menace tant les pécheurs du pouvoir et de la malice de Satan à la mort, ce ne sont que ceux qui jusque-là lui ont donné sur eux ce pouvoir, et se sont mis à son égard dans une espèce de servitude, dans laquelle il les surprend. Ils ont bien voulu être surpris dans son esclavage; ils s'y sont exposés librement, en voulant bien risquer leur salut. Ils ne peuvent, il est vrai, échapper alors à ce pouvoir que par une grâce privilégiée d'une puissance extraordinaire, laquelle il ne se faut pas promettre; parce que Jésus-Christ ne l'a jamais promise ; qu'il a même menacé du contraire, en criant si souvent, dans son Evangile, que l'on veillât et que l'on se tînt prêt (MATTH., XXIV. 42; MARC., XIII. 33 *et seq.*; LUC., XII. 37 *et seq.*) : car cette grâce s'étend en effet sur bien moins de personnes qu'on ne pense, même de celles qui meurent au milieu des prêtres et avec les sacrements.

Mais pour ceux que la dernière maladie trouvera dans l'union avec Jésus-Christ, qui portent les chaînes sacrées qu'il donne à ceux que la charité fait ses esclaves, et qui sont dans son parti, comme étant les enfants de Jérusalem, et non pas de Babylone ; c'est un droit que la victoire de Jésus-Christ leur a acquis pour ces derniers moments, que d'être hors de la portée des flèches du démon. Sa victoire a tiré la leur en conséquence : c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé ; parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré.

C'est enfin, en un sens, pour eux comme pour lui qu'il a dit que *le démon n'a nul pouvoir sur lui* (JOAN., XIV. 30.); parce qu'étant sous la protection et sous la puissance du vainqueur, le vaincu ne trouve rien en eux qui lui appartienne.

Cette victoire du Fils de Dieu à l'agonie et sur la croix, de quelque manière qu'on la comprenne, est un des grands bienfaits dont les chrétiens lui sont redevables : car qui pourroit échapper, dans ces moments de foiblesse, à la rage d'un ennemi si puissant et si rusé ? Ce doit donc être là un des principaux objets de la dévotion de ceux qui veulent rendre un hommage singulier à ce dernier état de la vie du Sauveur : ils doivent adorer cette puissance victorieuse et ce triomphe de Jésus-Christ sur la croix. S'il leur paroît alors agonisant, il doit être vu, des yeux de la foi, comme triomphant dans son agonie, et triomphant déjà par avance pour eux quand ils seront en cet état. Ils doivent se pénétrer de reconnoissance pour un si grand bienfait, se persuader du besoin qu'ils ont, pour avoir part à ce privilége et à ce droit, de vivre sous la puissance et dans le parti de Jésus-Christ; afin de n'être pas surpris dans un assujétissement contraire, qui feroit alors toute la force de Lucifer. Il faut qu'ils demandent à cet adorable victorieux, avec une humble instance, qu'il les associe à sa victoire et à son triomphe : en un mot, ils doivent, par une entière confiance à cette victoire à laquelle ils ont droit, calmer toutes les agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de leurs péchés passés et des jugements de Dieu, pourroit faire dans leur cœur, en affoiblissant la foi.

Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan, dans un temps où la raison obscurcie, affoiblie et préoccupée, auroit peine à s'en défendre, ou, pour mieux dire, ne s'en défendroit pas ; c'est encore une plus grande grâce que d'associer cette âme, par un droit d'union, de société et de commerce entre le chef et les membres vivants, aux emplois divins de l'âme de Jésus-Christ, et aux vertus héroïques qu'il pratiqua dans cet état. Le Sauveur s'étoit chargé non-seulement des péchés; mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants, et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie étoit à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devoient mourir; et comme il n'ignoroit pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieroient avec les sens les plus nobles puissances de l'âme, et les rendroient foibles et impuissantes dans leur abattement; qui pourroit comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne ? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourroient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable : il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Il offrit cette agonie de ses enfants, et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendoit incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions. S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont

en Jésus-Christ ; et les avoir en lui, c'est les avoir en soi, par le droit de la société que la grâce de leur union avec lui met entre lui et eux.

Que de grandeurs, que de priviléges de grâce, que de miracles d'amour qu'on ne connoîtra qu'après la mort ! Le chrétien les trouve en Jésus-Christ : et que ceux-là sont malheureux que le péché mortel excommunie, tient séparés de lui, et prive de ces avantages merveilleux en ces derniers moments ! Quelles pertes ! quelles angoisses ! quelles suites de justes frayeurs ! Il faut tirer trois instructions de ce principe, qui est une vérité constante dans la foi, et très bien établie dans les saintes Ecritures. Comme c'est au même degré que la grâce aura uni les âmes à Jésus-Christ, et les aura fait participer à ses sentiments et à son esprit, qu'elles auront part à ce divin supplément, qui, dans la foiblesse où la maladie réduit, doit être d'un grand secours ; il est donc d'une conséquence infinie de s'appliquer pendant la vie à se remplir de cet esprit, en prenant les mesures de sa conduite sur les sentiments, les maximes et les exemples du Sauveur.

Il est vrai que le moindre degré de la grâce justifiante, qui lie l'âme à Jésus-Christ, la rend participante de tout ce qu'il a fait pour elle dans cet état. C'est toujours là un grand fonds de consolation pour tant d'âmes, que leur simplicité rend ignorantes des grandeurs de Dieu et du christianisme, et que l'on ne peut même en informer ; parce qu'une éducation grossière et rustique les en rend incapables, et que la misère et la nécessité de leur condition leur fait compter les heures du jour par celles de leur travail. Ces âmes, si elles ont observé la loi de Dieu selon le degré de leur lumière, trouveront en Jésus-Christ ce supplément sur le pied de leur bonne foi et de leur innocente simplicité. C'est ce qui sanctifie leur mort, quoique les prêtres, qui seroient peu instruits de ces sentiments, ne les leur inspirent pas. La vertu de Jésus-Christ n'est bornée ni aux sacrements, ni aux ministres, ni à la connoissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous fait du bien sans nous le dire; parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant il n'est pas moins vrai que ces grands priviléges d'amour se communiquent aux âmes, avec des effusions beaucoup plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du cœur de Jésus-Christ dans l'âme fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde.

L'autre instruction est qu'au lieu d'embarrasser, par un zèle mal entendu, les âmes agonisantes de mille actes confus, au hasard de l'imagination ; il faut les faire entrer doucement, de temps en temps, dans la vue de ce que Jésus-Christ leur est et de ce qu'elles lui sont; leur insinuer, par cette vue, une entière confiance en lui et en ce qu'il a fait pour elles ; le leur faire voir agonisant avec elles, et se chargeant de leurs intérêts et de leurs obligations ; exciter en elles le désir d'union et de société avec lui, dans toutes les dispositions de son agonie et de sa mort : et si on leur fait produire des actes de contrition, de soumission, de confiance, d'amour, qu'on ne les sépare jamais de Jésus-Christ dans ces actes, mais qu'on leur dise, par exemple : Le cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa passion de la douleur de vos péchés ; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la foiblesse de la vôtre ; et pour l'exciter dans leur cœur, faire pour eux, en peu de paroles, des actes qui en expriment tout le sentiment. Mais animez, leur doit-on dire, un acte formé sur ce modèle, par la soumission de Jésus-Christ, qui, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre, et l'a offerte à son Père. Il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne ; il l'a fait en votre nom et en acquit de votre obligation. Il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (LUC., XXIII. 46.).

C'est ainsi qu'il faut rendre conforme, autant qu'on peut, l'agonie des âmes chrétiennes à celle du Fils de Dieu leur unique exemplaire, leur chef et leur espérance. Il n'y a presque autre chose à faire, si l'on suppose des âmes qui aient fait pendant leur vie une attention principale et souveraine à leur salut : car pour celles qui ont besoin qu'on s'applique alors à l'essentiel, à étonner leur insensibilité, à développer les replis corrompus de leur conscience, à réconcilier, à restituer, à réparer des scandales; il faudroit tenir un autre langage : mais ce ne sont pas de pareilles âmes que nous avons ici en vue.

Enfin la troisième instruction qui regarde la dévotion à l'agonie de Jésus-Christ, c'est qu'il faut adorer tous les mouvements de son divin cœur en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son âme par avance pour ces moments-là : et comme ces

mouvements du sacré cœur de Jésus-Christ sont renfermés, et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en mêmes termes qu'il les exprima sur la croix, dans les psaumes XXI et XXX; ce doit être l'application de l'âme de les prononcer souvent de cœur et de bouche; parce que le Sauveur l'a fait; et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets.

La dévotion à l'agonie du Fils de Dieu doit aussi appliquer l'âme singulièrement à cette grande et importante parole, qui fut la dernière qu'il proféra : *Consummatum est* (JOAN., XIX. 30.). Cette parole est comme le sceau du nouveau Testament et de la nouvelle alliance : mais sans entrer dans tous les sens dans lesquels on la peut entendre, en voici un de pratique, et qui est très propre à notre salut et à notre sujet.

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ : il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir, et que le moment précieux qui sépara son âme très sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant fatal à l'enfer et infiniment favorable à l'Eglise, que toute la vieille loi étant finie, et toutes les promesses du testament étant confirmées, ce qui ne se pouvoit accomplir que par l'achèvement du sacrifice du Médiateur; tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu : tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort, qui n'auroit pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice.

Tout est consommé, nous crie-t-il; et les digues de mon cœur étant levées, mon amour va répandre sans bornes, dans tout l'univers, la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé;* et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne, ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé;* et la consommation de leur vie, dans leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rend hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'apôtre la comprit, quand il dit aux Hébreux, que le Sauveur, *par une seule oblation, a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés* (*Hebr.*, X. 14.); c'est-à-dire, que la mort des vrais chrétiens, consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et que, de son oblation et de la leur, il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

Voilà le terme de la grâce des sacrements et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent; c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif, et, si on l'ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le souverain Prêtre; n'y envisageons rien de naturel : et un des grands emplois de sa sacrificature, jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non-seulement dans le mystère de la divine eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint viatique. Le grand Pontife de la loi nouvelle se transporte pour cela dans son temple; c'est-à-dire, dans le corps et l'âme du chrétien : il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction, qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle. Il exerça alors singulièrement auprès de son Père le grand emploi de sa médiation, y traitant avec lui de tous les intérêts éternels de ses élus; et tout cela se fait dans l'âme et le corps du fidèle même : et celui qui est le temple du sacerdoce de Jésus-Christ, pour ces augustes usages et ces divines fonctions de son sacerdoce, devient aussi prêtre et victime avec lui.

C'est en dernier ressort que le Pontife souverain prend possession de la victime dans ce sacrement; qu'il consacre sa mort, qu'il devient lui-même le sceau qui est la marque du caractère de victime, et qu'usant de ses droits sur une vie qui lui appartient, il se sert de la maladie comme du couteau et du glaive, avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors, non-seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins; voulant disposer de son être et de sa vie, comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève dans ce dernier moment ce sacrifice auquel il avoit été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie.

C'est ainsi que la vérité de ces paroles, *Consummatum est,* s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef.

L'extrême-onction contribue encore à la perfection de ce sacrifice; et c'étoit l'ancien usage

de l'Eglise de la donner avant le saint viatique, à ceux qui avoient perdu par des crimes l'innocence de leur baptême, et avoient été assujétis à la pénitence canonique. Car quoiqu'on supposât que le sacrement de la réconciliation leur avoit rendu la grâce, l'on savoit cependant que les crimes laissent ordinairement dans l'âme de certains vestiges, de certains déréglements qui sont des impuretés ou des taches. Or, il faut à Dieu, qui est infiniment pur, des victimes pures et sans défaut. Ce sacrement, et la grâce qu'il communique, étoit en partie pour rendre la victime pure : c'est pourquoi il précédoit le saint viatique; afin que le grand Prêtre, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, pût la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

Mais quoique l'on donne ce sacrement après l'eucharistie, l'on doit toujours le donner dans ce sentiment; y avoir en vue l'infinie pureté de Dieu; et aspirer à cette grâce de pureté, dont le caractère est d'ôter de la victime les impuretés et les taches, qui rendent sa vie moins propre et moins digne d'être immolée à un Dieu si pur et si saint.

Une compagnie de fidèles qui assistent à la réception de ces sacrements, et à l'agonie d'une âme; un prêtre qui tient lieu de Jésus-Christ comme son ministre, ne doivent-ils pas détourner leur esprit de tout ce qui frappe les sens, pour ne se remplir que de l'idée d'un sacrifice où celui du Sauveur va se renouveler, et auquel ils doivent concourir chacun en leur manière? Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités, et d'en être remplis à la mort. *Amen.*

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs, et des douleurs de la séparation de votre âme très sainte d'avec votre corps adorable, ô Jésus, je vous consacre ma dernière agonie et les douleurs de ma mort. Faites, mon cher Sauveur, que mon âme soit entre vos mains, toute couverte de vos infinis mérites et de votre précieux sang; que mon dernier instant honore le vôtre; et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très saint et très pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que j'ai faite tant de fois, que je déteste tous mes péchés, et tout ce qui vous déplait; que je vous aime par dessus toutes choses; que je vous rends grâces de tous vos infinis bienfaits; que je veux être à jamais uni à vous; et que je mets en vous seul, et par vous en votre Père, toute ma confiance; et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde, par vos souffrances et par votre mort. O Jésus, victime sacrée, seule digne de Dieu, daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus, vous êtes le refuge et le salut des pécheurs; soyez le mien, et dites à mon âme : Je suis ton salut. Mettez votre croix; votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugements; afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie, ouvrez-nous votre sein maternel; recevez-nous en votre protection toute-puissante; mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, tous les anges et saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. *Amen.*

PRIÈRE
POUR UNIR NOS SOUFFRANCES
A CELLES
DE JÉSUS-CHRIST.

Mon Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus, qui, dans la sueur de son agonie, vous a présenté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu, vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire étoit si amer et si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte âme, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père : *Détournez de moi ce calice* horrible; *toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (LUC., XX. 42.). Je mêle ce calice avec celui que votre Fils notre Sauveur a avalé par votre ordre. Il ne me falloit pas un moindre remède, ô mon Dieu : je le reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparé pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur. Mais, ô Seigneur, qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et véritable : je crois en votre parole; et je vous prie, par votre Fils, de me donner de la force, ou d'épargner ma foiblesse.

Jésus mon Sauveur, nom de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte âme, aux ennuis auxquels vous avez été livré,

à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans ce temps de vos délaissements, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis, à votre anéantissement et aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toutes créatures, dans le ciel, dans la terre, et dans les enfers : en un mot, je m'unis à votre croix, et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs, et de moi, qui suis la première de tous : consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi, rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen.*

DISCOURS
AUX FILLES DE LA VISITATION,
SUR LA MORT,

Le jour du décès de M. Mutelle, *leur confesseur.*

Vous voyez, mes Filles, la fin de toutes choses : tout passe, tout nous quitte, tout nous abandonne, tout finit; et nous passons et nous finissons aussi nous-mêmes.

C'est la mort, oui, c'est la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui renverse tout, et qui anéantit tout. Tout fait effort contre la mort, tout se révolte contre elle; les hommes, les bêtes mêmes emploient toutes leurs forces pour se défendre de la mort. Cependant rien ne lui peut résister; elle brise, elle écrase, elle détruit, elle anéantit tout. Grandeur, puissance, élévation, rois, empereurs, souverains, grands et petits de la terre, nul ne s'en peut défendre; elle confond et réduit en poussière les plus superbes monarques, comme les derniers de leurs sujets. C'est donc la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui nous réduit au néant; et qui, en même temps, nous fait voir que nous ne pouvons sortir de ce néant, et nous relever par conséquent, qu'en nous élevant vers Dieu, qu'en nous portant à Dieu, qu'en nous attachant à Dieu par un immortel amour.

Rien n'établit et ne prouve mieux l'être souverain de Dieu et son domaine sur nous que la mort.

Dieu est celui qui est; tout ce qui est et existe, est et existe par lui. Il est cet Etre vivant, en qui tout vit et respire. Remarquez donc bien, mes Filles, ce que je vais vous dire; écoutez-le avec une profonde attention. Quelle consolation et quel sujet de joie pour vous, en quelque état que vous soyez ! Quand quelquefois même vous vous trouveriez à l'oraison, l'esprit rempli de mille fantômes, sans aucun arrêt, ne pouvant assujétir l'imagination, cette folle de l'âme, comme l'appelle sainte Thérèse; d'autres fois, sèches et arides, sans pouvoir produire une seule bonne pensée, comme une souche, comme une bête devant Dieu; qu'importe? Il n'y a alors qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu: consentir à la vérité, cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité; car Dieu seul est le seul Etre vrai. Adhérer à la vérité, consentir à la vérité, c'est adhérer à Dieu, c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes; c'est le plus grand, c'est le plus élevé que nous puissions faire.

Mais, vous me direz : Cela est bien difficile. Non, mes Filles, il n'est point difficile; faites attention à ce que je vous dis. Cet acte est grand, il est parfait; mais en même temps je dis qu'il doit être fait fort simplement. Il n'y a rien de si simple que cet acte : adhérer à la vérité, consentir à la vérité; se rendre à la vérité, se soumettre à la vérité. Mais cet acte doit être fait sans effort, par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être, je cherche un terme pour m'expliquer, il doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous? mais me comprends-je bien moi-même? Car c'est un certain mouvement du cœur, qui n'est point sensible de la sensibilité humaine; mais qui naît de cette joie pure de l'esprit, de cette joie du Seigneur qu'on ne peut exprimer. Et partant réjouissez-vous; et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre être; je fais mon bonheur de ce que vous êtes ce que vous êtes : c'est ma béatitude anticipée; c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le paradis. *Amen.*

SENTIMENTS
DU CHRÉTIEN,
TOUCHANT LA VIE ET LA MORT,

Tirés du chapitre cinquième de la seconde Epître aux Corinthiens.

---

1. *Scimus enim, quoniam si terrestris domus*

nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis. Nous savons, dit l'Apôtre; nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses; mais nous le savons très assurément, et avec une entière certitude, *que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons,* c'est-à-dire, notre chair mortelle, *est détruite; nous avons une autre maison que Dieu nous a préparée au ciel, laquelle n'étant point bâtie de main d'homme,* ni sur des fondements caducs, ne peut jamais être ruinée; mais *subsiste éternelle* et inébranlable. C'est pourquoi, lorsque nous approchons de la mort, nous ne nous affligeons pas, comme des personnes qui vont être chassées de leur maison; mais nous nous réjouissons, au contraire, comme étant prêts de passer à un palais plus magnifique : et en attendant ce jour, *nous gémissons continuellement par le désir que nous avons d'être bientôt revêtus de cette demeure céleste : Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cœlo est, superindui cupientes.* Ce qui nous arrivera infailliblement; *pourvu que nous paroissions devant Dieu comme revêtus, et non pas comme dépouillés : Si tamen vestiti, non nudi inveniamur :* parce qu'il est écrit qu'*on ne donne rien, sinon à celui qui a déjà quelque chose* (MATTH., XXV. 29.); et que nul ne peut espérer d'être revêtu de cet habillement de gloire, s'il n'a eu soin de se couvrir sa nudité ignominieuse par le vêtement des bonnes œuvres.

Nous donc, qui vivons dans cette espérance, *tandis que nous sommes enfermés dans cette demeure terrestre, étant appesantis par ce corps de mort,* qui est un fardeau insupportable, et un empêchement étrange à l'esprit, *nous ne cessons de gémir : Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati :* comme ceux qui étant dans une prison soupirent et gémissent; quand ils rappellent en leur souvenir les beautés et les douceurs de la maison paternelle, et la cause la plus pressante de nos gémissements, *c'est que nous ne voulons point être dépouillés : Eo quòd nolumus expoliari.* C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les ans qui vont et qui viennent nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est extrêmement à charge; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupirons de tout notre cœur après cette vie bienheureuse, qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel : *Sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est, à vita.*

Ce seroit véritablement une témérité bien criminelle, si nous prenions de nous-mêmes des pensées si hautes; mais c'est Dieu qui nous a faits pour cela : *Qui autem nos efficit in hoc ipsum, Deus ;* parce qu'il nous a créés au commencement pour ne mourir jamais : et après que notre péché nous a faits déchoir de cette grâce, en laquelle Jésus-Christ nous a rétablis; afin de soutenir notre confiance dans des prétentions si relevées, il nous a donné son Saint-Esprit, esprit de régénération et de vie, pour nous être un gage certain de notre immortalité : *Qui dedit nobis pignus Spiritûs.* C'est ce qui fait que contre toute apparence humaine nous osons espérer sans crainte des choses qui sont si fort au-dessus de nous : *Audentes igitur semper.* Et comme cette loi nous est imposée par un ordre supérieur et irrévocable, que tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons éloignés du Seigneur, nous nous excitons nous-mêmes à concevoir une volonté déterminée de nous éloigner du corps pour être présents devant Dieu : *Scientes quoniam, dum sumus in corpore, peregrinamur à Domino.... Audemus autem, et bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et præsentes esse ad Dominum.* Car nous sentons en effet que nous sommes bien loin de lui; parce que *nous le connoissons par la foi, et non point encore en lui-même et en sa propre nature : Per fidem enim ambulamus, et non per speciem.* Cette obscurité de nos connoissances est une marque trop convaincante, que nous sommes fort éloignés de la source de la lumière. C'est pourquoi nous désirons ardemment que les nuages soient dissipés, que les énigmes s'évanouissent; et que nos esprits, qui ne font qu'entrevoir le jour parmi les ténèbres qui nous environnent, soient enfin réjouis par la claire vue de la vérité éternelle.

Nous devons entendre par là que nous avons à faire un double voyage : car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non point une entière séparation; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. D'où il faut tirer cette conséquence, que lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer tou-

jours; et que lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Ainsi étant délivrés, par ces sentiments, des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, nous tournons toutes nos pensées à celui auquel seul aboutit tout notre voyage; et nous ne songeons qu'à lui plaire, soit que nous soyons absents ou présents; parce que, pendant ce temps malheureux que nous passons loin de sa présence, nous travaillons à nous rendre dignes de paroître un jour devant sa face : *Et ideo contendimus, sive absentes, sive præsentes, placere illi.*

Telle doit être la vie chrétienne; et pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs : car vivre chrétiennement, c'est vivre selon la foi, selon ce qui est écrit : *Le juste vit de la foi; Justus autem ex fide vivit* (*Rom.*, I. 17.). Or, vivre selon la foi, c'est vivre comme voyageur, *en ne contemplant pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas*, qui est la vraie disposition d'un homme qui passe son chemin : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (2. *Cor.*, IV. 18.). Que si nous vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement durant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis,* dit saint Augustin (*in* JOAN., *Tract.* XL, *n.* 10, *tom.* III, *part.* II, *col.* 569.); comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un tabernacle; c'est-à-dire, une tente, un pavillon, une cabane, en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe.

Cet esprit de pèlerinage, qui est l'esprit de la foi, et par conséquent l'esprit du christianisme, nous est excellemment représenté par ces beaux mots de l'Apôtre : « Je vous le dis, mes frères, » le temps est court : reste que ceux qui ont des » femmes soient comme n'en ayant pas; et ceux » qui s'affligent, comme ne s'affligeant pas; et » ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouis- » sant pas; et ceux qui achètent, comme ne » possédant pas; et ceux qui usent de ce monde, » comme n'en usant pas; parce que la figure de » ce monde passe : » *Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est : reliquum est ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui flent, tanquam non flentes; et qui gaudent, tanquam non gaudentes; et qui emunt, tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi* (1. *Cor.*, VII. 29, 30, 31.). C'est-à-dire, selon saint Augustin, que « ceux » qui ont des femmes, ne doivent point y être » liés par aucun attachement corporel; que ceux » qui s'affligent par le sentiment du mal présent, » doivent se réjouir par l'espérance du bien » futur; que la joie de ceux qui s'emportent » parmi les commodités temporelles, doit être » tempérée par la crainte des jugements éternels; » que ceux qui achètent doivent posséder ce qu'ils » ont, sans que leur cœur y soit engagé; enfin » que ceux qui usent de ce monde, doivent con- » sidérer qu'ils passent avec lui; parce que la » figure de ce monde passe : » *Qui habent uxores, non carnali concupiscentiæ subjugentur; et qui flent tristitiâ præsentis mali, gaudeant spe futuri boni; et qui gaudent, propter temporale aliquod commodum, timeant æternum supplicium; et qui emunt, sic habendo possideant, ut amando non hæreant; et qui utuntur hoc mundo, transire se cogitent, non manere* (*de Nupt. et Concup. lib.* I, *cap.* XIII, *n.* 15, *tom.* X, *col.* 288.).

Si nous entrons comme il faut dans cet esprit de la foi, nous prendrons les choses comme en passant; et lorsque ceux qui nous sont chers s'en iront à Dieu devant nous, nous ne serons pas inconsolables comme si nous les avions perdus; mais nous travaillerons à nous rendre dignes de les rejoindre au lieu où ils nous attendent. De là vient que nous ne devons pas nous laisser abattre par une douleur sans remède, comme si nous n'avions plus aucune espérance; mais nous affliger seulement comme feroient des personnes proches, qui ayant long-temps voyagé ensemble, seroient contraints de se séparer; lesquels ayant donné quelques larmes à la tendresse naturelle, vont, continuant leur chemin, où leurs affaires les appellent, non sans quelque regret qui les accompagne toujours, mais qui est notablement allégé par l'espérance de se revoir. « C'est ainsi, dit » saint Augustin (*Serm.* CLXXII, *n.* 3, *tom.* V, » *col.* 828.), qu'on permet à la tendresse des » fidèles de s'attrister sur la mort de leurs amis, » par le mouvement d'une douleur passagère. » Que les sentiments de l'humanité leur fassent » répandre des larmes momentanées, qui soient » aussitôt réprimées par les consolations de la » foi; laquelle nous persuade que les chrétiens » qui meurent, s'éloignent un peu de nous pour

» passer à une meilleure vie : » *Permittuntur itaque pia corda charorum de suorum mortibus contristari dolore sanabili, et consolabiles lacrymas fundant conditione mortali; quas citò reprimat fidei gaudium, quâ creduntur fideles, quando moriuntur, paululum à nobis abire, et ad meliora transire.*

Mais si, dans les pertes que nous faisons, notre cœur est abattu et désolé, cela nous doit avertir de penser à nous : car c'est par là que nous connoissons qu'une grande partie de nous-mêmes est appuyée sur la créature; puisque ce fondement lui ayant manqué, elle s'abat et tombe par terre; ou bien, demeurant comme suspendue, elle souffre beaucoup d'inquiétude, pour ne savoir plus où se reposer : ce qui nous doit faire recueillir nos forces, pour retirer et réunir au Créateur cette partie de nous-mêmes, qui se détachoit sans que nous nous en fussions aperçus : d'où, passant encore plus outre, nous devons apprendre à ouvrir les yeux pour reconnoître les autres liens également imperceptibles, par lesquels notre cœur, étant captivé dans l'amour des biens qu'il possède, ne se donne pas tout entier, et ne s'appuie qu'avec réserve sur celui en qui seul il doit espérer, s'il ne veut pas être confondu.

RÉFLEXIONS

SUR

LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS,

ET LES RESSOURCES QU'ILS ONT DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'est une coutume ordinaire aux hommes, de s'appliquer sérieusement et assidûment à des affaires très inutiles, et de ne se donner aucun soin pour celles qui leur sont de la dernière conséquence. Vous dépensez beaucoup, et vous prenez bien de la peine pour vous délivrer des maux que votre corps souffre. Certes le péché n'est pas un mal de peu d'importance, qui doive être négligé, et dont le malade ait sujet de rire. Il n'y a point d'homme sage sur la terre, qui n'aimât mieux perdre tous ses biens, et la vie même, plutôt que de commettre un péché mortel. Les anges et les saints sont si sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, que, malgré la charité dont ils sont remplis pour les hommes, le zèle de la justice, qui les dévore, les porte à demander vengeance contre les pécheurs impénitents. Saint Paul, transporté du même zèle, trouvoit qu'il lui seroit plus doux de mourir, et d'être anathème pour ses frères (*Rom.*, IX. 3.), que de voir régner dans leur cœur le péché qu'ils aimoient, qu'ils y souffroient sans se plaindre. Ce grand apôtre parloit sincèrement; parce qu'il connoissoit très bien les deux propriétés essentielles du péché de l'homme, qui sont d'être la vraie mort de l'âme immortelle, et la vraie cause de la mort d'un Dieu.

Vous qui employez les années à penser à d'autres choses qu'à votre salut et qu'aux affaires de l'éternité, ne refusez pas à votre conscience le temps, pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu sur ce grand sujet. C'est alors que vous pourrez apprendre d'elle l'explication de ces paroles de saint Denis : « Que la lumière » porte dans soi la connoissance de la nuit; qu'en » se voyant et se connoissant elle connoît les té- » nèbres. » Saint Denis veut dire que Dieu pense du péché de l'homme, ce que le soleil penseroit de la nuit, s'il pouvoit se voir et se connoître lui-même.

Et en effet, quoiqu'il n'y ait rien de ténébreux dans le soleil; néanmoins si cet astre avoit de l'intelligence et des yeux vivants, comme il verroit mieux que personne, que la lumière est la plus parfaite des beautés visibles, il verroit aussi mieux que la laideur, la plus effroyable des laideurs, et la plus ennemie des yeux, c'est la nuit. Quoiqu'il n'ait jamais été avec elle, et que jamais il ne l'ait vue; il suffiroit à cet astre d'être parfaitement lumineux, pour la connoître et la mesurer parfaitement. Il est vrai qu'il ne se trouve en Dieu aucune tache, ni aucun péché; que tout y est parfaitement lumineux : néanmoins c'est dans cette essence pure et impeccable qu'il voit, mieux que tous les hommes ne l'ont jamais vu dans leur substance pécheresse et corrompue, ce que c'est que le péché.

Je vous laisse ici avec vous-même, âme chrétienne : levez les yeux; contemplez en silence ces vérités théologiques : que Dieu par sa propre sainteté connoît votre péché, qu'il le considère, qu'il l'examine, et qu'il en sait toutes les dimensions; que c'est par elle qu'il mesure ce que vous êtes durant vos désordres; qu'autant qu'il voit d'infinité dans les beautés et les grandeurs de ses perfections divines, autant il en voit dans les laideurs, les bassesses et les opprobres de votre vie criminelle. Il mesure votre état au sien; et il trouve qu'il n'y a pas plus de hauteur ni de gloire dans les plus sublimes élévations de sa sagesse, et de son amour envers son Verbe, qu'il y a de néant où vous êtes tombée en vous éloignant de

lui. Il voit les unes et les autres par la même vision.

Qu'est-ce ceci, grand Dieu, s'écrie le prophète, tremblant d'horreur? Faut-il donc que ce soit dans un jour si éclatant que vous contempliez les disgrâces et les hontes de notre vie misérable; et que, parmi les splendeurs du paradis, le siècle de notre ingratitude soit un spectacle de votre éternité? Voilà comme Dieu connoît ce qui se passe parmi nous; et voilà ce qu'il pense d'un seul et du moindre des péchés.

Mais combien en voit-il? Regardez-vous tandis que votre juge vous regarde. Voyez dans votre âme ce qu'il y voit, ce nombre innombrable de péchés invétérés, cet amas de corruption ancienne et nouvelle, toutes ces funestes dispositions que Dieu contemple dans vous; contemplez-les vous-même; ne vous cachez rien. Il connoît vos pensées; connoissez les siennes, et considérez ce qu'il médite. Au moins voyez ce qui est autour de vous, à l'heure que je vous parle; sa justice qui vous environne, qui observe et qui écrit votre vie; sa miséricorde qui vous délaisse, et qui vous livre à la mort; l'un et l'autre, qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui, et vous annoncent ce que vous serez demain, ou cette nuit, et peut-être dans une heure; inopinément, au milieu de vos plaisirs, mort, jugé, condamné: en trois minutes ce grand changement sera fait. C'est Dieu qui vous parle; pesez ses paroles; méditez, et accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle; afin que vous réfléchissiez un peu sur ces grands objets, et que vous délibériez avec elle. Il est question de vous résoudre ou à périr, en demeurant, par un choix de désespoir, dans le déplorable état où vous êtes, ou bien à vous en retirer au plutôt par la pénitence.

Peut-être que ni l'un ni l'autre ne vous plaît. Vous ne répondez que par des larmes, comme un malade désespéré, étendu sur son lit, et agité par la violence de son mal, qui ne peut s'exprimer que par des cris ou des soupirs. Il semble que la pensée vous vienne de faire comme le pécheur dont parle le prophète, et de vous informer s'il n'y a point quelque endroit au monde où Dieu ne soit point, et où vous puissiez n'être point vu de lui, et n'être point persécuté par sa voix foudroyante. Vous sentez combien il est terrible d'être vu d'un Dieu, tandis qu'on est dans le péché, et qu'on ne fait aucun effort pour en sortir; combien il est malheureux d'être appelé à une nouvelle vie par des inspirations si fortes et si douces, tandis qu'une longue accoutumance nous tient attachés à la vie mondaine, et qu'une cruelle et invincible passion nous engage à aimer la créature. Grand Dieu, dites-vous, ayez pitié de moi. Je ne vous demande qu'une grâce, qui est que vous me disiez ce que vous savez vous seul; en quel endroit du monde je pourrai m'enfuir pour me cacher à vos yeux, et pour ne plus entendre les menaces de votre justice, ni le bruit des poursuites et des invitations de votre amour.

Voilà certes une résolution bien étrange, de demander à Dieu même ce qu'il faut faire, et où il faut aller, pour s'enfuir de sa présence: mais c'est une merveille plus admirable, que ce grand Dieu ne refuse pas de répondre au pécheur et de l'instruire. La réponse qu'il lui donne, et que je vous adresse, âme chrétienne, c'est d'aller à l'endroit où habite la miséricorde, c'est-à-dire, sur le Calvaire; que là, pourvu que vous disiez sincèrement ce qui doit être dit à la miséricorde souveraine, et que vous la laissiez faire ce qu'il lui plaira dans votre cœur, vous y trouverez le repos et la sûreté que vous désirez.

Jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de la bienheureuse éternité paroisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la myrrhe, et sur la colline de l'encens, pour contempler de là les vérités éternelles, et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel en se détruisant lui-même, et en se consumant dans la flamme.

Ce n'est point ma voix, âme chrétienne, ni la voix de l'homme; c'est quelque chose de plus puissant et de plus digne d'être écouté, qui vous appelle au Calvaire, et qui vous y attend, comme à l'endroit le plus propre pour apaiser les agitations de votre cœur, et pour vous établir en l'état heureux où vous aspirez. Dites-y d'abord ce que votre douleur vous inspirera. Continuez de vous y plaindre de la nécessité fatale, où vous pensez être d'aimer partout votre péché, et partout d'être vu d'un Dieu, et persécuté par ses inspirations et par ses menaces. Levez ensuite les yeux, et contemplez celui qui paroît sur la croix. Vous verrez, dans son cœur ouvert, une miséricorde, qui voit à la vérité les pécheurs en quelque endroit qu'ils puissent être; mais qui ne les regarde que pour mesurer les grâces qu'elle leur destine sur ses bontés, et les proportionner à la grandeur de leurs fautes et des châtiments qu'ils ont mérités. Vous y verrez que ce Dieu, que vous fuyez, ne vous poursuit que parce qu'il a dans ses mains ce que vous cherchez en le fuyant, le repos de votre âme; et ce que vous ne trouverez jamais, si cet incomparable bienfaiteur manque à vous

atteindre, avant que la mort, qui vous poursuit elle-même, l'ait prévenu.

Remarquez que le dernier état, et le plus bas où l'homme puisse se trouver, est l'état du péché; et que l'éclat le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu, est celui de la grande miséricorde. Dieu et l'homme sont parvenus chacun à cette dernière extrémité : l'un de la hauteur, et l'autre de la bassesse, le jour de la passion; l'homme en répandant le sang du Sauveur crucifié, et Dieu le Père en recevant l'oblation de ce sang précieux. Voilà de quoi contempler et vous arrêter un peu. Je n'ai pas de longs discours à vous faire, pour vous porter à entrer dans les sentiments que demande de vous ce grand spectacle. Il me suffit de vous dire, que s'il y a de grands péchés dans l'homme, il y a en Dieu une grande miséricorde.

Les grands péchés sont ceux qui se commettent contre les préceptes divins, et qui naissent dans le cœur de l'homme ingrat, après le baptême, au milieu des grâces et des bienfaits de la rédemption; qui y renaissent après le pardon reçu et après toutes les promesses de la pénitence; qui se multiplient par les rechutes, qui se fortifient par l'impunité, qui s'endurcissent par le châtiment. Voilà les différents degrés par lesquels le pécheur est conduit dans l'abîme le plus profond de l'iniquité. Alors insensible sur les désordres, il parvient à étouffer les cris de sa conscience; il perd de vue les jugements de son Dieu, et bannit toutes les craintes qui pouvoient le retenir au commencement.

Mais si Dieu, pour troubler le funeste repos que goûte le pécheur, étend sur lui sa main, et lui fait voir l'horreur de son état; bientôt cette fausse paix, dont il jouissoit, se dissipera; il ne pourra plus se souffrir lui-même; et continuellement pressé par les inquiétudes qui le dévoreront, il se répandra de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations de son cœur : semblable à un cheval, qui couvert d'une armée d'abeilles, et piqué jusqu'aux entrailles par leurs aiguillons, se met en fuite, portant avec soi ses ennemis et son mal; et qui brisant ce qu'il rencontre, terrassant ceux qui l'arrêtent, et les foulant aux pieds, s'égare où il peut et où la fureur le conduit, à travers les précipices, cherchant partout son remède, et partout semblant demander où est la mort. Tel est l'état des pécheurs livrés aux cruels remords de leur conscience.

Quelque terrible que soit l'extrémité où ils se trouvent réduits, qu'ils ne perdent pas confiance : car ils ont encore une ressource assurée dans la grande miséricorde de leur Dieu. La grande miséricorde, c'est celle qui contemple ce spectacle du pécheur épuisé par de vains efforts, avec des sentiments de compassion, et qui entreprend efficacement d'y remédier. Elle le fait lorsque rassemblant ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, elle en forme une lumière semblable à celle de l'aurore. C'est par cette lumière répandue sur le visage des pécheurs profondément endormis, qu'elle ouvre leurs yeux aveugles; et que, sans violence et sans douleur, brisant toutes les chaînes de leur sommeil, elle les éveille et les éclaire, et leur fait voir inopinément dans un grand jour toutes les beautés de la vertu. Grande et adorable miséricorde, qui n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits; et qui ne voit aucun crime sur la terre qu'elle ne soit prête d'oublier, si le pécheur, après toutes ses impiétés, ses révoltes et ses désordres, entroit dans les sentiments d'une sincère pénitence, et soumettoit son orgueil à faire l'aveu humble de toutes ses iniquités.

Chrétiens, qui lisez ces lignes, combien de péchés en votre vie, depuis le premier jour que vous avez commencé d'être pécheurs; et combien de bonté dans Dieu depuis ce moment! Quel jour s'est-il passé où cet aimable père des enfants prodigues ne vous ait attendus, où il ne vous ait été chercher pour vous tendre la main, et pour vous aider à sortir de cet état d'impénitence? Que n'a-t-il pas fait pour vous ramener des portes de la mort et de l'enfer, où vous a conduits votre vie licencieuse? De quelque côté que vous vous considériez, vous ne voyez en vous que de grands péchés et d'effroyables ingratitudes; mais aussi de quelque côté que vous examiniez la conduite que Dieu a tenue sur vous jusqu'à ce jour, vous ne découvrez en lui que d'ineffables miséricordes. Voudriez-vous ensuite exécuter la résolution que vous aviez prise de vous enfuir assez loin de Dieu, pour ne plus entendre sa voix paternelle, et pour courir où le désespoir et l'aveuglement vous mèneront. Ne préférerez-vous pas plutôt de vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse qui vous ouvre son sein, et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier?

Quoi, pécheur, vous hésitez? vous êtes incertain sur le choix que vous devez faire? Hélas! disoit saint Pierre, *à qui irons-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle? Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes* (JOAN.,

VI. 69.)? Divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres, pour se répandre sur les hommes: mon cœur soupire après l'une et l'autre. Je suis pécheur, et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché qui m'étouffent: il ne me reste qu'un moment de vie; et une éternité de peines m'attend, si je ne pense sérieusement à ma guérison. Où chercherai-je mon remède, si ce n'est auprès de celui qui peut seul me délivrer des maux que je souffre, et de ceux qui me menacent? *Où irai-je,* sinon *à vous qui avez les paroles de la vie éternelle* (JOAN., VI. 69.)? Pesez ces paroles; et tâchez d'entendre ce qu'on vous répond du ciel.

Je n'ai rien à vous dire davantage, que ce que je viens de vous représenter: vous avez de grands péchés; vous avez par conséquent besoin d'une grande miséricorde. Allez au Calvaire; c'est l'unique endroit où elle se trouve, et l'unique endroit où vous la devez chercher. Il est vrai qu'on vous y accusera d'avoir répandu le sang du Sauveur et d'être le parricide qui l'avez crucifié: on vous y montrera sur le haut d'un arbre le plus énorme de tous les crimes; et c'est à vous qu'on l'attribue. Mais ne vous effrayez pas: ayez seulement soin, d'abord que vous entrerez et que vous verrez le Crucifié, de faire sortir la vérité de votre cœur et de votre bouche. Confessez que vous êtes le coupable contre qui le ciel et la terre crient vengeance; dites avec le prophète, et dans les mêmes dispositions: *Je reconnois mon iniquité* (*Ps.* L. 5.): *Iniquitatem meam ego cognosco.* Vous verrez aussitôt la miséricorde qui sortira du cœur de Dieu, pour venir à votre rencontre, pour vous embrasser, et joindre sur vos lèvres la grâce avec la vérité, c'est-à-dire, la confiance du pardon à la sincérité de la douleur qui vous aura fait confesser votre injustice.

Parlez donc, et avouez votre crime; dites avec David: *Mon péché est toujours présent devant moi: Peccatum meum contra me est semper* (*Ibid.*). Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand; puisqu'il comprend la multitude infinie des péchés que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix qui me le reproche; mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi; et c'est par elle qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des anges et des saints, ni la miséricorde d'un Dieu glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui me doit ressusciter. O Dieu souffrant et mourant, le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent; c'est la mort de l'âme, pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés aux pécheurs depuis le commencement du monde; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs: il faut que je trouve en vous toutes les bontés, et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance; et faites voir dans cette créature si criminelle ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré.

MAXIMES
ET RÉFLEXIONS
SUR LA COMÉDIE.

I. *Occasion et dessein de ce traité; nouvelle Dissertation en faveur de la comédie.*

Le religieux à qui on avoit attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie, a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel [1]. L'autorité ecclésiastique s'est fait reconnoitre: par ses soins la vérité a été vengée; la saine doctrine est en sûreté, et le public n'a besoin que d'instruction sur une matière qu'on avoit tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, et qui ne seroient dignes que de mépris, s'il étoit permis de mépriser le péril des âmes infirmes; mais qui enfin éblouissent les gens du monde toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Pères, à qui on a opposé les scholastiques, et on a cherché entre les uns et les autres je ne sais quelles conciliations; comme si la comédie étoit enfin devenue ou meilleure ou plus favorable avec le temps. Les grands noms de saint Thomas et des autres saints ont été employés en sa faveur; on s'est servi de la confession pour attester son innocence. C'est un prêtre, c'est un confesseur qu'on introduit pour nous assurer qu'il ne connoit pas les péchés que des docteurs trop rigoureux attribuent à la comédie; on affoiblit les censures et l'autorité des rituels; et enfin on n'oublie rien dans un petit livre, dont la

[1] Voyez la lettre du P. Caffaro, vol. des Lettres diverses.

lecture est facile, pour donner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, et pour flatter la foiblesse humaine, trop penchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété et de savoir qui sont en charge dans l'Eglise, et qui connoissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il seroit bon d'opposer à une Dissertation qui se faisoit lire par sa brièveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la religion : par leur conseil, je laisse partir cet écrit pour s'aller joindre aux autres discours qui ont déjà paru sur ce sujet.

II. *A quoi il faut réduire cette question.*

Il semble que pour ôter la prévention que le nom de saint Thomas pourroit jeter dans les esprits, il faudroit commencer ses réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand auteur en faveur de la comédie ; mais, avant que d'engager les lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire, par des principes qui ne demandent ni discussion, ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que l'intention de saint Thomas et des autres saints qui ont toléré ou permis les comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs ; c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la Dissertation.

III. *Si la comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'auteur de la Dissertation.*

La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ait pu avancer que la comédie, telle qu'*elle est aujourd'hui*, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si *épurée à l'heure qu'il est sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre.* Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui, celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières, dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous oserez soutenir, à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore, si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault, avec toutes les fausses tendresses, et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi, je l'ai vu cent fois déplorer ces égarements : mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le théâtre français est aussi honnête que le prétend la Dissertation, il faudra encore approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers : et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique, qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire, qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.

Il ne sert de rien de répondre, qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment : car c'est là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes ; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à

mon esprit; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

IV. *S'il est vrai que la représentation des passions agréables ne les excite que par accident.*

Vous dites que ces représentations des passions agréables, *et les paroles des passions, dont on se sert dans la comédie,* ne les excitent qu'indirectement, *par hasard et par accident,* comme vous parlez; *et que ce n'est pas leur nature de les exciter :* mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son Cid, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur lequel agissent les poëtes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo* (Hor., *de Arte poet. vers.* 105.), et le reste. Ainsi, tout le dessein d'un poëte, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire, avec la Dissertation, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur, *que l'Histoire,* qui est si grave et si sérieuse, *se sert des paroles qui excitent les passions,* et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine!

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier; d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin (*Confess., lib.* III. *cap.* II, *tom.* I, *col.* 88, 89.), qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? et cela, dit le même saint (*de Catechiz. rud. n.* 25, *tom.* VI, *col.* 280, 281.), qu'est-ce autre chose, qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paroissent comme transportés par de semblables objets : on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie; on y joue sa propre passion; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine, à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre; combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paroît effectif; où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent; enfin de vrais mouvements, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges : et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'étoit pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes : dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent,

n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que s'il étoit chrétien, il auroit tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendroient jamais à son esprit, ou n'y reviendroient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses !

Mais tout cela, dira-t-on, paroît sur les théâtres comme une foiblesse. Je le veux : mais il y paroît comme une belle, comme une noble foiblesse, comme la foiblesse des héros et des héroïnes ; enfin comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise ; ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement, et que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident* que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes : dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde ; ce que celles qui succombent à cette foiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse ; en un mot dans une héroïne : et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

V. *Si la comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel en le faisant aboutir au mariage.*

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne seroit qu'en flattant et en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour ; la scène, toujours honnête dans l'état où elle paroît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite ; et ce n'est, après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière ; on réprouvera les discours, où ce rigoureux censeur des grands canons, ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poëte comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* (Luc., VI. 25.). Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui ; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi vous n'éviterez pas son jugement, qui que vous soyez, vous qui plaidez la cause de la comédie, sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite dont on auroit honte, il en est inséparable sur le théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il

défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez feroit horreur, si on le montroit, et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paroît plus épurée. Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses? Vous vous trompez. Il ne faudroit point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il seroit bon de ne penser pas. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet; la sensualité est seule excitée; et s'il ne falloit que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rébecca n'auroient pas caché leurs jeux innocents et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses (*Genes.*, XXVI. 8.). C'est pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque; en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit; et vous pouvez dire à coup sûr, de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe; c'est toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain à la corruption. On commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel: le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard: déjà le foible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus: quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût; l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avoit commencé par une demande régulière de sa Pamphile, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur seroit-il transporté, comme l'auteur de la comédie le vouloit? On prendroit moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'étoit imprévue, inespérée, défendue et emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne sont pas moins dangereuses; et ce sont celles qu'on fait sur le cœur, qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en disposer, ni si on n'en pousse pas les désirs trop loin. Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite et le régulier le feroit languir s'il étoit pur: en un mot, toute comédie, selon l'idée de nos jours, veut inspirer le plaisir d'aimer; on en regarde les personnages, non pas comme gens qui épousent, mais comme amants; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

VI. *Ce que c'est que les mariages du théâtre.*

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite: c'est, comme l'a remarqué, en traitant la question de la comédie, un habile homme de nos jours; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister, contre lequel par conséquent il faut armer le chrétien. C'est un mal, dit saint Augustin (*de Nupt. et Concup. lib.* I, *cap.* VII, *n.* 8; *lib.* II, *cap.* XXI, *n.* 36, *tom.* X, *col.* 284, 319. *Cont.* JUL., *lib.* III, *cap.* XXI, *n.* 42; *ibid, col.* 572.), dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, et dont la virginité et la continence font mieux de n'user point du tout. Qui étale, bien que ce soit pour le mariage, cette impression de beauté sensible qui force à aimer, et qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiscence et la révolte des sens. Car c'en est une manifeste que de ne pouvoir ni vouloir résister à cet ascendant auquel on assujétit dans les comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchants de l'inclination, ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir, et ce qu'on veut rendre aimable; c'est-à-dire, qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché; et on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes. N'en disons pas davantage, les suites de cette doctrine font frayeur: disons seulement que ces mariages, qui se rompent, ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara: « Nous sommes, » disent-ils, (TOB., VIII. 5.), enfants des saints, » et il ne nous est pas permis de nous unir » comme les Gentils. » Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, seroit froid sur nos théâtres! Mais aussi que les mariages des

théâtres sont sensuels, et qu'ils paroissent scandaleux aux vrais chrétiens! Ce qu'on y veut, c'en est le mal; ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable; l'empire d'une fragile et fausse beauté, et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens.

VII. *Paroles de l'auteur, et l'avantage qu'il tire des confessions.*

L'endroit le plus dangereux de la Dissertation est celui où l'auteur tâche de prouver l'innocence du théâtre par l'expérience. « Il y a, dit-il, trois » moyens aisés de savoir ce qui se passe dans la » comédie, et je vous avoue que je me suis servi » de tous les trois. Le premier est de s'en informer » des personnes de poids et de probité, lesquelles » avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de spectacles. Le » second moyen est encore plus sûr; c'est de » juger par les confessions des fidèles du mauvais » effet que produisent les comédies dans leur » cœur : car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient de la bouche même » du coupable. Le troisième enfin est la lecture » des comédies, qui ne nous est pas défendue » comme en pourroit être la représentation : et » je proteste que par aucun de ces chefs, je n'ai » pu trouver dans la comédie la moindre apparence des excès que les saints Pères y condamnent avec tant de raison. » Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, et non-seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien et de presque tout le public. « Mille gens, » dit-il, d'une éminente vertu et d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à » l'heure qu'il est, la comédie est si épurée sur » le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille » la plus chaste ne pût entendre. »

VIII. *Crimes publics et cachés dans la comédie. Dispositions dangereuses et imperceptibles: la concupiscence répandue dans tous les sens.*

De cette sorte, si nous l'en croyons, la confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les théâtres; et il assure, avec une confiance qui fait trembler, « qu'il n'a » jamais pu entrevoir cette prétendue malignité » de la comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle » soit la source. Apparemment il ne songe pas à ceux des chanteuses, des comédiennes, et de leurs amants, ni au précepte du Sage, où il est prescrit d'éviter « les femmes dont la parure » porte à la licence; *ornatu meretricio;* qui sont » préparées à perdre les âmes, (ou, comme traduisent les Septante), qui enlèvent les cœurs des » jeunes gens, qui les engagent par les douceurs » de leurs lèvres, » par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils se jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, « comme un oiseau dans les filets » qu'on lui tend (*Prov.*, VII. 10, 21, 23, 25.). » N'est-ce rien que d'armer des chrétiennes contre les âmes foibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs* (*Ibid.*, 25.), de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne feroit dans les lieux qu'on n'ose nommer? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimeroit pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? Quoi, l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore, dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne seroit que par tant de regards qu'elles attirent; elles que leur sexe avoit consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandoit la sûre retraite d'une maison bien réglée? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes,* dont parle Isaïe (Is., XIII. 22.), qui font leur demeure *dans les temples de la volupté,* dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudroit jamais savoir? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les chrétiens; et falloit-il prendre le nom de prêtre pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres? Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez

encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table, et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attraits, ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses, qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouveroit que trop de matière à la confession, si on cherchoit en soi-même les causes du mal. Qui sauroit connoître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connoîtroit la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentoit saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disoit : « Je » n'aimois pas encore; mais j'aimois à aimer » (*Conf.* *lib.* III, *cap.* I, *tom.* I, *col.* 87.) : » il cherchoit, continue-t-il, quelque piége, où il prît et où il fût pris; et il trouvoit ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *viam sine muscipulis*. Tout en est semé dans le monde : il fut pris, selon son souhait; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvoit « l'image de ses misères, l'amorce et la nourriture de son feu (*Ibid.*, » *c.* II, *col.* 88.). » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie : combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur par ces paroles (JAC., I. 14, 15.) : « Chacun de nous est tenté par sa concupiscence » qui l'emporte et qui l'attire : ensuite, quand la » concupiscence a conçu, elle enfante le péché; » et quand le péché est consommé, il produit » la mort. » Cet apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'*il engendre la mort*, selon saint Jacques, et qu'il devient tout-à-fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencements soient innocents pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature : pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclore; et un sage confesseur, qui sauroit alors faire sentir à un chrétien la première plaie de son cœur et les suites d'un péril qu'il aime, préviendroit de grands malheurs.

Selon la doctrine de saint Augustin (*Cont. Jul.*, *lib.* IV, *cap.* XIV, *n.* 65 *et seq.*, *tom.* X, *col.* 615, *etc.* *Confes.* *lib.* X, *cap.* XXXI *et seq.*, *tom.* I, *col.* 185, *etc.*), cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet; les sens se prêtent la main mutuellement; le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir sensible : *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment : on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût, qui facilite le choix des aliments et en prépare la digestion : la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur; mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siége. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus : les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ses objets, et par où elle en reçoit les impressions; mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés, pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte : à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affoiblissant peu à peu, on se met en un danger évident

de tomber avant qu'on tombe ; et ce grand affoiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connoît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la Dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non-seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par là et trop foibles et trop sensibles : Pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par dessus la tête : et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

IX. *Qu'il faut craindre en assistant aux comédies, non-seulement le mal qu'on y fait, mais encore le scandale qu'on y donne.*

Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité*, qui, selon l'auteur de la Dissertation, fréquentent les comédies *sans scrupule;* que je crains que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne savent s'ils sont chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ce sont de tels sages et de tels prudents à qui Jésus-Christ déclare (MATTH., XI. 25.) que « les secrets de son » royaume sont cachés, et qu'ils sont seulement » révélés aux humbles et aux petits, » qui tremblent aux moindres discours qui viennent flatter leurs cupidités. Mais ce sont gens, dit l'auteur, *d'une éminente vertu*, et il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main et que la voie étroite soit si fréquentée ! « Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu et » d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire » scrupuleuse, approuvent la comédie et la fré- » quentent sans peine. » Ce sont des âmes invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres, sans en être émus. Et des gens d'une si *éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint Paul (1. *Cor.*, X. 12.) : « Que celui qui croît être » ferme, craigne de tomber : » ils ignorent que quand ils seroient si forts, et tellement à toute épreuve qu'ils n'auroient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auroient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même apôtre (*Rom.*, XIV. 15.) : « Pourquoi scandalisez-vous votre frère in- » firme? Ne perdez point par votre exemple » celui pour qui Jésus-Christ est mort. » Ils ne savent même pas ce que prononce le même saint Paul (*Ibid.*, 1. 32.) : « Que ceux qui con- » sentent à un mal, y participent. » Des âmes *si délicates et si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux « qui coulent le moucheron, et qui » avalent le chameau (MATTH., XXIII. 24.) ; » ou que l'auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde et à Jésus-Christ.

X. *Différence des périls qu'on cherche et de ceux qu'on ne peut éviter.*

Il compare les dangers où l'on se met dans les comédies, à ceux qu'on ne peut éviter « qu'en » fuyant, dit-il, dans les déserts. On ne peut, » continue-t-il, faire un pas, lire un livre, » entrer dans une église, enfin vivre dans le » monde, sans rencontrer mille choses capables » d'exciter les passions. » Sans doute, la conséquence est fort bonne : tout est plein d'inévitables dangers; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége et une tentation à l'homme (*Sap.*, XIV. 11.) ; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit saint Paul (1. *Cor.*, V. 10.),

éviter sans sortir du monde; il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet apôtre se sera trompé en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs* (1. *Cor.*, XV. 33.)? Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions; donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant : on peut conseiller de tels périls; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues.* Dites plutôt, qui que vous soyez : Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix : et *celui qui aime le péril*, il ne dit pas, celui qui y est par nécessité, mais *celui qui l'aime* et qui le cherche, *y périra* (*Eccli.*, III. 27.).

XI. *Si on a raison d'alléguer les lois en faveur de la comédie.*

L'auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les lois à son secours; et, dit-il, si la comédie étoit si mauvaise, on ne la toléreroit pas, on ne la fréquenteroit pas : sans songer que saint Thomas, dont il abuse, a décidé que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société (1. 2. *q.* XXXIX, 3, *ad* 3. *q.* XCVI, 2. *c.*). L'Eglise même, dit saint Augustin (*Epist. ad* AUR. XXII. *n.* 5, *al.* LXIV, *tom.* II, *col.* 28.), « n'exerce la sévérité de ses censures que » sur les pécheurs dont le nombre n'est pas » grand : » *Severitas exercenda est in peccata* » *paucorum;* » c'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit par là défendre assez la comédie. La décision en est précise dans les Rituels (*Rit. Paris. de Euchar. et de Viat.*), la pratique en est constante : on prive des sacrements, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leur art; on les passe à la sainte table comme des pécheurs publics; on les exclut des ordres sacrés comme des personnes infâmes : par une suite infaillible, la sépulture ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent les comédies, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics : si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Dès le temps de saint Chrysostome, les défenseurs des spectacles « crioient que les renverser c'étoit dé- » truire les lois (*Hom.* XXXVIII. *al.* XXXVIII. *in* » MATTH., *n.* 6, *tom.* VII, *p.* 423); » mais ce Père, sans s'en émouvoir, disoit au contraire, que l'esprit des lois étoit contraire aux théâtres. Nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publics contre la comédie que d'autres que moi ont rapportés. Si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre historien a dit qu'on les défend toujours, et qu'on les a toujours. Mais après tout, quand les lois civiles autoriseroient la comédie; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les comédiens, elles leur auroient été favorables; tout ce que nous sommes de prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostome et des Augustin. Pendant que les lois du siècle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettoient l'usure et le divorce, ces grands hommes disoient hautement que si le monde permettoit ces crimes, ils n'en étoient pas moins réprouvés par la loi de l'Evangile; que l'usure qu'on appeloit légitime, parce qu'elle étoit autorisée par les lois romaines, ne l'étoit pas selon celles de Jésus-Christ, et que les lois de la cité sainte et celles du monde étoient différentes (CHRYSOST., *hom.* LVI, *al.* LVII, *in* MATTH. *etc t.* VII, *p.* 573, *etc.;* AUG., *epist.* CLIII, *al.* LIV, *ad Maced. etc. tom.* II, *col.* 524, *etc.*).

XII. *De l'autorité des Pères.*

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement, que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les

grands ornements, qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles; et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes, qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur; dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie (*Conf. lib.* III, *cap.* II, *tom* I, *col.* 88, 89.) Parmi ces commotions où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de Jésus-Christ (LUC., XVIII. 1.), doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

XIII. ***Si l'on peut excuser les laïques qui assistent à la comédie, sous le prétexte des canons qui la défendent spécialement aux ecclésiastiques. Canon mémorable du Conc. III de Tours.***

Il est souvent défendu aux clercs d'assister aux spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques : et il seroit inutile d'en ramasser les réglements, qui sont infinis. Mais pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les ecclésiastiques, ou en général pour tout le peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau canon dans le IIIe concile de Tours, d'où il a été transféré dans les Capitulaires de nos rois (*Conc. Tur.* III, *can.* 7. *Capitul. Bal. tom.* I, *add.* 3, *c.* 71.) : ***Ab omnibus quæcumque ad aurium et oculorum pertineat illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere debent; quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi solet.*** C'est-à-dire, « Toutes les choses où se » trouvent les attraits des yeux et des oreilles, » par où l'on croit que la vigueur de l'âme puisse » être amollie, comme on le peut ressentir dans » certaines sortes de musique et autres choses » semblables, doivent être évitées par les ministres de Dieu; parce que par tous ces attraits » des oreilles et des yeux, une multitude de » vices, *turba vitiorum*, a coutume d'entrer » dans l'âme. » Ce canon ne suppose pas dans les spectacles qu'il blâme, des discours ou des actions licencieuses, ni aucune incontinence marquée : il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement ***ces attraits, ces plaisirs des yeux et des oreilles : oculorum et aurium illecebras;*** qui est une mollesse dans les chants, et je ne sais quoi pour les yeux, qui affoiblit insensiblement la vigueur de l'âme. Il ne pouvoit mieux exprimer l'effet de ces réjouissances, qu'en disant qu'elles donnent entrée ***à une troupe de vices :*** ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier; et s'il y falloit remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on auroit peine à le faire : c'est le tout qui est dangereux; c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentiments foibles et vicieux; qu'on y donne un secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'âme et ouvre le cœur à tout le sensible : on ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre de la vie des sens; et dans un spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on est disposé du côté des acteurs à employer tout ce qui en donne, et du côté des spectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des spectacles, où de propos délibéré tout est mêlé de vers et de chants passionnés, et enfin de tout ce qui peut amollir un cœur? cette disposition est mauvaise dans tous les hommes; l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver ne regarde pas seulement les ecclésiastiques; et l'Eglise instruit tous les chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant, et que selon ces principes il faudroit trop supprimer de ces plaisirs et publics et particu-

liers qu'on nomme innocents. N'entrons point dans ces discussions qui dépendent des circonstances particulières. Il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où, comme on veut contenter la multitude dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits : tout le théâtre applaudit quand on les trouve ; on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher, et on croiroit troubler la fête, si on n'étoit enchanté avec toute la compagnie. Ainsi, outre les autres inconvénients des assemblées de plaisir, on s'excite et on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations et des applaudissements, et l'air même qu'on y respire est plus malin.

Je n'ai pas besoin, après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire en faveur du peuple, des défenses particulières qu'on fait aux clercs, de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains docteurs qui rapportent les canons par où l'usure est défendue aux ecclésiastiques, comme s'ils portoient une permission au reste des chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux clercs. On trouvera, par exemple, dans les canons de Nicée (*Can.* XVII, *tom.* II, *Concil. col.* 38.), dans la décrétale de saint Léon (*Ep.* III. *univ. Ep. per Camp. etc. cap.* III.), dans les autres décrets de l'Eglise, que les passages de l'Ecriture sur laquelle on fonde la prohibition de l'usure pour les ecclésiastiques, regardent également tous les chrétiens ; il faudra donc conclure dès là, que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux clercs de ce qui étoit d'ailleurs établi par les règles communes de l'Evangile. Vous ne vous tromperez pas en tirant, dans le même cas, une conséquence semblable des canons où les spectacles sont défendus à tout l'ordre ecclésiastique, et le canon du concile de Tours, que nous avons rapporté, vous en sera un grand exemple.

XIV. *Réponse à l'objection qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain ; que celui qu'on lui veut donner par la représentation des passions est réprouvé même par les philosophes ; beaux principes de Platon.*

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, et peut-être un amusement aux Cours et au peuple. Saint Chrysostome répond (*Homil.* XXXVII, *al.* XXXVIII *in* MATTH., *n.* 6, *t.* VII, *pag.* 422, 423.), que sans courir au théâtre, nous trouverons la nature si riche en spectacles divertissants, et que d'ailleurs la religion et même notre domestique sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage ; enfin que le chrétien n'a pas tant besoin de plaisir, qu'il lui en faille procurer de si fréquents et avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes gâtés par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire, en laissant à d'autres la discussion du particulier, qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer qu'en tout cas il faudroit trouver des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, sans parler des Pères, il ne faut pour les bien connoître, consulter que les philosophes. « Nous » ne recevons, dit Platon (*de Repub., lib.* II, » III.), ni la tragédie ni la comédie dans notre » ville. » L'art même qui formoit un comédien à faire tant de différents personnages lui paroissoit introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venoit à considérer que ces personnages qu'on représentoit sur les théâtres, étoient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvoit encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignoit que « l'imitation ne les amenât insensible- » ment à la chose même (*de Repub., lib.* II, » III.). » C'étoit saper le théâtre par le fondement, et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe étoit qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenoit l'esprit et le naturel : on devenoit esclave avec un esclave ; vicieux avec un homme vicieux ; et surtout, en représentant les passions, il falloit former au dedans celles dont on vouloit porter au dehors l'expression et le caractère. Le spectateur entroit aussi dans le même esprit : il louoit et admiroit un comédien qui lui causoit ces émotions ; ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que « d'ar- » roser de mauvaises herbes qu'il falloit laisser » entièrement dessécher. » Ainsi tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés, et à fortifier « cette partie brute et dé- » raisonnable, » qui est la source de toutes nos foiblesses. Il concluoit donc à rejeter tout ce

genre « de poésie voluptueuse, qui, disoit-il, » est capable seule de corrompre les plus gens » de bien. »

XV. *La tragédie ancienne, quoique plus grave que la nôtre, condamnée par les principes de ce philosophe.*

Par ce moyen, il poussoit la démonstration jusqu'au premier principe, et ôtoit à la comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire, le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés et les indécences de l'ancien théâtre les invectives des Pères contre les représentations et les jeux scéniques. On se trompe si on veut parler de la tragédie : car ce qui nous reste des anciens païens en ce genre-là (j'en rougis pour les chrétiens), est si fort au-dessus de nous en gravité et en sagesse, que notre théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprends même que les Anglais se sont élevés contre quelques-uns de nos poëtes, qui, à propos et hors de propos, ont voulu faire les héros galants, et leur font pousser à toute outrance les sentiments tendres. Les anciens du moins étoient bien éloignés de cette erreur, et ils renvoyoient à la comédie une passion qui ne pouvoit soutenir la sublimité et la grandeur du tragique : et toutefois ce tragique si sérieux parmi eux étoit rejeté par leurs philosophes. Platon ne pouvoit souffrir les lamentations des théâtres qui « excitoient, dit-il (*de Rep., lib.* » III, X.), et flattoient en nous cette partie foible » et plaintive, qui s'épanche en gémissements et » en pleurs. » Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les choses humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre âme, où règnent l'indignation et la colère : car on la fait trop émue pour de légers sujets. La tragédie a donc tort, et donne au genre humain de mauvais exemples lorsqu'elle introduit les hommes et même les héros ou affligés ou en colère, pour des biens ou des maux aussi vains que sont ceux de cette vie ; n'y ayant rien, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les âmes, dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire, dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avoit pas ouï les saintes promesses de la vie future, et ne connoissoit les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses : et néanmoins il ne souffre pas que la tragédie fasse paroître les hommes *ou heureux ou malheureux* par des biens ou des maux sensibles : « Tout cela, dit-il (*de Rep. lib.* » X.), n'est que corruption. » Et les chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu !

XVI. *Les pièces comiques et risibles rejetées par les principes du même Platon.*

La comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la tragédie. Si ce philosophe trouve si foible cet esprit de lamentation et de plainte que la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage « cette pente aveugle et impétueuse à se laisser emporter par l'envie » de rire (*Ibid., de Legib. lib.* VII.), » que la comédie remue. Ainsi la comédie et la tragédie, le plaisant de l'un et le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa république, comme capables *d'entretenir et d'augmenter* ce qu'il y a en nous de déraisonnable. D'ailleurs les pièces comiques étant occupées des folies et des passions de la jeunesse, il y avoit une raison toute particulière de les rejeter : « De peur, disoit-il (*de* » *Rep. lib.* X.), qu'on ne tombât dans l'amour » vulgaire; » c'est-à-dire, comme il l'expliquoit, dans celui des corps, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité et de la vertu. Enfin aucune représentation ne plaisoit à ce philosophe, parce qu'il n'y en avoit point « qui » n'excitât ou la colère, ou l'amour, ou quelque » autre passion. »

XVII. *Que les femmes ne montoient pas sur l'ancien théâtre.*

Au reste, les pièces dramatiques des anciens, qu'on veut faire plus licencieuses que les nôtres, et qui l'étoient en effet jusqu'aux derniers excès dans le comique, étoient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le théâtre. Les païens mêmes croyoient qu'un sexe consacré à la pudeur, ne devoit pas ainsi se livrer au public, et que c'étoit là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le théâtre en général (*Ibid. lib.* III.); parce que la coutume régulièrement ne permettant pas d'y produire les femmes, leurs personnages étoient représentés par des hommes, qui devoient, par conséquent, non-seulement prendre l'habit et la figure, mais encore exprimer les cris, les emportements et les foiblesses de ce sexe : ce que ce philosophe trouvoit si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la comédie.

XVIII. *Sentiment d'Aristote.*

Quoique Aristote son disciple aimât à le contredire, et qu'une philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la tragédie une manière qu'il n'explique pas (*de Poet. cap.* VI, VII.), de purifier les passions en les excitant (du moins la pitié et la crainte), il ne laisse pas de trouver dans le théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni même les tragédies (*Polit. lib.* VII, *cap.* XVII.), quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir ; parce qu'il faut craindre, dit-il, les premières impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auroient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens : nous avons vu à quel rang on les reléguoit ; mais c'est en général, que des pièces d'un si grand mouvement remuoient trop les passions, et qu'elles représentoient des meurtres, des vengeances, des trahisons et d'autres grands crimes dont ce philosophe ne vouloit pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés et comme réalisés sur le théâtre.

Je ne sais pourquoi il ne vouloit pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse et même l'enfance durent long-temps parmi les hommes ; ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement : quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros, si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions? Mais laissons, si l'on veut, à Aristote cette manière mystérieuse de les purifier, dont ni lui ni ses interprètes n'ont su encore donner de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent ; auxquelles on peut étendre ce principe du même philosophe (*Polit. lib.* VIII, *cap.* IV.), que « l'action suit de près le discours, et qu'on se » laisse aisément gagner aux choses dont on » aime l'expression : » maxime importante dans la vie, et qui donne l'exclusion aux sentiments agréables qui font maintenant le fond et le sujet favori de nos pièces de théâtre.

XIX. *Autre principe de Platon sur cette matière.*

Par un principe encore plus universel, Platon trouvoit tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine ; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes et mauvaises, aux dépens de tout et même de la vertu, si le plaisir le demande (*de Rep. lib.* II, III, X ; *de Leg. lib.* II, VII.). C'est encore un nouveau motif à ce philosophe pour bannir de sa république les poëtes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appeloient, dont les sentences paroissoient alors inspirées : cependant Platon les chassoit tous, à cause que ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises maximes ; et que sans se soucier de la vérité, qui est simple et une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût et la passion dont la nature est compliquée et variable. C'est pourquoi « il y a, dit-il (*de Rep.* » *lib.* X, *fin.*), une ancienne antipathie entre » les philosophes et les poëtes : » les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc les lois qui à la vérité renvoient ces derniers avec un honneur apparent, et je ne sais quelle couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant (*de Rep. lib.* III ; *de Leg. lib.* VII.) : Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile? qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrit avec le monde? ou qu'on intéresse les hommes dans les passions qu'il veut éteindre? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges (JOAN., II. 12.) : « Je vous écris, pères, » et à vous, vieillards ; je vous écris, jeunes gens ; » je vous écris, enfants ; chrétiens, tant que vous » êtes, n'aimez point le monde ; car tout y est ou » concupiscence de la chair, ou concupiscence » des yeux, ou orgueil de la vie. » Dans ces paroles, le monde, et le théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil ; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

XX. *Silence de l'Écriture sur les spectacles : il n'y en avoit point parmi les Juifs : comment ils sont condamnés dans les saintes Ecritures : passages de saint Jean et de saint Paul.*

On demande ; et cette remarque a trouvé

place dans la Dissertation : Si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand mal? Ceux qui voudroient tirer avantage de ce silence, n'auroient encore qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Ecriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre : que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont proscrites avec elles dans l'Ecriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes : il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit (1. JOAN., II. 15, 16.) : « N'aimez point le monde, ni ce qui est » dans le monde : celui qui aime le monde, l'a» mour du Père n'est point en lui; car tout ce » qui est dans le monde, est concupiscence de la » chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil » de la vie; laquelle *concupiscence* n'est point » de Dieu, mais du monde. » Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui, mais du monde, et les chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles (*Philip.*, IV. 8.) : « Au reste, mes frères, » tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, » tout ce qui est saint (selon le grec, tout ce qui » est chaste, tout ce qui est pur), tout ce qui est » aimable, tout ce qui est édifiant; s'il y a quelque » vertu parmi les hommes, et quelque chose digne » de louange dans la discipline; c'est ce que vous » devez penser : » tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire, et doit vous être suspect. Dans ce bel amas de pensées que saint Paul propose à un chrétien, qu'on trouve la place de la comédie de nos jours, quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies me fait souvenir qu'il n'avoit pas besoin d'en parler à la maison d'Israël pour laquelle il étoit venu, où ces plaisirs de tout temps n'avoient point de lieu. Les Juifs n'avoient de spectacles pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avoient jamais connu ces inventions de la Grèce; et après ces louanges de Balaam (*Num.*, XXIII. 21, 23.), « Il n'y a point d'idole dans Jacob, » il n'y a point d'augure, il n'y a point de divi» nation, » on pouvoit encore ajouter : Il n'y a point de théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations; ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille parmi ses enfants : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses patriarches, après avoir cultivé ses terres ou ramené ses troupeaux, et après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux; et il n'a pas besoin de tant de dépenses ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'est peut-être une des raisons du silence des apôtres qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, n'étoient point sollicités à reprendre en termes exprès dans leurs écrits des pratiques qu'ils ne connoissoient pas dans leur nation : il leur suffisoit d'établir les principes qui en donnoient du dégoût : les chrétiens savoient assez que leur religion étoit fondée sur la judaïque, et qu'on ne souffroit point dans l'Eglise les plaisirs qui étoient bannis de la Synagogue. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connoissoit pas.

XXI. *Réflexions sur le Cantique des cantiques et sur le chant de l'Eglise.*

Il n'y avoit parmi les Juifs qu'un seul poëme dramatique, et c'est le Cantique des cantiques. Ce Cantique ne respire qu'un amour céleste; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendoit la lecture de ce divin poëme à la jeunesse : aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute, s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'église d'Alexandrie, dont la gravité souffroit à peine dans le chant ou plutôt dans la récitation des psaumes, de foibles inflexions (*Confes. lib.* XI, *cap.* XXXIII, *tom.* I, *col.* 187.) : tant on craignoit, dans l'Eglise, de laisser affoiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les églises pour ranimer les fidèles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand

leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Pères, et que l'on pousse si loin les délices de la musique, que loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprenoit des gens qui étaloient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs écrits : Et, leur disoit-il (*de Anim. et ejus orig. lib.* I, *n.* 3, *tom.* X, *col.* 339.), je vous prie « qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile : *Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia :* » maintenant on voudroit permettre de rendre agréable ce qui est nuisible; et un si mauvais dessein dans la Dissertation n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

XXII. *On vient à saint Thomas : exposition de la doctrine de ce saint.*

Il est temps de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu se donner par le grand nom de saint Thomas et des autres saints. Pour saint Thomas, on oppose deux articles de la question *de la modestie extérieure* (2. 2. *q.* CLXVIII, *art.* 2 *et* 3.); et on dit qu'il n'y a rien de si exprès que ce qu'il enseigne en faveur de la comédie. Mais d'abord il est bien certain que ce n'est pas ce qu'il a dessein de traiter. La question qu'il propose dans l'article second, est à savoir s'il y a des choses *plaisantes, joyeuses, ludicra, jocosa,* qu'on puisse admettre dans la vie humaine, *tant en actions qu'en paroles, dictis seu factis :* en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertissements, des récréations innocentes; et il assure qu'il y en a, et même quelque vertu à bien user de ces jeux, ce qui n'est point révoqué en doute : et dans cet article il n'y a pas un seul mot de la comédie; mais il y parle en général des jeux nécessaires à la récréation de l'esprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Aristote a nommée *eutrapelia* (*de Mor. lib.* IV, *cap.* XIV.), par un terme qu'il nous faudra bientôt expliquer.

Au troisième article, la question qu'il examine est à savoir s'il peut y avoir de l'excès dans les divertissements et dans les jeux ; et il démontre qu'il peut y en avoir, sans dire encore un seul mot de la comédie au corps de l'article, en sorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'est que saint Thomas, dans ce même article, se fait une objection, qui est la troisième en ordre, où, pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propose l'art *des baladins,* histrionum, *histrions,* comme le traduisent quelques-uns de nos auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme assez propre pour exprimer ce mot latin ; n'étant pas même certain qu'il faille entendre par là les comédiens. Quoi qu'il en soit, saint Thomas s'objecte à lui-même, que dans cet art, quel qu'il soit et de quelque façon qu'on le tourne, on est dans l'excès du jeu, c'est-à-dire, du divertissement, puisqu'on y passe la vie, et néanmoins la profession n'en est pas blâmable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'est pas blâmable pourvu qu'elle garde les règles qu'il lui prescrit, « qui sont de ne rien dire et ne rien faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires et au temps : » et voilà tout ce que l'on tire de ce saint docteur en faveur de la comédie.

XXIII. *Première et seconde réflexion sur la doctrine de saint Thomas.*

Mais afin que la conclusion soit légitime, il faudroit en premier lieu qu'il fût bien certain, que sous le nom d'*histrions*, saint Thomas eût entendu les comédiens : et cela, loin d'être certain, est très faux ; puisque sous ce mot d'*histrions* il comprend manifestement un certain *joueur, joculator,* qui fut montré en esprit à saint Paphnuce, comme un homme qui l'égaloit en vertu. Or, constamment ce n'étoit pas un comédien, mais un simple « joueur de flûte qui gagnoit sa vie à cet exercice dans un village, *in vico :* » comme il paroît par l'endroit de la vie de ce saint solitaire qui est cité par saint Thomas (*Vit. Patr.* RUF., *in* PAPH., *cap.* XVI. *Hist. Laus. c.* LXIII.). Il n'y a donc rien, dans ce passage, qui favorise les comédiens : au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand saint que dans les occupations les plus vulgaires il s'élevoit des âmes cachées, d'un rare mérite, il ne choisit pas des comédiens, dont le nombre étoit alors si grand dans l'empire, mais un homme qui gagnoit sa vie à jouer d'un instrument innocent ; qui encore se trouva si humble, qu'il se croyoit le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs il avoit passé *à cet état honteux*, *fœdum artificium,* comme il l'appeloit : non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flûte étoit parmi les anciens un des instruments les plus méprisés : à quoi il faut ajouter, qu'il quitta ce vil exercice aussitôt qu'il eût reçu les instructions de saint Paphnuce : et c'est à quoi se reduit cette preuve

si décisive, qu'on prétend tirer de saint Thomas à l'avantage de la comédie.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *histrions* donnoient au peuple *en paroles et en actions,* il ne sort point de l'idée des discours facétieux accompagnés de gestes plaisants : ce qui est encore bien éloigné de la comédie. On n'en voit guère en effet, et peut être point, dans le temps de ce saint docteur. Dans son livre sur les Sentences, il parle lui-même des « jeux du théâtre comme de jeux qui furent au- » trefois : *Ludi qui in theatris agebantur* (*in* 4. » *dist.* XVI, *q.* IV, *art.* 2. *c.*) : » et dans cet endroit, non plus que dans tous les autres où il traite des jeux de son temps, les théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans saint Bonaventure son contemporain. Tant de décrets de l'Eglise et le cri universel des saints Pères les avoient décrédités, et peut être renversés entièrement. Ils se relevèrent quelque temps après sous une autre forme, dont il ne s'agit pas ici : mais comme l'on ne voit pas que saint Thomas en ait fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étoient pas beaucoup en vigueur de son temps, où l'on ne voit guère que des récits ridicules d'histoires pieuses, ou en tout cas certains *jongleurs*, *joculatores*, qui divertissoient le peuple, et qu'on prétend à la fin que saint Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de telles gens dans les règles de l'honnêteté.

XXIV. *Troisième réflexion sur la doctrine de saint Thomas : passage de ce saint docteur contre les bouffonneries.*

Quoi qu'il en soit, en troisième lieu, il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des chrétiens, puisque parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige, entre autre chose, « que la gravité n'y soit pas entière- » ment relâchée : *Ne gravitas animæ totaliter* » *resolvatur* (2. 2. *q.* CLXVIII, *a.* 2. *c.*). » Il faudroit donc, pour tirer de saint Thomas quelque avantage, faire voir par ce saint docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos théâtres, où l'on en est comme enivré, et prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès. Mais saint Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisqu'au contraire dans son commentaire sur ces paroles de saint Paul : « Qu'on n'entende point parmi vous de saleté, » *turpitudo;* de paroles folles, *stultiloquium;* » de bouffonneries, *scurrilitas* (*Eph.*, v. 4.); » il explique ainsi ces trois mots : « L'apôtre, » dit-il (*Comm. in Ep. ad Eph., cap.* v, *lect.* » 2.), exclut trois vices, *tria vitia excludit :* la » saleté, *turpitudinem;* qui se trouve, *in tacti-* » *bus turpibus et amplexibus et osculis libidi-* » *nosis,* » car c'est ainsi qu'il l'explique : « les » folles paroles, *stultiloquium :* c'est-à-dire, » continue-t-il, celles qui provoquent au mal, » *verba provocantia ad malum;* et enfin les » bouffonneries, *scurrilitatem :* c'est-à-dire, » poursuit saint Thomas, les paroles de plaisan- » terie, par lesquelles on veut plaire aux autres ; » et contre lesquelles il allègue ces paroles de Jésus-Christ en saint Matthieu (MATTH., XII. 36.) : « On rendra compte à Dieu de toute parole » oiseuse : *Id est, verbum joculatorium per* » *quod volunt inde placere aliis : De omni* » *verbo otioso*, *etc.* »

Il compte donc manifestement ces trois choses parmi les vices, *tria vitia*, et reconnoît un vice ou une malice particulière dans les paroles, *par lesquelles on veut plaire aux autres* et les faire rire, distincte de celle des paroles qui portent au mal ; ce qui bannit manifestement la bouffonnerie, ou, pour parler plus précisément, la plaisanterie, du milieu des chrétiens comme une action légère, indécente, en tout cas, oisive, selon saint Thomas, et indigne de la gravité des mœurs chrétiennes.

XXV. *Quatrième, cinquième et sixième réflexion : passage exprès de saint Thomas et conciliation de ses sentiments.*

En quatrième lieu, quand il seroit vrai, ce qui n'est pas, que saint Thomas, à l'endroit que l'on produit de sa Somme (2. 2. *q.* CLXVIII, *art.* 2. *c.*), ait voulu parler de la comédie ; soit qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son temps, il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont « la pre- » mière et la principale est qu'on ne recherche » point cette délectation dans des actions ou des » paroles malhonnêtes ou nuisibles ; la seconde, » que la gravité n'y soit pas entièrement relâ- » chée ; la troisième, qu'elle convienne à la » personne, au temps et au lieu. » Pour donc prouver quelque chose, et pour satisfaire à la première condition, d'abord il faudroit montrer, ou qu'il ne soit pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde ; ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les comédies, ce qui répugne à l'expérience et à la fin même

de ces représentations, comme on a vu ; ou enfin que saint Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien de plus contagieux pour exciter les passions, particulièrement celle de l'amour, que les discours passionnés : ce qui seroit la dernière des absurdités, et la plus aisée à convaincre par les paroles de ce saint, si la chose pouvoit recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la première condition. Nous avons parlé de la seconde, qui regarde les bouffonneries ; et la troisième paroîtra quand nous traiterons des circonstances du temps par rapport aux fêtes et au carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquième réflexion sur ces paroles de saint Thomas dans la troisième objection de l'article troisième. « Si les » histrions poussoient le jeu et le divertissement » jusqu'à l'excès, ils seroient tous en état de pé» ché : tous ceux qui se serviroient de leur mi» nistère ou leur donneroient quelque chose, » seroient dans le péché. » Saint Thomas laisse passer ces propositions qui en effet sont incontestables, et il n'excuse ces *histrions* quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, *de soi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif, *secundum se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice *en soi-même*, que parmi nous il est revêtu de circonstances nuisibles, il faudra demeurer d'accord, selon la règle de saint Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, et que peut-être ils ne le soient point sensiblement, ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque bien certainement ils y contribuent.

Enfin en sixième lieu, encore que saint Thomas spéculativement et en général ait mis ici l'art des baladins ou des comédiens, ou en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *histrio*, au rang des arts innocents, ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, et le gain qui en revient, parmi les gains illicites et honteux : « tels que sont, dit-il (2. 2. *q.* LXXXVII, *art.* 2, *ad* 2.), le gain qui provient » de la prostitution et du métier d'histrion : » *Quædam dicuntur malè acquisita, quia ac-* » *quiruntur ex turpi causâ, sicut de meretricio* » *et histrionatu, et aliis hujusmodi.* » Il n'apporte ni limitation ni tempérament à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier qu'il excuse ailleurs. Comment concilier ces deux passages, si ce n'est en disant que lorsqu'il l'excuse, ou si l'on veut, qu'il l'approuve, il le regarde selon une idée générale abstraite et métaphysique ; mais que lorsqu'il le considère naturellement de la manière dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable.

Voilà donc comment saint Thomas favorise la comédie : les deux passages de sa Somme, dont les défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête ; puisqu'il paroît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la comédie ; en second lieu, que plutôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler ; en troisième lieu, sans difficulté et démonstrativement, que quand il auroit voulu donner quelque approbation à la comédie, *en elle-même*, spéculativement et en général, la nôtre en particulier et dans la pratique est exclue ici selon ses principes, comme elle est ailleurs absolument détestée par ses paroles expresses. Que des ignorants viennent maintenant nous opposer saint Thomas, et faire d'un si grand docteur un partisan de nos comédies.

XXVI. *Sentiment de saint Antonin.*

Après saint Thomas, le docteur qu'on nous oppose le plus, c'est saint Antonin. Mais d'abord on le falsifie en lui faisant dire ces paroles dans sa seconde partie (S. ANTON., 2. *part.*, *tit.* I, *cap.* XXIII, § 1.) : « La comédie est un mélange » de paroles et d'actions agréables pour son di» vertissement ou pour celui d'autrui, etc. » On ajoute ici dans le texte le terme de *comédie* qui n'y est pas : saint Antonin parle en général *des paroles ou des actions divertissantes et récréatives :* ce sont les mots de ce saint, qui n'emportent nullement l'idée de la comédie, mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des jeux innocents, « tels que sont, » ajoute-t-il, la toupie pour les enfants, le jeu de » paume, le jeu de palet, la course pour les » jeunes gens, les échecs pour les hommes faits, » et ainsi du reste, sans encore dire un seul mot de la comédie.

Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matières ; par exemple à plusieurs métiers, et enfin à celui des *histrions* (S. ANTON., 2. *part.*, *tit.*, I, *cap.* XXIII, § 14.) ; qu'il approuve au même sens et aux mêmes conditions que saint Thomas, qu'il allègue sans s'expliquer davantage : de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur saint Thomas.

Dans sa troisième partie (3. *part.*, *tit.* VIII, *cap.* IV, § 12.), il parle expressément des représentations qui étoient en vogue *de son temps,*

cent cinquante ans environ après saint Thomas : *Repræsentationes quæ fiunt hodie;* pour indiquer qu'elles étoient nouvelles et introduites depuis peu ; et il déclare qu'elles sont défendues en certains cas et en certaines circonstances qu'il remarque ; dont l'une est, *si on y représente des choses malhonnêtes, turpia*. Nous pouvons tenir pour malhonnête tout ce qui flatte la concupiscence de la chair : et si saint Antonin n'a pas prévu le cas de nos comédies, ni les sentiments de l'amour profane dont on fait le fond de ces spectacles, c'est qu'en ce temps on songeoit à de toutes autres représentations, comme il paroît par les pièces qui nous en restent. Mais on peut voir l'esprit de saint Antonin sur ces dangereuses tendresses de nos théâtres, lorsqu'il réduit la musique « à chanter ou les louanges de Dieu, ou les » histoires des paladins, ou d'autres choses honnêtes, en temps et lieu convenable (S. Anton., » 2. *part. tit.* viii, *cap.* ix, § 12.). » Un si saint homme n'appelleroit jamais honnêtes les chants passionnés, puisque même sa délicatesse va si loin qu'il ne permet pas d'entendre *le chant des femmes ;* parce qu'il est *périlleux*, et comme il parle, *incitativum ad lasciviam*.

On peut entendre par là ce qu'il auroit jugé de nos opéras, et s'il auroit cru moins dangereux de voir des comédiennes jouer si passionnément le personnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur sexe. Que si on ajoute à ces sentiments de saint Antonin les conditions qu'il exige dans les réjouissances, qui sont d'être « excluses du temps de la pénitence et du carême, de ne faire pas négliger l'office divin » (*Ibid.*, *et* 2. *part. tit.* i, *cap.* xxiii, § 14.), » et encore avec tout cela d'être si rares et *en si petite quantité* (*Ibid.*, § 1 *et* 14.), qu'elles tiennent dans la vie humaine le même rang que le sel dans nos nourritures ordinaires, non-seulement la Dissertation n'y sera pas appuyée, mais encore elle y sera condamnée en tous ses chefs.

XXVII. *Profanation de la sainteté des fêtes et du jeûne introduite par l'auteur : ses paroles sur le jeûne.*

En voici deux principaux, où elle attaque manifestement les plus saintes pratiques de l'Eglise. L'un est celui où l'auteur approuve que la comédie partage avec Dieu et avec l'office divin les jours de dimanche ; et l'autre où il abandonne à ce divertissement même *le temps de carême :* « encore, continue-t-il, que ce soit un temps » consacré à la pénitence, un temps de larmes » et de douleurs pour les chrétiens ; un temps, » où, pour me servir des termes de l'Ecriture, la » musique doit être importune, et auquel le spec» tacle et la comédie paroissent peu propres, et » devroient, ce semble, être défendus. » Malgré toutes ces raisons, qu'il semble n'avoir proposées que pour passer par dessus, malgré le texte de l'Ecriture dont il les soutient, il autorise l'abus de jouer les comédies durant ce saint temps.

XXVIII. *Doctrine de l'Ecriture et de l'Eglise sur le jeûne.*

C'est confondre toutes les idées que l'Ecriture et la tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction, que l'Ecriture n'explique pas autrement le jeûne que par ce terme : *Vous affligerez vos âmes* (*Levit.*, xvi. 29 *et seq.;* xxiii. 29 ; *Num.*, xxix. 7 ; xxx. 14.), c'est-à-dire vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction, qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture. Pendant qu'on prenoit sur le nécessaire de la vie, on n'avoit garde de songer à donner dans le superflu : au contraire, on joignoit au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant et de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs ; parce que c'étoit *un temps d'expiation et de propitiation pour ses péchés ;* où il falloit être affligé et non pas se réjouir.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le nouveau Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le temps qu'elle aura perdu son époux : conformément à cette parole de Jésus-Christ même (Matth., ix. 15.) : « Les amis de l'Epoux ne peuvent pas s'af» fliger pendant que l'Epoux est avec eux : il » viendra un temps que l'Epoux leur sera ôté, » et alors ils jeûneront. » Il met ensemble l'affliction et le jeûne ; et l'un et l'autre selon lui sont le caractère des jours où l'Eglise pleure la mort et l'absence de Jésus-Christ. Les saints Pères expliquent aussi que c'est pour cette raison, qu'approchant le temps de sa passion et dans le dessein de s'y préparer, on célébroit le jeûne le plus solennel, qui est celui du carême. Pendant ce temps consacré à la pénitence et à la mémoire de la passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites : de tout temps, on s'est abstenu d'y célébrer des mariages (*Conc. Laodic. can.* 52. *t.* i ; *Conc. col.* 1508.); et pour peu qu'on soit versé dans la discipline, on en sait toutes les raisons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce temps on défende spécialement les spectacles : quand ils seroient innocents, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendroit pas avec le deuil solennel de toute l'E-

glise : loin de permettre les plaisirs et les réjouissances profanes, elle s'abstenoit des saintes réjouissances, et il étoit défendu d'y célébrer les nativités des saints (*Conc. Laod., can.* 51.); parce qu'on ne pouvoit les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique. Cet esprit se conserve encore dans l'Eglise, comme le savent et l'expliquent ceux qui entendent les rites. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le dimanche, ni durant le temps d'entre Pâques et la Pentecôte; parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui est la figure du cantique et de la joie du siècle futur. Si le jeûne ne convient pas au temps d'une sainte joie, doit-on l'allier avec les réjouissances profanes, quand d'ailleurs elles seroient permises ? convient-il d'entendre alors, ou des bouffons dont les discours éteignent l'esprit de componction, ou des comédies qui vous remplissent la tête de plaisirs vains et mondains, quand ils seroient innocents ?

XXIX. *Nouvel abus de la doctrine de saint Thomas.*

Malgré ces saintes traditions, et malgré encore le passage exprès que l'auteur produit *pour exclure la musique des jours de deuil* (*Eccli.*, XXII. 6.), il permet les comédies *dans tout le carême*. Il ne mériteroit pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnoit encore une fois saint Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sues pour bannir la comédie du carême : « Je réponds à » cela, dit-il, avec les propres paroles de saint » Thomas, » et il cite un article de ce saint docteur sur les Sentences (*in* 4. *dist.* XVI. *q.* IV, *art.* 2, *in corp.*), qui est le même que nous avons allégué pour un autre sujet (ci-dessus *n.* 23.).

Mais d'abord, il est certain qu'il ne s'y agit point du carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit : mais quand on voudroit, comme il est juste, étendre au carême, jusqu'à un certain degré, ce que propose ce saint docteur en général sur l'état des pénitents, il n'y auroit rien qui ne fût contraire à la prétention de notre auteur.

Saint Thomas traite ici trois questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux : dans l'une il parle des jeux en général; dans l'autre il vient aux spectacles. En parlant des jeux en général, et sans encore entrer dans ce qui regarde les spectacles, il défend aux pénitents de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjouissants, parce que « la pénitence de» mande des pleurs et non pas des réjouissances » (*in* 4 *dist.* XVI. *ad q.* 1, *c.*) : » et tout ce qu'il leur permet, « est d'user modérément de quel» ques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit et » entretiennent la société entre ceux avec qui ils » ont à vivre; » ce qui ne dit rien encore, et se réduit, comme on voit, à bien peu de choses. Mais dans la seconde question, où il s'agit en particulier des spectacles, il décide nettement que les pénitents les doivent éviter : *Spectacula vitanda pœnitenti* (*Ad* 2, *q. eâd.*) : et non seulement ceux qui sont mauvais de leur nature, *dont ils doivent s'abstenir plus que les autres* : mais encore ceux *qui sont utiles et nécessaires à la vie*, parmi lesquels il range la chasse.

On sait sur ce sujet la sévérité de l'ancienne discipline, dont il est bon en tout temps de se souvenir. Elle interdisoit aux pénitents tous les exercices qui dissipent l'esprit; et cette règle étoit si bien établie, qu'encore au treizième siècle saint Thomas, comme on voit, n'en relâche rien. Parmi les sermons de saint Ambroise on en trouve un de saint Césaire, archevêque d'Arles, où il répète trois et quatre fois que celui « qui » chasse pendant le carême, *horum quadra» ginta dierum curriculo*, ne jeûne pas; encore, » poursuit-il, qu'il pousse son jeûne jusqu'au » soir, » selon la coutume constante de ce temps-là : « il pouvoit bien avoir mangé plus tard; » mais cependant il n'aura point jeûné au Sei» gneur : *Potes videri tardiùs te refecisse, non* » *tamen Domino jejunasse* (AMBR., *in ant.* » *edit. serm.* XXXIII; *nunc in Append., Op.* » S. AUG., *serm.* CXLVI, *tom.* V, *col.* 257.). » Ce saint écrivoit à la fin du sixième siècle. Dans le neuvième le grand pape Nicolas I impose encore aux Bulgares, qui le consultoient, la même observance (*Resp. ad consult. Bulg. cap.* XLIV, *tom.* VIII. *Conc. col.* 533.), selon la tradition des siècles précédents. Cette sévérité venoit de l'ancienne discipline des pénitents, qu'on étendoit, comme on voit, jusqu'au carême, où toute l'Eglise se mettoit en pénitence; et de peur qu'on ne s'imagine que cette discipline des pénitents fût excessive ou déraisonnable, saint Thomas l'appuie de cette raison : que ces spectacles et ces exercices « empêchent la récollection » des pénitents, et que leur état étant un état de » peine, l'Eglise a droit de leur retrancher par » la pénitence même des choses utiles, mais qui » ne leur sont pas propres (*ubi sup. ad* 2.); » sans y apporter d'autre exception que *le cas de nécessité : Ubi necessitas exposcit;* comme se-

roit dans la chasse s'il en falloit vivre : tout cela conformément aux canons, à la doctrine des saints, et au Maître des Sentences (*Mag.* 4. *dist.* XVI.). Par toutes ces autorités, après avoir *modéré* les divertissements qu'un pénitent peut se permettre en particulier pour le relâchement de l'esprit et la société, il lui défend tous les spectacles publics et tous les exercices qui dissipent; cependant le dissertateur trouve en cet endroit, qu'on peut entendre la comédie *tout le carême* (ce sont ses mots), sans que cela répugne à l'esprit de gémissement et de pénitence dont l'Eglise y fait profession publique : et voilà ce qu'il appelle répondre, *avec les propres paroles de saint Thomas.*

Le même saint parle encore de cette matière dans la question de la Somme que nous avons déjà tant citée, article quatrième (2. 2. *q.* CLXVIII, *art.* 4.), où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu : c'est-à-dire en rejetant tout ce qui relâche ou divertit l'esprit; car c'est là ce qu'il appelle jeu : et il se fait d'abord cette objection (*Object.* 1.), qu'il semble qu'en cette matière « on ne puisse pécher par défaut, » puisqu'on ne prescrit point de péché au péni- » tent à qui pourtant on interdit tout jeu : » conformément à un passage d'un livre qu'on attribuoit alors à saint Augustin (*lib. de ver. et fal. pœnit. c.* XV, *n.* 31. *Op.* S. AUG., *in App. tom.* VI, *col.* 239.), où il est porté « que le pé- » nitent se doit abstenir des jeux et des spectacles » du siècle, s'il veut obtenir la grâce d'une » entière rémission de ses péchés. » Ce passage étoit dans le texte du Maître des Sentences (*lib.* IV, *dist.* XVI.), et la doctrine en passoit pour indubitable, parce qu'elle étoit conforme à tous les canons. Saint Thomas répond aussi « que les » pleurs sont ordonnés au pénitent; et c'est » pourquoi le jeu lui est interdit, parce que la » raison demande qu'il lui soit diminué. » C'est toute la restriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puisqu'il ne retranche rien de la défense des spectacles, qu'il laisse par conséquent en son entier, comme portée expressément par tous les canons où il est parlé de la pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les Sentences.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à saint Thomas, de le faire auteur d'un si visible relâchement de la discipline : c'est assez de l'avoir fait, sans qu'il y pensât, le défenseur de la comédie; sans encore lui faire dire qu'on la peut jouer dans le carême, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses ouvrages qui tende à cela de près ou de loin; et qu'au contraire il ait enseigné si expressément que les spectacles publics répugnent à l'esprit de pénitence que l'Eglise veut renouveler dans le carême.

XXX. *Profanation du dimanche : étrange explication du précepte de la sanctification des fêtes.*

Pour ce qui regarde les dimanches, notre auteur commence par cette remarque : « que les » saints jours nous sont donnés non-seulement » pour les sanctifier, et pour vaquer plus qu'aux » autres au service de Dieu, mais encore pour » prendre du repos à l'exemple de Dieu même : » d'où il conclut « que le plaisir étant le repos de » l'homme, » selon saint Thomas, il peut prendre au jour du dimanche celui de la comédie, pourvu que ce soit après l'office achevé : à quoi il tâche encore de tirer saint Thomas, qui premièrement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire; et secondement, quand il le diroit, on n'en pourroit rien conclure pour la comédie, qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurois tort de m'arrêter davantage à réfuter un auteur qui n'entend pas ce qu'il lit; mais il faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Ecriture et sur le repos de Dieu, qu'elles tendent à renverser le précepte de la sanctification du sabbat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'Exode (*Exod.*, XXIII. 12.) : « Vous » travaillerez durant six jours; le septième vous » cesserez votre travail, afin que votre bœuf et » votre âne, » et en leur figure, tous ceux dont le travail est continuel, « se reposent, et que le » fils de votre esclave et l'étranger se relâchent. » Nous pouvons dire ici avec saint Paul (1. *Cor.*, IX. 9.) : « Est-ce que Dieu à soin des bœufs? » *Numquid de bobus cura est Deo?* » Non sans doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos; mais sa bonté paternelle, qui *sauve les hommes et les animaux*, comme dit David (*Ps.* XXXV. 7.), pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent, par cet exemple, à ne point accabler leurs semblables de travaux : ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps, et jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux; en sorte que ce repos du genre humain est un second motif moins principal de l'institution du sabbat. Conclure de là que les jeux et encore les jeux publics aient été permis à l'ancien peuple, c'est tellement en ignorer la constitution et les coutumes, qu'on

ne doit répondre que par le mépris à de si pitoyables conséquences. Le repos de l'ancien peuple consistoit à se relâcher de son travail pour méditer la loi de Dieu, et s'occuper de son service. Rechercher son plaisir et encore un plaisir d'une aussi grande dissipation que celui de la comédie, quand on auroit songé alors à de semblables divertissements, eût été une profanation manifeste du saint jour. Isaïe y est exprès, puisque Dieu y reproche aux Juifs trois à quatre fois (Is., LVIII. 13.), *d'avoir fait leur volonté*, d'avoir cherché leur plaisir *en son saint jour;* d'avoir regardé *le sabbat comme un jour de délices*, ou comme un jour *d'ostentation et de gloire* humaine : il leur montre la délectation qu'il falloit chercher en ce jour : « Vous vous » délecterez, dit-il (*Ibid.*, 14.), dans le Sei» gneur. » D'autres le tournent d'une autre manière, mais qui va toujours à même fin, puisqu'il demeure pour assuré que les délices et la gloire du sabbat est de mettre son plaisir en Dieu : et maintenant on nous vient donner le plaisir de la comédie, où les sens sont si émus, comme une imitation du repos de Dieu et une partie du repos qu'il a établi. Mais laissons les raisonnements aussi foibles que profanes de cet auteur : quiconque voudra défendre les comédies du dimanche par ces raisonnements ou par d'autres, quels qu'ils soient, qu'il nous dise quel privilège a le métier de la comédie par dessus les autres, pour avoir droit d'occuper le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie? est-ce un art plus libéral ou plus favorable que la peinture et que la sculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus nécessaires à la vie? Les comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux? et comment peut-on excuser ceux qui les font travailler, en leur donnant le salaire de leur ouvrage? En vérité on pousse trop loin la licence : les commandements de Dieu, et en particulier celui qu regarde la sanctification des fêtes, sont trop oubliés, et bientôt le jour du Seigneur sera moins à lui que tous les autres; tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité et au plaisir!

Après cela, je ne daignerois répondre à la vaine excuse qu'on fournit à la comédie dans les jours de fête, sous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'office, et comme dit notre auteur, *lorsque les églises sont fermées.* Qui empêchera que par la même raison l'on ne permette les autres ouvrages, sans doute plus favorables et plus nécessaires? Qui a introduit ce retranchement du saint jour, et pourquoi n'aura-t-il pas ses vingt-quatre heures comme les autres? J'avoue qu'il y a des jeux que l'Eglise même ne défend absolument que durant l'office; mais la comédie ne fut jamais de ce nombre. La discipline est constante sur ce sujet jusqu'aux derniers temps; et le concile de Reims sur la fin du siècle passé, au titre *des Fêtes*, après avoir nommé au chapitre III certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'office, met ensuite au chapitre VI, dans un rang entièrement séparé, « celui du » théâtre qui souille l'honnêteté et la sainteté de » l'Eglise, » comme absolument défendu dans les saints jours. Saint Charles avoit prononcé de même : tous les canons anciens et modernes parlent ainsi sans restriction. Saint Thomas, qu'on ne cesse de nous alléguer pour autoriser la licence, exige (2. 2. *q.* CLXVIII, *art.* 2.), comme on a vu (ci-dessus, *n.* 25.), pour une des conditions des divertissements innocents, *que le temps en soit convenable* : pourquoi, si ce n'est pour nous faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des saints jours, quand ils seroient permis d'ailleurs? Au reste, on ne doit pas demander des passages exprès de ce saint docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours saints : ils n'avoient garde de reprendre dans leur temps ce qui étoit inouï, ni de prévoir une profanation du dimanche, qui est si nouvelle que nos pères l'ont vu commencer. Que sert donc de nous alléguer un mauvais usage, contre lequel tous les canons réclament? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cause de la dureté des cœurs, devienne permis; ou que tout ce que la police humaine est obligée d'épargner, passe de même au jugement de Dieu. Après tout, que sert aux comédiens et à ceux qui les écoutent, qu'on leur laisse libre le temps de l'office? y assistent-ils davantage? ceux qui fréquentent les théâtres songent-ils seulement qu'il y a des vêpres? en connoît-on beaucoup qui, affectionnés au sermon et à l'office de la paroisse, après les avoir ouïs, aillent perdre à la comédie, dans une si grande effusion d'une joie mondaine, l'esprit de recueillement et de componction, que la parole de Dieu et ses louanges auront excité? Disons donc que les comédies ne sont pas faites pour ceux qui savent sanctifier les fêtes dans le vrai esprit du christianisme, et assister sérieusement à l'office de l'Eglise.

XXXI. *Réflexions sur la vertu qu'Aristote et saint Thomas après lui ont appelée,* Eutrapélia : *Aristote est combattu par saint Chrysostome sur un passage de saint Paul.*

Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas

des excès dont on la chargeoit, à la fin il faut avouer, avec le respect qui est dû à un si grand homme, qu'il semble s'être un peu éloigné, je ne dirai pas des sentiments dans le fond; mais plutôt des expressions des anciens Pères sur le sujet des divertissements. Cette discussion ne nous sera pas inutile, puisqu'elle nous fournira des principes pour juger des pièces comiques, et en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc, avant toutes choses, que je ne sais aucun des anciens qui, bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles, ni capables de damner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité qui les met au rang *des paroles oiseuses*, dont Jésus-Christ nous enseigne, *qu'il faudra rendre compte au jour du jugement* (MATTH., XII. 36.). Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jésus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faudra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Pères la plaisanterie. Pour la vertu d'*eutrapélie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont guère connue. Les traducteurs ont tourné ce mot grec *eutrapélie*, urbanité, politesse; *urbanitas* : selon l'esprit d'Aristote, on le peut traduire, plaisanterie, raillerie; et pour tout comprendre, agrément ou vivacité de conversation, accompagné de discours plaisants; pour mieux dire, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu dans ses Morales (*de Mor. lib.* IV, *cap.* XIV.). Elle est si mince que le même nom que lui donne ce philosophe, saint Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Pères, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire; ou, si l'on veut, bouffonnerie : saint Paul l'appelle εὐτραπελία, *eutrapelia* (*Eph.*, V. 4.), et le joint aux paroles sales ou déshonnêtes, et aux paroles folles : *turpitudo, stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet apôtre, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être déshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré, ou d'être plaisant et bouffon; si on le veut ainsi traduire : car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que saint Paul nomme un tel discours de son plus beau nom : car il pouvoit l'appeler βωμολοχία (*bomolochia*), qui est le mot propre que donnent les Grecs, et qu'Aristote a donnée lui-même à la *bouffonnerie, scurrilitas* (*Eph.* V. 4.). Mais saint Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, et l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices : non qu'il soit peut-être entièrement défendu d'être quelquefois plaisant; mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, et comme de profession. Saint Thomas, qui n'étoit pas attentif au grec, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de saint Paul; mais elle n'a pas échappé à saint Chrysostome, qui a bien su décider, que le terme d'*eutrapelos* signifie un homme qui se tourne aisément de tous côtés (*Hom.* VI *in* MATTH., *n.* 7, *tom.* VIII, *pag.* 99; *Hom.* XVII *in Ep. ad Eph. n.* 3, *tom.* XI, *pag.* 125): qui est aussi l'étymologie qu'Aristote donne à ce mot; mais ce philosophe le prend en bonne part, au lieu que saint Chrysostome regarde la mobilité de cet homme qui se revêtit de toutes sortes de forme pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractère de légèreté qui n'est pas digne d'un chrétien (CHRYSOST. *ubi sup.*).

C'est ce qu'il répète cent fois, et il le prouve par saint Paul, qui dit *que ces choses ne conviennent pas*. Car, où la Vulgate a traduit : *Scurrilitas quæ ad rem non pertinet*, en rapportant ces derniers mots à la seule plaisanterie; le grec porte que *toutes ces choses*, dont l'apôtre vient de parler, *ne conviennent pas;* et c'étoit ainsi que portoit anciennement la Vulgate, comme il paroît par saint Jérôme, qui y lit, *non pertinet*. Quoi qu'il en soit, saint Chrysostome explique que ces trois sortes de discours, le déshonnête, celui qui est fou, et celui qui est plaisant ou qui fait rire, *ne conviennent pas* à un chrétien : et il explique, *qu'ils ne nous regardent point;* qu'ils ne sont point de notre état, ni de la vocation du christianisme. Il comprend sous ces discours qui ne conviennent pas à un chrétien, même ceux qu'on appeloit parmi les Grecs et les Latins ἀστεῖα, *urbana* : par où ils expliquoient les plaisanteries les plus polies. « Que vous servent, » dit-il, ces politesses, *asteia;* si ce n'est que » vous faites rire? » Et un peu après : « Toutes » ces choses qui ne nous sont d'aucun usage, et » dont nous n'avons que faire, ne sont point de » notre état. Qu'il n'y ait donc point parmi nous » de parole oiseuse : » où il fait une allusion manifeste à la sentence de Jésus-Christ, qui défend *la parole oiseuse ou inutile* (MATTH., XII. 36.). Ce Père fait voir les suites fâcheuses de ces inutilités, et ne cesse de répéter que les discours *qui font rire*, quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs, *asteia*, sont indignes des chrétiens, s'éton-

nant même, et déplorant *qu'on ait pu les attribuer à une vertu* (MATT., XII. 36.). Il est clair qu'il en veut à Aristote, qui est le seul, où l'on trouve cette vertu que saint Chrysostome ne vouloit pas reconnoître. On a déjà vu que c'est d'Aristote que ce Père a pris l'étymologie de l'*eutrapélie* : ainsi, en toutes manières, il le regardoit dans cette homélie; et ceux qui connoissent le génie de saint Chrysostome, dont tous les discours sont remplis d'une érudition cachée sur les anciens philosophes, qu'il a coutume de reprendre sans les nommer, n'en douteront pas. Voilà donc ce qu'il a pensé de la vertu d'*eutrapélie* peu connue des chrétiens de ces premiers temps. Théophylacte et OEcuménius (*in Epist. ad Eph. c.* v.) ne font que l'abréger selon leur coutume, et n'adoucissent par aucun endroit la doctrine de leur maître.

XXXII. *Passages de saint Ambroise et de saint Jérôme sur les discours qui font rire.*

Les Latins ne sont pas moins sévères. Saint Thomas cite un passage de saint Ambroise, qu'il a peine à concilier avec Aristote. Il est tiré de son livre des *Offices* (*de Off. Minist. l.* I. *cap.* XXIII. *n.* 102, *tom.* II, *col.* 28, 29.), où ce Père traite à peu près les mêmes matières que Cicéron a traitées dans le livre de même titre, où ayant trouvé les préceptes que donne cet orateur, et les autres philosophes *du siècle, sæculares viri*, sur ce qu'on appelle *joca*, railleries et plaisanteries, mots qui font rire; commence par observer qu'il « n'a rien à dire sur cette partie des préceptes » et de la doctrine des gens du siècle; *de jocandi* » *disciplinâ :* C'est un lieu, dit-il, à passer pour » nous, *nobis prætereunda;* » et qui ne regarde pas les chrétiens : parce qu'encore, continue-t-il, qu'il y « ait quelquefois des plaisanteries hon» nêtes et agréables : *licet interdum joca ho*» *nesta ac suavia sint;* ils sont contraires à la » règle de l'Eglise : *ab ecclesiasticâ abhorrent* » *regulâ :* » à cause, dit-il, « que nous ne pou» vons pratiquer ce que nous ne trouvons point » dans les Ecritures : *Quæ in Scripturis sanctis* » *non reperimus, ea quemadmodum usurpare* » *possumus ?* » En effet, il est bien certain qu'on ne voit dans les saints Livres aucune approbation ni aucun exemple autorisé de ces discours qui font rire; en sorte que saint Ambroise, après avoir rapporté ces paroles de Notre-Seigneur, *Malheur à vous qui riez,* s'étonne que les chrétiens puissent « chercher des sujets de rire : *Et* » *nos ridendi materiam requirimus, ut hic ri*» *dentes illic fleamus ?* » où l'on pourroit remarquer, qu'il défend plutôt de les chercher avec soin, que de s'en laisser récréer quand on les trouve ; mais cependant il conclut « qu'il faut » éviter non-seulement les plaisanteries exces» sives, mais encore toute sorte de plaisanteries : » *Non solum profusos, sed omnes etiam jocos* » *declinandos arbitror;* » ce qui montre que l'honnêteté qu'il leur attribue est une honnêteté selon le monde, qui n'a aucune approbation dans les Ecritures, et qui dans le fond, comme il dit, est opposée à la règle.

Saint Thomas, pour adoucir ce passage si contraire à l'*eutrapélie* d'Aristote, dit que ce Père a voulu exclure la plaisanterie, non point de la conversation, mais seulement *de la doctrine sacrée, à doctrinâ sacrâ* (2. 2. *q.* CLXVIII, *art.* 2, *ad* 1.) : par où il entend toujours ou l'Ecriture, ou la prédication, ou la théologie; comme si ce n'étoit qu'en de tels sujets que la plaisanterie fût défendue : mais on a pu voir que ce n'est pas cette question que saint Ambroise propose, et on sait d'ailleurs que par des raisons qui ne blessent pas le profond savoir de saint Thomas, il ne faut pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Pères, surtout quand il entreprend de les accorder avec Aristote, dont il est sans doute qu'ils ne prenoient pas les idées.

On pourroit conjecturer avec un peu plus de vraisemblance, que saint Ambroise ne regardoit en ce lieu que les ecclésiastiques, conformément au titre du livre rétabli dans l'édition des Bénédictins en cette forme : *de Officiis Ministrorum*. Mais les paroles de ce Père sont générales; ses preuves portent également contre tous les chrétiens, dont il explique par tout son livre les devoirs communs. Il est vrai que de temps en temps, et deux ou trois fois, il fait remarquer aux ministres de l'autel, que ce qu'il propose à tous les fidèles les oblige plus que tous les autres : mais cela, loin de décharger le reste des chrétiens, les charge plutôt; et il est clair, tant par les paroles de saint Ambroise, qu'en général par l'analogie de la doctrine des saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

Si on trouve ces discours des saints Pères excessifs et trop rigoureux, saint Jérôme y apporte un tempérament sur l'Epître aux Ephésiens, où expliquant ces deux vices marqués par saint Paul : *stultiloquium, scurrilitas,* il dit que le premier, c'est-à-dire, le discours insensé, « est un » discours qui n'a aucun sens, ni rien qui soit » digne d'un cœur humain: mais que la plaisan» terie, *scurrilitas,* se fait de dessein prémédité,

» lorsqu'on cherche, pour faire rire, des discours » polis, ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plai- » sants : *vel urbana, vel rustica, vel turpia,* » *vel faceta;* qui est, dit-il, ce que nous appe- » lons plaisanterie, *jocularitas :* mais celle-ci, » poursuit-il, doit être bannie entièrement des » discours des saints, » c'est-à-dire, comme il l'explique des chrétiens, « à qui, dit-il, il con- » vient plutôt de pleurer que de rire (*lib.* III. » *in Epist. ad Eph. c.* V, *tom.* IV, *col.* 380.). »

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que « c'est une doctrine qui paroît cruelle, de n'avoir » aucun égard à la fragilité humaine, et de » damner les hommes pour des choses qu'on » dira pour rire : *Cùm etiam per jocum nos* » *dicta damnarent :* » à quoi il répond, que si l'on n'est pas damné pour cela, « on n'aura point » dans le ciel le degré de gloire où l'on seroit » parvenu si l'on n'avoit point de tels vices. » Ce sont donc des vices, des péchés du moins vé- niels ; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu; qui range par- mi *les vices,* et qui appelle « dureté et rusticité de » ne savoir pas faire rire, et encore de blâmer » ceux qui le peuvent faire (*de Mor. lib.* IV, » *cap.* XIV.). » Platon supposoit, au contraire, « qu'un homme sage avoit honte de faire rire » (*de Rep. lib.* X.). » Aristote vouloit toujours raffiner sur lui, et accommoder les vertus aux opinions communes et à la coutume.

Encore que les saints Pères n'approuvassent point qu'on fît rire (AMBR., *ibid.;* HIER., *ibid.;* BASIL., *Constitut. mon. cap.* XII, *tom.* II, *pag.* 557), ils reçoivent pourtant dans le discours *la douceur, les agréments, les grâces,* et un certain sel de sagesse dont parle saint Paul (*Col.*, IV. 6.), qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent. Que si saint Thomas par l'autorité d'Aristote, dont on avoit peine à se départir en son temps, semble peut-être pousser un peu plus avant dans sa Somme la liberté des plaisanteries; il y réduit néanmoins ces « sortes de délectations à être » rares dans la vie ; où, dit-il, (2. 2. *q.* CLXVIII, » *art.* 4, *corp.*), selon Aristote, il faut peu de » délectation, comme peu de sel dans les viandes » par manière d'assaisonnement; » et il exclut tout « ce qui relâche entièrement la gravité, » comme on a vu dans sa Somme même, et dans son Commentaire sur saint Paul, où il paroît re- venir plus précisément aux expressions des saints Pères, il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet apôtre.

XXXIII. ***Passages de saint Basile sur le sérieux de la vie chrétienne.***

Il étoit ordinaire aux Pères de prendre à la lettre la parole de Notre-Seigneur : ***Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.*** Saint Basile, qui en a conclu qu'il n'est permis de rire « en » aucune sorte; οὐδέποτε καθόλου : quand ce ne » seroit qu'à cause de la multitude de ceux qui » outragent Dieu en méprisant sa loi (*Reg. brev.* » *int.* XXXI, *tom.* II, *pag.* 425.), » tempère cette sentence (*Reg. fus. interr.* XVII, *tom.* II, *pag.* 360.) par celle-ci de l'Ecclésiastique (*Eccli.*, XXI. 23.) : « Le fou éclate en riant, mais le sage » rit à peine à petit bruit, » et d'une bouche ti- mide. Conformément à cette sentence, il permet, avec Salomon, « d'égayer un peu le visage par » un modeste souris ; » mais pour ce qui est de ces grands éclats « et de ces secousses du corps, » qui tiennent de la convulsion; selon lui, elles » ne sont pas d'un homme vertueux, et qui se » possède lui-même. » Ce qu'il inculque souvent (*Constit. mon. cap.* XII, *sup. Epist.* XXII, *col.* 411, *n.* I, *tom.* III, *pag.* 99.), comme une des obligations du christianisme.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur et dans tous les cas, ou s'il est permis quelque- fois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu, qui sait la valeur des biens qu'il nous promet, et les secours qu'il nous donne pour y parvenir, sait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos foiblesses nous empêchent de reconnoître la sainte rigueur de sa loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu chrétienne : au contraire, il faut toujours voir la vérité toute entière, afin de reconnoître de quoi nous avons à nous humilier, et où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un chrétien, que fait saint Basile sur cette parole de Notre-Seigneur : « On rendra compte au jugement d'une parole » inutile (MATTH., XII. 36.) : » lorsque deman- dant ce que c'est que cette parole appelée par le Fils de Dieu à un si sévère jugement; il répond (*Reg. brev. int.* XXIII, *tom.* II, *pag.* 423.) que « toute parole qui ne se rapporte pas à l'utilité » que nous devons rechercher en Notre-Sei- » gneur, est de ce genre; et, continue-t-il, le » péril de proférer de telles paroles est si grand, » qu'un discours qui seroit bon de soi, mais » qu'on ne rapporteroit pas à l'édification de sa » foi, n'est pas exempt de péril, sous prétexte » du bien qu'il contient; mais que dès là qu'il » ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le

» Saint-Esprit : » ce qu'il prouve par un passage de l'Epître aux Ephésiens. « Or, conclut-il, » quel besoin de dire : quel mal c'est d'affliger » le Saint-Esprit ? »

Partout ailleurs il confirme la même doctrine (*Epist.* XXII. *Constit. mon. cap.* XII, *ubi sup.*), et il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les moines ; puisqu'au contraire, et ses paroles et ses preuves et tout l'esprit de ses discours démontrent qu'il veut proposer les obligations communes du christianisme, comme étant d'autant plus celles des moines, qu'un moine n'est autre chose qu'un chrétien qui s'est retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la religion chrétienne.

Que si l'on dit qu'en tous cas les défauts que reprend ici saint Basile sont des péchés véniels, et que pour cela on les appelle petits péchés ; ce Père ne souffrira pas ce discours à un chrétien. « Il n'y a point, dit-il (*Reg. brev. int.* CCXCIII, » *tom.* II, *p.* 518), de petit péché : le grand » péché est toujours celui que nous commettons, » parce que c'est celui-là qui nous surmonte, et » le petit est celui que nous surmontons. » Et encore qu'il soit véritable en un sens de comparaison, qu'il y a de petits péchés, le fidèle ne sait jamais avec certitude jusqu'à quel point ils sont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre, et il doit toujours trembler à cette sentence du Sage : « Qui méprise les petites » choses, tombe peu à peu (*Eccli.*, XIX. 2.). »

XXXIV. *Conséquence de la doctrine précédente.*

Par tous ces principes des saints Pères, sans examiner le degré de mal qu'il y a dans la comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses ; et en particulier on peut juger si les Pères, ou les saints docteurs qui les ont suivis, et saint Thomas comme les autres, avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auroient pu souffrir les bouffonneries de nos théâtres, ni qu'un chrétien y fît le ridicule personnage de plaisant. Aussi ne peut-on pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement, du moins que d'être bouffon de profession, ne convient pas à un homme grave, tel qu'est sans doute un disciple de Jésus-Christ. Mais dès que vous aurez fait ce pas, saint Chrysostome retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant : C'est pour vous qu'un chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : « Otez les auditeurs, vous ôterez les » acteurs : » s'il est si beau « d'être plaisant sur » un théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux » gens libres (*Hom.* VI *in* MATTH.; *Hom.* XVII » *in ep. ad Eph. n.* 3, *tom.* XI, *pag.* 125.) ? » nous dirions maintenant aux honnêtes gens : « Quelle beauté dans un art où l'on ne peut ex» celler sans honte ? » et le reste.

Saint Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas ; et s'il a un peu plus suivi les idées, ou si vous voulez les locutions d'Aristote, dans le fond il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Pères.

XXXV. *Conclusion de tout ce discours.*

Cela posé, il est inutile d'examiner les sentiments des autres docteurs. Après tout, j'avouerai sans peine, qu'après s'être long-temps élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre, il vint un temps dans l'Eglise qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, et par là d'apporter quelque remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusements. Mais on connut bientôt que le plaisant et le facétieux touche de trop près au licencieux, pour en être entièrement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique, cette séparation soit absolument impossible, ou, comme parle l'Ecole, qu'elle implique contradiction : disons plus, on voit en effet des représentations innocentes ; qui sera assez rigoureux pour condamner dans les colléges celles d'une jeunesse réglée à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas leur donner surtout à la fin de leur année quelque honnête relâchement ? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante compagnie qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse (*Rat. Stud. tit. reg. Rect. art.* 13.) : « Que les tragédies et les comédies, qui ne doi» vent être faites qu'en latin, et dont l'usage doit » être très rare, aient un sujet saint et pieux ; » que les intermèdes des actes soient tous latins, » et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, » et qu'on n'y introduise aucun personnage de » femme ni jamais l'habit de ce sexe. » En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans les réglements de ce vénérable institut : et on voit en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très rares. Que si, sous les yeux

et la discipline de maîtres pieux, on a tant de peine à régler le théâtre; que sera-ce dans la licence d'une troupe de comédiens, qui n'ont point de règle que celles de leur profit et du plaisir des spectateurs? Les personnages de femme, qu'on exclut absolument de la comédie pour plusieurs raisons, et entre autres pour éviter les déguisements que nous avons vus condamnés, même par les philosophes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveroient infiniment éloignés de l'esprit des comédies d'aujourd'hui, qu'elles tomberoient d'elles-mêmes si on les renfermoit dans de telles régles. Qui ne voit donc que la comédie ne se pourroit soutenir, si elle ne mêloit le bien et le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du goût de la multitude? C'est aussi pour cette raison, que parmi tant de graves invectives des saints Pères contre le théâtre, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savoient trop, que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit. De deux sortes de pièces de théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées; et les autres simplement plaisantes ou même bouffonnes; il n'y en a point qu'on ait trouvées dignes des chrétiens, et on a cru qu'il seroit plus court de les rejeter tout-à-fait, que de se travailler vainement à les réduire contre leur nature aux règles sévères de la vertu. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie: César même ne trouvoit pas que Térence fût assez plaisant: on veut plus d'emportement dans le risible; et le goût qu'on avoit pour Aristophane et pour Plaute montre assez à quelle licence dégénère naturellement la plaisanterie. Térence, qui à l'exemple de Ménandre s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela; et on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite et le licencieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les canons ces quatre mots unis ensemble: *ludicra, secularia, turpia, obscœna: les discours plaisants, les discours bouffons, les discours malhonnêtes, les discours sales:* non que ces choses soient toujours mêlées; mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, et qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions, veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables; et que celles dont le dessein est de faire rire, qui pourroient être, ce semble, les moins vicieuses; outre l'indécence de ce caractère dans un chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paroissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur enveloppe, que de le supprimer entièrement.

On voit en effet, par expérience, à quoi s'est enfin terminée toute la réforme de la comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licencieux grossier et manifeste est demeuré dans les farces, dont les pièces comiques tiennent beaucoup; on ne peut goûter sans amour les pièces sérieuses, et tout le fruit des précautions d'un grand ministre qui a daigné employer ses soins à purger le théâtre, c'est qu'on y présente aux âmes infirmes des appâts plus cachés et plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs: car encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à certaines personnes, comme aux clercs; à certains lieux, comme aux églises; à certains jours, comme aux fêtes; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté et par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques: néanmoins, parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquants contre ces sortes de spectacles, pour en détourner tous les fidèles. Saint Charles, qu'on allègue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de temps dans le dessein de corriger la comédie, en perdit bientôt l'espérance; et dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du théâtre au moins le carême et les saints jours, il ne cesse d'en inspirer un dégoût universel, en appelant la comédie *un reste de gentilité* (*Act. Eccl. Mediol., part.* 4. *Inst. Prædic. edit.* 1599, *p.* 485.): non qu'il y eût à la lettre dans les spectacles de son temps des restes du paganisme; mais parce que les passions qui ont formé les dieux des Gentils y règnent encore, et se font encore adorer par les chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens canons, dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeler *des spectacles inutiles: ludicra et inania spectacula* (*Act. Eccl. Mediol., part.* VI, *etc.*): ne jugeant pas que les chrétiens, dont les affaires sont si graves, et doivent être jugées dans un tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusements; quand d'ailleurs ils ne seroient pas si remplis de tentations, soit grossières, soit déli-

cates et par là plus périlleuses ; ni se passionner si violemment pour des choses vaines. Au reste, il range toujours ces malheureux divertissements *parmi les attraits et les pépinières du vice : illecebras et seminaria vitiorum ;* et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent, des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle et à la censure des prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicieux, en ne « cessant de les détester comme » les sources des calamités publiques et des ven- » geances divines. Il admoneste les princes et » les magistrats de chasser les comédiens, les » baladins, les joueurs de farce, et autres pestes » publiques, comme gens perdus et corrupteurs » des bonnes mœurs, et de punir ceux qui les » logent dans les hôtelleries (*Act. Eccl. Mediol.*, » *part.* VI, *p.* 40 ; *Conc prov.* I, *pag.* 86 ; » *Conc.* III, *p.* 316 ; *Conc.* VI, *etc.*). » Je ne finirois jamais si je voulois rapporter tous les titres dont il les note. Voilà les saintes maximes de la religion chrétienne sur la comédie. Ceux qui avoient espéré de lui trouver des approbations, ont pu voir par la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, et par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avoient suivi quelques sentiments, combien l'Eglise est éloignée de les supporter : et c'est encore une preuve contre cette scandaleuse Dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un théologien, on ne lui ait pu donner des théologiens, mais de seuls poètes comiques pour approbateurs, ni la faire paroître autrement qu'à la tête et à la faveur des comédies.

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout-à-fait le goût de la comédie, il faudroit inspirer celui de la lecture de l'Evangile, et celui de la prière. Attachons-nous comme saint Paul *à considérer Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi* (*Hebr.*, XII. 2.) : ce Jésus, qui ayant voulu prendre toutes nos foiblesses *à cause de la ressemblance, à la réserve du péché* (*Ibid.*, IV. 15.), a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs et jusqu'à nos frayeurs, mais n'a pris ni nos joies ni nos ris, et n'a pas voulu que ses lèvres, *où la grâce étoit répandue* (*Ps.* XLIV. 3.), fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paroissoit accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas : car nos douleurs et nos tristesses sont très véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché : mais nous n'avons point sur la terre, depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir : ce qui a fait dire au Sage (*Eccles.*, II. 2.) : « J'ai estimé » le ris une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi » me trompes-tu ? » ou comme porte l'original : « J'ai dit au ris : Tu es un fou, et à la joie : Pour- » quoi fais-tu ainsi ? » pourquoi me transportes-tu comme un insensé, et pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés ? Ainsi le Verbe fait chair, la vérité éternelle manifestée dans notre nature, en a su prendre les peines, qui sont réelles, mais n'en a pas voulu prendre le ris et la joie, qui ont trop d'affinité avec la déception et avec l'erreur.

Jésus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : « tout le monde étoit en admiration des » paroles de grâce qui sortoient de sa bouche » (LUC., IV. 22.) ; » et non-seulement ses apôtres lui disoient : « Maître, à qui irons-nous ? vous avez » des paroles de vie éternelle (JOAN., VI. 69.) ; » mais encore ceux qui étoient venus pour se saisir de sa personne, répondoient aux pharisiens, qui leur en avoient donné l'ordre : « Jamais homme » n'a parlé comme cet homme (*Ibid.*, VII. 46.). » Il parle néanmoins encore avec une toute autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, et qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David étoit transporté en prononçant ces paroles (*Ps.* XXXVIII. 4.) : « Le feu s'allumera dans ma méditation. » C'est de là que naît dans les âmes pieuses, par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine ; un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens ; un inaltérable repos dans la paix de la conscience et dans la douce espérance de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir : s'il faut, pour nous émouvoir, des spectacles, du sang répandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jésus-Christ et de ses martyrs ; que ses conquêtes par toute la terre et le règne de sa vérité dans les cœurs ; que les flèches dont il les perce ; et que les chastes soupirs de son Eglise, et des âmes qu'il a gagnées, et qui courent après ses parfums ? Il ne faudroit donc que goûter ces douceurs célestes, et cette manne cachée, pour fermer à jamais le théâtre, et faire dire à toute âme vraiment chrétienne : *Les pécheurs*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges et des inventions de leur esprit ; ou comme lisent les Septante : « ils me racontent, » ils me proposent des plaisirs ; mais il n'y a rien » là qui ressemble à votre loi (*Ps.* CXVIII. 84.) ; »

elle seule remplit les cœurs d'une joie qui, fondée sur la vérité, dure toujours.

Pour ceux qui voudroient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie, pour, à l'exemple des sages païens, y ménager à la faveur du plaisir des exemples et des instructions sérieuses pour les rois et pour les peuples ; je ne puis blâmer leur intention : mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais introducteur des sentiments vertueux. Les païens, dont la vertu étoit imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvoient l'insinuer par le théâtre : mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des chrétiens. Dieu renvoie les rois à sa loi, pour y apprendre leurs devoirs : « Qu'ils la » lisent tous les jours de leur vie (*Deut.*, XVII. » 19.); » qu'ils la méditent nuit et jour, comme un David (*Ps.* CXVIII. 55, 93, 96.) : « Qu'ils » s'endorment entre ses bras, et qu'ils s'entre- » tiennent avec elle en s'éveillant, » comme un Salomon (*Prov.*, VI. 22.) : pour les instructions du théâtre, la touche en est trop légère, et il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR LES MYSTÈRES.

VI. SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

VII. SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

VIII. SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

IX. SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR, ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

X. SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

XI. SEMAINE.

L'AVÉNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

XVII. SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

XVIII. SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

XIX. SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

XX. SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'A SON BAPTÊME.

XXI. SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

XXII. SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

XXIII. SEMAINE.

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

XXIV. SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

XXV. SEMAINE.

SUR LES LIEUX OU JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ; ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

SERMON DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

SERMONS OU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR, DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'A LA CÈNE.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LA CÈNE.— PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTÎT.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR; CE QU'IL DIT DEPUIS SA SORTIE DE LA MAISON, JUSQU'A CE QU'IL MONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

OPUSCULES.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.





